107-c

ACADÉMIE ROYALE

DES SCIENCES, DES LETTRES ET DES BEAUX-ARTS DE BELGIQUE.

COMMISSION ROYALE D'HISTOIRE.

MM. Le baron Kervyn de Lettenhove, Président.
Gachard, Secrétaire et Trésorier.
Alphonse Wauters.
Stanislas Bormans.
Charles Piot.
Léopold Devillers.
Gilliodts-Van Severen, Membre suppléant.

RELATIONS POLITIQUES

DES

PAYS-BAS ET DE L'ANGLETERRE.

RELATIONS POLITIQUES

DES

PAYS-BAS ET DE L'ANGLETERRE,

SOUS LE RÈGNE DE PHILIPPE II,

PUBLIÉES PAR

M. LE BARON KERVYN DE LETTENHOVE,

PRÉSIDENT DE LA COMMISSION ROYALE D'HISTOIRE.

TOME II.

RÉGENCE DE LA DUCHESSE DE PARME.

Première partie.

(26 août 1559 — 22 avril 1562.)

BRUXELLES,

F. HAYEZ, IMPRIMEUR DE L'ACADÉMIE ROYALE DE BELGIQUE.

1883

DH
185
A48
1882
c.2

INTRODUCTION.

Le duc d'Albe avait voulu dissuader Philippe II de son voyage en Espagne. Il s'était efforcé de démontrer, mais sans succès, que sa présence était surtout utile dans les Pays-Bas, afin de veiller de plus près sur les modifications profondes que l'avénement d'Élisabeth avait introduites dans le gouvernement et dans la politique de l'Angleterre. L'intervention du monarque qui avait récemment partagé le trône de la reine Marie, pouvait devenir nécessaire pour arrêter les desseins qui préparaient dans son héritière : à la foi catholique une persécutrice et au roi lui-même une redoutable ennemie. Les vieilles bandes espagnoles qui s'étaient couvertes de gloire à Saint-Quentin et à Gravelines, se trouvaient encore réunies sur nos rivages, et sans doute il leur eût été aisé de faire triompher la résistance des catholiques anglais qui formaient la majorité de la nation [1].

Philippe II avait hâte de fuir un pays dont les mœurs libres et fières humiliaient son orgueil et de retrouver en Espagne la solitude et l'isolement où il semblait placer sa grandeur. Quand du haut des montagnes de la Biscaye il jeta un dernier regard sur la mer qu'il venait de traverser, la tempête qui en soulevait les flots, s'élevait à ses yeux comme une barrière

[1] Gonzalez, *Mémoires de l'Académie royale d'Histoire de Madrid*, t. VII.

désormais infranchissable entre le berceau de Charles-Quint, témoin des premières années de son règne si glorieuses et si prospères, et son propre tombeau vers lequel il allait lentement s'acheminer à travers quarante années de luttes sans éclat et sans honneur.

Marguerite de Parme, créée régente des Pays-Bas, était douée d'une prudence à laquelle Chaloner rendait hommage [1], et Philippe II lui avait donné pour principal ministre Antoine Perrenot de Granvelle, d'abord évêque d'Arras, puis cardinal et archevêque de Malines, qui était depuis longtemps mêlé aux affaires les plus importantes et les plus difficiles. L'envoyé de Venise, Michel Suriano, énumérant dans sa relation les qualités qui distinguaient les divers conseillers de Philippe II, disait de Granvelle que seul il les valait tous [2]. C'est Granvelle, écrivait Gresham, qui gouverne la Régente et tout le conseil [3].

Au moment du départ de Philippe II, son ambassadeur à Londres était Alvaro de la Quadra, évêque d'Aquila; il laissait aux Pays-Bas Thomas Chaloner qui y résidait comme envoyé de la reine d'Angleterre.

L'évêque d'Aquila appartenait à une famille de Bologne. Son père, le docteur de la Quadra, avait rendu, lors des guerres d'Italie, à René de Châlon, prince d'Orange, des services assez considérables pour que celui-ci lui donnât une baronnie; sa mère était espagnole [4]. Dès 1542 il était évêque de Venosa, et il passa de ce siége en 1551 à celui d'Aquila. A ses yeux les dignités ecclésiastiques n'étaient qu'un moyen de s'élever dans la faveur du prince, et il avait rempli diverses missions quand Philippe II lui confia l'ambassade de Londres. « Je m'en réjouis beaucoup, » écrit-il à Granvelle, surtout parce que je puis ainsi quitter l'Église et

[1] Lettres de Chaloner, du 5 août et du 18 septembre 1559.

[2] Suriano, *Relation de* 1559.

[3] Lettre de Gresham, du 3 mai 1560.

[4] Note de Cecil, *Record office*, *Calendar* de 1562, n° 1079; lettres de l'évêque d'Aquila, du 2 septembre 1559 et du 3 juin 1561.

» parce que je savais bien ce que sont les évêques en Italie. De ce côté, » on ne pouvait, au point de vue du monde, gagner ni honneur, ni pou- » voir, et je n'éprouvais aucun désir de conserver l'habit ecclésiastique que » je n'avais pris que dans l'espoir de siéger au Concile [1]. » — « Je suis » philosophe, ajoutait-il, et je le serai toute ma vie [2]. » Ce qui ne l'empêcha point de considérer bientôt sa carrière diplomatique comme un purgatoire [3] et de former le vœu de la quitter, surtout s'il pouvait devenir cardinal [4] ou archevêque de Tolède [5].

Brantôme l'avait vu à Londres et rapporte qu'il était honnête prélat et digne de sa charge, mais que c'était chose étrange de voir un évêque catholique à la cour d'une reine luthérienne qui lui faisait grand accueil, et qu'il eût valu tout autant envoyer vers le Pape un ambassadeur huguenot [6].

Alvaro de la Quadra disait de lui-même qu'il était moins un évêque que l'ambassadeur du roi d'Espagne [7]. Avide de luxe et de faste alors que son maître le laissait sans argent [8], trop porté aux plaisirs et en exprimant parfois lui-même quelque remords [9], il devait l'influence qu'il exerçait en Angleterre à deux causes bien différentes : l'audacieuse fermeté de son langage et l'incessante activité de ses intrigues.

Vis-à-vis d'Élisabeth et de ses conseillers, les paroles de l'ambassadeur exprimaient une énergie, une résolution qui n'existaient nulle part ail-

[1] Lettre de l'évêque d'Aquila, du 2 septembre 1559.

[2] Lettre de l'évêque d'Aquila, du 3 octobre 1559.

[3] Lettre de l'évêque d'Aquila, du 12 novembre 1559.

[4] Lettre de Granvelle, du 30 avril 1560 ; lettre de l'évêque d'Aquila, du 7 mars 1560.

[5] Lettre de l'évêque d'Aquila, du 30 avril 1562.

[6] Œuvres de Brantôme, édit. Lalanne, t. III, p. 96.

[7] Lettre de l'évêque d'Aquila, du 4 mai 1561.

[8] Lettres de l'évêque d'Aquila, du 9 septembre et du 5 octobre 1559, etc.

[9] Lettre d'Armagil Waad, du 31 juillet 1561.

leurs et qui maintenaient seules à Londres la dignité du faible successeur de Charles-Quint. « La reine, écrivait-il, a plus d'horreur pour moi que » pour le diable.... Elle me le montre bien, mais je ne la flatterai pas » davantage..... Elle dit que jamais personne ne lui a parlé avec plus de » vérité et de liberté, et en ceci elle ne se trompe point [1]; » et néanmoins l'évêque d'Aquila possède près d'elle une autorité que balance à peine toute l'influence de Cecil [2].

En même temps, Alvaro de la Quadra entretenait d'étroites relations avec tous les mécontents, soit d'Angleterre, soit d'Irlande; et de nombreux espions lui apprenaient, heure par heure, ce qui se passait à Westminster, à Hamptoncourt, même à la Tour de Londres [3]. « Méfiez-vous de l'évêque » d'Aquila, mandait Gresham à Parry, c'est un homme dangereux et plein » de malice [4]; » et Chaloner, de son côté, écrivait à Cecil : « Ayez soin de » le loger là où de bons espions pourront surveiller les siens. Durham-» Place est une trop grande maison pour lui, et l'air en est malsain, car » elle est trop près de l'eau [5]. »

Chaloner faisait allusion à l'entrée de l'hôtel de l'ambassadeur espagnol vers la Tamise. C'était sur les eaux silencieuses du fleuve que glissaient le soir les barques de ses agents empressés de rapporter à leur maître ce qu'ils avaient appris pendant la journée [6]. Il n'était aucun dessein d'Élisabeth qu'il ne dévoilât, et les ruses les plus secrètes de l'astucieuse reine d'Angleterre n'échappèrent jamais à sa perspicacité. C'est à ce titre que Granvelle loue à diverses reprises l'évêque d'Aquila et qu'il l'indiquait à Philippe II comme pouvant mieux que personne remplir

[1] Lettre de l'évêque d'Aquila, du 15 décembre 1559.

[2] Lettre de Cecil, du 15 juillet 1561.

[3] Lettre de Gresham, du 7 mai 1560.

[4] Lettre de Gresham, du 16 juin 1560.

[5] Lettre de Chaloner, du 2 septembre 1559.

[6] Lettre de Chaloner, du 2 septembre 1559.

la charge d'ambassadeur à Paris, laissée vacante par son frère M. de Chantonay [1].

Chaloner était habile comme l'évêque d'Aquila. Moins impétueux dans son langage, moins violent dans sa conduite, il observait plus froidement les événements, et peut-être en prévit-il mieux les péripéties.

Chaloner ne fréquente, ni la cour, ni les églises; mais il tient table ouverte et paye de nombreux espions. « Aller à la cour, écrit-il, ce serait » éveiller des soupçons; fréquenter les églises serait trop dangereux. Ces » deux moyens me manquant, que me reste-il si ce n'est une bonne table » et de généreuses récompenses pour les espions? Sans espions, on ne peut » rien faire [2]. » — « Ce que je vous mande, dit-il ailleurs, ne sort point de » mes doigts. Je l'apprends par de diligentes recherches et à grands frais; » car les espions demandent à être bien nourris. Un prince, à la vérité, ne » peut se passer de nombreuses et sûres informations [3]. » Ce qui était vrai des Pays-Bas, l'était aussi des autres nations; et Chaloner connaissait des agents secrets qui en France réclamaient deux cents ducats et une prébende [4].

Malheureusement, Chaloner ne recevait pas plus d'argent d'Élisabeth qu'Alvaro de la Quadra de Philippe II; et l'ambassadeur anglais se voyait réduit à louer une chambre et à partager le dîner de son hôte, ce qui lui coûtait la somme énorme de huit sous par jour. La vie aux Pays-Bas était merveilleusement chère; elle l'était deux fois plus qu'en France [5].

Chaloner aimait les sciences et les lettres. Il achetait pour Cecil des

[1] *Papiers de Granvelle à Besançon*, t. IX.

[2] Lettre de Chaloner, du 19 septembre 1559.

[3] Lettre de Chaloner, du 6 décembre 1559.

[4] Lettre de Chaloner, du 6 janvier 1560.

[5] Lettres de Chaloner, du 19 septembre, du 21 octobre, du 10 et du 16 novembre 1559; lettre de Cecil, du 29 janvier 1560.

livres, des cartes, des tapisseries [1]. Cecil lui demandait (et peut-être n'était-ce pas un simple intérêt de curiosité) de lui envoyer les ouvrages qui traitaient de l'extraction et des alliances des principales familles des Pays-Bas [2]; et de son côté, Chaloner croyait être agréable à la reine que les sciences occultes préoccupaient beaucoup, en ne négligeant point les traités consacrés à l'alchimie [3].

La duchesse de Parme se faisait un devoir de rendre compte à Philippe II de tout ce qui touchait aux relations des Pays-Bas avec l'Angleterre. Granvelle y joignait ses rapports, et Alvaro de la Quadra adressait ses lettres à la fois en Espagne et à Bruxelles.

A côté de ces relations officielles, s'offre une correspondance plus confidentielle et plus intime : je veux parler de celle qui, aussitôt après le départ de Philippe II, s'établit entre Granvelle et l'évêque d'Aquila [4] et qui, bien que nous n'ayons pu la reconstituer intégralement, n'en forme pas moins la partie la plus intéressante de ce volume.

Il semble que les communications si fréquentes de l'évêque d'Aquila, appuyées par les avis de la duchesse de Parme, de Granvelle et de Feria, eussent dû être accueillies en Espagne, eu égard à leur importance, avec toute l'attention qu'elles méritaient. Nous ne tarderons pas à voir qu'il n'en fut rien, et, dès ce moment, nous devons en indiquer deux motifs.

Granvelle et Alvaro de Quadra trouvaient en Espagne un appui chez l'archidiacre de Sepulveda Gonçalo Perez; mais ils y avaient un ennemi irréconciliable dans le secrétaire Erasso, si fier de ses richesses et encore plus du crédit dont il jouissait près de Philippe II. Lorsque Granvelle eut occupé dans les négociations de Cateau-Cambrésis une place égale à celle que

[1] Lettres de Chaloner, du 19 septembre et du 10 novembre 1559.

[2] Lettre de Cecil, du 27 août 1559.

[3] Lettre de Chaloner, du 6 janvier 1560.

[4] Lettre de Granvelle, du 29 août 1559.

remplissait vis-à-vis de lui le connétable de France, lorsque tous les grands d'Espagne, frappés de ses qualités supérieures, le désignaient même en présence de Philippe II comme devant être son premier ministre [1], quelle fut l'influence qui contraria ces vœux? Quand le comte de Feria revint de Londres, par quel motif se retira-t-il à Malines? Pourquoi l'un et l'autre furent-ils exclus du nombre des conseillers du roi qui l'accompagnèrent en Espagne [2]? Comment l'évêque de la Quadra se vit-il privé, non-seulement de la mercède qu'on lui avait promise, mais même de sa pension comme ambassadeur, à ce point qu'il se voyait parfois presque réduit à mendier [3]? Il suffit de parcourir les lettres de Granvelle, de Feria, d'Alvaro de la Quadra pour constater que tous leurs griefs sont dirigés contre Erasso. En Espagne l'ascendant d'Erasso est encore plus marqué qu'aux Pays-Pas. Il s'enferme de longues heures dans le cabinet du roi, et lorsque les grands veulent y pénétrer, Erasso met sa clé à l'intérieur dans la serrure pour qu'ils ne puissent ouvrir la porte. « *Hasta las puertas!* » s'écrie tristement le duc d'Albe [4]. C'est avec Erasso que correspondront plus tard le prince d'Orange et le comte d'Egmont, quand ils voudront assurer la chute de Granvelle.

Le duc d'Albe, malgré ses glorieux services, ne jouissait que de peu d'influence. Quand la charge de connétable de Castille devint vacante, le roi se montra disposé à lui préférer un bâtard de Charles-Quint, dont personne jusqu'alors n'avait entendu parler, mais qui devait prendre place dans l'histoire sous le nom de Don Juan d'Autriche [5].

Mais ce qui était bien plus grave encore que la malveillance d'Erasso, ce

[1] Lettre de l'évêque de Limoges, du 26 sept. 1560, *Bibl. Nat. de Paris*, fonds français, n° 15587.

[2] Le comte de Feria, dans une lettre du 4 octobre 1559 à Alvaro de la Quadra, se plaint vivement de la conduite du roi avant son départ pour l'Espagne, en désignant Erasso comme celui qui est responsable de tout.

[3] Lettres de l'évêque d'Aquila, du 3 février, du 5 et du 7 mars 1560, etc.

[4] Lettre de l'évêque de Limoges, du 26 sept. 1560. *Bibl. Nat. de Paris*, fonds français, n° 15587.

[5] Lettre de Chaloner, du 4 janvier 1560.

qui nuisait bien davantage à l'expédition des affaires, c'était l'inertie du roi lui-même; c'était ce naturel lent et froid[1], dont parle Fourquevaulx, qui avait pour résultat, selon Chantonay, de consacrer sept semaines à une affaire qui demandait trois jours[2]. Philippe II, retiré au château de Tolède, travaillait comme un véritable esclave, étant à la fois le maître, le ministre et le secrétaire[3]. Il couvrait de ses annotations toutes les dépêches qu'il recevait, mais n'avait point le temps de donner ses ordres et de dicter ses réponses.

Pendant quatre mois, la Régente resta sans lettres du roi. Granvelle et Quadra s'en étonnaient[4] et Feria observait plus vivement qu'il importait peu au roi de perdre les Pays-Bas[5].

Soit que Philippe II se soit laissé tromper par ses souvenirs qui exagéraient son influence à Londres, soit qu'il ait été dominé par la pensée de Charles-Quint que l'alliance de l'Angleterre était nécessaire à l'Espagne pour arrêter l'ambition de la France, il se sentait porté à ne rien voir et à tout excuser. Élisabeth ne lui devait-elle pas la vie et la couronne? Ne l'avait-elle pas assuré d'une reconnaissance éternelle? Ne lui appartenait-il pas de la diriger par ses conseils et de la protéger contre tous les périls? Cette alliance n'était-elle pas d'une si grande importance que ni la persécution de la foi catholique, ni la proscription de ses anciens amis ne dussent l'émouvoir? Charles-Quint, lui aussi, n'avait-il pas été l'allié de Henri VIII?

« Parmi les influences qui consolidèrent le trône d'Élisabeth, observe un » savant éditeur des *Calendars du Record office,* nous ne pouvons oublier » l'appui que lui donna le roi d'Espagne. Cette influence seule lui fut » peut-être plus utile que toutes les autres réunies. Philippe II tint en » échec le grand parti catholique qui, sans lui, eût cherché à s'opposer à

[1] Lettre de Fourquevaulx, du 6 août 1569. Gachard, *La Bibliothèque Nat. de Paris,* t. II, p. 289.

[2] Lettre de Chantonay, du mois d'octobre 1562. (*Archives de Bruxelles.*)

[3] Lettre de l'évêque de Limoges, du 26 sept. 1560. *Bibl. Nat. de Paris,* fonds français, n° 15587.

[4] Lettre de Granvelle, du 15 décembre 1559; lettre de l'évêque d'Aquila, du 4 décembre 1559.

[5] Lettre du comte de Feria, du 9 novembre 1559.

» l'élévation d'Élisabeth et qui y eût peut-être réussi. Sans lui, l'élément » le plus considérable de la noblesse, le clergé à peu d'exceptions et les » gentilshommes des campagnes se seraient, par des motifs religieux, » prononcés contre elle. Le Pape, pressé par le roi de France, l'eût déclarée » illégitime et incapable de recueillir la couronne; mais Philippe était » puissant à Rome et fit suspendre la bulle de déposition [1]. »

L'époque dont nous abordons l'étude nous montrera d'un côté l'immobilité de la vacillante politique de Philippe II, de l'autre les variables caprices d'une femme hésitant sans cesse entre son ambition et ses amours et ne rencontrant à Madrid ni appui pour son amitié, ni résistance vis-à-vis de ses haines.

Philippe espérait, mais sans y porter beaucoup de zèle, que la reine d'Angleterre accepterait pour époux son neveu l'archiduc Charles d'Autriche, et il aimait à se représenter ce prince issu de sa maison comme rétablissant la religion catholique en Angleterre et y partageant l'autorité souveraine ainsi qu'il l'avait fait lui-même; mais l'évêque d'Aquila ne partageait point cette confiance. « La reine est plus mauvaise que jamais, écrivait-il à Gran- » velle [2]. » Les hérétiques, d'après l'évêque d'Aquila, désignaient pour son époux et pour leur roi le comte d'Arran. Chaloner répétait la même chose; mais ni l'un, ni l'autre n'y ajoutaient foi. Le cœur d'Élisabeth était ailleurs : « Il serait étrange de tout écrire, dit Chaloner; il est à désirer « qu'un mariage mette un terme à toutes ces rumeurs [3]. »

Ce qui caractérisait surtout la royauté d'Élisabeth, c'était l'ardent désir de fonder une domination absolue, c'était la persécution religieuse. Dès le 2 septembre 1559 l'évêque d'Aquila rapportait que non-seulement elle faisait abattre les crucifix et les images révérées par le peuple, mais aussi qu'en peu de jours elle ferait monter sur le bûcher autant de catholiques

[1] M. Joseph Stevenson. Préface du tome Ier des *Calendars* du règne d'Élisabeth, p. XI.

[2] Lettre de Chaloner, du 2 septembre 1559.

[3] Lettre de Chaloner, du 19 septembre 1559.

que la reine Marie avait livré d'hérétiques au supplice pendant tout son règne. En vain les plaintes les plus vives étaient-elles adressées de toutes parts à l'ambassadeur de Philippe II : il ne pouvait rien faire, rien promettre, et il se voyait réduit à écrire : « Les catholiques ne nous aiment pas plus que » les hérétiques [1]. »

Ce n'était point là ce que les catholiques anglais attendaient d'un prince dont le titre seul de roi catholique semblait leur assurer un protecteur. Ils se voyaient abandonnés sans défense à une reine qui voulait tout détruire pour fonder sa propre puissance. Long et douloureux devait être le martyrologe. Les évêques et les prêtres expiraient dans leurs prisons comme des saints, et les fidèles se réunissaient pour prier ensemble malgré les menaces et les périls [2]. Les clercs et les étudiants, privés de leurs bénéfices ou chassés de leurs colléges, se voyaient réduits à demander l'aumône [3].

A côté des catholiques d'Angleterre, il y avait aussi les catholiques d'Irlande, envahis sur leur propre territoire et livrés à toutes les rigueurs de la conquête. Ils étaient prêts à se lever tous le jour où le drapeau de l'ancienne foi serait arboré; mais l'intrépide O'Neil, réitérant ses instances, n'obtenait pas plus d'appui [4]; et un jour vint où il fut réduit à venir à Londres se soumettre à la volonté d'Élisabeth qui daigna jeter sur ses épaules une vieille robe de brocart qu'avait portée son père Henri VIII [5].

Si Élisabeth s'applaudissait de voir Philippe II rester sourd aux prières des catholiques anglais comme aux propositions des Irlandais, elle renonçait d'autant moins elle-même aux projets qui plaçaient dans les agitations

[1] Lettre de l'évêque d'Aquila, du 2 septembre 1559.

[2] Lettre de l'évêque d'Aquila, du 16 janvier 1560.

[3] Lettre de l'évêque d'Aquila, du 7 février 1560.

[4] Lettres de l'évêque d'Aquila, du 2 septembre, du 19 septembre, du 15 octobre, du 30 octobre, du 18 novembre, du 27 décembre 1559; lettres de Granvelle, du 5 septembre, du 27 septembre 1559, etc.

[5] Lettre de l'évêque d'Aquila, du 15 novembre 1562, t. III.

du dehors sa propre sécurité : *poner fuego en la Christiandad para vivir ella descansada y ociosa* [1].

Il fallait à la fois dominer en Écosse et aux Pays-Bas, en Écosse afin d'empêcher les Français de s'y maintenir et les Espagnols d'y débarquer, aux Pays-Bas afin d'y anéantir la puissance de l'Espagne et d'y mettre un frein à l'ambition de la France.

La Réforme était le brandon des discordes; et en l'agitant habilement, Élisabeth espérait que tout céderait à ses vues. « La reine, disait l'évêque » d'Aquila, veut se servir de la religion pour exciter la révolte dans le » monde entier [2]. » — « Il est certain, ajoutait-il, que la reine, par le » moyen de cette nouvelle religion, ruinera tous les pays voisins et que » personne ne pourra se trouver en sécurité chez soi [3]. »

L'Écosse, remarquait Élisabeth, est une galerie pour arriver en Angleterre, et l'histoire fait connaître combien de fois les Français en ont fait usage au grand détriment des Anglais [4].

La parole de Knox soulèvera l'Écosse.

« La reine d'Angleterre, mandait l'évêque d'Aquila dès le mois d'août » 1559, ne manquera point, ni par crainte, ni par scrupule de conscience, » d'exciter une autre révolte que celle de l'Écosse... Je dis ceci des Pays- » Bas [5]. » — « Que le roi, écrit-il ailleurs, veille sur sa maison, car le feu » de ses voisins pourrait y porter l'incendie [6]. »

On a entendu la reine, comme on parlait du grand nombre de Flamands et de Hollandais qui se réfugiaient en Angleterre avec leurs familles pour y professer leur culte, déclarer qu'ils étaient tous les bienvenus, qu'elle ne

[1] Lettre de l'évêque d'Aquila (vers le 5 janvier 1560).

[2] Lettre de l'évêque d'Aquila, du 18 novembre 1559.

[3] Lettre de l'évêque d'Aquila, du 21 janvier 1560.

[4] Lettre de l'évêque d'Aquila, du 13 décembre 1559.

[5] Lettre de l'évêque d'Aquila, du 13 août 1559, t. I.

[6] Lettre de l'évêque d'Aquila, du 18 novembre 1559.

les abandonnerait pas et que si les Espagnols quittaient les Pays-Bas pour aller se faire rôtir sous le ciel brûlant des Indes ou de l'Espagne, la religion serait bientôt florissante aux Pays-Bas parce qu'il y avait plusieurs grands personnages qui la favorisaient [1].

Chaloner fait connaître avec soin tout ce qui se passe autour de lui. Un sourd mécontentement se manifeste. On réclame le départ des soldats espagnols, et en même temps on répand le bruit qu'on veut introduire l'inquisition d'Espagne et établir la gabelle sur le sel [2]. L'inquisition, en semant l'inquiétude parmi les marchands étrangers, serait la ruine d'Anvers [3].

« Ne nous bornons point à être les spectacteurs des actes de nos voisins. » écrit Chaloner; sachons profiter des occasions si elles doivent ajouter à » notre sécurité et à notre réputation [4]. »

Dès les premiers jours de septembre 1559, Chaloner est chargé de remettre une lettre, et ce n'est point la première, à un personnage des Pays-Bas, qu'on ne peut nommer [5].

Chaloner ne cesse d'acheter à Anvers des armes et des munitions de guerre, qu'il envoie en Angleterre [6].

Des avis de France troublèrent l'orgueilleuse quiétude dans laquelle se complaisait Élisabeth.

Une fille de Henri II se préparait à traverser les Pyrénées pour s'asseoir sur le trône de Philippe II. Le bruit courait à Londres qu'une alliance intime allait être conclue entre le roi de France et le roi d'Espagne et

[1] Lettre de l'évêque d'Aquila, du 18 novembre 1559.

[2] Lettres de Chaloner, du 9 novembre et du 15 décembre 1559.

[3] Lettre de Chaloner, du 9 novembre 1559.

[4] Lettre de Chaloner, du 10 novembre 1559.

[5] Lettre de Chaloner, du 2 septembre 1559.

[6] Lettre de l'évêque d'Aquila, du 4 décembre 1559.

qu'elle était dirigée contre l'Angleterre. « Ce mariage, écrivait Chaloner, » confirmera l'étroite amitié qui unit nos deux puissants voisins. Dieu sait » ce qu'ils brasseront contre nous [1]. » — « Il est utile de garder le roi » Philippe de notre côté plutôt que de l'aliéner. Philippe II et ses adhé- » rents forment un grand parti [2]. » — « Ne négligeons rien, ajoutait Cha- » loner, pour resserrer nos liens d'amitié. Le roi d'Espagne, ne rencontrant » plus vis-à-vis de lui ni un François Ier, ni un Henri II, est aujourd'hui » plus redoutable que ne l'a jamais été Charles-Quint [3]. »

Une profonde terreur régnait en Angleterre [4].

C'est à ce moment que se place un étrange incident qui révèle de la part d'Élisabeth la subite résolution de se rapprocher de Philippe II.

Lady Sidney, première dame d'honneur de la reine (elle était la sœur de Robert Dudley), appelle l'évêque d'Aquila à Hamptoncourt, lui confie qu'Élisabeth a été invitée à un banquet chez le comte d'Arundel (celui que nous avons vu, dans le volume précédent, traverser la mer malgré une tempête pour solliciter la main de la reine, et qui, loin de s'humilier devant la fortune de Dudley, était demeuré depuis lors son implacable ennemi). Elle raconte qu'Élisabeth a failli être empoisonnée dans ce festin, que si Dudley y avait paru, on l'eût assassiné. « La reine, ajoute-t-elle, est pleine » d'effroi. Que l'archiduc Charles d'Autriche se présente, et elle l'épousera » immédiatement. » Ce que dit lady Sidney, la reine l'a autorisée à le dire. Pour mieux suivre cette négociation, il faut que l'évêque d'Aquila s'installe au palais d'Hamptoncourt. La reine lui prodigue les témoignages de sa bienveillance. Robert Dudley, ne se préoccupant plus que des périls qui le menacent, proteste de son dévouement à Philippe II [5]; et bientôt toute la

[1] Lettre de Chaloner, du 10 novembre 1559.

[2] Lettre de Chaloner, du 23 novembre 1559.

[3] Lettre de Chaloner, du 1er décembre 1559.

[4] Lettre de l'évêque d'Aquila, du 4 décembre 1559.

[5] Lettre de l'évêque d'Aquila, du 9 septembre 1559.

cité de Londres est remplie de cette grande et étrange nouvelle que la reine a choisi pour époux le fils de l'empereur. On se presse chez l'ambassadeur d'Espagne, on lui demande de l'argent; il faut que l'ale coule dans les coupes. Si les noces se font, son hôtel deviendra une taverne [1].

Ce n'est point assez : Élisabeth s'ouvre elle-même de ses intentions à l'évêque d'Aquila. « Je suis reine et dame, lui dit-elle. Je ne puis m'offrir à » un époux; mais si l'empereur veut m'avoir pour belle-fille, qu'il envoie » son fils. Je désire le voir; car je tiens à n'épouser que celui que j'aurai » aimé [2]. » Et elle écrit elle-même en ce sens, quoique en termes plus réservés, à Philippe II [3].

Quelques jours après, Élisabeth ordonnait de rétablir le crucifix dans la chapelle royale où le clergé reparaissait vêtu du surplis et des ornements sacerdotaux que peu de semaines auparavant on livrait partout aux flammes. On disait qu'il en serait de même dans toutes les églises d'Angleterre [4].

Tout s'incline devant la volonté de la reine. Les réunions du conseil ne sont plus que de vaines cérémonies. La reine agit seule par elle-même [5].

L'implacable ennemi de l'influence espagnole, William Cecil, se voit réduit à dissimuler. Il déclare que ce mariage peut seul sauver la reine et son royaume, et que sans doute Philippe II ne les abandonnera pas dans ce péril [6].

A l'exemple de Cecil, Chaloner exprime l'opinion que la reine n'a rien de mieux à faire que d'épouser l'archiduc. « Ce n'est pas un Philippe; ce » sera mieux qu'un Philippe. » On ne saurait choisir un meilleur moyen

[1] Lettres de l'évêque d'Aquila, du 8 et du 9 septembre 1559.

[2] Froude, *Histoire d'Élisabeth*, t. I, p. 143.

[3] Lettre d'Élisabeth, du 5 octobre 1559 (*Archives de Simancas*).

[4] Lettre de l'évêque d'Aquila, du 9 octobre 1559.

[5] Lettre de l'évêque d'Aquila, du 29 octobre 1559.

[6] Froude, *Histoire d'Élisabeth*, t. I, p. 145.

de mettre un terme à ces bruits scandaleux, qui, même dénués de fondement, doivent engager une jeune princesse à se conduire avec une grande réserve [1].

La duchesse de Parme écrivit à l'empereur pour l'engager à envoyer l'archiduc Charles dans les Pays-Bas, afin de juger de là ce qu'il conviendrait de faire ultérieurement : « Le conte de Feria, ajoutait-elle, juge ceste » dame (Elisabeth) selon qu'il l'a pu congnoistre, variable et inconstante, » laquelle traicte ce poinct de son mariage à sa mode, faisant entendre que » maintenant elle veut l'ung, maintenant l'autre, comme luy samble con- » venir à ses affaires.... Ce changement qu'elle a faict si soudain, est grand, » et la démonstration de si briefment désirer la conclusion, estrange [2]. »

L'évêque d'Aquila avait reçu tous les documents nécessaires pour la rédaction des conventions matrimoniales ; et toutefois il ne savait encore que penser de l'étrange révélation de lady Sidney et de ce subit changement chez la reine.

« Si Élisabeth, écrivait-il, était une femme guidée par la raison et la con- » stance, on pourrait la croire; mais ce sont là choses qui lui importent peu, » et il est à craindre qu'elle ne veuille seulement voir l'archiduc à sa cour [3]. »

Le comte de Feria, en répondant à l'évêque d'Aquila, exprimait les mêmes doutes et s'affligeait de voir l'orgueil d'Élisabeth encouragé par la faiblesse des rois. C'est une Médée, ajoutait-il [4].

Lorsque l'évêque d'Aquila apprit que des préparatifs militaires se faisaient pour porter les armes anglaises en Écosse, il se demanda si ces flatteries n'avaient point pour motif d'empêcher le roi d'Espagne de contrarier de ce côté les projets qu'Élisabeth avait formés, et peut-être aussi de calmer un moment les catholiques anglais [5].

[1] Lettres de Chaloner, du 12 novembre et du 6 décembre 1559.

[2] Lettre de la duchesse de Parme, du 15 septembre 1559, publiée par M. Gachard, *Analectes*, n° 226.

[3] Lettre de l'évêque d'Aquila, du 29 octobre 1559.

[4] Lettres du comte de Feria, du 14 octobre et du 5 novembre 1559.

[5] Lettre de l'évêque d'Aquila, du 5 octobre 1559.

Cependant l'empereur craint de compromettre sa dignité en envoyant un archiduc parader dans les galeries d'Hamptoncourt. L'évêque d'Aquila reçoit l'ordre de solliciter des explications plus précises [1].

Les circonstances sont changées.

L'agent des intrigues anglaises Throckmorton est revenu de Paris [2]. Les Huguenots tendent les bras à Élisabeth, et d'autre part les Écossais l'appellent sous le fallacieux prétexte qu'elle doit épouser le comte d'Arran. Lorsque l'ambassadeur espagnol expose le message de l'empereur et rappelle ce qu'a dit lady Sidney, Élisabeth nie tout. Cela a eu lieu, dit-elle, à son insu Jamais elle n'a autorisé lady Sidney à parler en son nom [3]. Lady Sidney quitte la cour : elle avait été sincère, et son départ est la plus loyale des protestations [4].

On comprend en ce moment l'orgueil d'Élisabeth. Indépendamment des Écossais qui soutiennent le comte d'Arran, il y a dix ou douze ambassadeurs chargés de rechercher sa main. Le fils du roi de Suède est déjà arrivé ; on attend le frère du roi de Danemark [5].

Élisabeth ne songeait pas plus à épouser le comte d'Arran que l'archiduc d'Autriche. Sa passion pour Robert Dudley l'entraînait dans une autre voie.

Une lettre d'Alvaro de la Quadra au comte de Feria renferme des détails pleins d'intérêt. « La reine m'a dit qu'elle sera mariée avant que personne » le sache. Nous avons eu ensemble de grandes pratiques que je ne puis » confier à cette lettre, avec un plein épanchement et comme entre amis. » Je me félicite d'avoir appris tout cela avant que l'archiduc se soit rendu » en Angleterre [6]. »

[1] Lettre du comte de Feria, du 5 novembre 1559.

[2] Lettres de l'évêque d'Aquila, du 12 et du 18 novembre 1559.

[3] Lettre de l'évêque d'Aquila, du 12 novembre 1559.

[4] Lettre de l'évêque d'Aquila, du 12 novembre 1559. Voyez l'éloge des dames de la Cour, p. 71.

[5] Lettre de l'évêque d'Aquila, du 29 octobre 1559.

[6] Lettre de l'évêque d'Aquila, du 12 novembre 1559.

Le voile de cette révélation mystérieuse est en partie déchiré dans une lettre adressée trois jours après à Philippe II :

« Lady Sidney accuse son frère d'avoir sacrifié les intérêts du roi » d'Espagne à ceux du roi de Suède; mais il y a autre chose. Je sais d'une » source digne de foi que Robert Dudley a donné l'ordre d'empoisonner sa » femme, et ses propos cauteleux, tantôt vis-à-vis du roi d'Espagne, tantôt » vis-à-vis du roi de Suède, n'ont qu'un but, c'est d'occuper ses ennemis » jusqu'à ce que son dessein criminel sur sa femme ait été exécuté. J'ai » appris certaines choses sur les termes où la reine et Robert Dudley se » trouvent l'un vis-à-vis de l'autre, que je n'aurais pu croire.... Je reste » convaincu qu'elle n'épousera pas l'archiduc; mais les désordres de sa » conduite lui prépareront peut-être quelque désastre, et en ce cas le » seigneurs d'Angleterre pourraient placer la couronne sur le front de » l'archiduc devenu l'époux de lady Catherine Grey [1]. »

Un ambassadeur allemand qui retourne à Bruxelles, racontera à la duchesse de Parme ce qu'il sait du poison donné à lady Dudley, *que es istoria necesaria y importante* [2].

« Apprenez-moi donc, écrivait le comte de Feria à Alvaro de la Quadra, » ce que vous savez de la reine, afin que nous puissions en juger. Ce sont » sans doute choses malséantes (le mot espagnol est plus vif); mais nous » nous réjouirions de les connaître [3]. » Et l'évêque d'Aquila lui répondait : « Le baron Preyner m'a promis de vous raconter les choses que je ne » puis vous mander. Vous avez deviné quelles elles sont et à quel ordre » elles appartiennent. Je n'aime point à transmettre des nouvelles si » étranges; mais enfin on ne peut cacher ce qui est connu de tout le » monde [4]. »

[1] Froude, *Histoire d'Élisabeth*, t. I, p. 148.

[2] Lettre de l'évêque d'Aquila, du 16 janvier 1560.

[3] Lettre du comte de Feria, du 21 janvier 1560.

[4] Lettre de l'évêque d'Aquila, du 7 février 1560.

De tous les ennemis de lord Robert Dudley, le duc de Norfolk était le plus puissant. Il disait tout haut que si milord Robert ne renonçait pas à ses prétentions, il ne mourrait pas dans son lit. Il le lui fit entendre clairement; mais Robert Dudley répliquait qu'il n'était aucun bon Anglais qui pût engager la reine à épouser un étranger [1].

Les menaces du duc de Norfolk, du comte d'Arundel et des autres chefs de l'aristocratie anglaise intimidaient Robert Dudley.

Cependant Élisabeth poursuivait ses desseins sur l'Écosse, et elle eût voulu persuader à Philippe II que ce n'était pas elle qui commençait les hostilités, et qu'étant menacée par les Français d'une invasion, elle avait, conformément aux anciens traités, le droit de réclamer son appui.

Ces représentations, transmises d'abord à Bruxelles, y furent d'autant moins accueillies qu'on n'ignorait pas que si les intrigues d'Élisabeth réussissaient en Écosse, elle les renouvellerait aux Pays-Bas.

La duchesse de Parme consultait surtout Granvelle et Feria.

Granvelle recevait sans cesse de son ami l'évêque d'Aquila de fidèles avis qui lui dévoilaient les desseins secrets d'Élisabeth.

Or, que portaient les lettres d'Alvaro de la Quadra?

« Élisabeth ne tend qu'à semer la discorde entre la France et l'Espagne. » Lorsque ses voisins seront en différend entre eux, elle n'aura rien à » craindre ni de l'un ni de l'autre, et elle pourra donner suite à ses projets » dont nous n'aurons guères à nous louer [2]. »

Quant au comte de Feria, il s'exprimait ouvertement sur les projets perfides de Cecil qu'il traitait de *vellaco* [3]; et Élisabeth ne cachait point combien elle désirait de le voir s'éloigner des Pays-Bas [4].

Chaloner reconnut aisément les dispositions de la Régente et de ses con-

[1] Lettre de l'évêque d'Aquila, du 27 novembre 1559.

[2] Lettre de l'évêque d'Aquila, du 13 décembre 1559.

[3] Lettre du comte de Feria, du 9 novembre 1559.

[4] Lettre de l'évêque d'Aquila, du 18 novembre 1559.

seillers : « Que la reine arme ses sujets et oppose aux Roland des Olivier » On compte ici nos forces pour rien ; on nous accuse d'avoir excité les » troubles de l'Écosse. Que cela soit vrai ou non, nous ne pouvons reculer, » et il faut que nous sachions mettre le temps à profit. *Non nobis nati sumus*, » *sed patriæ* [1]... J'ai trouvé les conseillers de la duchesse de Parme très- » froids ; ils le seront chaque jour davantage [2]. »

Chaloner reçut l'ordre de se rendre près de Granvelle et de lui demander si Élisabeth pouvait compter sur le secours du roi d'Espagne.

Cette entrevue eut lieu le 4 décembre 1559. Granvelle rappela que son maître avait sauvé la vie à Élisabeth, qu'il avait offert de l'épouser, qu'il lui avait prodigué ses conseils. Assurément il n'avait pu faire rien de plus, et le temps était venu où le roi, loin de rompre la paix avec la France, avait à pourvoir à ses propres affaires. Puis Granvelle, déplorant l'imprudence de la reine, poursuivit en ces termes : « N'est-il pas étrange que vous ne » vous rendiez pas compte de votre faiblesse qui est connue de tout le » monde ? Où est votre trésor ? Où est votre matériel de guerre ? Avez-vous » une forteresse qui puisse un seul jour résister au canon ? Les Anglais sont » pleins de courage ; mais où est leur expérience de la guerre ? L'Angleterre » n'est-elle pas profondément divisée ? Les provinces les plus éloignées de » la capitale, la plus grande partie de la noblesse n'approuvent pas les » changements introduits par la reine. La faveur excessive accordée à un » seul personnage est une source de complots. Là où règnent les divisions, » là ne peut se trouver la force [1]. »

Chaloner se rendit ensuite chez le comte de Feria, dont le langage fut encore plus explicite : « Rappelez-moi, lui dit-il, au souvenir de la reine » et citez-lui de ma part le proverbe espagnol sur le coq qui déterre dans » le fumier le couteau par lequel il périra. Ne connaît-elle pas la situation

[1] Lettre de Chaloner, du 10 novembre 1559.

[2] Lettre de Chaloner, du 24 janvier 1560.

» de ses affaires? En soutenant les rebelles, elle justifie les entreprises des » Français. Les avis du comte d'Arran ou de Throckmorton suffisaient-ils » pour la lancer dans de pareilles aventures? »

Le mécontentement de Chaloner se donna un libre cours dans la lettre où il rendait compte de cette double entrevue. Tels étaient les sentiments qui dominaient dans le conseil de la Régente [1].

« Le récit de l'entretien que Chaloner a eu avec vous, écrit l'évêque » d'Aquila à Granvelle, a tellement irrité la reine d'Angleterre qu'elle en a » été malade pendant deux jours. Elle dit qu'il y a aux Pays-Bas certains » personnages qui ne veulent pas que le roi prenne les armes en sa faveur. » Elle se plaint que la duchesse de Parme ne s'exprime jamais en termes » convenables à son égard, qu'elle ne cesse de la braver et de la menacer » de la perte de son royaume. » Toute bonne intelligence se trouve rompue à ses yeux avec la Régente et les membres de son conseil [2].

Élisabeth était vivement irritée contre la duchesse de Parme [3]; et ses agents lui écrivaient des Pays-Bas que les seigneurs, blessés de l'illégitimité de sa naissance, désiraient qu'elle fût remplacée par la duchesse de Lorraine, dont le principal conseiller serait le prince d'Orange [4].

Chaloner annonce le 6 décembre 1559 qu'il a appris beaucoup de choses difficiles à écrire et demande à retourner en Angleterre [5].

Puisqu'on n'avait point réussi à Bruxelles, il fallait tenter les mêmes démarches à Madrid.

Chaloner reçut l'ordre de se rendre en Espagne où il devait invoquer le souvenir des anciennes alliances de Charles-Quint et de Henri VIII [6].

[1] Lettre de Chaloner, du 6 décembre 1559.

[2] Lettres de l'évêque d'Aquila, du 27 décembre 1559 et du 16 janvier 1560.

[3] Lettre de l'évêque d'Aquila, du 3 février 1560.

[4] Lettre de John Leigh, du 8 mars 1560.

[5] Lettre de Chaloner, du 6 décembre 1559.

[6] Instructions du 25 décembre 1559; lettre de l'évêque d'Aquila, du 27 décembre 1559.

Cependant la communication de Chaloner avait produit dans le conseil de la duchesse de Parme une impression profonde. Granvelle adressa au roi une lettre où il exposait la gravité de la situation ; car, si l'on ne pouvait venir en aide à Élisabeth, il n'importait pas moins d'empêcher les Français d'assujétir l'Angleterre. Il fallait, selon lui, défendre Londres comme on défendrait Bruxelles; mais ce ne devait point être en favorisant, avec les intérêts d'Élisabeth, la cause de la Réforme [1].

« Si les Français, écrivait-il au roi, découvrent en nous quelque signe » d'hésitation, ils se hâteront de fondre sur les Anglais. Or, dans notre » propre intérêt, nous devons porter le même soin à l'Angleterre qu'aux » Pays-Bas ; mais, dans le cas où l'appui à accorder aux Anglais devrait » entraîner une guerre avec la France, n'aborderions-nous pas cette lutte » dans des conditions plus favorables si nous avions occupé nous-mêmes » l'Angleterre et si nous y avions rétabli la religion catholique que si nous » attendions que cette reine ait couru à sa perte et que les Français aient » pris possession de son royaume? Tout en déclarant aux Français que » nous protégeons l'Angleterre, nous devons brider Élisabeth ; nous devons » la porter à craindre qu'elle ne nous trouve dans les rangs de ses ennemis; » nous devons lui déclarer en termes précis que nous ne voulons point » nous exposer à des troubles pour lui laisser le loisir de poursuivre ses » honteuses intrigues en croyant pouvoir se reposer sur les épaules de » Votre Majesté [2]. »

La duchesse de Parme tenait le même langage dans ses lettres au roi : « La reine d'Angleterre n'était rien par elle-même, mais elle était un danger » pour tous. Si elle était renversée, elle ne recueillerait que le fruit de » ses imprudences; mais, si les Français s'établissaient en Écosse, l'Angle- » terre serait bientôt à eux, et à l'Angleterre ils ajouteraient les Pays-Bas.

[1] Lettre de Granvelle à Philippe II, du 5 décembre 1559 (*Archives de Simancas.*)

[2] Froude, *Histoire d'Élisabeth*, t. I, p. 162.

» car le jour où ils seraient maîtres des deux rivages de la mer, quel » secours pourrait arriver aux Pays-Bas complètement isolés? Si par des » considérations politiques notre ruine doit résulter de la conquête de » l'Angleterre par la France, ne sera-ce pas aussi, à un autre point de vue, » notre ruine de laisser cette femme se donner une libre carrière? Si elle » introduit la Réforme en Écosse, cet exemple ne sera-t-il point une » menace pour les Pays-Bas [1]? »

L'évêque d'Aquila insistait bien plus chaleureusement encore pour que Philippe II adoptât une ligne de conduite nette et énergique.

Il écrivait à la duchesse de Parme :

« Le salut est entre les mains du roi, s'il se résout à marcher par une » autre voie que celle qu'il a suivie jusqu'ici, voie non-seulement sans » avantages, mais funeste et pleine de dangers [2]. »

A Granvelle :

« Le temps de parler est passé : le temps d'agir est venu. Le roi ne peut » alléguer qu'on lui ait laissé ignorer quelque chose. S'il hésite maintenant, » cela lui coûtera cher, car il se verra réduit à secourir une méchante » femme dans une cause injuste et impie. Si elle reste ce qu'elle est, elle ne » doit rien attendre de nous. Vous seriez bien étonné si vous appreniez ce » qui se fait ici, mais je le passerai sous silence. Moins on en parle, » mieux cela vaut [3]. »

Et le même jour au comte de Feria :

« Cette femme a les cent mille diables au corps ; elle m'a dit qu'elle » voudrait se retirer dans une cellule pour y réciter son chapelet ; et je sais » d'autre part des choses si graves que je ne puis les écrire. Il importe que » nous prenions une prompte résolution. Si des troupes passent des Pays-

[1] Lettres de la duchesse de Parme à Philippe II, du 8 et du 21 décembre 1559 et du 6 janvier 1560. La première et la troisième ont été publiées par M. Gachard. La seconde est à Simancas.

[2] Lettre de l'évêque d'Aquila, vers le 5 janvier 1560.

[3] Lettre de l'évêque d'Aquila, du 27 décembre 1559.

» Bas en Angleterre, l'endroit le plus convenable pour le débarquement » est le port de Lynn dans le Norfolk. De grâce ne perdez pas de vue cette » affaire puisqu'une occasion si favorable se présente [1]. »

Les bandes espagnoles n'avaient point encore quitté les Pays-Bas. Leur apparition dans les comtés catholiques du Nord eût probablement entraîné un mouvement auquel les partisans de la Réforme eux-mêmes eussent pris part, tant la haine qu'on portait à Élisabeth était profonde, tant sa chute prochaine semblait inévitable [2].

Au mois de janvier 1560, la duchesse de Parme défend par une proclamation que l'on fournisse des munitions de guerre soit à la France, soit à l'Angleterre [3]. Cette mesure n'atteint guère qu'Élisabeth qui s'approvisionnait à Anvers [4].

On parle de navires que l'on réunit sur les côtes de la Zélande : autre sujet de plaintes pour la reine d'Angleterre. Cela a suffi pour que la terreur règne autour d'elle [5].

Les instructions de Philippe II arrivent vagues, douteuses, incomplètes, insuffisantes, comme le remarquait Granvelle, dans des circonstances si importantes [6]. Ce qui leur assignait leur véritable caractère, c'était son intention de suspendre les armements qui avaient effrayé l'Angleterre et de rappeler les troupes espagnoles afin de satisfaire aux réclamations des États des Pays-Bas. Granvelle ne l'approuvait point par des raisons diverses et souhaitait qu'on n'eût pas un jour à le regretter [7].

[1] Lettre de l'évêque d'Aquila, du 27 décembre 1559.

[2] Lettre de l'évêque d'Aquila, du 4 décembre 1559.

[3] Lettre de Chaloner, du 7 janvier 1560.

[4] Lettres de Chaloner, du 7 janvier; de Gresham, du 22 janvier; de l'évêque d'Aquila, du 19 février 1560.

[5] Lettres de Chaloner, du 4 janvier et du 18 janvier 1560; lettre de l'évêque d'Aquila, du 19 février 1560; lettre de Gresham, du 28 février 1560.

[6] Lettre de la duchesse de Parme, du 22 janvier 1560; lettre de Granvelle, du 21 janvier 1560.

[7] Lettre de Granvelle, du 21 janvier 1560; lettre de Chaloner, du 24 janvier 1560.

Dès ce moment, Cecil triomphe, et son influence va précipiter les événements : « Cecil, écrit Alvaro de la Quadra, dirige toutes les affaires ; il pos-
» sède seul la confiance de la reine, et il marchera en avant, son Évangile
» à la main, dût-il se perdre et avec lui l'Angleterre. Nous sommes de grands
» amis, et j'ai cherché à le gagner ; mais il est dominé par le projet chimé-
» rique de former un seul royaume de l'Angleterre et de l'Écosse. S'il est
» à côté de Cecil quelqu'un qui connaisse les intentions d'Élisabeth, c'est
» mylord Robert *in quo facile agnosces signa futuri regis ;* mais tout le
» monde le voit avec indignation. La reine a beau dire que l'union de l'An-
» gleterre et de l'Écosse est attachée à son mariage avec le comte d'Arran ;
» elle n'épousera ni le comte d'Arran, ni l'archiduc, mais le cher Robert[1]. »

Les événements favorisent Élisabeth. Les tempêtes détruisent les flottes françaises qui cinglent vers l'Écosse[2].

Au mois de février 1560, tout respire la guerre à Londres : il n'est personne qui ne la juge certaine[3]. Chaque jour la reine chevauche au milieu des hommes d'armes. Ce n'est pas Médée : c'est selon l'évêque d'Aquila, une Bradamante[4]. Et Raleigh pourra écrire plus tard que cette princesse qui jouait de la lyre comme Orphée, chassait comme Diane et domptait les coursiers fougueux comme Alexandre.

Pour que les desseins d'Élisabeth sur l'Écosse puissent s'accomplir, il faut que les Français soient retenus dans leurs foyers par les troubles intérieurs. Quant aux Pays-Bas, ce qui importe avant tout, c'est d'y trouver ce qui manque à Londres, l'argent, et aussi des munitions de guerre ; mais on ne négligera pas, si l'occasion se présente, d'y propager aussi l'agitation et le mécontentement[5].

[1] Lettre de l'évêque d'Aquila, du 15 janvier 1560.

[2] Lettres de Chaloner, du 15 décembre 1559, du 13 et du 15 janvier et du 5 février 1560.

[3] Lettre de Chaloner, du 28 décembre 1559.

[4] Lettre de l'évêque d'Aquila, du 12 février 1560.

[5] Instructions de Gresham, du 20 décembre 1559.

La première de ces missions est dévolue à Throckmorton; la seconde à Thomas Gresham.

Throckmorton quitte Londres le 22 janvier 1560. « Je redoute beaucoup » le voyage de Throckmorton, écrit l'évêque d'Aquila, car il est l'agent des » intrigues que les Anglais entretiennent avec les hérétiques de France. » C'est un homme propre à l'exécution de tout mauvais dessein, *apto a* » *hacer qualquiera maldad*[1].

Gresham avait reçu vers la même époque l'ordre de se rendre dans les Pays-Bas; mais son départ subit quelques retards[2].

Thomas Gresham était déjà facteur anglais à Anvers sous Édouard VI et sous Marie; mais la grande faveur dont il jouissait remontait surtout au commencement du règne d'Élisabeth : « Je sais, lui avait-elle dit avant de » quitter le château d'Hatfield pour ceindre la couronne, que vous aviez » l'oreille de nos deux prédécesseurs, et, pour que vous ne perdiez rien au » change, nos deux oreilles seront toujours ouvertes pour vous entendre[3]. »

Chaloner félicitait la reine du choix qu'elle avait fait de Gresham. « C'est, » disait-il, un véritable joyau à raison de la confiance qu'il mérite, aussi » bien que de son intelligence et de son zèle[4]. »

Alvaro de la Quadra ne portait pas le même jugement : « C'est Thomas » Gresham, écrit-il, qui précédemment expédiait, comme facteur de la » reine à Anvers, les corselets et les arquebuses. Il a, dit-on, été payé pour » plus qu'il n'a livré, et la reine a reconnu ses services en l'armant cheva- » lier. C'est Gresham que la reine envoie de nouveau avec le titre de » son ambassadeur vers la Régente; mais sa véritable mission est de réunir » de l'argent, des armes et des soldats[5]. »

[1] Lettre de l'évêque d'Aquila, du 21 janvier 1560.

[2] Les instructions de Gresham portent la date du 20 décembre; la lettre de créance est du 22.

[3] Lettre de Gresham, du 29 juin 1560.

[4] Lettre de Chaloner, du 5 février 1560.

[5] Lettre de l'évêque d'Aquila, du 27 décembre 1559.

Il semble qu'entre ces deux appréciations différentes l'opinion publique en Angleterre ait plutôt penché vers celle d'Alvaro de la Quadra, si l'on peut croire une satire du temps intitulée : *Epitaphium crassi illius ac sordidi usurarii Gresham*[1].

Anvers conservait en ce moment un dernier vestige de sa splendeur commerciale. Combien ne fut pas brillante cette fête du *landjuweel*, racontée par Richard Clough avec une si vive admiration[2]! Peu d'années après, le duc d'Albe appelait encore la cité des bords de l'Escaut l'une des plus belles qu'il y eût au monde.

On ne voyait pas à Anvers les marchands se réunir en pleine rue, exposés au soleil et à la pluie, comme cela se faisait à Londres. Rien ne semblait plus désirable que de posséder sur les rives de la Tamise une bourse aussi vaste que celle d'Anvers[3].

C'était à Gresham qu'était réservé l'honneur de fonder à Londres, sur le modèle de la bourse d'Anvers, un magnifique édifice qui de l'usurier obscur a fait l'un des plus illustres bienfaiteurs de la première cité de l'Angleterre :

Nec te Pyramidum nobile vincat opus[4].

A la suite de Gresham et comme son suppléant au titre de l'habileté et de l'intelligence se trouvait un marchand gallois nommé Richard Clough, dont les lettres fort intéressantes sont parfois difficiles à comprendre, tant l'incorrection du style y est étrange. Il avait épousé une Tudor issue en ligne directe du roi Henri VII et était lui-même chevalier de Saint-Jean de Jérusalem. On trouvait réunis dans ses insignes héraldiques un lion, un lévrier et un cœur avec la devise : *cor unum, via una*. Il s'attachera vivement aux mœurs de sa seconde patrie, et, quand plus tard il retournera

[1] *Seventh report on english manuscripts*, p. 665.

[2] Lettre de Richard Clough, du 4 août 1561.

[3] Lettre de Richard Clough, du 31 décembre 1561.

[4] Burgon, *Life of Th. Gresham*, t. II, pp. 344-347.

dans sa terre natale, il se construira à Bachegraig près de Denbigh une maison en style flamand avec des colonnes et des pierres venues d'Anvers :

At Bachegraig he rear'd a stately pile
Of strong materials, which he brought from Antwerp;
Thence too his mansion's marble pillars came [1].

C'est à Bachegraig qu'ira mourir dans les bras de Richard Clough ce célèbre aventurier, du nom de Pickering, qui avait failli, un jour, devenir roi d'Angleterre [2].

La bourse de Londres, le manoir de Bachegraig resteront en Angleterre les monuments de l'influence de l'art flamand au XVIe siècle.

Le moment était favorable pour lever de l'argent à Anvers : on pouvait y emprunter au taux de sept à huit pour cent [3]; et la somme que Gresham avait à réunir, était fort considérable. Telle fut son habileté qu'il releva le crédit de la reine et accapara tout l'or et tout l'argent qui se trouvaient à Anvers de telle sorte qu'il put se vanter qu'on eût vainement cherché à y emprunter un denier. Tout était entre ses mains, et l'on trouvera dans sa correspondance de longs détails sur cette opération financière fort remarquable assurément [4].

La seconde partie de la mission de Gresham n'était pas moins difficile à remplir puisque la Régente avait défendu sous les peines les plus sévères qu'on exportât des munitions de guerre vers l'Angleterre.

Gresham chercha d'abord à affermir son influence par les mêmes moyens que Chaloner.

Gresham, bien qu'il se plaignît aussi de ne pas recevoir d'argent d'Élisabeth, menait une vie somptueuse. Comme Chaloner, il considérait la table

[1] Burgon, *Life of Th. Gresham*, t. II, pp. 309-313.

[2] Burgon, *Life of Th. Gresham*, t. II, p. 458.

[3] Lettre de Chaloner, du 4 janvier 1560.

[4] Lettres de Gresham, du 28 février, du 8 mars et du 22 juin 1560.

comme l'arène où, tout en se créant des amis, on découvre le mieux leur caractère et leurs intentions. Un dîner où furent invités les Fugger et les Schetz, est resté célèbre par les dépenses auxquelles il donna lieu [1], et il ne fut effacé que par un banquet offert plus tard à la reine Élisabeth, où Gresham, dit-on, fit dissoudre une perle précieuse dans sa coupe et la vida ensuite à la santé de la reine d'Angleterre. « Quinze cents » livres ont été englouties en un instant. En guise de sucre, Gresham boit » une perle à la santé de sa maîtresse. Nobles seigneurs, faites raison à » Gresham [2]. »

De même que Chaloner, Gresham aimait à s'entourer d'espions. Il en entretenait parmi les habitants des Pays-Bas; il en avait aussi parmi les Anglais qui étaient au service du roi d'Espagne, tels que John Leigh [3] et Robert Hogan qui surveillait à Louvain la vieille lady Dormer [4]. « Il est » utile, écrivait-il, que la reine ait au dehors des sujets qui paraissent » plus dévoués aux étrangers qu'à elle-même. Si l'on agissait autrement, la » pratique des princes resterait sans effet [5]. »

Gresham est informé de tous ceux qui débarquent ou s'embarquent à Dunkerke et à Middelbourg et dans tous les autres ports de la Hollande [6].

Personne mieux que Gresham ne connaît ce qui se passe au conseil de la Régente et dans l'administration de ses finances [7]. Il y compte un ami dévoué, le plus souvent désigné par une initiale dans ses lettres, mais parfois cité par son nom dans les communications les plus secrètes. C'est Gaspard Schetz que Gresham a connu facteur du roi à Anvers et qui succédera à

[1] Burgon, *Life of Th. Gresham*, t. I, p. 84.

[2] Burgon, *Life of Th. Gresham*, t. II, p. 334.

[3] Lettre de John Leigh, du 8 mars 1560.

[4] Lettre de Gresham, du 29 juin 1560.

[5] Lettre de Gresham, du 22 juin 1560.

[6] Lettres de Gresham, du 19 avril et du 24 juin 1560.

[7] Lettres de Gresham, du 22, du 24 et du 29 juin, du 2, du 4 et du 7 juillet 1560.

Boisot comme trésorier général des finances, mais Schetz, en lui transmettant des avis, recommande bien de brûler ses lettres [1].

Déjà au mois d'octobre 1559, Gresham avait remis à Schetz au nom de la reine une chaîne d'or de la valeur de six cents couronnes [2]. Le 15 mai 1560, Gresham insiste sur les services rendus par le personnage qui a recu la chaîne d'or et presse Élisabeth de lui adresser de sa main une lettre de remercîments en y joignant un nouveau don de cinq cents couronnes [3]; mais sa lettre se croise avec une dépêche d'Élisabeth qui le charge d'offrir à Schetz quatre ou cinq cents couronnes en le priant de persévérer dans ses bonnes intentions en ce qui touche son service [4].

Gaspard Schetz a promis à Gresham qu'on publierait sur le cours des monnaies un édit dont il résultera pour Élisabeth une réduction d'au moins deux mille livres sur les payements qu'elle a à faire [5]. C'est encore à l'ami qui a reçu la chaîne, que l'on doit l'avis du prochain départ des garnisons espagnoles et bien d'autres informations importantes [6]. C'est avec Gaspard Schetz que l'on traite secrètement de ce qui concerne l'envoi des armes en Angleterre [7].

Gresham ayant mis dans les intérêts de la reine d'Angleterre un personnage tel que Gaspard Schetz, ce n'était plus qu'une besogne secondaire de gagner les chefs de la douane à Anvers, afin que, malgré l'édit de la Régente et ses ordres les plus stricts [8], l'expédition des armes et des munitions de guerre pût se poursuivre sans entraves. Ses instructions

[1] Lettres de Gaspard Schetz, du 27 juin et du 2 juillet 1560.

[2] Lettre de Gresham, du 3 octobre 1559.

[3] Lettre de Gresham, du 12 mai 1560.

[4] Lettre de la reine d'Angleterre, du 18 mai 1560.

[5] Lettre de Gresham, du 3 octobre 1559.

[6] Lettres de Gresham, du 24 et du 29 juin et du 4 juillet 1560.

[7] Memorandum de Richard Clough, du 1er mai 1560; lettre de Gresham, du 30 avril 1560.

[8] Lettre de la duchesse de Parme, du 22 avril 1560.

l'autorisaient à faire des présents aux officiers de la douane[1] et il ne manqua point à ce soin; mais. pour que cela réussît mieux, il recommandait instamment que les armes et les munitions de guerre fussent débarquées le plus secrètement possible à la Tour de Londres[2].

Souvent ces munitions de guerre sont désignées dans les lettres de Gresham comme des soieries ou des velours[3]. Sous ces apparences légères, il faut chercher jusqu'aux lingots de cuivre avec lesquels Élisabeth fondra ses canons[4].

Non-seulement toute la poudre disponible qu'on a pu réunir dans les Pays-Bas se trouve entre les mains de Gresham[5], mais il a aussi acheté tout le salpêtre de l'Allemagne[6]. Il aurait voulu, comme Chaloner, que la reine fît fabriquer la poudre en Angleterre afin de ne plus se voir à la merci de l'étranger[7].

L'évêque d'Aquila fut bientôt instruit par ses espions que des armes étaient sans cesse déposées à la Tour et qu'elles venaient des Pays-Bas. « Il est arrivé des armes d'Anvers, écrit-il le 4 décembre 1559, et l'on en » attend davantage. On parle de dix mille corselets et d'autant d'arque- » buses[8]. » Les arsenaux de la Tour ne cessent de se remplir des armes qu'on y envoie[9]. Il n'est pas un navire venant des Pays-Bas qui n'en apporte[10].

[1] Instructions du 20 décembre 1559.

[2] Lettres de Gresham, du 16 avril et du 3 juin 1560. Sur les envois de munitions de guerre, voyez les nos DXXXIX, DXLIII, DXLVII, DCLXXXIV, DCXCI, DCXCII, etc.

[3] Lettres de Gresham, du 7 mai, du 13 et du 22 juin 1560.

[4] Lettre de Gresham, du 22 janvier 1560.

[5] Lettre de Gresham, du 3 mai 1560.

[6] Lettre de Gresham, du 7 juillet 1560.

[7] Lettre de Chaloner, du 29 septembre 1559; lettre de Gresham, du 19 avril 1560.

[8] Lettre de l'évêque d'Aquila, du 4 décembre 1559.

[9] Lettres de l'évêque d'Aquila, du 27 décembre 1559 et du 12 février 1560.

[10] Lettre de l'évêque d'Aquila, du 7 mars 1560.

La duchesse de Parme remerciait Alvaro de la Quadra de ses bons avis et le priait de rechercher par quel moyen ces envois d'armes pouvaient se faire. En même temps elle donnait des ordres pour que la plus rigoureuse surveillance fût exercée à Anvers [1].

« J'ai reçu un secret avertissement d'un officier de la douane, écrit Gres-
» ham le 12 mai 1560, que l'on a donné l'ordre de visiter tous les navires
» que l'on charge pour l'Angleterre, et cela a uniquement pour but de me
» trouver en faute. Je ne puis rien dire de plus qu'avec un denier bien
» donné on peut en gagner cent [2]. »

Gresham ajoute dans une autre lettre : « J'ai corrompu le chef de la
» douane qui est tout à fait à moi. Il a mérité fort honnêtement une digne
» récompense, car c'est par ses avis que je me règle ; mais, si cela était
» découvert, le chef de la douane le paierait de sa vie [3]. »

« Gresham est mon ami, disait le chef de la douane d'Anvers ; et avant que
» je m'acquitte de ma charge, il est bon qu'il sache que la Régente est avertie
» par son ambassadeur de ce qu'on expédie à Londres, et il ferait bien de
» hâter son envoi [4]. »

Un soir le chef de la douane vint le trouver et lui fit connaître qu'à la suite d'une dénonciation relative à des expéditions de velours, une recherche générale devait avoir lieu sur tous les navires; mais il eut soin d'avertir Gresham qu'il n'en ferait rien. Tous les employés de la douane s'entendaient avec lui; car il s'était toujours montré généreux à leur égard. Et ici se présente la même conclusion : « Si quelque chose venait à être découvert,
» ceux qui s'occupent cette année de charger les navires, devraient se
» hâter de quitter le pays; car ils risqueraient de perdre vie et biens [5]. »

[1] Lettre de la duchesse de Parme, du 22 avril 1560.

[2] Lettre de Gresham, du 12 mai 1560.

[3] Lettre de Gresham, du 29 juin 1560.

[4] Lettre de Gresham, du 24 juin 1560.

[5] Lettre de Gresham, du 16 juin 1560.

Le chef-d'œuvre de l'habileté de Gresham fut, au moment où les marchands n'avaient plus d'armes à lui vendre, d'expédier à Londres bonne partie de celles qu'on conservait pour Philippe II dans l'arsenal de Malines. « Je vous » confierai ici, écrit-il à Cecil, que par pratique j'ai tiré deux mille corse- » lets de l'arsenal du roi à Malines, et déjà ils sont en Angleterre; et vous » comprendrez que leur disparition n'a pas provoqué peu d'émoi parmi » les officiers. Tout ce qui se fait est à l'honneur de la reine d'Angle- » terre [1]. »

En même temps, Gresham s'occupe du recrutement des gens de guerre. Ses agents parcourent les bords du Rhin et trouvent les princes protestants disposés, si on les paye bien, à servir sous les drapeaux d'Élisabeth [2].

Tous ces soins n'empêchent point Gresham de suivre d'un œil attentif les symptômes des mouvements populaires dans les Pays-Bas, et il ne se hâte d'en instruire Cecil.

Les États-Généraux ne consentiront jamais à la guerre contre l'Angleterre. Si on la faisait malgré leur avis, Élisabeth pourrait mieux compter sur les Pays-Bas que Philippe II lui-même [3].

On ne saurait exprimer les sympathies que le peuple nourrit à l'égard d'Élisabeth et de l'Angleterre [4].

Telle est la situation des choses que l'archevêque de Cantorbéry menace publiquement de représailles les magistrats de la Flandre qui instruisent contre des réfugiés flamands revenus d'Angleterre [5]. Jean Utenhove, autrefois exilé par Charles-Quint, est à Londres le principal ministre de la congréga-

[1] Lettre de Gresham, du 19 avril 1560.

[2] Lettres de Gresham, du 30 avril, du 3 mai et du 2 juillet 1560. Pour les négociations d'Élisabeth en Allemagne, voyez les nos CCCCLXXXIX, DI, DXIII, DCXXV, DCXXX, DCCCXCV, etc.

[3] Lettres de Gresham, du 18 et du 19 avril 1560.

[4] Lettre de Gresham, du 21 avril 1560.

[5] Lettre de l'archevêque de Cantorbéry, du 20 juillet 1560; lettre de la duchesse de Parme, du 15 août 1560.

tion des Flamands; il compose des livres contre l'Inquisition et des vers en l'honneur d'Élisabeth [1].

L'évêque d'Aquila restait persuadé qu'on verrait éclater la guerre entre l'Angleterre et la France; mais, à en juger par le mécontentement qui régnait autour de lui, il jugeait la perte d'Élisabeth certaine [2].

Le 7 mars 1560, il écrivait à Philippe II qu'Élisabeth, soutenue par les avis secrets de Throckmorton, repoussait toute négociation avec François II, et il ajoutait : « Rien n'est plus funeste que de la laisser s'avancer » dans la voie où elle marche. Toutes les difficultés actuelles sont dues » aux pratiques des hérétiques. Ils ont ruiné la religion en Écosse, et, si » on ne les arrête, ils feront pis encore en France. Deux mille familles de » réformés flamands sont établies en Angleterre, et tout rénégat espagnol » est reçu à bras ouverts. Il serait aisé de porter remède à cet état de » choses. L'opinion est en général favorable aux catholiques, et la reine ne » dispose que de peu de forces [3]. »

Le même jour, dans une lettre confidentielle adressée au comte de Feria, il insistait sur les mêmes considérations : « Je viens de voir la reine; elle » m'a reçu comme un chien... Robert s'est plaint sans doute de ce que je » lui ai dit, il y a trois jours. C'est le jeune homme le plus mauvais que » j'aie jamais rencontré, sans cœur et sans esprit, faux et perfide; il est » abhorré de tout le monde comme l'auteur de la perte de la reine. Peut-» être Élisabeth a-t-elle aussi reconnu qu'il ne lui reste aucun espoir... » Si le roi perd plus longtemps de vue ce qui se passe ici, l'Angleterre, » de même que l'Écosse, deviendra la conquête des Français, et si au » contraire il le prend en considération, il pourra, en servant Dieu et en » s'honorant lui-même, remettre tout en bon ordre, en créant un roi sur

[1] Lettre de l'évêque d'Aquila, du 27 août 1560; lettre de Jean Utenhove, du 11 décembre 1559.

[2] Lettre de l'évêque d'Aquila à Philippe II, du 7 mars 1560, citée par M. Froude.

[3] Lettre de l'évêque d'Aquila à Philippe II, du 7 mars 1560, citée par M. Froude.

» lequel il pourra compter comme s'il était un de ses vassaux. Je laisse de » côté le péril que les Pays-Bas peuvent recevoir du voisinage de l'hérésie. » Ce que je répète, c'est que si le roi ne se décide promptement, l'Angle- » terre tombera au pouvoir des Français, et si nous voulons nous y » opposer, nous défendrons la cause la plus honteuse et la plus injuste » en soutenant cette femme contre Dieu, le droit, le bien du royaume et la » volonté de tous les habitants. Le moment est venu de faire ce que » nous devons faire [1]. »

Telle était la gravité des circonstances que l'évêque d'Aquila jugea utile de charger un messager spécial d'aller exposer de vive voix à la duchesse de Parme qu'Élisabeth ne disposait que de huit mille soldats; que ses sujets la haïssaient; que les Écossais ne pourraient la secourir; que les Irlandais étaient prêts à prendre les armes pour la combattre; que le fils de lady Marguerite Lennox était considéré comme l'héritier légitime de la couronne d'Angleterre et qu'il comptait de nombreux partisans qui voulaient le proclamer roi [2].

La duchesse de Parme, malgré ses vives instances, ne recevait point d'instructions de Philippe II [3]. « Je n'ai aucune déclaration de la volonté de » Sa Majesté, écrivait-elle à Alvaro de la Quadra, agissez avec prudence [4]. » Et sa pensée se découvrait plus nettement dans une autre dépêche : « Il » faut beaucoup souffrir pour maintenir la paix. Peut-être un temps » viendra où nous pourrons faire mieux [5]. »

Granvelle se bornait à répondre à l'évêque d'Aquila : « La reine se per- » suade depuis trop longtemps que le roi, pour ses beaux yeux, s'abstien- » dra de toute hostilité. J'aurais souhaité que le roi entendît autrement ce

[1] Lettre de l'évêque d'Aquila, du 7 mars 1560.

[2] Mémoire de Tornero, du 15 mars 1560.

[3] Lettre de la duchesse de Parme, du 18 mars 1560.

[4] Lettre de la duchesse de Parme, du 22 avril 1560.

[5] Lettre de la duchesse de Parme, du 1er mai 1560.

» qui se passe; mais il écrit clairement que l'état de ses affaires exige le » maintien de la paix [1]. » — « Nous marchons à tâtons, ajoute-il dans » une autre lettre, et ne sachant la volonté de notre maître, nous ne pou- » vons rien faire de plus : ce qui est la plus grande pitié du monde [2]. »

Quel était donc l'état des affaires de Philippe II pour lui imposer une politique si humble et si faible?

Le monarque qui possède les mines des Indes, est chargé de dettes et sans ressources [3]. Le roi d'Espagne n'a ni argent, ni munitions de guerre [4]. Si Élisabeth doit un million de ducats, Philippe II en doit vingt millions [5]. Tout ce dont dispose le roi d'Espagne, écrit Gresham, ne lui permet pas de payer ses dettes [6]; tout l'or que portent les galions des Indes, ne suffirait pas pour solder ce qu'il doit à Anvers [7].

De plus, Philippe II prévoit pour ses possessions des Pays-Bas un double péril. Du moment où il a résolu d'en retirer les garnisons espagnoles, il en a exposé les rivages à toutes les attaques des flottes anglaises, et les populations déjà agitées et mécontentes se montreront peut-être séditieuses le jour où elles verront interrompues leurs relations séculaires avec l'Angleterre [8]. Les Pays-Bas, selon Gresham, ne consentiront jamais à faire la guerre aux Anglais [9].

« D'icy, écrivait Marguerite de Parme à Philippe II, il ne faut actendre » de tirer contre Angleterre commodité quelconque, et ne pourrois trouver

[1] Lettre de Granvelle, du 27 mars 1560.

[2] Lettre de Granvelle, du 13 avril 1560.

[3] Lettres de Gresham, du 18 et du 19 avril 1560.

[4] Lettre de Gresham, du 18 avril 1560.

[5] Lettre de Gresham, du 16 juin 1560.

[6] Lettre de Gresham, du 2 septembre 1561.

[7] Lettre de Gresham, du 30 avril 1560.

[8] Lettre de l'évêque d'Aquila, du 13 avril 1560; lettre de Gresham, du 18 avril 1560.

[9] Lettres de Gresham, du 19 et du 21 avril 1560.

» bon que l'on se meist en hasard de guerre contre Angleterre, et beaucoup » moins fourniroient-ils chose quelconque pour ceste guerre que contre » quelconque aultre contre qui Vostre Majesté voulsist emprendre [1]. »

Il suffit qu'Élisabeth annonce l'intention de rappeler les marchands anglais d'Anvers pour y troubler tous les esprits [2]; et ce qui augmente sur ce terrain la faiblesse de Philippe II, c'est qu'Élisabeth en est parfaitement instruite. « La conviction de la reine, écrit l'évêque d'Aquila, c'est que les » Pays-Bas ne feront jamais la guerre à l'Angleterre et que cela suffit pour » forcer le roi à ne pas rompre avec elle [3]. »

Enfin Philippe II prit une résolution de laquelle il attendait de féconds résultats. Il intervint comme médiateur, chargea Garcilasso de la Vega de déclarer à François II qu'il ne permettrait aucun débarquement en Angleterre et choisit un autre ambassadeur qui devait intimer à Élisabeth qu'il ne tolérerait pas davantage son intervention dans les affaires d'Écosse.

Afin que ce dernier message fût plus promptement remis, Philippe II le confia à un seigneur des Pays-Bas, Philippe de Glajon, chevalier de la Toison d'or. « C'est un seigneur d'un haut rang et d'une grande valeur, écrivait » Granvelle à Alvaro de la Quadra, mais en même temps benin et doux » comme une demoiselle [4]. » — « Puisse-t-il se montrer moins doux que » nous ne l'avons été cette année [5] ! » Telle est en deux mots la réponse d'Alvaro de la Quadra.

Les instructions données au seigneur de Glajon portaient expressément qu'il ne pouvait poser aucun acte, dont le résultat eût été de compromettre la paix entre Philippe II et Élisabeth [6].

[1] Lettres de Marguerite de Parme, publiées par M. Gachard, t. I, p. 309.

[2] Lettres de l'évêque d'Aquila, du 15 et du 17 avril 1560.

[3] Lettre de l'évêque d'Aquila, du 3 juin 1560.

[4] Lettre de Granvelle, du 27 mars 1560.

[5] Lettre de l'évêque d'Aquila, du 26 mars 1560.

[6] Instructions du 27 mars 1560. Cf. le n° DXCVI.

Il ne fallait pas d'ailleurs perdre de vue que le seigneur de Glajon appartenait par sa naissance à ces provinces des Pays-Bas où les intérêts du commerce préoccupaient tous les esprits et où l'on considérait comme le premier bien le maintien des relations avec l'Angleterre. « Je suis heureux, » écrivait Throckmorton à Élisabeth, que le seigneur de Glajon ait été » choisi. Vous pouvez le gagner de telle sorte qu'il soit dévoué à vos » intérêts et à ceux de l'Angleterre. C'est un homme qui mérite d'être » gagné et tenu en grande estime [1]. »

Sur ces entrefaites arrivèrent ces avis de Throckmorton, auxquels l'évêque d'Aquila faisait allusion : « Dépensez votre argent de suite, écrivait-il à Éli- » sabeth et à Cecil, il ne sera jamais mieux employé. Le temps presse. Ici » l'on n'est assuré ni d'aujourd'hui, ni de demain [2]. » En effet, les Huguenots, ayant pour chef secret le prince de Condé, pour capitaine la Renaudie, marchaient vers Amboise afin d'y surprendre les Guise et le jeune roi François II.

Élisabeth n'hésite plus. Il ne s'agit que de temporiser et de négocier avec l'Espagne [3], et les Huguenots vont être maîtres de la France. Le 24 mars 1560, une proclamation royale annonce son intervention en Écosse; quatre jours après, ses troupes franchissent le Tweed.

Quand le seigneur de Glajon arriva le 5 avril à Londres, les actes qu'il devait empêcher, étaient des faits accomplis, et cette éventualité n'était pas même prévue dans ses instructions [4].

Il est d'ailleurs douteux que le seigneur de Glajon ait montré beaucoup de vigueur dans ses remonstrances. Élisabeth, rendant compte de l'audience qu'elle lui avait donnée, écrivait à ses ambassadeurs en Espagne qu'il n'était autorisé à conclure aucun traité et que sa mission se bornait à exposer les

[1] Lettre de Throckmorton, du 15 mars 1560. *Record office.*

[2] Forbes, *Public transactions*, t. I.

[3] Lettre de l'évêque d'Aquila, du 28 mars 1560.

[4] Lettre de l'évêque d'Aquila, du 20 avril 1560.

vues de son maître [1]. Dans une dépêche de même nature adressée à Trockmorton, elle ajoute que le seigneur de Glajon s'afflige de ne pouvoir rien faire de plus, qu'il se montre disposé à donner un utile concours à tout ce qui assurerait sa sécurité et celle de l'Angleterre, comme il appartient à un bon conseiller du roi et à un vrai Bourguignon [2].

Ici se placent quelques lignes empruntées au journal de Cecil : « M. de » Glajon s'est joint à l'évêque d'Aquila pour demander que nous rappelions » notre armée d'Écosse; mais, dans un entretien privé avec l'amiral et avec » moi, il nous a conseillé le contraire [3]. »

L'évêque d'Aquila en était arrivé au point de se méfier de son collègue et de ne pas oser lui confier ses opinions; il le jugeait trop favorable aux Anglais [4].

Rapprochement bizarre! Throckmorton qui avait engagé Élisabeth à gagner le seigneur de Glajon, accusait au même moment Alvaro de la Quadra de s'être laissé corrompre par le roi de France, qui, selon ce qu'on disait, lui payait une pension et lui avait promis une grande abbaye [5].

La fortune d'Élisabeth subit un échec inattendu. Elle apprend que la conjuration d'Amboise a échoué et que l'armée anglaise se trouve arrêtée dès son entrée en Écosse au siége de Leith. Le bruit s'est répandu que le pape se prépare à la déclarer illégitime et excommuniée, et l'on ajoute que, s'il en est ainsi, le roi d'Espagne prendra les armes pour exécuter la sentence pontificale, et que de plus les Guise n'ont pas abandonné leur

[1] Lettres d'Élisabeth, du 17 et du 18 avril 1560. *Record office.*

[2] Lettre d'Élisabeth, du 18 avril 1560. Le nom de Bourguignons rappelle ici les anciennes alliances de l'Angleterre avec la maison de Bourgogne et s'applique aux habitants des Pays-Bas, qui étaient seuls intéressés à ce qu'elles fussent maintenues.

[3] Froude, *Histoire d'Élisabeth*, t. I, p. 217.

[4] Lettre de l'évêque d'Aquila, du 27 avril 1560.

[5] Lettres de Throckmorton, du 25 et du 28 avril 1560. *Record office.*

ancien projet de conquérir l'Angleterre [1]. La reine, comme une autre Cassandre, prétend qu'elle a prédit tous les revers, qu'elle a prévu tous les dangers, et sa colère retombe sur Cecil.

C'est le point de départ d'une nouvelle pratique, pour nous servir d'un mot si bien défini par Commines.

Robert Dudley voyait tous les jours sa faveur s'accroître. Il réunissait des armes, dirigeait de plus en plus les affaires, et, tout en annonçant qu'un divorce allait le séparer de sa femme, il affirmait qu'avant une année il occuperait une position plus élevée [2].

Cecil, pour obtenir le pardon de la reine, ne croit pouvoir mieux faire que de flatter son favori. Il se rend près de l'évêque d'Aquila et lui propose de s'unir et de faire en sorte, puisque la négociation avec l'archiduc est rompue, que la reine épouse quelque seigneur noble, mais pauvre. Il semblait qu'il voulût réclamer pour ce projet l'adhésion du roi d'Espagne [3].

Trois mois se passèrent, et Élisabeth, ne recevant que des nouvelles défavorables d'Écosse et de France, crut utile d'entretenir elle-même l'évêque d'Aquila de l'espoir qu'elle plaçait en Philippe II pour qu'il engageât le pape à ne recourir à aucune mesure de rigueur contre elle. « Je » suis aussi bonne catholique que vous, lui dit-elle. Je prends Dieu à » témoin que je crois tout ce que croient les catholiques d'Angleterre. J'ai » été forcée d'agir comme je l'ai fait, et, si vous saviez comment j'y ai été « contrainte, vous seriez le premier à m'excuser [4]. » Déclarations formelles dont sans doute elle cherchera à se dégager dès que ses alarmes actuelles seront passées.

Au milieu de ces hésitations, Élisabeth poursuivait ses persécutions contre les évêques et les catholiques qu'elle accusait de conspirer contre

[1] Lettres de l'évêque d'Aquila à Philippe II, du 25 juillet et du 3 août 1560.

[2] Lettre de l'évêque d'Aquila à Philippe II, du 3 juin 1560 (p. 273, note.)

[3] Lettre de l'évêque d'Aquila, du 18 mars 1560.

[4] Lettre de l'évêque d'Aquila à Philippe II, du 3 juin 1560 (p. 273, note.)

elle [1], et peut-être les discours qu'elle tenait à l'évêque d'Aquila, n'avaient-ils d'autre but que d'empêcher Philippe II d'entendre les cris des victimes [2]. Pour flatter davantage Alvaro de la Quadra, elle l'invite à l'accompagner dans un voyage à Winchester [3].

« Je ne puis cacher à Votre Majesté, écrivait l'évêque d'Aquila à Phi-
» lippe II, combien les catholiques sont blessés de l'appui que vous accor-
» dez à la reine et au développement de l'hérésie en Angleterre. Tous vos
» efforts pour l'éclairer étant restés inutiles, vous aurez à considérer com-
» ment vous devrez vous conduire désormais vis-à-vis d'elle. Les dangers
» que courent les Pays-Bas, ne sont que trop évidents. Dix mille de vos
» sujets sont ici avec leurs ministres, et ceux qu'ils ont laissés derrière eux
» sont également infectés par l'hérésie. La reine est obstinée. Les cœurs des
» catholiques sont aliénés. Que Votre Majesté daigne prendre en considéra-
» tion la situation des choses et m'apprendre ce que j'ai à faire [4]. »

Le crédit de lord Robert Dudley s'accroît toujours. La reine lui a accordé le monopole de l'exportation des laines d'Angleterre avec l'exemption de tout impôt [5].

En même temps la disgrâce de Cecil s'accentue. Il mande à Throckmorton : « Je n'ose tout écrire. Je suis accablé de tristesse. Dieu éclaire la
» reine! » Et un autre de ses amis lui répondait : « J'ai le cœur brisé par les
» bruits scandaleux que l'on répand. Que Dieu modère nos peines! [6]. »

Il est facile de découvrir par ces quelques lignes incomplètes que Dudley avait insulté Cecil et que la reine, appelée à se prononcer entre son conseiller et son amant, avait donné raison à Dudley.

[1] Lettre de l'évêque d'Aquila, du 23 mai 1560.

[2] Froude, *Histoire d'Élisabeth*, t. I, p. 265.

[3] Lettre de l'évêque d'Aquila, du 13 août 1560.

[4] Lettre de l'évêque d'Aquila, du 25 juillet 1560, citée par M. Froude, *Histoire d'Élisabeth*, t. I, p. 265.

[5] Lettre d'Assonleville, du 17 avril 1563 (t. III.)

[6] Froude, *Histoire d'Élisabeth*, t. I, pp. 275-277.

Ici se place une lettre d'Alvaro de la Quadra pleine de révélations inattendues : « Il y a ici des choses si importantes que je me hâte de vous en » instruire... J'ai eu un entretien avec Cecil, dont la disgrâce est l'œuvre » de lord Dudley. Après m'avoir prié de garder secret tout ce qu'il allait » me dire, il m'a raconté que la reine se conduisait de telle sorte qu'il ne » lui restait qu'à s'éloigner et que, comme tout bon marin, il devait céder » à la tempête. Il considérait, ajoutait-il, la perte de la reine comme cer- » taine, et la cause en était son intimité avec milord Robert, qui s'est rendu » maître de ses affaires et de sa personne, au grand préjudice de tout le » royaume. C'est ce qui le portait à se retirer chez lui, à moins qu'on ne » le conduisît à la Tour. »

Cecil, poursuivant le cours de ces étranges confidences, allait jusqu'à prévoir qu'on déposerait Élisabeth et qu'on l'enfermerait dans quelque château.

A deux reprises, Cecil répéta : « Il vaudrait mieux que Robert fût mort » que vivant; car il se propose de faire mourir sa femme; mais jusqu'à » présent elle a échappé au poison, et il faut espérer, disait-il, qu'un sem- » blable crime ne pourra jamais s'accomplir [1]. »

Le lendemain, l'évêque d'Aquila se trouvait sur le passage de la reine qui revenait de la chasse. Elle lui annonça que lady Dudley était morte. *Si ha rotto il collo,* lui dit-elle en italien. Matière pleine de scandale et de honte, ajoute l'évêque d'Aquila, et encore ne sait-on si la reine épousera lord Dudley, car elle est inconstante comme Henri VIII [2].

Un nouveau cri d'indignation s'élevait contre Dudley, et l'enquête qu'il provoqua sur la mort de sa femme, fut impuissante à le calmer. Il semblait que Dudley dût entraîner Élisabeth avec lui dans l'abîme que lui ouvraient la honte et le crime.

[1] Lettre de l'évêque d'Aquila, du 11 septembre 1560.

[2] Lettre de l'évêque d'Aquila, du 11 septembre 1560.

L'évêque d'Aquila croyait à un complot de Cecil, et il lui assignait comme complice Monluc, évêque de Valence, prélat dévoué aux Huguenots et sans cesse associé à d'actives intrigues, qui se trouvait en ce moment à Londres. Ce n'était point le comte d'Huntingdon que Cecil voulait proclamer roi; mais il avait engagé le comte d'Hertford, de la maison de Seymour, à épouser Catherine Grey, héritière de la couronne d'Angleterre en vertu du testament de Henri VIII, que Philippe II avait voulu placer sur le trône et qu'il avait ensuite abandonnée [1]. Le mariage avait été célébré secrètement, et tous les partisans de la Réforme promettaient leur appui [2].

De son côté, l'évêque d'Aquila, mû par les mêmes motifs, mais poursuivant un but tout différent, forma un dessein qui n'a laissé que peu de traces dans l'histoire. Il était d'intelligence avec la comtesse de Lennox, qui tenait ses droits à la couronne non pas du testament de Henri VIII, mais de la volonté fréquemment exprimée de Marie Tudor. L'Angleterre catholique se fût levée tout entière pour la placer sur le trône [3].

Ici se pose une question plus obscure qu'aucune autre. Malgré le complot de Cecil, malgré le complot de l'évêque d'Aquila, malgré l'indignation publique soulevée contre lord Dudley, Élisabeth osa-t-elle se choisir un époux devenu libre par un assassinat et placer sa main dans une main criminelle au moment même où la cérémonie des obsèques de la victime s'achevait à Cumnor?

Un fragment de dépêche d'Alvaro de la Quadra, de la même époque, rapporte que lord Dudley a dit que son mariage a été célébré en présence de son frère et de deux dames de la reine [4]. D'autre part, on ne sait comment expliquer une lettre écrite par Dudley en ce même

[1] Lettre de Robert Hogan, du 15 septembre 1559.

[2] Lettres de l'évêque d'Aquila, du 6 septembre et du 25 octobre 1561.

[3] Froude, *Histoire d'Élisabeth*, t. I, p. 293.

[4] Lettre de l'évêque d'Aquila, du 11 septembre 1560, citée par M. Froude, p. 291. Dans une lettre adressée le même jour à Granvelle, l'évêque d'Aquila parle de la noce comme si elle allait se faire.

moment où il parle d'une chance si soudaine et d'un changement si considérable [1].

Est-ce alors qu'il faut placer cette scène, racontée par Élisabeth elle-même, que, sortant le soir de l'hôtel du comte de Pembrocke avec lord Dudley pour rentrer dans son appartement, ses dames d'honneur, persuadées que la cérémonie venait d'avoir lieu, lui demandèrent si elles pouvaient baiser la main de son époux [2]?

L'ambassadeur du roi de Suède annonça qu'Élisabeth était mariée; mais elle lui reprocha d'écrire avec légèreté et de reproduire les rumeurs qui couraient les rues [3].

A Paris, les mêmes bruits étaient répandus. « On me demande, écrivait » Throckmorton, si la reine est secrètement mariée à lord Robert. Toute la » cour est remplie de cela; car on ne se sera jamais tant occupé de princesse » qui soit au monde. Ce que l'on rapporte d'elle, paraît très-étrange dans » toutes les cours et dans tous les pays [4]. »

Cecil répondait à Throckmorton sans rien affirmer, sans rien nier : « Que » la volonté de Dieu s'accomplisse sur la reine! Les réponses écrites sont » trop dangereuses; mais écoutez ce seul mot : Là où l'on ne peut espérer » de vaincre, il est inutile de lutter [5]. »

Il y a malheureusement ici une lacune considérable dans les dépêches de l'évêque d'Aquila, et nous n'en retrouvons la suite qu'au mois de décembre dans une lettre adressée à Granvelle où nous remarquons ce passage : « Si le Parlement demande que la reine se marie, elle déclarera le » mystère de Robert Dudley; car elle a persuadé à tous les membres du » conseil de l'accepter pour seigneur et pour roi [6]. »

[1] Froude, *Histoire d'Élisabeth*, t. I, p. 291.

[2] Mémoire de l'évêque d'Aquila, t. III.

[3] Lettre de l'évêque d'Aquila, du 27 novembre 1561.

[4] Lettre de Throckmorton à Cecil, citée par M. Froude, t. I, p. 306.

[5] Lettre de Cecil à Throckmorton, citée par M. Froude, t. I, p. 307.

[6] Lettre de l'évêque d'Aquila, du 30 décembre 1560.

Une autre lettre de l'évêque d'Aquila écrite le lendemain revient sur les mêmes faits et dans les mêmes termes : « Le mécontentement s'accroit » si rapidement contre la reine à cause de l'affaire de mylord Robert » et de son mauvais gouvernement que je ne puis m'empêcher de » prévoir de graves événements aussitôt que se déclarera le mystère de » son mariage [1]. »

Cette lacune dans la correspondance de l'évêque d'Aquila est d'autant plus regrettable que nous y eussions sans doute trouvé le commentaire d'un revirement inexpliqué.

Cecil qui tenait à l'évêque d'Aquila, à propos de Dudley, le langage que nous avons reproduit, se réconcilie avec lui le lendemain du crime de Cumnor. Il se séparera du comte d'Hertford et sacrifiera Catherine Grey. A ce prix, son rang, son influence, son crédit lui sont rendus. Il a tout oublié et a reçu la mission de tout nier. C'est vraisemblablement Cecil qui dirige l'enquête de Cumnor-Hall ; c'est lui aussi qui déclare à l'évêque d'Aquila que la reine n'épousera jamais lord Dudley ; et Élisabeth, introduisant Alvaro de la Quadra dans sa chambre à coucher, lui montre l'alcôve qui abrite sa couche solitaire [2].

Les événements du dehors font oublier ces agitations intestines.

Dans les premiers jours de décembre 1560, la mort de François II (non sans soupçon de poison) rend la liberté à Condé et renverse la puissance des Guise.

Élisabeth est pleine de joie. Elle attend des Huguenots la restitution de Calais, renouvelle la persécution contre les catholiques anglais et ne croit plus devoir flatter le roi d'Espagne. Elle se flatte de pouvoir régner sans se préoccuper de personne et se vante de faire connaître au monde qu'il y

[1] Lettre de l'évêque d'Aquila, du 13 janvier 1561,

[2] Froude, t. I, p. 291 ; Gonzalez, p. 284.

a une femme qui vaut bien un homme puisqu'elle n'a besoin des conseils ni d'un connétable de France, ni d'un Granvelle [1].

Cecil, devenu l'ami de Dudley, jouit de plus de crédit que jamais auprès d'Élisabeth. Son langage avec l'évêque d'Aquila est bien différent de celui qu'il tenait au mois de septembre. Il reproche à Philippe II d'avoir constamment sacrifié les intérêts d'Élisabeth, et aux conseillers espagnols d'être tous les ennemis de l'Angleterre. Si Philippe II avait confié cette négociation aux conseillers des Pays-Bas, on y eût trouvé plus de gages d'amitié, *y otras cien mil insolencias y novedades y aun descortesias algunas,* ajoute l'évêque d'Aquila [2].

Ce que l'évêque d'Aquila concluait de ces paroles de Cecil, c'était que l'union des Protestants anglais et des Huguenots de France était accomplie, que les Huguenots (Coligny s'était rendu, disait-on, déguisé à Bruges [3]) prendraient les armes, et qu'Élisabeth, en échange de Calais, leur abandonnerait les Pays-Bas [4].

L'horizon semblait chargé de nuages : un caprice de femme le rasséréna.

Throckmorton avait non-seulement écrit à Cecil ce que l'on racontait à Paris, mais il avait même envoyé son secrétaire à Greenwich dire à la reine elle-même que, si elle ne voulait pas abdiquer son influence au dehors, il était temps qu'elle s'arrêtât dans une voie funeste, que Dudley appartenait à une race infâme détestée de toute la noblesse, qu'il avait ajouté aux hontes de ses ancêtres sa propre honte plus odieuse encore [5]. Ce que Throckmorton osait faire entendre aux pieds du trône, on le répétait de toutes parts, et Cecil, ne croyant plus devoir dissimuler, se déclarait à son tour contre Dudley.

[1] Lettre de l'évêque d'Aquila, du 30 décembre 1560.

[2] Lettre de l'évêque d'Aquila, du 30 décembre 1560.

[3] Lettres de l'évêque d'Aquila, du 23 mai 1560.

[4] Lettre de l'évêque d'Aquila, du 22 janvier 1561, citée par M. Froude, t. I, p. 308.

[5] Froude, *Histoire d'Élisabeth,* t. I, p. 298.

Sous quel patronage allaient donc se réfugier ces frivoles amours où depuis quatre mois le peuple s'obstinait à voir une tache de sang?

La lettre suivante de l'évêque d'Aquila à Philippe II va nous l'apprendre:

« J'ai reçu récemment la visite de sir Henri Sidney qui a épousé la sœur » de Robert Dudley, et après quelques considérations générales sur ce qui » concerne son beau-frère, il a reconnu que ce mariage était aujourd'hui » dans toutes les bouches et que la reine en était fort tourmentée : — « Vous eussiez dû, me dit-il, engager le roi à saisir cette occasion de » s'assurer le dévouement de lord Dudley, qui est prêt à le servir avec » le même zèle qu'un de ses vassaux. La reine et lord Dudley sont des » amants, mais ils avaient le mariage en vue, et il n'est rien qui avec » l'appui du roi ne se puisse réparer; et quant à la mort de lady Dudley, » elle n'a été qu'un accident, quoi que d'autres en aient pu penser. » — » Je répondis que si lady Dudley avait été assassinée, Dieu et les hommes » châtieraient assurément un crime si abominable, et que lord Robert » aurait bien de la peine à convaincre le monde de son innocence. — « Il est vrai, répliqua Henri Sidney, que les ministres, du haut de leurs » chaires, ont même attaqué l'honneur de la reine; mais rien ne la porte » davantage à désirer le rétablissement de l'ordre religieux, et lord Robert » est disposé à l'aider dans cette tâche. Je vous jure solennellement que » la reine et lord Dudley veulent rétablir la religion par la voie du Concile, » et c'est des mains du roi que lord Dudley désire recevoir le prix de sa » flamme. » Et comme l'évêque d'Aquila, se souvenant de lady Sidney et de ses vaines assurances au sujet de l'archiduc, déclarait qu'il désirait recevoir ses instructions de la reine elle-même : « Vous comprendrez, » interrompit Sidney, que la reine ne peut pas aborder ce sujet; mais elle » n'attend que le consentement du roi pour conclure ce mariage. Sur » ces entrefaites, lord Robert s'expliquera avec vous. Il offrira au roi » ses services dans la limite de tout ce qui dépendra de lui en ce qu'il » plaira à Votre Majesté de lui commander; il s'efforcera surtout de

» rétablir la religion puisque c'est cette question qui a principalement » séparé l'Angleterre de Votre Majesté. »

L'évêque d'Aquila, surpris de cette communication, la résumait en ces termes :

« C'est une si mauvaise affaire que je n'ai pu me montrer satisfait de cette » ouverture ; mais, si on irrite la reine et lord Dudley, il peut en résulter » de grands maux. D'autre part, si la reine peut être portée à de meilleurs » sentiments soit sur la religion, soit sur ses relations avec Votre Majesté, ce » sera par ce mariage. Sans l'approbation de Votre Majesté, rien ne se fera » publiquement ; et si la reine l'osait, Votre Majesté n'aurait qu'à dire un » mot pour que ses sujets la renversassent du trône... Si la reine voit » qu'elle n'a rien à espérer de Votre Majesté, peut-être fera-t-elle pis » encore. Elle est égarée par sa passion à un point qui serait déjà une » faute notable chez toute femme, mais qui est bien plus grave encore » dans le rang qu'elle occupe. On pense généralement qu'elle est folle. » Quelques-uns disent qu'elle a déjà été mère ; mais on croit qu'elle ne peut » avoir d'enfant. [1] »

Le même jour Alvaro de la Quadra écrivait à Granvelle :

« Votre Seigneurie, en prenant connaissance de la lettre que j'adresse au » roi, s'étonnera sans doute des étranges vicissitudes des affaires ; mais il ne » peut en être autrement avec des dames capricieuses et amoureuses. Le » roi verra s'il veut étendre son manteau sur ces pécheurs. Quant à moi il » me semble qu'en raison de ce qu'ils veulent faire, tout peut leur être » pardonné, spécialement ce à quoi on ne peut plus porter de remède [2]. »

La reine déclare publiquement qu'elle se soumettra au Concile. Le comte de Pembrocke, jusqu'alors l'un des partisans les plus zélés de la Réforme, l'approuve ; mais Cecil proteste, même en présence d'Elisabeth [3].

[1] Lettre de l'évêque d'Aquila, citée par M. Froude, t. I, p. 312. (22 janvier 1561.)

[2] Lettre de l'évêque d'Aquila, du 22 janvier 1561.

[3] Lettre de l'évêque d'Aquila, du 25 janvier 1561.

Cette fois Élisabeth était sincère; elle voulait placer Robert Dudley sur le trône, et elle ne voyait que Philippe II pour lui venir en aide. L'amour de Henri VIII pour Anne Boleyn avait introduit la Réforme en Angleterre : l'amour d'Élisabeth pour Dudley allait l'en proscrire.

Cecil exposait tristement la situation à Throckmorton : « L'évêque » d'Aquila, disait-il, est entré dans une pratique pour faire marcher la » grande affaire : il me sera difficile d'en arracher les racines, tant elles » sont profondes [1] ».

Dudley confirma à l'évêque d'Aquila tout ce qu'avait dit Henri Sidney. Si le roi se montrait favorable à son mariage, il trouverait en lui dans toutes les circonstances le plus humble et le plus dévoué de ses serviteurs. Il était, disait-il, Espagnol de cœur et d'âme [2].

Il est utile de rappeler les liens étroits qui unissaient le comte de Feria, les Sidney et les Dudley. La mère de la comtesse de Feria, Marie Sidney, était sœur de Henri Sidney. Henri Sidney avait épousé Marie Dudley, sœur de milord Robert. De ce mariage naquit Philippe Sidney, l'élégant auteur de l'*Arcadie* : souvenirs communs à l'histoire politique et à l'histoire des lettres.

On comprend que Robert Dudley, allié de si près à la comtesse de Feria, ait pu se dire Espagnol. Un de ses premiers soins fut d'offrir à Philippe II quelques-uns de ces chiens des meutes célèbres d'Angleterre, que la duchesse de Parme se faisait envoyer par l'évêque d'Aquila [3].

Deux jours après, Élisabeth s'ouvrit elle-même à Alvaro de la Quadra : « Soyez mon père spirituel, lui dit-elle; je vais vous faire ma confession. Je » ne suis pas un ange. Je ne puis nier que j'aie été charmée par les » qualités qui distinguent Robert Dudley; je sens chaque jour qu'un époux » m'est nécessaire; et le choix d'un Anglais serait sans doute le plus

[1] Lettre de Cecil à Throckmorton, citée par M. Froude, t. I, p. 313.

[2] Froude, *Histoire d'Élisabeth*, t. I, p. 328.

[3] Gonzalez, p. 284. Cf. t. III, nos DCCCCI et DCCCCLV.

» agréable à mon peuple. » Alvaro de la Quadra ne contesta point les hautes qualités de lord Dudley : ce qui plut beaucoup à la reine. « Je ne » voulais pas, écrivait-il à Philippe II, la laisser sans espérance, de peur » qu'elle ne se jetât dans quelque extravagance opposée. On ne peut oublier » que les hérétiques se montrent pleins d'audace en Allemagne, en France, » en Écosse. Il y a lieu de craindre pour les Pays-Bas. Si cette femme est » livrée au désespoir, elle peut, tout en se perdant elle-même, nous porter » les coups les plus redoutables. »

L'évêque d'Aquila insistait près du roi pour obtenir une réponse. Il lui plaçait devant les yeux cette alternative de sauver les catholiques anglais en donnant les mains au mariage d'Élisabeth ou en prenant les armes pour la renverser. Il n'est, disait-il, aucun parti qui soit pire que l'irrésolution qui remet tout au hasard et qui prépare peut-être de grands malheurs [1].

La réponse de Philippe à la lettre de l'évêque d'Aquila, du 22 janvier 1561, porte la date du 17 mars. Il ne refusait pas son appui à la requête de Dudley, mais exigeait avant tout une déclaration signée par Élisabeth qu'elle rentrerait dans le giron de l'Eglise catholique [2].

Cette dépêche, quoique tardive, est bien reçue. Robert Dudley ne cache pas sa joie. La reine lui fait donner un appartement à côté du sien [3], et, se montrant non moins satisfaite que lui, elle se rend au château de Greenwich où elle doit donner audience à un nonce pontifical chargé de prendre acte de son adhésion au Concile de Trente [4].

Cependant Cecil tente un grand effort. « Je saurai, dit-il, tromper l'attente des Papistes [5] », et il imagine un vaste complot des catholiques anglais pour

[1] Lettre de l'évêque d'Aquila à Philippe II, du 23 février 1561, citée par M. Froude.

[2] Froude, *Histoire d'Élisabeth*, t. I, p. 337.

[3] Lettre de l'évêque d'Aquila à Philippe II, du 12 avril 1561, citée par M. Froude.

[4] Lettres de l'évêque d'Aquila à Philippe II et à la duchesse de Parme, du 12 avril, et du 14 avril 1561 à Granvelle. Le nonce Martinengo était déjà arrivé à Bruxelles. (n° DCCLVIII).

[5] Lettre de Cecil à Throckmorton, citée par M. Froude, p. 339.

effrayer la reine et lui représente que si elle se sépare des adeptes de la Réforme, elle restera isolée et sans défense dans son royaume.

Un chapelain d'un des principaux seigneurs catholiques, sir Édouard Waldgrave, ancien conseiller de la reine Marie, allait s'embarquer à Gravesend afin de porter quelques aumônes aux prêtres réfugiés dans les Pays-Bas. On l'arrête, on trouve sur lui son bréviaire. Il avoue que l'on célèbre la messe chez Édouard Waldgrave [1]. De là à une accusation de complot il n'y a pas loin. C'est le comte d'Oxford qui dirige l'instruction pompeusement annoncée. Waldgrave est conduit à la Tour de Londres, et avec lui deux anciens conseillers de la reine Marie. Lord Hastings et d'autres seigneurs catholiques sont également emprisonnés. On prétend qu'ils voulaient placer sur le trône Arthur Pole, le représentant de la Rose Blanche; et pour frapper davantage l'esprit d'Élisabeth, on raconte que des docteurs d'Oxford ont eu recours à la nécromancie pour la faire mourir. On ajoute qu'on a composé un philtre amoureux, peut-être pour écarter d'elle lord Dudley : c'est l'évêque protestant de Londres qui l'affirme; et cela suffit pour qu'Edouard Waldgrave, au lieu de payer une amende de deux cents ducats, meure dans un cachot de la Tour en disposant de tout ce qui lui reste en faveur des pauvres catholiques [2].

Le nonce ne se rendra pas en Angleterre, Cecil le notifie à l'évêque d'Aquila [3]. Robert Dudley écrit qu'il ne peut rien [4]; Henri Sidney est exilé [5].

L'évêque d'Aquila revit Élisabeth, et il retrouva sur ses traits l'impression de la terreur qu'on avait réussi à imprimer dans son esprit. Quant à Robert Dudley, qui naguère avait voulu restaurer la foi catholique et qui

[1] Lettre de l'évêque d'Aquila, du 20 avril 1561.

[2] Lettres de l'évêque d'Aquila, du 20 et du 21 avril et du 16 septembre 1561.

[3] Lettre de l'évêque d'Aquila, du 28 avril 1561.

[4] Lettre de l'évêque d'Aquila, du 21 avril 1561.

[5] Lettre de l'évêque d'Aquila à Philippe II, du 1er mai 1561, citée par M. Froude.

se voyait déchu de ses rêves d'amour et de gloire, on l'avait confié aux évêques protestants pour que, selon la nouvelle doctrine, ils lui enseignassent la théologie [1].

« Je regrette profondément, écrivait l'évêque d'Aquila à Philippe II, de » ne pas avoir pu conclure lors des premières avances de Sidney [2] », et il ajoutait dans une lettre adressée à Granvelle : « Il ne s'agit pas de chercher » un remède ni dans le Concile, ni dans de semblables moyens. Puisque le » roi a la puissance entre les mains, qu'il se rende maître de l'Angleterre; » il pourra ensuite affaiblir la France à loisir. Si nous n'agissons point, on » agira contre nous [3]. » On s'attendait en Angleterre à quelque grave déclaration de la part de Philippe II [4].

Quelques jours après, la foudre frappa le clocher de Saint-Paul, que les flammes dévorèrent. Les catholiques y virent le symbole de la foi persécutée et de leurs espérances détruites [5].

C'était s'affliger trop tôt. La passion d'Élisabeth n'était pas éteinte; l'ambition de Dudley l'était moins encore.

L'évêque d'Aquila continue ses relations secrètes avec lord Dudley [6]. Celui-ci affirme de nouveau qu'il veut reconnaître l'autorité du Concile. Il a recouvré l'espoir d'épouser la reine avec l'appui de Philippe II. Le jour de la Saint-Jean, il invite Élisabeth à une fête sur la Tamise. Sur une barque brillamment pavoisée montent la reine d'Angleterre, le favori et l'ambassadeur espagnol. Les deux amants échangent des caresses dont le prélat a quelque peu à rougir, lorsque Dudley se tournant vers la reine : « Puisque nous avons là un évêque, pourquoi ne nous marierait-il pas? »

[1] Lettre de l'évêque d'Aquila, du 12 mai 1561.

[2] Lettre de l'évêque d'Aquila à Philippe II, du 5 mai 1561, citée par M. Froude.

[3] Lettre de l'évêque d'Aquila, du 6 mai 1561.

[4] Lettre de l'évêque d'Aquila, du 12 mai 1561.

[5] Lettre de Throckmorton, citée par M. Froude, p. 346; lettre de l'évêque d'Aquila du 9 juin 1561.

[6] Lettre de l'évêqued'Aquila, du 30 juin 1561.

Alvaro de la Quadra répliqua qu'il le ferait volontiers, mais qu'il fallait d'abord que la reine rétablît la religion et secouât le joug qui pesait sur elle et sur l'Angleterre, car elle en était réduite à ne pouvoir se marier sans la permission de Cecil [1].

Le 13 juillet 1561, l'évêque d'Aquila écrit à Granvelle qu'il a engagé Élisabeth à éloigner Cecil et qu'il lui a demandé pourquoi elle n'épouserait pas lord Dudley. Élsabeth l'a écouté et semble disposée à suivre ses conseils : elle prendra part au Concile [2]. Six jours après il insiste près de Granvelle pour que l'on seconde Dudley, même en ajournant ce qui touche à la religion. Si Dudley ne tenait pas ses engagements, ce serait déjà un résultat utile que de dégrader la reine par une union si honteuse [3].

Cecil déplorait les progrès de l'influence de l'ambassadeur espagnol. Il y avait entre Élisabeth et Alvaro de la Quadra des secrets qu'il ne pouvait pénétrer. Ce que l'on sait, c'est que l'évêque d'Aquila favorise Dudley et excite la reine contre Cecil : matières si graves et si périlleuses qu'à peine Cecil ose en écrire [4].

Au moment même où Cecil découvrait à Throckmorton la haine la plus vive contre l'évêque d'Aquila, il l'engageait à chasser avec lui dans le parc de Mortlake; mais le prélat, éprouvant peut-être quelque soupçon, répondit que sa vie était déjà trop dissipée et qu'il ne chassait plus que lorsqu'il y était invité par la reine [5].

Dudley l'emportait de nouveau sur Cecil, et il fit si bien qu'on enferma à la Tour de Londres lady Catherine Grey, dont Cecil avait voulu faire une prétendante au trône, et avec elle l'époux qu'il lui avait imposé, le comte d'Hertford [6]. C'est dans une prison que la sœur de Jane Grey donnera

[1] Lettre de l'évêque d'Aquila à Philippe II, du 30 juin 1561, citée par M. Froude.

[2] Lettre de l'évêque d'Aquila, du 13 juillet 1561.

[3] Lettre de l'évêque d'Aquila, du 19 juillet 1561.

[4] Lettre de Cecil à Throckmorton, du 15 juillet 1561. *Record office.*

[5] Lettre de Waad, du 31 juillet 1561. *Record office.*

[6] Lettres de l'évêque d'Aquila, du 16 août, du 6 septembre et du 13 septembre 1561.

naissance à un fils : il est douteux qu'il vive longtemps [1]. Elle-même est près de mourir, et d'après les symptômes de son mal, ce ne sera pas de mort naturelle [2].

Élisabeth témoignait une nouvelle déférence pour le roi d'Espagne, et, chose étrange, c'était par les Guise qu'elle espérait faire imposer à leur nièce Marie Stuart tel époux qui ne serait pas hostile aux intérêts de l'Angleterre. Lorsque le Grand-Prieur de France, François de Lorraine, revint d'Écosse, elle saisit cette occasion de lui faire un brillant accueil à son passage à Londres. Les dames les plus élégantes de la Cour, portant à la main des lampes d'argent allumées ou éteintes, représentaient les vierges sages et les vierges folles. Élisabeth, tout en disant aux Français qu'il n'y avait aucun prince au monde qu'elle plaçât plus haut que le feu roi Henri II, se mêla aux danses. Parmi les Français qui, à côté du Grand-Prieur de France, y prirent part, se trouvaient à la fois La Noue et Brantôme [3].

Les courtisans qui se pressaient à ces fêtes, s'inclinaient devant le beau Dudley aussi bien que devant la reine. On a conservé une lettre où l'un d'eux, le comte de Sussex, écrivait : « Que la reine se laisse guider par son » amour. Celui qu'elle aime, je promets de l'aimer; celui qu'elle choisira, » je promets de lui obéir [4]. »

Ce fut peut-être ce jour-là que Cecil indigné flétrit la servilité des flatteurs : « Parasites, vils adulateurs plus nuisibles aux princes que les » bêtes fauves, s'écriait-il, pourquoi suis-je exposé au dard de ces scor- » pions ? Ce qui plaît aujourd'hui, c'est ce qui passe par la forge » d'Aquila [5]. »

[1] Lettre de l'évêque d'Aquila, du 23 août 1561. Cf. les nos DCCCXVI et DCCCXVII.

[2] Lettre de l'évêque d'Aquila, du 18 octobre 1561.

[3] OEuvres de Brantôme, édit. Lalanne, t. III, p. 290 et t. IX, p. 386; lettre de l'évêque d'Aquila, du 25 octobre 1561.

[4] Lettre du comte ds Sussex, du 24 octobre 1560, citée par M. Froude, *Histoire d'Élisabeth*, t. I, p. 293.

[5] Lettre de Cecil à Throckmorton, du 27 novembre 1561. *Record office.*

Dudley répétait qu'il était dévoué au roi d'Espagne et que c'était de sa main que la reine et lui-même désiraient tenir le bonheur d'être l'un à l'autre [1].

Élisabeth, empruntant le même langage, assurait l'ambassadeur espagnol que ce qu'elle voulait, c'était de pouvoir dire qu'en épousant lord Dudley elle agissait avec l'approbation des rois ses alliés. — « Accordez-donc à » lord Dudley ce qu'il demande, répliqua l'évêque d'Aquila, et le roi en » sera satisfait. [2] » Ambroise Dudley est créé comte de Warwick : son frère conserve les plus hautes espérances [3].

Cependant Élisabeth a découvert que la comtesse de Lennox a formé le projet de demander pour son fils lord Darnley la main de Marie Stuart afin de réunir ainsi sur la même tête les deux couronnes d'Écosse et d'Angleterre. Elle donne libre carrière à sa haine contre cette rivale qui l'efface par la grâce et la beauté.

Cecil recouvre son influence et son crédit; la mort de l'un des évêques prisonniers à la Tour, en sera, dit-on, le gage [4]. L'évêque d'Aquila sera repoussé; car Thockmorton a répandu le bruit qu'il voulait empoisonner la reine [5].

En même temps se renoue le fil des intrigues entre les Anglais et les Huguenots [6].

Des correspondances secrètes se transmettent de Londres vers les Pays-Bas [7]. L'inquisition, l'érection des nouveaux évêchés y sont une cause de murmures [8]. La puissance du prince d'Orange s'est accrue par son mariage

[1] Lettre de l'évêque d'Aquila à Philippe II, citée par M. Froude.

[2] Lettre de l'évêque d'Aquila à Philippe II, citée par M. Froude.

[3] Lettre de l'évêque d'Aquila, du 27 décembre 1561.

[4] Lettre de l'évêque d'Aquila, du 25 octobre 1561.

[5] Lettres de Throckmorton, du 26 septembre et du 9 octobre 1561. *Record office.*

[6] Lettres de l'évêque d'Aquila, du 25 octobre, du 6 décembre 1561, du 3 et du 4 janvier 1562.

[7] Lettre de l'évêque d'Aquila, du 25 octobre 1561.

[8] Lettre de Gresham, du 25 août 1561.

avec la fille de Maurice de Saxe, et la défense qui a été faite à la noblesse des Pays-Bas d'assister à ses noces, témoigne ce que l'on croit avoir à redouter de lui [1]. Walter Haddon est envoyé à Bruges pour y traiter de l'étape des laines. Haddon est un homme habile. Élisabeth disait de lui : *Haddonum nemini postpono.* Sa véritable mission est de se mettre en rapport avec les mécontents [2].

Symptôme marqué du temps : lord Dudley lui-même s'est lassé d'attendre l'intervention protectrice du roi d'Espagne, et l'évêque d'Aquila découvre qu'il a promis aux Huguenots de soutenir leurs intérêts si de leur côté ils consentent à seconder les siens [3].

Dans cette situation, Alvaro de la Quadra écrit à Granvelle :

« Si le roi veut porter remède à l'état périlleux dans lequel se trouvent » la cause de la religion et ses propres affaires, le premier point est de » mettre l'Angleterre de son côté ou tout au moins de faire en sorte qu'elle » soit divisée, et, si elle ne peut l'aider, qu'elle ne puisse lui nuire. Si le roi » pense obtenir de ceux qui gouvernent de bons procédés ou l'amélioration de ce qui existe, il se trompe. Ceux-ci ne seront pas ses amis, ni » même neutres, mais ses plus grands ennemis. Leur résolution préparée » avec soin est de chasser le roi des Pays-Bas, et il n'y aura aucune considération, aucune promesse qui les y fera renoncer. Ils considèrent comme » certaine une révolution dans les Pays-Bas, de telle sorte qu'ils puissent y » dicter leurs volontés, comme les Anglais l'ont fait autrefois, et assurer » ainsi leur supériorité. Tous leurs efforts tendront vers ce but; ils en » recherchent (c'est chose certaine) les moyens. C'est ce qu'il y a lieu de » considérer; c'est là qu'il faut porter le remède avant d'en chercher un » aux affaires de France. Les moyens pour y parvenir, je les ai déjà fait » connaître [4]. »

[1] Lettre de Clough, du 4 août 1561; lettre de Gresham, du 19 août 1561.

[2] Lettre de Cecil du 12 août 1561; lettres de l'évêque d'Aquila, du 29 août et du 13 sept. 1561.

[3] Lettre de l'évêque d'Aquila, du 27 novembre 1561.

[4] Lettre de l'évêque d'Aquila, du 27 novembre 1561.

Vaines tentatives! La politique espagnole, selon l'expression de Philippe II, chemine avec des pieds de plomb. La duchesse de Parme ne reçoit pas d'instructions [1]. « Si *tandem* nous n'obtenons une décision quelle qu'elle » soit, écrit l'évêque d'Aquila, nous serons tous perdus [2]. » — « Quelle » faute, ajoute-t-il dans une autre lettre, de ne savoir se décider, et quel » pénible et honteux repos que celui où s'éteint le peu de vie qui me » reste [3]! »

Et lorsque Philippe II se résoudra enfin à soutenir lord Dudley, Alvaro de la Quadra n'aura qu'à répondre: « Il est trop tard [4]! »

Élisabeth est dominée par Cecil qui prépare avec Trockmorton les secours à donner aux Huguenots. Dudley a des conférences fréquentes avec les agents qu'ils entretiennent en Angleterre [5].

Gresham, appelé à Londres pour y recevoir de nouvelles instructions, ne tardera point à retourner à Anvers. L'évêque d'Aquila recommande à deux reprises qu'on surveille toutes ses actions avec soin [6]. Des agents anglais se rendent à Tournay et à Valenciennes. C'est de Londres, c'est du cabinet de Cecil qu'on envoie aux Pays-Bas ces pamphlets affichés pendant la nuit à Anvers et à Bruxelles contre Granvelle, le dragon de Rome et lés pourceaux d'Espagne [7].

Cependant les ressources de l'esprit si actif de l'ambassadeur espagnol n'étaient point épuisées. Il écrivait le 24 janvier 1562 qu'il avait à transmettre des nouvelles si importantes qu'il n'osait les écrire et qu'il les ferait

[1] Lettre de la duchesse de Parme, du 12 novembre 1561.

[2] Lettre de l'évêque d'Aquila, du 3 janvier 2560.

[3] Lettre de l'évêque d'Aquila, du 9 février 1562.

[4] Lettre de l'évêque d'Aquila, du 3 avril 1562.

[5] Lettre de l'évêque d'Aquila, du 10 janvier 1562.

[6] Lettre de l'évêque d'Aquila, du 11 avril 1560.

[7] Lettre de l'évêque d'Aquila, du 25 octobre 1561 et du 3 avril 1562. Cf. le n° DCCCLVI.

connaître par un messager spécial [1]. De quoi s'agissait-il ? D'un mouvement en faveur de la comtesse de Lennox. Le duc de Norfolk ne lui était pas défavorable, car il haïssait avant tout Dudley. Les catholiques des comtés du nord, ne comptant plus sur l'appui de Philippe II, avaient traité avec Marie Stuart, qui considérait lady Lennox comme la légitime héritière du trône d'Angleterre [2].

Cependant Élisabeth est instruite de ce qui se passe. Elle donne l'ordre d'arrêter le comte de Lennox [3]. Bientôt après la comtesse de Lennox le rejoint à la Tour de Londres [4]. Toute la race royale des Tudor gémissait dans les murs d'une prison : Élisabeth seule trônait à Hamptoncourt, surveillée de près par Cecil ou dominée par Dudley [5].

C'est un bruit public dans toute l'Angleterre que la trame depuis si longtemps préparée d'une prise d'armes catholique en faveur de la comtesse de Lennox a été ourdie par l'évêque d'Aquila. Il ne lui reste donc qu'à quitter l'Angleterre, si le roi ne veut pas écouter ses conseils; mais, même sur ce point, il ne peut rien obtenir : il faut qu'il reste à Londres pour représenter sans dignité un monarque sans puissance [6].

Il importe toutefois à Cecil de frapper un grand coup pour que l'influence d'Alvaro de la Quadra près d'Élisabeth ne puisse jamais se relever. Il ne

[1] Lettre de l'évêque d'Aquila, du 24 janvier 1562.

[2] Lettres de l'évêque d'Aquila, du 6 mars et du 11 avril 1562. Cf. la lettre de l'évêque d'Aquila, du 12 août 1560.

[3] Lettre de l'évêque d'Aquila, du 24 janvier 1562.

[4] Lettre de l'évêque d'Aquila, du 2 avril 1562. Sur les arrestations faites à l'Université d'Oxford, voyez le nº DCCCXXIV.

[5] C'est à Robert Dudley et non point à l'archiduc d'Autriche que se rapporte le document reproduit p. 543. — Le lecteur voudra bien corriger quelques fautes typographiques, qu'explique la reproduction d'un si grand nombre de textes espagnols et anglais : par exemple, p. 158, l. 2 : *He sabido*, au lieu de : *Ne sabido*, etc.

[6] Lettre de l'évêque d'Aquila, du 14 mars 1562. Cette fois encore, l'évêque d'Aquila accusait Erasso sans le nommer : *el que es causa de mi perdicion*. Lettre du 24 avril 1563 (t. III).

tardera pas à y recourir; car, en assurant son propre crédit, il préparera à la reine d'Angleterre des éléments formidables d'influence : en France, l'intervention armée des Anglais et l'occupation des ports de la Normandie, dans les Pays-Bas une autre intervention, moins avouée mais non moins habile, dont le premier succès sera de forcer Granvelle à s'éloigner.

Ce volume renferme quatre cent quarante-quatre documents empruntés aux mêmes sources que ceux du volume précédent. Le plus grand nombre appartiennent aux Archives de Simancas.

RELATIONS POLITIQUES

DES PAYS-BAS ET DE L'ANGLETERRE

SOUS LE RÈGNE DE PHILIPPE II.

CCCCXIV.

La reine d'Angleterre à Chaloner.

(26 Aout 1559.)

Elle charge Chaloner d'assurer la Régente de son amitié et de lui adresser certaines demandes.

Trusty and wel beloved, we grete yow well and have receved your letters of ye 22 and 23 of this moneth, wherby we perceve at good length your conference had with certen there, of there judgments towards us and our realme your observations, wherin we allowe well and wish yow not to forbeare ye lyke endevor to understand furder as ye see cause. We furder perceive ye King our good brothers contentations yt ye shuld abyde there with ye Regent, wherewith we be also contented, and wold yt ye shuld endevor your self to attend uppon hir for ye contynuation of ye auncient amytye betwixt this our kyngdom and those our countrees, wherunto ye maye assure ye same Regent our coosyn we be soo well disposed, as if any good thyng maye be hereafter devised to make ye same more suer than it is, although yt be hard to doo, yet we shal be content to gyve good care therto ; and furder ye shall require our sayd good cosyn ye Regent to shewe us so much plesure, as where we sent one of our esquyrre Barnardy

Granada to bye for us certen horsees for our owne stable, she will gratefye us only with license yt he maye transporte ye same into this our realme, assuryng our sayd coosyn yt the same be only for our proper use. Herin we praye yow use ye best meanes ye can of expedition, for, as ye knowe, our sayd servant abydeth there only for yt purpoose. We trust ye shall obteyne licence for ye poulder and ye collyn cleves, being no grete nomber, whereof ye maye advertise Thomas Greshams factor in Antwerpe, where ye require letters of credence to ye Regent, there the same was sent to yow ye very last depeche before this, and is before this tyme come to yow, we dowt not, as for any instructions shall no otherwise nede, but yt ye use your self there as a minister towards our sayd coosyn for ye conservation of ye auncient amyty that hath allweise bene betwixt this our kyngdom and that House of Burgundy, and furder, as causees shall arrise, so to sollicite ye same to ye said Regent, and to observe and advertise such thyngs as shall seme mete for our estate, which thyngs being generally prescribed we must nedes referr ye particularitees of furder proceedings to your discretion, as towchyng ye party to whom our Secretory lately send there. Our sayd Secretory wryteth at this tyme, as ye devised.

(*Record office. Foreign papers. Queen Elizabeth, Calendar*, t. I, n° 1254.)

CCCCXV.

Cecil à Chaloner (Extrait).

(Hamptoncourt, 27 aout 1559.)

Il l'assure que la reine apprécie ses services et lui demande certains renseignements sur la noblesse des Pays-Bas.

Sir. I am gladd of your staye there in those partyes for dyvers respects. The Queenes Maty taketh your service in very good parte, and so therin I wish continuance of bothe, yt is of your service and hir lyking. Because your cipher is very crabbed, I have devised a new, which I send to yow at this present. I thank yow for your catalogue of ye knights of ye Toyson. I trust ye will remember it is not ye full satisfaction of my former requeste, which was to have ye names and dignitees of ye estates of those parts, with there marriadgees and ye descents of them but iij or iiij degrees *ad abavos aut proavos.*

Which thyng I referr to your lesure, so as ye may send me some tyme one, somtyme an other. We have none so good newes here as that the Queenes Ma^ty is now free from hir agew.

From Hampton Court, ye 27 of August 1559.

(*Record office. Foreign papers, Queen Elizabeth, Cal.* t. I, n° 1255)

CCCCXVI.

Chaloner à Cecil.

(Anvers, 27 aout 1559.)

Le roi s'est embarqué pour l'Espagne. — Affaires privées. — Il recherchera les livres, cartes et autres objets qui intéressent Cecil. — Honneurs rendus à la comtesse de Feria.

It may like you, Sir, t'understand, that sithens my letters from Flushing of the xxiij^th hereof to the Quenis Majeste, litle other matter hath occurred, saving that on Friday laste the King embarked with his hole flete towards Spayne with an easterly wynde, very smalle, next to a caulme, but suche as most gladly he embraced, as yrkd of his long abode here. The nomber of his shippes were a xx^te Spanishe and Biskaynes, xxxx^te hulke Hollanders, and a xl saile of others of lesse sort. The furst part of Spaine he canne recover, he will lande at.

The Quens Highnes letters to the Regent enclosed in a letter of yours I received here at Andwerp, on Saturday last, not delyvered by the bringer, but by a post of Bruge. The said letter I reserve until I have aunswer of my letters depeached from Flusshing, whereapon I suppose the Quenis Majeste (my abode and demoure on this side, as I advertised, being by the King so determyned) will thincke mete to alter the forme of her sayde former letter to the Regent in some points thereof. In which behaulf it may like you, Sir, geve order to the writer to send me also a copie of the letter (as hath been the wonted use) that I may frame my speach partly after the sense of the letter.

Of the Quenes Majestes sikenes some talke was in theis parts of her admendement (which your last letters assure me of). The ever living God be thanked.

For the staye, which I perceive through your goodnes is made for me of the personage of Steple-Clayden, I do moste humbly thanke yow, whereby apperith how much I

was bounde to yow, if otherwise I knew it not already. Sure it doth import me very muche, the hole of it is but xiiij^{li} per annun; the glebe lande, which only I most seke, being enterlaced with my grownde, is nott above xx^{ty} nobles or vij^{li} per annum. I hertely pray yow, Sir, when my brother Farneham retorneth to London (for now I suppose he be at home in his countrey) to lende him your ayde for the transaction of the purchas therof to my use.

Now that after the Kings departure I have some leysour to take a breath and looke abowte me what things not costly (which I know ye loke not for) but rare and delectable, either mappes, bokes or other like trinkets I may chaunce to light apon, mete to be imparted to you, I will not faile to visite you with all. I sent you by my laste letters the names and style of the knights of the Toyson. If ye requyre thereto their armes in paynctnre apon some litle respite (knowing your desyre), I shall procure the same together with some the chief pedegrews of the nobilite here.

This day, Mr Marshe the new Governour to our merchaunts here arriveth.

It may be, Sir, that my long letters to the Quenes Majeste may be of some mislike. Hitherto I have thought it my part to advertise Her Grace of all things the more copiously to th'ende that brevite shuld not be next dore to obscurenes. The payne is most myne to write at leingth. If I please not so, apon information from you, I canne sone chaunge my style. God have you in keping.

From Andwerpe, the xxvijth of August 1559.

That it pleaseth you, Sir, to impart unto me so often by your letters the newes at home, I thinke myself muche beholding unto you, not only for myne owne curiousnes, but seing, for the satisfaction of others here, it behoveth I seme not ignorant how our owne affayres go, for he that will know of theirs must partly communicate his. The folish Nostradamus, with his threates of tempests and shipwreckes this monthe, did putt theis saylers in a grete feare.

The Conte de Feria here taryeth behinde until the Countesse be delyvered of child. Muche honor (*allo Spagnuolo*) is don here unto her. The King sent Don Antonio de Tolledo in his name with xl gentilmen in post to visite her.

(*Record office. Foreign papers. Queen Elizabeth, Calendar*, t. I, n° 1258.)

CCCCXVII.

L'évêque d'Arras à l'évêque d'Aquila.

(Gand, 29 aout 1559.)

Il se propose d'entretenir avec l'évêque d'Aquila une correspondance régulière. — Mort du Pape Paul IV et troubles à Rome. — Le vent a changé, et il se peut que le roi ait dû relâcher en Angleterre. — Le roi désire que l'évêque d'Aquila instruise la duchesse de Parme de tout ce qui se passe autour de lui. — Nouvelles de France.

No he escrito a Vuestra Señoria dias ha, ni respondido a sus cartas, tanto ha sido el embarazo que he tenido en este tiempo de la partida de Su Magestad, que en fin se hizo a la vela viernes pasado con muy buen tiempo. No querria que V. S. lo hechase a otra cosa, y holgara que supiera del señor secretario Gonzalo Perez quantas veces he acordado y suplicado que se mejorase el partido que dan a V. S., lo qual sabe, tambien el señor Embajador Vargas, mas aquella bendita anima que se sabe par mostrar que tiene gran cariñon del provecho de Su Magestad, deve hacer siempre sus tirillos. De aqui adelante terna V. S. mas veces cartas mias, pues me quedo en estas partes, y hago esta solamente por dar aviso a V. S. que Dios ha sido servido llamar a otra vida Papa Paulo quarto a los diez y ocho deste mes y que ha habido tumulto en Roma, habiendo el pueblo roto las carceles de la Inquisicion y tomado quantos procesos en ellas habia. Otras cosas hay menudas de lo que se suele en tal tiempo, assi de la casa Colona como de lo demas, plega Dios darnos un buen pontifice, qual su Iglesia ha menester. Su Magestad habia determinado de enviar el Señor Embaxador Vargas, al qual ha dado titulo del Consejo de Estado, para residir por Embajador cabe el Emperador, y despues, con la ocasion del fallecimiento de don Juan de Figueroa, le habia dado el cargo de Roma, y cierto todo lo merece. El esta en Envers, y, como esta noche es venida la nueva desta muerte del Papa, no se a que se resolvera. Yo pienso verle mañana, al mas tardar placiendo a Dios y al conde de Feria que reside a dos leguas de alli, para ver lo que devra hacer el dicho Embajador, y de alli pienso tambien que el Conde scrivira a V. S. lo que Su Magestad mando a su partida sobre las postreras cartas que V. S. scrivio; y por que, como digo, Su Magestad se hizo a la vela viernes, y antanoche se mostro aqui viento contrario, por donde podria ser que hubiese reparado en la isla de Wicht o otras partes de la costa de Inglaterra, sera bien que si tiene V. S. forma para ello le de aviso desta muerte del Papa y de que Madama de Parma ha mandado que el correo que traya las cartas deste aviso despachado por Ascanio Caraciolo pasase con

toda diligencia adelante azia España por, si tubiese Su Magestad buen tiempo, el qual plega Dios darle, llegase el correo alla el mesmo. Bien hara V. S. de scrivir muchas veces a Su Alteza de Madama de Parma, Gobernadora destos estados, para darle noticia de las cosas que por alla se ofrecceran, que tal es la voluntad de Su Magestad, como V. S. la entendera por una carta que antes de su partida ha despachado sobre lo de los Españoles y Flamencos que han sido desvaliados, no obstante que tenian salvoconductos, la qual no se envia aun a V. S. por esperarse un parecer que se ha embiado a pedir a los del parlamento de Malinas, y en ella encarga Su Magestad a V. S. que con Madama su hermaña tenga toda buena correspondencia.

Los Franceses van ya muy adelante en el cumplimiento de las cosas a que eran obligados por la capitulacion, y, si tuviesemos nueva de la restitucion de Corcega, creo que faltaria muy poco de lo de Italia, y entonces podriamos restituir lo que aqui tenemos.

El Rey de Francia va a Rains y hace cuenta de consagrarse, como se suele, a los cinco del que viene. No scrivire por agora mas por faltarme tiempo.

Guarde Nuestro-Señor y acreciente la reverendissima persona y estado de V. S. como desea.

De Gante, a 29 de Agosto 1559.

(*Archives de Simancas, Secret. de Estado.* Leg. 812.)

CCCCXVIII.

Instructions données par la reine d'Angleterre à Thomas Gresham.

(31 AOUT 1559.)

Mesures à prendre pour payer les sommes dues à Anvers ou pour obtenir le renouvellement des emprunts. — Crainte de voir s'affablir le crédit de la reine d'Angleterre.

Instructions gyven by the Queenes Majesty to hir trusty servant Thomas Gresham, esquyre, presently sent over into Flaundres for ye service of Hir Majesty in ye affayres following.

First, where there is payable dyvers and sondry great sommes of mony by ye Queenes Majesty in ye towne of Antverp to sondry merchantes strangers, yt is to saye some due at ye 20 of October next, others ye 21 of ye same, others ye v^th^ of November,

and so consequently at dyvers days untill ye last of November, for ye which Hir Majesty fully purposeth, partly by delyvery of treasure here in London to ye sayd Thomas Gresham, partly by other meanes, acquited ye same thrughly at the dayes lymitted, as in part the sayd Thomas by his factor hath alreddy receaved by Hir Highness order some portion thereof, Hir Majesty wold therefore that hir sayd factor shuld repayre over to Antwerp with spede, and there secretly to understand ye severall dispositions of the creditors, who loketh duely for payement and wold be loth to forbeare ; and on ye other part who wil be content, without ye hyndrance of Hir Majestes creditt, to forbeare uppon new interest for a season, and theruppon to certefy Hir Majesty and to proceede as followeth.

Item, it is ment that he shall receve, with that spede that may be, ye somme of ten thowsand pownds here in London to paye ye creditt of ye lyke somme taken upp alreddy by his factor in Antwerp, and the same he shall distribute and paye, in such severall sommes as he shall thynk best, to such of Hir Majestes creditors, as he shall thynk will tend most to ye advantage of Hir Majestes creditt, and therin have consideration of ye defalkyng of the interest, according to ye rate of ye time distant before ye severall dayes of ye dett, in which case it is suerly trusted he will proffit Hir Majesty as much as he maye.

Item, by this meanes he shall make demonstration that he meaneth to make clere payment of ye whole at ye dayes due, and therby maye he practise with such as he shall thynk most metest to prolong ye dayes of payement for iij or iiij monethe longer uppon such interest as hath bene heretofore used. And, if he perceve that he maye obteyne yt with preservation of Hir Majestes creditt, he shall endevor hym self therunto ; and, if he shall see that the same will not be easely doone without prejudice of Hir Highness creditt, then he shall attempt an other waye, yt is to borrow of some others yt wil be willing, and therwith paye suche as he shall fynd unwilling therunto.

Item, because it is to be gretly dowted yt it shall much empayre Hir Majestes credditt to paye no more in reddy monny presently but the 10000^{li} now delyvered Hir Majesty uppon advertisement from ye sayd Thomas Gresham, as cause shall requyre, will procure ye payement of xxx or xl thowsand pownde more to be payd in ye towne of Antwerp before ye xxth of October, with which sommes he maye paye ye dett which shal be due untill ye 20 of November and so ye better putt over ye other grete sommes, which begyn to be due ye 20 of November and end at ye last of ye same.

Item, where ye sayd Tho. Gresham hath provided a mass of armure, munition and powdre, accordyng to a license therof granted to ye late Quene Mary, of ye which ye gretar portion is alreddy brought into this realme and delyvered to ye severall officees accordingly lyke as therin Hir Majesty alloweth very well ye good service of the sayd Tho. Gresham, so Hir Majesty wold that he shuld make hast with ye rest thereof, so as

it may be savely browght into ye realme, for which propose Hir Majesty thynketh it convenient that he send ye same not in any grete mass to gither, but at severall shyppynges and in severall shyppes, not adventuring in any one vessel above ye vallue of ij^{c} li. at one tyme. And in so doing Hir Majesty is pleased uppon ye confidence of the wisedon of ye said Gresham to beare ye adventure therof, lyke as Hir Highness is pleased to discharge ye said Gresham of yt losse of ij^{c} and ij corslettes lately lost in a Flemish shipp at ye Landes End, as by testymoniall thereof appereth.

Fynally, Hir Highness is contented yt he shall from ye daye of this present have his former allowance of xx^{s} *per diem* and his iiij clerke and servantes to have ye lyke wage as they have had, and so to contynue duryng Hir Majestes plesure.

(*Record office. Foreign papers. Queen Elizabeth, Calendar*, t. I, n° 1295.)

CCCCXIX.

Chaloner à Cecil (Extrait).

(Anvers, 31 aout 1559.)

On parle du mariage du prince d'Orange avec une fille de la duchesse de Lorraine; mais cette princesse, pour assurer toute sa fortune aux enfants à naître de ce mariage, voudrait lui imposer, comme condition, de faire entrer dans l'Église le fils issu de sa première union. — Il se prépare à se rendre à Bruxelles.

Sir. Here (omitting Romishe matters) hath been a mariage much treated between the Prince of Orange and the Duches of Lorraynes sownde lymned daughter (for the other of them is lame of her legge). Some thinke the overture will take no place, for the Duchesse unreasonably wold capitulate that the Prince of Orange shuld make his sonne and his heyre begotten apon his former wief, Monsieur de Bures daughter, a man of the Churche: whereby his lands shuld descend to the issue of her daughter.

As I had written this letter redy to the inclosure, arrived Jones my servaunt with the Quenes Majestes packet of letters of the xxvjth hereof. I have perused them, and againe thanke God and thanke Her Highnes that she is so well satisfyed with my tarrieng behind the King, lykewise yelding yow, Sir, my best thanks for your good advertisement by your letter there withall written to me. Apon receipt of the said letters now I will repayre to Bruxelles for th'execution of my charge. For your new

ciphre being muche more prompte then the other I thanke you. The reste of the contenue of your last and former letters I forgett not as oportunite shall serve.

I sent you a letter by the merchaunts post dated the xxvij^th^ hereof, and also a new boke unbownde by oon of Mr Alderman Chesters sonnes. It may like you, Sir, to lett me know whither the same and all other my former letters have come to your hands. It is here thought the King with theis fayne wynds is within a dayes sayling of Spayne.

Thus, Sir, for this tyme I take my leave with humble request it will please you do my commendations to my L. Garde de Seau and Mr Dr Wotton.

From Andwerp, late at night ultimo Augusti 1559.

Your Masterships assured so bownden.

THO. CHALONER.

(*Record office. Foreign papers. Queen Elizabeth, Calendar*, t. I, n° 1287.)

CCCCXX.

L'évêque d'Aquila à la duchesse de Parme.

(LONDRES, 2 SEPTEMBRE 1559.)

Selon les ordres du roi, il rendra compte à la duchesse de Parme de tout ce qui se passe en Angleterre. — La reine semble satisfaite de voir le gouvernement des Pays-Bas confié à la duchesse de Parme. — On parle du mariage de la reine avec Hamilton. — Nouveaux sujets de plainte des marchands flamands.

Serenissima Señora. Su Magestad me ha mandado que yo de aviso a Vuestra Alteza continuamente de lo que en los negocios de este reyno hubiere de nuevo, lo qual hare como soy obligado y servire a Vuestra Alteza en todo lo que fuere servida embiarme a mandar con la afeccion que devo.

La Reyna de Inglaterra me dixo, dos dias ha, muchas palabras, mostrando contentamiento de la venida de Vuestra Alteza a esos estados y diciendo que pensava tener buena vecindad con ella. En lo demas de sus negocios esta todavia como suele, en lo de la Religion muy mal, y, en lo de su casamiento que es de donde depende la conservacion de su estado y bien o mal de su reyno, parece que todavia aspira a casarse con un Escoces, hijo del Gobernador, veniendo aquel a ser Rey de Escocia, como parece que podria ser, si muriese la Reyna de Francia, que dicen que esta siempre

mala, o si pasasen adelante los tumultos y levatamientos de los hereges de aquel reyno. los quales pretenden alzar por Rey a este por ser de su religion. Con todo esto da a entender la Reyna que podria ser que se resolviese a casar con el serenissimo Archiduque Carlo, en lo qual se va haciendo lo que se puede, pero a mi parecer se puede tener poca esperanza dello, mientras la Reyna no se viere en mayores trabajos de los que agora tiene, lo qual por ventura no esta lejos, si Franceses, apasiguadas las cosas de Escocia, como es de creer, bolvieren las fuerzas a la conquesta deste reyno, el qual esta tan abierto y desarmado y tan dividido por las cosas de la religion que sera muy facil la empresa del, de la qual tractan Franceses desde agora muy descubiertamente, y no se como sera Su Magestad a tiempo de oponerseles por lo que importa a sus cosas, como muchas veces se le avisado y referido, lo qual podra Vuestra Alteza entender mejor desos señores del Consejo que hay se hallan.

Aqui se han dado represalias contra ciertos Flamencos, que es contra lo que se contiene en los capitulos que hay entre los Principes de Flandes y Inglaterra y contra lo que Su Magestad ha hecho hasta agora, que, pudiendolas dar con mucha mas razon contra Ingleses, nunca las ha dado. Embio la razon desto en unos papeles para que Vuestra Alteza pueda mandar ver en ello lo que fuere servicio de Su Magestad y suyo, cuya, etc.

De Londres, a 2 de Setiembre 1559.

(*Archives de Simancas, Secret. de Estado,* Leg. 812.)

CCCCXXI.

L'évêque d'Aquila à l'évêque d'Arras.

(LONDRES, 2 SEPTEMBRE 1559.)

Il réclame une baronnie qui avait été autrefois donnée par le prince d'Orange à son père. — Plaintes et grands besoins d'argent. — Nouvelles du voyage du roi. — Audience de la reine. — Mesures prises contre la religion catholique. — On livre les crucifix et les images au feu. Si la persécution ne se ralentit pas, Élisabeth fera brûler en quelques jours autant de catholiques que sa sœur a fait brûler d'hérétiques. — Projet de mariage entre la reine et Hamilton. Lady Sydney croit qu'il sera célébré l'hiver prochain. — Intrigues de la reine en Écosse. Elle ne rompra point avec la France; car elle craindrait d'une part que le roi ne trouvât un motif de conserver ses troupes dans les Pays-Bas, et de l'autre, que les Français, ayant pacifié l'Écosse, n'entrassent en Angleterre. —

La reine traite fort mal les Français. On croit qu'elle ne rendra jamais la liberté à leurs otages. L'un de ceux-ci assure que l'empereur convoite une partie des Pays-Bas. — La mort du pape rend indispensable la présence d'un ambassadeur du roi à Rome. — Plaintes des marchands. — Les Irlandais attendent une réponse du roi. — Les évêques espéraient que le roi leur aurait donné quelques secours. — Arrestation de Juan de Villagarcia. — Il est arrivé en Angleterre deux capitaines italiens qui voulaient servir Élisabeth. Utilité qu'il y aurait à ce que le roi les prît à son service. Il peut s'offrir des circonstances où l'on pourrait les employer; il n'est rien qu'on ne puisse leur commander.

Muy Ilustre y Reverendissimo Señor.

Ayer tarde llego aqui un correo con cartas de V. S., de Gante, de veinte y nueve de Agosto. Recibi con ellas no solamente la merced solita, pero aun consolacion grande qual la habia menester un hombre que se halla en los terminos que yo me hallo, que son tales que, si Dios no lo remedia, veo que he de padecer gravemente en la honra y en la autoridad y tras esto no se si acertare a servir a S. M. porque, segun la poca cuenta que comigo se tiene, creo que aunque tomase aqui martirio sirviendole se ha de tener todo en poco, y pues he comenzado a dar pesadumbre a V. S., acabare el cuento. Yo pretendo que S. M. me deve de dar la recompensa de una baronia harto buena que el principe de Orange dio a mi padre por muchos y muy importantes servicios hechos al Rey Catolico y al Emperador, de santa memoria, en Italia. Esta baronia se perdio por pleitos que sobre ella se nos movieron, y mi padre murio poco despues. Yo tome por expediente de bivir lo mejor que pude, y tome lo que un tio mio me dio por la Iglesia. He pensado siempre que sirviendo podria algun dia cobrar lo que mi padre gano con servicios de toda su vida, y he gastado tras esto muchos dineros y años y andado muchos caminos y hecho todo lo que me han mandado ministros del Rey para hallar en ellos favor a mi pretension, la qual nunca he tenido ocasion de proponer porque en Villak ya sabe V.S. el espacio que huvo y aqui con el Rey siempre ha habido embarazos, y yo he holgado de servir mas para disponer mejor la voluntad de Su Magestad y de su Consejo. Ha dos años que ando hecho correo, y no me han dado sino apenas para pagar las portas. Ultimamente S. M. me mando quedar aqui y dexar mi iglesia. Lo uno y lo otro hice de buena gana, *maxime* el dexar la iglesia por no tener ya voluntad de bivir en este habito, el qual tome solamente para servir en el Concilio y no porque yo lo desease, ni pensase que me añadia honra, ni autoridad ninguna quanto a lo del mundo, porque en Italia ya sabe V. S. que gente son obispos. Quando el señor Conde de Feria me dixo que el Rey deseava saber si yo le serviria aqui, yo le dije los inconvenientes que hallava en ello, que eran hartos, y entre los otros le dixe que ya sabia que yo no tenia aqui sino una silla de postas y dos criados, y que para ser embajador del Rey y correr tras los que aqui habian servido a Su Magestad, habia menester tomar casa y gastar mucho, y que yo no podia gastar poco, ni mucho, porque aun una ayuda de costa de que el señor

Duque de Alva me hizo merced en Napoles de quatro mil ducados, me la llevaron estando yo aca en Bruxelas, oficiales de la tesoreria, de manera que nunca mas pude haber un quatrin dellos. Dixome el señor Conde que esto Su Magestad lo proveeria muy bien y mostrome un capitulo de una carta en que Su Magestad se lo escribia asi. Yo he quedado y buscado dineros de debajo de tierra. He gastado quatro mil ducados en poner casa y en buscar criados, y la que tengo no la mantendre con otros tantos cada año, lo qual no es nada mas de lo que conviene al servicio de Su Magestad y a su autoridad. La merced que se me hace, no es merced porque, dejando yo mi iglesia, no me da Su Magestad nada demaseado en darme mil ducados por ella, pues puestos de España en Roma no son ochocientos. La ayuda de costa de mil escudos es la quarta parte de lo que devo que lo he de pagar antes que se cumpla este mes. Lo del salario no se ha aun resuelto. Vea V. S. qual devo de estar, si estoy aqui me han de saquear la casa un dia destos los mercaderes de Londres. Si me quiero ir y echarlo todo en esa mar. No se si me lo dexaran hacer, y tras esto es menester que los huespedes no sientan nada. Yo no pretendo ser rico cierto, pero tampoco soy tan ambicioso que atrueque de que me llamen embajador, tome morir de hambre y andar en trapaças toda la vida, perdiendo honra y haciendola perder a Su Magestad. Vea V. S. quan lejos me hallo del primer negocio que me trae tras el Rey, que era cobrar mi hacienda, pues me hallo haber perdido la poca que me quedava y gastado muy muchos ducados tras esta empresa. Digo pues que me consolado con la carta de V. S. porque todavia parece que deve de sentir V. S. mejor de mis servicios que no aquel cavallero, a quien entiendo que soy obligado por la merced que Su Magestad me ha hecho agora, y confio en la bondad de V. S. y en el amor que me ha mostrado siempre, que me favorecera para que a lo menos no me echen aqui en la carcel, que juro como christiano que no temo menos y que no la dexo por encarecimiento. Por amor de Dios, que V. S. me ayude, y haga como S. M. entienda en que terminos me hallo, y perdone esta tan larga historia en la qual no he hablado, ni escrito otro tanto en toda mi vida [1].

Respondiendo agora a la carta de V. S. digo que luego que este correo llego, despache otro con una carta a S. M. con el abiso de la muerte del Papa, y el lunes antes habia embiado otro a la isla de Withe para saber del viage de Su Magestad, y le escrivi dos palabras, sospechando lo mismo que V. S., que por haber sido el tiempo

[1] C'est à ces plaintes de l'évêque d'Aquila, que se rapporte une lettre de Marguerite de Parme à Philippe II, du 4 octobre, où elle le prie « d'avoir regard que ledict évesque réside celle part » avec nécessité et de le pourveoir de traictement tel avec lequel il se puisse convenablement, » conforme à l'estat de sa charge et à sa qualité, entretenir celle part, et de prendre considération » au long temps qu'il sert et aux services qu'il a là faicts, pour rémunérer ses dicts services selon » la libéralité et grandeur de Sa Majesté. » (Gachard, *Correspondance de Marguerite de Parme*, t. I, p. 38.)

poco, pudiera estar aun por esta entramos han vuelto esta tarde, y dicen que Su Magestad paso el martes por la isla muy lejos tanto que no pudieron conocer que velas fuesen, y que una charrua que vino por agua alli, dixo que era el Rey. Despues habia llegado una nao que viene de Canaria, la qual incontro a Su Magestad cuarenta leguas mas adelante de la isla de Wicth con buen viento. Tambien han dado esta nueva unos pilotos que se trayan para pasar los bancos, a los quales echaron a tierra en la punta de Santa-Elena, tal que a esta cuenta, con el tiempo que ayer y oy ha hecho, dicen aqui que Su Magestad puede haber visto ya tierra de España, aunque tambien dizen que este tiempo es mejor para ir a Galicia que no a Vizcaya. Dios le haya llevado a salvamento.

Lo que hay de nuevo en los negocios de aqui, es que por orden de S. M. yo visite a la Reina y le di cuenta de la partida del Rey y le ofrecí de su parte que donde quiera que el se hallase haria por ella todo lo que le pidiese y ayudaria como buen hermano y confederado. Holgose con la visita, aunque su embajador, creo que le haya ya escrito los mismos ofrecimientos hechos alla por Su Magestad mismo. Esta como suele en lo que toca al os negocios de su estado y en los de la religion peor que nunca porque, ha ocho dias, que no hacen quemar crucifijos y ymagenes y quantas vestimentas hay y cosas consagradas, y se procede tan vigurosamente contra los catolicos que no quieren jurar o contravienen a sus mandamentos que a este paso creo que en pocos dias quemara ella mas catolicos que su hermana quemo hereges.

Miladi Sidne, hermana de Milort Roberto, nos ha hecho entender a este Embajador y a mi que la Reyna esta casi resuelta en casarse este invierno, pero en lo del Archiduque no hay novedad ninguna mas de que por parecer de la misma dama ayer fue a Antoncurt el Embajador a ver a la Reyna y aguardar si sale a alguna platica desto. Podra ser que, antes que se cierre esta carta, yo entienda algo del Embajador, el qual ha de escribir a su amo desde alli lo que pasa. Yo todavia creo que, si se casa, no sera sino con aquel Escoces, porque no tiene aun perdida la esperanza de que aquellos hereges de Escocia le han de alçar por Rey y echar a los Franceses del reyno. Lo que en lo de alli hay, es que la Reyna Regenta, con aquel concierto que habia hecho con ellos, los habia dividido y casi asegurado y venidose a Hendiburg y de alli tomado el puerto de Lite que es cerca de Hedimburg, y fortificadose en el de manera que podia tomar por alli todo el soccoro que de Francia la viniese, el qual a estas horas deve de ser llegado y desembarcado, aunque la Reyna me decia anteayer que pensava que, antes que llegase el secorro, los protestantes habrian echado a la Reyna de aquel puerto y perseguido su demanda porque ella no cumplia lo que les habia prometido de palabra de echar del reyno a los Franceses, ni tampoco les cumplia lo que en lo de la religion habia capitulado. Esta ha dejado pasar el socorro, y se ha contentado con un cumplimiento que el Embajador de Francia le hizo de parte de su Rey, diciendo que

esta gente se embiava para el sosiego de los tumultos de aquel reino solamente y que Su Magestad no pensase que habia en ello otro desiño, habiendo ella hecho fieros antes y mostrales que que queria estorbarles el paso. La causa porque despues los ha dejado pasar, es porque realmente nunca penso de estorbarles, aunque lo ha dado a entender para mantener a los otros en armas y porque entiende que ninguna cosa menos le cumplia que el romper con Francia desde luego por no dar ocasion al Rey nuestro señor de detenerse en Flandres otro año por esta causa, deseando ella infinito de verle ya ido y por no abrir la puerta a los tumultos de entre catolicos y hereges de su reyno, fomentado Franceses la una parte, y tambien por no ponerse en gastos, ni necesitarse del favor de Su Magestad. Agora, con favorecer alla a los rebeldes de Escocia y darles dineros secretamente, como lo hace, piensa tener a Franceses ocupados en aquel reyno este invierno, y para el verano piensan que no podra dejar de haver discordia entre los Reyes de España y Francia, con la qual ella se eximira del aprieto en que se halla y aun cobrara la reputacion antigua. Franceses tienen entendido esto asi; pero parece que tambien ellos huelgan de no romper por aora, porque piensan darse buena maña en Escocia y luego rebover sobre lo de aqui. A nosostros piensa la Reyna entretenernos con palabras y con esperancillas en lo de este matrimonio, las quales yo tengo por falsas, aunque tambien le deve de parecer que, si se viese perdida y que Franceses, allanado lo de Escocia, viniesen sobre ella, no era malo tener esta platica en pie, lo qual hace con los mas extraños modos del mundo y mas faciles de entender. Ha embiado a Maestre Sudles [1] que es el que trato el casamiento de Eduardo con la Reyna que agora es de Francia, *tanquàm versatum in eo argumento* a tratar el casamiento de entre ella y este Escoces y a persuadir a aquella gente a la union destos dos reynos. Este reside en Barvique, pero entra y sale a estas platicas, y entretanto no se sabe del Escoces mas de que dicen que ha estado aqui muchos dias en una casa de Sicel aqui cerca en el campo. Lo que de aqui adelante hubiere en esto, lo avisare a Madama y a V. S. escriviere siempre, aunque no para que por responderme haya V. S. recibir modestia, pues conmigo no son necesarios cumplimentos, y se que, sin escribirme me, hace V. S. toda merced y favor.

La Reyna trata en lo secreto mal a estos Franceses y no creo que dejara partir a estos rehenes, aunque cumplan lo de las fianzas de los quinientos mil escudos, segun lo que ella me dixo el otro dia, porque siempre buscaran achaque, y ogo dice que para guardar la forma de la capitulacion es menester que venga el quarto rehen que nunca ha venido. El marques de Trans que es uno de los que aqui estan, dixo el otro dia a este Embajador del Emperador si era verdad que su amo pensava pedir al Rey de

[1] Probablement le même personnage dont il est parlé en ces termes dans une lettre de Throckmorton : One Sussels, a learned man. Il fut arrêté peu après en France.

España la mita de los estados de Flandes, de lo qual maravillandose este, y preguntandole quien le habia dicho. Aquello le dixo que lo habia oido decir, mas que no se acordava a quien. El Emperador ha rephrendido a este su Embajador porque en lo de la religion se ha dexado llevar algo a estos. El dice que no ha hablado cosa perjudicial a su amo, ni que sea fuera de su instruccion. Pareceme que vendra presto el Conde de Helfestayn a sucederle.

La muerte del Papa ha sido a mal tiempo por no hallarse en Roma hombre por Su Magestad. Si el senor Embajador Vargas pudiese correr postas, seria muy acertada cosa, y siempre que alla llegue, sera lo mas acertado. Yo temo al cardenal de Ferrara y a las maquinaciones de Florencia, tanto por lo que toca al servicio del Rey nuestro señor como por la de la religion, que lo acavara de destruir cierto, si Dios no lo remedia.

Aqui multiplican los agravios que esta gente nos hace, como vera V. S. por lo que en esta peticion y carta me piden los que los reciben. Yo, porque parece por la carta de V. S. que alla se trata del remedio della, aguardare a ver que se determina y no hablare en estos negocios hasta tener orden de lo que alla se acuerda. A lo de aquella nao de açucares que tengo avisado, me respondieron tambien que los dueños diesen sus libelos, que se les haria justicia. Yo no he querido que se de, porque se que no hay para que darlos y que en estos tribunales no se hara mas de lo que el Almirante quisiere, y lo que el quiere es alçanse con ello. Pareceme que con menos respecto hacen ellos las represalias que nosostros, pues por un negocio de trescientas libras las han dado, no haviendolo nosostros querido hacer por otros de docientos mil ducados. Cierto que es lastima ver lo que padecen los subditos de Su Magestad con esta gente.

En el negocio de Irlanda, no me ha Su Magestad mandado responder, y estos me sacan el alma cada dia por la respuesta, porque cada piensan venir a las manos por lo de la religion y no saben en quien colocar sus esperanzas.

A estos Obispos se les habia dado esperanza que Su Magestad los ayudaria y daria algun entretenimiento. Agora, como ven que esto se tarda, placera a Dios que nos cobren tanto amor como los mismos hereges. Tambien ha ayudado mucho a escandalizar a todo este reyno la prision de Fray Juan de Villagarcia, que parece que el diablo lo ha ordenado para dar contentamiento a estos hereges y desconfiar del todo a estos catolicos. No podria creer V. S. lo que se han entristecido y desconsolado y con mucha razon, porque aqui le tenian por muy docto y era maestro de cuatrocientos estudiantes, y decir hagora que es herege y prenderle por ello ha sido cortarles las narices a todos estos y darles ocasion a que por defender a su maestro digan que somos nosostros los hereges y malos como lo dicen. Por menos mal tuviera que le empozaran si algo habia contra el lo qual no creo.

Yo escrivi los dias pasados a Su Magestad y mas largo al señor Conde de Feria como

habian llegado aqui dos capitanes Italianos, muy buenos soldados y hombres de bien, y el uno dellos muy practico de las cosas deste reyno, de donde se saco Su Magestad con veinte y cinco escudos de paga y le embio a Italia. Estos holgarian de ser entretenidos aqui adonde su quisiese, y cierto que no haciendolo se les haria agravio. Yo querria que no sirviesen en esta isla sino a Su Magestad porque podria suceder cosa a que aprovechasen muchos, y el tenerles aqui seys meses costaria poco. Suplico a V. S. los tenga por encomendados. El uno dellos es vasallo de Madama y se llama Juan Antonio, de Placencia, y el otro es de Nola junto a Napoles y hombre que se le pueda encomendar qualquiera cosa por arriscada que sea.

No quiero dejar de decir tambien aqui como despues que pase en casa de la Reyna un poco de palabras colericas con su Camarero-Mayor, me hacen muy mejor tratamiento, y parece que no se ha perdido nada en ello, y la Reyna dice que es toda mia.

Esta carta tan larga perdone S. V. por ser la primera y para entablar las materias de aqui adelante con muy pocas palabras se dara aviso de la que pasa.

Nuestro-Señor etc.

De Londres, a dos de Setiembre 1559.

He tenido esta carta hasta saber lo que el Embajador tudesco hacia en Antocurt, y me parecce que hasta agora no han salido a cosa ninguna. Temo que asi lo hara siempre. Embio la carta misma que el me escrive, a V. S.

(*Archives de Simancas, Secret. de Estado.* Leg. 812.)

CCCCXXII.

Chaloner à Cecil (Extrait).

(ANVERS, 2 SEPTEMBRE 1559.)

La nouvelle qu'on a brûlé les images à la foire de la Saint-Barthélemi, a répandu une vive émotion. — On dit qu'on va détruire les vitraux des églises. Il demande à ce sujet des données certaines. — Il faut engager l'évêque d'Aquila à quitter Durham-Place. Cet hôtel est trop vaste et trop près de l'eau. Il y a lieu de le loger là où on pourra l'épier facilement. Il est en relation avec les évêques déposés. — Lettre remise à une personne qu'on ne peut nommer. — Chaloner se rend à Bruxelles.

The burning of the ymages in Barthelmew-Fayre is here muche spoken of, with dyvers constructions, some esteming it don of purpose to confirme the Scottishe revolt,

others not mervailing at the plucking downe of them, seing it is a consequent of our religion reformed, do yet thinke that publicke burning, through the noveltie, a matter rather envyous then of necessite. It is here affirmed that such wyndowes of our churches, as ar historied with ymages, shal be beaten downe generally. I beseache you, Sir, lett me (if ye thinke it so mete) be somewhat thereof enformed from you, that I may know what to aunswer at this Courte, to such as not so muche curiously as spleenfully will herein be in hande with me.

It is said here the Bishop of Aquila rode to th'ile of Wight to speke with his master. If he spake with him, belike he told him a frendly tale in our behaulf, I trust (with an honest pretence of removing) ye will remembre my former letters to loge him where good espie may be had over his espies. Duresme-Place is to grete a howse for his small trayne and in an yll ayre to nere the water.

Our deposed Bishops, I understand, do visit him now and then.

To ye partie nameles I delyverd your seconde letter. Thus God kepe yow.

From Andwerp, ij^do^ September 1559.

Your Masterships so bownden. THO. CHALONER.

Priuli Duke of Venise is deade.

I loke but for the retorne of my folks apon my loging there prepared to departe to Bruxelles, whither yesterday ye Regent arryved. I pray you, Sir, lett me know whither ye know of any extraordynary fation used by those that had charge of taking the rode at Powles. I herd it shuld be used with contumely of King Philippe and Quene Mary. If not then, there be over knavishe letters sent over from thence.

(*Record office. Foreign papers, Queen Elizabeth.* t. I, n° 1307.)

CCCCXXIII.

L'évêque d'Arras à l'évêque d'Aquila.

(ANVERS, 5 SEPTEMBRE 1559.)

Affaire du corsaire qui a été arrêté. — Plaintes des marchands flamands. — Quant à l'Irlande, le roi veut conserver ses propres États, mais est résolu à ne pas chercher à conquérir des pays étrangers. — Départ de Vargas.

Gonçalo Perez partiendo me embio con una suya la carta que V. S. escrivio al Rey nuestro señor a diez y ocho del pasado. Hela ydo a conferir con el Conde de Feria a

Liere. Tres puntas hay a que puedo responder por orden de Su Magestad, lo qual hare brevemente.

Lo primero de aquel cosario que robo los subditos, y, habiendo sido preso en la costa de Francia, intercede agora por el Almirante. No he visto las scripturas que devian venir con la carta, la qual me embiaron sola. El camino que V. S. ha tomado en esto, me parece bien. Quedara que habida la respuesta de los de Malinas sobre los otros ya despojados. Escribira Madama de Parma a V. S. sobre lo uno y lo otro juntamente.

El segundo es que V. S. ha hecho muy buena obra para los Flamencos en procurar que no fuesen agraviados, mas de lo que tratamos lo consienten, y tambien en advertirles que se mira sobre ellos, aunque esten en aquel reino, en lo de la religion, y, si havra algunos dellos que se señalen mal, sera bien que V. S. avise dello.

Quanto a lo de los Irlandeses, no es fundamento suficiente lo de aquel Conde para hacer mudanza en lo que Su Magestad antes de agora respondio a V. S. en aquel punto, pues no esta Su Magestad hasta aqui determinado de hacer saltos en reynos agenos y dice que le basta guardar los suyos, y assi mirara V. S. de entretener las cosas, como Su Magestad se lo escribio, la qual espero en Dios havra tenido buen viage y sin que haya menester provar el amistad y recebir las cortesias que le querian hacer en aquella costa de Inglaterra.

El Embajador Vargas partio, y con esta yran las que a V. S. scrive. Plega a Dios darle buen viage, que yo soy cierto que en lo que se ofreciere, sabra hacer muy buen oficio. Yo me voy a Brussellas, donde me podra mandar V. S. lo que sera servido, cuya reverendissima persona guarde Nuestro-Señor y acreciente como desea.

De Envers, a 5 de Setiembre 1559.

(*Archives de Simancas, Secret. de Estado.* Leg. 812.).

CCCCXXIV.

L'évêque d'Aquila à la duchesse de Parme.

(Londres, 8 septembre 1559.)

Une dame du palais, lady Sidney, sœur de Robert Dudley, lui a confié que la reine était fort effrayée d'un complot tramé pour l'empoisonner et pour tuer Robert Dudley dans un banquet chez le comte d'Arundel et qu'elle l'était aussi des préparatifs belliqueux des Français en Écosse; elle l'a vivement pressé de faire venir l'archiduc en Angleterre et d'insister pour que la reine l'épouse. Il ne se passera pas longtemps avant que la reine y consente. C'est au nom de la reine que lady Sidney,

comme elle l'affirme, tient ce langage. Lord Robert Dudley a déclaré qu'il voulait en tout servir le roi d'Espagne. Le bruit s'est déjà répandu à Londres que le mariage de la reine avec l'archiduc est décidé. Examen des questions relatives à ce mariage. — Hamilton est parti pour l'Écosse. — Arrivée d'un fils du roi de Suède. — Il serait bon d'écrire à la reine et de lui faire espérer la venue de l'archiduc. — Représailles contre des marins flamands. — Affaires d'Irlande.

Serenissima Señora. A dos de este scrivi a Vuestra Alteza lo que en los negocios de aqui se ofrecia. Lo que despues aca hay, es que, habiendo sido avisados el Embajador del Emperador y yo de una dama de palacio, hermana de milort Robert, que se dice miladi Signe, de como era agora tiempo que hablasemos a la Reyna en el casamiento del Archiduque Carlo, fue el Embajador a Antoncurt, donde la Reyna reside, a ver lo que era esto, a quien la dama no quiso hablar ella misma sino que hizo instancia en que fuese yo alla y idome dixo que tuviese por cierto que, si se hablava agora a la Reyna en este casamiento, se concluiria y muy breve. Yo procure de entender la causa desta novedad, la qual es en efecto que la Reyna esta muy atemorizada de un tractado que le han avisado que hay contra ella y contra Milort Robert, al qual tenian concertado de matar en un banquete que el Conde de Arondel hizo, los dias pasados, a la Reyna, a la qual habian tambien de avenenar. Este tractado juntado con los aparatos de guerra que Franceses hacen en Escocia, dice esta dama que han hecho resolver la Reyna a casarse y que en todo caso le hablase yo y no mirase en como me respondia porque es costumbre de las damas desta tierra no dar su consenso en estos negocios hasta la postre, pero que esto no pasaria de quince dias, y que se yba ordenando ya de como los del Consejo hiciesen instancia a la Reyna que se casase, a los quales yba disponiendo milort Robert y el Tesorero Pari, que eran solos a quien la Reyna habia dado parte deste negocio hasta agora, y pasando adelante en la platica vino a dezirme que, si esto no fuese asi, bien podia yo pensar que no me lo diria ella, pues le podia costar no menos que la vida, y que lo que hacia comigo, era con consenso de la misma Reyna, y que al Embajador del Emperador no habia querido hablar, ni habia embiado a decirle tantas particularidades por parecerle que no convenia, y tambien por hacer ella y su hermano lo que debian al servicio del Rey nuestro señor. Yo le respondi a esto los agradecimientos y ofertas que me parecio, y, entendidas estas cosas deste tractado, no me parecio que era imposible lo que esta me decia, porque siempre he pensado que la necesidad la habia de hacer resolver a esto, la qual es de maravillar que haya tartado tanto. Hablamos a la Reyna el Embajador y yo cada uno de por si con diversas ocasiones, avisados de miladi de que habiamos de disimular con ella y hacer como que no sabiamos nada desto. A entrambos ha respondido lo que suele, pero pareceme que huelga ya de ser convencida por las razones que se dice en este negocio, y las caricias y tractamiento que nos hacen, son muy diferentes de lo que hasta aqui, de lo qual se ha seguido

que en toda Londres se tiene por cierto que este negocio esta concluydo, y Franceses lo han sentido en estremo, segundo que parece. Miladi Signe me ha dicho que la Reyna querria que el Archiduque viniese luego aqui disfreçado, y que yo devia escrivir al Emperador que le embiase y que lo podia hacer sobre su fe y cabeza, que no era esta cosa que, si la Reyna no se la hubiese mandado, osaria ella decirla, *maxime* en presencia de un cavallero Ingles que nos sirve de interprete, aunque sin el nos entendemos algo hablandole yo Italiano, y me he satisfecho en entender bien que lo que ella pide es esto. Yo no se lo que al Emperador parecera en ello; pero, pareciendome a mi que era bien tener esta prenda desta dama para hacer caminar el negocio lo mas adelante que yo pudiese, no he querido desengañarla, antes le dixe que luego escriviria sobre ello y que yo bien pensava que por el Archiduque no quedaria si su padre le dava licencia. En esto quedamos, y me dixo tambien que yo podia escrivir al Rey nuestro señor de su parte que este negocio se concluiria sin falta antes de quince dias. Hable a milort Robert, el qual dixo que en este negocio y todos los demas el serviria al Rey nuestro señor de como es obligado pues le deve la vida. Yo le he dicho y ofrecido lo mismo que a su hermana. Pareceme que la Reyna ha querido que estos ganen las gracias deste negocio, y yo no he querido que por falte de buenas palabras dexen de hacerlo como lo dicen. Despues me hablo en estos negocios el Thesorero Pari de suyo, el qual me dixo muchas cosas de las quales he sacado que temores hacen que la Reyna se resuelva aes to, y al ultimo, diciendole yo la pena que todos teniamos de ver a la Reyna irresoluta en cosa que tanto le iva a ella y a sus amigos, me dixo que el esperava, a otra vez que yo volviese a palacio, darme buenas nuevas, aunque habia muchos dias que no habia hablado a la Reyna en estas materias. Refiriendo yo a miladi Signe esto que el Thesorero me habia dicho, serio mucho y me dixo que la noche antes, acavando la reyna de hablar comigo, los habia llamado al Thesorero y a ella y dicholes lo que comigo habia pasado, y que las ultimas palabras fueron que el Thesorero dixo que este casamiento se habia de hacer necesariamente porque no tenia otro remedio para sus cosas, ny las de su reyno. Esto es lo que pasa. Yo tengo por cierto que esta trata verdad. Hame parecido dar aviso a Vuestra Alteza para que, si le pareciere, pueda darlo desde ay a Su Magestad para que sepa dia por dia lo que aqui pasa, y tambien para que se piense lo que en esta venida del Archiduque mas convenga, porque los inconvenientes del hacerle venir desta manera no se sí son mayores que el provecho que de ello se sacara, avreviando y asegurando el negocio, aunque en esto no oso decir parecer ninguno mas de decir que esta dama da gran prisa a esta venida y dice que esto es lo que la Reina desea y lo que conviene. Ayer embiaron por el Conde de Penbrues para darle parte desto, y, segun esta dama dice, tractaran luego de las condiciones. Temo que osaran proponer alguna tocante a la religion de la persona del Archiduque, la qual es materia de mucha consideracion tanto por la calidad del negocio que no sufre tractarse sino

como conviene, quanto por ser el Archiduque moço, y lo de aqui estar de manera que podria dañar a qualquier hombre que no viniese muy apercibido, y tambien porque para ganar la parte de los catolicos y asegurarse que Franceses no la ganen, importa mucho ver con que religion entra el Archiduque en el reyno. Para este solo oso decir que me atreveria a meterle aqui difrazado porque, hallandose aqui casado de improviso y siendo huesped de su muger, no tendria obligacion de declararse en este articulo de la religion en favor, ni contra ninguna de las partes por agora, y despues con el tiempo se haria lo que se habia de hacer, lo qual plega Dios que este tan proveydo como seria menester. Yo entiendo que el que pensaria venir por gobernador del Archiduque y consejero intimo, es un Arrach, que es el del Consejo del Emperador, hombre de poco pecho, segun entiendo, y no se si muy aproposito para lo demas, lo qual es todo bien que Vuestra Alteza tenga entendido y sepa que la necesidad que tiene el Archiduque aqui es de hombres muy escogidos, y que con esto el tenga muy buena inclinacion, porque de otra manera podria estragarse, lo qual oso escrivir como clerigo ya que como ministro no tendria autoridad para pasar tan adelante.

En las platicas que he tenido con la Reyna, he sabido, aunque ella no me lo ha dicho claro, que este Escoces, hijo del gobernador, ha estado aqui siempre y que, ocho dias ha, se ha partido para Escocia. Creo que el Almirante y el Secretario Sicel, los quales se ha echado fama que han ido a sus casas ochenta millas de aqui, han ido con el y que veran lo que alla en Escocia pasa y lo que puede hacerse. Pase con la Reyna algunas burlas en el casamiento con este, y parece que habla en ello como en cosa que no piensa hacer. No se si la falta esta en el valor de la persona o en el suceso de los negocios, porque la mayor parte destos Consejeros siempre han estado en que la Reyna no se pusiese en favorecer a este para casarse con el, porque era ponerse en perpetua guerra con Francia. Yo creo por cierto que la persona del es la que no ha satisfecho, porque la resolucion que hallo en esta dama que nos avisa, no es de negocio que tiene dos intenciones, a lo que me parece.

Aqui se espera un hijo segundo del Rey de Suecia, y ha llegado cierta quantidad de plata suya, y dicen que son cien mil taleres. La Reyna hace poca cuenta de su negocioy muestra que le pesa de que pongan ellos de su parte tanta diligencia.

Yo tendria por bien que Vuestra Alteza escriviese a la Reyna muy amorosamente y le diese esperanza desta venida del Archiduque y algo en mi creencia para que entendiese que esta obligada, lo qual seria de mucha importancia, caso que por algun acidente nuevo este negocio hubiesse parado y que se hubiese de hacer pasar adelante con fieros, los quales hechos a tiempo y con buen modo tenga cierto Vuestra Alteza que valen mas que caricias con esta gente.

Aqui se han hecho ciertas represalias contra unos Flamencos por otras que pretenden estos haberse hecho en Zelanda contra un Ingles, en lo qual, aunque no tienen razon

enteramente, tienen alguna escusa, y por esto he hablado en ello a la Reyna blandamente, y me ha prometido mandar desarrestar esto y que yo procure despues que alla se desembarace lo otro, y hare que esto se efectue y avisare a su tiempo de lo que en lo otro se ha de hacer para que siendo justo pueda Vuestra Alteza mandar que se egecute. La Reyna ha holgado de este modo de tratar en esta coyuntura, porque me parece que desea dar a entender a Franceses y aun a los suyos propios mas de lo que hay en la buena amistad de entre Su Magestad y ella.

De Irlanda escrive el Conde de Susses, que es alli gobernador, que en las cosas de la religion halla mucha resistencia. La Reyna embia alla por comisario para esto a ser Artur Chamers. Estos Irlandeses dizen que se hara resistencia y solicitan siempre su respuesta en el negocio que Vuestra Alteza havra entendido, que se ha propuesto a Su Magestad.

Nuestro-Señor, etc.

De Londres, a 8 de Setiembre 1559.

(*Archives de Simancas, Secret. de Estado*, Leg. 812.)

CCCCXXV.

L'évêque d'Aquila au comte de Feria.

(Londres, 9 septembre 1559.)

Le secret du mariage de la reine avec l'archiduc a été d'abord concerté entre la reine, lady Sidney, Robert Dudley et le trésorier. On devait tuer Dudley et empoisonner la reine. — Cartel envoyé par Pickering au comte d'Arundel. — Tout est bien changé. Lord Robert Dudley proteste de son dévouement au roi d'Espagne ; lady Sidney a offert à l'évêque d'Aquila un appartement à Hamptoncourt, et la reine est pleine d'égards pour lui. — Il manque d'argent pour ses besoins. Que sera-ce quand, à l'occasion des noces de l'archiduc, son hôtel deviendra une taverne? — On croit à Londres à l'alliance du roi d'Espagne et du roi de France.

Ocho dias ha que escrivi a V. S. largo todo lo que aca se ofrecia y la blandura que habia hallado en la Reyna el ultimo dia que le hable, la qual ha parado en que quiere en todo caso casarse con el Archiduque, para lo qual usa del modo que V. S. entendera por la carta que escrivo a Madama, que es dissimular hasta que el Consejo este apercibido y se lo suplique, y entretanto hacer que miladi Sidne nos declare el secreto, el qual

ha estado algunos dias entre milort Robert y Pari y ellas dos solas. Pareceme que ha querido que el y su hermana ganen las gracias desto, las quales yo he prometido muy largas generalmente. Este tratado no se puede entender que cosa es mas de quanto dizen que un grande amigo de Robert le aviso que en el banquete que el Conde de Arondel hazia a la Reyna, a ella le habian de dar yervas y a el matarle, lo qual ha dicho miladi Sidne, que fue la primera de quien lo entendimos. Despues he oido, no se que de milort Dacre y de Montagudo y de ciertos obispos. Yo temo que Franceses deven de andar en algo desto. Seguro esta la Reyna picada con ellos, que es tanto que no lo pueden disimular aunque quiere. Pareceme que Piquerin enbia una carta al Conde de Arondel, desmentiendole porque ha dicho mal de el en un banquete. Este cartel esta en poder de milort Roberto, el qual ha tomado la proteccion de Piquerin y ha prometido de darsela. Yo tengo al Conde por tan cuerdo que no querra reñir con nadie. Esto es lo que aca pasa. Milort Roberto dice que es el mayor servidor que aca tiene V.S. y le haze brindel, y su hermana me ha dicho que quiere escribir a mi señora la Condesa y avisarla de mil cosas de las de aca. Yo soy tan privado que me quedo a dormir en Antoncurt quando quiero, y Su Magestad tiene cuydado de que me hospeden bien, porque vea V. S. como se muda la fortuna de los hombres. Con todo esto pienso, en concluyendose este negocio, salir de aqui y desconcluyendose tambien porque no puedo sufrir mas la bateria que me dan cervezeros y otras gentes que vienen cada dia a pedir dineros, y el de nada se dolia que podriamos dezir por Eraso. V. S. perdone las burlas mezcladas con cosas tan de veras, que pues otros las hacen, no es mucho que yo las diga. Yo me hallo con quatrocientos ducados al mes de gasto y con quatro mil de deudas y, si estas bodas pasan adelante, la casa ha de ser taverna. No es mucho que este alegre con la merced que Eraso me ha hecho. La que V. S. me ha de hacer es mandarme escribir que cierto me da mas pena no tener cartas suyas que la que he recibido de Eraso, y esta me la daria sino pensase que V. S. la mandara rasgar, lo qual suplico humildemente a V. S. cuya vida y estado guarde y prospere Nuestro-Señor por muchos años, como sus servidores deseamos.

De Londres, a VIII de Setiembre 1559.

Tenga V. S. por cierto que estos creen que el Rey nuestro señor y el de Francia estan concertados contra ellos y que V. S. ha quetado ay para esta empresa, y yo huelgo de que lo crean asi. V. S. perdone la mano agena que el mal que tengo en un ojo me hace atrever a esto.

(*Archives de Simancas, Secret. de Estado*, Leg. 812.)

CCCCXXVI.

Robert Hogan ou Hogins à Cecil [1].

(Vers le 15 septembre 1559.)

Il rappelle ses campagnes militaires. — Détails sur le projet du roi de faire enlever lady Catherine Grey afin de la faire épouser, soit au prince son fils, soit à un autre seigneur, et de se prévaloir de ses titres à la couronne d'Angleterre. La mort de Henri II a suspendu l'exécution de ce dessein. — Citation d'une lettre de l'évêque d'Aquila. — Pensions payées par le roi à des nobles anglais. — Offres de services.

Right honorable S^r^. You shall understande that I have receyved too severall letters from you, the one dated the eight of August, the other of 27 of the same, and, according unto your comandyment, I ymparted that whiche I had to say conserning the service of Hyr Majesty unto my Lorde Ymbazador here, who I had thought wolde have wrytten something concerning the same, as by these your other letters yt shulde seme to me he hathe not done for that you do wryte unto me that her pleasure ys that I shulde wryte some thing at lengethe towching that knowlege that I have in thinges meat for Hir Graces service, whiche specially at Hyr saide Majestys comandyment and your request I am contented lyke a rewde and solgierlyke secretary, whose excersyse hathe not bene accostomed in wryting, but rather in the trayling of hys pyke, whiche in dede ys meter and more correspondent unto my proffessyon : wherefor I shall most humbly beseche bothe Hyr Majesty and you to pardon and bere wythe the rewde maner of my wryting and tedyous dyscorse of thys advertysement, whiche in very dede my symple wyll can not so breffely comprehende, as a secretary in dede wolde in fewre woordes contryve yt.

Fyrst yt may please you to understande that at the Kinges fyrst comyng into Ynglande, yt pleased the Quenes Majesty my late mistres to preffer me unto hys service as one of whome at those dayes she had a good oppynion of for service that I had done unto hir at the begynning of Yr Graces raigne, but neverthelesse otherwyse smally recompensed then wythe the hallybred of the Coorte of Ynglande, and yet, as I must neades conffesse, the Quene hyr selffe nothing in the fawte, as bothe I harde wythe my owne eares and dyd see yt wythe my eyes, but some of hyr Counsellers, whiche in very dede had but a smalle wyll to consydre suche as have served bothe trewly and

[1] Bien que cette lettre ne soit pas signée, l'auteur en est connu. *Voy.* tome 1er, p. 612. — On conserve de lui plusieurs lettres adressées à Chaloner.

honestly, so that as one not contented thought yt good to seke my adventures abrode in forren contres as I have done following the warres, contynewing my selffe in the service of the King my master under the Dewke of Alva, who hathe me in reputation for my service sake, for that he hathe had experyans of yt in the late warres agaynst Rome, and hathe bene the occasyon that the King hathe well consydered me so that I have not bene in Ynglande above too months and a halffe never sythens the sayde tyme, whiche was when I was sent over wythe the Conte de Ferrya, when he came into Inglande about the losse of Callys, so that, as conserning the L. K.[1] who in dede ys one whome I nether know, nor doo not remembre that I have sene hyr, but secretly understanding, at that tyme that I fyrst dyd wryte of yt, that the practyse being more then thre or fower severall tymes talked of wyth the full determination what shulde be done therein, I dyd thinke yt good to warne you of an inconveniance that by thys meanes might have chanced and shulde have bene put in practyse, yf in case the French King had not dyed, whiche sythens the tyme of my wryting hathe happyned, so that theyre determination so prepensed may be by that meanes something altred, but I am not certayne thereof; but yt ys to be thought that the King here dothe not so muche feare the King that now ys, as he dyd hys father, for that he hathe not in hym that hys father had, the sole maner therof in partycularites I will now touche.

Fyrst the King here perceyving that the Frenche King was fully determyned to make warres agaynst Ingland in the tytle of the Scottishe Quene, the Kinges wyffe that now ys, and making full accompte to wynn yt by conquest, knowing Ynglande to be weake bothe of good men of war, good gorvarnement, poore in treasure and cheffelly devissyon in the realme for matters of relygion, the King, notwythstanding the great amyte betwyxte hym and the Frenche King that then was, being, as it shulde seme, jelyous over Ynglande and in very dede lothe that the Frenche King shulde become so strong as to be King of thre kingdomes, yt was put into hys Councells hedes rather to devyse some meanes whiche way he might bothe geg the French King, yf he war to busy, and also, as thinges might happen hereafter, to have a tytle unto the crown of Ynglande, for the attayning whereunto, yf yt might by any meanes be brought to passe, to practyse the conveyeng out the realme the L. K. who ys supposed to be the next heyre unto the crowne of Inglande, and, as yt might fall out so, to provide in marrayge for hyr, ether the prynce hys sonne, or else some other of a smaller parsonage, as occasyon shulde serve; but, yf in case yt happeyned to the worst, yet she shulde be better provided for in marryage then the best in Ingland next the Quene.

These parswasyons war used to make the matter seme to be more easyer to be compased : Fyrst that the sayd lady was in the Quenes greate dyspleasure, who coulde

[1] Lady Catherine Grey.

not well abyde the sight of hyr; secondaryly that the Duches hyr mother, wythe hyr father in lawe, dyd not love hyr, and cheffely hyr uncle could in no wyse abyde to here of hyr, so that she lyveth as yt war in greate dyspare, as desperatly in the Quenes owne presens, yt ys enfformed here that the sayde lady shuld speake very arrogant and onsemely wordes, not onely as yt war in the Quenes owne hering, but in the hering of dyvers others of standers by: whiche perswasyons made them to thinke that she wolde the easyer to be intysed away, procuring some trusty body to . . . . thys mater unto hyr, whiche doing theyr travell therein shulde be largely recompensed, spendyng thre tymes as mutche as they shulde lose in Inglande; for to be doers. . . . . practyse war these named: fyrst the mother of the maydes, who in deade, as yt was sayde, hathe not ben, nor ys not of the best or honestes lyvers. The Countes of Ferrya was thought meatest to breake the matter fyrst unto hyr and so to understande hyr hole determination therein, and, as she shulde see hyr inclined so, to make relation unto hyr of the Kinges good intention and well mening towardes hyr; but the County wolde in no wyse agre that hys wyffe shulde tarry any longer in Inglande by cause he had a great myslyking of hys wyffes evell usage at the Quenes handes after hys departure, nor yet he wolde not retorne thether agayne gladly for many respectes, but cheffelly because he coulde not suffer quyetly the evell entrete of hys wyffe in hys absens. The Lady Montagut and the Lady Grey, the Lord John hys wyffe, war named also; but yt was thought that the one loved hyr husbande to well to kepe the matter secret. The Lady Hungarforde was an other, whiche was named, and lastly of all th'Erle of Arrundall was named, who, as yt was sayde, solde hys landes and made in redy mony what he coulde, thinking to fle out of the realme bycause he coulde not abyde in Inglande, yf Mr Pekering shulde mary the Quene, for that they war enymes. Amongest others I was named to be sent into Inglande to attende uppon the Byshop of Aquyla th'Embazador ther, for the service of the Kinges Majesty conserning suche matters as he shulde say unto me at my coming thether. The Dewke of Alva, as I hard say, who hath had some experiance of my service in matters of Ittally and dyd ymploy yt in the late warres agaynst Rome, named me before the rest of the Inglyshe men the Kinges servants to be most metest.

Yt was thought good also that some shypp shuld be sent into Inglande, whiche shulde ley within the Temmes to attende onely uppon th'Embazador for thys matter. Yt was thought that, yff she war so stollen away yt wolde not be suspected otherwyse then that some wythin the realme hat done yt, thynking to marry hyr, and not to convey hyr out of the realme for any marryage.

Thus I doo ende as touching the L. K., nor I doo not knowe that ether she or any of the partes before rehersed ar prevy or doo know any part of the sayde practyse, but onely named and thought metest for the porpose by the oppynions of some on thys syde the see, I meane Ynglyshe as well as of others; but yf in case the Frenshe King had

lyved, you shulde then parhappes have sene some tryall thereof, as neverthelesse yt may be, but sythens hys deathe for my part I haver hard no more thereof.

Some other war also of thys oppynion and sayd that yt was best that the King shulde set quyetly and let Ynglande and France war togethers untyll suche tyme as they war bothe well spent, and then he might rewle them bothe as he lysted and take Ynglande hym selffe. Thys advyse was not worst belyked.

Now as conserning the sewer grounded frendeshypp of some of the nobylyte in Ynglande unto the King my master, you shall understande that Fra John de Villa-Garzia, whiche was reader in Oxforde, with whom I being brought acquaynted, as one thought to be very catholyke and left my country onely for relygion bycause I have unto thys day contynewed my service here about the Courte and have not offered to retorne into Inglande at any tyme sythens the Quenes rayngne, the say Fra John shewed me a letter wrythen from the Byshopp of Aquyla, the tenewr of the whiche letter was of the matters of Inglande, as amongest other thinges I mutche noted these woordes whiche follow, whiche in deade made me to suspecte mutche being so suspecyously wrytten. The woordes be these as follow; *Yo conosco que el mucho tardar de Su Magestad haze que los grandes de Ynglaterra mas quyeren el Re de Francia que a Su Magestad*, the construction of the whiche woordes I doo omyt now to you whom I doo know wyll scan them to the uttermost; but as I have lerned the King dothe styll entertayne certayne of the noblemen, gyving them theyre pencyons that they had wyth the more, whiche secretly shal be payde them by the Byshopp of Aquyla, whose names I will not reherse unntyll suche tyme as I have lerned further of the trewthe, whiche in tyme I am sewer I can doo.

Thus, as you have requyred me, I have made a very tedyous discorse, being ashamed that my symple wyttes will no better serve me to comprehende more breffelly of all other naughty rewmors and slanderous reportes of Hyr Majesty, of the whiche her hathe wanted none. I doo omytt to wryte of them bycause I have tolde them partely unto th'Embazador who I dought not wyll use hys dyscrestyon therein ; but hereof be you most assured that there be at thys day many eyes over Inglande, and, as Hyr Grace dothe matche hyr selffe in marryage, so shall she see thinges fall out, whiche as yet ar hyden. And, to make a lewde comparason, I may lyken Inglande to a bone throwne betwyxt too dogges ; for many thinges I doo here, that I wyll not speake of and soffer, that my hart wyll not well bere. Of any service that I can doo unto Hyr Majesty or stand hyr any kinde of way in steade, Hyr Grace may be assured of me as of any that ys Hyr Graces servaunt sworn, and trewly and as faythefully I wyll serve hyr, not doughting but by that meanes that I am able to make for the understanding of thinges toucheng Inglande, I wyll stonde Hyr Grace in some steade as long as I remayne here, who, as my lorde Ymbazador dothe partly understande that I am appoynted by expresse

name to go into Spayne, saving that I have asked leve to remayne here wyth the County de Ferrya for a tyme, and, at the tyme of my being in Spayne, Hyr Majesty shal be well assured that I will be as dyllygent as may be to advertyse hyr of any thing mete for hyr service conserning the affares of Inglande, yf I may once know whiche way to convey my letters by some trusty messenger there.

Thus most humbly requyring you to pardon the rewde maner of my wryting, I doo make an end for thys tyme.

From Anwarpe, the . . . . of Septembre.

Yours most assuredly to use and comande at any tyme.

(*Record office. Foreign papers. Queen Elizabeth, Calendar*, t. II, n° 3.)

CCCCXXVII.

L'évêque d'Aquila à l'évêque d'Arras.

(Londres, 18 septembre 1559.)

Lady Sidney persiste à affirmer ce qu'elle a dit. — Audience secrète donnée à Hamptoncourt à Hamilton. — Arrivée du comte de Mansfeld. — On attend un fils du roi de Suède.

Con Gamboa correo escrivi a V. S. los dias pasados y a Madama muy largo lo que en los negocios de aqui se ofrecia, en los quales no hay novedad ninguna mas que entonces y perseverar Miladi Sidne en que sin duda ninguna este negocio se concluira, Ha tres o quatro dias que el Embajador Preyner se volvio de Antoncurt sin otra certificion que la que teniamos, quando yo despache el correo. El escrive al Emperador y ha aguardado a hacerlo hasta agora persando que tuviera alguna cosa de cierto con que embiar un hombre propio. Esta dama habla en esto con tanta seguridad que me espanta, y tengola por tan honrada y cuerda que me espanta mucho mas.

Estanto para escrivir esta carta, me dicen que el Almirante es buelto y que Sicel se queda por diez o doce dias. Ya escrivi que havia echado fama que iban a sus casas el uno y el otro, pero que yo creia que ivan con el esto es y asi lo creo agora y que avra venido a consultar algo, por lo qual creo que los negocios tienen difficultad; yo querria que fuese mucha, porque del suceso de aquello depende la resolucion destotro. He me certificado que el Escoces ha estado aqui escondido y que a cinco o a seis deste estuvo en Antoncurt y se despidio de la Reyna, y tengo dello testigo de

vista. Esto fue un dia antes que partiesen Sicel y el Almirante, que es manifiesta señal de ser verdad mi sospecha. Estaremos a ver lo que nos dicen, porque ya me parece que, si algo havra de hacerse, sera con tanta necesidad dellos que havremos de ser rogados, aunque no se esperara a esto, ni faltaremos a las ocasiones que se nos dieren. Aqui ha llegado el Conde de Mansfelh de parte del duque Juan-Guliermo y hace sus diligencias, y aguarda un hijo del Rey de Suecia que viene a hacer las suyas con muchos toneles de plata. Yo no temo sino al Escoces y con mucho fundamento. Aunque esto dama me dice que no lo teme, yo creo que se engaña. Yo no escrivo a Madama, no habiendo cosa de nuevo, ni aqui tengo mas que dicer sino que guarde, etc.

(*Archives de Simancas, Secret. de Estado*, Leg. 812.)

CCCCXXVIII.

Chaloner à la reine d'Angleterre (Extrait).

(Bruxeles, 18 septembre 1559.)

Affaire de l'achat des chevaux pour la reine. — Audience donnée par la régente; éloge de cette princesse. — Entretien avec Granvelle. — Le prince d'Orange et le comte d'Egmont sont retournés en France comme otages. — Retards dans la restitution des forteresses. — Mauvais propos des réfugiés catholiques. — Arrivée de Philippe II en Espagne.

Maye yt lyke Your Majeste t'understand that sithens my receipt of Your Highnes letters of the xxvjth of August last, albeit for the small moment of the occurrents here I have not otherwyse thought meete by anie expresse currour to advertyse the same unto Your Highnes then by such private advises as in certaine my letters to Mr Secretary touching the deathe of the late Pope and tumult at Rome with other like matters here came to my knowledge, like as therin I had respect to the slendernes of th'occurents, resting stille in expectation of som further certaintie of things woorthie the depeache and charges of a poste, so thought I not meete at last to differ any lenger, lest with imputation of my negligence Your Highnes in the knowledge as well of nothinge as som thinge should be lenger suspended then were requisite. In dede, after a certaine manner, sithens the Kings departure hence, as well the Regent as the Counsaillors and greate men here have used a kynde of progresse, dyspersed for their recreances in divers places, till of late apon conjecture of the time liklye for the Kings

landinge in Spaine, the Regent with Monsr d'Arras and others of the Counseill are repayred to this towne of Bruxelles, busyed about the depeache and ordering of the contrye and namely of suche affaires as the Kinge, leaveng imperfecte throughe his hasted departure, committed over unto them, so have they, sithens their beinge here, been ernestlye occupied hole dayes. And touching the presentation by my to the Regent of Your Majestes letters of gratulation and creditte, I have therein executed my charge, haveng for that time of myne accesse been conducted to her by certaine the principalle jentlemen Italiens of her Court, which at my comming I found very honorablye furnisshed, as to her estate appartained, most parte with Italiens. Her self not onlie receyved Your Highnes letter at me very gentilly, but with good and gratfull manner gave care to my creditte, which was applyable to the sense of the letters, and made me answer in the Italien tongue, with great thanks to Your Majeste for that your remembrance of her, and promesse to me wards that at all times for respect of Your Majeste she would have due consideration for myne audience and expedition in things by me to be proponed as shoulde appartaine.

Therappon I moved her for bothe the licences, touching Mr Granado for the horses, and th'other of Mr Gresham, Your Graces agent, touching the poulder and colen cleves, adding that before the Kings departure I had lykewise moved him and geven to his owen hands a remembrance in writinge of the particulers, which, he said, he woulde delyver, Madame, (quod I) unto Your Altezza (that stile they give her here) to th'ende she should take ordre for th'expedition therin, which he throughe his hastie departure (I said) he was faine as then to remitt over. She made me answere as yet no suche remembrance had com to her hands. Wherappon I presented her with a doble therof, which I had ready, requireng her to consyder how small the things required were and yet how gratfully Your Majeste would take the spedy depeache of the same, already now beinge provided. « Appon conference (quod she) with some of the Coun- » saille I will enforme my self of the case, and so within a shorte terme I will let yow » further understand the answere ». This thus passing (wherin, as I wrote before, I noted her to be a verye well spoken and wyse Lady, well practysed how to supplye suche at Rowme by the greate doengs she had abowt Papa Paulo Farneze), I thought yt also convenyent to resort to Monsr d'Arras, as well for occasion of better insinuation and acquaintance, as also to make with him a preparatyve against he nexte went to the Regent for the expedition and obtaineng of the premisses in the said remembrance expressed. He made me, with good usage, curteys answere, adding that as for the horses, the nombre beinge so smalle, it might seme rather in parte a private motion proceding from Grenado him self then otherwise, as to the other, apon like request (he said) it had been heretofore accoustumed to consydere how the Prince here him self for his owne affaire were furnysshed, and so to consyder his good neighbors nede of

the semblable : wherin he affirmed to me that in Your Majestes behalf he woulde do his parte. « So do I, Sir, requyre you (quod I), not onlye bycause this is the firste » motion made by me in lyke matter, but also seinge the things demanded are of » so smalle moment and so smalle boulke, namely touching the horses, which onlye » being sought for the Quene my Mistres use of her escuyrie, by ordinary passeport » were (me thinks) not to be denyed, where so manye horses dailly are stollen on » eche syde owt of this countrey withowt any lycence. And as for th'other matter of » munition, the quantitie also is so smalle as in greatest want on this syde is not to » be restraigned from suche a frende and neighbour. » This also he seeamed not to dysaprove, but promysed he woulde do, apon conference with the Regent and Cownsaille, as muche as in him laye for th'expedition of the same. So hitherto the matter beinge this fer fourthe advanced (conceivinge good hope it shall passe well), I will not omitte the prosecutyon therof but do instance yt and loke shortlye for the answer.

I axed Monsr d'Arras (descendinge from theis matters) whither anye certaine newes were here arryved of the Kings landinge in Spaine. « Not as yet (quod he), save onlye » that a pylote here broughte woorde that he mett him on maine see bourde so farre » passed the cost of Ingland as yt is jugged he is longe sithens aryved there, marye » perchance at the Groigne or parts of Galicia, whiche being out of th'ordinary poste » waye hathe hindred hytherto the soner novells therof. » I axed him semblablye of Romishe advises, wherunto he said that, sithens the first advyse of the Popes deathe, lytle other advertysment had bene brought, but looked for by the marchants poste as this Mondaie, addinge he thought the Consystorye woulde at th'ende rest apon th'ellection of an Italyan Pope and of no other natyon. Not withowt purpose I moved these twoo questions, for here it is marvailled they have as yet no other newes by expresse currour of the Kings landinge ; and reports from Romme have here been touched so dyverslye, all tendinge to the tumult amongs the people there, as cawse the mennes myndes to reste suspensed for knowlege of more certaintie.

Touchinge other occurents, not iiij daies paste, the Prince of Orenge and Count d'Egmont, having sent there traynes afore them, retourned by poste into France for hostages, having apon there woorde by the late Frenshe Kinge bene lycenced for a tyme to retorne hither, and now againe by this yong King, to whome they had not geven there woorde, beinge revokid. Me semethe, the restitution of the forts on bothe sydes slowlye procedithe. Theonville, Marienberghe and the others, which the Frenshe on this syde ought to restore, are allreadye delyverid. St Quentien, Haen and Chastellet yet reste in these mennes hands untyll the peeces in Savoye and Piedmont be cleared, as yet they be not. Men here will saye it restithe onlye apon want of monye in Fraunce to paye the souldiers before dyscharge of the garizons.

The Duke of Savoye was sycke apon his late arryvalle in Fraunce, but now well

amended and maketh all the hast he can to repaire into Savoye, not tarienge so muche as untyll the Frenche Kings coronation be finisshed, whiche hytherto the newes here have not publysshed.

Of the Skottyshe affaires greater brute hath been then now is talked of.

Muche dyscourse apon Your Highnes mariage and much lewde talke amongs som vulgare folkes, (I feare me) most procedinge of wicked tongues at home and worse additions of some evell tongued Catholikes of Ingland remaininge in ye Lowe-Countreys. One called Bowyer, as I understande, repairethe hyther often appon trylflinge errands of merchandise and now is here supposed to be a great packet convyed between parties there and here. At his retorne he maye be examyned . . . . .

Being now, sithens the Kings departure, lefte here the onlye Ambassadours of anye Prince of moment, the more recourse of vysitors am I lyke to have, encreased with acquaytance. Sundry folkes have sondrye dyspoticions.

What love procurethe not, rewards often times can allure. I would I were able of my owne to rewarde, for the service of Your Majeste, as me semethe by th'exemple of all other Princes mynisters in lyke place were of congruytie to be considered.

Thus, etc.

From Bruxelles, xviiij^e September 1559.

Post-Scripta. This Tuesday morening here arrived a Spanishe currour with certaine newes of the Catholike Kings arrival in Spaine viij^e of this instant, whereby apperith he hath long remayned apon the see.

(*Record office. Foreign papers. Queen Elizabeth, Calendar* t. I, n° 1353.)

CCCCXXIX.

L'évêque d'Aquila à l'évêque d'Arras.

(LONDRES, 19 SEPTEMBRE 1559.)

Affaire du corsaire. — Explications au sujet des démarches des Irlandais. — Son désir d'être relevé de ses fonctions. — Ambassade de Vargas.

Anoche escrivi a V.S. lo que se ofrecia; va la carta con un pliego para el Emperador, a quien escrive su embajador lo de aqui difusamente, como yo lo hice los dias pasados con correo propio, por lo qual no tengo que decir agora en estas materias, mas de que

oy hemos embiado a entender, que es lo que trae el Almirante, si es verdad, que vino, como ayer me dixeron y como en la otra carta avise a V. S. lo que se entendiere, se avisara luego si fuere cosa de importancia. Yo despues he recibido una carta de V. S. de cinco hecha en Anvers, a la qual respondere lo que me parece a lo que V. S. de parte de S. M. me escrive, y en el negocio de aquel cosario que tiene aqui preso, digo que todavia se esta asi, y yo no oso hablar en ello porque estos tienen entendido que con remitirlos a justicia se quedaran con ello, como han hecho con de las demas presas que tienen robadas, y como esto haya menester el remedio muy de veras, no hay para que tocarlo mas a mi parecer, y el señor Conde de Feria sabe lo que aqui se hizo sobre ello en su presencia, lo qual ha aprovechado tan poco como vemos.

La exemption de los Flamencos se concedio, y despues han andado con ellos en que hagan provanzas de como no son habitantes aqui sino negociantes, y en estó se anda. Yo pienso que no nos haran tuerto en esto.

A los Irlandeses dire la determinacion de S. M. en el mejor modo que yo sepa, y no me parece mala la de guardar S. M. su casa, si lo pudiere hacer, teniendo tales vecinos. Pareceme que no esta entendida mi carta, pues en ella no escrivo que el fundamento deste negocio es sobre un Conde solo, antes digo que es solo uno de quien se tiene algun temor de que no vendra en lo que los otros por ser algo herege, que lo demas todo es desta opinion, y ellos han ofrecido que S. M. embiase persona alla que pudiese hablarles y certificarse del estado en que estan alli las cosas, que es bien diferente desto que V. S. me escrive, a quien pienso que no deven de haver mostrado todas las cartas que yo he escripto en esta materia, ni los papeles que yo he embiado, asi como tambien se me ha dexado de scrivir a mi de parte de S. M. cosa ninguna en esta materia, y me maravillo que a V. S. le hayan avisado de que se me habia respondido en este punto. Por ventura Gonzalo Perez pensava que se me responderia, y despues no huvo tiempo que la embarcacion lo estorbaria asi que ni a mi se me ha escrito sobre ello S. M., ni otra persona ninguna, y la primera claridad que tengo de la voluntad de S. M. es lo que agora V. S. me escrive, por lo qual no es de maravillar si he porfiado en materia escusada, pues hasta tener respuesta yo no podia dexar de hacer mi oficio, y sepa V. S. que yo estoy aqui sin instruccion y sin boz, y no se por donde caminar, y no son los negocios tan apacibles que no fuera necesario tener algun fundamento en ellos porque, como V. S. vee, lo de aqui esta lleno de contrariedades, y lo que aprovecha para uno daña, para lo otro pero como lo mas principal, sea a mi parecer ver donde va a parar lo deste casamiento. Yo tambien voy aplicando a esto los remedios principales y en lo demas voy temporizando y entreteniendo sin que se pierda autoridad, y no me parece que hago poco en entretener esto, habiendo de entretener juntamente a mi mismo, como lo have, hasta ver el fin deste negocio pues de alli en adelante no pienso que Su Magestad havra menester aqui tan largas haldas como las mias, y creo que sera servido de sacarme de

aqui, con lo qual quedare mas contento que con la merced de la consulta pasada, y asi dexo de escrivir a S. M. hasta ver en que para esto por escrivir en resolucion todo porque no sufre medos mi impossibilidad, y, quando yo escriva, suplicare a V. S. lo haga tambien en conformidad desto.

La yda del Embajador Vargas sea con salud que en lo demas bien se que todo lo que el tratare esta a buen recaudo y que V. S. no se engaña en lo que en el hace. A mi me ha dado infinito contentamiento porque hago poca diferencia del suceso de sus negocios al de los mios propios, por lo qual me toca buena parte de la obligacion que el tiene a V. S., cuya vida y estado etc.

De Londres, a 19 de setiembre 1559.

(*Archives de Simancas, Secret. de Estado*, Leg. 812.)

CCCCXXX.

Chaloner à Cecil.

(Bruxelles, 19 septembre 1559.)

On dit à Bruxelles que la reine Élisabeth épousera Hamilton. Bruits étranges. — Payements à des espions. — Il réclame de l'argent. La vie est fort chère aux Pays-Bas. — Blasons et tapisseries à faire exécuter à Bruxelles.

I am ashamed, Sir, ye have so long remaigned without a letter from me; but, for the small occurrents here, I truste ye will the more excuse me. I wrote unto you letters of the xxvijth and ultimo of August by the merchants post and one by oone Hemmings Mr Basshes servant ij^{d} of this instant. I would be glad to knowe yf the same have all come to your hands. I recevid a letter from yow dated primo of this moneth, for the wiche I most dewly thank yow, your ciphre, S^{r}, beinge in verey deede no lesse conninge then easye to the countre-ciphre. I am well acquainted with, and disciphred your notes readely. I am glad that the Earle of Arrane is passed into Skotland; I mervaille I here nothing of his doings, much dependith of yt. Here they say the Quenis Majeste will marye with him; it is to strange to write all. God graunte that ones an honorable mariage decide theis busye bruted discourses. I take . . . . . to be an honest man. I here not so by . . . . The letter sent herewith ye maye consider. I could not for a season meete with the partye. I dysboursed to him xxx French crownes; he maye deserve it

and more for sundry cawses. To an other good felowe I dysbourced v^{li}. I trust, Sir, I shall be repaid therof, and truly without especial money muche service shal be empeached. I praye yow, Sir, consider it. I am now here of Ambassadors lefte aloon. To repayre to the Courte were oversuspicious. To come to there churches for me were dangerous. So as those twoo conferences being taken from me, what restith but a good table and liberall rewards to espies? Without talers no woorke is doon. I assure yow, Sir, I fynde this cuntreye mervaillous chargeable. Hows rowme aloon with myne hoste platt of meate dothe cost me viij^{s} *per diem.* All other things are extremly deere. I beseche yow, Sir, that the Privey Sealle for my diets maye be reformed, so as I may receive every three monthes diets aforhand; ells it will do me no pleasure to sende for it monthly. Alredye I am a monthe behinde. I humbley praye yow, Sir, to consider wiche wayes I might be relieved without putting the Quenis Highnes to more charge. Dayly things of her gyfte fall vacant. The last daye M. Brend deceased, his pentions, yf they were transposed upon me, I could also saye that I had served in Skotlande, but rather wishe I, as I said, summe ayde of no extraordinairie charge to Her Majestes cofers. I am sorie for the deathe of good Sr Thomas Carden, but *debemur morti nos, nostraque.* But leving those thinges. In case the Quenes Majeste do conceive anye losse in the overture of the Florentine, which I write of presentlye, or touching the Almaine myneraliste, I woulde gladly knowe thereof with speade. I suppose the last man might for his profession serve in good steede. Namely for the discovery of some myne of alame, amongs other thinges he tolde me yt were possyble to make alame of most kinde of stones, which I noted. As for your pedegrewes and blasons, Sir, I forgett them not. I have gotten a compaignon for the purpose. With my next letters ye shall, I trust, have some Gods pennye of the rest to folowe, as I may procure the same. Touchinge Romishe newes, I shoulde better understand them at Andwarpe then here, and lykwise things of Almaine and Itallye. If of your armes or other devises for your howse ye would have anie tapessarie bespoken, here ys the well hedde. The woorkman apon the bespeaking will axe a time to do it; let me know your will. Thus I wishe unto yow, Sir, all good fortune and welfare.

From Bruxelles, the xixth of September 1559.

If my brother Farneham repaire unto yow, Sir, for myne affaire, I humbly praye yow be his and my good ayde.

(*Record office. Foreign papers. Queen Elizabeth, Calendar*, t. I, n° 1341.)

CCCCXXXI.

La duchesse de Parme à la reine d'Angleterre.

(Bruxelles, 22 septembre 1559.)

Thomas Chaloner lui a présenté les lettres par lesquelles la reine d'Angleterre la félicite au sujet de la charge qui lui est confiée. — Elle entendra volontiers tout ce que Chaloner aura à lui dire et réclame le même accueil pour l'évêque d'Aquila.

Très-haulte, très-excellente et très-puissante princesse. Nous avons reçu les lettres de Vostre Majesté qu'il luy ha pleu nous envoyer par son embassadeur, messire Thomas Chaloner, et remercions bien humblement Vostre Majesté [pour] la congratulation que par icelle elle nous fait de la charge avec laquelle le roy mon seigneur nous ha délaissé en ses pays de pardeçà, en laquelle du moins tiendrons le soing de faire de sorte, en l'endroit de Vostre Majesté et ce que concernera son royaulme d'Angleterre et ses subgects en icelluy ès choses qu'ils auront à faire pardeçà, qu'ils connoistront combien nous désirons conserver de nostre part l'amitié qu'est entre ledict S^r^ roy mon seigneur et Vostre Majesté et la bonne voisinance du pays, ne faisant doubte que Vostre dicte Majesté, correspondant à l'amytié et affection que ledict S^r^ roy luy ha tousjours monstré, usera de mesme en l'endroit des choses concernans ce coustel, et pourvoyra au bon et favorable traictement des subgects dudict S^r^ roy, de manière que la correspondance y soit mutuelle, comme il convient, affin de nous donner tant plus de moyen et occasion d'en povoir user selon ce, et il n'y aura faulte que ledict ambassadeur de Vostre Majesté ne me soit tousjours le très-bien venu et que nous l'oyons voulentiers en tout ce que de la part d'icelle il nous vouldra proposer et dire, comme aussi nous espérons qu'il plaira à Vostre dicte Majesté en user en endroit du S^r^ évesque de l'Aquila, ambassadeur dudict S^r^ roy mon seigneur en ce que pour l'exigence des affaires de ce coustel il vous pourra dire de temps à aultre de nostre part, lequel nous vous supplions en ce cas croyre et de nous employer en ce que nous aurons moyen de en ceste charge vous povoir complaire.

A tant, très-haulte, etc.

De Bruxelles, le 22e de septembre 1559.

(*Archives du Royaume à Bruxelles. Liasse de l'Audience*, n° 90; *Archives de Simancas. Secret. de Estado*, Leg. 518.)

CCCCXXXII.

La duchesse de Parme à l'évêque d'Aquila.

(Bruxelles, 22 septembre 1559.)

Elle a écrit à l'empereur. — Il convient d'entretenir la bonne volonté de Dudley et de lady Sidney. — Affaire des représailles. — Achat de chevaux et de munitions de guerre aux Pays-Bas. — La correspondance relative aux affaires des Pays-Bas devra, selon l'usage, être écrite en français.

Vuestras cartas de dos y ocho deste he recibido, y veo en breve tiempo en esa gente gran mudanza ; mas huelgome que la postrera sea a la mejor parte. Entretuveme un dia entero sin escribir al Emperador despues de haber recibido la de ocho, asi por tener tiempo de conferir sobre ella con el Conde de Feria, como por dar al hombre del Archiduque que ella esta, tiempo para despachar el que el queria embiar, que no se por donde ha ydo, no habiendo aportado aqui. Otro dia escribi al Emperador, a quien he embiado copia de vuestras cartas, y dichole sobre ellas lo que me ha parecido, y ofrecidole que de lo que mas adelante sucediere y por vuestras cartas podre entender, le dare aviso [1], y asi sera bien que por servicio de Su Magestad tengays el cuidado que ofreceis de escribirme muy amenudo lo que alla hubiere. Gran negocio sera si se puede acabar lo deste casamiento, en el qual escribis muy prudentemente lo que hay, y sera muy bien entretener la voluntad de Milort Robert y Miladi Signe para que ayuden a la de la Reyna, que quiza el miedo que ellos mesmos tienen por su particular si las cosas de la Reyna anduviesen mal, y desear que ella y ellos sean amparados, los hace mas solicitos en procurar que la Reyna venga en lo que es razon, y asi es bien entretenerles en estos miedos para que tambien los den a la Reina por ver lo que se podra sacar deste negocio y si seria Dios servido por esta via dar algun remedio a las cosas de la religion en aquel reyno y juntamente quitarnos del trabajo en que la dicha Reina nos podria poner, si los Franceses, con las inteligencias que podrian tener, la hechasen de alli.

Muy prudentemente me parece considerado lo que haceis de tomar el negocio de

[1] La duchesse de Parme adressa, le 15 septembre 1559, à l'empereur, au sujet des affaires d'Angleterre, une lettre fort importante, qui a été publiée par M. Gachard, *Bull. de la Comm. royale d'histoire*, 2e série, t. XII, p. 413.

La duchesse de Parme, en transmettant le 4 octobre une copie de cette lettre au roi, lui demandait si elle devait de son côté faire davantage ou prendre un autre chemin (Gachard, *Corresp. de Marguerite de Parme*, t. I, p. 38).

la represalias en esta coyuntura por la via de la blandura que vuestras cartas contienen, pues quiça por esta via se podra remediar en tal coyuntura el agravio de los subditos, demas que en tiempo de tal negociacion es bien mostrarles que por esta parte tienen la puerta abierta, como, quando ella se retirase, seria assimismo necesario hacerle los fieros que apuntais, para que conozca la diferencia que hay caminando por una parte o por otra, y hasta que veamos mas adelante lo que sale deste negocio, se suspendera la instancia que se habia de hacer sobre la hacienda que se ha tomado a los vasallos de Su Magestad.

Yo escrivo a la Reina la carta, cuyo tenor vereis por la copia, no habiendome parecido pasar por esta vez mas adelante hasta que veamos lo que respondera el Emperador. A tiempo se estava siempre para conforme a lo que fuere su voluntad, hacer los oficios que pareceran convenir, y entretanto, sobre fundamento de lo que podeis decir haber scrito a Su Magestad Cesarea y al Rey mi señor, le podreis a mi parecer muy bien acordar lo que por Miladi Sidne os ha hecho decir, para como decir entretenerla y tenerle freno a que no buelva atras, y, segun por vuestras cartas entendere como pasan adelante en el negocio, asi mirare si de mi parte sera necesario que se haga algun oficio.

Ella entendera por mi carta como de aqui adelante me havre de servir de vuestro medio con ella en lo de las cosas del servicio de Su Magestad tocante a estos estados, y por corresponder a las negociaciones que aqui encargara a su Embajador, el qual me ha dado su carta y dicho que tenia comission de residir aqui para los negocios que se podran ofrecer, y por dar principio a su negociacion me ha pedido pasaporte para algunos cavallos hasta ocho o nueve de todas suertes, que Granada querria llevar a aquel reyno so color que sean para la Reyna, y alguna poca quantidad de polvora y cierto numero de fustes para lanças, mas, como de todo esto la Reina no haga mencion en sus cartas y que Granada es quien vos sabeis y deve buscar aqui su provecho mas que el servicio de la Reyna, yo pienso responderle que porque se tenga mejor comodidad de poner en orden las bandas de los hombres darmas de aca, Su Magestad ha mandado, hasta que sean proveydas, cerrar la puerta a la extraction de los cavallos y que asimismo es menester rehacer los magazanes de la polvora de Su Magestad, habiendose gastado tanta en las baterias pasadas y permitirle solo por esta vez la saca de los fustes para las lanzas, de que me ha parecido que es bien que esteis advertido, para que, si alla se hablare en ello, los podays responder con la razon en la mano.

Y porque, serviendoos de aqui adelante en los negocios de estos estados, sera menester que se haga en frances en la forma acostumbrada por los que han tenido el gobierno de los, convendra que, sino leis y entendeis bien el frances, tengais alguno en vuestro servicio, de quien en esta parte podays valer, aunque vos podreis scrivir

en español, pues aqui no faltara quien entienda vuestras cartas, aunque sean en esta lengua.

Nuestro-Señor, etc.

De Brusselas, a los de XXII de Setiembre 1559.

(*Archives de Simancas, Secret. de Estado,* Leg. 518 et 812; *Archives impériales de Vienne.*)

CCCCXXXIII.

L'évêque d'Arras à l'évêque d'Aquila.

(BRUXELLES, 22 SEPTEMBRE 1559.)

Le roi est arrivé en Espagne. — Ambassade de Vargas à Rome. — Expédition des courriers.

Mucho he holgado con las cartas de V. S. de primero y nueve deste y holgara aun mucho mas si por ellas entendiera que con V. S. se hubiera hecho lo que era razon; mas no quiso aquel buen hombre perder su costumbre de hacer guerra y contradiccion a los buenos porque no le parecen. Espero que Su Magestad lo hara mejor y que siendo llegado aquel mundo a España, dara vuelta. Yo veo a Madama bien determinada de hazer por su parte lo que pudiere, para que Su Magestad trate meyor a V. S., y por la mia no faltare de solicitarlo muy ferventemente. Plega a Dios que todo aproveche; a lo menos se que no faltara por el señor Conde de Feria que es todo de V. S.

Por la que va con esta, vera V. S. la llegada de Su Magestad a España; ha tenido muy buena y prospera navegacion, aunque algo mas larga de lo que quisiera.

Once dias ha hoy que el Señor Embajador Vargas passo bueno por Augusta. Plega a Dios guiarle bien y con salud ; llegara a tiempo, como yo pienso, pues no entraron los cardenales en conclavi antes de los cinco deste. Con Pacheco devia entrar don Garcia de Haro que havia venido de Napoles, embiado del Duque de Alcala con los despachos de Don Juan de Figueroa, lo qual callava, a lo que me escrive, hasta tanto que se hallasen dentro, porque no le estorvasen la entrada.

Una carta va aqui tambien para V. S. del Embajador de Francia Monsiur de Chantonay mi hermano [1]. Y simesmo van las copias de los tractados matrimoniales que V. S. me ha embiado a pedir. Sobre la forma que V. S. pide que se le de para que

[1] Throckmorton écrivait le 10 septembre 1559 à Élisabeth qu'un ambassadeur de la duchesse de

tenga conque despachar correos sin que lo haya de sacar de la dispensa, se escribira a España, pues de alla ha de venir tambien la provision para lo demas. Y porque Madama responde a todo lo restante, a lo qual me remito, no me alargare mas aqui, mas de suplicar a V. S. que siempre que por aca le pueda yo servir en algo, me lo mande, pues sabe la voluntad con que lo he de hacer. Garcilaso de la Vega me escrive de España en recomendacion de un mercader Milanes llamado Simon Eraso que aguarda una nave cargada de alumbres que hace venir a estas partes. Suplico a V. S. que, si por alla hubiere menester algun favor, sea servido darselo en lo que buenamente se pudiere y hubiere lugar.

Guarde Nuestro-Señor y acreciente la reverendissima persona y estado de V. S. como desea.

De Brusselas, a 22 de Setiembre 1559.

(*Archives de Simancas, Secret. de Estado.* Leg. 812.)

CCCCXXXIV.

L'évêque d'Arras à l'évêque d'Aquila.

(Bruxelles, 27 septembre 1559.)

Affaires d'Irlande. Il faut temporiser et surtout ne pas se compromettre. — Voyage de Vargas.

Ayer me dieron la de V. S. de diez y ocho deste con el despacho que embio el Embajador del Emperador para Su Magestad Cesarea, el qual hice pasar luego con estafeta

Parme était arrivé à la cour de France et que la libéralité du roi d'Espagne lui assurerait de nombreux amis :

There is arrived at this court an ambassadour from the duchesse of Parma, who was presented by the King of Spaine his ambassadour at Villiers-Costerets, the VII of the present.

King Philip his fame and honour is so increased, bothe by the doings for his frendis as he hath done, and his great liberalite, as he is throughe the world favored and esteemed; and the report of all straungers for the using of them is suche as, if ever he happen to have warres againe, it is judged he shall easely have as many men of warre to followe him from all partes as he can desire : he is generally for his liberalite so beloved.

(*Record office, Foreign Papers, Queen Elizabeth, Cal.* t. I, n° 1331. — Publié par Forbes, *Public transactions in the reign of Queen Elizabeth*, vol. I, p. 223.)

propia, aunque mucho antes por la copia de la carta de V. S. escrita a Madama que se le embio con correo expreso, havra entendido lo que hay en el negocio. Queda ver lo que responde, y por lo que llevo Gamboa havra tenido V. S. y de Madama y del Conde de Feria y de mi respuesta sobre lo que con el habia escripto. Oy he recibido otra de V. S. de diez y nueve, la qual ha embiado Geronimo de Curiel. Creo que no se entendio mal lo que escrivio V. S. en lo de Hirlanda, y sino me engaño pareceme que Su Magestad respondio, no queriendo ny entrar en acceptar la platica absolutamente, ni tampoco en excluirla del todo, y devia de ser la respuesta que entretuviese V. S. la platica sin romperla, dando largas al negocio assi, por no ser cierto Su Magestad si las voluntades de todos los del reyno eran realmente tales como aquel hombre que trata con V. S. decia, como tambien por hallarse Su Magestad en punto de no deverse poner en cosa que le obligase a gasto, que quiza el hallarse tan exhausto es causa que le baste atender a conservar lo mejor que pudiere lo suyo sin emprender lo ageno, y por eso es bien entretener la platica so color de que este agora embarazado en su casamiento en su viage y en las cosas que en este principio ha de hacer en España, lo qual todo le da embarazo a que tan brevemente no pueda resolverse en cosa que seria menester tomarla muy de veras quando se emprendiese, y entretanto procurar que aquel hombre para que haga algo y se entretenga de mas luz y claridad de la voluntad de los que quisieren entender en ello y alguna certitud sobre que Su Magestad pueda estrivar y discutir los modos y formas conque piensan venir a la execucion, que son todas vias para poner largas, y entretanto se vera lo que sale deste matrimonio, lo qual si (que Dios no quiera) no sucede y Su Magestad se hallase algo rehecho, cesando la causa de la necesidad que tiene a Su Magestad tan estrecha, quiza seria de otro parecer y que entonces querria emprender lo ageno con tan preclaro fundamento como es lo de la Religion. Por no perder lo propio, mas es menester tener gran advertencia a que aquel hombre no saque por ninguna via de mano de V. S. scriptura alguna, ny palabra de que tenga testigo, asi porque, si en algun tiempo le prendiesen, no se hallase en su poder cosa de prejuicio, como porque no es bien creer a todo spiritu, y no sabemos si es espia doble y si da tientos a V. S. para sacar por esta via que tal podria ser la voluntad de nuestro amo. esperaremos a ver lo que sucediere desta platica del matrimonio y asi mesmo lo que el Emperador respondera, y entretanto V. S. use de su acostumbra diligencia para avisar de lo que alli hubiere porque conforme a ello se pueda caminar.

Yo veo en Madama bonisima voluntad y deseo de favorecer a V. S. con Su Magestad, y podra ser que aproveche y que se de causa a V. S. de quedar de mejor gana en ese cargo, hasta tanto que se ofrezca algun otro mejor, pues es V. S. para todo aquello en que Su Magestad le quissiese emplear, y no hallara jamas persona V. S. que con mas afeccion desee su acrecentamiento y entera satisfaccion que yo.

Espero que el Señor Embajador Vargas havra hecho muy buen viage, y es persona

que se savra valer en todo, quanto se quisiere emplear, y merece verdaderamente, como V. S. dice, toda honra y acrecentamiento, y aunque he sabido por cartas de los Fuenres que yba bueno mas adelante de Augusta, estare con cuidado y pena hasta que sepa su llegada.

Aviseme V. S. si tiene la cifra ordinaria que va entre los ministros, porque yo procure tambien si la tiene de haberla para mi, pues cada dia se ofreceran cosas en que sera menester usar della como lo fuera en esto. Guarde Nuestro-Señor y acreciente la reverendissima persona y estado de V. S. como desea.

De Brusselas, a 27 de Setiembre 1559.

(*Archives de Simancas, Secret. de Estado*, Leg. 812.)

CCCCXXXV.

Chaloner à Cecil (Extrait).

(Bruxelles, 27 septembre 1559.)

Le comte d'Egmont est revenu de France. — Le Rhingrave est à Anvers. — Projet attribué aux Français de saisir un port d'Angleterre. Ils tirent d'Angleterre et de Dunkerque les approvisionnements de Calais.

Sir, Monsr d'Egmont is againe retourned oute of Fraunce. The said Count, with divers other grete men and gentilmen professing armes, lye muche at Antwerp. The Ringrave, being not yet deported (for all his sayeng to me), resortith and conferrith with them. This Jehan d'Aucy affirmeth that the Ringrave is appointed to be Coronel of certaine enseignes of Almaines now past already prepared and taryeng for him at Hable-Neuf, and partly looked for owte of Almaine. He told us also that the French have in their bedds the surprise of a place abowte Dertmowthe to make there a forte of scite impregnable. *Omnia timete*, and *provide* for the next yere, as if ye had already the cartell of defyance. He told us also what grete quantite of vitailes were by stealth furth of sundry ports of Ingland, namely from Ypsewiche, conveyed to Calais, barrels of salt, beef and other like. As for Dunkirk I speke of myne owne knowlege. I assure you it passeth all measure more then a Calais whiles it was owres. Suche stealth owte of Ingland on all sides defrawdeth both the Quene and the realme. Your searcheours in Ingland ar domme doggs, being corrupted with *offam Cerbero*. Two or iij searcheours to be enter-

teigned at Dunkirke and suche like in Zelande and other principal places, would save the Quene (I wene) at leest v m^{li} a yere. Monsr Governour doth his good diligence worth thanks at his retorne for the discoverie of suche stealthes. If he had charge and allowance of the Quenis Majeste for that purpose, it shuld tourne to a grete good use in short tyme to be tryed.

Thus I ende, beseeching Almighty God sende yow, with farewell, all good fortune [1].

At Bruxelles, the xxvijth of september 1559.

Your Masterships assured to commande.

THOMAS CHALONER.

(*Record office. Foreign papers. Queen Elizabeth, Calendar,* n° 1384.)

CCCCXXXVI.

Chaloner à Cecil.

(BRUXELLES, 28 SEPTEMBRE 1559.)

On craint des troubles en France.

(*Record office. Foreign papers. Queen Elizabeth, Calendar,* t. I, n° 1390.)

[1] Cette lettre se trouve résumée en ces termes dans les minutes de la Correspondance de Chaloner :

A remembrance to him of the plott for surprise of Dover, and the hostages sent before to you by Mr Merckx, advisinge that, although the fellowe Davyes, that did disclose it, be but a silly fellowe, yet because the enterprise of Callis was by a like fellow reveiled, but not beleeved (*si mens non læva fuisset*), with to over late repentance to examyne it further. The same fellow told me of much victuall from Ipswiche conveied secretly to Callis and from other parts, and for Dunkirk, of my owne knowledge, more cometh thither out of England then to Callis when it was ours. Your searchers in England are domb dogges, being corrupted with *offam Cerberi*.

Two or three searchers, entertained at Dunkirk, in Zeland and other places, wold save the Queene five thousand pounds a yere.

(*British Museum, fonds Cotton, Galba, C. I.* 39. — Publié par M. Wright, *Queen Elizabeth*, t. I, p. 10.)

CCCCXXXVII.

Chaloner à la reine d'Angleterre.

(Bruxelles, 29 septembre 1559.)

La régente a défendu l'exportation des chevaux, ainsi que celle des armures et de la poudre. — Entretien à ce sujet avec Granvelle. — On pourrait peut-être, par fraude, envoyer les chevaux en Angleterre. — Plusieurs Allemands offrent leurs services à la reine.

Please it Your Mageste, where by my letters of the xviijth hereof amongs other things I did advertise the same how fer furthe until that instant I had advaunced the motion for the passeports, adding also what good hope I conceived that it shuld passe well, grownding my self apon the reasonablenes and facilite of those requests, by former for the like obteyned, so it is that after a pawse taken for Monsr d'Arras to speke with the Regent and Counseil in that behaulf, solliciting as I coulde the aunswer, at last Monsr d'Arras, to the messenger whom I sent unto him, said that he had moved the Regent and Counseil in the premisses, whose resolution was, furst towching the horses, though the nomber were so smalle as rather then might appere to be a private motion made to me by Grenado for himself then for Your Mageste, yet their affayre here standing, at the present as it, doth it was for sundry respects thought requisite to suffer no horses passe furthe of the cuntrey, nor semblably any powlder or munition until the Prince himself for his garisons and peces were sufficiently served, standing at this instant in such disprovision, wherefore the passeports for the horses and powlder would not as at this tyme be graunted. But touching the colen clevis, order was gevyn to the Secretary Van der Aw to make ready a passeport for the nomber by me demaunded, which apon my sending to him shuld be depeached accordingly. And this aunswer Monsr d'Arras said he hadd in order by the Regent and Counseil to make unto me, requiring me to take it in good part. Whereapon considering with my self by whom this aunswer was made, suche as to seke for an other at the Regents hands, without other motion precursorie, shuld be but to receive a doble denyall, I thought best furst to conffere with Monsr Gresham Your Highnes factor, and semblably with Grenado, and thereapon my self to speke with Monsr d'Arras, for proof if by replication his aunswer might in part be altered. So yesterdaye repayring to the Bushoppe : « Sir, » (quod I) by my servaunt I understande what aunswer it hath pleased the Regent » by your mowthe to make unto the Quene my maistresses petit requestes, wherin » (their qualite considered) I smally thought that any scruple shuld have chaunced

» in the obteigning of them. And muche the more now mervaille what shuld be
» the cawses thereof, which as yet I canne not comprehende, for furste touching the
» horses, albeit it shuld seeme there is suspicion as if at the instance only of Grenado
» and not by order from the Quene my mistres I shuld promove that sute to gratifie
» him. Assure you, Sir, (quod I) I am not hither sent so to abuse the Quenis credite,
» not yet myne owne estimation. And to th'ende ye may know as well in forme
» as in matter that there is no collusion herein used, I will shew you Her Magestes
» letters firmed with her owne hande (and so redde unto him the clawse in Your
» Highnes letters of the xxvjth concerning the affayre of the horses and the powlder,
» shewing him therwith Grenado his passeport purporting the cause of sending). And
» this, Sir, (quod I) may for thus muche suffise in case (as I perceive) ye hold
» Grenado for suspected. But, turning to the matter, in case the Quenes Mageste my
» mistres had ought supposed to susteigne refusell of theis so small requestes,
» I beleve I shuld not have had suche order from her to have spoken for them. If your
» necessite at home doth make you the more restraigned, yet canne not the graunt
» of theis things be of suche boulke or moment for theis parts to fele the leest want
» therof. But, though there were some skarcite, the commen amitie might seeme to
» requyre a mutual aide, where the furniture of the oon may chaunce to serve the
» t'others torne, as amongst neighbours and confederates. As for the powlder, me
» seamith, provision thereof may be had not only habundantly, but also in tyme
» convenient, the warres (to my supposel) now so well ceassed, so as this so litle a
» proportion, and it already provided for the Quenes Magestes use, may be the
» rather therefore passed. And the semblable (quod I) maye I saye for the horses, for
» fowre of them are more then a monthe sithens bought by Grenado with her money,
» no paragons, Sir, to th'end ye mistake them not, for one of them only being a meane
» jennet, the rest ar Clevois horses bought by his servant at Colen (that I added for
» a purpose), other fowre of better sort he wold have bought, saving that I badde him
» staye until the licence were obteigned. Therfore seing theis fowre ar alreadye now
» prepared, namely iij furthe of Almaine, in which behaulf (if I mistake it not) by a
» clause of the treaty of the perpetual peace it shuld seme that all armure or horses
» bought in Almaine or Italie for the Kings use shuld be permitted to passe this wayes
» without empeachement, I praye you, Sir, (quod I) consider how at leest for this
» tyme theis may passe accordingly. » When Monsr d'Arras at good leingth had herd
me : « Monsr l'Embassadeur (quod he), in very dede the things by you requyred ar so
» small, considered by them selfs, as the restrainct thereof may seeme impertinent.
» But the tyme, with our private necessite, and other concurrents well withall wayed,
» I trust the Quenes Mageste your mistres will accept the excuse in good part. As for
» Greneado I do not much know him, nor do fownde my self apon the opinion which

» others conceive of him, to make him the pretence of the staye of the horses, but it » is in dede (quod he) grownded apon the grete skarcitie and excessive prices, that » here by proof those that have charge of the bands de la gend'armerie do fynde of » horses mete for service of the warres, and semblably of armour, powlder and other » munition, so as in case a passeport for never so small a nomber or quantite were » ones this instant pynche knowne to be graunted, it would cause those that have » such wares to sale, enhaunce their prices unreasonably to the prejudice of the » King now having to refurnishe his cuntreys and peeces, and likewise of the » gend'armerie now commaunded apon review of the musters to reapparail them selfes » of horses and other things failled during theis long warres. And though (as ye » alleage) it is now good peace, yet in peace we must provide against the next warres, » which may come before the expectation. And alwayes, Monsr l'Embassadeur, (quod » he) a man is furst bounde to tender his owne case and necessite, as efesones, I » assure you, the King my masters countreys stand in greatiste neade of refurniture, » *videlicet* after theis viij yeres warres, namely for horses, so many being wasted and » spoiled by evill entreaty in so many journeys and lyeng abrode in the long wynter » nights. Prayeing you therefore to make good report unto the Quenis Mageste of this » aunswer grownded apon theis cawses, which otherwise shuld not be sticked at. And » as for the clause of the treaty by you mentioned, I do not remember (quod I) that » there is any suche. » — « Yes that there is, (quod I), not that I take apon me to » expounde how farre it strechith. » And there withall I toke owte of my poket the clawse here inclosed, which, when he had redde: « I thought (quod he) ye had spoken » of the treatye de *l'an quarante et deux*, where I was sure there is no suche clause. » — « It suffiseth (quod I), if it be in the other, unles ye repute the said treatye of » perpetuall peace not to bynde the successors. » — « Yes, that I do, (quod he), but » alwayes it is understode that either Prince must furste supplie his owne neade. » So seing in effecte he still persisted apon the furste aunswer, not ought in any part relenting, suppressing to my self what I conceived therein, albeit his wourds were couched with all good facion and semblant, I toke my leave, entending as well to signifye th'as muche unto Your Mageste, as also, before retorne of aunswer from the same, not otherwise to presse the Regent, for that were but lost labour as I take it, where she but representith the forme of their matere, as ruled by their direction, namely at hir furst entrey. Wherefore it may please Your Highnes, comparing my former letters with this present, to thinke apon the hole as apperteigneth. I have not failed to write to Monsr Gresham what aunswer I have had herein; he wold have me gett furth the licence for the colen cleves, seing is graunted, for he hath shipping ready for them. So shall he have it sent him (I trust) to morow. As for the horses, Grenado tellith me he hath five already prepared; they stand at Bruges. The scape of them by stealth is

difficult, yet possible (as I here) by meanes of our merchaunts, if Your Mageste will hazard the aventure of them by peacemeale. As Your Highnes will resolve herein, so it may please the same to signifie unto me, or to Monsr Gressham and Grenado, eache for his charge, your gracious pleasur, which to our powres we shal be most prompt and ready to execute, as knowith Almighty God, who ever in health and prosperite maintaine Your Mageste.

From Bruxelles, xxix^th of September 1559.

Humbly Your Magestes faithfull subject and servaunt.

TH. CHALONER.

Post-Scripta. I have been sollicited by certaine Almaines, whose supplication to Your Mageste is here inclosed, to present their offer of service to the same. They have muche solicited me to write and declare to them with diligence Your Highnes pleasure herein, because other their fellowes do enterteigne souldiours in expectation thereof, which therefore it may like the same by the next to signifie unto me.

(Record office. Foreign papers, Queen Elizabeth, Cal. t. I, n° 1392.)

CCCCXXXVIII.

Chaloner à Cecil.

(BRUXELLES, 29 SEPTEMBRE 1559.)

On peut juger, par ce qui se passe aux Pays-Bas dans une matière insignifiante, sur quelle amitié on pourrait compter dans des affaires sérieuses. — Il serait utile de fabriquer les munitions de guerre en Angleterre. — Moyen employé par les Vénitiens pour la conservation de la poudre. — Bernardino Grenado était mal vu ici. — Il faut patienter. — Accouchement de la comtesse de Feria.

With my duest comendations. By my letter presently written, Sir, unto the Quenis Majeste ye may perceive in what sort her requests here ar refused. Ye may conceive hereby what frends suche would be at a deade liste, who in theis trifles open their fayncines. I mervaile, if possibly any other wayes suche things may be procured, though with a litle more coste, that ever sute shuld be made to theis deaffe eares.

As touching powlder, where may it better cheape be made, and good stuffe withall, then in Ingland it self? So setting Inglishemen on wourke for so muche as may serve the hole realme. Likewise for armour, for surely suche necessarie instruments of

defence of our lives and comon libertie, ought never *precario* be sued for at our ficle neighbours hands, but be hadde within our owne powre. The Venetians of late have invented a goodly and sure meanes to preserve their poulder, preparing eache kinde of the same fyneliest beaten by it shelf, whereby no casuel chaunce of fyre canne wourke apon those kinds not assembled, and yet, when they have nede, in an howres space mixeng the especis togwither, they have gonnepoulder ready as muche as shuld serve the tourne. Merchaunts wil be ready apon a bargaine to furnishe saltpeter from tyme to tyme, as I remember in King Edwards tyme certaine Italiens made large proffers. If it be knowne, we nede not our neighbours help; it will make them becomme muche the kynder. Touching the passeport for the horses, I must needs saye unto you (as muche as I gesse) that some peece of the refusal proceded apon the small good will here borne to Grenade himself, for neither of the brethren were here over welcome to Monsieur d'Arras and some other grete folks for remembraunce of olde grudges. And this Bernardine, whom I take to be a very honest manne and faithfull servaunt to the Quenis Highnes, hath a free mowthe, which here hath been misliked (as I understand), so as for all the purgation made by me to Monsr d'Arras, I know they doubte the horses be for his owne use or els some others then the Quene. And in that jelouzie over him, they fede their owne ingrate humour to make, as they do, this peremptorie refusal. But it is good in small things to have made a tryall, and *patientia* till it be tyme to tell them of it.

The Countesse de Feria is brought a bedde of a boye with muche joye of the Count; she hadde a long travaile.

From Bruxelles, xxix^th September 1559.

Your Maistershippes ever to commande.

THO. CHALONER.

(*Record office. Foreign papers. Queen Elizabeth, Calendar,* t. I, n° 1393.)

CCCCXXXIX.

L'évêque d'Aquila à l'évêque d'Arras.

(LONDRES, 3 OCTOBRE 1559.)

La reine paraît persister dans la résolution qu'a fait connaître lady Sidney; mais elle se plaint de ce que l'Empereur n'envoie point son fils en Angleterre, et elle écrit à ce sujet au roi. Doutes sur sa sincérité. — Nouvelles d'Écosse.

Muy Ilustre y Reverendissimo Señor. A diez y ocho y diez y nueve del pasado escrivi a V. S. todo lo que se ofrecia en los negocios de aqui conforme a lo que se escrivio al Emperador por su Embajador, y yo lo hice tambien aunque brevemente por la poca resolucion que en este negocio de su hijo teniamos. Agora habiendo de responder a la carta de V. S. de veinte y dos del pasado dire solamente que el sabado pasado yo hable a la Reyna, y me parece que tengo entendido que ella esta en la misma determinacion que Miladi Sidne nos ha dicho, sino que en ninguna manera quiera dar de si sin ver primero al Archiduque, y esto tampoco quiere ella decirlo, y esta muy agraviada de que el Emperador anda tan cauto, y que sino es con la prenda en la mano piensa que no ha de embiar a su hijo, lo qual ella quiere que totalmente sea gracia y liberalidad suya y no estipulacion, ni contrato hemos quedado en que se contenta que venga pero con muchas protestaciones y premisas, de que por esto no entiende obligarse, para lo qual me ha dicho que quiere escrivir al Rey nuestro señor y tomarle por testigo desto de lo qual yo he holgado, y mañana a las dos he de ir por la carta, ya hablarla [1].

[1] Le même jour la reine d'Angleterre adressa au roi la lettre suivante:

Elisabeth, Dei gratia, Regina Angliæ, Franciæ et Hiberniæ, Fidei defensor et cetera, Serenissimo ac Potentissimo Principi domino Philippo eadem gratia Regi Hispaniarum, utriusque Siciliæ, Jerusalem et cetera, salutem et rerum omnium successus felices optat.

Summum nobis gaudium allatum est ex hoc quod reditum vestrum in Hispanias salvum ac salutarem fuisse orator vester Episcopus Aquilanus jam dudum nobis significaverit. Ex aliis idem non sine magna lætitia aliquanto prius intelleximus; sed hæc Vestræ Serenitatis per illum significatio gaudium nostrum non solum confirmavit, verum etiam vehementer auxit. Post hoc lætum nuncium nobis communicatum cepit idem orator vester nobiscum inter alia colloquium habere de illustrissimo Principe Domino Carolo Archiduce Austriæ, Cesareæ Majestatis filio et vestro consanguineo, atque interrogavit quomodo nobis placere possit adventus ejusdem Archiducis. Hoc cum præter expectationem nostram visus sit nobis serio interrogare, petimus ab illo rogetne hoc suo an alieno nomine. Respondit se hoc agere jussu Vestræ Serenitatis. Quod cum ita esse intelleximus, eidem statim per hasce literas nostras respondendum duximus, atque id ut amice pro solito interpretetur, Serenitatem

Yo fio que no faltaran disputas. En ninguna manera puedo creer que ella se contente desta venida para otro que para lo que deseamos porque si no estuviese resuelta en esto o lo estuviese en otra cosa, no es ella muger que consentiria esta venida. Manana veremos lo que dice, y con la resolucion que se tomare escrivire a Madama y a V. S. con un gentil hombre del emperador que este su Embajador le embia. Tambien habre yo de protestar que si (se) me engaño, no soy solo el engañado en este negocio y la que me engañara sera ver que se conforma lo que Miladi Sidne dice con lo que su ama hace, sobre lo qual escrivire un largo proceso con este que va a Viena. A Monsieur de Chantonay escrivo nuevas de Escocia, aunque no tan ciertas como yo las querria. Dicen que este hijo del Gobernador llego alla a los doce del pasado, habiendo partido de aqui a los siete, como escrivi a V. S.; fue recibido de los de la Congregacion que asi llaman a aquella junta de hereges en la qual se han deputado quatro para governar el exercito dellos que a los ocho deste sera juntado; hase pasado a ellos el mismo governador que hasta agora estava de parte de la Reina. Los Franceses atienden a fortificarse y principalmente en el puerto de Lint que por ser junto a Hedimburg les importa mucho

Vestram enixe rogamus. Re vera fatemur nos multum debere Cesareæ Majestati quod nobis hactenus tam abunde hoc modo testificata sit animi sui benevolentiam; at, quod ad matrimonii consensum spectat, speramus non esse ignotum, tum Suæ Majestatis, tum aliorum oratoribus, quod alieno semper fuerimus animo atque ita nos hactenus perseverare Vestræ Serenitati plane significavimus. Itaque quid responderemus huic oratoris vestri questioni haud facile perspiceremus, nisi quod hoc addidit expressis verbis orator Serenitatem Vestram velle nos intelligere adventum hujus Archiducis nullo modo pendere ex aliqua spe a nobis oblata, neque velle hoc postulato nos urgeri ut alio nomine concedetur illi adventus quam ut nos et regnum nostrum inviserit, una se etiam, quamquam non fuerit votorum compos, discessurum sine aliqua in nos offensione. Quæ quidem candide intellecta faciunt nobis ad respondendum aditum aliquanto faciliorem. Atque ideirco ut adventum tanti Principis in regnum nostrum negare nolumus, ita ut res jam sunt, nec maturare, nec provocare possumus. Et certe ex animo dolemus ita rem sese habere ut, quia nemini volumus spem aliquam voti potiundi in hac actione matrimonii concedere, ideo cogimur temperare nos ab ea animi nostri benevoli abunda et locuplete significatione quam alias multis nominibus in familiam illam Austriacam a nobis præstari cupimus. Restat igitur ut velit Serenitas Vestra hac in causa prudentia sua uti et id Cesareæ Majestati, illustrissimoque Archiduci consulere quod videbitur maxime consentaneum, ne autem, ut non veniendo sua, aut ut veniendo nostra intelligatur diminuta amicitia, quod quidem utrumque esset nobis sane acerbum, nam ut nemini unquam spem aliquam scienter dedimus voti hoc in genere optandi, ita in omni alio amicitiæ genere neminem principem Cesareæ Majestati, suæque familiæ, unquam anteposuimus. In quam quantopere sumus devotæ, eadem intelliget, quandocumque nobis occasio fuerit oblata.

Deus Optimus Maximus Serenitatis Vestræ dignitatem, famam et honorem augeat.

Ex Regia nostra Westmonasteriensi, tertio die octobris, anno Domini M. D. LIX.

Vestræ Serenitatis soror et consanguinea amicissima.

Elisabeth R.

(*Archives de Simancas, Estado,* Leg. 812.)

por poder tomar por alli socorro y tener aquel lugar que es la cabeza del reyno, como V. S. sabe.

Yo beso las manos a V. S. por la merced que me hace en mis negocios. Plegue a Dios que aproveche el acordarlo V. S. y que se mude el mundo, como V. S. dice que podra ser. He recibido los tratados matrimoniales; plegue a Dios que sean necesarios! Si aqui aportare la nao de Simon Grasso por quien Garcilaso escrive a V. S. yo tendre cuidado de procurar lo que fuere necesario para su buen pasage. Lo que yo tengo que suplicar a V. S. agora y siempre es que me tenga colocado en el lugar del mayor servidor que tiene en ninguna parte del mundo, porque, aunque hay otros mas aparentes, ninguno hay que mejor conozca su obligacion que yo, y aunque soy filosofo y pienso serlo toda mi vida, ninguno habria que me hiciese ventaja en hacer lo que fuese servicio a V. S. y de su casa Ilustrissima. Esto he querido decir porque V. S. en su carta me hace ofrecimientos y nuevas mercedes, como si las que me ha hecho despues que me tiene por su servidor, no bastasen para tenerme obligado toda mi vida.

Nuestro-Señor, etc.

De Londres, a 3 de Octubre 1559.

(*Archives de Simancas, Secret. de Estado.* Leg. 812, fol. 229. Cf. Leg. 812, fol. 120, avec la date du 2 octobre 1559.)

CCCCXL.

Thomas Gresham à Cecil.

(Anvers, 3 octobre 1559.)

Emprunts de la reine d'Angleterre à Anvers. — Son ami Gaspard Schetz, facteur général du roi et membre du Conseil des Finances, lui a promis que la Régente publierait un édit sur le cours des monnaies, dont il résultera pour la reine d'Angleterre un avantage d'au moins 2,000 livres sur les 95,000 livres qu'elle a à payer à Anvers aux mois d'octobre et de novembre. Gresham a promis à Schetz, au nom de la reine d'Angleterre, de lui donner six cents couronnes.

(*Record office. Foreign papers. Queen Elizabeth, Calendar*, t. II, n° 18.)

CCCCXLI.

L'évêque d'Aquila à la duchesse de Parme.

(Londres, 5 octobre 1559.)

Il est convaincu que si l'archiduc arrive de suite, il obtiendra la main de la reine. Nécessité de lui adjoindre un bon conseiller. — Il serait bon de ne pas insister sur le refus qui a été opposé à deux demandes de la reine.

Por la copia que aqui embio a Vuestra Alteza de lo que escrivo al Emperador, entendera lo que aca pasa en el negocio del serenissimo Archiduque su hijo, en el qual lo que puedo decir conforme a lo que yo siento y a lo que juzgmos todos los que tenemos las manos en el, es que, si el Archiduque viene, ninguna duda ay sino que se concluyra luego y si debaxo desto no hay alguna gran celada. que yo no veo como pueda ser, ni para que las muestras aca son todas tales que nos hace estar contentos y con temor que no seamos nosotros, por quien quede, y ansi oso escrevir a Su Magestad Cesarea lo que Vuestra Alteza, y al rey nuestro señor escrivo lo mismo [1]. Bien se que

[1] Cette lettre était conçue en ces termes :

Sacra, Catolica, Real Magestad.

De la partida de Vuestra Magestad de Flandes y llegada a salvamento a España he sido avisado por las cartas de V. Md de veinte y cinco de Agosto y ocho de Setiembre, y he hecho con la Reyna el oficio que por ellas se me mandava, de lo qual he holgado mucho como lo escrive a V. Md.

En el negocio de su casamiento havra V. Md visto lo que yo escrivi a Madama la duquesa de Parma a nueve del pasado, que era lo que hasta alli avia en ello de nuevo. Lo que despues aca se ha hecho, vera V. Md por la copia de la que agora escrivo al Emperador, la qual es tan difusa que me queda aqui poco que decir, sino es en un articulo del qual no he querido escrevir nada a Su Magestad, temiendo que le pudiera causar algun scrupulo el qual pudiese aprovechar poco y dañar mucho a la buena conclusion deste negocio. En la ultima audiencia que la Reyna me dio, porfiando yo con ella y persuadiendola a que se contentase de la venida del Archiduque, me dixo que ella no osava hacerle venir porque temia que no se descontentase della, y diciendole yo que esto no podia ser, siendo ella tan bien dotada de la naturaleza, y otras cosas a este proposito, me replico que ya podria ser que no le descontentase lo que viese, y le descontentase lo que oyese decir della, porque yo sabia que en su reyno habia gentes que se holgavan de decir lo que se les antojaba della, lo qual me dijo con alguna señal de verguenza. Yo le respondi que no estaba tan mal informados los que tratabamos de los negocios del Emperador, que dexasemos de saber algo de lo que importava que se entendiese en ellos y que podia Su Magestad creer que, si alguna cosa hubiese aqui que al Archiduque no le cumpliese oyr o entender, no se trataria de su venida, y que, si esto era asi, podia entenderlo ella de la cuenta que Vuestra Magestad avia hecho siempre della y de la opinion en que la ha tenido y procure de desacer aquella platica quanto pude, mostrando

me pongo a gran peligro, pero, como no diga en hecho un punto ni mas ni menos de lo que pasa y de lo que yo conozco, se que sere escusado de temeridad, porque de ruyn juicio yo me acuso a mi mismo y conozco mis faltas. Yo di la carta de Vuestra Alteza a la reyna, la qual tomo con los agradecimientos que se suelen. La que yo pedia de V. A. en que se le escriviese algo de la venida del Archiduque, vera Vuestra Alteza si importa que se embie. Yo pienso que, aunque holgaria que Vuestra Alteza le escriviese sobre

que no havia para que tratar de aquello. Conosci que recibio contentamiento porque debia de temer que si el Archiduque entendiese algo de estas vanidades que della se dicen aqui que se dicen hontas, se podria aprovechar dellos contra su honra della, caso que el matrimonio no se hiciese, y aunque no me peso deste miedo porque pienso que no sera sin provecho, todavia me parescio por todos los demas respectos, decirle que a mi me pesaba mucho que Su Magestad tuviese tales ymaginaciones y que pensase que el Archiduque era hombre que havia de pensar otra cosa que servirla en qualquier acontecimiento, o que se casase con el o no, y que aquellas consideraciones no eran convenientes a la qualidad y estado della, ni a la del Archiduque. Esta diligencia havia hecho otra vez, hablando comigo Milade Signe, sino que yo pense entonces que se quexava de los emulos que su hermano tiene, en fin ella queda sin sombra ninguna de que se crea della cosa que no se deva, y yo con gran; esperanza de que esta curiosidad no la tendria sino pensase que este casamiento havia de tener efecto, lo qual he querido escrevir a V. M^d^ porque ninguna cosa de las que en este negocio pasaren dexe V. M^d^ de entenderla. En los demas pues V. M^d^ vera lo que escrivo al Emperador, no tengo que decir sino solamente que deseo que si el Archiduque viniese y este matrimonio se concluyere, venga tan aperecebido en lo de la religion y tan bien acopañado que se consiga el fin para que principalmente se deve desear su venida, que es el servicio de Dios, sin el qual lo demas puede durar poco y que no pueda la Reyna hacer del lo que dice que espera, que es lo que sant Pablo dice « que muchas » veces la muger fiel con su conversacion gana y reduce al marido ynfiel, » lo qual no permita Nuestro-Señor por su misericordia en este caso, pues seria al contrario de lo que san Pablo dice.

A los Irlandeses he respondido lo que el Obispo de Arras de parte de V. M^d^ me ha escrito que responda. Tengo temor que hallandose tan apretados como se hallan en esto de la religion no hayan recurido a Francia porque he oydo a estos Franceses hablar dellos con mucha aficion y con ynformacion de sus cosas. He dado dello aviso al señor de Jantonnay para que este advertido y procure de entenderlo. El secretario Eraso me escribio los dias pasados como V. M^d^ me habia hecho merced de mil ducados de pension sobre la yglesia de Placencia, y otros mil de ayuda de costa, entretanto que V. M. mandava resolver lo del entretenimiento que se me ha de dar habiendo de estar aqui. Yo beso humilmente las manos de V. M^d^ por lo uno y por lo otro, con lo qual y con lo que yo pudiere todo procurare de servir a V. M. como devo mientras me durare la vida, y porque Eraso me dice que V. M^d^ mandaria resolver lo deste entretenimiento llegado que fuese a España, suplico a V. M^d^ se tenga consideracion a lo mucho que he gastado aqui y gasto, lo qual hago solamente por parecerme que asi conviene al servicio de V. M^d^, cuya Real vida y estado guarde y prospere Nuestro-Señor por muy largos tiempos con acrecentamiento de mayores reynos y señorios en su servicio.

De Londres, cinco de Octubre 1559.

(*Archives de Simancas, Secret. de Estado, Leg.* 812).

ello, no se abriria mas de lo que se hace en la carta que escrive al Rey nuestro señor, de la qual tambien embio aqui copia. Yo tengo en mucho el haberme hablado tan claro su secretario en las necesidades del reyno y los otros negocios, como por la carta del Emperador vera Vuestra Alteza, porque esto es en lo que yo me fundo y lo que espero que ha de traerla a este casamiento. Soy cierto que no es materia en la qual ellos mostrarian franqueza si no la tuviesen, aunque tampoco muestran tanta que no digan que piensan defenderse. Plegue a Dios que esto sea causa de que este otro negocio aya efecto, el qual es a mi pareeer de mucha importancia para la quietud y paz universal y para la religion y para todo, pero siempre tornare a acordar que el Archiduque venga apercebido y trayga quien le asista y aconseje porque de otra manera temo que se perdera y que podra mas su muger que su padre, ni su educacion de hasta aqui. En los negocios destos estados dice la Reyna que no se dexara vencer de cortesia y que asi ruegue a Vuestra Alteza que alla tengo por encomendados los deste reyno. Ella escrive a Vuestra Alteza por la licencia de los cavallos que Granada quiere sacar, y no le ha parecido mal que Vuestra Alteza no haya querido darla sin su carta, aunque eso no me lo ha dicho ella. Pienso que Vuestra Alteza no dexara de concederla desto y de lo demas que piden, pues es poca cantidad, en esta cuyuntura, no seria bien alterarla, que segun ella es sensetiva, lo haria facilmente. Las cartas que Vuestra Alteza escriviere en frances para la Reyna, yo pienso que las entendere medianamente, y aqui en casa habra quien sepa ayudarme. Si fuere servida Vuestra Alteza que de aqui adelante escriva en Italiano, podre hacerlo tambien, porque naci en aquella tierra.

Nuestro-Señor guarde y prospere su serenissima persona y estado por muy largos tiempos.

De Londres, 5 de Octubre 1559.

(*Archives de Simancas, Secret. de Estado*, Leg. 812.)

CCCCXLII.

L'évêque d'Aquila à l'évêque d'Arras.

(Londres, 5 octobre 1559.)

Phrases prononcées par la reine et Cecil sur le mariage avec l'archiduc. — Affaires d'Irlande. — Préparatifs belliqueux contre l'Écosse. Il lui répugne de croire que c'est dans ce but que la reine chercherait à tromper le roi, car il est de son intérêt de pouvoir, en épousant l'archiduc, calmer les catholiques anglais. — Il engage la régente à user de beaucoup de courtoisie vis-à-vis de la reine. — Grands besoins d'argent de l'évêque d'Aquila.

Muy Ilustre y Reverendissimo Señor. Con el ordinario de Anveres escrivi a V. S., tres dias ha, dandole aviso de las esperanzas con que aca se vive, de las quales no nos quiere a mi sacar esta señora habiendoselo yo suplicado harto pero no hay quien la saque deste juigo en que anda y dice claramente que no conviene que ella diga mas porque no seria su honor y no niega lo demas. Yo me atengo al miedo que tienen que prometo a V. S. que nunca pense que tan a la clara me lo confesara Cicel, el qual, aunque veo que no huelga deste negocio y que deve de venir en el tirando por los cabellos, todavia dice que hara en el quanto pudiere y que nos ayudara a que la Reyna se resuelva. Ella dice a sus mugeres las que le demandan que como ha de hacer si su marido fuese Papista, que Dios por ventura permitira que ella le gane como dice San Pablo, y alega luego el lugar de aquella *epistola ad Corintios*. Cierto a mi me hace miedo, y no puedo dejar de replicar esto en todas mis cartas porque si aqui se nos estragase el Archiduque seria mas mal del que parece, Dios que lo ha de guardar lo encamine.

Aunque a los Irlandeses les he dado una respuesta harto blanda y que les podria tener en alguna esperanza. Temo que viendose apretados en esto de la religion habran ydo al Embajador de Francia con su demanda porque visto hablar a uno destos Franceses mucho en favor dellos. Yo lo aviso a Mons. de Chantoney para que este alla sobre el aviso, y tambien le escrivo de como la Reyna manda embiar gente en la frontera y hacer naos y adrezar a gran priesa. Hame pasado por el pensamiento si podria ser que estos quisiesen abiertamente dar favor a los rebeldes de Escocia y que estas platicas con nos otros fuesen entretenimientos, pero no puedo estar en ello porque repugna a toda razon, porque demas de otros muchos respectos seria meter las armas en las manos a los catolicos de aqui, lo qual no le cumple a la Reyna en ninguna manera, antes si por alguna via puede tenerlos quedos es con este casamiento y con darles un Rey que entiendan que ha de ser catolico, aunque ella procurara que no le sea. Esta consideracion se que

no ha desagradado a alguno de los que estan cabe ella. No querria en ninguna manera que se dexasen de dar estas licencias que Granada pide, pues la Reyna ha escrito a Madama por ellas, porque, segun esta es puntosa, seria materia para revolver todo un mercado, y aun me parece que, en las cartas que Madama le escrive, anda examinando las cortesias.

Yo paso la mayor necesidad del mundo porque gasto quinientos ducados cada mes y devo cerca de quatro mil y no se donde volverme mas de lo qual yo no saco otro provecho que trabajar en buscarlos, y, si yo pensase que podia dexando de hacer esto servire Su Magestad, yo holgaria de hacerlo, pero ya ve V. S. si andando en estos negocios y teniendo huespedes y esperando otros puedo hacer menos. Por amor de Dios, suplico a V. S. que, quando scriviere a España, acuerde a Su Magestad la resolucion de mis negocios que yo me contentare que lo que me ha de dar en diez años, me lo de agora para que se gaste aqui en su servicio, y yrme yo despues a comer yervas en un yermo, pues de aqui adelante sabre muy bien con que condiciones he de entrar en embajadas.

Nuestro-Señor vida y estado de V. S. guarde y acreciente como sus servidores deseamos.

De Londres, 5 de Octubre 1559.

(*Archives de Simancas, Secret. de Estado.* Leg. 812, fol. 132, et 814, fol. 99.)

CCCCXLIII.

Emprunts de la reine d'Angleterre à Anvers.

(5 OCTOBRE 1559.)

Sommes reçues et payées par Gresham.

(*Record office. Foreign papers. Queen Elizabeth, Calendar,* t. II, n° 57.)

CCCCXLIV.

L'évêque d'Aquila à l'évêque d'Arras.

(Londres, 9 octobre 1559.)

Affaires d'Irlande. — La reine a fait replacer le crucifix dans sa chapelle; on dit qu'il en sera de même dans toutes les églises d'Angleterre. Vive émotion qui en est résultée à Londres. — Les Français paraissent soutenir les prétentions du prince de Suède, mais la reine n'en veut pas.

A seis deste escrivi a V. S. todo lo que se ofrescia en los negocios de aqui. Despues recivi su carta de 27 del pasado; y porque estas letras que van con el ordinario, van con peligro de perderse, respondere menos abiertamente de lo que yo querria en el negocio que V. S. entendera. A dos de Julio escrivi a Su Magestad como habian llegado aqui dos hombres que habian propuesto aquel negocio del qual embie un papel de mano de uno dellos a Su Magestad. Despues por quantas cartas he escrito, siempre he solicitado la respuesta de ello, la qual nunca se me embio. Entretanto uno destos hombres enfermo y murio; el otro viendo que yo andava muy recatado y conociendo que no me fiava del, me propuso que porque Su Magestad no se uviese de resolver en una cosa de tanta importancia por tan poca autoridad como la suya, se contentava que Su Magestad enviase un hombre a su tierra, al qual el haria compañia para que pudiese presencialmente informarse de las voluntades de aquella gente y estado de aquella tierra, torne a escrivir esto a Su Magestad, y tampoco se me respondio a ello. En todo este tiempo yo no he procurado sino de certificarme de la intencion deste hombre, y con efecto el trata verdad, y con todo esto, ni en escrito, ni de palabra, el no tiene de mi cosa que sabida por la Reyna me pueda dañar en un pelo, y yo del tengo muchos papeles de su mano. A cinco de Setiembre, V. S. me escrivio de Anvers que la voluntad de Su Magestad era que no se tratase mas desta materia y acusara una carta de Su Magestad sobre esto, la qual yo nunca he visto, ni suya, ni de hombre de la corte sobre este negocio. Yo respondi conforme a esto y despedi de mi a este hombre procure de hacerlo con toda la blandura posible y de mio le console quanto pude, pareciendome que despues de tanto tiempo no debia embiarle desesperado. Quedamos muy amigos, y prometiome de venirme a ver algunas veces y hacerme saber como pasavan las cosas de la religion en su tierra, lo qual yo le rogue. Despues no le he visto mas, y porque vi el otro dia que uno destos Franceses hablava en los negocios de aquella tierra con buena informacion y algo favorablemente, temo, como escrivi a V. S., no haya habido recurso a ellos. Agora con la carta de V. S. yo procurare de tornarle a meter en el juego y entretenerlo todo lo posible,

pero la prisa que se les da en lo de la religion, me hace temer esto otro. Entiendo que resisten con toda la determinacion del mundo. Plegue a Dios que lo de aqui se remedie con este casamiento, que no remediandose por esta via y habiendose de venir a otros remedios, de grande importancia seria este negocio, aunque para otros efectos no seria de mucha, como lo escrivi a Su Magestad en la primera carta mia.

El jueves queriendo la Reyna hacer desposar a una criada suya en su capilla mando que se pusiese en el altar un crucifijo y unas velas, por lo qual huvo tanto ruido entre sus capellanes y los del Consejo que dejo de hacerse lo que la Reyna mandava aquella. Tarde el sabado a visperas fue hecho, y el domingo huvo vestimentos y clerigos revestidos como nosostros usamos, y fue tanto el concurso de la gente a palacio que huvo quien dudase que habria tumulto en la ciudad. El caso es que los crucifijos y vestimentos que un mes ha se quemaron publicamente por orden de sus comisarios, se han tornado a recibir en su capilla, y lo mismo sera en lo demas del reyno. Placera a Dios que de aqui a ocho dias haya otra invencion! Yo pienso que esto lo hacen de puro temor por apaciguar algo a los catolicos y entretenerlos pero las cortesias que se hacen por fuerza, como son argumento de temor y no de amor suelen dañar mas que aprovechar. En este otro negocio del Emperador todavia se vera ella en decir que esta irresoluta y nosostros en creer que no es asi. Esta con Franceses malissimamente, y dicen que ellos que hacen profession de tan finos, podra ser que seran los engañados. Otra cosa no se entiende de nuevo por el reyno, ni de Escocia la hay. Franceses conversan mucho con este hijo del Rey de Suecia y con su embajador. Pienso que es lo que Sicel me dixo que les dan animo para que traten de este casamiento, pero es cierto que no haran nada porque este hijo del Rey que ha venido aqui, es ridiculo a la Reyna y a todos los de su casa.

Yo beso las manos a V. S. por el favor que me hace con Su Magestad y con Madama para que Su Alteza haga lo mismo. Todo lo he menester segun alla son perecosos y yo poco importuno. La cifra ordinaria con los ministros tengo, y quando V. S. mandare escrivir con el ordinario, podra mandar usar della porque es muy ruin recaudo el que se da a las cartas. Al señor de Chantonay no escrivo por no tener cosa nueva mas de que anoche llego aqui monsieur de Charouge gentil hombre de la camara del Rey de Francia a tratar de trocar estos rehenes.

Guarde Nuestro-Señor y prospere la muy ilustre y reverendissima persona y estado de V. S. como su servidores deseamos.

De Londres, a 9 de Octubre 1559.

(*Archives de Simancas, Secret. de Estado*, Leg. 812, fol. 137, et 814, fol. 98.)

CCCCXLV.

Chaloner à Cecil.

(Anvers, 13 octobre 1559.)

Bruits divers. — On parle d'une rupture avec la France. — Le roi en Espagne. L'inquisition. Mesures que l'on dit avoir été prises contre Ruy Gomez, Gonzalo Perez, Luiz Quixada et d'autres. — Nouvelles de Rome. — Envoi de blasons.

Sir, with my duest commendations. It may like you t'understande that the xxvijth of August laste paste, and the laste of the same, the ij^{d} of September folowing, the xviijth, xixth, xxjth, xxijth and xxixth of the same monthe I depeached letters hence partly unto the Quenis Majeste and partly unto yow, of all the whiche, because hitherto I have received no maner answer, I canne not telle whither all the same have comme to your hands, alwayes esteeming that perchance when moste parte of those letters arrived, ye were not present at the Court, or els sithens have not had good oportunite or cause of writing backe, other affaires empeaching. Notwithstanding for some respects I would have been right gladde ere this tyme to have knowne the Quenis Majestes pleasure in some cases by those letters touched, whiche yet still I looke for, like as (with your perdone) I must confesse I would have been right gladde in the meane tyme to have herd somwhat from Her Highnes or you, Sir, for myne addresse, if ought in me here be not so well allowed or accepted, as my pore good will from the bottome desireth to th'end hereafter I might redubble the same.

For in dede, like as (I thincke) you know my open nature, not muche standing apon other respects then simple meaning, so in case I wishe, by your good admonition, what were further desyred to be amended or added in me, I trust I would shew my self to be a good scoler having no other scope then to serve well and agreably : wherefore, with this my kynde of jelouzie proceding of this loving dreade, I trust your goodnes and gentilnes will beare to accept it well.

The very expectation for letters dayly furth of Ingland, supposing some matter thereby shuld be further ministred unto me, hath partly caused me a season to staye my writing, howbeit in dede no grete occurents have in the meane tyme come to my knowlege wourthie any speciall advertisement. Namely seing of muche sayenges and brutes here flyeng, where I have no grete confirmed grounde, me thinkes I ought to write with respect. So where it is here saide that the going of the new espouse into Spaine (I meane the Quene Catholike) is differred untill the begyning of Marche next, adding therunto the slowe rendring, on either part, of the forts (St-Quintin, as I here, being

lately eftesones renforsed with vitailes and artillerie). It makith men here mutter as if perchance the King Catholike would not procede with the bargaine. Others suppose her going is differred, until the King have establisshed and reformed suche affaires in Spaine, as now through his long absence ar growne to importance, namely for the cause of religion. Wherein by hole concurse of reports it shuld appere that he and his are moste breemly and earnestly occupied, with muche and right severe assistance to those of the Inquisition, who (by that I learne) so zealously procede as already there ar apprehended a muche greter nombre (I dare not saye) above two thowsande of all sorts, menne, womenne, noble, unnoble. What I wrote of the Duke of Najareths bones, is true. Th'archebushope of Tolledo already condempned, apon his appeale to Rome, is kept in prison.

I wonder, and wotte not what to saye or write of that is here bruted, *videlicet* that Ruy Gomez the Kings best favorite shuld be committed to prison, some saye for the matter of hunting, for whiche Santoya was in displeasure ; but others affirme it is by authorite of th'Inquisition. If he be so imprisoned, I rather thincke it is of envye and court malice, for many of the grete do not broke his gretenes, namely the Duke of Alva, and, the other being but a Portinghal, may passe by the Proverbe, *ut canem cedas*, etc., and the King hath *faciles aures*. The like is also bruted by Gonzalo Perez the secretarie, by Don Luiez Quixada, some tyme Mayordome to th'Emperour, and certaine others menne and womenne of bludde and reputation. But, as I herd hereof more then tenne dayes paste, so I canne not affirme ought for certaine, save that th'inquisitours in Spaine be *Domini Dominantium*, not without grete indignation of the people. But of theis things I shall travaile to gather a more certaintie.

From Rome no late advises have come, saving that a Spanishe Cardynal de la Cueva by slye und secrete practises had gaigned xxviij^te voices, well nye Pope, if Cardinal Ferrere had not stayed it in tyme. It apperith there is hard hold amongs them.

Whiles I tarye to have the armes of the knights of the Toyson well sett furthe, as ones or twise doon, I have not liked, but now at last have the same to some purpose, and wiles I loke to have the hole order of the Toizon and that also of Saint-Michel, with the Chapiters also of the Toizon from the begynning, and other like things, already promised me, in writing, and that in short space, I shall require you, Sir, not to thincke long, seing I trust within fewe dayes to acquite my promesse *cum fænore*.

Mr Governour maketh haste awaye. And thus for the tyme I take my leave with my moste herty farewell to you and to my Lady, if it so like you to have me recommended.

From Andwerp, this Friday morening the xiij^th of October 1559.

Your Mastership's most assured so bounden.

TH. CHALONER.

(*Record office. Foreign papers. Queen Elizabeth, Calendar*, t. II, n° 78.)

CCCCXLVI.

Le comte de Feria à l'évêque d'Aquila.

(Malines, 14 octobre 1559.)

Depuis que le roi a confié à l'évêque d'Aquila le patronage des affaires des Pays-Bas, il ne lui a pas écrit; car il lui en coûterait trop pour raconter la manière dont le roi menait ses affaires. Il est à espérer qu'en Espagne il ouvrira les yeux et que l'on saura quels sont les chrétiens et quels sont les hérétiques. — Ce qu'il a fait pour servir les intérêts de l'évêque d'Aquila. — Il désire qu'Élisabeth prenne un bon parti; mais il ne sait que trop ce qu'est cette femme et ce que sont ceux qui l'entourent. — Faiblesses des princes ses voisins. — Il ne sait rien du voyage de l'archiduc. — Naissance d'un fils. — Projet de départ pour l'Espagne. — Il y a lieu d'obtenir une prolongation de congé pour lady Dormer. — Motifs de le ménager. Son but secret. — Nouvelles de Rome. — Prohibition de certains livres en Espagne.

Despues que Su Magestad entrego a V. S. al braço de Flandes, sin querer dexalle proveido como yo quixera o a lo menos como fuera razon, no le he escrito porque verdaderamente cada vez que me acuerdo de lo que con V. S. se ha hecho, me da pena que no la se disimular, y, por no menear materia de enojo, no quiero pararme a contar de la manera que Su Magestad trato todos sus negocios aquellos dias antes que se fuese, y aun tuviera por de poca importancia que lo pagaramos nosotros y no el y la negra de la republica. Plega a Dios que ya que se a cavato la vogla con ir a España, abra los ojos, lo de alla anda de mala manera porque ha de venir la cosa a que no sepamos quales se an de tener por cristianos o quales por ereges. Yo todavia, hasta saber mas, no creo mal del arzobispo, ni de su compañero, ni del arzobispo de Granada, que escriven aora que le an llamado los inquisidores: lo que me saca de juicio es ver la vida de los reos y la de los jueces, y aun el juicio de los unos y de los otros. Con el primer correo de España ternemos nueva de lo que pasa. Yo escrivi a Su Magestad con Juan Gallego que partio de aqui a los nueve deste, acordandole la necesidad en que V. S. se hallava y la razon que avia para proveelle, y hize que Madama escriviese muy caldamente, y tambien escrivio a los del Consejo sobre ello; no se si podran mas nuesos pecados que la bondad de Eraso. Al viserey de Napoles escrivire en conformidad de lo que V. S. quiere, con la primera comodidad que aya, y siempre que yo pueda servir a V. S. en alguo, lo hare con entera voluntad cierto. Mucho querria que esa muger acavase de devanear y tomase algun buen partido, aunque por otra parte creo lo que deseo quando me acuerdo la pieça que ella es y los que la guovernian. E visto las cartas que V. S. ha escrito a Madama y al Emperador y dicho sobre el negocio mi parecer porque Madama me lo

mando, paresceme que el Emperador hasta aora no quiere dar licencia a su hijo para que venga, y, por decir la verdad, no me persuado a que hace mal, ni creo que esa se casara, ni dexara de casar con el, quando la cosa solamente viniese a parar en su venida, sino que la pura necesidad le hara abrir los ojos y casarse, aunque la floxedad de estotros principes sus vecinos le den lugar a que no se reconozca, y, con todo quanto dicen milort Roberto y su hermana, no creo mas que el primero dia en quanto a tener por cierto que la Reyna no para en otra cosa que en la venida del moço. A mi señora me ha nascido un hijo muy sano y muy grande, sea Dios loado por ello. La Condesa esta aun en la cama, pero va bien para la disposicion en que esta. No pienso partir de aqui hasta que sean pasados los frios del invierno, y para estar con comodidad es menester que V. S. nos negocie de la Reyna que de licencia a su aguela de la Condesa por otros seis meses mas y a Clarencis tambien a se de pedir de mi parte a milort Roberto y a su hermana y avisalles de que Sicel estara mal en el negocio, y suplico a V. S. que lo negocie con autoridad, dandoles a entender que es bueno tenerme contento, aunque sea vanidad decillo yo asi, pero yo juro a V. S. que mientras viviere e de procurar aquello que V. S. sabe, y lo que no se hace un dia se hace otro. Es menester que esta licencia se aya con brevedad porque se cumple la que agora tienen por Navidad, y ay poco de aqui alla. Tambien querria que V. S. me cobrase del Almirante un perro de sangre que me mando y otro de milort Roberto, porque los e menester para cierto presente. No tenemos nuevas que escrivir a V. S. porque lo de Roma va a la larga, y de España no ay otras sino la memoria de los libros que an vedado que ira con esta, y guarde Nuestro-Señor la ilustre y reverendissima persona de V. S. como desea.

De Malinas, XIIII de Otubre.

(*Archives de Simancas, Secret. de Estado,* Leg. 812.)

CCCCXLVII.

L'évêque d'Aquila à la duchesse de Parme.

(Londres, 15 octobre 1559.)

Les dispositions d'Élisabeth semblent favorables en ce qui touche son mariage avec l'archiduc. Elle se réjouit d'apprendre que ce prince se rendra en Angleterre. Ce qu'elle a raconté d'un entretien avec les envoyés du roi de France. — Il serait utile que le roi se prononçât avec énergie. Il engage la régente à l'éclairer de ses conseils. — Motifs pour retarder l'envoi du comte d'Helfenstein.

Con un criado del Emperador que partio de aqui a seis deste escrivi a V. A. y le envie copia de lo que escrivi entonces a Su Magestad Cesarea, con lo qual entenderia V. A. lo que pasava en los negocios de aqui hasta aquel dia. Aora escrivo al Rey nuestro señor una carta, cuya copia me escusara si en esta no soy mas largo, pues con decir a V. A. que de todas las partes y de todas las maneras nos vamos confirmando cada dia mas en que la voluntad de la Reyna esta buena, en este negocio del Archiduque dire en suma todo lo que hay en ello. Ayer diximos, el Embajador del Emperador y yo, a la Reyna que el Archiduque vendria, y por mas que quiso no pudo encubrir el placer que de ello huvo, menos recatada de lo que suele, hallela que habia, como ella dixo, escaramuzado con el Embajador de Francia y con aquel gentil hombre de la camara del Rey que ha venido a visitarla que se habia ido a despedir della : la causa habia ido porque preguntando ella por nuevas de Escocia, se las dixeron y añadienon que ya Su Magestad las devia de saber, a lo qual ella dice que respondio que no era del consejo del Rey de Francia para que hubiese de saber lo que a ellos les tocava, y tras esto dice les dixo otras cosas en colera, y me dixo que estuviese yo seguro de que no la enganarian con palabras. Tambien me dixo que, aunque Franceses favorecian al Rey de Suecia en el negocio del casamiento de su hijo, lo qual hacian por estorvarnos el del Archiduque, no le eran nada amigos en otro articulo, que pienso es lo que el Conde de Mansfeld nos han dicho que Hanz Guilem desea hacer contra al dicho Rey de Suecia, en lo qual Franceses no deven de querer interponerse. Yo veo que todos estos andan confusos y con poco fundamento. Si Su Magestad quiere hablar con la Reyna mas apretadamente que hasta aqui, pareceme que hara lo que quisiere, pero si les da tanto tiempo que acaben de concertarse, no havra despues a quien dar la culpa. Espero que Su Magestad mandara mirar lo que conviene en ello y provierlo, y que V. A. le dara en ello su parecer que, soy cierto, sera prudentissimo.

El Conde de Helfestain habia de partir al principio deste mes de Inspruq para aca. Las instrucciones que trae, son de lo que en la conclusion deste matrimonio havra de hacerse, y porque, aunque no es tiempo de tratar desto y su venida aqui no es necesaria para lo que agora se hace, me parece que seria bien que el Conde aguardase al Archiduque para que entrase mas disimuladamente, el qual piensa que no dexara de venir quando el Emperador reciba las cartas que con aquel su criado se le escribieron. Pareciendole a V. A. que esto sera bien, podra siendo servida mandarle aguardar [1].

De Londres, xv.

(*Archives de Simancas, Secret. de Estado.* Leg. 812.)

CCCCXLVIII.

L'évêque d'Aquila à l'évêque d'Arras.

(Londres, 15 octobre 1559.)

Propositions des Irlandais. Réponses qui leur ont été faites.

Con el ordinario pasado escrivi a V. S. en que terminos estava el negocio de Irlanda. El dia siguiente vino aqui aquel hombre que le solia solicitar y me dijo como tenia cartas de sus amos, por las quales se maravillavan de la tardanza de la resolucion deste negocio y decian que pensavan embiar a España para saber la resolucion, avisavanle de como el virrey de alli no havia osado proponer en el Parlamento la mutacion de la religion, lo qual pensavan que habia de ser primero que se propusiese, y estan determinados de resistir totalmente a ello si se propusiese. Tambien le escriven que el señor de Onel [2] teniendo una diferencia con el virrey nunca quiso venir a Dublin a hablarle sino

[1] Ce fut probablement la copie de cette dépêche qui fut jointe à une lettre de Marguerite de Parme au roi : « Vostre Majesté, lui écrivait-elle, verra en quel estat se treuve la disposition de la royne d'Angleterre au faict du mariage avec monseigneur l'archiduc Charles et comme la dicte dame continue » de vouloir veoir le dict seigneur préallablement que de s'obliger à riens. » Elle ajoutait que le baron Preyner et l'évêque d'Aquila étaient d'avis de retarder le voyage du comte d'Helfenstein en Angleterre jusqu'à ce que l'on sût si l'empereur permettrait à son fils de se rendre secrètement à Londres. Il importait de connaître à ce sujet l'opinion du comte de Feria « qui est si parfaitement informé de » l'estat du royaume. » (Gachard, *Correspondance de Marguerite de Parme*, t. I, p. 50.)

[2] O'Neil.

que el virrey fuese donde el estava, y asi se huvo de hacer entre otras platicas que pasaron colericas. Le dixo que era un mozo inconsiderado y que se fuese a gobernador ingleses, que no era para governador a los de aquella tierra. Oydas estas nuevas, pregunte a este que pensavan hacer. Dixome que lo mismo que antes y aguardar a ver el fin destos negocios y que el habia escrito a aquellos señores lo que yo le habia respondido, que contenia tres cosas : la primera que Su Magestad les agradecia la buena voluntad con que acudian a el en sus necesidades y la confianza que del tenian, de lo qual se acordaria siempre para hacerles toda buena obra, la segunda que siendo la Reyna de Inglaterra tan amiga y confederada de Su Magestad como agora esa, no podia Su Magestad, sin faltar a su fe y honor, entender en negocio que fuese contra ella y contra la conservacion de su reyno, la tercera que yo decia que si viniese tiempo en que Su Magestad no pudiese por culpa de la Reyna conservar esta amistad sin perjudicar a su conciencia y a sus cosas, que entonces Su Magestad holgaria de dirlos a ellos siendo tan buenos cristianos y favorecer y defender la religion en aquel reyno como ellos lo suplicavan. Esto dice que se les ha escrito, que es lo que yo le respondi a el, y dice que ha añadido de suyo que en ninguna manera desistan, ny desperen hasta ver con quien se casa la Reyna porque, como esta tan publico esto del Archiduque Carlo, todos estos catolicos esperan que este negocio ha de redimirlos. Oydo esto, quise entender si este habia hablado a Franceses y le dixe que si yo quisiese embiar agora un hombre a Irlanda, como ellos me lo han propuesto, para entender la voluntad de aquellos señores y ynformarme de las cosas del reyno, si se atreveria el a llevarle y acompanarle. Me respondio con la mayor alegria del mundo que plugiese a Dios que yo quisiese hacerlo porque el no aguardava aqui cosa, de lo qual entendi que no habria hablado a Franceses, que es cosa de que yo temia mucho. Quedamos que el tornaria a escribir que estuviesen firmes y unidos porque podria ser que yo tuviese comision de embiar esta persona porque yo habia replicado a Su Magestad y suplicadole se contentase de entender las voluntades de aquellos señores, pues esto no perjudicava a la amistad de la Reyna. Dixo tambien que escriviria que en ninguna manera embiasen a España porque removendose mucho este negocio no fuese descubierto y porque de Su Magestad no se sacaria otra cosa de lo que yo le he dicho a el. Pareceme que esto esta bien desta manera. V. S. vera lo que Su Magestad manda que yo seguro estoy de que estos estavan quedos como no los aprieten en lo de la religion y que si viniere necesidad de promover el negocios, ellos lo oiran siempre de buena gana. Este hombre ya escrivi a Su Magestad como era una persona honesta que trata aqui en Londres, pero no rico, ni de mucha autoridad. Entiende muy bien qualquiera cosa y habla todas lenguas; dice que es hermano de un obispo de aquella tierra. Yo no se mas del, ni he curado de hacer muchas diligencias, por no saber si acertava en ello. Diceme tambien este que el Conde de Ormont que es un señor de alli mozo que se crio aqui con el Rey Eduardo

donde aprendio a ser herege, que es aquel de quien ellos temian que no vendria en lo que los otros, esta tan desdeñado de la Reyna y de los Ingleses por celos de su muger que es una Inglesa, a la qual ha repudiado por mala, que tienen entendido que vendra de muy buena gana en todo lo que sea contra estos y que asi se lo escriven en estas ultimas cartas tanto que no hay alla hombre que contradiga, con lo qual tiene V. S. entendido todo lo que hay que avisar en este negocio por execucion de lo que mandava en su carta de 27. En el del Archiduque y en lo demas de aqui, vera V. S. lo que hay por la copia de la que escrivo a Su Magestad, que embio a Madama.

Nuestro-Señor, etc.

De Londres, a 15 de Octubre 1559.

(*Archives de Simancas, Secret. de Estado,* Leg. 812, f. 148, et 814, f. 97.)

CCCCXLIX.

L'évêque d'Aquila au comte de Feria.

(Londres, 17 octobre 1559.)

Lady Sidney continue à entretenir son bon espoir. — Préparatifs contre l'Écosse. — Affaire de lady Dormer.

Francisco de Lexalde ha querido llevar carta mia para V. S., por lo qual, aunque ayer escrevi largo, a su peticion he querido escrevir estos renglones. Estos todavia nos dan buena esperança, y esta dama mas que nunca, la qual desea que su marido sea Cavallerizo mayor.

El Camarero Gulem que me solicitava por sus gajes, es muerto.

La gente que se embia a la frontera de Escocia, se embia disimuladamente por no dar a Franceses ocasion de hablar en ello antes que este junta.

El señor Ungarford me ha dicho que la señora Dormer desea que yo le haga prorogar la licensia de estar fuera del reyno, que es solamente hasta Navidad, por algun tiempo mas. Yo le he dicho que la pidire de muy buena gana, como se me embia a mandar de parte de V. S. y asi lo dire hasta tener orden de V. S. sobrello, aunque segun ha mucho que se me niega el mandarme escrivir V. S. no tengo esperança de que se me embie a mandar cosa ninguna tan presto.

De Londres, 17 de Ottubre 1559.

(*Archives de Simancas, Secret. de Estado.* Leg. 812.)

CCCCL.

Achat de munitions de guerre.

(20 OCTOBRE 1559.)

La somme à payer de ce chef à Anvers par Gresham s'élève à 48,261 livres.

(*Record office. Foreign papers. Queen Elizabeth, Calendar*, t. II, n° 103.)

CCCCLI.

Chaloner à Cecil (Extrait).

(BRUXELLES, 21 OCTOBRE 1559.)

Affaire de Grenado. — Il se plaint de ne pas recevoir de nouvelles d'Angleterre. — La vie est fort chère aux Pays-Bas. Besoins d'argent.

Having th'oportunite of this bearer, though I lately wrote unto you, Sir, by Mr Marshe, yet theis may be to th'ende ye may wekely here from me.

Seing the Quenis Majeste hitherto hath written nothing to me as well in other matters as in that, it shuld appere Her Highnes little passeth apon the matter, which if it so be, I had rather then a good deale I had never spoken in it for my pore estimation sake. Here they suppose I had no order from the Quene to speke for those horses, but only for Grenado at his instance; he lyeth here suspect, so not without danger, oone wayes or other it were good he were depeached. To Priuli and to other Italiens passeports for horses of late have, sithens that refusal, here been graunted, as secretly I understand. So consider the dealing in the Quenis case.

I am ashamed I canne make no answer to such as concerning matters in my former letters touched do loke for it at my hands. And here on every side they axed me of our inglishe newes, wherein I canne say nothing. I daily loke to receive some letters from the Quenis Majeste or from you, Sir, of whome I would be right glad at your good oportunite to here som what. I mervaile the avancement of my diets iij monthes a fore hand shuld be refused. My former warrant is very unperfecte, the avancement of my

diets aforehand costith to the Quene nothing, but my charges here it would some wayes releve. All things here ar excessively deare; but ye know Flanders of old, I would ye knew my purse as well.

From Bruxelles, the xxjth of October 1559.

(*Record office. Foreign Papers, Queen Elizabeth, Cal.* t. II, n° 104.)

CCCCLII.

Thomas Gresham à Cecil.

(23 OCTOBRE 1559.)

Dettes de la reine d'Angleterre à Anvers.

(*Record office. Foreign papers. Queen Elizabeth, Calendar,* t. II, n° 126.)

CCCCLIII.

François Burchardt à Cecil.

(ANVERS, 26 OCTOBRE 1559.)

Il a débarqué à Flessingue avec le comte de Mansfeld. On dit que le duc de Savoie est mort, et non sans soupçon de poison. Si cela est vrai, la paix ne durera pas longtemps entre le roi de France et le roi d'Espagne.

(*Record office. Foreign papers. Queen Elizabeth, Calendar,* t. II, n° 144.)

CCCCLIV.

L'évêque d'Aquila à la duchesse de Parme.

(Londres, 29 octobre 1559.)

Le refus de laisser exporter des Pays-Bas les chevaux achetés pour la reine a causé beaucoup d'irritation en Angleterre. — Entretien avec la reine et avec Robert Dudley. — Il croit que la reine épousera l'archiduc si ce prince se rend en Angleterre; mais en ce cas il faudrait donner des fêtes à la reine, car c'est sa plus grande préoccupation. — Toute l'Angleterre est irritée contre elle. — Bruits sur un complot pour tuer Robert Dudley. Les chefs des mécontents sont le duc de Norfolk et le comte de Sussex qui favorisent l'archiduc. Rôle important du duc de Norfolk. — Affaires d'Écosse. — Les ministres hérétiques sont aussi hostiles à Élisabeth que les catholiques. — Le Conseil ne se réunit plus que pour la forme; elle veut seule tout diriger.

A diez y seis deste escrivi a V. A. con correo propio todo lo que entonces se ofrecia. Despues ha tenido la Reyna aviso de su embajador de como Vuestra Alteza no le ha querido dar licencia para sacar los cavallos que ay tiene comprados, lo qual nos ha dado aca mucho que hacer porque me lo embio a decir primero milort Robert agraviandose dello con un hombre suyo, al qual yo dixe lo que V. A. me habia mandado escribir los dias pasados sobre ello, y despues vino milord Robert mismo, a quien dixe lo que a su criado y mas que me espantava que se hiciese tanto estruendo en cosas de tan poca importancia, siendo la Reyna cierta de la voluntad del Rey nuestro señor y de la de V. A. que es de hacerle todo placer y cortesia. Esto le dixe porque habia sabido que en Consejo se habia tratado dello y que el Embajador de Francia habia acudido luego a milort Robert a exagerarle el caso, aunque no hallo en el la respuesta que quisiera. Despues vino a mi el mismo Embajador a persuadirme que en ninguna manera se les devia de dar esta licencia por muchas razones, y dixome el mismo que habia hablado a Milort Robert en ello, temiendo que yo no lo supiese del otro primero. Yo dexe pasar algunos dias por no mostrar flaqueza. Despues acorde hablar en ello a la Reyna y quanto la halle mas escandalizada, tanto menos cumplimiento hize con ella, aunque todavia quedo algo satisfecha y con esperanza que la licencia se le dara. Yo he escrito a V. A. quan extraña condicion tiene esta señora y quan facil es a tomar las cosas en mala parte. Pienso que a este tiempo seria bien no hacerle desabrimiento, pues (como ella me dixo) ay se hace poca dificultad en cosas desta calidad generalmente porque cada dia vienen aqui cavallos desa tierra y naos cargadas de armas, y negarle a ella esta poca cosa parece hecho adrede.

Hablamos despues en el negocio de su casamiento, en el qual esta muy sabrosa y

regocijada, esperando el Archiduque, pero en lo demas tan incierta como suele y tan puesta en verle primero. No querria que pensasemos que sin esta venida se hara nada en este negocio, porque cierto nos engañariamos en ello y tras esto no se si nos conviene, segun lo que de la voluntad de Su Magestad tengo entendido, que la necesidad desta muger pase tan adelante que quando ella la entienda, este ya encendido el fuego en su casa y en la de sus vecinos. Tendria por acertada cosa que con esta venida del Archiduque nos resolviesemos o concluyendo este casamiento con lo qual se remediaria todo lo de aqui y se aseguraria o concluyendose con que Su Magestad entendiese la mala obra que estos le hacen y conque intencion teniendole en peligro de perderse ellos cada hora y de ponerle en condicion esos estados con lo que dello se seguiria. Plega Dios que el Emperador se haya contentado de embiarle, aquien su Embajador torna agora a escrevir con hombre propio solicitando esta venida. Yo tengo por cierto que la Reyna se casara con el Archiduque si el viene y si nosotros le hacemos muchas lisonjas y regalos con los quales tiene ella mas cuenta que con su necesidad y travajos que cierto son muy grandes, porque demas que Franceses cada dia engruesan en Escocia, donde embian aora gente de nuevo. El reyno aqui esta todo tan contra ella que los catolicos son ya los menos sospechosos, y lo que los dias pasados se dixo que tratavan de matar a milort Robert, esta ya publico, y no hay hombre que no hable en ello y le amenace. Este motin tiene por caudillos al duque de Nortfolc y al conde de Sus y a todos los mas principales los quales favorecen al Archiduque, y el de Nortfolc ha dado y da mucho que pensar estos dias a la Reyna y a Robert, hablando en sus liviandades y mal gobierno. Publicamente andan corridos de lo que pasa, y el duque mas que otros porque es enemigo de milort Robert y tiene pleito con el. Esta este duque muy de nuestra parte, y creo que viendra aqui agora para recibir al Archiduque y servirle y lo podra hacer porque es agora el que mas ruido hace en el reyno. Por todas estas causas creo y espero que se hara este casamiento, pero parece me que para asegurarlo seria bien, como escribi a S. M. estotrodia, que se diese alguna sospecha a la Reyna que le tocase a lo vivo y despertase a esta gente de su Consejo que son los que andan flojos porque la voz del pueblo y del reyno y aun de algunos dellos esta en nuestro favor. Yo he dicho en esta materia mas de lo que me toca, pero parece me que merezco ser perdonado porque, como veo lo que aqui pasa y la ocasion grande que Su Magestad tiene de servir a Dios y hacer su provecho en este negocio, no puede detenerme, ni dexar de decir lo que entiendo y replicarlo muchas veces.

El Embajador de Francia me dixo como habia habido muchas disputas entre Carrouje y la Reyna sobre las cosas de Escocia y estada aqui del conde de Haran. Dixome tambien que vendria luego mas gente de Francia a aquel reyno porque no quieren dar tiempo a que al verano se haga con mas fundamento alguna otra rebelion mayor que la de agora de la qual tienen poco miedo ya, estando fuertes, como estan,

en aquellas plazas de Lich y Dombar y en una ysla que esta junto a Lich. Con todo esto veo que traen gente quanta pueden. La Reyna embia tambien gente a las fronteras, pero es de manera que no hay quien no vea que se perderan si hay quien los quiera invadir, y entre otras cosas que andan a su desgusto hay que los predicadores hereges y obispos estan peor con la Reyna que los catholicos, y dicen mil males della hasta en los pulpitos. Tras esto no se hace Consejo sino de semana en semana por cerimonia porque todo lo quiere hacer ella sola.

(*Archives de Simancas, Secret. de Estado.* Leg. 812.)

CCCCLV.

L'évêque d'Aquila au comte de Feria.

(Londres, 29 octobre 1559.)

Remerciments pour la part que le comte de Feria prend à ce qui le touche. — Affaires religieuses. — Il ne croit point qu'Élisabeth se marie. Avantages qui résulteraient de son union avec l'archiduc. — La reine se montre très-irritée du refus de laisser sortir des Pays-Bas les chevaux qu'elle a achetés. — Il y a à Londres dix ou douze ambassadeurs chargés de rechercher la main de la reine. On annonce l'arrivée du duc de Holstein. — Le fils du roi de Suède a voulu tuer l'ambassadeur de l'Empereur. — Paroles injurieuses adressées par Pickering au comte d'Arundel. — Dudley demandera le congé de lady Dormer. — Présent fait par la reine de Bohême à la comtesse de Feria. — Éloge des dames de la cour. Elles ne ressemblent pas à la reine. — Affaires personnelles.

Beso las manos a V. S. muy muchas vezes por la merced que con su carta de xiiij deste me ha hecho, que cierto ha sido muy grande por muchos respectos, y especialement porque me doy a entender que la pena que V. S. ha recebido por los daños de la povre gente se va mitigando algo pues da lugar a tratar destas materias en sus cartas. Sabe Dios que me ha dado a mi mas congoxa saber que V. S. se dolia de mi mal que el mal mismo, aunque a la verdad la burla ha sido pesada, y no se como saldre della.

Holgaria que no fuese mayor la de los arcobispos y del buen F. Juan, que no se como pueda ser que hayan hecha cosa por donde merezcan el mal que tienen, conociendolos yo tan bien como los conozco.

Al P. confesor he embiado las cartas que me han escrito aqui algunos destos buenos

hombres, llorando la infamia destos buenos frayles para que vea el provecho que a lo de aqui ha hecho esta negociacion. Creo que aprovechara poco, pero consuelome con que enfin lo de aqui va mejor, aunque pese al diablo porque estos catholicos estan mejores que nunca, y los hereges tienen tantas contiendas entre si mismos y tantas peleas que no tienen espacio para murmurar de las persecuciones que los catholicos nos hazemos unos a otros. Belfort deshonro estos dias a Sicel sobre lo del crucifixo, y la Reyna a Sicel, por no se que y los obispos hereges andan a pleyto con ella sobre las ventas de sus yglesias y comiençan a predicar contra ella, y si contase a V. S. lo que passa, seria nunca acabar. Enfin, señor, las miezes estarian maduras si huviesse quien las viniesse a cortar, pero no veo de donde esperar a quien lo haga, sino es del cielo.

Lo que V. S. piensa del casamiento de la Reyna havria lugar en una muger que tuviese seso o conciencia, pero esta no tiene trabajo con estas cosas, y asi creo que no se casara, o, si lo hiziere, sera solamente por ver aqui al Archiduque y porque le contente. Su necessidad no puede ser mayor, ni a nosotros no conviene que la sea, porque lo que de aqui passare sera meter mano a las espadas, y Su Mag^d^ no creo que quiere esto. Lo mejor que el casamiento del Archiduque tiene, es que se retiren Franceses desta empresa y se sosieguen los animos destas gentes, catholicos y hereges, los unos pensando que sera dellos, y los otros tambien aunque en este articulo, ya se contentan todos los hereges que el sea catholico con que a ellos les dexe en su libertad, y la Reyna creo que haria lo mismo porque cierto ella esta causada destas valentias en que la pusieron al principio. Bien sera que V. S. de priesa a esta venida pues tanto importa, y este embaxador la da con embiar a un gentilhombre del Emperador a solicitarla.

La licencia dessos cavallos me da muy grande embaraço porque esta la Reyna que dize milagros, y yo no le çufro palabra que no lleve su respuesta, pero es cosa que la offende mucho y la espanta poco; y lo que yo queria que agora se hiziese con ella, es el contrario, porque la haviamos de regalar, y tras esto darle a bever xaraves de hiel con nuevas de conciertos contra ella, que es lo que ella teme.

Estamos aqui diez o doze embaxadores competidores de Su Magestad, y agora dizen que vendra el Duque de Holsteyn hermano del Rey de Dinamarca en persona que no la tiene peor que el Archiduque. Segun entiendo, el hijo del Rey de Suceia que aqui esta, quiere matar a este Embaxador del Emperador porque ha dicho que su padre es un villano y que tiene hurtado aquel reyno a la corona de Dinamarca, y ha llegado la cosa a tanto que la Reyna bive con cuydado de que no se topen en palacio porque no se acuchillen en su presencia, y yo ando inimistado por esta causa que no me faltava otro.

Los otros dias, entrando Piquerin en la capilla que esta dentro del aposento de la Reyna, le salio a la puerta el Conde de Arondel y le dixo que ya sabia que aquel era lugar de señores que se saliese a la camara de presencia, respondiole el otro que si

sabia, pero que tambien sabia que el era un discortes villano y mal mirado, lo qual oyo el Conde y sin replicar palabra se salio y dexo entrar al otro, el qual lo ha contado en publico y dexa de desafiarle por estimarle poco, aunque tambien lo deve de dexar porque el esta muy flaco.

La licencia de otros seis messes para su abuela de mi señora la Condesa pidira Milord Robert porque Miladi Sidne dize que el lo hara mejor que ella, mañana le hablare en ello, y sino quisiere hazerlo, yo la pidire de manera que a V. S. no se le haga en ello deservicio, porque con la Reyna ando muy mas a mi voluntad de lo que soliamos despues que ha visto que los clerigos no son todos ovejas como los de su tierra. Tambien pidire al Almirante y a Robert los perros y los embiare lo mas presto que yo pueda.

Beso las manos a V. S. infinitas vezes por la merced que me haze con Su Magestad y por la que me procura de Madama de Parma. Plegue a Dios que se acuerden de sacarme del trabajo en que me han puesto!

Gran ruydo ha hecho aca el presente que a mi señora la Condesa hizo la Reyna de Bohemia.

Estan estas donnas de palacio muy humildes y bien criadas, lo qual no esta su ama cierto.

Suplico a V. S. sea servido de acordarse de mandar escrivir al visorey de Napoles, como le he suplicado, porque no se passe la occasion de la provision de la plaça de regente alli que agora vaca. Y despues ha sido V. S. servido de llevar a cuestas mis trabajos y lazerias sea tambien servido de perdonar las importunidades atrueque de que no hay en el mundo quien me haga ventaja en el desseo de serville.

Hasta agora he dado el parabien a V. S. del rezien nacido, agora que se su nombre ye lo doy de don Lorenço, que me escriven que es un valiente moço. Dios le guarde y a V. S. con mi señora la Condesa muy muchos años con entero contentamiento.

De Londres, a xxix de Octubre 1559.

(*Archives de Simancas, Secret. de Estado,* Leg. 812.)

CCCCLVI.

Thomas Gresham à Cecil (Extrait.)

(Anvers, 29 octobre 1559.)

On annonce que l'archiduc Charles se rend en Angleterre. — On se montre fort irrité contre le roi de Suède qu'on traite d'usurpateur. — Avantages que présenterait le mariage de la reine avec l'archiduc. — La reine devrait profiter de la paix afin de réunir des armes et des munitions, de telle sorte qu'à l'avenir elle n'eût rien à redouter de personne.

The occoraunts be here that Doen Carollo the Emperrors thyrde sone ys comyng into Ingland, wythe a great soite of nobell men and gentilmen to the nombre of iiij or v c horssys, wyche ys moche rejoyssyd at here. And the aryvall of the Kinge of Sewddon sone in Ingland ys nothinge lickyd here, for the cannott abyde to here of hym, nor speassyally of his father, for all the rychis a haythe and dothe offer wythe his sone, for the saye a ys a usurppyd Kinge. Sir, I can no more write yow in this, but theye will of God and Here M^te^ be fullfyllyd; but veryly, and pleasse Your Honnor, yft it stonde with Here Hightnes pleasseur to marrye a straunger, sewrly there ys nowen so meat as owen of the Emperors sowen is, for that he ys nobell borryn: And in the marring of hym we are sewre to have peasse wythe thes two great prynssys, I meynne the Kinge of Spayen and the Frenche King. Besyde we shall have all Germany to frynde, wyche will be a great strenghe and quyetnes to our realme. And for as moche as all prinssys in Cristendome haythe a respect to Here Hightnes marriage, wherein God blesse here and strenghen Here Ma^te^ there unto, for the stey of the successione, so I wyshe for all eventes Here Ma^te^ to arme here sellffe wythe as monnyssyone and armewr as Here Hightnes can come bye, whilles the Frenche Kinge and the King of Spayen be at rest, trusting yff the rest in peace but one yere, so to arme here realme that they proudest of them bothe wolle be glade to contynew in peace wythe our Majesty. Other I have not to molest yow wythe all, but that it maye pleasse yow to doo my most humble comendations to my Lorde Keppar of the Great Seaylle, as knowythe the Lorde, whoe presserve your wythe increas of honnor.

From Andwerpe, the xxix^th^ of October a° 1559.

(*Record office. Foreign papers. Queen Elizabeth, Calendar*, t. II, n° 156.)

CCCCLVII.

Dettes de la reine d'Angleterre à Anvers.

(29 octobre 1559.)

Les emprunts qu'on fera à divers marchands au mois de novembre et qui seront remboursés au mois de mai 1560, s'élèveront, intérêts compris, à 51,391 livres.

(Record office. Foreign papers. Queen Elizabeth, Calendar, t. II, n° 157.)

CCCCLVIII.

L'évêque d'Aquila à l'évêque d'Arras.

(Londres, 30 octobre 1559.)

Les Irlandais ont envoyé vers le roi. Si on les repousse, ils s'adresseront aux Français. — Plaintes contre l'ambassadeur de France. Il soutient le duc de Finlande et cherche à exciter la reine contre le roi.

A diez y seis deste escrivi a V. S. lo que habia en este negocio de Irlanda, en lo demas escrivi a Madama, de cuyas cartas habra V. S. entendido lo que havia entonces, asi como podra por los que agora escrivo a Su Alteza, ver lo que en ellas hay de nuevo: lo que en esta quiero solamente es que este Irlandes ha venido a decirme como le escriven de su tierra que ya han embiado a España un hombre a hablar a Su Magestad sobre los negocios de aquel reyno, que es el prior de San-Juan llamado Mac-Anglerte, Ingles, que es tan catolico que se han fiado del y encomendadole esta embajada. Ha dado a entender que se va huyendo de alli por temor de la mutacion de religion y va enderezado al virey de Galicia a quien ha llevado un presente de accas y azores. V. S. podra avisar a Su Magestad si fuere servido y podra decir mas que este me ha dicho que aquellos sus señores estan resueltos que, si el Rey nuestro señor no quisiere tomar la proteccion deste negocio, se embie al Rey de Francia, porque mas quieren tomar el remedio de mano de quien no aman mucho que perderse sin buscarle, y piensan que, estando las cosas desta isla como estan, Franceses les haran muy aventajados partidos.

Estas mismas palabras me ha dicho, que las he oydo con harta pena porque cierto seria de tenerla si la cosa sucediese asi y yo lo temia dias ha, como V. S. ha visto por mis cartas. Yo he respondido que no seria menester nada de aquello porque yo creya que, viniendo las cosas a terminos que se hubieren ellos de apartar de la sugection deste reyno, el Rey nuestro señor no les desampararia, y con esto se ha partido de mi. Yo le rogue que volviere a hablarme otro dia y no ha vuelto. No escrivo a Su Magestad esto porque pienso que V. S. sera servido de mandarle avisar dello conforme a como yo lo digo aqui.

Estos Embajador y rehenes franceses que aqui estan, me traen atonito con diligencias y maneras de negociar tan importunas que cierto me escandalizan. Hacen muy malos oficios entre la Reyna y nosotros, y creo que ellos han puesto a este duque de Finlarch hijo del Rey de Suecia en que se quexe que el Embajador del Emperador habla mal del. En fin son gente muy incompatible y de quien fiaria poco. Dios nos ayude con ellos y aun con estos que todos son de una manera.

De Londres, 30 de Octubre 1559.

(*Archives de Simancas, Secret. de Estado.* Leg. 812, f. 158, et 814, f. 96.)

CCCCLIX.

Cecil à Chaloner.

(2 NOVEMBRE 1559.)

Le duc de Finlande étale un grand luxe à Londres. Jalousie qu'en ressent l'ambassadeur de l'Empereur. — Les affaires d'Écosse restent dans le même état. — Il était à première vue favorable à l'établissement d'un franc marché à Southampton ; mais des personnes pleines d'expérience ne partagent pas cet avis. — On pourrait engager des ouvriers habiles aux travaux des mines à se rendre en Angleterre, sans leur garantir toutefois qu'on pourra les employer.

(*Record office. Foreign papers. Queen Elizabeth, Calendar,* t. II, n° 173.)

CCCCLX.

Dettes de la reine d'Angleterre aux Pays-Bas.

(2 NOVEMBRE 1559.)

Emprunt de 22,187 florins fait par Gresham à Gilles Hoffman, marchand d'Anvers.

(*Record office. Foreign papers. Queen Elizabeth, Calendar,* t. II, n° 174.)

CCCCLXI.

Le comte de Feria à l'évêque d'Aquila.

(MALINES, 5 NOVEMBRE 1559.)

L'archiduc ne viendra point en Angleterre. — Affaires d'Irlande. — Il est inutile de flatter la reine qui est une Médée. — Indisposition de la comtesse de Feria. — Congé de lady Dormer.

Porque esta carta alcanze al ordinario, me pongo a escribir con gran priesa solamente para dar aviso a V. S. de que e rescibido tres cartas suyas despues que le escribi a los catorce del pasado, y la ultima me acaban de dar agora, que es de treinta de Octubre. Yo escribo esta semana al visorey de Napoles y le pedire aquel negocio como cosa propia y en los demas de V.S. Espero que respuesta trae Juan Gallego de España para tornar a cargar pues Su Magestad quiere mostrarnos a negociar asi contra nuestra voluntad. En quanto a los negocios de ay todavia soy de parecer que no conviene la venida del Archiduque. Pero esto ymporta poco, pues su padre no la quiere, y si viene el duque Adofo, no se podra la Reyna desconcertar con el por gentileza, ni eregia. Al Conde de Elfestain esperamos por horas veamos que trae. E visto lo que V. S. escrive a Madama y a mos^r de Arras en estas cartas de treinta del pasado, y paresceme que el de Yrlanda es negocio que V. S. deve escrebir al Rey como lo escribe a mos^r de Arras, por ser de tanta importancia y que, si se perdiere, no sea por nuestra parte. En lo de los cavallos y armas vera Madama lo que responde. A mi me mando el Rey que le dixese que no la diese, y nunca mas e hablado en ello. No ternia por malo darsela para algun cavallo, y tambien soy de parecer que el camino de los regalos no se anduviese mas, pues nunca

a servido para nada y el otro si, y aora V. S. es el blando y amoroso con esa Medea. La Condesa ha quedado con una ruin disposicion; espero en Dios que la librara della, el mochacho esta muy bueno. La licencia para avela y M. Clarencis deseo tanto que V. S. nos enbiase que no lo sabria encarescer. Suplico a V. S. no dexe correr el tiempo que estamos cerca de Navidad y las buenas viejas congoxante y mi muger tambien. En esta carta V. S. no hacia mencion de la licencia de M. Clarencis, y yo queriala tanto y mas que la otra porque tiene cuydado del niño, y es cosa estremada de la manera que lo hace. Suplico a V. S. ponga uñas en alla.

De Malinas, v de Novembre.

(*Archives de Simancas, Secret. de Estado*, Leg. 812.)

CCCCLXII.

Le comte de Feria à l'évêque d'Aquila.

(Malines, 9 novembre 1559.)

Le roi n'écrit point et semble peu se soucier de perdre les Pays-Bas. — Nouvelles d'Espagne. — Prochain mariage du roi. — L'inquisition. — Congé de lady Dormer. Il faut se méfier de Cecil, qui n'est qu'un vilain. — Selon Chantonay, les Anglais feraient mieux de rompre immédiatement avec les Français. — On ne sait rien ni de l'archiduc, ni du comte d'Helfenstein. — Maladie de la comtesse de Feria. — Nouvelles de Rome.

Con el ordinario pasado escrivi a V. S. Despues aca avemos tenido cartas de España, aunque no traxo el correo cartas de Su Magestad, porque no tiene en tanto estos estados de que se le de nada en que se pierdan. Partio de Valladolid Su Magestad a los nueve des Octubre y para los doce de este havian de començar las Cortes y los Consejos en Toledo, y el Duque del Infantado y cardenal de Burgos que venian a rescebir a la Reyna, avian de estar el mismo dia a la raya de Francia y avianla de llevar a Guadalajara, adonde la princesa de Portugal iva a hospedalla. El Rey avia de venir a cascarse alli, y despues se irian todos a Toledo a solenizar la fiesta. Lo que ha pasado en los autos de inquisicion en Valladolid y en Sevilla vera V.S. por las copias que con esta van. El arzobispo estava preso en una casa con dos pages, y Fray Antonio que le sirven, avia regusado al arzobispo de Sevilla, y andavan en las causas de la recusacion del. Fray Juan metieron en la carcel de la ynquisicion, en iendo de aca, como estos correos no vienen despachados del Rey, y

Su Magestad andava por los bosques, y, su Corte mudandose, no viene nueva concertada. Con Juan Gallego ternemos nuevas de todo. La princesa de Palermo murio en Valladolid subito. No escriven otra cosa de importancia por aora.

A misme tiene con mucho cuidado la licencia de miladi Dormer que avemos pedido, y porque viene cerca la Pascua he determinado de embiar alla persona propia. Suplico a V. S. de orden como se de esa licencia con la mayor brevedad que sea posible porque me importa mucho mas de lo que V. S. pensava, y por decir la verdad a V. S. me podria hacer de daño mas de veinte mil ducados que esta buena vieja quiere dar a su nieta y su hijo impedillo a si puede, y yo no quiere perder ni mi muger tanpoco lo que es nuestro : ya V. S. sabe que tan aparejados son esos consejeros de ay a hacer una mala obra destas y como dexaran pasar el tiempo para que llegue Navidad y si llega antes de haber despachado dicha licencia daran por perdidos todos los bienes de miladi y aunque ella quisiere no podria yr, porque ha estado muy mala y lo esta. Olavarria va por ese despacho y no enbio mas honrado embajador, porque V. S. es en quien esperamos y el servira de lengua y no mas y aunque nos importa lo que digo esta licencia no estimaremos en menos la de M. Clarencis, y ese vellaco de Sicel por meter mano a su hacienda procurara de hacer alguna vellaqueria, V. S. lo negocie con autoridad y nos despadche estas licencias. Yo se lo suplico cuanto puedo y la Condesa tambien y da sus umbles comendaciones a V. S.

Franceses creo que se an de dar tan priesa a comenzar el baile ay que nos han de hacer saltar, aunque no queramos, y asi lo espero yo en Dios. El Embajador de ese reyno que esta en Francia, dixo al nuestro que seria mejor para los Ingleses romper luego la guerra con Francia que aguardar a que esten mas gallardos en Escocia y mas ricos, pues se via por cierto que la romperian luego en estandolo.

De el Emperador no sabemos que dice, ni el Conde de Elfestain es arribado, ni aun sabemos que sea partido de su casa.

La Condesa esta con poca salud aqui; tengo al fisico de Anveres. Espero en Dios que le dara salud. El mochacho esta muy bonico.

Creo que mos^r de Arras deve enviar a V. S. copia de las nuevas de Roma y, si no lo hace, enbiareslas yo de aqui adelante. Las dispensacion para casarse mi hermano y mi sobrina se expedio por penitencieria, de que estoy contentissimo. Contemple V. S., si Pacheco saliese papa, lo que paparia. Dios encamine lo de alli mejor que esta encaminado.

De Malinas, IX de Noviembre.

(*Archives de Simancas, Secret. de Estado,* Leg. 812.)

CCCCLXIII.

Chaloner à la reine d'Angleterre (Extrait).

(9 NOVEMBRE 1559.)

Assemblée des États des Pays-Bas à Bruxelles. — Demande de subsides pour payer les dettes de Charles-Quint et de Philippe II, qui s'élèvent, dit-on, à vingt millions de couronnes. — Projet d'une gabelle sur le sel. On objecte la grande consommation de mets salés, qui se fait aux Pays-Bas. Les États réclament le départ des troupes espagnoles. La régente accueille froidement cette requête; car le roi ne saurait où il pourrait mieux les placer, et il ne peut se décider à congédier trois mille de ses meilleurs soldats. On assure que le roi a écrit pour introduire aux Pays-Bas l'inquisition d'Espagne. Les États de Brabant s'y opposent, alléguant que ce serait la ruine d'Anvers. Les États de Flandre s'y montrent moins contraires. — On est sans nouvelles d'Espagne. — Bruits qui ont couru sur une maladie du roi. Supplices ordonnés par l'inquisition. Ce que l'on avait dit sur Ruy Gomez ne se confirme pas. — Fêtes à Valladolid. — Prochain mariage du roi. — Il n'est pas vrai que le duc de Clèves ait banni les partisans de l'Évangile. Il a seulement exilé les anabaptistes. — Nouveaux détails sur les supplices ordonnés par l'inquisition en Espagne.

It maye please Your Highnes t'understand that presentlye at Bruxelles the States of the Low-Cuntreys are assemblid in consultation upon suche matters as the Regente and Counseille here establysshed have by order from the King proponid unto them : the particularites wherof (consideringe the said States are but newly entred into their treatie) I can not as of certaine grownde yet well attaine unto. Neverthelesse I partlye understand it is for resolution from them in suche poinctes as the Kinge him self afore his departure did move unto them, wherin they then required respite to make answer, which now therfore is called apon. And principallye it is required at them to devyse and agree upon somme generalle aide or contribution for the paiment of the Kinges debttes and of his fathers, in all places (Spaine exceptid) due as well upon interest as to his garizons, the somme wherof, as I have ben enformed, amontithe to above xx^ti millions of crownes : towards the discharge wherof ther is demandid of them some new sorts of imposts during the terme of certaine yeres until the said debts be clearid, amongs others a gabelle upon the salte, *videlicet* so muche upon every waighe, which would aryse to a greate sume yerlye; but the States and people of this cuntreys (so farre as I can lerne) do muche mislike and repine at it, affirming no one kinde of imposte shulde more tende to there undoinge, living for the most part upon salt meats. Touchinge the detts, it shuld seme, like good subjectes, they tender the discharge therof, consulting apon the maner how the same with the easest burden maye be relieved; but on the other syde they omitte not to call apon the graunt of certaine thinges beneficiall unto them, and namlye to be disencombred of the spanishe garysons yet styll

entertayned here. The Regent geves cold eare to that requeste; for it shuld appere the King having no meeter place wher to bestow them and being lothe to caste m^m olde and trayned souldiors of his nation, being the culled choice of all the reste, dothe mind to have them still here continewe; but the cuntreye is as unwilling to keepe them, making ernest instance to the contrarye, so what order shal be taken, it will, ere it be long, appere further. In the meane tyme a letter addressid from the Kinge unto the States was latelye redde, exhortinge them (as I have bene enformid) or rather with straightest wordes of charge pressinge them to the receipt of th'inquisition, after the manner of Spaine, whereunto the States of Braband hitherto with oon voyce have resisted, alledging it would be the ruine of ther common welthes, namlye the desolation of Andwarpe. They of Flandres (as I here) have not made suche refusall, but are in manner content to accept it. Of the sequele hereof more certaintie in proces will appere.

Of th'occurents from Spaine in theis parts of late hathe bein suche silence bothe at Bruxelles and Andwarpe as tourned men to great wonder what it ment, being a thing so unwonted to be so longe without avises thence. A Bretton shippe wich latelye here arryved from the cost of Spaine made men the more suspendid and desyrous to here thence, for at oon port the said Bretton coulde not to be suffred to take lande or talke with the people of the place, and, parting thens to an other porte, the Alguesill or Cunstable of the towne camme abourde and searched him for letters and charged him to departe fourthwarth. Here went a flieng brute that the King shuld be sycke; but I take it to be false, for a twoo dayes past a currour aryved at Bruxelles with avise that the King was at Segovia towards Tolledo. For the rest, th'inquisition there hathe ben very vehement, and latlye at Valledoled iiij^or great men, an Abbesse with iiij^or of her nonnes and xx^ti others were burnt, some of them in yron chaires with long torments for more terrour. Of the matter of Ruy Gomez no more is spoken, either one or other, wherfore I thinke the brute was vaine. The King at Valladolid after his comming thether kept a great court with solempn feasts and tryumphes, the most parte of his great men there assemblid to his wellcome. It is said that now owte of hande the Kinges new wief repaireth into Spaine, the former staye notwithstanding, and is on her way.

It was here by brute affirmed that the Duke of Cleves was mynded to have generally habandoned and banished owte of his province the religion of the Gospell; but sithens I have spoken with a frende of myne, who newly came from thence, and tellith me it is untrue touching the generalite, for those of the confession Augustane ar still permitted. Anabaptists and Swyngliams commanded to avoide [1].

[1] Chaloner avait écrit d'abord : The duke himself enclining to it. Mary it is true that he of late commandeth all Anabaptists and Swynglians to avoide his countrey.

La minute porte de plus cette phrase : The contention between the citizens of Trier and the Elector their Archebushop I here again confirmed.

I have herd also more particulerly of the terrible or tirannous severite of th'inquisition in Spaine. Men there be called to accompte for woordes of two yeres past. A grete nomber of the best sort ar touched therewith, some executed, others committed to perpetual prison, their goods and livings confiscated to the King, the value whereof, as I am enformed, ariseth to an incredible summe. So zeale is somewhat kyndled with the thurst of gold. There chaunced, amongs sundry there executed, that a prest, not bounde with chaines but ropes only to the stake, halfe skorched and broyled, through strugling, when his bands were burnt asunder, brake from the stake and ranne amongs the prease, every man geving way to the pore and miserable spectacle of the carbonade; but, being taken againe by the ministers of the Justice and demanded whether he wold denye his opinions, he answerid constantly no, and so was eftesones committed to the fyre. Theis accidents brede commiseration and murmure amongs the people there; for no man almoste reputeth himself in sueritie if the shadowe of an inquisitour list to pike a quarel.

(*Record office. Foreign papers. Queen Elizabeth, Calendar,* t. II, n° 220.)

CCCCLXIV.

La reine d'Angleterre à Chaloner (Extrait).

(10 NOVEMBRE 1559.)

Elle le charge de féliciter le comte de Feria sur la naissance de son fils; elle espère que cet heureux événement augmentera l'affection qu'il porte à l'Angleterre. — Elle a appris que dans le traité conclu entre Philippe II et Henri II, le roi de France, alors dauphin, a pris le titre de roi d'Angleterre, ce qui est une grande injure à son égard. Explications à demander à l'évêque d'Arras.

At this present, we have thought mete to will yow to make your repayre to ye Conte de Feria and gyve to hym from us our very hartye commendations, declaryng to hym that we have willed yow so to do, and also to inquire of his helthe, assuring hym we doo not, nor yet meane at any tyme hereafter to be forgetful of his good will borne and dyverse wayes manifested to us, and for yt we thynk he hath conceaved grete comefort yt God hath so soone sent hym a sonne, ye maye saye we doo also congratulate with hym, and some what ye more for yt therby he shall be moved by ye worke of nature to beare more affection to this our kyngdome of England, out of ye which God hath gyven

hym continuation of his posterite, which for his sake we wish to indure long and fortunatly.

Furder more, ye shall understand yt we be informed of a matter of weight lately come to our knowlege, wherein our meaning is yt ye shuld procede discretly and circunspectly. One Dardois a secretary of ye Constable of France carryed to ye King Catholicque in ye liffe of our late brother Henry of France ye treaty betwixt them ij ratefyed in ye name of ye Dolphyn now Kyng with ye stile in this manner : *François par la grâce de Dieu Roy d'Escosse, d'Angleterre et d'Irelande, Daulphyn de Viennois, etc.*, wherein, if it so shuld be, he hath offred us gretar injurye than becommeth any poynt of a frend, and for that we wold be sure of ye truth hereof, our meaning is that, if ye can not first come to ye knowledge hereof other wise, that then yow wold of your selfe seme to motion it to Monsr d'Arras, using it in such sorte as though ye rather understood it out of France that otherwise and dowting of it, wold gladly understand it, meaning not to utter ye same in other sorte than to his wisedome shuld be thought convenient, and if he shal shew hym selfe strange or shall denye it, ye maye beare hym in hand yt he meaneth frendly to cover the fault and shew hym yt ye ar informed assuredly that, when the same treaty was thus delyvered, yt he hym self shuld specially note it, and therfore press hym instantly to gyve yow notice thereof. In this your proceding ye shall not shewe your self that ye doo it by any direction from hence, but first advertise us thereof. Other thynges we have not at this present, but require yow to contynue your diligence in our service there, which at this present we note is not so combresoome as in tymes past ye lyke hath bene.

(*Record office. Foreign papers. Queen Elizabeth, Calendar*, t. II, n° 223.)

CCCCLXV.

Chaloner à Cecil.

(ANVERS, 10 NOVEMBRE 1559.)

Il lui envoie plusieurs livres, notamment sur les ordres de chevalerie et sur l'architecture. — Il se plaint de ne pas recevoir de nouvelles d'Angleterre et compte sur l'amitié de Cecil. — On ne peut lui reprocher de s'être exprimé avec trop de franchise sur les hommes avec lesquels il a à traiter. Il convient que la reine arme ses sujets et ne se fie qu'à elle-même. — On ne peut savoir ce qui résultera de l'alliance de l'Espagne et de la France confirmée par le mariage de Philippe II. Il convient d'opposer un Olivier à un Roland. — On ne compte pour rien les forces de l'Angleterre. On

se repose sur nos divisions et sur l'espoir que les Français se lasseront de leur longanimité. — On nous accuse d'instiguer les troubles, et notamment d'avoir favorisé le comte d'Arran. Puisque l'on ne peut connaître les mauvais desseins qu'on nourrit contre nous, il importe que nous profitions de toutes les occasions qui pourront se présenter.

Sir, presently with my duest commendations, I send unto you aswell the armes and stiles of the now knights of the Toyson in oon pamphlett, as also the breef extracte of the original, the several feeste held by the soveraines of the saide Order, the places and names of the knights successwely from furst institution of the same, likewise the statutes of the said order, which furste by me procured in flemishe (for the french I could not gett) at last by good chance I recoverd printed in th'italien tonge with divers other printed bokes, which for their argument and rarenes I thought would be acceptable unto you, the cathologue wherof I sende your here inclosed, prayeng you to take them in good parte, like as understanding thereof I shal be glad hereafter to visite your apon occasion with the semblable somme of those bokes, namely the statute of th'order of Fraunce I obteigned with difficultie. I am promised to have divers pedegrews and other things, which, until I recover, I will not mention. The boke of architecture is the newest and best sette furth for the use of the moderne bwylding that yet I have seen. I would somme of those plattes might like you to be imitated at your new transformid howse nere Stanford. If in any thing els my service may doo you pleasure perchance, ye shuld no willingtyer move it then I as ready and gladde to execute it. For, albeit so long a tyme now past sins I herd ought from you, might well make oon thinke ye had your mynde alienated from me, yet sure I truste ye still contynew towards me as alwayes I have fownde, and still will acknowlege you for my very good freinde and now wel nye my only freinde, according to the which my confidence I shall moste hertily, Sir, requyre you that if any thing in my doings here ar by you or others misliked (as I make not my self a man irreprehensible), it will pleas you by your freendly letters to lett me thereof have some admonition to th'ende I may reforme it, or if in dede my feare therein be vaine (the Quenis Ma^te^ still remayning my gracious good lady) that then understanding thereof by you I might commefort my self with more tollerable mynd to passe over this temporarie kynde of exile owte of my cuntrie.

One thing God and I knowith with how good a wille I geve my self to serve Her Matie. Sorie I would be the iniquite of the tyme or place or awkewardnes of the matter or the persones with whome I have to do, shuld ought be imputed to me, as I trust there shall not. If perchaunce it be misliked that in my former letters I have aggravated the suspicions concewed over theis men, I do not repent (for ought I yet see) that I gave such admonition. And eftesones requyre you, Sir, to move the Quenis Ma^te^ so fer

furthe to trust them, as ever she best trust her self. I meane that she arme and exercise her subjects, for so shall I trust in myne old dayes to toste a crabbe by the fyre. And otherwise to write as I thincke in plaine wourds unto you whome I truste, I canne not put of feare that confidence and securite may be begyled.

This straight amite between the two mighty neighbours, ye see, procedith to the knotte by consummation of the maryage. God knowith what they will brewe againste us. Were it not good to have an Olyver for a Rowlande? I assure you they counte our forces nothing, the Skottes muche lesse; they suppose division at home wil be bothe our ruines, and that the French wylynes and tollerance will at leingth werye them. They juge here againe that we have been the covert setters on. Wherefore, whither our parte be in it or not, seing it is come thus fer furthe, it is good to loke unto it, seing as well without cause as with cause they impute it unto us if 13 [1] could bring his feete abowte, *nihil prius;* but if alwayes *mora trahit periculum,* then what doth it importe in such kinde of enterprises which stand all togwither apon celerite? I pray you geve me leve without your offence to condempe the maner of their handling of this their affayre, seing I wotte nere how me seemith we canne not chose but have a part in their adventure for the vicinities sake. And in the meane tyme, if we as spectators of their doinges, which ar thus drawne owte on leingth, shuld lose or pretermitte the occasion els where of concluding som honorable partito for our staye and reputation in the world abrode, whose eyes be open apon us, I wotte not what to saye or thincke in it, but thus will make an ende with prayer that God the gever of all good things geve unto the Quenis Ma^te^ (on whome our sole hope dependith) long good aventure and mynd to lose no more tyme, the tyme so requiring, for *non nobis nati sumus sed patriæ.* Beare with my babling proceding of good will and fare ye thus moste happely well.

From Andwerp, the xth of November 1559.

(*Record office. Foreign papers. Queen Elizabeth, Calendar,* t. II, n° 225.)

[1] Ce chiffre désigne le comte d'Arran (Hamilton).

CCCCLXVI.

L'évêque d'Aquila à la duchesse de Parme.

(Londres, 12 novembre 1559.)

Il a cru devoir s'adresser à la reine afin qu'elle fît connaître son intention sur son mariage. Sa réponse négative. Robert Dudley assure qu'elle ne choisira jamais un époux sans l'avoir vu. — La reine va à sa perte. — On réunit des armes en Angleterre.

Por lo que escrivo a Su Magestad, de la qual va copia con esta, vera V. A. lo que pasa en este negocio del casamiento de la Reyna y como forzado de muchas causas juntas he venido a hazer agora lo que V. A. me escrivio los dias pasados que hiciese, que ha sido querer entender della lo cierto de su voluntad, diciendole lo que de su parte nos havian dicho por escrito que ella lo mando, y agora lo dice Sidne mejor que hasta aqui. Ella lo ha negado todo y disimula que le ha pesado poco de que hayamos querido desengañarnos con lo que nos despedimos della, fue que se avisaria al Emperador desta novedad para que viese si con esta condicion queria embiar a su hijo, lo qual hace difusamente su Embajador. Yo todavia holgaria por los respectos que scrivio a Su Magestad que el Archiduque viniese aqui, hallandose partido de Viena, porque a no ser partido no se lo que me podria mover a enbiarle y seria otra consideracion. Milort Robert me ha embiado a decir que hemos errado en apretar a la Reyna y que es menester que entendamos que ella no se casara jamas con hombre a quien no haya visto, y lo mismo me dicen algunos otros, pero andando las cosas que digo en la carta de Su Magestad, no se como poder esperar cosa buena, aunque no hay quien no vea manifiestamente la perdicion de la Reyna y de su reyno, de la qual no nos puede resultar a nosotros sino trabajo, sino se ha proveydo lo que ha dias que se a avisado a Su Magestad en los negocios de aqui.

Los dias pasados escrevi a V. A. que de ay traian armas a este reyno. Agora digo que me he informado mejor y hablo que un Veneciano que aqui reside, llamado Marco Antonio Erici, ha traido, pocos dias ha, una buena cantidad de todas suertes dellas, y otros hacen lo mismo cada dia, y agora se hacen diligencias grandes para que se tragan. Lo demas que aqui pasa, vera V. A. por la copia de la carta de Su Magestad.

De Londres, a XII de Noviembre 1559.

(*Archives de Simancas, Secret. de Estado.* Leg. 812.)

CCCCLXVII.

L'évêque d'Aquila à l'évêque d'Arras

(Londres, 12 novembre 1559.)

Lady Sidney déclare que, fût-elle en prison, elle attestera que tout ce qu'elle a dit et fait a été ordonné par la reine. Elle a quitté le palais et n'y rentrera que pour lui rappeler ce à quoi elle est obligée. — Si l'archiduc avait déjà quitté Vienne, il ne devrait pas considérer ce voyage comme inutile; car la reine se plaint surtout qu'on veut lui imposer ce mariage par force. — Trockmorton est revenu de France, on ignore dans quel but. — Le marquis de Trans a dit que la reine ferait bien d'épouser un de ses sujets; et Robert Dudley a pris soin que cela nous fût répété. Nous feignons d'être les amis des Français. Leur caractère est trop inquiet.

Con hacer muchos dias que no tengo cartas de V. S., ny de España, no pueden dexar de ofrecerseme aqui el trabajo. Lo que pasa, vera V. S. por la carta que escrivo a Su Magestad, cuya copia embio a Madama. La verdad es que la primera a quien la Reyna ha querido persuadir en este negocio, ha sido miladi Sidne, la qual dice que ella dira en la carcel y en la plaza y donde mas fuere menester que todo lo que en este negocio ha hecho y dicho, ha sido por orden de la Reyna y que bien entiende de donde la viene el daño y quien ha de pagarlo. Ella se ha partido luego de palacio y dice que no volvera a el, sino llamada para decir a la Reyna lo que es obligada, en buen ingles. Al que ha sido interprete entre ella y mi, quisiera este embajador del Emperador embiar con este despacho. Yo holgara dello porque pudiera V. S. entender quan solemne burla es la que nos han hecho, pero no le ha querido la Reyna dar licencia. Yo tengo quedar gracias a Dios porque se haya entendido esto antes que el Archiduque aqui sea llegado. El caso es que esta muger va derechamente camino de perderse asi y a otros. Quanto a la venida aqui del Archiduque, caso que se halle ya partido de Viena, V. S. vera si lo que escrivo a Su Magestad vale algo. A mi pareceme que no seria desutil su venida, la qual habia de ser muy de proposito y frustosa, y desta manera por ventura se contentaria la Reyna de hacer su provecho, pareciendole que no lo haria por fuerza que es lo que ella dice que pretendemos hacerle hacer.

Esta venida del Embajador Fragmorton de Francia no puedo acabar de entender particularmente, aunque bien se entiende que les ha dado grande arma aqui. El Marques de Trayn dixo ayer a Milort Robert que hacia muy bien la Reyna en casar en su reyno, lo qual Milort Robert procuro que viniere a mi noticia, no sin malicia a lo que creo. Yo queria dar a entender que somos muy amigos con los Franceses, pero son tan inquietos que no hay quien pueda sosegarlos.

(*Archives de Simancas, Secret. de Estado.* Leg. 814.)

CCCCLXVIII.

L'évêque d'Aquila au comte de Feria.

(Londres, 12 novembre 1559.)

Tout est troublé. Il y a tant d'intrigues qu'il n'ose l'écrire. — Il a fait connaître à Robert Dudley que le roi était disposé à l'appuyer. — La reine a accordé le congé de lady Dormer. — Habileté de la reine. — Son séjour à Londres est un vrai purgatoire. — Le fils du roi de Suède, voyant que la reine tardait à lui accorder audience, s'est montré fort mécontent. La fête qu'il a donnée lui a coûté plus de cinquante mille ducats.

Pocos dias ha que escrivi a V. S. en respuesta de una carta suya de catorce del pasado. Despues por no tener carta de V. S. a que responder y porque lo que aca pasa en los negocios publicos lo vera V. S. por la copia de la que escrivo a Su Magestad, sere en esta breve maxime por escrevir de mano agena que por estar malo de un hojo soy forzado de hacerlo asi. Dire solamente que aqui todo anda revuelto y pienso que presto andara mucho peor segun es el gobierno desta señora, la qual me ha dicho claramente que quiere estar casada antes que lo sepa persona en el mundo. Pasamos muy grandes platicas que no son para esta carta, aunque siempre muy bien criadamente y muy como amigos. He holgado que se haya entendido esto antes que el Archiduque este aca, aunque tampoco tendria su venida por infrutuosa, por lo que al Rey escrivo que entendera bien V. S. si es asi.

Yo hice entender a Milort Robert que tenia un negocio de V. S. que encomendarle, y nunca se comidio a quererle entender antes un dia que yo fui a palacio con intention de hablarle en ello, se fue a jugar a la pelota, por lo qual yo determine de pedir aquella licencia de la señora Dormer a la Reyna, la qual lo hizo muy liberalmente y me canso con lisonjas y requiebros, y tambien me dixo que queria mandar a su Embajador que fuese a visitar a mi señora la Condesa, aunque tambien me dixo que la señora Condesa habia dicho della ciertas cosas en todo aire, y quanto a tratar esta agora muy mas habil que quando V. S. la vio. Yo ruego a Nuestro-Señor que me saque deste purgatorio, aunque se para un espital, aunque este lo es y harto grande.

De Londres, a xii de Noviembre 1559.

Hame dado la vida lo que este hijo del rey de Suecia acaba de hacer en este punto con la Reyna, que viendo que se tardava a darle audiencia se fue a su casa, y aunque fue Milort Robert y otro tras el, no le pudieron hacer volver. Cuestale la fiesta mas de cincuenta mil ducados, segun dicen.

(*Archives de Simancas, Secret. de Estado*, Leg. 812.)

CCCCLXIX.

Chaloner à Cecil.

(Londres, 12 novembre 1559.)

Remercîments pour la lettre qui lui a été adressée. — Grenado a reçu la lettre de Dudley. — Motifs pour désirer le mariage de la reine avec l'archiduc Charles, plutôt qu'avec le duc de Finlande ou l'un de ses sujets.

After the closing up of my other letter sent herewith unto yow, here arrived Sir Richard Leigh and delyvered unto me your letter of the ij^de^ of this instant, for yt which written in suche loving sort, I do yeld yow, Sir, as I am bownden, my infinite thankes, for as it camme long desyred, so camme it also fully and plentuously instructed for the satisfaction of my folishe mynde, which by my saide other letter (ye may perceive) was trowled and suspended in ymaginations and now releved to understande your good will towards me still contynewing. And where in part ye note me of slacknes that now a while paste ye have not herd from me, as the same proceded of a misdoubte conceived leest ye toke not my letters or at leest the maner of them in good parte, so now assure you I will amende that fault from weke to weke, when I have th'oportunite; for surely here they have wekely intelligence from their Ambassadour in Ingland. And it is to be thought that Ingland canne minister no more matter of newes day by daye then this cuntrey doth, saving that they loved, though nothing occurreth, yet to have that nothing written. And likewise it is an advauncement to th'Embassadours reputation, when he heareth often from home, not to seme ignorant in things that others of the Court shall talke and discource apon and axe him the question.

This sett aside, to aunswer the poincts of your letter, Sr Richarde Leigh I hold for recommended according to your writing. In part already he hath satisfyed his desyre. By good chaunce we mette here at Andwerp. The matter op the horses hath been negligently handled. My L. Roberts letter of the xv^th^ of the last camme not to Grenados hands before the ix^th^ of this instant; he is goon to Bruxelles to prove his aventure. The shame is to muche to denye to the Quenes Ma^te^ a passeport grauntable and lately graunted to so many; but here they still misdeme the horses be not for the Quene, and muche the more, because no further instance is made in the matter. The Regent loked the Quene shuld have written to her directly. For my part I could do no more, and, seing it frameth no better, I would I had not been commanded to have spoken in it at all, for here they suppose my motion was but at th'instance of Granado.

To write unto yow what the world sayeth here of our affayres in Ingland (for perchaunce ye will not mislike to understande thereof), they accompt the Duke of Fynlandes labour loste. They hope well of Don Carlos th'Emperours sonne; they thincke that mariage most honorable for the Quenes Highnes and most expedient to all respects; for, as for that of Skotlande they thincke is to muche intricate with a long tayle of troubles. Of any mete man at home they do not recken. I am no juge, nor part taker, but as shall pleas Her Ma^te^, whome God prosper and directe; but, if any suche matter shuld fall owte as theis men hope and speke, I beseche you, Sir, have me in remembraunce, for here I am at hande as redy to stirre as to lye still. Fare ye moste hertily well.

From Andwerpe, the xij^th^ of November 1559.

Your packe of the bokes, which I wrote of in my other letters, I canne not well send by this bearer for feare of marring. Within a iij or iiij^or^ dayes folowing I will send them by a trusty conveyour.

(*Record office. Foreign papers. Queen Elizabeth, Cal.* t. II, n° 240.)

CCCCLXX.

Chaloner à Cecil (Extrait).

(Londres, 16 novembre 1559.)

Il demande à pouvoir se rendre en Angleterre. — Embarras pécuniaires. La vie est deux fois plus chère aux Pays-Bas qu'en France.

If I wiste the Quenis Ma^te^ wold not be offended, I wold gladly wishe I had leave, this Christmas approching, for a fortenight or suche a small space, leving my family for the moste part here still behynde me, to repayre over to see and kisse Her Highnes handes and to putt some order in my thinges.

Not without grete cause, Sir, I assure you, did I make motion to have the warraunt for my dietes renewed; for, being with much a doo nowe payed for the monthe of September, I have not at this instant received it over by exchaunge. And at this instant I am behinde unpaide for two monthes more expiring the xx^th^ of this instant. I perswade my selfe ye be not ignorant how costly a cuntrey Flanders is, wel nye the

doble of Fraunce. I use all convenient meanes (the Quenis honor regarded) to husbande all things; but all things ar to extremely deere here, wood, wyne, brede, extraordinaries and howserome, which aloon, without myne hosts platt of mete, stands me in x^{s} a daye. Theis things therfore considred, albeit I must content my self with myne old warraunt as it is made, where the imprest of my diets affore hande wold have somewhat eased my burden, yet, Sir, I humbly praye you to be a meanes to the Quenis Ma^{te} to graunt that in liew of the two monthes diets, which already ar due unto me unpaide, and of other two monthes diets now next to be due unto me, as by way of avancement before hande, Her Highnes wil graunte unto me a licence for so many tonnes of beere free of the imposte, as the saide iiij^{or} monthes shall amounte unto after the rate of xiij^{s} iiij^{d} custume and impost to Her Highnes apon every tonne. And so Her Highnes saving the summe of fowre monthes diets in her cofers, without any charge unto her, shall do me her humble pore servaunt a benifite to have ready payment here without some gaine in the exchaunge, whereas this payment at the afterhande consumeth no small thing in the sending and sueng for it.

I trust your goodnes will consider this my reasonable request, which, as my case standith, wold no lesse yet benifite me then if it were haulf geven to me.

Who canne not help themselfes, must crave the ayde of others. Other then you I neither do, nor will seke unto. *Et mea spes vultu statque caditque tuo.* Thus I committe you to and well to fare. From Andwerp, the xvjth November 1559.

(*Record office. Foreign papers. Queen Elizabeth, Cal.*, t. II, n° 279.)

CCCCLXXI.

Chaloner à Cecil.

(Anvers, 16 novembre 1559.)

Il répond aux lettres de Cecil, que Richard Leigh lui a remises. On ne saurait trop aimer Richard Leigh et Gresham, à raison de leurs services; il n'est personne qu'on puisse leur comparer. — La personne qui a écrit à Cecil au sujet du franc marché à créer à Southampton, lui a fait certaines ouvertures au sujet des moyens d'améliorer la monnaie d'Angleterre. Elle a eu sur la même matière des conférences avec le roi d'Espagne et plusieurs de ses conseillers, et demande à la reine, si cela se fait, une pension, comme cela lui a été promis par quatre villes de Brabant. On ne sait ce qu'il faut en croire; mais sa prudence et son expérience semblent répondre à ce qu'on peut attendre d'une tête florentine.

(*Record office. Foreign papers. Queen Elizabeth, Calendar*, t. II, p. 282.)

CCCCLXXII.

Chaloner à Cecil.

(Malines, 16 novembre 1559.)

Le comte d'Elfestein (Helfenstein) est arrivé à Bruxelles, se rendant en Angleterre. — Il a reçu, le 14, la visite du comte de Feria et de l'évêque d'Arras. Il se trouvera le lendemain à Bruxelles.

(*Record office. Foreign papers. Queen Elizabeth, Calendar*, t. II, n° 281.)

CCCCLXXIII.

L'évêque d'Arras à l'évêque d'Aquila.

(Bruxeles, 17 novembre 1559.)

L'Empereur, bien que son fils ne se rende pas en Angleterre, y enverra le comte d'Helfenstein comme son ambassadeur. — Avis secrets. — Nouvelles d'Espagne. Voyage et mariage du roi. L'inquisition. — Nouvelles de Rome. Le conclave. — On a donné à Grenado la permission d'exporter quatre chevaux.

Por las cartas que V. S. muy a menudo a escrito, se ha entendido particularmente el camino que ha tenido la Reyna en el negocio del matrimonio, y los despachos que V. S. me ha embiado, se han encaminado siempre con diligencia adonde ivan, asi al Emperador como al Rey nuestro señor, al Conde de Lima, al Embajador Vargas y al Embajador de Francia mi hermano, y hecho los oficios que V. S. mandava en la Corte asi en lo de los . . . . . [1] como en su particular y en lo demas, y porque V. S. vea si todas sus cartas han aportado, las a que devo respuesta, son de 2, 5, 9 y 15 y 30 del pasado y 12 deste, y por estas ultimas que llegaron anoche con su criado se ha visto claramente lo que siempre se ha temido de la poca firmeza y menos seguro que se podia tomar de la manera de negociar que la dicha Reina ha tenido, y enfin ha quedado Su Magestad Cesarea firme en no querer embiar su hijo sin mas resolucion por no aventurar tanto de su reputacion, como V. S. vera mas particularmente y toda su deter-

[1] Les passages chiffrés de l'original sont remplacés par des points.

minacion y lo que aqui ha parecido en que el señor Conde de Feria se ha hallado presente por las escrituras que lleva el señor Conde de Helfenstain que aqui ha llegado estos dias, y, aunque las cosas esten en el termino que V. S. vee, no ha parecido que deviese dejar de pasar adelante con color y titulo de Embajador ordinario paraque con ayuda de V. S. saque este juego de mañas o segun le pareciere se entretenga, y, si Dios quisiere que haya coyuntura, lo concluya pues facilmente podria acontecer que estandolas cosas de . . . . . en los terminos que V. S. escrive, nasciese tal miedo o tal peligro que brevemente pudiese caer en cuyuntura este casamiento y sino no se aventura tanto. De una cosa ha parecido al señor Conde que yo deviese advertir a V. S., que es que . . . . . de que quedando V. S. avisado mirara de sacar del lo que pudiere, confiandole todavia poco para que no juegue a dos manos y no vaya haciendo con la Reyna de las cosas que de V. S. pudiese sacar oficio poco conveniente y de que pudiese salir mucho prejuicio. Y quanto al negocio de . . . . . mire V. S. de entretenerle lo mejor que pudiere hasta ver en que para lo desta Reyna y guardar este negocio para Su Magestad entero para entonces porque pueda usar del conforme a lo que viere convenir, que de todo lo que acerca desto V. S. me ha escrito, yo he dado muy particular aviso a la Corte, y espero que, si nos viene respuesta de alla, entendera V. S. algun fruto de los oficios que dende aqui se han hecho, que plegue a Dios sea como yo lo deseo y que yo vea a V. S. despues de acabados estos negocios muy contento en mejor cargo.

El dicho señor Conde de Helfestain se parte y tiene comision muy expresa de comunicar todo a V. S. lo qual le verna a el mismo muy aproposito para que V. S. le encamine como conviene.

De Brusselas, a 17 de Noviembre 1559.

De España hay cartas que el Rey era partido de Valladolid y se iva cazando por los bosques de Segovia aca Toledo, adonde se encaminaba lo demas de la Corte, que ternia sus cortes alli en Toledo y despues yria a las de Monzon. El Conde de Buendia que el Rey habia embiado a visitar la Reyna nuestra señora y a solicitar su yda, havia ya llegado a la Corte de Francia, y la Reyna debia partir a los quince deste y hallarse a los quince del que viene en Roncesvalles, de donde la llevarian el cardenal de Burgos y el duque del Infantargo con los demas que el Rey embiava para servirla a Guadalajara, y alli dicen que yra el Rey desde Toledo por la posta para consumar el matrimonio, y despues las fiestas y regocijos de las bodas se haran en Toledo. Tambien hay avisos de los autos que se hicieron de inquisicion, uno en Valladolid del qual envio la relacion a V. S. por si no la hubiese tenido, y otro en Sevilla, demas de ochenta personas entre quemados y penitenciados. Al de Toledo dicen que le habian licenciado en su casa, que no era nada buena señal.

De Roma aguardamos con deseo nuevas de la eleccion de pontifice. Parece ser que aquellos señores reverendissimos andavan muy divisos y habian despachado correos al Emperador, al Rey nuestro señor y al de Francia. Este ultimo era ya vuelto, mas por eso no se hacia mas que antes. El de España dicen que no podia volver de ocho o diez dias. Plega a Dios alumbrarles para que hagan tal eleccion qual convenga, y no le habra faltado en que entender al nuestro señor Embajador en tal cuyuntura.

La armada que habia de ir a lo de Tripol, estava toda junta en Messina a los 14 del pasado y devia partir aquella semana. Dios les de buena suerte que en ruin sazon van.

A Granado se ha dado la licencia para sacar quatro cavallos.

(*Archives de Simancas, Secret. de Estado.* Leg. 812.)

CCCCLXXIV.

La duchesse de Parme à l'évêque d'Aquila.

(Bruxelles, 18 novembre 1559.)

Elle lui annonce la prochaine arrivée du comte d'Helfenstein en Angleterre et lui recommande d'agir de concert avec lui.

Marguerite, par la gráce de Dieu, duchesse de Parme, de Plaisance, etc., régente et gouvernante, etc.

Très-revérend père en Dieu, très-chier et bien aimé, l'Empereur mon seigneur avoit longtemps dépesché le seigneur Conte de Helfestein, suyvant ce que vous aurez entendu, pour, soubs couleur de y aller résider pour Ambassadeur ordinaire, vous ayder, et le baron Preyner pour solliciter le mariage de monseigneur l'archiduc avec la reyne d'Angleterre, et pour l'inconvénient à luy survenu d'une chute près de Worms sa venue a esté différée jusques à présent, estant yci arrivé puis quatre ou cinque jours ençà, et aiant veu ses instructions et comunicqué avec ceulx avec lesquels Sa Magesté Impériale a désiré que je communicquasse en cest affaire, j'avoye jà dès hier résolu ce que nous sambloit nous debvions dire pour nostre dict advis audict ambassadeur, après avoir veu ses instructions (ce que vous verrez avec ladicte instruction, arrivant là ledict seigneur ambassadeur), luy aiant Sa Magesté Impériale enchargé qu'il vous communicque toutes choses et qu'il use de vostre advis comme de celuy de personne

prudente, et qu'il entende ce que passe de ce costel-là et dont Sa Majesté Impériale avec raison prend tant de confiance. Et combien que, depuis ledict advis conceu, vos lettres du xij de ce mois soient venues, par lesquelles l'on voit que les choses ont prins chemin différend que jusques à oires et qu'il y a apparence de moindre espoir audict mariage, toutesfois, puisque la chose n'est du tout résolue et que l'on peult espérer que, si la crainte a tousjours la force telle que l'on a veu une fois, elle se pourroit tost redoubler pour la faire passer plus avant, oultre l'espoir que d'autre costel l'on vous donne pour ledict seigneur archiduc, il nous a samblé que, non obstant vosdictes lettres, ledict seigneur Conte debvoit poursuyvre son voyage, y allant comme ambassadeur, pour attendre quelle occasion le temps pourra donner et se servir d'icelle comme avec votre advis il verra convenir. Nous sommes certaine n'estre de besoing vous solliciter affin que vous assistez audict ambassadeur, aiant jusques ores cogneu en cest endroit devers vous si bonne volenté, et ne voullons délaisser de vous recommander de faire en son endroit et ce qu'il a en charge tout bon office, et de nous faire sçavoir le plus souvent que pourrez de vos nouvelles et l'estat des affaires de ce costel-là.

De Bruxelles, le xviij de novembre 1559.

(*Archives de Simancas, Secr. de Estado.* Leg. 518.)

CCCCLXXV.

L'évêque d'Aquila à la duchesse de Parme.

(Londres, 18 novembre 1559.)

Le roi doit veiller pour sa maison, car le feu de ses voisins pourrait y porter l'incendie. — La reine qui voulait dissimuler a été très-mécontente de se voir interrogée sur ses projets de mariage.

A trece deste escrivi a V. A. y le envie copia de lo que escrivi a Su Magestad, y, porque agora hago lo mismo en esta, tendre poco que decir. Por ella vera Vuestra Alteza en lo que andano esta gente y la necesidad que tenia Su Magestad de mirar por su casa, sino quiere en esta el fuego de la de sus vecinos. Hale sido muy gran descontentamiento a la Reyna en haber yo querido entender su intencion al tiempo que mas le importava disimular y tenerla secreta. Yo no puedo aqui hacer ninguna diligencia, ni el disimular parece que conviene, por lo qual estoy con travajo hasta haber carta

de Su Magestad o de Vuestra Alteza, quien suplico sea servido mandar que me se responda a esta carta, la qual envio con un criado.

De Londres, a diez y ocho de Noviembre 1559.

(*Archives de Simancas, Secret. de Estado*, Leg. 812.)

CCCCLXXVI.

L'évêque d'Aquila à l'évêque d'Arras.

(Londres, 18 novembre 1559.)

On a délibéré dans le Conseil, depuis le retour de Throckmorton de Paris, sur le secours à donner au comte d'Arran qui épouserait la reine. — Motifs qui engagent la reine à ne pas se prononcer sur ce point; ambassadeurs qu'elle enverra à ce sujet. — Le duc de Norfolk compte présenter des remontrances à la reine. C'est un personnage qui pourrait rendre des services. — Affaires d'Irlande.

Los consejos que se hacian despues de la venida de Tragmarton de Francia, han parado en que se ayuden los Escoceses y se haga Rey el Conde de Haran y se case con la Reyna, aunque en esto postrero andan titubeando, no se con que espiritu. Yo pienso, como escrivio a Su Magestad y lo vera V. S. por la copia de la carta que embio a Madama, que de disimular o differir esto del casamiento de los Escoceses recive esta Reyna dos comodidades. La una es estar sin casar hasta poderlo hacer con quien mejor la pareciese de su espacio; la otra dar a entender a Franceses que se trata todavia lo del Archiduque, de lo qual le pesa a ellos tanto que puede servirle de torcedor con ellos para traerlos enbelesados si quiera y admentrados con ello; y para dar a entender esto y disculparse con el Rey nuestro señor y con el Emperador de lo que piensa que le hemos pedido dar la culpa en nuestras cartas, embia agora Embajadores, y por ventura les mandara que me den a mi alguna culpa porque tengan algo que decir, aunque en verdad seria con tuerto porque nunqua hemos pasado casas que sean sido mucho a su sabor sino este ultimo lo qual se ha hecho con toda buena crianza y con el mejor modo que yo he sabido. Pero yo conosco que le ha dolido mucho y con razon porque hemos saccado su juego de manera que no hay hombre en Londres que no sepa en quien esta la falta. El Duque de Norfort dice que le hablara mañana y que si aprovechare bien, sino que se yra luego a su casa, que es con lo que hacen fieros los señores al Rey, y este los puede muy bien hacer en lo que agora se trata porque es muy

popular su voto y muy conforme a la voluntad de todos los mas principales del reyno. Pienso que, si fuese menester, seria instrumento apto a lo que fuese necesario. Pero yo no he osado hablar con el sino cosas comunes y ofrecidole mucho el favor y amistad del rey nuestro señor para el bien deste reyno.

Este hombre de Irlanda vino a mi, dos dias ha, y me dixo que le davan muy la religion en su tierra, por lo qual el me la da a mi para que escriva sobre su negocio calidamente. Yo escrivi a Su Magestad, poco ha, sobre ello, y V. S. sera servido de accordarselo, si viere que conviene.

El que dara a V. S. esta carta, es un criado mio, a quien mando estar hay para las cosas que se me ofrecieren y principalmente para que tenga cuydado de entender siempre de Vuestra Señoria lo que quisiere embiar a mandar.

De Londres, XVIII de Noviembre 1559.

(*Archives de Simancas, Secret. de Estado.* Leg. 814.)

CCCCLXXVII.

L'évêque d'Aquila au comte de Feria.

(LONDRES, 18 NOVEMBRE 1559.)

Intentions de la reine en envoyant divers ambassadeurs. Un d'eux est lord Sidney, à qui il convient de faire bon accueil. — Il faut se méfier de la reine. — Il cherche à justifier par un ordre de la duchesse de Parme les paroles qu'il lui a adressées au sujet de son mariage. — Il instruit Chantonay de ce qui se passe. — La reine, se trouvant avec quelques personnes de sa religion, a dit que son appui ne manquera pas aux Flamands et aux Hollandais qui se réfugient en Angleterre, et que si les Espagnols rentrent dans leur pays, la réforme à laquelle sont dévoués plusieurs hommes importants des Pays-Bas, y sera bientôt florissante. Elle veut, par cette voie, semer la révolte de tous côtés. — Même but en ce qui touche la France. — Le comte de Feria est sans doute l'un des Espagnols que la reine verrait volontiers s'éloigner.

Quatro dias ha que escribi a V. S. largo, por lo qual, embiando agora a Madama copia de lo que escrivo a S. M. de los negocios de aqui, dejare de serlo en esta y dire solamente que, como V. S. vee, las cosas de aqui se van apretando de manera que necesariamente me parece que nos han de despertar, y no conviene en ninguna manera que en la enviada destos Embajadores la Reyna pienso que no se ha de tener un punto

porque es cierto que no los envia a otra intencion que con diferir y engañar y deslumbra sospechas otras necesidad y Franceses y tenerlos a ellos amedrentados con este casamiento que es lo que los tormenta, y como ha visto como yo me he querido desengañar y que no soy su bueno instrumento para entertener al Rey por mi medio, ha hallado estotra invencion enviar Embajadores. Pienso, aunque yo no lo advirtiese, se entenderia el engaño facilmente; pero avisandole yo seria doblado. El yerro es verdad. Cierto que ningun genero de pasion me engaña y me hace interpretar las cosas de la Reyna desta manera sino es puramente ver lo que pasa, y cierto creo que no hay hombre en el reyno que no le de menos cuidado que yo dicen que se quexa de que yo, sin tener comision del Rey, he querido averiguar con ella estos negocios, y tiene razon porque del Rey no la tengo, pero tengola de Madama que ha dos meses que me escrivio que aclarase este secreto con miladi Sidene con la Reyna. Yo de pura floxedad he dexado de hacerlo, pareciendome que, pues yvamos bien en celada, no habia para que descubrirnos mas. Pero, despues que he entendido lo que pasa, no me ha parecido de dexarme burlar mas, y en el modo de tratar se que no he escedido un pelo. Esta escusa hago que se cierto que he de ser acusado asperamente, pero en verdad que yo no puedo adivinar que sera la querella. Maestre Sidene que hira al Emperador, vera a V. S. de camino. Es muy buen cavallero, y ninguna cosa le falta para serlo sino es este del Papa en lo qual anda algo travajado. Suplico V. S. que demas del respecto del ser el quien es por hacerme a mi merced, se la haga a el, porque cierto a el y su muger les devo mas que a mi mesmo, y por esto me atrevo a hacer este oficio, aunque se que es escusado.

Yo embio este criado mio con este despacho para que quede hay hasta que V. S. tenga aviso de la resolucion que S. M. mandara en mi entertenimiento y para que si esto si tardare busque con el favor de V. S. conque me remedio halgo porque cierto yo no puedo hallar ya de donde hacerlo. Francisco de Laxalde dice que hallaria el modo. Yo suplico V. S. me favorezca en ello, aunque sea materia de dineros.

De Clinton he habido una perilla del pelo del pero que dio a V. S., aunque no tan grande, ni tan hermosa dice que me dara otra de aqui a algunos dias, como tengo el de milort Roberto, las embiare entramas a V. S.

De Londres, 18 de Noviembre 1559.

Al señor de Chantonay escrivo lo que aca pasa, para que, si Fragmerton fuere con alguna arma falsa en esta materia de casamiento, no le halle desapercibido, ni pueda sembrar sospechas.

Hoy me ha dicho este Irlandes que estando un dia destos con la Reyna algunos de su religion y diciendole el gran numero de Flamencos y Holandeses y de todos estos estados, que aqui concurria por lo de la religion con sus mugeres, hijos y haciendas, ella dijo que fuesen muy bien venidos todos, que ella no podia faltarles y que, si se

acavasen ya de ir los Españoles que governavan en Flandes, a sus Indias o a su España a tostarse debajo de aquellos climas ardientes, ella sabe que en esos paises la religion floreceria porque habia en ellos hombres principales que eran de ella. Deve de pensar de revolver a todo el mundo por esta via, como lo he escrito a Su Magestad algunas veces, y cierto en Francia ella trata de hacer algo desto por lo que de muchos de los suyos he oydo hablar que cuentan del gran aumento que en aquel reyno hara su evangelio. Este cuento he querido añadir a esta carta, porque deve ser V. S. el Español por quien ella dice esto, y cierto ella holgaria de saber que V. S. se hubiese ido, preguntome los otros dias quando se iva V. S. a Napoles. Respondile que no habia V. S. de irse de Flandes por agora, y yo vi que no holgo dello. Todavia, siendo V. S. servido, sera bien que Madama entienda esta buena intencion desta señora.

(*Archives de Simancas, Secr. de Estado.* Leg. 812.)

CCCCLXXVIII.

Le comte de Feria à l'évêque d'Aquila.

(Malines, 19 novembre 1559.)

Il se plaint des propos que la reine a tenus sur la comtesse de Feria. — Grenado demande de pouvoir exporter six chevaux. — L'Empereur n'enverra pas son fils en Angleterre. Les Français sont hostiles à ce mariage. Peut-être en résultera-t-il quelque guerre.

A los cinco deste escrivi a V. S. con el ordinario de Anveres. Despues lo torne hacer con Olavarria y V. S. hare dado tan buen recado que antes de rescebir estas cartas nos ha puesto en la mano la licencia, la qual rescivi en Bruxelas el jueves diez y seis de este y la carta de V. S. que con ella venia. Por todo le beso mil veces las manos que nos ha hecho gran merced y descansandonos mucho con la dicha licencia, y la Reyna no tiene justicia en querellarse de mi muger de que haya hablado en ella, porque verdaderamente ha estado recatadissima en esta parte, y nunca ha hablado palabra de manera que le han mentido. Yo creo que soy el malhechor que he dicho la verdad de lo que entiendo, y al cabo del año se arrepentira Su Magestad de no haberme creido. Tambien no se yo porque, aviendo tratado ella a la Condesa tan descortesmente como lo hizo, se quexa que par Dios yo no dexare de decirselo a su Embaxador, el qual vino aqui ayer, y me envio a dezir que tenia orden de su ama

de visitar a la Condesa y que habia entendido que no estava buena, que lo vernia hacer otro dia.

A Granado se a dado licencia para sacar quatro cavallos y el hace instancia por seis, y a mi paresceme que los quatro es demaseado, y sino fuera por lo que V. S. escrivio que no era razon de desaboralla en esta sazon, no se le diera porque el Rey me mando en Gante, sabiendo que Granado venia a esto, que dixese a Madama que no se le diese licencia para ninguno, placeme que la Reyna aya desengañadonos con tiempo, aunque yo nunca crei mas que agorâ.

El Emperador no quiere que venga su hijo sino es despues de capitulado, y a mi paresceme que tiene razon. V. S., aunque la platica torne a resucitar, no deve mas tratar deste punto por lo que entendera que lleva el Conde Jorge de Helfestain en su instruccion. Franceses hacen su negocio en estorvar este casamiento. Yo no puedo creer sino que todas estas cosas an de parar en venir a las armas.

Yo pienso comenzar a aliñar para España en estando mi muger para ello que aora no lo esta, cierto el mochacho esta bueno, y todos besamos las manos a V. S.

De Malinas, xix de Noviembre.

No se cosa de nuevo que escrivir mas de lo que ay envio.

(*Archives de Simancas, Secret. de Estado.* Leg. 812.)

CCCCLXXIX.

Chaloner à la reine d'Angleterre.

(Bruxelles, 23 novembre 1559.)

Il n'a pu voir la comtesse de Feria et n'a rien appris de ce qu'on attribuait au Dauphin. — Menaces des Français. — Voyage du comte d'Helfenstein.

Pleas it Your Ma^te^ t'understand that having lately received a packet of letters from the same of the xth hereof, delyvered by the B. of Aquila his servant, I am driven for a tyme to putt in respite the effect thereof. Furste touching the Count de Feria, for passing not long sithens by Mechline where he now lyeth, I understood the Countesse his wief through her dangerous travaile in childbirth and evill handling of the midwief hath ever sithens been very weeke, and at that instant (though now in better case of amendement) in suche weke state, having swounded ones or twise, as her lief was

despaired, the Count, as was reported unto me, taking it very hevily, as in dede he maketh very muche of her. So thought I it not mete in that plight to congratulate with a sorowfull man, but to take a better oportunite, as very shortly I loke to have, to Your Ma^tes satisfaction with his due thanks.

Semblably touching th'other matter of Dardoys, as Your Highnes would I shuld use all dexterite for the search of the truthe, so purpose I to do, reserving Monsr d'Arras to the laste assaye, and of the case, as I canne learne, Your Highnes by my next letters shall have further enformation. But, under Your Highnes pardone, whither the Daulphin did arrogate that style or not, I take it all oon, touching their entent, when so ever they may see an advantage, and so I trust Your Highnes will make none other accompte, as in this Court men of discource recken verily that, ere it be long, they will burste furth, and would ere this tyme, saving for respect of the King of Spaine and their owne want of readynes. I trust in God that union, armure and exercise at home, with the faster amitie of freends abrode, shall breeke of their threed in the begyning.

The Frenche cease not here to calumpniate that all the Scottishe motion procedith of our setting on, with threets they will chastise both the oon and the other.

The Regent and lordes of this Counseil have here doon muche honour to the Count de Helvesteyn the Emperours Ambassadour now in vyage towardes Your Ma^te; he purposeth abowte to be at Dunkerke the xxviij^th hereof.

Thus with my lowly bounden thancks unto Your Ma^te for the grete comefort by those letters I conceived of your gracious acceptation of my pore service still in good part, I committe Your Highnes to the tuition of Almighty God, who graunt in honour all good and glad things to the same.

From Bruxelles, the xxiij^th of November 1559.

(*Record office. Foreign papers. Queen Elizabeth, Calendar*, t. II, n° 311.)

CCCCLXXX.

Chaloner à Cecil (Extrait).

(Bruxelles, 23 novembre 1559.)

Lenteur des Écossais. — L'alliance du roi d'Espagne est utile. — Influence des Guise en France.

Sir, with my duest comendations. For your letter of the xth hereof, which came enclosed in the Quenis Ma^te packet, theis may be to yeld you my bounden thancks.

I am sorie the Scotts procede (me semith) over leysourly. Suche enterprises would be doon with the heate, which in never so litle respite waxeth cold againe. In this Court they have hadde avise of an overthrowe that of late shuld be gevin by the Scotts to the Frenchemen, as yesterday Monsr de Berlaymont axed me the question.

He recited unto me a French pasquille, the copie whereof, whither ye have redde it, or not, at all aventures I send herewith unto you.

Touching the Grave of Helvestein, the common speache here goith it shall passe that waye, I wott not whether those of this Counseill take it so. Ye may enquyre of Grenado at his retorne a tale that he herde, which I have willed him to recounte unto you.

Already King Philippe hardly digests his owne misse : as hardly and with lesse dissembling will he broke the seconde of his kynnesman (if it so fall owte), now thincking himself the lesse endangerd unto us through his new affinitie with Fraunce. I rather wishe by all good meanes he were retaigned for us then cleerly to be alienated. He and his adherents ar a grete partie. It is good to remember that occasion servith not alwaye. *Quod facis fac citius.*

We had need of some countenance against the Frenche, as many of the howse of Gwyse, so many Frenche Kings, having King and all at commandement. But of theis things though to discource, ye may justly skorne my folie and presumption. Yet I humbly pray you for this ones to take it in good part, as written to you self, proceding of a good zeale to leane to the surer part, which is rather to feare to muche then to litle. Ye heare not all that we heare abrode. Thus I ende comitting you unto the living God.

From Bruxelles, the xxiij^th of November 1559.

(*Record office. Foreign papers. Queen Elizabeth, Calendar*, t. II, n° 312.)

CCCCLXXXI.

Chaloner à lord Dudley.

(23 NOVEMBRE 1559.)

Il regrette que ses démarches n'aient pas réussi dans l'affaire de Bernardino Grenado.

(*Record office. Foreign papers. Queen Elizabeth, Calendar*, t. II, n° 314.)

CCCCLXXXII.

Chaloner à l'évêque d'Aquila.

(23 NOVEMBRE 1559.)

Il l'assure de son désir de lui rendre service.

(*Record office. Foreign papers. Queen Elizabeth, Calendar,* t. II, n° 315.)

CCCCLXXXIII.

Chaloner à la reine d'Angleterre.

(BRUXELLES, 24 NOVEMBRE 1559.)

Il n'a obtenu de passeport que pour quatre chevaux. Les deux autres seront conduits en Angleterre avec les chevaux du comte d'Helfenstein. On a cru longtemps au Conseil de la Régente qu'il n'y avait là qu'une affaire particulière négociée entre Chaloner et Grenado.

(*Record office. Foreign papers, Queen Elizabeth, Cal.* t. II, n° 319.)

CCCCLXXXIV.

L'évêque d'Aquila à la duchesse de Parme.

(LONDRES, 27 NOVEMBRE 1559.)

Nouvelles d'Écosse. — La reine se montre de nouveau incertaine en ce qui touche son mariage avec l'archiduc. Elle demande si le roi l'aidera dans ses démêlés. — Différend de Robert Dudley et du duc de Norfolk. Robert Dudley déclare qu'il n'est pas d'un bon Anglais d'engager la reine à épouser un étranger.

A diez y ocho deste escrivi a V. A. con un criado mio, el qual habra llegado tarde por no haber tenido tiempo para pasar. Lo que despues aca hay de nuevo, es que Fran-

ceses a primero y a seis deste han escaramuzado con los rebeldes de Escocia. La primera vez les ganaron una culebrina y rompieron otra pieza, que las tenian puestas fuera de Hedimburg en cierta colina. La segunda vez pelearon en el campo desta manera que, viniendo los Escoces hacia Lit para cercarlos, salieron a ellos dos mil Franceses y trecientos cavallos y los desbarataron. Murieron ducientos y fueron presos otros tantos y entre ellos algunos principales. Tras esto acordaron los rebeldes de dexar la villa de Hedimburg, como lo hicieron con mucho desorden. Aquella misma noche fueronse a Sterling, donde pensavan fortificarse. Estas nuevas se han tenido aqui tan secretas estos dias y contado tan variamente que el mismo Embajador de Francia no las ha podido entender bien hasta tres dias ha que llego aqui el Chanciller de Escocia, el qual ira a Francia embiado por la Reyna regente, y de camino ha hallado a esta Reyna y quexadose de parte de la otra de muchos indicios que halla tienen de lo que aqui se hace contra la amistad en favor de aquellos rebeldes. Entre los otros es uno el haber embiado aquellos dineros que yo escrevi que se habian tornado los dias pasados, los quales tomo un Conde Escoces de los de la parte de la Reina, y no son mas de quatro mil escudos. Esta Reyna ha respondido negandolo todo y diciendo, como suele, que si Franceses quisieren su amistad, ella no quiere otra cosa. Ellos creen esto como les parece y le responden lo mismo. Yo hable con la Reyna, tres dias ha, por los negocios de ciertos Flamencos, de los quales pasamos a lo de su casamiento. Creo que holgaria de menear esta platica de nuevo, pero con la misma intencion que hasta aqui, a lo que yo creo. Yo la he remitido a la venida del Conde de Elfestan y muestra poca satisfacion de la manera de tratar y indeterminaciones de que hasta agora ha usado con nosotros. Despues de haber hablado en esta materia un rato, me dixo que queria decirme en confesion algunas cosas, las quales eran las quexas que tiene de Franceses y las injurias que le hacen de cada dia, hablando y haciendo contra ella lo que se les antoja y pretendiendo la sucesion deste reyno tan abiertamente como pretenden, y dixome que la Reyna de Francia biuda habia embiado a la Reyna regente de Escocia un baston en el cabo del qual estavan las armas de Inglaterra y le habia embiado a decir que nunca podria reposar hasta que se arrimase sobre aquellas armas y muchas otras cosas, las quales me dixo que la habian obligado a armarse contra Franceses, a los quales pensava de embiar a decir con Fragmarton que, si no la satisfacian destas injurias y aseguravan de lo que contra ella pretendian, ella no podria dejar de defenderse, de lo qual me dixo que queria avisar al Rey nuestro señor, escribiendole o enbiandole persona propia dentro de tres dias. Yo le respondi que todas estas cosas sabia el Rey mi señor dias havia, y por esto le havia advertido muchas veces que procurase de asertar sus cosas y asegurarlas con tiempo porque de otra manera ella se veria en trabajo y pondria en el a sus vecinos como se lo habia dicho don Juan de Ayala y yo algunas veces. Preguntome si pensava yo que el Rey dexaria de ayudarla por estas cosas y por ser tan deudo

del Rey de Francia. Dixele que yo nunca habia entendido que en Su Magestad hubiese falta de amistad y buena voluntad a sus cosas della, ny a las deste reyno al qual no podia faltar por muchos respectos y que ella haria muy bien en avisarlo agora de sus querellas porque, entendiendo todo el mundo que ella se armava y que Franceses hacian lo mismo, no parecia bien que el Rey solo dexase de saber la causa. Despues ha estado comigo el Embaxador de Francia, el qual me ha dicho que piensa que el Conde de Haran vendra aqui presto y que estos le favoreceran y que la Reyna regente ha entrado en la villa de Hedimburg, pero no en el castillo, y que los Franceses que hasta agora estan en Escocia, no son mas de seys mil, y los que agora se han embarcado en Cales, ocho vanderas. Pero la suma de todos sus discursos es que no quieren dar tiempo a sus enemigos y que, antes que venga el verano, quieren debelarlos y que si estos los quisieren ayudar en Francia habra para entrambos. Diciendole yo que haria bien en no dexarse persuadir, ni tener sospechas de nosotros, me dixo que asi lo hacia y habia hecho espelciamente en no creer que el Rey nuestro señor de nuevo queria casarse con esta Reyna, como habian trabajado de persuadirselo hasta agora. Con todo esto ellos no pueden disimular la intencion que tienen de invadir este reyno y la sospecha que tienen de que el Rey nuestro señor ha de estorbarlo. Tiene entendido que la Reyna envia a España un Embajador, el qual va con grandes negociaciones. Yo le he sosegado, mostrando de no tenerlo por cierto.

El Duque de Nortfolk hablo con milort Roberto, dos dias ha, tan claro que me dice que se partieron el uno del otro sin hablarse y que milort Roberto le dixo que no tenia por servidor de la Reyna, ni buen Ingles a quien le aconsejase que se casase con estrangero. Andan las cosas entre ellos muy exasperados, y el Duque se ira a su tierra sin querer aceptar el cargo de general en la frontera. Esta muy puesto en contradecir esta guerra y en favorecer el casamiento del Archiduque y seria instrumento para hacer disiño del en las cosas que aqui pueden ofrecerse. Ha me parecido avisar de todo esto a V. A. sin aguardar mas para que sepa y pueda avisar a Su Magestad de lo que aca pasa a la jornada.

De Londres, a 27 de Noviembre 1559.

(*Archives de Simancas. Secret. de Estado*, Leg. 812; *Archives du Ministère des Affaires Étrangères à Paris. Vol.* Angleterre, fol. 28 v°, avec la date du 25 novembre.)

CCCCLXXXV.

L'évêque d'Aquila à l'évêque d'Arras.

(Londres, 27 novembre 1559.)

Il est souffrant et s'en réfère aux lettres qu'il adresse à la duchesse de Parme.

Muy Ilustre y Reverendisimo señor, yo escrivo a Madama la ynclusa por la qual le doy aviso de lo que aca pasa despues de los diez y ocho, habiendo avisado de lo de hasta alli con persona propia. Suplico a V. S, me perdone si aqui no lo replico y si no escrivo mas largo, hallandome en la cama con mis indisposiciones solitas, por lo qual dejo tambien de escrivir a Mons. de Chantonay, esperando que V. S. le mandara avisar de lo que fuere necesario. Guarde, etc.

De Londres, 27 de Noviembre 1559.

(*Archives de Simancas, Secret. de Estado.* Leg. 814.)

CCCCLXXXVI.

L'évêque d'Aquila au comte de Feria.

(Londres, 27 novembre 1559.)

Même objet.

Con un criado del Embaxador Chaloner escrivi ayer a V. S. una carta hecha a proposito para que, si la quisieren ver, no hallen en ella cosa que le tenga agora. Quisiera escrivir largo, pero hallome en este punto tan malo de mis dolores solitos que no puedo dexar de remitir a V. S. a la carta que escrivo a Madama y suplicarle que perdone la brevedad desta, pues no es para mas que para escusar las impertinencias de la que agora escrivo a Madama; a mi parecer es de alguna importancia y querria que se embiase al Rey nuestro señor. Guarde Nuestro-Señor, etc.

De Londres, a 27 de Noviembre 1559.

(*Archives de Simancas, Secret. de Estado.* Leg. 812.)

CCCCLXXXVII.

Dettes de la reine d'Angleterre.

(30 NOVEMBRE 1559.)

Les sommes dues à Anvers, à Berwick et ailleurs s'élèvent à 226,910 livres.

(*Record office. Foreign papers. Queen Elizabeth, Cal.*, t. II, n° 353.)

CCCCLXXXVIII.

Chaloner à Cecil.

(BRUXELLES, 1er DÉCEMBRE 1559.)

Il n'a pas vu la comtesse de Feria, et, en ce qui touche le second point, il compte s'adresser à Granvelle. — Choix d'un ambassadeur à envoyer en Espagne. — Avantages de la paix. Si on ne peut la maintenir, il faut rester en bons termes avec le roi Philippe II, plus puissant que Charles-Quint. — L'évêque d'Aquila songe, dit-on, à quitter Londres. — Nouvelles d'Espagne et de Rome. — On tient peu de compte des forces militaires de l'Angleterre.

Good Sur, it may pleas you t'understand that yesternight late my servaunt Farneham here arrived with the Quenis Ma^tes^ packet unto me, and you letter written at leingth, which for the matter I know ye committed to none other to write, and sory I am ye had such cause to take that payne to extend so long a letter op your owne hande. Nevertheles I hope in God with wisedome all shal be forseen in tyme.

Towching the Quenis Highnes former letters sent unto me by the B. op Aquila his servaunt, the Countesse sickenes hath hitherto been my stay for the oone part. Nevertheles apon Sonday or Monday next I shall have (as I am enformed) very good oportunite to execute Her Highnes pleassur, and further to fele his disposition as I see cause, for hitherto I have fownde him a francke manne with me.

For the t'other part, I have fished for the knowlege etc., but it will not handsomly be comme by, wherefore apon theis second letters somme tyme this daye or to morow taking my beste oportunite I will bourd Monss^r^ d'Arras for the hole, and thereapon retorne my servaunt back with letters by post.

If ye send to King Philip (if ye will perdone me to write my fantsie) send none that have not the langage perfightly and canne not as perfightly understand the King, whose quick and faste speache is hard of a yong begynner in Spanishe to be well at the furst comprehended. None wourthier then Sir Henry Sidney, but I know not how his langage servith him. Axe Sr Willam Pikering. Henry Knowles hath as suffieient Italien as any other Inglishe gentilman, but as yet ye have not gevyn him reputation. King Philippe in so grete a matter will loke for a grete personne, though every man will make excuse the Quene canne not so be served; for God knoweth what juste cause some now drawing in the plow have to seke to be unyoked, but *vincit amor patriæ, mihi jussa capessere fas est.*

It is a question to be moved, which wayes the Quene will send into Spaine, either by land or sea. Me semith the sea is surer and shorter, unles ye truste the French yet will hold owte.

If by any good meanes the warres may be proteled for two or three yeres, that quiete at home may lett our stone gather mosse. In my pore opinion nothing were more to our benifite. Mariage, frute thereof, as a sure pawne to bynd all mens herts; tyme gayned to putt our things in order and settle things begonne but not achevid, withe a thowsand other accidents that the benifite of tyme it self wold discover for occasion to take hold apon, do draw me downe to that side. But on th'other side now it shuld seeme the Scotts ar to be holpen owte of hand before they clere geve over. I canne not tell, but their retire to Sterling is the next doore to a flight, and I wotte not whither *vir fugiens denuo pugnabit,* unles their policie be better then hitherto they have shewed, *et prius dubii victoris fortunam sequuntur.*

If very necessite seme to offer the breache, for Gods love reteyne the amitie of theis menne. King Philip is now apon the highest of all his reputation, yea more then ever was his father, considring he hath not to do with a Fraunces or an Henry, but with a yong King now wel nye as loth to offend him as a pupille his tutor.

Here is grete expectation what we will do at home, one wayes grete congratulation, an other wayes indignation. Assure you all the matter restith apon the resolution, and that also shortly loked for. I wott not what the B. of Aquila meanith, for of late a servaunt in maner of his steward told oon, who told me, that he had order from his master to provide a howse for him, either here or at Lovayne, if he departe furth of Ingland without subtitution of a successor. *Nota bene,* what shall I do here? I consume, I confesse, the Quenis money, and myself to the bones, but yet I alwayes juge somme here or in Spaine must kepe the tourne. In Spayne it is to hote, and here, the Quene pleased, I shall with humblest thanks geve over the helme to a meter manne, and yet detracte no service commanded.

By this tyme, the Quene Catholike I think be almost at the Mounts-Pyrénées. The

Cardynal of Burgos, the Duke of Infantasgo, the Count de Benavente and an other grete man whose name I remember not, receive her at the frontiers. The King himself from Tolledo by post will mete her at Guadalayar, a fayre palace of the Duke of Infantasgo, there to consummate the maryage, and thence with her to Tolledo, with grete triumphs during all this Christmas holydayes, evyn to Shrovetyde.

By the Romishe avises which I send you here inclosed, ye shall perceive the state of the Conclave. The last avise of the 8 of November a special secrete frende delyverd me. Ye may thereby gesse what estimation King Philippe hath amongs them.

Here of late iiij° m[1] floryns have been paid to the garisons. The States have not as yet agreed to thè redemption of the Kings dett and make a sticking at it, being afeerd of such a shrewd precedent.

Thus I pray you beare with my scribling at this tyme. Forseing I must delay the sending of my servaunt for a season, I wold not pretermitte thus muche in the meane tyme. God kepe you ever, Sir, in welfare.

From Bruxelles, primo Decemb. 1559.

The moste want I fynd at this tyme is of ware and expert capitains. Recken how many be lefte of the old store, and how many of those that remayne canne so well skyll to conduct an armie, as they canne skill of a skirmishe. That want specially here they note, and as for our souldiours count them good for a weke, but the next in stede of a sallade to wrap their head in a kercher. Lord! what I have herd spoken by such our truants!

(*Record office. Foreign papers. Queen Elizabeth, Cal.* t. II, n° 354.)

CCCCLXXXIX.

L'évêque d'Aquila à la duchesse de Parme.

(Londres, 4 décembre 1559.)

Nouvelles d'Écosse. — Ambassadeurs à envoyer en Espagne. — L'Angleterre et la France sollicitent l'appui du roi. — On a arrêté un Anglais soupçonné d'avoir pris part au complot contre Robert Dudley. — Alliances de la reine en Allemagne. — On cherchera à amuser le comte d'Helfenstein par de vaines paroles.

Despues que escrivi a V. S. a veinte y siete del pasado, dandole aviso de las cosas de aqui y de las de Scocia, hay nueva que la Reyna regente es muerta y los Franceses lo

creen porque quando el Chanciller partio de alli dexola muy mala : si es llegado alli el marques de Albeuf. Dicen que quedara con el gobierno de aquel reyno. Aqui han quedado espantados del buen suceso que Franceses han tenido contra aquellos rebeldes y no bravean tanto como los dias pasados hazian, pensando de tener ya echados de aquel reino los Franceses, pero quedales mayor miedo y con mucha razon al parecer de todos porque son graves e importantes las ofensas que estos han hecho a Franceses alli en este negocio, y todas estan entendidas por mas que la Reyna las niegue, la qual embia agora dos Embaxadores a España mas por cirimonia y cumplimiento que por otra cosa. Dicen que sera el Conde de Erifort que es un moço de diez y seis años y otro que se dice mastre Cave. El Embajador de Francia ha hecho diligencias comigo para entender lo que pensamos en estos negocios. Lo que yo le he respondido, ha sido presuponiendo que ellos tienen justicia, siendo su caso defenderse como ellos lo dicen, que yo no pienso que el Rey nuestro señor holgara de entender que la Reyna les haga tan malas obras como las hace, ni que querra favorecer a hereges contra el Rey de Francia que es su hermano y señor justo de aquel reino. Querria poder callar totalmente con estos no teniendo comision de hablar, ni cartas de Su Magestad tantos dias ha, pero veo que el callar demaseado les daria mayor sospecha, lo qual yo no querria sino asegurarlos como procuro de hacerlo, y lo mismo hago con la Reyna, la qual, como escrivi a V. A., me pregunto los otros dias si pensava que el Rey nuestro señor dexaria de ayudarla en esta guerra, y fue menester tambien responderle a su proposito.

Aqui vienen cada dia armas de Amberes y se esperan muchas mas. Han publicado que las traen con licencia de V. A. Dicen que tendran diez mil coseletes y otros tantos arcabuces traidos de nuevo, sin los que antes tenia en el reino.

Quatro dias ha, prendieron a uno de la camara de la Reina, que se dice Druri. Entiendo que tienen sospecha que el sabe algo del tratado contra milort Robert, de que tantos dias ha se ha dicho, y piensan que todo esto se arma contra el Duque de Nortfolk, si algo hay tengo por cierto que no sera el solo y que presto havra aqui los tumultos y levantamientos que siempre se han tenido. Seria menester que, ymportando tanto los negocios de aqui como importan, yo supiese a que fin se han de encaminar porque para estar aguardando a que las cosas se hagan a caso, no son necesarios Embajadores, ni Ministros a mi parecer.

Aqui han publicado los de la parte de la Reyna que Lantgrave, el Conde Palatino, el Duque de Virtemberg y otros protestantes tienen hecha liga con esta y que la favoreceran en esta guerra y en todas las que tocaren a religion [1]. Pienso que quiso decir

[1] Le 8 décembre, la duchesse de Parme, transmettant au roi les lettres de l'évêque d'Aquila, annonce qu'elle a appris du comte de Feria que la reine d'Angleterre et ceux de son Conseil font bon accueil aux sectaires des Pays-Bas, qui ont traversé la mer en assez grand nombre : « Voires jusques

esto los dias pasados quando, ofreciendole yo mucho de la amistad y favor del Rey nuestro señor, me dixo que ella se guardaria de haber menester de nadie. Yo le dixe que aquello era lo mejor y que asi deseavamos nosotros que lo hiciese. Ninguno hay por mas Ingles que sea que no vea manifiestamente la perdicion deste reyno, y yo temo que lo que muchos dias ha se ha dicho y avisado en las cosas de este reyno, se vera presto con efecto.

Yo pienso que detendran en palabras al Conde de Helfestain en lo deste casamiento, como han hecho a estotro, y a mi estos dias el Duque de Norfolc nos ha dicho que lo que cumple es apretarla y sino se resuelve luego yrse y dexalla, y asi creo que se habria de hacer.

Todavia embian a Fragmarton a Francia; el va de mala gana y dice que holgaria de quebrarse una pierna por no yr.

(*Archives de Simancas, Secret. de Estado.* Leg. 812.

» à leur déclairer qu'elle espéroit que Dieu donneroit la grâce que de brief par deçà l'évangile se » prescheroit ouvertement et que le peuple de par deçà y estoit enclin, et encores aucuns seigneurs » principaulx, lesquels ne fauldroient d'y tenir la main. » Elle ajoute que d'après le chemin que prend la reine d'Angleterre, il est probable qu'elle se perdra et qu'elle mettra son royaume au hasard, que les Français conservent leurs desseins contre l'Angleterre et qu'ils chercheront à persuader au roi qu'il n'est tenu à rien par les traités antérieurs, puisque la reine légitime d'Angleterre est Marie Stuart et non Élisabeth. A son avis, il serait aussi dangereux de voir les Français envahir l'Angleterre que de leur ouvrir les portes de Bruxelles; car si les Français étaient maîtres de l'Angleterre, toutes les communications seraient interrompues avec l'Espagne. La duchesse de Parme insistait donc vivement pour que Philippe II ne négligeât rien pour défendre les Pays-Bas : « pour le grand et loyal debvoir » qu'ils lui avoient rendu, employant leur avoir et leur propre vie pour se soustenir en son obéis- » sance. » Les choses en étaient arrivées à ce point que, selon son avis, Philippe II devait à la fois montrer visage aux Français et aux Anglais : aux Français pour leur faire comprendre qu'il ne se laisserait pas tromper par leurs persuasions, aux Anglais, puisque toute la courtoisie dont on usait envers Élisabeth n'avait d'autre résultat que de la faire « plustost insolente. » (Gachard, *Corresp. de Marguerite de Parme*, t. I, pp. 64 et 73.)

CCCCXC.

L'évêque d'Aquila à l'évêque d'Arras.

(Londres, 4 décembre 1559.)

L'abattement et la crainte règnent en Angleterre. — Il n'agit point, faute d'instructions.

Yo he scrito a V. S. tan a menudo y ha tanto que no tengo cartas suyas que agora tengo poco que escrivir y menos a que responder, maxime escribiendo a Madama, por cuya carta vera V. S. lo que aca pasa, que es conforme a lo que por otras tengo escrito y significado. Todos aqui estan tan tristes y temerosos que no hay hombre que no espere mucho mal y cierto, si no fuere asi, sera mas caso que providencia nuestra, pues por lo que a mi toca habiendo tanto tiempo que no tengo cartas de Su Magestad, ni de ninguno de sus ministros, poca parte puedo tener de bien ni de mal en lo que en los negocios sucediere, no haciendo en ellos mas que aguardar y entretener.

Dios Nuestro-Señor lo provea todo como es menester, el qual guarde y prospere vida y estado de V. S. por largos tiempos como sus servidores deseamos.

De Londres, a 4 de Deciembre 1559.

(*Archives de Simancas, Secret. de Estado*, Leg. 814.)

CCCCXCI.

L'évêque d'Aquila au comte de Feria.

(Londres, 4 décembre 1559.)

Mauvais état de sa santé. — Ce qu'il a répondu à la reine au sujet des paroles attribuées à la comtesse de Feria. — Bruit de la mort de la reine régente d'Écosse. Robert Dudley dirige l'envoi des renforts en Écosse. — Armes expédiées des Pays-Bas en Angleterre. — Alliances de la reine avec les princes protestants d'Allemagne. — Arrestation du capitaine Drury, sous le prétexte de certaines indiscrétions; mais le véritable motif est qu'on lui reproche d'avoir connu le complot contre Robert Dudley. Tout ceci est dirigé contre le duc de Norfolk. — Il n'a reçu, depuis quatre mois, aucune lettre ni du roi, ni de la régente. — Il regrette que l'Empereur n'ait pas envoyé son fils en Angleterre. — On attend le comte d'Helfenstein qui pourra traiter cette affaire. Quant à lui

(l'évêque d'Aquila), après l'injure qu'il a reçue, il ne veut plus s'en occuper, comme il l'a déclaré à la reine, qui ne cherche qu'à l'entretenir qu'afin de tourmenter les Français. — Le chancelier d'Écosse s'est rendu en France pour dénoncer les perfidies des Anglais. — Entretien avec l'ambassadeur de France.

De diez y nueve del pasado he recibido hoy una carta de V. S. y por la misma causa que dexe de screvir la semana pasada largo que fue por estar indispuesto, dexare ahora de hazerlo. Cierto yo he pasado muy gran trabajo estos dias y agora le tengo mayor que nunca con no estar seguro de una enfermedad harto peligrosa que me dicen los medicos, que tengo, si Dios me diere salud, para ninguna cosa; la deseo mas que para servir a V. S. como devo, y si asi no es, no me la de Dios, por lo qual no tengo que responder a las gracias que V. S. me da por la solicitacion de la licencia que embie con mi criado. A la Reyna respondi, en aquellas platicas que entonces pasamos, lo mismo que V. S. me escrive agora, que es que yo no tenia a mi señora la Condesa por muger que hablase lo que no era menester de nadie quanto mas della, pero, como V. S. sabe, Su Magestad es princesa de muy buenas invenciones, y asi creo que lo fue esta. Pienso que le escocera el no darsele licencia para mas que quatro cavallos.

Aqui se entiende que la Reyna regenta de Scocia es muerta, aunque no se tiene certidumbre de ello. Con la rota que los hereges de alli hubieron los otros dias, andan las cosas de aqui mas atentadas y con mayor sospecha, por lo qual las provisiones para la guerra se hacen muy grandes, aunque con mas modestia cada dia se embia gente hacia Escocia y los capitanes todos son despachados por milort Roberto.

Aqui llegan cada hora naos cargadas de coseletes y arcabuces de ay y ahora se esperan muchas mas. Dicen que se traen con licencia de Madama. Tambien publican que la Reyna tendra en su favor para esta guerra a todos los principes protestantes de Alemania en virtud de una capitulacion que tiene hecha con ellos. Yo se que hara qualquiera cosa por no pasar por nuestra puerta que asi me lo ha dicho claramente.

Quatro dias ha que Druri (el de la camara) fue preso. Dicen que la causa es que ha publicado secretos de la camara y no dexan de decir que somos el embajador del Emperador y yo aquellos a quien los ha publicado. Pero cierto se engañan, y la verdad es, segun entiendo, que su prision procede de alguna sospecha que del tienen que sepa algo de aquella conjura contra Milort Roberto, de la qual avise los meses pasados, y me dicen que todo se encamina contra al duque de Nortfolk, al qual han ofrecido el cargo de general en el pais del Norte, pero ni se si aceptara el cargo, ni aun osara venir a Londres, segun las cosas andan. Pienso que no estamos lejos de lo que ha dias que se ha pronosticado que ha de suceder en este reyno. Yo no se como resolverme porque en un tiempo que seria menester que sabrase todo, me hallo con falta de todo, porque ni tengo resolucion en los negocios, ny salud, ni hacienda, y ha quatro meses que no

tengo carta de Su Magestad, ni aun de Madama, que seria bien menester tenerlas a menudo. La resolucion que el Emperador ha tomado de no embiar a su hijo, podra parecer bien a otros, pero a mi no, porque nadie me hara creer que, si el Archiduque aqui se hallase con buen consejo y recaudo, no saliere con su intencion por una via o por otra; pero, quanto Dios quiere que los negocios se pierdan, asi lo permitte. El Conde d'Elfestan sera aqui esta semana, a quien ha dias que yo he remitido este negocio porque no me ha parecido que me convenia tratar mas del, habiendoseme hecho la burla que se me ha hecho, y con mucho sabor mio lo respondi asi a la Reyna los otros dias, hablandome ella en la materia, de lo qual quedo harto corrida no porque tenga gana de hacer nada sino porque le parece que le conviene tener el negocio en pie y trasguear con ello a Franceses. El chancellier de Escocia a ydo a dar quenta al Rey de Francia de todas las trampas que de aqui se han hecho en aquel reyno. Claramente me ha dicho el Embajador de Francia la intencion que en las cosas de aqui tienen, que es conforme a lo que tiene Su Magestad entendido muchas veces y por muchas vias. Plega a Dios que se trate de proveerlo, aunque sea tarde, el guarde y prospere vida y estado de V. S. con mi señora la Condesa y hijo, como los servidores de V. S. deseamos.

De Londres, a 4 de Diciembre 1559.

Aqui embio la licencia que M. Coban tiene para sacar ciertos cavallos; el suplica que se le mande confirmar para que pueda embiar por ellos : yo lo suplico tambien a V. S. humilmente.

(*Archives de Simancas, Secret. de Estado,* Leg. 812.)

CCCCXCII.

Chaloner à la reine d'Angleterre.

(Bruxelles, 6 décembre 1559.)

Il a appris beaucoup de choses qu'il lui serait plus facile de dire de vive voix que d'écrire. — Il sollicite l'autorisation de retourner pendant quelques jours en Angleterre.

May it please Your Ma^te^ to be advertised that, apon recipt of two severall packetts from the same of the xth and xxiiij^th^ of ye laste, I have not fayled with suche diligence and endevour as I coulde, to execute Your Highnes pleasure in that behaulf, as at good leingth I have enlarged the particularitees in a letter sent herewith to Sir William Cicile Your Graces Secretarie, by whome the same may like to be enfourmed of the

whole : humbly apon my knees beseaching the same with gracious construction to enterprete that, whatsoever heretofore I have written or now write, either to Your Majesty or to Mr Secretarie, touching your royall affayres, is written by me faithfully, proceding of a pure mynde without other respect then according to the bare and very truthe of matters, as the same ar represented unto me by those with whome I here have had to treate, wherein the occasions here mynistred, so divers wayes have moved me for duetie and allegeance sake, in so many my long and tedious letters to syng alwayes oon maner of plaine song.

If I shuld take in hande or were of so good memorie as wourd by wourd to repete that that summarily I have touched in my letter now written to Mr Secretarie, perchance alreadye counted a superfluus writer, I shuld now be holden over long to small purpose; but in matters of importance, where brevite is obscure, it is good to understand the whole and make extract of the choisest. I wold to God a wiser manne had herd the tales told me or had been at my backe to have made lively report thereof unto Your Majeste, suche as no letter canne so well expresse or sett furthe as the voyce of the teller.

Therefore, where for myne owne disordred things at home, I hadde greate neade for a season to retourne to putt some order in them, I humblye beseache Your Highnes to geve me leave for a fortenights space, with a fewe, leaving the rest of my familie here behinde me, to comme over to kisse Your Highnes hands, to my comefort in case the same shall thincke my service here may be spared for the tyme, as I truste it may, referring nevertheles the whole unto Your Majestes pleasure, with humble request it will like the same to have consideration of my pore estate, unhable wourthily to susteigne this burden without your gracious relief, as knowith God the gever of all, who graunt Your Highnes all good things with victorie over your ennemyes.

From Bruxelles, the vj^th of December 1559.

(*Record office. Foreign papers. Queen Elizabeth, Calendar*, t. II, n° 374.)

CCCCXCIII.

Chaloner à Cecil.

(Bruxelles, 6 décembre 1559.)

Conférence avec l'évêque d'Arras. Celui-ci ne s'est pas expliqué sur les titres revendiqués naguère par le Dauphin, mais il a insisté sur l'intérêt politique de l'Angleterre à ne pas rompre la paix avec la France, blâmant l'intervention des Anglais dans les affaires d'Écosse, rappelant les bons services du roi, alléguant la faiblesse de l'Angleterre mal armée et divisée, etc. — Banquet chez le comte de Feria, qui a insisté sur les mêmes considérations et l'a prié de rappeler à la reine le proverbe espagnol du coq qui gratte dans le fumier jusqu'à ce qu'il trouve un couteau pour se couper le cou. Vastes relations du comte de Feria. Nombreuses récriminations. On ne peut compter sur aucun appui de ce côté si la guerre éclate avec la France. Ainsi se trouve confirmé ce qu'il avait déjà appris par ses espions. — Les États ont rejeté la gabelle du sel, mais ont voté une contribution considérable.

Good Sir, after my duest comendations. Where apon receipt of the Quenis Majestes packet of letters with yours enclosed, of the xxiiij[th] of the laste, I wrote apon the soudaine a confused letter unto you the furste of this instant, for signification of so muche onward, till more oportunite served for the reste, I require you not so muche to regarde the undigested order thereof, as rather the scope of my good will and faithfull endevour, for in dede I had no leysour at that instant to take lenger avise what I wrote.

Sins that tyme, seeking sundry oportunitees, where Saturday, Sonday and moste part of Monday laste Mons[r] d'Arras was busied abowte the depeach of letters for Spaine and Almaine (which gave th'occasion of my lenger deferrement through his excuses), fynally on Mondaye afternone I had conference with him. And grownding th'entry of my talke apon the desyre I had to visite and speke with him after suche a long tyme paste, sithens I sawe him laste, and further to lerne at him of the King his masters good novelles, whereof I saide the Quene my mastres wold be glad to understand, to this my preamble he made aunswer, as ye my juge, with like phrase. Entring further into talke (here, for avoiding sundry replications and reciproke answers, I will make but oon contynewed tale for either partie, conteigning the whole in grosse). « Sir (quod I), » albeit ye maye note me somwhat bold without commission to demaunde of you a » question for myne owne satisfaction, yet I pray you, seing I take it not impertynent, » that ye also will take is well. Furste, how the styrre in Scotland procedith between » the French and the Scottes? I am sure ye misse not of advertisement, and I for my

» part also have had some letters sent unto me from my frends in Ingland and elswhere. » But considring how of late from Allemaigne I recewed a letter of advise that souldiours » there were prested for the service of the French King, and also an othere letter from » an Inglishe gentilman in Fraunce my neere frend, who there attayned knowlege » that the French King now reigning, then Daulphin, when by his fathers lief tyme » a Secretarie of the Connestable brought hither an instrument of confirmation of the » laste treatie of the peace ratified by the said Daulphin, he in his style shuld name » himself *Roy d'Ecosse, d'Engleterre et d'Irlande, Daulphin* etc., which thing, in case » it so were, as none canne better to my supposal tell then you. Therefore I desire you, » Sir, not to thincke muche that I axe you the question; for allready, as a manne absent » from my cuntrey and consequently the more curious, I learne daily what small good » talent the French do beare unto us. » — « Monsr l'Embassadeur (quod he), to this your » demande, ye muste geve me leave to demaunde of you againe whither ye axe me » this as Embassadeur by commission, or els as of your self? and whither ye axe me as a » Counsaillour or els as the B. of Arras privately? » — « My demande (quod I) is not of » commission, nor yet as Ambassador, but as oon in particuler desyrous at your hands, a » personage of suche knowlege and experience in the world, by waye of private confe- » rence, to discource this manner of the French proceedings, as well to lett you know » what I by sundry advises do lerne and conceive thereof, as also to enquyre of you, in » familier talke, whither ye also enterprete of their doings and meanings as I doo. For » thus muche, ye shall understand, I learne. » And so according to that part of your letter where you, Mr Secretary, declare and aggravate the French proceedings, their ambicious title, their preparatives, etc., I also *mutatis mutandis* summarily repeted the self things unto him with the like conclusion, and so expected what he would saye.

So pawsing a while, at laste he aunswerd that, medling now lesse with affayres then in the late Emperors tyme he did, he not so well remembred for this present whither in th'afforsaid confirmation any suche stile was used as I alleged. « Nevertheles (quod he) » it is possible ynough, lyke as in that behaulf none canne better esclarishe and » satisfye your demaunde then my Lord Haward, the B. of Ely and the Deane of » Cantorburie then your Comissioners etc. who being present at the mayning of the » last treatie bothe at Serkham and Cambresie herd with their owne eares what » challenges the French syde made in the Scottishe Quenis behaulf and what the said » French also replied to those of our syde. When we (quod he) alleged our old leagues » and confederacies with the Kings of Ingland and their successors, they replied that » the King my master was not bounde to the Quene your mastres as successor of the » crowne, but rather to the Scottishe Quene, whose right (quod they) was next in suc- » cession, so what then passed I nede not now (quod he) repete, but referre me to that » that they your Commissioners know therein. And what styles or titles prynces liste

» to geve themselfes, we not so muche regard if it touche not our owne case, but rather
» referre the considraunce to whome it appartaigneth. Now, touching the French prepa-
» rations, assure you (quod he) I also for my part have had sundry advises thereof,
» both from my brother in Fraunce, and owte of Allemaigne (as in dede, for myne
» owne satisfaction, desyrous t'understand owte of sundry parts, I enterteigne of myne
» owne purce some suche abrode as wekely write me newes). So no lenger sithens
» then this morening, I received yonder letter (and poynected to a letter apon is deske)
» owte of Allemaigne, with avise that the Rhyngraves undercoronels and liewtenaunts
» abowte Straesburgh at this present levied lansknightes ment for Scottland owte of
» hande, unles (quod he) the late overthrowe of the Scotts (the whole circumstance
» whereof he could tell without my telling) be not cause that the French King, taking
» his band of souldiours already there planted sufficient to kepe play with the Scotts
» until the spring tyme, do not putt over their imprest until the further season of the
» yeare. And then (quod he), like as it is not my part to divine what the Frenche will
» further enterprise, so the Quene your mastres hath to consider her owne case. Yet
» oon thing I muste tell you touching the late money (I wene a iiij m[l] crownes
» surprised by the French, which was sent in relief of the Scottishe rebells) that, what
» soever excuse is made how the Quene your mastres knew not thereof and that is was
» a portion sent only by Mons[r] Cicile her Secretarie, ye canne not make the French
» beleve so; for how canne they thinck a Cicile hath so muche spare money? But rather
» they perswade themselfes their rebells ar covertly thereto enduced and mainteyned
» by your Quene, who thereby, if any vigor of the laste treatie knytted peace, hath
» unkytt the same againe. And thus ye know (quod Mons[r] d'Arras) as muche as I
» know herein. Now to that part of your tale, where ye moved me to consider well
» whereunto the sequele of the French enterprise againte your cuntrey might tend
» to the danger of ours, I confesse (quod he) it is true that ye saye. But furst, somewhat
» to speke of the King my master, it is well evident to the Quene your mastres what
» herty and syncere affection he hath heretofore borne towards her, yea evyn to the
» offer of him self to her in maryage if she had accepted it, and the standing between
» her and the danger of her lief when it was, so, albeit he hath not also wanted, whiles
» he was nearer here at hande, with all freendlynes to admonishe and geve her counseil
» for the best, namely at oon tyme sending Don Juan de Ayala unto her to protest that
» she shuld better regard the state of her thinges for the perill thereof impending, and
» perchaunce he yet wold do the semblable if he were not so farre of and knowith
» not freshly as muche as we his ministers here your neighbours do. Yet I assure you,
» Monsieur l'Embassadeur (quod he), the King would be right sorie that any aventure
» sinistrely shuld chaunce unto her thinges, seing, as ye saye, the vicinite shuld putt us
» in remembraunce of our owne case. But, when the King having discharged the office

» of a neighbour and a friende, shall se his premonition not estemed, what restith » els unto him then to provide some other wayes to his thinges, as well as he canne? » One thing assure your self that for your quarel the King will not breke with Fraunce » after so good a peace knytt. Mary, if ye will not provide and loke to your selfes, » the King muste be dryven to loke to his owne indempnite *et pourvoyer à ses affaires* » by all the best meanes he canne. » This clause somwhat altered I remember he repeted two or three tymes in sundry parts of his tale, whereby I conceavid he ment that if the Frenche pusshed oon wayes, they would pusshe an other, by some antagonist, I wotte nere who. « But it is not straunge (quod he) that ye beleve the world » knowth not, nor seith not your wekenes? I demaunde what present store either of » expert capitens or good menne of warre ye have? what treasure? what other furniture » for defence? Is there oon fortresse or hold in all Inglande, that is hable oon daye to » endure the breath of a canon? Your menne, I confesse, ar hardy and valyant; but » what discipline have they had theis many yeres? namely where the art of warre is » nowe comme to that issue that menne be faine to learne of new, wel nye at every » two yeres ende. But, admitt ye had discipline, what shuld it availe? where oon » drawith oon waye, an other an other? Suppose you we know not that all your land » drawith not by oon lyne? The most part of the provinces removed from London ar » not of the Quenis relligion. Is there not of your nobles trowe ye that repyne at her » procedinges? For we ar not ignorant (quod he) how of late a certaine of them con- » spired, misliking the to muche favour borne to some oon, and other things to be re- » dressed (of this matter, if any suche were, save at th'handes of Monsr d'Arras, I never » herd). So, as were ye never so well apoincted (quod he) as your wekenes otherwise is » well knowne, yet, where division reigneth, eache will kyll and betraye others to the » ruyne of the whole. Moreover what trowe you doth the world note in that dalyed » enterteignement of the Duke of Fyneland? of th'Emperours sonne? and others with » such dilatories? I wold to God the Quene your mastres wold well perpend theis » thinges as they be of moment, and none shuld be more glad and desyrous of her good » succes and of all your Inglishemen then we your neighbours and auncient freindes. » And thus (quod he), privately as your private frende, to satisfye your desyre, I have » frankly opened to you what I learne, what I thinck and what I feare, for the rest » not taking apon me to divine at the sequele because it perteignith not unto me and » make me not so privey of Goddes counseil. Mary, ye whome it principally toucheth, » have cause, apon theis large demonstrations and menasses of those which beare your » small good will, to provide as appartaigneth. »

This his long discource, which lasted, I wene, haulf an howre with vehement and grave sort of speache, as nere as I could both in the substance and most part verbally, I have here touched, wherein ye must thinck that in mete place there wanted not my

replications over tedious here to be added. Therefore feeling in effect the bent of his mynde smally geving any hold for me to enter furder into the discoverie of the rest of your letter, I toke my leve at him, he offring me particulerly any pleassure, etc.

Thus therefore ye understand what Monsr d'Arras discurseth apon our matters, which is not he aloon, but all the packe of theis menne, as fer furth as since my furst commyng hither I canne by any meanes attaine unto, and so, I wene, almost in every of my letters somwhat more or lesse I have playnly written, as here I have herd; for otherwise, me thinckes, I shuld not discharge my duetie.

I remember in oon of my letters now two monthes passed I badde yow prepare against the next spryng as if already ye had the cartel of defyaunce. I assure yow I had it not owte of my fyngers end, but with diligent searche and not without my pore purses coste attayned [1]. Ye may well think avisours, *alias* spies, loke to be well feed.

But, seing Mounsieur d'Arras thus openly disgrossed unto me his stomake, I thought it not impertynent before the depeache hereof to prove some thing more by visiting of the Count de Feria, from whome and from the Countesse now better amended I had late wourd that, whensoever I camme, I shuld be hertely welcomme. And sure I was; the Count wold not muche stand apon respects with me to utter franckly what he thought, becawse in dede the love of his wief and the affection he yet bearith to Ingland (which he ceassith not singulerly to commend) moveth him the more to herken to the state of our thinges. At my commyng, whither it were of purpose that I shuld note and report how muche he made of his wief and yong sonne (which sure is as muche as may be, for never manne I thinck could be fonder then he is over bothe) or that it shuld appeare by myne enterteignement I was welcomme, I canne not tell; but sure I fownde his howse and familie in a pryncely order. After I had declared unto him the Quenis Highnes message of congratulation, with like termes used as camme to purpose to the Countesse, I received from them bothe their due and herty thankes to Her Ma^te, etc. From this, the Count made me dyne with him. And, dyner ended, seing it was something late, wold not suffer me in any wise to depart (having afforehand, which I knew not of, prepared a loging for me within his howse), but made my males be sent for, notwithstanding my modest excuses, so as needes I must there remaine, and that night had a sumptuus bankett made me, with as muche other demonstration of honor and freendly enterteignement as my place

[1] La minute de Chaloner offre de nombreuses corrections. En cet endroit il avait écrit d'abord : Who ever saw an ambassador allowed no special money? Consider what M. d'Arras saith of his entertainment of advisers upon his own purse. I have heard say it cost Cardinal Pole for such manner of folks to write to him from all parts, above 3000 ducats a year. And to say truth, without sure and manifold advertisement, a Prince is destitute of the remedy in time against secret practises.

might seeme to require. I specially noted amongs other thinges that, whiles we were dyneng and that afternone, there were brought to him above xx^te letters in iiij^or or v several packets from Italy, from Allemaigne, from Spaine, from Fraunce, and therein oon letter from the French King himself, whose firme he shewed me. And surely, as I heare reported, it is a world of letters, which day by day comme to his hands and that he dispachith backe againe, for here he lyeth not ydle, being singulerly putt in credite and estemed of his master [1].

But, theis things ommitted, to touche the material, when I toke my leave of him, retyring me a part : « Signor Ambasciador (quod he), make my herty comendations » with like thancks unto the Quene your mastresse for this her remembraunce of me » her welwiller. And like as heretofore she her self knowith what good mynde I have » alwayes borne towards her and the realme of Ingland, so at this present where I see » I canne do her none other steed, yet, for the perills evyn at hande (and assure yow » I speke not without grete cawse) I shall requyre yow to advertise her from me of » a certaine proverb we have in the Spanishe towng : *El gallo*, etc. which in Inglishe » is as muche to saye as : The cocke so long may scrape in the donghille, till at last » he discoverith the knif to cutte his owne throte. I meane by this (quod he) not » now religion, nor other like perillous attempts, but your wilfull provoking of the » warres with Fraunce, to whome, by supporting of Arrane and their rebells and » sending to them monye, ye have gevyn so juste a coulour and excuse to the world » to breke with yow, as otherwise ye might well know they looked but for an opor- » tunitie. » Where I beganne to replie and purge that money matter and the rest according to your letter, shaking his hed and smyling : « Monsieur l'Ambassadeur » (quod he), ye shall not nede to payne your self in excuse of a thing, which we » here know the whole state of as well as yow. What meanith your Quene? Is » this a mete tyme pyked furth to exasperate the Frenchemen? She rather had nede » by all good meanes to putte of warre. [2] Doth she not know her owne wekenes » and the rawnes of her affayres? [3] Is Arranes or Throgmertons perswasions wourth » suche an adventure? » And here he layde on lode with all, and more then Monsieur d'Arras said, tending to this ende that he myslyked our doings and despayred of the sequele, whereby occasion shuld be gevyn to other princes to fall owte for our garments.

[1] Chaloner avait écrit d'abord : But is put in such credit as nothing here passeth without his advice, being singularly esteemed and beloved of His Majesty.

[2] And either sit still, if the time so suffered (minute).

[3] What, think you the King, my master, having so lately entered amity with the French King, will more prefer the Queen? (minute).

Consider, Sir, what a strawnger, not having respect to any feare, might franckly talke of our affayres, according to the French suggestions and of some of our ranck reporters at home, and thinck I was served with a versicle of eache sort, *videlicet* relligion, disunion, disfurniture, miscontentement of the old sort for the chaunge, of the newe for want of liberalite, the grudge of our nobles and gentilmen to see some oon [1] in suche special favour, the litle regard the Quenis Highnes had to mariage [2], with muche more in that point then becommeth this letter. In eache of which objections I endevoured my self to aunswer at good leingth, so as in dede he seemed rather to admitte the office I did as duety becamme me, then otherwise to be satisfyed with my reasons. Concluding that he spacke so muche of good zeale, and wished his feare were vayne or that we had the forces of our selfes to wrestle with the Frenchemen. « For » (quod he) what other forayne ayde do ye hope apon? The King my master [3] hath » lately matched with Fraunce, hath gotten a yong lady, and (as I understande) » welfavoured and hable to wynne a yong mannes hart. Trowe ye she will not help » to avaunce her brothers quarel? And judge yow what a loved wief may wourk » with a loving husbande? But, (quod he) ye were best to be in rest as long as ye » canne, or els go an other wayes to wourke. In dede (as ye saye) we also under- » stand the Scottishe Quene is not like to have any childerne. That esteme we our » benifite and availe as well as yours; be ye sure we think and forcaste apon this geare » as well as yow; for, if ye regard not the case, we muste not lett it so to passe. »

And thus, Sir, by report of theis conferences had with theis two principal Conseillors, wrytten faithfully as nere as my symple witte could note or beare awaye (wherein I am not ignoraunt what moment it were to adde or diminishe of the sence) the Quenis Ma^te^ may understand a grete part of theis mens humors and inclynations, and consequently what answer King Philippe (if ye send to him) is likely to retourne, perhappes to like effect, but with fewer or mylder wourdes [4].

Now, if with Her Graces perdone I might saye my fantazie what I gather or esteme thereof, I must say that, if we have warres with Fraunce, theis menne, I beleve, will, either covertly collude with them, or, doing leest hurt, will geve us the looking on, estemyng litle the perille or expences of others, whiles they at rest may remburce their owne purce. And (as I playnly take it) have a plotte in their hedds of an other supplie,

[1] My lord Robert (minute).

[2] The dallying in a thing not meet, with much more in that point that I think not meet to commit to a letter (minute).

[3] My master is a good husband (minute).

[4] The sending to King Philip, as by these men's tales it is like he also hath the like impression in his head, is to hear again the same answer at his hand, perchance in milder words; but in like meaning (minute).

in case the Frenche this wayes should comme to any fordeale; for (if my understanding fayled not) bothe by the furst and the second, suche bones were caste furthe, as if already they rested apon some onne, I canne not divine who.

Wherefore, comparing my former letters with this present, it may like the Queen Ma^te^ to accepte my pore, but grete good will in gracious parte. And you, Sir, I also moste hertily desyre to remember my pore sutes in my former letters expressed, for without some meanes of relief I canne not susteigne theis grete charges. Assure yow, rewards here is an other manner of thing then here is made accompte apon. Thus the Living God have yow and us alle in his blissed keping.

From Bruxelles, the vj^th^ of December 1559.

P. S. The States here, as I am enformed, have rejected the demaunded gabelle apon the salt, yet have agreed to the ayde or contribution expressed in the paper here enclosed amounting to above a million of Frenche crownes. What I wrote by the B. of Aquila servaunt, his short repayre hither, hath sithens been by his servaunt confirmed to my self, wherefore, Sir, I pray yow have an eye to the matter for my sake here remaigning, for he is fledge, if his master condescend to his request.

(*Record office. Foreign Papers, Queen Elizabeth, Cal.* t. II, n° 385; *British Museum, fonds Cotton, Galba,* C. I, n° 22.)

CCCCXCIV.

Thomas Chaloner à Cecil (Extrait).

(Bruxelles, 6 décembre 1559.)

Rumeurs que fait naître la faveur accordée à Robert Dudley. — Motifs pour que la reine épouse l'archiduc. On n'a rien à craindre de lui. Ce n'est pas un Philippe; c'est mieux qu'un Philippe.

I assure you, Sir, thies folks ar brod mowthed, where I spake of oon to muche in favour. I thincke ye gesse whom they named. If ye do not, I will, apon my net letters, write furder to tell you what I conceive, as I count the slaunder most false, so a yong princesse canne not be to ware what contenance or familiar demonstration she maketh more to oon than to another. I judge no oon mannes service in the realme worthe the enterteignement with such a tayle of a bloquie or occasion at speeche to such men as of evill will ar ready to fynde faults. This delaye of rype tyme for maryage, besides the

losse of the realme (for without posterite of Her Highnes what hope is lefte unto us?) mynistreth matter to theis lewde towngs to descant apon and breedith contempt... Thincke, if I trusted not your good nature, I woulde not write thus muche, which nevertheless I humbly pray you to reserve as written to yourself.

Consider how to deale now in th'Emperor's matter. Muche dependeth on it. Here they hang in expectation, as menne desirows it shuld go forwards; but yet they have small hope. In myne opinion (be it said to you only) the affinite is great and honorable; the amitie necessarie to stoppe and coole many enterprises. Ye neede not feare his greetnes shuld over rule you. He his not a Philippe, but better for us then a Philippe.

Lett the tyme wourke for Scotlande, as God wille; for sure the Frenche, I beleve, shall never long enjoy them, and, when we be stronger and more ready, we may procede with that that yet is unripe. The tyme itself will wourke, when our grete neighbours fall owt next.....

(*Archives d'Hatfield. Cecil papers.* — Publié par Haynes. *State-papers,* p. 212.)

CCCCXCV.

Jean Utenhove à la reine d'Angleterre.

(11 DÉCEMBRE 1559.)

Il rappelle que Charles-Quint l'a exilé et qu'il a été protégé par le roi Édouard. — Il s'adresse à la reine pour obtenir la restitution d'une somme prêtée par lui à des marchands de Londres, et qui constitue tout son avoir.

Serenissima Regina, supplicat multo humillime Joanes Utenhovius, patritius Gandavensis, subditusque M. T. ex adempto jam pridem hujus florentissimi M. T. regni municipio, declarans M. T. quod ipsemet supplex ante annos plus minus quindecim patria proscriptus, bonisque exutus, Evangelii nomine, a Carolo Cæsare fuit. Qui supplex tamen decem forte ante mensibus, imminente demum periculo, partem bonorum suorum Nicolao fratri Caroli Cæsaris consiliario distraxerat, quorum cum pretio se in Germaniam tanquam ad tutum confugium anno 1544 recepit, ubi vixit annis aliquot, ac tandem interea decreto illo interimistico Germaniam premente, Evangelioque Christi Domini renascente in isthoc augustissimo M. T. regno auspiciis Domini Eduuardi M. T. fratre, commigravit Londinum, ubi postmodum per triennium seniorem egit in Ecclesia

Germanorum et pecuniam quam habebat reliquam (nimirum quadringentas libras Flandricas), ne paulatim in ipsius manibus tota consumeretur, commisit ipse ante annos decem Otthueli Sanson ac Joanni ejus fratri, mercatoribus Londinensibus, qui uterque principales ut loquuntur, rei debendæ ipsi supplici extiterunt pro anno reditu hæreditario quadraginta librarum Flandricarum, cujus redditus redemptionem ipse supplex sibi non reservavit, nullumque pactum de retrovendendo ex suo capite interposuit, imo ne hypothecam quidem ullam ejus redditus nomine constitui postulavit ad majorem conscientiæ suæ tranquillitatem. Biennio vero revoluto, Otthuel prædictus (cujus explorata fides ipsum supplicem ad contractum hunc ita ineundum potissimum provocaverat) moritur, Joanne fratre in omnia commoda, oneraque succedente, qui non ita multo post tempore cessionem bonorum suorum fecit, non sine discrimine quadringentarum illarum librarum, reliquæque summæ annui redditus nomine ipsi supplici debitæ. Ac proinde supplex ipse protinus libellum quemdam supplicem exhibuit Domino Eduuardo M. T. fratri ut ejus regia clementia hic ei sucurreretur. Is vero opem quidem suam, nec gravate, nec obscure promittebat ipsi supplici ; sed mors ejus Ecclesiæ Christi Domini nimis immatura obstitit, quo minus hic votis supplicis responsum fuerit. Itaque, cum gubernacula regni hujus multo florentissimi ad M. T. divino beneficio jam sint devoluta, ad eam supplex ipse, magnis locorum intervallis, singulari M. T. pietate fretus, sibi recurrendum nunc esse putavit, rogans multo humillime nomine Domini Nostri Jesu Christi, Serenissima Regina, ut M. T. suam authoritatem reginalem hic interponere dignetur, quo summam capitalem quadringentarum librarum Flandricarum atque adeo aliam trecentarum librarum summam, quæ redditus nomine jam cessit, recuperare liceat ne ipse aliis temere ac cum pudore quodam gravis unquam esse cogatur, cum in ea septingentarum librarum summa bona ipsius supplicis consistant omnia. Quod si faciat M. T., faciet sane rem principe christiana dignam, nec desinet supplex prædictus M. T., regnique ipsius salutem Domino Deo precibus suis, uti hactenus fecit, commendare.

Actum Londini, undecima decembris die anno 1559.

(*Record office. Domestic papers. Queen Elizabeth, Addenda.*)

CCCCXCVI.

L'évêque d'Aquila à la duchesse de Parme.

(Londres, 13 decembre 1559.)

Le comte d'Helfenstein n'a point accepté son invitation de loger chez lui. — Il désire des instructions sur diverses éventualités, notamment sur ce qu'il y aurait à faire si, la paix étant rompue avec la France, des troubles éclataient en Angleterre. — Nouvelles d'Écosse. — Les Anglais ne cherchent qu'à semer la discorde entre l'Espagne et la France.

He recibido una carta de V. A. de diez y ocho del pasado con el conde de Helfasteyn, el qual no ha venido aun a Londres, porque aguarda en una aldea aqui cerca a que llegue una nao en que viene parte de su casa. Yo le he embiado a ofrecer la mia y solicitado su venida por lo que se ofrece en su negocio de nuevo y no ha querido aun venir, en lo que quisiere servirse de mi y diere lugar a que yo le diga lo que me pareciere. Hare lo que devo, como V. A. me lo manda por su carta. Temo que el Conde holgara de detenerse aqui con qualquiera ocasion que la Reyna le diere, y sera muy gran daño a mi parecer y al de todos que entienden el estado destos negocios y desean la buena conclusion deste del Emperador.

Por la copia de lo que escrivo a Su Magestad, vera V. A. la priesa conque aqui se camina al rompimiento de la guerra. A mi me ha parecido de no desputar mas con la Reyna, pues entiendo que esta resuelta de meter fuego al mundo, antes me muestro de su parte por descuidarla, que es lo que tengo entendido que Su Magestad mandava los meses pasados. Pienso que no parecera esto mal a V. A. a quien suplico sea servida mandarme advertir de lo que le parece que yo devo hacer, tanto en la manera del tratar con la Reyna como en el modo de conversar con Franceses, los quales me aprietan infinito estos dias para sentir lo que aca pensamos, y tambien que es lo que devo hacer con los mismos del reyno, caso que se me abra la puerta a alguna novedad que podria ser que sin buscarlo yo se me propusiese, teniendo advertencia a que es imposible que, si la guerra se rompe, no haya rebeliones contra la Reyna o por causa de religion o por las pasiones que entre ellos andan. Tambien suplico a Vuestra Alteza sea servida mandarme avisar de quando se embiare este despacho al Rey nuestro señor para que yo pueda mostrar a la Reyna que se ha embiado y porque podria ser que de aqui mismo se diese en Francia tal aviso por el qual este despacho se perdiese. Pensando que podria causar celos y diferencias verlo que V. A. escriviere a Su Magestad, me parece de atreverme a suplicar a V. A. mande que se provea esto y que se me perdone

a mi esta sospecha pues se quien somos aca. El Embajador de Francia me ha embiado a decir como en Francia hay mucha gente de guerra y aun nobles que se aderezan para ir a Argel con la armada que entienden que el Rey nuestro señor quiere embiar alla, presto la qual entienden que se adereza; no se lo que es esto. En Escocia se entretienen los rebeldes todavia y fortifican en Sterling, y dicen aqui de nuevo se han pasado a su parte algunos cavalleros principales. Es extraña la diligencia que de aqui entiendo que se usa para sostenerles.

De Londres, a 13 de Diciembre 1559.

Sicel me ha dicho que devo advertir que este despacho no se pierda en Francia. Yo le he respondido que no sera posible porque ira por cierta via no ordinaria. Esto le he dicho porque si piensan hacer tiro se dexen dello; haceme pensar esto ver que lo que pretenden es solamente poner diferencia y sospecha entre Su Magestad y el Rey de Francia.

(*Archives de Simancas, Secret. de Estado,* Leg. 812.)

CCCCXCVII.

L'évêque d'Aquila à l'évêque d'Arras.

(Londres, 13 décembre 1559.)

La reine entend défendre non-seulement l'Angleterre, mais aussi l'Écosse qu'elle considère comme l'unique entrée de son royaume, puisqu'elle est la plus forte sur la mer. — Sa politique a pour but de brouiller ses voisins. Le comte d'Helfenstein pourra renouer les négociations de mariage. — Courageuse résistance du duc de Norfolk. Si on l'osait, on le mettrait à la Tour.

Por la copia de lo que escrivo a S. M., la qual embio a Madama, vera V. S. como esta Reyna esta determinada de pasar adelante su guerra y que la suma de sus pretensiones es no solamente de defender este reyno, pero el de Scocia tambien, el qual dice que es una galeria para venir a Inglaterra y que las historias de los Reyes sus predecesores la advertian que por alli puede este reyno recibir de Franceses daño y no por otra parte. Dice que por mar sabe que ella sera superior siempre, y, para que no lo sean ellos por tierra, esta determinada de no dexarles pasar mas gente, *maxime* Alemanes. Esta es la suma de su resolucion. Siempre tornare a decir que pienso que su intento principal es meter las armas en las manos a su vecino, y, aunque es cierto que Franceses no dexaran de tomarlas contra ella tarde o temprano, tambien es cierto que pudiendo ella

assicurarse sin rruydo lo ha dejado de hacer por parecerle que quando sus vecinos tengan pleyto, no solamente se assegurara del uno mas de entrambos y que podia hacer otras muchas cosas, de las quales ningun provecho nos vernia a nosotros, ni a la republica cristiana. No se lo que hara en su casamiento, porque esta mañana cierto ha estado cerca de hacerme creer bueno, pero no lo ha hecho aun. Tengo miedo que el conde de Hefestayn querra hacer a su modo y abrira la puerta a nuevas dilaciones porque viene puesto en hablar poco y en gastar menos, segun entiendo del Baron Preyner, el qual lo ha hecho en este que se le ha ofrecido con el hijo del Rey de Suecia, muy como hombre de bien y sin ofender a los hereges, que a sido harta ventura.

De Londres, a 13 de Diciembre 1559.

Quedo avisado del recivo de todas mis cartas y estoy con deseo de entender que haya recibido V. S. las de 18 y 27 del pasado y 4 del presente. A V. S. beso mil veces las manos por la merced que con la suya quel el conde de Helfestayn traxo, me hace y por las que desea que me haga Su Magestad, a quien cierto yo sirvo y servire de muy buena y entera voluntad, pero padezco en ellos mucho mas de lo que mis fuerzas pueden llevar. Plegue a Dios que se remedie *tandem*.

El duque de Nortfolt es mas cuerdo y mas hombre de lo que nadie piensa y al modo de aca harto vabroso, y veo que todos se van tras el. Yo no tengo pues mas negocios que los generales y que se pueden tratar en la calle, aunque siento lo que tengo escrito y que el deudo de la Reyna le haze andar mas sentido que a otros, el recibira el cargo que le dan y de tanto mejor gana quanto sabe que, si no hubiesen menester del, le echarian en la Torre, a lo que tengo entendido.

(*Archives de Simancas, Secr. de Estado.* Leg. 814.)

CCCCXCVIII.

L'évêque d'Aquila au comte de Feria.

(Londres, 15 décembre 1559.)

Plaintes contre le comte d'Helfenstein. — Il craint que les Français ne traitent avec les Écossais. — La reine a éloigné lady Catherine Grey de la cour et a exilé lady Sidney. — Les chevaux de la reine sont arrivés. — La reine le déteste comme le diable, car il est bien résolu à lui parler en toute liberté et à ne pas la flatter.

Por lo que escrivo a Su Magestad, de lo qual embio copia a Madama la Duquesa, vera V. S. la priesa que aqui se dan a revolver humores, que es bien diferente del espacio que

nosotros usamos para resolverlo. Yo no puedo entender que acaso se pueda governar ningun negocio bien, y asi me da mucha pena haber de estar sin ningun genero de pensamiento mas que decien y escriven. El tiempo no es cierto de estar destarte, aunque a mi no me esta bien ofrecer lo que por ventura podria pagar mal. Temo que un dia amanecera un concierto entre Franceses y Escoceses, y el otro siguiente se vendran juntos, la buelta de aqui que, como la Reyna dice, tienen por una galeria. No se como esta proveido este caso que es harto facil y posible, y no da tiempo ninguno a remediarse sino se anteve. Yo me he honrado muy a mi sabor con la Reyna en el negocio de su casamiento, porque, dos veces que me ha salido a la platica, le he vuelto el rostro y remitidola al Conde de Helfestain, el qual es un lazerado y esta en Desford aguardando su nao y comicia y a dar que dezir y a mi el primero que me ha escandalizado ver quan poco ha holgado con lo bien que este Breyner se ha governado con el hijo del Rey de Secia, que aunque fue harto modesto, no dexo de hacer mas de lo que yo esperava del y dellos todos, y enfin fue en la sala publica y en presencia de toda la Corte y se hizo razonablemente, y a esto dice el Conde que el no tiene que ver de pendencias agenas y es un salvage; creo que holgara de estar aqui a ganar algunas mesadas y nos destruira si asi lo hace.

La Reyna ha hecho de su camara a Miladi Catalina, despues que murio su madre: pienso que mas por miedo que por verguenza por ver que este Embajador le hacia mucha fiesta. Miladi de Sidne ha estado las espuelas calzadas para yrse del reyno por los disfavores y aun miedos que se le han hecho, esta ya algo mas sosegada.

Granada ha traydo siete cavallos y entre ellos un español que un cavallero de ay envia a la Reyna, saco los tres los del Conde de Helfestayn, y desta manera sacan de ay quanto quieren sin dezirmos gran merced. No seria malo saber quien es el que embio a presentar el cavallo a la Reyna, que no deve de ser de los mas devotos. Yo ando tan favorecido de Su Magestad como esto, y cierto se que ella no aborrece tanto el diablo como a mi, y me parece que siempre que pueda me lo mostrara, pero por eso no havra mas blanduras que suele. Dice que nunca ningun hombre le ha hablado con mas verdad, ni con mas libertad que yo, y cierto en esto no se engaña. V. S. perdone si uso del estilo de mi amigo Vargas en este capitulo.

De Londres, a 13 diciembre 1559.

(*Archives de Simancas, Secret. de Estado.* Leg. 812.)

CCCCXCIX.

La duchesse de Parme à l'évêque d'Aquila.

(Bruxelles, 15 décembre 1559.)

Retard dans l'arrivée de la réponse du roi. — Mission du comte d'Helfenstein. — Il ne faut faire croire ni à la reine qu'on l'appuiera, ni aux Français qu'on l'abandonnera. — Affaire de Drury. — Il faut être prudent avec le duc de Norfolk. — Elle n'a permis aucun envoi d'armes.

Les dernières lettres que nous avons receu de vous sont du quatriesme de ce mois, et jà sont vos précédentes envoyées au Roy mon seigneur en Espaigne, dont nous a samblé vous debvoir advertir affin qu'en soyez plus à vostre repos [1]. Nous sentons la mesme paine que vous faictes pour avoir si long temps qu'il ne y a venu lettre d'Espaigne pour entendre en plusieurs choses la volonté de Sa Majesté, et aussi pour ce que nous espérons que si de là venoient lettres suivant l'instance que nous en avons faict à icelle, elle vous pourverroit; mais nous imputons la dilation de la venue de ces lettres à ce que Sa Majesté a esté en chemin pour aller aux Cortès de Toledo et espère qu'il ne tardera que l'on n'en entendrat quelque chose, et, si d'icy nous povions suppléer à vostre besoing, asseurez-vous que ne fauldrions d'y pourveoir, mais l'estat présent des finances de pardeçà n'est que pour povoir porter les propres charges du pays.

Nous espérons que pièça le Conte de Helfenstain sera arrivé et que par les despesches qu'il emportera, vous aurez veu que de ce costel l'on fait ce qu'est possible pour correspondre à la négociation. Quant au mariaige, nous ne sçavons ce que l'on en doibt espérer, veu les termes que tient la Royne; mais nous ne serions d'advis de riens rompre avec elle, ny que le dict conte de Helfenstain partist de delà, à quoy contredie le duc de Nortfoch, et meismes puis qu'il va soubs couleur de y résider comme ambassadeur ordinaire, que préalablement l'Empereur et le Roy mon seigneur ne soient advertis de ce qu'il passe et de ce qui se y fera, pour entendre sur tout leur bon plaisir. Bien nous sambleroit-il bon que, si la Royne ne devoit venir à se déclairer en la manière que convient, que le dict Conte monstre de n'en tenir grand compte et que sans plus de mistère il advertisse pour entendre l'intention de Sa Majesté. Les termes que la dicte dame Royne tient, me samblent merveilleusement dangereulx pour elle-

[1] M. Teulet (*Relations de la France et de l'Écosse*, t. II, p. 52) a publié une lettre fort importante adressée le 7 décembre 1559 par Marguerite de Parme à Philippe II, où elle appréciait la situation de l'Angleterre et les conséquences qui en devaient résulter pour toute l'Europe.

mesme, et le mal est que de l'inconvénient auquel elle pourroit tumber, il ne nous en peult venir yci sinon du mal. Nous prions à Dieu qu'il la veulle mieulx inspirer.

Le Roy mon seigneur verra par vos lettres et les miennes ce que de ce costel nous povons dire, c'est que luy plaise nous commander son bon plaisir; mais cependant nous serions d'advis que vous parlant à la dicte dame Royne, ou que luy donnez bien peu d'espoir de grande ayde du costel de Sa Majesté sans toutefois luy dire expressément qu'elle ne sera point aydée affin que l'on ne sorte hors des termes du traicté, ou que là où il vous sembleroit non la debvoir désespérer ou de non passer si avant avec elle, que, luy monstrant plus froide mine que jusques à oires, vous vous excusez de respondre à ce qu'elle vous pourroit demander, par dire que, comme il y a jà long temps que n'avez lettres, vous ne savez ce que lui debvez respondre; car nous sommes en opinion que à elle fault donner quelque doubte que, suyvant le chemin qu'elle tient, Sa Majesté ne l'aydera, sans toutesfois lui dire expressément, affin que en nul temps elle ne puisse dire que de la part de Sa Majesté l'on ait voulu faillir en ce à quoy l'obligent les traictés, et que la tenant si incertaine par vos responces vous luy augmentiez la crainte en laquelle elle devroit estre du dangier auquel elle se mect pour luy ouvrir les yeulx; mais, à l'endroit des François, il fault à nostre advis faire office du tout contraire et leur donner à entendre que Sa Majesté ne pourroit nullement comporter qu'ils envahissent l'Angleterre, car autrement il faict à craindre que les dicts François ne délaisseront de l'assailler s'ils cognoissoient que l'on la deust habandonner, et aussi craignons-nous que, si la Royne prenoit le moins du monde espoir que l'on la doye suporter, qu'elle ne laissera de donner occasion aux François pour l'envahir, et ce chemin nous samble estre le meilleur que vous puissiez tenir et que, si vous y voiez scrupule, il vault mieulx se tayre, comme nous avons dit, à couleur de non avoir eu de long temps lettres, que de parler au goust de la dicte dame, ny de donner oppinion aux François que icy l'on treuve fondées les prétentions qu'ils dient avoir audict royaulme d'Angleterre.

Il sera bien que vous soyez songneulx pour descouvrir l'occasion véritable pour laquelle ils ont prins le varlet de chambre Dury, et aussi s'ils mectront en avant quelque autre couleur pour couvrir la vraye cause de son emprisonnement; mais, comme est apparent que cecy touchera à autres, il pourroit estre que, comme vous le doubtez, il donneroit cause à quelque esmotion, combien que la saison présente n'est à propos et que ce sont choses que plus adviengnent en icelle isle au bon temps que aux grandes froidures de l'hyver. Et comme il y a peu de gens en qui l'on se puisse fyer, il fault que vous parlez de sorte à qui que ce soit qui vous pourroit représenter les hazards du dict royaulme et la conduicte de la Royne peu convenable à son propre bien, que l'on ne luy puisse raporter que vous vous y soiez déclairé plus avant qu'elle ne trouveroit bon, et à ceste cause vous a-l'on préadverty que, combien que l'on pense que l'intention

dudict de Nortfoch soit bonne, que toutesfois vous évitez de luy dire chose que, estant rapportée à la Royne, puisse donner umbre à l'amitié ou l'altérant luy donner occasion de se déterminer à pis, vous mectant en avant de considérer que, comme qu'il soit, il est jeusne et parent proche à la Royne.

Vous faictes bien bonne œuvre d'advertir de ce que vous entendez des armes qui se transportent d'icy en Angleterre, et, si vous povez descouvrir par quel moien, seroit tant mieulx, si vous en donnissiez advertissement, pour par ce boult povoir plus aisément pourveoir au remède, entendu que mal se peult-l'on fonder sur généralité, sur laquelle toutesfois nous pourverrons que les dilligences se facent pour descouvrir sur les passaiges dont peult provenir la faulte, bien saichant de nostre part que nous n'avons donné passeport pour transporter armes à qui que ce soit, sinon seullement pour quelques bois de lances, qui n'est chose d'importance.

Et puisque le conte d'Helfestain sera pièça arrivé, nous attendrons journellement advertissement de vous pour entendre comme il sera esté receu et s'il aura peu tirer quelque chose de la Royne quant au mariage. Et nous ferez aussi plaisir de nous advertir de temps à aultre de tous occurences pour povoir correspondre comme nous ferons très-voluntiers. Et en ce n'y aura faulte de nostre costel.

De Bruxelles, le xve jour de décembre 1559.

(*Archives de Simancas, Secret. de Estado.* Leg. 518.)

D.

L'évêque d'Arras à l'évêque d'Aquila.

(Bruxelles, 15 décembre 1559.)

Il n'a reçu aucune lettre du roi depuis son arrivée en Espagne. — Conférence avec Chaloner. Il lui a rappelé tout ce que la reine doit au roi et les bons conseils qu'elle en a reçus. Il lui a fait connaître que si elle persistait à les repousser, le premier devoir du roi serait de veiller aux intérêts de ses propres États. — La reine de France n'a pas renoncé à ses prétentions sur le royaume d'Angleterre.

A la llegada del Conde de Helfestayn havra conoscido V. S. que aqui hacen Madama y los que cabe ella estan lo que pueden para corresponder, pues estamos en el mismo grado que V. S. de no tener carta ninguna de Su Magestad, despues de su partida para

España, sino una sola escrita en el Aredo, con que escribia solo que habia llegado alli con salud. Algunas vienen por via de particulares y sin tractar en negocios, y las mas frescas que hay, son del mes de Octubre; ny tiene, aun Madama, respuesta a ninguna de quantas ha escrito despues que se hizo Su Magestad a la vela, lo qual yo siento, porque esperava que con los oficios que de aqui se han hecho proveyera Su Magestad a V. S. y le avisara de su voluntad sobre los negocios que se ofrecen, de todos los quales ha tenido noticia, y se le han embiado copias de las cartas de V. S. y aun algunas originales; y, hasta tanto que las de España vengan, yo veo que segun las cosas aqui estan, ny le podria Madama proveer, ni en los negocios decirle mas de lo que las suyas contienen, pero yo tengo por cierto que no podra tardar que no las hayamos de España dentro de muy pocos dias, y no habra falta de que V. S. no sea luego avisado de lo que hubiere, y siempre que su criado que aqui manda residir acudiese a mi por algo que toque al servicio de V. S. me empleare en ello como se lo ofrecido, y a V, S. beso las manos mil veces por la buena correspondencia que tiene con Monsiur de Chantonay mi hermano, a quien he ambiado sus cartas. Las indisposiciones de V. S. siento en el alma, mas, como tiene tan buena regla, espero que convalescera brevemente.

El Embaxador que aqui reside por la Reyna de Inglaterra, me vino a hablar, pocos dias ha, so color de visitarme como amigo, y como se puso a discurrir comigo y a pedir lo que entendia de los apercibimientos de gente que Franceses hacen en Alemaña con color que sea para Escocia, conjurandome que yo le dixese lo que sentia dello y del estado presente de las cosas de Inglaterra. Yo quise saber del primero si queria que le respondiese como ministro o como particular y amigo suyo, pues, segun lo que el escogiese, habia de ser diferente mi respuesta, y diciendome que queria que fuese como amigo. Yo le represente bien largo el estado en que estan las cosas de Inglaterra, asi la division que hay en el reyno por las novedades intentadas por la Reyna, como la falta que tienen de dinero y de gente de guerra exercitada, y que en toda Inglaterra no hay cosa fuerte, que la Reyna es sola y sin amparo quedando como esta y sin casarse, y que en fin, aunque sea la mas cuerda muger del mundo, es muger, el poco respecto que muchos en su reyno le tienen, y el gran odio de infinitos, las pretensiones de los Franceses, la nueva causa que agora tienen por la ayuda que da a Escocia, los apercibimientos que hacen harto mayores que no son menester para Escocia segun los avisos que tengo por cartas de Alemaña que estavan en mi mano, la obligacion que la Reyna tenia al Rey nuestro señor, no solo en haberle salvado la vida y la corona en tiempo de la Reyna nuestra señora y tenido cuidado de sus negocios y tractadolos en Cambresi como sabia, y haber hecho despues tantos oficios y de hermano y de amigo y mostradole quanto la estimava, habiendole presentado de casarse con ella, mas que tambien le devia mucho por haberla tan franca y sinceramente avisado por medio de V. S. y de don Juan de Ayala que se apartase de novedades y proveyese a sus cosas que estavan

tan vidriosas para que evitase de recibir algun gran golpe y que de la ruina de sus cosas no nos alcanzase aqui gran parte, que a mi me parecia que lo que entonces temiamos ya no devia estar lejos si ella no mirava por si, y Dios le ayudava. Dixome sobre esto que el veia el peligro y me pregunto si el Rey nuestro señor la ayudaria. Yo le dixe que no le podia responder en esta parte sino como ministro, y como tal lo que yo le podia decir que tenia por cierto que Su Magestad miraria a quanto le obligasen en este caso los tractados para no dexar de hacer lo que deviese, y que dejando la persona de ministro, como amigo le queria acordar que quando tractavamos en Cambresi, muchas veces nos decian los Franceses, quando hablavamos de la obligacion que teniamos a la Reyna de Inglaterra por los tractados, que con la Reyna de Escocia era que teniamos la obligacion, pues los sucesores no se nombravan, sino que para sucesores era la obligacion asi generalmente y que la dicha Reyna de Escocia era la verdadera y la legitima sucesora en el reyno de Inglaterra y que bien creia que, si las cosas viniesen a malas, mas de una vez propornian este argumento y que el sabia la afeccion que habia tenido siempre y tenia a Inglaterra, de que todo el reyno me podia dar buen testimonio, pero que todavia devia mas a estos estados, y que si a mi me pedian parecer, seria siempre en que quedasemos muy unidos con Inglaterra, mas que en fin, si la Reyna tantas veces avisada no queria creer sino ponerse asi y a su reyno en peligro por su opinion, que el Rey nuestro señor mirase por la conservacion de sus estados, pues a ellos era la primera obligacion que tenia, que pues havia querido saber mi opinion como de particular y a solas, yo le rogava que fuese para si solo, pues quiza otros ternian otra opinion, y prometo a V. S. que me parecio que quedo harto confuso, porque devia de conoscer que yo decia la verdad, y no he querido dexar de dar a V. S. aviso dello, no para que se suene en ninguna parte, mas solo para que sepa lo que pasa, y, si miedo ha de hacer venir la Reyna en lo que es razon, asi acerca de lo del casamiento como de lo demas podria ser que esto no dañase.

Cosa clara es que las armas de la Reyna de Francia son partidas con las de Inglaterra, pero hay mas que en todos sus titulos toma el de Inglaterra y a voces dicen su pretension y no hablavan de otra cosa quando estavamos en la negociacion de las paces, y por agora no sabria mas que decir hasta tanto que veamos como habra sido recibido el Conde de Helfestain y lo que podra haber descubierto mas de la intencion de la Reyna.

De Brussellas, a 15 de Diciembre 1559.

(*Archives de Simancas, Secret. de Estado*, Leg. 812.)

DI.

Chaloner à Cecil (Extrait).

(Bruxelles, 15 décembre 1559.)

La restitution de Saint-Quentin et d'autres forteresses a été faite aux Français. — Les États réclament le départ des garnisons espagnoles. On les enverra peut-être en Écosse. — Plusieurs capitaines allemands offrent leurs services. — Tempête où ont péri plusieurs navires français qui se rendaient en Écosse. — Envoi considérable de lingots attendus des Indes.

It may like you, good Sir, t'understand that now oute of hande Saint-Quentyn and th'other fortes shal be restored to the French within theis two or three dayes (as is here said) in full complement of as muche as for the present the treatie requyreth to be don. Which, if it lenger had been delayed, the Prince of Orenge and Count d'Egmont had goon as they were demaunded to render their persones to the French King for pleges, having only apon their faith been licenced by him to retourne hither [1]. Now they shall still remayne fully quyted.

The States here sollicite earnestly the viddaunce of the Spanish garrisons. Oon or two have told me that some talke is here of their sending into Scotlande to serve the French, which I do not beleve, and yet will herken to it and by my next advertise your furder.

In all mens mowthes here now the newes of Skotland ar breeme, and likewise the grete nombers, which the French do levie in Germany. Sondry capitaines have here been in hande with me to offer their service, as if they toke it for confirmed that we and France shuld breke. I make them aunswer I know of no suche thing hitherto, and nevertheles have told them I wold write over for furder instruction.

The late grete tempestuus wether (which partly, I suppose, where none durst aventure the sees, did some what hynder the delyvery of my last letters of the vi^th hereof unto you) hath putt the Scottes owte of feare of at leest a m^l Frenchemen, who in iiij^or shippes abowte the cost of Emden perished by shipwracke abowte Friday or Saturday sevenight, their bodyes caste on lande in Zelande in grete nomber, besides others in

[1] Le 2 décembre 1559, le roi de France écrivit au prince d'Orange pour l'engager à se trouver à Péronne le 20 du même mois. Il lui rappelait qu'il ne s'était pas opposé à ce qu'il s'éloignât tant pour ses propres affaires que pour celles du roi d'Espagne. Il lui promettait, du reste, un accueil gracieux. (*Archives du Royaume, à Bruxelles.*)

other places not yet accompted. This Counseil, when the avise thereof came, sat that after none long in counsell till dark night beyond their wont.

A Secretary of Fraunce in maner of Ambassadour, here resident, hath had often conference of late with them.

Newes from Spaine comme none of late, but ar daily nowe looked for.

King Philip, upon publishement in the Indies of this peace, lokith shortly for at leest a vj millions to arrive in Spaine of divers private mens goods, who during the warres for sundry causes wold not aventure the sending over. When that treasure comith (as I learned from a good place), he will be so bold to borow it at meane interest to stoppe other holes.

From Bruxelles, this Friday xv° December 1559.

Shortly I trust I shall receive some letter from you.

I put no doubt but the Quenis Ma^te^ is diligently advertised owte of Germany what stirre the French there make, and that some of her ministers there ar enterteigned of purpose to that effect, in more then oon or two places.

(*Record office. Foreign papers. Queen Elizabeth, Calendar*, t. II, n° 427.)

DII.

L'évêque d'Aquila à la duchesse de Parme.

(Londres, 18 décembre 1559.)

Nouvelles d'Écosse. — Le duc de Norfolk a accepté le commandement de l'armée du Nord. Son entretien avec Élisabeth. Il donne le conseil d'agir avec activité. — La reine paraît disposée à épouser l'archiduc et à changer de conduite en matière de religion. — Paroles sévères adressées par la reine au prince de Suède. — Lenteur du comte d'Helfenstein. — Corsaire mis en liberté.

Lo que hay de nuevo despues que partio el correo que envie a V. A. a catorce deste, es que la Reyna tuvo, dos dias ha, aviso de Baruyque que aquella gente Francesa que habia venido a meterse en el fuerte de Aymud, despues de haber estado alli dos o tres dias, se habia tornado a embarcar y buelto a sus plazas. Las naos de aqui han salido ya, son catorce que van hacia Escocia, otras seis las seguiran estotra semana, quatro de las quales volveran a guardar este estrecho de Dobra; van muy bien armadas.

El duque de Norfolt vino aqui, tres dias ha; ofrescieronle los del Consejo el cargo

de general de la frontera. El se escuso por mas respectos y principalmente por parecerle que esta guerra se hace sin causa y voluntariamente. Respondieronle que, si pudiese haver paz, la pedirian de rodillas, pero que entendiese que eran forzados hacer lo que hacian. Finalmente no se pude acabar entonces con el que aceptase el cargo. De alli fue llamado de la Reyna, la qual, entendidas del las mismas razones, le dixo que le queria decir todo lo que en este negocio pasava, como me la habia dicho a mi dos dias antes para que lo escriviese al Rey su hermano, y le dixo las mismas cosas que a mi me ha dicho. El Duque le respondio que el no dudava de la intencion de Franceses, ni de la necesidad de Su Magestad, pero que le parecia que pues habia forma de poderse defender y aun hacer miedo a Franceses sin hacer guerra, ni meterse en gastos y peligros, no vya el porque deviese usar Su Magestad antes de los remedios costosos y peligrosos que de los seguros y faciles. Dice que le respondio sonriendose que bien entendia por lo que decia aquello, pero que esto de la guerra no podia escusarse agora, ni diferirse, que en lo demas ella le certificava que queria casarse y que podia estar seguro que no se casaria sino con el mas principal de todos los que la pedian y que la amistad del Rey de España, la qual el Duque le aconsejava que procurase de guardar mucho, ella la tendira tan segura y tan cierta como la tuvo la Reyna Maria su hermana con ser su muger. El Duque vino aquella tarde a cenar conmigo y me conto todo esto y esta con buena esperanza, pero siempre torna a decir que la apretemos y que no la demos tiempo. Recibio el cargo y partira presto para Barvyque, pero de muy mala gana y con el descontento que suele de lo de aqui.

La Reyna procura por muchas maneras de dar a entender que tiene grandes negocios comigo, y asi me lo ha significado el Embajador de Francia, al qual yo he respondido de manera que pueda haber entendido que no hay cosa nueva entre ella y my.

Tambien ha dicho el Tesorero Pari al Abad de Wismestre que la Reyna esta agora muy inclinada al casamiento del Archiduque y a mejorarse en lo de la religion, y el muestra estar con el mismo deseo. Lo uno y lo otro tengo por artificio, aunque yo holgaria de engañarme. Soy cierto que detendran en palabras al Conde de Helfestayn, lo qual haria mucho daño no solamente a la honra de su amo y provecho de su negocio, pero a los communes y a los deste reyno, el qual, hasta estar desengañado de lo deste casamiento, nunca dexara destar suspenso.

Pareceme, si fuese posible, que V. A. escriviese al Conde que, caso que la Reyna no le respondiese conclusivamente, se despidiese luego sin desabrimiento, ni quexa ninguna de otra manera. Creo que el no querra hacerlo, aunque mas vea que convenga.

El Embaxador de Francia ha tenido de la Reyna dos audiencias estos dias. Creo que se quexa de la partida desta armada y de las provisiones que se hacen, y para esto no deve de dexar di proponer modos de asegurar, pero si ellos no echan a los Franceses de

Escocia de manera que el reyno y las fuerzas del queden en poder de los mismos Escoceses, ella dice que no cesara de su empresa, lo qual no creo que Franceses haran jamas, y, si lo hiciesen de manera que estos dos reynos se juntasen, aunque no fuese por agora sino en lo de la religion, no se quanto servicio seria de Dios, ni aun quanto provecho de los principes catolicos vecinos.

[1] Este hijo del Rey de Suecia vino a ver a la Reyna ayer, la qual, habiendo mandado juntar en su camara a los de su Consejo, le hizo entrar en ella y le dixo, en presencia de todos, que se habia governado muy mal en lo que los dias pasados trato con el Embajador del Emperador en su presencia y que, por estar aqui como Embajador de su padre, ella le habia querido tener respecto que de otra manera no se le tuviera, pero que de alli adelante se hubiese mas cuerdamente porque no haciendolo ella lo proveeria de otra manera, como persona a quien toca governar este reyno y a el tambien mientras estuviese en el : a lo qual el Suecio no respondio nada sino que le bolvio las espaldas y se salio de la camara y sin hablar a hombre, ni muger de quantos estavan en la camara de presencia, se fue muy alterado. Tambien me dizen que loo la Reyna al Embajador de que se habia habido bien criadamente y que le habia tenido a ella mucho respecto.

Agora me embia a decir el duque de Norfolk que se hable a la Reyna en este negocio y se le de toda la prisa del mundo, y lo mismo me dicen otros; pero el Conde de Helfestayn no ha querido venir y esta muy puesto en aderezar su casa, muy despacio y en negociar a la larga; tres veces le he embiado a solicitar y no aprovecha. Podra ser, como dice el Duque, que de aqui a algunos dias tomen los negocios alguna resolucion de manera que el Conde tenga aqui poco que hacer. Yo no digo que de la Reyna tengo agora mejor esperanza que otras veces, pero quisiera que no faltara por nosotros y que estas tres semanas que el Conde se ha estado en una aldea, las hubieramos gastado en sacar este negocio en limpio.

Entiendo que la Reyna manda soltar a Stranguiche un cosario que los dias pasados robo a unos vasallos del Rey nuestro señor. Pense que ya que no restituyan la haçienda, la qual se ha repartido entre el Almirante y sus compañeros. Hubieran hecho justicia del ladron, pero no se hace sino esto que digo.

De las naos de Franceses que ivan los otros dias a Escocia, han buelto a Flandes con tormenta algunas, y las de la Reyna no han salido aun del rio.

(*Archives de Simancas, Secret. de Estado.* Leg. 812.)

[1] Ce qui suit se trouve sur un feuillet séparé.

DIII.

Instructions données par la reine d'Angleterre à Thomas Gresham.

(20 DÉCEMBRE 1559.)

Emprunts à faire à Anvers. — Munitions de guerre à acheter. Présents à faire aux officiers de la douane. — Gresham est accrédité près de la Régente.

Instructions gyven by the Queenes Mat^ie^ to Thomas Gresham, esquier, Her Maties Agent in Flaunders, being presently sent over the seas bothe to Antwarpe and to Bruxelles for these thinges ensuing.

In primis, ye shall repayre over to Andwarp and at your comming, with all manner spede and as secretly as ye can possible, borrowe and take up as muche monney to our use as ye may, to the somme of two hundred thousand pound for one holle yeere. Wherof ye shall take up the whole to be transported hither into England, saving som parte therof to ye quantitie of vij or eight thousand poundes to be by exchaunge made to certain partes in Almain towardes ye sea-coste and in lower Saxonie for the presting of Almaynes and conducting them over those seas into this realme upon any occasion herafter chauncing. In this pointe ye shall do your best yt ye interest may be as lowe as ye can bring yt, and ye shall secretly signifiye to the bankers that ye thinke certainly we meane heerwith to attempte ye reformation of our basse coyne, which matter you shall require to be secretly kepte.

Item, ye shall fourthwith upon your comming to Antwarp consider the state of our provisions for armure, powder and munition, and doo all yt ye may to make speede with the transportation therof, according to your former Instructions. And because yt we understand yt there is new inquisition lately made in the custom houses there by ordres of the Regent what armure and munition hathe bene passed to our use, wherby we doubte there wil be som difficultie for ye quiet passing of the reste there provided, we be contente, yf ye see by frendship of the officers there, ye may have our advice furdered and well sped, ye shall distribute in rewarde to the same officers for theyr favour in expedition such severall sommes of monny as ye shall thinke meete, so ye excede not ye summe of fyve hundred crownes.

Item, ye shall after a few dayes that ye have putt these thinges in some ordre, as soon as ye may, make your repayre to Bruxelles with our letters to our Ambassadour there, and there after conference with him shall procede with him and deliver our other letters of credence to the Regente for your selfe. For the understanding wherof ye shall

knowe yt, considering we have appoynted an Ambassade into Spayne to our good brother the King Catholique, with whome we meane to have an Ambassadour reside, therfore our determination is to revoke our Ambassadour from Bruxelles and send eyther him or som of like sorte to remayne as resident in Spayne. And yet because som tyme occasion may arrise to have intelligence betwixt us and the Regent there for the common affaires of the countries of us and our good brother, we have determyned yt, whiles ye shall remayne in our affaires there, ye shall have commission to repayre to the sayde Regent and communicate with her all suche matters as herafter shall be committed to your charge. And herof, like as we have written to our Ambassadour there, so we wolde ye shuld conferr with him therupon and proceede therafter as shal be most to the advancement of our service.

Item, yf ye shall fynde any occasion to speake with the Regente for permission of sending away our or any other our provisions there, being so impeched, as without speache to her you cannot remedy the matter, ye may doo well to cause our Ambassadour to move yt at the tyme of your being there, so as yt may be joyntly donne and prosequuted by you bothe.

Item, our pleasure is yt ye shall, as soon as ye com to Antwarpe and have som what consydered the state of thinges there amongest the bankers, certifie us by your letter what hope ye have of obtayning of any greate sommes of monney, that we may therupon resolve howe to procede further.

Item our pleasure is ye shall also putt over the somme of monney due in Februany nexte . . . . . eyther for six or twelve monethes, and ye shall take ordre to send to our trusty servant Christofer Mundt at Strasbroughe ye somme of fyfty poundes sterling by exchaunge in way of rewarde.

Fynally our pleasure is ye shall make provision of fyve hundred shirtes of mayle at the lowest price ye can possibly and doo yt ye can to make with our armure and powder to be transported hither.

(Record office. Foreign papers. Queen Elizabeth, Calendar, t. II, n° 463.)

DIV.

La reine d'Angleterre à la duchesse de Parme.

(Londres, 22 décembre 1559.)

Lettres de rappel de Thomas Chaloner.

Très-haulte et très-excellente princesse, nostre très-chère et très-aymée cousine, tant et si affectueusement que faire pouvons, à vous nous recommandons, comme ainsy soit que, estant au présent sur la dépesche d'une ambassade vers le très-hault, très-excellent et très-puissant prince, nostre très-chier et très-aymé frère, le Roy Catholique, pour luy congratuler de nostre part son heureux et saufve arrivement aux ses royaulmes d'Espaignes et pour le communicquer et participer aulcunes matières d'importance touchantes la continuation de la bonne amour, mutuelle amitié, intelligence et bonne alliance d'entre nous, soyons en délibération d'y envoyer, en brief et devant le retour de nostredicte ambassade, quelque personage pour résider continuellement en sa court et tenir la place de nostre ambassadeur, restant vers luy : pour ce que nous sommes pour le présent d'advis d'y envoyer à cest effect messire Thomas Challonnour, nostre ambassadeur à présent devers vous, ou de l'employer en quelque aultre nostre affaire pardeçà, nous vous prions luy vouloir donner vostre bon congé de se départir de vostre court, pour se retirer pardevers nous, en telle dilligence qu'il pourra faire convenablement. Au lieu de qui, pour l'entreteignement de l'amitié d'entre nous et d'entre les deux maysons, et pour se trouver près de vous, quant les négoces et les affaires le pourront requérir, nous avons assigné messire Thomas Gressham, nostre facteur en la ville d'Anvers, à tenir la place de nostre agent devers vous, comme par nos lettres que vous seront par luy présentées, vous entendrais plus amplement.

A tant, très-haulte et très-excellente princesse nostre très-chère et très-aymée cousine, le Créateur vous ait en sa saincte et très-digne garde.

Escript à Londres, le xxiime jour de décembre 1559.

Vostre bonne cousine,

Élizabeth.

(*Archives du Royaume à Bruxelles. Liasse de l'Audience*, n° 90.)

DV.

La reine d'Angleterre à la duchesse de Parme.

(Londres, 22 décembre 1559.)

Lettres de créance pour Thomas Gresham qui remplacera Thomas Chaloner.

Très-haulte et très-excellente princesse, nostre très-chère et très-aymée cousine, tant et sy affectueusement que faire pouvons à vous nous recommandons. Comme ainsy soit que ayant occasion d'employer nostre féal et bien aymé conseillier messire Thomas Chalonner, chevalier, nostre ambassadeur à présent en vostre court, en quelque nostre service pardeçà, l'ayons pour ce voullu présentement rappeler à nostre présence, comme par nos lettres à vous adressantes, touchant la révocation de nostredict ambassadeur, vous ayés peu appercevoir, il nous a semblé bon vous adresser en son lieu nostre féal et bien aymé serviteur messire Thomas Gressham, nostre facteur dedans la ville d'Anvers, lequel nous envoyons avec ces présentes pour tenir la place de nostre agent devers vous : vous priant, très-haulte et très-excellente princesse, le voulloir accepter et recevoir pour tel, et toutes et quantes fois qne nos affaires pourront requérir son addresse à vostre personne, le voulloir donner bonne, bénigne et favorable audience. Au surplus, très-haulte et très-excellente princesse, s'il y a dedans nostre royaulme ou aillieurs dedans nostre obéissance chose que vous adviserés vous povoir venir au gré et playsir, en nous le signifyant, nous trouverais preste à vous gratiffier, ainsy come il appertient à l'amitié et parentage et bonne voysinance d'entre nous.

A tant, très-haulte et très-excellente princesse, nostre très-chère et très-aymée cousine, le Créateur vous ayt en sa saincte et très-digne garde.

Escript à Londres, le xxiime jour de décembre 1559.

Vostre bonne cousine,

Élizabeth.

(*Archives du Royaume à Bruxelles. Liasse de l'Audience,* n° 90.)

DVI.

Gresham à Cecil.

(23 DÉCEMBRE 1559.)

Il a chargé sur divers navires les munitions de guerre achetées pour la reine d'Angleterre. Ces grands armements étonneront les ennemis de la reine et beaucoup d'autres; mais à cela il n'y a pas de remède.

(*Record office. Foreign papers. Queen Elizabeth, Calendar,* t. II, n° 480.)

DVII.

Dettes de la reine d'Angleterre aux Pays-Bas.

(23 DÉCEMBRE 1559.)

Emprunts faits par Thomas Gresham à Paul Van Dale, Lazare Tucker et Georges Spangenburger.

(*Record office. Foreign papers. Queen Elizabeth, Calendar,* t. II, n° 481.)

DVIII.

Instructions données par la reine d'Angleterre à Thomas Chaloner.

(25 DÉCEMBRE 1559.)

Elle a jugé convenable de le charger d'aller porter au roi d'Espagne ses nombreux sujets de plainte contre le roi de France complétement soumis à l'influence de la maison de Guise. — Projets formés, non-seulement pour assujétir l'Écosse, mais aussi pour conquérir l'Angleterre. — Elle pourrait considérer la paix comme rompue et réclamer Calais. — Dangers auxquels sont exposés les Pays-Bas. — Communications à faire à la Régente, à Granvelle et au comte de Feria. Chaloner

pourra aussi en instruire le prince d'Orange et le comte d'Egmont. — Il y a lieu d'invoquer les anciennes ligues de l'Angleterre et des Pays-Bas et de rappeler l'alliance de Charles-Quint et de Henri VIII pendant les grandes guerres qu'ils eurent à soutenir contre la France.

Trusty and well beloved, we grete yow well, and considering the tyme, as it daily appeereth by ye French procedings, dothe occasion us to send an Ambassador to our good brother the King of Spayne, of whom ye consideration of ye French fynesses and doings ought not to be neglected, we have thought meete to licence you to returne home, meaning to use you or som suche trusty and expert person to be resident in Spayne with our saide good brother, and therefore our pleasure is you shall take som good oportunite with our deere and good cousin ye Duchesse of Parma and declare unto her that we have determyned to send an Ambassador to our good brother the King Catholique of purpose to imparte unto him suche matters of ye Frenche doings as concerne us bothe, as in dede more presently in apparence, and him our good brother nexte as touching all those his Basse-Countries and territories and consequently ye rest of his kingdoms and dominions, and yt because we doubted yt our Ambassador might in this winter tyme be retarded by the sea, we have otherwyse by our letters before hand advertised our good brother of parte of ye matter, not doubting but his wisdom and providence will easily forsee yt there is just cause for him and his, specially for all his Counsellours of his territories in those Basse-Countries, to have regarde therto, and because our sayde cousin ye Duchesse hathe a speciall trust reposed in her to govern these countries in this our good brother the Kings absence, we have, bothe for that cause and for that also we well understand her to be more of providence then other women to forsee ye conditions and aceidents of kingdoms and regiments, thought very meete to communicate parte of ye same matter unto her as to one to whome ye regarde therof in respecte of her governance there doth belong.

Ye shall let hir understand that although we concluded a peace with the French this last yere with a determynat purpose to kepe ye same meaning, also therby to recover part of ye great losses which our realme had susteyned in ye former warres, yet have we had sence yt tyme to many causes to perceave a contrary disposition and meaning in ye French, and therefore, as we have ye more diligently marked there strange proceedings, so have we now at length discovered there full intrats and purposes to breake with us and invade our realme with all hostilite as sone as ye season of ye yere may anywise permitt them or soner if they can, and although the same be so apparant to ye judgment of all manner of persons of any understanding, yet have thought mete to impart to our good cosyn ye manifest arguments which doo demonstrate ye same to us, whereof we thynk suerly no small part is unknowne to our sayd coosyn.

First, at ye treaty of ye last peace at Cambresy it is to manifest to ye ministers of our

good brother ye King Catholique how playnely and ernestly though most falsely the French affirmed there right by ye Queen of Scots to our crowne, wherof our sayd cosyn may best lerne of Mons. d'Arras than otherwise by us, lyke as also she maye best understand there purposes in that poynt by there dealing at Rome in procuring matters ageynst us by there sollicitations had without our good brother and his ministers to allowe there forged titles, all which matters we referr and pass over as thyngs more manifest to her than nedeth our repetition, savyng we acknowledge herin grete good will in our good brother, in whom hath ben found more regard of us and our right than of there practises.

How they have also ever since ye peace concluded, and specially since ye howse of Guise hath borne ye singular rule in France, by there bructs and slanders sought to impayre our right and to advance there owne, is not unknowne, and to make it manifest beside there words and speche, they have by oppen dedes in there justes, in there chappells, in there plate and vessells, in there tapesseries, in there clothing of estate in there solemne entrees into there townes, in there inscriptions uppon gates, yea in there seales graven, takyn, and as it were berevyd us of ye armes of our realme of England, placed and most injuriosely joyned ye same with the armes of France and Scotland, and, to augment there doings, have now also taken and used our stile and title of England and Irland in there commissions now lately sent into Scotland and in dyvers other there publick wrytings. And how sore they began with this, it may appere to our sayd coosyn if ye French Kyng's confirmation of his fathers last treaty with ye King Catholique wer perused, wherin we thynk he named hym self King of Scotland and England, if at ye least the same was delyvered, as we be well assured was devised in France. Now what regard they have had to ye observation of there treaty, appereth in that we could never obtayne of them by no request ye nomber of ye hostages accorded by compact, whereby they have also on there part so manifestly broken ye peace as by that defalt they owght to deliver to us Callise furthwith, but by thynges which now follow after theis preparations be dayly sene and ar become so manifest as from all places from all our frends, yea owt of ye very Court of France, not to neglect thes imminent grete dangers hangyng over us by theis notable preparations of France, we be also warned out of France, and well understand it to be trew by many reasons yt the very cause and ground why this howse of Guise seketh with all this hast to procede thus furiosly and rastly and with there grete chardges, is for yt it is sene to them that the pretence which they make to conquer Scotland and the pretence which they make to England is onely by ye yong Quene there nece, of whose estate in helth, not onely they but all others in ye Court perceve how often she soundeth and with what strange accidents, how unlikely also it is for hir to have issue, and therefore it is accompted ye gretest joynt of wisedome in the sayd house of Guise

meaning to advance ye crowne of France with there conquests, to begyn with spede first collorably for ye conquest of Scotland to carry there whole force both of French and Almaynes into ye same realme for ye sodden and more effectuall invasion of England, both which how they do desyre, is to manifest, and now become so dangerouse to this our realme as the sufferance thereof must nedes putt the same in hasard of conquest, and will also therewith make France to proud to kepe any amyty or pact with any part of those Lowe-Contrees to ye which ye said Duke of Guise maketh a grete accompt of his conquest of Callise. And therefore ye shall conclude and saye yt, considering it is so evident unto us by so many wayes what is ment by ye French ageynst us and how present ye danger is to us and our realme, if ye remedy be differed, we have thought mete first to notefye ye same to hir, and next to lett hir understand that we meane to putt our whole realme in order to withstand the danger and, if nede be, to impeche the French begynnings, and fynally to require hir yt she will have such consideration hereof as the ancient amyty and leages hertofore made by our progenitors betwixt those contreys and ours doth require, and for the present we doo require hir to give order that our adversarye be not permitted to collect any power of men or to be ayded with any shippes, victell or munition, ether oppenly or secretly, within those our good brothers Bass-Contreys and dominions to annoye us and our realme, ether directly by invasion or indirectly under ye collor of his matters of Scotland, which, howsoever they be reported by ye French and there adherents, be certenly such, as if the truthe of those matters wer as knowne as the have proceded, it might be honorable to any prince to intermeddle therin for ye moderation of ye Frenche grete tyranny and oppression therin used, who, whatsoever other quarrel they beare abrode, suerly seke nothyng but ye mere conquest of ye land, nor will content themselves with any other subjection there, but with an absolute conquest and an extirpation of ye nobilite there, yt have from ye begynning and so continew to seke nothyng more than that there soverayne ladyes right might in this hir minoritie and being out of her contry might be preserved in lyke condition as by ye lawes of ye realme and compacts of ye last French Kyng hath ben accorded; and if it be objected unto you that there quarrel is for mayntenance of relligion, ye may well satisfye any person therin that this last sommer the Dowager Quene, making a pretence of an accord with them, offred to them liberty of there conscience in relligion, but that they cheefly required, cold not be granted, which was yt the contrey shuld not be oppressed with French garrisons, nor there marchant townes and fortes kept by them, nor the people oppressed with fynding ther garrisons all manner of victell uppon discretion and without paye; and because ye maye ye better answer to such objection as may be made in favor of ye French ageynst ye Scottes, ye shall receyve herewith a collection of certen ye French procedings tending

directly to ye manifest conquest of ye realme, by reading wherof ye maye ye better informe your self how to answer to dyvers objections moved by ye French.

And so we wold you shuld lett yt appere yt, whatsoever we doo or shall do, is for no other respecte but for our owne suerty and defense, wherof, whosoever can make to us any good reason for assurance, shall also persuade us to forbear these our procedinges in preparation, and for any other doing to the favour of Scotland ye may on our honour promise yt so the same might remayn in the ancient freedom without subjection therof by ye Frenche, we would be most glad therof and more willing therto then we knowe our adversary is.

After this things communicated, as ye see cause with ye Regent (which also we be content ye shall discourse with the Bp. of Arras, to Conte de Feria, ye Conte d'Egmont, ye Prince of Orange or with all of them or as many of them or any of them as ye shall see meete) our pleasure is ye shall declare yt we desyre to have you returne, because we meane to have you or som other to resyde with our good brother the King Catholique in Spayne, and yet for yt we wold not remayne without intelligence to be had betwixt us bothe, we have ordred that our trusty and well beloved servant Thomas Gresham, who hathe of longe tyme served our brother and sister on that syde of ye seas, shall at sondry tymes during his abode ther attend on our good cousyn to emparte such matter as we shall have cause toward her, and for yt purpose you shall in our name require her, like as by our speciall letters we doo the lyke, to gyve him leave of accesse and creditt, and so ye shall present him to her, and shall signifie ye same to Monsr d'Arras and the Comte de Feria, to which two ye shall give our hartie commendations and thanks for theyr good will divers ways shewed to us, and herin shall ye use your discretion to enlarge our thanks to eyther of them, as ye shall see them in dede worthy of. And because Monsr d'Arras heretofore seemed to decline from a directe aunswear to your question of the Dolphins usage of our stile in ye confirmation of the last peace there, ye shall directly now shew him that we be advertised out of France yt ye said confirmation conteyned ye sayde stile and that we be enfourmed yt that, ye same being delyvered to him, he receaved yt and noted yt as a thing some what strange, and yet ye shall not extend this as a matter yt muche moveth us, but rather as a thing to gyve them to understand yt we have by such proceeding just cause to foresee ye French doings, specially at our very doore in Scotland, which we esteme as a portall to ye entry of our realme. Ye may also consider how to aunswear the Comtie de Feria, who in your last wold appere to thinke yt ye French wolde not as yet without our provocation make warr upon us, wheras in dede no other thing can be ment by them, if yt be considered what small accompt they make of the conquest of Scotland and howe soore they can end yt and so rather begin with Ingland than when they be masters of Scotland to returne all theyr powres home by sea without doing any part of yt which they of

all other things doo most covett and desyre, and therfore ye may well saye, whatsoever ye Countie therin seemeth to saye, we know his wisdome to be such and his acquayntance with the French natures yt he seeth cause ynoughe for us to provide for the contrary.

You may also put them in remembrance, if no other thyng shuld be sought by the French but Scotland shuld be conquered by them, although God might enhable us to withstand theyr invasions to our continual charge, yet what inconvenience may come to ye trade of these Lowe-Countryes, adding therto the possession of Calles by the Frenche, may be easily seene and is worth consideration now afore tyme, lest here after, when it shall be sene and felt, it wil be to late to remedye it.

Finally our pleasure is that, yf ye see disposition in any of them to favour our cause as reason ought to move them, ye shall discretly augment the same and provoke them yt by ther meanes the King theyr master may be procured and advised by them to have good regard of us, as heretofore our father hathe had towards the King's father in ye greate warres betwexte him and Fraunce, and, having done these thyngs, our pleasure is ye shall retorne to our presence.

(*British Museum, fonds Cotton, Galba,* C. I. et *Caligula,* B. VIII.)

DIX.

La duchesse de Parme à l'évêque d'Aquila[1].

(Bruxelles, 26 decembre 1559.)

Elle lui recommande la neutralité entre les Français et les Anglais en ce qui touche les affaires d'Écosse. Tous ses efforts doivent tendre au maintien de la paix.

Nous avons veu les lettres que nous avez escript du xiij^e de ce mois et copie de celles qu'avez aussi escript à Sa Magesté, que nous met en merveilleusement grand paine, considérant que ou lieu de la crainte et doubte que nous avions que le Roy de France, veant l'estat du royaulme d'Engleterre et le gouvernement que tient la Royne, ne se servit de l'opportunité des gens qu'il ont en Escosse, et qu'après avoir assopi la

[1] Voyez dans le Recueil de M. Teulet, la lettre que la duchesse de Parme adressa, le 21 décembre 1559, à Philippe II, au sujet des affaires d'Angleterre.

rébelion, ils ne vinsent à envahir l'Angleterre pour la prétention qu'ils dient avoir au royaulme, et, où nous estions empesché pour éviter que ceste nuée ne vînt à plouvoir sur ledict royaulme d'Angleterre, ladicte dane se soit tant permis et si fort fié au discours que ses conseilliers luy peuvent avoir faict, qu'elle a osé entreprendre la protection des rebelles et du royaulme d'Escosse que si long temps a esté ennemi de la couronne d'Angleterre et de mouvoir la guerre aux François en ce costel-là, en quoy je doubte que l'espoir de povoir introduire sa religion en ycelluy l'aura autant induict comme la craincte qu'elle povoit avoir d'estre assaillie de ce costel-là; mais, comme elle n'a le moyen de longement soubstenir contre France, il est grandement à craindre que Dieu l'aye aveuglé afin qu'elle-mesmes procure son mal, mais le pis est que d'icelluy nous peult redonder grande garboulle pardecà, et comme nous tenons que ce que l'a faict autant oser, soit en confiance qu'elle prend de l'assistence du Roy mon seigneur, tant plus m'arreste-je à ce que dernièrement vous ay escript que jusques à ce que Sa Mageste commande aultre chose, il ne convient aucunement que, en façon quelconque, vous allosez ou démonstrez de trouver bon ce qu'elle faict, mais que mieulx seroit au contraire de iceluy parler de sorte que l'on luy mecte crainte, et que vous vous devez tenir entre les Français et elle de sorte que ni les ungs, ni les aultres puissent dire que vous ayez approuvé leur prétention et que nullement, quoy que la Royne ou ses ministres vous dient, vous n'aprouvez qu'elle soit envahie, mais que au contraire elle ait faict l'envahissement, n'estant fondement souffisant pour prendre les armes que la Royne de France use de tiltre de roy d'Angleterre et en porte les armes, attendu que la dicte Reine d'Angleterre sçait que elle et ses prédecesseurs, pour la prétention qu'ils dient avoir au royaulme de France, se nomment roys de France et en portent encoires les armes, ni est convenable qu'elle veulle prétendre de donner loy à la dicte Reine d'Escosse et comme elle doibt gouverner son pays soit par ses subjects originels ou ceulx de France, puisque ni elle, ni son royaulme n'ont esté à la tutelle de ladicte dame d'Angleterre, ains avoit, comme dessus est dict, le royaulme d'Escosse esté si longuement ennemi de celluy d'Angleterre, et moins devez-vous approuver son argument qu'elle devoit occuper, le chasteau de Aysmud pour avoir eu des François en quelque nombre de gent de guerre en ycelluy, et que à cette cause elle le puist fortiffier à couleur que les Français auroient en ce contrevenu aux traités, estant par trop avancée de user de voye de faicts, encoires qu'il y eust eu contravention de la part des François, sans préalablement avoir faict les offices nécessaires pour prétendre réparation s'il y eust eu chose contre les traités, et si ne doibt estre remis à sa voulunté de mouvoir guerre aux François par son advis seul et sans l'avoir communicqué à Sa Mageste, pour après prétendre, comme vraysemblablement elle fera, que l'on la doibve ayder et se déclairer contre France; et certes nous eussions désiré que ne luy eussiez faict tant de faveur que d'accepter d'escripre ce qu'elle vous disoit, mais puisque elle

avoit délibéré d'escripre, que sans vous charger de par vos lettres porter son messaige, vous le eussiez remis d'escripre qu'elle eust voulu, pour ce que nous ne sommes hors de doubte qu'elle soit pour en ce suivre le chemint, dont elle a usé sur le mariaige de monsieur l'Archiduc envers miladi Sidene, et de quant bon luy semblera, ni qu'elle vous ait enchargé d'escripre ce que vos lettres contiennent, me doutant fort que usant mal de la faveur que Sa Magesté jusques ores luy a faict, icelle s'est rendue plus insolente, et donne la hardiesse de faire ce qu'elle a faict, soubs espoir que, luy portant tant d'amitié, elle doibve estre aydée, et la crainte de ceci faict le fondement de ce que je vous escripvis dernièrement, prévoiant l'inconvénient auquel elle nous pourroit faire tumber, et suys encoires d'advis que vous vous gardez bien fort de monstrer de trouver bon ou d'approuver ni ce qu'elle faict, ni ses discours, ni ceulx ausi de l'Ambassadeur de France, auquel pour riens vous ne debvez aprouver que la Royne soyt celle qui faict l'invasion, mais plustot vous n'en devez mesler, vous remectant à ce qui en est, sans en dire le sy ou le non, ayns toujours démonstrer comme ministre de Sa Magesté désirer que l'on vive en pays de tous costels sans donner aprobation des prétentions de l'une ou de l'aultre des parties, à ce fin que ci-après, ni l'ung, ni l'aultre puysse alléguer tesmongayge ou approbation vostre, que vous tenez entre deux, attendant la voulunté et bon plaisir de Sa Magesté, vous monstrant cependant en l'endroict de la dicte dame plus sombre et froid, si elle pense que ce soit pour sentement que vous povez avoir des termes dont elle a usé en ce que touche le dict mariaige de monsieur l'Archiduc. Cela ne pourra nuire à la négociation, mès plustost seroit cela chemin pour plus facilement l'y fayre condescendre, et ce servyra pour luy faire perdre l'opinion qu'elle a, encoires qu'elle soit véritable, que la perte d'Angleterre nous touche de si près, afin que joinctement elle perde l'espoir de l'asistence de ce coustel, telle qu'elle se ymagine l'on luy doibt donner, par l'espoir de laquelle elle se mect à oser, si peu considérant ce qu'elle ose; et tenant ce chemin je ne voy que puissiez faillir, attendant ce que Sa Magesté vous commandera, puisque, si luy y plaist aultre chose, vous viendrez tout à temps pour le povoir ensuyvre, et s'excusera tout ce que vous aurez faict jusques alors, sur ce qu'il y si longtemps que vous n'avez eu lettres de Sa Magesté, chose que vraysemblablement les Anglois ne doibvent ignorer. Pour ce que, allans les choses ce chemin, vous sçavez ce qu'il nous importe d'estre de temps à aultre adverti de tout succès en ce costel-là, il sera bien que vous ne perdez nulle occasion pour nous faire tenir vos lettres, vous servant de l'ordinaire pardecà, et l'on enchargera aux maistres des postes d'estre soigneulx pour l'acheminement de vos lettres, et vous pourrez servir du chiffre afin que, si par malheur vos lettres estoient surprinses, elles ne soient sitost entendues.

De Bruxelles, le xxvj jour de décembre 1559.

(*Archives de Simancas, Secr. de Estado.* Leg. 518.)

DX.

L'évêque d'Aquila à la duchesse de Parme.

(Londres, 27 décembre 1559.)

Entretien avec la reine d'Angleterre au sujet de son mariage. On dit de nouveau qu'elle épousera le comte d'Arran. — Affaire du capitaine Drury. — Le comte d'Helfenstein a remis à la reine un grossier portrait de l'archiduc. Réponse peu favorable qu'il a reçue. Conseils énergiques du duc de Norfolk. — Armes envoyées des Pays-Bas. Chaloner est rappelé parce que la reine ne peut s'entendre avec la duchesse de Parme. Gresham lui succédera, mais sa principale mission sera de réunir des armes. Levées d'hommes qui se font aux Pays-Bas. — Nouvelles d'Écosse. — La reine l'a chargé d'appeler l'attention du roi sur les périls auxquels sont exposés les Pays-Bas. — On attend Vergerio en Angleterre. Il serait utile de prendre des mesures pour l'empêcher.

He recibido la carta de V. A. de quince del presente por via del ordinario de Anveres, que ha llegado muy tarde, y porque respondiendo por la misma via temo que podria tardar este otro tanto y por ventura no tener buen recaudo me ha parecido embiar mensajar cierto como lo hago.

Yo he rescibido mucha merced de V. A. con que me haya mandado advertir por su carta de como le parece que me he de governar en los negocios de aqui. Lo que me se ofrece responder a ello es que, como por mis cartas V. A. havra visto, la Reyna ha pasado tan adelante en esta guerra con Francia que ya a mi parescer los fieros de la parte del Rey nuestro señor se le han de hacer y no de decir, fuera necesario dezirlos antes que ella se declarara, ni que Su Magestad se partiera de Flandes, pero ya que las cosas estan en estos terminos y que vemos la entention de la Reyna que es solamente dar ocasion a que la guerra se rompa entre nosotros y Franceses, me ha parecido no cansarme mas con ella en darle consejos, ni ponerle ombras,como he hecho hasta agora que lo he hecho muy de veras y de manera que quantos hay en su Consejo lo saben, y sin ofenderla. Agora me parecia oyrla sin mostrar mas, ni menos descontento que hasta aqui y entertenerme desta manera con ella hasta ver cartas de Su Magestad, y en lo que para el negocio de su casamento della, lo uno se resolvera presto y lo otro espera que no podra tardar. Habra seis dias que haviendo entendido que ya que la Reyna no mandava de sus embajadores a España, fuy a hablarle y la alle muy retirada de las platicas pasadas. La causa desto es, segun me dixo, que su Embajador de ay no le da esperanza que el Rey nuestro señor haya de ayudarla, ni tomar las armas por ella contra su cugnado, lo qual a mi parecer le ha fatigado harto y, como despues me dixo el Duque de Norfolch, ella se halla mas adelante de lo que quisiera, de lo qual el Duque

da la culpa a Sicel. A mi me parecio no responder nada a esto, sino tornar a suplicarle lo que tantas veces le he dicho que procurasse de asegurar sus negocios con casarse y consular a sus subditos que tanto lo deseavan. Tornome a decir lo que suele que ella no puede hablar en esto mas claro que hasta aqui, preguntome quando se restituyrian sus plazas a Franceses. Dixele que pensava que presto, habiendose ello ya acabado de entregar los que ellos tenian. Diome a entender que no le parescerian mal que esto se dilatase, siendo cosa de tanta importancia a ese pays, el qual pasava muy gran peligro, estando Franceses en el proposito que estan contra todos sus vecinos. Yo le respondi que ni Su Magestad faltaria en esto a lo que devia, ni Franceses estuvieron jamas con mas respecto y confianza que agora de que Su Magestad haya de tener por propio las cosas de aquel reyno, y que si algun peligro tenian esos estados por los movimientos deste reyno, esto era causa de que Su Magestad hubiese hecho y hiciese con ella tanta instancia para que se sosegase y no se metiese en necesidad ella y sus vecinos [1]. Pareceme que tiene intencion, segun entendi, de embiar Embajadores muy suficientes a Su Magestad, desconfiando de V. A. mas que hasta aqui. Dicen que embiara a Milort Paget o Mastre Sydenc; el uno y el otro no yran, segun me han dicho, sino con buen fundamento. V. A. ha visto en mis cartas siempre el disiño de la Reyna, que es procurar quanto puede el cumplimiento entre estos principes, y, quando no le suceda bien esto, acogerse a Su Magestad, el qual piensa que, a qualquiera hora que le quiera llamar, le respondera, y estan tan persuadidos desto que no se desengañaran sino quan veran el contrario, por lo qual torno a decir que los fieros ya se habrian de hacer con las obras y no con las palabras, porque no estamos ya a tiempo de proveer que no se haga lo que esta hecho, y pensar que bolvera atras yo no lo espero hasta ver lo que podia hacer en Escocia con los Franceses que alli estan,antes que lleguen los Tudescos y la demas gente que se espera, lo que se dara de aqui a marzo, y, sucediendole bien aquello, me ha querido dar a entender que podia ser que se case con el Conde de Aran, aunque con este yo creo otra cosa por algunas cosas que he entendido mas pesadas de lo que se sufrece escrivir en carta.

La prision de Drury tiene origen de algo desto, porque me parece que demas de otras cosas tocantes al tractado que los dias passados se sospecho que habia contra Milort Roberto, de las quales se dice que el tenia noticia. Dicen tambien que hablava demaseado en negocios perjudiciales a la honra de algunas personas de la camara de la Reyna. Despues, como he escrito, prendieron a su hermano que es soldado y de muy

[1] Le 6 janvier 1560, la duchesse de Parme, en transmettant au roi les lettres de l'évêque d'Aquila, l'engageait à interposer sa méditation entre la France et l'Angleterre. La correspondance de la duchesse de Parme, publiée par M. Gachard, répand une vive lumière sur la plupart des questions soulevées dans les dépêches qui lui arrivaient de Londres.

buena arte, y no hay quien pueda entender el particular desto. A mi me vinieron a decir que los que le examinaron le precjuntaron entre otras cosas si habia pasado comigo algunas platicas en negocios de la Reyna, pero ni ha sido verdad, ni el ha dicho cosa, segun se entiende, por la qual puedan hacerle mal, se que comigo no ha tratado cosa que sabida no pueda darle contamiento a la Reyna. Con todo esto le tienen en la Torre.

El Conde de Helfestayn llego aqui vispera de Navidad; hablo ayer a la Reyna, la qual le dixo que su venida le habia sido muy grata y mas lo seria sino le hablase en el negocio de su casamiento, en el qual ella cierto no podia complacer al Emperador. Ha le de hablar en audiencia secreta presto. El esta con poca esperanza, no obstante que en muchos destos se ve que desean el buen suceso deste negocio y principalmente el Duque de Norfolch, el qual dice que, si no nos dexamos dar palabras de la Reyna, el la de tan perplexa que podria ser que se resolviese en lo que le cumple y que el ayudara con cartas que le pongan mucho mas temor del que agora tiene. Sin duda ninguna este Duque esta bien en este negocio y mal con las cosas de la Reyna, pero yo le hablo siempre como si supiese que lo de referir todo. Este Conde ha traido un ritracto del Archiduque que es monstruoso y una carta poco mejor, y finalmente son cosas las que traye a mi parecer muy ineptas a la buena conclusion del negocio. He visto sus instrucciones y lo que V. A. le ha mandado advertir sobre ellas. El pretender de la Reyna que se case con misa, me parece articulo implacticable, y que con que la oyga la Archiduque, sea cierta V. A. que tendra por la mayor parte deste reyno por suyo, y si su negocio se ha de guiar, lo que el Emperador desea desto de la sucesion, se hara facilmiente; pero no creo que nos veremos en estos terminos a lo menos por agora, y entre nosotros no usaremos otros de los que hasta aqui havemos usado en los negocios deste reyno.

Las armas que aqui se han traydo, que son para armar de arquebuses corsaletes mas de dos mil hombres, segun entiendo, las ha embiado todas Thomas Grassen, Ingles que reside en Anveres, fattor de la Reyna. El ha estado aqui estos dias y anoche havia de partirse. De mas de las armas que ha embiado truxo el mismo, quando vino, buena cantidad de dinero, por los quales servicios la Reyna le ha armado cavellero y le manda, segun entiendo, residir, so color de Embajador suyo, cerca de V. A. ay en Flandes, y que Chaloner se venga, al qual podra ser que enbien a España. Lo que hay en esto es, como tengo dicho, que la Reyna desconfia de poder tener buena inteligencia con V. A., ni con esos señores del Consejo que ay estan, y quiere tener a este Grassen en Flandes solamente para proveerse de dinero, armas y gente. Ayer me dixieron estos ostajes Franceses que se maravillavan que V. A. dexe sacar de ay estas provisiones y que su Embajador sabe que hay en Flandes quien da cinco escudos de paga a todos quantos soldados pueden embiar aca y una paga adelantada. Respondiles en esto lo que habia, aunque ellos no creen lo que yo les dixe y piensan que disimulamos con ellos. En

la misma casa que este Grassen tiene en Anveres ay aqui hombre que ha visto una camara llena de arcabucillos de hombres de a caballo; dicenme que los sacan como balas de otra mercaduria, y que, como en Anveres se pagan pocos derechos, se usa poca diligencia por los que tienen cargo desto en reconocer lo que se saca.

A doce deste dicen que el castillo de Hedimburgh fue entregado a la Reyna Regente en virtud de una carta de la Reyna su hija en que mandava al castellano que asi lo hiciese. Entendiese por cartas de mercaderes, y Franceses dicen que no saben nada, seria de gran importancia, y tras esto de creer que no tardaran a concertarse aquellos rebeldes con la Reyna, lo qual hecho, se podran entrar en este reyno con poca dificultad. Lo qual diciendo yo a la Reyna estotro dia, me respondio que, si yo temia esto, avisase al Rey nuestro señor del peligro en que tenia sus estados de Flandes; ella va templandose de manera que le parece que quando muestra temor no no les hace a nosotros, y quando le queremos hacer temor nosotros a ella muestra tenerlo todo en poco. Yo le dixe que todavia me parecia que no quisiese ser ella la primera a perderse, pues no tenia donde retirarse mientra cobrase a Inglaterra si una vez la perdiera, y que advirtiese que, si perdia una batalla, no le quedava ni gente para rehacer otra, ni dineros para traerla de otras partes, ni plaza fuerte en que defenderse mientra le viniese socorro, y que se perderia todo en un dia, y cierto que lo entendo asi. Agradeceme siempre mucho lo que le digo, y al despedirme me torno a decir que yo advirtiese a V. A. de como se restituyan essas plazas de Franceses. Yo le respondi que le suplicava que no me mandase escrivir en cosa a que no se estendia mi autoridad.

El Conde de Helfeytan me ha dicho que Pedro Paulo Vergerio ha de venir presto a este reyno y que verna a embarcarse a un puerto de los de Francia. Este es el mas pernicioso de quantos hereges hay porque no solamente trata de enseñar opiniones malas, pero lo que principalmente procura es de revolver y amotinar reynos, y ya anda un librillo suyo, en el qual trata pestilencialmente de los que mas de los hereges de España. Si fuese posible acortarle los pasos, seria gran bien, y los que lo hiciesen, podrian publicar que lo han hecho por ganar la batalla que Venecianos le tienen puesto que es de no se que cantidad de dineros y el perdone de tres bandidos de su estado. V. A., por amor de Dios y por lo que toca a esos estados, procure de no tener tan mal vecino.

De Londres, a 27 de Diciembre 1559.

(*Archives de Simancas, Secret. de Estado*, Leg. 812.)

DXI.

L'évêque d'Aquila à l'évêque d'Arras.

(Londres, 27 décembre 1559.)

La reine lui a dit qu'elle savait qu'aux Pays-Bas l'on n'aurait pas vu volontiers que le roi lui vînt en aide. Il a cru qu'elle entendait ceci de la duchesse de Parme, mais elle a répondu que ce n'était pas la duchesse de Parme seule qui était de cet avis. — La réponse qu'il lui a faite a été telle qu'elle en a été malade pendant deux jours. — Ambassadeurs à envoyer en Espagne. — Dessein de la reine de chasser les Français d'Écosse. — Propositions des Irlandais au roi.

La carta de V. S., de xv deste, recebi anoche y con ella una de Madama, con la qual he recebido mucha merced porque cierto yo andava estos dias tan desalumbrado en los negocios que no sabia como hablar palabra en ellos, y aunque por la carta de Madama no me se da resolucion, el entender la causa dello y el parecer de Su Alteza me ha alumbrado mucho y hara que camine sin miedo. No he recibido menor merced con la carta de V. S. porque me ha declarado lo que estotro dia me dixo la Reyna, con lo qual hablando, ay ocho dias, me dixo, despues de haver estado algo retirada en los negocios que ya sabia, que algunos en Flandes no les parecia que el Rey tornasse las armas por ella y que assi lo havian dicho a su Embaxador. Yo pensando que dezia esto por Madama, le dixe que Su Alteza era tan prudente y cuerda que devia considerar quan dañosa seria a la Christiandad qualquiera rumpimiento entre el Rey su hermano y el Rey de Francia huviesse y quan facilmente podia remediarse todo con su casamiento della. Respondiome que no era Madama sola la que podia haver dicho esto, que otros governadores havia, y començo a desentonarse un poco, de lo qual entendiendo yo que la cosa devia de ser de veras pues se dolia tanto; me puse yo tambien al mismo tono y comence a darlle a ella mucha culpa de lo que passava y dixele tan libremente, como suelo, muchas cosas, de las quales, si ella no estuviesse occupada de otros pensamientos, podria aprovecharse, y si lo que Chaloner havia escrito, la havia assumbrado, lo que yo le dixe la espanto tanto que dizen que estuvo dos dias mala y tan triste que todos se espantavan, y el Duque de Norfolch adevino luego y me le dixo, rogandome como lo haze siempre que sigua este camino con ella de hablarle las verdades. Tambien me dixo el Duque que Sicel la havia puesto en parte de donde por ventura no podria retirarla y que assi se lo havia dicho el al mismo Sicel. En todas estas platicas, maxime despues de la determinacion de hazer la guerra, nunca me he partido della tan desavinido que no me haga mill regalos, y, se li digo que el Rey nuestro señor no podia dexar de mirar por ella y por su reyno, es de manera que ella entiende que esto seria contra su voluntad

y por fuerça, y no se si lo creo. Yo le fui a hablar aqued dia porque entendi que havia revocado la ida de los Embaxadores que pensava embiar a Spaña, los quales tenian hecho sus libreas y estavan para partir entre tres dias, y, como entendi de la Reyna, que esta alteracion se le havia causado de lo que Chaloner le havia escrito. He estado despues atento a ver por donde hecharia el negocio, y veo que las naos se han embiado y el Duque se ha partido y que las provisiones se hazen todas mejor que antes, para lo qual se embia ay Thomas Grassen como lo escrivo a Madama. Tambien entiendo que han mandado a llamar a Pajete para embiarlo a España, y podra ser que con el embien a Chaloner. La Reyna sin duda piensa hazer todas sus fuerças estos tres meses para echar a Franceses de Escocia, en los quales sabe que no pueden venir Tudescos, ny campiar soldados maxime cavallos en aquel pays que es muy esterile y secco. Mientre esto haze embiara algun Embaxador que sara grato al Rey, y si los desiños de la guerra no le sucedieren, parecela lo que podra remediarse con tener alla en España persona que sepa negociar. Creo que Paget no ira sino llena commision de tratar y cuncluir este casamiento porque assi me lo ha dicho. Hare todo lo possible para entender la commision que llevare el otro que vaya, aunque se que me la encoloriran harto, como escrivo a Madama. En este negocio ya no hay para que hablar con la Reyna de veras, sino hazer de veras porque las medicinas preservativas no aprovechan a quien esta ya con el mal en la cavia.

Su Mag^d^ no podra dezir que no ha sabido siempre lo que passa en las de aqui y lo que havia de passar que no ha sido tampoco mucho adevinarlo. Pareceme que, si da tiempo a resolverse, podria costar le caro y verse forçado a defender una muger muy mala en una causa poco justa y menos cattolica. No digo esto porque, si esta se casasse, no pudiesse ser defendida y ayudada, pues con este se proveyria lo temporal y espiritual deste reyno; pero digolo porque, no haziendolo y siguiendo el camino que agora lleva cierto, no merece que nadie le ayude, y V. S. se espantaria de lo que aqui passa si yo lo escriviese. Pero, como es materia que por lo que podria ser es bien que la sepan pocos, no la tratto. Yo espero que a estas horas habra ay correo de Spaña, y, aunque no podra haver resolucion sobre lo de esta guerra, de lo que ha precedido lo podra Madama entender lo que convendra que a mi me se embie a mandar, lo qual suplico a V. S. no se olvide de mandar que se haga. La summa de todos estos negocios es que la Reyna quiere provar su fortuna de aqui a março por ver si puede echar Franceses de Escocia para juntar estos dos reynos o por via de casamiento o de otra aliança, con la qual se asegure de sus vezinos, dexandoles a ellos asidos, y, si este no le succediere, le parece que teniendo en España personas para ello siempre que quisiere, podia ganar la voluntad del Rey, en lo qual tambien ganara mucho porque esto no se podra hazer sin que entre el Rey nuestro señor y el Rey de Francia haya rumpimiento, tal que por qual quiera via, ella vernia a ganar, y si despide esta platica del Archiduque, como vemos que

ha començado, ya haviendo dicho al Conde de Helfestayn lo que ayer le dixo, es porque verdaderamente ella holgaria que no huviesse quien la pudiesse, ni la molestasse en la vida que agora se tiene, que es muy a su sabor, y asi dixo ayer al mismo Conde que estos cuydados que agora tenia de guerra, no le darran pena, pensando que se holgara tanto mas despues con la paz y con el descanso.

Aquel P. de San-Juan, de Irlanda, que yo escrevia V. S. que havia ido a España, passo, segun este hombre me dize, por Francia, dio parte de su ambaxada al Rey de Francia, el qual le dio una carta de favor para el Rey nuestro señor, encomiendale la causa por ser pia y de religion, fue con esto despues a España y ha hablado al Rey, el qual le ha dado muy buena respuesta y esperança de que se hara lo que procura. Con esto ha embiado un muço suyo atras y avisado de todo esto, lo qual me dize este hombre que le escriven a el. Yo me he maravillado deste disparate y dicholo quien yo tengo sobre ello, algo yo se lo avisare. Dizeme este que el Prior no sabe nada de lo que trata aqui comigo y que alla tienen poco miedo a que se entienda en disiño porque no temen ser castigados por ello. Cierta persona que vino, poco ha, de España, ha dado nueva aqui a la Reyna que alla se haze mucha gente. No los tiene este menos espantados, pero con todo esto se tienen resco y estan de la manera que he escrito a V. S.

De Londres, 27 de Diciembre 1559.

(*Archives de Simancas, Secret. de Estado.* Leg. 814.)

DXII.

L'évêque d'Aquila au comte de Feria.

(Londres, 27 décembre 1559.)

La reine a cent mille diables au corps. — Conséquences funestes de l'inertie dans laquelle il doit s'enfermer. — Le port de Lyn est, dit-on, le plus favorable pour un débarquement des Français. — On assure que lord Sidney sera envoyé en ambassade en Espagne. Il s'est réconcilié avec Robert Dudley. Celui-ci semble mieux disposé pour le comte de Feria que pour l'évêque d'Aquila qui n'aime pas ses dissimulations. — La reine est pleine de soupçons vis-à-vis de ceux qui favorisent un cousin du cardinal Pole, notamment vis-à-vis de lord Hastings. — Périls qui la menacent.

Por no tener carta de V. S. a que responder y haber escrito estos dias largo, dexare de serlo en esta, remetiendome a lo que escrivo a Madama, por lo qual vera V. S. que sabroso negocio es lo de aqui, tratando con esta muger que pienso que tiene cien mil

demonios en el cuerpo, y por otra parte me dice siempre que muere por ser monja y por estarse en una celda rezando. Ne sabido grandes cosas de las que no pueden escribirse, por lo qual entendera V. S. que tales deven de ser. El conde de Helfestayn sera mal despachado y, sino si partiere presto, mucho peor porque lo que haria al caso para su mismo negocio seria que se entendiese que yva excluido totalmente y no viendose su partida terna con ello envelesados y engañados a todos los que cumpliria que no los tuviese. Podra ser que tenga presto carta de su amo en respuesta de las ultimamente que de aqui se le escrivieron, en que le mande que lo haga asi, y yo lo deseo mucho porque no se rian ya de nuestra fleuma, como escrivo a Monseur de Arras, si la determinacion deste negocio no se hace presto de nuestra parte, podria pesarnos dello, por que ya no estan las cosas en terminos que se sufra dejar de saltar el fosso sin caer dentro, y de una manera o de otra queria que nos resolviessemos, pues que todos se resuelven. No quiero dexar de advertir a V. S. que cierta persona me ha dicho que, habiendo de pasar gente dessos paises a este reyno, ninguna cosa podrian invadir mas comodamente que un lugar que se dice Lyn en el pais de Norlfolch, que tiene puerto y una ribera que se puede hechar dos millas al deredor del lugar y hacerse muy fuerte facilmente. Esto me decia un hombre plactico de la tierra y soldado, temiendo que Franceses no se metiesen en el pues tenian la costa de Olanda segura, de donde se passa muy brevemente a aquella parte y con un rio solo; desde este lugar a Brystol dicen que hay como una raya de rios y montana que apartan desdel cabo de Cornualla hasta Lin. Es toda la tierra hacia Flandes, que es lo mejor del reyno. Ha me parecido esto tambien en un papel que he querido escrivirlo a V. S. por no replicar en esta carta lo que escrivo en la de Madama y Monsieur de Arras. Todavia se dice que podria ser que Maestre Sidene fuese por Embajador a España. El me ha dicho que para yr y bolver luego para concluyr este casamiento bien yria, pero que para estar alla y llevar su muger sin la qual no quiere yr, no holgaria dello. Ha se reconciliado con Milort Roberto, con el qual ha estado estos dias harto desabrido. Pareceme que el Roberto desea por su medio hacerse mucho de V. S. porque cree que por el mio no se haria esto bien, conociendo que yo no ando muy contento de sus disimulaciones. Con todo esto pienso que quando menos se cate lo han de sacodir con la cabeza. Dicen me que la Reyna esta descontenta de que algunos acarician mucho a un sobrino del Cardenal Polo, hijo de su hermano, y que tiene sospecha de todos los que tratan con el y especialmente de Milort Hasting. Pero por mas que vaya haciendo reparos Su Magestad, no pienso que podra hacer que no salga este rio de madre algun dia y por mi fe que creo que los de su religion lo han de hacer esto antes que los catolicos. V. S. no se olvide de los negocios de aqui por amor de Dios, pues vee quan buenas son las ocasiones para tratar del remedio.

De Londres, 27 de Diciembre 1559.

(*Archives de Simancas, Secret. de Estado*, Leg. 812.)

DXIII.

Chaloner à Cecil.

(Bruxelles, 28 décembre 1559.)

Restitution de certaines villes à la France. Les Espagnols occuperont les places-frontières. S'ils étaient licenciés, il conviendrait peut-être de les enrôler. — Levées des Français en Allemagne. Il faut suivre cet exemple. — Tout le monde croit à la guerre de l'Angleterre et de la France. — Il faut veiller à ce que le profit de la lutte ne soit pas recueilli par celui qui en restera le spectateur. — Offre d'armes par un marchand d'Anvers. — Propositions des marchands esterlings pour ouvrir une nouvelle issue au commerce anglais. — Le marquis d'Elbeuf se prépare à s'embarquer pour l'Écosse. — On dit que l'Empereur ne permettra pas aux levées réunies par les Français de se mettre en marche, si on ne lui restitue pas Metz et les autres villes impériales.

Syns your letter of the xiiijth, receved here the xxjth hereof next ensuyng by the hands of the Bishop of Aquila his servaunt, I have not other wise herd ought owte of Ingland, which maketh me remaigne the more suspendid, considring your said letter purported I shuld ere this have eftesones herd from thence.

The xvth, I wrote a letter to you, which I truste be come unto your handes. And, as I partly towched in the same, Saint-Quentyn and Haen ar restored to the Frenche the xxjth of this instant. Only Chastellet restith undelyvered, because the French on their parte have not as yet restored a small pyle or castell parteigning to theis menne between Mazières and Luxelburgh, taken during the laste warres, where abowte some dispute on either syde hath rysen, in so muche as, where the Frenche Ambassadour here (as I understand) complaigned of the slowe restitution of those peeces, namely of Le Chastellet, he was aunswerd by Mounsieur d'Arras that by the treatie they had two monthes respite to commence their deliverie on this side, after the Frenche had made entiere deliverie of all manner peeces on their syde, amonges the whieh the said castell by Mazières and certaine others (objecting also, as I was enfourmed, some in Scotlande) not being delivered or otherwise not fully cleerid according to the treatie, the Frenche had no cawse to complayne, where theis heere already had made more speed then the treatie did bynde. Nevertheles it is thought that as well the Chastelet as th' other holde shal shortly passe, where for so smalle a matter neither part would gladly make a new question.

And as for the Spanishe garizons now withdrawne from those rendred peeces, albeit some talke was here that Frenche made instance (as I wrote) to have them newly reteigned in their solde, yet, apon better enquyrey, I sythens understand they shal be

reparted to remaigne in other garrisons apon theis frontiers, *videlicet* at Arras, Marienburgh, Philippeville and Theonville, not otherwise cassed. For, seing the French arme so faste and in so greate nombres, theis menne thincke good to stande apon their better garde, leest disfurniture might provoke some enterprise not otherwise ment.

Yet, for all this I will herken further what shall become of them. And oon thing I learne that by stealth dyvers of them, under coulour of retourne to their cuntrey, escape to the Frenche, allured by the grete wages. But, in casse they shulde wholly be cassed and discharged here, it were good to be considered whether the Quenis Ma^te^ wil be served of any of them, in case the matter so might chaunce to fall owte; for willinglyer I thinke the souldiours wold take the redde crosse then the white. And I can not judge theis menne so madde to putte twigges to the rodde, to beate their owne breachis, as in dede, not long sithens, having conference with oon here of the moste esteemed sort, it appeared to me that now theis menne begynne to take a feeling in the matter and wold be lothe we shulde have the wourse ende of the staffe, how soever they seeme offended for the reste, for it towcheth their free hold, as at more leingth, at my commyng over, which daily according to my former lettres of request I loke for, I shall declare.

And thus ye must accompte that now the warres betwen Fraunce and us, in every mannes mowthe here, ar counted certaine. The Frenche (as from good place here I am avised) not only levie grete nombers of launceknightes in Germanie ment for Skotland, but also ar abowte to prepare iiij m^l^ horsemen swartrutters, which (though it shuld prove but haulf the nomber), by Saint Mary, is a shrewe, unles we also be furnished with the like; for, as the warres now goo, those swartrutters beare all the brute, and not without cawse, where experence teachith bothe Frenche and Burgonyons to leave theer lawnces and now to truste to the service of the dagge. Wherefore, Sir, according to my wonted plaine maner of writing (in my symple fantesie) it is hiegh tyme to prepare for our parts to be served, with both, with horsemen and fotemen owte of Germanie, in which place now the reputation of warres discipline remaigneth.

For sure as we want not men of our owne, so yet we had neede of some old sowldiours, whose discipline and experience might be a lesson to trayne yong begynners, the cowraige of whome would be dowbled through the emulation of the others better skylle. And otherwise beware a yong sowldiour be not discouraged, before he fully knowe his owne, from his ennemyes advauntage. I verily suppose our light horsemen of the borders, and generally all our horsemen, with some exercise and discipline, wold become as good swartrutters as any other nation, but it requyreth an exemple of practise, whereby to learne the feate. Wherefore a xv^e^ or II m^l^ swartrutters allemaignes, joigned to our borderers, were, as I suppose, a firme sheeld to our frontiers for this next somer, seing ye muste loke to be assayled with the self weapon. And this esteme that,

as the Frenche, already two monthes passed (unles I here lyes), have slyly goon abowte their preparation, so also do they purpose, if the canne, to geve the furste blowe, truste unto it. So therefore we had nede to make ready such tooles as we entende to occupie. One thing, I truste, neither is, nor hath been omitted: I meane diligent and often avise from sundry parts of Germanie by trustye mynisters purposely therefore enterteigned, what and how fer furthe the Frenche preparations ar advaunced. For, by certaine knowlege thereof, apon due estimate, muche wages may be spared or muche perille prevented. Often tymes a m[l] crownes that waye bestowed may save cc m[l] crownes in the prynces purce and delude th'ennemyes purpose. And, sure warre being, it were in vayn to thincke of sparing or how to pulle a byllet from the fyre, but rather how more wood may be fownde to laye on loodes. For, if sowldiours despayre not of the paye, thincke we be ryche ynowgh to defende owr owne from the Frenche; but beware of a penye spared owte of season, which will not be redeemed with a pownde.

One of our best advantages is to thincke that our neighbours ar not muche afore hande, no more then we. But, whiles two cockes fight, beware the styll cock, looking on and taking breathe, when he seith them tyred, do not sett apon bothe. Howsoever it falle owte, theis menne *tanquam spectatores, quicquid alteri adimitur, suo deputabunt lucro.* Yet is the meane tyme, towching powldre, armure and munition, whereof afore they seemed so scrupulous towards us, now at last perchaunce they wil be content to seeme lesse circumspect and wynke thereat (as partley from a good place I have learned, if I maye beleve the same). So, as if it so be, I trust ye will take them in their good moode for the rest of your provision, using the covertnes that may be in conveyaunce by smaller portions, for so it shuld seeme they also requyre.

A merchaunt of Andwerp, oon whome M[r] Gressham knowith, did make me an offer to serve the Quenis Ma[te] with iij[re] or iiij[or] thowsand corseletts and weapons appertaigning to arme therewith so manye sowldiours in Germanie, in case Her Highnes myndeth to levie any suche, and for his payement to stand to the sowldiours as their wages monthelye shuld aryse due, provided Her Majestie in the meane tyme gave her wourd for suretie. Me thincks this were no evill bargaine. May it like you therefore to consider it. For the partie I weene this wayes would procede for a rownde portion of all sorts and hath credite sufficient. He served the King after like sort at Sainct-Quenteynes. But, what ye will do, it is more then hiegh tyme, ye go abowte. More over I wotte nere how, but (if warre be) I understand the Esterlings loke to have a doing with us. They have long layne in wayte syns the furst breach. The cuntrey hath muche commodite to do us pleasure or displeasure. I know not how the case standeth, but I wold they were made freends apon equal privilege with our owne merchaunts, for and they were well used, they wold deserve it, if no further, at leest to have suche an issue open for our trafficque, as all that coste uppe to Dansike, which wold in proces serve for all our trade.

Thus, though I play the fole to enlarge th'as muche (as if I had my wytte as rype, as my good will is habundant), yet, Sir, I trust ye will accept my good meaning in as good part, where I never yet knew your good nature offended with symplicite, committed to your furder consideration, you knowing the state of things as eache of them consiste in dede, which we abrode ar ignorant of, and therefore only ymagine and discource according as we wishe the beste for our liege lady protect, and sende you welfare as to myne owne self.

From Bruxelles, the xxviij^th^ of December 1559.

This hitherto written, came from Monsr d'Arras oon of his Secretaries with the packet owte of Fraunce here enclosed, which in an other packet from his brother Ambassadour in Fraunce was freshely sent unto him.

Italien avises, such as came last, I send your herenclosed. Though yll written, they be wourth the reading. A fewe newes from Spayne arrive.

The Marquis d'Elbeuf lyeth at Calais with x enseignes, ready to passe for Scotlande, yet named general; but at leingth (as I herd from a good place) I wene it will prove Monsr de Gwise himself.

Yesterday I understood the Kinges shippes here ar on rigging and trymmeng in Zeeland. I wotte not to what purpose, but I will purposely sende to knowe further certayntie.

I here also that t'Emperour, apon late requeste made by the Frenche for the levie and passaige of their swart-rutters, did playnley refuse it, unles they restored Meetz and th'other Imperial townes by them deteigned. I pray God this prove true. Lyke as of their attempte to have that nomber of swart-rutters, he is no unskilfull man thad told me, but oon of the skilfullest here, if ye knewe him as I do.

Fare ye againe moste happely well, xxviij^th^ December 1559.

Ever more your so bownden,

THOMAS CHALONER.

(*Record office. Foreign papers. Queen Elizabeth, Calendar*, t. II, n° 516.)

DXIV.

La duchesse de Parme à l'évêque d'Aquila.

(Bruxelles, 31 décembre 1559.)

Conduite à tenir vis-à-vis des Français et des Anglais. — Si les Écossais font un accord avec les Français, il importe que la reine d'Angleterre y soit comprise. C'est ce qu'il est utile de lui faire insinuer. — Elle est d'avis que le comte d'Helfenstein doit agir avec activité; mais elle ne peut le rappeler sans consulter l'Empereur.

Nous avons receu vos lettres du xviij^e de ce mois et par icelles entendu les termes ausqueles les choses estoient pour lors en Angleterre, et ne fauldrons d'envoier copie de vos lettres au Roy mon seigneur avec la première occasion.

Nous sommes très-aise de veoir la continuation de la bonne volonté du duc de Nortfocq; mais, à la vérité, toutes choses qui portent apparence de trouble de ce costel-là, nous tiennent en paine comme nous vous avons escript, et ne nous savons encores donner autre advis comme vous vous devez conduire en atendant ce que Sa Majesté vous vouldra commander, que le mesme de nos précédentes et que vous ne vous mettés à approuver ni ce que faict la Royne en fachon quelconque, ni moins ce que l'Ambassadeur de France ou aultres François vous pourroyent dire à l'encontre de ce que la dicte Royne faict, mais que vous tenez entre deus, monstrant desplaisir de tout ce que les pourroit tenir en trouble. D'une chose seule ne voulons-nous délaisser vous advertir que (si destrement vous pourriez embouchier quelqu'ung pour le faire venir aux oreilles de la dicte Royne sans vous en faire auctheur affin que l'on ne vous puisse imputer que vous ayez part en ces afaires) vous faictes destrement entendre par tel moyen à la dicte dame que, atendu qu'il y pourroit avoir apparence, comme la fin de vostres lectres contiennent, d'accord entre les François et les rebelles, elle procure devers iceulx rebelles qu'ils ne s'accordent sans la comprendre espressément en l'accord, affin que, les causes accordées et se tirans hors de paine, la dicte Royne ne se treuve enveloppée seule contre les François.

Dieu par sa grâce veulle que ce que l'abbé de Wesmestre dit que la Royne d'Angleterre ait inclination et voulonté de résouldre le mariage avec monsieur l'archiduc et se modérer en la religion, soit véritable; mais quant à l'advis du duc de Norfolc de presser la Royne afin que elle se résolt et que l'on n'y perde temps et que faulte de prompte résolution le Conte de Helfestain se parte incontinent, sur quoy vous désireriez que nous escrivissions audict Conte en ceste conformité, la première partie de soliciter

vers la dicte dame la résolution promptement et de battre le fer pendant qu'il est chault, nous semble très-bien et qu'il convient que vous solicités le dict conte, lequel certes, comme vous escrivez, ne devoit perdre tant de temps à l'occasion d'apprester sa maison, et sera bien que, faisant cest ofice de le presser, l'on nous donne tost yci advertissement de l'affaire pour voir si, selon ce et la qualité de la response et les circunstances qui se y devront considérer, nous nous pourrons résouldre yci de ce que se devra encharger audict Conte ou s'il sera besoing de préallablement, comme pourroit estre en devoir, advertir l'Empereur; car de nous résouldre dès maintenant d'escripre audict Conte qu'il se parte sans préallablement veoir quels termes aura prins la négociation première, il ne nous semble aucunement convenir puisque la rompture qui de ce pourroit succéder, l'Empereur la nous pourroit imputer et tant plus, ayant Sa Majesté dépesché le dict Conte soubs tiltre de ambassadeur ordinaire et non spécialement pour solliciter ce mariaige, pour en cas si celluy ne succédât, non y perdre ou aventurer la réputation. Cependant, comme j'espère, viendront quelques lettres et de l'Empereur et d'Espaigne, et vous serez advertis de ce que de l'ung et de l'aultre nous pourrons entendre.

De Bruxelles, le dernier jour de décembre 1559 [1].

(*Archives de Simancas, Secret. de Estado,* Leg. 518.)

DXV.

L'évêque d'Aquila à l'évêque d'Arras.

(2 JANVIER 1560.)

Départ du baron Preyner. — Nouvelles d'Écosse. — La situation paraît se calmer. — Ambassade anglaise en Espagne. — Nombreuses difficultés avec les conseillers de la reine. — Affaire du maître de poste d'Anvers.

Porque con el baron Preyner que partira esta semana para ay y a Viena escrivire largo y por haverlo hecho con correo propio seys dias ha y ser esta con el ordinario,

[1] Marguerite de Parme fit publier, le même jour, une proclamation par laquelle toute exportation de munitions de guerre était sévèrement défendue, attendu qu'à la suite des dernières guerres on manquait d'armes et de munitions dans les Pays-Bas. (*Record office. Foreign Papers. Queen Elizabeth, Calendar,* t. II, n° 539.)

sere en ella breve. De Escocia no se entiende cosa nueva mas de que anoche llego aqui de Francia La Marche, el qual ha passado alla esta tarde, segun entiendo. Estos Franceses hazen todos poder para dar a entender que no quieren guerra con Yngleses; pero no se si aca se les creera esto sino hay algo mas que palabras. Todavia veo que no andan mas ardientes las cosas que veynte dias y un mes ha.

El embaxador Cave que havia de ir a España, ha sido revocado; su collega que es maestre Chamerlain, dizen que ira presto, y tras el despues M. Pagete. Lo que llevan y el camino por donde caminan escrivire con el baron a Su Mag^d y a V. S. Aqui se me ofrecen un monton de pleytezillos con la Reyna y estos Consejeros. No oso reñir con ellos, y por otra parte de sufrir estas menudencias se les haze mal uso : una dellas es la del maestre de postas de Anvers. de todo escrivire largo a V. S.

De Londres, 2 de Enero 1560.

(*Archives de Simancas, Secret. de Estado.* Leg. 814.)

DXVI.

Chaloner à Cecil (Extrait.)

(Bruxelles, 4 janvier 1560.)

Le roi de France, à raison de la difficulté soulevée pour la restitution du Châtelet, a invité le prince d'Orange, le comte d'Egmont et le duc d'Albe à se reconstituer otages. — On dit que le duc d'Albe sera nommé connétable de Castille, mais d'autres assurent que cette dignité est réservée à un bâtard de Charles-Quint, né en Allemagne, sur lequel le roi a de grands desseins. — Nouvelles d'Allemagne. Princes qui reçoivent une pension de la France. Levées faites en Saxe. Il eût mieux valu que d'autres les fissent en ce pays. — Le roi de Danemark craint les prétentions de la maison de Lorraine. — La couronne de Pologne passera peut-être à l'archiduc Charles, s'il n'épouse pas la reine. — Nouvelles d'Italie et de Suisse. — Les garnisons espagnoles ne sont pas encore licenciées. — A raison du rétablissement de la paix, on peut emprunter à Anvers à sept ou huit pour cent.

Sir, where as in my letters of the xv^th of the last, I partly towched how the Prynce of Orenge, Duke of Alva and Count d'Egmont were somund to retourne into France, it is certaine that Orenge and Egmond furthwith depart hence to be at Peronne the xth of this instant. As the Prynce of Orenge yesterday tolde me [by] his owne mowthe, the Duke of Alba, in consyderation of the distance of the place, hathe a lenger respite, but comme he most for companye, the cause whereof arisethe abowte

the querrell of Chastellet not yet restored, as in my last letters of the xxviij^th passed I did signifie. This revocation, after all this longe fayre congié being so longe dispenced with all to tarrye at home, dothe greive thes men and is taken skornefully for so meiger a matter, after restitution of all the rest, to render their selffes into the French Kinges powre, only for oon little hold, for which they esteeme ther persons to be no equall hostage, though the rigour of the treaties wourds so dothe import. But it is not thought they shall longe there remaigne. It commethe evillie to passe for the Duke of Alba, who by voice here is sayd of late to have been created High Connestable of Castille, the greatest dignite in all Spaigne (for the olde Connestable of the house of Velasco is deade without children). Notwithstandinge by other advises it is affirmed that the Kinge hathe or will bestow that dignite apon a base brother of his, begotten by the late Emperor in Germayne about the tyme of his warres with the Duke of Saxe. I wott not whithers ye have heretofore herd of this bastard; but the Kinge maketh very much of hym, and entendithe to make hym a great man in Spayne, the use of which country wel nye comparethe bastards withe other legittimate, wherfore some tyme hardly thincke apon hym and what possibly the Kinge his brother wold do for hym.

What I wrote of the French preparations in Germanye, I here eftesones confirmed by letters here recevyd from thence.

Duke William of Saxe, sonne to Hans Frederick, the Duke of Meckelbourgh and the Counte of Oltemburghe, pencyoners to the French, ar now, as is wrytten, abowte to levie swartrutters, and launseknigts in the province of Saxone. That countrye and the Hansteeds wold be looked to others. The French pentioners of late also have their pentions in Germanie renewed by the French unto them.

The Kinge of Dennemarke will not leane to Fraunce because of the Duke of Lorraines tytle. The French do threaten hym as they do us. And he, not likinge their levieinge of men of warre under his nose, dothe also stand apon his gard. If Dennmarke and th'Esterlings were our faste frends, it were a good poynt of the wynd woon. The King and States of Pole, consideringe he hathe no children, ar now in parlyament, for estableshement of the succession. It is thought that oon of th'Emperours yonger sonnes shal be declared successor, with the mariage of the Kings suster. And yf Charles sute procede not the one waye, it shall then be tourned the other; for the second brothers mynd is not enclyned to mariage. This I heard from oon that shewed me his letters there apon from out of Germayne, wheare generally the rigour of the Spanyshe inquisiton is muche reproved and breadithe gruge in the Duche myndes.

The Venisians at this present ar haulff in a gelowsie, and doble man ther holdes in Lombardye for feare leest the Kinge Catholicke in this depe peace with France wold make somme repetition in the right of the Duche of Myllan. The Grysons also feare

the like. Thus dothe Mars peruse dyvers province by tournes, but chiefly the world restithe in expectation what will ensue on this syde. Of late a smale accident in Sicile hathe bredd a grete quarell betwyne the Spanyards and the Genevoys, ynoghe to marre all the entterprise of Tripole, the platt whereof, with sondry Italyen and Romysche avises of the freshest, I send you herin closed. Ye shall therby perceave a pretty confesion of the Cardenale de Augusta against Cardenall Medeghin, for the whiche Augusta is muche blamed.

The Spanyshe garysons here ar not yet cassed and, as is thought, shall not yeat be. The Kinge Catholycke hathe componded with his folkes in the Indies to have enhertans in ther thinges there after the nature of *feodum masculinum*, paynge but haulff the rent that they were wont, for whiche they geve hym viij myllyons ducates out of hand, and for the quinto and behaulf of his merchants he loketh for as muche more.

After theis warres acheved, there is great plentty of monnye stirring in Andwarpe at 8 and 7 in the hondrethe, where the creditours ar sure of a good manne; for they choke eache others mercate, as I here reported, but, yf warres ones be divulged, the intrest will sodainly rise agayne. Consider, Sir, this matter in tyme, for a fortenight more or lesse muche importethe. We understande here of the passages in England stopped. On naw yeres day last, two sundry came owte off England to the Count de Feria, oon a servant of Luys de Paz, an other called Sawl, and alongs sees in a Flemishe hoy a servant of the post maisters in London. This is a goodly passage stopped. I thincke longe to here from you. And, having for this present nanght ellis of moment, I quytte you to God and well to farre.

From Bruxelles, iiij^te Januarie 1559.

(*Record office. Foreign papers. Queen Elizabeth, Calendar*, t. II, n° 550.)

DXVII.

Chaloner à John Fitzwilliams

(Bruxelles, 4 janvier 1560.)

Vu la présence d'une flotte française sur les côtes de Zélande, il convient d'user de prudence en ce qui touche le départ des navires anglais.

After my right herty commendations. Your letter of the iij^de heroff I have recevid, and, for aunswer to the contents of the same, consyderinge this suspect tyme and pro-

cedinges of the Frenche havinge suche a navie and in suche order, as ye wryte of, in Zelande, myne advyze and openyon shal be in no wise ye suffer any of those vessels at this instant, fraghttid with owre Inglyshe merchants goods, to depart from this cost towards Englande, before ye shall have signifyed so much unto the Queenes Ma^te^ Counseill, to th'ende they put order by sendinge over of wafters or otherwise for your suretie. Ye remember how ye ware served, at the fyrst breach of warres with Fraunce in Quene Maries tyme, to your great lossys and shame, for want of circumspection; but that example now serve you in this case. Not that I certaynely affirme that warres ar open, but I nothinge lyke theis preludies. Wherfore stande apon your garde. And, as for the request ye wold have me make to the Lords of this Counseill to cause the Bretton flete in Zelande to be stayd for a tyde or tow behind yours, I suppose, as things now stande, it will not be grandtyd, or, yf it were, there is no trust that the Frenche will obey the arrest, but take ther advantage. Nevertheles, I will speke herin as I shal be commanded from the Quenes Ma^te^. And ellis it is to muche for me without commyssion to be a meanes, apon myne owne hede, of commyttinge your fleet to the adventure. But ye shall do well ymediatly to signify thus muche unto Her Highnes, wherapon ye may receave ymmediate answer from the same. I have presently wrytten a letter to Her Grace, which I will sende awaye as sone as I maye be. Thus fare ye most hartely well.

From Bruxelles, the iiij^th^ of January 1559.

(*Record office. Foreign papers. Queen Elizabeth, Cal.*, t. II, n° 551.)

DXVIII.

L'évêque d'Aquila à la duchesse de Parme.

(VERS LE 5 JANVIER 1560.)

Coup d'œil rétrospectif. — Don Juan de Ayala avait déclaré à la reine que si elle ne changeait pas de conduite, le roi devrait ne se préoccuper que de l'intérêt de ses propres États. — La fermeté de ce langage avait encouragé lady Sydney. — Depuis lors, le roi l'a chargé d'assurer la reine de son appui et de son amitié; et la reine, croyant n'avoir rien à craindre, ne cherche qu'à semer les discordes au dehors pour jouir elle-même du repos. — Ses relations avec les ambassadeurs français. — Il espère que le roi se prononcera avec plus d'énergie.

Por la copia de la carta que escrivo a Su Mag^d^, entendera V. A. lo que aqui pasa, por lo qual yo no lo replique aqui. Lo que en respuesta de dos cartas de V. A. de xxvj y

postrero de Deziembre, que recebi juntas con el ordinario de Anveres, tengo que dezir, es que beso los manos à V. A. humilmente por la merced que en ellas me haze tanto en ordenarme de la manera que me he de haver en estos negocios de aqui adelante, como en escusarme de lo que por lo passado podria no haverse acertado en ello por causa de no haver tenido cartas de Su Mag^d in orden de lo que se havia de hazer, en lo qual, aunque veo que V. A. me tiene por sufficientemente desculpado, no dexare de dezir brevemente lo que passa para que conozca V. A. como pienso que hasta agora por mi parte no se ha dexado de hazer lo que se ha podido, haviendo avido de seguir la orden que de Su M. truxo los messes passados. Viendo Su Mag^d el mal govierno de la Reyna mando a Don Juan de Ayala, el qual vino aqui a hazer compañia à la señora Condesa de Feria que le dixese de su parte que, si no mudava manera de bivir y daba orden al buen govierno y conservacion de su reyno, Su Mag^d no podria dexar de mirar por la la indemnidad de los suyos, lo qual, aunque ella mostro entonces de no entender, tuvo tanta fuerça que, juntado con las sospechas que en aquellos dias se le siguieron de los tratados que se dixo que havia contra ella y contra M. Robert pocos dias despues, fueron causa que se diese principio a la platica de Miladi Sidne y que ella misma dixese al Embaxador del Emperador que ella conocia que era necesario casarse con alguno que la ayudase a governar y guardar este reyno, y cierto que me dizen que estava entonces determinada de hazerlo. Estando en esto me escribio Su M^d una carta, aguardando yo lo que Su M^d replicaria en que me mandava que visitase a la Reyna de su parte y le diese cuenta de su partida para España y le offreciesse su ayuda y favor en todo tiempo y lugar, y me mandava mas que yo procurase de tenerla siempre muy contenta y sabrosa. Yo fuy a hazer lo que Su M^d me mandava con intencion de no diminuir con este cumplimiento nada de los temores en que Don Juan de Ayala havia puesto a la Reyna, pareciendome que convenia tenerla assi, y alle que el Embaxador Chaloner le havia escrito tantas seguridades y certificationes de la amistad y favor del Rey nuestro señor que yo fuy mas acariciado y mejor recibido de lo que quisiera. Con todo esto haviendose començado la platica de Miladi Sidne, la qual començo a hablar en aquel negocio aquel mismo dia, me parecio de seguir el tratado del casamiento, sirviendome siempre como de ynstrumento muy al proposito de lo que Don Juan de Ayala havia dicho, repitiendolo no solamente a la Reyna, pero aun a todos aquellos con quien hablava en este negocio, con el mejor modo que he sabido por no offenderla. Pero, como ella entendiese que lo que yo le dezia en esta materia, era sin comision de Su Mag^d, de cuya voluntad estava ya assegurada por otra via, han sido di tan poca eficacia mis palabras y ella tan poco grata a la bondad y cortesia de Su M. que en lo del casamiento se resolvio como V. A. ha entendido y en los negocios publicos ha determinado lo que agora vemos, que es solamente poner fuego en la Christiandad y hazer venir de nuevo a las manos a estos principes para bivir ella descansada y ociosa y atender a sembrar esta dotrina heretica

en todos los paises convezinos, en lo qual estan vehemente y determinada, que me espanta, y pienso que es invencion del demonio por nuestros pecados. En todo este tiempo nunca he dexado de dezirle muy libremente lo que le convenia, no solamente en los negocios publicos, pero en otros mas familiares, de lo qual tengo testigos, y lo saben todos los de su Consejo. Ultimamente, viendo su pertinacia en lo uno y en lo otro, he determinado, como me acuerdo haverlo escrito a V. A. otra vez, de no disputar mas con ella, sino oyrla, mostrando mucho descontento de todo quanto haze y dize y tornando a ratos a darle nuevos advertimientos, sin que pueda haver pensado que esto lo hago por no haverse querido casar con el Archiduque, porque sabe bien que nunca le ha hablado en este casamiento que no le haya declarado expresamente que el Rey nuestro señor, aunque le aconsejava que se casasse por el bien de su reyno y le proponia la persona del Archiduque Carlos por la mas conveniente, segun su opinion y contentamiento, de quantos podian offrecerse, no pretendia apretarla a que se casasse mas con el que con otro, lo qual he hecho con mucha diligencia, anteviendo lo que podra ser y porque no pudiesse dezir que aqui la queriamos casar por fuerça, lo qual le he acordado agora aproposito, y no lo niega, antes dize que conoce y agradece la sinceridad y verdad con que de parte de Su Mag^d se han tratado con ella este y los otros negocios, y V. A. puede tener por cierto que, si su caso fuera remediable y no tuviera concebida esta maldita esperança de meternos a nosotros en guerra para estarse ella en paz y en solturas, no huviera dexado de hazer lo que le convenia, por falta de quien se lo acordase por que, aunque yo fuera mal predicador, hay otros hombres y mugeres que le han dicho bien claro lo que le cumplia. Quando despues me mando que yo escriviese a Su Mag^d las causas del rompimiento desta guerra, no me parecio de negarselo, entendido que ella no havia de dexar de scrivir, como lo hizo harto largo, de lo qual no se siguio que yo le aprobase la justicia de su causa, antes mostre mucho descontento della. Verdad es que si me mandara escrivir alguna cosa que negandomela despues pudiera importar algo, yo no lo hiziera cierto porque yo conozco su condicion; pero, no haviendo nada desto, me parecio que el negarlo pareciera despegamiento enemistad y fuera contrario a lo que Su Mag^d me tiene mandado que haga con ella, y pudiera ser que me estorvara esto el poder negociar con ella y entender lo que se haze en sus negocios, pues de otros es escusado saberlo, biviendo todos con el mayor recatamiento del mundo de que sean vistos hablar conmigo. Pienso que esto no parecera mal a V. A., entendiendo el fin con que lo he hecho y el poco perjuizio que con ello yo pude hazer a lo que pretendia V. A. que era impidir los tumultos y desasosiegos deste reyno, pues estos no pueden ya estorvarse a lo menos por lo que yo entonces pudiera dezirle.

Con Franceses he hecho siempre cumplimientos generales, y, aunque en los negocios de la Reyna les he podido contradizir poco, porque a la verdad son malos de defender

a quien los vee de cerca siempre, les he hecho entender que la conservacion y bien deste reyno esta muy encomendado al favor y protection de Su Mag^d, como cosa muy necesaria a la quietud y paz publica, lo qual he hecho algunas vezes y señaladamente una que haziendome el Embaxador un largo discurso de como al Rey nuestro señor le estaban bien las empresas y dilatacion de sus reynos en el Levante y Mar Mediterraneo y al de Francia las empresas de aca, sin nombrarme que ni donde que es lo que agora emprenden y en lo que creo que persistiran quanto pudieren. Con esta manera de tratar he podido bivir y entretenerme con todos aqui, donde haviendo yo quedado de la manera que quide, no me pareze que he hecho poco en haver peleado con esta muger ocho meses, sin perder nada de la amistad y conservando con ella y con los suyos la autoridad de Su Mag^d y el respeto, sin que se haya hecho en todo este tiempo aqui cosa, ni pensado de lo qual Su Mag^d no haya sido avisado muy a tiempo y con verdad; y si Su Mag^d se determinare de dar remedio a las cosas de aqui, se vera si en lo que hasta agora he tratado, ha havido negligencia o cosa no acertada. Pero, si las cosas se dexaren correr por el camino que han tomado sin querer bolver a mirarlo, yo confieso que lo hecho valdra poco y lo por hazer menos espero en Nuestro-Señor que no desamparara su causa, ny dexara de dar favor a la buena intencion y cuffrimiento con que Su Mag^d ha procedido hasta agora con esta gente, la qual esta de manera que yo no veo de donde les pueda venir la salud sino es de mano de Su Mag^d sola, procediendo por otra via que hasta aqui, pues vemos que esto no solamente no aprovecha, pero es dañosa y peligrosa.

(*Archives de Simancas, Secret. de Estado*, Leg. 814.)

DXIX.

Chaloner à la reine d'Angleterre.

(Bruxelles, 6 janvier 1560.)

Élection de Pie IV. On dit qu'il doit son élévation au roi d'Espagne et que par conséquent il se montrera entièrement *philippiste*. S'il en est ainsi, ce ne sera point un faible accroissement donné à une puissance déjà suspecte à tant de monde. — Le Rhingrave, naguère le plus vaillant capitaine que possédât la France, a refusé les propositions qu'on lui a faites de ce côté pour aller en Écosse, et il offre secrètement ses services à la reine d'Angleterre. Il serait utile de lui donner une pension afin de rompre les liens qui l'unissaient à la France. — En ce qui concerne les capitaines espagnols et allemands, auxquels le roi de France paye une pension pour qu'ils le servent, si la guerre éclate

(ce qu'ici l'on juge à peu près certain), on ne sait quelle confiance on peut mettre en eux. La méfiance et la jalousie, qui règnent entre la France et l'Angleterre, ont fort avancé cet état de choses.— Il continuera à faire connaître tout ce qu'il aura appris par l'évêque d'Arras et autrement.

Please it Your Ma^te^. The vth of this instant by extraordynary poste camme certaine avise unto this Court of the election of a new Pope, after so longe dissidence and opposite practises among the Cardinals, so as at laste they have chosen Cardinal Medicis alias Medeghino, brother to the late Marquis of Marignan, a man I heare very harde favourd, but wise and learned, of profession a lawier, greate frende to the Duke of Florence, and wholly at King Philips devotion, by whose meanes it is juged he obteigned the place, and by consequent it is loked that during his Papacie he shuld wholy shew himself a Philippist. He now hath taken the name of Innocentius. If Your Highnes hath redde a pasquile among others sent by me, written under the name of Concino ye Duke of Florence Secretarie, and also the confession of ye Cardynal of Augusta touching the said Cardinal Medeghine, his wourds in private conference had between them, there may therely appeare what jugement those at Rome did make of his inclination and entended purposes, if ever he attayned to that dignite. But that rule alwayes holdeth not amongs them, that the self manne as Pope shuld persist in the self mynde he was of as Cardinal. And therefore what Innocent Medecins this Medeghine will from hence furth mynister, the tyme will discover. But, if he contynew still a Philippist, it is no smalle accrew to Kinges Philippes greatnes alreadye to moste menne suspected.

It may further like Your Highnes t'understand that, whereas in a letter of myne unto Your Ma^te^, of the xxiij^th^ of Auguste laste past, I made mention how at Flushing (like as afterward at Andwerp) it was my chaunce, by meanes of M. Bernardine Grenade, to speake with the Rhynegrave, and whereas what I then conceived of his mynde according to the sence of his wourds (wherein nevertheles he hadde respecte to kepe himself within compasse) I remember, I did also signifie in my saide letter, in which point I have not sithens received any aunswer from Your Highnes, and whereas what I sithens also in other my letters have written touching the entended sending of the said Rhingrave for service of the Frenche into Scotlande (according as the same by any meanes came unto my knowlege, either through Monsr d'Arras or others) I trust Your Highnes already understandeth and esteemith it myne office therein of ductie to advertise as I learne, referring the rest to Your Ma^tes^ consideration. So it is that yesterday by a servaunt of the said Rhingrave I received a letter from him, written of his owne hande, the copie whereof I sende hereinclosed, by the whiche Your M^te^ may perceive how, for discharge of the promesse he made at his being here to Grenade to sende Your Highnes a present of a couple of horses, now at laste he hath sent hither three horses addressed unto me with request that I shuld see them safely conveyd and presented to Your Majestie on his behaulf.

When I had redde his letter, reputing with my self on th'one syde his wourds and demonstrations to me afore said, and on th'other side the reports here of his preparations for the service of Fraunce, I muste confesse unto Your M^te^ that I rested muche perplexed what aunswer I shuld frame unto his letter, and willed therefore his manne to retorne the next morning. So wayeng in my simple jugement that, whereas yet no open warres (to my knowlege) ar proclaymed, it were rather better after a sort to entertaine his present for a season until Your Ma^tes^ pleasur were knowne then by peremptorie excuse to breake of the thread (which perchaunce he spynneth) in the begynning, I thought best to retorne suche aunswer, as by the copie of my letter unto him sent also herewith, Your Highnes may perceive.

And so those iij horses stand at ynne here in this towne to be further disposed of, as Your Highnes shall like to accepte or refuse. In which behaulf the meaning of my said letter was this that, in case it pleased Your Highnes to accept his present (being in very dede a present meete for a Quene), my overmuche scrupolosite shuld not hereafter be blamed of Your Grace for the reasons which hereafter I shalle towche; and if the same liked not to receive his gifte (things consisting in suche suspected termes as they do), then as well the excuse I make of the passeport not obteigned, as sundry others might serve me well ynough, to send him backe his horses, with the losse only of xxx ducats rewarde that I gave to his servaunts the bringers and the charges of the horsemeate, withoute other note unto Your M^te^, in seeming not to knowe that ye know by him. Whereas what I do herein (Your Highnes not being privey thereof), might be imputed only to my self.

But now to signifie to Your M^te^ (under perdone) my further conceipt and opinion touching the said Rhyngrave, lyke as I then wrote that I toke him to be a manne discontended as not well used at the Frenche Kyngs hands, so this tyme at his servant I learned that ever, sins the French Kings coronation, he hath lyved at home, retyred owte of Fraunce to a fayre howse of his owne buylding apon the Moselle neere to Nancy in Loraine, a lxiij leagues hence.

His servaunt also apon his dryncke (for I made him be well plyed) confessed to me that his master was lately written for by the Frenche King to repayre to the Court to serve for Scotland, but that his master shuld aunswer that he would furst be payde of th'arrerages of his pencion.

This is possible to be true. And yet I know by meanes of an other in this towne, to whome he wrote a letter as muche in effect, touching his sending for to the French Court, which in his said letter he said he was afraide he could not well shifte of. But, whither for cause of his pencion unpaide, or for others, he hath caught a fantesie, I canne not telle; but in case he could be withdrawne from the service of the French King, being such a principal Coronel, it were a poinct of moment and utilite, as well for the lucke

he hath had againste our nation, as for the skille he hathe in the Scottishe warres, more then a newcomme sowldiour shuld attaine unto.

He is of the French order. He hath land by his wief in Fraunce. He hath also a large pencion of them. How theis things were to be recompenced (in case he were enduced to serve Your M^te^), the same canne better perpende then I. Yet, if he never stirred his fote frome home, in my symple opinion he were wourthe a rownde pencion secretly at Your Ma^tes^ hands to sitte styll and not serve againste you; for so shuld oon of the French Kinges beste souldiours be layde in decke, both without reproof unto him, and without dreade on our syde of nourishing a snake in our bowsome. And, in case Your Ma^te^ so were pleased, I could fynde meanes, by some secrete manne pyket owte here for the nones, to learne quyckly what he doth at home and what brute goith of his doings; it is not so farre of to his dwelling place. Wherefore touching the premisses it may pleas Your M^te^ to signifie your full pleasur unto me with suche speade as to the same shall seeme appertaigning.

As touching offers here made me by notable capitens of the Spanishe and Duche nation, pencioners to King Philippe, to serve Your Ma^te^, if warres ensue, as here they hold it wel nye certaine, I shall not nede to enlarge muche, having written thereof in other former letters; but I wotte not how theis folkes ar to be trusted. I suspect I wotte not what, perchaunce to muche, perchaunce not ynough, but oon thing I understand, that suspition and gelozie between France and us hath on both sydes well advanced the matter hitherto, which theis menne mislike no whit. Thus the living God in good lief and long preserve Your Ma^te^.

From Bruxelles, vij^to^ Januarii 1559.

Your M^tes^ most humble and faithfull pore servant.

THO. CHALONER.

The paket sent herewith this day, Monss^r^ d'Arras sent unto me, comming owte of Fraunce.

(*Record office. Foreign papers. Queen Elizabeth, Calendar*, t. II, p. 554.)

DXX.

Chaloner à Cecil.

(6 JANVIER 1560.)

Il désire une prompte réponse à la lettre qu'il a écrite à la reine d'Angleterre. — Il ignore quand arrivera Gresham. — On ne sait rien d'Espagne. Le Conseil garde secrètes les nouvelles qu'il en reçoit. — Il serait utile que la reine sût exactement ce qui se passe. — Si elle voulait savoir ce qui concerne la France, il connaît quelqu'un qui, moyennant une pension, l'en instruirait vite et bien.

Things written presently to the Quenes Ma^te^ I shall not nede, Sir, to doble here unto yow. Only I beseche yow to depeache the aunswer as sone as may be in case ye see cause appertaigning. The letters to my Lord Admyral and Grenade I trust ye will cause to be delyvered to their hands. I received no letter from yow sithens the xiiij^th^ of the last. I here nothing yet of Mr Greshams commyng, over whom at Andwerp they make reconning of. The passage is not so stopped, but to sundry others ar often letters passed; I only reste voide.

If ye have none of theis prognostications for this new yere, I shall furnishe you.

Newes owte of Spayne I here none [1]. It is muche mervailed that iiij^or^ or v expres courrours, sent thither at tymes from hence, yet be not retourned. This Counseil keepith their affaires very close.

In my pore fantsie it were good the Quenis Ma^te^ herd often from thence. And if Her Highnes wold bestowe, apon this man I know is hable to serve the tourne oon for Fraunce, CC ducats a yere, I could perchaunce fynde meanes she shuld here from thence both frequent and certainly, I say CC ducats till some other prebend in Ingland might stoppe that charge. Fare ye most hertily well. vj^to^ January 1559.

(*Record office. Foreign Papers. Queen Elizabeth, Cal.* t. II, n° 557.)

[1] Pierre Martyr écrit le 7 janvier 1560 à Utenhove qu'on rapporte que le roi d'Espagne, redoutant une révolte ouverte, a fait publier à Valladolid un édit qui porte que personne ne sera puni de mort par l'Inquisition pour motif de religion. On pense, ajoute-t-il, que dans un bref délai il en sera de même aux Pays-Bas : ce qui sera, d'après lui, une porte ouverte à la prédication de l'Évangile. (*Archives de l'Église hollandaise, à Londres.*)

DXXI.

Chaloner à Richard Clough.

(Bruxelles, 6 janvier 1560.)

Les lettres qu'il lui adresse ont une grande importance. Moyens de les faire parvenir sûrement en Angleterre. — Il attend avec impatience l'arrivée de son successeur, qui sera, dit-on, le maître de Clough (Gresham.)

M. Clough, the packet sent herewith is of great importans withe letters out of France to the Quenes Ma^te^ requering spedy delyvrance. Wherefore in case any trusty Inglishe manne departe from Andwarp to London, owt of hand, the wynde now being good, sende it awaye in an other cover adressed to Mr Secretary or your master yf he be not come awaye. And yf ye mysse at this present of suche a trusty berer, rather then fayle, cause the packet forthewith to be convayed by an expresse messenger, either alonge sees or to Donckerk, gyvinge order unto hym that yf the Frenche shuld offer to bourde the vessell he goeth in, then seinge non other remedye, he tye the packet to a stone and throwe it over bourd. I would send oon of myne owne folk, but I have lately sent iij into Ingland with letters, wiche be not yeat retornyd. The charge of the cariage of this packet I will paye you at my comminge to Andwarpe. I loke long for your masters comminge. I here saye he is my successor. Of your good news let me have part. Thus far ye hartely well.

From Bruxelles, the vj^th^ of January 1559.

(*Record office. Foreign papers. Queen Elizabeth, Cal.* t. II, n° 556.)

DXXII.

Chaloner à Cecil.

(Bruxelles, 7 janvier 1560.)

On a publié à Namur une proclamation qui défend de s'enrôler ou de fournir des munitions de guerre pour le service, soit de la France, soit de l'Angleterre. — La personne qu'il a recommandée

pour transmettre des nouvelles de France, est habile et a de bonnes relations; elle écrirait chaque semaine par Anvers, sous le couvert de l'ambassadeur de Venise. Un essai d'une année vaut bien deux cents ducats. — Il désire savoir quand arrivera Gresham.

Sir, after the depeache of my other letters, yesterday late in the evening, camme unto me a Spanishe Capitaine, a manne of good sorte, who some tyme in King Henry the viijth tyme had served in Ingland.

This manne told me that, having of late received letters owte of Fraunce from a Spanyerd of his acquayntance there, suche oon as hath good practise in that Court, he had advertisement, by those letters, that the French by the middle or latter ende of marche next approching (sending alwayes in the meane tyme disperced nombers of souldiours into Skotlande by smaller portions), did verily entend to attempt the wyning of Berwyke by surprise, which enterprise they conceived grete hope shuld take effect by meanes of suche intelligence and secrete treaty as they had enterteigned with certaine traytours within the towne and without, who were at their devotion, when so ever they made th'approche, and of suche qualite as their habilite might matche their malice.

And this he said he camme to tell me at that unfett season of the night, becawse he wold not be noted, requyring me not to omitte the spedy advertisement thereof over, to th'ende the Quenis Highnes might provide in tyme for the suretye of that peece so already endangerd by this secrete trayne, which he said, I might assure my self, he spoke not apon small grounde, and likewise of an other enterprise the French did propose against Newcastell.

Soo therefore as I comme to knowlege of thus muche, I thought it good to geve by you advertisement thereof to Her Ma^{te} with all good speed, sygnifieng further that possibly this manne camme not to me of his owne hedde, but so willed by some of the Counsail here, who in like cases oftentymes ar wont to speeke by a thirde persone.

Whatsoever it is, if Berwyke and the yle of Wight be well garded from treason, I passe the lesse what the French shall worke by mayne force.

It may like you furder t'understand that, where oone of the R. [1] three horses remaigned behinde at Namures of a hurte of his fote, my servaunt, whome I sent thither, founde him in very evill plight so as he shall not be hable to remove thence theis iij weekes, being otherwise a very fayre Turke dapledgraye. Some mischaunce betidde him in the waye though fault of the bryngers, who partly excused the matter unto me. The said R., as I learned further, hath been in gruge and displeasure with the Cardynal of Lorraine, not as yet fully reconcyled.

[1] Le Rhingrave.

I learne also that the French endevour their uttermoste to levye money by emprest owte of Spaine and Italie. I weene the Genevois ar muche sollicited for them.

On Friday last at Namures a proclamation was made that no souldiours, armure or vitailes shuld passe owte of theis Lowe-Cuntreys for the service or ayde, either of the Frenche or us.

I humbly, Sir, requyre you to lett me heere from you with speede of the Quenis Ma^tes pleasur touching th'afforesaid iij horses. I had nede of a letter of request to the Regent for their passeport, as duly by me provided to Her Graces use, not making mention how I camme by them. For so the Regent loked for the like letter in Grenado his case, who spedde the wourse comming without it.

Touching the partie, which in my other letter I did write of unto you to be a mete manne for the service of the Quenis Ma^te in Fraunce, I assure you that for that effecte I take him to be much to purpose both for skyll and acquaintance: under coulour of being with the Venetian Ambassadour there, he may alwayes addresse his letters to some in Andwerp wekely to be sent over unto you. If ye like the partye, lett me aloon with the rest. I shall geve him a cipher afore my departure hence. 200 ducates were well bestowed for a yeres proof at this busy tyme; he hath a hedde for the purpose. Lett me know the Quenis Ma^te pleissur herein, and, if ye accept him, lett some good wourds of promes of a better rewarde, videlicet a benefice, encourage him the more.

I beseeche you, Sir, lett me understande whither all my letters, *videlicet* of the furst, the vj^th, the xv^th, the xxviij^th of the last, the iiij^th and vj^th hereof, be safely arrived.

From Bruxelles, vij^e January 1559.

I here not yet of M. Gressham, *sed quando?*

(*Record office. Foreign papers. Queen Elizabeth, Calendar*, t. II, n° 564.)

DXXIII.

Chaloner à Cecil.

(Bruxelles, 13 janvier 1560.)

Naufrage d'une partie de la flotte française. — Desseins des Français sur l'île de Wight.

Sir, yesterday in poste camme hither a gentilman owte of Hollande to the Prince of Orenge, Governour of that cuntrey, with advertisement that the Marquis d'Elbeuf,

Monsr d'Andalot and other French lordes, which lately toke shipping at Calays towardes Skotlande with xvij shippes fraught with men and horses, have suffred grete shipwreke by reason of a late sore storme apon the coste of Hollande, where iiij^{or} of their flete with men and horses drowned, were caste on lande. The report of which losse being as yet not fully knowne (for they feare leest all have perished, the storme and nature of that coste accompted) I will not take apon me otherwise to enlarge till I here more furder certaintie. I have written to Sir Thomas Gresham to advertise also what the newes thereof be at Andwerp from Hollande, and rather then faile to sende thither to know the certaintie.

The Counsail here were muche abashed at the newes, and feare leste the Marquis himself is perished. This shipwreke is not it, which I also made mention of a monthe passed; and this is so largely here avaunced touching the nombre as I scant beleeve the haulf, but the tyme will further trye the truthe. They speke of 2000.

Remember what I wrote touching Berwike. The like of late I learned by the yle of Wight, *videlicet* that a iij or iiij^{or} m^{l} shall be sent to Scotlande, but their mayne force shal be directed to wynne that yle and there to fortifie. Me seemith on our side it is not now to begynne, but that already some fortification of earth is there commenced against the sodaine. The rest hereof I shall further tell you at my commyng over. *Vigilate*, and thus God ever kepe you.

From Bruxelles, the xiijth of January 1559.

Chastellet is now restored, the French having restored the others, whereapon Orange and Egmont, being on their journey towardes Fraunce, were countermanded.

P.-S. Evyn now I have learned herof more certainty, *videlicet* that of xvij shippes charged with souldiours, horses and munition, iiij^{or} shippes did wreke abowte Egmond, iiij leages on this side of Amsterdame, oon grete ship of v^{c} tonnes (*ut dicunt*), horses loste iiij^{xx}, others swamme to land, divers men saved on lyve, viij^{c} by count drowned cast on lande, an evident argument that a more nombre is lost not yet extant.

The Marquis wold have cast ancre, but the storme was so straynable he could not. It is thought he drave with Dennemarke, if he be saved. This losse is not yet fully knowne, but estemed here of theis lords to be of no lesse moment then an overthrow by lande.

Oon jennett estemed worth vij^{c} ducats amongs the rest perished; iiij^{c} men ar saved on lyve of the French in Hollande. The French horses saved stand at the Haye in Hollande.

Some of this Counseil were sory for the newes.

(*Record office. Foreign papers. Queen Elizabeth, Calendar*, t. II, n° 575.)

DXXIV.

La duchesse de Parme à la reine d'Angleterre.

(Bruxelles, 14 janvier 1560.)

Réclamation au sujet d'un bateau de Rotterdam qui avait été pillé par des navires anglais.

Très-haulte, très-excellente et très-puissante princesse. Ghysbrecht Bark, docteur en médecine, demeurant en la ville de Rotterdam au pays de Hollande, tant en son nom que comme aiant povoir de ses consors, maistres et équippeurs de certaine navire dudict Rotterdam, dont estoit maistre maronnier Cornelis Franssone Sterreman, nous a fait remonstrer, comme, en l'an LVIII, estant ladicte navire équippée et pourveue de toutes munitions de guerre et naviguant pour la première fois à la pescherie des harrencqs, a esté rencontrée par certaines navires angloises, dont estoit capitaine Guillaume Roberson, auroit icelle navire par lesdicts Anglois, sans cause, ny raison quelconcque, esté envahie et pillée de toute son artillerie, pouldre, plomb, boullets, picques et semblables deffences de guerre, aussi des compas, meilleurs voyles et autres instrumens y nécessaires, quoy advenu, ceulx de ladicte navire, se treuvans ainsi spoliés, seroient esté constraincts se retirer vers quelque port oudict Hollande, mais avant y povoir arriver auroient semblablement esté rencontrés et assaillis des Franchois, lesquels les auroient emmenés avecq ladicte navire en France : ce que, comme il fait bien à présupposer, ne fût advenu, ains se eussent peu mettre en deffence contre eulx et eschapper de leurs mains, si lesdicts Anglois ne les eussent, comme ils avoient fait auparavant selon que dit est, destroussé de leurs voilles, artillerie et munitions, de manière que ledict maistre maronnier a esté forché de rachepter desdicts Franchois sadicte navire avecq les harrencqs, poisson, rets et tout ce que restoit encoires en icelle et de demeurer à ceste fin en hostaige oudict France avecq ung de ses compaignons jusques au furnissement et satisfaction de la somme, dont ils estoient convenus pour ledict rachapt et des ranchons de luy et de ses matelots, laissant en ladicte navire treize desdicts matelots. Et estans depuis licenciés pour s'encheminer pour leur retour avec icelle navire vers ledict Hollande, seroient esté rencontrés d'autres navires engloises et d'une gallée dont estoit capitaine Gille Graye demeurant à Londres, desquelles ils auroient autre fois esté prins et emmenés au havre de Noortwelle près de la ville de Harwitz en Engleterre, pillés et spoliés desdicts harrengs, poisson, ancres, cordaiges, sel, tonneaux et générallement de tout ce qu'estoit demeuré en ladicte navire rachetée desdicts Franchois comme dit est, ainsi que Vostre Majesté pourra entendre plus par

le menu par les pièces que vont avecq cestes, le tout au très-grand perte, dommaige et interrest dudict suppliant et de ses dicts consors, dont ils sont apparents estre ruynés et destruicts, si par Vostre Majesté ne leur soit sur ce pourveu de remède convenable. Et pour aultant que nous trouvons ceci contre les traictés de paix et confians bien que l'intention de Vostre Majesté ne soit souffrir que contre iceulx les subgects du roy mon seigneur soient ainsi mal traictés par les vostres à tort et sans cause, moins qu'il se face de son sceu chose que pourroit aucunement altérer la bonne amitié aiant dois si longtemps esté entretenue entre les deux pays et laquelle Sa Majesté Royalle et nous désirons tant continuer et perpétuer, nous n'avons peu omettre pour le soing que par raison nous devons tenir en ce que concerne lesdicts subjects de Sa Majesté et de leur faire toute faveur possible, d'en escripre à Vostre dicte Majesté, vous suppliant, très-haulte, très-excellente et très-puissante princesse, que tenant Vostre dicte Majesté regard à tout ce que dit est, elle veulle donner le meilleur ordre que sera possible, à ce que, conforme audict traicté de paix, lesdicts suppliants puissent parvenir au plus tost à la restitution de l'artillerie, munitions de guerre et biens avant mentionnés à eulx ostés et déprédés par les dicts capitaines et subjects anglois, comme dessus, avecq récompense des dépens, dommaiges et interrests par eulx supportés à ceste occasion, leur faisant sur le tout administrer la meilleure et plus briefve expédition de justice que faire se pourra.

De Bruxelles, le XIIIe de janvier 1559.

(*Archives du Royaume à Bruxelles. Liasse de l'Audience*, n° 88.)

DXXV.

L'évêque d'Aquila à la duchesse de Parme.

(Londres, 15 janvier 1560.)

Réponse de la reine au comte d'Helfenstein. — On regrette que l'archiduc ne se soit pas rendu en Angleterre. — Départ du baron Preyner. — Affaires d'Écosse. Part qu'il y prend. — Difficultés suscitées aux courriers du maître de poste d'Anvers. Les chiffres mêmes n'offrent aucune sécurité.

Al Conde de Helfestayn ha respondido la Reyna lo que suele, despues que ha entendido que podia dar nos mas dilaciones. Todavia quieren mostrar que haviamos de hazer venir al Archiduque, y Sicel me ha dicho sobrello casi tanto como me dixo Miladi Sidne

y al Conde; le parece que el Emperador devria embiarle, no porque piense que la Reyna haya de casarse con el, pero porque vee las cosas deste reyno de manera que juzga que no seria fuera de proposito que el Archiduque metiesse aqui el pie, y, aunque piensa que esto tampoco lo querra hazer el Emperador, a el le parece de scrivirselo y de embiar con ello al Baron Preyner, el qual merece que V. A. le mande hazer todo favor por lo bien que se ha governado en lo tocante a la religion aqui y dando testimonio dello al Emperador, lo qual yo me atrevo a suplicar a V. A. como clerigo por la parte que me cabe destas cosas. Con esta determinacion del Conde no havra para que tratar ya de su partida aqui hasta que tenga orden de Su Mag^t Cesarea, aunque, si se pudiera hazer luego, se que fuera cosa de harta importancia para tocar a la Reyna a lo que fuera possible.

No ha sido necesario avisar a la Reyna por la via que V. A. me embiavia a mandar de los conciertos que se tratan entre Franceses y Scoceses para ponerle sospecha que no la dexen de fuera porque ha muchos dias que se ha tratado dello entre nosotros, especialmente de Chauz que paso la marche a Scocia, y con effecto el concierto que se ha propuesto aqui entrella y Franceses, es el mismo que alla se trata entrellos y Scoceses, y ella, como he dicho, muestra estar segurissima que aquellos no haran nada sin ella o a lo menos sin las condiciones que ella pretende, y para esto principalmente dize que se le dan los rehenes. No se si se enganara en tenerse por tan segura dellos, y yo asi se lo he avisado. El Embaxador de Francia se esfuerça de darme a entender que lo de alla se concertara presto.

Yo trato con entrambas partes confidentemente, y me parece que hasta agora no tienen de que quexarse, porque lo que les digo es lo que deseo, que es que esten en paz y se concierten, y en la manera de dezirlo procuro de hazer la esplanada a Su M^t para que pueda mandarme todo lo que fuere servido que les diga y mas a la Reyna, a la qual cargo la mano mucho mas, y la tengo muy alcanzada con dezirle lo que ha hecho ella y los suyos en lo de la venida aqui del Conde de Haren, con lo qual se convence ser injusta su causa y se declara haber sido ella la que ha roto la paz, y aunque pienso que, aunque ella no se anticipa como ha hecho, no dexaran de hazer Franceses lo que hazen.

Yo dexo descrivir con los ordinarios de Anveres por que lo tengo por cosa peligrosa maxime agora que, por ciertas diferencias con el maestro de postas de alli, hazen aqui muchas vexaciones a sus correos, y el escrivir en cifra no assegura nada, aunque difiere el leerse las cartas, las quales, como V. A. vee, son de materias tan malas que no oso fiarlas sino de personas propias, pero de aqui adelante yo hare lo que V. A. manda, avisando de las cosas mas generales por aquella via y reservando las mas importantes para los correos propios.

(*Archives de Simancas, Secret. de Estado,* Leg. 814.)

DXXVI.

L'évêque d'Aquila à l'évêque d'Arras.

(Londres, 15 janvier 1560.)

Plaintes au sujet de ce qu'il a à souffrir. — Mauvaise situation des choses. — Son énergie vis-à-vis de la reine qui voudrait peut-être lui faire quitter l'Angleterre. — Les intentions secrètes de la reine ne sont connues que de Cecil, qui veut faire de l'Angleterre une monarchie protestante, et de Dudley, dans lequel on découvre le futur roi. — D'où peut venir le remède. — Entretien avec la reine sur les affaires d'Écosse.

Yo beze las manos a V. S. muy muchas vezes por la merced que me ha hecho con su carta de tantos del passado y particularmente porque se ha diñado de escrevir al fattor de Anveres, encommiendandole mis necessidades, lo qual tengo yo en mucho mas que tuviera lo que el hiciera porque las huviera proveydo. Yo espero que mi poca fortuna algun dia dara lugar a la mucha voluntad que V. S. me tiene, con lo qual se proveera todo, sin que entienda en ello el fattor, ni otros hombres de su harina, y entretanto andare acconostandole de los travajos que passo con esta buena esperança, y es cierto que los que aqui tengo son mucho mayores de lo que yo escrivo porque acostumbro a quexarme poco especialmente con quien se que recibe pena de la mia. Las cosas de aqui van a mucho prisa camino de perderse, si yo no me engaño, como vera V. S. por lo que escrivo al Rey nuestro señor, y a Madama a quien escrivo una letra algo apolojetica por haverme parecido por lo que Su Alteza me escrive que me convenia darle cuenta de todo lo que aqui he hecho y del camino por donde he caminado, que es por lo que me han mandado y a mi parecer no nada diverso de lo que Su Alteza me manda que tenga. Solamente temo que Su Alteza piense que yo ando blando con la Reyna, lo qual suplico a V. S. sea servido entender del Baron Preyner que esta lleva, que ha sido testigo de algunas jornadas entre ella y mi ñ̃o nada plazibles, y doy gracias a Dios que esta tan divulgado del modo que yo he tractado con la Reyna que no hay hombre en su Consejo que no lo sepa, y aun creo que en Londres pero — *credo fabulam* — ella esta determinada de rebolvernos, y plegue a Dios que no lo haga. Solo Sicel es con quien se abre el secreto de su intencion. Yo he hecho con el ultimo de potentia para traerle a mi parte porque somos grandes amigos; pero es un aspe sorde en hablandosele de cosa que me desvie desta chimera de hazer en esta isla una monarchia en favor de su evangelio que llamen, en todos los demas negocios nos concertariamos, aunque creo que entrambos andamos falsos. Lo demas de esta gente toda esto muy lexos del secreto, sino es Mil. Roberto *in quo facile agnosces signa futuri*

regis, y, si yo me engaño en esto, yo accertare pocas cosas. El remedio no seria difficil por parte de lo de aqui si alla en nuestra casa no hay otras infirmidades porque cierto no hay hombre en el reyno que no ande indiñado y quexoso. Plegua a Nuestro-Senor de dar a Su Mag^d favor para que mirando por si remedie este.

La Reyna me ho dicho que tiene aviso que los Franceses en Escocia yvan a cortar una puente par la qual havian de passar a juntarse la gente que tiene Mil. Jaymes, que es un hermano bastardo del Rey de Escocia, con la del Duque de Chatelarao, pero que no saldrian con ello, y dixome tras esto, por mostrarme su habilidad, que ha mas de veynte dias que ella dixo que Franceses ententarian esto. Yo le respondi que no se quexarian Escoceses de que ella no pensasse mucho en lo que les tocca, pues tantos dias antes adivinavan los consejos de sus enemigos. Dize tambien que ha habido los despachos que la Reyna regenta escrivio ultimamente a Francia, que, aunque los echaron en la mar los que los trayan, siendo presos en un puerrto de este reyno, fueron hallados, y dize que por ellos se entiende bien lo que Franceses pretenden y que, sy el Rey nuestro señor no la ayudo por lo que tocca a el mismo, por lo que a ella tocca no se le de nada, aunque tampoco desto la he desconfiado, sino por consequencias no teniendo commision de dezirselo abiertamente; pero ella entiende bien lo que yo no le digo. Yo entiendo a ella lo que piensa, que, aunque nos pesa, havremos de tomar los armas tarde o temprano, de lo qual ello recibira muy gran plazer y piensa hechar el mal de su casa a las de sus vezinos. Plegua Dios que nosotros lo entendamos y lo remediemos, el qual guarde y prospere vida y estado de V. S.

De Londres, a xv de Enero 1560.

(*Archives de Simancas, Secret. de Estado*, Leg. 814.)

DXXVII.

Chaloner à Cecil.

(ANVERS, 15 JANVIER 1560.)

Naufrages essuyés par les Français. — Il ne faut rien épargner pour assurer la défense de l'Angleterre. — Nouveaux impôts établis en France.

It may like you, Sir, for this present to pardone me, though apon so short tyme I make a cutted letter.

Yesterday, Sir Thomas Gresham being stayed at Andwerp for other important affayres did send me a grete many letters as well from the Quenes Ma^te^ as you. The which perused, seing I perceived he could not well as yet repayre to Bruxelles, I toke the poste unto him and fownde Fraunces this bearer ready to departe.

So thought I good at leeste to write thus muche, with advertisement that not only the commen sorte, but those also of the Counseil at Bruxelles, do take this seconde shipwreeke of the Frenche to be very grete, more then eyther for shame I will reporte or that I counte to be true, which may be a lesson how to truste reports either apon the Frenche or Burgonyon syde.

And yet I assure you that both the furste and the ij^de^ wreke were grete, so as, if wanhope might allure menne to sitte ydle, we might suppose the Frenche undertake this enterprise *diis iratis*. Nevertheles lett us take it for avauntage and procede we in the reste as if every Frencheman were two. So, the beste will save it self, and truste we none but God and our selfes. For, if I were God, I wold swere by my self, that I beleve our trust is in Gods defence only, and by him in our forsight to prepare for the defence of our Quene, cuntrey and all togwither againste professed ennemyes and fainct freends, both the which (if they perceive we be vigilant and ready) will, in steede of cartelles of defyance, send us solempn letters of congratulation. Otherwise: *Vae victis*.

Sticke not at money, where lyef and libertie hangeth in balaunce. Inglande well used were a better cowe to geve mylke then all Italie.

Holde owte this next somer and thincke a wynters respite will suffice for xx^te^ devises.

The Frenche (I learne and that certainly), being in deede very pore, have of late reysed new ymposte apon the salt, apon spyces, apon cheminées and suche lyke. Their shifte is very hard, where already the stryng is twyched so hiegh, to plucke it yet hiegher. An argument with the reste that those which now beare the authorite, shal be the more deadly hated, but *sperate simul omnia et timete*.

Where ye wille me to advertise what I here owte of Fraunce, etc. If my letters wrytten of late ar comme to your hands, I truste ye will thincke I sitte not ydle.

The poste departeth hence, so I muste ende with humble thanke unto you t'understande, etc.

From Andwerp, xv January 1559.

THO. CHALONER.

Si quis mihi parvulus aula luderet Eneas.

(*Record office. Foreign papers. Queen Elizabeth, Calendar*, t. II, n° 580.)

DXXVIII.

L'évêque d'Aquila au comte de Feria.

(Londres, 16 janvier 1560.)

Mort de plusieurs évêques. Souffrances et courage des catholiques. — La reine se plaint des avertissements que lui adresse la duchesse de Parme. — Ce qu'il a dit à ce sujet à ses conseillers. — Remède qu'il propose. — Roger Strange, confident de lady Sidney, se retirera probablement aux Pays-Bas. — La reine traite Catherine Grey comme sa fille. Succession de la reine. Lord Lennox. Lord Hastings. Intrigues de Dudley. — Apologie de la conduite de l'évêque d'Aquila — Éloge du baron Preyner. — Il pourra parler du poison donné à lady Dudley. — Dépenses du comte d'Helfenstein. — Ses propres embarras financiers.

No habiendo correo de España, no se puede dexar de estar con pena y trabajo, y, por que pienso que V. S. tendra su parte, no quiero añadir leña al fuego, aunque lo de aqui esta de manera que verdaderamente mata a quien lo vee y no lo puede proveer. No hay hombre ninguno que no ande triste y descontento de lo que passa, y es tanto el peligro de lo temporal que ya no se trata de lo spiritual, lo qual esta, como V. S. lo dexo, y aun mejor de parte de los buenos, porque, aunque han muerto algunos dellos con destierros y persecuciones, lo de los adversarios va tan roto y desordenado que a los catolicos cada dia se les añaden fuerzas. El Obispo de Winchestre murio el viernes pasado, y el de Duran los dias pasados, y otros de su opinion muchos, pero todos como unos santos y con sus sacramentos, que hay tanta frecuencia dellos como en otro tiempo aunque secretamente, y en Londres soy informado que si dicen cada dia muy muchas misas, y hay mas buenos de los que yo pensava. Solamente Su Magestad es la que suele, y Sicel que es el corazon del negocio y el que esta determinado de pasar adelante su evangelio hasta que se pierda todo, como creo que havra de ser presto.

La Reyna dice que nunca V. S. le advirtio de cosa que le conviniese, sino generalmente y bravandole que perderia su reyno; dice tambien que Don Juan de Ayala no le dixo sino cumplimientos y recuerdos generales, sin hablarle de Franceses. A mi no me puede negar que no le haya advertido de lo que cumplia, pero basta agradecello de palabra; esto ha dicho en Consejo publicamente. Porque vea V. S. que sinceramente trata con sus Consejeros, a algunos de los quales les he yo declarado este secreto y dicholes que es ella la que no les quiere a ellos hablar, ni decir palabra de quantas el Rey, ni sus ministros le dizen por beneficio del reyno y suyo, y asi lo tienen creydo; pero su valor dellos y bondad es la que V. S. sabe, y en fin ello esta de la manera que conviene para remediarlo de veras, al qual proposito dira Olavarria a V. S. un men-

sage que no es fuera de proposito, y creo que de estos habria hartos, si hubiesse quien quisiese dyrlos. El que nos ha servido de interprete con Miladi Sidne, que es un cavallero algo su pariente llamado Reger Strange, anda tan acosado de Milort Roberto y tan amenazado de la Reyna, pensando que nos servia de spia, que creo se yra presto a Flandes, si alla fuera V. S., le hablara y oyra milagros, aunque no se si a los primeros encuentros querra hablar claro, ni si convendra hablarle claro a el, porque en lo de la religion no es seguro, y yo he andado siempre recatado con el y con los de su secta, aunque me he servido dellos.

La Reyna llama a su hija Miladi Catherina, lo que le quiere no deve de ser como de madre a hija cierta, sino que, para assegurarse della, le ha parecido meterla en su camara y acariciarla para tenerla queda, y aun dice que la quiere prohijar, y por otra parte Sicel me ha dicho que no heredara ella, ni muger ninguna por excluirla a ella y a Linos, cuyo hijo, si llevase a Francia, seria negocio de mala digestion; dan a entender que sucederia Hastinghe al qual quiere Robert peor que al diablo, aunque es su amado, y el anda a sombra de tejados y hase llegado al Duque de Nortfolhk, enfin ello anda tan confuso que no puede escrivirse sino confusamente, ni aun creo que se resolvera sino en confusion y mala ventura.

Porque veo que Madama no esta segura de la manera que le parece que tengo en tratar los negocios aqui, me ha parecido de escribir a Su Alteza una larga carta sobre ello par asegurarla, a la qual le remitire a V. S. por no ser dos veces pesado. Solamente dire, pues es fuerza que lo diga, que yo soy cierto que lo que de un ombre de mi habito y cargo pueden satisfacerse esta gente creo que se satisfacen de mi con decirles siempre las verdades, y, si es vanidad decir esto, Madama tiene la culpa que me la da a mi por cosas en que me parece que havia nada errado, pero de aqui adelante yo lo enmendare y hare lo qué Su Alteza me manda.

De Londres, 16 de Enero 1560.

El Baron Preyner, que es llevador desta, informara a V. S. de lo que aca pasa difusamente, preguntandoselo porque de otra manera es muy callado; ha se governado tan bien en lo que ha pasado con este hijo del Rey de Suecia que nos ha dado la vida; sera razon que V. S. ye lo agradezca y favorezca con el Emperador, para que el no se arrepienta de lo hecho, antes le confirme pues en su tierra acostumbran a creer por cortesia. Tambien suplico a V. S le pregunte lo que sabe del veneno de su muger de Milort Robert, que es istoria necesaria y importante.

El conde de Helfestayne queda aqui muy contra su voluntad porque allende de que esta excluso gasta aqui muy buenos ducados, como lo hacemos todos, aunque el gasta de los suyos, y yo de los agenos por la merced que V. S. me ha hecho en tener tanto cuydado de mi provision. Yo beso a V. S. las manos muy muchas veces; espero que

Juan Gallegos traera algo de bueno, y sino yo protesto que con la primera nao soy en Anveres o entregarme a mis creedores.

(*Archives de Simancas, Secret. de Estado.* Leg. 813.)

DXXIX.

L'évêque d'Aquila au comte de Feria.

(Londres, 17 janvier 1560.)

Départ du baron Preyner. — Hérétiques espagnols en Angleterre. — Négociations entre la reine et les Français. — Armements des Anglais pour intervenir en Écosse. — Espion envoyé par Trockmorton. — Réclamations au sujet des pensions promises par le roi. — Ce que recevaient les ambassadeurs de l'Empereur.

Por ser Olaverria el mensagero, el qual va de mala gana sin carta mia, escrivo esta, habiendo ayer escrito a V.S. con el Baron Preiner, el qual estava hoy en Dovra acompañado del Conde de Helfestayn que por si o por no ha querido acompañarle, no sabiendo si a este hijo del Rey de Suecia que tiene poco seso se le hubiese antojado de afrentarle en el camino, ha se puesto el Conde de parte de su amo muy bien tanto que al Suecio le ha pesado harto de haber movido este pleito, y la parte de los catolicos se han consolado infinito con ver que abiertamente el Emperador y sus Ministros estan de la suya, y a mi no me ha parecido inconveniente dejar publicar esta pendencia porque tal podria suceder que nos aprovechase mucho y dañar no puede.

Aqui ha venido de Ginevra unos hereges Hespañoles, entre los quales hay uno que era prior de San-Geronimo en Sevilla, hombre de poco cuerpo y persona; ha se casado aqui y hace pasamanos. Yo ando tras reducir alguno dellos por via de terceros, y, si este no estuviese casado, me dicen que no esta muy engañado. Es grande el miedo que tienen de entrar en esta casa porque dicen que los quemamos aqui, y en la sala de presencia lo dixo uno dellos, que se dice Bezerra, el otro dia. Despues se ha averiguado que dicen que, estando aqui V. S., los quemavan y no agora. Entiendo que en casa de Monseur de Vandome reciben y regalan de buena gana a hereges Españoles, de lo qual he avisado al confesor y enviadole cartas que se escribian dello a estos de los de Ginevra a fe que podia ser que, si no se mira por el remedio destos, nos cueste caro.

Las cosas de la paz entre estos y Franceses andan todavia descubriendose por burla y

entretenimiento; havia mandado sobreseer la partida de cinco o seis capitanes que estaban aqui, pero ya les han tornado a mandar que vayan, y mientras han sobresydo a estos por engaños al Embajador de Francia. Con ello han dado muy gran priesa a otros que estaban fuera de Londres, que se juntasen, y es cierto que tienen mas de ocho mil infantes y mil cavallos juntos, y oy entiendo que la armada de la Reyna esta en un puerto de Scocia junto al Frith, que llaman aquel golfillo de Dombar a Hedimburgh.

Fragmarton vino aqui a rogar al Baron Preyner que llevase consigo a un criado suyo hasta Cales. El criado es una espia que la Reyna envia; creo que para saber quando y como se tornara a partir el Marques de Albeuf. Yo me estoy al ver y disimulo con todos hasta saber lo que se habra de hacer, que, plegue a Dios, sea presto.

De Londres, 17 de Enero 1560.

Estos hombres que deven haber dineros del Rey, me sacan el anima cada dia y morfote con ellos, y estoy por decir que yo soy tambien dello pues canso a V. S. con mis necesidades. Mi criado me ha escritto que V. S. queria saber el salario que suele darse a los Embajadores, que aqui han estado del Emperador; dicenme estos Flamencos que eran veinte florines de oro al dia, que son diez escudos del sol y que ay en finanza se pagaban todos los correos que de aqui se embiaban, lo qual he sabido de ellos mismos.

(*Archives de Simancas, Secret. de Estado.* Leg. 815.)

DXXX.

Dettes de la reine d'Angleterre aux Pays-Bas.

(17 JANVIER 1560.)

Les sommes à payer à Claeys Johnson et à Sébastien Fleachemer s'élèvent à 9,992 livres.

(*Record office. Foreign papers, Queen Elizabeth, Cal.* t. II, n° 587.)

DXXXI.

Chaloner à Cecil.

(Bruxelles, 18 janvier 1560.)

On parle moins de la guerre. — Nouvelles d'Orient. — Départ du comte de Feria. — Des navires chargés de munitions sont signalés sur les côtes de Zélande.

Sir, evyn now apon my retourne from Andwerp hither, Monsieur d'Arras sent me the packet enclosed, *more solito*, like as yesterday I sent you an other like, which also I received by his meanes. I purpose to geve him thancks for this his gentil demonstration and thereby take some furder occasion etc. as I see cawse. Somewhat now the brute in this Courte of the warre betwixe Fraunce and us waxeth colder. Ye may see what it is when a dogge assayled begynnes to shew his tethe againe, and how a prince armed shall soonest lyve in reste.

I sende you herewith a bundell of Italien avises. The newes of Constantinople ar well to be noted, becawse this next somer it appearith the Turke shall have his hands fulle. Oh! that th'Emperor at this pynche had the powre to recover Hungarie at suche an oportunite!

Though I muste suppose that moste of theis avises or other many more be alredy comme unto your hands, yet I pray you take in wourth my wanhope, which rather wisheth ye shuld have doble advises then possibly to want of any part of theis.

The Count de Feria with his lady departe hence for Spayne the xx^th^ of the next by easie jorneys through Fraunce; I wold he were goon.

That hitherto Sr Thomas Gresham hath not had oportunite of commyng to this Courte, I truste his owne letters will make the excuse for both our discharges.

Understanding by him and by your letters the Quenes Ma^tes^ gracious acceptation of my faithfull pore good will in liew of desert in Her Highnes service, here I muste confesse unto you that gladder or more gratefull could no oon thing comme unto me, reserving my humblest and moste bownden thanks to be made by me unto Her Ma^te^ self, when I shall retorne. And in the meane tyme to you, Sir, to whome I acknowlege how muche I owe, will not now seeme to paye you with a peece of paynted paper, but reserve my self to the jugement of my conscience and good will bounde to you for ever, if ever I may acquite some part of your goodnes. And thus I pray God send you good lief and grete good aventure.

From Bruxelles, the xviij^th^ of January 1559.

P.-S. Evyn now I received by post a letter from Sir Thomas Gresham that certaine shippes fraught with munition ar stayed in Zeelande. I will to morowe move the Regent in the matter, if I canne have awdience, and so write further unto you.

xviij January, at v^e of the clocke.

(*Record office. Foreign papers. Queen Elizabeth, Calendar,* t. II, n° 588.)

DXXXII.

La reine d'Angleterre à la duchesse de Parme.

(WESTMINSTER, 21 JANVIER 1560.)

Elle la prie de laisser sortir des Pays-Bas trois ou quatre chevaux que Chaloner a achetés pour elle. — Elle abandonne à son ambassadeur le soin de traiter de tout ce qui concerne Grenado.

(*Record office. Foreign papers. Queen Elizabeth, Calendar,* t. II, n° 608.)

DXXXIII.

L'évêque d'Aquila à la duchesse de Parme.

(LONDRES, 21 JANVIER 1560.)

Ambassade de Trockmorton en France. — Nouvelles d'Écosse. — Le duc Adolphe d'Holstein est entré au service de la reine; on dit qu'il aspire à sa main. — On parle de nouveau du mariage de la reine avec le comte d'Arran. — On a appris en Angleterre, et non sans émoi, qu'on réunit des navires en Hollande et en Espagne. — Lord Montague est chargé de négocier avec le roi le renouvellement des anciennes alliances, qui sont surtout favorables à l'Angleterre. — La reine demande de pouvoir se faire envoyer trois chevaux des Pays-Bas. — Trockmorton entretient d'étroites intelligences avec les hérétiques français. L'hérésie sera pour la reine le moyen de perdre tous ses voisins.

Por haver escrito largo esta semana passada a V. A. con el Baron Preyner, sere en esta breve. Las cosas aqui estan en el mismo estado que por aquellos tengo avisado, no obstante que mañana partira el Embaxador Fragmarton para Francia, laqual ida no

detiene, como vemos, nada que las provisiones para la guerra de Scocia no se hagan y que no se embie siempre gente al Duque de Norfolk, el qual esta en Neucastel aguardando. Creo que de la ida de la Mota que, como tengo avisado a V. A., fue de aqui los dias passados a Francia embiado por este Embaxador, ha resultado la ida de Fragmarton alla, lo qual plegue a Dios sea para algun buen fructo. Entiendo que Franceses en Escocia hazen mucho daño en los lugares de los rebeldes y que han roto la puente de Esterlingue, que es de grande impidimento para la comunicacion de las fuerzas de los adversarios; desto ultimo no tengo aviso cierto. La perdida de las naos del Marques de Albuf se entiende que ha sido muy grande por el gran numero de muertos que ha echado la mar a la costa de Norfolk, y aun dizen que algunas naos de las suyas que aportaron en Escocia, han sido tomadas de los enemigos. De las de la Reina que se hallaron tambien aquel dia navegando, dizen que se ha perdido una y quedado otras muy maltratadas. Todavia se entiende que un cavallero frances, que es general de la ynfanteria, aporto a salvamento en uno de sus puertos. Por lo que dize uno que viene de Francia, se embiaron presto cavallos en buen numero a Escocia, y podra ser que el Marques buelva, si le dexaren passar, lo qual importa por lo que podria suceder por la dolencia de la Reina Regenta, que dizen que esta todavia muy mala. El duque de Nortfolk entiendo que no tiene tanta gente, como yo escrivi la semana passada a Su Mag^d^, aunque para mediado hebrero dizen que estara toda junta y que havra todavia mil cavallos, la mayor parte de los quales embian cavalleros que han sido taaxados segun el valor de sus haziendas, y van a su costa hasta el lugar donde se haze la massa, lo qual es causa que muchos se quexan. El Duque me ha escrito mostrando mucho deseo de la conclusion del negocio del Archiduque; hele respondido la poca esperança que de ello se ha de tener[1].

[1] Haynes a publié, d'après un document des Archives d'Hatfield, le récit d'un entretien qui eut lieu vers cette époque entre lord Montague et l'ambassadeur impérial Gaspard Preyner. Celui-ci ayant dit qu'à ce qu'il entendait, la reine d'Angleterre était aussi contente d'être délivrée des importunités de l'empereur pour son fils que de celles du roi Philippe pour lui-même, qu'il ne parlait pas ainsi comme ambassadeur et que le comte d'Helfenstein n'était resté à Londres que pour peu de jours afin de traiter des priviléges des marchands esterlings, lord Montague répondit que la reine était fort honorée des démarches de l'empereur, mais, que, ne se sentant point portée à se marier, elle n'avait pu les encourager. La reine, répliqua Preyner, semblait d'abord disposée à accepter cette offre; mais depuis elle changea d'avis, et dernièrement elle s'opposa à ce que l'archiduc Charles vînt en Angleterre. Que la reine, ajouta-t-il, se garde bien avec l'aide de ses amis. Il y a peut-être pour elle plus de périls qu'elle ne le pense; mais l'empereur sera le premier à l'en avertir. Il allégua à ce sujet, outre les affaires d'Écosse, un complot dirigé contre la vie d'Élisabeth; et sa conclusion fut que la reine devait chercher à être agréable au roi d'Espagne et à ne rien faire qui pût l'indisposer (Haynes, *State-papers*, p. 223).

El duque Adolfo de Holsain ha aceptato de ser estipendiario de esta Reyna, como lo es del Rey nuestro señor, y dizen que vendra aqui presto, no sin esperança de casar con la Reyna, aunque el titulo sea el que digo de estipendiario y soldado suyo; havra aprovechado esto para que Franceses, si pensavan embiar por Dinamarca gente a Escocia, no puedan hazerlo. Del casamiento de la Reina con el Conde de Haren se comiença a hablar agora mas que hasta aqui. Pienso que el ver acabada la platica del Archiduque sera causa dello porque siempre se biva con alguna esperança: la que yo tengo desto, es la que tengo escrito por otras a Su Mag^d y a V. A., aunque en un razonamiento que tuve con la Reina, hablando del concierto que se trata entre Franceses y Escoceses, ella me dixo que por dos causas pensava que no sucederia la primera porque no havra quien ose enojar al Conde de Haren, el qual, por la poca salud de la Reina d'Escocia, esta cerca de sucederle en el reyno, y la otra porque no hay hombre en el que no tenga esperança que se hagan de juntar estos dos reynos por el medio de su casamiento, con el qual no podria ser si los del reyno le desamparasen.

Aqui se entiende que V. A. manda armar en Olanda algunos naos y que en España se haze lo mismo, y no dexa de dar mucho esto que pensar. La suma de la embaxada del Vizconde de Monteagudo sera, segun entiendo, pidir que se renueven las confederaciones entre Su Mag^d y esta Reyna, las quales, segun Sicel me ha dicho, serian muy provechosas para Su Mag^d agora mas que en otro tiempo, pues no teniendo los Reyes de Ingalaterra que perder en tierra firme, quedaria Su Mag^d con menos obligacion no tiniendola de defenderlos sino por la invasion de la ysla sola, la qual tienen ellos por caso muy raro y aun imposible [1].

[1] La lettre par laquelle Élisabeth annonçait à Philippe II qu'elle envoyait vers lui le vicomte Montague et Thomas Chamberlain, porte la date du 20 janvier 1560. (*Record office. Foreign papers, Calendar*, t. II, n° 596.)

L'évêque d'Aquila écrivait à Philippe II, le 26 janvier 1560 :

El Vizconde de Monteagudo y Mastre Chamerlain, que van por Embaxadores de la Serenisima Reyna de Ingalaterra a V. M., soy cierto que, yendo de la parte que van, le seran muy gratos y acceptos; pero haviendome Su Alteza mandado que yo escriva a V. M. de quanto contentamiento le sera entender que esto sea assi y que sus Embaxadores sean de V. M. bien recibidos, yo no me he querido escusar de hazello, siendo cierto que a V. M. se le hara servicio en que yo haga lo que Su Alteza me manda y le suplique esto que entiendo que V. M. ha de hazer de buena gana. (*Archives de Simancas.*)

Le lendemain, il ajoutait dans une autre lettre au roi :

Ayer vinieron a hablarme los Embaxadores que la Reyna de Ingalaterra embia a V. M^d. y vino con ellos el Thesorero Pari a dezirme de parte de su ama que yo escriviese a V. M^d. suplicandole que le fuesen aceptos y gratos, como lo he hecho, y assi llevan cartas mias que daran a V. M^d. El Vizconde me embio oy un billete, quexandose de que no le han querido jamas dexar venir a mi posada sino acompañado de los que vino, y embiome a dezir que, sino fuera por fuerza, el no se encargara de embajada tan trabajosa y tan invista como la que lleva, pero que en ir a V. M^d., de quien este reyno

La Reyna me ha embiado a mandar que yo escriva a V. A., pidiendole de su parte licencia para sacar tres cavallos que ay tiene comprados para su servicio. Yo he dicho la dificultad que en ello entiendo que havra y que no fuera malo que ella lo escriviera a V. A.; no se si querra hazerlo, ni en ello tengo que dezir mas de supplicar ya V. A. me perdone si me atrevo a hazer estos recaudos por que cierto no puedo escusarlo, y todavia me forçara a dezir a la Reyna lo que me parece en ello, sino estuviera como estoy indispuesto de mi gota.

De Londres, a 21 de Enero de 1560.

La Reyna me ha embiado a dezir que escrive a V. A. sobre lo de sus cavallos, y tengo entendido que formaria muy gran querella sino se le concediesse lo que pide, lo qual no he querido dexar descrivir a V. A., aunque aca he tratado dello de manera que esta satisfecho a lo que era menester.

Desta ida de Fragmarton, aunque yo se que es mas a peticion de Franceses que por eleccion de Franceses, yo no dejo de tener mucho temor porque se que estos tienen muy firme intelligencia con los hereges de Francia y que es Fragmarton el ministro de ella, el qual habiendo de partir oy embio, seis dias ha, un criado suyo adelante como criado del Embajador Preyner, y los mismos Franceses saben la mala obra que este les ha hecho en la huyda del Conde de Haran y en todo este negocio de Escocia. Paresceme hombre apto a hacer qualquiera maldad, tampoco dejo de pensar que, aunque Franceses le tienen por tal, huelgan de qualquiera dilacion y entretenimiento hasta poder embiar su caballeria y lo demas que han menester en Escocia y piensan por ventura que por esta via la Reyna se detendra o sobresehera algo en su designio de echarlos de Escocia luego y se engañan porque las provisiones aqui nunca se han hecho tan de veras como agora, entre las quales entiendo que es aver embiado dineros a aquellos rebeldes, que para la Reyna es gran argumento, atento que no huelga de echarlos a mal. Entiendo que son diez mil escudos, y me lo ha dicho un mercader que dice que lo sabe. V. Alteza

espera ser remediado, lo sufre todo con paciencia y buena esperança, y que le pesa solamente de llevar consigo un compañero que no ha de servir sino de ser su acusador. Pienso que recibira mucha merced de V. M^d^. si sera servido de virle alguna vez en secreto, lo qual no intiendo que pueda ser sino servicio de V. M^d^. Toda la merced y favor que V. M^d^. le hiziere, merece un hombre que ha hecho lo que el, que sin contradicion ha sido la mas honrada cosa que ningun hombre de su habito ha hecho en nuestra edad. Se que V. M^d^. le hara por ello la merced que es razon y que no es menester que yo lo acuerde, pero por su contentamiento no he querido dexar de darle esta carta que, pues el la lleva, va bien segura. Tambien embio otras de Pagete, el qual haze gran profesion de servir a V. M^d^. con el y con otros y generalmente en todos los negocios de aqui. Espero entender lo que havra sido servido V. M^d^. de mandar que se haga.

El exercito de la Reyna ha de estar dentro de Scocia antes de quinze dias, de lo qual y de los demas negocios escrivo por via de Flandes a V. M^d^. (*Archives de Simancas.*)

tenga por cierto que, si esta maldad de aqui pasa adelante, destruyra por esta via desta nueva religion todas las provincias convecinas y que no havra hombre seguro en su casa.

(*Archives de Simancas, Secr. de Estado.* Leg. 813 et 814.)

DXXXIV.

L'évêque d'Arras à l'évêque d'Aquila.

(Bruxelles, 21 janvier 1560.)

Dépêches du roi; ses instructions sont insuffisantes, eu égard à la gravité de la situation. — Discours adressé par Chaloner à la duchesse de Parme, où il a vanté la puissance de la reine d'Angleterre. — On attend le baron Preyner. — Envoi de quelque argent. — Nouvelles d'Espagne. — Les garnisons espagnoles quitteront les Pays-Bas; on le regrettera peut-être plus tard. — Lors de la traversée du roi, le navire qui portait les secrétaires a péri avec une partie des papiers; mais les secrétaires ont pu gagner le rivage.

En fin V. S. tendra cartas de Su Mag^d y por ellas, quien lo osasse dezir, bien corta ynstruction en materias tan ymportantes. Verdad es que Su Mag^d no nos haze mencion de haver recebido los tres despachos postreros, en los quales se dava aviso del fuego que ay ha havido y podria haver y arderia agora harto mas, sino huviesse succedido el naufragio; mas, como Su Mag^d se escusa de haver tardado tanto en responder por haver andado hasta entonces esparsida la corte y aquellos con quien havia de tractar sobre los despachos, espero que (como lo ofrece) siendo ya todos juntos havra mas correspondencia en responder, y en fin no puede errar el ministro haziendo modestamente lo que el amo manda, y sabra V. S. mejor lo que havra de hazer que yo no le sabria scrivir. El Embaxador de Inglaterra hizo ayer a Madama grandes discursos para mostrar de una parte la mucha potencia de su Reyna, poniendola en paragon de las personas adonde ny ella, ny ninguno de sus mayores ha llegado, ny menos llegara esta jamas. Pero este es su humor yngles, y yo me rio dello. Quexase de que se ha hecho pregon general para que no se saquen armas destos estados, con revocacion de todas las licencias que para esto se huviessen dado hasta agora, que no se cumpliessen dentro de un mes de termino, que ha sido hecho con mucha cortesia y miramiento. Tambien se quexa de un navio que se ha arrestado en Zeelanda con armas, de que no tenemos information, y podria ser que haya sido por haver querido los Yngleses hazer fraude, como muchas vezes se

haze. Madama se ha remitido a quererse informar y despues responder, como V. S. vera por su carta.

A Preiner esperamos con mucho desseo para saber lo que ay passa. V. S. hara bien de esforçar siempre el negocio quanto pudiere, pues vee la voluntad de Su Mag^{d}: *herus, quantum video, uxore excidit.*

Al factor scrive Su Mag^{d} que luego provera a V. S. por cambio de 3000 escudos de 39 placas a cuenta de su salario de V. S. de un año, y yo le he scripto para que lo cumpla con brevedad: plega Dios que lo pueda hazer sobre tan flaca consignacion como es la que le embian d'España. El criado de V. S. ha ydo a Envers a solicitar a lo menos por mi; no ha faltado de acordarlo y procurarlo, ny faltara jamas de que yo no me emplee con gran voluntad en todo lo que podra tocar al servicio de V. S.

Lo que de nuevo tenemos d'España, es que Su Mag^{d} quedava con salud, a Dios gracias, y que al principe nuestro señor le havia faltado una de las quartanas porque la tenia doble; el solemne recibimiento que havian hecho en Toledo al Rey nuestro señor, como V. S. vera por la relacion que con esta va; que se havia hecho la proposicion de las Cortes para hazer jurar el principe y pedir ayuda y servicio y que havian ya respondido que al principe le juraran siempre que Su Mag^{d} quisiesse, y que quanto a la ayuda se resolverian presto y de suerte que Su Mag^{d} conosceria l'affection y devotion que le tienen y lo que se han holgado de su vuelta a España despues de tantas victorias y con una paz tan honrada y tan aventajada y un casamiento tan aproposito para conservacion della; que azia los 20 deste llegaria la Reyna nuestra señora a Guadalajara y al mismo tiempo se hallaria alli el Rey nuestro señor, que yria por la posta para consumar el matrimonio; que los que yvan a recebirla y acompañarla hasta Guadalajara, yvan muy bien en orden.

Su Mag^{d} se contenta de sacar de aqui los soldados españoles por complazer a estos estados que se lo han pedido y hecho gran hincapie en ello, ahunque Dios sabe si a mi me pesa por los respectos que se pueden considerar, y plega el que algun dia no los lloren y el guarde y acreciente la reverendissima persona y estado de V. S. como dessea.

De Brussellas, a 21 de Enero 1560.

V. S. sabe, como luego que Su Mag^{d} fue desembarcado en España, sobrevino una tormenta tal que peligraron y padecieron algunos navios, y entre otros el de los secretarios, donde y vaSaganta, el qual se salio del dicho navio con algunos de los principales, y los demas con toda la ropa y papeles y registros de los secretarios y regentes se quedaron en el, y se alargo el navio en alta mar, donde se teme que se hundio porque estava ya mal parado, y hasta agora no ha perecido ninguno del, despues de tanto tiempo, ny sabidose otra nueva mas de lo que V. S. vera por la relacion que con esta va, que, si asi fuesse, seria muy bueno, suplico a V. S. sea servido mandarse informar

dello por alla que cierto, si no huviesse perecido el navio, seria muy gran bien por la gente y papeles que en el havia.

(*Archives de Simancas, Secret. de Estado*, Leg. 813.)

DXXXV.

Le comte de Feria à l'évêque d'Aquila.

(Malines, 21 janvier 1560.)

Nouvelles d'Espagne et de Rome. — Requêtes à présenter à la reine. — Il désire être instruit de ce qui concerne la conduite intime de la reine.

No he respondido a algunas cartas de Vuestra Señoria por que a dos meses questamos esperando por oras que viniese Juan Gallego de España, el qual arribo el jueves passado; y, quanto al particular de V. S., trae lo que vera por lo que vera por las cartas de Burgueño y Monsiur de Arras que avia de dezir primero. Madama hizo muy buenos officios con el Rey, y, aunque Su Magestad no a hecho lo que yo quisiera y V. S. merece, a mas no poder se a de passar. Yo scribo esta con el ordinario de Anvers, y sera mas corta que pensava por que he tenido tanto que leer d'España que no lo sufre la flaqueza de mi cabeza. A Burgueño he avisado para que se comiençe la quenta de V.S., lo mas atras que sea possible, aunque aya de ir el pleito a España que de todo es menester ayudarse los hombres. Las cosas del Arzobispo de Toledo van bien à lo que entiendo, y de las del padre Fray Juan es de esperar lo mismo. Sabe Dios la pena que a mi me han dado tanto por su particular como por otras cosas que es mejor callar que dezirlas. De Roma an subcedido mejor que mereciamos, ni se podia esperar de el modo con que se an tratado. De lo de ay desseo saber que a muchos dias que no vemos carta de V. S., y, por que yo le scrivire presto, esta no servira para mas de suplicalle me haya merced de tratar con la Reyna cara a cara, aya por bien de dar licencia à Clarençius para que vaya y este con nosotros en España por que tiene cargo de nuestro mochacho y a le cobrado tanto amor que se a resolvido a hazer esto, y a mi me es de gran importancia y a la Condesa llevalla en nuestra compañia. Este es un negocio; el otro sera suplicar tambien à la dicha Reyna aya por bien que su ayuela de la Condessa que se quiere bolver a esse reyno a su casa, le puedan dezir missa en ella, pues es tan vieja questa licencia podra durar pocos dias, y, en esta sazon de aora, siendo la Reyna

la que es, no creo que seran muy difficultosos estos dos negocios. Lo que suplico a V. S. es que con toda la brevedad posible los mande despachar por que yo estoy resuelto de partirme en fin del mes que viene, y seriame gran inconveniente detenerme. Mi hermano quedava desposado con mi sobrina, y todos nuestros negocios se van disponiendo mejor, que yo merezco a Dios. Lo que aora mas pena me da, es que mi muger no acava de estar buena: el mochacho lo esta, y yo tambien, y todos para servir a V. S.

De Malinas, xxj de Henero 1560.

De Olabarria no he sabido si es vivo, ni muerto; suplico a V. S. me scriva del y tambien que son los cosas que dize V. S. que a sabido de la Reyna, que no podemos juzgar, que sean sino puterias, pero aun estas holgaremos de saber.

En caso que la Reyna no quiera dar la licencia que digo a su ayuela de la Condesa pedirle a V. S. que la de para que pueda estar todo su vida en estos estados.

(*Archives de Simancas, Secret. de Estado,* Leg. 813.)

DXXXVI.

Cecil à Chaloner.

(21 JANVIER 1560.)

Il lui envoie une copie de la lettre adressée par la reine à la duchesse de Parme.

Monsr l'Ambassadour, I have had some what to doo in procuryng this letter included, the coppy whereof I send you, also Hir Ma^ty wold that ye shuld rather with your owne creditt obteyne passeport than by hir letter and yet rather than to fayle to use the commodite thereof. In hast scribled.

21 Januar. 1559.

(*Record office. Foreign papers. Queen Elizabeth, Calendar,* t. II, n° 610.)

DXXXVII.

La duchesse de Parme à l'évêque d'Aquila.

(Bruxelles, 22 janvier 1560.)

Instructions du roi en ce qui touche les affaires d'Écosse. — Réclamation de Chaloner; ce qu'elle y a répondu. — Conduite à tenir vis-à-vis de la reine.

Très-révérend père en Dieu et très-chier et bien amé. Par le courrier qu'il a plu au roy mon seigneur nous despescher dernièrement, nous avons trouvé joinct à nos lettres ung pacquet pour vous; et pour le vous adresser nous avons voulu joindre cestes nostres pour vous advertir que, par la copie que Sa Majesté nous a envoyée de la lettre que icelle nous escript, nous avons entendu ce qu'elle vous encharge en responce de vostre premier pacquet que nous luy avons envoyé : sur quoy ne vous sçaurions dire aultre chose sinon que, attendant qu'elle respondra plus avant sur les dernières dépesches contenant ce qu'est succédé depuis et les termes ausquels la royne d'Angleterre s'estoit mise en faveur des rebelles escossois, comme les François le prengnent, et ce qu'il semble en pourroit succéder et l'advis que nous avons donné à Sa Majesté de ce que, saulf meilleur advis, il nous a semblé que Sadicte Majesté pourroit faire pour empescher que les choses ne tumbent à pis, il fauldra que vous vous conduisez avec la modestie requise en conformité de ce que Sa Majesté vous escript. Et que, quant au mariage, vous servant de la lettre de Sadicte Majesté, vous procurez tout ce qu'il vous sera possible de faire encliner ladicte dame et ceulx de son Conseil au mariage de monseigneur l'archiduc Charles, leur remonstrant combien il convient pour asseurer elle et ses affaires et la maintenir en réputation tant en l'endroict de son royaulme que de ses voisins, par les termes que vous verrez convenir sur le fondement de ceulx ausquels les négociations se peuvent trouver, dois que le comte de Helffenstein a commencé à mettre la main à icelluy.

Et au regard des Hirlendois, puisque Sa Majesté treuve que ce que l'on vous a fait entendre, a esté vous mettre en espoir non fondé, et qu'il luy plaist y prendre la résolution que vous verrez, il sera besoing que vous vous y accommodez, vous conduysant tousjours de sorte que vous ne donnez matière à qui que ce soit de vous povoir calumpnier vers ladicte dame, comme si vous meniez practique ou négociation au préjudice du repos et seurté de son royaulme, et pendant ce, et après avoir veu Sa Majesté ce qu'on luy a escript, elle y déclaire plus avant son bon plaisir et que le plus souvant qu'il vous sera possible, nous envoyez de vos nouvelles, pour sçavoir de temps à aultre ce que passe par delà.

Nous avons attendu tous ces jours la venue du baron Preyner, suyvant ce que vous en aviez escript à monseigneur d'Arras, et peult-estre ne tardera sa venue; et ne faisons doubte que par luy vous nous donnerez advertissement de l'estat ouquel le tout se retreuve.

L'ambassadeur Chalonner me vint hier trouver pour me faire plainte du placcart que ces jours passés l'on a publié pour défendre le transport des armes, munitions et aultres choses appartenans à la guerre, à couleur de vouloir pourveoir ce pays de ce dont il a besoing et remplir les maisons des munitions qui en sont esté despourveues aulcunement pour les guerres passées, lequel Chalonner vouloit par ses propos donner à entendre comme si cecy fût chose au dehors des traictés et que, estans nos confédérés, il leur debvoit estre permis de se pourveoir, et adjousta à sa plainte que l'on eust arresté quelques bateaulx chargés de munitions par le facteur Gresson pour la royne sa maistresse. Nous luy avons respondu que l'édict s'estoit fait tel qu'il convenoit à la nécessité du pays et que la charité vouloit que en premier lieu l'on se pourveut chascun à soymesmes; que l'édict estoit général et que par icelluy l'on avoit révocqué tous passeports, mais que ce avoit esté avec si honneste modération que de donner ung mois de terme pour se servir de ceulx qui cy-devant, à qui que ce fût, avoient esté concédés; que nous n'avions eu nouvelles de l'arrest des bateaulx fait en Zéellande, dont il faisoit mention, mais que nous en ferions informer et penserions sur le tout et le communicquerions au Conseil résident rière nous, pour après luy respondre comme verrions convenir, adjoustant que nous ferions tousjours tout bon office en ce que verrions estre requis pour observance et accroissement de l'amitié avec nos voisins, suyvant ce que Sa Majesté nous avoit déclairé de son intention, et mesmement à l'endroit de ladicte royne, sa maistresse, et le royaulme d'Angleterre. Et nous a semblé vous debvoir donner advertissement de cecy, avant que l'on luy aye donné la dernière response, pour, si l'on vous en parle, pouvoir correspondre de mesme.

Ledict ambassadeur nous donna entendre que la royne n'assiste les rebelles Escossois, ny fera chose par où l'on luy doipve mouvoir la guerre; et, n'estant en guerre, il n'y a nulle obligation par le traicté de l'assister et secourir, ny de provision de guerre, ny d'aultre chose, comme vous pourrez veoir par le texte dudict traicté de l'an XLII. Et si elle entroit en guerre vouluntairement, comme vos précédens advertissements signifioient il sembloit qu'elle vouldroit faire, il y auroit à débatre quelle obligation qu'il y auroit : ce que vous mettons en avant, non pas pour entrer en ceste dispute avec la royne, mais affin que vos responces et propos soient généraulx si l'on vous en parle, sans dire, ny monstrer approuver chose qui oblige Sa Majesté davantaige de ce à quoy le traicté mesme l'obligera, vous armant tousjours de ceste responce que vous tenez certain que Sa Majesté ne fauldra d'accomplir ce à quoy les traictés l'obligeront, sans venir à la déclaration de quelle sera ladicte obligation, et vous chargeant d'advertir de

ce qu'ils vous proposeront, là où vous verrez convenir, quant ils vous vouldront presser plus avant de ce que vous leur vouldrez respondre.

Nous sommes très-aise que Sa Majesté pourvoit à vostre traictement et désirons bien que le facteur Gallo y satisface si briefvement comme vostre besoing le requiert, en quoy nous ne deffauldrons de vous donner toute assistence que nous sera possible.

De Bruxelles, le xxiie jour de janvier 1560.

(*Archives du Royaume à Bruxelles. Négociations de l'Angleterre*, t. III. — *Archives de Simancas, Secret. de Estado.* Leg. 518.)

DXXXVIII.

Gresham à Cecil.

(Anvers, 22 janvier 1560.)

Effet produit par la proclamation de la duchesse de Parme défendant l'exportation des munitions et armes de guerre. — Bruit que l'évêque de Rome a excommunié l'Angleterre. Inquiétude et mauvaises dispositions des marchands à Anvers. — Questions financières. — On a relâché certains navires qui avaient été arrêtés en Zélande. — Arrivée de Preyner à Bruxelles. — Armements et emprunts du roi de France.

Right honorable Sir, after my most humble comendations, it maye licke yow to understand that bye letters of the xvj^th and xviij^th of this pressent I singnyffged unto yow of soche somes of monny as that I had tackynne upe apon interest, as allso of the proclamacyone that was maid how that all pasportes that were herttofore graunttid bye the King, the Ducke of Savoye and the Regent that now ys, shulld be no longger in vallew then the last of this monthe, and lickewysse of the steye and arest that was maid in Zelland by the Rent-maister and by the Bally of Flussing of soche armewr and monnyssyone as the Quenes Ma^te haythe laddyne in dyvers shipes, wyche proclamacyone and arest haythe bynne a great lett and stey to the Quenes Ma^te credit, as lickewysse here ys now no nothre commonatione but that the Bysshope of Rome haythe excommonocatyd Ingland and Scoteland, and that the Frenche men haythe geven the Scottes a great overthrowe, whereapon thes monny marchaunts and dyvers other dowthe cast the worst of Inglande, so that, sens my letter of the xvj^th, I have had no barggaynnyd offeryd neythre by one, nor other, assewring yow here ys very large talke of the Quenis

Ma^te estatt and the weckenes of Ingland, wyche comes in very ill tyme for the accomplishement of the rest of the Quenes Ma^te affaires, etc.

As yett I doo here nothinge of Jaspar Grope the brocker for the marchaunts names that he shulld geve me for the some of xxxv^ml liv., I have barggenyd wythe hym for whome haythe bynne at Breussells ever sens, wyche caussithe me to suspect a kepes hym selffe owght of the waye by the reasson of this overthwarte newes. Therffore here inclossyd I doo send yow a perffect note of soche barggeyns, as I have maid, and have the marchaunts worde and promes for the same, and to whome the bondes must be maide. And it ys at the Quenes Ma^te plessewr whether she wolle tacke upe for the payments of the Synggzon note, wyche is vj monthes respect, and so from that tyme to be tackynne upe till the payments of the Golldmarte, wyche is vj monthes longger, whereof I here inclossyd I have sent yow bothe the notes for to macke Here Hightnes bondes, as yet shall come Here Ma^te lest to passe, as lickewysse I am agread in that sorte for the bonde of Gorge Spangenbergge, wyche must be now maid in the name of Anddreas Lixshalls and Thomas Flechamor, etc.

Sir, bye the reassone of this arest in Zellande, wyche dyd not a littill trowbbill me, conssidering to what perffeciones I hadd browght all my things having sent my factor done for the relessement of them, and for usse his discressione I steyd for going to Breussells for my pressentation there to the Regent till his rettorne. Advertissing yow that as the xxj of this pressent at v^th of the clocke at nyght here aryvyd here owght of Zelland, where, as he haythe relleassyd the shipes, the matter was no more, but that theye wold ke knowen as offyceres and that theye were they head and above thosse of Andwerpe and that they wolde geve no creadit to anny of the Costomers doings of Andwerpe, saying that theere was no pasporte ought for soche a greate quanttitey, marvelling what the Quenes Ma^te ment to arme them selffe in soche sorte as she haythe done sens she came to the crowen, saying, yff Here Hightnes ment to have anny wares apon this contrey, it wold be a rude to whype them sellffes, marveling moche whas the King and the Consaylle ment to grante ever anny soche pasporte. And sens my factor depparture into Zelland I have shippid all soche harnys and other monnyssyone, as was here, in a reddynes, having here inclossyd sent yow a perffet envois the quantite and proporssione that I have ladynne in every shipe and the shippers names for my discharge, in that behallffe, yff anny of them shulld myscarrye bye the waye, assewring yow it ys the goodlyst proporssyone that ever went from hens for Ingland at one tyme, wyche I beseche the Lorde to send yow in sawftye from hens and to aryve savely in Ingland, for that yow have shippid abowght the some of iij mil corssellets lessyd with coppar and all other thinges, wyche amownnts to the some of xiiij or xv^m liv.

And for the better dispache of thes thinges that be departtyd as this daye from hens into Zellande, I have sent dowen my factor Rychard Clowghe agayen with the Quenes

Ma^te capttayen Mr Dryver, whome ys a worthey man of servyze, and haythe right conssyderacione of prefferment at the Quenes Ma^te handes yff a bringe home all this armewr and monnyssyone in saffetye, for a ys bothe wysse and very syrcomspecte and dillegent in this his charge, and besyde a man of great servyze, whome haythe a sewte to Here Hightnes for a reverssione of ann offyce in Here Hightnes Admirallte, wherin I shall most humble dessyre yow to be good master unto hym for my sacke, for that we have bynne of longe acquenttans together, etc. Lickewysse I will nott stere from hens to Breussells till the retorne of my factor owght of Zeland, for the kepping of the bursse and for the conveyans and shipping of dyvers other monnysyon that I doo looke for by the last of this monthe; and, for the rest of the monnyssyone and armewr that cannott be shipped from hens after the last of this monthe, I have all reddy gevin order to see itt transporttyd from Handbowrrow, where as the Quenes Ma^te hathe all reddy shippid and to be shippide j. c^m. waightt of sallte petter, j. c^m. waight of sullpher, iij^m dages, iij^m correns, iij^m handgonnes, wyche I praye God to send yow in saffetye.

And wheras all mens pasportes be bannyshid as well for coppar as other wysse at the fynne of this monthe, and that I have secreat intelligens theye have bynne at Breussels to renew there lyssens of coppar and theye can gett nown but onely for Spayen, caussythe me to suspect the Courte here will have no more transporttyd in to Ingland for ferewe shulld macke to moche ordenans. In consyderatione whereof I have bowght the some of j.c.^m waight more, which costes liij s. iiij d. sterling now every hundreade, wyche woolle be worthe all wayes the Quenes Ma^te monny, when so ever Here Hightnes wolle sell it agayen and soe thereof ys no sore, wyche shall be shippid in dew tyme a for the last of this monthe, whilles there old pasporte stondes in effect, wysshing that I were abull to perswad the Quenes Ma^te to macke owght of hande xxx or xl cannons, wherin there ys no losse but the fasshone; and what a terror this wolle be to the enymy to see them in good order and in a redynes, I reffer it to your ferther jugement; for here ys some nobell men in this conttrey mackes there reconyng the holly know the force and strenghe of Ingland in all poyntes, wysshing that there were some good pressent order tackynne thorrow owght all the realme in all good towns to trayne upe our men every hollydaye to all weapons and spessyall the corrier, handegone and dage, for thes be the weappins that be now ussyd and ferryd, and, yff this were put pressentlye in use and good captaynes apoynttyd to trayne them upe, the newes of that ones spread thorow owght all Cristendom wold be terribell, for the all saye we have men anow, yff theye were armyd and traynnyd to the wares that be now ussyde and wolle fyte. The causse I wryte yow this moche ys onely for that veryly I doo not lycke the procidinges of this Cowrte here towardes Here Ma^ter and the realme, etc.

Allso it maye pleasse you to apoynte apon the ressett here of too or thre new men

of ware for to come over into Zeland wayfte over all other thinges that wolle be reddy by the last of this monthe, wyche wolle amont to iiij or v^{m} li., for thes shipes of ware that be here, they must awaye becausse all there vittallis is spent.

Sir, as I was wrything of this, here ys newes browght me how that Clayshe Johnnson, a hoye of Andwerpe, shulld be songgyd and drounyd in Zeland by a great hulck that came in with all here saylles bering royne here under the watter, wherein the Quenes Ma^{te} haythe laden xiij ponchon of brymestone, waying xiij^{m} waight, wyche being perssevid by the Quenes Ma^{te} shipes of ware, mannyd owght ther botes and shipes and haythe savyd the most of the goodes in the shipe, whereof by next I shall wryte you what was savyd and lost apon the adverttysement of my factor from thens. I praye God yest ones to send the rest in savetye.

As the xxjth of this pressent here aryvyd the Emperors Ambassidor Monsr Prynard, whome spekes moche honnor of the Quenes Ma^{te}, for that I dynnyd with hym, by whoe I persseve there ys nothinge conclewdyd of marriage betwext Here Ma^{te} and Done Carollo. For my parte I praye God to blesse Here Ma^{te} and to strengthen Here Hightnes unto it, for that all nasions lyckes and holdes wythe that mariage, bothe Protestans and Papist, as the terme them. For they all saye that marriage will bothe augment Here Hightnes estat and kepe Here Ma^{te} and here realme in peasse for ever, yff it pleasse God to send them anny issew, wherin the will of God be fullfillyd. Per advysse here occoraunts be that the Frenche King dothe levye at the lest xx^{m} fotte men in Germanny, wyche ys here moche spocken of, and that he haythe tackynne upe at Lyons as moche monny apon interest as he can gett; he dyd aptempt here, but, as fayre as I can lern, he and his factors dyd littill prevaill. I doo understand bye Mr Hogan that it ys moche spoecke of att the Courtte and by the Conte de Feria doers the monny to have tackynne upe. Assewring your honnor, yff the conssyderation afor written had nott chaunssyd, I wold nott have dowghttyd to have accomplishid the Quenes Ma^{te} holle instruccyones ere this tyme, and now being very dessirous to here from you what order Here Hightnes wolle have for soche monny, as shall come to my handes, trusting by this tyme you have conclewdyd with the marchaunts adventeres and stapplers, for that ys the most sewrest and proffitablest waye and here wryttyn, you have now nother wayes, therffore you must usse them as subjects (*nollens vollens*). And this I comyt you to God, whome presserve you wythe increas of honnor.

From Andwerpe, the xxijth daye of Januyre a^{o} 1559.

The exchange passythe at xxij^{s} iiij^{d} ussans, great store of monny and fewe tackers for Ingland.

Allso itt maye pleasse you to doo my most humble commendations to Sr Thomas Pary, most humble dessyring yow bothe as to be my meyne to the Quenes Ma^{te} for the

augmentting of my dyetts, having wryttyn a breffe letter to Her Ma^y^, reffering all things to Sr Thomas for the declaratyone.

(Record office. Foreign papers. Queen Elizabeth, Calendar, t. II, n° 617.)

DXXXIX.

Envoi d'armes et de munitions de guerre.

(22 JANVIER 1560.)

Cet envoi est fait de Zélande en Angleterre, sous la direction de Thomas Gresham.

(Record office. Foreign papers. Queen Elizabeth, Calendar, t. II, n°s 618 et 619.)

DXL.

Dettes de la reine d'Angleterre à Anvers.

(22 JANVIER 1560.)

Les sommes payées montent à 135,000 livres; celles qui ont été reçues à 87,000. Il est dû à Gresham 18,000 livres.

(Record office. Foreign papers. Queen Elizabeth, Calendar, t. II, n° 620.)

DXLI.

Chaloner à Cecil.

(Bruxelles, 24 janvier 1560.)

Nouvelles d'Italie et d'Espagne. — Mariage de Philippe II. — Les garnisons espagnoles quittent les Pays-Bas. — L'évêque d'Arras se plaint d'avoir été desservi près de la reine. — Armements des Français ; ce que l'on a à craindre d'eux. — On ne parle plus du mariage de l'archiduc avec la reine; mais il négocie en Pologne. — Froideur que témoignent les conseillers de la duchesse de Parme.

I sende you, Sir, this pacquet enclosed, being (as I remember) the vth which owte of Fraunce by Monsieur d'Arras his meanes, as they come to my hands, I have depeached unto you.

I sende you also such Italien avises as lateliest came unto my hands, whereby ye may perceive the Pope is not unfurnished of kynnesmen. Cardinal Morone bearith a grete stroke with him. It is bruted that he meaneth a general councile owte of hande ant that he shuld be well gyven to reforme things. He hath shewed muche good demonstration towards th'Emperor, admitted his Ambassador, approved his election, and will (as they saye) referre it to th'Emperors choise that, if th'empeache be to grete for him to comme into Italie, he will sende two legates into Germanie with powre to crowne him there. So this here is esteemed a grete favor and avancement to th'Emperors affaires.

And whereas Morone, late in prison for suspicion of heresie, is now in suche favour with this Pope, whome on th'other syde the Cardynal of Augusta so lately in conclave apeached of certaine wourds spocken, as if he would condiscende to the communion under bothe kynds and preests mariages, if ever he were made Pope, so added hereunto this voyce that he entendith a general councile. It maketh me for myne owne conceipte to rest suspended and dowbtefull what I may hope or not hope of him. One thing I wotte, that King Philippe maketh grete accompte to prevayle by this Pope in all his affayres.

The grete maryage (as Monsieur d'Arras told me) toke accomplishement at Gwadalajar the xx^th^ of this instant with pompe above measure, evyn to the clothing of lx shepherds by oon grette manne in clothe of gold. The French trayne, like wise folks, beare the dole.

Th'inquisition like the hangman shall shutte up the tayle of the feeste with more then hundred carbonades.

Guttiero Lopes de Padilla is banished the Court with certaine others for owltrageous greate game at dyce.

Three sylver mynes in Spayne of incredible yelde ar newly discoverid.

The Spanishe garisons here, abowte the begynning of Marche next or sooner, passe hence, as they saye, into Barberie.

They saide here more then viijth dayes passed that Tripoli is wonne within iij dayes aproche, but the newes comme not yet confirmed owte of Italie, yet the Count de Feria affirmeth it for true.

I have spoken with the Regent and Monsieur d'Arras apon occasion of Sir Thomas Greshams letters that the Quenis Ma^{te} provisions arriving in Zeland were stayed, but I herd sithens from him that the same be released.

Monsieur d'Arras, amongs other matters, told me he understood that by occasion of suche letters as I wrote (meaning by like those of the vjth of December), the Quene shuld be offended, for that he said unto me : « I mervayle how this commeth abowte, » for, eyther Her M^{te} hath made some demonstration thereof to the Ambassadour, or » els there is some that telle tales owte of scole. » I will tell you all and what I thincke at my retourne.

In Fraunce they contynew their preparations, as I undestande. Consider who canne hold owte lenger at the armes ende, for thereapon they make their reconnyng, if gyle in the meane tyme wourke no surprise. I heere muche of their fynesses and farre fetches. Argus had need to watche them, for they slepe not at all. Therefore not only for this yeres wourke, but for many moo, devises muste be thought apon both to arme habundantly and to paye plentuusly, for money maketh all. Mary, if possibly warres might be protealed for a season, tyll the money feeld were better tilled, thicke sowed and well comme uppe, it were a grete fordeale so to be ever aforehande; for, who so hath money, men and weapons, shall well sitte at reste, what soever quarel is pyked.

Sir Thomas Gresham as yet for his other busynes kepith Andwerp; I loke for him with good devotion.

The baron Pryner here arrived yesternight late and goith away to morowe by poste.

The voice here, a season, was breeme of Don Carolo, now againe it quayleth. I neither understande ought, nor canne answer ought to suche here as ar inquisitive. Ye know the nature of occasion, *si ille sit qui venturus est;* but we heere saye that *modicum, et non videbitis,* for evin now the matter of Polonie (as I wrote) is in treaty, which I heare reconfirmed. If oon were better, nobler or wourthier then the reste in the whole world, him wold I preferre, without particuler affection.

Losse of tyme now ronneth more precious then golde. I muste confesse that *sat cito, si sat bene,* but *undique premimur angustiis.*

I assure you if hitherto ye have fownd theis menne colde, thincke hereafter ye shall fynde them colder. Of the Megarensiens (ye know) was made none accompte.

Thus ever more and more I wishe you what good things may be wished.

From Bruxelles, the xxiiijth of January 1559.

(*Record office. Foreign papers. Queen Elizabeth, Calendar*, t. II, n° 640.)

DXLII.

Dettes de la reine d'Angleterre aux Pays-Bas.

(27 JANVIER 1560.)

Ce compte s'élève à la somme de 103,995 livres.

(*Record office. Foreign papers. Queen Elizabeth, Calendar*, t. II, n° 654.)

DXLIII.

Achat d'armes et de munitions de guerre aux Pays-Bas.

(28 JANVIER 1560.)

Les prix sont indiqués.

(*Record office. Foreign papers. Queen Elizabeth, Cal.*, t. II, n° 659.)

DXLIV.

Chaloner à Cecil.

(Bruxelles, 29 janvier 1560.)

Envoi d'un agent au Rhingrave. — Indifférence de la régente et de l'évêque d'Arras au sujet des plaintes de l'Angleterre. Il faut toutefois conserver leur amitié. — Projet d'enrôler les Espagnols licenciés, que l'on veut envoyer, malgré eux, à Oran.

Syns the begyninge of this instant January, I have wrytten and addressed letters to you of the iiijth, the vjth, vijth, xiijth, xvjth, xviijth and xxiiijth, which by this tyme I trust ye have receivede, or ellis I wold be sory, requyring you, Sir, duringe my short abode here, to lett me heere often from you as matters of moment shall arise. Evyn now I received the Quenes Ma^{tes} two packetts with letters of the xxth hereof, together with a letter to the Regent touchinge the horses, whiche without muche need I will not use at all.

To the party R. [1], I purpose tomorow to sende a fitte man in post withe a letter from me, the cowchinge whereof, as I will frame it, I truste shall not be mysliked. If he be not goon into Fraunce, I truste to here from hym agayne before my departure hence, videlicet within this vj dayes.

Sir Thomas Gresham makes me sitte all this while apon thornes; but consideringe the Quenes Ma^{tes} affayres do stay hym, it is most reason that I accommodate my will to Her Highnes more necessary affayres. And I trust he shall find no further empeach in his transportations, yet for that litle clowde in Zeeland, I made more sute apon his advertisement then (as it after hathe chaunced) I wold gladly have doon, for the lesse sute is made to theis folks, the better it is. Of our wants they reke not, of our dangers they seeme as they passe not; of the Frenche claymes, styles or tytles, bothe the Regent and Monss^{r} d'Arras seemed to me to make litle accompte, as yf small heed were to be taken to such claymes or enterchalenges of rights, as longe as those, which be in possession, be hable to hold owte the claymers. And for exemple they alleged Fraunce it selff, which we so longe beare in tytle, and the Duchie of Burgundie for there part. But this matter I reserve to be by me more amply reported at my retorne. To be breef, do what ye canne here after to be lesse endangered unto them for your provisions and all other necessaries, and so will *hospes Calaber* be more liberall of his peares.

[1] Le Rhingrave.

Nevertheles enterteygne their frendship (as farre as they will afoord) by all good demonstrations, for so it importeth, their greatnes considered, where we must yet bere a low sayle. And on th'other side, yf the French wold sitte still, it were grette avantage for us so to fynish our fortifications on the frontiers besides the agwerring of our menne. And thinke theis warres will axe a millyon ducats ordynarye more by yere, get it where ye canne.

Moreover, where afore this present in sundry letters I signified what motions have been made unto me towchinge the service offred of most part of the Spanishe souldiours here, now it is comme to this passe that very shortly they ar appoincted all to embarke towards Orane in Barbery, for a voyage against Argiere (as is thought) this next somer. But the souldiours lyke not in any wise to be sent thither, and therfore, yf they were paid, the most part ere this (for they have much been sollicited) wold have scaped into Fraunce, but for prevention thereof, those of the fynance here have stayed their paye tyll they be on ship bowrd. And skant will all this serve. I have had a new offer yesterday made me in their behaulff for a good nombre; they be chosen souldiours. So consyder the affayre and lett me have answers. But I despaire to have any in tyme, it is so long before the retorne. Thus God ever kepe you.

From Bruxelles, the xxix^th^ of January 1559.

I am so trobled at this instant and theis vj dayes passed with a rewme and a crycke in my backe as I canne scant styrre. Els I wold have wrytten more.

(*Record office. Foreign papers. Queen Elizabeth, Cal.* t. II, n° 664.)

DXLV.

Cecil à Chaloner.

(29 JANVIER 1560.)

Nouvelles d'Angleterre. — Il lui transmet une lettre qu'on doit envoyer en France à Nicolas Throckmorton. — Il le remercie de ses avis et le prie, s'il trouve à son retour à Anvers quelques nouvelles cartes qui ne sont pas communes, de les acheter pour lui.

(*Record office. Foreign papers. Queen Elizabeth, Calendar,* t. II, n° 665.)

DXLVI.

Chaloner à Cecil.

(31 JANVIER 1560.)

Nouvelles d'Italie et de Suisse. — Gresham a ajourné sa venue jusqu'à la Chandeleur. Son désir de voir Chaloner.

(*Record office. Foreign papers. Queen Elizabeth, Calendar*, t. II, n° 673.)

DXLVII.

Achat d'armes et de munitions de guerre à Anvers.

(31 JANVIER 1560.)

État de tout ce qui a été embarqué à Anvers le 28 et le 31 janvier 1560.

(*Record office. Foreign papers. Queen Elizabeth, Calendar*, t. II, n° 677.)

DXLVIII.

L'évêque d'Aquila à la duchesse de Parme.

(LONDRES, 3 FÉVRIER 1560.)

Il transmet une lettre destinée au roi. — Réclamation des habitants de Dordrecht. — Mécontentement de la reine au sujet de ce qui se passe aux Pays-Bas.

Yo he tardado en embiar este correo que vino aqui los dias passados con una carta de V. A. sobre el negocio de un hombre de Dordrech, esperando a que viniesse la persona que V. A. me escrive que vendria a solicitar dicho negocio, y tambien por ver

lo que la Reyna me respondia en este sobre que Su Mag^d le scrive, en el qual por haver estado yo indispuesto no pude hablarle hasta este otro dia. Lo que en ello hay de nuevo, vera V. A. por la que escrivo a Su Mag^d, laqual va abierta [1], y sera servida V. A. man-

[1] Cette lettre étant très-importante, je la reproduis intégralement :

Havra seys dias que recibi la carta de V. M^d. de xxiiij de Diziembre, y con ella otra para la Reyna, laqual le embie luego, hallandome yo indispuesto, porque, si queria responder, algo lo pudiese hazer con sus Embaxadores que estavan para partirse. Despues he ido a hablarle y en conformidad de lo que V. M^d. le escrive le he tornado a dezir de quan gran inconveniente le es el estar sin casarse y quanto daño y peligro resultara dello a su estado y a la quietud de su reyno. Tras esto le dixe las comodidades que podrian esperarse del casamiento del Archiduque, estimandole y descandole tanto V. M^d. como le estima y dessea. Respondiome que a ella no le faltavan razones por las quales podia provarme que no le convenia casarse por agora, pero que por lo que ella dexava de hazerlo no era sino por no poder inclinar su animo a mudar estado, en el qual proposito no sabia quanto estaria, pero que sabia cierto que, sin ver a la persona con quien havia de casarse, nunca le vendria gana de hazerlo, que es en lo que hemos andado tantos dias ha con ella y lo que V. M^d. trata en la ultima parte de su carta. Yo le dixe, quanto a esto, lo que V. M^d. le escrive y mas que, pues no constava que la voluntad del Emperador era de no embiar a su hijo sin que ella primero quisiesse tratar del casamiento a V. M^d., no le quedava mas que dezir sino tornarle a rogar de nuevo que mirase quanto le convenia el tomar resolucion en este negocio; a este proposito le acorde como yo nunca le propuse la venida del Archiduque de parte de V. M^d. ni de su comission, ni como cosa cierta, lo qual ella no ha negado. Mostrando yo quedar con poca satisfacion de su respuesta y diziendole que me parecia que pues el Emperador se contentava de no obligarla hasta que viese al Archiduque y se satisfiziesse de su persona, yo no veya que a ella le quedase escusa ninguna, me torno a replicar que ninguna cosa seria bastante a hazerle pensar en casarse, ni tratar dello, sino era la misma persona del que havia de tomar por marido, contendandole de manera que le hiziese querer, lo que agora no quiere, y que, si esto no se hazia, no havia para que pensar que pudiese jamas ser que ella se casasse y que, si al Emperador le parecia que no le convenia embiar a su hijo sin saber primero su voluntad dello, a ella no le plazia declararla sin ver primero lo que havia de querer. Con todo esto le parecio de pensar en ello, y, mandandome aguardar, se entro en su camara, donde estuvo con Sicel cerca de una hora, despues salio y me torno a dezir lo mismo que antes, pero de manera que quisiera en todo caso persuadirme que la venida del Archiduque podria ser con algun fruto, yo no cure sino de remitirme en esto articulo a la voluntad del Emperador, como lo haze V. M^d. en su carta, y mostrando poca esperança de buena conclusion dixe que yo avisaria a V. M^d. de lo que me havia respondido.

He conferido esto al Conde de Elfestayn, el qual queda muy satisfecho y ha avisado dello a su amo. El esta todavia que el Archiduque deve venir porque le paresce que llegando aqui tendra tantos de su parte que, aunque la Reyna no quiera, havra de casarse con el. Dizeme que el Duque de Babiera le ha escrito que el es de la misma opinion que el Archiduque venga y que ha offrescido al Emperador que el vendra a acompañarlo y que gastara cien mil florenes en el viage. Tambien entiendo que el Rey de Bohemia es de este parescer y que solicita mucho la venida del Archiduque. En la carta que yo escrive V. M^d. a quinze de Ottubre, aunque no sabiamos la determinacion de la Reyna en este negocio, viendo yo todavia la manera de proceder y entendiendo cada dia mas de su yntencion que

darla embiar con la primera ocasion. Tampoco escrivire aqui de lo demas que hay de nuevo, pues en la carta de Su Mag^d va todo. En el negocio destos de Dordrech yo no he querido hablar porque, no estando aqui persona informada de lo que passa, fuera hablar

era solamente querer rebolver a V. M^d. con Franceses, me atrevi a dezir que me parescia que para assegurar todo esto y hazer determinar la Reyna en este casamiento convenia tenerla no solamente incierta de la amistad de V. M^d. pero aun atemorizada y asombrada, loqual ose escrivir a V. M^d., paresciendome que los que estamos presentes en los negocios somos obligados a dezir todo lo que sentimos sin temer de parescer imprudentes y tras esto a obedescer y executar puntualmente lo que se nos manda. Yo he procurado de hazerlo assi en este negocio y pienso que ni la Reyna ni nadie podra dezir de haver entendido de mi cosa que halle contraria a la intencion y mandamiento de V. M^d. que es de tenerla contenta y satisfecha, y, aunque los negocios que aqui se han offrescido, han sido de qualidad que no he podido escusar de dar vozes con ella algunas vezes y mostrar poco contentamiento de lo que haze y dize, lo de la religion, ni el del servicio de V. M^d. mismo no me haran jamas contravenir a lo que V. M^d. me manda, porque se que en lo uno y en lo otro me mandara lo que mas convenga. Tras esto no quiero dexar de replicar agora que para la conservacion del estado de las cosas presentes, que es lo que V. M^d. pretende, no me paresce que ay cosa que menos convenga que dexar las cosas de aqui tan sueltas como van, de lo qual necessariamente se han de temer muy grandes inconvenientes, y no lo es pequeño ya el ver que estos con sus intelligencias ayan traido las cosas publicas al punto en que estan y estragado las de la religion en Escocia y puesto la de Francia en los terminos que lo tienen, que, sino se remedia, estara presto peor que Escocia; demas de haver aqui mas de dos mil casas de Flamencos hereges y ser muy bien recibidos todos los Españoles que vienen, el remedio de lo qual no es a mi parescer muy dificil, consideradas sus pocas fuerças y el estado de las cosas de este reyno y el poco peligro que ay de que estos puedan concertarse con los enemigos de V. M^d. Atrevome a dezir esto por no faltar a la opinion que V. M^d. es servida tener de mi en lo que toca al servicio de Dios y suyo, la qual intencion suplico a V. M^d. que escuse mi atrevimiento. Los Embaxadores de la Reyna se han partido para embarcarse en Plemua. La comision que llevan es proponer a V. M^d. la renovacion de la liga y si les hablaren en cosas de la religion dar largas conforme a como lo tengo avisado a V. M^d. por otras, y en lo de este casamiento del Archiduque responder de manera que parezca que, si ha dexado de tratarse del, que ha sido la culpa del Emperador en no querer embiar a su hijo. La summa es que si ellos pudieren echar a Franceses de la ysla y juntar reynos con casamiento o con union de la religion, les parescera que la confederacion con V. M^d. no les hara mucha falta; pero, si esto no les sucediere, quieren tener estas platicas en pie para poderse valer a tiempo del favor de V. M^d. Los catholicos de aqui en ninguna manera pueden persuadirse que sin la restitution de la religion V. M^d. querra renovar esta liga, y el Vizconde de Monteagudo pienso que es en secreto lleva cuydado de procurarlo assi de su parte y de los demas. El doctor Colo me embio a dezir, dos dias ha, que, si V. M^d. les desamparava, se ayudarian de Franceses y aun de Turcos por no passar lo que con estos hereges se passa. Al Vizconde nunca le quisieron dar licencia que me hablase a solas, lleva desseo que V. M^d. le haga merced de oyrle secretamente, y dize que, sino fuera para yr a besar las manos de V. M^d. y a informarle de las cosas de aqui, antes se dexara cortar la cabeça que rescibir cargo de la Reyna. A este Irlandes despedi desde que me dixo la ida de aquel Prior a España. Pienso que aqui nunca se sentira nada de este negocio, y, aunque se entendiese, a mi

sin fruto, porque, con qualquiera cosa que me replicaran en el hecho, yo huviera de callar. Si viniere alguno, como V. A. me scrive que vendria, yo hare lo que V. A. me manda, como soy obligado.

me perjudicaria poco, no haviendole yo dicho cosa que pueda parescer sospechosa : solamente he usado con el de algunas palabras generales por evitar que no recorriese a Franceses, los quales me parescia que le oyrian de buena gana, siendoles esto tan comodo para las cosas de Escocia.

Hasta aqui ha sido respuesta a la carta de V. M^d^. Dire agora lo que aca ay de nuevo. La Reyna passa adelante con mucha diligencia en su disiño de echar Franceses de Escocia, a los quales les ha ido estos dias mal, no solamente por el naufragio del Marques de Albuyf pero por haverles sucedido mal en tierra y haver perdido alguna gente. Monsr de Martiga, general de la ynfanteria, llego a Escocia, y, en acabandose de desembarcar, se les passaron los marineros con el navio a los enemigos, en el qual le llevaron toda su hazienda.

Otras quatro naos que han aportado a un puerte desta costa, han sido arrestadas, las dos dellas cargadas de trigo y cenada y una de vinos y la otra de soldados : han sido forçados a vender lo poco que les han dexado y los soldados estan de aquella manera sin poder ir a Escocia, ni bolver a Francia.

La Marche, moço de camara del Rey de Francia, llego aqui los dias passados de passo para Escocia. La Reyna le dio pasaporte, pero con todo esto en passando de Barvic fue preso de Escoceses. Entiendese que fue trato y orden de aca porque le hizieron aguardar un dia en Barvic, de lo qual, haviendose quexado el Embaxador de Francia a la Reyna, ha mostrado ella maravillarse.

Jorge Havart ha ido por general de los cavallos y Milort Grey por consegero del Duque de Nortfolk. Los cavallos seran mas de mil y quinientos, segun dizen, y los infantes mas de quinze mil. Sera menester que en pocos dias hagan lo que van a hazer porque entiendo que ay tanta falta de vituallas en toda aquella tierra que no podran estar en campaña de un mes de arriba. La Reyna se provee de dineros con mucha diligencia y su factor de Anveres le ha embiado esta semana parte de dozientos mil ducados que alli ha tomado y cada dia le va embiando los demas.

Estos dias ha embiado la Reyna a Francia un Yngles que se dize Tremeyn, muy grande herege, que yva a desembarcar en Bretania. Entiendo que va y viene con mensages algunos hereges de aquel reyno, que entre ellos y estos hay grande inteligencia.

Aqui se mandan aderezar otras quinze naos para la guardia desta costa hazia tierra firme. Tambien entiendo que Franceses mandan venir doze galeras que han de estar en Cales y que el Marques de Albuyf estava presto en orden con otra armada para passar a Escocia, no se si sera a tiempo.

La Reyna mando estos dias a un criado de Miladi Margarita Lines que andava aqui, que dixese a los del Consejo lo que su ama le havia mandado dezir, y assi se hizo. Oydo le mandaron prender y han embiado por su ama. Lo que propuso, entiendo que es que, siendo la dicha Miladi Margarita la mas cercana parienta de la Reyna de Escocia y a quien de derecho tocava la succession de aquel reyno, embiava a suplicar a la Reyna de Yngalaterra que no quisiese favorecer al Duque de Chatelerao, ni a sus hijos, ni por esta causa tener guerra con Franceses, pues ella estava segura que, muriendo la dicha Reyna sin hijos, Franceses no dexarian de darle a ella y a los suyos la posesion de aquel reyno.

De todos los catholicos del reyno, de quien tienen sospecha, se van assegurando diestramente, mandandolos venir aqui con diversas ocasiones, donde esta ya el Conde de Sarisbery y el de Notamburlan y un cavallero que se dize Leonardo Chaamberlan, que tiene el gobierno de la ysla de Girnessen.

La Reyna no me ha dicho nada de lo que en Flandes passa; pero bien he conoscido que esta muy agraviada y poco contenta, y, aunque quiere mostrar que estos desgustos no llegan a ella, yo se que le duelen infinito y que son a tiempo que le importaria mucho que sus enemigos pensassen lo contrario de lo que se ve. Pero con todo esto se esquiva de nuestros negocios mas que nunca, en los quales yo no puedo dezir menos de lo que escrivo a Su Mag^d^ y de lo que he dicho siempre por no poner en ello de conciencia : bien se que podra parecer atrevimiento lo que escrivo, pero la intencion me escusa.

Yo beso las manos a V. A. por la merced que me ha hecho y por la que ofrece hazerme en la provision que Su Mag^d^ me ha embiado, de laqual yo quedaria muy contento porque es mejor de lo que yo merezco, si las cosas de aqui no estuviessen de manera que es impossible passar adelante con ella, y yo no puedo remediarlo por otra via, por lo qual cierto yo estoy con mucho trabajo, y pienso que no podre dexar de importunar a Su Mag^d^ sobre esta materia contra mi voluntad y mi costumbre, que ha sido de servir con mi hazienda, sin pedir jamas cosa ninguna: se que el favor de V. A. aprovechara mucho y assi le suplico me le haga de representar a Su Mag^d^ esto.

De Londres, a 3 de Hebrero 1560.

(*Archives impériales de Vienne* et *Archives de Simancas*, Leg. 814.)

Tambien le tienen aqui y le quitan el dicho govierno, que le tenia de V. M^d^. por su vida y de un heredero.

Beso las manos a V. M^d^. humilmente por los tres mil escudos que me manda pagar por mi entretenimiento. Nuestro-Señor la real persona y estado de V. M^d^. guarde y prospere con acrecentamiento de mayores reynos y señioros.

De Londres, a 3 de Hebrero 1560.

Despues de escrita esta soy certificado que el Tremeyn va a cierto tratado en Bretania muy importante por via de ciertos hereges, aunque el ha publicado que va a casa de la Marquesa de Heli a cosas de otra qualidad.

(*Archives de Simancas*, *Secret. de Estado*, Leg. 813.)

DXLIX.

L'évêque d'Aquila à l'évêque d'Arras

(Londres, 3 février 1560.)

Il ne s'occupe point du voyage de l'archiduc et laisse ce soin au comte d'Helfenstein. — La reine est mécontente de ce qui se fait aux Pays-Bas. — Bon effet de la lettre du roi. — Il expose ses embarras financiers et demande à être relevé de sa charge.

La carta de V. S., de 21 del pasado, recevi a 25, a laqual he tardado a responder hasta agora por poder hablar a la Reyna antes, a quien hable dos dias ha, y lo que se ha hecho, es lo mismo que hasta aqui. Solamente hay de nuevo el mucho deseo que tienen de la venida del Archiduque, de laqual sacarian ellos muchos provechos y muy importantes a sus disinios y nosotros no ninguno si con ella no huviesse determinacion de Su Mag^d^ conforme a la necesidad destos negocios. Yo ando tan sospechoso en este articulo que, aunque no falten personas que prometen tanto como nos prometio otra vez Miladi Sidne, no creo nada, y, con remitirlos al Conde de Helfestain, me escapo dellos, el qual Conde, aunque entiende muy bien la burla y vee manifiestamente que la Reyna no piensa en casarse, todavia es de opinion que el Archiduque venga y que su venida sea con el consenso y favor del Rey nuestro señor, con el qual aditamento ye tambien he passado por ello, pues es lo que haze al caso y sin lo qual la venida seria disparatte.

La Reyna no me ha hablado en cosas de Flandes, aunque esta lleva de agravio y de descontento por lo que alla se ha hecho, que ha sido a muy mal tiempo para sus disinos. El Embaxador de Francia me dixo, dos dias ha, que havia passado con ella una gran escaramuça sobre la prision de la Marche y arresto destas quatro naos que en effecto han sido honestamente sachiadas y desvalijadas. Danse toda la prissa posible a entrar en Escocia, y creo que lo haran antes de xv dias. Lo que hay de nuevo en todo lo de aqui, vera V. S. por la carta que escrivo a Su Mag^d^. Querria que se entendiesse que todo lo que escrivo, es con muy buena informacion para que no se aguardasse a hazer las provisiones tarde por temor de lo que yo escrivo sean discursos y conjeturas. Plegue a Dios que se use mas diligencia, ya que la Corte esta junta, de lo que se ha usado los meses passados.

La carta de Su Mag^d^ para la Reyna ha sido muy al proposito por que demas de tratar de la necessidad del casamiento de la Reyna, con razonable eficacia, muestra que Su Mag^d^ desea el casamiento del Archiduque y que con esto se añadiria voluntad de asistir a las cosas de este reyno, que es lo que aqui no quieren creer, viendo que yo nunca he querido proponerles nada en este articulo sino cosas generales, lo qual he

hecho por no salir de los limites de mi commission. La Reyna olgara de no recebir esta carta por que le ha parecido en cierto modo ocasionada a que Su Mag^d^ se puede quexar della, no haziendose este matrimonio. A algunos les leo lo bueno de la carta para que entiendan quanta culpa tendra la Reyna en no hazer lo que el Rey le aconseja.

El sacar de ay los Españoles es, como V. S. lo considera, muy fuera de tiempo, y no dudo de que V. S. no haya replicado y proveydo en ello lo que conviene. Por las nuevas que V. S. me manda escrivir, beso las manos cien mill vezes, y especialmente por la del navio de Gonzalo Perez, del qual yo nunca he podido entender nada, y aunque he usado harta diligencia, ni de los puertos deste reyno, ny de los de Irlanda, y, si este Porlan que en el aviso si dize, no es otro que un Porlan que dizen que esta cerca de la isla de Wich, yo temo que la nueva no sea falsa, pero dentro de tres dias lo sabre cierto y lo avisare a V. S.

La provision de los tres mil escudos que Su Mag^d^ me ha embiado y el salario que me ha señalado es verdaderamente mas de lo que sirvo aqui y para lo que con otros se haze, a cuyos meritos no llegaran mis servicios en cien años. Yo conozco que Su Mag^d^ me trata demasiado de bien. Pero el mal es que lo de aqui esta tan caro y yo puesto de manera que es imposible passar adelante con ello, por que devo seis mill ducados el dia de oy, y el gasto de mi casa no le hare con menos de otros tantos cada año, sino fuesse despidiendo los dos tercios de los criados que tengo, lo qual ny conviene al servicio de Su Mag^d^, ni a mi tampoco. Mientras estuviere en Inglaterra de mi hazienda no puedo suplir a esto porque ya la he gastado toda en este officio. No se como podre dexar de hecharme con la carga un dia destos, pariziendome que sera esto menos mal que no el comendar la honra y la consiencia a la cortesia de quien V. S. sabe, con esto que agora se me embia hare algunas moratorias y quien no pueda mas supplicare a Madama que embie aqui alguno en mi lugar y yre a dar mis disculpas a Su Mag^d^, el qual, si estuviesse informado de lo que yo he gastado, quatro años ha, serviendole, se que alargaria la mano conmigo mas de lo que haze. Pero por ventura quiere Dios hazer me merced que yo iguale los disiños con la vida, y segun mi poca salud no la tengo muy larga, y assi me se haze merced sin sentirla. A V. S. le parecera mucha filosofia esto, pero cierto yo lo digo como lo siento, y pues murio Papa Paulo quarto, es de creer que no se usa ya la ypocrisia. De la creacion deste no me manda V. S. escrivir nada. Escriven me de España que no faltavan quien la diesse a la manera del proceder del Embaxador Vargas. A mi me parece que el havernos escapado de aquellos Ferrares y otros que tenian su juego ordenado, dias havia, teniendo nosotros las cosas de Roma tan olvidadas, no se da poco. Plegue a Dios que lo de aqui adelante no nos trayga en palabras como lo de hasta aqui.

De Londres, a 3 de Hebrero 1560.

(*Archives de Simancas, Secret. de Estado.* Leg. 814.)

DL.

L'évêque d'Aquila au comte de Feria.

(Londres, 3 février 1560.)

Il a demandé à la reine une prolongation de congé pour lady Dormer et Suzanne Clarencius. La reine a refusé en se plaignant vivement du comte de Feria, à qui l'on attribue les conseils donnés à la duchesse de Parme. — Une nouvelle démarche sera tentée près de Robert Dudley. — Urgence d'un remède à la situation des choses. — Ses embarras financiers; il se verra réduit à mendier. — Nouvelles d'Espagne.

Ocho dias ha, recibi una carta de V. S. con el ordinario de Anveres y no he respondido antes por que por mi indisposicion no pude yr a hablar a la Reyna. Hasta dos dias ha hablele en los negocios que el Rey le scrive y en los que V. S. me manda. En los del Rey lo que se ha hecho vera V. S. por la carta que a S. M. escrivo. En estos otros lo que pasa es que, pidiendole yo la licencia para Clarencius, me respondio que ella bien sabia que por no venir Clarencius a Inglaterra yria mas lejo que a España, pero que era su sugeta, era menester que bolviese aqui. Respondile que no pensaba yo que Clarencius se fuese por huyr de Inglaterra sino por crear un hijo de V. S. y servirle. Respondiome muy fuera de proposito que tambien a V. S. le estava mejor el no decir mal de las personas de quien lo dice. Maravillandome yo desto y preguntandole que queria decir aquello, me dixo que V. S. hablava mucho y muy perjudicialmente contra ella y sus cosas, lo qual ella no lo tenia merecido, habiendole siempre tenido en lugar de padre. Yo le dixe que me pesaba que Su Magestad me obligase a tratar de otros negocios que de los que tenia a cargo, pero que, por la obligacion que yo tenia al servicio de V. S., no podia dexar de decirle que V. S. era cavallero y cristiano y no tenia por costumbre de murmurar de nadie por malicia, poro que, teniendo V. S. alguna quexa della, como yo sabia que la tenia y con mucha razon, seria facil cosa que V. S. hubiese tratado de ello con personas que pensase que le habian de referir a Su Magestad y con su Embajador mismo mejor que con los otros. Respondiome que de lo que ella se quexaba, no era lo que V. S. habia dicho a su Embajador, sino porque habia dicho a otros que Druri que estava preso porque habia dicho mal de aquel jovene. Yo la dixe que V. S. habia siempre querido bien a Druri sin responder a lo del gioven. Respondiome que ella tambien habia loado a V. S. algunas veces, pero que se habia engañado porque era un gran vellacco y que, no sabiendo V. S. por lo que esta preso, era obligado a pensar antes el bueno que lo mal. Estuve un poco callando y torne a suplicalle que esto no impidiese lo de Clarencius. Respondiome que ni a ella, ni a la madre de la señora, que asi nombra a la

aguela de mi señora la Condesa, ella no le daria una hora mas de termino de la que le tenia concedido y que, pues tenia hacienda en Inglaterra, que biniese a vivir en ella y que la vaca que vertia la herrada de la leche con el pie no merecia apazentarse en un buen prado y que asi no habia para que hacer cortesia a V. S., al qual deseaba que se fuese a España a hartase de decir mal de ella, y tornome a decir que la licencia la diria que, pues era su suditto, queria que la obedeciesen. Yo le dixe que no estava alli para forzarla, ni para quitarle su dominio, aunque me marabillava que no mirase que tambien ella tenia subditos del Rey de España y se servia de ellos y no miravamos nosotros en tantas deligaturas. En fin se retiro de manera que no fue posible ablandarla. Dos dias antes me habia dicho Milort Signe que Milort Robert andava quejoso de V. S. por otro. Tanto yo ando trabajando por toparme con Milort Robert quan ruynmente lo hace en referir a la Reyna estas sucidades, que se que no han podido salir sino de el informado de Granada y de otros rapazes. No se lo que se podra hacer mas en ello. Yo ninguna esperanza tengo de que la Reyna quiera complacernos, antes pienso que habra mandado a un destos Embajadores que a embiado a España, que forme querella de ello con el Rey y que se agravie de lo que Madama hace en sus negocios, dando toda la culpa dello a V. S. Esto no lo se cierto, pero de ver la prisa que estos tienen de que V. S. se vaya a Espana y el cuidado que tienen de entender quando ha de ser su partida, y el haberme la Reyna dicho que Madama tiene otros que la ayudan a governar, lo sospecho. Ella esta toda llena de agravios y nunca tanto ha callado como ahora. Bien creo que, si pudiere, se vengara dellos. No he querido dexar de escrivir a V. S. toda esta historia porque me parece que cumple que la sepa puntualmente porque no hay palabra mas ni menos de lo que ha pasado, y pues se que se servira dello V. S. como conviene, no me ha parecido tenerselo escondido. Ya que el negocio no ha podido hacerse como V. S. mandava, yo vere todavia si Robert querra hacer estas paces; pero lo mas cierto es que no lo hara. Con Preiner y con Olavarria he escrito largo a V. S. Yo agora lo haria sino escriviese a Su Magestad tan largo y tan particularmente por la carta como vera V. S. por la envio a Madama. Solamente digo a V. S. que, si lo de aqui no se remedia presto, nos saldra a los rostros como calentura, porque andan las cosas mas sueltas de las que dexo V. S. la mitad por medio.

Los dineros que Su Magestad manda darme, bastaran para pagar la mitad de lo que devo, de manera que, para pagar lo demas y para vivir yo otro año, sera menester andar mendicando como hasta aqui yo no me quexo, porque cierto conozco que lo que Su Magestad me da, no se lo he servido, pero tambien se que no puedo vivir con esto, ni tengo remedio de ninguna manera. Procurare de llegar estos trabajos hasta la postre y entonces con yrme a Su Magestad a darle cuenta de mi vida, pienso concluir que menos mal sera esto que encomendar la honra y la consciencia a la cortesia de quien la usa con pocos : a lo imposible no veo que nadie sea obligado. Su Magestad escrivio

a V. S. que me proveeria conforme a la qualidad deste cargo y a la de mi persona. Yo me he engañado con pensar que, entre el cargo y la persona, tratandose los negocios que aqui se tratan, valian mas que ocho escudos cada dia porque estos sin el cargo los he gastado yo y muchos mas de mi hacienda, sirviendo a Su Magestad, pero estas lastimas no quiero decirlas a V. S., a quien querria descansar y servir, mas que dar pena y lo dicho suplico V. S. me perdone que tras lo que se ha tratado en lo demas desta carta no podia dexar de seguir un capitulo tan melancolico como este.

Acabare con besar las manos a V. S. por la buena nueva que me escrive del casamiento del señor don Alonso de Aguilar, que cierto ninguna cosa podria yo oyr de España que mas contentamiento me diese, y no me le ha dado pequeño de entender de la carta del Arzobispo y de Fray Juan, a cuyos discipulos he consolado siempre y a algunos dellos dado para vivir en sus destierros de le poco que aqui alcanzavamos ; pero no es tiempo de liberalidades, y asi es bien que se mueran estos pobres obispos y otros desta buena gente, pues no hay quien les de ningun remedio : espero que Dios le dara a todo.

De Londres, a 3 de Hebrero 1560.

(*Archives de Simancas, Secret. de Estado.* Leg. 813.)

DLI.

Chaloner à Cecil (Extrait).

(Bruxelles, 5 février 1560.)

Audience donnée par la duchesse de Parme à Chaloner et à Gresham. Son bon accueil. — Les Français cherchent à enrôler les Espagnols qui ont été licenciés. Leur projet de descendre en Angleterre. — Alliance du Pape, de l'Empereur et du roi d'Espagne. — Éloge de Gresham. — Horrible tempête.

It may like you, Sir, to understand that, this forenoone, by the Regent's apoyntment, I and sir Thomas Greshame, repayringe to the Court, had audience and presented to her the Quenes Majestie's letters, each of us respectively; which, where she had redde, perceiving therby the Quene's pleaser towching my revocation and his substitution as Her Majestie's agent, etc., after I had, aswell towchinge myself as towching the sayd sir Thomas Gresham, used to her certayne wourds of office and compliment as me seemed

meetest to the purpose, and he also the like, we both, I assure you, had such good wourds of answer and with such good countenance from her as we rested therewith well satisfied: th'effect whereof, I am sure, the sayd sir Thomas Gresham will further for his parte enlarge unto you; and I, at my returne, will, *viva voce*, further expresse unto Her Majestie, to whom the Regent requested me to make her herty and duest commendations, etc.

The letter for the horses I have not yet presented, nor will not, in case myn owne passport otherwise shall serve, which to morrow *videbimus*.

I understand that three of four of my last written letters to you have through contrary wether been stayed at Dunckerk, wherof I am sory.

The Spanishe bands ar secretly solicited by the French.

The admyrall Chastillon, as I lerne, is at this present at Calais with twelve ensignes, and by the latter of this monythe they shall be thirty ensignes, not so much ment for Scotlande as for discent somwhere in Ingland. Take hede to the yle of Wight. The Frenche also will joyne to theis former eight compaynies of their gendarmerie and oon thousand swartrutters. I understand they have made an offer to the duke of Savoye to restore owt of hand Turyne and those other places in Pyemont, yet kept by them, apon a composition for a rounde summe of money, whiche money, withe as much besides as they can make, they will employ against us. Consider this well, for it is likely to be trewe....

It is hoped certainly that the Pope will out of hand have a generall councile (yea, though if be in the myddle of Germany) and to be personnally at it. Think what moment this is of and how it maye touche us.

Th'Emperor hathe received great demonstration of amytie at the Pope's hands...

Th'Emperor's puissance and the Kinge Catholicke's, as all men here accompte, ar like to be much avaunced by meanes of this Pope. I wold wishe and trust it is consydred what their straighter amytie doth imparte, whiche maye be unto us a pyllow *in utramque aurem dormire*.

I trust shortly to see you. Therefore, where sir Thomas Gresham maketh such haste away, as I cannot blame hym, for the Quenes Majestie's affaires (being a jewell for truste, witte and dilligent endevor), I must needs finishe this scribbled letter.

From Brussels, the 5th of February 1559.

P. S. Here hath bene horrible tempest of late. I pray God we susteigne no damage therby. Theis two night last passed were over-terrible, whiche troubled us both here.

(*Record office. Foreign papers. Queen Elizabeth, Cal.* t. II, n° 694. — Publié par Haynes, *State papers*, p. 236, d'après les Archives d'Hatfield.)

DLII.

Dettes de la reine d'Angleterre à Anvers.

(6 FÉVRIER 1560.)

Gresham reçoit 43,700 livres pour les employer en payements.

(*Record office. Foreign papers. Queen Elizabeth, Calendar*, t. II, n° 698.)

DLIII.

La duchesse de Parme à la reine d'Angleterre.

(BRUXELLES, 7 FÉVRIER 1560.)

Réponse à la lettre d'Élisabeth qui lui annonçait le rappel de Chaloner et la nomination de Gresham.

Très-haulte, très-excellente et très-puissante princesse. Par deux lettres qu'il a pleu à Vostre Majesté nous escripre du xxii° de décembre passé, nous avons entendu que, estant Vostre Majesté délibérée d'envoyer messire Thomas Chalonner, son ambassadeur résident pardeçà, en Espaigne, pour tenir la charge d'ambassadeur ordinaire devers le Roy mon seigneur, ou l'emploier en autre endroict pour son service, Vostre Majesté l'avoit voulu rappeller devers elle, envoyant icy, pour doiresenavant y résider et tenir la place dudict Chalonner, messire Thomas Gressham, son facteur en la ville d'Anvers. Et comme nous a esté plaisir d'entendre Vostre Majesté s'estre déterminée se servir dudict Chalonner en ce que dessus, pour estre meismes personnaige qui le mérite et lequel, en ce qu'il a eu de charge, s'est tellement porté qu'il a en ce costel donné la satisfaction et contentement tel qu'il convient à l'entretenement de la commune amytié estant entre Sa Majesté royalle et la vostre, aussi à la bonne voysinance des pays, et que nous l'avons tousjours très-voluntiers ouy en ce qu'il nous a proposé de vostre part, nous ferons doiresenavant le meisme audict Sr Thomas Gressham, et ne nous sera moings agréable que nous a esté le dict Chalonner, et le seront tousjours ceulx qui viennent de vostre part, selon que icellui Chalonner en pourra faire plus

ample rapport à Vostre Majesté, et du désir que nous avons de procurer la conservation de ladicte commune amitié et voysinance, congnoissant combien elle importe aux deux costels, et que sommes seure que de celluy de Sa Majesté royalle n'y aura aucune faulte de correspondence, que nous accroît tant plus la voulenté de faire tout ce que pourrons pour ladicte conservation.

De Bruxelles, le xiie de Febvrier 1559.

(*Archives du Royaume à Bruxelles. Liasse de l'Audience*, n° 88.)

DLIV.

L'évêque d'Aquila à la duchesse de Parme.

(Londres, 7 février 1560.)

La reine a fait arrêter dans l'hôtel de l'ambassadeur de France tous les catholiques qui y entendaient la messe; elle a fait aussi voir quels étaient ceux qui y assistaient dans la chapelle de l'évêque d'Aquila. Dispute à ce sujet entre le comte d'Arundel et l'amiral. Cependant la reine veut faire rétablir les croix dans les églises. — Disgrâce de lord Paget. — Prochaine arrivée du duc de Holstein et du fils du roi de Suède. — Nouvelles d'Écosse.

Tres dias ha, escrevi a Vuestra Alteza con un correo llamado Juan Aquipens, el qual me havia traido unas cartas sobre cierto negocio de represallas de unos de Holanda, y respondi al despacho de Vuestra Alteza de 15 y 23 del passado y avise de todo lo que se ofrecia. Lo que agora hay de nuevo, es que he entendido como el dia de la Purificacion la Reyna mando que se prendiessen todos los Ingleses que se hallassen a oir missa en casa del Embaxador de Francia, loqual se hizo con muy poco respecto del Embaxador y con grande demostracion y multitud de gente que estava delante su casa a verlos prender. El mismo dia vino a la mia un Ingles a hora que se dezia una missa y llego a la capilla a verlos que la oyan y salio diziendo algunas palabras de amenazas contra ellos, en loqual no huvo entonces persona de mi casa que mirasse, ni despues se ha hablado en ello; la causa desta provision ha sido haver entendido la Reyna que en Londres hay muchos que oyen missa, como los hay con effecto muy muchos, y recela que algunos por esta via no tengan platicas con el Embaxador de Francia; ha proveido que de aqui adelante se tenga mucha vigilancia en esta materia. Pienso que tambien hazen esto por estorvar los conventiculos de catholicos que se ayuntan donde se hazen

dezir missas. Por otra parte va buscando de darles alcun contentamento, loqual piensa hazer con mandar tornar a poner las cruzes en los altares, loqual se havria ya mandado si no fuesse la contradicion y confusion que hay entre los mismos obispos, hereges y otros, que tienen cargo destas cosas de religion.

El mismo dia, estando el Conde de Arondel y el Almirante en la sala de presencia de la Reyna, vinieron sobre esta platica a reñir por que, diziendo el Almirante que se devian castigar muy rigurosamente y exemplarmente estos que se hallaran desobedientes en lo de la religion, el Conde de Arondel respondio que no era cosa segura, ni conveniente que fuessen castigados de aquella manera, que de ello no pudia resultar bien, ny servicio a la Reyna, y de aqui no solamente vinieron a malas palabras, pero se fueron el uno para el otro de modo que se asieron de las barbas. La Reyna no hizo demostracion ninguna, antes, dissimulando el haverlo entendido, los mando llamar y que jugassen delante de si, para que en aquel modo se empeçassen a hablar y se apaziguassen, loqual se hizo con muy poca reputacion suya y con gran menoscabo de la autoridad real, tanto que no hay quien no se atreva a hazer lo que se le antoja, y a las puertas de Londres se roba de medio dia, y assi antyer un criado de Pagete le saco una hija de casa y la llevo a la suya; dizen que se casara con ella, loqual entiendo que no ha sido sin inteligentia de algunos principales que quieren mal a M. Pagete, que esta dello tan descontento que pienso que se ha de morir de enojo.

El Duque de Holsacia se espera aqui y le han ya señalado la casa de Somerset. Tambien se dize que esperan al hijo del Rey de Suecia que dizen que vendra con muchas naos y gran suma de dineros. Yo he dexado de escrivir esto por parecerme nueva echadiza y que su venida de alla no puede ser a tiempo que importe a las cosas presentes, fundando estos toda su esperança en echar luego de Escocia los Franceses, antes que pueda juntarse alli mayor numero dellos : loqual si no les sucediesse, poco les podria valer el favor y armada de Suecia, sin el de quien pueda divertir las fuerças de Franceses por tierra firme.

Las naos de Ingleses han tenido una refriega delante de Lith con algunas de Franceses. Cuentanlo diversamente los unos de los otros, assi en lo que toca a qual parte fue la que provoco como al sucesso dello. Pero es cierto que, aunque no ha havido daño de mucha importancia, ya han venido a las manos. Ingleses dizen que Franceses fueron los provocadores que los bombardearon desde una isla que esta frontera de Lith; Franceses dizen que los otros ivan a robarles aquella isla por via de amistad. Todos concurren que Franceses han dexado la campaña y se han retirado a sus fuertes y que estan muy apretados. Ayer tuvo la Reyna una estafeta ; pero de mi se guarden mas que de Franceses, y assi no he podido aun saber lo cierto.

De Londres, a 7 de Hebrero 1560.

(*Archives du Royaume à Bruxelles, Nég. d'Angleterre,* t. III, et *Archives de Simancas,* Leg. 814.)

DLV.

L'évêque d'Aquila au comte de Feria.

(Londres, 7 février 1560.)

Il ne peut rien obtenir de ce qu'il a demandé pour lady Dormer et pour Suzanne Clarencius. Élisabeth se montre fort irritée, et lord Dudley est mécontent de ce que l'on cherche à faire épouser à la reine un prince étranger. — Le baron Preyner racontera ce que tout le monde sait et qu'il ne peut écrire. — Misère des clercs privés de leurs bénéfices et des étudiants chassés de leurs colléges.

Ilustrissimo Señor. Habra tres dias que escribi a V. S. lo que habia pasado con la Reyna sobre las licencias de Miladi Dormer y de Clarecius. Despues he estado por via de Mastre Sidne de verme con Robert para decirle quan mal lo ha hecho en andar con estas chismerias a su ama y ver si quisiera entender el daño. Pero ha llegado el descomedimiento y poco respecto a tanto que no le ha podido Sidne persuadir a que viniese a mi posada, aunque lo procuro, segun dice harto, antes le dio a entender que no hacia el cuerdamente en entender en favorecer negocios de casamiento de la Reyna con estrangero, ni meterse entre principes. A mi costa que toda esta grita la ha causado el Robert informado de un parada al qual nunca he podido dar alcance que querria decirle algo de lo que merece oyr. Yo no se que me hacer en esto. Sabe Dios la pena que me ha dado y da; pero la señora Reyna esta tan alterada en esto articulo que, sino es alterarla mas, yo no veo que pueda hacer otra cosa. Si Miladi viniere aqui, no me parece que hay para que pedir licencia de tener missa, pues sin licencia la tienen todos quantos quieren en el reyno, y, de aqui a algunos dias, si hubiere mejor sazon, se podria procurar de habersela sin dificultad. De la ida de Clarecius no tengo esperanza ninguna, ni veo como se pueda tan presto tratar dello, si ya V. S. no quisiese escribir justificaciones y cosas que no convienen, ni se que V. S. querria hacerlas memorial a peligro de quedar con verguenza. Si V. S. mandare otra cosa, tambien lo hare. Esto es lo que pasa.

La pendencia del Almirante con el Conde de Arondel y el salto de su hija del povre Pagete vera V. S. por la que escrivo a Madama, y tambien lo que hay de nuevo, que es poco. Las cosas de Franceses en Escocia van mal. Dicen que el Marques de Albeuf esta ya a punto para partir con algunas naos y municiones; pero el Embajador de Francia dice que no estara a punto de aqui un mes, ni aun de aqui a dos. No se si querran engañar las espias con esto.

El Baron Preyner me prometio de contar a V. S. las cosas que yo dexe que no

pueden escrivirse; pero ya V. S. las adivino y me escrive de que materia son. A la verdad yo no querria hacer relaciones tan trabajosas; pero tam poco puede disimularse lo que todo el mundo dice. El Flameñquillo sabe cosas grandes, y otros sin el otras no pequeñas y en fin todos somos Flamenquillos.

No podria V. S. creer lo que aqui acude de povres estudiantes que los han echado de sus colegios y clerigos que los han privado de sus beneficios a pedir que les den alguna limosna. Yo no puedo cerrarles los oydos, aunque se vendan los trapos que tengo comprados para casa : quanto pudiere pasarlo adelante pasare, y, quando no pueda mas, no se si aguardare a esperar el socorro de España cierto porque no podre querria vender un brazo a un ojo para pasar adelante este servicio; pero no tengo que vender, ni a quien pedirlo. V. S. por el amor de Nuestro-Señor mande pensar en ello.

De Londres, 7 de Hebrero 1560.

(*Archives de Simancas, Secret. de Estado*, Leg. 813 et 814.)

DLVI.

L'évêque d'Aquila à la duchesse de Parme.

(Londres, 12 février 1560.)

Emprunts faits par la reine à Brême et à Lubeck sous la garantie du roi de Suède. — On craint que les Français ne tentent un débarquement sur la côte de Cornouailles. — Armes envoyées des Pays-Bas. — Le comte d'Helfenstein prétend que le roi enverra son propre fils en Angleterre pour rechercher la main d'Élisabeth. — Arrivée d'un nouvel ambassadeur de France. — La reine se jouera du prince de Suède comme de l'archiduc. — Nouvelles d'Irlande et d'Écosse.

A seys deste escrivi a Vuestra Alteza con el ordinario de Anvers, y poco antes havia escrito con un correo que de ay se me havia embiado los dias passados. Lo que agora hay de nuevo es que la Reyna manda apercebir mas gente y dizen que armara hasta veynte y cinco naos mas de las que tiene armadas, loqual se ha commençado a hazer a gran priessa. Tambien entiendo que se ha proveydo de trezientos mil ducados sobre credito del Rey de Suecia, y que se los traen de Brem o Lubeque. No se si estas provisiones son por temor de las que Franceses se entiende que hazen, sospechando que quieran invadir este reyno por esta otra costa de Cornualla por divertir a estos de las cosas de Escocia, de donde lo que se entiende es lo mismo que escrevi la otra semana

a Vuestra Alteza, que las naos de la Reyna havrian maltratado y aun tomado algunas de Franceses, y se havian puesto a la boca del Frith en una islilla que se dize May, de manera que parece impossible que por alli pueda venirle socorro a Franceses. El Duque de Nortfolk havia de salir a mediado este con el exercito por tierra. Milort Grey va por general de la cavalleria y lugar tèniente del Duque, y George Havart por coronel de mil cavallos.

Aqui han venido esta semana dos charruas, la una de Henrico Cornels, y la otra de Matias Gorjas, Flamencos, cargadas de armas, lasquales se descargan en la Torre de Londres.

Contra los que se hallan haver oydo missa, se procede rigorosamente, y en Irlanda se ha passado en el Parlamento el mismo decreto en las cosas de religion que aqui, aunque con mucha contradiction y con no haver querido intervenir el Conde de Astmon, ni otros en el Parlamento, y se embian alla predicadores y libros. Por otra parte la Reyna quiere en todo caso que se tornen a poner cruzes y altares en las yglesias, sobre loqual hay muy gran division y contradiction entre estos obispos.

El Conde de Helfstain esta congoxado por que dize que Preyner le ha escrito que, haviendo dado a Vuestra Alteza de las cosas de aqui, no le ha respondido como el esperava, y particularmente dize que ha entendido que el Rey, nuestro señor, piensa embiar aqui a su hijo, loqual yo pienso que Preyner no deve de haver entendido bien y que lo dira asi al Emperador, y assi lo cree el Conde. Tambien duda que lo que el le ha encomendado que diga de palabra, dandole razon de las cosas de aqui, tampoco lo deve de llevar bien entendido, y, como no son muy amigos, a lo que entiendo, no sera mucho que se hayan entendido mal.

Hoy ha llegado aqui un nuevo Embaxador de Francia porque el que aqui estava, por ser cosa del Condestable, no satisfazia.

De Londres, a XII de Hebrero 1560.

He sabido que en casa de Sicel estan escondidos dos Escoceses, hombres principales. No he podido entender quien son, aunque no falta quien piensa que el Conde de Haren es el uno dellos.

Tambien he entendido que tres dias ha llegaron dos hombres de Suecia aqui con cartas para este hijo del Rey que esta aqui. Dizenme que no traen buen despacho en lo que toca a la venida del Prince de Suecia y que, haviendo este hablado a la Reyna despues de recebido el despacho, ha quedado con muy poca satisfacion. Pienso que andan con el de la misma manera que con el Archiduque Carlo y que el Rey de Suecia no deve de querer embiar a su hijo a tan incierto negocio como es el que la Reyna responde a todos en lo de su casamiento.

A noche se despacho un correo al Duque de Nortfolk. Entiendo que le mandan que entre con la gente que tiene, sin aguardar mas a que se junte toda la que ha de juntarse,

aunque tambien dizen que de aquellos rebeldes Escoceses se han passado dos principales a la parte de la Reyna regenta, y assi lo empieçen a hazer. Temo que los de aqui se hallaran muy engañados.

(*Archives du Royaume à Bruxelles, Négoc. d'Angleterre*, t. III, et *Archives de Simancas, Secret. de Estado*, Leg. 814.)

DLVII.

L'évêque d'Aquila au comte de Feria.

(Londres, 12 février 1560.)

Dissimulation de lord Dudley. L'évêque d'Aquila a refusé de se rendre à un banquet chez lui. — Oppression des catholiques en Irlande. — Tout respire la guerre en Angleterre. — La reine monte tous les jours à cheval et fait la Bradamante. — Plus il se montre modéré, plus il est accablé d'outrages. Le mieux serait qu'il se retirât.

Yo ando aqui medio desavenido con esta gente porque no puedo aconortarme de tan gran descortesia como ha sida el no haber querido dar aquellas licencias, porque no atravesandose en ello hacienda, ni autoridad, ny siendo cosa injusta y viendose manifiestamente que ha sido no querer hacer placer a V. S., no me parece que es justo disimularlo, aunque se les disimulen otras cosas peores. El jueves pasado, Milort Robert conbido en su aposento a todos los embajadores que aqui estan y a algunos del Consejo. Yo no quise yr alla con achaque de mi gota, y, embiandomelo a decir tercera vez, acorde de responder que bien sabia Milort Robert que teniamos el y yo otros negocios de que tratar fuera de banquetes, aunque estuviera yo para yr al suyo. Esto le embie a decir porque se que Maestre Sidne le ha dicho quan agraviado estaba yo de lo que la Reyna me habia respondido en el negocio destas licencias y que pensaba que el tenia la culpa, que era el que le habia hecho relacion destas chizmerias, y, con todo esto, sin curar de averiguar nada desto comigo, ni satisfacerme, me embiaba a convidar, no por mas de que nos vieremos en parte donde no pudiesemos tratar de negocios, que cierto es uno de los mas falsos y disimulados moços que yo he visto jamas. Yo estoy determinado de no dexarle de lastimar a el, ya que a la Reyna no puedo, y de decir lo que es razon que no se calle, sabiendo que es el que siembra estas cizañas, que es en lo que se ocupa perpetuamente. Podra ser que, al hacer de las paces, se torne a enhilar el negocio de las licencias

y sino yo a lo menos no determino de sufrirles mas de lo que es justo, ya que no se puede hacer todo lo que se deve. No pienso que dexara V. S. de responder, como conviene, a la carta que Mastre Sidney le escribio con Olabarria sobre el particular de Milort Robert, que pretende desculparse de lo que hizo el dia que mi señora la Condesa fue a despedirse de la Reyna. Caso es que pretende tener tanta abilidad que, aunque burle y dija lo que se le antoja, piensa que se lo an de pasar todo y creergelo, es enfermedad de grandes privados, pero a fe que yo le desengañe.

En Irlanda se ha echado la Religion Catolica, aunque no sin contradicion. No puedo escribir sobre esto lo que siento, porque me da mucha pena, y por ventura la daria a V. S. mayor, si le dixese lo que sospecho en esta materia, basta decir que, yendo siempre lo que toca a la honrra de Dios a las ancas, no sera mucho que demos con ello en tierra y con nosotros tras ello.

La Reyna pidio estotro dia al Conde de Helfestayn un caballo cara a cara, y pienso que sera el espanol que le dio V. S. Sabe Dios quan contra su voluntad ge lo dara.

Su Magestad sale cada dia al campo en un ansier de Napoles o un ginete a exercitarse para esta guerra, sentada en un sillon destos que aqui se usan, que es muy buena cosa de ver, y trota y hace de la bradamante : en fin aqui todo es armas y regocijos de guerra agora.

A su P.ª de mi señora la Condesa andan por quitar cierta hacienda. Yo me he querido informar de la calidad del negocio, y dicen que en efecto no sera muy injusta la sentencia si gela dieren contra ; el no me ha dicho nada, aunque le he ofrecido de hablar sobre ello a la Reyna y a quien mas mandare.

Yo no escrivo nada a V. S. de mis quentas y salario porque no determino de andar a pleito sobre ello, ni aun pedir mas nada sino que, quando no pudiere mas, me echare a morir.

Bien veo que quanto mas pasare adelante mi modestia, tanto sera mayor el golpe que me daran, y que lo mejor seria retirarme con tiempo; pero no quiero dexar de hacer lo que devo porque, si he de padecer, mas vale padecer a tuerto manifiestamente que andar en duda si tuve culpa o si no la tuve. Espero que, quando V. S. llegue a la corte con gran fe, Dios ayudara a los que poco podemos como suele.

De Londres, 12 de Feb° 1560.

Despues de escripta esta, ha llegado aqui Terlan, criado de V. S., y dice que se escapa de un naufragio en el qual se le han ahogado dos compañeros, uno de casa de V. S. y otro criado de Mastres Clarecius, y que, con su ropa que se le perdio toda, perdio tambien mis cartas y las de otros; dice que bolvera el viernes. Beso las manos a V. S.

(*Archives de Simancas, Secret. de Estado.* Leg. 813.)

DLVIII.

Mémoire des « Merchants adventurers. »

(13 FÉVRIER 1560.)

Exposé des plaintes soumises à la reine par la Compagnie des « Merchants adventurers », qui font le commerce dans les Pays-Bas[1].

(*Record office. Foreign papers. Queen Elizabeth, Calendar*, t. II, n° 720.)

DLIX.

L'évêque d'Aquila au comte de Feria.

(LONDRES, 15 FÉVRIER 1560.)

Lord Cobham sollicite l'autorisation de faire venir quatre chevaux des Pays-Bas.

Los dias pasados escrivi a V.S., suplicandole de parte de Milort Coban le favoreciese para que, en virtud de una licencia que le dio el Duque de Saboya, la qual original envie a V. S., le fuese licito enbarcar quatro caballos y dos yeguas desos estados y porque, no habiendo habido respuesta aun de V. S. sobre ello, a el le ha parecido enviar persona propia que lo solicite, ha querido que yo le acompañe con esta carta como lo hago, suplicando a V. S. que toda la merced y favor que en este negocio se pudiere hacer a Milort Coban, se le haga, el qual reputare yo por propio.

De Londres, 15 de Hebrero 1560.

(*Archives de Simancas, Secret. de Estado.* Leg. 813.)

[1] On trouve au *British Museum, fonds Harley*, n° 597, un travail intéressant, qui porte pour titre : *History of the Merchants Adventurers and of their trading with the Lowe-Countries.*

DLX.

L'évêque d'Aquila à la duchesse de Parme.

(Londres, 19 février 1560.)

Affaires commerciales. — Empêchements causés au courrier d'Anvers. — La reine se plaint de l'édit de la Régente sur l'exportation des armes. — Le nouvel ambassadeur de France ne négligera rien pour aider les Français qui sont en Écosse et pour faire conclure à la reine un mariage peu honorable.

Escriviendo a Su Mag^d la inclusa, la qual embio abierta a V. A. [1] para que la embie siendo servida con la primera ocasion, no tendre para que repetir aqui lo que en ella scrivo. Dire solamente como yo he hablado a la Reyna sobre la relaxacion de una nao de Dordrech y de otra de Roterdam, como de V. A. me ha sido mandado. Ha lo come-

[1] Cette lettre était conçue en ces termes :

A tres deste escrivi a V. M. y le avise de lo que la Reyna respondia en el negocio de su casamiento y lo que se ofrecia en los demas de aqui. Lo que despues aca ay es que, tres dias ha, hablando yo a la Reyna en otros negocios, me torno a meter en esta platica de laqual aunque no quise apartarme, tampoco quise tratar de proposito sino que le suplique que pensase en lo que tantas vezes se le havia dicho sobre ello y que, si queria dezir algo de nuevo en ello, mandasse llamar al Conde de Helfestain. Dixome que querria hazerlo. Todo su negocio es quexarse del Emperador y mostrar que en el esta la dificultad. Ayer nos embio a llamar al Conde y a mi y lo que trato fue dar a entender por circunloquios que la culpa de que este negocio no se concluyese era del Emperador por no querer embiar a su hijo. Al Conde le parecio mostrarle la ultima instruction que del Emperador tiene por laqual Su Mag^d se contenta de embiar al Archiduque, quando la cosa no pare en mas que en quererse ella satisfazer de su persona. Vista la instruction, replico que, aunque piensa que por la necessitad de su reyno y instancia que le hazen sus subditos, no podra dexar de casarse presto y que la persona del Archiduque sera tal que le satisfara, ella no quiere, ni puede dezir que esta determinada de casarse hasta que le vea : de lo qual el Conde no se quiere satisffazer, y han quedado en que ella escrivira al Emperador sobre ello de nuevo y que el Conde vea primero la carta, que, si le pareciere que haze al caso, se embie y sino no. El le ha dicho claramente que, si ella no se resuelve presto y meyor que hasta aqui, el piensa que tendra orden de su amo de partirse, de lo qual a ella le pesa estrañamente porque vee que esta su maña se va entendiendo y este hijo del Rey de Suecia se quiere ir tambien, y vee que, si fuese el Conde, no solamente Franceses, pero aun los de su reyno la tendrian en poco y se le desvergonçarian, y, si las cosas de Escocia le succediessen mal, como es de creer que sucederan, conoce que no le quedaria ningun remedio. Yo no trato ya deste negocio de la manera que hasta aqui porque me parece que es bien que entienda que yo no me engaño con ella, ni dexare de avisar a V. M^d de lo que siento. El Conde haze tambien de su parte su officio con harta libertad. A el le pareze que caso que se pudiese hazer con ella que escriviese

tido a Sicel y al Almirante para que en Consejo se mande proveer luego. Pero, no estando aqui ninguna de las partes, no se como se podra hazer nada maxime en aquel de Roterdam, que es cosa que ha menester muchas provanças y replicas, y, si quiera, para cobrar la hazienda, seria menester que huviesse quien lo solicitasse, y no han venido

al Emperador de manera que Su Mag^d^ pudiese arriscarse a embiar al Archiduque, que convendira que sin que ella ni otro tuviesse por cierta la venida, ni la esperasse, el Archiduque viniesse por la posta, de manera que ella fuesse forçada luego en llegando el de resolverse o a casarse con el o a rehusarle, lo qual parece impossible que ella osasse hazer, porque es cierto que todo el reyno dessea al Archiduque porque conocen que con esto quedavan defendidos y honrados y se asseguraran del favor de V. Mag^d^. De esta venida assi de improviso parece que no podria ella aprovecharse, ni para torcedor con Franceses, ni para entretener a los de su reyno, ni para ninguna de las otras cosas que pretende, antes se hallaria muy engañada si piensa usar de esta fama para algun fin destos. Yo todavia pienso que ni ella escrivira, como es menester, al Emperador, ni Su Mag^d^ querra embiar a su hijo sobre fundamento de lo que ella escriviere. Franceses estan con mucho cuydado de entender lo que se haze en este matrimonio, y este Embaxador que agora es venido, segun la Reyna dize, le ha hablado en ello harto artificiosamente : a mi tambien me ha preguntado muchas cosas por donde he entendido que trae intencion de deviar esta platica, si sus negocios le dieren lugar a ello.

Los dias passados, las naos de la Reyna que fueron a Escocia, entraron en el Frits y llegandose al fuerte de Lits les tiraron los Franceses muchos tiros y les hizieron daño en dos naos. Los Yngleses tiraron a ellos y pusieron artillèria en una islilla que esta cerca del fuerte, de donde por ser muy lejos no pudieron hazer daño ninguno. En este medio venian tres naos franceses con municios y vituallas: fueron las ynglesas para ellas de manera que las hizieron dar en tierra a aquella parte de costa que tienen los rebeldes, de los quales las naos fueron saqueados y despues tomados de las de la Reyna, las quales se quedaron en el mismo lugar, y alli se estan aun y se proveen de lo que han menester por sus dineros de Escoceses, sin haverlo querido tomar de balde como se lo ofrecian. La Reyna Regente embio un trompeta de Hedimburg a preguntar a los Yngleses si havian venido alli como amigos o como enemigos y si habian sido embiados de la Reyna de Ynglaterra y si pensavan ayudar a los rebeldes. Dize la Reyna que respondio Winter, que es Vicealmirante, que ellos havian venido alli como amigos, pero que havian hallado enemigos y que de la Reyna havian sido embiados a Barvique : pero que el tiempo los havia hecho venir alli y que a los rebeldes ellos no pensavan ayudarlos mas de quanto les fuese hecha injusticia por la Reyna Regenta. Las mismas preguntas embio la dicha Regenta a hazer al Duque de Norfolk que esta en Niocastel, el qual respondio que el no havia venido a aquella frontera sino para guardar el reyno de Ynglaterra. Cinco o seys dias ha fueron entrambos Embaxadores de Francia, el que aqui esta y el que ha venido nuevamente, a hablar a la Reyna y le mostraron una carta de la Regenta de Escocia en la qual segun esta Reyna dize havia algunas palabras contra ella injuriosas. Lo demas que contenia la carta, era contar lo que alla se havia passado con aquellas naos, solamente diferia de como lo cuentan los Yngleses en que dezia que las naos llegaron alli con muy buen tiempo, sin ninguna necesidad, ni peligro, y que havian respondido al trompeta que era verdad que ellos havian venido para favorecer a los de la Congregacion como personas oprimidas y agraviadas de Franceses. Tras haver mostrado esta carta, dixeron estos Embaxadores que la Reyna Regenta embiaria aqui un rey de armas a saber como queria esta Reyna bivir con ella, si como

sobrello sino dos mensageros, lo qual digo porque, si se tardare a haver la resolucion destos negocios de manera que ay pueda V. A. mandar proveer a las peticiones destos, no se de la culpa sino a ellos mismos.

Sobre otro negocio de Hans van Delveren y Egidio Ostman (cuya hazienda mando

amiga o enemiga, y que, entretanto haviendo de partirse el Embaxador Nouaille, le suplicavan lo resolviese en este articulo para que pudiesse avisar a su Rey. Ella les respondio muy confusamente y al ultimo les dixo que les embiaria a dezir su voluntad. Embioles a dia siguiente a Sicel y a Mason, los quales dixeron que la Reyna seria amiga o enemiga de Franceses, segun la ocasion que ellos le diessen. Replicaron les que querian saber si esta ocasion estava dada o se temia que la havian de dar. Tornaron a responderles que esto ellos lo podian considerar de sus actiones mismas y de sus intenciones. De aqui me parece que discurrieron por todas las sospechas y agravios que de una parte y de otra se tienen. En lo de las armas y titulo que la Reyna de Francia usurpa, parece que se haria poca dificultad por Franceses de dexarlo. Pero en el sacar las gentes de Escocia y dexar los officios y fuerças a naturales, que es el punto principal de todo el negocio, dizen que no vendran jamas, y estos le han dexado entender que sin esto no quedaran seguros y que los que Franceses llaman rebeldes ellos los tienen por fieles y buenos vasallos de su Reyna, pues no pretenden sino librar el reyno de la tirania de Franceses. En fin quedaron desavenidos, y con esto despacha el Embaxador de Francia un correo y tras el ira el Embaxador Nouaille.

Tienen estos por cierto que el Marques de Albeuf, el qual partira de Diepes esta semana con diez naos, sera salteado de los Ynglesas, y creo que no se engañan, porque la Reyna misma me lo ha dado a entender. La Reyna que me conto esto primero y despues Sicel, que por su orden me ha dado cuenta de todo ello, me han certificado que en ninguna manera dexaran de hazer quanto puedan para echar a Franceses de Escocia y impedir que no les vaya socorro, especialmente de vituallas, de las quales es cierto que tienen muy gran falta, y, a lo que entiendo, ni ella se aseguraria de Franceses de otra manera, ni podrian satisfacer a Escoceses, a los quales han prometido de no concertarse, sin que esto se haga con ellos primero. Estos dias han estado aqui dos Escoceses, un secretario de aquella junta y otro cavallero. Franceses piensan que ha sido el Conde de Haran. Lo que han venido a hazer ha sido traer las capitulaciones con las firmas y sellos de todos los de aquella Congregacion y han llevado la firma de la Reyna. Los rehenes se embiaran doze al Duque de Nortfolk, el qual tomara seys de ellos. Dizen que el Conde de Ontele ha embiado su hijo Milort Gurt al Duque de Nortfolk a certificarle como se passaran el y cinco Condes y quatro Barones a la parte de la Congregacion en tiniendo cierta la amistad y assistencia de la Reyna, la qual no piensa embiar, segun dize, gente por tierra agora, porque dize que no la havran menester Escoceses, sino artilleria y municiones, y, quando sea mucho menester, embiara dos mil soldados viejos que tiene en Barvique, demas de otros cinco mil que estan esparzidos por la frontera y mil y seiscientos cavallos que tienen por su seguridad. Dize mas la Reyna que Franceses embiavan una de aquellas tres naos que han tomado con aparejos para fortificar un lugar y que ella cree que era Aymud, aunque Franceses dizen que no ivan sino a fortificar Sant-Andres. La suma de todo lo qual es que quieren, como he escrito otras vezes, tentar su fortuna y ver si pueden echar aquellos Franceses de alli. Yo he respondido a esta relacion que la Reyna y Sicel me han hecho mostrando mucho descontento de lo que en este negocio passa tanto de una parte como de otra, y no he callado lo mal que me parece que el Vizconde de Montagudo, que ha xxij dias

arrestar aqui la Reyna los meses passados) se hizo un componimiento, por el qual estos han sido condenados a pagar cierta quantidad de dinero a la Reyna y a tomar della la cession de una deuda en Zelanda. Estos han pagado, y la Reyna escrive a V. A. para que mande que ellos sean pagados en virtud desta cession. A mi me han pedido que suplique a V. A. mande que esto se haga, por lo qual yo, por parecerme, segun que he entendido deste negocio, que estos tienen razon, yo he querido hazer lo que me piden de suplicarlo a V. A.

Tambien hable a la Reyna sobre el impedimento que se da a este correo ordinario

que partio de aqui, no se haya aun embarcado por no haver hallado passage apercebido, que son todas cosas que dan bien a entender la poca gana que la Reyna tiene de consultar sus negocios con V. M.: a lo qual ella y el me han respondido que pluguiese a Dios que V. M. quisiese entenderlos y meter de por medio a concertarlos. Yo respondi a la Reyna que ya me parecia tarde tratar de conciertos pues por todo março se acabaria esta quistion. Hanme respondido que, aunque ellos echen a Franceses de Escocia, agora saben bien que quedan en perpetua guerra con ellos y que Franceses han de hazer gran aparato contra este reyno, como entendian que le hazian. Yo no cure de responder nada a esto de estos conciertos, mas procure de entender bien que aparatos son estos que entienden que hazen Franceses, y dize la Reyna que ella tiene cartas de Rangraf a un cierto coronel pensionario del Rey de Dinamarca en que le escrive que procurasse de adereçarle quarenta naos en Ambore para embarcar cavalleria y ynfanteria para passar a Escocia, y que el prometia llevar sus soldados a tierra donde tuviessen mucho que ganar y muy bien de alojar, y que demas desto saben que el Duque de Omala adereça una gran flota con gran aparato de guerra para passar a este reyno: lo qual me han dicho tanto la Reyna como Sicel, de manera que se entiende que tienen miedo de veras, y se sabe que los que han aconsejado el rompimiento de esta guerra a la Reyna, tienen harto cuydado y trabajo por ello, sobre lo qual vinieron el Conde de Arondel y el Almirante los otros dias en palacio a las manos, diziendo Arondel que havian sido traydores a la Reyna los que le havian metido en esta guerra. Es cierto que no hay hombre de ninguna calidad en el reyno, que no este descontentisimo, y solamente esperan de ser remediados por medio de este casamiento del Archiduque. Pero la Reyna deve de sentir poco desto pues no veo que se remedia ni en los efectos ni en las apariencias nada, antes multiplica siempre su descuydo de lo qual no se espera sino perdicion suya y de otros.

El Parlamento que se hazia en Irlanda, se acabo con haverse hecho un decreto que la religion se mudasse al uso de Ynglaterra: pero hase hecho con tanta contradicion y tumulto que han quedado cinco obispos presos y una gran parte de los cavalleros y señores de la Ysla, entre los quales son el Conde de Hastmont y Grandonel. No se quisieron hallar en la conclusion del; en Dublin se ha executado; en lo demas del reyno se ha dado termino hasta mayo.

El Duque Adolpho se espera aqui presto, el qual embio estas cartas de Rangraf que he dicho a la Reyna, y viene con intencion de procurar de casarse con ella. Aqui se entiende que Hanz Guillem de Saxa haze gente y publica que quiere mover guerra al Rey de Dinamarca; no se si debaxo desto hay otro secreto de Franceses, no haviendoles sucedido lo que Rengraf pretendia de embarcar gente en Ambore. Nuestro-Señor la real persona y estado de V. M^d. guarde y prospere por largos tiempos con acrecentamiento de mayores reynos y señorios.

De Londres, a 19 de Hebrero 1560. *(Archives de Simancas.)*

de Envers que, ahunque parece que no es del todo interesse de Su Mag^d y destos estados, no dexa de haver mucho incommodo de sus subditos que aqui estan, y mio tambien, porque me llevan las cartas que V. A. me scrive a casa del correo de la Reyna, y parece que es razon que no se haga novedad en este negocio. Tractando desto, me vino a dezir que no entendia porque a ella no le fuesse licito hazer aqui lo que ay se hazia con los suyos, y hablome del edicto que V. A. ha hecho de no sacar armas y de usar dentro de un mes de las licencias dadas para ello. Yo le respondi lo que podia satisfacerla, y me parece que estava mal informada y que tenia mas gana de tractar de las personas que de los negocios, lo qual yo atage, satisfaziendola en ello con pocas palabras y mostrando no tener sobrello orden ninguna, ny aviso de V. A. En el arresto de las naos no me dixo nada, ny me hablo en la observacion de los tractados de aliança entre Su Mag^d y ella; habla con mucho respecto de Su Mag^d, pero de los demas muestra tener mucho agravio, ahunque habla poco en ello, y yo tampoco me curo de responder a lo que no me dize, porque me parece ser poco necessario y que en otros puntos de mas importancia se havra de hablar quando sea tiempo.

Yo ha muchos dias que no tengo carta de V. S. y la espero con desseo por entender lo que Su Mag^d manda en los negocios de aqui, que van de la manera que V. A. vee. El Embaxador de Francia, que aqui ha venido, es hombre que me parece que se le entiende toda cosa y que, si pudiesse hazer de manera que lo d'Escocia fuesse socorrido, no lo dexaria por promessas, ny por palabras. Tambien creo que hara lo possible para que la Reyna se case desbaratadamente, que es lo que les cumple y lo que podra ser que ella haga facilmente.

De Londres, a 19 de Hebrero 1560.

(*Archives impériales de Vienne; Archives de Simancas, Secret. de Estado.* Leg. 814.)

DLXI.

L'évêque d'Aquila à la duchesse de Parme.

(Londres, 19 février 1560.)

Succès des Français en Écosse.

Despues de haver escripto a V. A. con el ordinario, ha llegado un correo del Norte. Entiendo que lo que trae, es que una gran parte de aquellos rebeldes de Escocia se han

passado a la parte de los Franceses, excepto el Duque de Chatelerao y su hijo y el Conde de Argil y Milort Jaymes, loqual, aunque quien me lo avisa no es persona de mucho credito, es cosa que se puede creer facilmente, y, si assi fuesse, la Reyna se hallaria tan burlada como siempre se le ha dicho y como por ventura ella misma teme, que, como escrivo a Su Magestad, me parece que estos dias anda muy atemorizada, ahunque lo dissimule, o por mejor dezir, no sienta del todo su danno. He querido avisar a V. A. desto embiando esta carta con este mismo correo ordinario : si huviere algo cierto que importe, embiare mensagero proprio.

(*Archives impériales de Vienne; Archives de Simancas, Secret. de Estado.* Leg. 814.)

DLXII.

L'évêque d'Aquila à la duchesse de Parme.

(19 FÉVRIER 1560.)

Affaires commerciales.

Por otra he escrito a V. A. como Egidio Osteman, como cessionario de la Serenissima Reyna de Inglaterra, ha de cobrar cierta quantidad de dinero de Adolpho de Borgoña por vigor de una sentencia dada por arbitros, haviendose aqui hecho cierto aresto, como lo entendera V. A. por una carta de la misma Reyna. Yo suplico a V. A. sea servida mandar al tribunal que huviere de executar esto, lo haga con el favor y brevedad posible, por ser cosa tocante a la Reyna y a estos humbres que, no haziendose esto, serian necessariamente trabajados aqui y padecerian sin razon.

(*Archives de Simancas, Secret. de Estado*, Leg. 814.)

DLXIII.

L'évêque d'Aquila à l'évêque d'Arras.

(Londres, 19 février 1560.)

Le navire des secrétaires du roi n'a pas abordé à Portland. — Effet produit en France et en Angleterre par les armements de navires en Hollande. — On croit que le duc d'Aumale, au lieu de se rendre en Écosse, descendra en Angleterre.

Yo embie a un criado mio a Porlan a saber lo que havia con verdad de la nao del señor Gonzalo Perez y hallo que la que alli aporto a tantos de setiembre con medio mastil roto, era una nao del Duque de Savoya, que partio de Flandes a 3 de Julio y yva a Genoa, de laqual era padron un Español llamado Rodrigues, y llevava cierta artilleria y otra roba, tanto que es cierto que no es lo que andamos buscando. Esta partio una vez y a cabo de 19 dias bolvio con mal tiempo ; despues partio al principio de noviembre a la buelta de Genoa. Aquel Ingles, que dio el aviso en Biscaya, dixo verdad en muchas señas, pero en otras no la dixo, y es cierto que en Porlan no ha aportado otra nao desta suerte, y yo antes de agora en toda esta costa y en la de Irlanda havia usado diligencia y me maravillava que esto fuesse verdad : plegue a Dios de haver dado a aquellos hombres mejor sucesso de lo que yo pienso que han tenido.

Lo demas que aca passa, vera V. S. por la carta que escrivo a Su Mag^d^, en laqual me se ha olvidado de dezir como Franceses no dexan de tener zelos de las naos que se arman en Olanda, y no se si la Reyna esta tampoco descuydada dello, aunque no me ha dicho nada.

De Londres, a 19 de Hebrero 1560.

Es opinion comun que Mons. de Omala, en lugar de yr a Scocia, vendra a ocupar algun sitio comodo en este reyno para divertir a la Reyna y traerla a que afloxe en Escocia, y cierto que es muy verisimil, porque por mar no veo como puedar ser socorridos, ya porque aqui se arman y adereçan mas naos, y los que agora estan alla, bastan para muestras de Franceses.

(*Archives de Simancas, Secret. de Estado,* Leg. 814.)

DLXIV.

L'évêque d'Aquila au comte de Feria.

(Londres, 19 février 1560.)

Il n'a rien obtenu ni pour lady Dormer, ni pour Suzanne Clarencius. La faute est à lord Dudley.

Porque temo que este negocio desta licencia de Clarecius tenga suspenso a V. S., he querido tornarle a decir como no es posible acabar nada con la Reyna, a la qual pienso no dexar de hablar tercera vez, pero la brevedad de la partida de V. S., que, segun entiendo, partira para semana de marzo, no me da lugar a negociar esto despacio y con razon, como seria menester. Yo no dexare de hacer lo que podre sin mostrar flaqueza, ni desautorizamiento que es lo que se que no placeria a V. S. Si se pudiere hacer algo, enviare correo propio; pero cierto yo no lo espero, segun veo al que es causa desta vellaqueria, andar en ello. Lo que tocca a la señora Dormer se tratara mas despacio, y procurare de servirla como deseo, aunque la gentilleza desta señora nos trae a todos desatinados y a ella mas que a todos. Dios lo remediara, pues que no queremos nosotros, el guarde y prospere vida y estado de V. S., etc.

De Londres, a 19 de Hebrero 1560.

(*Archives de Simancas, Secret. de Estado,* Leg. 813.)

DLXV.

Le comte de Feria à l'évêque d'Aquila.

(Malines, 24 février 1560.)

Il l'engage à rédiger un mémoire sur ses besoins financiers. La faute doit être imputée à Eraso. — Mariage du roi. — Refus des congés demandés. Il est vrai qu'il a parlé de l'arrestation de Drury, et il ne veut aucun bien à la reine. — Lady Dormer se retirera à Louvain. — Les Anglais qui l'avaient accompagné rentrent dans leur pays.

En la carta que con esta va de mano agena, avisare las que tengo de V. S. a que no e respondido, que no esta aqui Bolaños que las tiene. Solamente tratare en esta de lo que

se me acuerda dellas. Quanto a lo primero, que es lo que toca a la provision de V. S., yo e hecho todo aquello que en ausencia e podido para que Su Mag^t hiziese razon, y no me paresce que a sido de mas fruto. Deve ser la causa estar Eraso al guovernalle de los negocios, y aunque me pesa del daño que en esto ha hecho; harto me contentaria que en los otros negocios de Su Mag^t no lo uviese a causa de esto. Quanto al salario, no ay que tratar de que se mudara porque es el que se da de ordinario a los Enbaxadores de Francia y Yngalaterra por via de ayuda de costa o de otra manera. Sera bueno suplicar a Su Mag^t haga merced a V. S., y para esto sera bueno hazer un memorial o carta para Su Mag^t, en que V. S. diga lo que aqui tienen el y los suyos y en las cosas que se an enpleado y las ocasiones que en los negocios de ay se an ofrescido, para no poder V. S. escusar de gastar mas de lo que tenia sin faltar al servicio de Dios y de Su Mag^t, y suplicandole sea servido de le hazer merced para poder durar al servicio quando otro no sea, y en ninguna manera se a de tratar de crescer el salario porque sera camino perdido; y este memorial es necesario porque yo se que a dicho Eraso que V. S. pide merced antes de començar a servir. Yo deseo que V. S. apriete al Rey en que le haga merced y no acometa a pedir licencia porque se borrara todo, y asi se lo suplico este memorial podra llevar el personage que Su Mag^t embiare aora, que, sigun entiendo por cartas de España de quatro deste, enbian uno a Francia y otro ay a que se aquieten, que para mi es harto donosa provision, no se hasta aora quienes seran. Su Mag^t se caso primero de este mes, y todo lo demas que escriven, es fiestas y libreas; solamente dizen que los negocios del Arcobispo iran de manera que se espera bien. Yo me partire el primero dia de quaresma para Brusselas, adonde estare x o doze dias y tornare el camino de España, aunque mi muger no tiene tanta salud, como era menester. En lo de las licencias de Miladi y de Clarencius, la Reyna lo haze y lo dize como quien ella es, y si no tiene otra querella de mi, sino que e dicho que prendieron a Druri por causa del joven. Es verdad que lo e dicho, y aqui lo an dicho y escrito a Anveres quantos ay en ese reyno estoy por dezir, y si la querella es de otras cosas que yo aya dicho, avra sido a ella y a sus ministros, y ninguna cosa e dicho en que aya dicho mentira, y asi espero en Dios de lo provar algun dia que por mas rehazios que estemos no se podra dexar de començar el baile. No ay para que responder a Milort Roberto, que es un rapaz erege y traidor y desconoscido, y V. S. no se meta en demandas ni respuestas con el, pues habla desde el gallinero y V. S. aca fuera. Estas buenas viejas estan determinadas de no bolver alla, aunque pierdan mas de lo que tienen. Miladi se queda en Lobaina porque esta muy vieja para ir a España, y Clarencius se va con nosotros; pero no conviene que se diga esto alla, hasta que se acabe el tiempo de las licencias, porque aya tiempo de negociar algunas cosas suyas, y quiça el Rey escrivira sobre las dichas licencias. Razon tiene la Reyna de quererme mal, porque yo juro a Dios que e de procurar aquello que V. S. sabe, quanto en mi fuere. Yo pienso irme derecho a Çafra y dar orden en mis cosas domesticas y dis-

ponerme para bolver a estar con Su Mag^{t}, porque me an hecho condescender a esto los ruegos y instancias de mis amigos y deudos que me an apretado por el cielo y por el suelo que, si por mi sola voluntad y contentamiento uviera de resolverme y por la de mi muger, no sacara el pie de casa.

No se como le va al Embaxador del Emperador. Dizenme que no le hazen gran gira, aunque le an persuadido a que le parecia bien la venida del Archiduque a ese reyno. En esta materia ya V. S. sabe lo que yo le e escrito, y aora lo torno a hazer para suplicalle que no se enbargue en dar parescer porque nunca vale la razon, y por esto tengo por mas siguro camino para los ministros representar el estado de las cosas, y los principes resuelvan, quanto mas que en esta venida del Archiduque nunca me an parescido causas bastantes las que se davan para que viniese, ni el Varon Preyner traia cosa de nuevo.

Los mas Yngleses de los que vinieron con mi muger, se an buelto, que no es gente que sabe estar fuera de su tierra. Aora ultimamente ivan una barcada de ellos, entre los quales iva Estavle, y en la mar se topo Guillermo con ellos, y paresce que devian estar de consejo, pues acordaron de dalle la moça porque ella dixo que era su marido; no se a donde an ido a parar; a me pesado por aver estado aquella moça en esta casa que por lo demas no creo que se les dara mucho a sus parientes porque me dizen que una hermana suya hizo otro tanto y no se les dio nada.

De Malinas, xxiiij° de Hebrero.

Las cartas que he recibido de V.S., son dos de vij y xij deste, las quales recebi a xvij y xix, y la que digo que avia de yr de mano agena no va aora; ira con otro porque es sobre cierto negocio que ay se a de tratar. Yo pienso partirme para Brusselas el primero dia de quaresma, què sera de aqui a dos dias.

(*Archives de Simancas, Secr. de Estado.* Leg. 813.)

DLXVI.

Gresham à la reine d'Angleterre.

(25 FÉVRIER 1560.)

Il lui transmet secrètement l'état des sommes empruntées à Anvers.

Yt maye please your most excellent Mat^{ie} to understand that, for the better profe to Your Highnes for the conveyans of soche bullion and golde as I shall provyde for yow,

I have sent yow this letter inclossid in the stonne worke, being no small comforte unto me that I have obteyned to the knowlege therof for the better conveyans of your treasure, which thing must be kept as secretlie as Your Mat^e can devize, for, yf yt shulde be knowen or perseved in Flanders, it were as moche as my liffe and goodes were worth, besides the lose that Your Hightnes shuld susteyne therbie, whiche I shall not let to put in proffe, having no dowght but that Your Mat^e will have a consideration of my service as ther unto apperteyneth.

Lickwyse, according to my most bownden dewtie here, I have sent you a perffet note of soche monny as I have taken up at Andwarpe at this present videlicet :

Of Lazarus Tucker.	xxvj^mt vj^c lxvj^li xiij^s iiij^d.
Of Anthony Tucker	xx^mt li.
Of Pawllus van Dalle.	xviij^mt iijx^c xxiij^li vj^s viij^d.
Of Balthezar and Condrat Schetz	xvj^mt vj^c lxvj^li xiij^s iiij^d.
Of Jeronymus Relinger	v^mt li.
Of Sebastian Flechamore	v^mt li.
Of Clayse Johnson.	iiij^mt iij^c xxxiij^li vj^s viij^d.
Of Alexander Barduchi.	iiij^mt li.
Of Cossemus Scotte.	iij^mt iij^c xxxiij^li vj^s viij^d.
Of Glawdo Rowche	iij^mt iij^c xxxiij^li vj^s viij^d.
Of Lewcas Reynes.	iij^mt iij^c xxxiij^li vj^s viij^d.
Of Andreas van Jorney	iij^mt iij^c xxxiij^li vj^s viij^d.
Of Hans Tucker.	ix^mt vj^c lxvj^li xiij^s iiij^d.
Of Frederigus Broktrope.	iij^mt v^c xxxvij^li vj^s viij^d.
Of Pawlus Broktrope.	iij^mt ij^c xlv^li iij^s iiij^d.
Some totall.	cxx viij^mt iiij^c xlix^li iij^s iiij^d.

Other I have not to molest Your Mat^e with all, but I shall most humblie beseche Your Hightnes to be a comforte unto my pore wife in this my absens in the serviz of Your Mat^e.

Frome my house in London, the xxv^th of Februarie an^o 1559.

(*Record office. Foreign papers. Queen Elizabeth, Calendar*, t. II, n° 770.)

DLXVII.

Gresham à Cecil.

(Gravesand, 25 février 1560.)

Richard Clough lui a écrit d'Anvers que l'argent est fort rare à la Bourse et que la régente est instruite des envois d'armes et de munitions qui ont été faits. — Le change monte sans cesse à Anvers. — Il réclame un chiffre.

(*Record office. Foreign papers. Queen Elizabeth, Calendar*, t. II, n° 771.)

DLXVIII.

Gresham à Cecil.

(Douvres, 26 février 1560.)

Difficultés des opérations financières. — Le change monte sans cesse à Anvers.

(*Record office. Foreign papers. Queen Elizabeth, Calendar*, t. II, n° 776.)

DLXIX.

Gresham à Cecil.

(Dunkerque, 28 février 1560.)

Emprunts considérables à Anvers. On peut dire que la reine a accaparé l'or et l'argent de toute la chrétienté. — Armements des Français. — Inquiétudes que doit inspirer l'armement des navires qu'on réunit en Hollande sous prétexte de transporter les six mille Espagnols. — Il serait sage de se tenir sur ses gardes en Angleterre.

Right honorable Sir, It may licke yow to understand that at this daye at viijth of the clocke in the mornyng I aryvyd wythe Mr Brickentine at Donckirke and had a very

fayre passage, thanckes be geven to God, pretending as to morrow to be Andwarpe, wher as I shall proceed in the Q. Ma^te affaires, according to the trust repposyed, persseving by the letters of my factor, wyche I sent yow from Dover, of the great scarssitte of money that is apon the bursse of Andwarpe amonges all nacyones, save owr, and that theye exchange ys ryssyne to xxij s. viij d. and licke to risse to xxiij s. and upewardes, apon the payments of our marchaunts the lx m^li ster. Therffore, Sir, according to my formall adverttissement, my powre and symppell advyce ys that the Q. M^te shulld be delyvering of here monny by exchange as it passithe from daye to daye for that veryly Here Hightnes shall fynde that to be for here most ferddylland proffyt and sewrest waye. And, in redelyvering the same agayen from London, Here Ma^te ys sewre at all tymes to be a great gaynner, wherein I can do nothinge, seing that Here Hightnes instrucyons be that I shall not passe xxij s. vj d. Sir, this mattre ys of great importtaunce pressently to be determynyd for that the losse of tyme ys nott to be revockyd and I am right assewryd here after it wolle more molest Her Hightnes and yow then dowbell and trebill the thinghe yow doo juge to save by the exchaunge, in lymyttyng me that I shuld not do above xxij s. vj d. as allso yow must consider. I have no answhere of the brocker for the iiij or v^e m^l dayllors, wyche, yff it tacke playsse according to my convenaunts, it must be excepttid. And, as yow knowe, there is no nother wayes to macke sewre by theye exchaunge, for that it is a great chanche yff ther be fownd anny great masse of bullione or gold. For now it ys the thing that every mane reccons apon by the resson of the rayssing of the exchaunge, wyche nowe prove the beneffycyall mattre to the Q. Ma^te and to Here Hightnes realme, that can by wyte of man be devyssyd, for that now we do robe all Cristendome of there fynne gold and silver, and lickewysse it wolle macke all foraynne commodittes and all kynde of vittalles good chepe. And fynnally, when so ever it shall pleasse the Quenes Ma^te to paye here dettes, she shall be a great gaynner by the exchange, so that here interest, I trust, shall nott stonde Here Ma^te above v^li apon the hundrethe for the yere. Therffore, Sir, I praye yow in this mattre geve creadite unto me, for other remydde yow have not at this present but our and daylly to be delyvering bye exchange, bye littill and littill, as I can fynde tackers. And I praye yow, Sir, to comewnycate this mattre to as fewe as yew canne, for I do nott dowght but to bringe all my charge to good pourpes, as the Q. M^te and yow can dessire. I rust . . . hether towe I have geven no advyse in the premissis aff . . . , but that it haythe bynne most for Here Ma^te proffyt and to the comodite of Here Ma^te and here realme. Therffore I praye yow to geve credit to this my writting that I be sett att libertte to delyver Here Hightnes monny bye exchange, as the price shall goo, from tyme to tyme, for that I am sewre Here Ma^te shall be as great a gaynner, how soo ever the exchange dowthe rysse. And, in the steying of me from delyvering, I doo knowe what great losse Here Hightnes shall resseve, dyvers and sondrye wayes. Furst the

losse of tyme, whereof the interest rowenythe, somme bye the exchange wolle rise to xxiij s. iiij d. and at London to xxiiij s. at the least. Wiche wolle prove a great losse to the Quenes Ma^tc, yff yow shulld delyver then. And licke wysse I wolle yow shulld nott trust to any bullione and gold, for that it ys a great chance, and, yff a man can come bye, and the venter of lande and seye great. And this for my discharge I have thowght it good yest ones to molest yow with all, and for my parte I shall be reddy to accomplishe the Q. Ma^tes comandement in all poyntes etc.

The saye playnley here that theye Frenche King macke awght a great armey of ij^c saille of shipes great and small. And I doo nott lycke the souddayn preparacyon of the shipes in Zelland for the conveyans of the vj^m Spannyardes, assewring yow there ys no trust to be geven to there doinges here; but I do well remember serteyn comonycacyons that the Conte de Ferrye hadd with me longe past, and that was dowthe the Quene of Ingland thinge that the King my master wolle soffre here to wynne Scoteland from his brother the Frenche Kinge. « No, no, sayde he, the be abbussyd therffore ». It ys good to looke abowght in tyme, and, a Godes name, to macke all the shipes in our realme in a radynes, as lickewisse, a Gods name, to causse our men in all good towenes to be trannyd upe to the warres for all events, wyche wole maicke them all to looke abowght them being; for I have nott lickyd there proceadinges here agaynst us a longe tyme. Whereof I shall advertisse yow from tyme to tyme of all things that passythe.

From Donckerke, the xxviij^th of february a° 1559.

At this instaunt I received a letter from Sr Nychallas Frockmorton derected to Sr Thomas Challoner and me, wyche I send yow here inclossyd for to consider.

(*Record office. Foreign papers. Queen Elizabeth, Cal.*, t. II, n° 789.)

DLXX.

Memorandum adressé par Gresham à Cecil.

(FÉVRIER 1560.)

Emprunts conclus à Anvers. — Pratique de l'évêque d'Arras et du comte de Feria pour retarder la remise de certaines sommes à la reine. — Les navires réunis en Zélande ne quitteront pas les ports avant le 5 mars. — Bruit de la maladie du roi de France.

A remembrance for Sir Willem Cicell, knight.

The Quennes Mat^ies warrant for the delivering of monny by exchange frome And-

warpe and tacking upe in London, as also for the sending and convoying of bullion and golde, as well ovir land as by see, and a just some to be sett what adventure Here Hightnes will beare both by lande and by see for my discharge in that behalfe.

Item, one other warraunt for the payment of vij^{mt} ix^{c} lxij^{li} xiij^{s} iiij^{d} sterling delyverrid by exchange in Andwarpe at divires and sondric prices amownting to the some of viij^{mt} ix^{c} xx^{li} ij^{s} iiij^{d} Flemyshe more, iiij^{mt} Frenche crownes at vij^{s} the pece, some m^{t} l^{li} Flemyshe more xvij^{c} pist. at vj^{s} x^{d} the pece, Flemyshe some v^{c} iiij^{xx} vij^{li} xiij^{s} iiij^{d}.

Item, one warraunt for the payment of the marchauntes the some of lx^{mt} ^{li} sterling aftir xxij^{s} iiij^{d} Flemyshe, amowntinge to lxvij^{mt} li Flemyshe.

Item, one warraunt for the payment of my selfe the some of one hundred threscore six powndes thirtenne shillinge and fower pence sterling paid to Sir Nicholas Phrogmorton in France, iiij mownthes past, whiche as yet I can not recovir owght of the exchequer.

Item, whereas the Quennes Ma^{te} haith derectid a warrant unto me for the payment of one thowsand and fourtie pownde to Mr Bashe or his asignes, whome demandeth of me ther sterling mony, and the warrant specifieth no suche thing, therfore for my discharge I desier to know the Quennes Mat^{ies} pleasure therin and frome hence forthe for al soche warrante as shal be derectid unto me; yt maye please yow to make it either sterling or Flemish mony for my discharge in that behalfe.

To informe of the practiz of Monsr d'Arras, Countie de Ferria, Loppo de Gallo, factor for the Kings Mat^{ie} for all his affaires for Spayn, to prolonge the payements of this marte for iij mowntes longer, wherbie this ready mony should not come to the Quennes Mat^{ies} handes presentlie for to see fully Her Mat^{es} pretence of Her Hightnes proceading in Scotland, which intelligens came from my frind Jasper Schetz, therfore yt may please yow to have in remembraunce the present of thowsand crownnes, whome lickwise haith so handled the matter with Jasper Crope the Broker, that, sens my departure from thens, ther is tackin upe of the Tucker and other for the some of c. thowsand gilderins, as by the note to yow shall apeare. And it is most expedient, considering the practiz they are abowght in the Regents Courte, therbe as moche expedicion maide for the making of thes boundes, as can be devised for my present dispatche thether.

Lickwise it maye please yow to have me in remembrans for the augmentacion of my diets.

Also sens my comyng from Andwarpe, in Cornelis Goriche vij pownsions of fin cornne powder and in Anthony Williamson iij barells of powder and vj^{c} lbs waight of matches, which the Quenes Ma^{te} standes to the venture of the see, and the merchaunt to all other adventures for the search of the Prince.

Yt maye please yow lickwise to remember Sebastian Lucas sewte.

The saying at Andwarpe is that the King of Pollewland is departid and that the Emperors sonne is departid thethir in post.

The Kinges shipes in Zeland at this present haith no menne working apon them and now stand till the five of marche, as the saying is.

At Callis the saying is the French King is verie sore sick and in great perrell, wheras ther is kept verrie streight watche and warde and will suffer no stranger to come in without he be examyned.

The xviijth of this present, the exchang passid at xxij^{s} iiij^{d} ob. and v^{d} at usans.

Warraunt how moche I shall geve for a onz of fynne silver sterling, wherby I maye macke my recconyng in Flanders from tyme to tyme.

Record office. Foreign papers. Queen Elizabeth, Calendar, t. II, n° 790.)

DLXXI.

Dettes de la reine d'Angleterre à Anvers.

(Fin de février 1560.)

Les sommes dues à divers marchands montent à 111,750 livres. — Sommes reçues par Gresham.

(*Record office. Foreign papers. Queen Elizabeth, Calendar,* t. II, n°s 791 et 792.)

DLXXII.

L'évêque d'Aquila à l'évêque d'Arras [1].

(Vers le 5 mars 1560.)

Throckmorton cherche à semer la division entre le roi d'Espagne et le roi de France. — Plaintes contre Erasso. Réclamations particulières.

Lo que passa en los negocios de aqui veria V. S. por lo que escrivo a Su Mag^{d}, a lo qual no tengo que añadir, sino que entiendo que este Quiligriey que ha venido de

[1] Cette lettre est sans date, mais on sait que Killegrew arriva de France en Angleterre dans les premiers jours de mars 1560.

Francia, despues de haver propuesto de parte del Embaxador Fragmarton que le embia, todo lo que el Cardenal de Lorena ha offrecido y dicho para la conservacion de la paz, ha añadido que al mismo Fragmarton le parece que en ninguna manera la Reyna crea nada desto que Franceses prometen, porque es todo engaño, y dize que assi se lo ha advertido Moss. de Chantoney. Yo tengo por cierto que es invencion de Fragmarton o de Sicel o de entrambos y que haran venir esto a noticia de Franceses por sembrar la discordia que tanto desean y en laqual tiene puesta toda su esperança. Se yo entendiere algo de algun destos Franceses, respondere lo que es menester, que de otra manera no me parece que hay para que mover la platica, aunque soy cierto que de la manera que ha venido a mi noticia, puede haver venido a la del Embaxador de Francia y mucho mejor, pues el cuento se deve haver inventado para esto solamente; y no se maraville V. S. desto, porque poco menos huvieran hecho comigo, estando aqui el Embaxador Nouaille, si yo no huviera tenido mucho cuydado de sossegarle de quien en quien. Lo de aqui esta mucho peor de lo que escrivo a Su Mag^{d}; pero, come se que el dar alarma es cosa que enfada, contenteme con lo dicho. La Reyna dize que quiere salir en campaña, y sin dudo estos haran ultimo de potencia porque veen que este negocio no tiene medio y que, sino echan a Franceses de alli, ellos hecharan a estos de aqui. Dentro de xv dias, pienso que vendran a las manos de veras.

Yo entiendo que el Secretario Erasso ha dicho a quien le ha hablado en mis negocios, que yo pedia mercedes antes de commençar a servir, por lo qual pienso embiar a Su Mag^{d} un memorial y contarle algunos servicios que yo y mis padres hemos hecho a Su Mag^{d} y sus predecessores. Pareceme recia cosa que gaste un hombre la vida y hazienda sirviendo y que despues haya quien de tan rigorosas sentencias por respecto de factiones y passiones, y no se como governarme para defenderme destas pedradas. V. S. que deve destar mas informado de los remedios que a esto pueden darse, sea servido de ayudarme con su autoridad y testimonio, pues de 14 a 15 años aca puede darle de que no he estado tan ocioso al servicio del Rey como Erasso dize, el qual por ventura se ha olvidado de haverme visto en Trento 13 o 14 años ha. Yo no he pedido merced ninguna a Su Mag^{d}; pero, pues se olvidan los hombres de aquella corte facilmente, determino de no callar mas y quien no pueda alcançar otra pidire ser librado de donde veo que sera sin fruto todo quanto sirviere, haviendo de passar por la mano de tan injustos juezes. Suplico a V. S. me aconseje y favorezca en esto.

(*Archives de Simancas, Secret. de Estado.* Leg. 814.)

DLXXIII.

L'évêque d'Aquila à la duchesse de Parme.

(Londres, 7 mars 1560.

Des munitions de guerre arrivent sans cesse des Pays-Bas. — La reine remercie la duchesse de Parme de sa lettre.

La semana passada dexe de escrevir a V. A. por no tener cosa cierta de importancia de que avisarle, y ayer no quise escrevir con el correo ordinario, porque estos maestros de la posta de Anveres y de aqui andan tan rebueltos que no tengo por seguro el escrevir con ellos cosa que algo importa. Lo que agora se ofrece, escrivo a Su Mag^d^. Embio el despacho abierto para que lo vea V. A. primero, a quien suplico me mande avisar del recibo de mis cartas, porque ha dos meses no tengo carta de V. A. sobre estos negocios de aqui, que a mi parecer no importan poco. En los que V. A. me ha mandado en unos de dos naos flamengas, he ablado a la Reyna tres o quatro vezes, y hecho solicitar aquellos a quien ella lo ha acometido. Ellos andan tan occupados en sus guerras que no se les da nada por negocios desta calidad, que es lo mismo que suele hazer en tiempo de paz. No queda, por no haverle dicho, que V. A. mandara prover a la indemnidad destos tan de hecho como aqui se procede, y con todo esto no se haze nada.

Ninguna nao llega aqui de Flandes, que no trayga algunas provisiones y municiones de guerra. Franceses, a lo que me parece, estan con harto cuydado de entender si el Rey n. s. querra favorecer a esta Reyna, pero tras esto muestran que no dexaran por este temor de proseguir sus pretenciones, de las quales dan a entender que en vida de esta Reyna no piensan usar. Podra ser que con esta dilacion y con alguna forma de siguridad la persuaden y assiguren, aunque por lo que della y de otros tengo entendido, por mal que les haya sucedido a los rebeldes en Escocia, no dexara de passar adelante su desino. Mañana se ha dar respuesta al araldo de la Reyna Regenta. Pienso que saran dilaciones y irresoluciones y procurar de averiguar que no es ella la que comiença la guerra sino los Franceses.

La Reyna me ha dicho que Chalonel la ha dado una carta de V. A. y dichole de su parte algunos offrecimientos y cerimonias. Halo agradecido mucho y mandado que yo escriva a V. A. otro tanto de su parte como lo hago.

De Londres, a 7 de Março 1560.

(*Archives de Simancas, Secret. de Estado.* Leg. 814.)

DLXXIV.

L'évêque d'Aquila à l'évêque d'Arras.

(Londres, 7 mars 1560.)

Dépêche de Throckmorton. On cherche à diviser le roi d'Espagne et le roi de France.

Por lo que escrivo a Su Mag^d,[1] vera V. S. lo que aca passa, particularmente. Lo que aqui tengo de dezir es que tengo entendido como despues de haver Fragmarton embiado a dar cuenta a la Reyna de lo que ha passado con el Rey de Francia y con el Cardenal de Lorena, le ha advertido que en ninguna manera crea nada de aquello, porque el sabe que es todo engaño y que el señor de Chantoney gelo ha avisado assi. Pienso que, si no se invencion del mismo Fragmarton, lo deve de ser de algun destos de aqui, que han dado en jamas dezir verdad : pareceles que el ser hombres de negocios consiste en hazerlo assi. Ha me dicho esto..... el qual lo ha entendido de algunos del Consejo. Usan toda diligencia para hazerme sospechosos a Franceses y a ellos. Pienso que les deven de dezir de mi otro tanto. Yo estoy en los terminos que se me ha mandado y no sin pena que nunca pense que era tan gran trabajo el no hazer nada. A V. S. suplico que quien huviere algo de España, me lo mande avisar con el ordinario de Anveres, porque los cartas van a manos del correo mayor de la Reyna, y no querria que un dia les sucediesse desastre. Aquel hombre..... se fue la semana passada a Flandes. Yo holgue dello por quitarme aqui de sospecha : es buena persona y muy buen cristiano, por lo que suplico a V. S. le favorezca.

De Londres, a 7 de Março 1560.

(*Archives de Simancas, Secret. de Estado,* Leg. 814.)

[1] La duchesse de Parme transmettait régulièrement à Philippe II les dépêches de l'évêque d'Aquila, et elle y joignait des réflexions pleines de sagesse. « Pour dire le tout, » écrivait-elle le 6 janvier 1560, « qui seroit asseuré que ny les François passeroyent plus avant que pour s'asseurer de l'Escosse, ny la » reine d'Angleterre venir au-dessus de joindre l'Escosse avec l'Angleterre et que les ungs et les aultres » se consumassent de frais, ce seroit au moins mal; car se porroit-l'on asseurer que les pays de Vostre » Majesté pourroient jouir du bénéfice de la paix. » Mais il y avait de sérieux inconvénients aussi bien à la conquête de l'Écosse par Élisabeth qu'à la conquête de l'Angleterre par la France. Marguerite de Parme était donc d'avis qu'il fallait chercher à éviter la guerre entre l'Angleterre et la France. — « Si » briefvement ce feu d'entre Angleterre et France ne s'estaint, je crains fort qu'il ne s'allume de sorte » que nous nous pourrons chauffer à la flamme d'icelluy, et Dieu doint qu'il n'y ait pis. »

DLXXV.

L'évêque d'Aquila au comte de Feria.

(Londres, 7 mars 1560.)

Exposé de ses embarras financiers. — Il n'augure rien de bon de l'envoi d'un nouvel ambassadeur du roi en Angleterre. — Ce qu'il pense de Robert Dudley. — Entretien avec la reine. Ses propos sur le comte de Feria. — Elle accuse le roi d'Espagne d'être devenu son ennemi depuis qu'il a quitté les Pays-Bas. — Ce qu'elle dit de son emprisonnement sous la reine Marie. — Affaires d'Écosse. — Il confie à Feria son jugement sur ce que le roi aurait dû faire en Angleterre et sur les inconvénients de sa politique. — Disgrâce de Chamberlain. — La reine engage lord Dormer à vendre ses biens en Angleterre. — Il aspire au cardinalat. — Le comte d'Helfenstein a compris l'inutilité de ses démarches.

Estando escriviendo para V. S. anoche, recebi su carta de 24 del passado, a la qual holgara de responder de palabra harto mas que por escrito, pero pues no lo permite el officio embaxadoral; si quiera porque no parezca que no hay negocios havre de contentarme con esto y suplicar a V. S. me perdone si no voy a besarle las manos antes de su partida.

En mis negocios que es lo que primero trata V. S. en su carta, lo que puede decir es que devo tres mill ducados mas de lo que ahora he pagado, que son todos los que S. Mag^d^ me ha embiado, en los quales se ha perdido una buena cantidad porque no se me han embiado aqui sino pagado en Anveres y que haran poco mas que doz mill y settecientos. En lo que he gastado aqui, ha sido en poner casa, que ha sido menester comprarlo todo de nuevo y en festejar gentes que han acudido aqui al Embajador del Emperador, que ha sido seis meses mi huesped, y no podia dexar de darle de comer a el y a estos que le vinian a visitar. Tras esto no hay dia que no me vengan pobres clerigos y estudiantes que los han hechado de sus colegios y beneficios, a pidir limosna, y no puedo, ni quiero dexar de darsela ; y, quando no lo pueda hazer, lo dexare todo de buena gana a quien venga a ver ester lastima y a passar por ella a Rastola dì estotro dia veinte y cinco escudos para vestirse, que esta en un desierto escondido, predicando y haziendo como un Apostol, y cada dia he de cumplir alguna necesidad destas, por lo qual, como digo, me hallo con la deuda que digo de tres mill ducados. El gasto ordinario de mi casa no le hago con menos de cinco mill ducados al año. Su Mag^t^ me manda dar tres mill y mill de pension que son 4 mill : faltaria todavia algo, maxime que pues la pension no me ha dado Su Mag^t^ por merced sino por recompensa de mi obispado. Seria justo que yo no hubiese de gastarla en su servicio, teniendo otras deudas y necessidades

a que acudir en mi casa, para lo qual querria dexarme libre mi abadia en Napoles si pudiese; pero a mas no poder gastarelo todo por no faltar al servicio de Su Mag^t aqui, que va tan mezclado con el de la religion que me obliga a hazerlo. Asi yo pense y asi lo entiendo que el salario de todas estas embaxadas eran diez escudos cada dia; pero, como sean ocho, yo quedo contento y no pretendo que me den mas que a los otros, ni menos tampoco. Lo que querria remediar agora es esto que devo, para lo qual no fueran malos mill escudos que Su Mag^t mando a Erasso que me proveyesse luego en Freselingas, y no quiso hazerlo tanto que son perdidos. No invento yo esto por que su hermano de Antonio de Guzman, que es contador del factor mayor, estava presente, y del lo he yo sabido. Es necessario que yo pague esto luego y que tenga cierta consinacion de lo que se me da, de manera que no sean menester a guardar consultos para tener de comer. Para la paga de lo que devo, yo tengo quatro mill ducados, que Su Mag^t me deve de justicia, los quales fuera razon que el Duque de Alva me negociara, pues el me los dio y torno a quitar. Helo escrito a Su Excelencia algunas vezes, y no me responde. Agora embio a V. S. el memorial para que sea servido de favorecerme a la cobrança dello, pues se me deve y no pido merced en ello. Y porque a Erasso no le parezca que pido mercedes antes de començar a servir, embiare a V. S., quien con salud sea llegado a Spaña, razon de lo que el Rey me deve por los servicios de mi padre que fueron muchos y muy fieles en tiempos que Erasso no era aun engendrado, ni aun su padre casado. Segun entiendo lo que digo que el Rey me deve, son quatro lugares en Calabria muy buenos con quatro cientos ducados de renta en ellos, que fueron tasados entonces en veinte mill ducados y agora valdrian cien mill, por lo que los lugares han crecido. Estos lugares dio a mi padre el Emperador, y despues se perdieron por pleytos que sobre ellos se nos movieron. Su Mag^t es tenido en buena conciencia a la recompensa desto, maxime que nosotros no hemos desmerecido nada tras treinta y seys años de servicios de mi padre. Lo que yo he servido no deve de importar mucho, pues mi capa vale tan poco mas por ello, pero se que ha diez y seys años que Erasso me vio en Trento y en la corte del Emperador y en la del Rey, en los quales he gastado cinquenta mill ducados de mi hazienda y perdido la salud y los años, que, si los gastara en Roma a mis plazeres, pudiera tener a lo menos algunos beneficios, como tiene su hermano de Eraso, sin servir a nadie. Esto lo que passa en mis negocios dicho con mas sentimiento y pena de lo que sufriria escriviendo a V. S., pues soy forçado a defenderme, y a estos menos preçios no se puede tener tanta paciencia como seria razon. Sera V. S. servido de perdonarme y, pues ha de ser juez en esta causa y dezir su parecer al Rey en ello, no es inconveniente que este bien informado y prevenido.

La venida de los personages que Su Mag^t ha de embiar aqui y a Francia, si para en solo venir y hablar, sera no solamente dañosa a los negocios, maxime a los destos catholicos que esperan otra provision bien contraria desta; pero sera vana totalmente porque

llegaran despues de hecho aqui el bien o el mal que se ha de hazer, porque antes de quinze dias saldra de aqui el exercito para invadir las fuerças de Franceses. Pareceme que sera la Reyna forçada a ponerse en esto mas de veras de lo que pensava porque, segun entiendo de Dandolf, que vino anoche de alla, las fuerças de aquellos rebeldes son muy pocas, y el reyno de Escocia no haze ningun movimiento, como la Reyna aqui se havia persuadido: ella esta con harto miedo. Oy pienso hablarle y saber que ha de responder a la requesta del Rey de Francia. Agora era tiempo de hazer de veras lo que se deve; pero, si es asi de derecho que hayamos de encubrir y defender y onrar cosas de la calidad destas, paciencia! Bien se que nunca bolvera la ocasion que agora tenemos y que las voluntades aqui estan todas de nuestra parte y de los mismos hereges hartos. Yo no oso hablar en cosa de este tono porque, pues no soy reboltoso, ni amigo de valentias, no quiero parecerlo.

M. Robert me ha embiado a hablar con M. Sidnei: he le dicho el sueño y la soltura, y aun a la misma Reyna he dado a entender de lo que estoy sentido; apuntome Sidney en que V. S. escriviese con estas licencias a la Reyna. Yo me burle dello y le dixe que no se me acordava deste negocio y que otros eran los que me hacian tener quexa de su cuñado. Es el peor moço que yo he visto en mi vida y mas y mas atraydorado y tras esto non nada valiente, ni animoso. Yo le he asestado toda la artilleria que puedo y a fe que, si tuviesse menos temor de nuestra casa, que yo le hiziesse presto dar que contar a los historiadores, y assi espero que ha de ser ello a la postre y que de donde agora le viene el brio, le vendra su perdition, y V. S. crea que no hay hombre en Inglaterra que no de vozes deziendo que este destruye a la Reyna y al reyno todo con su vanidad. La segunda vez que hable a la Reyna en estas licencias, pase con ellas grandes disputas porque estava menos brava. Dixome que, despues que V. S. havia pasado la mar, se le havia tornado enemigo. Dixele que hiziese su quenta ella y hallaria que, despues de ido V. S. de aqui, le havia dado mucha ocasion de quexarse della, pues, haviendole V. S. dexado encomendada su muger y arrimada aqui a su favor, no solamente no la havia favorecido, ni acariciado, mas havia tratado de avergonçarla y diminuirle su autoridad si gelo consintieran. Respondiome que havia de hazer ella, si havia de ir a buscar a la señora, que asi llama a mi señora la Condesa. Dixele que, aunque lo hiziera Su Mag^t^, no perderia por ello el reyno, pero que con menos nos contentaremos. En fin es competencia y passioncillas fomentadas de las chismerias deste vellaquillo. Al ultimo me dixo que V. S. iria agora a Spaña a ser *omnia in omnibus*. Dixele que lo que V. S. era en España nunca dexaria de serlo y que, sino fuere *omnia in omnibus*, tendria menos ocasion de poder hazer a ella algun servicio de los que otras vezes le ha hecho, de los quales Su Mag^t^ devra acordarse y mostrarse mas grata. Amohinase mucho de que se le acuerde que tenga obligacion a nadie. A este proposito ha querido embiar a Su Mag^t^ una carta de la Reyna al Emperador en que dize que la Reyna Maria la tuvo en prisiones y en grandes

calamidades, solamente porque no queria casarse, porque vean alla quan facilmente inventa esta señora en cosas de tanta importancia, no sin tacha y macula de la autoridad del Rey nuestro señor, que parece que a lo menos consentia en esta carcel tan injusta, siendo marido de la Reyna y siendo su deudo, con quien ella dize que la Reyna Maria la queria casar.

Haviendo escrito hasta aqui, fuy a hablar a la Reyna, la qual me ha tratado como a un perro en todo quanto sus fuerças y jurisdiccion se estiende, porque el joven deve de haver dado quexa de lo que con su cuñado le embie a dezir tres dias ha. Yo he passado por todo riendome siempre y preguntandole de que estava tan melancolica. En fin, passados los primeros recibimientos, llegamos a los negocios, los quales van de manera que yo no se como podra dexar de perderse, sino se concierta con Franceses, y, si se concierta tampoco, veo que salga de aprieto. Al Rey nuestro señor escrive lo que V. S. vera por la copia que embio a Madama. El caso es que los rebeldes han llevado estos dias en la cabeça, y, en lugar de crecer, su parte se disminuye cada dia, y estos aqui ni osan bien favorecer a gente tan perdida como estan aquellos, ni bien osan desampararlos porque se veen perdidos en dexandoles a Franceses allavar y proveer lo de Escocia, y querrian la paz y no hallan el camino de hazerla, ni con seguridad, ni con honra, tras haver gastado algunas libras en la fiesta. Al ultimo yo creo que ni han de saberse concertar con Franceses, ni podran echarlos como pensavan, y que ellos en este medio se avituallaran y proveeran de dinero, el qual les haze gran falta en Escocia, porque, si la Reyna Regenta tuviese recaudo, havria ya levantado un gran golpe de Escoces que estan neutrales y esperan esto solamente para declararse por Franceses, y como esto tengan no que dar a rebelde, ni hombre que no venga a obediencia, maxime haviendoles el Rey ofrecido perdon general, y assi querra Dios que estos se hallan embaraçados y perdidos y sin resolucion. Lo que desto se seguira, Dios lo sabe y nosotros lo veremos y no me parece que estan estos de Guisa tan satisfechos de la paz que el Condestable hizo, que no hable aqui este su Embaxador mas desembueltamente de lo que yo creyera, porque es cierto que ha tratado dello y querido dar a entender que por temor de nadie no dexaran de proseguir su derecho y hazer sus empresas y que la paz la hizieron hombres que estavan prisioneros y otras cosas tanto mas sospechosas, quanto este llega agora de nuevo con las instruciones en la bocca. A mi me dixo anoche que se apeo a visitarme, que havia hallado a los del Consejo mas modestos que estos otros dias. Yo lo creo porque tambien halle yo a la Reyna muy triste y pensativa. Dixome el Embaxador de Francia que el perderia una mano sino se casava con el Archiduque, porque la necessidad pura la forçaria a hazerlo y que al Rey su señor no le pesaria della, no obstante que, si ella moria sin hijos, la Reyna su ama no dexaria de seguir su derecho a la sucession deste reyno. Yo le dixe que, pues todos eran moços, no havia para que disputar de lo que ha de ser despues de sus dias. La summa es, señor, que, si el Rey nuestro señor se olvida algo mas

de lo que hasta aqui, este reyno sera de Franceses como el de Escocia, y sera menester hazer entonces lo que agora no querremos, y si el Rey quiere atender a esto, con hazer mucho servicio a Dios y honra a si mismo, lo pondra todo en muy buen cobro, ya que no quiera meterlo en su casa, loqual no se podria hazer sin nuevas guerras; pero ponerlo en çobro, metiendo aqui un Rey de su mano o de su casa o natural como mejor le pareciere, puede lo hazer tan siguramente, como haze agora el sustentar a esto, y aun mucho mas porque desta no se puede Su Mag^t^ fiar, ni ella esta tan sigura en el reyno que no se haya de temer cada dia de verla perdida, y al que Su Mag^t^ metiese aqui, tendriale obligado y assigurado y bien quisto de sus vasallos, lo que no esta. Dexo aparte lo de la religion y de la onra y autoridad que cierto esta señora nos la trata mal, y dexo aparte el peligro que essos estados tienen de la vezindad de estos hereges, lo qual todo esta tan entendido que no ha menester discursos. Lo que agora digo yo de nuevo, es que, sino se resuelve Su Mag^t^ presto, se seguira una destas dos derivativas que he dicho, y sera que el reyno le tomaran Franceses, o, si queremos responder por el, havremos de tomar las armas ni mas ni menos y defender la mas vergonçosa e injusta causa que un Principe cristiano puede defender, que tal sera el querer defender a esta muger contra Dios y contra justicia y contra la voluntad de todos los del reyno tanto cattolicos como hereges y contra el bien publico del. No se a que proposito he entrado en este discurso con V. S., aquien se que no son menester espuelas en esta materia, ni le puedo dezir cosa nueva, pero en fin, como no oso boquear esto con nadie, no sera impertiniente escrivirlo una vez a V. S., aquien suplico mande rasgar estas cartas.

A Leonardo Chamerlan ha quitado la Reyna el govierno de Harnozen y el del condado de Oxonia : esta desperado, y pareceme que buelve el rostro a Franceses de que ve que a nosotros no se nos da nada destas cosas.

A su padre de mi señora la Condesa dize la Reyna que, si con ocasion pudiere hazerlo, le ha de quitar quanto tiene. Ella me ha dicho que el le ha suplicado que no de licencia a su madre para yr a España; no se si lo crea.

La residencia de V. S. en Corte me ha alegrado tanto que casi he reçucitado con ella y pienso que no me ha de acabar de matar Erasso, para salir de sus manos querria (*si fas est dicere*) que, haviendo de embiar Su Mag^d^ a Roma algunos Cardenales, fuese yo nombrado entrellos, que por ventura alla no parecera mucho disparate si a los negocios de Su Mag^d^ le vendria daño dello. Atrevome a dezirle a V. S. solo porque se que me perdonara todas mis flaquezas. Esta lo es cierto, pero de tal manera que no me despierta este cuydado, ny pienso que le estaria al Rey tan mal que gelo deva yo de suplicar, ni hazer muchas diligenzias por ello.

De la mejoria de los negocios del Arçobispo estoy contentissimo. Al padre confesor hecho he mi enemigo con escrevirle quan gran escandalo havia dado a este reyno

su prision y la de fray Juan. Tambien le embie las cartas que sobre ello me escrivian llorando en que los llamavan apostoles de Inglaterra. En fin Su Paternidad no me ha querido escrivir mas, no se si havra tenido algun otro impedimento y yo juzgo temerariamente.

Yo me guardado de dar pareceres en mis cartas a la que creo harto, y, sy algo he apuntado, es porque querria mostrar el camino a los que estan lexos; pues, yo estando cerca soy obligado a verlo mejor y aun a no callarlo, pues si por falta de dezir lo que me pareze, se hiziese una pretension impertinente, como es posible por falta de entender, el caso seria a mi cargo. Pero, si esta ha parezido demasiado, yo lo dexare del todo y seguire la istoria solamente, como agora hago. A V. S. beso humilmente las manos por el aviso.

Estanle ha hecho lo que aca se usa y no valoria menos en palacio por ello, porque tan ruines baruas tiene otri, como Guillermo y con todo esto halla quien le quiera, hame dicho un hermano de Mastres Stredelig que han sido vistos aqui ella y el, al qual el verano passado estime yo por hazer una burla fresada en esta materia, sino lo estorvaran las ordenes, como lo sabe don Francisco de Monroy.

Miladi haze muy bien de no venir aca porque, llegada que fuesse, daria quanto tiene por verse fuera de lo que aqui se espera, y en verdad que hay personas que darian la metad de sus haziendas por tener segura la otra metad, tanta es la perdicion que temen que ha de venir por ellos.

El conde de Helfenstayn yra oy a despedir la platica del casamiento, visto que le burlavan agora de nuevo a el major que a mi. Si yo tuviera voto el primer dia que se hablo, le hubiera dicho esto que agora le dize y partidose el dia siguiente. Pero el Emperador ni bien quiera, ny disquiera este negocio, y asi toma una via media de mandar quedar aqui el Conde, que es hazer bueno el juego a la Reyna y destruyr a estos catholicos que estan esperando siempre la conclusion de este casamiento.

De Londres, a vij de Março 1560.

(*Archives de Simancas, Secret. de Estado,* Leg. 813.)

DLXXVI.

John Leigh à la reine d'Angleterre.

(ANVERS, 8 MARS 1560.)

Honneurs rendus à Bruxelles par la duchesse de Parme au comte de Feria, qui était, avec le prince d'Orange, son principal appui. — Dans les Pays-Bas on n'oublie pas l'illégitimité de sa naissance, et l'on préférerait la duchesse de Lorraine qui aime aussi beaucoup le prince d'Orange. — On parle aussi du prince d'Espagne comme devant prendre le gouvernement des Pays-Bas. — Affaires diverses. — Ces communications doivent rester secrètes.

By thys I desyer Yowar Hyghnes to imput the slacknes off my wrytyng syns the xu off July last tyll this present only for lack off mater worth the wrytyng unto Yowar Magyste, and now Yowar Heghnes shall understond that thys I horsty I wase desyryd by the Contes de Ferya to com to her to Malyns, wher she was acompinid wythe the Contys off Hostrat and dyvers other ladys and gentyl women off the town, whych were so rychly aparylyd and off so good behavyer that I have syne non pas them. Apon Ashe-Wensday, the Count de Ferya and she removyd to Brusels to tak ther leve off the Regent, now at hys goyng in to Spayn; hys hone company were above a hundyryd hors, and wythowt the town off Brusels a great dystans he was met wyth above ij hundyryd hors, wher was the Byshop off Arras and dyvers other off the Consell and all the nobelyte off the Court. At hys aryvall ther the Regent met hym at the Hall door, wythe such grytyng and salutasyons I asseur Yowar Hyghnes as to my judgement ther can be no more sayd, in the Italyan tong. Then she acompined them to ther lodyng, whych was very sumtyously, aparylyde and that nyght suppd wyth them and tyl Sonday foloyng that thaye removyd to a logyng in the Park preparyd for them, wher th'Emperor lay much and lykewayes Kyng Phylyp; thay dynyd and suppd contenewaly wyth the Regent and hyt semyd to her the rest off the daye and most part off the nyght to lytyll tyme to entertayn the Contys and Don Loreno her son, and all thys, I perceve, prosydythe for that the Count de Ferya was only the prefarer off her regement, wherin she ys gretly myslykyd of all the Estate off thys contry, for they be desyrus to have the Dutches off Lorreyn. Off her selff she can doe nothyng, but wyth the consent off the Prynse off Orange, the Count d'Egmount an the Byshop off Arras. Apon the report of thoes that be credabyll, I told the Contys de Ferya I herd ther was gret affecsyon betewyxt the Prynse of Orange and the Regent and that hyt was a comun talk in the Cowrt. She sayd hyt sprang but only for envy that thay had of her place and that dyvers ladys told her that, thowghe she were th'Emperors dowghter, yet was she but a bastard, wher-

fore she was far unmeyte to suply that plase, and she told me that the Dowtches off Lorreyn had such affecsyon to the Prynse off Orange that, when he showld have maryd her dowghter, she sayd she was more metir for hym her selffe. Ther ys gret talk in the Court now that the Prynse off Spayn shall be her thys sommer and shall have the government off thys contry as the Regent hath now. I perceve the Count de Ferya takyth gret unkyendnes that Yowar Hyghnes denyed hym lysans for a longer tyme for the Lady Dormers taryng here and for Clarensyus goyng into Spayn; he sayd the cawse, as he herd saye, was for that hyt was informyd Yowar Hyghenes he showld mysreport yow and to that he sayd hys doyngs dothe apere to the contrery, for he hath by all menys procuryd that yow should have maryd Kyng Phylyp or els th'arsduk off Awstrya on off th'Emperors sons. He understondythe Yowar Hyghenes hopythe to have gret ayd off the Duke off Holst for yowar prosydyngs in Scotland, whoe, he sayth, hathe a great pensyon off Kyng Phylyp and dyd conevinant wyth hym now in hys last wars to have browght hym ij thowsand sodyars, but to the feld he browght but fye hunderyd. Also hyt hys informyd hym that Yowar Hyghnes hath sent my Lord Montygew into Spayn to complayn off the Regent here and off hymselffe for the uncortys usyng off Yowar Hyghnes in dyvers off yowar affers here; he told also a frynd off myne that th'Emperor sendyth for hys Imbassador that now ys wyth Yowar Hyghnes and that he ys assuryd Kyng Phylyp wyll wythdraw hys good wyll and fryndshyp, whych allwaye he hath born yow hetherto. Some other off gret atorite dothe saye yow have so long run off the brydyl that by fors now yow must be stayd and the soner, for that yow wyll have nether amyte, nor alyans wyth no forayn Prynse. In my last leters, as beforesayd, I wryt to Yowar Hyghnes that Goldwell whych was Byshop off Sayn, has take then hys jornay to Rome, but he fell syk by the waye and retornyd agayn to Loveyn, wher he laye thys wynter and off lat cam to thys town to provyd hym off all thynges nessysary for the vyage, and now ys gon thether, and Hary Pynnyes hath promysyd hym to fynd the menys he shall be made cardynall at hys aryvall ther, and nothyng I have wrytyn herin to Yowar Hyghnes but that I have syne or herd my selffe or els off them that be to be credyt, requyryng Yowar Hyghnes thys myght be kept as secryt as as myght be, so that allwayes I myght have credyt to understond to wryt yow maters off more importans. And now I most humbly thank Yowar Hyghnes for the good opynyon I perceve by Syr Thomas yowar goodnes dothe contenew in towart me, wherfor yow shall be most assuryd that at all tymes I wyll extyme the los off my lyffe to be nothyng, whyrin hyt myght be spent in yowar servys, and to lak off other ocorens worthe the wrytyng to Yowar Magyste, I sayes for thys tyme.

From Andwarpe, the viij off Marche.

JOHN LEGH.

(*Record office. Foreign papers. Queen Elizabeth, Calendar*, t. II, n° 838.)

DLXXVII.

Gresham à Cecil.

(ANVERS, 8 MARS 1560.)

Longs détails sur ses opérations financières à Anvers. — Il a relevé le crédit de la reine et peut se vanter d'avoir accaparé tout l'or et tout l'argent. On ne pourrait pas trouver à la Bourse d'Anvers un denier hors de ses mains. — Il croit que les soldats espagnols s'embarqueront pour l'Espagne. — Armements en Allemagne. — Bruit de la mort du Pape.

Right Honnorable Sir, aftyr my most humble comendations. It maye licke yow to undyrstonde that bye my letter of the iijth of this present I sertyfyed yow of my aryvall here and of the great scarssite of monny that ys now in thys playsse of Andwerpe, as allso of the greate breute that rowens apon me amonges the marchauntes and the commens of this towen that I will robe them of all there fynne golde and fynne silver, bye the reassone whereof I will insewre yow I am hallfe affrayde to goe abrode, but onely at the oweres of the bursse tyme. And for that I doo right well knowe yow are very dessirus to undyrstond how the Q. Ma^{te} affaires passythe, it maye pleasse yow to be advertissed that sens my commyng I have delyverid bye exchange to sonedrye perssones abowght the some of xxiij mth ^{li} Flemyshe, as bye the perticular note here inclossid to yow shall apere, as allso I have bowght ij mth marckes waighte of fynne silver at xlvij^{s} the marcke, and there goythe viij onz too every marcke, wyche amownth to the some of iiij mth vijc^{li}. wyche ys aftyr the rate of xxij^{s} d. the pownd, reconyng every onz of fynne silver at v s. iiij d. ster. the onz. More I have bowght xij^{c} ^{li} in crowens, so that wythe the monny I browght ovyr with me and maid ovyr by exchange at my last commyng home, wyche amownntid to x mth iij^{c} ^{li} and with the mth xl^{li} paid by warraunt to Mr Bashe and other, I have paid and disbourssid for Her M^{te} behowffe the some of xl mth ^{li} Flemyshe, wyche, I will insewre yow, haythe not a littill relyvid this bursse of Andwerpe. And for seing they myschiff that myght follow of this bissones, conssidring the great scarssite of monny that ys here at this present and the great rewmors that ys daylly repporttyd apon me for the conveying of there treassor, as licke wysse I am creadable informyd that they marchaunts Spaynyardes and Ittalliones dothe prettend to pute a supplicacion upe to the Regent agaynst me, and seing how reddy they Regent and the Corte ys to stey all the Quenes M^{te} procedings, I have thowght it not best to steye our marchaunts anny longger ffrom there barggayne, so that I have assynnyd them ovyr to the Tuckre and others for the most parte af all there somes to see and yff they can recountter one wythe another for the inlargynge of the bursse,

as lickewisse I have gevin a great warnyng to all our marchaunts to beware how the doo rowen apon bying of golde and silver, lyst the Margrave vissit them, ffor the have goen so openly and so unediscreatlye to worcke that there procedinges ys to moche spocken of in every mannes mowthe, so that, S^r, I will stey till this brewte and payement be past for sendding a waye of anny of they Q. Ma^te bollione or gold, conssidering what a fferdell the Q. Ma^te ys here at, ffor the marchaunts being ones paid the lxvij m^th li, I have paid j c. viij m^th li, as lickewysse Allexander Bardencye, Florentyne, of whome I tocke upe iiij^th li, dothe secke all the meynnes he can to breacke the barggayen, saying that thosse men that owythe hym the monny, ys not able to paye hym by the reassone of this great scarssite. I have maid hym playne answhere I will have my barggaien or elles I will daye hym to the right by justice, wyche must be dowen for they pressedent sacke, what so ever it shulld costes the Quenes Ma^te. Nevertheles I will prolong the doing thereof till I have the commandement of the Quenes Ma^te so to do.

As lickewysse, where as yow have maid the Quenes bonde in the name of Nycholas Johnsson to be paid at vj monthes xxvij m^th viij^c xxx ffl, the said bowndes must be new maid agayen, and in the name of Albright Johnsson to paye the xxvij^th of Janyrie a^o 1560, being xij monthes amownnting to the some of xxix m^th viij^c floriins, wyche bondes it may pleasse yow to send me by the next, for that I have ressevid the monny and have left the other bowndes wythe hym, and I am bownde lickewysse wythe in xx dayes to delivrer him the other to paye at xij monthes, etc. Allso here wythe I doo send yow the bowndes of Gorge Spanegenberger, of lxxij m^th viij^c xxiiij florrins, payable the last of February last past, for the wyche it maye pleasse yow to delyver to my factor Richard Candiller the Lordes acquyttans of they ressat thereof for my discharge, etc. As this daye I have resyvid the Q. M^tie warraunt for the remytting of Here Hightnes monny bye exchange, wyche she haythe remyttyd holly to my discressione, I trust it shall apere to Her Matie that I have hosband the matter to Her Hightnes great honnor and proffit, for that I have done nowen above xxij s. iij d., iiij d., v d. and vj d. ussans. The exchange being soddenly ryssen apon the assynacione gevin to our marchaunts to xxij s. ix d. usans, and licke to rysse to xxiij s. iiij d. and at London, ere all this monny be paid, to xxiiij s. and uppeward, wyche dowghtles Mr Secretarye wolle prove the benefyciall matter to the Q. Matie and to the welthe of our realleme, as the licke cannot be devissyd; ffor, as the exchange dowthe eate owght all prinssis and imperers there dominyons, so it ys the proffytablest thinge and restores all Prinssis and there domynyons with treassor and good cheape commodites, wher in of late yow have had suffycyent proofe and experyence; ffor, sens the Q. Ma^te came to the crowen have I not rayssayd the exchange in London from xxj s. vj d. to xxij s. iiij d. by onely ffynne practisse and secressye, wherby we doo robe all Cristendome of there fynne

gold and ffynne silver, and now still remaynes in the realme, wyche thinge haythe bynne onely dowen bye credit in tacking upe monny in a strange conetrey apon interest, wyche lickewisse serves the Quenes Ma^te^ torne for a tyme. As allso, when the tyme of payement commes the interest and the acceping of the monny stondes Here Hightnes in notinge, ffor that it ys savyd in the rayssing and done by the exchange. And ffynnally therebye Her Hightnes honnor and credit ys so augmenttyd in all parttes in Cristendome that no King and Prynce ys the licke. As allso wythe this practisse (and wythe there owen monny) here ys not a penny to be had content apon this bursse but at my handes, wyche here writtin to yow ys more honor and repeutaciones to the Quenes Ma^te^ then the vallew of the monny that Here Hightnes dothe owe apon this bursse, ffor I have tawght all the wyssys and the graves marchaunts a scholle point, and so they let not to saye, for wythe this practisse I have allterid the exchanggis thorrow all Cristendome. Wyche ys the greattist comeffort unto me, considering it redowens so moche to the Q. Ma^te^ honnor and credite and to the inrychinge of my natyve countrey that ever came unto me, wythe moche more matter of importances I cold uppon unto yow, putting my holle trust in God and yow for the declaracion here of to the Q. Ma^te^, wher in I doo nott dowght but that Here Hightnes welle have a conssideracione of my servyze, as there unto appertenythe, to the wyche I reffer me.

As for occorraunts here ys nowen worthe of writting but that the shipes in Zellande lye a ryggyng as ffast as maye he devyssyd, and, as yet there ys no monyssione in them, dowghting not but to send yow ffrom tyme to tyme a perffet advertissement of all there fornyteur. And as I can bye no meynnes understond but that the 5000^m^ Spaynyards shall be imbarcquyd for Spayen, but it ys good to dowght the worst. Assewring yow the Q. Ma^te^ procidinges and ye of here most honnorable Conssaylle ys here marvellus well lickyd of all nacions (for the practisse for Scoteland). And the let not to saye oppenly the Q. Ma^te^ coulde never have spyed soche a tyme agaynst the Frenche King be the reassone of his great povertte and no leasse of credit. And that monny Her Hightnes spendes in this quarell, ys well spent. Trusting that Here Hightnes wolle trust to no fayre wordes, nor promises the Frenche kinge shall macke unto here in this his mysserye, ffor that here now a ys contteyd no boddy of powre, wyche for my parte I pray God longe to contynew, etc.

The Prinssis of Germanny dothe gether upe all the horsse men and fote men the can come bye, to what powrpos it ys not yet here knowen. As this daye my ffrinde Sr John Aleye came unto me and infformyd me that the Conttey de Feria hadd undyrstonding that I was come to Andwarpe and that I had letters from the Q. Ma^te^ to my old Lady Dormer and to M^tres^ Clarencious to macke there repayre home, wyche he tooke marvously unckindly. To whome I declaryd I hade no soche letters, nor I knowe nothinge thercof, persseving bye Mr Lay that the Quenes M^te^ shulld moche grattifye

the Conte de Ferria in graunting them lyssens for there abowde here, most humble beseeching yow, yf it pleasse the Quenes M^te^ to graunte, that I maye have the delyvering of it to the Conte, for that it wolle be hightlye excepttid as I am infformyd by Sr John Aley, whome ussyd me allwayes verry curtesly, when so ever I have hade anny thinge here to doo. Veryly yow shulld do well to perssuad the Q. Ma^te^ unto it, yff Here Hightnes dowthe macke anny staye at it.

I have ressevid your of the last of February and according to your letter I have writtin to Mr Bryckendyne as towching Frederyck Spedt the Coronell as allso of Coronell Langar. Other I have not to molest you wythe all, but that the partteys doing here daylly in the shipping of the corin powder, wyche cannot be to secreatly kept at home. As allso it maye pleasse yow to send me the sertyffycat for the iijc m^th^ waight of coppar. Trusting by this tyme yow have holpen me to the jclxvj^li^ xiij s. iiij d. paid to Sr Nycholas Trockemorton or ells a warraunt to pay my sellffe. As allso to the lxvj^li^ xiij s. iiij d. paid to Capitayne Dryver for the vittalling of the Quenes Ma^te^ shipes in Zelland.

From Andwerpe, the viij^th^ of Marche a° 1559.

Sr John Ley haythe dessiryd me to conveye this letter to the Quenes M^te^, wyche it maye pleasse yow to see delyverid.

Lickewysse here ys newes that the Pope shulld be depparttyd, and some saye with a boccado, aftyr the olde fashone, with poyssenyng.

(*Record office. Foreign papers. Queen Elizabeth, Calendar*, t. II, n° 575.)

DLXXVIII.

Emprunts de la reine d'Angleterre aux Pays-Bas.

(8 MARS 1560.)

Sommes levées et dues à Anvers.

(*Record office. Foreign papers. Queen Elizabeth, Cal.* t. II, n°s 842 et 843.)

DLXXIX.

L'évêque d'Aquila à la duchesse de Parme.

(Londres, 9 mars 1560.)

Il a chargé le docteur Tornero d'exposer de vive voix ce qui se passe en Angleterre.

Dos dias ha que escrivi a V. A. con un correo proprio llamado Pedro. Agora me ha parecido de embiar al Dotor Juan Tornero para que de palabra diga a V. A. todo lo que aqui passa, que lo podra hazer muy bien por estar tan informado dello como yo mismo. V. A. sera servida de oirle y darle entero credito a todo lo que de mi parte le dixere. N. S. vida y estado de V. A., etc.

De Londres, a 9 de Março 1560.

(*Archives de Simancas, Secret. de Estado,* Leg. 814.)

DLXXX.

L'évêque d'Aquila à l'évêque d'Arras.

(Londres, 9 mars 1560.)

Même objet. — Éloge du docteur Tornero.

Dos dias ha escrevi a V. S., remitiendome a la carta que escrevi a Su Mag^d^, por loqual entendera V. S. todo lo que aqui passa. Despues me ha nacido un poco de escrupulo sobre cierto negocio, y me ha parecido embiar el Dotor Juan Tornero a dar quenta del y de los demas de aqui a Su Alteza y a V. S., haviendo en ellos algunos particulares de los quales el dicho dotor esta muy informado, en los quales yo no me puedo assi bien satisffazer escriviendolos. Sera servido V. S. de darle entero credito en todo lo que de mi parte le dixere. El dotor es hombre muy honrado y docto y conoçido mio de muchos años, por lo qual me ayudo del en los negocios con mucha seguridad y provecho, por lo qual y por ser cosa mia que soy de V. S. cierto sera recebido de V. S. favorablemente, cuya muy Ill^e^ y R^ma^ persona, etc.

De Londres, a IX de Março 1560.

(*Archives de Simancas, Secret. de Estado,* Leg. 814.)

DLXXXI.

L'évêque d'Aquila au comte de Feria[1].

(Londres, 9 mars 1560.)

Même objet. — Il envoie un mémoire destiné au roi.

Ilustrissimo Señor. Dos dias ha escrivi a V. S. bien largo y dixe que le enviava un memorial para Su Magestad en que le suplicava me mandase pagar cierta cantidad de dinero que me deve, con otros embarazos; se me olvido de enviar el memorial, hame parecido embiarle agora con el dottor Juan Tornero. Para el de mi parte beso las manos a V. S. y le informe de lo que en mis negocios se me ofrece y en los de Su Magestad, a quien principalmente de los quales esta tambien informado como lo estoy yo mismo, que, por ser hombre muy honrado y conocido de muchos años, gelos he comunicado y me he ayudado de la que siempre sera V. S. servido de darle credito entero en todo lo que de mi parte le dixere, que sera harto si lo refiere todo. Nuestro-Señor, etc.

De Londres, IX de Marzo 1560.

(*Archives de Simancas, Secret. de Estado*, Leg. 813.)

DLXXXII.

Mémoire présenté par le docteur Tornero à la duchesse de Parme.

(Bruxelles, 15 mars 1560.)

Les Irlandais veulent appeler le roi de France. — La reine d'Angleterre ne dispose que de huit mille soldats et ne peut guère être secourue par les Écossais. — La reine se méfie du duc de Norfolk parce qu'elle connaît l'influence qu'il exerce. — La reine a paru voir avec regret que l'Empereur a rompu la négociation et que l'archiduc ne s'est pas rendu en Angleterre. — Le fils de lady Lennox est celui que l'on considère comme l'héritier de la reine et qu'on serait fort enclin à proclamer roi. Il est à craindre que les Français ne le retiennent en leur pouvoir ou que la reine ne s'assure de sa personne. — La reine est inquiète au sujet de la détermination que prendra le roi d'Espagne.

Lo que el obispo Alvaro de la Quadra, Embaxador de Su Mag^d^ en Yngalaterra, me ha mandado referir a la Serenisima Señora Madama la Duquesa de Parma, es que, despues

[1] Le comte de Feria quitta peu après les Pays-Bas pour se rendre en Espagne. Nous ne reproduirons pas la suite de sa correspondance avec l'évêque d'Aquila.

de la ultima que escrivio a Su Alteza a vij del presente, ha entendido de un Yngles catholico, que suele avisarle de cosas que ha hallado siempre may ciertas, que Yrlandeses tratan de dar aquella ysla al Rey de Francia, y, aunque no le ha parecido hazer otra diligencia para saber alguna particularidad deste negocio, entiende que Franceses, por convenirles mucho para lo de Escocia, no dexavan de procurarlo, pasando adelante la guerra, que ha entendido de persona con quien algunos han tratado de los terminos en que se hallan.

Que la Reyna no tiene en orden mas de ocho mil infantes, y la causa desto es que de la gente de aquellos confines, de quien se podria servir a poca costa y con poco descomodo de los pueblos, no se fia por ser catholicos, y otros de quien confiaria no puede embiarlos por el mucho gasto y discomodo que en ello havria, y la Congregacion de los rebeldes y hereges de Escocia no puede dar mas que cinco mil hombres pagados solamente por veynte dias, quando se hubiese de hazer prueva de echar a los Franceses de las fuerças que tienen, y de estos soldados Escoceses solamente los dos mil se havrian de juntar con los Ingleses, los otros tres mil servirian a estar en las tierras vezinas donde el campo se hallase por seguridad del, no tiniendo los de la Congregacion hasta ahora provincia ninguna de Escocia a su devocion mas de la de Fifa con algunas tierras de poca importancia en otros lugares, y, pasado este tiempo, podrian quedar hasta dos mil Escoceses con los Ingleses, pagandolos la Reyna, y que el capitan Randolfo vee tan mal ordenadas las cosas que es de opinion que no podran Ingleses salir, como pensavan, deste negocio, y le pesa mucho de hallarse en el.

Que la Reina esta con gran sospecha del Duque de Norfolk y le pesa de haverle dado el cargo, por que conoce que tiene adherencia de muchos principales y las voluntades de los soldados que hay en el reyno, y el Duque no esta con menos recelo de que se tenga de el esta opinion.

Que Ingleses ponen en orden otras 21 naos, las quales tienen ya panatica, carne y cervesa, y no falta, sino la gente, la qual esta ya escrita, aunque no junta.

Que haviendo dado el Conde de Helfestayn a la Reyna la carta que el Emperator le ha escrito en respuesta de la que llevo Preyner y entendiendo ella que de aqui adelante no se trataria en el negocio de su casamiento como hasta aqui, ha mostrado desplazerle y quexadose de que el Emperador no quiera embiar al Archiduque y que muchos son de opinion que ella lo desee de veras, conociendo su necesidad, y que, aunque ahora viniese a algun concierto con Franceses, esto no la aseguraria, sino que seria menester pensar como se ha de defender adelante. Pero el Embaxador tiene entendido que su intencion es muy diversa, y ultra desto sabe que Sicel ha dicho que por la diversidad de la religion la Reyna jamas se contentara del casamiento del Archiduque, y M. Pagete siente assi mismo que la Reyna, con los que tiene cabe, si estan tan obstinados en su religion que, aunque vea que le importe mas que cosa del mundo para la seguridad de su reyno y por esta causa parezca que lo desseen, nunca vendran in ello.

Que en aquel regno se dessea tanto tener por rey al hijo de Miladi Margarita Lines, de quien tiene escrito, que no solamente, muriendo la Reyna sin hijos, se cree que concurrian en el las voluntades de todos, pero ha entendido que hay algunos señores catholicos que con qualquiera ocasion le alçarian por rey con la adherencia de todas las provincias y pueblos de catholicos de quien son muy ciertos, y en qualquier suceso Ingleses no admitiran mas muger al reyno por el peligro que tienen de estrangeros, por lo qual en general este plazeria a todos, señaladamente siendo el derecho que tiene al reyno el mejor de todos los que le pretenden, pero que Franceses se cree que negocien de haverlo en su poder, y podria ser que lo huviessen puesto o que, tiniendo la Reyna noticia dello, se assegura de su persona.

Que la Reyna muestra estar con alguna duda de lo que Su Mag^d^ sera servido determinar de hazer, entendiendo que la guerra passe adelante, a la qual y a los suyos el Embaxador ha siempre dado los recuerdos y amonestaciones que le ha parecido convenir, sin que pudiessen ofenderse, y lo mismo ha hecho con los Franceses que alli estan, aunque de tal manera que no por ello dexasen la duda que tambien ellos muestran tener, lo qual todo el Embaxador me ha mandado referir a Su Alteza y suplicarle sea servida embiarle a mandar lo que conforme al estado de las cosas le pareciere que mas convenga al servicio de Su Mag^d^, como lo he hecho y por mandado de Su Alteza dado de todo ello la presente memoria.

En Bruxelas, a xv de Março 1560.

(*Archives de Simancas, Secr. de Estado.* Leg. 813 et 814.)

DLXXXIII.

La duchesse de Parme à l'évêque d'Aquila.

(Bruxelles, 18 mars 1560.)

Absence d'instructions du roi. — Craintes que lui inspire ce qui se passe en Angleterre. — Elle a envoyé au roi le mémoire de Tornero.

Nous avons receu vos lettres des xxvij^e^ de décembre, xve de janvier, iij^e^, vij^e^ et ixe de febvrier et vij^e^ de ce mois, et, pour y respondre, nous ne povons sinon louer grandement la prudence et dextérité dont usez en tout ce que concerne vostre charge, et nous est plaisir veoir que si destrement vous y ayez suyvie l'intention de Sa Majesté, telle que vous avez cogneu par ses lettres et les advertissemens continués que vous avez donné

pour informer de temps à aultre de tout ce que passe pardelà. Et n'avons failly de donner les mesmes advertissemens à Sa Majesté et de, au plustost qu'il nous a esté possible, faire tousjours passer vers elle vos lettres, sollicitant et stimulant icelle pour, en ce que concerne les affaires d'entre France et Angleterre, prendre quelque bonne et briefve résolution. Et suyvant l'espoir que Sa Majesté nous a donné par ce que icelle nous a escript, nous tenons pour certain qu'il ne tardera que de brief vous n'ayés sa résolution. Et jusques à ce que icelle viengne, puisque en cecy que concerne Angleterre nous n'avons eu aultre esclarcissement de sa volenté que celle que nous avons prins de la lettre que Sa Majesté nous a escript, laquelle nous vous avons envoyé, nous ne vous y sçarions dire davantage que préalablement n'ayons de Sa Majesté nouvelles, sinon que vous regardez de continuer les mesmes termes que depuis ladicte réception jusques à oyres vous avez tenu sans vous esloigner de ce que par icelle vous avez cognu de sa volenté. Et certes les termes dont ont usé là, sont tels que ne sçavons que dire pour y veoir tousjours tant de changement, sinon que craignons fort que la Royne ne se mecte et nous aussy en peine, et que quant l'argent qu'elle a fait lever en Anvers, sera consumé, que ne pourra durer longuement selon les frais que présentement elle soubstient, elle ne se treuve en très-grande peine et considéré que, pendant qu'elle fait si excessive despense, du costel de France il s'en face bien peu. Vous avez entendu la résolution que l'Empereur a prins de rompre pour maintenir la practique du mariaige, et pense bien, comme vos lettres contiègnent, cela luy donnera du commencement quelque facherie, et mesmes que sur ce fondement elle n'aura plus moyen abreuver et entretenir ses subjects, et ne peult estre que de brief vous n'appercevrez si celle délibération prinse par sadite Majeste Impériale est à propos ou non, et, selon que l'on en verra, l'on pourra prendre advis, et à ceste cause vous prie que continuez le plus diligemment qu'il sera possible m'advertir, quant il vous semblera il y aura chose qui le mérite.

Nous avons ouy celuy que vous avez envoyé, le docteur Jehan Tornero, auquel nous avons icy fait mectre par escript sa relation pour icelle envoyer à Sa Majesté [1]. Asseurez-vous que incontinent que, nous aurons de delà nouvelles que, nous semble, puissent donner esclarcissement de la volenté de Sa Majesté, que ne desfauldrons de la vous faire entendre.

De Bruxelles, le xviij^e jour de mars 1559.

(*Archives de Simancas, Secret. de Estado.* Leg. 518.)

[1] Le 17 mars, la duchesse de Parme mande au roi que le docteur Tornero a été chargé de lui déclarer de bouche ce que l'on n'osait confier à la plume. Elle ajoute que la reine d'Angleterre multiplie ses emprunts à Anvers où son crédit s'affaiblit. Quant à l'Empereur, il a écrit à la reine qu'il renonçait à demander sa main pour son fils; car il croit, d'après les termes qu'elle tient, que ce moyen, loin de rompre la négociation, pourrait être le plus court pour réussir. (Gachard, *Correspondance de Marguerite de Parme*, t. I, p. 132.)

DLXXXIV.

L'évêque d'Aquila à la duchesse de Parme.

(Londres, 18 mars 1560.)

Il a chargé le docteur Tornero d'aller lui exposer ce qui se passe en Angleterre. — Relations d'Élisabeth avec le comte de Mansfeld. — Affaires d'Écosse. — Phrase de Cecil sur le mariage de la reine avec un seigneur pauvre, mais noble. Il croit qu'on cherche à obtenir pour ce projet l'approbation du roi d'Espagne.

La semana passada escribi a V. A., dandole aviso de lo que aqui se tratava entre la Reyna y el Embaxador de Francia sobre las cosas de la paz. Despues embie al Dotor Juan Tornero para que de palabra diesse cuenta a V. A. de algunos particulares que havia entendido. Despues aca no hay novedad ninguna porque no es buelto aun el correo que se espera de Francia con la resolucion del Rey sobre las demandas de la Reyna, aunque entiendo que, segun los avisos que de Fragmarton tiene, no se espera que el Rey haya de condecender en aquella de sacar toda su gente de Escocia de manera que las plaças no queden. Por el tambien ha tenido correo el Embaxador de Francia, no en respuesta del que embio con los apuntamientos con la Reyna, sino otri que partio antes que este llegasse, y parece que despues de venido este correo publica muchas flaqueças y da a entender que, segun lo que de Escocia entiende, no podra el Rey su señor dexar de sacar de alli su gente y condecener en todo lo que la Reyna le pide: lo qual parece dicho a fin de descuydar a la Reyna y de hazer algun salto donde menos se piensa, y no seria gran cosa que pensassen en lo que con el Dotor Tornero avise a V. A. de palabra, serviendose de aquellos soldados que sacaren de Escocia para ello, lo qual se podria hazer facilmente de camino, y es de sospechar que estas muestras de flaqueza y rendimiento no deven de ser sin algun misterio, y este no seria pequeño, ni de poca ymportancia para ellos. La Reyna no afloxa nada en sus provisiones, tanto para las naos como para el exercito de tierra. Tambien ha comparecido aqui un hombre del Conde de Mansfelt, el qual dize que viene por dineros par apagar la gente que el Conde tiene levantada a instancia de la Reyna [1]. No se si lo crea, y si pienso que es procurado

[1] Le comte de Mansfeld écrivait à Thomas Gresham, le 1er mars 1560, que son agent, en revenant d'Anvers, lui avait annoncé que la reine d'Angleterre était disposée à rémunérer largement ses services. A la fin du même mois, on rencontre une lettre où Élisabeth, en faisant connaître au comte de Mansfeld que sa pension serait payée par Gresham à Anvers, ajoute qu'elle n'ignore pas les mauvais procédés des Français au sujet desquels il lui avait écrit, mais que, tout en désirant la paix, elle est prête à repousser toute agression.

por espantar a Franceses y animar a los suyos. Un hombre ha llegado tambien de Escocia, que dize que vendran presto los rehenes que aquellos rebeldes embian a la Reyna. El hazer estas cosas tan descubiertas haze pensar que son demostraciones solas. De tres o quatro partes he entendido quo los cattolicos del reyno tratan de levantarse, y me han certificado que el negocio tiene fundamento grande. Pareceme imposibil que dexe de ser algo desto, segun lo que se vee y lo que Franceses andan agraviados y diligentes. Yo no oso meter la mano mas adelante por no entender en negocios vedados, aunque pienso que todavia se me trasluceera algo de lo que fuere sin gustarlo yo.

Del negocio del Archiduque esta el Conde de Helfestayn totalmente despedido y la Reyna tan acovertada dello que dizen que dixo el otro dia delante de muchas personas que dava gracias a Dios que se le havia caido por el arnero el casamiento del Archiduque tan comodamente y con menos trabajo que el del Rey de España. El secretario Sicel me ha dicho dos vezes, dando por despedido el negocio del Archiduque, que deviamos todos forcarnos a hazer que la Reyna se acabasse de casar, aunque fuesse con un caballero pobre, como fuesse noble, y hamelo dicho de manera que sospecho que pretende hazer algun desbarate de estos y escusarse con que lo hizieron con consejo o parecer del Rey n. s., metiendome aun diestramente en ello y sacandome mi consenso antes de saber lo que me hazia. Yo me he retirado mucho y respondido que es de veer que la Reyna hara lo mejor en este negocio como en los demas y que no ha menester persuasion del Rey mi señor, ni de nadie, siendo tan savia. No puedo tras esto persuadirme que ella piense en casarse por las causas que otras vezes tengo escritas a Su Mag^d y a V. A., y antes pienso que Sicel que dessea verla casada y fuera del estado en que la ve tan peligroso, y querria que el marido que huviesse de tomar, fuesse de su opinion en lo de la Religion, querria començar a platicar esto, anteviendo que tarde o temprano no podra dexar de tomar marido. Lo que mas se sospecha communamente es lo del Escoces, por que de lo de Suecia no ay ya que pensar, y este hijo del Rey que aqui esta, se yra presto por mas que hayan hecho para detenerle.

En los negocios de particulares que aqui se tratan con la Reyna por mandado de V. A., no es posible hazer cosa buena por que la Reyna no haze sino cometerlos a personas que, segun entiendo, son mas parte que juezes y mas interesados que las partes mismas. Agora de nuevo han robado en Irlanda una nao de vinos por engaño, y no hay remedio de sacar provision ninguna que valga. Yo procurare de embiar a V. A. las respuestas que hazen todas estas y esas por escrito, para que lo mande prover conforme con lo que se hallare que conviene, y cierto lo que aqui passa es cosa que en ninguna parte me parece que se podria, ni devria çufrir. Yo uso con la Reyna de todos los terminos que me parecen ser al proposito para que dexe la esperança que tiene de que Su Mag^d ha de tomar las armas contra el Rey de Francia y para que concluyasse paz lo mejor que pueda. Pero no hay quien la pueda desagañar; antes ha dicho de nuevo al

Conde de Helfenstayn que ella esta segura de que el Rey n. s. sera de su parte, y veo que convendria infinito desengañarla; pero, como esto podria ser ageno de la voluntad de Su Magd^d^, que es de tenerla contenta, no oso descubrirme a ello del todo. Si V. A. fuere servida, podra mandarme escrivir lo que le parece que haga en ello, pues a esta coiuntura seria necesario saberlo, y el aguardar carta de Su Mag^d^ seria tarde.

De Londres, a 18 de Março 1560.

(*Archives de Simancas, Secret. de Estado.* Leg. 814.)

DXXXV.

L'évêque d'Aquila à la duchesse de Parme.

(20 MARS 1560.)

Réclamation d'un médecin de Rotterdam.

En el negocio de Ghisebret Bark, dotor medico de Roterdam, sobre el despojo de un navio que se pretende que ciertos Ingleses le han salteado, he hecho toda la diligencia possible, tanto hablando a la Reyna aqui sobrello como haziendo solicitar a aquellos a quien Su Alteza lo havia cometido. Lo que ultimamente se ha proveydo en ello es lo que aqui embio escrito a V. A., de lo qual me he reservado el original. V. A. podra sobre esto mandar hazer la provision que conviniere.

De Londres, xx de Março MDLX.

(*Archives impériales de Vienne.*)

DLXXXVI.

L'évêque d'Aquila à l'évêque d'Arras.

(Londres, 22 mars 1560.)

Gravité de la situation. — Soupçons.

Beso las manos a V. S. por lo que con el Dottor Tornero me ha embiado a dezir, y le suplico que me perdone si, con la necesidad que aqui tengo de todas cosas, le soy molesto que, como conozco la cortesia con que me ha siempre tratado y merced que me ha hecho, me he por ventura atrevido demasiado. Soy forçado de decir que, pues vee V. S. lo que se atreven a hazer los hereges con los vezinos, provera que ay no aya ocasion de hazer algo que nos inquiete. No lo digo sin fundamento porque yo se, y tengo testigos dello, que persona de no poca calidad ha dicho que hoy tiene tantos amigos como . . . . . y que podria hazersele resistencia si pensase hazerle por essa via. Enojo yo veo que he de escrivir muchas vanidades y sospechas en estos tiempos tan sospechosos, pero mas quiero hazer esto que callar nada de lo que siento y entiendo, remitiendolo todo a la prudencia de V. S.

De Londres, xxij de Março 1560.

(*Archives de Simancas, Secret. de Estado.* Leg. 814.)

DXXXVII.

Cecil à Gresham.

(25 mars 1560.

Le comte de Mansfeld et d'autres nobles allemands ont proposé à la reine de lui avancer de l'argent à dix pour cent d'intérêt. Avantages que présente cette offre [1]. — Autres emprunts à faire à Anvers.

(*Record office. Foreign papers. Queen Elizabeth, Calendar*, t. II, n° 899.)

[1] Le 11 avril 1560, Gresham annonçait au comte de Mansfeld que la reine d'Angleterre acceptait son offre de lui prêter deux mille pièces d'or et qu'elle désirait les recevoir le plus tôt possible, partie à Anvers, partie à Hambourg. La reine devait lui accorder une pension.

DXXXVIII.

L'évêque d'Aquila à la duchesse de Parme.

(Londres, 26 mars 1560.)

La reine veut porter la guerre en Écosse. Elle trouve un appui dans les troubles de la France. — Il faut espérer que le seigneur de Glajon sera muni d'instructions énergiques.

Por la que aqui embio a Su Magestad [1], vera V. A. la priesa que la Reina se da a proseguir su intencion en las cosas desta guerra y lo poco que aprovecha todo quanto con ella se hace para detenerla. Hale añadido animo el tumulto de Francia, al qual

[1] La lettre de l'évêque d'Aquila à Philippe II était conçue en ces termes:

A vij deste escrivi a V. M., dandole aviso del apuntamiento que se havia tomado entre la Reyna y el Embaxador de Francia aqui sobre la tratacion de la paz. Dos dias despues embie a Madama de Parma persona propia para que le dixesse particularmente el estado destos negocios y el peligro que, segun lo que entiendo, tienen las cosas de aqui, y de lo que despues se ofrecia he escrito otra vez a Su Alteza: soi cierto que de todo se habra embiado a V. M. entera relacion. A xiij despues llego aqui el Obispo Monlu, el qual propuse el dia siguiente a la Reyna quatro cosas: la primera fue certificarla que el Rey su señor ero desseoso de guardar la paz con ella y con todo el mundo, si pudiesse; la segunda informarla de algunos agravios hechos a Franceses por los ministros della; la tercera querer saber si los dichos agravios se havian hecho por su orden, no tanto para restaurarlos, ni tratar de lo pasado, como para remediarlo de porvenir; la quarta fue offrecer de satisfazer la Reyna en todas las cosas de que se hallasse agraviada del Rey su amo conque se dexasse entender, diziendo que, si fuessen tales que se pudiessen averiguar por el tenor del tractado de paz hecho en Cambresi, se averiguarian y remediarian luego y que, si eran cosas que requiriessen nueva tratacion y examinacion, tambien se daria orden a que esto se hiziesse amigablemente conforme como en los dichos tratados se ordena sin venir a las armas, para el qual efecto dixo que podria servir un personage que V. M. havia de embiar para interceder por esta paz a emtrambas partes, el qual personage dixo que serie aqui dentro de tres dias y que seria Moss^r de Glasson. La Reyna me parece que respondio a los principios muy ambiguamente, pero en fin se vino a la discussion de los cabos sobre los quales se ha movido la diferencia. En el de las armas huvo alguna altercacion porque Frogmarton escrive que lo que aqui havia ofrecido el Embaxador Ceure, que era que se dexarian luego, el Cardenal de Lorena no lo ha ratificado alla, antes ha dicho que el Embaxador no tenia comission de ofrecer aquello. Pero la altercacion desto fuera poca porque todavia el Obispo parece que no parava en este punto si en los demas tuviera buena respuesta. En lo del titulo huvo mas travajo porque diziendo el Obispo que en Chateo-Cambresi sabian los comisarios de Ynglaterra que la Reyna de Escocia usava de aquel titulo y no se havian agraviado, antes havian passado por esto, le respondio la Reyna que no dizia verdad y le trato con mucha colera. En el sacar de los soldados de Escocia hizo el Obispo muy largas ofertas a las primeras palabras, pero, como en conclusion dixo que havian de quedar las fuerzas en poder de Franceses, se acabo la platica con la Reyna y fue remitido a los del Consejo, de

quieren aqui coresponder con el rompimiento de la guerra. Tambien le ha dado gran ocasion el haberse de aquellos Escoses que estaban neutrales algunos, a la parte de los hereges, tanto que todo se junta para hacer mas fuego. De otra parte entiendo que lo de aqui de Inglaterra anda no tan sosegado como parece y que hay hombres que ni los osan llamar a que vengan aqui, ni ellos vendrian aunque los llamasen, de lo que

los quales no fue mejor tratado que della, segun el dize, y porque el pidia que dexassen passar a Escocia, ofreciendo que el contentaria a todos aquellos rebeldes, satisffaziendoles conforme a las capitulaciones que entre aquel reyno y el Rey de Francia ay y particularmente en el punto del sacar de alli los soldados, para lo qual dezia tener amplissima comission, le pidieron que la mostrasse. Mostroles una ynstrucion en la qual se le comete que, haziendo los Escoceses instancia en que se sacassen del reyno los soldados franceses, dixesse a la Reyna Regenta que despidiesse la mayor parte dellos. Con esto se acabo la platica, y le embiaron mal satisfecho, quedandolo ellos tambien.

El dia siguiente, despacho la Reyna un hombre al Duque de Nortfolk, mandandole que entrasse con el exercito en Escocia. Los otros dos dias que han sidos sabado y domingo se gastaron en mostrar instruciones y en consejos. Ayer lunes vinieron a mi el Secretario Sicel y el Doctor Woton y me dixeron de parte de la Reyna como haviendo ella entendido a lo que venia el Obispo de Valencia, que no era mas que para entretener y passar a Escocia y que, ni a lo que embio a dezir al Rey de Francia con el Embaxador Nouaille, ni a lo que despues se le havia embiado a dezir a ocho del presente, no se embiava respuesta determinada, como el Embaxador de Francia prometio que la tendrian antes de los xxiij deste mes, la Reyna y su Consejo havian determinado de escrivir al Duque de Norfolk que entrasse con su exercito en Escocia y se juntasse con el de los Escoceses, los quales tenian aviso que a veynte deste avian salido ya en campana, pero que, quiriendo la Reyna que a todo el mundo constasse que ella era amiga de la paz y no la que causava la guerra, mandava al dicho Duque que embiasse a dezir a la Reyna Regenta que, quiriendo ella dispidir aquellos soldados que tenia consigo y dexar las fueças del reyno a los naturales y a ellos bivir en la libertad que por sus leyes y costumbres se les concede, el no entraria con el exercito a molestarla y por mayor justificacion suya dezia que se contentava que Franceses pudiessen tratar en este reyno como amigos, aunque se hiziesse en Escocia la guerra, porque ella no estava mal satisfecha de aquella nacion, sino solamente de la casa de Guisa, la qual tenia tiranizado el reyno de Francia y era enemiga mortal de Yngleses, y que esto todo me lo hazia entender a mi porque todo el mundo fuesse testigo de la intencion con que procedia en esta guerra. Yo los respondi como, haviendo entendido de la Reyna misma y del Obispo de Valencia la venida de Moss. de Glasson, me parecia, como se lo havia dicho a ella misma, que se podria aguardar su venida, con la qual por ventura podria ser que se mudasse esta determinacion. Dixome Sicel que la determinacion estava hecha de manera que no se podia mudar, ni detener nada. Yo le dixe que ellos devian saber lo que hazian y que a mi me parecia de no hazer en esto, mas dezir lo que me havian dicho y aguardar a que Moss. de Glasson hiziesse lo que V. M. le havia embiado a mandar. Preguntaron me si la persona que V. M. embiava a Francia, iva de Flandes o venia de España, mostrando que dello se siguia alguna consideracion. Yo les dixe que no savia quien seria, aunque creya que por la brevedad y comodidad se embiaria aquel de España. Tratamos de los aparatos que tienen hechos para esta guerra que dizen ser muy grandes y que podran tener quinze mil hombres en la mar diez mezes con vituallas que tienen en orden y que para por tierra tienen dineros para tan gran exercito quanto

tarda a alborotarse todo, me espanto, segun lo que pasa, seria muy al proposito a mi parecer la venida del señor de Glasson, y que no viniese tan apacible, como aqui lo hemos estado todos este año. Espero que Su Magestad habra mandado lo que convenga.

El Dottor Tornero he entendido lo que ay refirio a V. A. y rescibido su carta.

huvieren menester. Hablando de los tumultos que nuevamente ha havido en Francia contra el Rey, mostraron aprobar la causa dellos, diziendo que no se hazian sino para obviar a la tirania de los de Guisa, y, porque aqui anda publico que Franceses tienen sospecha que aquello sea fomentado de la Reyna de Ynglaterra, me dieron tambien sus disculpas en esto, diziendo que en Francia no havia Yngles ningunos sino con algun rebelde deste reyno, lo qual yo note porque aquel Tremayn, de quien escrivi a V. Md. los dios passados, esta alli como rebelde desde el levantamiento de mastre Wít con esto se fueron. Yo no les quise dezir que sabia que tres dias antes havian embiado al Duque de Norfolk porque ha muchos dias que no tratan sino cumplimientos. Oy han venido de nuevo a mi posada el Doctor Woton y mastre Cave a hazerme entender como de parte de la Reyna havian dicho al obispo de Valencia que ella se contentava que passasse a Escocia y que procurasse de pacificar aquello lo meyor que pudiesse, pues dezia que tenia antoridad para hazerlo y alguna comision secreta fuera de sus instructiones, y que tambien le havian dicho que la Reyna mandaria publicar una proclamacion por la qual se declarase que ella no entendia de mover guerra a Franceses, antes dava licencia a todos los que quisiessen venir a este reyno y para ir y venir a Escocia, sin hazer mencion de las cosas que ayer me dixeron de la guerra, aunque a mi me han tornado a dezir en ellas lo mismo que ayer. El obispo se dispidira mañana y en otro dia partira para Escocia, lo qual me han hecho entender, segun dizen, tambien para su justificacion. Yo les respondi lo mismo que ayer.

La ida deste obispo a Escocia la Reyna y los de su Consejo no la quisieran en ninguna manera y assi le avian negado la licencia. La causa era porque le tienen por hombre que hara alla poco provecho y dizen que otra vez anduvo dizfraçado por Yrlanda, tratando que aquel reyno se diesse a Franceses, y no estan agora sin temor de que passe a lo mismo, segun la misma Reyna me ha señalado, y, aunque he callado con ella, no se lo que me piense tras aver entendido que Franceses atienden a las cosas de aquella ysla. Todavia les ha parecido dexarle passar por no mostrar del todo estar determinados, aunque lo que dizen, es bien contrario de lo que hazen, que es lo mismo que, dias ha, tengo avisado a V. M. que quieren ver si pueden rebolver a V. M. con el Rey de Francia y de camino echar a Franceses de Escocia, con opinion que quando lo uno y lo otro les falte, no les faltara la paz con la assistencia y favor de V. M. Pienso que hasta verse la Reyna desengañada de lo que en Escocia puede hazer, no parara como ya lo haze. Entiendo que este obispo ha traido aqui una carta de V. Md. al Rey de Francia, por la qual paresce que V. Md. le ofrece su assistencia y favor.

Este reyno esta de manera que paresce que milagro el sostenerse tanto como se sostiene sin alteraciones: si algunas huviere, tengo opinion que la parte de los catolicos tendra siempre recurso a V. Md.

Entiendo que Milort Robert ha dicho a quien no lo ha callado que, si el bive un año, le veran en otro estado del que agora tiene. Haze municion de armas en buena cantidad y cada dia se va declarando mas señor de los negocios, y ya se comiença a dezir que piensa en hazer divorcio de su muger.

Al Duque de Olsacia esperan aqui esta semana y, de qualquier manera que sea, V. Md. puede tener

Suplico V. A. me perdone si me atrevo a suplicarle que me mande responder algunas veces, pues, estando como aqui estoy, soy forzado a ser molesto a V. A., habiendome mandado Su Magestad que recurra ay con lo que aqui se ofresciere.

De Londres, a xxvi de Marzo 1560.

(*Archives de Simancas, Secret. de Estado,* Leg. 813, f. 76, et 814, f. 59.)

DLXXXIX.

Instructions données au seigneur de Glajon.

(Bruxelles, 27 mars 1560.)

Le roi, pour rassurer la reine sur les armements des Français en Écosse, se chargera d'y apaiser les troubles. Tous les efforts du seigneur de Glajon tendront au maintien de la paix. — Exposé des griefs des Anglais et des Français : ce qu'il convient d'y répondre.

Instruction pour vous, nostre très-chier et bien amé cousin, messire Philippe de Stavele, seigneur de Glajon, baron de Chaumont et de Haveskerke, chevalier de l'ordre, conseillier d'estat et chief de l'artillerie du roy mon seigneur, de ce que vous aurez à faire devers la royne d'Angleterre, où présentement le roy mon seigneur vous envoye.

Vous porterez avec vous la copie des lettres de Sa Majesté [1] et des pièces y joinctes,

por cierto que lo de aqui se haze frontera para hazer la guerra y inquietar por via de religion a todo el mundo, y ya estos predicadores hereges dizen en los pulpitos que pues que el Evangelio tiene una corona como la de Inglaterra en su favor, no es menester mas predicarle con palabras, sino con la espada, pues de otra manera dizen que no se puede resistir al poder del Antechristo y de sus secaces, y no ay sermon en que no se haga mencion de la muchedumbra de los hermanos que dizen que tienen en Francia. Espero que Nuestro-Señor dara favor a V. M^d^. para servirle y defender su causa : el guarde y prospere la real persona y estado de V. M^d^. con acrecentamiento de mayores reynos y señorios.

De Londres, a 26 de Março 1560.

(*Archives de Simancas.*)

[1] La lettre par laquelle Philippe II confiait cette mission au seigneur de Glajon, était conçue dans les termes suivantes :

Monsr de Glajon, Je ne doubte vous aurez entendu les choses que sont passées entre les roy de France et royne d'Angleterre à l'occasion des gens de guerre que ledict S^r^ roy envoye en Escosse

afin que, par ce, vous congnoissez plus particulièrement (et pour en toute vostre négociation vous guyder selon ce) le but de l'intention de Sadicte Majesté, qu'est de, pour tenir la Chrestienté en repos et afin qu'icelle jouysse du bénéfice de la paix que Dieu par sa saincte grâce nous a donné, moyennant ce que l'année passée se traicta et conclu au Chasteau-en-Cambrésis, procurer qu'entre le roy très-chrestien et ladicte royne d'Angleterre il n'y ayt guerre à l'occasion des choses que présentement passent entre eulx sur le fondement de ce que ledict roy très-chrestien prétend de chastier au royaulme d'Escosse aulcungs ses rebelles, ausquels l'on entend que ladicte royne (soit ouvertement ou soubs la main) donne faveur et assistence, et ce, comme aulcungs discourent, pour ce que lesdicts rebelles se déclarent désireux de suyvre la religion de ladicte royne d'Angleterre et s'esloigner de la saincte foy et religion catholique, et qu'ils sont des mesmes oppinions qu'elle, et peult-estre aussi le faignent, pour avoir son assistence, à la fin à quoy aulcungs dyent qu'ils prétendent de se faire seigneurs dudict royaulme et en débouter la royne de France et le roy son mary, et par mariage joindre les deux royaulmes d'Angleterre et d'Escosse, et en déjecter les François, ou bien que l'ayde que ladicte royne veult donner auxdicts rebelles soit pour craincte qu'elle a du roy de France, se doubtant qu'ayant mis au gouvernement d'Escosse et à la garde des forts principaulx dudict pays des François (qu'elle prétend estre faict contre les capitulations que les Escossois ont avec France), il ne treuve fin d'occuper entièrement et rédiger absolutement soubs son pouvoir ledict royaulme d'Escosse, et pour, si le cas advenoit du décès de la royne sans enfans, débouter de la succession ceulx du pays qui en ce cas y sont appelés, oultre ce que probablement ladicte royne d'Angleterre doubte que, s'estants soublevés aulcungs rebelles audict royaulme d'Escosse sur le fondement avant dict, le roy de France face apprestes de guerre plus grandes pour renger les dicts rebelles qu'il n'auroit de besoing s'il prétend à ce seul effect de les chastier et réduyre, et que cela luy donne soubçon que, comme il a souvent déclairé, et

soubs umbre de chastyer ses subjects rebelles, dont ladicte dame royne prend jalousie que ce soit pour aultre chose. Et doubtant que c'est ung affaire qui va plus loing et dont mes bons subjects des Pays-Bas se pourriont ressentir se l'on n'y remédiast de bonne heure, j'ay estimé qu'il seroit mieulx que j'y intercédasse et envoyasse quelques bons personnaiges d'une part et d'aultre pour y faire les offices que se trouveront à propos; et, suyvant ce, pensant à celluy que je pourrois envoyer vers la royne d'Angleterre, le bon zèle et expérience que j'ay cogneu en vous, m'ont faict confyer que non-seullement vous en prendrez voluntiers la charge, mais que vous la sçaurez très-bien exécuter. Pour quoi vous requiers de vous y vouloir employer et vous mettre en chemin, incontinent que vous aurez vostredicte instruction de ma sœur la duchesse de Parme, à laquelle j'en escripts amplement.

(*Archives du Royaume à Bruxelles, Correspondance de Marguerite de Parme avec Philippe II*, t. I., fol. 241; *Ms. du Ministère des Affaires Étrangères à Paris.* — Publié par M. Teulet. *Relations de la France et de l'Écosse*, t. II, p. 82.)

aussi ses ministres, tant du temps du feu roy de France que à présent, de prétendre à la succession dudict royaulme d'Angleterre et d'en débouter la royne moderne, soubs prétexte de ce que les François dyent ladicte royne de France à présent y avoir droict, il veuille faire si grand amas de forces audict Escosse, pour quant il y aura subjugué les dicts rebelles (estants les frontières entre France et Angleterre par ce boult-là ouvertes), entrer par ce coustel, prandre ladicte royne d'Angleterre à despourveu et se faire seigneur dudict royaulme, et à couleur de ceste craincte ayant ladicte royne d'Angleterre faict amas de gens tant par terre au coustel de la frontière d'Escosse soubs la charge du duc de Norfolch et de milort Grey, son lieutenant, que, ayant esquippé bon nombre de vaisseaulx par mer, elle aye prins intelligence avec les dicts rebelles, et, comme aulcungs dyent, faict confédération avec eulx et prins leurs hostages, pour, avec ceste asseurance de les avoir à sa dévotion et de non traicter avec la royne vefve, régente dudict Escosse, ny avec les François sans sa participation, leur donner assistence.

Et est le fondement de vostre charge celluy que dessus; et sur ce que ladicte dame, considérant ces choses et ayant prins ceste délibération, a demandé conseil et advis audict seigneur roy, mon seigneur, luy faisant entendre, tant par ses lettres propres que par ce qu'elle luy fit escripre de sa part par l'ambassadeur de Sadicte Majesté l'évesque de la Quadra, les choses ci-devant desduictes, qu'elle se délibéroit de non comporter que les dicts François vinssent au dessus de ce qu'ils prétendoyent, qu'estoit de se faire seigneurs absolus et les plus puissants audict royaulme d'Escosse, pour après avoir le moyen de l'envahir de là, représentant joinctement à Sadicte Majesté le dommage que les pays de pardeçà en pourroient recepvoir, se travcillans de persuader à icelle que les François estoient les invaseurs, et que ce qu'elle feroit, seroit pour sa nécessaire deffence, que l'on entend estre avec fin de après venir requérir Sadicte Majesté de se déclarer de guerre et luy donner ayde à l'encontre des dits François, suyvant les traictés.

Et, sans attendre la response de Sa Majesté, elle a usé à l'encontre des dicts François d'aulcungs actes d'hostilité (que toutesfois l'on entend elle cherche d'excuser ce qu'elle peult), et enfin veult prétendre que les François soyent esté les invaseurs, le tout à la fin avantdicte d'estre aydée en vertu des dicts traictés et de nous remectre en guerre avec France, ce qu'aulcungs conjecturent estre sa principale intention et de ses ministres, afin qu'ayant procuré ce brouillis et se retirant d'icelluy, elle puisse tant plus librement et ceulx qui la persuadent en cecy, abaisser les catholiques en son royaulme, les forcer à prendre sa secte et vivre au surplus comme il luy semblera.

D'aultre part, a faict faire le roy de France plainctes en Espaigne contre ladicte royne d'Angleterre de l'invasion qu'elle luy faict, remonstrant qu'il aye quelques indices qu'elle suscite (soubs main) troubles au royaulme de France, et qu'elle l'ayt envahy en

mer et au coustel d'Escosse, et pour ce qu'il entend que la couleur que l'on y prend soit pour le nombre de gens qu'il envoye audict royaulme d'Escosse, monstre treuver bien maulvais qu'il semble que l'on luy veuille donner loy en ung royaulme qu'est sien, luy prescripre le nombre de gens qu'il y doibt tenir et l'empescher de chastier ses propres subjects qui luy sont rebelles, déclarant qu'il ne désire que le repos et tranquilité publique, mais que, si ladicte royne d'Angleterre le force à prandre les armes contre elle, qu'encores que ledict roy de France vienne mal voluntiers à ce point, il ne pourra délaisser, comme prince d'honneur et tenant comme tel le soing qu'il doibt à sa réputation, qu'il ne face ce qu'il convient pour la soubstenir, et qu'il treuveroit bien estrange qu'à l'occasion des anciens traictés ou aultrement l'on voulsist donner assistence à ladicte royne d'Angleterre, au lieu que, justifiant tant la cause de son coustel, il désireroit, comme si syncère amy et si estroictement allyé, avoir conseil et assistence de Sadicte Majesté.

Aussy verrez-vous, par les dicts escripts, ce que Sadicte Majesté luy a faict déclarer franchement par le duc d'Albe de la suspicion que probablement peuvent prandre les princes voisins, quant ung prince, quel qu'il soit, faict amas de gens dedans ses pays, tel que puisse donner jalousye, et que, en ce cas, les dicts voisins ont occasion de se doubter et de se pourveoir pour non estre prins à despourveu; et que sur les exclamations que se sont faictes par l'ambassadeur de France de ce qu'il semble l'on voulsist empescher ledict seigneur roy très-chrestien de, comme dessus est dict, chastier ses rebelles, luy donner loy en son pays et luy tauxer le nombre de gens de guerre qu'il y peult tenir, l'on est enfin venu à cest expédient que le roy mon seigneur envoyeroit, comme il avoit jà délibéré de faire, personnaiges en France et en Angleterre pour procurer de faire cesser tout le resentement qu'il y pourroit avoir entre les deux parties, y nourrir l'amitié, entretenir ladicte paix et donner moyen de pouvoir jouyr d'icelle, et qu'à la réquisition dudict roy très-chrestien, Sadicte Majesté donneroit audict seigneur roy assistence de navires et de provisions de guerre nécessaires, et encoires de gens, pourveu que le nombre des dicts gens de guerre audict Escosse ne soit plus grand (oultre ceulx qu'ils y ont ordinairement à la garde des places) que de quatre mil hommes, puisque iceulx peuvent souffire pour chastier les dicts rebelles, s'ils se treuvent destitués d'aultre ayde que ce qu'ils peuvent avoir eulx-mesmes audict royaulme d'Escosse, et si l'accommodera Sadicte Majesté de gens ses subjects jusques audict nombre s'il les veult avoir; et s'il se treuve qu'il aye besoing d'en avoir dadvantage à l'effect susdict du chastoy des rebelles, qu'il l'assistera d'aultres trois mille à ses propres frais, bien entendu que les premiers quatre mille, combien qu'ils fussent subjects de Sadicte Majesté, seront aux frais dudict roy de France; reste que, pour facilliter ce chastoy des dits rebelles, et afin qu'il ne soit besoing faire en Escosse amas de plus grand nombre de gens que celluy qu'est dit, que l'on persuade à ladicte royne

d'Angleterre de se désister absolutement de toute faveur qu'elle donne ou vouldroit donner ausdicts rebelles, afin de non bailler occasion juste audict roy de France de se resentir à l'encontre d'elle, qu'est le fondement sur lequel l'on haste vostre allée pardelà, et vous ay voulu répéter tout ce que dessus pour vostre plus clère et particulière information.

Vous irez doncques celle part pour treuver ladicte royne d'Angleterre en la meilleure diligence qu'il vous sera possible, et en préallable communiquerez audict évesque de la Quadra, ambassadeur de Sadicte Majesté, ceste vostre instruction et le surplus de ce despesche, luy donnant les lettres qu'icelle luy escript, par lesquelles elle luy encharge de vous donner, à l'exécution de vostre charge, toute assistence; et de luy entendrez l'estat présent du royaulme d'Angleterre et ce que ladicte royne peult avoir faict depuis ses dernières lettres sur la négociation, en laquelle l'on entend elle estoit pour appoincter la royne douaigière gouvernante avec lesdicts rebelles d'Escosse, sur certaines conditions pour, selon les termes ausquels vous treuverez les choses, vous servir de ceste vostre dicte instruction et encheminer le tout à la fin de l'intention de Sa Majesté, qu'est de, comme vous avez entendu, entretenir la paix et éviter de tumber en guerre, que viendroit pour le présent à Sadicte Majesté tant au contraire de ses affaires et à si grand dommage de la Chrestienté et causeroit empeschement du repos publique, et que cecy toutesfois se face de sorte que, pensant faire ceste bonne œuvre de les appointer, l'on ne laisse opportunité aux François d'envahir à leur advantage le royaulme d'Angleterre pour le dommage inextimable que, comme par vostre prudence vous entendez si bien, viendroit aux pays et royaulmes de Sadicte Majesté, si les François y mettoient le pied.

Et ayants ainsi consulté par ensemble sur ceste instruction de ce que vous aurez à faire, demandant audience à ladicte dame par les moyens que vous jugerez plus à propos, après avoir présenté à icelle les lettres de Sadicte Majesté que vous portez, vous luy déclarerez le plaisir que Sadicte Majesté reçoipt d'entendre de ses nouvelles et combien icelle désire le bon et heureux succès de ses affaires et le bien et repos de son royaulme, et qu'à ceste fin elle vous a despesché par delà tant afin de par vostre retour en estre advertye, que pour luy déclarer qu'elle a receu les lettres que ladicte dame lui avoit escript et entendu par celles dudict évesque de la Quadra ce qu'elle luy avait enchargé d'escripre; et que, pour responce, elle vous a enchargé luy déclarer qu'elle se peult souvenir de l'affection qu'elle a tousjours congneu Sadicte Majesté luy porter, qu'elle sçayt combien elle luy a esté favorable tant au temps de feue la royne, que Dieu absoille, que despuis, et mesmes se peult ramentevoir de l'amiable conseil qu'elle luy a tousjours faict donner dès qu'elle est parvenue à la couronne d'Angleterre, afin qu'elle regardast (puisque Sadicte Majesté luy avoit procuré ce bien de la mettre en paix avec les François, faisant, en ce et en tout ce qu'a

touché son particulier au traicté, office non-seulement d'amy et confédéré, mais de cordial frère) de vouloir entendre à tenir son royaulme en repos et d'y mettre tel ordre qu'elle ostast la volunté à ses voisins d'entreprendre à l'encontre d'elle, estant ce que plus luy convenoit et pour éviter que ses dicts voisins à son occasion ne tumbassent aussi en peyne, et qu'elle se peult souvenir de ce que sur tout ce que dessus Sadicte Majesté luy a souvent faict dire par le Sr Conte de Feria, et aussi de temps à aultre par ledict évesque de la Quadra, son ambassadeur, et finallement ung petit plus expressément par don Joan de Ayala, lorsque Sadicte Majesté entra en apparente doubte que, en prenant aultre chemin en ses affaires que celluy que jusques alors elle avoit tenu, elle demeureroit ainsi sans prendre party dont elle peust estre assistée, et si elle n'usoit de la modération nécessaire en toutes choses, elle et son royaulme pourroyent bien tumber en hazart et que, s'il luy eust pleu prandre considération ausdicts admonestements de Sa Majesté, il est apparent qu'elle n'eust eu besoing du conseil que présentement elle demande, et que pour le luy donner tel que conviendroit, Sadicte Majesté se treuve de tant plus empeschée pour avoir entendu par les plainctes que à l'encontre d'elle font les François, que sans l'advis de Sadicte Majesté elle soit passée si avant à l'endroict des dicts François jusques à venir à quelques actes d'hostilité à l'encontre d'eulx, prétendants par ce boult avoir esté par elle envahis sans qu'elle en eust occasion quelle qu'elle soit, sinon pour empescher que ledict roy de France ne peust chastier ceulx qui luy sont désobéyssants et rebelles en son royaulme d'Escosse, et qu'elle aye voulu entreprandre de en ce coustel-là leur donner traveil.

Déclarant que c'estoit chose qu'il ne peult comporter, et que, s'il vient à prandre les armes à l'encontre dudict Angleterre, il proteste que ce soit forcé et contre sa volunté, prétendant par ce que, pour estre Sadicte Majesté en amitié et si estroicte allyance avec luy, icelle soit obligée par toute honnesteté et raison à tenir de son coustel, sans prester l'oreille à chose que de celluy d'Angleterre l'on luy peust dire, pour luy représenter l'obligation des traictés avec ledict Angleterre, allégant qu'iceulx ne se doibvent entendre pour en cas que du coustel dudict Angleterre, voluntairement, sans cause et sans la participation et advis du confédéré, l'on veuille injustement mouvoir la guerre, attendu que les dicts traictés, (comme ils les déclarent) mesmes ceulx qui passent aux successeurs, ne sont fondés que sur mutuelle deffence et non pas sur l'invasion volentaire.

Et que véant Sadicte Majesté les plainctes et proposition des François, désirant d'oster à son possible toute l'aigreur d'entre les dicts Anglois et François et éviter tout inconvénient auquel ledict royaulme d'Angleterre pourroit tumber, elle avoit faict remonstrer ausdicts François les causes que probablement pouvoyent mouvoir ladicte royne d'Angleterre à se pourveoir de gens de guerre, et mesmes ce dont à bonne cause elle se povoit doubter, que veant les apprestes que ledict S^r roy de France faisoit

contre les rebelles audict Escosse plus grandes qu'il n'est de besoing pour chastier iceulx, que ce fût à aultre fin et mesmes pour envahir ladicte royne d'Angleterre, et qu'elle, pour non estre prévenue, avoit quelque cause de se préparer, et encores de, à son pouvoir, empescher que les forces de France ne s'accreussent audict Escosse pour la commodité que de ce coustel-là l'on pourroit avoir de l'envahir, tendant Sadicte Majesté afin de persuader aus dicts François qu'ils limitassent les forces qu'ils vouldroyent envoyer audict Escosse, de sorte qu'elles ne donnassent jalousye aulcune à leurs voisins.

Et que sur ce les dicts François faisoyent si grande instance pour estre par Sadicte Majesté assistés contre leurs dicts rebelles, et mesmes qu'ils prétendent que le fondement de la dicte rebellion soit celluy de la religion, tant pour rendre Sadicte Majesté à l'endroict dudict roy de France l'office qu'il doibt de bon amy et allyé, que pour par ce boult l'attirer à ce que les forces dont il vouldra user en Escosse, ne soyent si grandes que d'icelles ladicte royne d'Angleterre aye occasion d'avoir doubte, Sadicte Majesté a offert audict roy de France, espérant par ce boult luy gaigner la volonté, de, s'accommodant à la requeste qu'il luy en faisoit, l'ayder de ses propres gens et de ses navires et provisions de guerre, à l'encontre des dicts rebelles, pourveu que le nombre qu'il employera au chastoy d'iceulx, ne soit plus grand que de quatre mille hommes, et que, si cela ne souffit, jusques à sept mille, pourveu que les trois mille que s'adjousteront aux quatre mille premiers, soyent à la soulde de Sadicte Majesté, laquelle juge que, se pouvant admener la chose à ce poinct, il n'y aura riens dont avec raison ladicte dame doibve craindre, puisque seullement les quatre mille seront à la soulde de France, et que de ceulx de Sa Majesté elle ne doibt avoir doubte, attendu qu'ils seroient là plus tost pour empescher que l'on ne luy fît grief en ses pays, que non pas pour luy faire fascherie et moleste.

Et que sur ce que lesdicts François ont très-instamment requis afin qu'il leur fût permis de mener audict Escosse tant de gens qu'ils vouldroyent, spécifiants les apprestes grandes que jà ils font pour ce coustel-là, et que le tout estoit sur le fondement de l'assistence qu'ils dyent que la royne d'Angleterre donne et prétend donner ausdicts rebelles, disants à ceste cause avoir besoing d'y envoyer grandes forces pour éviter d'y recepvoir honte et dommage, Sadicte Majesté, pour le bien de ladicte royne, et ne voyant aultre chemin pour effacer ce seul argument que restoit ausdits François, sur lequel ils se rendoyent difficilles au point de la modération des forces avant dictes, s'est enchargée de luy persuader qu'elle se désiste de donner port, ny assistence aulcune aus dicts rebelles, attendu qu'estant par ce boult assurée de ce qu'elle pourroit craindre des François, elle n'auroit occasion quelconque de soubstenir les rebelles de ses voisins contre leur seigneur ; et que, pour l'y persuader l'on vous envoye celle part, combien que Sadicte Majesté confie que ayséement elle s'y laissera induyre, considérant l'évident

hazard auquel aultrement elle pourroit inévitablement tumber, ce que par sa prudence elle considérera très-bien, et mesme remémorant l'estat de ses affaires, la division qu'est en son royaulme pour le faict de la religion, son pays ouvert du coustel d'Escosse, le peu de forteresses qui se treuvent en toute Angleterre que soyent bien entendues, la commodité que le roy de France auroit de l'assaillir de deux coustels et les frais que luy seroyent insupportables, et mesmes estant l'estat de ses finances tel qu'elle sçayt estre congneu à Sadicte Majesté, avec ce que dès le commencement de ces troubles elle y a jà despendu beaulcoup, et que, combien elle ayt personnages sçavants et expérimentés en guerre, ils ne sont en si grand nombre qu'il seroit bien requis pour pourveoir à tous coustels contre ung si puissant ennemy comme le roy de France, oultre ce que l'on luy pourroit imputer qu'elle donnast occasion aux troubles de la Chrestienté, et que partout il sonneroit mal que l'on publiast qu'elle fût cause de nouvelle guerre, sur fondement de vouloir donner assistence à subjects rebelles dudict roy de France; car, quant à la conjecture qu'elle faict que ce soit pour dès l'Escosse l'envahir, encores que vers aulcungs cela aura quelque apparence, toutesfois l'universel jugera que ce n'est pas bon fondement de mouvoir la guerre sur seulle conjecture, et dadvantage que, quant l'on entendra la modération que le roy de France se contente de faire de ses forces, ceste conjecture cessera pour faire entièrement tumber le tort sur elle, avec ce que, pour une occasion si juste, Sa Majesté ne pourra délaisser de donner assistence audict roy de France, non pas contre ladicte royne d'Angleterre, avec laquelle Sadicte Majesté veult conserver et conservera toute amitié, mais à l'encontre des subjects dudict roy de France au royaulme d'Escosse désobéyssants et rebelles à icelluy; et ne peult Sadicte Majesté espérer aultre chose sinon que, congnoissant la raison, elle s'accommodera à icelle, et mesmes, tenant considération à l'asseurance que par ce boult Sadicte Majesté luy procure, empeschant que ledict roy de France n'aye plus grandes forces au coustel dudict Escosse que celles cy-dessus déclarées.

Et pour autant que Sadicte Majesté ne vouldroit que, se confyant du tout de l'asseurance que donnent les François de modérer, comme dessus est dict, leurs forces en Escosse, elle désarmast entièrement, et que la voyant les François désapperceue ils prinssent occasion de l'envahir et d'augmenter leurs forces audict coustel d'Escosse en plus grand nombre que des sept mille hommes avantdicts, vous luy direz que Sadicte Majesté luy conseille qu'elle tienne ses gens en pied tant par mer que par terre en nombre raisonnable pour estre pourveue contre ce que l'on vouldroit intenter, et que, se retirant et départant entièrement de la faveur et assistence des rebelles, et laissant convenir ledict roy de France avec eulx, et retirant ses gens qui sont sur la frontière d'Escosse dedans ses limites, elle soit au surplus sur sa garde, et dadvantage se face enquérir sur la coste de France du nombre des gens de guerre que ledict roy de France vouldra faire passer en Escosse pour le chastoy desdicts rebelles, afin que, s'ils excè-

dent le nombre (pour parler comme dessus), elle regarde, par les moyens que luy sembleront convenir, d'empescher le passage d'iceulx et que Sa Majesté aura soigneulx regard et fera veiller continuellement et estre au guet pour descouvrir aussi de son coustel si ledict nombre s'excèdera, afin d'en advertir ladicte dame, tenant en ce avec elle la correspondence qu'il convient, et procurera, par les moyens que luy sembleront convenables, d'empescher aussi de son coustel ladicte accreue.

Et si ladicte dame vous met en avant les plainctes qu'elle a faict contre les François, non-seulement des forces que iceulx prétendent avoir en Escosse à l'occasion du chastoy desdicts rebelles, à quoy il est cy-dessus respondu, mais aussi pour le tiltre que la royne de France usurpe de royne d'Angleterre et des armes d'Angleterre qu'elle porte, vous luy direz la satisfaction qu'en l'ung et en l'aultre donne ledict roy de France, lequel, à ce que l'on entend par lettres du Sr de Chantonay, ambassadeur, a faict traicter sur ce poinct avec Frogmarthon, ambassadeur de la royne d'Angleterre, et que l'on tient que par lettres dudict Frogmarthon elle aura entendu ce que passe sur ce poinct, et espère-l'on que les choses seront jà bien approchées et que l'on luy donnera en cecy du coustel de France raisonnable satisfaction, laquelle, jaçoit qu'elle ne se donnast du tout au contentement de ladicte dame, si ne semble-il que ce seroit souffisante cause pour retourner aux armes, et mesmes ayants les Anglois si longuement porté le tiltre de roy de France, sans qu'à ceste occasion guerre se soit esmeue entre eulx, et que, pour le poinct des armes, estant la royne de France du sang d'Angleterre, tant moindre seroit ladicte occasion et qu'il vauldroit mieulx que ce poinct se vuydast par négociation avec le moyen des ambassadeurs que non pas par la force.

Et pour autant que vraisemblablement sur les propos avant dicts elle vous pourroit presser afin que vous luy déclarissiez si, envahissants les François le royaulme d'Angleterre et les pays comprins au traicté, Sadicte Majesté l'ayderoit ou non, vous tiendrez grand regard de luy respondre tousjours en cecy généralement, disant que, comme il n'estoit nouvelles que les François l'eussent envahy, ny qu'ils fussent déterminés de ce faire, Sadicte Majesté ne vous a riens faict entendre de son intention sur ce poinct, mais que vous tenez pour certain que Sadicte Majesté ne fauldra aulcunement de, en tout temps, accomplir ce à quoy elle se trouvera obligée par le traicté, puisque par ce boult, ny vous luy refuserez l'assistence de la part de Sadicte Majesté, afin que cy-après en nul temps elle ne puisse prétendre que contre ledict traicté l'on luy ayt dényé le secours deu par icelluy, ny respondant ainsi généralement se pourra asseurer déterminéement qu'estant assaillye l'on luy doibve donner l'ayde, et se doubtera assez du fondement avec lequel l'on luy pourroit refuser icelle, si, de sa libre volenté et contre l'advis de Sadicte Majesté, son confédéré, elle vient d'elle-mesmes à mouvoir la guerre sans attendre que l'on l'assaille, pour après en vertu dudict traicté et suyvant les articles d'icelluy demander ladicte ayde et la déclaration, et n'est apparent

que, en ceste doubte, elle se mette si librement à se déterminer contre France, sur l'espoir et asseurance qu'elle prend que Sadicte Majesté pour son propre intérest, soit pour porter querelle de ladicte royne, bonne ou maulvaise qu'elle puisse estre.

Et de la responce que ladicte dame vous donnera, et de ce que vous négocierez en ceey, et de tout ce que vous pourrez descouvrir de l'estat des affaires, il sera de besoing que vous et ledict ambassadeur m'advertissez icy en diligence pour correspondre à Sadicte Majesté comme elle m'en charge, et aussi avec celluy qu'elle doibt envoyer en France et avec ledict ambassadeur de Sadicte Majesté y résident, remettant à vostre prudence et dextérité de, en tout ce que dessus, encheminer les choses comme vous verrez mieulx convenir à l'intention de Sa Majesté, telle que vous avez congneu par ses lettres et les pièces y joinctes, et comme elle vous est plus spécialement déclarée par ce que dessus.

Et pour autant que vous sçavez le désir que le roy monseigneur a eu et a présentement de procurer que monseigneur l'archiduc Charles peut parvenir au mariage de ladicte royne d'Angleterre, pour solliciter lequel les choses sont passées par les termes que ledict ambassadeur évesque de la Quadra vous pourra déclarer plus particulièrement, comme celluy qui a esté présent au temps que ledict Sr Conte de Feria le mit premièrement en avant, et que despuis toute ceste négociation s'est traictée par son moyen, combien que finallement Sa Majesté Impériale, voyant que ladicte dame s'arrestoit à non se résouldre sur le poinct de son mariage, continuant de dire que jusques à oyres elle n'avoit volenté de se marier quoy que ses subjects l'en pressent, mais que bien pourroit-il advenir que si elle veoyt party que luy fût aggréable elle pourroit changer de volunté, ayant ce nonobstant démonstré désir que ledict S^r archiduc vint en Angleterre à couleur de visiter le pays, et qu'elle le verroit volentiers, avec protestation toutesfois qu'elle n'entendoit par ce donner espoir quelconque que, y venant, ledict mariage se deust faire, mais bien disant expressément que jamais elle ne se marieroit avec qui que ce fût qu'elle ne l'eust veu, pour l'avoir ainsi déterminé et juré, et que sur les remonstrances que luy sont esté faictes, que ce seroit trop grande desréputation de Sadicte Majesté Impériale de faire venir son fils, si, venant sans plus de fondement, le mariage ne se faisoit, et que ayant esté mis en avant à ladicte royne de la part de Sadicte Majesté que qui se pourroit accorder des articles de mariage, elle envoyeroit pardelà ledict S^r archiduc à condition que si la personne ne la contentoit, riens ne se fît, icelle ne s'est voulu obliger dadvantage, ains a persévéré en ladicte protestation de non vouloir que la venue dudict S^r archiduc la lyast ou obligeast à riens, Sadicte Majesté Impériale se soit résolue de commander au conte d'Helfenstain, son ambassadeur, que courtoisement il rompit le fil de ceste négociation sans en plus parler, et que ses négociations d'oires en avant fussent d'ambassadeur ordinaire, sans plus solliciter ledict mariage, toutesfois, pour autant que l'on entend que plusieurs du pays

désireroyent que ledict mariage se fit, si, pendant que vous serez là vous et ledict évesque, suyvant le progrès que pourra prandre la négociation et que les affaires se treuveront disposés, voyez qu'il y eust apparence de pouvoir parler de cedict mariage avec espoir de fruict et le tout avec la participation sur ce poinct dudict conte de Helfenstain, vous regarderez de en ceey faire les offices de la part dudict S^r roy mon seigneur que joinctement vous verrez convenir au bon encheminement de ceste allyance tant désirée par Sa Majesté, pour l'affection qu'elle porte à Sadicte Majesté Impériale et audict S^r archiduc, et que à iceulx et à Sa Majesté propre pour le bénéfice de ses royaulmes et pays ledict mariage seroit à propos, ne faisant doubte que, congnoissant le désir de Sadicte Majesté et combien ceey emporte, si vous voyez les choses disposées, vous vous y employerez pour, à la sollicitation de ce, faire de la part dudict S^r roy mon seigneur tout le bon office que vous sera possible.

Faict à Bruxelles, le xxviie jour de mars 1559 avant Pasques.

(*Archives du Royaume à Bruxelles, Négociations avec l'Angleterre, Instructions*, fol. 215; *Archives du Ministère des Affaires Étrangères, à Paris*, vol. Angleterre. — Publié par M. Teulet. *Relations politiques de la France avec l'Écosse*, t. II, p. 83.)

DXC.

La duchesse de Parme à l'évêque d'Aquila.

(Bruxelles, 27 mars 1560.)

Elle lui annonce le départ du seigneur de Glajon.

Par le docteur Quanier dépesché nous vous escripvions respondant sommièrement à vos letres et satisfaisant à ce que de nous désirez savoir si avant que nous povions, n'aiant eu jusques alors nouvelles de Sa Majesté plus fresches que vous sur les affaires d'Angleterre, lesquelles nous actendions avec très-grand désir pour estre de l'importance que icelles sont. Depuis nous en avons eu, et pour ce que le seigneur de Glasjon, qu'est porteur de ceste [1], en porte les copies et de toutes les pièces y joinctes, que vous

[1] Le seigneur de Glajon partit le 27 mars 1560 pour l'Angleterre. (Gachard, *Correspondance de Marguerite de Parme*, t. I, 166.)

pourront donner la mesme lumière que à nous de l'intention et volunté de Sa Majesté [1], nous nous remectons à icelles et à l'instruction que nous avons donnée audict seigneur de Glasjon, auquel nous vous requérons vouloir croire en ce qu'il vous dira de nostre part et de l'encheminer et assister en tout ce que vous verrez convenir à l'exécution de sa charge conforme à la voulenté et intention de Sa Majesté, et, comme vous voyez que les choses sont en termes qu'il convient que nous soyons de temps à aultre advertye de ce que passe par delà, il sera de besoing que vous continuez en ce point à vostre dilligence accoutumée; et ce que passoit jusques au XIXe avons nous entendu bien particulièrement par vos letres que nous avons receu d'icelle date, et par ce descongnois-

[1] Philippe II avait, dès le 6 mars 1560, annoncé à Élisabeth la mission du seigneur de Glajon par la lettre suivante :

Philippus, Dei gratia, rex Hispaniarum, utriusque Siciliæ, Hierusalem, etc., Serenissimæ principi dominæ Elisabeth, Angliæ, Franciæ, Hiberniæ reginæ, fidei defensori, etc., sorori et consanguineæ nostræ charissimæ, salutem et mutui amoris incrementum.

Serenissima regina, soror et consanguinea nostra charissima. Literas Serenitatis Vestræ xiiii decembris scriptas accepimus, ex illisque intelleximus Serenitatem Vestram in animo habere brevi aliquem ex suis intimis consiliariis ad nos delegare, qui nobis negotia magni momenti ejus nomine significet, in quo non est aliud quod respondeamus quam, quandocunque venerit, ejus adventum nobis gratum futurum. De illis vero rebus, quas Serenitas Vestra oratori isthic nostro significavit ut nos certiores redderet, fecit ille quidem certe summa cum diligentia et fide; sed tamen dolemus (quantum par est) quod Serenitas Vestra consiliis nostris tam amicis et salutaribus hactenus non crediderit, resque ad eum statum propterea devenerint ut nova consilia incunda sint, a nobisque ea petat. Et licet jampridem Serenitati Vestræ, et per comitem Feriæ et episcopum Aquilanum et alios, fraterne significaverimus quid ejus commodis et dignitati, necnon istius regni quieti et tranquillitati conveniret, nolumus tamen in præsentia Serenitatis Vestræ voluntati in hoc deesse, cumque per literas non liceat tam difuse colloqui, per dominum de Glajon, ordinis nostri Aurei Velleris equitem, quem Serenitatem Vestram adire jussimus, mentem et consilium nostrum, fraterno et syncero amore, eidem significare voluimus. Cui de his loquenti Serenitatem Vestram serio rogamus et hortamur ut eam fidem habeat quam si nos loquentes audiret. Aget enim de rebus Serenitatis Vestræ et istius regni salutem concernentibus, necnon ad quietem publicam et commune bonum tendentibus. Quibus si Serenitas Vestra animum applicabit, nostrumque consilium sequetur, nihil poterit unquam facere se dignius, neque isti regno salubrius, neque nobis gratius, prout hæc et alia multa intelliget Serenitas Vestra ab eodem domino de Glajon, ad quem ipsam rejicimus. Et valeat Serenitas Vestra felicissima.

Toleto, die sexta martii 1560.

Serenitatis Vestræ bonus frater et consanguineus,

PHILIPPUS.

(*Archives du Royaume à Bruxelles*, *Nég. d'Angleterre*, t. Ier, *Instructions*, fol. 229; *Record-office. Foreign papers. Queen Elizabeth, Cal.* t. II, n° 816.)

trez-vous ce que vous désirez sçavoir de l'intention de Sa Maiesté et les termes dont icelle entend que l'on use en l'endroit de la Royne d'Angleterre.

De Bruxelles, le xxvij^e jour de Mars 1559.

(*Archives de Simancas, Secret. de Estado*, Leg. 518.)

DXCI.

L'évêque d'Arras à l'évêque d'Aquila.

(Bruxelles, 27 mars 1560.)

Il faut, en traitant avec douceur avec la reine d'Angleterre, lui faire comprendre ce qu'elle a à craindre. — Il est regrettable que le besoin du roi de maintenir la paix lui fasse perdre de vue les affaires d'Irlande. — Il est peu probable qu'on puisse renouer la négociation pour le mariage de l'archiduc. — Éloge du seigneur de Glajon. — Plaintes commerciales. — Mort du cardinal Pacheco.

Muchos dias ha que no he escripto à V. S., ni tampoco lo pude hazer estotro dia con el Doctor Tornero. V. S. no lo heche a otra cosa, sino a ocupaciones, que yo le asseguro por verdad que no tiene amigo, ni servidor que mas afectionado le sea, ni que mas dessee su honra, descanso y acrecentamiento que yo, conforme a lo qual he tornado a hazer ultimamente en España los officios que querria que se hiziessen por mi y por mis cosas, sobre lo que toca al entretenimiento de V. S., representando la necessitad que passa y lo que forçosamente ha menester gastar y la razon que hay para que alla lo consideren y provean de remedio [1].

Madama ha tardado tambien muchos dias a responder a sus cartas, aguardando las d'España por ver la resolucion que alli tomarian sobre las cosas de ay, y todavia scrivio

[1] Granvelle était sincère.

Gonzalo Perez lui écrivait :

Lo mismo que escrive a V. S. el Obispo Quadra me scrive a mi y me dullo de su necesidad y veo la razon que tiene, y pienso hacer en su favor la diligencia posible. Pero, como las cosas de la hacienda van tan apretadas y por mano de quien no las alarga, V. S. crea que no ha de aprovechar, ni se le dara un real mas, digo quanto al salario. En lo que vacare por la Iglesia, podria Su Magestad enmendarlo con darle una buena o una pension que le sacase de la zeria, y si el Papa ha de dar cardenales a gusto de Su Magestad, creo que seria aproposito el Obispo y que tiene para ello las qualidades que

con el dicho Tornero lo que V. S. habra visto. Despues ha venido de alla un correo con la determinacion que V. S. vera por lo que lleva Monsr de Glajon, el qual lleva tambien copias de todas las cartas mesmas que han venido d'España y instruction bien larga que aqui se le ha dado, por donde terna V. S. noticia de quanto yo le pudiesse dezir, y habra harta materia para poner a la Reyna miedos y sospecha con la qual comience a desengañarse de que por sus ojos bellitos y por sostener sus apetitos no querra Su Magestad guerra, mas en esto es menester caminar, como V. S. mejor conosce por su prudencia, de manera que en ningun tiempo ni ella ni los de aquel reino puedan dezir que se le haya rehusado la ayuda que por los tractados les es debida, y hablarle de manera que usando de toda blandura se le de materia de sospechar cosas que le pongan miedo y que quede muy clara y persuadida, si es posible, que lo que Su Magestad haze ofreciendo a los Franceses la ayuda contra los rebeldes, haya sido por su beneficio proprio della y de su reyno y por sacarla del embarazo en que se habia puesto [1].

De las platicas que querrian tener Franceses con Hirlanda me pesa, y holgara de que Su Magestad entendiera este punto de otra manera; mas, como tan claramente avisa que el estado de sus negocios ha menester la paz, conviene que todos sus ministros tengamos mira a ello, *ne vapulemur plagis multis*. No se si Chaloner hara hay tambien officio, como aqui predicava que tenia gana alla : lo deve ver mejor V. S.

En lo del matrimonio del Archiduque tengo harto menos esperança de la que yo querria; mas todavia, si se viesse que el miedo y la necessitad obrassen algo, ahunque por parte del Emperador no se diga nada, muy bien se puede de parte del Rey nuestro señor hazer officio, digo hallandose para ello disposicion, y a esta causa se ha añadido aquel postrer articulo de la instruction de Monsr de Glajon, el qual va muy confiado de que V. S. le ayudara, y lo ha menester, pues V. S., como quien esta en el negocio y es tan prudente y platico, le podra dar luz en todo, y assi le suplico le haya y le tenga por muy encomendado para le hazer toda honra y favor, pues lo merece y es cavallero principal y de mucho valor que, ahunque V. S. le vera, ay callado y manso como don-

se requiren. V. S. desde alla le ayude en ello que a fee que sera en el bien empleado, y yo recibire muy señalada merced.

Granvelle, de son côté, répondait à Gonzalo Perez :

Muy buena obra hara V. M. en ayudar al Obispo Quadra para que por una via o por otra se le haga merced con que pueda pasar adelante y entretenerse, que si no se remedia, yo entiendo que no podra llevar mucho tiempo la carga acuestas, na le estaria mal lo que V. M. apunta del capelo, ny ahun a Su Magestad procurarselo. (*Archives de Simancas.*)

[1] Le 29 mars 1560, le roi de France écrivait à la duchesse de Parme pour la prier, conformément aux « favorables offices » du roi d'Espagne, de presser les préparatifs des secours destinés à intervenir en Écosse. Teulet, *Relations de la France et de l'Écosse*. t. II, p. 97.

zella. Jamas he visto yo nadie que con mejor animo se ponga donde es menester con su artilleria, ni en el he conoscido jamas miedo y es en las cosas de la guerra uno de los buenos consejos que se puede haver. Yo recibire especialmente mucha merced con la que V. S. le hiziere.

Muy bien sera sacar la respuesta por escripto que V. S. pretende de los Ingleses sobre lo que querran hazer para remediar los agravios que hazen a los vassalos de Su Magestad y que V. S. avise muy particularmente a Madama por escripto bien distincto de los dichos agravios y de como se esta en ellos con los Ingleses para que, examinandose todo aqui, o se provea lo que conviene o se avise a Su Magestad para que lo haga.

De Roma tuve ayer cartas con aviso de la muerte del Cardenal Pacheco, la qual no he osado publicar ahun por ser tan ruin nueva como es para lo que toca al servicio de Su Magestad, que V. S. sabe quan bien servia en Roma, y cierto a mi me ha pesado mas de lo que sabria encarecer. Dios por su sancta gracia le haya recebido en su gloria! Scribenme que salio tan fatigado del conclave que nunca pudo cobrar alientos, y assi murio sin otro accidente sino solo de flaqueza y debilitacion y tan sin pensar que huviesse de morir que hasta lo extremo no quiso disponer de sus cosas, y huvieron de ir expressamente para persuadirselo el Cardenal de la Cueva y el Embaxador Vargas, y en fin hizo sus herederos sus dos sobrinos Don Gonzalo Chacon y Don Diego Pacheco, y declaro algunas otras cosas, y lo demas lo remitio a sus testamentarios que fueron los susodichos la Cueva y el Embaxador, del qual no tengo cartas, y las espero con desseo que se havra sentido harto esta perdida.

De Brussellas, a 27 de Março 1560.

(*Archives de Simancas, Secret. de Estado*, Leg. 813.)

DXCII.

L'évêque d'Aquila à la duchesse de Parme.

(Londres, 28 mars 1560.)

Instructions pacifiques de l'ambassadeur français. Peut-être cachent-elles quelque dessein secret sur l'Irlande. — Toute négociation relative au mariage de l'archiduc est rompue. Cecil favoriserait tout noble qui serait de sa religion. On parle encore d'Hamilton. — Plaintes commerciales. — La reine semble persuadée qu'en cas de guerre elle serait aidée par le roi d'Espagne.

La semana passada escrebi a V. A., dandole aviso de lo que aqui se tratava entre la Reyna y el Embaxador de Francia sobre las cosas de la paz. Despues embie al

Dotor Juan Tornero para que de palabra diesse cuenta a V. A. de algunos particulares que havia entendido [1]. Despues aca no hay novedad ninguna por que no es buelto aun el correo que se espera de Francia con la resolucion del Rey sobre las demandas de la Reyna, aunque entiendo que, segun los avisos que de Fragmarton tiene, no se espera que el Rey haya de condecender en aquello de sacar toda su gente de Escocia de manera quo las plaças no queden por el. Tambien ha tenido correo el Embaxador de Francia, no en respuesta del que embio con los apuntamientos con la Reyna, sino otri que partio antes que este llegasse, y parece que, despues de venido este correo, publica muchas flaquezas y da a entender que, segun la que de Escocia entiende, no podra el Rey su señor dexar de sacar de alli su gente y condecener en todo lo que la Reyna le pide, lo qual parece dicho a fin de descuydar a la Reyna y de hazer algun salto donde menos se piense, y no seria gran cosa que pensassen en lo que con el Dotor Tornero avise a V. A. de palabra, serviendose de aquellos soldados que sacaren de Escocia para ello, lo qual se podria hazer facilmente de camino, y es de sospechar que estas muestras de flaqueza y rendimiento no deben de ser sin algun misterio, y este no seria pequeño, ni de poca importancia para ellos. La Reyna no afloxa nada en sus provisiones tanto para las naos como para el exercito de tierra. Tambien ha comparecido aqui un hombre del Conde de Mansfelt, el qual dize que viene por dineros para pagar la gente que el Conde tiene levantada a instancia de la Reyna: no se si lo crea, y si pienso que es procurado por espantar a Franceses y animar a los suyos. Un hombre ha llegato tambien de Escocia, que dize que vendran presto los rehenes que aquellos rebeldes embian a la Reyna. El hazer estas cosas tan descubiertas haze pensar que son demostraciones solas. De tres o quatro partes he entendido que los catolicos del Reyno tratan de levantarse, y me han certificado que el negocio tiene fundamento y grande. Pareceme imposibil que dexe de ser algo desto, segun lo que se vee y lo que Franceses andan agraviados y diligentes. Yo no oso meter la mano mas adelante por no entender en negocio vedado, aunque pienso que todavia si me traslucera algo de lo que fuere sin gustarlo yo.

Del negocio del Archiduque esta el Conde de Helfenstayn totalmente despedido, y la Reyna tan aconortada dello que dizen que dixo el otro dia delante de muchas personas que dava gracias a Dios que se le havia caydo por el arnero el casamiento del Archiduque tan comodamente y con menos trabajo que el del Rey de España. El Secretario Sicel me ha dicho dos vezes, dando por despedido el negocio del Archiduque, que debiamos todos forçarnos a hazer que la Reyna se acabasse de casar, aunque fuesse con un cavallero pobre como fuesse noble, y me lo ha dicho de manera que

[1] La duchesse de Parme transmit, le 17 mars 1560, la relation du docteur Tornero au roi (Gachard, *Correspondance de Marguerite de Parme*, t. I, p. 133.)

sospecho que pretende hazer algun disbarate destos y escursarse con que lo hizieron con consejo o parecer del Rey n. s., metiendome aun diestramente en ello y sacandome mi consenso antes de saber lo que me hazia. Yo me he retirado mucho y respondido que es de creer que la Reyna hara lo mejor en este negocio como en los demas, y que no ha menester persuasion del Rey mi señor, ni de nadie, siendo tan savia. No puedo tras esto persuadirme que ella piense en casarse por las causas que otras vezes tengo escritas a Su Magestad y a V. A., y antes pienso que Sicel que dessea verla casada y fuera del estado en que la vee tan peligroso y querria que el marido que huviesse de tomar, fuesse de su opinion en lo de la Religion. Querria comenzar a platicar esto, anteviendo que tarde o temprano no podra dexar de tomar marido. Lo que mas se sospecha comunmente es lo del Escoces por que de lo de Suecia no hay ya que pensar, y este hijo del Rey que aqui esta, se yra presto por mas que hayan hecho para detenerle.

En los negocios de particulares que aqui se tratan con la Reyna por mandado de V. A., no es possible hazer cosa buena porque la Reyna no haze sino cometerlos a personas que, segun entiendo, son mas parte que juezes y mas interesados que las partes mismas. Agora de nuevo han robado en Irlanda una nao de vinos por engaño, y no hay remedio de sacar provision ninguna que valga nada. Yo procurare de embiar a V. A. las respuestas que hazen a todas estas cosas por escrito para que lo mande prover conforme con lo que se allare que conviene, y cierto lo que aqui passa, es cosa que en ninguna parte me parece que se podria, ni devria çufrir.

Yo uso con la Reyna de todos los terminos que me parecen ser al proposito para que dexe la esperança que tiene de que Su Mag^d^ ha de tomar las armas contra el Rey de Francia y para que concluya su paz lo mejor que pueda. Pero no hay quien la pueda desengañar, antes ha dicho de nuevo al Conde de Helfenstain que ella esta segura de que el Rey n. s. sera de su parte, y veo que convendria infinito desengañarla; pero, como esto podria ser ageno de la voluntad de Su Mag^d^, que es de tenerla contenta, no oso descubrirme a ello del todo. Si V. A. fuere servida, podra mandarme escrivir lo que le parece que haga en ello, pues a esta coiuntura seria necessario saberlo, y el aguardar carta de Su Mag^d^ seria tarde.

De Londres, a 28 de Março 1560.

(*Archives de Simancas, Secret. de Estado.* Leg. 814.)

DXCIII.

Thomas Gresham à Cecil.

(28 MARS 1560.)

Achat de poudre. — Autorisation à accorder à lady Dormer pour sa résidence aux Pays-Bas.

(*Record office. Foreign papers. Queen Elizabeth, Calendar*, t. II, n° 918.)

DXCIV.

L'évêque d'Aquila à l'évêque d'Arras.

(LONDRES, 1er AVRIL 1560.)

Grand accueil fait au duc de Holstein. — L'évêque de Valence est parti pour l'Écosse.

El Duque Adolfo llego aqui tres dias a muy buen tiempo porque, yendose esta semaña el hijo del Rey de Suecia y estando ya muy publica la resolucion del negocio del Archiduque, huviera gran murmuracion si no huviera alguno con quien entretener el pueblo. Hanle hecho gran onra y muestras de hazer gran caso del tanto que pienso que le han hecho creer algo. Pero no tiene en la Dama mas que yo que creo que no soy nada su favorido. El artificio no es pero tan delicado que no se entienda y que no lo lloren los que son criados. El dicho Duque dizen que yra a Escocia, si fuesse necesario, y que servira con seis mill ynfantes y dos mill cavallos. Hanle notado que al Rey nuestro señor le llama el Rey suyo, loqual no le ha aprovechado para con la Reyna, segun vi que gelo tenia notado. Yo he hecho con el cumplimientos y pienso continuarlos, viendole tan declarado servidor de Su Mag^d^. El Obispo de Valencia determino de passar a Escocia, va con harto peligro y con no menos miedo. Yo creo que le sucedera mal todo o siendo preso de enemigos o haziendo poco fruto. Ayer avia de partir el exercito de la Reyna de Barvique.

De Londres, primero de Abril 1560.

(*Archives de Simancas, Secret. de Estado*, Leg. 814.)

DXCV.

Le seigneur de Glajon à la duchesse de Parme.

LONDRES, 7 AVRIL 1560.)

A son arrivée en Angleterre, il a trouvé la rupture avec l'Écosse consommée. — Il a été reçu par la reine et lui a présenté ses remontrances. — Demande de nouvelles instructions.

Madame, Par la copie cy-enclose des lettres que j'escripts à Sa Majesté [1], V. A. entendra l'altération et changement que j'ay trouvé icy, mesmes le commenchement de mon besoigné avec la Royne, lequel à cause de ladicte altération n'ay peult effectuer conformément à mon instruction et charge en tant que, estant la cause de ma venue

[1] Cette lettre était conçue en ces termes :

Sire, suyvant les lettres de commandement de Vostre Majesté, ayant le xxvij^e du mois passé reçeu de Son Altesse l'instruction pour besoigner en ce royaulme d'Angleterre à ce que la Royne ne procédast à aulcune rompture de guerre avec les Franchois en vueillant favoriser les rebelles d'Escosse, me suys le mesmes jour mis en chemin, et, après y avoir tardé environ neuf jours pour le mauvais temps et tempeste de mer, suys arrivé en ce lieu le ve de ce mois que fut vendredy dernier envers le soyr, et ayant communicqué ma charge à l'évesque de Quadra vostre ambassadeur et en ce esté empesché jusques au lendemain sur le disner, ay trouvé les négoces d'icy estre en bien aultres termes et disposition que Vostre Majesté n'avoit esté advertye; car desja, huyct jours auparavant mondict arrivée, la Royne avoit faict marcher ses gens vers Escosse où depuys cincq jours en çà ils estoient entrés et eulx joincts avec lesdicts rebelles. Que me cause une bien grande perplexité pour sçavoir comment me debvrois régler en l'exécution de madicte charge, en tant que ès articles de mon instruction n'estoit faict mention comment me debvroie régler en ce cas. Et me sembloyt aussy que de perdre en ce temps estoit fort préjudiciable et contraire à l'intention de Vostre Majesté. Quoy considéré et ayant sur ce eu avec vostredict ambassadeur plusieurs et diverses devises, mesmes eu regard que ce que Vostre Majesté commandoit, ne se povoit mectre en avant, ny effectuer, s'estant ladicte Royne déclairée pour la part desdicts rebelles et de faict y faisant la guerre, considérant aussy que de ce pourroient succéder choses qui peusissent rendre la réconciliation plus difficille, en tant que, si ladicte Royne jectoit les Franchois hors d'Escosse, adviendroit une guerre fort dure et longue, et ladicte Royne de ce succès plus animée, dont pourroit causer à Vostre Majesté plus grand fâcherie, et d'aultre costé, si lesdicts Franchois eussent aussy quelque bon succès contre elle et lesdicts rebelles, elle se pourroit trouver en grand dangier de perdre son estat, dont Vostre Majesté seroit quasi forchée de venir en rompture de guerre avec iceulx Franchois, nous a semblé que debvroye regarder et mectre en avant si pouroye obtenir de ladicte Royne quelque suspension d'armes et faire tirer ses gens hors dudict Escosse, actendu que, estant son camp en ce lieu, leur peult aultant nuyre par la fain que par la forche, pour ce pendant adviser quelque moyen de appoincter les différens estans entre ladicte Royne et le Roy de France,

icy pour persuader ladicte Royne qu'elle ne se vueille mouvoir, ny faire aulcune rompture de guerre avec le Roy de France pour les rebelles d'Escosse, j'ay trouvé que huyct jours avant mon arrivée ladicte rompture avoit desjà esté faicte, et mesmes

tant à cause du port des armes et tiltre du royaulme d'Angleterre par ledict roy de France naguaires usurpé que aultres difficultés estans entre eulx. Ce que aujourd'huy, avant d'entrer avec elle en aulcune ouverture de ma charge, luy ay mis en avant, luy ayant premièrement présenté les lettres de Vostre Majesté, lesquelles par elle veues, me dit que c'estoit responce d'une de ses lettres que de pièça elle avoit envoyé à Vostre Majesté, et que depuys elle y auroit envoyé ses ambassadeurs et escript aultres lettres, desquelles elle actendoit responce, faisant par ce semblant de point vouloir entrer en nouvelle communication jusques à ce qu'elle eust eu responce de sesdictes lettres. Ce nonobstant ay continué mon propos et fait démonstration que n'avoye trouvé bon qu'elle n'avoit actendu la responce de Vostre Majesté sur les doléances qu'elle luy avoit faictes desdicts Franchois par sesdictes lettres pour de Vostre Majesté sur icelles avoir son conseil et faveur, ny mesmes ma venue, ayant esté advertye par vostredict ambassadeur qu'estoye en chemin à l'effect susdict pour de brief estre vers elle, ains que au contraire elle s'estoit hastée de commencher la guerre huyct jours avant madicte venue.

A quoy ladicte Royne pour son excuse m'a respondu que passé deux ou trois mois elle avoit actendue après ladicte responce de Vostre Majesté, et voyant qu'elle tardoit trop de venir, et luy estant offertes aulcunes occasions, laquelle n'avoit voulu laisser perdre icelles, et me demandoyt si je venoye droict de Vostre Majesté ou du Pays-Bas. Sur quoy luy dis que venoye dudict Pays-Bas par expresse charge de Vostredicte Majesté; et, quant à la tardance de la responce de Vostredicte Majesté, vostredict ambassadeur luy dist qu'elle en avoit esté cause pour ce qu'elle n'avoit advertye Vostredicte Majesté de ses doléances allencontre desdicts Franchois, sinon lorsqu'elle estoit résolue leur faire la guerre, et aussi que depuys elle avoit commenché à endommaiger lesdicts Franchois, de sorte que iceulx Franchois luy en avoient faict pluiseurs plainctes et que de ce estoient procédées aultres difficultés, pour lesquelles appaiser Vostre Majesté préalablement s'en estoit voulu faire informer, dont elle n'avoit sceu plus tost luy faire responce. Et répliquant ladicte Royne avec quelque peu d'altération qu'il estoit trop tart pour faire retirer ses gens ou de parler d'aulcun accord, sinon avec l'espée en la main, luy a esté respondu que Vostredicte Majesté ne se vouloit mesler dudict affaire pour en estre juge, mais tant seullement moyenneur pour l'amytié fraternelle et confédération qu'elle avoit avec elle, et mesmes pour le désir de la conservation de son estat et aussy pour ce qu'elle, tant par ses propres lettres que charge donnée à vostredict ambassadeur, l'en avoit requise; et, si néantmoings luy sembloit que n'estoit besoing de plus luy en tenir propos, que userions ainsi qu'elle nous commanderoit. Sur quoy elle nous dit que volentiers elle nous vouloit oyr, mais que avant respondre sur ladicte suspension d'armes désiroit entendre les moyens que Vostre Majesté entendoit mectre en avant pour sa seureté contre lesdicts Franchois. Lors luy ay par ordre et tout au long faict ung discours de madicte charge en suyvant mon instruction sur ce point. Et en premier lieu luy ay réduict à mémoire la bonne et fraternelle affection que Vostre Majesté luy avoit tousjours porté, si comme elle faisoit encoires à présent, et mesmes les bons advis et conseil qu'elle luy avoit continuellement faict entendre, tant par le Sr Conte de Feria, vostredict ambassadeur, et particulièrement par Don Jehan de Ayala, le tout affin de conserver et maintenir son royaulme en paix et bonne tranquillité; et sy luy a esté remonstré aussy que en postposant toutes les choses susdictes elle s'estoit voluntairement mise en guerre et avoit voulu assister leurs rebelles,

qu'elle avoit faict marcher ses gens audict Escosse, de sorte, selon que j'entens, son camp est pour le présent devant la ville du Petit-Lyt, où se trouve enclose la Royne douaigière d'Escosse : dont j'ay esté fort perplex et estonné pour ne sçavoir comment me

dont lesdicts Franchois s'estoient plaincts à Vostre Majesté et mesmes requis son assistence en chose si juste et raisonnable et de non vouloir porter, ny favoriser ladicte Royne en chose tant scandaleuse; et que, oires Vostre Majesté entendoit que lesdicts Franchois avoient assez juste cause, néantmoings qu'elle avoit deffendue et excusée ladicte dame, disant qu'elle s'estoit armée à l'occasion des grandes suspitions qu'elle avoit que le desseing desdicts Franchois tendoit plus avant que à punition et chastoy desdicts rebelles, et que finablement après plusieurs et longues disputes sur cest affaire par Vostre Majesté eues avec l'ambassadeur et aultres ministres dudict Roy de France, elle avoit advisé et trouvé expédient pour oster à ladicte Royne toute occasion de suspition et la asseurer contre ledict Roy de France, et mesmes pour satisfaire à l'honneur d'icelluy Roy et chastoy desdicts rebelles, que les gens de guerre qui seroient nécessaires d'y envoyer davantaige pour ledict chastoy des rebelles, seroient donnés par les mains de Vostre Majesté de ses propres subjets, desquels, oires qu'ils fussent au service dudict roy de France, ladicte Royne ne pouroit avoir aulcun doubte, ne luy engendrer aulcune jalousye, sans toutesfois pour ceste première luy déclairer le nombre des gens, ny les particularités en deppendans, jugeant que pour le présent il n'estoit besoing d'entrer en aulcune desdictes particularités, jusques à ce que verroye s'elle se vouldroit servyr et ayder dudict expédient, dont et veu que par icelluy moyen l'occasion de ladicte suspition cessoit, luy dis que Vostre Majesté désiroit bien luy povoir persuader qu'elle s'en volsist contenter et s'abstenir, du tout, du port et assistence desdicts rebelles, et qu'elle ne le debvoit reffuser, ayant regard à l'estat de ses affaires et aux incommodités èsquelles elle se trouvoit présentement et se trouveroit de plus en plus, ayant à faire à ung prince sy puyssant tel qu'estoit ledict Roy de France, qui la pouroit par divers costés assaillir, et que Vostre Majesté ne doubtoit que, sur tout par elle meurement délibéré, elle accepteroit icelluy expédient, et que Vostredicte Majesté n'entendoit que pour tant elle se deusist du tout désarmer, mais avoir bon œil que ses frontières demeurassent pourveues tant et si longuement que les forches desdicts Franchois fussent retirés d'Escosse et les affaires d'illecq accommodés.

Sur quoy elle nous a respondu assez amplement, accusant la mauvaise intention et volunté vers elle desdits Franchois, dont elle avoit à plain esté advertye et acertenée tant du costé d'Allemaigne que des Franchois mesmes, et si s'excusoit qu'elle ne favorisoit à rebelles (lesquels elle ne réputoit tels, mais en tel cas elle les vouldroit ayder à chastier, si requise en fust), ains pour gens qui deffendoyent leur Royne, ensemble les privilèges et liberté du royaulme, et que aussy en les assistant en ce elle entendoit d'asseurer son estat et règne.

A quoy réplicquant, luy ay remonstré que Vostre Majesté les tenoit pour rebelles puisqu'ils s'estoient eslevés contre leur prince et avoient changé la religion, et que cecy ne se povoit excuser en fachon quelconque.

Et quant à l'estat de ses affaires, despens et incommodités susdictes respondit qu'elle espéroit que Nostre-Seigneur (lequel elle prenoit en tesmoingnage de la sincérité dont elle procédoit en cest affaire) et qui l'avoit assistée en plus grandes perplexités et adversités, la succureroit encoires à l'advenir et que de ce elle avoit son entière confidence en luy.

Et finablement sur le moyen et expédient proposé par Vostre Majesté, assçavoir d'envoyer audict

debvrois conduire en ma dicte charge. A la fin, ayant bien au long communiqué cest affaire avec l'évesque de Quadra, Ambassadeur de Sa Majesté, avons trouvé convenable et expédient que en premier lieu me devoye démonstrer aulcunement malcontent de la Royne de ce qu'elle n'avoit actendu la response des lettres qu'elle avoit escript à Sa dicte Majesté, par lesquelles elle avoit demandé son conseil et faveur contre l'emprinse et grandes apprestes que faisoient les Franchois sur Escosse soubs umbre de chastier les rebelles d'illecq, et de tant plus qu'elle n'avoit voulu actendre ma venue, ayant esté advertye par ledict évesque que ne tarderoye guaires de venir, et, ce faict, luy debvoye faire acroire que ne luy povoye déclairer les moyens que Sa dicte Majesté avoit pensé mectre en avant pour l'asseurer contre lesdicts Franchois, ne fût qu'elle feit tirer ses gens en arrière et lever le siége de devant ledict Petit-Lyt, ou du moings accorder suspension d'armes pour aulcuns jours, tant pour cependant luy déclairer l'intention de Sa Majesté comme aussi pour chercher et trouver moyen que ladicte rompture n'allast plus avant, en les réconciliant ensemble et vuydant les différens estans entre elle et le Roy de France tant sur le tiltre et port des armes d'Angleterre par ledict Roy de France depuis naguaires usurpées que aultres différens estans entre eux. Ce que m'a

Escosse gens confidens pour son asseurance, dist qu'elle n'entendoit que l'on deusist envoyer audict Escosse aultres forches ou gens de par le Roy de France quels qu'ils fussent, ains que ceulx qui y estoient à présent, s'en debvoient retirer en délaissant le pays paisible. Et si me demanda si ledict roy de France estoit content que Vostredicte Majesté y envoyast de ses gens et subgects. A quoy, bien pensant qu'elle ne demandoit cecy pour quelque désir ou bonne intention qu'elle avoit d'y condescendre, mais plustost par quelque curiosité, luy ay respondu que pour le présent il n'estoit de ce question, mais seullement d'entendre sur ce son intention, laquelle n'avons sceu tirer d'elle en tant qu'elle se démonstroit aulcunement estonnée pour sur ce respondre. Et aussy elle se commenchoit à lasser de la longue communication, laquelle avoit duré environ heure et demye. Quoy voyant, l'ay requis qu'il luy pleust nous assigner une aultre heure pour de rechief entendre en l'affaire susdicte en la présence de ceulx de son Conseil et d'en povoir entendre sa finale résolution pour en advertir vostredicte Majesté, laquelle elle nous a assigné pour demain. De nostre besoingne advertirons Vostre Majesté. Et pour ce que cest affaire est de très-grande importance, en advertyssons aussy en diligence madame la Ducesse de Parme et Placence, comme Vostre Majesté entendra par le double de mes lettres cy-jointes, et ay supplié Son Altesse qu'il luy plaise me faire entendre comment je me debvrois régler en cas que ladicte Royne ne veult entendre à la susdicte suspension d'armes, ny accepter le moyen par Vostre Majesté proposé pour son asseurance; et, à mon semblant, je doubte qu'elle ne fera ny l'ung, ny l'aultre, tant je la voys animée et asseurée (selon le semblant qu'elle démonstre) de pouvoir obtenir de brief son intention, et craings qu'elle nous vouldra entretenir de parolles pour ce pendant faire son faict, à quoy ne puys remédier, sinon en advisant Son Altesse.

De Londres, le vij^e d'Avril 1559 avant Pasques.

(*Archives du Royaume à Bruxelles, Nég. d'Angleterre*, t. III. — Publié par M. Teulet, t. II, p. 98.)

esté force ainsi le faire pour non perdre temps, comme j'ay faict à cest après-disner, en quoy j'ay usé de toute courtoisie sans toutesfois laisser de luy dire ce que faisoit à propos pour le bien et avanchement de ceste négociation ; et, comme en discourant les affaires, elle a voulu entendre les moyens que Sa Majesté y pensoit mectre en avant pour sa dicte seurté, luy ay déclaré bien au long lesdicts moyens, le tout en conformité de ma dicte charge ; mais, quoy que j'en ay sceu dire et ledict Ambassadeur avec moy, n'avons sceu obtenir d'elle ladicte suspension d'armes, ains, se démonstrant aulcunement empeschée à me donner quelque responce absolute, m'a remis à demain pour de rechief traicter cest affaire en la présence de ceulx de son Conseil, dont du tout j'ay bien voulu advertir Vostre Alteze par ce propre courier pour entendre son bon plaisir comment nous debvrons régler en cas que ladicte Royne ne veult accorder ladicte suspension d'armes, ny donner oreille aux moyens de Sadicte Majesté. A quoy je doubte merveilleusement qu'elle ne vouldra aulcunement entendre, voyant qu'elle est beaucoup plus forte que ses ennemys, sur lesquels (comme elle fait semblant) elle espère, ayant l'espée en la main, de brief avoir la main souveraine.

Demain, j'espère advertir Vostre dicte Altesse du surplus de mon besoigné dudict jour. Le Secrétaire Sicel doibt demain venir vers moy pour entendre en ceste négociation, et après-disner traicterons le mesmes avec ladicte Royne et ceulx de son dict Conseil ; mais pourtant supplie que V. A. ne vueille différer à me mander en toute diligence comment me debvray conduire en ceste négociation au cas susdict et son advis sur la suspension d'armes par moy requise.

De Londres, le viie d'Avril 1559 avant Pasques.

(*Archives impériales de Vienne.*)

DXCVI.

Note sur un discours du seigneur de Glajon.

(8 avril 1560.)

Le seigneur de Glajon a déclaré que le roi était prêt à interposer sa médiation dans les affaires d'Écosse, mais que si la reine prenait parti pour les rebelles, il aiderait le roi de France à les châtier. — Il y a lieu de lui répondre que le but des Français, en intervenant en Écosse, est de conquérir l'Angleterre et qu'il est de l'intérêt du roi de soutenir la liberté des Écossais, plutôt que de favoriser l'ambition de la France.

The Ymbassadore saythe King Phylyp his master allowethe welle that the Qwene hathe stoude uppon hyr garde and to th'ende the Qwene myght have hyr realme

in saffetye, owte of the dawnger of the Frenche, and that the matters myght be so composed in Skotland that the rebells myght be chastened, and yet this realme owte of alle dawnger. Therfore hathe his master send hym to be a mediator betwene the Frenche King and Hyr Hyghnes, for a good conclusyon of peace and for reformation of all injuries. But fynding, contrary to his expectation, that the Qwene's armye is alredye entred into Skotland, wherby he cannot procede according to the tenor of ymbassage, he therfore requireth the Qwene to revoke hyr armye or to abstayne from force forty or fifty dayes, untyll he maye advertise his master and receyve furder of his pleasure in this behalffe. And the ledger furder affyrmethe that his master woll not leave the Frenche destitute of his ayde to the chastenyng of the rebells in Skotland, yf so be the Qwene do take parte with the rebell there: unto the which aforesayd request they therfore require spedye answerr.

The effecte of this answer (I suppose) must be: that, syns the Qwene's Highness can not esschewe the ymminent dawnger of the Frenche (that hathe not onely klamed the ryght and used the armes, tytle and style of hyr crowne and realme, but hathe also indyrectly, by sekyng the conqwest of Skotfand and bryngyng his great forces therinto, gone the onely waye abowte to accomplishe his wycked desire of the conquest of this hyr realme of Yngland), unles the Frenche aforesayd, eyther by fayre meanes do remove theyr force, or els that by force they may be removed from Skotlaud (whiche force mayntayned there is the onely waye for the Frenche to put this realme in dawnger of conqwest bye), syns, I saye, that, otherwayes than by removing of this force, the Qwene's Highnes can not eschewe the ymmynent dawngher of the Frenche, therfore she can by no meanes thynk, eyther that she hathe done injustlye in sending hyr forces into that realme, or that it ys mete for Hyr Hyeness to revoke hyr force owte of Skotland, unles the Frenche shall remove theyr nation, that are men of warre, also from thens, uppon the dewe acknolegyng by the sayd Skottes of theyr allegens unto theyr Qwene and to hyr husband the Frenche King also in hyr ryght, which thyng hathe ben offerd alredye to the Frenche Ymbassadors and partly by theym thought resonable. And unles it might appere that the Frenche had ruled in Skotland accordyng to the decrees and compacts made betwene these two realmes, and that the Skottes had rebelled or resisted withowte injurie or breache of compactes offered unto theym, we suppose and hope that the King Katholike wolle not assyste and ayde the Frenche to the chastisement and bondage of the Skotts and to the satisfying of the unsatyable desyer of the Frenche, that therby seekethe the conquest of this realme. But rather we trust that the Kyng Katholyke woll helpe to staye the gredynes of the Frenche, to the conservation of the Skottes in theyr freedome and lybertie, syns the crowne of Skottland owght to retorne to the mere Skottishe nation, yf the Qwene dye without yssue, as hetherto she hathe none, and syns this realme

shal be in dawnger of conqwest, yf the Skotts shal be browght into bondage by conqwest of the Frenche.

(*Archives d'Hatfield.* — Publié par Haynes, p. 280.)

DXCVII.

Projet de réponse au discours du seigneur de Glajon.

(9 AVRIL 1560?)

La reine ne doute point que le roi, mieux éclairé par les ambassadeurs qu'elle a envoyés en Espagne, ne revienne sur sa détermination. — Elle est disposée à faire connaître les raisons qui ne lui permettent pas de rappeler son armée d'Écosse.

First, lyke as the King Catholike, notwithstanding the dyvers complaynts made to hym by the French, was pleased of mere good will towards the Queen's Majesty, not only to excuse her preparations, but also to allowe the same: so Hir Majesty thynketh suerly that, if he had also hard hir Embassadors, before the sending awey his mynd and instructions to Monsieur de Glasjon, he wold have not only allowed hir preparations, but wold also have sent hir advise not to indure the daunger that hir realme stode in by the French procedings in Scotland. And therfore, consideryng Hir Majesty is suerly advertised that hir Embassadors wer arryved at Toledo the . . of March last, and suerly thought that they had declared Hir Masjesty's greeffs to hir said good brother and had also imparted to hym the daungeroose state of hir realme, if the Frenche shuld procede in Scotland according to there determinations, Hir Majesty thynketh undowtedly that she shall very shortly here, ether by hir Embassadors, or els by some furder letters and instructions to be wrytten to Monsieur de Glasjon or to the Bishop of Aquila from hir good brother, some furder determination and advise, that shall more tend to the suerty of realme than this now presently dothe. For, so Hir Majesty and all hir Counsell is suerly perswaded that the King Catholique will never motion any matter by waye of advyse, but such as shall appeare to tend to the suerty of this realme, and not to the danger and ruyne, as of necessite if the French governance in Scotland shuld not be tempered according to the juste liberty of that realme, but shuld with force and men of warr subdue that nation and conquere that realme.

And where Monsieur de Glasjon semeth to require, as of his owne self, that the Quene's Majesty shuld revoke hir army for forty or fifty dayes, to the end he might

advertise his master how he fyndeth things in an other state than he looked for : the Quene's Majesty dowteth not, but, when he shal be wel informed how things have proceeded from the begyning and how long Hir Majesty hath indured danger, how lothe she hathe bene to be constrayned of mere necessity, for savegard of hir realme, thus to doo that she hath done, he will then thynke it over dangeroose for Hir Majesty to revoke hir army, as the case standeth, but will rather use his office that a treaty may be had and communication for an accord of those things, which hath bene the very just occasion to move Hir Majesty to send in hir army. And to make such an accord Hir Majesty is most willing, and therin will be content to take advise of Monsieur de Glasjon and the King Catholiques Embassader, so as they will be content to be informed of the procedings of Hir Majesty and the causes thereof. And therefore Hir Majesty requireth both t'Embassadors to suspend there judgements in this behalf, if Hir Majesty thynk it not convenient to revoke hir army, untill they may be informed of the whole matter and the just and reasonable causes why Hir Majesty maye not now, without evident daunger to hir realme, revoke the same.

(*Archives d'Hatfield.* — Publié par Haynes, p. 281.)

DXCVIII.

Le seigneur de Glajon à la duchesse de Parme.

(Londres, 9 avril 1560.)

Il lui fait parvenir une lettre adressée au roi.

Madame, Par la copie que j'envoye, avec cestes, des lettres que l'Ambassadeur et moy escripvons à Sa Majesté [1], V. A. sera advertye de nostre besoigné avec le

[1] Cette lettre était conçue en ces termes :

Sire, Depuys celles joinctes à cestes escriptes, vint hier vers nous par charge de la Royne le Secrétaire Sicel pour entendre de nous plus à plain ce que avions communicqué avec ladicte Royne, à qui avons en brief répété le mesme propos contenant en effect que Vostre Majesté désiroit sur toutes choses que ladicte Royne eust à faire révocquer hors d'Escosse ses forches et gens de guerre, de s'abstenir du faict des rebelles d'illec et en laisser convenir le Roy Très-Chrestien pour en faire tel chastoy qu'il convenoit, du moings accorder une suspension d'armes de xl ou cincquante jours pour

Secrétaire Sicel et les sieurs du Conseil de la Royne, que me gardera luy en faire cestes plus longues, suppliant tant seullement qu'il luy plaise nous mander en ce pendant advertir Vostre Majesté des difficultés icy trouvées et povoir chercher moyen d'appoineter les différens estans entre elle et ledit Sr Roy Très-Chrestien.

Sur quoy ledict Secrétaire, après longue communication sur ce eue par ensemble sicomme d'environ cincq heures continuelles, s'est venu à résoudre sur trois poincts principaulx. En premier lieu excusoit ladicte dame Royne de ce que elle n'avoit actenduc la responce de Vostre Majesté, donnant de ce la coulpe à la tardance de ladicte responce, laquelle elle avoit actenduc environ trois mois, dont, pour non perdre l'occasion à elle offerte, luy avoit esté nécessaire s'en servir d'elle pour se asseurer et non estre prévenue desdicts Franchois. Après il nous a récité bien au long les injures qu'elle avoit receues des dicts Franchois par l'usurpation des tiltres et armes du roy d'Angleterre, mesmes les dangiers èsquels elle s'est trouvée pour les grandes apprestes que iceulx Franchois faisoient pour invahir ce royaulme et de la en déjecter, dont elle avoit eu divers évidens indices et bons advertissemens, tant d'Allemaigne, France, que d'ailleurs, en sorte que leurs machinations estoient clères qu'elles ne se povoient nyer. Et pour le dernier il s'est efforché de nous persuader par plusieurs raisons et argumens que à Vostre Majesté importoit que lesdicts Franchois ne se feissent du tout seigneurs dudict Escosse, de laquelle, en décédant la Royne Très-Chrestienne sans hoirs, par les forts que à présent ils y occupent, s'en pouroient sans aulcun droict facillement faire maistres; que aussy les affaires de ce royaulme estoient en tel estat et termes que, oires du vivant de la Royne par l'assistence de V. M. elle en joyst paisiblement, toutesfois, si ladicte Royne ne se adonnast à l'estat de mariaige (comme elle n'en avoit grand envye), après son décès, par la voisinance et assistence desdicts d'Escosse, ledict Roy Très-Chrestien s'en vouldroit aussi faire maistre.

Sur lesquels articles et premiers quant à la coulpe dont il vouloit charger Vostre Majesté, luy avons remonstré et bien clèrement donné à cognoistre que à tort il inculpoit de ce Vostre Majesté, et que ladicte Royne mesmes avoit esté cause que plus tost n'avoit esté respondu à ses lettres, en tant que passé trois mois elle avoit dict qu'elle envoyeroit vers Vostre Majesté ses ambassadeurs à la fin contenue en sesdictes lettres, lesquels au prime y seroient arrivés en mars dernier; que aussi, au mesme tempore desdictes lettres, elle commencha à faire la guerre et endommaiger lesdicts Franchois, selon que plus à plain avions déclairé à ladicte Royne.

Touchant les plainctes à l'encontre desdict Franchois, avons dist que pour injure verbale il n'estoit licite en faire la vengeance plus avant que de parolles, et qu'elle estoit facillement à restaurer s'elle s'en vouloit soubsmectre à Vostre Majesté, comme ne doubtons le pareil feroient les Franchois, et qu'elle ne se debvoit ingérer si avant en l'affaire d'Ecosse pour forcloire ledict Roy Très-Chrestien de son pays; aussy que, en assistant les rebelles d'illecq avec ung si mauvais fundement et exemple, elle donnoit occasion aux aultres Estats de attempter semblable rébellion contre leurs princes et seigneurs. Et quant aux susdictes apprestes, elle n'en devoit avoir peur puysque Vostre Majesté, par les moyens qu'elle entendoit de proposer, la asseureroit à l'encontre d'icelles.

Sur le iij^e poinct, avons dist que Vostre Majesté ne trouvoit juste, raisonnable, ny honneste que pour obvyer aux inconvéniens et dangiers encoires fort longuement et remots, elle debvoit pour le présent troubler la paix et transquillité commune de toute la Chrestienneté, laquelle elle avoit procurée avec tant de traveil et despens, et signamment par moyens injustes et mal honnestes et mesmes contraires à son honneur et conscience, comme elle feroit en assistant les rebelles et héréticques

diligence comment nous nous aurons à conduire ès difficultés en nos dictes lettres mentionnées.

De Londres, le IXe jour d'avril 1559 avant Pasques.

(*Archives impériales de Vienne.*)

d'illecq, et dont par la perpétuelle guerre à ses subjects pouroient advenir maulx et dommaiges innumérables, laquelle, sans causes et raisons fort urgentes et nécessaires et mesmes sans à ce estre constraincte, elle n'estoit délibérée de susciter de esmouvoir de nouveau en ladicte Chrestienneté. Et considéré que ladicte Royne mouvoit la présente guerre voluntairement pour chose de petite importance et laquelle facillement se povoit sans armes appoincter, nous sembloit que Vostre Majesté ne la advoeroit, actendu mesmes qu'elle ne vouloit condescendre à quelque terme raisonnable de suspension d'armes pour traicter dudict appoinctement.

Finablement, par toute tant ample et longue nostre communication, luy avons souvent répété que Vostre Majesté désiroit autant que jamais assister ladicte Royne en tout ce que concernoit le bien, deffence et conservation de son estat et règne, et que en ceste négociation Vostre Majesté feroit le mesme office et debvoir, s'elle se voloit contenir ès termes de sa deffence. Brief, nous nous sommes assez apperceus dudict Secrétaire que en nulle sorte elle fera retirer ses gens, ny armée dudict Escosse.

Quant aux forches d'icy, nous entendons qu'ils ont viij^m hommes de pied et ij^m chevaulx de ses subjects avec xxxij navires de guerre furnis de quatre mil piétons, et que les Escossois de pied estoient en semblable nombre, sans ceulx qui journellement se joindroyent à eulx.

Ledict Secrétaire nous a aussy faict entendre que, pour nulle chose du monde, ne persuasions dont on povoit user vers ladicte Royne, elle n'estoit encoires délibérée se maryer : ce que à nostre advis il dist pour nous prévenir, si d'adventure luy en eussions voulu tenir propos. A quoy luy avons seullement respondu que de cecy l'on povoit bien entendre que la faulte de tenir ce royaulme en dangier et en trouble, mesmes celluy de ses voisins, procédoit de ladicte Royne, puysque par non se maryer elle donnoit occasion à tous maulx que l'on en pouroit craindre.

Après laquelle communication, nous sommes trouvés vers ceulx du Conseil de la Royne, laquelle, pour estre quelque peu mal disposée, ne s'y pouvoit trouver, comm'il nous fut dict, ausquels a esté répété en brief ce que avions proposé à ladicte Royne, et depuys plus au long déclairé audict Secrétaire Sicel, et leur avons prié de vouloir persuader à ladicte Royne de se soubsmectre à ce que Vostre Majesté la requéroit et luy mectoit en avant pour le bien, repos et tranquilité de son règne, et de vouloir tenir en surcéance les armes et faire tirer hors d'Ecosse ses forches et gens, aussi d'abstenir de se mesler des affaires dudict Escosse, en cause si injuste et mal chéante, veu que aultrement Vostre Majesté ne pouroit délaisser d'y assister ledict roy Très-Chrestien, en les asseurant néantmoings que Vostre dicte Majesté s'entremectoit volentiers de cest affaire, tant pour asseurer ladicte Royne de la suspition qu'elle povoit avoir des Franchois, comme aussy pour ayder icelluy seigneur Roy Très-Chrestien à chastier lesdicts rebelles.

A quoy, après quelque retraicte et communication sur ce eue par ensemble, ils nous ont faict respondre par le docteur Wotton que pour l'importance de l'affaire ils ne nous povoient sur le pied donner responce, vu mesmes que aulcuns conseilliers ayans manyé cesdictes affaires estoient

DXCIX.

L'évêque d'Aquila à l'évêque d'Arras.

(Londres, 9 avril 1560.)

Il rend compte de l'audience donnée par la reine; elle cherche à faire croire qu'elle reste l'amie du roi. — Urgence de nouvelles instructions pour le seigneur de Glajon. — La reine reproche au roi d'avoir profité de la perte de Calais. — Nouvelles d'Écosse.

El señor de Glajon llego aqui el viernes y me communico su despacha, el qual fuera muy bueno si llegara veynte dias antes, agora estando el exercito de la Reyna junto ya con el de los Escoceses en Lith. Parece que todo aquello que de parte de Su Mag[d] se le

absens de ceste ville, lesquels revenuz (que seroit de brief), la Royne ne fauldroit nous faire entendre son intention et bon plaisir sur tout.

Sire, oires que, par nos lettres que s'envoyent à présent à Vostre Majesté, luy avons assez prolixement et particulièrement déclairé les occurrences d'icy et mesmes donné compte de nostre besoingnié, si ne povons délaisser, pour la résolution de ceste négociation, luy faire icy ung aultre discours de ce que nous en semble, affin que Vostre Majesté, estant à plain informée de l'estat des affaires d'icy, puysse tant myeulx pourveoir, selon qu'elle trouvera convenir, à la présente nécessité d'iceulx.

Il plaira à Vostre Majesté entendre que les Franchois, le vij[e] du mois passé, communicant sur ceste affaire avec la Royne, présent leur ambassadeur Seure, ont esté contens de faire ung pardon général à tous les rebelles d'Escosse et de tirer d'illecq tous leurs gens de guerre Franchois, saulf quatre enseignes, offrant, quant au différent du port des armes et tiltre du roy d'Angleterre, d'en satisfaire la Royne, de sorte qu'elle se contenteroit, dont la difficulté estant encoires entre eulx consiste seullement en ce que nulle desdictes enseignes, ny mesmes les forteresses demeurent ès mains desdicts Franchois, par où le mis en avant de Vostre Majesté, asçavoir d'assister les Franchois avec ses propres gens pour le chastoy desdicts rebelles, semble à ceulx d'icy que l'offre de Vostre Majesté ne leur est si avantagieuse que celle que lesdicts Franchois leur font, comme nous a déclairé hier ledict Secrétaire Sicel, allégant que, veu que les forches de ladicte Royne sont joinctes à celles des rebelles, si elle les vouldroit retirer d'eulx, rendroit lesdicts rebelles ses ennemys, quoy faisant, iceulx rebelles, ne bastans pour résister au nombre de cincq mil Franchois restans audit Escosse, seroient constraincts d'eulx joindre avec lesdicts Franchois, et lors par ensemble pouroient tourner leurs forches sur ce royaulme, dont ils disent que le party de Vostre Majesté ne se peult en leur endroict (demeurant les affaires ès termes qu'ils sont pour le présent) effectuer, ains qu'il leur est entièrement infructueux. Pardessus ce y a une aultre difficulté, asçavoir, oires que ladicte Royne fût contente de habandonner lesdicts rebelles en les laissant ès mains desdicts Franchois et qu'elle fût seure que iceulx Franchois ne se viendront ruer sur ce royaulme, si ne sçait-elle quel nombre des Franchois demeureroit audict Escosse, ny ès mains de qui seroient les forteresses d'illecq, et, s'elles doibvent demeurer ès mains

havia de ofrecer, dexa de poderse efectuar si primero ella no suspende las armas y se retira, ya que no quiera del todo apartarse de la asistencia que da a aquellos rebeldes, de los quales agora se aprovecha para asegurarsse de Franceses; y assi determinamos,

desdicts Franchois, luy semble que cela seroit par trop préjudiciable à son estat et règne, sinon pour ceste année, du moings pour une aultre occasion et opportunité; car, demeurant lesdictes forteresses en leurs mains, que sont les clefs du royaulme, ils y pouroient tousjours envoyer tant de gens de guerre que en quinze jours ils seroient bastans de conquester tout ce royaulme, signamment en y meetant des gens de cheval allemans. Dont nous a semblé (veu que l'expédient et moyen par Vostre Majesté proposé ne remédie aux inconvéniens des affaires d'icy) que en ceste négociation nous convenoit parler en termes généraulx sans spécifier le nombre des gens, ny déclairer la fachon comment Vostre Majesté pensoit en ce user, et d'insister seullement à ce que ladicte Royne vueille permectre audict roy Très-Chrestien la correction desdicts rebelles, veu que le nombre de gens de guerre qu'il y avoit, estoit petit et que d'iceulx ladicte Royne ne s'en debvoit doubter, et, s'il avoit besoing pour ledict chastoy plus grand nombre, que Vostre Majesté y pourverroit de ses gens propres, desquels elle seroit non-seullement asseurée, mais deffendue contre lesdicts Franchois, si besoing en fût. Oultre ce, ne trouvans cestuy, ni aultre moyen practicable, en continuant ladicte Royne la guerre, pour les causes et inconvénians cy-devant et ès aultres nos lettres mentionnés, avons seullement voulu insister à ce que ladicte Royne eust à faire retirer sesdictes forches et accorder une suspension d'armes, en délaissant tousjours par elle son armée de mer au port où elle est pour le présent, par laquelle elle s'asseureroit que les Franchois ne pouroient secourir, ny renforcer leurs places d'aultres gens; et voyans que à ce elle ne consentira sinon à ce constraincte, luy avons remonstré, par les meilleurs et convenables moyens qu'il nous a esté possible, que Vostre Majesté ne poura délaisser de favoriser la juste querelle desdicts Franchois, pour luy donner quelque craincte. Et si avons travaillé de justiffier ceste détermination de Vostre Majesté, non-seulement par l'énormité du faict desdicts rebelles, mais pour le peu d'estime qu'elle a tenu du conseil de Vostredicte Majesté, en luy ayant celé entièrement ses desseings: dont nous semble que avec toute diligence sera besoing que Vostre Majesté nous mande ce qu'il nous conviendra de faire et comment nous aurons à conduire ès choses susdictes, sans y user de délay.

Les moyens dont lesdicts Franchois ont cuydé appoincter avec ladicte Royne et la diligence en ce par eulx usée nous donnent assez à entendre que l'expédient proposé par Vostre Majesté leur donne peu de satisfaction, et semble qu'ils vueillent procurer leurs propres affaires sans l'ayde, ny intervention de personne, pour avoir meilleur occasion d'abuser icelle Royne, au grand préjudice peult-estre de Vostre Majesté et de ses Estats. Laquelle leur intention entendons assez par la commission avec laquelle naguaires est venu icy l'ambassadeur Seure et depuys luy la venue de l'évesque de Valence, lequel, après les présentations susdictes faictes, est passé oultre vers Escosse, et si nous augmente ceste suspition qu'ils n'ayent voulu actendre celluy que Vostre Majesté, à leur requeste, debvoit envoyer icy, ayans toutesfois publié icy que Vostre Majesté les assisteroit contre lesdicts Escossois.

Dont avons bien voulu advertir icelle Vostre Majesté affin qu'elle soit bien particulièrement informée de tout ce qui se passe icy, et que, en traictant avec lesdicts Franchois, l'on ait l'œil au guet. Combien que, veu l'innemityé estant entre eulx et la diffidence l'ung de l'aultre, y a peu d'espoir qu'ils se puissent accorder sans estre à ce aydés et constraincts, touteffois pour leur oster toute sinistre suspition qu'ils pouroient avoir conceu de Vostre Majesté, leur avons dist que, moyennant une bonne

Monsr de Glajon y yo, haviendo querido en todo caso que yo le aconsejasse lo que devia hazer, que contado a la Reyna como el venia principalmente a estorvar que no se començasse la guerra, haviendola hallado ya començado lo primero, le parecia de pedirle parte de Su Mag^d era que cesassen las armas a lo menos por quarenta dias, y assi se lo propuse. El domingo dionos una audiencia y quisiera no dexarnos entrar en la embaxada, deziendo que havia escrito y embiado Embaxadores y que esperava respuesta de Su Mag^d a lo que con ellos havia escrito. Finalmente se contento de oyrnos. La suspension que le pedimos no le agrado nada, y mucho menos el espediente que de parte de Su Mag^d se proponia, el qual se le dixo sucintamente y como cosa de que no era tiempo tratar, no cessando las armas. Acabose la platica con dexarla mas enojada y alterada que ella quisiera. Quedamos que la respuesta resoluta se nos diesse el dia siguiente en Consejo y que antes nos embiaria el secretario Sicel, con quien pudiessemos tratar largo de la materia, lo qual se hizo ayer de mañana muy difusamente y a mi parecer en todos los puntos principales que tratamos que fueron tres, el quedo convencido, y tornamoles a decir que, si no cesavan en lo que havian començado y se disponian a recibir de Su Mag^d la asistencia y favor que les bastava para defenderse sin metter fuego a la Christiandad con nuevas guerras, Su Mag^d no podia dexar de proveerlo assistiendo al Rey de Francia a quien ella agraviava manifiestamente favoreciendo sus rebeldes, y que tambien agraviaria a Su Mag^d, no queriendo contentarse de la seguridad que le offrecia, y porque la principal cosa que alegan para su escusa es cargar a Su Mag^d de que no ha querido responder a las cartas de la Reyna, que le escrivio quatro meses ha, ha sido menester que yo les diga claramente la malicia que en esto han usado y el poco respeto que a Su Mag^d han tenido, no dandole parte de sus disiños sino quando ya començavan a executarlos y a escandalizar el miedo, y haviendo dicho que embiaria Embaxadores, diferidolo cerca de tres meses maliciosamente, lo qual ni ellos pueden contradezir con verdad, haviendoselo yo esto protestado muchas vezes antes, ni da lugar a ninguna de las otras razones que alegan, visto que todas han fundadas sobre esta malicia. Fuimos despues a Consejo ayer tarde, donde no se hallo la Reyna porque, aunque dixo que estava indispuesta, estubo occupada en ver jugar a la pelota a Mil. Roberto. Moss. de Glajon propuso brevemente su negocio, y le fue respondido que pensavan en ello y otras cosas dilatorias,

paix, par quelconeque moyen ou voye qu'elle se face d'entre eulx, Vostredicte Majesté en sera très-contente, actendu qu'en ce elle ne tend à aultre chose fors qu'ils soient contens l'ung de l'aultre au repos du bien publicque d'ung chacun.

Sire, nous avons envoyé la copie de cestes à Madame la duchesse de Parme pour l'advertir de nostre susdict besoing, dont ferons fin à cestes après avoir présenté nos-très-humbles recommandations, etc.

De Londres, le IXe jour d'avril 1559, avant Pasques.

(*Archives du Royaume à Bruxelles. Nég. d'Angleterre*, t. III.)

tras las quales creo que lo que responderan, sera en sustancia esto que la Reyna huelgo de continuar la confederacion de su casa con la del Rey nuestro señor, para lo qual le ha embiado sus Embaxadores, pero que el suspender las armas, ni desamparar a Escoceses, ella no puede hazerlo por muchas raçones que seran las que Sicel nos ha dicho y todas falsas. En esta respuesta tendran todo lo que pretenden, que es no apartarse en lo publico de la amistad de Su Mag^d^ y atajar con ello que Su Mag^d^ no se junta contra ellos con Francia, y con esto no dexan de tentar lo que podran hazer contra Franceses, echandoles de Escocia y juntando estos reynos, lo qual hecho les parece que quedaran tan poderosos y tan libres que, a qualquiera de las partes que quisieran llegarse, seran bien venidos y mejor pagados, y entretanto la religion se perdera del todo. Tambien podra ser que pretendan entretener a Moss. de Glajon, proponiendo de tratar de los particulares antes de resolber lo de la suspension que se les propone, a lo qual desde aqui no se puede remediar ni con hechos, ni con palabras, no teniendo Moss. de Glajon en sus instructiones orden de lo que en tal caso ha de responder. Por esto le ha parecido embiar luego este correo, y a mi parecer seria necessario que selo embiase luego orden de lo que ha de hazer. Yo le suplique que se viniesse a esta posada, y es tan honrado cavallero que, aunque no tratasse negocios de Su Mag^d^, le serviria en las suyas, como lo hago agora, y pienso que quedara satisfecho en esta parte, y yo havre hecho lo que V. S. me manda con el.

El Embaxador de Francia nos dixo el otro dia que, tratando con la Reyna que se contentasse de dar lugar a que Moss. de Glajon veniesse, le respondio que ya no havia otro Cales de que hazer bottin como en la paz passada, dando a entender que el Rey nuestro señor se havia aprovechado de la perdida de Cales.

Si soy importuno en pedir cartas de V. S. y en desear su favor, le suplico que me perdone, pues lo causa la mucha confiança que en el tengo y la necesidad que passo de todas quantas cosas hay en el mundo. Nuestro-Señor vida y estado de V. S. etc.

De Londres, a 9 de Abril 1560.

Ya se dize que Ingleses han venido a las manos con Franceses y que los Ingleses han sido mal tratados y muerto un hijo de Mil. Grey que havia ydo a reconocer a Dumbar. Tengo por cierto que se defenderan quanto puedan, maxime despues que haran tenido aviso de la assistencia que Su Mag^d^ offreze hazer a su Rey, de la qual ha sido avisada la Reyna Regenta con un correo llamado el Protestante, que desde Zelanda fue a Dumbar a savamento. Havra ocho dias aqui se ha publicado ya la Embaxada de Moss. de Glajon; son mucho mas los que huelgan de haverla entendido que a los que les ha pesado dello.

(*Archives de Simancas, Secret. de Estado.* Leg. 814.)

DC.

Mémoire sur le discours du seigneur de Glajon

(Vers le 10 avril 1560.)

Sous le règne de Henri II, l'influence des Guise favorisait les prétentions de leur nièce à la couronne d'Angleterre, et elle osa en prendre le titre et les insignes. Depuis que François II est monté sur le trône, ces prétentions se révèlent de plus en plus; et les armements que l'on fait sous le prétexte d'apaiser les troubles d'Écosse, ne tendent qu'à la conquête de l'Angleterre. — Élisabeth avait le droit de se prémunir contre ces menaces.

First, when it was understand the last yere, sone after the peace made, that the French King was dyverse wayes provoked by the Duke of Guise and the Cardynall and his sister the Quene dowager in Scotland, to intitle there nece the Quene of Scottes to the crowne of England, and that at length the matter was so obteyned that by many manner of wayes it appered well to the world what there purpose was, both in France and in Scotland, yea contynually so advertised out of all courtes and covertly also signifyed to the Quene's Majesty from the King Catholique, both by the Conte de Feria, by John de Ayala and by the Bishop of Aquila : Hir Majesty thought to coverr hir understanding hereof and trusted that the howse of Guise shuld not so prevaile, for there owne particular ambition, as to cause the French Kyng to enter into oppen warr for the same. Yet, nevertheles, when the practise increased and that the Dolphyn and his wiffe revealed to the world this intent, by taking the armes of England, and after a despitefull manner hong them upp, in june last, in all oppen places of tryumphees in Paris, yea uppon the stage where the judges sat to judge uppon the tornaye there, and the harrolds also of the Dolphyn, preceding his band of horsmen, wer newly arrayed therewith, Hir Majesty then began to looke more about hir, and yet thought not to make any oppen quarrel, but caused hir Embassador to complayne thereof, as of his owne mynd, to the Constable, who, although he made hym self ignorant thereof, because he sayd that the Messiers de Guise entermedled in those kynd of matters and that the marriadge was made whilest he was prisoner in Flandres, yet he willed the Embassador to forbeare any furder complaynt, for he wold speke to them of Guise in it, and it shuld be remedyed. Hereuppon the Kyng dyed, and then the administration of the affaires came to the hands of the Cardynall and his brother, wheruppon followed dayly more manifestation of there purpoose. For, beside the universall changing of the Scottish Quene's armes in hir clothes of estate, in hir hangyngs, hir plate and vessell, hir chappel, hir wrytings, hir seales, hir stiles, yea,

hir own manifest allegations of hir right, hir evill words of the Quene's Majestie of England agaynst hir right, they began to make dyvers preparations to the sea, rigging there shippes, amassing all along the sea costs of Pickardy and Normandy grete quantitie of all manner of vittayles, setting in order, at Callise and other ports, a grete quantite of artillery, specially of brass peces and cannons as such lyke; then also began they to send and practise secretly in Almayn for bands of horssmen and footemen. All these thyngs they collored under the pretence of subduing of a fewe of the nobilite and gentilmen of Scotland, whom the Quene there sought to have put to death for certen quarrells which she pretended agaynst them, for matters of relligion, having before licensed the same to use the freedom of there conscience (which was onely in the last lent before) to receave the Sacrament under both kynds. And in this matter it is very notorioose how the conquest of that realme was dyverse wayes sought, as uppon that matter there is so much to be sayd, as it is to grete shame for the French Ministers there to have there practices disclosed; but that matter is to be best herd betwixt the French Kyng's Ministers and the subjects of the land. When these thyngs had thus proceded two or three months to gither, fynding every daye to discloose more than an other, then did the Quene's Majesty, uppon many deliberations had with hir Counsell, fynding this matter very dangeroose and lykely to breake owt with spede (specially as soon as they might convey there powers of men of warr, there victells, munition and artillary into Scotland), thynk it most necessary to cause hir shipps to be revewed and put in some order, and to send for such armure and munition, as she had bought in the Lowe-Contrey, and furder also to muster her realme and so to begynne some maner of preparations. Thus being passed June, July, August and September, and fynding that grete quantitie of victells, munition and artillary was carryed in this tyme into Scotland, and the nombers of men carryed also thither, and now being brought into grete dowte what the French fyness might be to pretend a tumult in Scotland, or at the least, though some disorder wer ther, the same being but a discord for the manner of governance and for breakyng the pacts with Scotland, they might soddenly accord all those quarrells amongest themselves, and so joyne both there forces and make a sodden invasion uppon England and surprise Berwyk for this purpoose : it was thought necessary to augment the garrison of Barwyk and to survey the weaknes and lacks thereof, and in November following to make a preparation of all thyngs mete, both for to furnish Barwyk and other forts there, and to send the same by seas. Ther followed also intelligence had out of France, what grete nomber of shipps wer prepared to conduct men into Scotland, and how La Brosse and the Bishop of Amyens wer also passed thyther with certain nombers, and the Marques d'Elbœuff and Martigues shuld also, with all spede possible, passe with a grete army into Scotland: wheruppon there was no way thought more convenient to prevent and with-

stand this so dangeroose a matter, than to augment the navy that shuld goo into the North, and to make the same hable to withstand any enterprise to be doone by the sayd.

(*Archives d'Hatfield.* — Publié par Haynes, p. 282.)

DCI.

Réponse du Conseil de la reine d'Angleterre au seigneur de Glajon et à l'évêque d'Aquila.

(11 AVRIL 1560.)

Exposé des motifs qui doivent engager le roi d'Espagne à embrasser le parti de la reine contre les Français. Cela importe à la sûreté de ses possessions des Pays-Bas.

Illustrissimi Domini, optime perspicimus serenissimum simul ac potentissimum Regem Catholicum magnas habere rationes pacis publicæ hoc tempore, qui istiusmodi curam susceperit componendi hujus nuper nati dissidii inter serenissimam dominam nostram Reginam et Regem Gallorum; et certe gaudemus plurimum quod tam constans perpetuusque amicus huic regno maneat, ut, quamquam Gallorum (ut ita dicamus) cantibus, falsisque calumniis adversus hoc regnum præoccupatæ fuerant aures Suæ Majestatis, tamen voluerit non solum amice et fraterne excusare dominam nostram, verum etiam huc ablegare tam nobilem atque prudentem suum consiliarium, qui consilium atque operam suam præberet ac præstaret ut hæ Gallicæ graves et pene nunquam intermorituræ injuriæ consopirentur, et, si fieri possit, ita e medio tollantur ut pax rursus et concordia inter hæc duo regna vigeat et confirmetur.

Et quum ex parte legationis vestræ, illustrissimi domini, appareat Regem Catholicum ita cogitasse de hoc negotio componendo ut si qua opera egeret rex Galliæ ad compescendos tumultus (ut vocant) in Scotia, ne periculum huic regno esset si major aliqua vis Gallorum militum traduceretur in Scotiam, se velle in auxilium suum aliquem numerum militum suorum ei præstare, qui nobis Anglis non poterit esse suspectus, et ita demum cæteras res omnes posse melius componi, hæc Regis Catholici cogitatio, si res ita se haberent ut Galli fingunt et simulant, haud poterat improbari. Verum, quum multo aliter ac diverse res a Gallis gestæ sint, quumque ita callide conatus suos occultent et dissimulent ut nihil aliud cogitent quam regni hujus perniciem, dolemus

legatos serenissimæ dominæ nostræ Reginæ non pervenisse ad Regem Catholicum, priusquam animum suum significarit hoc in negotio Dominationi Vestræ; nam tum recte intellexisset quam Gallorum facta differant a dictis et quam parum egeat Gallus majore vi ad compescendos tumultus in Scotia, quam etiam gallice hoc factum sit ut et velint omnibus modis niti ad eripiendum hoc regnum a domina nostra, et etiam post tot tamque graves injurias Suæ Majestati illatas de ea etiam conqueri, et opem implorare, quum nulla egeat, nisi ad persequendum suum injustum propositum. Atque jam, quum recte intelligimus legatos nostros decimo octavo præteriti mensis pervenisse ad aulam Regis Catholici, speramusque eos plene explicasse quæ habuerant in mandatis, haud jam dubitamus quin sapientissimus Rex Catholicus, huicque regno amicissimus, aliter de ista causa sentiat et judicet, veluti etiam sperare bene possumus Suam Majestatem velle brevi aliquo modo id Vestræ Dominationi significare.

Et ut ita appareat etiam vobis, illustrissimi domini, atque ut hac in re vobis satisfaciamus, vere et sine fuco atque, ut pro temporis ratione possumus, quam breviter rem totam ab initio detegemus, ex qua certo speramus vos intellecturos quam gravia passa sit Majestas serenissimæ dominæ nostræ a Gallis, quam tarda fuerit ad resistendum, quam parata sit ad condonandum, imo quam cupida sit, etiam suo cum damno, ad pacem publicam retinendam; et postquam hæc bene a vobis sint intellecta et perpensa, experiemini quam lubenter vestris consiliis auscultabimus, quantopere possimus cum regni hujus securitate, pacisque continuandæ certa spe et opinione.

Primo, quam fuerint Galli nobis semper infensissimi hostes, quam mali fœderum suorum observatores, quam oculati ad aucupandas belli opportunitates, quam etiam semper fuerint cupidi aliorum regnorum, omnibus nimis est notum; sed jam, quo modo post pacem deprecatam a potentissimo Rege Catholico, post omnes præteritorum annorum victorias deperditas, post desperata et tanquam a tergo relicta omnia quæ versus meridiem, orientem et occidentem habuerunt Galli, quomodo huc solum in Aquilonem tendebant animos, omnes viderunt, nemo huic regno bene volens non admonuit, neque ea in parte defuit optimus animus Regis Catholici, qui sæpius Reginam admonuit ut sibi suisque regnis prospiceret. Statim se patefaciunt Galli; in ipsa pace tractanda malevolentiam suam non occultarunt, qui omnibus aliis principibus sua restituerunt, nobis nichil voluerunt. Regnum hoc ad se pertinere, multis modis atque manifeste conabantur ostendere. Primo reginæ Scotiæ assignata sunt insignia hujus regni, non ut cognatæ (quod tamen cupiunt prætendi) sed ut reginæ Angliæ. Istud cum improbaretur a legato nostro, qui Conestabilem Galliæ ea de re admonuerat, responsum est primo ab illo Conestabili se ignorare an sic se habeant; deinde, se curaturum ut hujusmodi innovatio cesset. Hoc factum erat circa.... junii. Statim tamen crevit hæc injuria; nam, post octo dies, additus est stilus et titulus regnorum Angliæ et Hiberniæ. Immo appensa sunt scuta insigniorum in omnibus publicis locis Parisiis, et præcipue

in ipso loco ubi judices sederunt in ipsis hastiludiis ubi rex Henricus læsus est. Eo ipso tempore regina vidua in Scotia tentavit quædam adversus aliquot nobiles regni, quos habebat suspectos velle se opponere gallicis iniquis machinationibus, quia sæpenumero conquesti sunt apud illam regnum illud esse graviter afflictum, tum militum perpetuis rapinis, tum ministrorum multorum variis injuriis ad regni libertates et jura evertenda tendentibus. Hinc ortæ sunt occasiones illæ valde commodæ Gallis; nam, quamprimo possunt, mittunt literas publicas in Scotiam, testificantes reginam Scotiæ esse etiam reginam Angliæ et Hiberniæ, adduntque etiam hujusmodi verba suis scriptis : anno regni Scotiæ decimo septimo, Angliæ vero et Hiberniæ primo.

Mortuo autem rege Gallorum, quum administratio regni pervenerat ad familiam Guisianam (quæ semper multis nominibus infensissima fuerat huic regno et a qua hæc fax hujus incendii originem suam habuit), in Gallia ubique, in omni publico adventu reginæ, publicatur regina Angliæ; salutatur inscriptionibus regina Angliæ; omnia, in sua domo, in sacellis, in cubiculis, in regiis sedillibus, in tapetibus, in vasculis, in vasis, insignia mutantur, et adduntur insignia Angliæ; additur titulus et stylus; imo ipsamet regina suo ore se dicit reginam Angliæ, hanc nostram (veram et unicam) non esse. Sed ista tam sunt aperta ut non opus sit multis verbis. Romæ tentatum est etiam ut hæc omnia justa esse declararentur, atque illud etiam non est ignotum quam amice et fraterne, quamque prudenter Regis Catholici authoritate illud negotium fuerit impeditum.

At hæc omnia dicentur nihil esse præterquam verba et scripta, et hujuscemodi. Sed hoc cogitandum est an hi a quibus ista profecta sunt, non ipsa facta etiam conceperint aut non etiam et voluerint quam citissime poterint hæc verba factis implere. Quod voluerunt, nemo dubitavit unquam; sed quomodo conati sunt hoc præstare, plane sequitur. Omnibus es manifestum nullum habere Gallos ingressum tam commodum in Angliam cum exercitu quam per Scotiam; neque, post societatem unquam initam cum regno Scotiæ, impetum aliquem invadendi hujus regni fecerunt nisi exercitu Scotorum. Illuc ergo ducendæ erant copiæ; eo etiam jam poterant optimo colore et prætextu traducere omnes suas copias. Nam, quum ibi essent discordiæ inter ministros gallicos et proceres regni de modo administrandi regni, visum est primo necessarium ut occasiones alendæ illius discordiæ alerentur ita ut, et vi occuparetur illud regnum, et a gente propria transferreretur, et eo etiam colore, sine aliquo impedimento regni Angliæ, multitudo militum, tum equitum, tum peditum, magna copia tormentorum bellicorum, abundantia etiam annonæ in Scotiam possint traduci.

Et, ut plane appareat ita de industria factum fuisse, certissimum est, circa mensem Augusti, ducem Chastelheralt et comitem Huntley, primores totius regni, quos jam Galli etiam persequuntur, se interposuisse; et, cum starent a parte Gallorum, obtinuisse a Scotis ut omnia sua gravamina committerent audienda et judicanda in parlamento

indicendo per ipsammet Reginam. Quod cum Regina probasset ore et verbis, omnesque Scoti ad ædes privatas diversi essent, satisfacti expectatione parlamenti, statim, novo numero militum e Gallia allato, Regina rursus redintegrat negotium ac vi persequitur. Hinc instant illi duo, dux et comes Huntley; conjunctis etiam secum multis regni proceribus, rogant, obtestantur verbis supplicibus et literis ut velit abstinere a vi, ut velit desistere a capiendo et muniendo portu de Lethe, eo facto fore ut valde formidolosi et suspecti sint futuri Galli Scotis. Sed, quum Galli intelligerent se esse jam potentiores, habere numerum militum tam bene instructum, habere arces pæne omnes in sua potestate, habere portus maritimos per quos in dies possint novos milites e Gallia recipere, omnes Scotorum preces et petitiones justas contempserunt, et quos habebant amicos eos despexerunt, effeceruntque ut pro se defendendo apparerent hostes. Hoc etiam tempore milites, annonam, tormenta, eaque hujusmodi, quorum nullus erat usus in Scotia, Galli congesserunt ad portus maritimos in Picardia et Normandia; deduxerunt in Germania coronellos et capitaneos; admonuerunt ut se pararent.

Et quum hæc omnia ita essent aperta ut, in omni regione et in ore omnium qui quicquam sapuerunt, periculum invadendi hujus regni diceretur instare, haud poterit serenissima domina Regina, haud potuerunt sui consiliarii ita hæc negligere. Quin statim apparatus factus est navium, annonæ, militum, et nihil majus metuimus omnes quin quod ista retardatione et procrastinatione in præsens periculum regnum hoc esset introductum, et quod, uno tanquam ictu, Scotia a Gallis devicta, statim regni hujus partes aquilonares occuparent. Itaque, quamprimo potuimus, classem paravimus aliquarum navium, quæ conduceret annonam Berwicum, et munitiones etiam bellicas, quibus arces aliquot in illis limitibus carerent. Missi sunt etiam milites aliquot Berwicum et ad limites; nam, ut verum fateamur, omnesque qui hic sunt, norunt esse verissimum, nos diu dubitatione aliqua esse occupatos an hæc discordia in Scotia inter Gallos et Scotos esset ficta, ut sub eo colore haberent in armis justum exercitum, et, junctis utrinque copiis, irrumperent subito in hoc regnum et præcipue caperent Berwicum. Itaque fatemur certe, ad evitandum præsens nostrum domesticum periculum, non displicuisse nobis quod Galli tam male tractarent Scotos, ut eo modo negotium sibi ipsis facesserent; atque hac in parte, non Scotorum gratia, nobis sæpe placuit quod Galli haberent deteriores partes et Scoti meliores, sed hujus regni gratia, cujus incolumitatem ab initio curavimus et semper curaturi sumus.

Quum jam huc usque proventum esset ut de apparatu et cogitatum et statutum esset, eumque ad defensionem potissimum eo tempore, tum domino Episcopo, Regis Catholici oratori, significatum est (quanquam alias etiam sæpe idem intellexerat atque ipse satis plane et aliqua ex parte melius quam nos eadem cognovisset) quomodo regnum hoc in aliquo periculo esset per Gallos qui in Scotia essent et qui eo etiam

postea essent venturi. Et quia iter esset tam longinquum in Hispaniam ut neque commode, neque cito possint mitti oratores ad Regem Catholicum (quia per Galliam, quod esset certissimum iter, non esset Anglis tutum), idcirco per litteras significavit Regina, perque hunc reverendum patrem dominum Episcopum de Aquila impertita est suas injurias, petensque a Rege consilium suum et significans se velle quam cito poterit mittere legatos suos ad Suam Majestatem cum plena sua voluntate, et tamen rogans ut, si iidem legati non venirent mature propter itineris longinquitatem, ut Sua Majestas velit suum animum indicare. Hæc scripta erant medio decembris.

Posthac cœpit annus novus. Cœperunt Galli magnos et novos apparatus bellicos. Undique cogitatum est in Gallia de immenso exercitu describendo. Dux d'Aumale designatus est pro supremo capitaneo. Ante illum missus est Marchio d'Elbœuf pro vicerege Scotiæ. Naves omnes in Gallia, quæ ad mercaturam exercendam, quæ ad piscationem illam celebrem in Nova Terra paratæ erant, detentæ sunt, et ad conducendum exercitum in Scotiam conductæ triremes etiam Marsiliæ reparatæ. In Germania actum et scriptum est ut conducerentur quadraginta magnæ naves onerariæ, quas vocant Hulks, pro conducendo exercitu germanico in Scotiam vel in terram Scotiæ propinquam; nam ita verbis scriptum est.

Hæc nova, cum novo anno, cum instante vere, cum sequente æstate, omnes conatus qui ad defensionem erant instituti, aliter omnium consilia turbarunt. Regnum videbamus petitum a Gallis; minatum ab illis omnium hominum judiciis; Scotiam pæne devictam; exercitum in Gallia describi; talem apparatum fieri ad bellum, ut major esse non possit; imo talem fuisse ut vix poterat suppleri; hiemem jam prætereuntem; ver pæne præsens; et quum multis variisque consultationibus, non calore alicujus sed diuturna deliberatione, deliberatum esset, tandem conclusum est nullo modo hoc instans periculum posse hac æstate declinari, quam ut hi milites qui in Scotia essent, exirent, et ut qui jam essent venturi, prohiberentur adire Scotiam; et, si hoc modo periculum omnino non tolleretur, tamen futurum ut non esset tam propinquum, neque tam vicinum.

Ardua hæc fuit deliberatio, nam omnes certe imprimis pacem desideravimus; et quum progressus Gallorum tam plane adversi essent, statutum est hoc modo rem mederi. Significatum est Gallis primo per oratorem qui hic erat mense Februario, hos suos tam magnos apparatus bellicos, sequentes priores petitiones regni hujus, non posse a nobis ferri, et, si dicerent illos commovere dissidium in Scotia, dictum est omne illud posse bonis verbis pacari; gentem quam arguunt rebellionis offerre se obedientem Reginæ et Regi, ut par est; et hoc etiam additum est, sin aliter vellent Scoti, quod omnino semper negant scriptis huc literis, oblata est opera Reginæ ut compellantur omnia justa præstare, neque velle se illis aliquem favorem præbere, si justa imperia velint recusare.

Hæc nihil Gallos commoverunt. Pergunt in expediendis militibus, in apparandis navibus. Tandem mittunt alium oratorem de Ceure, qui præ se ferebat se habere authoritatem ad componenda omnia, tum cum Anglia, tum cum Scotia, dissidia. Is haud negavit quin magnas et multas occasiones Galli præbuissent Anglis male suspicandi de illis, verum velle se curare ut omnes tollantur. Stilum et titulum hujus regni susceptum a Regina Scotiæ aiebat non sibi placere; Regem velle relinquere, et coacturum omnes ut relinquant, et suasurum Reginæ uxori ut illa deserat, nam aliter illam non posse cogi; sed, si nolit, illam relegabit in Scotiam; insignia etiam deleta fore, nisi aliter visum fuerit quomodo sine suspicione alicujus mali possint ab illa geri. Quod ad Scotiam pertinet, taxavit et Reginæ administrationem, ut ausus est, et aperte accusavit aliorum ministrorum gallicorum in Scotia avaritiam, superbiam et hujusmodi, et multa alia libere locutus est ea in parte; itaque consultum fore ut regnum illud proceribus illius regni commitatur administrandum, ut omnes turmæ militum, exceptis quatuor aut quinque insigniis revocentur, et ut integra pax concedatur omnibus Scotis, eisque præcipue quos Regina nostra vellet nomine notare, quoniam eo modo honor Regis conservaretur.

Quum ille nobis jam spem hujusmodi daret componendarum harum rerum, et juberet nos significare regi Gallorum quomodo ista probarentur aut quid a nobis postularetur, scriptum est ad oratorem; missi sunt articuli haud multo dissimiles oblatis oratoris, quos etiam orator ipse hic audierat; copiæ nostræ quæ paratæ jam dici essent, in limitibus revocatæ sunt et jussæ expectare donec responsum e Gallia haberetur, et oratoris rogatu etiam mandatum est duci Norfolkiensi, locumtenenti Reginæ, ut neque per terram, neque per mare quicquam damni inferretur Gallis, imo ut ille significaret Scotis controversiam istam esse jam in componenda, et idcirco abstinerent ab aliqua vi Gallis injicienda et se continerent domi. Verum, ecce gallica vetera stratagemata, quamquam contemnenda. In Gallia Cardinalis Lotharingiæ respondit oratori nostro La Ceure excessisse authoritatem suam, nihilque habere tale sibi commissum, sed potius ista dixisse ex aliquo affectu quem habebat in pacem, verumtamen Regem daturum responsum ad articulos post diem unum aut alterum. Hæc acta fuerunt decimo tertio mensis Martii. In Scotia etiam, post litteras acceptas et nuncium missum ab oratore catholico ad Reginam viduam, illa ex diametro pugnat: mittit tria millia militum ut clam interciperent ducem Chastelheralt nihil suspicantem, sed tamen fuga coactum se servare. Hoc etiam ita excusavit Regina ut culpam daret capitaneis qui, se invita, hoc volebant præstare.

Adhuc expectamus responsum. Post aliquot dies præteritos respondit oratori nostro responsum missum ad episcopum Valentinum. Is negat se habere responsum, et potius credere Regem nolle dare responsum, antequam ille rescribat; quod ad suam tractationem pertinet, se cupere ire in Scotiam ut posset illam discordiam componere, et eo

modo ut La Ceure bona verba dedit. Verum, quia prius decepit nos alter, rogamus an habeat aliquam authoritatem tractandi de hoc negotio in Scotia, ut intelligamus re vera eum posse reducere rem ad aliquem bonum exitum : ita desideravimus bonum aliquem finem. Ostendit se habere instructiones a Rege, sed a Regina, cujus nomine regnum Scotiæ administratur, nihil habere, et certe, aiebat, se dum esset in itinere, cogitasse de illo errare et confessus est non bene fuisse rem gestam, quod non haberet authoritatem signatam manu Reginæ; et tamen, si daretur illi spatium aliquot dierum, se curaturum.

Hæc omnia nimis nos omnes perturbarunt, quod spe et desiderio pacis Reginam, dominam nostram, omnesque nos ita illusisset. Perspicuum nimis erat quid conabantur. Norunt copias nostras paratas jamdiu fuisse ; naves etiam jamdiu permansisse in freto; magnos esse inaniter factos sumptus; annonam nostram esse valde multum consumptam. Nihil illis potuit gratius contingere quam ut tempus produceretur; dum nos sumptus inanes faceremus, illi apparatus majores facerent; dum nos defessi essemus, illi accincti ad expeditionem. Quod armis non potuerunt, fraude et mendaciis fecerunt.

Jam vestras conscientias, illustrissimi domini, appellamus. Concipiatur a vobis ipsis tanquam esset res vestra. Quid consuleretis? ut hosti veteri, ut petitori regni, ut tam sæpe fallentibus, ut tam aperto incommodo cederemus? Concederemus illis omnes oportunitates promovendarum rerum suarum, et rejiceremus omnes nostras? Ecce, tamen, quid tentatum est. Scribit ad Reginam viduam dux Norfolkiæ; rogat ut velit rem componere, et, accepta obedientia justa suorum, remittere milites. Imo offert dux suas copias, seipsum etiam, ut qui nolint agnoscere Reginam et illius, suique mariti imperio justo et legitimo obtemperare, per se cogantur, et, ad reductionem militum, offert naves, offert salvum conductum, tum terrestrem, tum maritimum; offert omnem favorem ; indicat etiam illi, non posse, propter periculum illarum regionum septentrionalium sibi commissarum, diutius ferre ut ibi in tam propinquo Angliæ loco consedeant milites, ab iis missi qui hoc toto anno regnum istud petierunt et vendicarunt.

Nihil responsum est; tempus consumptum ; sumptus nostri aucti; Gallorum facultates et opportunitates in dies succedunt. Hinc ergo evenit ut, propter magnas istas necessitates tam inevitabiles si ferantur, propter conservationenem hujus regni, quod, æstate jam veniente, aliter per Scotiam magno esset in discrimine, non potuerit diutius differri quin negotium commissum est domino baroni de Grey ut cum exercitu Scotiam ingrediatur, et primum sermone et colloquio rem agrediatur, et in eo quantum possit persistet, sin illud non succedat, ut conetur vi expellere milites gallicos aut saltem eam partem quæ aliter non velit ad colloquium venire.

Ex ista longa rerum declaratione percipere possitis, illustrissimi domini, quam male et perverse et (ut uno verbo explicem) quam gallice huc usque actum sit a Gallis; quam bene et moderate, si non dicam quam frigide et pæne negligenter, a Regina domina

nostra gestum sit. Videtis animos nostros nihil cupientes nisi conservationem regni istius, et quæ in Scotia a nobis gesta sunt, in eum finem solum sunt omnia excogitata. Hic est scopus omnium nostrarum actionum. De hac cogitetur a vobis et nobis etiam; neque reperietis nos unquam recusaturos aliquas conditiones, modo tendant non solum ad præsentem, sed ad futuram conservationem regni hujus.

Itaque, quum duo sint quæ a vobis proponuntur, unum nomine potentissimi Regis Catholici, alterum a vobis jam excogitatum, breviter respondemus. Quod, ad compescendos eos quos Galli vocant rebelles in Scotia, velit, si sic res petat, Regem vestrum præstare Gallis aliquas copias. Primo, si recte res intelligeretur, haud opus est Regi Gallorum ullo milite ad castigandum aliquem; nam nemo negat justam obedientiam regi; defendunt se ab injusta vi; nihil aliud petunt a Gallis quam ut regnum administretur a Regina secundum suas leges. Et, quamquam hoc durum est ut subditi istiusmodi petant a principe, tamen levius est ut illud concedatur quam ut injustum imperium armis, tum suis, tum externis defendatur. Et tamen ista nihil ita ad nos ut vellemus ob hanc causam pacem publicam turbari, sed hic manifeste nostrum discrimen videmus; nam, ut vobis fateamur quod verum, non videmus quomodo hoc regnum tutum sit, si rex Galliæ habuerit Scotiam subjugatam. Et quanquam forsan vobis videbitur ita posse excogitari aut provideri ut et vestræ copiæ juvent Gallos et regnum postea restituatur suæ libertati, tamen quamprimo copiæ vestræ fuerint revocatæ, certissimum est velle Gallos ad pristinas suas de occupando hoc regno reverti cogitationes, idque possunt citius absolvere quam nos vestram opem poterimus adipisci. Unica hæc est nostra salus ut Scotia libera sit ab injusta occupatione Gallorum, ut non habeant illam adjutricem ad invadendum hoc regnum. Habeant imperium, sed non injustum; imo habeant, si fieri possit, injustum, modo non sit nobis tam periculosum.

Altera pars, quæ est petitio ut exercitus noster revocetur per quadraginta aut quinquaginta dies, talis est ut, postquam omnia hæc a vobis recte perpensa sunt, non dubitemus quin jam videatur tam incommoda, tam periculosa, tam non necesaria ad rem bene perficiendam, ut de ea plura verba facere non sit opus. Hoc itaque serenissima nostra domina offeret : vobis si visum fuerit, de conditionibus tractandis lubenter vestra consilia atque opem rogabimus, et ita nosmet accommodabimus ut videamur nihil velle anteferre certæ paci et perpetuæ.

(Minute de la main de Cecil. *Record office. Foreign papers. Queen Elizabeth, Calendar*, t. II, n° 984. — Publié par Forbes. *Public transactions in the reign of Queen Elisabeth*, vol. I, p. 402.)

DCII.

Le seigneur de Glajon à la duchesse de Parme.

(Londres, 12 avril 1560.)

Il lui envoie une lettre adressée au roi. — On assure que les rebelles d'Écosse trouvent un refuge dans certains ports de Flandre.

Madame. Par les lettres que l'évesque de Quadra et moy escripvons à présent à Sa Majesté, et s'envoyent avec cestes ouvertes [1], V. A. entendra la responce que nous a faict faire le jour d'hier la Royne par son Secrétaire Sicel sur la demande que luy avions proposée de la part de Sadicte Majesté, lesquelles, si luy plaist, commandera

[1] Cette lettre était conçue en ces termes :

Sire, avant-hier, par deus nos lettres, du VIIe et IXe de ce mois, avons bien amplement et particulièrement adverty Vostre Majesté et Madame la duchesse de Parme, etc., régente, etc., de la disposition des affaires de par deçà et de nostre besoigné aveeq la Royne, ceulx de son Conseil et le Secrétaire Cicil, depuis lesquelles avons avant-hier eu aultres communications aveeq l'admiral Millort Clinton, le Trésorier de la maison de ladicte Royne et ledict Secrétaire, et de rechief contendu affin d'obtenir ladicte suspension d'armes et faire retirer ses forces hors d'Escosse. Sur quoy, entre aultres devises, ils nous ont tenu propos que ce que leur demandions, leur estoit préjudiciable et avantagieulx aux François; et, si leur voulions faire retirer leurs dictes forches, debvions aussi demander aucunes choses ausdicts François à leur advantaige, affin que l'incommodité de l'ung cousté et d'aultre fût égale. Et leur demandant quelles choses ils vouloient que leur demandissions, nous disrent que leur sembloit, veu que par le traicté de la paix faicte au Chasteau-de-Cambrésis la ville de Calaix leur debvoit estre rendue en dedens certaines années, que debvions induire lesdicts François à la rendre maintenant, et leur faire promectre qu'ils feront cesser les apprestes de guerre qui se font présentement en France et de satisfaire à toutes les demandes des Escossois justes et raisonnables. Et, oires que leur demande nous sembloit plustost tendre à quelque dilation que de vouloir venir à traictié, néantmoings leur avons sur ce respondu que, pour entrer en communication de traicté, estoit besoing en advertir Vostre Majesté et celluy qui par Vostre dicte Majesté estoit envoyé en France, et, pour ce faire, il estoit nécessaire avoir quelque temps compétent et mesmes cependant faire suspendre les armes. Ce que jamais nous a esté possible [obtenir] d'eux, persistans tousjours en leur propos. Et, passant d'ung propos à aultre, nous disrent qu'ils aviont assez expérimenté comment, au temps que ce royaulme déclaira la guerre contre France et Escosse pour le service de Vostre Majesté, aveeq promesse que les Estats du Pays-Bas feroient le mesmes contre lesdicts Escossois, on ne leur avoit tenu ladicte promesse. Si nous disrent aussi que de la part de Vostre Majesté on leur avoit rompu les traictés de leur confœdération et paix, parce que Son Alteze, les jours passés, leur avoit fait révocquer les congiés de tirer armes et semblables munitions de guerre hors dudict Pays-Bas et leur avoit reffusé ce que par ledict

faire tenir à icelle Sa Majesté et du contenu en icelles advertir Mons' de Santonnet, ambassadeur de Sa Majesté en France, pour en communiquer à celluy qui y a esté envoyé d'Espaigne de la part de Sadicte Majesté. Et puysque par la responce de ladicte

traicté leur estoit licite et permis de tirer. A quoy avons respondu en leur déclairant la cause de ladicte révocation et qu'elle n'avoit esté faicte à leur respect, mais, s'ils requéroient ledict congié, qu'il ne leur seroit reffusé, et que Vostre Majesté n'entendoit rien attempter au préjudice desdicts traictés, oires que à juste cause elle eust peu faire le contraire, attendu les inusités et nouveaulx droicts de tonlieulx que l'on avoit naguaires mis icy, au grand préjudice des subjects de Vostredicte Majesté. Finablement, sans riens avoir peu conclure ou obtenir d'eulx, ladicte communication achevée, les priasmes qu'ils voulsissent conseiller à ladicte Royne [ce] que conviendroit à la commune paix de la Chrestienneté, repos et conservation de ce royaulme, espérant que, en conformité de ce, elle nous feroit entendre le lendemain sa résolution et volenté, laquelle ledict Secrétaire Sicil nous a hier déclairé en la présence de tous ceulx de ce Conseil à ceste fin convocqués en nombre de xv personnes.

Et, en premier lieu, elle nous a fait remonstrer que, [par] ses ambassadeurs envoyés vers Vostre Majesté depuis environ deux mois en çà, elle luy avoit faict exposer et entendre les causes et occasions pour quoy elle avoit esté contraincte et forchée, non seullement se deffendre contre lesdicts François, mais aussi contre eulx prendre les armes pour les offendre, aïant bien humblement fait supplier Vostre Majesté, comme à son bon frère, pour en ce avoir son conseil, ayde et faveur, non doubtant que, ses raisons par Vostredicte Majesté entendues, elle en auroit eu enthière satisfaction et contentement; mesmes estoit asseurée, si Vostre Majesté eust esté advertie des incommodités et inconvéniens que luy eussent peu suyvre si aultrement elle en eust usé, jamais Vostredicte Majesté eust envoyé vers elle moy de Glajon avecq la charge susdicte, dont combien luy sambloit peu convenir nous faire, pour le présent, response à la demande de Vostre Majesté avant qu'elle eust esté advertye du besoigné de sesdicts ambassadeurs. Néantmoings, pour nous donner responce sur ladicte demande et nous faire entendre sa résolution sur icelle, nous vouloit bien faire répéter, dois le commenchement jusques au bout, les occasions de ceste rompture, présupposant, comme chose toute notoire, que n'estions ignorans des astuces, tromperyes, finesses et cautelles desdicts François, lesquelles ne nous debvoient moings estre congnues et perspectes que à eulx, comme les ayant souvent essayés et expérimentés, mesmes l'anchienne et invétérée hayne et ennemytié qu'avoit de tout temps esté entre la nation françoise et angloise, lesquelles ne se poroient jamais oster hors de leurs cueurs, ce que clèrement avoit esté cogneu au traicté de la paix dernièrement faicte au Chasteau-en-Cambrésis, par le bénéfice de laquelle paix, oires que lesdicts Franchois eussent esté contens de rendre et restituer à Vostre Majesté et ses confœdérés toutes les villes et forteresses par eulx occupées, non seullement durant la dernière guerre, mais ès aultres guerres précédentes, tant en Italye que au Pays-Bas, mesmes à Monseigneur le duc de Savoye ses biens et estats, passé longues années, annexés à la couronne de France, si n'avoient-ils jamais volu entendre pour leur restituer la seulle ville de Calaix, aïant peu de temps auparavant par eulx esté ostée; et, continuant les François de pis en pis en leur dicte mauvaise affection, s'estoient advancés, depuis huict ou dix mois en chà, en plusieurs lieulx, mesmes ès joustes royalles célébrées à Paris aux nopces de mondict seigneur Duc de Savoye, d'usurper en leurs bannières et accoustrement de héraulx le title et les armes de ce royaulme joinctes avecq celles de France et Escosse, mesmes publié et vanté, en privées et domestiques devises avec hommes et femmes de ce pays et aultres actes publicques, que

Royne semble que ma présence en ce lieu n'est guaires plus nécessaire, je supplie V. A. me mander ce que luy plaist que j'en face davantaige pour selon ce me régler.

Le sieur de Seure, ambassadeur du Roy Très-Chrestien, me vint hier visiter et entre

ladicte Royne n'estoit héritière et que ne luy appartenoit ledit royaulme d'Angleterre, mais à la Royne de France; et, pour à ce parvenir, avoient fait solliciter et requérir feu le pape Paul de vouloir déclairer icelle Royne illégitime et bastarde et non capable pour succéder audict royaulme, ce que peult-estre ils eussent de pièça obtenu sans l'assistence et faveur tant de Vostre Majesté que de ses ministres. Et que néantmoings, de ce encoires non contens, pour déclairer et effectuer plus ouvertement leur inique et parverse volunté et consuyvre ce dont ils se vantoient, avoient fait grandes apprestes de guerre, tant en Allemaigne, France que ailleurs, si comme enroller grand nombre d'Allemans, tant de pied que de cheval, esquipper des navires et mectre en ordre bon nombre d'artillerie, le tout soubs umbre (comme ils faisoient courre le bruict) de chastier aulcuns rebelles d'Escosse par eulx-mesmes incités et irrités à rebellion, comme ladicte Royne en estoit à plain informée, cuydant sur tel prétexte y envoyer couvertement leurs forces, non seullement en tel nombre qu'il suffisoit et convenoit pour chastier lesdicts rebelles, mais telles et si grandes qu'elles bastoient pour invahir et occuper en peu de jours tout ce royaulme. Duquel leur desseing et intention elle avoit vu plusieurs et divers advertissemens, tant d'Allemaigne, Italye, France mesmes que d'ailleurs et par lesquels l'on la admonestoit qu'elle print garde que desdicts François elle ne fût prévenue. Ce que aussi, sur le commenchement de janvier dernier, le desseing du marquis d'Elbeuf, avec si grand appareil d'artillerie, gens et munitions de guerre (si Dieu par sa bonté ne l'eust destourné par tormente de mer), leur avoit assez tesmoigné, estant la moictié ou la quarte partye desdits apprestes souffisantes assez pour réprimer lesdicts rebelles; et, veu que audict Escosse n'y avoit aultres places munies ou fortes que celles par lesdicts François occupées, il ne leur estoit besoing d'y envoyer si grand nombre d'artillerie de batterie, dont il faisoit bien à doubter qu'ils tendoient à envahir cedict royaulme. Ce que encoires leur faisoit ainsi juger de l'intention d'iceulx François par ce que audict Allemaigne ils avoient fait croire et persuader à plusieurs que l'on les mèneroit en ung pays où jamais Allemans n'aviont esté, riche, fertile et habondant, tel qu'estoit cedit royaulme. De sorte que ladicte Royne, meue et provoquée de tant d'injures, menasses et dangiers évidens, et lui souvenant du proverbe latin : *Tunc tua res agitur, paries cum proximus ardet*, avoit esté contrainete de précogiter à la nécessaire deffence de sondict royaulme, laquelle avoit trouvé, par conseil, par nul aultre moyen luy estre possible précaver ou obvier sinon en la sorte et manière par elle à présent usée, non pas que par ce elle voeulle oster audict Roy Tres-Chrestien la deue obéissance vers luy desdicts Escossois, ains les luy rendre subjects conformément aux traictés avec eulx faicts, réservés les libertés et priviléges du pays, et que audict Escosse ne demeurent auxdicts François plus de forches que ne leur est besoing pour retenir ledict pays paisible durant la vie de la Royne d'Escosse et ses hoirs.

A la fin, concludant ceste sa longue déduction et discours, nous a dist et déclairé que la demande et les moyens par Vostre Majesté proposés pour le présent estoient trop préjudiciables à ladicte Royne, et auxdicts François trop favorables; car, si elle consentoit ladicte suspension d'armes de quarante ou cincquante jours et retiroit son camp, lesdicts François, estans dedens le Petyt-Lict, se pourroient cependant pourveoir de vivres et aultres choses à eulx nécessaires, et l'armée de France s'apprester et venir à leur secours, et, par ce moyen, avoir occasion de ne vouloir traicter, ny entendre à aucunes

aultres propos me dist que les Escossois avoient assaily à cincq milles de Dovre certaine navire franchoise, en laquelle venoit ung gentilhomme sien avec la despesche du dict Sr Roy son maistre, lequel gentilhomme, après avoir esté avec certains aultres

conditions de paix, par où ladicte Royne seroit non-seullement frustrée de son intention, mais en grand péril (après toutes choses audict Escosse appaisées) d'estre par iceulx François invahie et subjuguée à eulx, à l'enthière ruyne d'elle et de son estat, mais aussi de ceulx de Vostre Majesté des Pays d'embas, et, par conséquence, de vos royaulmes d'Espaigne, lesquels par ce seroient privés et forclos de leur navigation et négociation accoustumées. Et faisoit bien à doubter que lesdicts François (comme ils sont de nature ambitieux), de ce non contens, pour eulx faire monarches de tout le monde, attempteront avecq le temps de soubsmectre à eulx lesdicts Pays d'embas, alléguans, pour confirmer ceste leur opinion, plusieurs aultres incommodités, lesquelles seroit par trop long icy répéter.

De laquelle leur délibération avons esté requis advertir Vostre Majesté et luy tester la sincérité de laquelle en cest endroit ladicte Dame usoit (invocant Dieu de ce en tesmoniaige) pour la commune deffence et conservation de sondict royaulme et desdicts Pays d'embas, lesquels de tout temps avoient esté amys, alliés et confœdérés ensemble; et néantmoings, pour non troubler plus avant la tranquillité et paix universelle (laquelle elle désiroit sur toutes choses estre observée et entretenue), ladicte Royne est très-contente, veu que l'évesque de Valence à présent se trouvoit en Escosse avecq plain povoir de traicter (si comme il dict) sur les différens d'illecq, si de la part de Vostre Majesté s'y trouvast aussi quelque personnaige avecq auctorité et commission d'entendre audict traicté, d'y envoyer pareillement quelc'un de sa part, affin de, par l'intervention desdicts trois personaiges, appoincter iceulx différens avec satisfaction desdicts Escossois, en leur gardant néantmoings leurs priviléges et libertés justes et raisonnables.

A laquelle responce et résolution de la Royne a esté respondu en brief: que ledict Secrétaire n'avoit dit, ny allégué riens de nouveau, sinon répété ce que lundy dernier il avoit entre nous et luy plus prolixement esté débatu, et que, quant à l'occasion de la doubte et suspicion que ladicte Royne avoit eu desdicts François, que Vostre Majesté ne lui donnoit en ce aucun tort, ains au contraire que, ès communications sur ce eues avecq les ministres du Roy Très-Chrestien, Vostre dicte Majesté l'avoit tousjours deffendue et excusée, disant que lesdicts François lui en avoient donné grande occasion en y procurant nouveletés et indeues fachons de procéder avecq elle, dont iceulx François avoient esté contens de soubsmectre à Vostre Majesté, comme moyenneur, pour les appoincter et pacifier par tels moyens qui osteroient à ladicte Royne toutes sinistres suspicions, mais que nous sembloit que pour traicter desdicts moyens il estoit nécessaire d'avoir ladicte suspension d'armes, et que Vostre Majesté n'eust jamais pensé que ladicte Royne fût venue à quelque rompture de guerre. Luy a aussi esté remonstré que le sieur de Glajon s'esmerveilloit fort qu'elle désiroit avoir la conclusion de la paix avant que de vouloir traicter des moyens d'icelle, mesmes qu'elle vouloit que l'assemblée desdicts trois personnaiges se feit incontinent audict Escosse, bien sachant que à ce il n'avoit auctorité, ny commission, ains tant seullement charge d'insister à ce que ladicte Royne ne commenchast ladicte guerre, ou de procurer que celle desjà commenchée cessast et n'allast plus avant, à quoy principallement tendoit le désir et but de Vostre Majesté, aussi que ladicte Royne en nulle sorte du monde voulsist donner assistence, ny faveur aux hérétiques.

Après, passant oultre, a esté parlé des dissimulations dont avoit usé ladicte Royne envers Vostre

griefvement navré et aulcuns de ses gens tués, auroit esté emmené prisonnier au port de Dunckercke ou Gravelinghes, receptacle desdits Escossois, et oires que ce ne semble vraysemblable, il plaira à V. A., pour oster la suspicion audict Ambassadeur que telles

Majesté, l'ayant adverty de son intention après qu'elle avoit esté déterminée de faire la guerre et desjà commenchée d'user d'actes d'ennemye allencontre desdicts François, et, oires que ledict Secrétaire eust volentiers excusé ceste dissimulation, toutesfois ne povoit-il nyer que, environ le Noël dernier, l'on avoit résolu audict Conseil de faire ladicte guerre. Oultre de ce, de la part de ladicte Royne, a aussi esté dict que lesdicts François avoient premièrement usé d'actes d'hostillité par l'usurpation des titles et armes d'Angleterre. A quoy a esté respondu que ladicte usurpation n'estoit acte d'hostillité, mais seullement de quelque prétention, laquelle n'estoit contraire à paix; et, puisque à présent on entendoit à ce obvier par l'assistence de Vostre Majesté, avons de rechef supplié ceulx de ce Conseil qu'ils veullent tellement conseiller ladicte Royne que à Vostre Majesté ne soit osté la voye de povoir traicter de quelque appoinctement, aussi qu'elle ne veulle troubler la paix commune, laquelle Vostre Majesté avoit procurée avecq tant de despens et de payne, aultrement que on verroit clèrement le mal qu'elle causeroit en la Chrestienneté, et, que quant à sa deffense et seurté, ne la luy pensions empescher, ains au contraire la admonestions d'estre sur sa garde, sans toutesfois excéder les limites de sa desfense.

Laquelle communication achevée, ledit secrétaire Secil me dict que ladite Royne désiroit parler à moy, à laquelle fin me tournant vers elle, elle me dict que je povois avoir entendu par ceulx de son Conseil sa délibération sur la charge que luy avoys exposé et proposé de par Vostre Majesté, et qu'elle eusse bien désiré de faire retirer ses forces hors dudict Escosse, si l'opportunité de ses affaires l'eussent peu comporter; mais que, pour les raisons et occasions qu'elle m'avoit fait déclairer, ne povoit faire aultre chose, requérant que je feisse ses recommandations à la bonne grâce de Vostre Majesté, son bon frère, et qu'elle me feroit donner ses lettres pour Vostre Majesté, pensant que me debvois retourner vers le Pays-Bas. Sur quoy luy feis responce que ne partiroys d'icy que je n'eusse premièrement entendu le bon plaisir de Vostre Majesté sur ladicte résolution, de laquelle je l'advertirois en diligence. Et, en me retirant d'elle, me dit que depuis la susdicte communication encommenchée, assavoir une heure en çà, elle avoit receu lettres de Millort Grey, par lesquelles il luy mandoit qu'il estoit en train de faire quelque abstinence de guerre avecq la Royne douayrière d'Escosse.

Le sieur de Seure, ambassadeur de France, hier, moy estant retourné de la Court, nous est venu visiter, à quy avons donné à entendre le debvoir qu'avions fait vers ladicte Royne pour obtenir l'intention de Vostre Majesté, et qu'en ce insisterions par les meilleurs moyens que nous seroit possible, mais que trouvions ladicte Royne et ceulx de son Conseil fort difficiles à y vouloir condescendre. Duquel debvoir avons bien volu user avecq luy pour luy oster toute sinistre suspicion et affin de luy donner à congnoistre qu'il ne tiendra à nous que l'intention de Vostre Majesté ne soit exécutée.

Nous avons de tout ce discours adverty Madame la duchesse de Parme.

De Londres, le XIIe jour d'apvril 1559 avant Pasques.

(*Archives du Ministère des Affaires Étrangères à Paris.* — Publié par M. Teulet, *Relations politiques de la France et de l'Écosse*, t. II, p. 104.)

En transmettant à Philippe II la lettre que nous venons de reproduire, la duchesse de Parme

choses se pouroient faire par adveu de V. A., s'en faire informer et pourveoir que èsdicts lieux l'on ne reçoipve semblables gens. Et pour ce aussy que souvent à faulte de navires l'on ne peult passer audict Dunckercke, par où V. A. ne peult estre en telle diligence (comme il conviendroit) advertye des nouvelles de pardeçà, supplye qu'il luy plaise y faire mectre ordre de deux batteaux allans et venans à leur tour deçà et delà, et dudict Dunckercke jusques à Bruxelles faire asseoir postes durant mon séjour icy à la fin susdicte.

De Londres, le XIIe jour d'Avril 1559 avant Pasques.

(*Archives impériales de Vienne.*)

DCIII.

Gresham à Cecil (Extrait).

(ANVERS, 12 AVRIL 1560.)

On craint que la reine ne se laisse tromper par les belles paroles des Français. — On répand le bruit que le roi aidera les Français. — Un religieux a prêché contre la reine à Anvers, ce qui y a soulevé une vive indignation. — Les soldats espagnols ont, dit-on, refusé de servir le roi de France. — Préparatifs des navires de Zélande.

Here ys no nother newes but of Ingland and Scoteland and that all men fferythe that the Quenes Ma^te and yow my lordes of here most honnorable Conssel will be

rappelait les intrigues d'Élisabeth en France et en Allemagne. « Certes, ajoutait-elle, voiant ce qu'elle » ose, je ne suis sans grande paine, et signamment parce que les marchans anglois qui sont par-deçà » vendent leurs marchandises et s'en retournent en Angleterre, sur les lettres que le Secrétaire Sicel » leur doibt avoir escript. Sur quoy, aiant aucuns marchans des nostres, qui traficquent en » Angleterre, requis à ceulx de la ville d'Anvers de les advertir de ce qu'ils auroient à faire, et » mesmes s'ils se retireroient aussi et si la guerre estoit ouverte, il m'a semblé requis faire déclarer » aux dicts d'Anvers ce que se passe, pour éviter que ceste opinion de guerre entre Vostre Majesté » et l'Angleterre ne causast quelque mauvaise humeur, et qu'à l'exemple des voysins, aucuns ne » procurassent par-deçà quelque mouvement. »

La duchesse de Parme ajoutait qu'elle craignait que la reine d'Angleterre et le roi de France ne fissent quelque accord « pour se ruer sur les Pays-Bas et s'apoincter aux despens de Sa Majesté. » On soupçonnait Élisabeth d'avoir quelque part aux troubles de France.

(TEULET, *Relations de la France et de l'Écosse*, t. II, p. 118.)

persswaddyd be fayre wordes of the Frenche to macke a peace, as lickewisse here ys muche talke af the going of Monsr de Glassone in to Ingland. And the monny marchaunts dothe fere here that theye Kinge of Spayen will tacke parte withe the Frenche King, wyche wolle be a steye to the Quenes Ma^te creditt for this present, so that now xl or l m^l li paid apon the Bursse at this tyme will astonne them all and settill the Quenes Ma^te creditt for ever. And dowghtles, where Here Hightnes payethe one penny, I doo nott dowght but to recover Here Ma^te a gayen iij^d for ytt, yff she stonde in soche nessessite, and there wythe to sett the King of Spayen and the Frenche Kinge besyde the saddyll for the commyng bye anny more monny in this plasse.

The villayen knave the fryer ys stayed for preching anny more agaynst the Quenes Ma^te, wyche ys so tackune by the comones here that seurly, yff a come abrode, wythe owght dowght a will be slayne, for that he haythe said all reddy.

The saying ys here that they iiij^m Spaynnyardes solldyours hayth maid a playen aunswhere to the Regent the will nott serve the Frenche King. I praye God it be trewe.

The shipes in Zelland dothe macke all the preperassion the can; but as yett the have no ordenans in them. Yff the be shippid for Scoteland, I doo nott dowght but that the Quenes Ma^te shipes shall with ffayre or full meyne torne bage agayen, wyche I praye God for my parte maye tack playsse

From Andwerpe, the xij of Aprill a° 1560, at 6 of the clocke in the mornyng.

(*Record office. Foreign papers. Queen Elizabeth, Calendar*, t. II, n° 999.)

DCIV.

L'évêque d'Arras à l'évêque d'Aquila.

(Bruxelles, 13 avril 1560.)

Il attend avec impatience des lettres d'Espagne. — Triste situation des affaires. — Nouvelles de Rome.

Madama escrive a V. S. quanto yo en esta podria decir, tocante a los negocios. Pesame en el alma que tarden tanto cartas de España, asi para tener alguna luz de alla de lo que se resuelven sobre lo que se ha escrito, porque conforme a ello pudiese V. S. tractar esos negocios y llevarlos por el camino que le diesen, sin que hubiese de

andar a tientas como agora, aunque se ve que hace todo lo que puede por sostener, y cierto no sabiendose la voluntad del amo, me parece que humanamente no se podria hacer mas de lo que V. S. hace, como tambien por lo que toca a su provision que verdaderamente le tengo la mayor lastima del mundo, y aqui no podemos nada. Yo escrivi estotro dia sobre ello al factor, y me responde lo que V. S. vera por las copias que con esta van. Si le pareciere que yo pueda hacer alguna otra cosa, avisemelo que ya sabe que no he de faltar de servirle con quanto yo valiere, supiere y pudiere. Del señor Embajador Vargas he tenido cartas de primero deste en que me escrive que andava tan acosado en aquellos negocios del Conclave que no tenia lugar de escrivir a V. S., que yo le embiase sus besamanos y le diere parte de lo que pasava, y asi se ha comunicado al criado de V. S. que aqui reside, y se le comunica siempre lo que hay, para que de ella le embie la relacion. Plegue a Dios que a lo menos en estas fiestas de Pascua hayan hecho algo en Conclavi, que cierto ya tarda demaseado, y que presto nos venga alguna buena nueva dello y de lo de Tripol, que por comenzarse en tal sazon nos tiene puestos en harto cuidado, y el haya dado a V. S. muy buenas Pascuas y le de muy buenos años y guarde y acreciente Su Reverendissima Persona y estado, como desea.

De Brusselas, a postrero del año 1559.

(*Archives de Simancas, Secr. de Estado.* Leg. 812.)

DCV.

L'évêque d'Aquila à l'évêque d'Arras.

(LONDRES, 13 AVRIL 1560.)

Exposé des négociations avec la reine. Elle consentirait à une suspension d'armes en Écosse si les Français lui rendaient Calais. — Si la guerre éclatait, les Pays-Bas dépourvus de garnisons pourraient se trouver en péril. — Difficultés de la situation. — Les Pays-Bas sont profondément hostiles à toute guerre contre l'Angleterre. — Des Anglais, feignant être des Écossais, ont arrêté le courrier de l'ambassadeur de France.

Por la carta que escrivimos Monsr de Glajon y yo a Su Magestad vera V. S. la respuesta que la Reyna ha dado a Monsr de Glajon, que es bien clara, y, ahunque quisieran poder responder algo con que se escusaran y encubrieran sus malas intenciones, no han sabido proponer cosa que no los convença manifiestamente de que no piensan

de quietarse sino de desassossegar a sus vezinos. Propusieron el miercoles que se les restituyesse Cales y se satisfiziesse a los Escoceses rebeldes en lo que contra el reyno de Francia pretenden, y entretanto que ellos todavia siguissen su guerra. Respondioseles que, aunque aquellas fueran demandas justas, para tractar dellas era necessario que las armas cessassen. El jueves despues, visto que los alcanzabamos en esto de la cessacion de las armas para tener tiempo de embiar a proponer lo que ellos nos dixessen, salieron con otro espediente de que se embiassen personas por parte del Rey de Francia, del Rey nuestro señor y desta Reyna con poderes bastantes a concluir con aquellos Escoseses un concierto qual conviniesse a todos, lo qual dixeron que se podia hazer en tres dias, que entendiendo que para traer estos poderes eran menester quarenta a lo menos, era tan gran burla como la que habian propuesto el dia antes. El caso es que ellos caminan el camino que yo he dicho siempre de meterse en terminos que revuelvan al Rey nuestro señor con Franceses, y plegue a Dios que no lo hagan y que no sea esto la destruction de lo poco que nos queda de christiandad! Franceses hasta agora andan muy desperados y agraviados, y pareceme, como escribi a V. S. tres dias ha, que es impossible que se concierten. Pero con todo esto andamos atentados con los unos y con los otros por no desdeñarlos y darles con esto ocasion a que piensen algo contra nosotros, que estando la Reyna con quarenta naos armados y Franceses adereçando las suyas, segun se entiende, no es superfluo pensar en lo que podrian hazer en Flandes, estando esso con tan poca guarnicion, y en fin yo veo que, quanto mas se dexa passar adelante este negocio, tanto mayores inconvenientes van multiplicando. El exercito desta Reyna esta ya a vista de Lith, y la escaramuça que huvo al passar de Dumbar, en la qual yo escrivi que era muerto su hijo de Milort Grey, no fue de mucha importancia, y aquel moço fue herido solamente. Tengo por cierto que, con treinta cañones que el exercito de la Reyna tiene mal en orden y peor governados, no emprenderan a batir a Lith, sino que pensaran tomarle por hambre; y assi parece que en estas platicas passadas lo hemos coligido dellos, es de considerar, como V. S. mejor entiende, que si Ingleses salieren con su intento en hechar Franceses de Escocia, queda encendida la guerra de manera que Su Magestad necessariamente ha de salir a ella, y, si por el contrario Ingleses no salien con su empresa y se retiran de sobre Lith, dexando a los Escoceses sus amigos solos, aquellos necesariamente se han de rendir a Franceses, los quales entonces vendran sobre este reyno, y, si se ponen sobre Barvique con treinta y siete piezas que tienen de batir y quarenta y cinco otras menores, estando aquella fortaleza imperfecta, y, segun el mismo Sicel nos ha dicho, una parte de la muralla para caerse, la tomaran sin duda, y, como toda aquella provincia de Norte es de catholicos, no faltaran personas que los ayuden. Por estas consideraciones parece que ninguna cosa se pueda hazer aqui para echar agua a este fuego mejor que apretar esta suspension y que los Ingleses se retiren, y en este medio apercibir ay fuerzas para acudir adonde mas conviniere, sin tener nin-

guna esperança de que esta muger haya de hazer cosa que no sea para destruirnos, y quien le creyere otra cosa, se engañara.

Monsr de Glajon me dize que en ninguna manera estos Estados quieran oir de tener diferencias con este reyno, y algunas veces toma tanta sombra de Franceses que en alguna manera se satisfaze de algunas escusaciones destos, aunque siempre entiende muy bien la mala intencion que tienen y quan perdidos estan y aun quanto peligro tendran estos Estados, mientras esta Reyna aqui estuviere, y pienso que cada dia lo entendera mejor.

En Dobra estan dos navios con nombre de Escoses; pero en efecto son de Ingleses. Assi me lo escrive Gamboa correo, que ha visto al capitan y marineros dellos. Prendieron, quatro dias ha, una barca de Franceses en que venia un criado del Embaxador Ceure que aqui esta, con despachos. Mataron dos de los que en el venian, y al criado del Embaxador dexaron muy mal herido de arcabuces y saetas. Todavia escribe Gamboa que pensava passar presto. Este correo que agora se embia, se embarcara aqui para Zelanda por huir destos peligros. Seria necessario que Madama mandasse que huviesse siempre en Dobra algun navio de Flandres para passar los que de aqui se embiassen.

Jorge Havart vino a noche de Escocia, no se sabe aun lo que trae.

De Londres, a 13 de Abril 1560.

Estos despachos que se han tomado al criado del Embaxador de Francia, se han traydo aqui a la Reyna.

(*Archives de Simancas, Secret. de Estado,* Leg. 813.)

DCVI.

L'évêque d'Aquila et le seigneur de Glajon à la duchesse de Parme.

(LONDRES, 15 AVRIL 1560.)

On assure que la reine a fait arrêter dans tous les ports d'Angleterre les navires des sujets du roi. Bien que Cecil le nie, on affirme qu'il existe un ordre de la reine. — Les Anglais établis à Anvers ont reçu l'avis de transférer leurs biens en d'autres mains.

Madame, Aujourd'huy par tout le jour l'on nous est venu dire par divers coustés, tant par la voye des marchans que des maronniers et aultrement, que l'on a faict arrester tant en ceste ville que par tous les ports d'Angleterre tous les navires des subgects de la Majesté du Roy nostre seigneur, et combien ces nouvelles ne nous sembloient

croyables, si est-ce que pour sçavoir ce que c'estoit de cest affaire, avons envoyé vers le secrétaire Sicel pour entendre de luy la vérité de ces nouvelles et intention de la Royne, lequel nous a mandé dire (faisant semblant trouver ces nouvelles bien estranges) qu'avions raison les trouver telles, puysque à la vérité il n'en estoit riens, mandant que deussions, quant à ce, estre à nostre repos. Et oires que ladicte responce nous debvoit donner aulcun contentement et satisfaction, toutesfois voyant les plainctes desdicts marchans et maronniers s'augmentoient de plus en plus, affirmant aulcuns d'eulx avoir de ce veu l'ordonnance de ladicte Royne, nous a donné grand doubte et suspicion que les nouvelles debvoient estre vrayes et que les choses estoient en tels termes qu'elles tendoient à rompture de paix : dont pour nostre debvoir nous a semblé estre nécessaire en advertir V. A. affin d'y pourveoir selon que bon luy semblera. Par dessus ce, aulcuns marchans nous sont aussy venu dire que aulcuns de ce Conseil avoient admonesté secrètement aulcuns leurs subgects d'icy hantans et traficquans en Anvers affin d'eulx pourveoir et de transporter les biens qu'ils avoient audict Anvers ou ailleurs en Flandres à aultres pour non tomber en quelque perte ou dommaige, dont, comme entendons, ils ont adverty par messagier propre dès samedy dernier leurs gens audict Anvers.

Nous avons depuys cincq ou six jours en çà par diverses nos lettres adverty V. A. de nostre besoigné et la disposition des affaires de pardeçà, asçavoir par nos lettres du VIIe et IXe par ung Espaignol courrier surnommé Gamboa et par aultres du XIIe par ung nommé Pierre aussy courrier natif d'Anvers, et, espérant que pour le présent V. A. aura receu nosdictes lettres, ne luy ferons cestes plus longues, sinon que moy de Glajon suis actendant l'ordonnance de V. A. pour sçavoir si je me debvray retourner vers elle, puysque ma présence icy ne me semble aulcunement nécessaire.

De Londres, le XVe jour d'Avril 1560 après Pasques.

(*Archives impériales à Vienne; Archives du Ministère des Affaires Étrangères, à Paris*, vol. Angleterre, p. 73 v°).

DCVII.

La reine d'Angleterre à Thomas Gresham.

(16 AVRIL 1560.)

On répand le bruit que le roi d'Espagne aidera le roi de France en Écosse, ce qui rend les marchands fort prudents. — Les marchands aventuriers se montrent toutefois disposés à prêter à la reine vingt-cinq mille livres, et elle juge qu'il ne serait pas sage de laisser le trésor vide dans les circonstances présentes.

(*Record office. Foreign papers. Queen Elizabeth, Calendar*, t. II, n° 1010.)

DCVIII.

Gresham à Cecil (Extrait).

(ANVERS, 16 AVRIL 1560.)

Estime dont la reine jouit en Allemagne. — On assure que les soldats espagnols ne veulent pas servir le roi de France. — Nouvelles d'Écosse. — Communication secrète de Paul Van Dale. — Sermon du religieux contre la reine. — Envoi d'armes à la Tour de Londres.

My factor wrytes me from Franckeford what great exstimacioun the Quenes.ys in there and that the most parte of all Germanny ys at here comandement and that the Prynssis Protestans be in a marvellus redynes of horssemen and fottemen, wyche ys here lickewisse moche spocken of, and manny juge it shullde be for the Quenes M^te^.

The shipes in Zelland ys a riggyng still; but as yet the have not one peace of ordenans in them, nor no kind of vittalls, wyche my man writes me shalle be provydyd in Holland. The saying ys here that the iiij^ml^ Spanyardes will in no wisse serve the Frenche King in no playsse in Cristendome, wyche ys not a littill spocken of here and marvellus well lickyd of all nacyons. At this instaunt here ys newes come owght of Zeland that the Ducke of Norffecke hathe wynne the towen of Lethe be assault and that the Scottysche Quenes shulld render her sellffe unto hym. I praye God it be trewe, assewring Your Honnor here ys soche an conssete apon the newes of all nacions, as ys uncreadable to wryte yow of, to the great honnor of the Quenes Ma^te^ and the realme.

Allso as this daye Paullus Van Dall came unto me and conffered with me in manny things and dowghtid moche that the King of Spayne will helpe the Frenche Kinge secreatlye, as moche as lysse in hym to doo. As allso a gave me a great warnyng of the man of lawe that I wryte yow from Donckirke, whosse name ys Nycholas other callid in dowche Cloyes, whoe baythe talkyd very large of the Quenes Ma^te^ and of our portes of Ingland and of our weckenes, and takes hym to be a very speye, and thinges meat that they knave shulld be bannyshid Ingland, for a comes in and owght every monthe and from hens to the Courte wythe manny lysse at Brussells, and as craftie a knave as anny ys in all Cristendome, whome ys a great man with Mr Hussey the Syvylliane. This Paullus Van Dall haythe utteryd this mattre for the good will a owth to the Quenes Ma^te^, whoe ys a man of moche onnestye and of welthe. The Quenes Ma^te^ owythe hym xl m^t^ li^i^. A wold not have the mattre knowen that it came from hym, lyst yt myght torne hym here aftyr to some displesseur.

The vyllayne fryer that soo unereverently preachyd agaynst the Quenes Ma^te^, dare not for his lyffe come abrode for that the commens here will dispache hym. Here be manny Pappist knaves of our nacione, and it ys thowghte that some of them haythe sett thys ffryer a worcke. I shall harckynne ffoddyr of this mattre, and, as I can come to any knowlege, I shall adverttisse, as yet cannot come to the knowlege of the partye that sowght my unedoing for the conveying of the DC harnys I sent home last wyche, I trust bye this tyme be aryvyd with yow in sawftye. I shall most humbly beseche yow that these thinges maye be ressevid into the Towre with as moche secreassye as can be devyssyd [1].

From Antwerpe, the xvj^th^ of Aprill a^o^ 1560.

(Record office. Foreign papers. Queen Elizabeth, Calendar, t. II, n° 1011.)

[1] Dans cette même lettre, Gresham disait que Robert Hogan était à Anvers, prêt à partir pour l'Espagne : « On pouvait, ajoutait-il, le considérer comme un homme sincère, *a true man.* »

DCIX.

L'évêque d'Aquila et le seigneur de Glajon à la duchesse de Parme.

(Londres, 17 avril 1560.)

Interruption des relations avec les Pays-Bas. — Plaintes adressées à la reine et à Cecil. — Ils n'ont pas voulu se joindre à l'ambassadeur de France dans une démarche qui aurait pu être considérée comme une déclaration de guerre.

Madame. Par aultres nos lettres du xve de ce mois cy-encloses avions par courrier exprès adverty Vostre Altèze des nouvellités icy usitées depuys trois ou quatre jours ençà, assavoir de l'arrest des navires des subgects de pardelà par tout ce royaulme, lequel courrier retourna hier soir vers nous, disant que, à Gravesinde, l'on ne luy avoit voulu donner chevaulx, ny batteaulx, ains que deffence luy avoit esté faicte de ne passer oultre en quelque sorte que ce fût, nonobstant qu'ils avoient permis à certain leur courrier de passer oultre, pour (comme nous présumons) advertir lesdicts Anglois résidens par delà d'eulx faire quicte des denrées et marchandises qu'ils y ont, pour non tomber en péril de les perdre si quelque rompture de guerre se feyt, laquelle (il semble) ils treuvent pour toute asseurée.

Hier, l'évesque de Quadra, ambassadeur de Sa Majesté, à la doléance des marchans et maronniers, subgects de par delà, alla parler sur ledict arrest à la Royne, laquelle feit semblant d'en estre bien esbahye, promectant que incontinent elle feroit oster ledict arrest, et de faict à ceste fin en feyt donner ses lettres.

A ce matin, ayant oy le rapport dudict courrier, avons envoyé vers le Secrétaire Sicel pour entendre de luy la cause de ceste deffence de non laisser passer nul courrier ou subgect nostre, lequel nous a faict dire bien de vray qu'il ne sçavoit à parler de ladicte deffence, mesmes que la Royne, ny ceulx de son Conseil la avoient faict faire et que, si vouldrions dépescher quelc'un, qu'il luy en feroit dépescher passeport, lequel avons prins de luy pour seuremeut faire passer le mesme courrier vers Vostre Altèze.

A ce mesmes instant est venu vers nous le Sr de Seure, ambassadeur du Roy Très-Chrestien, nous donnant à cognoistre en substance qu'il avoit reçeu lettres dudict Sr Roy, son maistre, par lesquelles luy estoit commandé d'entendre de nous la responce et résolution qu'avions eu de ladicte Royne sur les remonstrances à elle faictes de par Sa Majesté, et en cas qu'il entendist que icelle Royne ne voulsist prester oreille ausdictes remonstrances, ny à celles qu'il luy eust faict de sa part, nous requérir de la part dudict Sr Roy Très-Chrestien de nous vouloir trouver avec luy de Seure vers ladicte Royne,

pour en nostre présence luy faire protestation, en cas que ledict Roy Très-Chrestien fût forché de prendre les armes en mains contre elle, que ce seroit bien à son grand regret et desplaisir, et qu'elle en seroit cause, affin de par ce moyen notiffier et déclairer à tout le monde qu'il n'estoit cause de ladicte guerre.

Sur quoy luy avons respondu que verrions la charge de moy de Glajon, et que volontiers nous y trouverions présens, si ladicte charge dudict de Glajon s'extendoit si avant. Si est-ce que sommes d'intention de non nous y trouver, dont avons bien voulu advertir Vostredicte Altèze, affin qu'elle soit continuellement advertye des occurrences de pardeçà, craindant que nostre présence audict protest pouroit estre interprétée par ceulx d'icy comme tesmoings d'une publication de guerre à laquelle nous vouldrions joindre, ce que ne sçavons s'il conviendroit au service de Sa Majesté et si la charge de moy de Glajon s'extendoit si avant, et aussy pour ce qu'il nous semble que ledict de Seure ne procède en ce avecq nous de telle sincérité qu'il conviendroit bien, veu que sur ce il avoit désjà communicqué avec ladicte Royne sans nous en donner part. Et finablement nous semble aussy que toutes les actions et manières de faire des Franchois tendent à ce de nous mectre en hayne et diffidence avec les Anglois et par ce faire leur cas meilleur, et après eulx joindre ensemble sans nous, ny nostre intervention.

De Londres, le xviie jour d'Avril 1560 après Pasques.

(*Archives du Royaume à Bruxelles, Négoc. d'Angleterre*, t. III ; *Archives de Simancas, Secret. de Estado*, Leg. 814, et *Archives du Ministère des Affaires Étrangères à Paris*, vol. Angleterre, p. 74 v°.)

DCX.

Gresham à Cecil.

(Anvers, 18 avril 1560.)

Vive alarme parmi les marchands anglais à Anvers. — Envois à faire du port de Hambourg. — Il fait observer les armements du roi d'Espagne en Zélande. — Le roi n'a ni munitions, ni argent, et les États des Pays-Bas sont hostiles à la guerre. — Son agent à Londres ira chaque matin, à six heures, prendre les ordres de Cecil.

It maye licke you to undyrstand that I sent you my last of the xvj^th of this pressent, wherwythe I sent you the sertifficat of mynne accompt. Sens the wyche tyme here ys

nothing worthey of writinge, but that as the xvijth of this instanct I ressevid your letter of the xiijth, wherbye I persseve that Kinge Phillipes preparacione ys now apparant to the Quenes Ma^{te} for the ayde of the Frenche Kinge to subdew the Scotes, wherof our marchaunts and other hade intelegens as sone as I hade, so that there ys soche adoo amonges our naciones and other for to presserve one another as it ys undyrffull, and the most parte of all the marchaunts of this towen be rydden to Barrowghe to content and paie them sellffes with our comodittes, and some begone to see and yff the can sett ovyr thé Quenes Ma^{te} bondes to our company for clothes and kersses, for that all men ffere here that the Regent wolle macke some soddayen areste, wyche newes haythe astonnyd all nacions, so that now the Quenes M^{te} credit ys at holle steye and all the nacions. The procedings of Kinge Philipe ys nothing lickyd. I praye God torne all thinges to the best; for that now here ys no nother wayes but that they Quenes Ma^{te} must prolong, whether the wolle or not, for that ther ys now no nother helpe, so that as too morrow I will be in hande with all the Quenes Ma^{te} credittors, and shall perswade with them, they best I can, to quytt them sellffes and to content them sellffes wyth this prolongacions, yf it be possibell, at this pressent, and that they shall be onnestly paid at thene dayes here aftyr. As touchinge they charge I have in hande of the Quenes Ma^{te}, fyrst for the bollione and monny that I have in my handes, I shall tacke soche order for the paing of the provissiones and debts that I trust Her Hightnes shall be no lossers therbye. As lickewysse I have here apon my handes iiij^{c} corssellets and v^{c} corries, wiche now most remayen till tyme and opportunytte servythe. As for all the other things, ys at Handborow and in Germany, wyche I trust will be welle anowffe conveyd thether, with owght the Emperer dothe let yt. And, for that ys all reddy at Handborrow, I wold I were abill to perswade the Quenes Ma^{te} and you that yt myght pleasse Her Hightnes to be iij^{mt} ^{li} venttuor in a shippe, for the speaddy dispache of yt. Whishing to God it were aryvyd at London in saffetye, for that the licke masse ys not to be gotten together for no treassor, and speassiall harnys, saltepettir, sullpher. Sir, I write yow in my last of the great searssite of powdyr that ys here to be hade. The Quenes Ma^{te} showld do well to macke owght of hande iiij or vj mylles for the macking of powdyr for the servinge of Here Hightnes torne, yffe the wares contynew or this breache of amytte shulde chaunche betwixt Here Ma^{te} and King Phillipe. I trust from tyme to tyme to sertyffye yow the certentye of the quantite of there preparacion off, how manny shippes of ware, how manny vittallers, how manny souldyers, and prinssipall to geve yow to undyrstand by what tyme they wil be reddye. And for the bettir and sewer inteligens I have sent pressentlye one intow Sealland to hym that haythe the charge therof. As allso I have sent one Waddington our conttreyman and a man of experyence into Zelland to vissit alle havens portes for the quantite of shipes and what preparacione of shipes of ware the doo prepayre, as also vittallers, sowldyers

and ordenans, and in what tyme the wille be in a reddynes, and there too remayne till that I doo geve hym forddyr order. Here ys lickewysse moche powdyr bowght, as by my accownt maye apere apon the date, wyche I am sewrid shal be presservyd, what so evir shall chanche, wyche must passe in soche sortte as here to ffore I have advertissid Your Honnor of. And the bargayn must be obsservyd and kepped, etc.

Fynnally I cannot persseve but that the Kinge Phillipe ys hollie here uneprovidyd of all armeror and monyssione ande no leas of mony. And yt ys lickewisse jugged here that the States of the land here will never conssent to have ware with the Quenes Ma^te^, wyche ys not to be trustid. I am right glade to here that the Quenes Dowager ys entterid into commonycacione and that the Quenes Ma^te^ armye ys at Lythe.

And for your lettir I most humble thancke yow that yt pleassithe you to write yt wythe your owen hand. I have commandid my factor Candiller to geve his attendance apon yow every mornynge to knowe your plesseur whether you wille have anny thinge unto me.

The man that macketh your clocke ys owght of towen this Estir hallidaies. I trust to seand yow yt wythin this x daies. And this with my most humble commendacions to Sr Thomas Parrie. Thus I comytte yow to God.

From Andwarpe, the xviij^th^ daie of Aprill, a^o^ 1560.

S^r^, yf I can fynde anny monny bye exchange amonges our nacyone, I will be tackyne upe as moche monny as I can for to discharge parte of the Quenes debts that I have indangeryd my sellffe apon the bursse of Andwerpe for the advaunssing of the Quenes Ma^te^ creditt heretoffore, to the wyche meynnes I browght dyvers men in.

S^r^, as I have commandyd my factor to be with yow bye vj^th^ of the clocke in the mornyng every mornyng, so I shall most humblye dessyre yow that he maye knowe your pressent answhere, ffor that I have no man ells to do my bissones and to kepe Lombard streat.

(*Record office. Foreign papers. Queen Elizabeth, Calendar*, t. II, n° 1025.)

DCXI.

Thomas Gresham à Cecil (Extrait).

(Anvers, 19 avril 1560.)

Si la guerre éclate, la reine peut mieux compter sur les Pays-Bas que le roi. — Les États des Pays-Bas ne consentiront jamais à faire la guerre à l'Angleterre. — Grâce aux mesures qu'il a prises, la reine est bien fournie d'argent et de munitions; et tout cela manque au roi. — Parmi les armes qu'il a envoyées en Angleterre, il y en a que, par une pratique, il a tirées de l'arsenal de Malines, ce qui a causé une grande rumeur. — Il a des agents dans tous les ports de Hollande. — Le religieux qui a prêché contre la reine, cherche à s'excuser, afin que les marchands aventuriers ne lui fassent pas un mauvais parti; mais, s'il ne lui arrive pas pis, il recevra du moins une bonne bastonnade. — Utilité d'établir des magasins à poudre en Angleterre. — S'il est vrai qu'on a arrêté en Angleterre les marchands des Pays-Bas, il faut s'attendre à Anvers à des représailles.

It maye like you to understond that, as the xviii^th^ daye I wrote you of all things that passed here, and of the great breute and rewmers that ys here of the ayde that King Phillipe will geve to the Frenche Kinge to subdew the Scotts. Wyche matter ys so takyne by all nacyons to the great deshonnor of the Kings 's Majestie, that yf any breach of war shuld chance, I beleve the Queenes Majestie shuld be more assewryd of frendes here than he. As also they say playne here that the States of the lande will never consent to have war with Ingland, and that this ys the practise of the Spanyardes and priests, as well in Ingland as other ways : wyche mattir had clean alteryd the credit of the Queenes Majestie and of all our nacione. I have talkyd with dyvers of the Queenes Majesties credittors; and, to be playne with yow, every man sekes to be paid. Whereunto I have made answer : yf this had not chanssid, every man shuld have beene paid, that wolde; but now, there was none other remedy but that they must have pacience for vi monthes longger, and that I trustid by that tyme to see them paid here or elles at Hamborow, whereas I gave them to undyrstand that the Quenes Majestie wold send so manny cloths and karsses as shulde answer Her Highness' whole dettes, whatsoevir shuld chance. Wyche mattir likyd some verye well, and speciallye the Germans; for that place will be as commodyus tot hem as this.

In the mayne tyme, S^r^, conssideringe how I have entteryd into bondes aparte to dyvers of the Quenes Ma^tes^ credittors, for the presserving of my powre creaditt, I have as this daie in the mornynge sent my factor Richard Clowght to Barrowghe to tacke upe all the mony bye exchange, that he can come bye of our naciones, having creadable adverttisment this mornynge that as the xviij^th^ of this pressent our marchants hathe

solld and dispachid abowe xx^{mt} clothes, which amownts to above ij^{c} thowssand powndes, and, yf the Regent doo staye arest this daie, there ys no dowght but your companny wolde macke a clean dispache of the most parte of all there comodites, wherbye the Prince here shall littill prevaylle.

Trewly, S^{r}, here is soche a stere as God ys the best, wisshing for my parte that the Quenes Ma^{te} were abell to macke some worthe payment for the advanssement of Here Hightnes creadit, wyche wolle not be a littell spocken of thorrowe owght all Christendome. As allso all the wysse men saye here that it ys but a bracke of King Phillipe to ffere the Quenes Ma^{te} to macke Her Hightnes to call here armye backe agayen owght of Scoteland. And they doo not sticke to saye openly that, yf Kinge Phillipe haythe warre agaynst the Quenes Ma^{te}, that all the nobell men Protestans in Germanny wolle rysse agaynst hym. S^{r}, I cannot write yow to moche howe Kinge Phillipe ys myslickyd in this his procedinges agaynst your realme, and that all men here dothe hope, considering what a fordell the Quenes Ma^{te} ys now at, she will not call bage agayen her army, allegyng that, yf Here Hightnes colde get Scoteland, Here Ma^{te} neades not to care neyther for Kinge Phillipe, nor the Frenche Kinge. And veryley, S^{r}, as far as I can perseve, Kinge Phillipe is clean owght of mony, armewr and monnyssione and no leasse of credit, where in the Quenes Ma^{te} haithe preventtid hym in all thys poyntes. And here wrythen to yow, bye practisse I ffechid owght ii mth corsselets owght of his armery at Mackelynne, for the wyche there haithe byne no littill adoo amonges the offycers and spessyally by Monsr de Glayssone, that ys now in Ingland, whome ys master of the armeur and ordenans, wyche harnys I sent home at Cristmas last. S^{r}, I can no more but I praye God torne all to the best, for that here ys no small adoo. And all thinges that ys done, redones moche to the great honnor of the Quenes Ma^{te} and the holle realme, and greatly to the commendacione of yow and my lordes of the Conssell, that haythe so syrcomspectly for seynne this mayter, wyche I beseche the Lord long to contynew. And one the othir partye the speche great dishonnor to Kinge Phillipe and all his holle Conssaylle, marvelling what a meynnethe to tacke this waye, so that the Bisshipe of Arras ys moche blamyd here in this matter, etc.

As yet I have no nother newes owght of Zelland, wyche caussythe me suspect there ys no more hast maid it then was beffore. And from thens and from all the havens owght of Holland I do not dowght but to geve yow perffet intellegens of all thinges.

I have receyved yours by the Conte of Mansfyld man, whoe shall be dispachid as this daye. And, by the reasson of this breulle, Hans Kecke ys hereit in this towen and stondes now in dowght that this newes wolle be a steye of the barggayen that yow wrote of.

The fryer that so unereverentlye preachid agaynst the Quenes Ma^{te}, haythe maid meynne to Lazzarus Tucke to specke to me for to move the companny that a myght saffely goo abrode, wytheowght danger of hurtting, whome ys sorry, as he saythe, for that

he haythe said and preachid. In the wyche mattre I will not meddill, trusting, ere that it be longe, yf a doo come abrode, a shall be well bastonnadyd, yf a doo escape soo.

Other I have not to molest yow wythe all, but that I have in dyvers of my lettres here to ffore and now of late wrytten yow that it might pleasse the Q. Ma^te^ to inlarge my comyssione for to shipe at the least iij^mt li^ venture in one shipe from Handborrow, for other wysse verylly, S^r^, as I am creadable infformyd, it wolle be thes towe yeres ere that I shall convey the Q. Ma^te^ provyssyone to be transporttyd by j^mt li^ venture in a shipe, be theye reysson there lode not for Inglond passing x shipes in the holle yere.

And, now conssidering in what termes the Quenes Ma^te^ stondes with the Frenche King and King Phillipe, it were most convenyent to be transporttyd home, with as exspedissione as myght be maid, for the deffens of Here Ma^te^ persson and the holle realme. As allso, S^r^, it were most exspedyent that theye Quenes Ma^te^ shulld cause to be maide pressently iiij or vj mylles for to macke powdyr, for that here ys no powdyr to be gotten, mystrusting it wolle be the fyrst one thing Here Hightnes shall wante for the ffurnysshing of Here Hightnes shipes and of here realme.

At this instaunt here ys newes come that all duche shipes and hoywes shulld be arestid at London, wyche dowghtles woll cause us all to be arestid here owght of hand.

And this, with my most humble commendacions to Sr Thomas Parry, I commit yow to God, whoe presserve yow wythe increas of honnor.

From Andwerpe, the xix^th^ of Aprill a^e^ 1560.

(*Record office. Foreign papers. Queen Elizabeth, Calendar*, t. II, n° 1036)

DCXII.

L'évêque d'Aquila à la duchesse de Parme.

(Londres, 20 avril 1560.)

Il lui adresse une lettre destinée au roi. — Insuffisance des instructions données au seigneur de Glajon. — Nouvelles d'Écosse.

Con Moss. de Glajon recebi la carta de V. A. de 27 del passado y del entendi el negocio que traya, el fin principal del qual era atajar que la Reyna no moviese guerra a Franceses. Pero, como esta estuviesse ya movida, ha sido necessario, conforme al sentido y intencion de Su Mag^d^ comission, proponer que la guerra ya començada cessase

para poder despues tratar de los remedios y espedientes que para la pacificacion deste negocio el Rey n. s. manda proponer y para que aya tiempo de consultar lo que sobre ello se ofreciere. A Moss. de Glajon le ha parecido bien esto, y assi lo ha propuesto a la Reyna y a los de su Consejo, en lo qual se han tratado las cosas de que el avisa a Su Mag^d en las cartas que comunamente le escribimos, y porque van, para que V. A. las vea, abiertas, yo no torno aqui a repetirlo. La prissa que maliciosamente se ha dado la Reyna en este rumpimiento de guerra y el no traer Moss. de Glajon proveydo lo que havia de hazer in caso que la hallasse ya comenzada, nos ha forçado a tomar este espediente, sin el qual fuera la propuesta del dicho Glajon fuera de tiempo. Pienso que antes de veynte dias se havra hecho la prueva de lo que Yngleses havran podido hazer contra Franceses y, sino huvieran acertado, ellos se veran en mucho trabajo, por lo qual mas presto tuviera V. A. las provisiones necessarias para acudir a la parte que pareciere, tanto sera mejor, aunque ya no se escusa que no sea tarde. Yo avise a V. A. a xxviij° del passado del rompimiento de la guerra, y a primero de Abril torne tambien a escrevirlo a Moss. de Arras. Pero el tiempo ha sido tan malo que no se si los correos havran podido aun passar, y assi el haver sido V. A. avisada tarde desto no ha sido negligencia mia, sino imposibilidad. Entendiesse que han venido ya a las manos Franceses y Yngleses y que estos han sido muy mal tratados.

De Londres, a 20 de Abril 1560.

(*Archives de Simancas, Secret. de Estado*, Leg. 814.)

DCXIII.

Gresham à Cecil.

(Anvers, 20 et 21 avril 1560.)

Tout est prêt pour l'embarquement des quatre mille Espagnols. — Ils monteront à bord de sept navires d'Enckhuysen et d'Amsterdam, dont l'un a servi de vaisseau-amiral sous la reine Marie. — Armements en France. — Emprunts.

It maye licke you to undyrstond that, bye lettir of the xix^th of this pressent, I singnyfyed unto you of all thinges worthie of wrytinge. Sens the wyche tyme as the xx^te daye at iiij of the clocke in the aftir nowen here aryvid my frind owght of Zelland. Whome haythe browght me perffet intelligens that all the vittalls for the

provissione of the iiij mth Spanyardes ys aryvyd owght of Holland as the xviijth of this instant, and that the vij shipes yow wrote of must be in a redynes to departe as the xxijth of this pressent in this sorte as followythe.

Felcker Johnsson, of the towen of Inkewssent, wyche ys bothe master and cappitaine, beinge of the bowrdden of vj^{c} towens, ys appoyntid l marreners and v^{c} soldyers, wyche hathe vittalles in the said shippe for thre monthes. Beinge ordenanssyd as yette no nother wysse then wythe iiij halfe shinges of a sydde and iiij q^{t} slinges and viij bassis.

Eegar Errickssون, of the towen of Inggewssone, wyche ys bothe master and cappitayne, beinge of the bourdden of vij^{c} tonnes, ys appoyntyd l maryners and v^{c} solldyers, wyche haythe vitalles in for the said shipe for iij monthes. Being ordenanssid as yet no nother wysse then with iiij q^{t} shynges and xij basses one a syde.

Clayes Koweclaysse, of Hanstedame, bothe captayen and master, of the bordden of ix^{c} townes, ys appoyntyd wythe lx marroners and vj^{c} sowlders, wyche haythe vittalles in the sayd shipe for iij monthes, beinge ordenanssyd as yet no nother wysse then with iiij hallfe slynges one a syde and vij bassis.

Cornells Barttells, of Hansterdame, bothe capttayne and master, of the borden of vj^{c} townes, ys appoyntid with l maroners and v^{c} solldyers, wyche haythe vittalles in the sayd shipe for thre mownthes, being ordenanssid as yet no nother wysse then with iiij q^{t} slinges one a syde and vj bassis.

Sebart Johnsson, of Inckewssone, bothe capttayen and master, of the bordyn of ix^{c} towens, ys apointtyd lx maroners and vi^{c} sowddyers, wyche hathe vittalls in the sayd shipe for iij mounthes. Being ordenanssyd as yett no nother wysse then withe iiij halfe slynges and xij bassis and viij q^{t} slynges one a syde.

Clayes Henryckeson, of Ingtewssone, of the borden of one thowssand tones, bothe master and captayen, ys appoynttyd with iiij^{xx} marrynors and vj^{c} solldyers, which haythe vittalls in the sayd shipe for iij mounthes, beinge ordenanssid as yett with v q^{t} slinges one a syde ande x bassis.

William Johnson, of Inkewsson, bothe cappitayen and master, allso Cheiffe-Recollar of the sayd towen, ys of the bordden of vj^{c} towens, wiche shipe was Admerall of the Kinges shipes that servid in Quenes Maryes tyme, wyche shipe shal be cheffyst ordenanssyd and mannyd by the reasson the Cheiffe Capitans shall goo in the sayd shipe and shal be vittallid for iij monthes.

As yet there ys nowen of all the solldyers aryvid in Zelland, but I fer me the will be seant from dyvers plassys, for that here ys in this towen a ij ore iij^{c} hanssemen.

The sayd parte saythe he undyrstonde be a Frenche shipe that aryvid in Zelland as the xixth, that the Frenche Kinge haythe tackin upe at the Baye x gratte hulkes,

which be appoyntyd to goo to New-Haven to tacke in solldyars to be conveyd in too Schottelande.

There is in Selland vj Frenche shipes full ladyn, reddy to departte with the first ffayre wynde, as allso v hulkes laddyn for Spayen and Porttingalle. I have dispachid the parttye agayen in to Zelland for the bettyr advertissement of all thinges. Licke wysse my man wryttes me that he haythe tackyn upe abowght the some of vij m^{t} vj^{ii} sterlinge at Barrowght and that our marchauntts halthe all sold and dispachid there commodites. By my next, I shall writte you of all thinges at largge. And thus, with my most humble comendacions unto Sr Thomas Parrey, I commytte yow God.

From Andwarpe, the xxth daye of Aprill, anno 1560, at viij of the clocke at nyght.

(*Record office. Foreign papers. Queen Elizabeth, Cal.*, t. II, n° 1046.)

DCXIV.

Dettes de la reine d'Angleterre aux Pays-Bas.

(20 AVRIL 1560.)

On avait payé à Anvers, depuis le 21 décembre 1558, 319,968 livres. La reine Élisabeth, à son avénement, devait à Anvers 65,069 livres. Cette dette montait, le 15 avril 1560, à 297,565 livres.

(*Record office. Foreign papers. Queen Elizabeth, Calendar*, t. II, n° 1047.)

DCXV.

Gresham à Cecil.

(ANVERS, 21 AVRIL 1560.)

Viglius cherche à rassurer les marchands anglais au sujet de la mission de Glajon. — Emprunts négociés par le prince d'Orange et le comte d'Egmont. — Sympathies des populations des Pays-Bas pour l'Angleterre. — Achats de farines à Brême pour le roi. — Offres de services du comte de Mansfeld à la reine.

As the xxjth daye of this pressent, at xij of the clocke at nowen, I ressevyd bye John Spryttewell the Quenes M^{te} letters and yours of the xvjth and xvijth, by the wyche I

persseve that Her Hightnes ys content to macke payment, yff I thinge god, of xxv m^{t} st., so fare forthe yff I cold macke seur of as moche, yff she shulld need here aftyr. S^{r}, as the casse now stondythe, I cannot asseure Her Ma^{te}, ther fore I will medyll with nowen, but that I must neades for the presserving of my owen credit, that I have indangarid my owen sellffe for Here M^{te}, as I wryte you in my last, whereof I cannot write yow no sertteynettye by the resson my factor ys at Barrowghe. And for that I undyrstonde by John Sprytewell that he meet at Newpporte with a post that was sent from the Courte to stope the passage at Newpporte and Donckerke and at all other portes that nowen shulld passe for Ingland and that a meat the post with my lettre of the xxth at Eccloe as this daye at iijth of the clocke in the mornyng, fering my letter shulld be stayd at Donckirke and for that I wold my letter were your handes for my discharge, I have sent you the sayd Sprytewell backe agayen into Zelland to see yf a can bye anny meynes gett ovyr for your better adverttissement, what soe ever it costes, adverttising yow that as this daye the Bourgemaister of this towen sent for the Gouvernor deputtey to advertisse them that the hadd letter from the Courte from the Pressedent Viggelus that the dyd moche marvell that our nacion dyd transporte there goodes as the dyd, and there was no soche causse, and that Monsr de Glassone was sent for no nother pourpes to the Quenes Ma^{te} but that yff the Frenche King shulld waxe more strongger there then for pouting dowen of the rebelliones in Schoteland, so he wold assyst the Quenes Ma^{te} to put the Frenche dowen, and this message was sent into France lickewisse, S^{r}, as this ys but a clocke for the kaynen, onely soe to sattysfye there commons here, so I trust the Quenes Ma^{te} wille forsee all things; for here the commens of this lande tackes this matter here the wondyrffullyst agaynst the Kinge and the prests that, yff there shulld come anny breache of warres, seurly the States of this lande will never conssent there unto.

I am creadable infformyd that Prince of Orenge haythe secreatlye pratissyd in Brabaunt and Holland to come bye pressently att the commens hande some great masse of monny, and the Conte of Egmont lickewysse in Flaundyrs; but theys commens will grante to nowen. Asseuring Your Honnor here ys soche a breute and soche a rewmore amonges the commens as yt ys wondderffully and spessiall al this towen. I wold never a belevyd the hadd berrynne so good will to the Quenes Mat^{e} and the realme.

My factor writes from Breamen that Kinge Phillipe haythe bowght above Breamen abowght x^{m} quartters of wheat, wyche the have stayed there, so that they wolle nott let it passe in thosse shippes that yt ys laden yn, but to be laden in shipes of there owen towen.

I shall follow the order of the rest of your lettre for the transporttacione of anny provyssiones, wyche ys at a good poynte here, as by my fformall letters yow maye

persseve. And according to my letters yt ys requysite to inlarge my comyssyonc for the shipping of iij^{m} ^{li} from the playsse you wote of, whereof the Quenes Ma^{te} owght to macke a great account, for the licke ys not be gotten for no gold, nor silver.

The four mth perssones maie be sent dowen in a tyde to Zelland, reddy to tacke theye fyrst wynde, wyche I dowght the will doo owght of hande. For, as moche as theye have stoppyd the passagis, wyche matter wold be forseyn owght of hande that they maye be intterropttyd by thewaye, yff it be possible.

At this instaunt Hans Kicke ys come bage agayen, whome meat wythe letters from the Conte that he hadd in a redynes .. m^{t} dallors and .. m^{t} gold gillders, and that a hadd comandement to reppayre in to Ingland hym sellffe for dyvers other matters to inglarge to the Quenes Ma^{te} one the Contes behalfe, wiche I cannott as it atteyen there unto, I have geven hym to undyrstond all the passages ys stoppyd. It all be it, he will not be persswadyd, but will tarye the tyme till that a haythe opportenette to come there hym sellffe. I askyd hym yff a hadd order to whome the boundes shulld be maid ffor the afforssaid some, and he said no. Then he askid where shall this monney be paid, if you have warre with the Kinge Philipe, and I said at Handborrow. Allso I offeryd the said Hans Kecke, seing that wold not utter the matter, that for the more expedycyone to macke hym sellffe in a redyness to goo with my servaunt into Zelland, and he said no and that wold go over launde.

Finally I have spread ovir all this towen that the Quenes Ma^{te} ys greayd, save one poynte wyche she haythe conssenttid, and that our armey shuld be at home within xiij dayes. I praye God send us peasse and speassiall with this conttrey.

From Andwerpe, the xxjth daye of Aprill anno 1560, at one of the clocke in the after nowen.

(*Record office. Foreign papers. Queen Elizabeth, Cal.*, t. II, n° 1052)

DCXVI.

La duchesse de Parme à l'évêque d'Aquila et au seigneur de Glajon.

BRUXELLES, 22 AVRIL 1560.

Difficultés de la situation. — Il faut tenir compte des intentions du roi et agir avec prudence. — Le roi veut intervenir comme médiateur. — Réponse aux plaintes des Anglais sur la défense d'exporter des Pays-Bas des munitions de guerre.

Mon cousin, très-révérend père en Dieu, très-chier et bien amé. J'ai receu vos lettres des VII, IX et XII° de ce mois, et veu par icelles les communications que vous avez heu tant avec la Royne d'Angleterre que ceulx de son Conseil, et par espécial avec le Secrétaire Sicel, et me donne très-grande peyne veoir que, nonobstant toutes remonstrances, la Royne demeure arrestée à vouloir passer oultre en ses entreprinses, sans prandre regard à l'intérest que le repos publique en pourroit recepvoir, ny à l'hazart évident et manifeste auquel elle se meet en son royaulme, ne considérant, à ce que je voy, sinon l'estat présent et ce qu'il luy semble que ses forces pour maintenant souffisent pour achever ce qu'elle a entreprins de donner telle assistence aux rebelles d'Escosse que par ce moyen l'on en puisse deschasser les François, sans considérer le danger auquel elle pourroit tumber si tant estoit que ses gens eussent quelque rencontre avec perte notable, ny à ce qu'elle vad peu à peu consumant ce qu'elle a peu ramasser d'argent et que cependant les François ne font si grands frais et que, quant après qu'icelle aura consumé toutes ses finances, venant le roy de France à assembler grandes forces, comm'il est apparent il fera, (et jà a commandé arrester en tous les ports de la coste de Normandie et Bretaigne navires pour, s'il luy vient à propos, s'en servir), il la pourra assaillir de divers coustels et mesmes se geeter (comme aulcungs pensent que ce soit son desseing) sur l'isle de Wyck, et que lors elle se treuvera bien empeschée, et aussi ceulx qui pour maintenant luy persuadent d'entrer en ces troubles. Et certes, quant je pense l'hazart auquel elle se meet et les inconvénients qu'en pourroyent redonder sur nous, j'en suis en une extrême peyne et de veoir qu'elle ne veuille croyre conseil, ny regarder (comme je dis) plus avant sinon le présent. Et comme vous luy avez très-bien respondu, ce n'est chose accoustumée de mouvoir guerre sur fondement de seulles conjectures, et le chemin auquel Sa Majesté la meetoit, pourvoyant à son asseurance et faisant cesser la doubte par la limitation des forces, n'est pas luy proposer de la part de Sadicte Majesté party désadvantageulx (comme elle et ceulx de son Conseil l'entendent), si elle vouloit tenir la mesme considération de Sa Majesté, qu'est de regarder de plus loing et de pré-

venir aux inconvénients ausquels elle pourra cy-après tumber, lesquels Sadicte Majesté congnoist très-bien pour sçavoir ce que peult ou ne peult le royaulme d'Angleterre.

L'instruction que vous, Monsr de Glajon, avez porté, estoit fondée sur l'estat, auquel se treuvait le royaulme d'Angleterre, lorsqu'elle se dressast, suyvant ce que des lettres de vous l'évesque de l'Aquila l'on avoit peu entendre. Et pour autant que de jour à aultre les choses se changent, et mesmes que l'on est pour mouvoir les armes, ladicte instruction contenoit expressément que sur le fondement de ce que l'on vous déclaroit de la volunté de Sa Majesté et ce que l'on vous disoit de l'estat d'Angleterre et ce qu'en congnoistriez à vostre venue, vous regardissiez ce qu'auriez à proposer à la Royne, selon que vous verriez convenir à la saison, puisque l'on ne vous pouvoit donner dès icy reigle, ny chemin plus certain. Et pour tant a esté bien de non prétendre par vostre proposition qu'elle ne meust la guerre aux François en Escosse (ce que comme je voy par vos dictes lettres elle a jà faict), mais bien de procurer de la retirer de ladicte guerre, comme chose correspondante au désir de Sa Majesté, qu'est, comme vous avez entendu, d'éviter que le mouvement de ce coustel-là ne remecte de nouveau la Chrestienté en troubles et Sadicte Majesté et ses pays en traveil, et que cecy se procure avec fondement de faire entendre à ladicte dame combien cecy luy importe et que non-seulement ledict roy de France, mais aussi toute la Chrestienté congnoisse l'office de bon amy et confédéré que faict Sadicte Majesté, procurant que ceulx qui luy sont amys et luy sont confédérés, vivent ensemble en paix. Et combien que la responce que vous a esté donnée, soit bien absolute, et de mesmes tous les propos dont l'on a usé avec vous en toutes communications, et que ladicte Royne ayt assez démonstré qu'elle ne cherchoit beaucoup le long séjour de vous, Monsr de Glajon, en Angleterre, vous ayant offert de vous donner responce sur les lettres que vous luy avez porté de Sa Majesté, si me semble-il que vous avez très-bien faict de non accepter la licence et de luy déclarer que vous advertiriez Sa Majesté de ce qu'estoit résulté des communications tenues avec vous, et que sur le tout attendriez sa responce; car, si vous partiez de par delà, le fil de ceste négociation, en laquelle Sa Majesté par l'adveu du roy de France est comme arbitre pour procurer l'accord, se romproit du tout, ce que ne me semble convenir aulcunement, puisque, estant là avec ceste couleur, les choses pourroyent tumber en termes que vostre présence pourroit estre à propos pour entrer en la négociation avec plus de fondement, et ne demeurera désespéré du tout le roy de France et ses ministres que les choses ne se puissent pacifier, comme apparemment il se feroit, si avec ceste première responce vous vous départiez.

Et quant à vous donner advis plus particulier de ce que vous y aurez affaire, pour n'avoir plus de déclaration de la volenté de Sadicte Majesté que celle que vous avez entendu, il m'est bien difficile, et mesmes qu'encores n'ay-je nouvelles que celuy qui debvoit aller d'Espaigne en France y soit arrivé, et beaulcoup moins du chemin que

prendra sa négociation; mais je vois bien que le roy de France s'est retiré de l'espoir que ses ministres avoyent donné à ladicte royne d'Angleterre de faire sortir les François d'Escosse, pour la confiance que, à mon advis il a prins sur l'espoir de vostre négociation, qu'est la cause pour laquelle il a tant sollicité, et mesme par courrier exprès venu icy au Sr de la Forest, pour haster vostre partement le mesme jour que vous estiez party, oultre ce qu'il a publié l'assistence que le Roy mon seigneur a offert, beaucoup plus grosse que l'offre n'a esté, et sans déclarer le poinct de la modération des forces avec lesquelles se debvoit procurer le chastoy des rebelles, voyres et à moy-mesmes n'en a faict mention quelconque ledict Sr de la Forest, m'estant venu requérir dois vostre partement de luy donner déclaration du nombre de gens, navires et munitions, dont je pourroye assister le Roy son maistre pour Escosse. Sur quoy je luy ay respondu que préallablement il fauldroit sçavoir quel nombre de gens qu'il y vouldroit envoyer, puisque le fondement de l'assistence que Sa Majesté a offert, a esté avec déclaration expresse que les forces se modéreroyent de sorte que de ce les voisins ne puissent prendre umbre, soubçon ou jalousye, dont il a adverty son maistre, et despuis ne m'en a faict semblant quelconque, et m'a semblé vous en debvoir advertir afin que vous saichez ce que passe. Et pour vous dire ce qu'il me semble que vous, mons^r de Glajon, aurez à faire, suyvant ce que nous pouvons comprendre de l'intention de Sa Majesté, et attendant d'icelle ultérieures nouvelles, et mesmes sur vos lettres que je luy envoye [1], c'est que vous regardez de en toutes occasions et conjunctures ramentevoir tousjours à ladicte Royne et à ceulx de son Conseil l'hazart auquel ils se mectent et le repos publique, si ce trouble passe avant, vous eslargissant sur ce poinct suyvant ce que plus particulièrement en contient vostre instruction, et que vous continuez de donner compte à l'Ambassadeur de France des diligences que vous faictes pour appaiser ladicte dame, luy déclarer les griefs qu'elle prétend, la doubte en laquelle elle est entrée que soubs couleur de chastier rebelles l'on ne veuille mouvoir quelque chose à l'encontre d'elle, l'occasion qu'ils ont donné par faire si grandes apprestes, la confédération qu'elle a faict avec les rebelles soubs cest honneste prétexte de dire qu'ils ne sont rebelles, mais qu'ils veuillent demeurer bons subjects, pourveu que l'on leur observe ce qu'a esté capitulé et leur a esté promis de les faire gouverner par Escossois et non par François, et que les forts du royaulme d'Escosse doibgent demeurer entre les mains de ceulx du pays pour la soubçon qu'ils ont que, si la royne de France venoit à décéder sans enfans, ils

[1] La duchesse de Parme, en transmettant le 23 avril à Philippe II, les dépêches de Glajon et de l'évêque d'Aquila, signalait les intrigues d'Élisabeth en Allemagne pour grouper autour d'elle les princes protestants. Les marchands anglais, avertis, disait-on, par une lettre de Cecil, quittaient Anvers comme si la guerre allait éclater. (Gachard, *Correspondance de Marguerite de Parme*, t. I, p. 176.)

voulussent frustrer de la succession ceulx qui par raison debvroyent estre ses successeurs, la plaincte qu'elle a faict sur l'usurpation du tiltre et des armes d'Angleterre, luy demandant s'il a point quelque moyen tollérable à son maistre que comme moyenneur vous puissiez proposer pour procurer d'appaiser le tout et la retirer de l'assistence des rebelles, suyvant la charge que vous en avez de Sa Majesté, et luy remonstrer que ce que la faict plus dure soit l'espoir qu'elle avoit conceu par ceulx qui cy-devant du coustel d'Escosse avoyent négocié avec elle, que tout cecy se remédieroit et que non-seullement les François sortiroyent d'Escosse, mais que l'on leur donneroit contentement en ce qu'ils prétendent d'estre gouvernés par naturels, luy demandant s'il est vray ce que ladicte Royne meet en avant qu'il y ayt telle capitulation entre France et Escosse, assçavoir que le gouvernement et aultres offices doibgent demeurer entre les mains de ceulx du pays, pour, s'il confesse qu'il soit ainsi, comm'il est apparent qu'il est, luy remonstrer que peult-estre seroit-il bien de en ce en quoy ils ont fondement leur donner quelque contentement pour faire cesser la rebellion tant dangereuse et pour oster tout fondement de justification à iceulx envers le monde et aussi à la Royne d'Angleterre de l'assistence qu'elle leur donne, puisque aultrement chascun pourroit juger à bonne occasion que tout cecy se meult à faulte d'observer les François leur promesse et capitulation. Et si à l'occasion de l'extrémité où les François se treuvent tant pour estre les forces de la royne d'Angleterre en ce coustel-là grandes et par mer et par terre, et mesmes avec la correspondance qu'ont assemblé les rebelles à leur dévotion, comme aussi pour les troubles que sont en France et la perplexité en laquelle se doibt retreuver la royne douairière d'Escosse, lesdicts François venoyent à céder en ce poinct, ce seroit une grande asseurance pour le royaulme d'Angleterre, puisque estans entrés les Escoussois en ce soubçon des François, si une fois ils ravoyent le gouvernement entre leurs mains, il est apparent qu'ils ne consentiroyent jamais que les François y entrassent cy-après les plus forts, par où s'asseureroit le danger auquel pourroit tumber l'Angleterre de ce coustel-là, qu'est-ce à quoy principalement nous debvons avoir regard pour celluy auquel nous tumberions à l'advenir, si les François meetoyent le pied en Angleterre. Et pour plus facilliter audict Ambassadeur le chemin, vous luy pourrez dire que le roy de France pourroit choisir pour gouverner l'Escosse, non pas les rebelles, mais ceulx qui sont demeurés fermes à la dévotion de France, par lesquels se soubstiendroit et la religion et leur obéyssance, et que par ce boult et le moyen du pardon qu'ils ont offert, peult-estre se pourroit composer ce différend. Et si ledict Ambassadeur a charge de condescendre à quelque chose de ceste qualité (soit sans plus de consulte ou le communicquant avec l'évesque de Valence qu'est allé audict Escosse, lequel vraysemblablement doibt avoir quelque lumière de la volunté du roy son maistre), vous pourrez assentir, sur ce ou sur aultre chose que ledict ambassadeur vous vouldra proposer, la volunté de la Royne d'Angleterre et de ses ministres, pourveu que ce soit

de sorte qu'ils ne puissent congnoistre en vous que vous voulez plus tenir pour le coustel des François, mais que seullement vostre fin soit de procurer d'appoincter les différends, faire cesser les armes et voyes de faict, et par ce boult la tirer hors de danger apparent, et vous offrant de faire tout bon office pour, s'ils vous proposent meilleurs moyens, procurer de les faire treuver bons aux François, offrir d'en escripre et en France et au Roy mon seigneur. Et si ledict Ambassadeur de France veult consulter premièrement son maistre, vous attendrez la responce qui luy viendra de là, vous conduysant en tout de sorte que le séjour que vous y ferez, soit comme de moyenneur, et, selon que les conjunctures s'addonneront, en tous vos propos que vous procurez de persuader l'une et l'aultre des parties à l'accord [1].

En une chose fault-il que vous ayez singulier regard, comme très-expressément vous est recommandé dedans l'instruction, qu'est de dextrement tenir tousjours la Royne d'Angleterre en craincte, tant que vous pourrez, des dangers èsquels elle tumbera inévitablement, si elle ne regarde devant soy, et de parler de sorte de l'assistence de Sa Majesté en laquelle elle se confye, qu'elle perde aulcunement, si faire se peult, ceste asseurance : à quoy sert très-bien ce que luy a esté représenté du tort qu'elle a heu de venir jusques à l'invasion, sans attendre la responce et advis de Sa Majesté, et parlant tousjours de sorte avec ladicte dame et ceulx de son Conseil que vous rejectez la rompture de ceste guerre sur elle et non sur les François, pour, selon que l'on verra estre requis, s'en servir, si l'on vient à ce que (conforme au traicté) elle demande assistence, combien qu'il sera de besoing se bien garder de, parlant avec les ministres de France, déterminer ce poinct de l'invasion, mais tousjours se tenir entre deux, disant que, comme eulx prétendent que la Royne soit celle que les a assailly, elle dye de son coustel que ce qu'ils ont faict dois le commencement en Escosse soit par oblique contre elle, mais que sur tout vous regardez de non dire chose quelle qu'elle soit, sur quoy elle puisse fonder de dire cy-après que l'on luy ayt refusé luy donner l'assistence à laquelle nous obligent les traictés, ny que de nostre part nous ayons enfrainct iceulx, vous servant à cest effect des mots exprès et conceus contenus en vostre instruction pour vous desmesler de ce poinct par la qualité, si elle ou ceulx de son Conseil vous venoyent à presser pour déclarer si l'on les aydera ou non. Et puisque l'on entend qu'elle a quelque intelligence (encores que, comme l'on doubte bien peu asseurée) en la Germanye, il sera bien que de vostre part vous ne luy remaschez plus ce poinct de la religion, dont vous luy avez jà parlé (comme je vois par vos lettres plusieurs fois assez expressément), et souffira ce que vraysemblablement luy en toucheront les François, si Dieu vouloit que

[1] Philippe II, en recevant copie des lettres adressées par la duchesse de Parme aux ambassadeurs à Londres, lui répondait le 11 mai qu'il s'en remettait entièrement à elle pour qu'elle les guidât par ses avis. (Gachard, *Correspondance de Marguerite de Parme*, t. I, p. 184.)

les choses peussent tumber en quelque moyen d'accord, et au lieu de ce luy pourrez-vous bien dire la division qu'est en son royaulme pour le chemin qu'elle a prins en ses affaires, quant (afin qu'elle désiste des armes) vous luy représenterez le danger auquel elle et son royaulme se pourront treuver si la guerre passe plus avant.

Au regard de la plaincte qu'elle vous a faict sur les placcarts que sont esté publiés pour révocquer les passe-ports, vous luy pourrez, quant il viendra à propos, dire qu'elle n'a raison de s'en plaindre, non-seulement pour ce qu'ils sont généraulx et comprenants tous, mais pour ce qu'ils sont fondés sur nostre nécessité et sur ce qu'il nous convient faire pour nostre seurté et pour nous préparer contre tout ce que cy-après nous pourroit advenir, comme le narré d'iceulx contient expressément, et mesmes que ce soit pour avoir commodité de remplir nos maisons de munitions que se sont vuydées par l'employ que l'on a faict de ce que y estoit en la dernière guerre, rejectant bien expressément ce qu'ils dyent que cecy soit contre les traictés, puisque tousjours nous debvons tenir œil à leur copper chemin de pouvoir dire que de nostre part il y ayt heu contravention en iceulx, comme vous, mons^r l'Ambassadeur, par les copies que vous en avez, pouvez veoir clèrement que en cecy il ne s'est riens faict au contraire desdicts traictés, par lesquels nous ne sumes contraincts de permectre aux Anglois de tirer munitions de guerre de pardeçà, et se congnoist bien par ce que, du temps du feu roy Henry, de celluy d'Édouard et de la feue Royne, ils n'en ont peu transporter sinon par permission spéciale et soubs passe-port, et quant ils l'ont faict, l'on l'ha confisqué. Et s'ils se fondent en cecy de le vouloir prétendre pour autant qu'au traicté de l'an XLII il est expressément capitulé que nous les en debvons assister, vous pouvez très-bien respondre que c'estoit pour la commune invasion que lors se fit de commung consentement, et que ce que se dict au surplus en icelluy de ce que quant aux munitions leur doibt estre donné, n'est pas pour en tout temps, mais seullement pour quant ils sont envahis en la forme, moyennant laquelle l'ayde est deue, et lorsque la déclaration se doibt faire conforme aux termes du traicté et de la déclaration que subsécutivement en fut faicte en la ville d'Utrecht, dont vous avez aussi la copie, oultre ce que le dict traicté contient expressément que en ce cas l'on les accommode de munitions de guerre et tant que faire se pourra, demeurant le pays pourveu, sur laquelle provision du pays se fonde la révocation desdicts placarts, comme dict est, et n'y a pour quoy vous luy doigiés offrir que, si elle veult demander congé pour tirer munitions, l'on le luy donnera, puisque, n'estant dehu, il n'y a pour quoy le lui offrir; mais, si ladicte Royne le demande, vous luy pourrez dire qu'elle m'en pourroit escripre et que vous espérez que, si l'on l'en peult accommoder, demeurant le pays pourveu, l'on usera avec elle de toute courtoisie, et luy pourrez offrir de m'en vouloir escripre aussi. Et par ce boult se pourra gaigner temps sans luy donner commodité de faire pis s'il se peult excuser, puisque nous ne sçavons imaginer quelle peult estre son intention, selon qu'elle

chemine en toutes choses si absolutement et de sorte que l'on ne voit quel discours l'on y puisse faire, et mesmes que les marchants anglois estant pardeçà se préparent pour se retirer, ayants jà vendu leurs marchandises, disants qu'ils le facent sur lettres que le Secrétaire Sicel leur doibt avoir escript. Ne sçay si c'est chose qu'ils contreuvent pour aulcungs leurs desseings, selon que les discours des marchants sont, combien que ce qu'ils vous ont faict parler si expressément de contravention qu'ils prétendent leur avoir esté faicte de nostre coustel et ce qu'ils dyent que l'on ne leur ayt gardé la promesse qui leur fut faicte de se déclarer contre l'Escosse, au temps que la feue royne fit dernièrement la déclaration contre France, me tient en peyne, et comme sur la première plaincte des placarts dernièrement faicts vous avez faict souffisante responce par ce que dessus, vous pourrez pour satisfaire à cest aultre, s'il vient à propos, leur déclarer qu'ils se peuvent souvenir (mesmes ceulx qui pour lors estoyent aux affaires) des debvoirs que fit Sa Majesté pour procurer que les Escoussois leur fissent réparation, et la déclaration de, à faulte de ce, leur mouvoir la guerre, le debvoir que y rendit le conseillier d'Assonleville, et comme la feue Royne en demeura satisfaicte, estant celle à qui le faict touchoit, et qu'estant la chose ainsi, ils n'ont à présent occasion d'en faire une plaincte.

Elle se fût aussi très-bien passée et ceulx de son Conseil de toucher le poinct de Calais, puisque, si les Anglois eussent voulu croyre, lorsque l'on leur donnoit advertissement que les François venoient pour les assaillir là, et qu'ils eussent voulu accepter le secours que Sa Majesté leur offroit, ou que de moins ils eussent rendu le debvoir qu'ils debvoient à le bien garder, il leur fût esté aisé d'empescher que les François n'y eussent mis le pied, et si se debvroit souvenir la Royne du debvoir que l'on fit en la négociation de la paix pour le leur faire recouvrer, et de l'honnesteté dont Sa Majesté usa, n'ayant voulu résouldre aulcune chose de ce que la concernoit, que tout ce que touchoit à ladicte royne d'Angleterre et au royaulme ne fût préallablement vuydé à son contentement, s'estant entretenue la négociation dois le my-novembre jusques en mars à leur occasion, et si se peult souvenir ladicte dame de la commission qu'elle donna à ses ambassadeurs, les sollicitant afin que, comme qu'il fût, l'on parvint à la paix, lesquels pourront bien tesmoigner, s'ils veuillent, si des ministres de Sa Majesté ils ont esté aydés et si l'on ne leur fit obtenir sur cecy mesmes de Calais conditions trop plus advantageuses que celles dont eulx par commission de ladicte Royne se contentoyent, comme, s'il vient à propos, vous pourrez très-bien toucher pour ramentevoir à ladicte dame (si elle l'a oublié) ce que l'on a faict pour elle, dont avec raison elle se pourroit souvenir. Et sera bien toutesfois d'en parler de sorte que, ramentevant courtoisement ce que est passé, l'on évite de à ceste cause entrer en aigreur, et que vous assentez ung petit si elle auroit fantaisie de mouvoir quelque chose contre les pays de pardeçà, considérant les propos dont elle use plains de resentement, et la retraicte de

leurs marchants, et mesmes si cela se faisoit avec commandement de ladicte Royne et par lettres dudict Secrétaire Sicel, ou si ceste retraicte tendroit à quelque aultre fin. Et comme nos marchants traictans en Angleterre de ce scandalisés ont requis ceulx de la ville d'Anvers de leur donner advis de comme ils se debvroyent conduyre, j'ay respondu ausdicts d'Anvers ce que vous verrez par la copie [1] pour oster tout le soubçon que l'on pourroit avoir que entre ces pays et le royaulme d'Angleterre il y doibge avoir guerre.

Et puisque le roi, mon seigneur, recommande si expressément que l'on évite, autant que faire se pourra, d'entrer en rompture de guerre, il sera bien qu'en ceste saison vous vous abstenez de leur remascher qu'ils ayent contrevenu au traicté, vous contentant de respondre justifiement aux objections qu'ils pourroyent prétendre contre nous pour leur démontrer que le tort ne se treuvera de nostre costel; et pour tant sera bien de non leur faire plus plainctes pour le présent des tonlieux qu'ils ont mis, ny dire qu'en ce ils ayent contrevenu audict traicté, mais bien sera-il requis que, comme vous Monsr l'évesque de Aquila avez escript que vous feriez, vous dressez mémoyre des justes plainctes que font les subgects de pardeçà des choses griefves intentées par la Royne à l'encontre d'eulx, contre justice et les traictés, pour icy regarder quant et comment l'on en debvra demander la réparation et remède.

Au regard du basteau escoussois, lequel, ayant prins, blessé et mis à mort aulcungs des gens de l'Ambassadeur de France, se seroit retiré par delà, j'ay incontinent après la réception de vos lettres faict escripre à Dunckerke, Gravelinghes et aultres ports de mer pour, s'il se trouvoit avec quelques prisonniers des gens dudict Ambassadeur, le faire incontinent arrester, et n'y aura faulte que l'office ne se face icy, comme il convient à l'amitié dont vous pourrez asseurer ledict Ambassadeur.

L'Empereur m'escript la lettre dont la copie vad avec ceste, par où vous verrez que, par son pacquet que vad cy-joinct, il encharge à son Ambassadeur de sortir d'Angleterre; et pour ce que, joignant tant de choses ensemble, l'on pourroit faire tumber ceste Royne en quelque détermination estrange, il me semble qu'il ne seroit que bien que vous regardez avec ledict Ambassadeur s'il ne seroit pas mieulx de pour quelque peu de jours différer d'exécuter ce commandement de Sa Majesté Impériale, pour veoir cependant quel chemin les choses prandront, puisque, quoyque si résoluement Sicel dict qu'elle ne se veult marier, il pourroit bien en brief survenir quelque chose que pourroit faire changer ladicte dame d'oppinion, oultre ce que, se partant ledict Ambassadeur en ceste conjuncture, il faict à doubter que quelc'ung pourroit persuader ladicte dame qu'il y eut colligance pour de tous coustels l'habandonner.

[1] La lettre de la duchesse de Parme pour rassurer les marchands d'Anvers est insérée dans le recueil du Ministère des Affaires Étrangères à Paris.

Depuis ceste escripte sont arrivées aultres lettres des xve et xvij^e^ de ce mois, par lesquelles j'ay veu le bruict qu'a couru en Angleterre touchant l'arrest de nos basteaulx et l'oppinion qu'aulcungs ont heu que nous tumberions en guerre avec les Anglois. En quoy je ne voy qu'il y ayt grand fondement, puisque de la part de Sa Majesté ne se faict chose sur quoy les Anglois puissent prandre occasion de rompture, n'y a apparence que leurs affaires soyent en si bons termes que vraysemblablement ils doibgent désirer de se charger en ung mesme temps de tant et de si puissants ennemys. Bien est vray que icy il y a heu quelque bruict et en Anvers et à Berghes, que les marchants anglois se retiroyent, sur quoy les nostres ont demandé à ceulx d'Anvers comme ils se devroyent conduyre, ausquels j'ay faict respondre ce que vous verrez par la copie. Et puisque la Royne et Sicel vous asseurent qu'il n'est riens de l'arrest et qu'ils font toute démonstration de demeurer en amitié, il ne m'a semblé de faire icy chose à l'endroict desdicts Anglois que peut donner occasion à ce que l'on print umbre, ny beaulcoup moins soupçon de rompture, puisque vous sçavez ce que sur ce point Sadicte Majesté vous a si expressément recommandé, et verrons comme se conduyra ladicte Royne pour faire de nostre coustel comme nous verrons convenir aux termes qu'elle tiendra. Cependant, si vous avez plaincte que quelque arrest se face, ce que je ne voy sur quel fondement, vous en pourrez faire plaincte à ladicte Royne et en demander réparation, affin que, si quelque chose se faict aultrement qu'il ne convient, le tort en soit sur elle et non sur nous.

Au regard de ce dont vous a requis le Sr de Seure, ambassadeur de France, de vous treuver présent à la protestation qu'il vouloit faire à la Royne et la résolution que vous avez prins de en ce non luy complaire, est fort bien, et mesmes pour les raisons contenues en vos lettres; et puisque vostre commission est de procurer accord, il ne conviendroit de vous treuver en chose que deust causer entre les parties aigreur. Et pour ce que par ce que dessus vous verrez tout ce que je vous sçauroye dire sur vos précédentes, me remectant à ceci, je ne vous en diray pour le moment aultre chose, sinon que, comme icelles contiennent, il ne convient en façon quelconque que vous, Monsr de Glajon, vous partez encores de là.

De Bruxelles, le xxij^e^ jour d'apvril 1560 après Pasques.

(*Archives du Royaume à Bruxelles, Nég. d'Angleterre*, t. III, et *Archives de Simancas, Secret. de Estado*, Leg. 520; *Archives du Ministère des Affaires Étrangères à Paris*, vol. Angleterre, avec la date du 21 avril.)

DCXVII.

L'évêque d'Arras à l'évêque d'Aquila.

(Bruxelles, 15 et 22 avril 1560.)

Conseils sur la conduite à tenir vis-à-vis d'Élisabeth. — Démarches à faire pour la paix de l'Écosse. — Justification du roi en ce qui touche Calais.

La carta de V. S. de nueve deste he recibido, y es asi como V. S. scrive que mas a sazon fuera la yda de Monsieur de Glajon, si llegara alla algunos dias antes; mas no le podiamos despachar hasta tanto que Su Magestad lo mando, y partio cinco dias despues de venidas las cartas que no se que mayor diligencia se podia hacer, pues tomandole esta yda de sobresalto, y no habiendo Madama hasta entonces sabido nada de la voluntad de Su Magestad, parece me que en el prepararse el y en hacerle aqui sus despachos no huvo tardanza, y como cada dia las cosas van mudando ay, no se le podia dar tan cierta instruccion dende aqui, sino declararle tan particularmente, como V. S. ha visto por ella y por las escrituras que llevo, la voluntad de S. M. que es estorvar todo movimiento de guerra entre Francia y Inglaterra por evitar el daño que del nos seguiria y a toda la Cristiandad, y a este efecto rememorar a la Reyna aquellas cosas, por donde pueda acordarse de la afeccion y buena voluntad que Su Magestad siempre le ha tenido, acompañada de tan buenas obras, representarle el peligro en que, moviendo guerra, se pone, siendo el estado de su reyno qual es, justificarle lo que los Franceses han publicado de la ayuda que Su Magestad les ha ofrecido, ponerle, para atraerla a la razon, mucha sombra de las fuerzas que, no veniendo ella a los espedientes que se le proponen, preparan Franceses, como es la verdad que ya van entendiendo en ello, y sin decirlo por palabras expresas ponerla en dubda si Su Magestad la ayudaria o no, si se hallase en aprieto antes con aquellas palabras conceptas, sobre las quales se encargo expresamente a Monsieur de Glajon que tuviese ojo a ponerle este miedo y sospecha de que por esta parte no seria ayudada, pues ella invadia, pudiendolo dexar de hacer y sin esperar sobre ello la voluntad de su confederado, ny siendo las causas que pretendia bastantes para mover guerra, teniendo advertencia de no decirle cosa por donde adelante en ningun tiempo pudiese decir que se le hubiese rehusado la ayuda que por los tratados de entre nosotros y Inglaterra le pudiese ser debida, y sabiendo ser esta la intencion de Su Magestad se deben tomar todos los caminos que a V. S. y a monsieur de Glajon parecieren proporcionados sin exceder desto que es el fundamento, y siendo presentes en la obra pueden mejor ver como los argumentos pueden caer aproposito, sirviendose de

los que son puestos en la instruccion en los lugares y tiempo para los fines a que Su Magestad pretende, y assi, si esta encendido el fuego, pues esto no se ha podido estorvar, se deve procurar aquello que mas vecino sucede para la intencion de Su Magestad que es matarle, si se pudiese, y procurar entre esa gente concierto, teniendo ojo a los caminos antes apuntados y tornando a representar muchas veces a la Reyna los peligros en que pone su Estado para adelante, y que no se deje cevar tanto y engañar sobre lo que algunos le pueden decir de la apariencia de la prosperidad presente, que no mire a lo que ha de suceder si revolviere el Frances juntando mayores fuerzas de manera que, quando ella sea exhausta con los gastos que agora hace y no los haciendo los Franceses al presente, se halle en peligro de perderse, invadiendole los dichos Franceses, como muy bien se le ha apuntado por dos partes su reyno y haciendo salto sobre la Isla de Wicht, como es aparente que haran, y que ternan gran oportunidad para qualquier cosa que quieran intentar, por ser las voluntades de muchos en Inglaterra poco inclinadas a la Reyna por las novedades que ha intentado, con las quales ha puesto division en su reyno, y para mi yo la yria moliendo y solicitando las mas veces que se pudiese sobre esto, no solo porque asi le conviene, si Dios fuese servido, abrirle los ojos para que entendiese su negocio, mas aun porque vean los Franceses que no se deja de hacer realmente lo que se puede para procurar que la Reyna se aparte de la ayuda que da a los rebeldes de Escocia, y que sinceramente se procura el sosiego de la Cristiandad, para lo qual no me pareceria fuera de proposito hablar alguna vez con el Embajador de Francia para decirle, sin venir a la particularidad, que se hacen quantos oficios se pueden para persuadir a la Reyna a que se aparte de la ayuda que da a los rebeldes y haga retirar sus fuerzas y viva en reposo, declarandole que hasta aqui ha aprovechado poco y representandole las quexas y sospechas que la Reyna tiene, para que, pues el negocio es suyo, mire si habia forma para procurar algun concierto, con el qual cessasen las quexas de la dicha Reyna sobre lo del titulo y armas, y la asegurasen del miedo que tiene de que todo lo que se hace contra los Escoceses, sea de rebote contra ella para invadirla despues de aquella parte de Escocia, con dezirle si no seria bien para que todo se assosegase si es asi que tengan capitulacion con Escoceses, de que aquel reino se haya de governar por naturales, ofreciendo que, si asi hace, obedeceran a su Reyna y al Rey de Francia, que mirase el dicho Rey de Francia de escoger para el govierno aquellas personas de Escocia que son catolicas y que han tenido hasta qui su parte, y a estos encomendarles las fortalezas, pues, interesandoles en el negocio por la parte que se les daria en el govierno y confianza que de ellos se haria, no se podria tener miedo que jamas se juntasen con los rebeldes, y estos no ternian fundamento ninguno aparente sobre el qual pudiese estrivar su rebelion, y hasta que veamos lo que negociara el que devia yr a Francia, no veo que desta parte se pueda encargar a V. S., ni a monsieur de Glajon, sino esta generalidad, ny menos que se parta

de ay, ny dexe de hacer siempre a la Reyna quantas persuasiones pudiere para que, pudiendolo ella hacer sin poner en peligro su reyno, de lo qual se ha de tener y mostrarle que se tiene mucho cuydado, se aparte de la ayuda que da a los rebeldes y procure de vivir en paz.

Quanto a lo que malignamente ha tocado la Reyna en Calaix, diciendo que no habia otro Calaix de que hacer botin, tan ingrata se muestra en esso como en otras cosas y fue servida mejor en el concierto de lo que ny ella, ny ninguno dellos suyos entenderian, ny supieran hacer que buen concierto le hacian sus deputados, syno fueran ayudados, y lo peor de todo es que, despues de hecho el concierto en poner en ellos la mano a la pluma a solas, lo dañaron harto ; pero no hay para que entrar mas en esto que hartas otras cosas impertinentes y que importan mas.

Otras cartas havia recibido antes de V. S., de 26 et 28 del pasado y primero deste, y si no respondo luego a todas las suyas asi como vienen, V. S. no lo heche a descuydo, ny a falta de voluntad, que la mesma merced y contentamiento que recibo con sus cartas, recibiria con escribirle muchas veces si pudiese. En lo que toca a su particular, sea cierto V. S. que todas las veces que scrivo a España, hago el oficio que conviene, conosciendo la mucha razon que hay para que con V. S. se tenga cuenta que se deve.

De Brusselas, a 15 de Abril 1560.

Esto tenia hecho por manera de prevencion antes que Madama escribiese a V. S. y a Mr de Glajon lo que vera, que es harto conforme a lo susodicho, con lo qual queda tambien satisfecho a la carta que despues he recibido de V. S., de 13 deste, y esta se cierra a 22 del mesmo.

(*Archives de Simancas, Secret. de Estado*, Leg. 813.)

DCXVIII.

L'évêque d'Aquila et le seigneur de Glajon à la duchesse de Parme.

(Londres, 23 avril 1560.)

Motif des mesures rigoureuses prises par Élisabeth. — Déclaration présentée par l'ambassadeur français à la reine. Ils n'y ont pris aucune part : ce dont la reine les a remerciés. — Nouvelles d'Écosse.

Par nos lettres du xve et xvii° de ce mois, Vostre Altèze aura entendue les occurences de pardeçà, tant allendroit de l'arrest des navires et courriers faict icy les jours

passés que de certain mis en avant à nous faict par le s^r de Seure, ambassadeur du Roy Très-Chrestien, d'ung protest qu'il désiroit faire de par ledict s^r Roy, son maistre, à la Royne et ce en nostre présence. Et, oires que jusques à présent à nulles de nos lettres ayons eu aulcune response de Vostredicte Altèze, si est-ce que pour nostre debvoir ne povons délaisser continuellement advertir icelle Vostre Altèze ce que journellement se passe icy.

Et pour donner à Vostredicte Altèze plus particulièrement entendre la cause dudict arrest, nous semble que icelluy a procédé à cause de la lecture que la Royne a eue de certaines lettres dudict Roy Très-Chrestien escriptes audict s^r de Seure, surprinses devant ces Pasques en mer par certains pirates eulx renommans Escossois, oires que de vray ils fussent Anglois, par lesquelles ledict s^r Roy faisoit mention de l'assistence que Sa Majesté luy debvoit donner en la présente guerre d'Escosse, l'exécution de laquelle assistence Sadicte Majesté avoit remise à Vostre Altèze, dont ladicte Royne, prenant quelque mauvais augure et véhémente suspition de rompture de guerre contre elle, tant du cousté de France que d'icelle Sa Majesté, avoit faict faire ledict arrest pour secrètement advertir ses subjects de pardelà de ladicte apparente rompture, affin d'eulx pourveoir pour non tomber en aulcun dangier, perte ou dommaige, et suyvant ce desjà plusieurs Anglois se sont transportés icy avec grosses et grandes sommes d'argent. Lesquelles lettres depuis ayant esté rendues audict s^r de Seure, il nous a communicqué avec démonstrance de mescontentement que sesdictes lettres avoient esté ouvertes et leutes.

Suyvant le contenu desquelles lettres, icelluy de Seure, accompaigné de Mons. le comte de Roussy (l'ung des ostagiers de France) est retourné vers nous, requérant de nous vouloir trouver présens au susdict protest, à qui, en conformité de ce qu'avons escript par nosdictes lettres à Vostre Altèze, avons respondu que par les instructions et charge de moy, de Glajon, ne trouvions que nous y debvions trouver sans nouvelle ordonnance de Sa Majesté, et, oires que à ce ils nous eussent volentiers persuadé, si ne nous a semblé de riens changer nostre propos, faisant néantmoings de ce nos excuses le plus honnestement qu'il nous a esté possible, de sorte qu'ils se sont déportés de plus insister en leur réquisition susdicte. Et pour effectuer le commandement dudict seigneur Roy Très-Chrestien, ledict de Seure, accompaigné des s^rs ostagiers, samedi dernier, s'est trouvé vers ladicte Royne et luy a faict le protest contenu en sesdictes lettres en la présence de la pluspart de ceulx du Conseil d'icy, contenant en effect ledict protest qu'il pleut à ladicte Royne entendre à quelque amyable communication pour vuyder les différens entre ledict Roy Très-Chrestien, son maistre, et elle, et faire retirer son camp hors d'Escosse. Et en cas que à ce elle ne vouloit condescendre, protestoit, si à l'occasion de ce survenoit par cy-après quelque guerre entre eulx, que ce ne seroit à imputer à sondict maistre, mais à elle. Prétendant

ledict ambassadeur (comme il nous a dict) que ladicte Royne, estant infractrice de la paix, perderoit son action de pouvoir recouvrer Calaix, conformément au traictié faict dernièrement au Chasteau-de-Cambrésy. Lequel protest elle a prinse, si comme entendons, de très-mauvaise part, et, oires qu'elle respondit sur-le-champ assez amplement sur ledict arrest, si leur dist qu'elle n'entendoit qu'ils debvoient prendre sadicte responce absolute, ains qu'elle la leur feroit entendre en dedens lundy ensuyvant : laquelle jusques à présent n'avons entendu qu'elle leur soit esté faicte.

Et pour ce que ledict s^r de Seure, en faisant ledict protest, dist à ladicte Royne qu'il avoit eu charge de son maistre de à ce requérir nostre présence et que, oires il nous en avoit requis, n'y avions voulu entendre, ains en faict nos excuses [1], ladicte Royne, dimenche dernier, entre huyct et neuf heures du matin, a envoyé vers nous son Secrétaire Sicel à nous faire entendre le protest à elle faict par icelluy de Seure et nous remerchier bien grandement de ce que ne nous y avons voulu trouver présens [2]. A quoy lui avons respondu que n'avions voulu excéder la charge de moy, de Glajon, laquelle tendoit seullement à procurer que nulle acte de hostilité se feyt de la part de ladicte Royne contre ledict Roy Très-Chrestien pour favoriser les rebelles d'Escosse et que en icelle charge persistions encoires, requérant audict Sicel ainsi le vouloir remonstrer et déclairer de rechief à ladicte Royne, en l'asseurant que, par l'assistence que Sa Majesté entendoit donner audict s^r Roy Très-Chrestien, elle entendoit plustost asseurer son estat et règne que de la endommaiger, ny aulcunement nuyre.

Et nous semble que ladicte Royne, par la lecture des lettres susdictes, et voyant que ledict de Seure a voulu traicter ses affaires avec elle sans nous en communicquer (conjecturant par ce que icelluy de Seure avoit peu de confidence de nous), se démonstre plus asseurée et contente qu'elle n'avoit esté auparavant, dont avons assez repris ledict de Seure et luy donné à cognoistre qu'il ne nous sembloit honneste, ne

[1] L'ambassadeur de France, dans une déclaration du 20 avril 1560, affirmait que le roi de France, en apaisant les troubles de l'Écosse, désirait conserver la paix avec l'Angleterre, que le roi d'Espagne avait les mêmes intentions, que tel était le but de la mission du seigneur de Glajon ; mais la reine d'Angleterre était intervenue, les armes à la main, en Écosse. Il avait donc prié le seigneur de Glajon et l'évêque d'Aquila de faire connaître à la reine que le roi de France était prêt à faire droit à tous ses griefs. Comme les ambassadeurs du roi catholique avaient refusé de le faire, n'ayant aucune commission sur ce point, il croyait devoir s'élever contre les infractions du traité et protester de nouveau que le roi de France se proposait uniquement de rétablir l'ordre en Écosse. (*Record-office.*)

[2] Lord Montague et Thomas Chamberlayn, ambassadeurs d'Élisabeth en Espagne, lui écrivaient, le 10 avril 1560, que Philippe II, après une communication de l'évêque d'Aquila, « which servid to good » purpose », était intervenu près du roi de France pour que Marie Stuart renonçât au titre de reine d'Angleterre et pour qu'une amnistie fût proclamée en Écosse. Ils ajoutaient que le roi de France avait réclamé le secours des Espagnols qui se trouvaient dans les Pays-Bas. (Haynes, *State-papers*, p. 285.)

convenable pour le bien et le succès de cest affaire qu'il y négociast en secret sans nous en donner part, ce que ne povant dényer, s'en est aulcunement voulu excuser, mais à la fin nous a dit qu'il ne le feroit plus.

Quant aux nouvelles d'icy, nous entendons que l'évesque de Valence jusques à présent s'est tenu à Varewick et qu'il n'a osé passer en Escosse, n'ayant trouvé aulcune asseurance pour y aller.

Hier soir arriva icy ung courier du duc de Norfock, par lequel l'on entend que les Franchois, estant à Petyt-Lyt, se treuvent fort sans aulcune craincte et qu'ils ont faict depuis naguaires une sallye sur les ennemys et deffaict entièrement une compaignie de gens de pied et leur capitaine tué et emporté son enseigne. Et ne semble qu'il ayt apparence que ladicte ville se puysse prendre par forche, sinon par famine ou semblable nécessité bien contraire au desseing et bon succès que ladicte Royne jusques oires a espéré avoir, et si continue le bruyct que icelle ville est très-bien pourveue de toutes choses nécessaires pour trois ou quatre mois.

De Londres, le XXIIIe jour d'avril 1560.

(*Archives du Royaume à Bruxelles, Négoc. d'Angleterre*, t. III; *Archives du Ministère des Affaires Étrangères à Paris*, vol. Angleterre, p. 75 v°.)

DCXIX.

L'évêque d'Aquila et le seigneur de Glajon à la duchesse de Parme.

(Londres, 24 avril 1560.)

Les Français semblent vouloir traiter directement avec les rebelles écossais, en se passant de la médiation du roi.

A noche escrivimos a V. A. lo que se ofrecia con el ordinario. Oy despues haviendo entendido algunas cosas que el Embaxador de Francia tiene de nuevo con un correo que ayer le vino, nos ha parecido dar aviso dello a V. A. embiando la carta hasta Dobra, donde por el mal tiempo pensamos que el correo esta ahun detenido. El Embaxador dize que la Reyna su ama, haviendo entendido la proclamation que esta Reyna havia hecho, aqui para mostrar a todo el mundo que es esta la que rompe la paz y no el Rey su marido, se ha contentado de embiar comission a la Reyna regenta su madre para que pueda tractar concierto tanto con los Escoceses rebeldes, perdonandoles universal-

mente a todos y satisfaziendo los en sus pretensiones, como con Ingleses para tractar de las suyas, y que la comission es muy ampla, para que pueda hazer en ello como de cosa propria. El dicho Embaxador muestra tener desto muy gran contentamiento por parecerle que en ello se seguira uno de dos efectos, o que se concertaran con esta Reyna sin el intervento, ny favor del Rey, n. s., que es lo que siempre ellos han pretendido, o, sino se concertaran con ella, mostraran que no queda por ellos y justificaran su causa, de manera que podra ser que en esto satisfagan a los rebeldes Escoseses, quedando esta Reyna esclusa y en los terminos que se le ha dicho muchas vezes; y es cierto que el intento de Franceses es concertarse con sus rebeldes y traerlos a su devocion, y que por este principalmente se contentan de dar lugar a estas platicas, juzgando que, allanado lo de Escocia, tendran a este reyno tan subjecto que podran hazer en el lo que pretenden. Esta nueva desta comission ha dicho el Embaxador Ceure al obispo de la Quadra, lo qual comunicado entrambos, nos ha parecido avisar dello a V. A. y dezirle que cada dia nos vamos certificando mas de que Franceses se queren servir de la fama de la assistencia del Rey n. s. solamente para atemorizar esta Reyna y hazer su hecho con ella, dexandola con quexa de Su Mag^d^. El mismo Embaxador ha dicho que tiene cartas de la Reyna regenta, de 9, en que le avisa que los Ingleses havian empeçado a hazer trincheas para batir a Lith y que los de Drento estavan fuertes y con vituallas para tres meses.

De Londres, a 24 de Abril 1560.

(*Archives impériales de Vienne; Archives de Simancas,* Leg. 814; *Archives du Ministère des Affaires Étrangères à Paris,* avec la date du 29 avril.)

DCXX.

Gresham à Cecil.

(ANVERS, 24 AVRIL 1560.)

Il se prépare à se rendre à Hambourg.

(*Record office. Foreign papers. Queen Elizabeth, Cal.,* t. II, n° 1061.)

DCXXI.

Gresham à Cecil.

(ANVERS, 25 AVRIL 1560.)

Absence de préparatifs militaires dans les ports de la Hollande. — Le prince d'Orange est à la Haye — Les commissaires du roi réclament secrètement de l'argent. Ils en obtiendront du clergé, mais pas des communes. — Arrivée à Anvers de M. de Meghem, l'un des meilleurs capitaines de l'armée. — Les quatre mille Espagnols ne se sont pas embarqués. — Armements en France. — Nouvelles d'Écosse.

It maye licke yow to undyrstond that as the xxiij[th] I sent yow a letter by my ffacttor Rychard Clowghe, to whome yt may pleasse yow to geve creaditt in all thenges he shall saye unto yow ffrom me. And sens his depparteur I have ressevid letters owght of Hollande, from Hancerdame where as it there ys no provissyone mayde, nethir of shipes, marinors, nor solldyours. And there ys but xlv shipes from iij[c] to vj[c] towens, wherof xij lyethe with in there dockes, and the rest by all marchaunts shipes and in no nothir wysse in order then marchaunts.

The prynse of Orrenge, governor of the conttrey of Holland, ys now in the Hage or at Harlame. And as the 28 of this instaunt a haythe appoynttyd to be at Hansterdame, wyche ys for monny mattirs lickewysse, the Comon Conssell of this towen haythe secreatly bynne callid together by sertteyn Comyssyoners that came ffrom the Courtte, for the gatheringe of a lone of monny for the Kinge pressently. They demandyd for what pourpos the Kinge wolde have it. And there aunswhere was the colde not tell, but that the Kinges Ma[te] hade pressent nead therof. S[r], I doo not licke this secreat practisinge for mony, but, to conclude, the Comondes wold graunte to nowen; but the Clerge haythe and dothe graunte to all things. As time lerins me, so shall I adverttysse ffordyr.

The vyllane ffryer ys commandyd to Breussells. I praie God send his dessert. Here ys come this daie to this towen mons[r] de Meggam, whoe was capptayn of Saynt-Quyttans ande one of the order ot the Flysse. I can nott as yett learne his comyng, but a ys a genttillman of great repeutatyone and repewttyd one of the best capptayens in this lande.

Here ys a great talke that the Frenche Kinge mackes a great armey to the seye and that he haythe aryvyd at New-Haven xx galles, wyche shulld comme ffrom Marcelles. The iiij[m] Spanyardes doo it remayen in there towens and holldes here. Ys a secreat talke that the towen of Ligh had geven by our men and the Schotes one assaulte,

where as was lost j^m men as the saye here. S^r, I most humble beseche yow, as there ys anny good newes, I maye here ffrom yow with the fyrst, for that here ys no nother talke but of Ingland and Schoteland and that all men wyssythe Schotland to be ones Inglyshe. As knowith the Lorde, whoe presserve yow with increas of honnor.

From Andwerpe, the xxv^th of Aprill, a° 1560.

(*Record office. Foreign papers. Queen Elizabeth, Calendar*, t. II, n° 1069.)

DCXXII.

L'évêque d'Aquila et le seigneur de Glajon à la duchesse de Parme.

(Londres, 26 avril 1560.)

Banquet chez le comte de Pembroke. — Paroles de Cecil sur les alarmes des marchands à Anvers. Explications satisfaisantes. — Entretien avec l'ambassadeur de France. Il semble que les Français cherchent à apaiser les troubles d'Écosse sans l'intervention de Philippe II. — Prochain départ du comte d'Helfensteyn.

Madame, Hier ayans disné au logis du conte de Pennebrouck avec la pluspart des Srs Conseilliers, aulcuns desdicts S^rs nous feirent remonstrer par le Secrétaire Sicel que, à l'occasion du commun bruyct de guerre et aulcunes apprestes d'icelle, que l'on faisoit par delà contre ce royaulme, leurs subgects marchans résidens en Anvers (fort suspicionneux et craintifs comme est la nature de semblables gens) avoient esté constraincts (pour pourveoir à leurs pertes et ruyne) de vendre et transporter à aultres, à leur très-grand et inestimable intérest et dommaige, les denrées et marchandises qu'ils y avoient, mesmes saulver par deçà leurs personnes de peur de ladicte guerre, aussy que la Royne avoit entendu que l'on avoit faict deffence par tous les ports de pardelà de non laisser passer par deçà aulcuns de leurs subgects, ne courriers, chose que luy povoit donner suspition que la craincte desdicts marchans avoit aulcunement procédé à juste occasion, dont elle estoit fort esbahye, puysque jusques oires elle ne nous avoit à ce donné aulcune cause, ne de nous jusques à présent entendu que telle fût l'invention de Sa Majesté, ains tout au contraire, disant ledict Sicel que telles fachons de faire estoient de très-mauvaise et très-dangereuse conséquence, mesmes de donner occasion à leurs marchans de recevoir si grands dommaiges et pertes et de tousjours vivre en suspens et doubte de guerre, dont seroit à craindre que lesdicts marchans, ne

demandans que liberté et repos, seroient constraincts chercher ailleurs lieu plus seur pour leur négociation, que pouroit causer que l'entrecours desdictes marchandises entre ce pays et celluy de par delà cessast du tout, au notoire dommaige de chascun desdicts pays, à quoy ladicte Royne de son cousté ne vouldroit jamais donner occasion, ains entretenir ledict entrecours selon les pacts et traictés de ce faicts. Et pour ce que elle ne povoit croire que Sa Majesté vouldroit empescher icelluy entrecours en luy mouvant guerre, nous requist que leur vouldrions déclairer l'intention de Sadicte Majesté en cest endroict, si la sçavions, et que à ce vouldrions faire obvyer affin d'éviter que semblables inconvéniens ne s'accrussent, ausquels après, quant on vouldroit, difficillement on pouroit remédier.

Sur quoy leur avons respondu que ne croyons aulcunement que la crainte desdicts marchans avoit procédé par quelque occasion que à ce Sadicte Majesté ou Vostre Altèze ou nous leur povoyons avoir donné, mais bien par quelque advertissement d'icy et dont après auroit ensuyvy l'arrest de nos navires et courriers faict ces jours passés en ce royaulme; et quant à la deffence faicte par les ports de pardelà, que n'en sçavions à parler, néantmoings présumions (si aulcune en avoit esté faicte) que ce auroit procédé à cause du subit mouvement et nouvellités usées par delà par leurs marchans, leur asseurant que, quant il cousteroit à Vostre Altèze, que pardeçà on avoit osté toutes occasions de sinistre pensée, et de la bonne affection vers les pays de Sa Majesté, qu'elle useroit, elle useroit de semblable affection et feroit lever les arrests que par delà on pouroit avoir faict, desquels toutesfois estions totalement ignorans et ne povyons croire qu'ils y eussent esté faicts.

De laquelle nostre responce lesdicts S^rs se sont démonstrés assez satisfaicts, confessans que le mouvement faict par delà par leursdicts marchans estoit à imputer à quelque téméraire et légière craincte d'iceulx sans aultre juste occasion que leur povoit avoir esté donnée par delà. Requérant atant, puysque nous et eulx cognoissons la vérité de ceste affaire, de ce vouloir advertir Vostre Altèze, affin que, en conformité de ce, luy plaise faire lever à leursdicts marchans résidens pardelà toutes ultérieures sinistres suspitions, ains, si besoing est, les faire asseurer de la bonne amityé que Sa Majesté désire conserver entre ses subgects et ceulx de ce royaulme.

Et pour ce, Madame, que Vostre Altèze par nos précédentes aura assez esté advertye des causes des arrests icy faicts (lesquels ladicte Royne et ceulx de son Conseil maintiennent avoir esté faicts sans son sceu) et que iceulx deux ou trois jours après ont esté levés, aussy que depuis n'avons apperceu que l'on ait icy usé d'aultres arrests, ny nouvellités que pouroient engendrer aulcune arrière-pensée de la mauvaise correspondence ou volunté de ceulx d'icy vers Sa Majesté, ny ses subgects, il plaira à Vostre Altèze user en ce selon que à sa pourveue prudence semblera convenir et estre nécessaire.

Ledict Sicel nous dist aussy que l'Ambassadeur de France avoit avant hier esté mandé vers la Royne pour luy faire donner responce sur le protest par luy naguaires faict (dont par nosdictes précédentes avons aulcunement adverty Vostre Altèze), laquelle toutesfois ne luy avoit esté donnée absolute pour ce que, comme ledict protest donné oultre par escript par ledict Ambassadeur contenoit plusieurs poincts et articles, la Royne désiroit bien sur chascun d'iceulx respondre particulièrement aussi par escript, ce que ceulx de son Conseil, tant à cause des nopces dimenche dernier célébrées en Court que la feste de S^t^. George depuys ensuyvie, n'avoient encoires peult faire, ny la rédiger en franchois, comme il estoit besoing ; et que pour lors ne luy fut donné aultre responce, saulf seullement déclairé, veu que par l'ung article dudict protest ledict Ambassadeur donna à cognoistre que le Roy, son maistre, estoit content de commectre quelc'un de sa part pour amyablement appoincter leurs différens, si la Royne vouloit faire le semblable, que icelle Royne en estoit très-contente et que de son cousté y députeroit aussy quelc'un.

Sur lequel propos ledict Ambassadeur, faisant samblant qu'il n'estoit besoing faire aulcune responce sur son protest, dist qu'il désiroit parler à la Royne à part, ce que luy estant accordé, luy avoit donné à entendre que ledict Roy, son maistre, luy avoit envoyé lettres et commission absolute de par la Royne de France, sa maistresse, sur la Royne douaigière d'Escosse, sa mère, pour traicter et vuyder tous les différens, tant avec les Escossois rebelles que avec ladicte Royne, dont icelle Royne estant très-joyeuse dist qu'elle luy feroit donner saulf-conduict et toutes autres sceurtés requises pour faire porter lesdictes lettres à ladicte Royne d'Escoisse et que quant et quant elle y envoyeroit ses depputés.

Nous dist aussy que, environ une heure après, ladicte Royne avoit esté advertye que puys naguaires les Franchois avoient prins certain gentilhomme anglois à elle envoyé de France par son Ambassadeur, et, après luy avoir osté ses lettres et icelles incontinent envoyé audict Roy de France, l'auroient constitué prisonnier ; aussy que ledict Roy auroit faict serrer tous les passaiges et ports de son royaulme et faict mectre en prison tous les subgects d'icy, marchans et aultres, chose bien disparate (comm'il dist) et contraire au propos que ledict Ambassadeur peu auparavant avoit tenu à ladicte Royne de la commission sur la Royne d'Escoisse pour appoincter leurs dicts différens, dont ladicte Royne se trouvoit en grande différence avec lesdicts Franchois, ayant ferme oppinion que toutes leurs semblances de vouloir appoincter avec elle ne tendent à aultre fin que de la abuser de parolles.

Sur quoy avons respondu que du faict dudict Ambassadeur ne sçavions à parler, mais que voullions bien asseurer ladicte Royne que à Sa Majesté seroit ung merveilleux plaisir qu'ils s'accordassent par ensemble, en quoy nous nous y employerions très-volentiers, si l'accord se feyt icy et requis en fussions, requérant à la fin lesdicts S^rs^

de à ce de leur cousté vouloir tenir la main pour non troubler la paix et repos publicque, en leur réitérant en brief toutes les remonstrances que ès précédentes communications leur avions faict, tant pour faire retirer ladicte Royne de la présente tant dangereuse guerre, que pour luy oster toute suspition que Sa Majesté luy pouroit porter quelque mauvaise volunté, comm'il semble que à la persuasion d'aulcuns elle peult avoir de Sadicte Majesté conceue, et semble qu'ils se contenteroient de traicter d'aulcun accord, moyennant que ce ne causast suspension de leurs desseings, et toutesfois, comm'ils se fyent si peu l'ung de l'aultre, ne semble que l'on puysse avoir grand espoir dudict accord.

Madame, en escripvant cestes, avons receu les lettres de Vostre Altèze, du XXIIe de ce mois, en responce des nostres du VII, IX, XII, XV et XVIIe du mesmes, lesquelles par nous bien et au long veues et visitées, trouvons qu'elle ne nous ordonne chose que jusques à présent n'ayons ensuyvy en nos communications. Si est-ce que ensuyvant le contenu de vosdictes lettres insisterons et continuerons au debvoir par nous encommenché, avec toute diligence et dextérité à nous possible, en actendant que aultre chose par Sa Majesté ou Vostre Altèze nous soit ordonné.

En conformité de quoy avons à ce matin bien amplement communicqué avec le Sr de Seure, allendroit de la communication qu'avons hier eu avecq lesdicts Srs Conseilliers et mesmes luy tenu les propos contenus ès lettres de Vostredicte Altèze, lequel nous estoit venu requérir de vouloir faire une rencharge à ladicte Royne de nostre charge pour faire retirer son camp de Litz, disant qu'il avoit certainement esté adverty que les gens de ladicte Royne avoient désjà commenché à cannonner ladicte ville et tué de leur artillerie XXXII personnes de ceulx de dedens, ce que ne nous semble vraysemblable, puys jusques oires n'avions entendu telles nouvelles, dont présumons qu'il nous vouloit ce persuader pour nous mouvoir et induire à faire à ladicte Royne quelques plus rigoreulx debvoirs pour nous rendre à elle plus odieulx et faire par ce leur cas meilleur, selon que par nos précédentes avons assez adverty Vostre dicte Altèze.

A quoy luy avons respondu que, nonobstant avions à ce faict plusieurs fois tout extrême debvoir, comme luy-mesmes povoit avoir entendu de la Royne et ses Conseilliers (comme aultresfois il nous avoit dist), toutesfois ne délaisserions de rechief de la à ce presser par tous les meilleurs moyens qu'il nous seroit possible, sans toutesfois excéder les termes et limites de nostre charge, dont il nous a assez démonstré qu'il se tenoit pour content et satisfaict, et mesmes du debvoir et offre par nous faict, et si nous a-il dist que dedens Lyt avoit III^m II^c hommes de guerre la pluspart Franchois et qu'ils sont pourveus de vivres pour tout le mois de juing prochain au plus.

Et pour ce que ledict Sicel nous avoit faict ses plainctes de l'arrest faict audict France, dont cy-dessus est faicte mention, luy avons demandé s'il estoit vray que l'on y avoit arresté les Anglois et leurs biens et mesmes faict serrer les ports d'illecq : à quoy il

nous respondit qu'il n'avoit eu tel advertissement et ne pensoit qu'il fût ainsi. Bien estoit vray qu'il avoit entendu que à Calaix et Diepe on y avoit arresté deux navires de ce pays, l'ung en contrevenge de l'oultraige faict en la bonne sepmaine dernière à ses gens, et l'aultre à l'occasion de quelque contre-arrest ou représailles icy décernées, lesquelles toutefois il avoit escript aux gouverneurs desdicts lieux de faire incontinent délivrer, et que de faict elles auroient esté relaxées.

Et si avons aussy essayé (conformément à l'advis de Vostre Altèze) d'entendre de luy aulcunes particularités des traictés faicts entre le Roy de France et les Escossois (lesquels iceulx Escossois maintenoient leur avoir esté enfraincts par ledict Roy) et si par iceulx estoit convenu que ledict royaulme d'Escosse se gouverneroit par subgects et naturels du pays, et en povoir de qui debvoient demeurer les fortresses d'illecq, de qui après aulcunes variations avons assez entendu que par ci-devant avoit esté faicte entre ledict roy de France (alors daulfin) et à présent sa compaigne au traictié de leur mariaige audict Escosse certaine capitulation, et depuys à la consommation dudict mariaige une aultre en France, assez discordantes l'une de l'aultre, contenantes en effect que les fortresses de Dombar, Lytz et Sterlin demeureroient ès mains dudict Roy de France avec garnison franchoise de sept cens cincquante hommes, et le chasteau de Dombreton ès mains du duc de Chastelhérauld, et les offices héritables aux naturels, confessant toutesfois que iceulx traictés n'avoient du tout esté observés, ny entretenus du cousté dudict Sr Roy, que néantmoings icelluy Roy avoit tousjours offert de satisfaire aux poincts et articles y contenus, comme encoires il présentoit ce faire à présent, sicomme ledict de Seure disoit.

Par la continuation des devises dudict de Seure, il a assez confessé que feu le Roy Henry et le Roy moderne avoient donné occasion à ladicte Royne de se soubçonner d'eulx qu'ils avoient voulu invahir et occuper ce royaulme, et sur ce poinct il nous a déclairé aulcunes practiques que par ci-devant avoient esté démenées pour parvenir à ladicte occupation, sicomme entre aultres une avec le conte de Oldenburg pour mener en ce royaulme, à l'effect que dessus, VIII^m hommes de pied et III^c chevaulx; aussy que le Connestable de France à la mesme fin avoit eu bien estroicte practique et communication avec ledict feu roy Henry, disant toutesfois que, pour le présent, l'on ne pensoit plus à semblables practiques, ains seulement à la vraye paix, repos et transquillité commune.

Et finablement nous semble que l'intention desdicts Franchois ne tend à aultre fin que de appaiser par ces traictés et communications de paix les troubles d'Escosse pour désunir la confédération que ladicte Royne a avec les rebelles d'Escoisse et après, par les forches que à présent ils y ont et aultres qu'ils mectent en ordre, suyvre leur desseing et pensée sur cediet royaulme, ce que nous faict ainsi juger, veu qu'ils ne monstrent avoir volenté d'eulx ayder de l'assistence et faveur que Sa Majesté leur présente, ny de nostre offre plusieurs fois à eulx faict d'estre moyenneurs pour les accorder, démonstrant

assez ledict de Seure qu'il n'estime guaires nostre intervention et qu'elle luy est peu aggréable, de sorte que ne l'ung, ne l'aultre desdictes partyes ne feront riens par nostre moyen, dont il faict à doubter que les affaires se conduiront de sorte que Sa Majesté se pouroit cy-après bien trouver empeschée pour les remédier, ou du moings qu'ils s'accorderont sans nous, ce nonobstant ne deffauldrons de suyvre avec toute diligence l'intention de Sa Majesté et la vostre.

Ensuyvant le commandement de Vostre Altèze, ayant veu la copie des lettres que l'Empereur escript au conte de Helfesteyn, son Ambassadeur, tendant à le révocquer de la légation pour laquelle il a esté icy envoyé, avons sur ce communicqué avec ledict conte assez prolixement affin de (pour les respects mentionnés ès lettres de Vostre Altèze) le faire encoires différer pour quelque temps son partement d'icy. A la fin nous a semblé à tous que sondict partement poura donner quelque accélération à ladicte Royne pour de tant plustost s'incliner à changer son opinion et d'entendre à quelque traictié de paix; car quant au mariaige l'on s'en est assez apperceu qu'il n'y a nulle apparence, comme Vostredicte Altèze entendra plus à plain de bouche dudict conte à son retour par delà, lequel toutesfois il est content de différer pour huict ou dix jours, si d'aventure cependant survînt quelque chose qui feit changer à ladicte Royne son opinion, ce que doubtons bien que non, oires que comme entendons elle se faindra mal contente du partement d'icelluy conte.

A ce soir, la royne actend certain courrier de ses Ambassadeurs estans en Espaigne avec advertissement (comme pensons) de leur besoigné avec Sa Majesté, et si sommes adverty que la sepmaine passée elle a despesché deux exprès courriers l'ung vers France et l'aultre vers Sadicte Majesté audict Espaigne.

Nous avons remonstré et faict entendre audict Sicel l'amyable et sincère responce que Vostre Altèze a faicte à ceulx d'Anvers sur l'advis par eulx demandé au Chancellier de Brabant, quant à ce que les marchans de par delà trafficquans icy avoient demandé s'ils se debvroient retirer d'icy et leurs marchandises, sur l'exemple de ce qu'ils avoient entendu que les Anglois de delà avoient faict vendre par delà leurs draps avant le temps, de laquelle il s'est démonstré fort satisfaict et promis qu'il le feroit entendre à la Royne pour tenir réciprocque intégrité et correspondence, à quoy elle ne fauldroit jamais, sicomme il dist, et de son cousté y tiendra tousjours la main.

De Londres, le xxvie jour d'apvril 1560.

(*Archives du Royaume à Bruxelles, Négociations d'Angleterre*, t. III; *Archives du Ministère des Affaires Étrangères à Paris*, vol. Angleterre, p. 77 v°, avec la date du 27 avril. — Publié incomplètement par M. Teulet, *Relations politiques de la France avec l'Écosse*, t. II, p. 113.)

DCXXIII.

L'évêque d'Aquila à l'évêque d'Arras.

(27 AVRIL 1560.)

Il agit avec prudence et s'abstient de toucher aux questions religieuses : ce dont la reine lui sait gré. — A son avis, le seigneur de Glajon est trop hostile aux Français et trop favorable aux Anglais.

He ricibido la carta de V. S. de xxij deste y con ella merced muy grande por lo que V. S. me manda avisar acerca de lo que toca a los negocios de aqui, en los quales seguire siempre el orden y advertimiento de V.S. por mi parte, como Monsr. de Glajon haze por la suya, a quien he mostrado lo que V. S. escrive. Hasta agora en ellos no se ha hecho cosa que no vaya endereçada al mismo fin y que no conforme con los medios que V. S. manda que se tengan, y con la una parte y la otra nos havemos traydo de manera que, en qualquiera resolucion que Su Mag^d tomare, no dexara de convenir lo que aqui se ha tratado, en lo qual V. S. entendera lo que hasta agora hay por la carta que se embia a Madama, aunque como sean solamente, platicas y raçonamientos diversos que cada dia tenemos, no se puede dar noticia de todas las palabras que passan, ni yo puedo en ello ayudarme de mi trabajo para dar particular cuenta de todo, haviendo de passar por mano del Secretario de la Torre y no tiniendo yo tanta platica de la lengua en que se escrive que sepa esprimirlo a mi modo, y a estas causas por ventura havra alla parecido que se pudieran haver tratado algunas cosas mas al proposito de lo que se ha hecho, lo qual soy cierto que, entendiendo todo lo que ha passado, no se juzgaria, pues es cierto que todo ha sido conforme a lo que Su Alteza escrive.

En cosas de religion nunca se ha hablado de manera que el punto principal haya sido examinar estas materias, y una vez que Sicel trato mal de la nuestra en Consejo, llamandola opinion y quitandonos el nombre de catholicos harto prejudicialmente, yo fue el que me agravie dello y hize instancia con la Reyna misma que no consintiesse que se propusiessen materias de aquella calidad en tales tiempos y sazon, pues ni Su Mag^d pretendia tratar dellas, ny yo disputar con Sicel, ni predicarle a ella, y se quedo muy satisfecha y lo esta de mi en esta parte porque sabe que nunca me he puesto en semejantes materias y que el dar algunas limosnas y ayudar a algunos estudiantes y clerigos que andan por aqui perseguidos, lo he hecho con su licencia de ella, y aconsejadole que los tratasse de manera que no les diesse ocasion a bullicios, ni a tumultos, y en fin en esta materia se que esta satisfecha y que tras esto no he dexado de hazer lo poco que he podido para conservar a estos en la devocion de Su Mag^d, que es lo que

el año passado se me mando en Chateau-Cambresi que avisasse al señor Conde de Feria.

Monsr de Glajon es tan poco amigo de Franceses [1] que, aunque vee en los de aqui las desordenes y ynsolencias que el avisa, siempre le parece que son estos mas tollerables que los otros, y porque me parece que, quando aqui vino, traya sospecha de que yo siguiendo el parecer de algunas otras personas tenia poca inclinacion a mantener buena amistad entre el Rey nuestro señor y esta Reyna; he usado mucha diligencia en hazerle entender y ver lo contrario, lo qual el ha podido conocer tanto de lo que yo le he contado de las cosas de aqui, como de lo que ha visto que he passado con la Reyna y con estos suyos, repitiendoles las diligencias y buenos oficios hechos por mi con ellos de parte de Su Mag^d, a fin de tenerlos pacificos, con lo qual y con hazerle ver la llavera con que he tratado lo que despues que el aqui vino, le ha ofrecido, pienso que se le ha quitado del todo la sombra que traya, y ya entiende que esta gente haran tanto que nos pongan en nuevos trabajos, y, aunque el querria dar la culpa principal dello a Franceses, yo en esto no puedo dexarle de contradezir porque, aunque a ellos no los escuso quanto a su intencion en el caso en que estamos, se que la Reyna y Sicel son los que nos traen a estos terminos y que, si ella quisiera ser muger de bien con hazer lo que devia a su

[1] Les ennemis de l'évêque d'Aquila l'accusaient d'être trop favorable aux Français.

Le 25 avril 1560, Throckmorton annonçait dans une dépêche adressée à la reine d'Angleterre qu'un personnage nommé Baptista de Favory lui avait fait certaines révélations importantes, notamment sur Philippe II et sur son ambassadeur à Londres :

He tellyd me that he knoweth secret men about Your Majesty, that have good entertaynment of this Kyng for service sake, and ar men of apparance, whom he hathe promised me to discover unto Your Majesty. He sayd also that the Busshop of Aquyla gyveth these men all the intelligence that he can come by, and for that the French Ambassador suspected the sure passyng of his packettes, the sayd Busshop conveyeth all or most of his packetts into Flanders with his, and so come they hyther.

Il ajoutait, trois jours après, dans une autre dépêche :

It may please Your Majesty to appoint Mr Secretary to discipher this herunder writen himself. I am very creddibly informed by four sundry meanis that the Bishop of Aquila is the F. K. his pentioner and lokith for a great abbey in France; for better declaration therof it is assured me that for one letter the F. ambass. writith hither, he writith so and taketh upon him to convey all the F. letters to and fro, so as there is great likelyhood that a great part of that he speaketh to the French advantage, is more grounded upon affection than commission, wherby Your Majesty may gesse how you have hitherto been handled by him in making him privy to your proceadings, seeing the sequel thereof is such and that he advertiseth from thence hither more than all the rest there do. The house of Guise, by the C. of Lorrain his ministery, seeing that they cannot revenge themselves as they wold do, practise (as I am by right good knowledge informed) that which it ashameth me to write yea or to think upon, being so abhominable an enterprise, wherof I have advertised Your Majesty by him who gave me this first intelligence of it the five and twenty of this present, whose name is de Favory. They have hired an Italian named Stephano to poison Your Majesty. (*Record office.*)

anima, honra y estado, pudiera conservar la paz publica por su parte harto tiempo. Pero en todas estas tres materias ha hecho y haze todo al reves de lo que deve, solamente a fin de rebolver el mundo y por esta via eximirse de censuras de nadie, que es lo que tantos dias ha tengo avisado a Su Mag^d^. Este capitulo tocante a Monsr de Glajon, escrivo a V. S. confidentemente *ne aliquid lateat dominum meum* de todo lo que aqui passa grande y pequeño, con certificar a V. S. que la bondad y prudencia de Monsr de Glajon me tienen tan obligado y aficionado a su servicio quanto es razon y quanto espero qeu el conocera mi voluntad. Nuestro-Señor, etc.

De Londres, a 27 de Abril 1560.

(*Archives de Simancas, Secret. de Estado*, Leg. 814.)

DCXXIV.

L'évêque d'Arras à l'évêque d'Aquila.

(Bruxelles, 30 avril 1560.)

On a reçu une dépêche du roi. — Il serait heureux de voir l'évêque d'Aquila obtenir un chapeau de cardinal. — Il l'engage à agir de concert avec le seigneur de Glajon.

Por las cartas de Madama vera V. S. lo que aqui ha parecido sobre el despacho que ha venido de S. M., y lo que se ofrece en respuesta de las de V. S. [1] y de Monsieur de Glajon, a lo qual me remito. Yo hago siempre en Corte de España los oficios que pudo por V. S., y por la copia que con esta va, vera lo que sobre ello me responde el señor

[1] Parmi les dépêches de Philippe II se trouvait la lettre suivante adressée à l'évêque d'Aquila :

Todas vuestras cartas avemos recivido hasta las ultimas de iij y xviiij^e^ de Hebrero y vij de Março, y la Duquesa de Parma mi hermana me embio una carta que a ella le escribistes y una relacion que le dio en Bruxelas a los xv de Março de vuestra parte el Doctor Juan Tornero, por las quales y por las copias que con ellos venian, he entendido muy particularmente el estado de las cosas desse reyno y los terminos en que quedavan los de Escocia entre la Reyna de Inglaterra y los Franceses, y los medios y apuntamientos que se havian movido y tratavan entre ellos para dar algun asiento en las cosas que ay controversia para que cessen las armas ; y, aunque tenemos por cierto que sera llegado ay Moss. de Glaon, que embiamos a hablar con la Reyna, con la ynstrucion y cartas que avreis visto, y que podria ser que con su llegada los negocios huviesen tomado algun buen asiento, todavia, como la cosa es de tanta importancia y de que podria redundar un muy gran daño a las cosas desse reyno y por consiguiente a las nuestras y causar perturbacion a la paz publica y con tanta dificultad se assento, no

Gonzalo Perez y lo que yo le replico. Pluguiese a Dios que viese yo efectuado el discurso de lo del capelo, que no perderia nada en ello el servicio de Su Magestad, ni tampoco en que se diese al señor Embajador Vargas, y bien se que no le pesaria al uno del bien del otro, segun son amigos, ni a mi del de entrambos. Con esta va un

podemos dexar de estar con el cuydado que es raçon de ello, para procurar por todas las vias y medios possibles que estas cosas no passen adelante; y assi demas de la diligencia que aqui se ha hecho con el Embaxador de Francia de nuestra parte, he mandado que luego se parta a Francia Garcilaso de la Vega para que alli haga con el Rey Christianissimo el officio que conviene en la instancia que havreis visto por la copia de su ynstrucion, que los otros dias se embio a la Duquesa de Parma, y lleva orden nuestra para avisarla luego de todo lo que alli negociare y passare sobre su comision, para que, teniendo con vos toda buena inteligencia y correspondencia, se pueda encaminar mejor lo que al bien del negocio conviene; y no sera menester encargaros que vos useis en ello la diligencia que sabeis que es menester, pues teneis tambien entendido lo que ymporta, y lo encaminareis con toda discrecion y buena manera, como lo haveis hecho hasta agora, de que tenemos mucha satisfacion y del cuidado que teneis de entender todo lo que passa y avisarnos tan amenudo y tan particularmente dello.

Los Embaxadores de la Reyna llegaron aqui a tiempo que yo era salido de esta ciudad a convalescer de una indispusicion que havia tenido y luego como bolvi me torno a acudir el mesmo dia que tenia señalado para oyr a los Embaxadores, de manera que me huve de sangrar y purgar, lo qual fue causa que se dilato un poco el oyrlos luego. En estando con alguna mejoria me vinieron a hablar, y despues de haverme dado la carta que me traian de la Reyna, me dixeron que la causa de su venida era para que entendiesemos mas particularmente lo que ya por vos me avia en suma significado de las indignidades que el Rey y Reyna de Francia contra ella avian usado, quexandose lo primero de que aun, viniendo el Rey Enrrico en la justa donde el murio, avian puesto en los doseles con sus armas las de Ynglaterra, y despues avian puesto en las provisiones el titulo de Reyes de Ynglaterra e Yrlanda y añadido las armas en los sellos y despues en las monedas, de donde avian mostrado su dañada yntincion, y juntamente con esto avian tornado por achaque el querer castigar los que ellos llamavan rebeldes de Escocia para embiar alli gran numero de gente y despues de rebellados aquellos y teniendo pacifico aquel reyno passar a la invasion de Ynglaterra, que es lo que ellos pretenden, y que su Reyna havia sufrido mucho tiempo esto hasta ver claramente su intencion y no se moviera a hazer cosa ninguna sin darnos parte dello, a quien tiene por tan buen hermano y fia tanto de nuestra amistad sino viera el peligro que avia en la dilacion y no prevenirlo con tiempo, y aun con todo esto embio al Duque de Nortfolc a Bervic con cierto numero de gente para que atendiesse a la defension de aquella frontera y con orden que no atendiesse a otra cosa, ni passasse adelante, sino viendo crescer a los Franceses tanto en fuerças en aquella parte que se pudiesse dello temer evidente peligro, y que en este termino estavan las cosas al tiempo que ellos partieron y que, si despues aca han succedido otras cosas, ellos no lo sabian, ni avian tenido cartas dello, y en este proposito dixeron las causas que la Reyna havia tenido para favorescer a los Escoceses, por ver que, si el Rey de Francia se apoderava de toda Escocia, desde alli a pie llano haria la invasion de Ynglaterra, que era un daño y peligro tan inminente que la Reyna de Ynglaterra, siendo requerida e instada por los Escoceses para que los ayudase a conservar en sus privilegios y libertades antiguas y en lo que el Rey de Francia les tiene prometido por la capitulacion de su casamiento y haviendole offrescido que le daran doze rehenes hijos de los

pliego del dicho señor Embajador Vargas para V. S. y una copia de la relacion de la presa de los Gelves que el dicho señor Embajador me ha escrito le enviase.

De Brusselas, a 30 de Abril 1560.

Despues he recibido la de V. S. de 27 deste y visto la que entrambos, V. S. y

nobles de aquel reyno, seys por una vez, ella por su seguridad accepto de ayudalles, teniendo por cierto que a nos no nos paresceria mal, escusando en esto la dilacion que ha havido en la venida de los Embaxadores.

Que agora viendo que el Rey de Francia hazia tan grandes aparejos para embiar en Escocia y que demas de la gente que alla tiene, que dizen ellos que ay fama que son de vj hasta viij mil hombres, tiene treynta cañones gruesos de bateria y muchas municiones y victuallas en mayor quantidad que son menester para subjectar las plaças de Escocia porque todas estan en su poder, sino solas dos, alla le avia parescido embiarnos estos dos Embaxadores assi para declararnos la buena voluntad y amor de hermana que la Reyna me tiene y la gran confiança que de nuestra amistad haze, como para abrirse con nos y declararnos lo que alli ha passado y la provision que ella ha hecho para obviar al peligro que ynstava y para que como cosa comun y en que demas de su daño y de aquel reyno yva tanto a nuestros estados que estan tan cercanos, le aconsejassemos lo que ello en esto devia hazer y como se havia de governar, porque savia que se le dariamos qual convenia a su bien y conservacion.

Demas desto nos pedia que pues el peligro, como esta dicho, aunque primero començava por ella, en effecto era comun, nos le diessemos nuestro favor y ayuda, y que entre tanto mandassemos ordenar en Flandes que alli no se diesse a los Franceses ningun favor de victuallas, navios, armas, ni municiones, ni passo por nuestros estados para passar a su reyno; que assi mismo, porque se entendia que Franceses tenian levantados Alemanes y querian encaminar para passar en Escocia la gente de guerra del Piamonte y los soldados viejos de Lorrena, que nos tuviesemos la mano con el Rey de Francia para que todo esto parasse; y que si nos queriamos tomar la mano en este negocio entre ellos, la Reyna haria con los Escoceses que fuessen obedientes vassallos al Rey y Reyna de Francia con que les guardassen lo prometido en los capitulos matrimoniales y sus antiguas libertades y los dexassen entender en las cosas del govierno,como lo solian hazer los nobles de aquel reyno.

A todo esto les responde generalmente, diziendo la gran voluntad y amor que tengo a la Reyna y para mirar por todo lo que toca a su bien y conservacion y defension de su reyno y que, aunque yo le avia siempre aconsejado y hecho entender lo que me parescia que devia hazer, assi por vuestro medio, como por el Conde de Feria y ultimamente con el señor Glajon, todavia pues agora queria tomar mi consejo y hazer en esto de mi la confiança que nuestra amistad y hermandad requiere, yo miraria sobre ello y lo pensaria bien, como era menester en cosa de tanta importancia, y les responderia lo mas brevemente que pudiesse, para que pudiessen avisar a la Reyna como me lo pedian, y con esto se despidieron de mi.

Otro dia mande al Duque de Alva que los oyesse y que entendiesse muy particularmente dellos su comission y desmanuzasse un poco la materia para que, entendido bien todo, se les pudiesse dar la respuesta con mas resolucion, el los vyo, y le tornaron a repetir aunque con muchas mas palabras lo mismo que arriba esta dicho en sustancia, y les respondio que si ellos tenian las quexas que dezian de lo que el Rey y Reyna de Francia avian hecho, tambien los Franceses las tenian de su Reyna, y señaladamente de los navios que los Yngleses les avian tomado, y de que el Embaxador que en Francia tiene,

Monsieur de Glajon escriven à Madama, y cierto me parece muy bien y muy prudente y atentadamente considerado, dicho y negociado todo lo que en ella se contiene, en respuesta de lo qual añade Su Alteza al despacho que ya tenia hecho, lo que alla veran,

havia hecho muy malos officios y fomentado las commociones que agora ay en Francia por causa de la religion. A lo primero dixeron que lo que ellos sabian en esto, era que sus navios llevaran orden expressa de la Reyna de no hazer daño en manera ninguna a los de Franceses, si ellos no les davan occasion para ello, y que en lo segundo la Reyna era tan sabia y prudente que no querria jamas usar de tales terminos con ningun Principe por lo que a ella tambien le podria succeder en su misma casa.

Y quanto a lo que tocavan en lo del govierno de Escocia, para que el Rey de Francia lo dexasse en los nobles del, les dixo que entendia que el Rey de Francia nunca consentiria en ello porque temia que los nobles que entrassen en el govierno le pervertirian a todos los inferiores en lo de la religion con tan gran perjuicio de su consciencia, y ellos respondieron que la Reyna su ama no se entremeteria en esto de la religion, sino que el los hiziesse bivir como quisiesse con tal que en lo que demas se les guardassen sus libertades y lo que tienen capitulado. Tambien les dixo el Duque como del Embaxador de Francia havia entendido que, pues el Rey su amo avia sabido la comission de Mossr de Glajon para yr a Ynglaterra, no intentaria a meter nuevas fuerças en Escocia hasta ver y entender lo que avia negociado el dicho Glajon con essa Reyna.

En esta platica tocaron los dichos Embaxadores, afirmando que era como de suyo la renovacion y confirmacion de las capitulaciones antiguas en que vos nos avisastes que avian de hablar, diciendo que si esto se huviera hecho desde que se asento la paz universal, los Franceses no huvieran osado intentar lo de Escocia y se reprimieran en executar el mal animo que tienen, queriendole persuadir que si agora se hiziesse, seria de muy grande importancia assi para la quietud de los animos de los subditos, como para que todo el mundo entendiesse la conformidad que tenemos y reciproca ayuda que nos avemos de dar y que tambien seria ocasion que los Franceses se atentassen y detuviessen en lo que havian començado. A lo qual les respondio el Duque, echando de fuera esta platica, con dezir que ya los Franceses en Chateo-Cambresi havian entendido diversas vezes de nuestros comissarios quan cierta estava esta obligacion que tenemos a la ayuda y defension de la Reyna y como era reciproca entre nosotros y que esto estava tan sabido por todos que no avia persona que lo dubdasse y que se agora estando las cosas en los terminos que estan se hiziesse la otra renovacion, aviendo de ser yo el medianero para acordar a ella y al Rey de Francia, perderiamos el credito con los Franceses, y no se osarian fiar de mi porque ternian por sospechoso, de manera que seria destruir el negocio que estava en tan buenos terminos, con lo qual ellos se quietaron y respondieron que el Duque tenia gran razon, de lo qual os he querido avisar para que si alla se os hablasse en ello, podais satisfazer en la misma conformidad.

El Duque les dixo por conclusion que el me haria relacion de todo lo que con ellos avia passado y me supplicaria me resolviesse luego por lo que importava la brevedad del tiempo, y añadio que, aunque estava claro por las capitulaciones el ayuda que eramos obligado a dar a la Reyna, les advertia que seria bien que ella se governasse de manera que no nos quitasse de la obligacion que teniamos de ayudarla, y esto dezia porque ya sabian que la ayuda que se havia de dar por lo capitulado, se entendia en caso que fuese invadida. Pero que si ella era la que hazia la invasion, no veya que esto se contenia en la capitulacion, antes entrabamos en la otra obligacion que tenemos al Rey de Francia, por serle hermano,

y en lo que V. S. me escrive en cifra de Monsieur de Glajon, yo me huelgo infinito que se haya desengañado de aquella persuasion que tenia, y que entre V. S. y el haya tan buena amistad y correspondencia, y crea que quanto mas le platicara, tanto mas le

declarandoles esto con muy buenas palabras para que lo entendiessen bien y lo tomassen como convenia, encaresciendo las fuerças que el Rey de Francia tenia y provisiones que para enbiar en Escocia haria y que, agora que ellos en alguna manera estavan superiores, devian venir en algunos medios honestos y razonables y no aventurar lo todo por cosas de poca importancia, ni esperar a que el Rey de Francia passasse las fuerças que tiene in Escocia porque entonces no solo no se aceptarian mas ni la Reyna se podria defender, ni yo ser a tiempo de valerla, aunque tuviesse la buena voluntad que tengo. Lo qual ellos conocieron ser ansi, pero todavia dixeron que, aunque no se accordavan bien de lo que en este punto se estendian las capitulaciones, les parescia que si Su Mag^d Cesarea que esta en gloria y el Rey Enrrico vieran este caso que de presente se offresce, capitularon de otra manera, y que era tan nuevo y tan ymportante que, aunque no estuviesse capitulado sobre el, era bien tratarlo y proveerlo de nuevo por lo que tocava al bien comun de todos. El Duque tomo cargo de referirnos lo, y con esto se acabo la platica.

Despues de lo qual el Duque me dio cuenta de todo lo que havia passado con los dichos Embaxadores, y aviendo mirado y platicado mucho sobre ello, les he mandado responder, lo primero diziendoles el amor y hermandad que tengo con la Reyna y que esta es la misma que tiene conoscida, y agradescerle el afficion que muestra tenernos y confiança que hase de nuestra voluntad en lo qual no se hallara jamas engañada, y alabarle lo bien que lo ha hecho en prevenirse y ponerse en orden para que no la tomassen sus vezinos desaperzebida, teniendo causa de tener zelos, como dize que la tenia, y que en todo caso ne se descuide, antes esto siempre en orden lo mejor que pudiere y que procure de estar fuerte por la mar y impedir a los Franceses que no puedan meter nuevas fuerças mas de las que ya tienen en el reyno de Escocia y que esto se lo estorve por todas las vias y modos que pudiere y que en todo aquello que no fuere menester para seguridad y defensa de su reyno nose meta en guerra pues, aunque sea para tanto como es, siendo muger y no estando casada, no puede acudir, como lo haria su marido, a las cosas y exercicios de la guerra y que por ninguna manera se ponga en cosa que pueda turbar la paz de la Christiandad y que haziendolo assi le ayudaremos segun las capitulaciones antiguas, las quales entendemos y queremos guardar; y que si la invasion passasse adelante o se pudiesse temer della claramente, la ayudaremos a la defension de su reyno, aunque no huviera la obligacion que ay de las capitulaciones, assi por el amor que la tenemos, como por lo que desseamos el bien y sosiego desse reyno por la voluntad que le tenemos desde el tiempo que en el estuvimos y por lo que de ello podria resultar en perturbacion de la paz publica que tanto cuydado y trabajo nos costo de assentarla, pero que, si ella quiere voluntariamente meterse en guerra y persiste en favorescer a los rebeldes y desviados de nuestra religion, agora sea en Escocia o en el Reyno de Francia, yo no puedo ayudarla en ello, ni en las cosas que se moviere por su apetito, sino en solas sus necessidades en cosa que importe a la defension de su reyno antes tengo ofrescido al Rey Christianisimo que para el castigo de los que se han levantado en su reyno en lo de la religion, le assistire y dare todo el favor y ayuda que pudiere*; demas desto se

* Le roi écrit en marge de sa lettre : « Los navios no creo que estan en orden, y los Espanoles lo estan dias ha para partirsse, y podria ser lo fuesen ya y presto : sera bien borrar en la carta esta añadicion por no ofrezer cosa que despues no se pudiese cumplir. »

conocera honrado caballero y de buen zelo y entrañas y deseoso de paz y del bien publico.

(*Archives de Simancas, Secret. de Estado*, Leg. 813.)

les ha dicho que agora que la Reyna esta con sus fuerças en pie, tome con el Rey de Francia medios razonables y honestos y no espere a quando se le ayan acabado sus dineros, ya que el Rey de Francia aya apaziguado las comociones de su reyno y acuda con todas sus fuerças contra ella porque en aquel tiempo, como se lo dixo el Duque de Alva, ni los Franceses vendran en condiciones que sean de aceptar, ni ella podra resistirles como agora, y que para este effecto, deseando el bien de sus cosas como el de las nuestras propias, yo embiaria dentro de tres a quatro dias a Garcilasso de la Vega a Francia para que hiziesse sobre esto officio con el Rey Christianisimo, el qual tendria yntelligencia con su Embaxador que alli reside, para examinar lo que conviniesse, y tambien os daria a vos aviso de lo que alli negociasse, para que, teniendo buena comunicacion y correspondencia se pudiesse dar asiento en los negocios, procurando de abreviarlo todo quanto se pudiesse, porque la dilacion haze por los Franceses y a ella les es muy dañosa por las causas que ellos podrian considerar; y, como el Duque no les respondio nada de nuestra parte a lo que nos pidieron que no permitiessemos que se diessen de nuestros estados de Flandes a los Franceses navios, armas, victuallas, ni municiones, ni seles permitiesse el paso por ellos y le apretavan por la respuesta, el Duque le respondio que, como nos hablaron en tantas cosas, ya el no le dixeron palabra sobre ello en la comunicacion que con se tuvieron, se nos havia passado de la memoria este punto, pero que podian tener por cierto que de nuestros Estados no saldria cosa que pudiesse hazer daño a su reyno.

Con esta respuesta que les mandamos dar han querido despachar los Embaxadores este gentilhombre a la Reyna a la qual yo escrivo, respondiendo a la carta que ellos me truxeron, y es en ereencia vuestra y de Monsr de Glajon, como lo vereis por la copia della, con el qual comunicareis lo que aqui os escrivo, y entrambos hareis con la Reyna el officio que vereis convenir en conformidad de lo que arriba esta dicho que se les ha respondido, y avisareis a Madama mi hermana, de lo que se hiziere para que el negocio se encamine como conviene, y aca tambien nos dareis aviso de lo que en todo huviere; y, por que esta carta va por mar, se os embiara el duplicado por tierra con el primero que se despacharse.

De Malagon, a x de Abril 1560.

(*Archives de Simancas, Secret. de Estado, Leg.* 813.)

DCXXV.

Gresham à Cecil.

(Anvers, 30 avril 1560.)

Il transmet des dépêches importantes d'Espagne. — Ordonnance relative aux monnaies. — Les navires qui se trouvent dans les ports de la Hollande ne se peuvent comparer à ceux de la reine d'Angleterre. — Payement des dettes de la reine. — L'ami à qui il a donné une chaîne l'a averti que les Espagnols vont rentrer en Espagne; il craignait, quant à lui, qu'on ne les envoyât en Écosse. — Le prince d'Orange est en Hollande et cherche à obtenir de l'argent pour le roi : ce qui sera difficile. — On attend des nouvelles importantes d'Allemagne. Les princes protestants, craignant les desseins de Philippe II, sont prêts à prendre les armes. — Arrivée à Cadix des galions des Indes. Plût à Dieu que l'or dont ils sont chargés se trouvât dans les coffres de la reine et de Gresham. Et toutefois cela ne suffira pas pour payer ce que le roi doit à la Bourse d'Anvers.

Right honnorable S^r^. Aftyr my most humble comendacions, it maye licke yow to undyrstande that by my letter of the xxviij^th^ of this present I singnyfyed unto yow of all thinges worthey of writting. And with the said packet I sent to my factor a packet of letters to my lady Monttagew, wyche came from my lorde here husbonde. And for that Sr Thomas Chamberlynne write me there were letters in the packet that towchid the Quenes M^te^ affaires of great importans, I have sowght good to make relassione there of to yow for my discharge, for that I hade forgotten to write yow thereof in my last. Sens the wyche tyme here ys nothinge worthey of writting, but as the xxix^th^ here was a proclamacione maid that, where as it was appoynnttid that the monnys shullde be cried dowen to a lowar vallew the last of this monthe, it ys now permyttyd to be corraunt as it now goythe till Cristmas next.

The Regent ys appoynttyd to be here in this towen as the ij^th^ of maye for monny matters and for the dispache of the iij^mt^ iij^c^ Spanjardes, as the saying ys, now for Spayne, wyche *non credo,* mystrusting, when the have them abrode in the seyes, the shall be landyd in some parte of Schoteland, wyche matter wolde be forseynne that theye maye be rettornyd bye feare meynes or other wysse. Here in clossyde yow shall resseve a letter, wyche Richard Payne write me owght for Zelland, wherbye yow shall persseve how thinges passythe there and how that there ys xiiij Spaynyardes sent dowen afore too see the vij shipes in a redynes agaynst the comming of the rest of the soldyers. Other I have not to molest yow wythe all but that I trust yow are throwe wythe your marchaunts for the some of xx m^th^ li sterling there, as the exchange passythe in Lombarde-Streat from marchaunt to marchaunt, wyche some I wolde wyshe

now to be paid, how so ever the worlde dowthe passe, for the advaunssing of the Quenes M^{tes} honnor and creadit, wyche wolde be here undyrfully tackynne and no leesse renonne thorrow owght all Cristendome, conssidering she ys in ware with the Frenche King, as licke wisse stondes in dowght of the King of Spayne, and for all this Here M^{te} payethe here dettes. I am of oppenyon it wolle recover a greatter creadit, wyche now I crave at the Quenes Ma^{tes} handes maye take playsse for they steye of Her Highnes creadit, and therbye Here Hightnes shall be a gaynner all manner of wayes, for Here Ma^{te} shall not onelye deffraye so moche of here detts, but allso Her Hightnes shall be a gaynnor moche by the exchange thereof, for that I knowe the exchange passithe at London at xxiij s. iiij d. and better will be; and this doing, dowghtles, Mr Secreatarye, yow shall doo the Quenes Ma^{te} a worthey peasse of servyze, to wyche will redowen moche to the honnor of yow and all my lordes that be of here most honnorable Conssaylle. In conssideracione of the premyssys I have as this daye geven to undyrstand to Mr Debbitte John Phizwillam that he lickewysse shullde singnyffye unto the holle companny that now Here M^{te} wolle have this barggayen accomplished of xxv$^{mt\ li}$ ster. as the exchange shall now goo in Lombard-Streat from marchaunt to marchaunt, to be rebattyd owght of the lx m$^{t\ li}$ sterling that the marchaunts dothe owe here, wyche with your worshipes yow cannot reffusse to doo. So in the end a thowght it to be ressonable and that as to morrow a wold command all the companny to macke there reppayre to Barrowghe, where as the matter shall be oppenyd in oppen courte. Then a askyd me when this monny shulld be paid here. I sayd by the xx or xxvth of maye next, and this depparttid.

I have at this instant talkyd with my ffrynde that had the chayne, and I can be no meynnes persseve but that the iii mth iii^{c} sowldyours shal be shippid ffor Spayen, bye anny that he haythe confferrid with all, saying it is marvellus secreat kepe to ffewe of them, yf it be ment otherwysse. I can no more write yow in this matter, but yt ys good to dowght the worst, etc.

The Prince of Orange as the xxvijth daye came to Hamsterdame, and his commyng haythe bynne for monny, wyche he ferrythe wolle not be graunttyd. As allso the parttye that I sent into Holland to take a vew how all thinges there passythe, haythe sens my last advertissement bynne at Edam, Monykedame, Horren and Hynchusen, where as there ys but vj shipes in all thes fore havens, and they be not spasse ij^{c} towens a peasse with owght anny ordenans, so that by this yow maye persseve all the shipes in Zelland, Holland and here abowght ys of no great importance, I saye not ones able to breathe apon the Quenes shipes, wyche God be prayssid and send Here a prosperus jorney of Here Hightnes procidinges in Schoteland. Trusting that Liegthe ys wone be this tyme and the Frenche men dispachid ones wayes or other, wyche here I will insewre yow all this contreyemen and strangers dothe most dessyre. Here ys some

men haythe geven forthe that the Quenes M^te haythe steyd here armye at Liethe from prociding anny forddyr untill soche tyme as Here Ma^te haythe aunswhere from King Philippe, wyche matter ys here moche lamenttyd of all Here Highnes fryndes, where unto I can saye nothinge but that I have no soche advertissement. Most humbly beseche yow, as there ys anny good newes worthey of setting forthe, that I maye have it with the ffyrst, ffor here all men steyes apon the newes that now shulld come owght of Ingland.

From Andwarpe, the xxx^th of aprill a^o 1560.

I have writtin into Spayne for sylke hosse bothe for yow and my lady your wyffe to whome pleasse yow I maye be recomendyd.

Here aryvyd as the xxix^th of this pressent the letters of Germanny; but there passithe nothinge worthey of writting, as yet I trust by the next post that shall come owght of Germanny. I shall partely geve yow to undyrstond how the Pryncys of Germanny dothe tacke this offre of King. P., wyche they dowght moch here that all the Pryncys protestans will soddenly in armewr, for that the saye playnely here that this ys the practisse of the Poppe and the Frenche Kinge and King Phillipe, fyrst to subdew us, and then next for religione sacke, wyche the saye here the will never soffer.

Here ys shipped the iii p^o of velvets, I wrote yow of in my last in Matheus Goes, Barthyllemeus Cornellis and two shipes more, that ys reddy to depart, wyche I praye God send yow in sawftye. Your clocke shall not be so sowen done, but it shall be sent yow. S^r, I shall yest ones most humble dessire yow as to specke to Mr Blomeffillde that thinges maye ressevyd wythe all the secreassye that maye be, for that I will ensewre yow it dowthe moche imported.

Allso at this pressent instaunt I ressevyd letters from my servaunt John Gerbrige from Tolledo in Spayne, of the xvj^th of this present, wyche I send yow here inclossyd. As allso here ys letters come from Syvyll, advertissyng that there ys aryvyd at Cades malles viij shipes from the Indyas, ladynne with iiij myllions of fynne golde and fynne sylver, and that Kinge Phyllipe haythe for his parte one myllyone. As lickewysse they doo locke for iiij shipes more laddyne with gold and sylver. Wysshinge for my parte itt were all in the Quenes Mat^es Eschecker coffers or myne. It haythe maid menny a glad and a lite harte here, for that men thinges that Kinge P. will now begynne to paye his detts, wyche ys but a small matter to that he owythe here apon this Bursse.

(*Record office. Foreign papers. Queen Elizabeth, Calendar*, t. II, n° 1102.)

DCXXVI.

La duchesse de Parme à l'évêque d'Aquila et au seigneur de Glajon.

(Bruxelles, 1er mai 1560.)

Conduite prudente à tenir. — Les Anglais n'ont aucun sujet de plainte. — Pour maintenir la paix, il faut beaucoup souffrir. Le temps amènera peut-être l'occasion de faire mieux.

Messieurs, J'ay receu vos lettres des XXIII et XXIIIIes et veu par icelles les termes que depuis vos précédentes ont tenu la Royne d'Angleterre et le sieur de Scure, Ambassadeur de France, respectivement, et j'espère que, s'il y a heu quelque arrest de nos navires, que comme il s'est faict avec si légier fondement et que ladicte Dame aura mieulx recongnu les choses avec les offices et diligence que vous y avez aussi faict, que le tout sera esté relaxé, et sinon sera bien que vous procurez qu'il se face suyvant ce que contenoyent mes précédentes, et que vous m'advertissez en diligence de ce que s'y sera faict.

La détermination que vous avez prins de, quoy que ledict ambassadeur de France vous ayt voulu persuader de vous treuver joinctement avec luy à la proteste qu'il a faict à la Royne, non y avoir voulu condescendre, vous excusant sur ce que n'en aviez charge, m'a semblé très-bien, comm'il fera tousjours, que vous regardez d'éviter de donner cause juste de plaincte à ladicte Royne, et vad très-bien que, ayant sceu que vous en estiez excusé, elle ayt démontré de si bien le prendre, et sera bien nécessaire, puisque vous doubtez que les François n'y vont si réallement que l'on ne puisse craindre qu'ils cerchent de mectre deffience entre le Roy mon seigneur et ladicte Royne d'Angleterre, que vous procurerez tousjours d'éviter d'entrer en tout ce que luy pourroit donner umbre, tenant en tout le chemin de vostre instruction [1], et de sorte que par luy

[1] Indépendamment de l'instruction donnée par la duchesse de Parme, Philippe II en avait rédigé une autre, dont le dernier mot était l'éventualité d'un secours à donner à Élisabeth contre la France. Cette instruction était conçue en ces termes :

Instruction de lo que vos . . . . . aveis de hacer y negociar con la serenissima Reyna de Inglaterra, a laqual de presente os embiamos.

Primeramente aveis de saber que tenemos aviso por cartas del obispo Alvaro de la Quadra, nuestro Embajador en Inglaterra, que, habiendo entendido la Reyna que la parte de los Escoceses, desviados de la fe, se habian revelado contra los que tiene la Reyna de Francia en el govierno de Escocia, y que habian venido a las manos los unos con los otros, avia deliberado dar favor a los Escoceses rebeldes, que tenian por cabeza al Conde de Haran y al Duque de Xatelerau su hijo, y tanto mas se habia

donner trop de confidence elle ne se face trop insolente et difficille, sans aussi luy dényer, ni accorder de la part de Sadicte Majesté qu'elle sera aydée, mais qu'en ce poinct vous suyvez tousjours ce que en contient vostre instruction et les lettres que dernièrement je vous ay escript, asçavoir que en tout temps Sa Majesté fera ce à quoy

confirmado en esta deliberacion y mandadola poner en ejecucion despues que entendio que el Rey de Francia havia hecho levantar algunos regimientos de Alemanes para pasallos en Escocia, con proposito que tenia la dicha Reyna de procurar por todas las vias que pudiese de echar de Escocia los Franceses, y que la misma Reyna le habia dicho, aunque con limitacion que no me lo scribiese, que, si los Franceses quisiesen sacar la gente de guerra que en Escocia tenian, se podria bien dar orden y modo, como los rebeldes Escoceses se aquietasen, y, para efecto de ayudarlos, la Reyna habia mandado levantar gente de aquel reyno y aparejar quince naos de armada, y embiar al Duque de Norfolck por capitan general de aquella empresa, muy confiada de que se harian muy grandes efectos contra Franceses en ello. Demas desto nos escribe el dicho Embaxador que la Reyna le pidio, con mucha instancia, que, porque un Embajador que nos embia, no podria llegar tan presto, nos escribiese con diligencia dos cosas, la primera que le diesemos consejo de lo que sobre estas cosas nos parecia que ella debia hacer, dando a entender que los Franceses habian sido los agresores por la parte de Escocia por haber ocupado un fuerte que estava derribado en los confines y querido fortificar y fortalecerse, y la segunda si terniamos por bien, en caso que la cosa pasase adelante, de darle el favor y ayuda que por las capitulaciones antiguas que tenemos con aquel reyno, somos obligado, y ella nos escribio una carta breve del tenor que vereis por la copia de ella, en que toca estos dos puntos, y se remite al dicho nuestro Embajador, y, aviendolo visto y considerado todo, nos ha parescido que es de grandissima importancia, porque, habiendo venido las cosas a tales terminos entre la dicha Reyna y los Franceses, es de temer : lo uno que se venga al rompimiento de la paz que con tanto trabajo y dificultad se ha asentado y a seguirse muy grande turbacion y inquietud en la Cristiandad ; lo otro que, si Franceses refuerzan de gente extrangera en Escocia, como lo entienden y comienzan a hacer podrian, con facilidad, allanado lo de Escocia, concertandose con los rebeldes como diz que lo procuran o venciendolos y quedando el superior, invadir a Englaterra, lo qual seria de tan grande inconveniente y tan dañoso y perjudicial a nuestros Estados, como lo teneis entendido. Por lo qual nos avemos resuelto en embiar a hacer oficio con el Rey de Francia y para ello señalamos a . . . . . para que por todas las vias y medios que se pudiere se le disuada y estorve el venir a rompimiento con la dicha Reyña, con la qual he acordado que vais vos a hacer el oficio que abaxo se os dira, por la confianza que tengo de vuestro gran prudencia, destreza y experiencia y la voluntad y aficion con se que me aveis servido y servis siempre que se ha ofrecido ocasion, y que en esta hareis lo mismo por ser la major y de mas importancia que de presente se nos podria ofrecer. Tomando pues esta mi instruction y una carta que llevais para el dicho obispo mi Embajador y otras para la Reyna en vuestra creencia, os partireis para Inglaterra por la posta, haciendo en el camino toda la diligencia que se sufriere y la calidad y termino en que esta el negocio lo requiere ; y, llegado a la corte de Inglaterra, comunicareis al dicho mi Embajador esta instruccion y la carta que llevais para la Reyna, porque con su parescer y presencia queremos que executeis vuestra comision. Lo primero que aveis de decir a la Reyna, despues de averla visitado y dadole nuevas de mi salud y de lo demas que de acá le pluguiere saber, es que yo he entendido lo que me ha escrito asi ella, como mi Embajador por su orden

elle se treuvera obligée par le traicté; et combien que par les lettres que vont avec ceste, que le Roy mon seigneur escript à vous l'évesque de la Quadra pour vous advertir particulièrement de tout ce que s'est passé avec les ambassadeurs de ladicte Royne, qu'est le duplicat d'aultres qu'elle a envoyé par mer, afin que par ung boult ou

y mando y que, paresciendome que no se podia responder bien a ella por carta, acorde de embiaros a vos, para que, como hombre que tan entendida tiene mi intencion, le dixesedes que ya sabe quantas veces la he avisado por medio del Conde de Feria y de don Juan de Ayala y del dicho mi Embajador que mirase mucho por sus cosas y que no se descuidase en ellas porque algun dia no se viese en necesidad y pusiese en aventura su Estado y otras muchas razones que a ella se deven bien acordar, y que aun me desplace mucho de que no me haya creido hasta agora en lo que, como tan buen hermano, le avisava y aconsejava, pero que, pues todavia queria en esto mi parescer y consejo, este era que ella deve en toda caso cesar de la deliberacion que tiene hecha de ayudar a los rebeldes Escosceses contra los que estan por la Reyna en el gobierno y suspender las armas porque esto es lo que le cumple a ella y al bien y pacificacion de su reyno y para la seguridad de su corona porque, siendo ella agresora y invadiendo y queriendo echar del Reyno de Escocia a la Reyna de Francia que legitimamente le pertenesce y siendo casada con el Rey Christianissimo nuestro hermano, no viamos como pudiesemos con justo titulo, ni color ser contra ella siendo invadida y no aviendo dado ocasion a la guerra, y se desengañe de esperar nuestra ayuda, porque las capitulaciones que tenemos con aquel reino, no hablan sino en la mutua defension, quando fuese alguno de nosotros invadido y no quando hace la invasion contra otro, como en el presente caso que a ella agora se le ofrece. Por lo qual le rogamas y exortamos y requerimos, con el amor y hermandad que devemos, que ella, como esta dicho, haga cesar las dichas provisiones de guerra y no de ocasion, con favoricer a los Escoceses rebeldes, a que se rompa la guerra entre ella y Franceses por los daños y inconveñientes que de ello podrian resultarle, que seria ella la primera a sentillos y muy dificiles de remediar, y en esto le aveis de hacer muy grande instancia y apretarla muy de veras y requerirla, y protestarla, haciendole entender y tocar con la mano el riesgo y aventura en que pone su Estado y corona, porque vemos claramente que se va a perder, y que Dios permite que no lo entienda, ni crea por la mala orden que ha tenido en lo de la religion, y que nos crea que el grande amor que le tenemos, nos ha constreñido a hacer con ella este oficio tan expreso y advertilla que no se fie, como nos han dicho que lo hace, en sus fuerzas, pues las deve tener ya tan conoscidas y que, por lo que a ella le importa señaladamente, yo embio a hacer el mismo oficio con el Rey de Francia con . . . . . y con palabras tan expresas que tengo por cierto que el tambien mandara que cesen las provisiones que hace para la guerra de Escocia y revocara las hechas, quando entienda que por parte de la dicha Reyna no se da favor a los dichos rebeldes Escoceses, y tambien le hareis entender, que como . . . . a deudo amigo y confederado de entrambos no podre dexar de insistir en esto y hacer todo lo posible por salir con ello y que nos pesaria mucho entender que de su parte se dexase de venir en esto que le aconsejamos y pedimos, porque no podremos dexar de proveer y prevenir a nuestras cosas, de manera que por la desconformidad della y del Rey de Francia no se siga inconveniente a mis reynos, satisfaciendole a las cosas que sobre esto os dixere o replicare, conforme a lo que alla os paresciere convenir a vos y al obispo, no excediendo desta sustancia, las quales no se os pueden aqui especificar, ni dar orden particular y expresa dello, sino remitirlas a vuestra gran prudencia, señaladamente que, segun las replicas que ella os hiciere, vereis lo que converna responder y como se habra de apretar, lo qual

par aultre vous sceussiez ce que passe et que soyez prévenu pour en conformité parler à la Royne et luy déclarer, selon que les propos s'adonneront, l'intention de Sa Majesté par où, si ses ambassadeurs ne l'eussent bien entendu ou par leurs lettres l'eussent aultrement déclaré, vous verrez que l'on leur a dict assez expressément que si la Royne envahist, l'on ne lui donnera l'ayde. Si sera-il bien que de vostre coustel vous n'y parlez si expressément, ains que demeurez aux termes avant-dicts de vostre instruction pour ce que cy-après, si les choses avec le temps (que Dieu ne veuille) tumboyent en termes que l'on rentrast en guerre avec les François, comme la première dispute que en chose de ceste qualité entrevient est de tousjours débattre qui seroit invaseur, lesdis François, comme ils ont accoustumé, quelque notoire invasion qu'ils puissent faire, cercheroyent de persuader aux Anglois que de nostre coustel ils fussent envahis, et nous ne sçavons si ce pourroit estre en saison, comme les choses du monde changent, en laquelle il nous convinst avoir leur assistence, et lesdicts Anglois se pourroyent servir pour non la nous donner de ce que en ceste saison leur aura esté dict; et attendu que par lesdictes lettres de Sa Majesté vous verrez la déclaration qu'elle faict de continuer en la mesme volunté que jusques à oyres et que vostre négociation s'achemine par le mesme chemin, vous regarderez de l'ensuyvre et de tousjours faire cest honorable office de la part de Sa Majesté, qu'est de les persuader à la paix et accord et de se retirer de tout ce que pourroit troubler le repos publique et d'y faire de la part de Sadicte Majesté, comme bon médiateur, tous les bons offices que vous seront possibles, suyvant ce que en contient vostre dicte instruction et mes lettres précédentes, et de sorte que s'il est possible, ny l'une, ny l'autre des parties ayt occasion de se plaindre; et si

hareis en la forma que esta dicha. Y, aunque segun razon y verdad, siendo la Reyna la agresora, nò seriamos obligado por las capitulaciones a dar el favor, ni ayuda ninguna y asi se lo habeis de decir y declarar expresamente, todavia, sino aprovechase y ella estuviese todavia pertinaz en su deliberacion y temeridad, por lo mucho que importa y nos va en aquella no se pierda a si y a su reyno y dello suceda el daño que se sigueria a nuestros estados, es nuestra voluntad que en este caso vos, por el buen modo y terminos que os paresciere trateis con la dicha Reina, ya que le hubiesemos de dar la tal ayuda que forma se habra de tener en el darsela y que seguridad se nos podra dar de su parte para que metamos la gente de nuestro socorro en Inglaterra, y verneys a tratar dello muy en particular y a apuntar las condiciones y medios que se ha de hacer y en que cantidad y tiempos y sobre la sustentacion y paga della y de todo lo que para ello conviniere, para que se pueda hacer sin inconveniente, ni riesgo, y avisarnos con diligencia de lo que en todo se resolviere, y lo mismo hareis a la duquesa mi hermana en Inglaterra, teniendo con ella la inteligencia y buena correspondencia que conviene. En lo del casamiento de la dicha Reyna yo le escrivi, pocos dias ha, exortandola y persuadiendola que se casase; y, tocando lo del Archiduque Carlos mi primo, vos entendereis el estado en que esta la platica que sobre ello se ha traido y comunicado con el dicho obispo Quadra nuestro Embajador; hareis en ello el oficio que paresciere convenir, teniendo entendido que holgare yo mucho que se encamine, poniendo en ello todo el calor y asistencia que de mi parte sera necesario. (*Archives de Simancas.*)

tant est que sans vous icelles s'appoinctent, pourveu que vous n'ayez délaissé de faire de vostre part ce que vous avez peu, vous les laisserez faire sans démontrer de le bien ou mal prendre, afin que, selon que l'accord sera, l'on puisse après regarder la démonstration de contentement ou mescontentement que de la part de Sa Majesté se pourra faire après, comm'elle en aura esté advertye et qu'elle en aura prins meurement résolution; et afin que vous ayez tant meilleur moyen de faire entendre à la ladicte Dame quelle a esté la response que l'on a donné à ses ambassadeurs, vous aurez en ce paquet une lettre de crédance de Sadicte Majesté à la Royne, du contenu que vous pourrez congnoistre par la copie y joincte, et restera seullement que continuant aux susdicts offices vous soyez vigilant pour descouvrir soigneusement ce que passe par delà et ce que succédera de l'accord ou exploits de guerre, pour, selon ce que je pourray icy entendre comme le tout passe, me pouvoir aussi conduyre et correspondre tant à vous que au seigneur Garcilasso de la Vega que Sa Majesté envoye en France et à l'ambassadeur le sieur de Chantonay et pour advertir de temps à aultre Sadicte Majesté de ce que je verray convenir.

Despuis ce que dessus escript, sont arrivés vos lettres du xxvie, et par icelles ay-je veu avec très-grand contentement le bon et grand debvoir que vous avez rendu, tant pour respondre à la plaincte que vous avoyent faict ceulx du Conseil de la Royne touchant la retraicte de leurs marchants, laquelle leur doibt estre imputée et non à aultre puisque ils l'ont faict sans que de deçà l'on leur ayt donné occasion quelconque, ne s'estants icy faicts aulcungs arrests, quoy qu'ils dyent, et la copie que vous a esté envoyée des lettres escriptes à ceulx d'Anvers et ce que mes lettres joinctes contenoyent, vous a clèrement peu donner à congnoistre que de ce coustel ils n'avoyent occasion d'en user en ceste sorte, et aurions plus grande cause de nous plaindre qu'ayants faict de leur coustel ce qu'ils ont faict, ils nous ont donné par trop plus d'occasion d'user de contre-arrest, ce que nous avons délaissé pour, suyvant les lettres de Sadicte Majesté, éviter tout ce que pourroit donner cause à rompture, et mesmes que nous avons considéré que si nos subgects pour ce coup y eussent heu dommaige, nous eussions bien heu en saison moins dangereuse opportunité d'user de revanche et de recouvrer le dommaige de nos subgects, et, quoyqu'ils vous ayent menassé de la retraicte de leur marchandise aillieurs, l'on a bien apperceu qu'ils n'ont tant de charité que, s'ils en pouvoyent faire seurement plus grand proffit aillieurs, ils ne le fissent; mais enfin pour achapter paix il leur fault comporter beaucoup de choses et toutesfois leur faire quelquefois congnoistre que l'on les entend et ce que se peult ou non, et enfin vous leur avez très-bien et pertinemment satisfaict, et ne pourra estre sinon très à propos pour avec doulceur leur faire tant plus évidemment congnoistre leur tort d'avoir déclaré au Secrétaire Sicel l'office faict à l'endroict de ceulx d'Anvers, lors que nos marchants, ayants entendu les arrests que se faisoyent en Angleterre et la

retraicte des marchants anglois, avoyent demandé comme de leur coustel ils se debvoyent conduyre. Aussi a-il esté très-bien l'office que vous avez faict à l'endroit du sieur de Seure et tous les propos que vous avez tenu avec luy, et me doubte encoires que ce qu'il dict de la commission qu'il veult envoyer de la part de la Royne Très-Chrestienne à la Royne douaigière sa mère, soit pour abuser les Anglois et pour avoir moyen de faire passer quelc'ung par devers ladicte Dame afin de l'advertir de quelque chose, voyant que comme par vos précédentes mesmes vous escripvez l'évesque de Valence n'ayt osé passer plus avant que Warvich ; et enfin nous ne les sçaurions contraindre à ce qu'ils négocient par vostre moyen s'ils ne veuillent, et souffit que de la part de Sa Majesté il se face ce que nous jugeons estre de son intention et que tout le monde puisse congnoistre le debvoir auquel Sadicte Majesté se meet pour procurer que les princes voisins vivent en paix et que Sadicte Majesté procure tant qu'elle peult le repos publique, et, jusques à ce que Sadicte Majesté ordonne aultre chose, il fault continuer à suyvre le mesme chemin et que vous ayez l'œil à ce que dernièrement je vous escripvis pour veoir si dextrement vous pourrez faire tomber les moyens à la fin contenue en mes dictes lettres qu'est que, pour faciliter l'accord, les François se rengent à la ponctuelle observance des traictés qu'ils ont avec les Escoussois, laissant ceulx de la nation joyr des choses que leur sont esté accordées par l'accord, puisque par ce moyen, demeurant le royaume d'Escosse soubs l'auctorité des François, ils n'y auroyent toutesfois le moyen de s'y faire si puissants que pour pouvoir dois là envahir le royaulme d'Angleterre, et, continuant ce chemin et ce que vous congnoissez de l'intention du Roy nostre maistre, attendre si par la négociation dudict Garcilasso ou par les occasions que le temps apporte il s'adonnera quelque opportunité pour faire quelque mieulx, vous priant de continuer au bon debvoir que vous rendez de si souvent nous advertir. A tant, messieurs, etc.

De Bruxelles, le premier jour de may 1560.

(*Archives impériales de Vienne; Archives du Ministère des Affaires Étrangères à Paris*, vol. Angleterre, fol. 82 v°.)

DCXXVII.

Memorandum de Richard Clough.

(1er MAI 1560.)

On y voit figurer les sept navires réunis dans les ports de la Zélande; les levées d'argent à faire aux Pays-Bas; les approvisionnements de farine, que le roi réunit à Brême; le prêt fait par Hans Keck à la duchesse de Parme; la convention avec Gaspard Schetz pour un envoi d'armes en Angleterre; la situation des affaires du roi aux Pays-Bas en ce qui concerne ses forces et ses ressources; les munitions de guerre qui ont été tirées de l'arsenal royal, etc.

(*Record office. Foreign papers. Queen Elizabeth, Calendar*, t. III, n° 4.)

DCXXVIII.

John Waddington à Gresham.

(AMSTERDAM, 1er MAI, ET ANVERS, 2 MAI 1560.)

Les Français frètent des navires en Hollande. — Voyage du prince d'Orange pour recruter des hommes d'armes en Allemagne. On parle d'une tentative pour reconquérir Metz; mais il est plus probable que ces armements sont dirigés contre les Anglais.

The fyrst daye of maye 1560 in Ansterdame. Fyrst ther is hyred six playts of the borden of 50 and 60 ton the p. by sertayne Frenchemen, gentilmen lyke, wherof two of them are apointyd to lade vyrre or deel bordes, smal mast and great cables, of 17 ynches and 19 ynches about, and apoyntyd for Deepe.

The other four are apoyntyd to go emtty from hence to New-Castell for colles, and from thens to torne into Fraunce. This is the voyce that the sayd Frenchemen gyvethe out by ther broker in the hyring of the sayde shipes, besyde that the saydes master of the shipis most be sworne, that, yf in case any men of warre come aborde of them, to saye and to sware that they have no good aborde belongyng to Frenchemen, as I thinck they have not, but longyng to th'estate of this contrye.

And, apon the same having further inqueryd, I do fynde that all the sayde shipis, and I thinck more also, shal be laden with vyrre bords, smal masts, great cables, bacon

and gon powder and suche lyke, and shal be redy within 6 or 8 days and most departe hence out by the Tessell, which is the waye into the mayne see, and from thense to take what waye they will, I thynck for sertayne towards Skotlande, to Dombarre or ther abouts, or ells to vyttall some shipis, but more lyke for Skotlande. They saye that the cables and vyrre bords shall go towards Deepe.

More the Prynce of Orrenge departyd from Amsterdame, the 25 daye of Aprell a° 1560, to Utrycht being five duch mylles from thence, and synce that I ham informyd that he hathe byn secreatly in post at Bream with Monsr d'Arrenborche, and have had commonycation ther with capytayns for to take up men, and in Gelderlande and Cleavelande. They maye not serve any strange prynce. They say here that th'Emperour dothe this, or ells the Empyre, to recover Metts agayne of the French King; but, yf this be trew as it is verry like, it is K. P. that workethe this against us and non other.

And as I came towards Andwarpe this daye, I met by the way towards Ouldenbuss six waggens laden withe chests of mony, for ther was but two men in a waggen, and some of them ware apertayninge unto Lawzirus Swynsell, which is to be notyd.

(*Record office. Foreign papers. Queen Elizabeth, Calendar*, t. III, n° 15.)

DCXXIX.

La reine d'Angleterre à Thomas Gresham [1].

(3 MAI 1560.)

Le comte de Mansfeld a offert, au nom de certains princes allemands, un prêt dont l'intérêt, à divers titres, atteindrait 12 °/₀. Elle ne veut accorder que 10 °/₀. Vu le manque d'argent, il y a urgence de conclure un emprunt. Payements à faire. Les fonds pourraient être adressés à Anvers, à Emden ou à Hambourg.

(*Record office. Foreign papers. Queen Elizabeth, Calendar*, t. III, n° 20.)

[1] La reine d'Angleterre écrivait le 3 mai 1560 au comte de Mansfeld qu'elle avait chargé Gresham de s'entendre avec lui au sujet de l'emprunt à faire. La paix avec la France n'était point encore assurée, et elle espérait que, si cela lui était utile, le comte de Mansfeld lui procurerait l'appui des princes protestants d'Allemagne.

De son côté, le comte de Mansfeld mande le 5 juin 1560 à la reine d'Angleterre que les Français

DCXXX.

Gresham à Cecil.

(Anvers, 3 mai 1560.)

La duchesse de Parme est arrivée à Anvers avec Granvelle qui gouverne tout le Conseil. — Les marchands anglais n'ont aucun sujet de plainte. — Il a fait acheter toute la poudre disponible. — Levées faites par le prince d'Orange et le comte d'Aremberg. — Assemblée des princes protestants à Marpurg. Ils sont disposés à servir la reine, soit pour reconquérir Calais, soit ailleurs. — Efforts du marquis de Berghes pour retenir à Berg-op-Zoom les marchands anglais. — Armements du roi de France.

It maye licke yow to undyrstonde that bye my letter of the xxx^th^ of the last I advertisside yow of all soche occorrants as passide here at that pressent, sens the wyche tyme here ys aryvyde as the ij^d^ of this pressent at vij of the clocke at nyght the Regent wythe a great trayen of gentilman wythe the Bisshope of Arras, Conte of Egmownt, Monsr Barlemownt, wythe dyvers other Consellers. And the saye playenly here that the Dewches comyng ys for the provyssyone of monny and that she wolle remaynne here one mownthe at the least and so from hens to Gante.

The same daye at viij of the clocke at nyght I ressevid Your Honnors letter bye the order of Monsr Vallence the Bishope, singnyffying unto yow that as yet there haythe bynne no kinde of arest, no manner of waysse, as there in by this tyme my factor Richard Clowghe haythe fully advertissed yow. The marchaunts as theye went greadelye to worcke so the matter ys overblowen, and alle there bessenes seat in very good order to there great advauntage and speassiall to them that was indettyd in this conntrey, so that I have no matter to the Regent. Nevertheless I doo intend as to morrow to pressent my sellffe to kysse here handes and to byde Here Haultesse welcome to this towen, as lickewysse the Bisshope of Arras, whome governes the Regent and all the Conssell.

Allso here inclossyde I send yow sertteyne advertissements, wyche my servaunt Jhon

cherchent à lever des troupes en Allemagne; il a dissuadé toutefois beaucoup de protestants de combattre sous les ordres d'un prince qui les persécute. En même temps il a enrôlé au service de la reine d'Angleterre les meilleurs soldats professant le culte de l'Évangile; mais ils ne peuvent accepter les termes de payement qui leur ont été indiqués. Il est, du reste, disposé à prêter de l'argent à la reine d'Angleterre.

(*Record office. Foreign papers. Queen Elizabeth, Cal.*, t. III, n°s 19 et 33.)

Waddington had inteligens the fyrst of Maye at Hansterdame, apon the wyche intellegens I have sent a secreat man of this contrey to bye me upe all the powddyr that ys there to be gotten or can be maid betwext this and the last of June, onley to prevent them and the Courte here; for thes provissions and monnyssions cannot passe from thens with ought there lyssens and conssent, wyche caussythe me to mystrust there doinges theye more, what fre wordes so ever they doo geve yow at home the Ambassadors of K. P. The sendding awaye of the iiij^{m} iiij^{c} Spaynyardes will revell all, I will insewre yow. I doo nothinge licke the Prynsse of Orrenge being at Breame and in Frysslande wythe Monsr de Erringbergge, whome ys govenor undyr the Kinge of Frysseland, a nobell captayen and one of the order of the Toyssone, whome maye there pressently levye x^{m} horssemen and as manny fote men, as I am creadable infformyd, for a dyd fornyshe King P. wythe so manny this last wares, wyche be callid swarterotters, etc.

As this daye at xth of the clocke in the mornyng I ressevid a letter from Sr Fredericke Spedt, knyght, wythe one letter to the Quenes Majeste and another to yow to be sent wythe as moche spead and sewrte as I cold devysse, being matters of great importtans, wyche came from certtayne prynssis and duckes in Germanny, and the messenger shewed me be mowthe that they King of Denmarcke, the Duck of Saxone, the yonge Langrave, the Contey of Mansfyld with dyvers other great prynsses and that the Conte Pallentyne meates at Marpurg in Hesse apon Trinyte Sondaye and that his sowen shall marye the Langraves dawghttyr and that they second brother of the Ducke of Saxone, Ducke Hans William, shall marry the dawghtter of the Conte Pallentyne, at what wyche mariage there shalle meat above vj or vij^{m} horssemen, and that it ys agread that Kynge of Denmarcke and all thes nobell prynssis will come in proper perssone wythe all the powre the can macke, to serve the Quenes Ma^{te} to wynne Callis or anny other exployte Here Ma^{te} will have them to doo agaynst the Frenche Kinge. Thes wordes were spocken unto me by the messenger, wyche was no small comfforte unto me for to here, wyche I doo reffer to Your Honnors ferther consideracione, apon the wyche I dyspache the messenger bage agayen with answhere to Fredericke Spedt letter of the resset of the letters and gave hym x crowns in reward. And for that the matter ys of so great impportans, according to my most bondyd dewtye, I have sent yow the Quenes Ma^{te} letter and yours as allso myne that Fredericke Spedt sent me, bye one of mynne owen servaunts, whosse name ys Jaymes Brocketrope for the more speedd and sewrer conveans of them, wyche I praye God send yow in saffetye, etc.

Here inclossyd I send yow a letter of Rychard Paynes writtin in Zelland the fyrst of Maye, wherbye yow shall persseve how thinges passythe there. Lyckewysse there ys laddynne in iiij shipes, wyche departes from hens all as this daye, iv peasses of velvets of towe pilles and iv peces of velvets of pille and a halliffe, wyche ys excellent good as

ever yow dyd were. As the ijth op this instaunt the Debite and the Companny of marchaunts kept a courte at Barowghe, at wyche courte there came in the Marcquis of Barrowghe and requyryd to knowe of them what was the causse theye maid this sodayen dispache from his towen of Barrowghe, in allegyng manny matters that this towen had soche preveleges of the Prynce too deffend them and there goodes, and the conclewssione of his talke was no more but for the proffet of his towen to have the marchaunts remayen there still, and what answhere our marchaunts maid hym as it ys uneknowen unto me.

Licke wysse the matter was by the Debite movyd to the Companny for the present payment of the xxv$^{m\ li}$ sterling I wrote yow of in my last, wyche matter I am secreat advertisside that they will not procead here, but dothe reffer the matter to the ancients at London, so that I trust the Quenes Ma^{ter} and yow be thorowe wythe them ere this my letter come to your handes, wyche veryly, Mr Secreatorye, must neades at this tyme be accompplishide for the onely presserving of the Quenes Ma^{tes} creadit, wyche payment maid at this instaunt tyme will more redowen to the Q. Ma^{tes} honnor thorrow owght Cristendome then x tymes the said some ys worthe. And for my parte I doo not dowght now but in the paymente of the next marte to fornyshe Here Hightnes wythe as moche agayen, yff Her Ma^{te} haythe anny soche nead. And dowghtles, Mr Secreatorye, yf this byssenes dothe procead in Germanny (as it ys licke to doo), the Quenes Ma^{te} can lacke nother men, nor monny, to the wyche I doo reffer me. And this, wythe my most humble comendacions to Sr Thomas Parry, I comyt yow to God, whoe presserve yow wythe increas of honnor. From Andwerpe the iijth of Maye a° 1560 at xij of the clocke at nowen.

At the shutting of this my letter I ressevyd your letter of the xxxth of the last by Mr John Bryckendynes servaunt. The matter of Cleveland haythe bynne longe spocken of and the towen warnyd of the comyng of sarteynne nomber of soldyours, but of Maxemyllyane I doo here nothing, a cold not be at Holstrate, but I shulld have hadd some adverttissement being within xxth inglyshe mylles of this towen; for I will insewre yow, the Quenes Ma^{te} haythe here manny fryndes. Your letter fownde shall be sent with good *recado* to the partye yow have writtin me of, with as moche dilligens as I can devysse.

The saye here that they Frenche King mackythe as great a preparacionne to the seye as lyethe in his powre : some saye lx shipes of wares of great importtans and xx galles bysydes the vittallers, as I doo nott dowght yow are advertyssyd from Sr Nycholas Trockmorton by Franssis de Tomayo the Quenes post off all thinges at large, to whome I beseche yow to be good master unto hym for my sacke. And, S^{r}, I thancke yow for my servaunt Rychard Clowche, trusting that yow have dispached hym unto me ere this tyme.

(*Record office. Foreign papers. Queen Elizabeth, Cal.*, t. III, n° 21.)

DCXXXI.

Richard Payne à Gresham.

(Middelbourg, 3 mai 1560.)

Les navires au sujet desquels il a écrit ne sont pas encore prêts. L'amiral se trouve aux bouches de l'Escaut; il attend les Espagnols. — On dit que le roi a reçu de fortes quantités d'or envoyées des Indes, et qu'au lieu de les garder entre ses mains, selon son usage, il les a remises à des marchands. — On attend en Zélande des navires écossais.

(*Record office. Foreign papers. Queen Elizabeth, Cal.*, t. III, n° 22.)

DCXXXII.

L'évêque d'Aquila et le seigneur de Glajon à la duchesse de Parme.

(Londres, 6 mai 1560.)

Nouvelle démarche infructueuse près de la reine. — Nouvelles d'Écosse.

Madame, Nous avons la sepmaine passée, par certain gentilhomme anglois, envoyé d'Espaigne par les ambassadeurs de la royne d'Angleterre, receu lettres de Sa Majesté du x° du mois passé, avec lettres de crédence sur nous à ladicte Royne, contenans en effect le discours du besoingné desdicts ambassadeurs avec Sadicte Majesté, comme Vostre Altèze verra plus à plain par le translat d'icelles que luy envoyons avec cestes, en conformité desquelles, oires que par nos précédentes communications avions le mesme en substance desjà plusieurs fois remonstré tant à ladicte Royne qu'à ceulx de son Conseil, toutesfois après avoir en brief répété à icelle Royne le contenu en icelles et luy donné à cognoistre l'envoy vers France du Sr Garcia Lasso de la Vega au mesme effect que je de Glajon estoye icy envoyé, nous nous sommes derechief esforchés pour persuader à ladicte Royne à vouloir faire retirer d'Escosse ses gens et se tenir en termes de deffence tant seulement, afin que Sa Majesté (en suyvant les traictés) la peult à juste occasion ayder contre les Franchois, en cas qu'ils la vouldroient invahir, comme elle estoit bien délibérée de faire, oires qu'il n'y eust aulcuns traictés entre eulx et que

toutesfois elle se voulsist armer et faire fort par mer, et de tant plus qu'entendions que lesdicts Franchois faisoient grandes apprestes de navires et appareil de guerre; du moings, si à ce elle ne vouloit consentir, de condescendre à quelques honnestes conditions d'accord, en traictant avec iceulx Franchois, cependant (que luy sembloit) qu'elle estoit la plus forte, de peur que cy-après eulx estans renforchés de gens et devenus les supérieurs, ils ne voulsissent entendre à nul appoinctement, mais (après le chastoy des rebelles) la envahir pour occuper son royaulme.

A quoy, après plusieurs raisons par ladicte Royne alléguées pour démonstrer qu'elle n'avoit esté la invaheresse (comme sembloit le duc d'Alva en la communication tenue avec sesdicts ambassadeurs la avoit assez couvertement voulu charger), mais que au contraire tels estoient à réputer lesdicts Franchois, dont elle ne refusoit faire juge Sa Majesté, estant de ce bien informée, nous a assez donné à entendre qu'elle ne povoit, ny debvoit changer son opinion quant à faire retirer ses forches dudict Escoisse, aussy qu'elle ne désiroit guaires nostre intervention pour s'accorder avec lesdicts Franchois, nonobstant qu'elle ne refusast d'entendre à quelque communication d'accord, nous demandant en soubsriant si en vouldrions estre les arbitres pour débatre pardevant nous ses griefs et doléances contre lesdicts Franchois. A quoy luy avons dist que non, mais de tant que Sa Majesté désiroit fort qu'elle se accordast avec le roy de France, si luy plaisoit nous faire communicquer sesdicts griefs et prétentions, en advertirions voluntiers ledict Garcia Lasso pour les remonstrer et faire entendre audict roy, pour regarder de les moyenner, si possible fût. Finablement dist que de piècha les Franchois avoient faict semblant de vouloir traicter avec elle, mesmes que l'évesque de Valence, passé deux mois à son arrivée vers elle, luy en avait donné grand espoir et faict entendre qu'il avoit plaine commission pour vuyder les différens avec elle, dont son ambassadeur Fragmarton s'estoit plainct de sa part audict S^r roy et ceulx de son Conseil, mais que oultre les parolles riens en estoit suyvy, dont elle présumoit bien que encoires riens s'en feroit. Toutesfois nous dist qu'elle actendoit de jour à aultre nouvelles dudict Escoisse sur certaine communication que la royne douaigière d'Escosse et ledict évesque de Valence avoient désiré avoir avec ses ministres pour parvenir à quelque accord, si faire se pouroit, dont ayant eu quelque advertissement, elle le nous feroit entendre, et mesme nous communicqueroit sesdicts griefs reprins en certaine response qu'elle avoit faict présenter par escript à l'ambassadeur Seure sur le protest qu'il lui avoit puys naguaires faict de par son maistre (dont avons adverty Vostre Altèze), pour l'envoyer à sondict maistre, lequel il n'avoit voulu accepter, ny moings en avoir lecture, pour par nous en user comme bon nous sembleroit, persistant tousjours en ce qu'elle n'avoit en ce monde plus chier que la paix.

De laquelle communication avons assez amplement adverty ledict de Seure pour luy démonstrer le continuel office que faisions, affin que l'intention de Sa Majesté qu'est que la guerre n'aille plus avant, peusist sortir son plain et entier effect.

Nous nous sommes abstenus cincq ou six jours d'escripre à Vostre Altèze, soubs espoir que ladicte Royne nous envoyeroit communicquer son escript responsif au susdict protest; mais, voyant qu'elle tardoit trop à le nous faire délivrer, n'avons plus longuement voulu différer luy faire entendre ceste nostre susdicte communication et la supplier en faire advertir ledict Garcia Lasso, si bon luy semble, auquel, quant se présentera chose d'importance concernant nostre négociation, ne fauldrons advertir, pour tenir ensemble mutuelle intelligence.

Nous entendons que l'on arme icy de nouveau en diligence plusieurs navires, mesmes que l'on faict lever aultres v^m piétons pour envoyer en Escosse.

De Londres, le 6e de may 1560.

Post-date. Madame, En escripvant cestes, avons esté advertis de l'arrivée de certain courrier venant d'Escoisse, par lequel l'on entend que le susdict évesque de Valence avoit eu communication avec les Escossois, et que, après leur avoir remonstré leur grand tort pour eulx avoir retiré de l'obéyssance et dévotion de leur royne, ils luy auroient respondu qu'ils s'estoient mis en armes pour deffendre et asseurer le royaulme à ladicte royne, leur maistresse, et mesmes affin de conserver leurs libertés et préviléges, et qu'ils luy avoient demandé certains articles pour parvenir à quelque accord, et qu'il leur auroit respondu qu'il n'avoit commission de leur accorder iceulx, mais que volentiers il en feroit rapport au roy son maistre, et qu'il estoit ainsy party d'eulx et se mis en chemin vers icy, et estoit trois ou quatre journées d'icy; que après ladicte communication le camp estoit approché plus près de la ville de Lyt et que les tranchées estoient à ung traict de harquebouze près des murailles et qu'ils les battoient fort, tellement qu'ils espéroient povoir donner quelque assault en dedans trois ou quatre jours; que les Anglois avoient faict du cousté de la mer ung chevalier pour tirer dedens la ville, par lequel ils nuysoient fort les assiégés; que le dernier d'avril bonne partye de la ville par feu de meschief avoit esté bruslée avec grand dommaige des Franchois; aussy que en la sallye que, lesdits Franchois feirent sur les ennemys durant ledict feu, ils avoient esté repoussés et en receu grande perte [1].

(*Archives du Royaume à Bruxelles, Négociations avec l'Angleterre,* t. III; *Archives du Ministère des Affaires Étrangères, à Paris,* vol. Angleterre, p. 85 r°.)

[1] La duchesse de Parme transmettait le 12 mai à Philippe II les lettres qu'elle venait de recevoir de Londres, et ajoutait que bien que l'on assurât qu'Élisabeth voulait traiter avec les Français sans l'intervention de Philippe II, elle ne pouvait se la représenter assez aveugle pour se passer de son appui. (Gachard, *Correspondance de Marguerite de Parme*, t. I, p. 191.)

DCXXXIII.

Gresham à Cecil.

(Anvers, 7 mai 1560.)

Si les Espagnols ne s'embarquent pas, c'est que l'argent manque pour payer leur solde. On dit que la duchesse de Parme assemblera les États à Anvers pour leur en demander. — Bien que l'Empereur ait écrit une lettre rassurante, on est fort inquiété par la réunion des princes allemands à Marpurg. — Entrevue du comte d'Aremberg avec deux colonels allemands. — Secret à garder. — L'évêque d'Aquila a des espions, même à la Tour.

Right honnorable S^r^. Aftyr most humble commendations, It maye licke yow to unedyrstonde that, as the iij^th^ of this pressent at xij of the clocke at nowen, I sent yow in post from hens my servaunt Jaymes Brocketrope wythe a packet of letters, where in was one to the Quenes Ma^te^ and another to yow, wyche come from sertteyne prinssis and dewckes owght of Germanny, as allso another writtyne to me from Fredericke Spedt, knyght. And, for that they were of great importtans, I have thowght good to macke rellassione of them in this my letter. Licke wysse, I sent yow advertyssements from my servaunt owght of Hollonde of all thinges there worthey of writting, and that I hade geven order to bye uppe all the velvette of towe pilles and pille and a hallfe, allthowght the shullde lye there for a sertteyne tyme, nevertheles there shall be dowen what waye for the transportacione of them into Inglonde. Allso I sent yow a letter from Payne of Myddylborrow owght of Zellande, wherby yow maye persseve how thinges passythe, so that as yet they iiij m^l^ iiij^c^ Spannyshe solldyours be not yet departtid, nor no parte of them aryvyd in Zelland the iij^th^ of this, as bye another letter of Payne yow maye persseve. The sayde sowlddyours tarrithe for the payment of there waggis. The saye here that they Regent ys come hether for the dyspache of them and for monny matters, as allso to macke new governors of this towen. The tyme shall lerin me forddyr, and so shall I advertisse. I have not bynne wythe the Regent, nor now will not till that I have some occasione of acces, nor lickewysse to the Bisshope of Arras. As the vth, I sent your letter to Sr Nychollas Phrokemortton by the order of Gilles Howffeman, wyche I trust shall saffelye come to hys handes, whome must sende a messenger expreasse from Parris to the Courte. Here ys some saye now that K. P. will not suffer the Spanyardes sowldyours to serve the Frenche Kinge and that they shall now remayne here. I tacke it to be for lacke of none payment of there waggis, or ells they mystrust the great assemble of the nobell men in Germanny at the mariage I wrote yow of, wyche ys now moche spocken of here and moche ferryde by the nobell men of this

countrey, albe yt I undyrstonde that the Emperor haythe wryttyne to the Regent she neades no to dowght them for anny hurte the will doo to K. P. domynnyones in thes parttes. Here ys dyvers of our nacione haythe letters of the xxxth from London that the Quenes armye at Liegth haythe geven a great ovyrthrowe to the Frenche men to the nomber of ii m^{l} perssones, and for that I hadde letters from yow of the 30 and hade no advertissement, caussythe me to geve the leasse creadit unto the other, whyche newes ys here moche rejosside at of all nacions, for that yt ys thowght that Lieght shall not be abell to holde owght anny longe tyme. Other I have not to molest yow wythe all, but that it maye pleasse yow to have the Q. Ma^{te} creditors in remembrans wythe some porcione of payment for the presserving of Here Hightnes creadit, wyche will hightlye redowen to Here Ma^{te} great honnor thorrow owght all Crystendome.

From Andwerpe, the vijth of maye a^{o} 1560.

I have sent yow herewythe towe payre of blacke silken howssen and . . . . payre for my Lady your wyffe to whome I praye yow I maye be recomendyd.

Allso I have secreat intelligens by my frindes that Monss^{r} de Erringborcke, governor of Fryssland, dothe interteynne dyvers coronells and worthey cappitaynes, and spessiall towe coronells of great renome haythe of late bynne sen with hym, whosse names be Gorge van Holl, corronell, and Helmar Monnychewssone, cornell, wyche towe corronells be men of great powre and abell to bring to the fellde of there one charge v mth fote men and one thowssonde horsse men the peace of them and the harddyst and valliauntes genttilmen that be in all that conttrey. The said towe coronells, as I am informyd, the Ducke of Holste haythe interteynyd fyrst. Wyche matter ys moche dowghttid here, and moche inquyrryd maide of his being in Inglonde and of his procidinges there, for that a ys cownttyd to be a vailliaunt prince and expert in the wares. It ys to be lernyd of hym whether he be sewre of thes towe coronells or not, for this matter was utteryd unto me by towe grave and wysse men. Lickewysse I am creadable informyd that the States of all the lande be commandyd to apper in this towen afore the Regent, wyche dowghtles ys to come bye some great masse of monny, as allso it ys geven me to undyrstonde that she wolle not departe from this towen, nor the Consell, till the Kinge Phillipes ressollute answhere be knowen how a will procead agaynst the Quenes Ma^{te} and the realme. Fynnallye, S^{r}, it ys most convenyent for the Quenes Ma^{te} to macke all here shipes in a redines with in the realme and to soffer no marynors to goo owght no kynde a jornye owght of the realme, and, accordinge as I have writtyn yow, I cannot see wyche waye K. P. can anoye Here Hightnes this yere, conssedering a haythe neyther monny, shipes, nor men, nor monnyssione, nor armewr. Nevertheleas it ys good to dowght the worst (and to trust to no wordes), and for my parte I have geven abrode that they Quenes Ma^{te} haythe towe hundreathe shipes in a redynes well armyd. Here ys no nother comonycaciones but of Inglond and Schoteland, and all men

wysshytthe Lithe to be tacken and the Frenchemen to be put owght of Schoteland, and the doo moche lament that she dyd soffer this matter so longe. Thereffor, Sr, I most humble beseche, as yow have anny good newes worthey of writting, that it maye pleasse yow I maye have them wythe the fyrst. All thinges here passythe wythe our nacione very quyett and fayre wordes owteward from the hyest to the loest. I trust bye this tyme yow have dispachid my factor Richard Clowghe wythe the Quenes Mtes full ressolleucione for the sendding awaye of Here Hightnes armewr and monnysione from Handborrow, wyche dowghtles here writtin to yow I shall not be quyett till it be dispachid from thens and aryvyd in Inglonde in saffeftie.

The x peasse of velvets were shippid in iiij shipes of this towen viz. in Cornellis Gorge, Cornellis Inglishe and Andries Ariannsson, wyche be all deppartid, trusting the be all aryvyd affore this my letter comme to your handes: most humblye beseching yow to move Mr Blomeffylde that the maye be tackynne upe with as moche secreassey as well for the enterans in the custome-housse as other wisse, for that it dowthe moche importe, for there ys nothing dowen in the Tower, nor other wisse, but the Bisshope af Ackewlar the Ambassidor haythe good advyze thereof.

(*Record office. Foreign papers. Queen Elizabeth, Calendar*, t. III, n° 26.)

DCXXXIV.

L'évêque d'Aquila et le seigneur de Glajon à la duchesse de Parme.

(8 MAI 1560.)

Intervention du roi dans les affaires d'Écosse. — Négociations d'Élisabeth avec la France.

Madame, depuis nos dernières du vie de ce moys avons hier receu celles de Vostre Altèze du premier du mesme en response des nostres des xxiiie, xxiiie et xxvie du mois passé, avec le duplicat de certaines lettres de Sa Majesté, du xe d'apvril dernier; et, pour ce que par nos dictes dernières Vostre Altèze aura entendu nostre besoigné avecq la Royne conformément aux dictes lettres du xe, ne dirons icy aultre chose fors que ès communications et aultres devises particulières que s'offriront avecq ladicte dame Royne et ceulx de son Conseil ne délaisserons d'encheminer ce qu'avons desjà par plusieurs fois fait, conformément à l'intention de Sa Majesté et à la vostre, oires qu'il a semblé à

l'ambassadeur de Seure et au conte de Roussy (l'ung des hostagiers) que nous devons contenter de l'office et bon debvoir jusques à oires en ce par nous faict, sans plus la importuner, ny les siens, de peur de la rendre plus dure et obstinée en son propos, et attendre si d'aventure d'elle-mesmes elle vint à recognoistre sa faulte et requérir nostre ayde et assistence pour la redresser. Ce que doubtons bien elle ne fera jamais, n'est qu'elle soit à ce pressée et nécessitée; car nous semble (si comme desjà assez de fois avons escript à Vostre dicte Altèze) qu'elle ne désire en ce nostre intervention, comme aussi ne font les Franchois par leur propos susdict, pour non attribuer cest honneur à Sa Majesté. Ce que hier nous sommes plus évidamment appercheus en la communication qu'avons eu avecq l'admiral Clinton, le docteur Wotton et le Secrétaire Sicel, lesquels, soubs ombre de besoigner avec nous sur les doléances des subjets de Sa Majesté, se sont trouvés vers nous, et, après longue communication sur ce, avant partir nous ont volu faire lecture de la responce que ladicte dame Royne avoit fait dresser sur la protestation dudict de Seure, à quoy, à nostre advis, tendoit plus leur dicte venue que pour l'envye qu'ils eussent de besoigner aultre chose avec nous. Et, pour ce que icelle estoit assez prolixe, pour non nous attédier par sa longue lecture (si comme ledict Sicel nous dit), il nous voloït lire seullement la conclusion d'icelle. Sur quoy luy avons demandé à quelle fin et intention il nous entendoit faire ladicte lecture, assavoir si par forme de tesmoings et pour nous rendre compte du besoigné de ladicte Royne avec icelluy de Seure, ou pour le désir qu'elle avoit de nostre intervention, pour en advertir le sieur Garcialasso de la Vega, et pour par luy faire entendre au Roy Très-Chrestien ses excuses et doléances pour regarder de moyenner les différens d'entre icelle Dame et ledict seigneur Roi, comme, par nostre dernier excès, luy avions à ce offert nostre office, et ladicte Royne sur ce nous avoit dit que, aïant eu nouvelles d'Escosse (lesquelles elle nous feroit sçavoir), elle nous feroit sur ce entendre aussi son intention. A quoy icelluy Sicel, faisant l'esbahy, nous dit que de ce il n'avoit riens entendu de ladicte Royne et qu'il avoit eu seullement charge de nous faire ladicte lecture, veu que par ladicte responce icelle Royne en fairoit juge Sa Majesté, et que d'aultre intention de ladicte Dame il ne sçavoit à parler, mais que volentiers luy en parleroit, nous donnant aussi entendre que, à l'instant de sa venue vers nous, ledict de Seure avoit esté vers ladicte Royne et l'adverty de la venue vers elle du frère de Monsieur de la Rochefoucault avec plaine commission d'accorder avec elle, et que, à ceste fin, il estoit arrivé à Bouloigne, et que pour sa seureté il avoit requis lettres de sauf-conduict, lesquelles ladicte Royne luy avoit incontinent (toute joyeuse) fait dépescher et mesmes aucuns de ses navires pour plus asseurer sa personne. De sorte que nous présumons que, devant la venue du personnaige susdict, elle temporisera avec nous si d'aventure ils se pourroient accorder par ensamble sans aultre ayde: que Dieu vueille! Et si nous a dit aussi ledit Sicel que desjà ils fussent esté tout d'accord si l'évesque de Valence en eust eu

plaine commission, dont avons bien volu advertir Vostre Altèze par cestes, affin de luy donner continuellement advertence de ce que se passe icy.

De Londres, le viij^e jour de mai 1560.

(*Archives du Royaume à Bruxelles; Archives du Ministère des Affaires Étrangères à Paris.* — Publié par M. Teulet, *Relations de la France et de l'Écosse*, t. II, p. 123.)

DCXXXV.

L'évêque d'Aquila à l'évêque d'Arras.

(Londres, 8 mai 1560.)

L'ambassadeur de France l'a entretenu des dispositions pacifiques de son maître. — Remerciments au sujet de ce que Granvelle lui a écrit.

Despues de escrita a Madama la que va con esta, ha venido el Embaxador de Francia a hablarnos, y nos ha mostrado una carta de su amo de dos del presente, en la qual le escrive como haviendo entendido que despues de leydo a la Reyna el protesto que de su parte se le havia hecho, ella se contentava de que se deputassen personas para concertar estas diferencias en Escocia, mandava venir a ello a un hermano de Mons^er de la Rochefocau, al qual juntamente con la Reyna Regenta y con el obispo de Valencia daba comision de tratar y concertar todas estas differencias tanto las de la Reyna como las de los Escoceses, con que durante este tratado retirasse su empresa sin declarar si esto ha de ser suspendiendo las armas ó levantando el cerco. El Embaxador dize que se entiende de suspender solamente las armas. Hamos le respondido, Mons^er de Glajon y yo, que, como quiera que se pacifiquen, holgara Su Mag^d dello. De Garsilasso dize que no tenian aun nueva en Francia, y finalmente hemos entendido que ellos quisieran que Mons^er de Glajon hiziera aqui cosa que se pudiera interpretar ..... ciacion de guerra para mejorar sus partidos y que nunca han pensado en concertarse por medio del Rey, nuestro señor, ni servirse de su offerta sino para espantar. Yo he preguntado al Embaxador si sabe lo que se podra hazer en el articulo de la fuerças a Escocia, en cuyo poder han de quedar y conque guarniciones. Dize que en esto no sabe lo que se podra hazer, mas de que tiene por cierto que el Rey su señor siempre querra tenerlas en su poder, aunque sea con poco numero de gente. Yo tengo todavia temor de que ni

los unos ni los otros no andan sinceros y que Yngleses piensan de tomar a Lith en este medio y Franceses de socorrerle o divertir las fuerças de Yngleses por alguna otra via : plegue a Dios que se concierten y que nos quiten de ruidos a nosotros.

No se ha podido usar de la limitacion que Madama nos escrivia a la carta de Su Mag^d en el punto de si havia de asistirle o no, caso que fuesse ella la que invadiesse, por haver ya hablado à la Reyna quando recibimos la carta de Su Alteza; pero, haviendose declarado yo la voluntad de Su Mag^d en esto por el Duque de Alva a los Embaxadores de Yngalaterra, parece que aca no se ha dicho cosa nueva, y tampoco se ha hablado en ella tanto, ni tan claro que puede seguirse dello inconveniente ninguno de los inconvenientes que en la carta de Su Alteza se dizen.

La opinion que V. S. tiene de mi en el negocio que escrive Gonçalo Perez, es mas de lo que el estado presente de mis negocios me haze dessear, ni pensar, por parecerme cosa desproporcionada a mis fuerças; pero, pues esto lo puede remediar Su Mag^d y V. S. hazer mayores milagros, no quiero dexar de besarle las manos por ello y certificarle que lo que Su Mag^d en mi pusiere sera deposito tan cierto que siempre que quisiere servirse dello lo tendra a la mano. De una manera o de otra, desseo que V. S. tenga siempre de mi el quidado y memoria que tiene, que es lo que yo estimo mucho y en la que confio. Nuestro-Señor, etc.

De Londres, a 8 de Mayo 1560.

Entiendo que la Reyna ha embiado al Rey, nuestro señor, copia de la respuesta que ella ha hecho a la protestacion que le hizo el Embaxador de Francia sin decirnos nada; pienso que quiere cumplir ella con esto y hazer aca entretanto lo que ha començado a solas, sin dezir nada a Monsr de Glajon, antes usando con el de los modos que usa.

(*Archives de Simancas, Secret. de Estado,* Leg. 814.)

DCXXXVI.

La reine d'Angleterre à Gresham.

(9 MAI 1560.)

Comme Hans Keck paraît disposé à prêter au taux de 10 °/₀, il faut conclure de suite et emprunter le plus possible.

(*Record office. Foreign papers. Queen Elizabeth, Calendar,* t. III, n° 60.)

DCXXXVII.

Gresham à Cecil.

(ANVERS, 12 MAI 1560.)

Services rendus par le personnage à qui la reine a envoyé une chaîne de cinq cents couronnes (Gaspard Schetz). Elle devrait le remercier et lui faire un nouveau don de cinq cents couronnes. — On surveille les navires où l'on croit qu'il cache ses munitions de guerre; mais la reine n'a rien à craindre. — Questions relatives au change. Plaintes contre les marchands. — La duchesse de Parme se promène en coche à Anvers. — Dons à faire à Dunkerque et à Middelbourg. — Armée réunie en Gueldre.

Right honnorable S^r^. It maye maye licke yow to undyrstonde that as the vij^th^ of this pressent I syngnyfyed unto yow of all thinges worthey of writting. Sens the wyche tyme I have ressevid the Quenes Ma^tes^ letter of the ij^d^ and yours of the iij^th^, as the ix^th^ bye my factor Rychard Clowghe, rendering unto yow my most humble thanckes for the creadit yow gave unto hym one my behallfe and that thinges haythe tackynne so good succcas for the xxv m^th li^ that Here Hightnes wolle pressentlye paye to here credittors, wyche haythe not a littill quyettid there myndes and no leasse advaunssid Here Ma^te^ creadit, trusting now to geve soche a contentacione to them all as Here Hightnes can dessire, and the rather for that my frinde, that theye Q. Ma^te^ gave the chayen of golde unto of v^c^ crowens, haythe perfformyde his promes with me, for that as the xth of this instannt the payments of the marte was prolonggyde till August next wythe the interest of l. s. apon the hundred, wyche ys but x p. cento for the yere, where wythe no man can saye agaynst (wyche here writtyne), ys a worthey price of servyze dowen to the Q. Ma^te^; for wythe this practisse I shall not onelye bringe dowen the interest at x p. cento, but allso the Quenes Ma^tes^ creadit shall be holly presservid in the spyte of all them that seekes to the contrarye. Therfore, good S^r^, in respect of this wourthey servyze the Quenes Ma^te^ can no leas but to write hym a letter of thanckes wythe the reward at the least of v^c^ crowens more, wyche I crave at Her Hightnes handes maye be accomplisshid for the better serving of Her Ma^te^ torne, whome licke wysse haythe geven me yest ones to undyrstonde that the assembley of the States of this lande ys onely to come bye monny pressently for the dispache of the iiij m^l^ iiij^c^ Spannyard for Spayne and for the payement of Lazzerus van Swendens bande and other soldyours so that it ys to be consideryd that this monny that the Regent dowthe now gather ys spent all reddy, for the wyche the conte de Agmownnt ys departtid from hens into Flandyres and the Prince of Orrenge remaynes in Hollande, as my

afforsaid frinde dothe advertisse me. Licke wysse I have advertissements from my servaunt John Waddingtone of the vijth of this pressent owght of Hollonde, wherbye yow shall perseve how thinges ther passythe and that there was not (nor ys not) to be bowght j mth waight of sallte petter, nor powddyr in all thosse quartters. Allso I have sent yow iij letters of Payne of the vj and xth and xjth writtyne in Zelland, wherbye yow shall perseve how thinges there passythe. Licke wysse, apon advertissements from Monss^{r} Agewlar and Glaysson of the aryvall of the last iij^{o} corsseletts, I sent home last, I have secreat advertissements bye one of the serchers how the Courte here haythe geven order to the costemers that all soche shipes as lades for Inglond shulld be searchid, wyche ys onelye to take me in a tripe, as I am creadable informyd. I can no more wryte yow in this matter, but well fayres that penny geven that saves one hundread. I had thowght to have shippid in theis flothe of shipes, wyche be to the nomber of x or xij shipes, all the Quenes Ma^{tes} corsselets, morriones and corries that be remaynyng in this towen; but now I will steye till this brownte be past. In the last shipes that went from hens I sent yow x peaces of velvets, viz. v peaces of dobbill and v peaces of pill and halfe, and for that yow write me yow undyrstond not what velvets shulld be and hopping that Candiller cold informe yow thereof, wherein I stonde in dowght, yow shall undyrstond that every peace of doble Geyne velvet ys one thowssonde waight of corrin powddyr and one peace of velvet of pill and a halfe ys j m^{l} waight of serpentynne powddyr. Lycke wysse I have morre reddy maid x peces a peace of velvets of pill and a halfe, whereof there ys shippid iiij peces and having this intellegens of this secreat serche that shall be maide I have steyd the parttye for shipping of anny more, as allso I am practissing how to get owght the other iiij peaces that be shippid yf it be possibell. Nevertheleasse, what so ever domage shulld come thereof, I am clean voyde of all suspeccione, and the Quenes Ma^{te} clere owght of the danger of the losse that so shall be fonde and forfettid bye the Prince and stondes to no nother adventer but onely the venter of drounyng and tacking bye the sayes for the wyche there ys geven vj s. viij d. Flemyshe apon every hundread waight. S^{r}, yow must neades devysse some wayes wherby the thinges that be sent from hens maye be secreatlye conveyd into the Tower or elles. In soche matters I shall not be able to stonde Here Hightnes in small stead from hens. I have hard reporttid that there ys a parrishe churche in the Tower, where unto dothe ressorte all the Dowche men of Sainct-Katterynes, and in my powre oppynyone where soche a nomber of stranggers dothe ressorte, yt cannot be chossen there be some falsshe brethern amonges them. Therfore, S^{r}, yff itt stonde with the Quenes Ma^{tes} pleasseur to remove thàt acces from thens to some other churche in Saynete-Katerynes, I beleve thinges wold be more secreatlye ussyd, wyche in very dead cannot be to secreatly kept and bestowyd, etc. As towching Hans Kecke, he dothe yet remaynne behynde in Inglond, for what powrpos my servaunt cannot informe me. It were good yow dispa-

chid hym from thens for the monny matter, yf ytt do tacke playsse, whome I shall handell well anoffe, most humble thancking yow that it haythe pleassid the Quenes Ma^te^ to reffer hym to me; for in very dead his price was to me but v li. apon the hundread for the intrest and v li. for the obligacione of servyce, wyche bargaeyn, yff it doo tacke playsse, it wolle come the Quenes Ma^te^ to good pourpos for to satisfye Here Hightnes credittors dew in June, July and August or now, yff anny parte thereof myght be recoveryd in dew tyme.

Mr Secreattorye, yow shall doo well to persswade with the Q. Ma^te^ to sett here lawes at liberttie that all here subjects and all other naciones myght lett there monny owght apon interest not exceding x li. apon the hundread as it was in King Harry tymes, wythe a strayte pennallte that no man usse no nother manner of chevans wythe wares or other wysse. And this doing I do not dowght but that Here Hightnes shall fynde store of monny apon interest wythe in here owen domynyons for too serve Here Ma^te^ torne, and so to inryche here owen subjects and nowen other; for dowghteles, S^r^, there ys more monny and fyne golde and sylver within the reamle then yow are ware of, for sens the exchange haythe bynne ryssen, wyche was browght to passe, as yow doo right well knowe in Kinge Edwardes tyme then yow being His M^te^ Secreatorye, there haythe bynne browght in ever sens all the fynne golde and silver that was to be gotten from hens and all other playsses, wyche I will insewre yow dothe still contynew as longe as the exchange dothe kepe at xxiij s. from London and xxij s. vj d. from hens, wyche ys another manner of benneffet to the Quenes Ma^te^ and the realme, then this pen will molest yow with all at his pressent, for that here to for I have bothe wryttyn and discorssyd therein with yow at large, and lickewysse where as it pleassid yow at my last being in Inglonde to breacke wythe me for the bannysshing of the exchange. Good S^r^, yf eyther my writting or other wysse maye be creadittid wythe yow, I wold wyshe yow never to conssent to the same, for that I am right assewrid it will bringe dowen the exchange and bye the onelye meayne that wythe in the spasse of towe yeres all our fynne golde and fynne silver will be transporttyd and conveyd owght of our realme agayen, and now seing most evident afore your eyes that the thinge ys well and in soche sorte wythe they rayssing of the exchange, we doo withowght dowght robe all Cristendome of there fynne golde and fynne silver, and aftyr ones browght into the realme, there it dowthe remayen, and that there bye all forrayen commodites and weres wythe all manner or kynde of vittalles dothe fall to a ressonable prices and daylly licke to be better cheape, yff the exchange doo rysse hyer (as it ys licke to doo), yf it be well forsen in tyme and our monny marchaunts some tyme to be bridelyd and ussyd some tyme for the servyze of the prynce, wherebye to kepe them in order that they for there owen greddye lewear and gayen bringe not dowen the exchange, of the wyche in Kinge Edwardes and sens in Quenes Maryes tymes and now in this Quenes tyme yow

have had suffycyent proves in that behallfe. Now, S^r^, for the onely obedyans and good will I doo owe unto yow and for the welthe of the Quenes Ma^te^ and the realme, I tacke yt to be my dewtye to putt yow in remembrans yest ones of the matter and to geve yow to undyrstond that the begynner of this matter Mr Hussey the Syvilliane haythe no more undyrstondyng of these matters then he that was never browght upe in it. And lickewysse, what so ever yow have consevid that in bannysshing the exchange it shulld be the onely meayne to augment the Quenes Ma^te^ costomes, I will insewre yow, Mr Secreatorye, it wolle prove clean contrary. As for exsampell, when doo fynde more proffyte in carringe home of golde then to deliver by exchange, the doo not bringe whome the golde to delyver backe agayen by exchange, but onely to remayen there to be imployed in our commodites, for that dowghtles the doo fynde more proffyt in the bestoing apon our commodites then to delyver backe agayen bye exchange, so that consequently the exchange, being at this rate as it goythe now, cannot mynnyshe the Quenes costome, but holly augment the same to the great estimacione of all our comodites within our realme, to the great hyndrans and steye of all foraine comodites good chepe, as licke wysse to the great inryching of the realme with fynne gold and fynne silver for ever. I cold macke a more longger and tedius matter unto yow, but, for as moche as I doo right well knowe, yow are now a doctor and well exsperementtid in this byssones, yow will be this exsampell conssider all the rest that there unto apparteynythe, to the wyche I doo reffer me.

As I wryte yow in my laste that the occorraunts was here that the prynssis of Germanny was departtid from there Conssell and assemble and every man to be in a redynes with all there armewr and all there powre the cold macke be asserteyene daye, so as this daye here ys perffet newes come that there ys uppe in Gelderland to the nomber af xx m. fottemen and v m^th^ horsse men, whome haythe maid request to the Courte to passe thorrow this countrey of Brabaunt into Flandyrs, where apon the Admerall was sent thether to see the state of this byssones, whosse name ys Monss^r^ de Capall, vyze-admerall, otherwysse callid Monss^r^ Wacken, for to se the powre and whome was there generall and to what pourpos the dyd macke this great armye. There aunswhere was he hadd nothinge to doo with there generall, nor army, and yff the wold not let them passe by fere meynes thorow Brabaunt paying for all the thinges the dyd tacke, the wold passe by force into Flaundyrs, wyche newes haythe astonnyd all this towen. Trusting by my letters sent by my servannt James Brocktrope yow are fully advertissyd from the nobel prynssis what there meynyng ys in this matter, yf it be for the servyze of the Q. Ma^te^, to the wyche I doo reffere me, and, as I shall undyrstonde furdyr otherwysse, I shall most dilligentlye advertisse yow, etc.

The Regent ys here still and every other daye she rydes abowght this towen in here cowche *brave come le sol*, trymyd aftyr the Italliane fasshone. I persseve by my

factor Clowghe that the Quenes Ma^te^ haythe inlargyd my shipping at Handborowg, wyche warraunt ys not as yet come to my handes. I shall, yff I can, mynnyshe the proportyone of corries, handgones and pistolates, according to your last letter, praying yow to remember the macking of the powddyr-mylles, trusting to send yow skyllfull men, assewring, Mr Secreattorye, the Quenes Ma^te^ haythe the worthest provyssyone of salte petter and sullpher that theye licke ys not to be gotten together for no treasser, wyche I praye God send yow in saffetye, wyche ys well knowen here and thorroweowght all Cristendome, and I am most creadable advertissyd that there ys great waight laid for itt, yff anny of it dothe come in Kinges Phillipe territorys, which I trust shall be well anowffe presservyd from hym, etc.

S^r^, iff yow have not remembryd my frynde Gerbrand, of Donckercke, wythe a greatter reward, I praye yow to let it be dowen owght of hand, for a ys the man that can doo good servyze, as the tyme dothe now requyre. I praye yow licke wysse to remember Payen of Myddylborrow with a pressent of xx or xxx crowens; wyche sewrly ys better geven then kepe as the worlde now goythe. Other I have not to molest yow wythe all, but I most humble thancke yow for your newes owght Scoteland, trusting bye this tyme that Leight ys renderid or tacken, wyche ys here longe lockyd for of all nacyones, whome let not to saye, yff that were dowen and the Frenche men dispachid, the Frenche king and K. P. wold be owght of hope, and therbye the Quenes Ma^te^ shulld be souner and sewrer of thes towe prynssys favor, in soche sorte as Her Ma^te^ can dessire; and, according as I have wryttyne, the Kinge P. can bye no meynnes anoye Here Ma^te^ this yere, for that he ys holly uneprovyded of monny, shipes, men, as also of all kynd of monnyssyone and armewr, as lickewysse the State of this lande will never consennt to have wares wythe Ingland, assewring yow that the Q. Ma^te^ ys marvellus belovyd of all nations and haythe here as good fryndes as K. P. haythe anny, advertissyng yow apon this soddayen newes of thes armey that ys upe in Gelderland, her ys soche posting that God ys the best. S^r^, I can no more write yow, but, yff theye be levyd for the Q. Ma^te^, prettindding to wynne Callis and Bulleyn, a Godes name put to wythe all the powre that maye for the honner of the Q. Ma^te^ and the realme, for to recover the name and creadit that Inglond haythe had in tymes past and that was that Ingland had the best men of ware bothe bye lande and seye that was in all Crestendome, for the wyche all prinssis fearrid Inglond, and I trust, yff the Quenes Ma^te^ dothe procead as she dothe begynne, there ys no dowght but with Godes helpe Her Hightnes will bringe the realme and her subjects in the licke exstimatione as heretofore haythe bynne, and in the meynne tyme I shall praye to God to send Her Ma^te^ victorye of all her enymys, and this yt maye pleasse yow to doo my most humble comendations to my Lorde Keppar and to Sr Thomes Prary, Treassorer, as knowethe the Lord who presserve yow with increas of honner.

From Andwerpe. the xij^th^ of May 1560.

S^{r}, it maye pleasse yow lickewysse to doo my most humble comendations to my Lorde Robert Dudeley and to declare unto hym that they Quenes Ma^{tes} Turckey horsse dothe begynne to mend in his fote and boddy, wyche dowghtles ys one of the readdys horsses that ys in all Cristendome and renes the best.

S^{r}, as I was seaylling upe of this letter, I ressevid Your Honnors letter of the xiijth of Maye bye my servaunt Jaymes, wherbye I persseve howe Hans Kecke haythe ussyd hym sellffe, whome ys not as yet come to this towen, because a cold not rydde so fast as my servaunt. I shall handell hym as I see causse for that I knowe hym well anoffe. I will assure yow, S^{r}, it was moche agaynst my mynde a shulld come into Ingland, for that I sawe his crayfte was onely but to come bye monny afforhand, wyche I wold not undyrstond, and maid as light of the barggayen as I cold, and for as moche as that a haythe lickewysse browght with hym no serttynne conclussione of the barggayen, undyr Your Honnors leve, the lighter I doo macke of the barggayen, the better it will be opttaynnyd, and my oppynyone ys better it ys to send Hans Kecke then Mr Brickentynne, for that he will doo what he can to compas the barggayen for his brockeraige and for the charges he haythe bynne at wyche haythe cost hym at the least ij° crowens. I am right sorry that the Quenes Ma^{te} gave the pratting marchaunt j° crowens. I shall ferdyr consider the matter apon his comyng, and yff the contte of Manssfyld and soche other as will lend the Q. Ma^{te} this monny, will not be content with the Quenes Ma^{tes} bondes and the Cyttes of London, I wold not wyshe the Quenes Ma^{te} to trowbill the Stilliarde to be bonde for here. I am right sorrey to here that our marchaunts be so unegrate as theye are, and this that they doo, ys no servyze, I will insewre yow, but a waye to bringe dowen the exchange for there owen proffyt to the ruyne of the holle realme as be there sequall yow shall persseve, for bye this procidinges I can macke no serttynne dayes of payment to the Quenes Ma^{tes} dettors, for that I persseve she shall not be abell to macke it over to be paid by the xxvth of this monthe, and I shall nott fynde here, I fere me, the x^{m} li. for that our marchaunts apon this intellegens will deliver no money bye exchange, being night assewryd they shall in the payments have great store of monny. S^{r}, the marchaunts must be otherwysse brydelyd and lockyd unto, for theye doo nott exsteme the Q. Ma^{tes} honnor and creadit, so that they have ther pourpos and proffyt. I shall here aftyr devysse some other waysse that the Quenes Ma^{te} maye be att a ferddyll with them, and to bridell them that wayes or elles. Yow shall never have them good and servyzzable subjects of them, assewring yow, S^{r}, that this waye that yow have tackynne with them, ys holly to bringe dowen the exchange to the ruyne of all our comen well as be the sequall to yow shall apere, wyche matter I shall prevent the best I can in the tacking upe the x^{m} ^{li} by exchange. They greffe the marchaunts haythe at his pressent, for the wyche theye doo crye owght all apon me, ys for that the Quenes Ma^{te} shulld be soche a gaynner bye the exchange, wyche the

wolle in no wysse Her Ma^te^ and yow of my Lordes of here most honnorable Conssell shulld persseve what gayen the doo resseve bye itt. S^r^, the strangenes of thes tymes of allterations haythe alteryd all my holle powre and devysses wyche creadit I trust ere the payments shall passe to receve agayen, wherein now there ys no nother remyde but patyens. And this most humble dessyring yow to have my frynde Sr Jaspar Schetz in remembrans with a letter of thanckes from the Q. Ma^te^ with reward of v^e^ crowens, for he haythe right well dysservyd it in the prolongyng of thes payments till August, wyche will presserve all things at this pressent, and I trust agaynst the payments in August to prevent the matter. Otherwysse and bye that tyme the Q. Ma^te^ shall knowe whether there will be anny thinge dowen with the Contey of Mannsfylld, being holly owght of quyeat with our marchaunts dealling in this sorte with there soveraynne, wyche maye nott in no wysse be permyttyd as when licke occasione shall serve agayen. I doo persseve that Frederycke Speadt ys no man for the Q. Ma^te^. I praye God all be well with thes men that be tackynn upe in Gelderland, for here ys no nother comonnycatione, wherof I shall advertisse of ther proceding from tyme to tyme with dilligens.

Allso, S^r^, it maye pleasse yow to sende me a shyffe, yff yow doo thinge it so convemyent. S^r^, I most humble thancke yow for your newes and the letter owght of Schoteland, the coppy whereof I have geven to Sr Jaspar Schetz and other.

(*Record office. Foreign papers. Queen Elizabeth, Calendar,* t. III, n° 84.

DCXXXVIII.

L'évêque d'Aquila et le seigneur de Glajon à la duchesse de Parme.

(13 MAI 1560.)

Intervention du roi comme médiateur dans les affaires d'Écosse. — Échec essuyé par les Anglais. — Élisabeth a déclaré à l'ambassadeur de l'empereur qu'elle ne voulait pas se marier. — Arrivée de l'évêque de Valence à Londres. — Levées de troupes en Allemagne.

Madame, Jeudy dernier, sur le soir, le Secrétaire Sicel nous manda dire que la Royne désiroit, lendemain à neuf heures, parler à nous. A laquelle heure nous trouvans vers elle, elle nous commencha à dire que, combien elle avoit différé d'accomplir sa promesse qu'elle nous avoit faicte le premier jour de ce mois, si ne l'auroit-elle mis en oubly, asçavoir que, quant elle auroit eu nouvelles d'Escosse de la négociation et suc-

cès de l'accord qu'estoit en train entre la Royne douayrière d'Escosse et l'évesque de Valence d'une part, et ses ministres et les Escossois d'aultre, nous feroit entendre son intention sur la présentation et offre que luy avions faict de nous employer très-volentiers pour procurer, par la voye du Sr Garcillasso de la Vega, la mectre d'accord avecq le Roy Très-Chrestien, en luy faisant remonstrer par ledict Garcialasso sa demande. Dont, pour satisfaire à sa dicte promesse, ayant puis naguaires esté advertie de la négociation susdicte, nous avoit, avant toutes choses, bien volu faire entendre les finesses et mauvaise foy usées par ledict évesque avec ses dicts ministres, estant au camp audict Escosse, lequel, pour les abuser de parolles et gaigner temps à son advantaige, soubs umbre et faintise de vouloir accorder, après certaines remonstrances, auroit proposé certaines conditions et articles pour pacifier leurs différens, lesquelles estans en termes pour conclure, icelluy évesque, estant requis de leur exhiber sa commission, auroit déclairé que ladicte Royne douayrière avoit la commission, laquelle, estant sur ce requise, auroit respondu qu'elle n'en avoit nulle. Dont il auroit plus que jamais merveilleusement indigné et irrité les cœurs et bonnes voluntés desdicts Escossois, n'ayans aultre désir que d'eulx rendre très-obéissans subjects et vasseaulx dudict sieur Roy Très-Chrestien, moyennant que leurs priviléges et traictés fussent gardés et observés, de quoy aussi elle avoit conceu ung merveilleux déplaisir, se voyant ainsi mocquée des ministres d'icelluy Sr Roy; et veu (comme luy sembloit) qu'il n'y avoit espoir, ny apparence de, par la voye desdicts ministres, icy pouvoir parvenir à quelque accord, ny mesmes en la venue de Monsieur de Randan, frère à Monsieur de la Rochefoucault, gentilhomme de chambre dudict seigneur Roy, lequel l'ambassadeur de Seure luy avoit le jour précédent fait entendre estre arrivé à Bouloigne avec plaine commission pour accorder leurs différens, en qui elle n'avoit non plus de confidence que ès aultres ayans jusques à présent esté vers elle, désiroit bien de se servir de nostre dict offre, nous déclairant que, pour appaiser tous lesdicts différens, elle estoit preste et contente de faire retirer ses gens et camp hors du dict Escosse, et de faire rendre le royaulme d'Escosse subject et obéissant audict seigneur Roy Très-Chrestien, si premièrement ledict Sr Roy en feit retirer tous ses gens de guerre franchois y estant, en délaissant les forteresses et gouvernement du pays aux naturels d'illecq, à son choix et bon plaisir, ensuyvant les priviléges et traictés par cy-devant faicts, et de ne poinct les molester, vexer, ny aucunement inquiéter pour le passé, puisque aultrement elle ne se pourroit jamais asseurer de luy que quelque jour (tenant lesdictes forteresses en ses mains) il n'y envoyast autant de gens de guerre que bon luy sembleroit, pour, du costel dudict Escosse, envahir son dict royaulme d'Angleterre. Secondement, faire cesser incontinent toutes les apprestes de guerre qui se faisoient à présent en France et casser les gens de guerre que desjà l'on y pourroit avoir fait lever ou ailleurs. Tierchement annuler le title et armes dudict Angleterre par luy usurpés et révocquer et mectre au néant toutes les lettres patentes

intitulés ou scellés desdicts title ou armes. Et quartement, par la faveur et assistence de Sa Majesté, la faire réparer de l'injure à elle inférée par l'usurpation desdicts titles et armes, et la récompenser des despens que, à l'occasion susdicte, il luy a convenu faire, requérant que desdictes conditions vouldrions advertir ledict sieur Garcialasso de la Vega à la fin susdicte : ce que voluntiers avons accepté de faire et de nostre part y rendre aussi tel debvoir que nous seroit possible, moyennant qu'il luy pleust nous donner lesdicts articles par escript. Et, combien elle estoit contente les nous faire incontinent délivrer, si est-ce que nous luy demandions à quoy pourroit proffiter ledict advertissement, puisque icy elle avoit desjà traicté pour accorder, et mesmes attendoit à ceste fin la venue dudict seigneur de Randan. Ayant sur ce quelque peu consulté aveeq ledict Sicel, nous dit qu'il luy sembloit bon différer encoires pour quelques jours l'envoy desdicts articles audict Garcialasso de la Vega, tant qu'elle eust entendu la charge et commission dudict de Randan, si d'aventure, sans aultre intention, elle se pourroit accorder avec ledict seigneur, et, en cas que non, elle nous feroit délivrer iceulx articles par escript pour faire le debvoir susdict : ce que jusques à présent (non estant encoires arrivé ledict de Randan) elle n'a faict.

En laquelle communication avons, à nostre acoustumée, tousjours insisté affin qu'elle voulsist faire retirer ses gens hors dudict Escosse et se tenir en termes de deffense tant seullement. Sur quoy, sans nous respondre aulcune chose, nous a seullement déclairé qu'elle avoit grand désir de pouvoir sur cest affaire communicquer en sa propre personne à Sa Majesté ; et, à ceste fin, si le chemin luy fût seur et ouvert, ne fauldroit se transporter vers Sa dicte Majesté, en habit déguisé, au Pays-Bas.

Et si nous semble, Madame, comme aultres fois avons escript à Vostre Altèze, que la Royne, ni les François désirent en riens nostre intervention, et pour tant ce que avons jusques oires avec elle faict, n'a esté à aultre fin fors de luy démonstrer nostre bonne volunté et le désir que Sa Majesté a que la paix commune ne soit troublée.

Samedy dernier sont arrivés icy certains courriers du camp d'Escosse, par lesquels l'on entend que, mardy dernier, les Anglois avoient donné ung assault à la ville de Lyt et qu'ils en avoient esté bien bravement repoussés, avec perte de plus de xv cent personnes, et que les François avoient sailly sur eulx estans en tel désordre qu'ils aient encloué partye de leur artillerye, de sorte que lesdicts Anglois ont été constraincts retirer leur camp en arrière, et si ont-ils adverty ladicte Royne qu'ils n'ont espoir prendre ladicte ville par forche. Lesquelles nouvelles l'ont tient icy si secrètes que l'on ne peult riens sçavoir à la vérité des particularités, et les dissimulent en tout ce que leur est possible. Et si fait ladicte Royne tout son extrême debvoir pour se renforcher tant par mer que par terre, et soubsçonnons que, vendredy dernier, quand elle nous manda, elle en debvoit desjà avoir eu les nouvelles, d'aultant que la trouvions de meilleure sorte que n'avions fait auparavant; et si nous semble que les affaires de ce royaulme

tendent à très-mauvais termes, dont est à craindre que, si à ladicte Royne advenoit quelque malheur ou adversité, concurrant avec ce la dissention de ce royaulme, que les Franchois, en cas qu'ils aient leurs forces ensamble, si comme l'on dit qu'ils en font grandes apprestes, pourroient de brief mettre les choses d'icy en tels termes qu'elles seroient irréparables et que l'on n'y viendroit jamais à temps.

Le conte de Elfesteyn print hier congé de ladicte Royne, de laquelle il a esté assez volontairement et sans difficulté licencié, en luy ayant donné à entendre, comme aultrefois, qu'elle n'avoit intention de se marier, dont ledict conte fait ses apprestes pour s'en partir de brief.

Aussi part demain d'icy le duc de Holst pour s'en retourner, prenant son chemin par Anvers, si comme il nous a dict.

L'évesque de Valence arriva en ceste ville de son retour d'Escosse samedy dernier, vers lequel (ayans par luy esté advertis de son arrivée), avons ce jourd'huy envoyé par deux fois pour luy rendre compte de nostre besoigné aveeq la Royne et luy offrir nostre ayde et assistence pour procurer quelque paix, s'il nous fût possible. Dont il nous a fait remerchier, et, en récompense de ce, fait entendre que la cause que l'accord par luy traicté en Escosse ne soit allé avant, n'a tenu à faulte de commission, comme ladicte Royne nous avoit fait entendre, comme, à ce matin, il avoit bien donné à congnoistre à icelle Royne, en la présence du gentilhomme anglois qui, de la part de ladicte Royne, avoit esté présent audict traicté, et que les trois poincts que lesdits Anglois avoient de leur part demandé, il leur avoit accordé, assavoir : qu'il feroit tirer tous les gens de guerre françois hors du Petit-Lyt et desmolir ledit Petit-Lyt, sans qu'il nous a voulu déclairer le troisiesme poinct, mais que sur les cincq proposés de la part dudict seigneur Roy son maistre, assavoir qu'ils se voulsissent départir de la confédération par eulx faicte avec ladicte Royne, que, ayant tenu sur ce communication, ils n'y avoient voulu consentir, ains, sans oyr les aultres poincts, mandé qu'il se eust à retirer, comme il a faict, et estoit délibéré, à la requeste de l'ambassadeur de Seure, attendre icy la venue dudict sieur de Randan et dépescher ung courrier devers ledict seigneur Roy pour luy donner advertence de son besoingné audict Escosse.

De Londres, le XIIIe jour de may 1560, à dix heures du soir.

Après cestes escriptes avons esté advertis que, à l'assault cy-dessus mentionné, les Anglois ont du tout esté deffaicts et perdu leur artillerie, et la Royne, à ceste cause, a fait marcher vers Escosse VI. M. piétons, dont par nos dernières avons escript à Vostre Altèze, attendu que la plupart de ceulx qui s'estoient trouvés au camp, s'en sont enfuys, bleschés ou morts, combien que de ce n'avons telle certitude que le puissions du tout asseurer. Si est-ce que la perte ne peult estre sinon très-grande, et nous fait mal soubschonner puisque les François le dissimulent entièrement.

La cause du subit partement dudict duc de Holst est, comme entendons, pour amener au service de la Royne trois régiments de piétons et aulcuns noirs harnats.

Aussi entendons que certain gentilhomme surnommé Brigantin (ayant esté en Allemagne pour la dicte Royne) est pour y solliciter quelque secours pour elle.

Les apprestes qui se font icy, dont avons parlé ci-dessus, sont très-grandes, et mesmes l'on y a fait arrester plusieurs navires des subjets de par delà pour s'en servir en ceste guerre [1].

(*Archives du Royaume à Bruxelles, Nég. d'Angleterre*, t. III; *Arch. du Min. des Affaires Étrangères à Paris.* — Publié par M. Teulet, *Relations politiques de la France et de l'Écosse*, t. II, p. 115.)

DCXXXIX.

Gresham à Cecil.

(Anvers, 14 mai 1560.)

Négociations avec le comte de Mansfeld. — Bruits divers sur les levées qui se font en Gueldre. — Plaintes sur la cupidité des marchands. — Recommandation en faveur de Gilles Hooftman, dont un navire a été pillé par des marins de Boston. — La duchesse de Parme s'est rendu à Cantecroix chez Granvelle.

Bye my letter of the xij^th^ of this pressent, I sertiffied yow of all thinges worthey of writting, sens the wyche tyme I have receyved the Quenes Majeste letter of the ix^th^ bye Hans Kecke, wherbye I persseve that the saide Hans semythe to agre for the barggayen offerrid aftyr the rathe of x^li^ per cento, in consideracione whereof I have geven hym fayre wordes, and wolle be a knowen of nowen of his procidinges in Inglande, whome moche commendythe Your Honnor wythe *potentissimo reverendissimo*, so that according to the Quenes Majestes commandement I have appoynttid my factor Richard Clowghe to goo wythe hym to the Conte of Mannesfylld for his ressollute answhere in that behallfe [2]. I have maid Hans Kecke beleve that, at my commyng ovyr for to infforme the

[1] Le 20 mai, la duchesse de Parme faisait parvenir cette lettre de l'évêque d'Aquila à Philippe II. Elle ajoutait que, d'après ce qu'elle avait appris d'Allemagne, les princes protestants auxquels s'était adressée la reine Élisabeth, n'avaient pris aucune résolution. (Gachard, *Correspondance de Marguerite de Parme*, t. I, p. 197.)

[2] Thomas Gresham écrit le 16 mai 1560 au comte de Mansfeld que Hans Keck a été reçu par la reine d'Angleterre. Il envoyait son facteur Richard Clough vers le comte de Mansfeld. (*Record-office.*)

Quenes Majeste of the bargayen, I had moche a doo to persswade Here Hightnes and yow with the rest of my lordes of here most honnorable Conssaylle, to accept this barggayen, where in I shall geve my factor soche instrucciones as there unto apperteynnythe, whome, God willing, shall departe as the xvjth of this pressent.

The occurraunts I write yow last of they armey that ys upe in Gerderlande, ys still moche spocken of and dyvers wayes standyd, for some men saye the be for King Phillipe to fere the States and the comen peppull for to macke them the redyer to conssent to the geving of monny here; and some men saye it ys for relligione matters; and some men saye the be for the Quenes Majeste of Inglande, wyche questione haythe bynne demaundyd of me by dyvers of the Quenes Majestes frindes and other, and my aunswhere was I knewe of no soche matter. There some said : « We doo tacke the » Quenes Majeste and my lordes of here Conssaylle to wysse to lett soche a nomber of » stranggers to entter into here lande. » Wyche falles owght according to your writting to Mr Brickendyne, to whome I will write that Frederricke Spedt ys no man for the Quenes Majeste. And for becausse I wolde have perffet intellegence of there procidinges in Gelderland I have as this daye sent one to my servaunt in Holland with l. crowens to macke his repayre thether with all dilligence, and there to remayn in the campe till his monny be spent, and daylly to adverttisse of there pretens and procidinges, etc.

They marchaunts haythe ussyd themsellves not well to the Quenes Majeste in refeussing to assist Here Hightnes with the pressent payment here of xxv mth liv. ster. as the exchange went in Lombarde-Streat from marchaunt to marchaunt. S^{r}, of force the Quenes Majeste must locke narrowlye to there procidinges that in did of this xxv mth liv. they doo not bringe dowen the exchange undyr xxiij s., for then all thinges within our realme will fall to roynne : wyche here writtyn to Your Honnor ys one of the cheiffyst thinges that yow have to locke unto for the welthe of the Quenes Majeste and the realme. Assewring yow as the marchaunts bye one of the best members in our comen well, so they be the very worst, yf there doinges be not lockyd unto in tyme and forssyd to kepe good order. I have geven they debite and dyvers other to undyrstande tackythe there procidinges in this poynte in very ill parte, and that I ferryd there wold growe some great allteracione apon this there unenatewrall procidinges toyward Here Hightnes, and that I stode in great dowght that Her Majeste wolle tacke all the commodites of clothes and kersseis into here owen handes, wyche matter dothe not a littill astonne them. S^{r}, yf it pleassid yow to cast owght the licke to Mr Gouvernor (in a littill collor) that he myght oppen the same amonges our couvethis marchaunts, dowghtles it wolde came them all and doo moche good.

Allso it may pleasse yow to undyrstand that as this daye Gilles Hofeman, marchaunt of this towen, came home to my howsse and declarryd unto me that he had a shipe

laddyn with xij^{e} ballets, whome ys callid the *Abraham, of Inghewsson,* master Adnad Damels, ys tackyne bye a Inglyshe shipe of Bostone perttaynyng to William Johnsson, wyche fayen themsellffes to be Scottyshemen, and that his said shipe and goodes ys carrid to Bostone there to be solld. S^{r}, it ys most trewe that this woode ys the said Gilles Hofemans proper goodes, as bye the chartepartye here inclossyd to yow shall most playenly apere, and a ys a very onnest man that favorythe all the Quenes Majestes procidinges and ready at all tymes to doo the Quenes Majeste soche servyze and pleasseur as lysse in his powre to doo. It ys he that haythe the order of conveing of the Quenes Majestes letters owght of France and intoo France. Therfor, S^{r}, it maye pleasse yow to be his meynne that a maye have his goodes agayen, whome I have steyd for complaynyng to the Regent till ferdyr your answhere be knowe. Assewring yow yest ones that this wood ys his proper goodes, and his cheiffe trade lyes in occeupying of wood and haythe dowen this great whille. Therffore, S^{r}, I shall most humble dessyre yow that a maye have your favorable dispache and the rather for my sacke, for a ys the man that I am moche beholden unto, whome licke waysse haythe a great trade in Ingland, as allso the Quenes Majeste owythe him iiij mth liv. be here bondes, etc.

Allso, S^{r}, it maye pleasse yow apon the sight hereof to call for a vew at the marchaunts handes how moche the have delyveryd by exchange to be paid by the last of this monthe and aftyr what rate and to whome, wyche it maye pleasse yow to send me by the next.

Here inclossyd I send yow a letter from Sr Nycholas Prockemorton, wyche ys of a old datte. I trust by the next to send yow your clocke.

From Antwerpe, the xiiijth of Maye a^{o} 1560.

As isterdaye the Regent rode vj Inglishe mylles hens to a howsse of the Bysshope of Arras, callid Canteerew, and there she ys.

(*Record office. Foreign papers. Queen Elizabeth, Calendar,* t. III, n° 93.)

DCXL.

La duchesse de Parme à l'évêque d'Aquila et au seigneur de Glajon.

(15 MAI 1560.)

Le moment serait favorable pour que la reine d'Angleterre traitât avec la France. — Médiation du roi dans les affaires d'Écosse. — Les Français sont peu disposés à faire la guerre.

Messieurs, J'ay receu vos lettres des VI et VIIImes du présent, lesquelles Monsieur le conte de Hornes, qui est sur son partement pour Espaigne, doibt porter au Roy, mon seigneur, affin que par icelles Sa Majesté entende les progrès des choses de ce coustel-là, et aussi en envoye copie au sieur de Chantonay, ambassadeur de Sa Majesté en France, pour communiquer le tout au sieur Garcillasso de la Vega, lequel, à ce que l'on entend par lettres dudict ambassadeur, estoit arrivé à cinq milles près de la Court de France, et l'aloit ledict ambassadeur rencontrer jusques à Loches pour communiquer avecq luy pendant que le Roy de France retournoit de la chasse, affin de, selon ce qu'ils adviseroient par ensamble, demander audience. Et estant adverty par les copies que l'on a envoyé audict ambassadeur, tant par celle de l'instruction de vous seigneur de Glajon, que des lettres que tous deux m'avez escript et de ce que je vous ay respondu, et de tout ce que de ceste négociation nous est venu d'Espaigne, j'espère que de leur costel ils iront secondant vostre besoigne, et serez de temps à aultre adverty de ce que nous viendra de là. Si la Royne suivoit vostre advis, se servant de l'occasion et de la réputation en laquelle pour le présent sont ses affaires, elle pourroit traicter avantageusement avecq les François; et, si elle la laisse passer, comme très-bien vous luy avez représenté, se trouvant les François prests et elle jà exhauste, et rassemblant iceulx leurs forces, elle n'aura, à beaucoup près, si bon marché; et Dieu doint encoires qu'elle n'y ayt du dommaige et qu'il ne redonde sur nous. L'on ne perd pas beaucoup en ce que ses ministres ne vous ont délivré la copie de la response qu'elle a fait au sieur de Seure, ambassadeur de France; et, puisque vous pensez qu'elle l'aura envoyé au Roy, tant moings sera-t-il besoing que vous vous monstrez désireulx de l'avoir; et, si l'on la vous donne, je m'asseure bien que m'en ferez part.

Si ny ladicte Royne, ny les François ont désir que, comme ministres de Sa Majesté, vous vous meslez de l'accord, le mieulx sera de, le dissimulant, passer par ce qu'ils en vouldront faire, vous arrestant à toutes occasions vers l'une et l'aultre des parties de monstrer le désir que le Roy et vous, comme ses ministres, avez de, comme qu'il soit, les veoir d'accord et la Chrestienté en repos, et de le procurer, et qu'ils congnoissent

vostre promptitude pour vous y employer, s'ils veullent, et procurer tousjours de descouvrir, tant qu'il vous sera possible, quels progrès pourra avoir la négociation, tenant tousjours regard que vous pourrez convenablement tousjours faire office dextrement pour faire tomber la chose à ce que, s'il est possible, du moings le royaulme d'Escosse soit administré par Escossois, comme il vous a esté escript, le fondant sur ce que iceulx Escossois prétendent ce leur avoir esté promis et asseuré lorsque le mariaige se traicta, et que, comment que soit que ce traicté s'observe, que seroit l'une des choses que autant conviendroit pour l'asseurance du royaulme d'Angleterre, attendu que, n'y mettant les François le pied, ledict royaulme n'a que craindre de ce coustel-là, et, y demeurant les François les plus forts, on sera tousjours en craincte et doubte que quelque chose ne s'y meult. Sur ce point a touché quelque chose le sieur de Chantonay à Monsieur le Cardinal de Lorraine, comme vous verrez par l'extrait d'une sienne lettre que va icy joincte [1], par lequel vous verrez ce que s'est passé entre eulx et la response que

[1] Devisant avecq Monsr le Cardinal de ses affaires d'entre le Roy Très-Chrestien et la Royne d'Angleterre, il m'est venu en propos de luy dire que les Escossois disoient n'estre rebelles, mais que seullement ils demandoient l'observance des traictés et conventions faictes au temps que l'on accorda le mariaige entre le Roi Très-Chrestien et la Royne sa femme, luy remonstrant par manière de devises que les Escossois disoient qu'ils devoient estre gouvernés par ceulx de leur nation et de mesmes devoient avoir charge des forces du pays. M^r le Cardinal me respondit, selon que jà il m'en avoit faict le discours une fois au commencement de mars passé : que les commis d'Escosse au faict dudict mariaige, entre lesquels estoit le Duc de Chastelleraud, père du Conte d'Haran, feirent instance au feu Roy Henry que le royaulme d'Escosse dès lors pour tousjours fût adjoinct à celluy de France, y eust enffans dudict mariaige ou non, et que la coronne d'Escosse fût incontinent transportée à Sainct-Denys, afin que, coronnant le Roy de celle de France, il fût aussi coronné de celle d'Escosse, et vouloient que les escussons de France fussent escartelés de France et Escosse, ce que le feu Roy Henry ne voulloit accorder et faisoit instance que ledict royaulme demeurast à la disposition du Roy, son fils, et de sa femme, pour en faire le partaige d'ung second fils, si bon leur sembloit. Lesdicts commis suivoient tousjours leur première opinion, et ledict feu Roy persista que les armes de France ne pouvoient estre escartelées. Et lors leur fut proposé pour expédient que le daulphin qui lors estoit, porteroit avecq les siennes celles d'Escoisse, jusques à ce qu'il seroit Roy de France. Et, faisans difficulté les commis à ce poinct, leur fut commandé par la Royne leur maistresse de se contenter à tant, et requirent davantaige et obtindrent que d'icy en avant tous les Roys de France seroient Roys d'Escosse et le daulphin s'appelleroit Roy Daulphin, par où et la réquisition du transport de la coronne, y eust enffant ou non de ce mariaige, le royaulme d'Escosse demeuroit avecq celluy de France. Et pour ce que, à cause des passions particulières que les seigneurs d'Escosse ont entre eulx, ne povoient souffrir préférence des ungs sur les aultres, ils requirent que d'icy en avant l'estat du royaulme et les forces fussent conduicts par François. Et comme je monstray d'estre esbahy qu'ils fussent tant ennemis d'eulx-mesmes et de la suytte de la ligne royalle, ledict Cardinal me dict qu'il me bailleroit extraict et copie auctenticque de ce que dessus, et appella Laubespine et luy commanda d'en faire faire coppie, laquelle ne m'est encoires délivrée. Certes difficillement je le croiray que je ne le voye bien attesté.

ledict Cardinal luy a donné, que semble à la vérité peu vraysemblable, et tant plus pour estre ce poinct de tant d'importance que ledict Cardinal ait fait démonstration d'encharger expressément au secrétaire l'Aubespine d'en donner copie audict ambassadeur, il n'y a encoires satisfait. Et il est bien que vous entendez ce que passe, pour, s'il vient à propos, vous en povoir servir puisque aussi pourrez-vous faire semblant d'en riens sçavoir, si vous semble, par le progrès de la négociation, pour mieulx encheminer la chose à l'effect susdict, de remectre les choses d'Escosse librement entre les mains d'Escossois. Et pour plus vivement presser les François sur ces arguments et en bien emboucher les Anglois, il convient plus de faire samblant que vous ne sçachez ceste responce des François, pour vous fonder plus expressément sur l'allégation du traicté.

Et puisque ledict de Seure et le conte de Roussy, ostagier, vous ont déclairé si expressément que le mieulx estoit de, pour maintenant, non plus presser la Royne de vostre part, pour non la rendre plus dure et difficile, il est bien que vous vous y accomodez, affin qu'ils ne puissent alléguer que l'on leur ait volu faire mauvais œuvre et procurer par ce bout de les tenir en troubles; et se peuvent bien faire les offices avant-dicts envers l'une et l'aultre des partyes en devises familiers avecq les ministres, sans demander audience à ladicte Dame, et escouter après ce qu'ils feront, pour, si vous entendez qu'ils entrassent en négociation dommageable à Sa Majesté, procurer de les en empêcher et en advertir; et si vous n'entendez qu'ils procèdent de mauvais pied et au préjudice du publicque et du service de Sadicte Majesté, et que seullement ils entendent à la pacification de leur différend, vous contenter de faire les offices généraulx avant-dicts, attendant de veoir quel progrès aura la négociation d'accord entre eulx, à laquelle il n'est apparent qu'ils viennent tost à la conclusion, si personne aultre que eulx-mesmes ne s'en meslent; et pourra estre que, passant plus avant et ne se pouvant accorder, ils vous requerront pour y entrevenir, et lors aurez moyen d'y faire les offices que vous verrez convenir au bien de ladicte négociation, conforme à l'intention de Sa Majesté.

Ledict sieur de Chantonay advertit que, sur un bruit qu'estoit venu en Court de France de la prinse de Lyt, se sont fait les diligences de l'envoy du frère du sieur de la Rochefoucault, et que par ce l'on voit clèrement que cest affaire les presse. Et aussi dit-il que la noblesse et le peuple de France viendroient mal voluntiers à nouvelle guerre, et mesmes à l'occasion d'Escosse, disans, comme ceulx de Guyse sont peu aymés, que tout ce que se fait en cecy soit pour leur niepce et chose qui coustera chier au royaulme et de peu de prouffit, et davantaige qu'ils se trouvent empeschés de sortir les gens dont ils se debvront servir, car les François n'y vont voluntiers. Et si y a-il le poinct de la religion; l'on ne les ose assembler, ny pour mesme cause sçavent-ils ne se pouvoir servir seurement des Allemans. Si est-ce qu'ils font démonstration de faire grandes aprestes, et si retiennent batteaulx de la coste de Normandie et Bretaigne, semant

bruict que le Roy se doibve approcher de la coste de la marine pour donner chaleur aux apprestes, soit pour faire démonstration que serve à donner réputation à la négociation, ou que réallement ils ayent volunté de faire quelque chose, combien que jusques à oires l'on n'entend que, ny en France, ny en Allemaigne, aucune levée se fache, et la saison, comme vous voyez, s'avance : dont je n'ay volu délaisser vous advertir si particulièrement pour, selon que les choses s'addonneront, vous povoir servir, ou à l'un costel ou à l'aultre, de ces advertissements, et mesmes pourroit estre que le bruict des apprestes de France puist servir pour tant plus persuader à la Royne à ce que, considérant plus avant ce que luy pourroit succéder, elle presse la négociation pour se servir de l'avantaige qu'elle a entre les mains.

Les ambassadeurs d'Angleterre qui sont en Espagne ont requis à Sa Majesté de povoir despécher un courrier exprès et que par iceluy mons^r le duc d'Alve envoyasse à mons^r d'Arras un pacquet d'iceulx, duplicat du dépèche qu'ils ont envoyé par mer, afin que soubs ceste couverte ledict pacquet puist passer seurement par France sans estre surprins. Et combien que par vos dictes lettres l'on est adverti d'icelluy de Lorraine que est allé par mer, je n'ay voullu délaisser de faire passer oultre le courrier sans faire samblant de sçavoir ce qu'il porte, pour vous adresser le dict pacquet qui va superscript au Secrétaire Sicel, auquel sera bien que vous le faites incontinent délivrer.

Je ne puis sinon grandement vous remerchier et louer de la diligence dont vous usez pour advertir de ce que passe, à quoy je vous prie vouloir continuer; et, certes, en tout ce que concerne ceste négociation, vous vous estes comportés de sorte que Sa Majesté, comme je luy ay escript, aura grande raison de s'en tenir pour bien servi [1]. Et pour fin de ceste, prieray le Créateur qu'il vous ait, Messieurs, en sa très-saincte garde.

D'Anvers, le xve jour de mai 1560.

(*Archives impériales de Vienne; Archives du Royaume à Bruxelles, Nég. d'Angleterre*, t. III; *Archives du Ministère des Affaires Étrangères à Paris*. — Publié incomplétement par M. Teulet.)

[1] La duchesse de Parme transmettait régulièrement à Philippe II les dépêches qu'elle recevait de Londres. Voyez sa lettre du 29 mai 1560. (Gachard, *Corresp. de Marguerite de Parme*, t. I, p. 202.)

DCXLI.

La duchesse de Parme à l'évêque d'Aquila.

(Anvers, 15 mai 1560.)

Plaintes de Gilles Hoffman et d'un autre marchand.

Très-révérend père en Dieu, très-chier et bien amé. Gilles Hofman et Guérard Mahieu, marchans, subgects du Roy, mon signeur, nous ont fait les remonstrances, telles que vous verrez par leur requeste et pièces allans quant et ceste, de la déprédation que leur at esté faicte d'ung leur navire à la coste d'Angleterre ; et verrez les argumens dont ils se servent et justification sur iceulx pour élider toutes les objections que par delà l'on veult faire pour défendre l'injuste prinse dudict batteau. Et comme les dicts marchans envoyent par delà pour solliciter le recouvrement d'icelluy, nous ne povons à leur requeste délaisser de vous escripvre et encharger que, à leur poursuycte juste et raisonnable, vous leur donnez vers la Royne et ceulx de son Conseil toute favorable assistance, faisant les remonstrances qui peuvent servir, afin que les subgects de Sa Majesté soyent traictés par delà comme il convient à l'amityé et bonne voysinance.

D'Anvers, le xve de may 1560.

(*Archives impériales de Vienne.*)

DCXLII.

La duchesse de Parme à l'évêque d'Aquila.

(18 mai 1560.)

Elle le charge d'appuyer les plaintes de quelques marchands zélandais.

(*Archives du Royaume à Bruxelles, Nég. d'Angleterre*, pièces en portefeuille.)

DCXLIII.

La reine d'Angleterre à Gresham.

(18 MAI 1560.)

Remercîments et cadeau à Gaspard Schetz. — Elle le charge de faire connaître aux États et aux habitants des Pays-Bas combien elle désire conserver leur amitié.

Trusty and welbeloved, we grete yow well, and by your letter of the xij[th] hereof to our Secretary, amongest manny thyngs towchyng our service, wherin we see your contynuall dilligence, we perceave that the payment of this mart ar prolonged untill August with the interest of l[s] apon ye hundred, which is after x *pro cento*, wherin, as ye wryte, Jaspar Chets hath so travelled as for the same he hath well deserved our thanks, and so we pray yow gyve hym in our name, and for furder testimony of our good will ye shall gyve hym in reward iiij or v hundred crownes, requiryng hym to contynue his good will to the furtherance of our service and to the maytenance of the amyty betwixt those countreysse and ours, and assure hym in that poynt and all others there of yt countrey with whom ye shall speake, that we meane not to gyve any occasion to hynder any poynt of amyty that hath bene or may be betwixt our kyngdom and those contrees, and, if any contrary motion shall be offred us at that point, we wil be sorry for it, and shall by Godes grace provide for our..... and our contrey, and herin may the..... as yow see cause to lett it be understand that, sence this late brute that the French shuld have ayde out of that contrey ageynst us, we have bene dyversly attempted to direct the negociation of our merchants to other countrees and therto provoked with no small privilledges and imminutees for our nation, beside large offers of ayde, both with monny and men, ageynst such attempts as the French as there adherent wold make. But we doo more esteme the old amyty and neighborhode with ye house of Burgundy than to gyve eare to any wanting to dissever us ij, except we shal be by ungentle dealyng be efforced to the contrary. Ye may well remenber to them there it no man lyveth that can reporte of the house of England that it ever assisted France in any case ageynst Burgundy, but how often at all tymes both in ye Emperors Maximilians tyme and Charles, yea last daye in king Phillips tyme, this realme hath entred and adjoyned in warr ageynste France, how much treasure it hath spent therin; and now what it hath lost by the same warrs that at this daye nothyng is left of all there conquests in France, it is notoriose to the meanest man in those contrees. In the last warres, when this realme entred into warr at kyng Phillips

request, it is seene how Callise was therin lost, yea at the same tyme that he wold not breake with the Scottes, who made war uppon this realme, and therfore it wer a strange matter that that countrey shuld make warr now both ageynst Scotland and England at the request of France, yt but as this may... practised in and sought by France, so we dout not but it will appeare to our good brother K. Phillipp and to ye Estates of that countrey how dangeroose it wold prove to all those countrees, if any such thyng shuld be obteyned. Thus much ye maye communicate with any of the Estates of yt countrey.

(*Record office. Foreign papers. Queen Elizabeth, Calendar*, t. III, n° 105.)

DCXLIV.

Instructions données par Gresham à Michel Van der Over.

(18 MAI 1560.)

Il se rendra à Hambourg afin d'y fréter quatre navires qui transporteront les armes et les munitions de guerre en Angleterre. — Il lui recommande d'écrire ses lettres en français.

(*Record office. Foreign papers. Queen Elizabeth, Cal.*, t. III, n° 106.)

DCXLV.

Dettes de la reine d'Angleterre aux Pays-Bas.

(20 MAI 1560.)

Les sommes à payer pendant les mois de mai, juillet et août dépassent 759,000 florins.

(*Record office. Foreign Papers. Queen Elizabeth, Cal.*, t. III, n° 114.)

DCXLVI.

Richard Payne à Gresham.

(Middelbourg, 21 mai 1560.)

Nouvelles maritimes. Navires qui ont quitté la Zélande. On attend deux navires écossais.

(*Record office. Foreign papers. Queen Elizabeth, Calendar,* t. III, n° 115.)

DCXLVII.

La duchesse de Parme à l'évêque d'Aquila.

(21 mai 1560.)

Plaintes de plusieurs marchands de Zélande contre des actes de piraterie commis par les Anglais.

(*Archives du Royaume à Bruxelles, Nég. d'Angleterre*, pièces en portefeuille.)

DCXLVIII.

L'évêque d'Aquila et le seigneur de Glajon à la duchesse de Parme.

(Londres, 23 mai 1560.)

Nouvelles d'Écosse. Exposé fait par l'évêque de Valence de sa négociation dans ce pays. — Le seigneur de Randan est arrivé à Londres. — Les Français ne cherchent qu'à faire naître des discordes entre Philippe II et Élisabeth. — On dit qu'on a vu Coligny à Bruges et à Dunkerque « en habit dissimulé. » Il faut se méfier de lui.

Madame, Par nos dernières du XIIIe de ce mois avons adverty Vostre Altèze du succès de l'assault donné par les Anglois à la ville de Lyt, selon le bruyct que pour lors courroit icy. Depuys, nous ayant plus particulièrement informés, avons entendu

pour vray que le VIIe de ce mois, ladicte ville ayant esté battue d'ung coustel par lesdicts Anglois et de l'aultre par les Escossois, iceulx Anglois, pensans avoir faict assez de batterie et bresse, donnèrent l'assault de leur cousté, portans néantmoings audict assault des eschailles si d'aventure ils en eussent eu de besoing, lesquels, aux approches, ont été très-mal traictés de l'artillerie des traverses d'embas, et ceulx qui se tenoient en esquadron sur les fossés, beaucoup pis par la harquebuzerie que tiroit en eulx, et au mesme instant sallirent par une porte LX Franchois à cheval avec deux cens corselets et V^e harquebousiers, lesquels allèrent donner droict aux trenchées des ennemys où ils feirent grande tuison de gens et enclouèrent l'artillerie; mais à ces entrefaicts les Escossois ne se bougèrent oncques, au grand dommaige et perte desdicts Anglois, dont iceulx Anglois, hors d'espoir de povoir de leur coustel prendre ladicte ville et pour les grands dommaiges qu'ils recepvoient journellement, furent forchés lever leur camp et changer logis. Pour lesquels secourir la Royne y a envoyé autres cincq mil piétons avec argent, et ordonné au duc de Nortfolc de se trouver audict camp pour le peu de contentement qu'elle a de Milord Grey, qui luy avoit faict entendre que ladicte ville se prendroit sans nulle doubte en peu de temps.

L'évesque de Valence nous a monstré par escript son besoigné en Escoisse, contenant en substance que le conte de Haran, le prieur de St-Andrieu, le conte de Glinsorn, Milort Masureil et certain Secrétaire députés par les Escossois rebelles, et le susdict Milort Grey, Milort Huninton et Maistre Cropsi, députés de par la royne d'Angleterre, se sont trouvés en la tente dudict Milort Grey, où ayant esté appellé, il leur auroit remonstré que combien le Roi Très-Chrestien, leur souverain seigneur, à juste cause, se povoit douloir desdicts Escossois de ce que au temps qu'il avoit pleut à Nostre-S^r prendre à sa part feu le roy son père, mesmes des émotions de son royaulme de France, ils se fussent avanchés par trop grande ingratitude de prendre les armes contre la royne sa compaigne et luy, desquels sondict feu père et luy s'estoient tousjours tant fyé en leur commectant la garde de leurs personnes et qui en avoient receus plusieurs bienfaicts et dons, et, passé longues années, avoient combattu pour le royaulme d'Escosse, toutesfois que sa bénignité et clémence envers eulx estoit si grande que, oblyant les injures passées, leur en faisoit pardon général et à jamais, et, si néantmoings ils prétendoient avoir quelque cause légittime pour avoir usé desdictes armes, qu'ils la luy feissent entendre et qu'il y remédieroit à leur contentement. Sur quoy ils luy auroient respondu qu'ils n'avoient tous attempté sans bonnes et justes causes et que, avant de traicter plus avant, ny respondre à ce que de la part dudict S^r roy leur avoit esté proposé, désiroient entendre de luy quelle satisfaction il leur entendoit donner sur les trois poincts par eulx demandés, sans lesquels c'estoit chose superflue d'entrer en ultérieure communication d'accord. A ce il leur auroit respondu qu'il n'estoit juste, ny raisonnable que les subgects usassent de tels termes et propos vers leur s^r naturel,

mais qu'ils se debvoient soubsmectre à telles conditions qu'il leur en proposeroit, et que, s'ils vouloient quereller quelque chose allencontre d'icelles, que bien leur en convint le faire cy-après. Sur quoy ayant aulcunement esté répliqué de la part desdits Escossois, ünablement leur dict que pour leur démonstrer qu'il avoit bonne intention de les contenter, il estoit prest de traicter avec eulx sur ce qu'ils requéroient, qu'estoit en effect que l'on eust à tirer hors d'Escoisse tous les gens de guerre franchois, que l'on démoliroit du tout le fort dudict Petit-Lyt et de mectre le chasteau de Dombar et l'ysle de Insquif ès mains des naturels dudict Escoisse; et que, quant aux deux premières poincts, d'aultant qu'il sçavoit bien que lesdictes gens de guerre franchois n'estoient venus audict Escoisse à aultre occasion que pour l'émotion y advenue et que le fort dudict Lyt avoit esté construict à la mesme cause, leur dist que ledict s^r roy se contenteroit d'en ce leur satisfaire. Mais quant au IIIe, de laisser le chasteau de Dombar et l'ysle de Insquif ès mains d'aultruy que de celluy qu'il plairoit à la royne, ils n'avoient nulle raison de le demander et se debvoient contenter que èsdictes places on laissât la garnison ordinaire qu'estoit seullement de deux cens souldars franchois, dont lesdicts Escoissois se démontrèrent contens, de sorte qu'il sembloit que la paix estoit desjà du tout arrestée; mais venant plus avant aux cincq poincts que ledict s^r roy leur demandoit, asseavoir : premièrement qu'ils se voulsissent abstenir et retirer de la ligue et confédération qu'ils avoient faict avec ladicte royne d'Angleterre comme chose mal chéante à subgects, lesquels n'en debvoient avoir aultre que celle de leur s^r, et que à ceste fin ils eussent à révocquer les ostagiers par eulx donnés à ladicte royne, ce premier poinct leur dégousta si merveilleusement qu'ils ne vouloient oncques oyr les aultres quatre. Desquels le second estoit que lesdicts Escoissois donnassent aux Franchois ostagiers, affin de incontinent procéder à la démolition dudict Petit-Lyt et d'en tirer les gens de guerre susdicts. Le IIIe, qu'ils eussent à promectre déans XL jours faire rassembler les Estats dudict royaulme pour mectre ordre aux affaires d'illecq et chastier ceulx qui ne se vouldroient renger, ains seroient désobéyssans d'accomplir ce que par lesdicts Estats seroit ordonné. Le IIIIe, qu'ils voulsissent recognoistre pour leur régente et gouvernante la royne douaigière d'Escoisse, puysque à ce elle avoit esté choisie par les communs Estats dudict royaulme. Et le dernier, que le chasteau de Dombreton, à présent occupé par le duc de Chastellerau, fut déposité et séquestré ès mains de quelque personnaige Escoissois, tant et jusques à ce que par lesdicts Estats aultrement en seroit déterminé, veu que ledict duc occupoit ledict chasteau contre la volenté du dict roy, de qui il le tenoit. Et, quant audict premier point, fut lors dict que l'on en feroit rapport aux aultres, pour après luy en faire responce, laquelle, au boult de quatre ou cinq jours, luy avoit esté donnée, qu'il s'en povoit bien retourner, si comme il avoit l'intention de retourner vers ledict s^r roy, son maistre, pour luy en faire rapport; mais, comme il avait entendu l'envoy de Monsr de Randan avec plaine et abso-

lute commission de traicter avec ladicte royne, avoit bien voulu actendre sa venue. Lequel de Randant arriva en ceste ville le xixe de ce mois, et le xxie luy a esté donné audience de ladicte royne et ceulx de son Conseil ausquels il a exhibé sa commission, tant sur luy que sur ledict évesque de Valence, l'évesque d'Amiens, Messrs de la Broche et Oisieul ou deux d'iceulx en cas que les aultres n'y puyssent vacquer pour leurs occupations audict Escoisse, de laquelle commission leur ayant esté faicte lecture, ils s'en seroient démonstrés fort satisfaicts, comme le dit de Randant en la présence du dict évesque de Valence et l'ambassadeur Seure nous déclaira hier et mesmes qu'il avoit expresse charge dudict seigneur roy nous faire entendre la cause de sadicte venue en ce royaulme, laquelle avoit esté pour ce que icelluy s^r roy avoit, par lettres de son dict ambassadeur Seure, esté adverty du grand désir que ladicte royne démonstroit de vouloir entendre à paciffier les différens d'entre elle et luy, moyennant qu'il luy pleut à ceste fin commectre et envoyer vers elle quelque personnaige aveeq plain povoir et commission [1]. Conformément auquel désir ledict seigneur roy, pour démonstrer et tesmoingner aussy à tout le monde et principallement à la Majesté du Roy Catholique nostre seigneur, et à nous ses ministres de par luy icy envoyés, désirant le mesmes pour non mectre la Chrestienneté en nouvelle dissention et trouble, l'avoit despesché vers icelle royne furny de bien ample commission à la fin susdicte, de laquelle déclaration luy ayant remerchié, luy avons dist que en advertirons Sa Majesté et Vostre Altèze. Et si nous dist davantaige ledict de Randan que ladicte royne luy avoit desjà présenté lieu pour traicter desdicts différens à Yore, Neufchastel ou à Noni, de quoy il se démonstra peu content, aymant myeulx le povoir faire en ceste ville en nostre présence, affin que fussions tesmoings qui auroit tort ou raison. Et si désiroit aussy et nous requist que vouldrions derechief faire nouvelle office vers ladicte royne de par Sadicte Majesté, comme avions faict jusques à présent. A quoy, luy ayant bien au long faict entendre tous les bons offices et debvoirs par nous en cest endroict faicts et le peu de prouffyt qu'en avons sceu tirer, luy dismes qu'il nous sembloit que par nouvelle instance n'en proufliterions plus que du passé; et puysque la charge de moy, de Glajon, estoit de procurer la paix, et que ledict de Randan et les aultres avec luy dénommés avoient à ce pleine puyssance, il leur touchoit plus tost la traicter que à moy, et que néantmoings volentiers, s'il estoit besoing, m'y employeroye conformément à ma charge, sans toutesfois la excéder: nonobstant laquelle response il nous eust volen-

[1] Catherine de Médicis écrivait à l'évêque de Limoges, le 21 mai 1560, au sujet de la mission de Randan, qu'on se trouvait devant la nécessité de la guerre si les voies de conciliation échouaient. Elle le chargeait de demander à Philippe-II, son gendre, d'embrasser les intérêts de la France et de faire entendre à Élisabeth « s'elle faict plus la folle, qu'il aydera à la chastier. »

(*Négociations de François II*, p. 389.)

tiers persuadé de oultre le debvoir susdict en faire aultre plus grand ; mais pensons bien que, ayant considéré que la commission de moy de Glajon ne s'extend plus avant, qu'il s'en contentera de tant plus que comme par nos précédentes avons souvent escript à Vostre Altèze, les Franchois ne prétendent aultre chose fors d'eulx servir de nous pour irriter ladicte royne vers nous et nous rendre plus odieux.

En ceste communication leur avons demandé s'ils entendoient négocier avec ladicte royne à part ou ensemble avec lesdicts Escoissois, car en cecy gist l'artifice et principal but de ceste négociation; car nous entendons assez que tout le desseing desdicts Franchois et mesmes l'allée dudict évesque de Valence vers Escoisse et la venue dudict Randan ne tendent à aultre fin fors de disjoindre et rompre la ligue et confédération d'entre ladicte royne et lesdicts Escoissois, car, en traictant avec icelle royne ou lesdicts Escoissois à part, se donnera aux partyes grande occasion de diffidence l'ung de l'aultre, et, estans par ce moyen désunis, chascun procurera à part de faire son appoinctement au myeulx qu'il poura; et, en ce faisant, lesdicts Franchois pacifficroient les affaires d'Escosse en trois jours en délaissant iceulx de la royne en dispute et suspens ou du moings aux mesmes suspicions et dangiers qu'ils estoient avant la guerre encommenchée. Sur laquelle nostre demande ils nous ont respondu assez estonnés que lediet s^r roy plus tost laisseroit perdre le royaume d'Escosse que de traicter avec lesdicts Escoissois par l'intervention de ladicte royne ou de ses députés, veu qu'elle n'estoit dame pour mectre loy à tout le monde, ny avoit cause de se mesler ou congnoistre des différens de ses voisins, de sorte qu'il est tout cler que toute la difficulté gist sur ce poinct; car, quant nous avons demandé quelle asseurance ladicte royne pouroit avoir d'eulx pour l'advertir, nous respondirent, en soubsriant et par manière de mocquerie, qu'ils ne luy en sçavoient donner aultre que le royaulme de France. Finablement nous apperchevons assez que l'intention desdicts Franchois est de laisser les affaires d'icy en tels termes que, quant il leur viendra à propos, ils puyssent occuper ce royaulme pour exécuter leurs mauvaises intentions, et de l'aultre cousté nous voyons aussy que ladicte royne n'entend se ayder du conseil, ny faveur de Sa Majesté, pour non estre obligée d'ensuyvre ce que Sadicte Majesté luy conseille. Et nonobstant qu'elle se treuve abusée de l'espoir qu'elle avoit de povoir prendre Lyt, elle ne démonstre aulcun signe de confidence en Sadicte Majesté ; mais en ce traictié de paix elle passe oultre en députant de sa part lieu et commissaires, sans riens nous en communicquer, ne se vouloir ayder des ministres que Sa Majesté a icy et en France à ce envoyés. Et si voyons qu'elle faict journellement grandes apprestes tant par mer que par terre, dont povons bien juger qu'elle est déterminée de forcher ses affaires si avant que Sa Majesté, pour son intérest, sera à la fin constrainct se joindre avec elle et de rompre la guerre avec lesdicts Franchois, dont avons si à menu bien voulu advertir Vostredicte Altèze, affin qu'elle sçache en quels termes sont les affaires d'icy et entende les

cogitations de l'ung et de l'aultre, affin d'en advertir Sa Majesté pour y pourveoir de bonne heure.

Nous avons entendu de bien bon lieu que l'Admiral de France passa mardy dernier huyct jours passé en habit dissimulé et accompaigné seullement de deux varlets par la ville de Bruges, et le personnaige qui nous en a adverty, l'ayant recongneu audict Bruges, luy demanda dont il venoit, à qui il respondit qu'il venoit d'Escosse et qu'il avoit abordé en Zéelande: ce que n'est vraysemblable. Ledict personnaige dist aussy que en passant par Dunkercke il avoit entendu que ledict Admiral y avoit aussy passé. Vostre Altèze se poura faire informer ce qu'en est à la vérité; car il faict à craindre qu'il n'est passé par le Pays-Bas, sans machiner quelque chose au préjudice d'icelluy, comme il a aultresfois faict à la rompture de la dernière trefve, lorsqu'il cuyda surprendre la ville de Douay, et est bien accoustumé de faire semblables actes.

Madame, nous avons par ce courrier receu les lettres de Vostre Altèze, du xve de ce mois (lequel s'en retourne avec la despesche de la royne), par lesquelles elle nous advertist de l'arrivée du Sr Garcia Lasso de la Vega en France, espérant que par sa présence en la court d'illecq nostre besoingne aura meilleur progrès, que Dieu vueille, et si avons veu l'extraict de la responce que Monsr le Cardinal de Loraine a faict à Monsr de Chantonay quant à l'observance des traictés par lesdicts Escoissois prétendue. Quant à nous, si sommes appelés au traictié de paix estant à présent en train, ne deffauldrions, tant que en nous sera, tenir la main que lesdicts Escoissois puyssent estre gouvernés par naturels du pays conformément à leurs traictés; mais, à ce qu'il se voyt par les conditions et articles susdicts, les partyes ne font aulcune mention desdicts traictés.

De Londres, le xxiiie jour de may anno 1560.

(*Archives du Royaume à Bruxelles, Nég. d'Angleterre*, t. III; *Archives de Simancas, Secret. de Estado*, Leg. 814; *Archives du Ministère des Affaires Étrangères à Paris*, vol. Angleterre, fol. 101 v^e.)

DCXLIX.

L'évêque d'Aquila à l'évêque d'Arras.

(23 MAI 1560.)

Le roi ne doit secourir la reine que si elle était attaquée. — Les Français veulent traiter seuls avec les Écossais et conservent leurs desseins sur l'Angleterre. — Tous les évêques catholiques ont été arrêtés, et il faut s'étonner de ne pas voir éclater un mouvement contre la reine. — Si Coligny s'est rendu déguisé en Flandre, cela doit donner lieu à quelque mauvais soupçon.

Una carta de V. S. de quince deste he recebido hecha en Anveres, a la qual respondere brevemente, pues, en lo que Monsr de Glajon y yo escrivimos, se ha dicho particularmente todo lo que aca passa, y en lo que toca al haverse en España, y aqui declarado a la Reyna que se le daria ayuda, caso que fuesse ella la invadida. Torno a dezir a V. S. que por lo de aqui no deve tener pena, por que no se ha declarado este articulo tanto que no quede tanto indeterminado como V. S. desseava que quedasse, y para averiguar quien tiene justa causa en esta guerra, de lo que se seguiria el dar Su Magestad esta ayuda o no darla, son necessarias tantas probanças que en ellas se nos passaria el tiempo, y no hay peligro que nos pidan la palabra, porque lo que esta Reyna pretende, no es que el Rey nuestro señor la ayuda, sino meterle en necessidad y en sospechas con Franceses, y ser despues ella la que estubiesse al ver y se pusiesse en la neutralidad en que nosotros agora estamos.

Del successo de las cosas de Lith pense que pudiera seguirse que la Reyna desengañada de sus pocas fuerzas tomara el camino que tantos dias ha le mostramos, pero *nihil minus* los otros dias estava tan persuadida de que sus cosas havian de tener successo que no tubo respecto en dezir que nosotros eramos enemigos encubiertos y que menos quexa tenia de Franceses, de lo qual me agravie con ella blandamente y mas presto a proposito de hazerla correr que de irritarla; pero su odio esta tan arraygado, y tratalo tan como muger, que yo no se como curarla, pues no bastan sus malos sucessos a hazerlo.

Tambien quisieran ayer estos Franceses meternos en hazer nuevos fieros à la Reyna; pero de que vieron como les respondimos, pienso que no curaran mas de tentarlo, aunque nunca les diximos cosa de que pudiessen asirse, para dezir que no los queriamos assistir, conforme a la comission que Monsr de Glajon tiene de Su Majestad. Hizose a mi parecer ayer una fructuosa jornada en que los sacamos de lo boca claramente su intencion de quererse concertar con Escoceses a parte de lo de la Reyna, y tras esto

que a la Reyna no piensan assegurarla un pelo mas que hasta agora, de las quales dos propositiones juntadas se puede entender la intencion que tienen en la prosecucion de sus pretenciones en este reyno, el qual esta tan alterado y con tanta quexa del gobierno desta Reyna que es maravilla como no han hecho alguna novedad en el, especialmente agora que han prendido a todos los Obispos catholicos y otras personas señaladas dellos para assegurarse.

Mons' de Glajon escrive a V. S. lo que passo con el Obispo de Valencia sobre el casamiento de la Reyna, y lo que aqui me ha dicho un Italiano de la venida ay a Flandes del Almirante de Francia disfreçado, de lo qual, si V. S. no tuviesse noticia, no se podria sospechar a mi parecer sino mal. Es cierto lo que este me ha dicho, por que es testigo de vista y hombre de bien.

(*Archives de Simancas, Secret. de Estado,* Leg. 520.)

DCL.

John Waddington à Gresham.

(Groningue. 23 mai 1560.

Nouvelles de Frise. — Le comte d'Oldenbourg, les ducs de Brunswick et de Holstein. — Mort de l'évêque d'Utrecht. On fortifie cette ville. — Nombreux navires attendus à Amsterdam.

My last letter to Your Lordship was of the xvjth daye of this presente monythe of Maye sent from Amsterdam by the post of the same towne namyd Henryck Symonson, wherin I did advertise alsuche thing as hapenyd to me by the way thetherwards and ther, the which I trust be saffly come to your hand.

The same tyme I toke my jorney toward Fryselande and passid throughe the pryncypall towns therof as farre as Emden, dowinge my dilligence ther and elliswhere, in suche matters as Your Lordship did commande me, not fyndinge any preparation for warre in all Fryselande, nor yeat in Gelderlande presently, nor lyke to be accept in matter amongeste themselves, for the towne of Gronynge and the common people dwellinge in the contry of Gronynge are in varryance for that the towne of Gronynge by vertu of privilidge, as they saye, will not that any of the village ther about shall sell any manner of marchandize, but suche as they shall by fyrst within the sayde towne, more that men of occupation may not go out of the sayde towne to dwell and to do ther syance in the village, with dyvers other suche lyke matters, unto the whiche

the contry will not agre, so that the Lorde of Arrenborche beinge ther lyuetennant and in all Fryselande hathe byn here about eight days past to here the sayde varryance of bothe parts, and is now departyd towards the Court in Bruxelle, and withein fourteen days, as I here saye, wil be ther agayne. Men dothe suppose that the Court will make a castell in the sayde towne and that shortly sertayne men of warre are lokid for to come downe from Mynster or ther about into a contry callyd Rydderlande for that matter, and shold be taken up by one George van Halle, but yeat not abrod in the fylde.

They saye that the Ducke of Cleave is pryncipall capytayne of all Fryselande to take up men for the house of Borgen, when they shall have nede. And more they saye that the sayde Ducke is Busshop of Mynster, so that the Bushop ther is but his deputie; that ther is no saltpetter, nor gowne powder to be hade in those parts for mony, but in smale quantyte; that K. P. and his Councell of Borgonny will not charge them selves in warres, accept they be fyrst assuryd to do prophyt therby. More they saye that he hathe one forthe parte of the F. K. revenous yerly, to be his protector against Englande and Skotlande. And more they saye how that ther mynde is to consume our men and store in Englande and Skotlande, by making of strong forts and keping of them, and so to brynge the Quenys Majesty into a longe contenuance of warre, yf it be not lokid to in tyme.

Those shipis that goith out of Hollande and Zellande towards the west parts as Norwaye, etc., most be lokid to, for they are supposyd to carry furnyture and vittells to the Frenche men into France.

That no men maye go out the lades of Emdens country to serve any strange prynce in payne to lose his fredom ther.

The Lorde of Arrenborche made a proclamation in Fryselande, about Ester last, that all suche men of religion, as ware gon out of ther cloisters, most come in agayne by a sertayne day apon payne of dethe.

The contry of Fryseland is kept subjeete to the house of Borgen by castells and blockhouses with men of warre in them.

The Grave of Oldenborche dwellinge byyonde Emden may have many men at his commandement, and is wel belovyd, as I here saye.

The dissiples of Lutter and the Zwynglyans have great disputations at Emden for the right understandinge of the Holly Scripture. I pray God sende us his Holly Spryte.

The house of Borgen dothe strongly fortyfy the towne of Utricht. The olde Bushop, beinge oncle to the lorde of Egmonde, is dede : they say the next Bushop shall not have any suche domynation as others ther have had, but lernyng to preache.

The next esterly wynde at Ansterdam in Hollande they loke for 3 or 400 sayle of great shipis owt of Estlande, apartaynynge to Hollande onlye laden with corne and other marchandize.

Hartocke Yerrecke of Bronswicke as I here saye is lorde of a towne in Hollande callyd Word lyinge besyde Skonchove.

The Ducke of Holst is of no great powre, nor yeat wel belovyd, in his country, as I here saye.

The house of Borgen hathe great regarde to the common people of Englande, for that they know they most fight that will come in, as example by Detmos.

And this I rest, not having any other at this tyme to advertize Your Lordship.

From Gronnynge in Fryselande, the xxiijth daye of Maye a° 1560.

(*Record office. Foreign papers. Queen Elizabeth, Cal.*, t. III, n° 121.)

DCLI.

Richard Payne à Gresham.

(Middelbourg, 23 mai 1560.)

Nouvelles d'Écosse. — Il y a peu de navires espagnols en Zélande. — Parmi les navires se trouve l'une des galéasses qui ont été au service du roi pendant la dernière guerre.

(*Record office. Foreign papers. Queen Elizabeth, Calendar*, t. III, n° 123.).

DCLII.

Henri Garbrand à Gresham.

(Dunkerque, 23 mai 1560.)

Armements maritimes des Français.

(*Record office. Foreign papers. Queen Elizabeth, Calendar*, t. III, n° 122.)

DCLIII.

La duchesse de Parme à l'évêque d'Aquila et au seigneur de Glajon.

(Bruxelles, 27 mai 1560.)

Lettres d'Espagne et de France. — Les prétentions d'Élisabeth semblent exorbitantes. — Appui à donner à tout ce qui peut affermir la paix entre l'Angleterre et la France.

Messieurs, J'ay receu vos lettres du XIII du présent, estant encoires en Anvers, copie de laquelle j'ay incontinent envoyé par courrier exprès au Roy mon seigneur afin que Sa Majesté sceust l'estat où pour lors estoient les affaires, et hier me vindrent les lettres de Sa Majesté pour vous, que je vous envoye avec ceste, ausquelles je joindray la copie de ce que joinctement Sadicte Majesté m'at escript, et aussy de celles que le Sr de Chantonay et Garcilasso m'escripvent, et de la copie que venoit joincte de celles qu'ils ont escript à Sa Majesté, par où vous verrez ce qu'est passé en leur première audience et en la communication qu'ils ont eu après à part avec le Cardinal de Lorraine et Monsr de Guyse. Aussy y adjousteray-je copie d'ung billet que lesdicts sieurs leur ont donné, par lequel vous verrez quels sont les offices que la Royne douagière d'Escosse a faict aux rebelles et les difficultés entrevenues à l'accord, les plainctes que font les François contre la Royne d'Angleterre, ce qu'ils procurent donner à entendre que du coustel d'icelle ils soyent invasés, ce qu'ils disent des apprestes qu'ils délibèrent faire, pour, selon que les occasions s'addonneront, vous servir de ce que trouverez estre à propos à la fin à laquelle Sa Majesté prétend et son intention qui vous est tant congnue, asçavoir de paciffier les différends, procurer bonne continuation du repos de la Chrestienté et faire l'office de sorte que ce soit, évitant, tant que faire se pourra, de donner occasion de juste plainete, ny à l'une, ny à l'aultre des parties allencontre de Sa Majesté et tenant tousjours l'œyl à ce que, si dextrement l'on peult parvenir à faire tomber les choses en termes sur le fondement des traictés faicts entre les François et Anglois au temps du mariaige du Roy Très-Chrestien, que les François sortent d'Escosse et que le gouvernement soit entre les mains de ceulx du pays, demeurans au surplus les Escossois bons subgects de France, vous cherchez de le procurer avec dextérité et suyvant ce que cy-devant vous a esté escript.

Les conditions que vous at mis en avant la Royne qu'elle voulloit que se proposassent par les ministres de Sa Majesté en France, sont bien avantageuses pour elle, et puysque, nonobstant ce qu'est succédé devant Liet, elle prétend les choses tant à sa volonté, l'on peult aysément icy congnoistre combien elle fust esté difficile, si les choses fussent

succédées conforme à son désir; mais vous avez toutesfois très-bien faict de non entrer en dispute avec elle pour les desbatre, afin que ne luy semble que de nostre coustel nayssent les difficultés, et sera bien assez de lors les desbattre, quant, se communiequant aux François, eulx-mesmes les débattront, afin que, répétant à la Royne d'Angleterre le mesme que contre icelle diront lesdicts François et adjoustant ce que l'on verra convenir pour persuader ladicte Royne comme chose mis en avant par iceulx, l'on pourra dire au prétendu de ladicte Dame ce que l'on verra estre requis pour la mener à l'accord, et puysqu'elle s'est retirée de vous donner lesdictes conditions, comme elle avoit délibéré, pour les envoyer en France, désirant préallablement sçavoir ce que se pourroit négocier avec le Sr de Rendan, tant myeulx, et Dieu voulsist qu'ils se puissent bien appoincter; mais, au deffault de ce, comme il est bien apparent qu'ils ne feront riens, selon le langaige que ladicte Dame tiendra après, vous vous pourrez conduyre, et m'advertissant, comme j'espère ferez, de ce que pourrez entendre de ce que passera entre eulx, je regarderay selon ce d'advertir les ministres de Sa Majesté en France de l'office qu'il me semblera se devoir faire, en quoy servira beaucoup si, comme je confye que ferez, comme ceulx qui estes sur le lieu, vous m'advertissez joinctement de vostre advis sur ce que vous semblera que se devra faire pour le bien des affaires, et n'y aura faulte que je ne vous tiengne jusques au bout bonne correspondence, comme Sa Majesté de nouveau me le recommande.

De Bruxelles, le xxviie de may 1560.

(*Archives impériales de Vienne ; Archives de Simancas, Secret. de Estado,* Leg. 814, f° 30; *Archives du Royaume à Bruxelles, Négoc. d'Angleterre,* t. III; *Archives du Ministère des Affaires Étrangères à Paris,* vol. Angleterre, f° 91 r°.)

DCLIV.

L'évêque d'Arras à l'évêque d'Aquila et au seigneur de Glajon.

(Bruxelles, 27 mai 1560.)

Il leur transmet des avis reçus de France et d'Angleterre.

Messieurs, Oultre ce que vous verrez par les lettres que vous escript Madame, afin que vous ayez entière congnoissance de tout ce que nous povons entendre concernant

ceste négociation entre les Anglois et François, et que par ce vous soyez tant plus prévenu pour tout ce que pourroit succéder, je vous envoye avec ceste ung extraict d'une lettre que m'escript Monsr de Chantonay, mon frère, et d'une copie qu'il m'at envoyé d'une lettre que ung François sorty de Liet escript à Messieurs de Guyse, lesquels ont donné à mondict frère ladicte copie, combien que je pense assez qu'ils l'auront en France abelli ung peu, et mesmes en ce qu'ils disent des provisions qu'il y at en ladicte ville jusques au mois d'aougst, et ne sera à correction besoing monstrer aux Anglois ladicte copie, mais bien dire de bouche qu'en France ils ayent telles nouvelles, afin que la craincte qu'ils en concepveront et les apprestes que font les François, les rendent plus traictables.

De Bruxelles, le xxviie jour de may 1560.

(*Archives impériales de Vienne.*)

DCLV.

L'évêque d'Aquila et le seigneur de Glajon à la duchesse de Parme.

(Londres, 27 mai 1560.)

Élisabeth leur a fait connaître qu'elle avait désigné des députés pour traiter avec les ambassadeurs français. — Il semble que, de part et d'autre, il y ait peu de sincérité dans cette négociation.

Madame, Le lendemain de nos dernières du xxiiie de ce mois, le Sr de Randans, l'évesque de Valence et l'ambassadeur Seure nous viendrent dire que le jour précédent ils avoient esté à Granousy vers la Royne pour entendre si elle s'estoit résolue du lieu et députés pour vacquer avec eulx sur les différens entre elle et le Roy Très-Chrestien, et qu'elle leur avoit respondu que, pour l'importance de l'affaire, elle ne s'en estoit encoires arrestée, mais que endedens ung jour ou deux elle s'en résouldroit et les en advertiroit. Et si nous dirent que, actendu ladicte Royne ne vouloit traicter en ceste ville desdicts différens, qu'il leur sembloit qu'elle n'avoit grande envye de s'en accorder. Aussi se plaindoient que contre sa promesse, asçavoir qu'elle feroit cesser les armes quand elle verroit les députés dudict seigneur Roy à la fin susdicte, elle ne les vouloit faire cesser.

Vendredy dernier assez tard, ladicte Royne nous manda dire qu'elle avoit veue la commission dudict Sr de Randans et en estoit très-joyeuse, et s'il estoit vray ce que

icelluy de Randans et l'évesque de Valence luy avoient dist, elle avoit grand espoir du bon succès de ceste négociation, dont, pour n'y faillir de son coustel, elle avoit dénommé les docteur Wotton et Secrétaire Sicel pour besoingner avec eulx, et dénommeroit aultres trois eulx estans en Escoisse, lesquels docteur et Secrétaire partiront demain pour eulx trouver le ve de juing prochain à Neufchastel pour y adviser avec les aultres du lieu de ladicte communication, et nous a faict dire qu'il ne tiendra à elle que l'accord ne se face.

Toutesfois nous semble qu'elle, ny lesdicts Franchois ont aulcune intention pour eulx en accorder en tant que iceulx Franchois ne tendent à aultre chose que de séparer la ligue d'entre ladicte Royne et les Escoissois, comme par nos précédentes avons assez escript à Vostre Altèze, et aussy icelle Royne, par ses délais, semble qu'elle pense de brief prendre par famine la ville de Lyt, en laquelle, selon le commun bruict, y a bien peu de vivres, lesquels y doibvent faillir endedens peu de jours.

Lesdicts Franchois, en la dernière communication, nous ont derechief bien clèrement et ouvertement déclairé que, quant aux différens d'Escoisse, ils n'entendoient aulcunement traicter avec ladicte Royne, laquelle ne faict aulcun semblant de désirer nostre intervention ou présence en ladicte communication de leurs différens, de laquelle eussions peult advertir Vostre Altèze, si elle se fût faicte en ceste ville; mais, comme elle se fera à cent et LX mille d'icy, les occasions pour en avoir nouvelles nous seront difficilles. Si est-ce que travaillerons et chercherons tous moyens pour les entendre, s'il est possible, pour en donner l'advertence à Vostredicte Altèze, laquelle, par ce que dessus, peult assez considérer le peu de service que moy de Glajon doresnavant pouray faire en ce lieu.

De Londres, le XXVIIe jour de may 1560.

(*Archives du Royaume à Bruxelles; Archives du Ministère des Affaires Étrangères à Paris,* vol. Angleterre, f° 104 r°; *Archives de Simancas, Secret. de Estado,* Leg. 814.)

DCLVI.

Gresham à Cecil.

(ANVERS, 29 MAI 1560.)

Envoi de la lettre de Waddington. — Le comte d'Helfenstein est arrivé à Anvers. — Les hommes les plus sages souhaitent qu'Élisabeth épouse l'archiduc Charles. — On dit que le roi de France se rend au Havre pour inspecter les troupes qu'il enverra en Écosse. — Maladie de l'Empereur.

I sent yow my last of the xxvij^th^ of this present wythe a letter to the Quenes Majesty from my frinde Mr Jaspar Schetz, sens the wyche tyme here ys nothinge worthey of writting but that I have ressevid letters from my servaunt Waddington, wyche I send yow here inclossid writtin in Gronenyng, wherby yow shall persseve that there be no men of ware upe, neyther in Frysselande, nor Gerlderlande, nor was not this yere, so that I trust yow be fully sattysfyed and quyettid with that vayen rewmor, wyche sewrly came fyrst owght of Inglande. Also as this daye I have shippid iiij or v peasse of velvets of pill and a halfe and j c. xx ells of crymessyne velvets, wyche I praye God send yow in saffetye, most humble beseeching Your Honnor as bye your next I maye have the Quenes Majestie warraunt for so manny velvets of all sortes as that Here Hightnes wolde have bowght more. The Conte of Elverstone, Ambassidor to the Emperor, departtid as this daye to Breussells to the Regent, whome haythe desirrid me to doo his most humble comendacions to the Quenes Majestie, whoe speckes as moche honnor of Her Hightnes for Here Majesties geftes and royall interteyment as a nobell man can doo, moche lamenthing that Here Hightnes ys not myndyd it to marry, wyche for my parte I beseche the Lorde to strenghen and blesse Here Majestie unto yt, assewring Your Honnor I can talke with no man of exsperyence but wyssythe that Dowen Carrollo myght be the man, where in the will of God and heres be fullfyllyd to the great comfforte of Here Majestie. Lycke wysse the said Contey speckes moche honnor of the Lorde Robert Dudeley, whome dessyryd me licke wysse to do his commendacions to hym and to Sr Thomas Parry and yow, so that my lady your wyffe were not forgotten. S^r^, what great cupes of wynne went owght apon thes recommandacions, I will not molest yow wythe all, for that it ys not so commendable in Ingland as it ys here. S^r^, here ys sertteynne newes spread abrode that the Frenche King hym sellffe in persson comythe dowen to New-Haven to see his shipes and his men of ware shippid for Schoteland, wyche I trust in God shall be meat wythe all well a noffe, and that Lieght ys dyspachyd one wayes or other, wyche of force must be tacken for the honnor of the Quenes Majestie and the

realme. And this, wythe my most humble commendacions to my Lorde Keppar and Sr Thomas Pary, I comit yow to God.

From Andwerpe, the xxixth of Maye ae 1560.

Sr, it maye pleasse yow to remember Pallus van Dall with a letter of thanckes from the Quenes Majestie for the good will and servyze he dothe owe unto here.

I am creadable infformyd that they Emperor ys very sore sycke of a quartten agew.

(Record office. Foreign papers. Queen Elizabeth, Calendar, t. III, ne 139.)

DCLVII.

Emprunts de la reine d'Angleterre aux Pays-Bas.

(MAI 1560.)

Emprunt fait à Jean Pymells, marchand d'Augsbourg. La cité de Londres en garantit le payement.

(*Record office. Foreign papers. Queen Elizabeth, Calendar,* t. III, nos 143, 144.)

DCLVIII.

La duchesse de Parme à l'évêque d'Aquila et au seigneur de Glajon.

(1er ET 2 JUIN 1560.)

Elle leur recommande une extrême prudence. — Peut-être verra-t-on la reine d'Angleterre et le roi de France demander que les conférences pour la paix se tiennent dans les Pays-Bas. — Il est utile que le seigneur de Glajon prolonge sa mission.

Messieurs, En cest instant me viennent lettres du Roy mon seigneur, du xviiie du mois passé, et avec icelles ung pacquet pour vous qui yra avec ceste, dedans lequel, comme Sa Majesté m'escript, vous aurez copie d'ung escript contenant ce que les ambassadeurs de la Royne d'Angleterre ont proposé à Arançois où Sa Majesté estoit allé passer le temps, et la responce qu'elle Sa Majesté leur a faict faire. Et davantaige ajousteray-je copie de ce que par le mesme courrier Sa Majesté at escript aux sieurs de Chantonay

et Garcilasso de la Vega qu'ils m'ont envoyé et des lettres que l'évesque de Limoges at aussy escript à Sadite Majesté et à Monsr le Duc d'Albe, et davantaige de celle de Sa Majesté pour moy, afin que vous voyez particulièrement ce que passe et ce que Sa Majesté m'encharge, que me faict penser que les François refèrent les choses que passent en Angleterre différamment de ce que nous les entendons, ou bien que ce vous verrez par les dicts lettres qu'ils mectent en avant de traicter les différends d'entre France et Angleterre en lieu neutre, et avec l'intervention de médiateurs qui de la part de Sa Majesté se doibvent envoyer d'icy, demeurant vous, Monsr de Glajon, ce pendant en Angleterre et le Sr Garcilasso en France pour correspondre, soit fondé sur ce que la Royne, en la responce qu'elle faict au proteste du sieur de Seure, ait dict que, s'il sembloit bon au Roy de France de nommer gens pour faire l'appoinctement, elle en nommeroit aussy de sa part et s'efforceroit d'user de toutte dilligence pour les faire assembler, et finalement disant que, quant à l'amende des injures faictes, elle se laisseroit régler par la prudence de son très-chier frère le Roy Catholique, si le Roy de France en estoit content, ou bien par le jugement de gens à ce députés. Mais, comme les choses depuys sont tombé en aultres termes et que par vos lettres vous m'avez si souvent déclairé que vous ne pensez l'intention de ladite Dame, ny moings des François, estre que Sa Majesté, ny ses ministres se deussent mesler dudict appoinctement et que, vous ayant voullu donner articles pour envoyer audict Sr Garcilasso pour les faire proposer et qu'après elle se détermina de les retenir jusques à ce qu'elle eust veu ce qu'elle pourroit négocier avec le Sr de Randan, et qu'après luy avoir parlé elle ne vous at encoires faict mention de vous voulloir employer plus avant en l'appoinctement, je ne voys ce que de nostre coustel nous doyions faire pour procéder en la négociation de sorte que le tout se puisse encheminer fructueusement selon le désir de Sa Majesté; car, si venons à offrir de nous-mesmes ceste assemblée et mesmes pour faire icelle en lieu neutre et sur le pays de sadicte Majesté, comm'il semble estre telle la fin à laquelle lesdicts François prétendent, peult-estre pour leur sembler qu'ils adventurent leur réputation se traictant du différend en Angleterre, vraysemblablement les Anglois ne prendront bien que de nous vînt ceste meute; car, comm'ils sont fondés sur tenir le point de leur opinion bien hault, ils pourroyent trouver mauvaix que, ayant le Roy de France envoyé ses ministres pour traicter là, les en retirant pour venir pardeçà négocier, nous leur feissions perdre ce point de la réputation. Par où, après avoir pesé le tout, je me suys résolue de vous donner si particulier advertissement de ce que m'est venu afin que, si les Anglois sur les lettres que les ambassadeurs escripvent présentement, desquelles le pacquet vad avecques ceste, vous mectoyent en avant de prendre la négociation par ce chemin, vous sçachez l'intention de Sa Majesté et que vous vous offrez de m'en escripvre, adjoustant que vous tenez pour certain que, suyvant ce que vous cognoissez de l'intention de Sa Majesté, vous

soyez asseurés que de la part d'icelle je feray de ce coustel tout ce que sera requis pour moyenner l'accord et l'encheminer. Et cependant je garderay les lettres de Sa Majesté servans à l'encheminement de la négociation d'accord, comme vous verrez, et tiendray toutes choses prestes pour promptement correspondre et advertir en France pour de là avoir correspondence. Et si du coustel de France l'on me sollicite pour dresser les affaires à ce pied de négociation de députés de deux coustels et de moyenneurs de la part du Roy mon seigneur en lieu neutre, je procureray d'assentir le lieu et le temps et tout ce que je pourray de la volonté du coustel de France, pour vous en donner advertissement et de ce que me semblera sur ce vous debvrez faire de vostre coustel, afin que nous tenions partout la bonne et mutuelle correspondence que Sa Majesté désire et comm'il convient au bon encheminement de la négociation d'accord.

De Bruxelles, le premier jour de juing 1560.

Depuys ce que dessus escripvis, à ce matin me sont venu vos lettres, du xxviie du mois passé, par lesquelles j'ay entendu en quel estat estoyent lors les affaires. Et ne voys encoires riens qui rapporte à ce que m'est venu par ce dernier despesche d'Espaigne. Je ne sçay si l'arrivée du pacquet des ambassadeurs que (comme je dis) vous sera rendu avec ceste, causera du changement. Mais enfin je suys encoires en ce que j'ay escript que, jusques du coustel de France ou de celluy d'Angleterre l'on le nous mecte en avant, nous ne debvons faire aultre mention du contenu au despesche, mais tousjours tant par vostre moyen que celluy de Garcilasso continuer de solliciter les parties à l'accord et que l'on soit prest de la part de Sa Majesté pour le moyenner s'ils veullent, n'est que le temps nous monstre aultre occasion, laquelle nous pourra descouvrir la bonne correspondence qu'il fault que nous tenions ensemble pour sçavoir ce que passe. Je regrette bien le plus long séjour celle part de vous, Sr de Glajon, et désireroye trop plus votre présence en ce lieu; mais je ne voys qu'en façon quelconque il conviègne que vous vous partez encoires; et combien que vous aurez de la paine pour descouvrir si particulièrement ce que passera à la communication se faisant si loing de où vous estes, si ne fauldra-il délaisser de cercher tous moyens possibles pour entendre ce que l'on pourra de ce que passera en icelle, et adviserez s'il conviendroit d'envoyer quelc'ung jusques là, qui soit dextre pour assentir, comme en chose de ceste qualité font ordinairement tous ministres des princes, avec ce que, résidant vos personnes en la Court et qu'enfin la Royne et ceulx du Conseil seront adverty de ce que passera en la communication qu'ils feront vers la frontière d'Escosse, vous aurez moyen, soit parlant avec la Royne ou ceulx du Conseil, et encoires avec ceulx qui, comme je présuppose, tiennent correspondence avecques vous, de avoir quelque lumière.

Datum le jour de la Penthecouste 1560.

(*Archives impériales à Vienne; Archives du Ministère des Affaires Étrangères à Paris*, vol. Angleterre, f° 107 v°; *Archives de Simancas*, Leg. 814, f° 21.)

DCLIX.

La duchesse de Parme à l'évêque d'Aquila et au seigneur de Glajon.

(Bruxelles, 3 juin 1560.)

Elle leur transmet une lettre adressée par Courtewille à Granvelle.

Messieurs, Je vous escripvis hier tout ce que je vous sçauroye dire pour le présent sur la négociation d'accord d'entre les Franchois et les Anglois; mais pour autant que depuis s'est déchiffrée une lettre du secrétaire Courteville, escripte à monsieur d'Arras, en laquelle il déclare particulièrement aulcunes choses qu'il at entendu de Mon^r le Duc d'Alve, qui peuvent aulcunement servir pour avoir esclaircissement du tout et s'en ayder comme du surplus pour prendre plus certaine conjecture de l'intention que Sa Majesté et ses ministres ont, et pour par ce bout tant myeulx entendre tout ce que se pourroit escripvre par cy-après en ceste négociation, il m'a semblé vous en devoir faire part, et à ceste cause et non à aultre vous despesché-je ceste pour accompaigner la dicte copie [1], me remectant au surplus à ce que vous aurez entendu

[1] Courtewille écrivait d'Espagne, le 20 mai 1560, à Granvelle :

Le Duc d'Alve m'a enchargé d'adjouster que (au cas qu'il fût besoing envoyer forces en Escosse, suyvant l'offre que s'en est faict à l'évesque de Lymoges) Sa Majesté entend que non-seulement les capitaynes fussent ses subgects, mais qu'ils eussent ung coronnel de mesmes bien instruict de tout ce qu'il auroit à faire, et principalement de, sy les François venant au-dessus d'Escosse voulliont passer au pays d'Angleterre, se mectre plustot du coustel des Anglois et s'employer à la deffence d'icelluy, et que à cest effect tous ceulx qui se livreroient de nostre coustel fussent au serment de Sa Majesté, et se pourriont mectre iceulx aux batteaux dont les François requièrent d'estre assistés, et aveeq tout cecy vouldroit que les François payassent la solde si tost qu'ils seriont embarqués. Ce que a icy esté déclairé aux Anglois sur les doléances qu'ils firent dudict offre, non sçachants, comm'ils disoient, l'intention particulière de Sa Majesté quant à icelluy, laquelle ayant entendue, monstrèrent visaige fort content, comme plus amplement le contient l'escript que s'envoye à Madame et Monsr de Glajon, de ce que s'est passé entre ledict s^r Duc et lesdicts Angloys.

Vous verrez ce que Sa Majesté escript à Madame. Par quoi je n'useray de résomption, sinon qu'il m'a samblé vous dire le succès de la charge que Sadicte Majesté m'avoit donné, vers les ambassadeurs de France et d'Angleterre respectivement, suyvant le contenu en la lettre que va à Son Altèze. Oultre lequel le Duc d'Alve me fit dire audict ambassadeur de France deux poincts de ceulx que vous verrez en l'escript que s'est dressé de la dernière négociation des Anglois comme dessus, asçavoir qu'ils s'estiont plainds de ce que ledict s^r de Glajon avoit prétendu à faire retirer l'armée d'Escosse, non estant acertené que le Roy de France feroit le mesme, et de l'assistence qu'avoit été promise audict Roy de France et comme l'on leur avoit respondu sur l'ung poinct et sur l'autre, accommodant toutes-

par les précédens despesches, suyvant lesquels j'attendray encoires pour veoir si de ce-coustel là ou de celluy de France l'on dira chose qui puisse servir pour encheminer

fois les termes selon que l'on jugeroit le plus convenir à la fin où l'on prétend, et entre aultres que l'on auroit dict ausdicts Anglois que de la promesse que Sa Majesté avoit faicte aux François, la Royne se debvroit aultant contenter que lesdicts François, puisque son intention estoit que ce seriont subgects propres de Sa Majesté, tant les coronnels que les capitaynes et soldarta, et au serment d'icelle, par où ladicte Dame se pouvoit bien tenir asseurée qu'ils ne passeriont contre elle; mais que les Anglois, oultre beaucoup de raisons qu'ils alléguoient pour leur justification, aviont nyé que ceulx d'Escosse fussent rebelles, mais que les nobles principaulx et ceulx du Conseil désiroynt pourveoir à leur Royne, si d'aventure le mariage se dissolvast sans génération, afin que alors les François, par les forces qu'ils auriont en Escosse, ne se saisissent d'icelle sans y avoir droict, et, pour le principal poinct, qu'ils prétendoient que l'on leur gardast leur capitulation. Suyvant laquelle instruction, je me trouvois à mon retour vers ledict ambassadeur de France, lequel, ayant ouy le tout, remercya Sa Majesté, et mesmes de ce qu'elle procédoit à l'endroit du Roy, son maistre, si ouvertement. Et combien que je m'apperceus bien qu'il avoit très-bien entendu la limitation de l'assistence, qu'elle seroit des subgets et au serment de Sa Majesté, etc. Si n'en dict-il ung seul mot, seulement me demanda si l'on n'avoit poinct donné charge à Madame la Duchesse de Parme de préparer les batteaux et le surplus. A quoy je luy dis qu'il se pouvoit asseurer que la promesse, en toute telle forme que le Duc d'Alve luy avoit faict, seroyt gardée.

Après il vint à discourir que la Royne d'Angleterre avoit eu grand tort de, nonobstant qu'elle estoit préadvertye de la venue de Mons. de Glajon, elle faisoit marcher son armée en Escosse, laquelle y auroit faict de cruautés non pareilles à quelques prestres qui y estiont surprins, et que en la compaignye de ladicte armée l'on avoit envoyé beaucoup de prescheurs héréticques pour prescher et semer leurs erreurs en Escosse; qu'il avoit bien oy le mesmes de la prétension des rebelles, de non estre rebelles; mais qu'il estoit trop cler quels ils estiont; que le duc de Chastelreau estoit le principal d'iceulx et estoit celluy qui avoit practiqué les tumultes de France et infecté d'hérésie beaucoup de pays alentour de Poitiers et Chastelreau, et que à sa retraicte de France il estoit passé par l'Alemaigne, où il avoit faict nouvelles conspirations. A quoy je luy dis seulement que les Anglois alléguoient aussi beaucoup de raisons pour leur justification, et qu'il failloit espérer que à l'assemblée Dieu les feroit entendre l'ung l'aultre et les rendroit amys.

Je me suis aussi trouvé vers Milort Montagu et luy ay faict part de, comme Sa Majesté, sur l'advertissement qu'elle avoit heue de l'ambassadeur de France que le Roy de France et la Royne d'Angleterre avyont consentis d'envoyer leurs députés pour communiquer sur les moyens de la pacification, et estant requis d'y entrevenir pour médiateur, Sa Majesté avoit bien voulu continuer en ceey le désir qu'il a tousjours monstré à proumovoir la paix et tranquillité publicque, et escripre, comme desjà elle avoit faict à ladicte Dame Duchesse, d'envoyer de ses députés pour faire le meilleur office de médiateur que sera possible, et que de plus voluntiers elle avoit voulu faire pour avoir entendu de luy que la Royne, sa maistresse, désiroit user de son advis, avecq quelques termes en brief que me sembliont les plus à propos. Sa responce fut aussi par remerciement et qu'il regarderoit d'en advertir la Royne, sa maistresse, au plustost que luy seroit possible. Et commenchant aussi à discourir, me dict que s'il estoit vray, comme l'ambassadeur de France disoyt, que ladicte Dame s'estoit condescendue à faire suspencion d'armes et envoyer commissaires pour traiter, c'estoit signe qu'elle désiroit (comme elle avoit tousjours

ce que l'on escript d'Espaigne, de la communication, n'y voyant jusques à oires plus d'apparence.

De Bruxelles, le lendemain de la Penthecouste 1560.

(*Archives impériales de Vienne.*)

DCLX.

L'évêque d'Aquila et le seigneur de Glajon à la duchesse de Parme.

(Londres, 3 juin 1560.)

Les Anglais et les Français traitent sans l'intervention des ambassadeurs de Philippe II. — Les Anglais cherchent peut-être des retards afin de s'emparer de Leith par famine.

Madame, Nous avons jeudy dernier, par certain courrier de là, receu les lettres de Vostre Altèze, du xxvij^e^ du mois de may dernier, celles de Sa Majesté et de Messeigneurs de Chantonay et Garcialasso avec les copyes y joinctes, ausquelles pour le présent ne sçaurons faire aultre responce, fors ce qu'avons escript à Vostre Altèze par nos dernières du xxiij et xxvij^e^ du passé, par lesquelles elle aura assez entendu l'estat des affaires de par deçà et comment la présence de moy, de Glajon, semble icy peu requise, puysque la communication des députés des partyes se faict si long d'icy sicomme d'environ de ij^e^ milles, et que lesdictes partyes espèrent d'eulx accorder par ensemble sans nostre présence, ny intervention, comme souvent en avons escript à Vostre Altèze, combien que nous craindons qu'ils ne s'accorderont jamais ; car, comme entendons, la Royne ne consentira à la désunion de la ligue et confédération qu'elle a faicte avec les Escoissois, comme réciproquement ne la souffriront lesdicts Escoissois, lequel seul poinct est assez bastant pour empescher et rompre ladicte communication.

désiré) le repos et la tranquillité publicque, mais que avec les mesmes despens elle eust peu continuer la guerre que la suspension d'armes, qu'il y passeroit beaucoup de temps perdu, avant que l'assamblée se peut faire, puisque premièrement il en fauldroit advertir Madame la Duchesse, et après qu'elle sceust, du coustel de France et Angleterre, quant et où l'assamblée se feroit, requérant pour tant que je voulsisse haster le partement du courier, venant à déduyre beaucoup de choses pour mectre les François en tort, sur lesquelles je luy respondis par le mesme que j'avois respondu à l'ambassadeur de France sur ses doléances. Et velà en effect tout ce que à présent m'a samblé mériter l'escripre. (*Archives de Vienne.*)

Quant à nous, voulons bien advertir de rechief Vostre Altèze qu'avons en toutes nos communications, le plus dextrement que nous a esté possible, traveillé et faict tout bon office tant vers la Royne que les Franchois pour les induire à quelques justes et honnestes conditions d'accord, leur offrant à ce nostre intervention, présence et diligence; mais, voyant que nulle des partyes a voulu se servir de nous, nous a semblé convenir pour l'auctorité de Sa Majesté d'user seullement de quelques persuasions et leur donner à entendre le grand désir que Sa Majesté aura qu'ils s'accordent par ensemble au myeulx qu'ils pouront, en procurant entre eulx toute bonne intelligence et amytié. Et considéré que lesdictes partyes ne nous ont voulu admectre en leur communication, comme par nos précédentes en avons assez adverty Vostre Altèze, ne luy sçaurions donner plus d'advis sur ceste nostre négociation que n'avons faict par nos précédentes.

Le seigneur de Randan et Évesque de Valence partirent mercredy dernier vers Neufchastel, et les docteur Wotton et Sicel les suyvirent jeudy ensuyvant, ayant le dit Sicel avant son partement se faict saingner pour quelque subite remembrance de fièvre; ne sçavons si c'est chose faicte à la main pour retarder icelle communication, soubs espoir de ce pendant forcher par famine la rendition de Lyt, veu que par le commun bruyct les assiégés souffrent grand disette de vivres, et, sycomme ladicte Royne, depuys deux jours en çà, a dict à moy Évesque de Quadra, ils font maintenant leur quaresme, dont la copie des lettres que Messeigneurs les Cardinal de Loraine et Duc de Guyse ont donné ausdicts seigneurs de Chantonay et Garcialasso, contenant que les assiégés sont pourveus de toutes choses nécessaires jusques à la fin d'aougst, semble estre fabricquée à plaisir; car, combien qu'ayons faict tout debvoir pour sçavoir si quelc'un seroit sorty dudict Lyt, qui pouroit avoir escript les lettres susdictes, n'avons peult entendre, que, depuys le partement dudict de Valence d'Escoisse et l'assault dudict Lyt, personne en est sorty, par qui ils eussent peult avoir l'advertance susdicte.

Nous escripvons à présent ausdicts seigneurs de Chantonay et Garcialasso en briève responce à leurs lettres, nous remectant à ce que à présent escripvons à Vostre Altèze à laquelle plaira leur en faire tenir copie, si bon luy semble. Quant au courrier que nous a apporté lesdictes lettres de Vostre Altèze, nous a semblé le retenir icy quelques jours pour, au besoing, advertir Vostre Altèze de ce que pourons entendre de la négociation desdicts députés.

De Londres, le iij° jour de juing 1560.

(*Archives du Royaume, Nég. d'Angleterre*, t. III; *Archives de Simancas, Secret. de Estado*, Leg. 814, fol. 18; *Archives du Ministère des Affaires Étrangères à Paris*, vol. Angleterre, fol. 109 r°.)

DCLXI.

L'évêque d'Aquila à l'évêque d'Arras.

(3 JUIN 1560.)

Conférences pour le rétablissement de la paix en Écosse. Noms des commissaires. Doutes sur la sincérité des négociateurs. — Entretien fort important avec Elisabeth. Elle déclare que les démarches de Philippe II pour l'épouser dépassaient tout ce qu'elle pouvait espérer, mais qu'elle désire ne pas se marier; que toutefois elle n'a pas repoussé les propositions de l'archiduc; que, si elles n'ont pas abouti, la faute en est à l'Empereur; qu'il est faux qu'elle songe à épouser le comte de Haran pour établir par la réunion de l'Écosse à l'Angleterre la monarchie de la Grande-Bretagne. — Elle allègue aussi les engagements qu'elle a pris avec les Écossais; mais l'évêque d'Aquila comprend par ses paroles qu'elle cherche à séparer la France et l'Espagne, et que si elle n'y parvient point, elle réclamera l'appui de l'Espagne contre la France. — Enfin, l'entretien s'étant poursuivi sur la mission que le Pape avait donnée à l'abbé de Saint-Salut en Angleterre, elle affirme qu'elle est catholique, qu'elle croit tout ce que croient les catholiques, mais qu'on l'excuserait si l'on savait ce qui l'oblige pour un certain temps à agir autrement; que du reste elle accueillera volontiers le nonce et qu'elle s'associera aux efforts de tous les princes pour assurer l'union de l'Église. Ce langage, d'après l'évêque d'Aquila, a pour base la crainte qu'elle éprouve de voir, d'une part Philippe II renoncer à son intervention à Rome pour qu'on n'y proclame pas sa déchéance, et d'autre part, les catholiques anglais s'agiter à la venue du nonce. L'évêque d'Aquila croit devoir feindre quelque amitié vis-à-vis d'Élisabeth, afin de pouvoir lui faire entendre des vérités que tout le monde lui cache. — Il blâme le choix de l'abbé de Saint-Salut.

Lo que hay que escrivir en los negocios de aqui escrivimos Mons. de Glayon y yo a Madama, aunque es poco todo, por que despues de la partida de los comisarios del Rey de Francia y los desta Reyna, los quales partieron de aqui, a los 28 los Franceses, y a 29 los Ingleses, no hay cosa nueva aqui, ny se entiende de Scocia. Los nombres de los Franceses ya se escribieron, que eran los Obispos de Valencia y de Amiens, los señores de Randan, de la Broche y d'Oysiel. Los Ingleses fueron Sicel y Wotton desde aqui, y alla nombrados Pero Caro Sadler que fue secretario del Rey Enrico y el que ha solicitado siempre estos negocios por la Reina en Escocia este año y Enrico Perzi, capitan de cavallos, hermano del Conde Nortumberlan. Lo que haran se piensa que sera como hasta aqui, porque la Reyna esta muy confiada en que los de Lith se tomaran por hambre y que Franceses no podran socorrerles tan presto. Franceses tampoco andan sinceros, ni piensian en satisfacer a las pretensiones de la Reina mas de quanto les parece que de razon son obligados, y piensan entretanto concordarse con sus rebeldes para pasar adelante sus desiños, como lo he escrito a V. S. otras veces, de manera que se puede

tener poca esperanza de concierto, y a mi parerer mas se ha de pensar que Franceses saldran con su intencion de concertarse a solas con sus rebeldes que no que la Reyna tome a Lith por hambre, aunque se entiende que pasan gran necesidad, y este embajador ha dias que nos dijo que no tenian que comer sino hasta San-Juan. Agora dicen que por todo Agosto. Pero es burla, y asi lo es toda aquella carta que en Francia se ha mostrado a los señores Chantoney y Garcilaso, porque yo he usado mucha diligencia con criados del Embajador de Francia y con el Secretario mismo, y me certifican que de Lith no ha salido hombre desde que el campo fue a meterse sobre el. Con toda esta necesidad soy de opinion que, antes de venir a rendirse, haran y diran tanto con los rebeldes que los traeran a concordia y los dividiran de la liga desta Reyna, lo qual temiendo ella ha embiado a Sicel alla para que confirme los animos de los de la Congregacion y estorve el disiño de los Franceses quanto pudiere. Yo hable a la Reyna, dos dias ha, sobre otros negocios y por mas cubiertas que tenga no pudo esconderme este pensamiento de manera que yo no la entendiese, demas de que lo he entendido de persona que sabe la verdad tan bien como el mismo Sicel. Yo pienso presto con cierta ocasion de enviar persona propia adonde fueren congregados y aun al campo para ver de saber algo de lo que passa. La Reyna me ha prometido que me hara saber todo lo que se hiciere, con grandes seguridades; pero no creo que le hara.

En esta platica que tuve estotro dia con la Reyna, la halle no tan agraviada de nosotros como los dias pasados lo estaba y con menos sospecha. A mi me parecio de mantenerla en el mismo punto que la halle, mezclando los advertimientos y reprensiones que se le habian de dar con palabras de tanto cumplimiento y amistad que lo uno mitigase y contrapesase lo otro. Vi en ella que descaria mantenerse en tal estado que, si le sucediesen bien sus chimeras y disiños de rebolvernos con Franceses y hacer aqui su monarchia, no se hallase obligada a nosotros mas que hasta aqui, y, sino le sucediesen, tampoco querria hallarse tan apartada y rota con Su Magestad que esto le pudiese causar rebueltas o peligros entre los suyos, especialmente de parte de los catolicos, a los quales hace prender agora todos; y rogandole yo que no les persiguiese tanto que era crueldad y ympiedad lo que se hacia agora de nuevo con ellos, me vino a dezir que ella sabia que querian tumultar y levartarse contra ella y que me podria mostrar provanças dello y que los que me parecian mas santicos y humildes, esos eran los peores y mas sus enemigos. A mi me parecio, como he dicho, de mantenerla en este estado, pues vemos que ni las amenazas han podido detenerla ny espantarla, ny las persuaciones y caricias traerla a que se fiase de nosotros ni quisiese nuestra amistad y conjunction, y tambien yo me puse en tal tono que, sin exasperarla nada, antes con mas satisfaccion suya que nunca, le repeti todos sus errores y la avise del peligroso estado en que se habia puesto y el gran daño que le podria venir destas quimeras que le habian figurado tan faciles, dando siempre la culpa alguno de sus Consejeros, emblandesiose tanto en estas materias

que se esforzo de darme sus satisfacciones a dos puntos principales sobre que yo la condenava como otras veces. El primero de no haber querido establecer estos principios de su reynado con paz y con su casamiento y confederaciones y con juntar dinero y tener, en servicio del marido que hubiese tomado, soldados y personas que hubiesen podido enseñar a sus subditos el modo de defender su tierra y de hacer la guerra. A esto me dixo, pensando que yo le acusaba de los casamientos que habia rehusado en nuestra casa, que ella conoscia bien que no le quedava en el mundo cosa que esperar como era el casamiento del Rey nuestro señor, pero que su pertinaz opinion en esto de no querer casarse y el no querer menos preciar la gracia que Nuestro-Señor le hacia de que olgase de vivir y morir en estado de doncella, la habia hecho no recibir el favor y el bien que Su Magestad le habia ofrecido; y quanto a lo del Archiduque dixo que ella no estava despedida desta platica, como parece que yo lo presuponia, antes habia dado al conde de Helfestayn tal respuesta que no tenia de que estar yo desconfiado y que yo sabia que la culpa desto aquel viejo (diciendo por el Emperador), el qual nunca a querido enviar a su hijo, y otras mil invenciones para persuadirme que hablava de veras. A estas platicas, por mas que quiso hablar seriamente, nunca le quise responder, sino burlando de lo que me dicia y diciendole que ya sabia que yo no creya nada de aquello y que estava bien informado que lo que ella pretendia era la monarquia de Bretaña entera por medio del casamiento del Conde de Haran. A esto hacia de la henojada y queria que en todo caso yo no pensase que ella tenia tal disiño. El otro punto sobre que me quiso satisfacer fue que yo le decia que ya que no habia querido o sabido acertar a establecer su estado por la via de la paz que he dicho y se habia querido armar contra Franceses, me parecia que habia hecho gran yerro en no quietarse con la venida aqui de Mons. de Glajon y con las ofertas que de parte de Su Magestad le hizo, conosciendo en Su Magestad tan entera y pura amistad y que se contentava de asegurarla de las fuerzas que agora tenian Franceses en Scocia, con meter alli tanta gente de sus subditos que la hubieran asegurado a ella de qualquiera mala intencion que tuvieran, aunque en esto anduve tan atentado que no le di a entender que Su Magestad habia ofrecido de asistirle, conforme al aviso de V. S., y pase por este punto ligeramente. Respondiome a esto que cierto entonces ella no estaba ya en terminos que pudiese detenerse mas atento que Escoceses estavan ya a punto solicitados por ella y con promesa suya que por todo Marzo meteria sus fuerzas en Escocia y esto debajo de tres firmas della, y muchas otras razones todas flacas. Respondile que ya sabia quantos dias antes yo la avise que Su Magestad enviava persona a tratar concierto entre ella y Franceses, pero que, aunque asi fuera habiendo inconveniente en faltar a la postura que tenia puesta con Escoceses y habiendole tambien en dexar de tomar el bueno y favorable consejo que Su Magestad le enviava a dar, menos mal fuera que faltara al concierto de Escoceses que son gente de comunidad y sus enemigos perpetuos y povres hombres que defienden una rebelion

bien deshonesta, que no que desechechara el consejo de un principe amigo y deudo como Su Magestad, en tiempo que no le quedava otro de quien echar mano para assidarse del, y otras cosas a este proposito. En fin, quedando convencida en las platicas, pero no persuadida, ni mudada punto de sus viejos pensamientos, me dixo que *ad præterita non erat remedium* y que le podria haber en lo de porvenir, quedando, como he dicho, en cierto punto que ni quiere desavenirse y despedir las platicas de nuestros negocios, ny quiere apretarlos, que es puntualmente lo que por otras yo he avisado, dias ha, a Su Magestad y algunos de Vuestras Señorias que lo que principalmente esta pretendia era venir a toda estremidad para ver si podria meternos las armas en las manos a nosotros y a Franceses, y, quando esto no le sucediese, dexar la puerta abierta a ayudarse de Su Magestad para tornarse a meter en la silla y cobrar las estriberas. Agora me parece que esta casi desengañada de que nos podra revolver. Pero todavia le dura la esperanza de echar a Franceses y de alargar la guerra con mayor seguridad que se suele, juntando a Scocia con Inglaterra, y, hasta verse desengañada tambien desto, nunca hablara de veras. Tambien la asegura la opinion que tiene que esos estados en ninguna manera quieren guerra con este reyno y pensar que su daño es tan propio nuestro que por mas que haga nunca Su Magestad la querra ver perdida.

Despues de haber discurrido harto largamente por estas dos materias, hablamos de como se escrive de Italia que el Papa embiava aqui al Abad de San-Saluto, de lo qual estava no sin cierta manera de maravilla y temor, pareciendole que no podia venir a cosa que le estuviese bien, especialmente agora que estos catholicos andan sospechosos, segun ella me dixo. Yo dixe que creia que Su Santidad, como tan prudente y sabio principe y padre amoroso de todos, no embiaria aqui sino a amonestarla y aconsejarla, lo que era obligado y lo que a ella le cumplia, y que a esto podia haberle persuadido el haber entendido de parte del Rey nuestro señor que siempre se tenia esperanza que ella, como muger de ingenio y sabia, se reduzeria y procuraria de reducir los suyos a la religion universal y catolica, lo qual Su Magestad habia mandado decir y exponer al Papa para obviar a lo que ella sabe, que Franceses un tiempo procuraban contra ella, y que por ventura agora querria el Papa desengañarse y ver lo que hallava en ella y si acudiria bien a la union de la Iglesia y remedio de las cosas de la Fe. Consolose desto mucho porque cierto ella temia que Su Magestad hubiese alzado la mano de su proteccion en Roma, y sabe que le vendria muy a mala sazon qualquier declaracion que el Papa hiciese en sus negocios, tanto por el bullicio que causaria entre los suyos, como por parecerle que con esta excusa Su Magestad quedava ahorrado de mirar por ella y declarado por neutral en esta causa; y con este placer vino a decirme que ella era tan catolica como yo y que hazia a Dios testigo de que lo que ella creia no era diferente de lo que, todos los catholicos de su reyno creyan. Dixele que, como disimulava en cosa desta calidad contra su consciencia y contra la de los povres subditos, que por su

exemplo dexavan la religion verdadera, y contra su honor propio, que padeceria grandemente haciendo mudanza en cosa en que no se zufria hazerla la menor del mundo. Respondiome que era forzada *ad tempus* y que, si yo supiese lo que a esto la habia forzado, que sabia que la tendria por escusada. Dixele que yo sabia bien que ninguna cosa podia excusarla en tan importante negocio, pero que, aunque pudiese escusarse, yo sabia que el estado de las cosas deste reyno era tal que con mucho menos peligro y trabajo pudiera conservar la religion que hallo en el tiempo que murio su hermana, que no habia hecho la mutacion della. En fin tambien en esto quise mostrar que creya lo que me decia, y lo estipule hartas veces para que, si quiera, tenga empacho de contradecirse quando se contradiga, como se que lo hara quando cessen los temores que agora tiene, que son los que he dicho. Hizele decir que holgaria de que viniese el Nuncio que se decia que Su Santidad enviava y que por ella no quedaria que la Iglesia no se uniese siempre que los otros principes quisiesen, y finalmente me parece que, si yo quisiere della mas prendas en esto, me las diera. Pero, como yo se que esto que me ha respondido tanto en lo de su casamiento como en lo de la religion, es la suma de lo que tantos dias ha dieron por instruction a sus embaxadores para que lo dixesen siendo preguntados en España, y que en lo uno y en lo otro tiene muy diferentes pensamientos, no me ha podido hacer mudar nada de my opinion en entrambas cosas, antes me espanta el poco respecto con que dize lo que le torna comodo en cosas de tanta importancia y hablando conmigo que suelo perdonarle pocas. Pero en fin, como es muger y ynconstante y sus cosas con el tiempo podrian obligarla a hazer lo que dice sino quiere perderse, me ha parecido mostrar antes que la creo y que estoy contento en cierto modo que no desengañandola, desdeñarla mas y engendrarle pertinacia y odio, y asi nos apartamos mas concordes que otras veces. Servira de lo que Dios quisiere, que pues temores no aprovechan, ny hombre puede en ellos passar de la comision que tiene, menos mal es andar falsos y con especie de amistad que no inhabilitarme para decirle las cosas que le digo, que se que no las oye, ne sus Consejeros, ni ella las sabe ; creo que V. S. no desloara mi intencion.

Si es verdad que el Papa embia aqui, yo querria que no fuese aquel Abad que dizen es Frances por la vida y tenido aqui por tramposo y malquisto por ser criado del Cardenal Polo, sino que embiasen algun hombre muy docto y muy bueno y sin mucha pompa, ny negociacion. Si a V. S. pareciere, podra avisar desto al Embajador Vargas que yo no le escrivo agora, ni querria salir fiador en Romo por lo que aqui escrivo que la Reyna me ha dicho. Si le pareciere a V. S., podra tambien enbiar esta carta a Su Magestad que yo, por no escrivir agora a España, no lo hago, ni tendria tiempo para ello con este ordinario.

De Londres, 3 de Junio 1560.

(*Archives de Simancas, Secret. de Estado*, Leg. 813.)

DCLXII.

Gresham à Thomas Parry.

(Anvers, 3 juin 1560.)

Armements dans les ports de France. — Maladie de l'Empereur. — On désire qu'Élisabeth épouse l'archiduc Charles. — Envoi d'argent et de munitions de guerre. — Secret à garder.

Right honnorable S^r^, Aftyr my most humble comendacions. It maye licke yow to undyrstande that by my letters of the xxix^th^ of the last writtin to Mr Secreatorye, Your Honnor shall persseve how all thinges passythe here, and sens that tyme as the ij^d^ of this monthe I ressevid Mr Secreatorys letter, of the xxvj^th^ of the last, to adreasse all my letters and doinges to Your Honnor, for that they Quenes Majeste haythe apoynttid hym to goo into Scoteland, so that it maye licke yow to undyrestond, at this instaunt here ys nothinge worthey of writting, but that the saying ys that they iiij m^il^ iiij^c^ Spannyardes solldyours shall pressentlye departe into Zellande there to be shippid for Spayen, as lickewysse my doer in Zellande, by letters of the last of Maye, advertisse that they viij shipes that wer appoynttyd to resseve in the aforsaid Spanyardes, be comandyd to macke all thinges in a redynes as licke wisse they be new reffresshid wythe vittalls and bisket, wyche ys a lickelend synne they shall departe, apon whose depparteur it ys good to dowght they worst, for fere of landinge in Scotelande. The saying ys here still that they Frenche king comes hym sellfe in perssone to Rowen and New-Haven for to see the setting forthe of his men of ware and shipes for Schotelaund, as licke wysse the saye here that there ys lx shipes of ware, xij hulkes, xx galles, whereof I doo not dowght but that Your Honnor haythe perffet advertissements, trusting that the Quenes Majestes navey ys abrode for to intterrupt them of that jorney, wyche ys here moche spocken of to Here Hightnes great honnor.

The Emperor ys very sore sycke of a quartten agew, and his ambassidor Monsr Elverstone ys deppartyd in post from hens, whome haythe reporttyd here the greattist honnor of the Quenes Majeste and of yow and all my lordes that colde be devyssyd, whome dessyryd me to doo his most hartie comendacions to yow, bye whome I doo undyrestond that they Quenes Majeste ys not yet myndyd to marry. I can no more write in this matter, but I praye God bleasse Her Majeste and strenghen here unto it, for that ys the thinge must by the steye of all thinges. And here writtyn to Your Honnor, I can talke with no man, here but that all men wyssythe Done Carrollo to be the man, where in the will of God and heres be fullffillyd, etc.

Allso it maye pleasse yow to undyrestond that a monthe past I had order from the Quenes Majeste for to tacke upe bye exchange here apon my creadit the somme of x mth li. sterling for Here Hightnes behoffe, wyche according to my most bowendyd dewtye I have accomplisshid, and therewythe I have paid parte and porcione of the Quenes Majesties dettes. The wyche some of x m^{li} li sterling I was appoynttyd bye Mr Secreatorye to resseve it at the handes of Mr John Marche gouvernor, the xth of this monthe, and contrary to that apoynttement I doo undyrestond by a letter from the said governor, wyche I send yow here inclossyd to perewsse, wherby yow shall persseve that my Lorde Treassorer haythe apoynnttid that monny to be paid otherwisse. Therffore, S^{r}, I shall most humble beseeche yow that pressent order maye be tackynne for the payment of the said some of x mth li. sterling to my factor Richard Candiller, that my billes of exchange maye be paid there at the just dayes for the presserving of my powre name and creadit; for other wysse the Quenes Majeste shall utterly unedoo me. Assewring Your Honnor the payement that theye Quenes Majeste dothe macke now, haythe done Here Hightnes more honnor and creadit then the holle some ys worthe, as by the sequall thereof to yow shall apere, as here too fore I have writtin to Mr Secreattorye thereof at large, and, for that I doo knowe Your Honnor haythe bynne allwayes prevey to my letters, I steye to inlarge anny forddyour of thes matter, becausse I will not trowbill yow wythe anny longe matters in writting.

And whereas heretofore Mr Secreatorye wryte unto me for the provyssyone of ....., yow shall undyrestond that sens my comyng ovyr last I have sent home above xl m^{li} waight, and shall have xl or l m^{t} waight more all to be delyveryd before the last of this monthe. And for that I have no warraunt at this pressent for the provyssione of anny, it may pleasse yow by the next to send me the Quenes Majestes warraunt for so moche as she wolle have provydyd, wherin I shall doo me best, according to the trust repossyd, and, as it ys a dangerus matter to passe from hens, so I beseche Your Honnor that thinges maye be as secreatly ressevid up at home wythe as moche secreassy as maye be.

Other I have not to molest yow wythe all, but that I trust yow have ressevid your vij pece of tapistrye, as allso I have caussyd to be maid in Germanny the one hundread shorte Allmayen corssellets blacke and whit, that Your Honnor spacke to me, for wyche I trust will be here by the last of this monthe at the forthest.

S^{r}, this ys yest ones most humble to dessire Your Honnor that there be no faulte of payment of the x mth li. sterling, for that the matter ys of more importtans then I will mollest yow wythe all for the honnor and creadit of the Quenes Majeste, where in it maye pleasse yow to geve creadit to my factor Rychard Candiller in all thinges a shall saye unto yow one my behalfe from tyme to tyme, and that a maye have acces unto yow, when a commythe wythe my letters. Licke wysse, where as the Quenes Majeste haythe appoynnttyd xv mth li. sterling to be maid ovyr by ower marchaunts, as this pressent

daye the have maid ovyr but x mth iiij^{c} xxvj li. sterling, I praye yow, S^{r}, to hast a waye the rest. And, S^{r}, here writtyn yow must beware of the licke pressedent, for that this ys they onelye waye to bringe dowen the exchange to the royen of the holle realme, wyche I will leve the discorssing thereof till that yow and I doo meat.

From Andwerpe, the iijth of june a° 1560.

(*Record office. Foreign papers. Queen Elizabeth, Calendar*, t. III, n° 153.)

DCLXIII.

Richard Payne à Gresham.

(Middelbourg, 3 juin 1560.)

Nouvelles d'Écosse. — Arrivée de cinq navires chargés de laines d'Espagne.

(*Record office. Foreign papers. Queen Elizabeth, Cal.*, t. III, n° 157.)

DCLXIV.

Richard Payne à Gresham.

(Middelbourg, 5 juin 1560.)

Armements en France. La flotte française qui compte deux cent cinquante navires, se trouve au Havre. — On dit que Philippe II a fait une démarche en France et en Angleterre pour que l'on n'arrête plus les navires qui portent un chargement de marchandises.

(*Record office. Foreign papers. Queen Elizabeth, Calendar*, t. III, n° 161.)

DCLXV.

L'évêque d'Aquila et le seigneur de Glajon à la duchesse de Parme.

(Londres, 7 juin 1560.)

Jusqu'à ce moment, on n'a point réclamé un lieu neutre pour les conférences. — Le seigneur de Glajon demande à retourner aux Pays-Bas. — On dit que les Français désirent conclure un arrangement en Écosse.

Madame, Nous avons hier receu les lettres de Vostre Altèze, du premier et IIe de ce mois, avec celles de Sa Majesté, du XVIIIe du passé, et des ambassadeurs d'Angleterre pour la Royne, ensemble les copies y encloses, par lesquelles lettres de Sadicte Majesté avons entendu ce que lesdicts ambassadeurs et mesmes l'évesque de Lymoges ont proposé à Arançois à icelle Sa Majesté et la responce que leur en a esté faicte, et si avons aussy veu ce que Sa Majesté a escript à Vostredicte Altèze.

Quant à celles que Sadicte Majesté nous a escript, la responce sur icelles va avec cestes ouverte, affin que Vostre Altèze la puysse veoir et après faire passer oultre vers Sa Majesté et de chemin en faire donner quelque part à Messrs de Chantonay et Garcia Lasso.

Et pour responce aux lettres de Vostredicte Altèze, nous nous donnons grand merveille du nouveau mis en avant dudict de Lymoges, veu que les députés des ambedeux partyes, à présent assamblés à Neufchastel pour vuyder et appointer leurs différens, comme par nos lettres du XXIIIe et XXVIIe du passé et celles du IIIe du présent Vostre Altèze aura bien à plain esté informée, avant leur partement celle part n'ont jamais faict aulcun samblant, ny mention de vouloir traicter en lieu neutre et par l'intervention des ministres de Sadicte Majesté, comme icelluy de Lymoges en a requis Sa Majesté de par le Roy Très-Chrestien son maistre, dont Vostre Altèze peult assez considérer la non sincère intelligence et fachon de procéder des Franchois différentes l'une de l'aultre, sicomme en escripvons à Sadicte Majesté, à quoy, pour n'user icy de redicte, nous nous référons.

Quant au plus long séjour de moy de Glajon en ce lieu ou celuy de Garcia Lasso en France, Vostre Altèze verra ce que j'en escripts à Sa Majesté, et pour les raisons contenues en nosdictes lettres, vous plaira aussy considérer s'il convient au service et réputation de Sa Majesté que nous le continuons jusques au boult de ceste négociation.

Nous avons hier faict tenir à la Royne le pacquet de lettres de ses ambassadeurs. Si elle nous mect en avant de vouloir prendre la négociation par le pied que ledict de Lymoges

a requis, nous nous conduirons selon que Vostre Altèze nous en ordonne, et mesmes endroict de procurer par toutes voyes possibles avoir nouvelles de la communication desdicts députés, oires que doubtons que bien difficillement en pourons avoir aulcunes, devant qu'elle soit du tout arrestée ou faillye.

De Londres, le VIIe jour de juing 1560.

Postdate. En escripvant cestes, l'ambassadeur Seure nous a mandé dire par son secrétaire que l'on luy avoit escript de France que Sa Majesté avoit escript à Vostre Altèze qu'elle eust à faire les apprestes de guerre à eulx par Sa Majesté offertes pour la guerre d'Escoisse, nous faisant demander si en avions eu quelques nouvelles; aussy qu'il avoit receu certaine despesche bien ample pour lesdicts Sr de Randan, évesque de Valence et aultres leurs députés, et espéroit que les affaires de ceste communication en auroient de brief bien bon succès. A quoy sur le premier luy avons respondu que desdicts apprestes n'avions encoires riens oy, vueillant avec luy user selon le commun proverbe : *fin contre fin;* et quant à l'aultre poinct qu'en estions très-joyeulx, le requérant, quant il auroit eu quelques bonnes nouvelles, qu'il nous en voulsist faire participant.

Il nous a, semblé pour user de bonne correspondance avec lesdicts Srs de Chantonay et Garcia Lasso, leur envoyer ung double de la responce des lettres que escripvons à présent à Sa Majesté.

(*Archives du Royaume à Bruxelles, Négociations d'Angleterre,* t. III; *Archives de Simancas, Secret. de Estado,* Leg. 814, fol. 37 ; *Archives du Minist. des Aff. Étrang. à Paris,* vol. Angleterre, fol. 112 v°.)

DCLXVI.

Gresham à la reine d'Angleterre.

(ANVERS, 7 JUIN 1560.)

Questions financières. — Il demande l'autorisation de se rendre en Angleterre.

Itt maye pleasse your most excellent Ma^te to be advertisside that according to Your Hightnes comandement I have from tyme to tyme writtin to Mr Secreatory of all your affaires, and now having order to write to Your Ma^tes Treassorer Sr Thomas Pary, according to my most bowndid dewtie, I have thowght good to geve Your Hightnes to

undyrstonde that all your procidinges and doinges passithe here and at Handborrow in as good order and condicione, as Your Ma^te can dessire. And where as I have prolonggyde the rest of Your Hightnes dets dew in Maye last past for vj monthes longger, aftyr the rate of vj^li apon the hundreathe for the interest, for the wych somes it maye pleasse Your Ma^te to send me your new bondes accostomyde, for the recovering of your olde bondes, trusting by the last of this monthe to see all Your Hightnes creaditors contendid and paid, as licke wysse by the last of this monthe the payements of this Bames-Marte will be fully endyd, and then for monny matters here will be no more bargenyng till the payments of the Syngzon-Marte, wyche is the xx^th of August next. Therefore, undyr Your Ma^tes leve, I thinge it best for the advanssinge of Your Hightnes creadit to lyssens me to come home for a tyme, wherbie the great courtiers and the monny marchaunts of this bursse maye fully persseve that Your Ma^te haythe no more nead of monny, wyche practisse I ussid in your last payements yow maid here afor this. And where as Your Hightnes, paid one pownde I tocke upe the next marte iiij^li for it, and licke wysse for my owen parte I shall most humble dessire Your Ma^te at this tyme to lyssens me to come home for the declaracione and geving upe of mynne accownt, wherbie Your Hightnes may see the perffet estate of all my doinges, trusting in God that Your Ma^te shall fynde I have done that lysse in my powre to doo, as therein and in all other Your Hightnes affaires I have writtin to Mr Treassorer of all thinges, at large reffering all thinges to His Honnors forther declaracione, for that I will not molest Your Hightnes wythe anny longe matters in writting, to the wyche I doo reffer me, as knowythe the Lorde whoe presserve your nobell Ma^te in helthe and longe lyffe and longe to rayne ovyr us wythe increas of honnor.

From Andwerppe, the vij^th of June anno 1560.

(*Record office. Foreign papers. Queen Elizabeth, Calendar,* t. III, n° 165.)

DCLXVII.

Richard Payne à Gresham.

(MIDDELBOURG, 7 JUIN 1560.)

Nouvelles d'Écosse. — Arrivée de quelques navires espagnols.

(*Record office. Foreign papers. Queen Elizabeth, Calendar,* t. III, n° 166.)

DCLXVIII.

Richard Payne à Gresham.

(Middelbourg, 8 juin 1560.)

Arrivée de quelques navires espagnols. — Les commissaires sont encore à la Cour.

(*Record office. Foreign papers. Queen Elizabeth, Calendar*, t. III, n° 174.)

DCLXIX.

Achat de munitions de guerre.

(8 juin 1560.)

Cet état comprend tout ce qui a été acheté par Gresham depuis la Noël 1558.

(*Record office. Foreign papers, Queen Elizabeth, Cal.*, t. III, n°s 175 et 176.)

DCLXX.

Richard Payne à Gresham.

(Middelbourg, 11 juin 1560.)

Nouvelles d'Écosse. — Les commissaires sont toujours à la Cour.

(*Record office. Foreign papers. Queen Elizabeth, Calendar*, t. III, n° 182.)

DCLXXI.

Richard Payne à Gresham.

(Middelbourg, 12 juin 1560.)

D'après des nouvelles arrivées à la Cour de France, on enrôle surtout des paysans et on manque d'argent. — Chargements de farines qui se font à Amsterdam.

(*Record office. Foreign papers. Queen Elizabeth, Calendar*, t. III, p. 185.)

DCLXXII.

Dettes de la reine d'Angleterre aux Pays-Bas.

(12 juin 1560.)

Prolongation des termes pour le payement signée par Thomas Gresham.

(*Record office. Foreign papers. Queen Elizabeth, Calendar*, t. III, n° 186.)

DCLXXIII.

L'évêque d'Aquila et le seigneur de Glajon à la duchesse de Parme.

(Londres, 13 juin 1560.)

Entretien avec M. de Seure, ambassadeur de France, sur l'intervention de Philippe II dans les négociations d'Écosse et sur l'appui qu'il donnerait éventuellement aux Français.

Madame, Par nos dernières du viie de ce mois, responce des lettres de Sa Majesté, du xviiie du passé et celles de Vostre Altèze, du premier et iie du présent, Vostrediete Altèze aura à plain esté informée des occurrences de deçà, mesmes comme avons faict

tenir à la Royne le pacquet des lettres de ses Ambassadeurs estans vers Sadicte Majesté touchant le mis en avant de l'évesque de Limoges endroict le lieu neutre et les ministres d'icelle Sa Majesté à députer pour intervenir à l'assamblée sur les différens d'entre ladicte Royne et le Roy Très-Chrestien, dont icelle dame lors, ny jusques à présent ne nous a faict aulcun semblant, persistant en l'assamblée qui s'est encommenchée à faire à Neufchastel où les députés des partyes dois vendredy ou samedy dernier se debvoient trouver (si comme entendons) pour traicter du lieu de leur communication, lequel, selon que l'ambassadeur Seure nous a dist, sera à Hadinton, lieu assis entre Dombar et Lyt. Et si a ladicte Royne, depuys six ou sept joursençà, à la requeste dudict de Seure, faict donner passeport au secrétaire de l'évesque de Valence et certain gentilhomme du Sr de Randant (venu après ledict secrétaire) pour eulx transporter au lieu de ladicte assamblée, apportant (comme ledict de Seure nous a dist) déclaration et esclaircissement dudict Sr Roy sur certaines difficultés à luy meues par lesdicts de Randant et Valence pour tant myeulx seconder la négociation de ladicte assemblée, par laquelle déclaration icelluy Sr Roy consent à la démolition du fort du Lyt et que l'on tire hors d'Escosse quasi tous les gens de guerre Franchois, mesmes que le fort de Dombreton se mecte ès mains des Escoissois, lesquels poincts, combien que ledict évesque de Valence en son premier voiaige vers Escosse avoit assez présenté et consenty ausdicts Escoissois, si ne avoit-il à ce eu expresse commission dudict Sr Roy, mais seullement s'estoit faict fort de les faire ratiffier, dont ne voyons apparence que ladicte Royne nous doibve mander dire quelque chose sur le mis en avant dudict évesque de Lymoges.

Ledict ambassadeur Seure nous est hier venu dire qu'il avoit receu lettres dudict Sr Roy, son maistre, par lesquelles luy estoit enjoinct d'entendre de moy de Glajon si je n'avoye nouvelle charge pour faire noviel office vers ladicte dame Royne pour faire retirer ses gens et forches d'Escosse et de s'abstenir de favoriser les rebelles d'illecq, veu que par les copyes des lettres dudict évesque de Lymoges à luy envoyées sembloit que Sa Majesté avoit escript à Vostre Altèze, en cas que ladicte dame Royne ne voulsist acquiescer et condescendre audict nouvel office, Vostredicte Altèze, sans actendre aultre consulte de Sadicte Majesté, debvoit incontinent faire accommoder ledict Sr Roy du secours à luy promis, faisant grand instance avoir sur ce de nous quelque responce. A quoy luy avons respondu que de ce n'avions eu aulcune charge de Sa Majesté, ny de Vostre Altèze, mais qu'avions seullement par le dernier courrier esté advertys du mis en avant par ledict évesque de Lymoges, lequel de par ledict Sr Roy par ses lettres avoit requis Sadicte Majesté qu'il luy pleut à l'assamblée des députés qui se debvoit faire en lieu neutre y faire envoyer aulcuns de ses ministres comme moyenneurs et intercesseurs de leursdicts différens, qu'estoit chose bien différente de ce qu'il nous requéroit (dont ne luy avions adverty, voyant que la négociation de leur assemblée alloit avant). Et persistant ledict de Seure en son propos, passant legièrement oultre ce

que luy avions dist, et de rechief demandant si n'avions eu charge de faire le susdict office, luy avons respondu que n'avions eu aultres nouvelles que ne luy avions dist. Et après luy communicquant le contenu des lettres escriptes par ledict de Lymoges à Sa Majesté, s'en est démonstré fort esbahy, disant en se plaindant qu'il n'en avoit eu aulcun advertissement : sur quoy luy avons réplicqué que nous nous donnions grand merveilles que de chose de si grande importance et concernant principallement la négociation d'icy et proposée de la part dudict Sr Roy, son maistre, il n'avoit esté adverty; et, ayant sur ce quelque peu pensé, respondit que jusques à présent il n'en avoit encoires riens entendu, mais povoit estre que par ung Alleman nommé Florent (dont par nos précédentes avons escript à Vostre Altèze) par qui il entendoit par les dernières lettres dudict Sr Roy on luy avoit mandé certaine dépesche, il entendroit de ce quelque chose (ledict Florent a esté despesché vers icy dois le xxvie du mois passé, et si est le bruyct qu'en chemin il estoit tombé malade et depuys allé de vye à trespas, combien que de ce il n'y a certaines nouvelles); et ce nonobstant nous démonstrant tousjours de ce fort esbahy, de tant plus que par les deux dernières despesches à luy envoyées (si comme il disoit) du xxixe du passé et iie du présent, il n'en avoit eu aultres nouvelles, du moings quelque brief sommaire du contenu en ladicte despesche, nous dist à la fin qu'il estoit bien vray qu'il avoit entendu par lettres du secrétaire de la Forest, résident vers Vostre Altèze, qu'il avoit tenu propos à Vostredicte Altèze sur l'envoy de quelques députés neutrals, ce qu'il présumoit estre ce dont luy tenions propos, et que sur ce Vostredicte Altèze luy auroit respondu qu'elle ne voyoit aulcune cause, ny occasion pour quoy elle, ny nous, nous debvions plus mesler de ceste négociation, veu que luy de Seure avoit requis moy de Glajon de me départir de la poursuyte de ladicte négociation, se deuillant en ce de nous, comme ayant escript à Vostredicte Altèze chose trop à luy préjudiciable. A quoy luy avons respondu que n'avions souvenance qu'eussions escript telle chose à Vostre Altèze; et, persistant et se plaindant du préjudice qu'en ce luy avions faict, nous est venu en mémoire et luy avons remonstré que l'occasion qu'auroit peult mouvoir Vostre Altèze ce dire audict de la Forest, pouvoit estre advenu par ce que le viiie de may dernier avions escript à Vostredicte Altèze aulcuns propos qu'avions eu lors avec ledict de Seure en la présence du Conte de Roussy, parlant à eulx de l'opiniastreté que trouvions en ladicte Royne. Sur quoy, selon que escripvions à Vostredicte Altèze, il leur sembloit que nous debvions contenter de l'office et bon debvoir jusques à oires en ce par nous faict, sans plus la importuner, ny les siens, de pœur de la rendre plus dure et obstinée en son propos et d'actendre si d'aventure d'elle-mesmes elle vint recongnoistre sa faulte, qu'est tout ce que sur ce propos pouvons lors avoir escript à Vostre Altèze, non que par ce entendions dire que lesdicts de Seure et Conte de Roussy prétendoient de nous faire déporter totallement de nostre poursuyte, mais seullement pour donner compte à Vostredicte

Altèze ce que avions sur ce passé avec eulx, en escripvant toutesfois que ne délaisserions d'encheminer ce que avions desjà par plusieurs fois faict, conformément à l'intention de Sa Majesté et de Vostre Altèze.

Estans en ces devises, ledict de Seure, peu mémoratif de ses précédens propos, nous donna fil à fil à entendre que ès lettres dudict de la Forest estoit faicte mention de quelque assemblée, en conformité des lettres de l'évesque de Lymoges escriptes à Sadicte Majesté, dont il n'estoit bien mémoratif, mais que volentiers, estans retourné au logis, nous envoyeroit l'extraict desdictes lettres faisant de ce mention, comme il a faict, et Vostre Altèze poura veoir par le double dudict extraict qui va avec cestes, nous demandant si n'estions adverty de l'intention de Vostredicte Altèze sur ce poinct, pensant de nous tirer (à nostre advis) si avions commission de Vostredicte Altèze d'intervenir à ladicte assemblée. Sur quoy, après aulcunes petites dissimulations, voyant qu'il nous en pressoit fort afin (comm'il disoit) qu'il en peult faire quelque advertence audit Sr Roy, son maistre, luy avons respondu que nous désirions aussy bien entendre de luy s'il avoit charge de sur ce parler à nous ou d'en faire aulcune instance. Et nous disant que non, lui dismes, puysqu'ainsi estoit, nous sembloit n'estre besoing plus avant sur ce traicter; mais, s'il en avoit quelque charge, luy en respondrions et verroit que Sa Majesté n'avoit oblyé d'escripre à Vostre Altèze en conformité de l'offre faicte audict de Lymoges, ny que elle la laisseroit d'exécuter avec toute diligence: desquels propos si obscurs avons bien voulu user avec luy (non ayant eu charge particulière de Vostre Altèze comment sur cest affaire nous debvions régler avec les Franchois), tant pour luy non donner occasion de dire qu'il n'avoit trouvé icy personne qui luy respondît sur sa demande, que aussy pour le laisser en doubte et soupçon si desjà Vostre Altèze eust commis quelc'un pour entrevenir à ladicte assamblée. Aussy ne luy avons voulu parler plus ouvertement, cognoissant assez que son intention n'estoit de faire aulcune instance pour effectuer véritablement le mis en avant dudict de Lymoges, mais seullement taster ce que sur ce Vostre Altèze estoit résolue de faire, et entendre l'estat de l'affaire, et, ce nonobstant, luy avons bien voulu donner à cognoistre que la Royne avoit de ce esté advertye par lettres de ses ambassadeurs estans vers Sa Majesté en Espaigne et que luy avions faict tenir lesdictes lettres.

Ledict de Seure nous a aussy dist que Vostre Altèze, s'excusant qu'elle ne vouloit sur ce traicter avec ledict de la Forest, luy auroit dist que, actendu Nostre Saint-Père le Pape envoyoit vers ladicte Royne ung sien nunce pour luy persuader la paix et toute bonne concorde avec ledict Sr Roy, on se povoit tenir seur que la paix se feroit par son moyen.

Desquelles choses avons bien voulu si particulièrement advertir Vostre Altèze pour luy faire entendre que les Franchois ne désirent aulcunement nostre intervention en ceste négociation, selon qu'elle poura plus à plain avoir veu par nosdictes lettres du VIIe

de ce mois escriptes à Sa Majesté; et aussy qu'ils ne prétendent aultre chose que la publication du secours à eulx présenté par Sa Majesté, et luy faire entendre qu'il ne tient à eulx que ceste négociation ne sortisse tel effect qu'elle désire, ains rejecter la coulpe à la Royne, laquelle aussy, à la vérité, jusques à présent, comme aultresfois avons assez escript à Vostre Altèze, ne désire nostredicte intervention, mais continue en ses desseings à son accoustumé.

En laquelle communication ayans apperceu l'estrange fachon de négocier dudict de Seure, n'avons peult dissimuler d'assez franchement luy déclairer qu'estions fort esbahis de la plainte qu'avoit faict par ses lettres de nous à Sadicte Majesté le susdict évesque de Lymoges, que ne luy avions communicqué, ny donné part de nostre besoingne en ceste négociation avec ladicte Royne. A quoy (déniant entièrement ladicte plainte) nous a dist qu'il n'apperroit jamais par ses lettres qu'il s'en seroit plainct de nous, ains au contraire loue grandement la dilligence et bon office par nous en ce que dessus usés, lesquels il n'avoit seullement entendu de nous, mais aussy de ladicte Royne et d'aultres. Si est-il que nous apperchevons assez qu'il doibt souvent escripre des discours qui doibvent causer par de là suspicion et peu de contentement de nous : ce que n'avons failly luy donner à sentir et requis qu'il ne veuille user de telles fachons de faire.

Icelluy de Seure nous a aussy faict entendre que l'évesque de Valence, avant son partement d'icy vers Neufchastel, l'avoit requis qu'il voulsist insister vers ladicte Royne, affin que ladicte assemblée se feyt icy, et comme il luy en avoit faict difficulté (pour ce que auparavant il avoit offert à ladicte Royne, de par ledict Sr Roy, son maistre, que l'élection de ladicte assamblée se feroit à son choix, et que, suyvant ce, elle avoit desjà à ce choisie Escosse) en avoit faict ung protest par escript contre luy, et que, ce nonobstant, ayant à ceste cause esté avec les susdicts de Valence et le Sr de Randant vers ladicte dame Royne, il n'en avoit rien sceu obtenir d'elle s'arrestant sur le choix à elle déféré.

Dimenche dernier, sur le soir, arriva de Cornualle vers ladicte Royne certain courrier avec nouvelles que en la coste d'illecq on avoit découvert certain bon nombre des navires que l'on disoit estre franchoises, et que à ceste occasion l'on avoit faict des feus, selon la coustume d'icy, pour faire tenir chascun sur sa garde, mais ne sçavons ce qu'en est à la vérité. Vostre Altèze pourra avoir esté advertye, du cousté de France, des apprestes que l'on y pourra avoir faict. Ledict de Seure nous a dist que le nombre des navires que à présent se peulvent retrouver en France prestes pour l'emprinse d'icy, est encoires bien petit et que icelles ne sçauroient estre en ordre de tout ce présent mois, aussy que les galères depuys peu de temps ençà estoient à l'effect que dessus partyes de Marseille, semblablement que ceulx de Lyt n'estoient pourveus de vivres, sinon jusques au xe du mois prochain.

Il appert par la copie de la lettre du Sr de Lymoges qu'il a prié le Roy d'Espaigne,

par la lettre qu'il luy envoya, d'escripre à Madame de Parme qu'elle feist trouver de sa part aulcuns médiateurs en l'assamblée que l'on espéroit debvoir estre en lieu neutre.

Il appert par la mesme lettre que ladicte Dame a charge du Roy Catholicque d'envoyer, incontinent la lettre veue, gens de bien médiateurs et non arbitres, et, où la paix ne se pourra faire, d'envoyer secours audict Roy de navires et gens de guerre, sans plus estre besoing que Sa Majesté Catholicque luy en escrive.

L'on parle icy fort estrangement de la rompture de nostre armée qu'estoit allée vers Tripoly, et ledict de Seure nous a dist que de ce passé xii jours il avoit eu de la Court de France nouvelles et que seullement xxv de nos galères seroient eschappées, ce que nous a donné grand payne, et de tant plus que riens nous en a esté escript de delà [1].

De Londres, le xiiie jour de juing 1560.

(*Archives du Royaume à Bruxelles. Nég. d'Angleterre*, t. III; *Archives du Ministère des Affaires Étrangères à Paris*, vol. Angleterre; *Archives de Simancas, Secr. de Estado*, Leg. 814, f° 23.)

DCLXXIV.

L'évêque d'Aquila à l'évêque d'Arras.

(Londres, 13 juin 1560.)

Politique suivie par la France. — Vif dissentiment entre l'évêque de Valence et M. de Seure. — L'évêque de Valence voudrait apaiser les troubles d'Écosse afin d'envahir l'Angleterre. — M. de Seure préférerait l'alliance de l'Angleterre, mais il jouit de peu de crédit à la Cour de France.

Dias ha que no tenemos aqui cartas de V. S., haviendolas tenido con el ultimo correo de Su Alteza, de primero y segundo deste. Esperamos las con desseo con todos los correos que vienen por que por ellas se entiende mucho de lo que nos es necessario entender en los negocios. La ultima que yo escrivi a V. S., fue de tres deste, contandole una larga platica que con la Reyna yo habia tenido o solas sobre sus negocios. Despues ni

[1] On peut consulter dans la *Correspondance de Marguerite de Parme* la lettre du 20 juin, par laquelle, en transmettant les dernières dépêches reçues de Londres, elle les analyse et les résume (t. I, p. 218).

yo la he visto mas, ni ella nos ha enviado a llamar. Creo que ofendida de la propuesta del Obispo de Limoges y de que sus Embaxadores le havian escripto sobre ello. Yo, por no darle ocasion de pensar que pienso en ello, no he curado de visitalla, ni de darsela a ella de hablar en cosa que ha muchos dias que se que no la ha de hazer y que le desplaze que se le hable en ella, que es que el Rey nuestro señor intervenga, ni sea admitido a las platicas de entre ella y Franceses, lo qual ella no quiere, tanto por la persuasion que estos tienen de si mismos, como por que, pretendiendo ella principalmente el rompimiento entre nosotros y Franceses, no le parece conveniente a este designo el hazer tribunal de sus cosas, ni tractarlas en presencia nuestra, sino que sospechas y movimientos querria hazernos mover a nosotros para salirse ella del juego al tiempo que mejor le pareciese. Pienso que V. S. lo tendra esto tambien entendido ya de la suma de los avisos que le hemos dado y del progresso de los negocios de aqui que no hay para que yo lo replique; mas, como lo hayo en todas mis cartas, no me parece mejor modo que Franceses tienen de negociar, ni veo en ellos cosa que no me de manifiesto argumento de la intencion que hemos dicho que paresce que tienen de ocupar a su tiempo y sazon esta isla. Cierto es que ellos no pretenden servirse de nuestras fuerzas para la defension de Escocia, ni piensan dexar aquel reino en estado que se les impide el passo del. Para este siempre que les torne a proposito hazer la empresa y que solamente pretenden servirse de la fama desta asistencia de Su Magestad y satisfazer a nuestra parte con mostrar confianza de nosotros y desseo de hazernos jueces de justicia, y que de veras procuran con estas idas y venidas no es otra cosa sino dessossegar los rebeldes de Escocia y allenar aquel reyno, con lo qual veen que destruyan a esta Reyna, y fortifican y asseguran asi mismos para lo de agora y para lo de porvenir. El Obispo de Valencia entiende este negocio y a mi parecer es el maestro desta obra. Este Embaxador Ceure creo que va por otro camino y va engañado por que pretende ganar la voluntad a la Reyna y hazer una buena y firme amistad entre ella y el Rey su amo, y por ventura no le pareceria mal que a este efecto se hiciesse la restitution de Cales o otra cosa semejante, y creo que es ministro desta platica aquel Florentio que va y viene, el qual se esperava aqui agora, y dizen que no paresce o que es muerto o no se que digan del. En fin yo teñgo muchos argumentos de que este Ceure trae este designo, y no es tan cuerdo que de sus discursos no lo hayamos podido conjecturar y colligir. Pero tras esto veo que anda errado, y, a lo que el mismo nos ha dicho y yo havia ya sabido de algunos destos rehenes, tanto el Cardenal de Lorena como el Duque de Guisa se burlan de sus avisos y le tienen por demasiadamente sospechoso, y el Obispo de Valencia me lo dio a mi bien a entender para este efecto. El dicho Ceure se ha llegado mucho a la Reyna, y pienso que, para ganar credito con ella, *loquitur dicenda atque celanda*. Podria ser que me engañasse, pero pareceemelo y hallo algun rastro dello; pero tambien hallo que la Reyna no le tiene por hombre seguro y le cree o al menos que a los otros. Esta historia

he querido scrivir a V. S. por que no se maraville si viere mostruosidades entre estos ministros del Rey de Francia, ahunque a este todos son de concierto en abhorecerle, y el dize que todos le tienen embidia, y no sin razon a mi parecer, por que cierto es hombre desassossegado : no ha sabido callarnos que a el nunca le ha parecido, ni le parece que el Rey nuestro señor tenia volundad de ayudar al Rey su amo en esta empresa, sino que el Obispo de Limoges se engañaba en entender que la oferta de Su Magestad era de manera que el de Francia se pudiese servir, ni aprovechar della, teniendo el Rey las differencias que con ella tiene, y le parece a el que teniendo el Re las differencias que con elle tiene por las armas y titulo ocupados y viniendo sobre ello a guerra o a disputas, el Rey nuestro señor no esta obligado a assistir al de Francia, pues lo que ha ofrecido al de Limoges, no es sino que le assistira solamente para el castigo de los rebeldes de Escocia y no para otra pendencia, ni question que con la Reyna tenga, y de aqui passa a descurrir que al Rey su amo no le cumple meterse en estas diferencias, confiado en que el Rey d'España le ayudaria o a lo menos no le desayudaria, visto que la oferta del Rey nuestro señor es en solo caso que el de Francia quiera castigar sus rebeldes y no en otro caso, y dize que siempre que por otra ocasion haya guerra entre Francia y esta Reyna el Rey nuestro señor ayudara a ella y que no le estorbara de poderlo hazer la oferta que al de Limoges ha hecho agora. Este discurso entiendo de las platicas que con el he tenido, que es el que el ha hecho a los ministros de su amo, de lo qual el de Limoges esta agraviado, y ellos todos creo que lo estan por que querrian que no se mitiesse en lo que no le toca, ni passasse tan adelante, por que no le deven de querer declarar lo que piensan hazer en lo que agora hazen, y de aqui ha nascido el haver riñido con el Obispo de Valentia, y hechole un protesto por escripto y salidose de su posada desavenido del. Yo a lo menos lo entiendo assi y creo que, presuponiendo este Embaxador estas cosas por verdaderas, aconseja a su amo que se concierte de veras con esta Reyna y la satisfaga en algunas cosas que ella pide, para que lo de Escosia se pueda sosegar sin ayuda nuestra y sin dificultades, y por ventura propone que con este se resista a la potencia del Rey nuestro señor, al qual, como hombre que ha solicitado las cosas de Turquia, este Ceure debe ser poco bien inclinado, y assi es cierto por que, en todo quanto le he oydo dezir hasta agora, siempre me lo ha parecido. No me parece demasiado que V. S. entienda estos humores por que pueda a todo lo que de Francia se dixere por ventura fundado sobre los avisos deste Embaxador, responder o mandar que se responda a proposito y con informacion verdadera.

De Londres, a 13 de junio 1560.

(*Archives de Simancas, Secret. de Estado*, Leg. 813.)

DCLXXV.

Gresham à Thomas Parry (Extrait).

(Anvers, 13 juin 1560.)

Échecs éprouvés par les Espagnols en Afrique. — Les Espagnols ne sont pas encore embarqués. Les États ont refusé d'avancer leur solde. — Envoi de velours (munitions de guerre).

Aftyr my most humble comendacions, it maye like you to undyrstonde that, by my letter of the xth of this pressent, I segnyfyed unto you of the great overthrowe that Kinge Philipe had, at Trippoley, by the Turkes armey, at the wyche conflycte there was lost xxx galleyes and xxv great shippes, and all the rest of the galleyes brante. For that now the saying is that the Duke of Medynna-Sealley dyd forsake all his galleyes and tocke to a forte that he new made, wyth all his men, whereas he ys vittaled for iiij months. It ys jndgyd that the Turkes powre will take it, eyther by famine or otherwise. Sir, this loss ys more greater than here they will be known of, and as littil lamentyd amonges his subjects here, what for his relligione and gouvernement. And now they saye here that king Phillipe hathe more nead at this pressent to seeke for helpe than to helpe the Frenche Kinge, because the Turke ys so strong upon hym, and the most parte of all his galeyes and shipes be takynne and lost. Therefore, Sir, the Quene's Majestie neadyth not to doubt nothing of Kinge Phillip's procedings for this yere. Trusting in God that Leith ys either renderid or takynne by this tyme : wyche newes ys here long lookyd for. The iiij^m^ iiij^c^ Spannyardes lyeth still in their garnyssones and so will remayne, as far as I can perseve, for that the States of this lande, as yet will consent to no payement of monny. The viii shipes, that was preparid for the transportacione of them, be at Rencaynyng in Zealand, as by Payne's letters of the xi^th^ and xii^th^ Your Honnor shall perceve how all thinges there passith. The shipes, wherein the Quene's Majestie's velvets and crymsyn sattyns are, be still here, bye the reason the wynde is clean agaynst them. There ys shippyd xx p. casse of velvets of pille mere and iii^c^ elles of crymessym velvetts. I will ship no more till this adventure be past, having in a redyness xx pieces of velvets more to be shipped.

(*Record office. Foreign papers. Queen Elizabeth, Calendar*, t. III, n° 187. — Publié par Burgon, *Life of Th. Gresham*, t. I, p. 308.)

DCLXXVI.

Richard Payne à Gresham.

(Middelbourg, 14 juin 1560.)

Nouvelles d'Écosse. — Janson, d'Enckhuyzen, qui commande huit navires, est arrivé à Armuyden pour attendre les commissaires. — Il croit que les Espagnols ne quitteront pas les Pays-Bas, car beaucoup y sont mariés et préfèrent de renoncer au service du roi que de se rendre en Espagne où ils pourraient être inquiétés à raison de la religion.

(*Record office. Foreign papers. Queen Elizabeth, Calendar*, t. III, p. 191.)

DCLXXVII.

Gresham à Parry.

(Anvers, 16 juin 1560.)

Revers des Espagnols à Tripoli. — Il a été menacé d'une visite des navires sur lesquels il charge les munitions de guerre; mais on ne l'a pas fait, de peur de lui déplaire. — Si ces envois étaient découverts, il y irait de la vie de celui qui lui rend ce service. — Un secret absolu doit être gardé. — La lettre adressée par la reine à Paul Van Dale a été bien reçue. — Maladie de l'Empereur. — Négociation avec le comte de Mansfeld. — Entretien avec un conseiller du roi de Suède. — On désire que la reine épouse l'archiduc Charles. — Nouvelles d'Afrique. — Le roi d'Espagne et le roi de France ne peuvent rien contre la reine d'Angleterre. — Puissance d'Élisabeth. — Malice de l'évêque d'Aquila. — Emprisonnement des évêques catholiques à la Tour. — Nouvelles de France. — Le prince d'Orange à Siegen. — Réunion des princes allemands à Marpurg. — Nouvelles de Zélande. — Affaires financières.

Rigt Honorable S^r^. It maye licke yow to undyrstonde that bye my letter of the xiij^th^ I singnyfyed unto yow of all thinges worthey of writting and of the great ovyrthrowe that Kinge Phillipe hade at Trippoley bye the Turckes armey. And now the saye here that they fyrst newes I write yow of ys trewe that the Ducke of Medynna-Seylly shullde be escappid wythe xij galles in Sissillia and some of the said put into Nappoles, and the saye now that there ys manny of the Kinges galles gotten into a golfe, where as can

come in but one galley at ones, so that it ys thowght the Turckes armey can doo them but littill hurte, except it be onelye bye famyne. Veryly the losse ys so great that K. P. shall not be able to recover in iiij yeres soche a powre of galleys and shipes together. Sens the wyche tyme as the xvth I ressevid your of the xth wythe a warraunt from the Quenes Ma^{te} for the provyssione of xl last of serpentyne powddyr and xxx last of corryne powddyr, wherin I shall do my best acording to the trust reppossid; and acording as I wryte Your Honnor in my last, I have all reddy shippid xx peasse of velvets of pille and a halfe and iij^{c} elles of crymessynne velvets, wyche shipes haythe remaynnyd here this xij dayes for a ffayre wynde. Being now holly at my wites ende for as the xiiijth daye, at vijth of the clocke at nyght, the cheiffe seicher whome ys all my worcker and conveyor of all my velvets, gave me to undyrstonde that there hade bynne a Inglishe man wythe the costomer and hadd informyd hym that of late I hade manny velvets aryvyd at London of all sortes, and that, yf he maid a generall serche, now he shulld fynde a great buttye. Wyche mattre the customer oppenyd to the sercher my frynde and comandyd hym to be wythe hym as the xvth daye very erely in the mornyng, where as all the customers and he was together in conssaylle. And, the mattre being longe debattyd, the conclewdyd not to macke no serche, for yff the shulde serche and fynde nothinge, it wold redown moche to there disonnestes, and sayde amonges them sellffes that I cold not tacke it in good parte at there handes, considering how benefyciall I have allwayes bynne at unto them. The sercher allegyde the had resson and that from tyme to tyme, as the goodes was ladynne, he tocke a vew of all the shipes ladinges. Wythe that said the undyr-costomer : « This Inglishe man maye doo this » of mallyse, for that I know that Mr Gresham ys not best belovyd amonges the mar- » chaunts of the servyze a dothe to the Prynce. » And at this instaunt conclewdyd nothinge shull be dowen.

As the same daye at xth of the clocke in the mornyng departtyd one shippe, whosse name ys Thomas Degrave, wherin was ladynne vij peaces of velvets and iiij dryffals conteynyng iiij^{xx} elles of crymessyne velvets, and the next tyde aftyr, at xjth of the clocke at nyght, the other shipes were appoynttyd to departe, but that the wynde came cleane agaynst them agayen. S^{r}, yf anny thyng shulld he serchyd and fonde, the parttysse that shippid this gere for me, must flye the contrye till there end be maid, for it rones there lyves and all there goodes apon. I am promes be the searcher to have the Inglishe manes name. Therffor, S^{r}, in the revrens of God, I most humble dessire Your Honnor that there maye be ordre tackymme with Mr Blomefylde that no man lyving maye knowe of that comes in from hens forthe; for othir wisse the Quenes Ma^{te} shall resseve great losse, and dyvers onnest men undowen therbye. S^{r}, I am right assewrid that there comes nothinge into the Tower, but that Sr John Yorcke and other dothe knowe of it bye sertteyne of the offycers, and they doo write daylly to

there doers here. And to playne wythe Your Honnor, I doo mystrust Mr Yorckes doer, whosse name ys Gardener, whome of late hade a great losse of powdyr, as allso towe monthes past the sayd Gardener browght me a letter from Mr Secreatorye to shewe Sr John Yorcke all the fryndeshipe I cold for too transporte hym a quanttity of salte pettre and powdyr, wyche I utterly denyed, wythe the wyche answher the sayde Gardener colde not be content, but went to one of my powdyr mackers and said unto hym that I bowght powdyr of hym and that he dyd convey for me wythe other faches not meat for hym to do. And the partye utterly denyed it, wyche matter I have kept in secreat till now. As lickewysse, at my last being at London, there was one Mr Seryven, servaunt to my Lorde Ambrosse Dudley and, as I tacke it, my lordes holle doer for his Lordships offyce in the Tower, spacke unto me for and in ye behallfe of Sr John Yorcke for to helpe hym to conveye hym sertteynne salte pettre and gowen powdyr from hens, wher unto I maid hym answher I colde not, for that my pasportes were all bannysshid. And, this all thinges considrid, I shall yest ones most humblye beseche Your Honnor that for all soche kynde of velvets and other silkes I do send home, maye passe Mr Blomefylld or some one more handes, whereby the Quenes Ma^te maye have thinges passe from hens in saffetye. Wyche will be no small comffortte unto me, wherin I shall doo my best according to the trust repossyd, as therein I trust Her Ma^te and yow have had soffycient proffe of my procedinges in that behalfe. And, as the matter ys, nothinge, except serche and domage, dothe come so, and, pleasse Your Honnor, in soche a harde passage as here ys at this pressent thinges, cannot be ussyd and kept to secreat bothe here and at home, and as tyme shall lerin me, so shall I advertisse, etc.

The Quenes Ma^tes letter writtin to Mr Paullus van Dall was hightlye exceptid and will doo moche good, for the wyche I most humble thancke Here Ma^te and yow. As towching the iiij m^t iiij^c Spanyardes, they be still remaynyng in there garnyssons, and I trust they shall not so sone stere, but that I shall geve yow perffet advertissements. It ys most trewe that the Abbote of Sallute was appoyntyd by the Bisshope of Rome, wythe the conssent of the Emperror, the King of Spayne and the Frenche King, to come into Inglande for to perssawde with the Quenes Ma^te for the subverssione of the pressent state of religione that ys now; but here ys now advertissement that the Bisshope of Rome haythe steyde the said Abbote of Sallute by the ressone of the great stere that ys in France for relligione and daylly augments as well there as thorrow owght all Cristendome. Assewring Your Honnor that Kinge Phillipes procedinges in Spayn ys nothinge lickyd here, for the great execussione he haythe done for the relligione matters, and the stycke not to saye that God haythe plackyde hym in this jorney of Trippolly for the great execussione he haythe done of late, etc.

The Emperor ys very sore sycke of the quarttern agew, whereof I advertissid Mr Secreatorye longe past and how that the Ducke of Bavire and sertteyn Bisshope

pappist was gone to see hym. As it I doo here nothinge from the Conttey of Mansfylld, but that as the fyrst of this instant my ffactor Richard Clowghe write me a letter from the towen of Isnacke in Saxoncy, xvj dowche mylles from Mansfylld, and that as the iij^th of this pressent he intendyd with the leve of God to be wythe the said Conte of Mansffilld, so that now the answhere cannot longe remayen to what the Quenes Ma^te shall trust unto, wyche shall not so sowen come to my handes but I shal advertisse, etc. [1].

Allso it maye please Your Honnor to undyrstond that as the xv^th of this pressent here came unto me one callid Arnollde Kossenbergge, one of the King of Swedden Consellers, whome was in Inglond with the King sowen, and dessyryd of me that a myght be so bold as too aske me towe or thre questionnes. And I said a was hartely welcome, and I was able to sattysfye hym, I wold be right glade of it. His demand was what newes I had owght of Inglond and how the Quenes Ma^te dyd, and my answhere was I had nowen but that Here Hightnes was in right good helthe, thanckes be geven to God. His second demande was wher there I collde assewre hym that theye Quenes was not assewrid to the Erle of Aran or not. To the wyche poynt I maid answhere I know of no soche matter by lettre of the xth. The thyrde demande was whether I knewe that the Emperor sowen dowen Carollo shulld come into Ingland or not, for that he hard saye I shulld reporthe he was a comyng. To that I aunswherryd whoe so ever so reporttyd of me, dyd not reporte the trewthe, for that I was never prevey to no soche thinge, as in dead I am not. Then a burstid owght unto me and sayde that the Kinge his master elldest sowen was comyng into Inglond with iiij^xx saylles of great shipes and x m^t men and with iiij myllyons of gold and silver to come see Her Ma^te, and fell in great discorsse of the worthenes of the yonge prince for his pressonage and wisdome and shewyd me his picture. Wythe that I thanckyd hym and said : « It is good to see that » King your master ys a prince of great welthe and right well desservythe great honnor » and commandacions in this his procidinges and this depparthe. » Wherof, according to my most boundyd dewthye, I have thowght to advertisse yow with diligens therof and that the King his master sowen shulld be reddy to departe by the last of the next monthe, etc.

S^r, as this offer semythe to be great, Sir, yff I were able to perssawde or worthye to be creadittyd, there ys no man soo feate as the Emperor sowen dowen Carollo ys, for ones he ys nobell borrynne, and in maring of that nobell man she is seure to lyve in peasse and

[1] Le comte de Mansfeld écrit le 17 juin 1560 à Gresham afin de réclamer pour l'emprunt qu'il fera à la reine d'Angleterre, les garanties qu'elle accorde habituellement aux marchands d'Anvers. Le taux d'intérêt ne sera pas au-dessus de 12 °/₀. (*Record office. Forieyn papers. Queen Elizabeth, Calendar*, t. III, n° 201.)

to be alyed to all the great prynsses in Crystendome, wyche ys her wysshid of all here fryndes, as well Protestayens as Papists. Wherin the will of God and Her Ma^te^ be fullffyllyd and bleasse Here Hightnes to tacke a husbond for the steye of successione to the great comfforte of Her Ma^te^ and of all here subjects, and whose so ever Here Hyghtnes shall fanttesye, at his fette will I dye, etc.

S^r^, I thancke yow for your good newes of Leethe. I wold the God that matter were dispachid, eyther bye fere meynnes or full meynnes, for the great honnor that Her Ma^te^ and the realme shulld resseve therebye, wyche newes ys here long lokyd for. As allso I thancke yow yest one for the payment of the x m^t^ liv. sterling and of the comfertable answhere yow gave to my factor Richard Candiller.

And where Your Honnor willide my servaunt Candiller to write me to send a waye, wythe all the expedicione I colde, the rest of the Quenes Ma^tes^ armewr and monnyssione, Sir, according as I write yow in my formall letters, I singnyfyed unto yow that I had shippid at Handborow the xxviij^th^ of maye last past in thre good shipes for the sume of ix m^th^ li., that ys to wyte iij^mt^ li. ventor in every shipe, whereof I doo assewre one thowssand pownd in every shipe, becausse the Quenes Ma^tes^ warraunt dothe extend but to adventure ij^mt^ li. in a shipe, so that there ys shippid of this afforsaid some the quauntitey of iij^mt^ corsellets, and the rest of all the adventure ys in corries, hand gones, dages, collen cleve, staves, sallte petter and sullpher, so that there shall be no more sullpher bowght then ys bowght, wyche ys i cl^mt^ waight. Assewring yow, Sir, there ys not so moche to begotten agayen for no treassor, lycke wysse I write yow that it were most convenyent for the Quenes Ma^te^ to send thre or iiij shipes of warre from the Frythe toywards Handborow for to meat wythe the said thre shipes, wyche ys but a nyghtes saylling from thens, for fere that anny frenche shipes of warre shullde meat wythe them; for as the losse wolde be great by the reasson, the licke masse ys not to begotten together agayen for no treassure, so, yf it shulld fall in to Here Hightnes ennemys handes, the losse woll be more greatter, wyche God deffende, wyche mattre wold be preventtid in tyme.

As the xv^th^ daye at vij^th^ of the clocke at nyght here aryvyd letters from Vennys, of the fyrst of this mownthe, by the wyche letters dyvers of my ffrindes haythe perffet advertissements that the Turches armey haythe tackynne and sonckynne xxxviij^th^ galleys and xxvij^th^ great shipes, at the wyche conflyte yt ys juggyde that the Ducke of Medynna-Zelly shulld be tackynne or sonckynne wythe the loss of v or vj^mt^ men in the forte, and that, yf King Philippe dothe not send soccors and vittalls wythein a monthes spasse, the must of force gevythe it upe for lacke of vyttalls. The saye here now the licke losse was never heard of, as allso the sticke not to saye here now that where as Kinge Phillipe sent the Quenes Ma^te^ worde that he wolde helpe his brother the Frenche King to subdew the Schotes, yf Her Hyghtnes wolde not retyre her armey from thens, now the synge

another songe here and saye playnely that Kinge Phillipe shall be fayen to secke Here Ma^te^ for some soccor, sayinge : « God ys soche a God. » And for my parte I praye God I may see that daye, S^r^, to conclude they famous name that the Quenes Ma^te^ haythe optaynnyd and yow and the rest of my lordes of here most honnorable Conssell in this your grave and forsight, for the procidinges agaynst Schoteland ys soche a honnor to Her Ma^te^ and the realme as the never licke came. And the saye here now openly that God haythe bleassid Here Ma^te^ for her religione sacke, and plages all other prinssis for there papiscaye and idolletrye. Assewringe yow, Mr Treassorer, Her Ma^te^ haythe gotten here soche a renonne and fame and love of the comens, as this pen cannot set forthe the same in writting. I herffor now conssiderynge what a nobell armey Her Hightnes haythe abrode bothe bye lande and bye seyes, in the reverens of God to laye one lode for the tacking of Leethe, wyche lickewysse wolle be soche a honnor to Her Ma^te^ and the realme as never chaunssid to here realme. And here writtin to yow Here Ma^te^ now neaddythe not to have anny kynde of fere of the Frenche King or the King of Spayen for anny dommage the can do to Here Hightnes anny manner of wayes, considering what a fferdell Here Hightnes ys at all manner or kinde of wayes. As allso yt ys to be considerid that Here Hightnes haythe here mariage in here handes, wherbye she maye macke peasse and warre, as shall stonde wythe Her Ma^tes^ pleassure, wythe the wych she maye macke the prowddest prince in all Crystendome to stope and to yelde unto that nobell carckes of hers, wyche ys here moche spocken of of all men to Her Hightnes great laude and praysse. As licke wysse, where as Here Ma^te^ owythe one myllyone of dockats, I am right assewrid that King Phillipe and the Frenche King owith eche of them a pece xx millions, so, that all thinges consideryd, Here Ma^te^ ys in better eace then they prowddist prynce of them all. I write yow this moche beeausse I am secreatlye advertissid that King Phillipes Ambassador in Inglond haythe written to the King and to the Regent that the Quenes Ma^te^ of force must macke peasse wythe the Frenche King and that owght of hand, for that Here Ma^te^ ys so powre of monny she ys not able to mayentynne the wares anny longer. I assewre yow oftentymes the do write more then trewthe manny tymes, persseving that the Bysshope of Agewlar ys a very bessy mallisseus man, wyshing a shulld knowe no more of the Quennes Ma^tes^ procidinges then neades must. Here ys moche talke of the Bisshopes that be committyd to the Tower, where in the Quenes Ma^te^ ys commendyd to macke them to knowe them sellfes as subjects, etc.

Allso it maye pleasse yow to be advertissid that here ys a Schote come from Diepe, whome was there as the xth of this pressent, whoe saythe that the Frenche Kinge haythe no shipes in a redynes and a lacke bothe monny and men to put in them ; and that now a haythe more nead to have men abowght hym sellfe for to deffend the great powre that ys upe in France for to subdew Monsr de Guysse and his brethren, wyche matter

ys infformyd me by Mr Bewmont, the man I write yow off in my formall letter, that Mr Kellegrewe knowthe, whome was recomendyd unto me bye Mr Secreatorye, as licke wysse the said parttie haythe informyd me that the ixth of this instaunt the Dowggyr of Schoteland departtyd this world. Sr, I can no more write, but I wold the God that Leethe were ones tackynne, costes that costes will, and then I trust the Quenes Mate shulld lacke no creadit for monny matters, etc.

Allso my factor Richard Clowghe writes me owght of Germanny, passing thorrow the lande of Nassowe, being logyde in a towen callid Syggen, he founde there the Prince of Orrenge, the Conte of Swarssyngborne and the Langgrave and thre Erles more, wyche meat there for the crystening of a chilld of the Contey of Assone. Lycke wysse he writes me where that it was appoyntid the viijth of this present at the towen of Marbrowghe that they Spallsegreves sowen shulld have marrid the Langraves yonggest dowghtyr, now it is put ovyr till xxth dayes aftyr mydsomer by the reasson of the great scarcessitey of vittalls as allso of heye and oter for that there dothe mett the most parte of all the nobell men of Germany with vij or viij mth horssemen.

Here inclossyd Your Honnor shall resseve a lettre dereeted to Sr Wm Cecill, wyche comes from Mr Brickendynne as allso another lettre from Payne of Myddilborrow, wherbye yow shall persseve how all thinges passythe in Zelland.

Other I have not to molest Your Honnor wythe all, but that I shall most humblye dessire yow as to be my meynne unto the Quenes Mate to lyssens me to come home, as well for the advaunssing of Her Hightnes creadit, as for the declaratione and geving upe of mynne accownt, wherbye I shall be the better able here aftyr to serve Her Hightnes wythe my creadit as other wysse, considering I have now to accownt for a myllyone of dockats, as Your Honnor dothe right well knowe. As allso it maye pleasse yow to send a waye the Quenes Mate new bondes and the Cittes of London for the renewing the old bondes. As lickewysse I crave at your handes some tyme aunswhere of my letters, most humble thancking yow for your of the xth.

From Andwarpe, the xvjth of June ao 1560.

It maye pleasse yow to shewe my Lorde Robert that they Quenes Mate Turke horsses waxes a very fayre best, and, with the Quenes Mates leve, I doo intend to bringe home my sellffe.

(*Record office. Foreign papers, Queen Elizabeth, Calendar*, t. III, no 194.)

DCLXXVIII.

Nouvelles des Pays-Bas.

(16 JUIN 1560.)

Ces nouvelles sont extraites d'une lettre de Gresham à Parry et d'une autre lettre adressée à Cecil. On y parle de la conduite à tenir vis-à-vis du comte d'Oost-Frise et d'un voyage à faire vers l'électeur de Saxe et le duc de Saxe.

(*Record office. Foreign papers. Queen Elizabeth, Cal.*, t. III, nos 195 et 196.)

DCLXXIX.

L'évêque d'Aquila et le seigneur de Glajon à la duchesse de Parme.

(LONDRES, 17 JUIN 1560.)

La reine d'Angleterre leur a fait part des nouvelles qu'elle a reçues de la Conférence. — Mort de la reine douairière d'Écosse.

Madame, Le lendemain de nos lettres du XIIIe de ce mois escriptes à Vostre Altèze, par certain courrier de là avons receu celles de Vostredicte Altèze, du IIIe du mesmes, avec l'extraict des lettres escriptes à monseigneur d'Arras par le secrétaire Courteville de son besoingné avec les ambassadeurs de France et d'Angleterre touchant ceste nostre négociation, dont remerchions bien humblement Vostredicte Altèze, et nous en servirons en temps et lieu.

Et pour ce que par nosdictes lettres avons adverty Vostre Altèze de la venue du courrier de Cornuaille avec nouvelles que en la coste d'illecq on y avoit découvert quelque grand nombre de navires de guerre franchoises, depuys avons entendu que c'estoit la nouvelle armée d'icy qui passoit par ladicte coste vers Plesume pour s'aller joindre avec l'aultre armée.

La Royne nous manda hier dire qu'elle avoit esté advertye le jour précédent par lettres du Secrétaire Cicel que la communication et assemblée des députés avoit esté

encommenchée (sans nous sçavoir dire en quel lieu) avec tel principe et amytié qu'elle espéroit de brief en avoir très-bonne yssue, du moings qu'il ne tiendroit à elle, ne de son cousté que l'accord n'allast avant et qu'elle ne fauldroit nous faire advertir du succès quand elle en auroit quelques nouvelles, nous requérant de ce advertir Sa Majesté et Vostre Altèze, dont luy avons bien humblement faict remerchier et déclairé le grand plaisir que Sa Majesté et Vostredicte Altèze recepvront de leur bon accord, nous mandant aussy qu'elle avoit entendu par lettres du duc de Noorfoc que le bruyet estoit au camp et ès frontières d'Escoisse que madame la régente d'Escoisse, mère de la Royne de France, seroit décédée de ce monde ; mais quant au pacquet des lettres de ses ambassadeurs d'Espaigne, elle ne nous a encoires faict aulcun semblant.

Nous envoyons avec cestes à Vostre Altèze le protest dont par cy-devant avons escript à Vostredicte Altèze, faict en april dernier par l'ambassadeur Seure à ladicte Royne, avec la responce de ladicte Dame sur ce, icy naguaires imprimés.

De Londres, le xviie jour de juing 1560.

(*Archives du Royaume à Bruxelles, Nég. d'Angleterre,* t. III; *Archives de Simancas, Secret. de Estado,* Leg. 814, fol. 35; *Archives du Minist. des Affaires Étrangères à Paris,* vol. Angleterre, fol. 116 r°.)

DCLXXX.

Richard Payne à Gresham.

(Middelbourg, 17 juin 1560.)

Nouvelles maritimes. — On attend chaque jour les commissaires. — On arme beaucoup de navires en France, et les ambassadeurs français en Angleterre ne négocient la paix que pour avoir le temps de terminer ces préparatifs. — L'envoi de ces ambassadeurs n'est qu'une ruse de la part de la France.

(*Record office. Foreign papers. Queen Elizabeth, Calendar,* t. III, n° 202.)

DCLXXXI.

Dettes de la reine d'Angleterre aux Pays-Bas.

(Greenwich, 18 juin 1560.)

Lettres patentes signées par la reine d'Angleterre pour assurer le payement d'un emprunt fait à Georges Sticker, marchand à Anvers.

(*Record office. Foreign papers Queen Elizabeth, Cal.*, t. III, n° 208.)

DCLXXXII.

Richard Payne à Gresham.

(Middelbourg, 19 juin 1560.)

Les navires qui se préparaient à mettre à la voile pour l'Espagne, sont retenus par les vents contraires. — Les commissaires ne sont pas encore arrivés. — On fait de grands préparatifs de guerre en France.

(*Record office. Foreign papers. Queen Elizabeth, Cal.*, t. III, n° 215.)

DCLXXXIII.

La duchesse de Parme à l'évêque d'Aquila et au seigneur de Glajon.

(Bruxelles, 20 juin 1560.)

Elle dément les assertions du Sr de la Forest. — Le roi, à la demande des Français, enverra un gentilhomme espagnol en Angleterre. — Craintes au sujet de ce qui adviendra en Écosse.

Messieurs, J'ay receu vos lettres, des vii et xiiie du présent, et par icelles entendu comme jusques alors les choses passoyent et le jugement que vous faictes de l'intention

des François et Anglois, et je tiengs que vous ne vous y forcomptez, et ont esté très-pertinentes les responces que vous avez donné au Sr de Seure, et très-à propos que modestement vous luy ayez remasché le mauvais office qu'il a faict, donnant à entendre que vous ne luy communiequez ce que vous négociez en Angleterre pour l'accord, et me suys esbahy des propos qu'il dict que j'ay tenu au Sr de la Forest, lequel vient peu souvent vers moy, et sont ses propos courts, et sçay très-bien que du Nunce qui debvoit venir du Pape, je ne luy ay faict mention quelconque, ny luy ay dict aultre chose de ce que vous m'avés escript, sinon pour l'advertir du bon office que tous deux vous faictes continuellement pour persuader la Royne à l'accord et de correspondre avec ledict de Seure et aultres ministres de France, et qu'iceulx sçaivent tout ce que passe par vostre communication, que lesdicts offices estoyent de vostre part si véhémentes qu'il leur a semblé que le myeulx estoit, pour non obstiner la Royne par la trop importuner, que vous vous déportissiez pour ung temps de l'en travailler. Et si de cecy ils conjecturent que l'on ait voullu dire qu'ils ne voulloyent que les ministres de Sa Majesté se meslassent de leur négociation, je tiengs que la conjecture sera plus fondée sur ce que quant à eulx ils le désirassent que non, pour s'estre icy dict chose que doige donner occasion de le penser ainsy; mais vous cognoissez dois long temps les marchans et qu'ils s'estonnent en riens de dire ce que leur semble servir à leur propos, soit véritable ou non. Et enfin je ne voys que nous puissions faire aultre chose que de suyvre encoires le mesme chemin, combien que certes il me grefve que vous, Monsr de Glajon, soyez si longuement absent d'icy; mais je crains fort que, si vous vous en partiez, comm'il sembleroit que la négociation de l'accord seroit abandonnée du coustel de Sa Majesté, la honte ne feit déterminer les François à faire quelque chose, ne fust que faulte de povoir les en empescher, et puysque vous avez escript à Sa Majesté sur ce poinct de vostre partement de là, il fauldra attendre sa responce [1], et vous prye non vous y ennuyer; car, comme qu'il soit du jugement qu'en font ceulx qui sont là, je suys certain que partout cela donne grande réputation à Sa Majesté de veoir l'office que celle faict par ses ministres pour paciffier ces deux princes, et je ne fais doubte que vous tiendrez soing de vous enquérir, comme vos lettres contiennent, de ce que passera en la négociation et de touttes occurrences; et sera bien que vous continuez de m'advertir de temps à aultre de tout ce que vous pourrez entendre tant à l'endroit de la Royne d'Angleterre que des ministres de France, suyvant tousjours le mesme que jusques à ores, qu'en touttes conjectures vous faictes les offices que verrez convenir pour les persuader à l'accord, dissimulant d'entendre le peu de désir qu'ils ont que vous vous en meslez,

[1] Le 18 mai 1560, Philippe II annonçait à la duchesse de Parme qu'il avait ordonné au seigneur de Glajon de rester en Angleterre « pour continuer les correspondences requises à la meilleure direction » de l'affaire. » (Gachard, *Correspondance de Marguerite de Parme*, t. I, p. 195.)

et tenant tousjours en tout le regard à vos instructions et à ce que vous a esté escript pour vous faire cognoistre l'intention de Sa Majesté; et si les choses tombent en la communication des ministres en lieu neutre et que l'on recherche l'intervention de médiateurs de par Sa Majesté, il sera bien que (comme vos lettres contiennent) vous en usez comme vous en at esté escript; et tant plus que vous soupçonnez que les François vouldroient mectre quelque ombre entre le Roy, nostre maistre, et les Anglois, et la Royne d'Angleterre de nous mectre aux armes contre les François, tant plus convient-il que, par vostre prudence, vous évitez de vostre part tout ce que pourroit encheminer la chose à leursdicts desseings, et pour non riens délaisser que puisse servir pour vous bien informer et de ce que passe et de l'intention du maistre, je feray joindre à ceste la lettre que je receus hier de Sa Majesté au mesme temps que j'estoye regardant sur vos lettres pour vous y respondre, par lesquelles vous verrez ce que le Sr de Lymoges at mis en avant à icelle et la prudente responce de Sa Majesté, qui nous est la règle que debvons suyvre de vostre coustel et du nostre, à ce dont du coustel de France l'on nous vouldra rechercher; et par la copie de ce que j'escrips présentement à Sa Majesté respondant à ceste partie de ses lettres, vous verrez ce que me dict hier le Sr de la Forest et ce que je luy respondis, et davantaige adjousteray-je à ceste ce que Sadicte Majesté m'escript touchant l'abbé de St-Salut et ce que je luy respondis, par où vous verrez ce que je vous sçauroye dire sur ce poinct, qui servira pour, si l'on vous en parle, estre prévenu, dissimulant toutesfois de sçavoir pourquoy lediet abbé de St-Salut ne passe oultre, et si vous pouvez entendre comme et de la Royne et de ceulx de son Conseil et du peuple, signamment des catholicques, ceste ambassade se prend, vous ferez fort bien d'en advertir pour y avoir considération en ce que s'addonnera cy-après. Je ne sçay pas de quoy peult servir ce que le Sr de Lymoges at désiré que Sa Majesté envoyast encoires ung gentilhomme espaignol en Angleterre, car je ne voys ce qu'il pourra faire davantaige; mais toutesfois est-il bien que Sa Majesté les complaise en tout, afin qu'ils ne puissent dire que l'on n'aye faict tout ce que at esté possible et qu'ils ont voullu que soit raisonnable et sans rompre avec nos amis pour procurer qu'entre eulx ils le soyent, et verrez les plainctes que les François font et contre moy et contre vous; mais enfin, puysque nostre maistre est content et respond pour nous, il nous doibt fort peu souchyer de ce qu'ils disent, et ne laisserons pourtant de faire ce qu'il convient pour le service de nostre maistre et au bien publicq. Et jà ne pourra tarder que l'on ne voye quel commenchement aura prins la négociation, de laquelle Dieu doint que l'accord succède, et que par icelluy les Escossois se gouvernent eulx-mêmes, soubs toutesfois l'obéyssance du Roy de France, et que la relligion ne tombe par terre, ce que je crains merveilleusement. Vous verrez ce que Sa Majesté m'escript des Gerbes par la copie, la provision qu'elle at faict et ce que luy escrips là-dessus. J'ai par cy-devant recommandé à vous, évesque de la Quadra, l'affaire de ceulx de la ville de Dordrecht, dont je vous tiengs

mémoratif, lequel pour maintenant je n'ay sceu délaisser de vous rafreschir, m'en faisans lesdicts de Dordrecht instance par le mémorial allant enclos en ceste, et vous recommander et encharger toute l'assistence raisonnable, dont vous vous pourrez adviser à celluy que lesdicts de Dordrecht ont pardelà, afin que une foys et de brief ils puissent consuyvir la raison en une poursuyte tant juste que la leur.

De Bruxelles, le xxe jour de juing 1560.

(*Archives impériales de Vienne; Archives de Simancas, Secret. de Estado,* Leg. 814; *Archives du Ministère des Affaires Étrangères, à Paris,* vol. Angleterre.)

DCLXXXIV.

Gresham à Thomas Parry.

(Anvers, 22 juin 1560.)

Hogan surveille l'abbé de Saint-Salut qui vient d'arriver à Bruxelles. Utilité des espions. — Nouvelles de France. Le roi de France manque d'hommes et d'argent. — Nouvelles d'Allemagne. Guérison de l'Empereur. — Les Espagnols ne sont pas encore embarqués. — Envois de munitions de guerre. — Il justifie contre d'injustes attaques ses opérations financières. — L'ambassadeur de France est arrivé à Anvers. Ses propositions au comte d'Arran, s'il se sépare d'Élisabeth.

Right honorable S^r^, Aftyr my most humble comendacions. I sent yow my last of the xvij of this pressent, wherein I sent yow a letter of Thomas Preedeupes written to Robert Hogan, wherbye yow shall persseve that the same daye aryvid at Lovayen the Abbot Sallut and spacke wythe my lady Dormer, and so departed from thens in post to Breussells. S^r^, I cannot persseve bye all Robert Hogans doinges but that he ys a trewe man to the Quenes Ma^te^ and the realme, as therein it dyd pleasse Here Hightnes ones to conffer wythe me of hym, for that Here Ma^te^ was moche in dowght of hym be the reassone a was shoryne the Kinge Phillipes servaunt. My aunswhere was that he was shorryne King Phillipes servaunt in Quenes Mary tyme and that, yf Here Hightnes wolde be well and trewly servide, she must have soche subjects abrode, that must seme greatter affectionattid to them then to Her Ma^te^, or ells the perffet intelegenssis and the practisse of Prynssis wolde not be opttaynnyd, and fordyr sayde unto Her Hightnes that I wolde not tacke apon me to justyfye what was wythe in hym, but bye his

outward procidinges a was to be trustid, as lickewysse I shewid Here Hightnes that he was maryd in a good housse and had children. S^r^, I will insewre yow, a ys a man of fewe wordes and wytte and experementtid in the wares and seekes to bringe me all the intellegens he can come bye, wythe owght seeking anny intellegens at my handes, so that, considering his forwardnes in this poynte of servize, a haythe disservyd thanckes as allso forddyr consideracion at the Quenes Ma^tes^ handes. And I cannot persseve yf it pleasse the Quenes Hightnes for to geve hym the licke stippent that Kinge Phillipe dothe geve hym, a will macke his reppayre home and leve his servize; for otherwysse a ys not able to lyve, for that he haythe nothing to lyve one. And for that Your Honnor haythe writtin me to undyrstonde the intent of the Abot Sallut commyng, I have sent Mr Hogan te Lovayen to my lady Dormer and Preudeupes to undyrstond forddyr; as allso, for the better undyrstondyng thereof, I have requyryd my very ffrynde Mr A. to undyrstond the perffet grounde of his comyng and whether a came thorrow France or Germanny; and for the better accomplishement of the same yow maye singnyfye unto the Q. Ma^te^ as the xix daye at viij^th^ of the clocke in the mornyng he went hym sellffe in post to Breussells for the better undyrstondyng of the premyssys. And, according as I write yow in my last, I cold have wryttyne of his commyng a monthe past, but for as moche as the Bysschope of Rome and his doinges be here so littill regardyd (and so fare distaunt), I thowght it not meat to molest the Quene, nor yow wythe all. I persseve by my said frynde A. that Kinge Phillipes Ambassador at Rome was the cause he was ones steyd, how so ever the Popes mynd ys allteryd. As I shall lerin forddyr, so shall I advertise with dilligens.

As this daye it ys geven me undyrstonde that the Ducke of Savoye haythe beseiged Geneva, wherein the Frenche Kinge dothe geve hym all the ayde he can, and I beleve that King Phillipe ys not moche behynde; but it ys thowght the sayde Ducke haythe begone this enterprice in a very ill tyme and that the sequall thereof will be his utterly unedoing, for that a shall bringe all the Suyssers and the Germaynes agaynst hym. The great losse that the King Phillipe had at Tryppoley, contynewythe still and ys affyrmyd by letters of the xxix^th^ of the last from Cissillia, but here be manny ueold hyde and clocke the matter yf it were possible. But I am still informyd it ys the greattist lost that myght come to K. P., and that he ys now dryven to borrow all the Frenche Kinges galleyes at Marsselles, wyche ys in nomber xxiiij^th^, and sertteyne great shipes. The Frenche Kinge was at Shatoo-Comedon xij leges one this syde Bloyse very yll at eyes, whome hathe xxxvj great shipes in a redynes to departe at Newhaven and Diepe. This moche writes me Bewmont, Mr Secreatory Cicill ffrynde, ffrom Breussells the xix^th^ daye, wyche he lernyd of the Frenche Kinges Ambassadors mouthe. The iiij m^l^ iiij^c^ Spannyardes he it remaynyng in the garnessons, and the viij hulkes in Zelland dothe daylly locke for there commyng dowen, as bye ij letters of the xvij^th^ and xxix^th^ wryttyn from my doer Payen at Myddylborrowe yow shall persseve how all thinges passythe there.

The Emperor ys recoveryd of his agew, where as ys ressorthyd unto hym the Ducke of Cleve, the Ducke of Bavire and dyvers other nobells, and it ys thowght there ys some mariage toywardes of his towe dawghtters and that now a will devyde his possessions in his lyffe tyme to his sowens that they maye continew in amythy aftyr his dyseas, being a olde man and very wecke, and for all that he ys recoverid of agew, it is thowght here a cannot longe lyve.

As the xxth daye I had advyze from my frynde A. that the Abote of Sallut came in post to Spires and so from thens a came dowen by the ryver of the Ryne to Collen and from thens to Lovaine and Breussells in post, and that a comes but onelye from the Pope wytheowght the conssent of anny other prynssis. It ys well knowen now to all this towen that soche a legat ys come from the Pope for Inglond, at whose commyng the doo macke a lawffyng tocke at the mattre, and that hys commyng ys to perssawde the Quenes Ma^{te} in religione matters, and that the Pope will call a generall Conssell at Trente for the estabbling of the Religione. The were manny Inglyshe fryers and dyvers other that went to welcome the Abot of Salute at Breussells. It ys thowght that he will departe shorteley for Inglond, whereof I shall be daylly adverttissyd from Mr A. and of all other thinges worthy of writting, etc.

The shipes, wherin was ladden the xxx peasse of velvets and vj^{c} elles of crymessyne velvets, ix^{c} lxx ells of blacke damaske, wythe ij^{c} lx ells of crymessyne sattyns, be departid from hens wytheowght anny serche, wyche dothe amownst to the some of ij mth v^{c} liv., trusting in God they be all aryvyd wythe yow in saffettye afore this my letter comes to your handes. As allso I have in a redynes xl peasse of velvets more to be sent wythe the fyrst shipe that shall layde ffrom hens, yff there be no nother occassione of stey then I know of at this pressent, most humbly beseching Your Honnor that there maye be all the secreassye ussyd that maye be for the resseyving there of into the Tower, wysshing there were no man prevey there unto but onely Mr Blomefylld, whome ys a very honnest secreat gentilman and syrcompect in all his doinges, and dowghtlest this matter cannot be to secreat kept, consideryng the great care and adventure it ys in the transporting of it from hens, etc.

At the xxjth daye at iiij of the clocke in the aftyr nowen, I ressevyd Your Honnors letter of the xvijth of this pressent, wherby I persseve yow have sent me another letter bye Franssis Berttye, wyche ys not as yet come to my handes, as licke wysse I do persseve that my Lorde Treassorer haythe shewyd the Quenes Ma^{te} the state of her monny ressevid from hens and that, all thinges deductid, it semythe there shullde remayne, as he supposythe, in my handes the some of l mth li., and that there in Here Hightnes pleasseur ys I shulld advertise the serteyntye thereof wythe all the haste possible. S^{r}, for aunswhere, Your Honnor shall undyrstonde that of late I sent Mr Secreattorye Cecill my generall accownt of all my ressets and payments, wherebye yow

shall persseve by the fote of the accownt that the Quenes Ma^te^ shulld be indettid for the rest abowght the some of xvj^mt^ li. at the least. Sens the wyche tyme I have ressevid at London of the marchaunts adventorers the some of xxv m^t^ li. and of the monny that I maid ovyr bye exchange, as by the accownt aperythe, xxj m^th^ li. Some xlvj m^t^ li. whereof I have paid in parttye of payment of the Quenes Ma^tes^ dets dew in Maye last past abowght the some of xl m^th^ li., as by the Quenes bondes shall apere, so that the rest ys laid owght apon provissiones and moche more then that wyche is at Handborrowe as bye the accownt shall apere, and for that I stonde in dowght, yow cannot come bye mynne accownt by the reasson of Mr Secreatorye absens. I have writtin to my servant Candillar to geve yow the coppy thereof. So that, S^r^, it maye pleasse Your Honnor to informe the Quenes Ma^te^ that I assewre Her Hightnes of my faythe and powre honnestey (I have not iij^c^ li. in monny bye me), as bye mynne accownt shall allwayss apere, wyche ys now one of the thinges I most do humble dessire Here Ma^te^ that I maye come for the declaracione and geving upe of the same, to the wyche I do reffer me, and, whereas here pleasseur ys, I shall steye for comyng home till ferdyr Here Ma^tes^ pleasseur be knowen, wyche I shall see accomplesshid, trusting bye this tyme yow have gotten me leve, wherein I shall licke wysse most humble dessire yow to contynew, for, here writtin unto, I shall not be in quyett till that be past as well for the servyze of Here Ma^te^ as otherwysse.

S^r^, I do persseve bye my servaunt that my Lorde Treassorer ys offendyd withe me becausse he ys not prevey to all my doinges, wyche I cannot doo wythe all for that I was commandyd by the Quenes Ma^te^ to macke no man prevey, but yow and Mr Secreatorye. And, here writtin to Your Honnor, this ys the thyrde tyme that my lorde Treassorer haythe servyd me this, videlicet ones in King Edwardes tyme and ones in Quenes Maryes tyme, and, when His Lordeshipe came to see the state of mynne accownt, a ffonde the Prynce rather in my deat then other wysse. And I assewre Your Honnor of my faythe and powre honnestie; it shall fall owght soo now, etc.

Allso my factor Rychard Candiller write me that my lorde of Hunsdone said unto hym that a dyd moche marvill that the Quenes Ma^te^ harnes came no nother waysse home, where in I had moche disappoynttyd Here Hightnes, and that he thowght I hade solde here harnys to the marchaunts in London for leuccer and gayen. S^r^, I cannott but marvyll that His Lordeshipe wold macke anny soche reporte apon me; for, as they Quenes Ma^te^ and yow dothe right well knowe, I have all redy sent home from this towen of Andwarpe viij m^th^ corssellets and then, my pasportes being bannysshyd, I was fayen to transporte all my armewr and other monnyssione owght of Germanny to Handborow, where as there haythe bynne, for the spasse of iiij monthes, v or vj^m^ harnys and other provyssiones for the some of xx^m^ li. And daylly there ys transporthyd thether ffrome all playssis as the can get carrage, wyche masse laye there, for that the

Quenes Ma^te^ of longe tyme wold not ventter above vj^c^ li. in a shipe, wyche as the x^tn^ of maye last past I gate inlargyde to shipe in every bottome ij^m^ liv. with longe sewte, for that there ys not passing xij shipes that lodes from thens to London in the holle yere; and itt for the more exspedycione, fering that thinges shulld be callid for (as they be now), I have adventoryd apon my owen head one thowssande powndes more in a shipe, wyche I have caussyd to be assewrid apon the bursse of Andwarpe. So that I trust in God it shall most playenly apere to the Quenes Ma^te^ I have dowen my dewtie and dilligens, according to the trust Here Hightnes haythe repossyd in me. Being right assewrid the licke was never dowen bye no subject, and, here wryttyn unto Your Honnor, there ys as moche dowen as maye he done by wyte of man. For that now it lysse in Gods hand to sent it in sawftye into Ingland, wherin I doo tacke onely the Quenes Ma^te^, Your Honnor and Mr Secreatorye to witnes, for that from tyme to tyme I gave dally aveysse of my procidinges, as there unto apperteynythe. Therffor I shall most humble dessire Your Honnor as to geve my Lorde of Hunsdone to undyrstond all thinges stondythe and all other that haythe the charge of the resset of soche provissionnes as I have maid, for and my lyffe laye one it, I can doo no more. Assewring yow, S^r^, it ys no small greffe unto me to here of anny complaynte to be maid of me, conssidering the great care and travaylle and sorrow I have had to bringe all thes thinges to so good pourpes, wherein I must conffes I have dowen but my dewtye to Here Ma^te^ and hadd bynne x^th^ tymes more, to the wyche I doo reffere holly to the Quenes Ma^tes^ determynacione and consideracione. Most humbly beseeching yow yest ones to bye meynne that I maye come home, when I have settylld all thinges here as there unto apperteynythe, and that I maye bringe home the old bondes, etc.

I can lerin be no meynnes that the Conttey of Oddenborrow or Tydo van Kuypenhos dothe gather upe anny men, trusting that yow are fully advertissid by Mr Brikendynes letter that he write to Mr Secreatory from Emden, of the viij^th^ of this instaunt, wyche letter I sent yow within my letters of the xv^th^ of this pressent.

I can not lerin as yet the causse whye the Ringgrave ys gone to the Contey of Pallentyne. I shall geve good ere there unto. It ys most trewe that the state of France ys in great garbell and mackes all the preparacione to the seye he can, but the saying ys here that he can come neyther bye men, nor monny to set forthe his shipes withe all.

As yet I doo here nothinge from my factor Richard Clowghe what he haythe done with the Conte of Mansfyld, locking daylly for his comming, lyckewysse as this daye at viij^th^ of the clocke in the mornyng came unto me Mr Bewmownt, Mr Secreatorye Cecill ffrinde, and declarid unto me that as isterdaye he came to this towen with the Frenche Kinges ambassidor and, as he informythe me, his commyng ys onely to practisse wythe some Schottyshe man to send in to Schoteland wythe letters from the

Frenche King to the Erle of Arran, wherein a offeres hym the holle Governement of Schoteland so far ferthe he will proceed no ffordyr wythe the Quenes Mageste and that all the Frenchemen shall departe owght of Schoteland, and haythe offeryd hym his pardone. Here incloseyd I send yow towe letters, wyche the said Mr Bewmont dessyryd me to send yow; the one ys from his wyffe, and the other from a ffrynde of his.

Ferther more, the said Bewmownt informythe me that the Frenche Ambassador haythe geven hym to undyrstond that the King his master haythe no great trust to King Phillipes procidinge, saying that his master haythe hade nothinge but wordes and no deades of hym. Lickewysse a had with hym a great discorse of me and askyd hym yf he knewe me. And he said no, but that he meat me ones at the wattyr syde and that I dyd aske hym wheather he was a Schottishe man, and he sayde ye. And that I askid hym what newes, and his answhere he knewe none. « Well, quoted he, this Gresham » ys a parlus fellow. For it ys he that haythe fornyshid the Quene with all the monny » and armewr and monnyssyone, wyche now he transportes at Handborow, for that his » pasportes were bannysshid here » withe moche other talke of the Quenes Magestes creadit in thes playssis. The Ambassador, as he saythe, remayenes here this thre dayes for answhere of letters ffrom Callis, where, as he thinges, there ys some great practisse a worcking. As he can lerin ferddyr, he will advertisse. Other I have not to molest Your Honnor wythe all, but that I shall desyre yow, yf there be anny servyze or pleasseur I can doo for yow in these partes, to command me. Rendering unto yow my most humble thancks for your genttill letter as allso for your gentilnes shewyd to my powre wyffe, whome lickewysse wold gladlye have me at home. As knowth the Lorde, etc.

From Andwarpe, the xxij^th of June a° 1560.

Here inclossyde yow shall resseve a letter to the Quenes Mageste from Paullus van Dalle, aunswhere to Here Hightnes letter.

At this instaunt as I was scalling upe of this my letter, I ressevyd a letter ffrom my ffrynde A. of the xx^th from Breussells, of the new preparacione that King Phillipe dothe macke for the relliffe of Trippoley, and how that the Abote Sallut dothe steye at Breussells till that he dothe here owght of Ingland, wyche I send yow here inclossyd writhin in Frenche.

(*Record office. Foreign papers. Queen Elizabeth, Calendar*, t. III, n° 224.)

DCLXXXV.

Gresham à Thomas Parry.

(Anvers, 24 juin 1560.)

L'ambassadeur de France négocie un emprunt à Anvers. — Récompenses à donner à Payne et à Gerbrand. Il importe au service de la reine qu'elle soit informée de tout ce qui se passe. — Avis transmis de Bruxelles par son ami qui est à la fois le facteur et l'un des conseillers du roi d'Espagne. (Gaspard Schetz). — Paroles prononcées par le chef de la douane d'Anvers sur les envois de munitions de guerre. La cour en est instruite par l'ambassadeur à Londres. — Détails sur ses opérations financières. — Nouvelles d'Allemagne. — On désire qu'Élisabeth épouse l'archiduc Charles. — Prochain départ des Espagnols.

Right honnorable S^r^. Aftyr my most humble comendacions. It maye licke yow to undyrstonde that I sent yow my last of the xxij^th^ of this pressent, wherin I advertisside yow as well of the estate of my reddy monny as allso of all soche occorraunts as then passed. Sens the wyche tyme here ys nothinge worthey of writting, but as the xxiij^th^ there came agayne unto me Mr Bewmownt, whome haythe infformyde me that the Frenche Kinges Ambassidor dothe practisse here wythe one Petter Mosserome, a Frencheman borrin, and a Fre Denyssone, of this towen, being a marchaunt, for the pressent tacking upe of xxxm^th^ frenche crowens to be sent to Callis, for that the King his master ys clean owght of monny, and he judgythe that this monny ys to be sent to Leegh, wyche monny ys here hard to come bye, the scarssite ys soche, as lickewisse the Frenche ys of no creadit here, nor I trust never shall, etc.

The iiij m^th^ iiij^c^ Spaynnyardes be it remaynyng in there garnessones, but the saying ys here now the shall shortelye departe. The viij shipes in Zelland dothe still remayne in a redynes for to receive them in. Having harde nothinge from Payne sens the xix^th^ daye. S^r^, a reward geven bye the Quenes Ma^te^ of xl or l crowens to the said Payne ys sewrly better geven then kept, for there can nothinge stire there but that Here Hightnes ys assewrid to have good advertissements, whereof I have writtin to Mr Secreatorye dyvers tymes, as allso for the licke gifte to be geven to Harry Gerbrande dewlling at Donckirke. At wyche towen portes it ys most convenyent for the Quenes Ma^te^ to have daylly advertissements and yf it were but to knowe whome comythe and passithe from thens, wherin Here Hightnes maye doo here pleasseur, etc.

I send Your Honnor here with clossid a nother letter from A. writtin the xxij^th^ in Brewsselles, wyche ys of small importtance, but that it maye apere to the Quenes Ma^te^ his good will and dilligens to be had at his handes, that ys bothe factor and conssellor to Kinge Phillipe.

As this daye here came a marchaunt and a frynde of mynne of this towen and declarrid unto me that they cheiff-tolner and he had a great comonycacione of me, saying that he had perffet advyze of the aryvall of a good quanttite of powddyr and harnys and that yt was deduced into the Tower, mystrusting that it shulld be of my sendding : « As Mr Gresham ys my frinde, I wold a shulld be ware, lest I playe my » parte of offyce, for that I have perffet intelligence that the Courte here haythe adver- » tissements of the aryvall of soche thinges from the Ambassidor. And I doo moche » marvyll that Mr Gresham dothe not shewe for pasporte. » Then sayd my frynde : « What shulld he sewe, when he ys sewre afore that he shall have a naye? for, as yow » knowe, he had pasportes of the King for all kynde of provyssione to passe at all » tymes, withowght anny tyme lymettid, whyche pasportes agaynst all honnor and » repeutacione of the prince were of late dayes maid frustrate, where apon Mr Gres- » ham sowght other portes and plasses as at Handborrow and Breame. » — « Then, » said the costomer, I doo knowe right well, yff a macke a new sewte, a shall spead. » Now, S^r, I cannot tell apon what gronde the costomers spacke thes, but I geasse rather a spacke it for that in transporting the provyssyones at Handborrow ys ij m^th markes owght of the costomers wages. Nevertheleasse, S^r, yff it stode with the Quenes M^tes plessewr, it were convenyent ones agayen to trye the Regent for a lyssens of ij^c barells of gowen powddyr with dyvers other provyssiones, to see the good will that Her Haultes and the nobell men here to Her M^te, for that she haythe nead of no pasporte, but for onely gowen powddyr, wyche, yf Her Hightnes wole have a quantitey, must neads passe from hens. Therfor I wold wyshe a mossione to be maid, yff it stond with Her Hightnes pleasseur. All be it, I will be dailly doing from hens be iiij or vj peces of velvets in a shipe and of all other kynde of sylkes, as tyme and opportewnete ser- vythe, as thereof my factor Candiller shall advertisse yow from tyme to tyme, etc.

As this daye at xj of the clocke at nowen I ressevyd Your Honnors letters of the xix^th and xx^th with the Quenes Ma^tes bondes and wythe a packet of letters to Sr Nycholas Trockemorton, wyche be dispachid in good order as there unto apperteynnythe. I shall to morrow consider the bondes and so macke delyverye of them and resseve in the old.

As it I doo here nothinge of my factor Rychard Clowghe for the monny of the Contey of Mansfylld, where in the Quenes Ma^te must have pacience and tarry the good tyme, for more cannott be done then ys dowen. Allso I trust I have geven Here Ma^te and yow full contentacione for the monny that my Lord Treassorer shulld reporte to Her Hightnes shulld remayen in my handes, wyche ys most unetrewe; and as for the armewr and provyssyones be reddy at Handborrow and apon the waye, and accor- ding as I have wryttyn yow, it ys most trewe there haythe bynne at Handborow this iij monthes for the some of xxj or xxiij^m li. powndes worthe. And sens my last I have advertisment from Breame that there was shiped as the iii^th of this pressent in a shipe,

callid Herman van Anneland iij^{m} collen cleves and the rest be there and at Handborow, according to the proporssione I sent yow in my accownt and of all other thinges accordingly, trusting in God that the said shipes and the other iij shipes laddyn the xxviijth of Maye at Handborrow be aryvyd with yow, wherin I am right sewre yow have above vj^{m} corries, iij^{m} corssellets and of all other thinges a proporcion accordingly. I cold have sent yow corselets, corries and handegones at the fyrst, but that I perssevyd yow hade more nead of sulpher and sallte petter for to macke powddyr, wyche I dyd dispache fyrst, becausse I hadd the Quenes Ma^{tes} warraunt but to shipe vj^{c} li. in a shipe. And as the xth of Maye last I ressevyd warraunt to adventer ij^{m} li. in a shipe from Handborow, wyche I dyspachid pressently from hens with all the exspedycyone I cold, so that I can doo no more, and my lyffe laye one it, being now holly in Godes hande to send wynde and wether, wherin the Quenes Ma^{te} must have pacience, most humble dessyring yow yest ones that I maye come home for the declaracione and geving upe of mynne accownnt, for the better sattyfycacione of the Quenes Ma^{te}, as allso my Lorde Treassorer, yff it so pleasse withe Here Hightnes, for that this ys one of His Lordeshipes old practisse, and cares nott how things passythe here, so His Lordeshipes torne be servyd there, but, here written unto Your Honnor, considering the great creadit that Here Hightnes haythe had here sens she came to the crowen and that Her Ma^{tes} father, brother and sister had never the licke afore, so it ys most exspedient and convenyent for Here Ma^{te} to discharge it as honnorable at here dayes as Here Ma^{te} persseveth, what so ever my Lord Treassorer put in Here Hightnes head to the contrary. And so doing Here Majesty ys right assewrid to receive therby great honnor and creadit thorrowowght all Cristendome, as of late dayes Here Hightnes haythe felte the proffe thereof, being right assewryd all the marchaunts within here realme ys not able to serve Here Ma^{te} with the licke masse and creadit. Therefore to conclude, as I have fonde Your Honnor most carffull for Here Hightnes honnor and creadit, so I am this bold to put yow in remembrans thereof for my discharge, and to conssider the alteraciones of the tyme that haythe of late chaunssyd, whereof my Lord Treassorer haythe not the consideracione, for that I maid hym nott prevy to my doinges, wyche hadd bynne all one to me, yff the Quenes Ma^{te} hadd soo commandyd me to doo. And for that the Quenes Ma^{te} and yow and Mr Secreatorye dothe know how all thinges haythe passid, I reffer the consideracione of my doinges holly to Here Majesty, for that I have now and here to fore writtyn ys most trewe, to the wyche I reffer me.

As this daye here bye letters come owght of Germanny, and there ys advertisements come that the Emperors sowen Ferdenandus shall mary the King of Pollonya dawghtter, as allso one of the dawghtters of the Emperor shall mary the Vivodo de Transilvanya, sowen to the King of Hungery. Apon the wyche newes here ys every one of the Quenes Ma^{te} fryndes wyssythe that Here Hightnes were so far forthe wythe

Doen Carrollo in the waye of mariage, saying, yff that myght come to passe, all Cristendome shulld be in rest and peasse, wherein the will of God and Here Majesty be fullffyllyd, and I beseche the Lord to blysse here and strenghen Here Hightnes to tacke a husbond as well for the stey of they successione as for the comfforte of Here Majesty and here subjects.

There ys no more newes of the Ducke of Savoye for his enterprisse agaynst Genevey, beleving he ys otherwisse conssellid, for that it wold have bynne his utterly undoing, wyche the saye here was onely the Frenche Kinges practise to bringe hym still into poverttie.

Allso I have secreat intellegens as this daye be one that came from Brussells that the Vyse-Amerall Monsr de Wacken ys commandyd to macke his reppare into Zelland for the preparacione of sertteyne shipes of ware, to what powrpes as yet I knowe not, but assewre Your Honnor there shall nothinge passe there, but I trust dayly to geve the Quenes Ma^te perffet advertisements.

Other I have not to molest yow wythe all, but the genttilman your sowen ys in right good helthe. Most humblye beseeching yow as to lyssens me to be a sewtter unto yow as to augment his stippent one hundrethe dockatts a yere more, wyche I knowe yow shall fynd well bestowyd, for dowghtles yow shall have moche comfforte of hym, as knowythe the Lorde, whoe presserve Your Honnor.

From Andwerpe, the xxiiij^th daye of June at iiij^th of the clocke this aftyr nowen a° 1560.

(*Record office. Foreign papers. Queen Elizabeth, Calendar,* t. III, n° 236.)

DCLXXXVI.

Gresham à Parry.

(Anvers, 25 juin 1560.)

Il a traité avec les Fucker qui présentent toute garantie. L'un d'eux se rendra en Angleterre — Nouvelles de Naples.

(*Record office. Foreign papers. Queen Elizabeth, Calendar,* t. III, n° 240.)

DCLXXXVII.

Richard Payne à Gresham.

(Middelbourg, 26 juin 1560.)

Un des commissaires est attendu à Armuiden, où il passera la montre des navires. — Armements au Havre, à Dieppe et à Brest.

(*Record office. Foreign papers. Queen Elizabeth, Calendar*, t. III, n° 244.)

DCLXXXVIII.

Gaspard Schetz à Gresham.

(Bruxelles, 27 juin 1560.)

Il lui transmet des nouvelles d'Écosse et de France, en lui recommandant de brûler sa lettre.

Seig^r Gressam, j'ay veu ce jourd'huy lettres de Paris, du 21e de ce mois, donnant nouvelles que l'armée que se dressoit pour soucourir au Petit-Lyth, estoit rompue, aussy que ledit Petit-Lyth estoit perdu pour les Franchois, sans contenir comment, par quoy me tiens bien asseuré que ladite place sera rendue et qu'en aurés bien tost les nouvelles, s'il est ainsy. Quant à la rompture de l'armée dont ils pensoient donner soccours, l'admiral d'Engleterre, qui a esté en si bon ordre les attendant, sera esté causse de la rompture, dont debvrés avoir eu desjà longtemps les nouvelles. L'on escript aussy, par la mesme lettre, que l'on est bien empescé en France à causse de la religion, et que la Court est bien désolée, tellement qu'il n'y a persone des grans maistres en Court, hors mis le Cardinal de Loreyne et le Duc de Guise, de sorte que le Roy est byen mal accompagné, et, comme yl me semble, mal en ordre pour faire grande guerre en Escoche ou en Engleterre, par quoy espère et suis bien asseuré que la Royne vostre maistresse fera ceste fois l'apointement avec les Franchois à son plaisir, dont vous ay bien volu advertir, pryant que ma lettre ne soit envoyée hors de vos mains, ains plus tost bruslée après que l'aurés leute.

De Bruxelles, ce xxvij de juing a° 1560.

Vostre serviteur,

Gaspar Schets.

(*Record office. Foreign papers. Queen Elizabeth, Calendar*, t. III, n° 245.)

DCLXXXIX.

L'évêque d'Aquila et le seigneur de Glajon à la duchesse de Parme.

(Londres, 28 juin 1560.)

Les négociations d'Écosse semblent tendre à une conclusion. — Ils jugent inutile qu'un nouvel envoyé du roi arrive en Angleterre. — Détails sur la mission donnée à l'abbé de St-Salut. — Réponse aux plaintes de l'évêque de Limoges. — Mission secrète de Florent. — Réclamation d'un marchand de Dordrecht.

Madame, Par nos lettres du xviie de ce mois, Vostre Altèze aura esté advertye du bon train auquel se retrouvoit pour lors la négociation des députés de la paix, selon que la Royne nous avoit faict entendre: depuys lesquelles, avons receu par ce courrier celles de Vostre Altèze, du xxe du mesmes, avec les copyes y joinctes, par lesquelles avons bien à plain et particulièrement entendu le mis en avant à Sa Majesté de trois poincts par l'évesque de Lymoges et la responce de Sadicte Majesté sur iceulx, selon laquelle, quant il viendra à propos, nous nous réglerons. Aussy avons entendu ce que Vostre Altèze a passé avecq le Sr de la Forest et ce qu'elle luy en a respondu, mesmement la cause de la venue vers icy de l'abbé de St Salut et pourquoy il a semblé le faire encoires séjourner par delà, pareillement les nouvelles du succès de nostre armée des Gerbes, dont et du particulier advertissement sur tout ne sçaurions assez humblement remerchier Vostre Altèze, et mesmes desdictes nouvelles, desquelles nous nous sommes fort réjouys en tant que bien diversement l'on les avoit icy partout référées et semées à peu de réputation de Sa Majesté; mais espérons que, la vérité cogneue (laquelle ne fauldrons partout publyer), ceulx qui s'en sont réjouys, en seront bien honteux.

Retournant aux lettres de Vostredicte Altèze et pour responce à icelles, en premier lieu luy plaira entendre que la Royne et ceulx de son Conseil nous ont faict dire que par lettres de leurs députés du xixe de ce mois estans à présent à Ledelburg, avoient esté advertys que les différens d'entre elle et le Roy Très-Chrétien estoient en très-bons termes d'accord et qu'il ne restoit grand chose à conclure, de sorte qu'elle avoit très-grand espoir que de brief tout se résouldroit à bonne paix et concorde, et espéroit que le mesme ainsi se feroit du costé des Escoissois, dont ne fauldroit nous faire part quant elle en auroit receu les nouvelles. En conformité duquel advertissement avons entendu du secrétaire de l'ambassadeur Seure que les députés de France avoient dépesché certain gentilhomme vers ledict Sr Roy leur maistre, lequel quant et quant enverroit audict

de Seure lettres de crédence, mais que d'icelles il n'avoit entendu aultre chose fors que ledict gentilshomme luy avoit dist au partir que à son retour de France (lequel il espéroit seroit endéans huyct jours) le tout se concluroit facillement. Le mesmes a dist à moy, évesque de la Quadra, ladicte Royne, me trouvant naguaires vers elle pour quelque affaire particulier, et que les différens de son cousté estoient tous résolus, saulf le poinct de la satisfaction des intérests et despens par elle frayés, pour lesquels elle demandoit cincq cent mille escus et la restitution de Calaix; mais me sembloit bien qu'elle ne s'arresteroit point sur cela et que quant au surplus les Franchois se contentoient de démolir Lyt, retirer leurs souldars d'Escosse et les renvoyer en France en navires que à cest effect elle leur feroit donner, par édict publicq faire révocquer, casser et mettre à néant toutes les lettres et chartes èsquels ils pouroient avoir usurpé le tiltre de ce royaulme, aussy partout oster les armes d'Angleterre meslés parmy celles de France, desquelles ils ne se serviroient plus, ains s'en abstiendroient du tout doresenavant.

Quoy présupposé, Vostre Altèze peult considérer avec quel fondement le susdict évesque de Lymoges sollicite en Espaigne le secours promis à son maistre et mesmes l'envoy d'ung aultre gentilhomme pour faire nouvel office vers la Royne, la venue de qui semble servira plus tost pour reculer les affaires de Sa Majesté et irriter ladicte Royne davantaige et luy persuader qu'il luy vient dénoncher la guerre que à aultre effect. Par quoy si la paix va en avant (comme l'on espère que ouy), Vostre Altèze poura considérer si la venue dudict gentilhomme sera convenable ou nécessaire [1].

Quant à ladicte paix, il est vraysemblable que lesdicts Franchois, voyans qu'ils ne peulvent secourir ceulx de Lyt (estans en extrême nécessité de vivres), l'accepteront telle qu'ils pourront, pour saulver leurs gens et paciffier leurs affaires d'illecq. Nous actendons de jour à aultre lettres d'Escoisse, de certain personnaige que y avons envoyé, par lesquelles espérons estre advertis à la vérité comment les affaires de ceste paix s'y portent, dont ne fauldrons en diligence advertir Vostre Altèze.

Touchant la venue de l'abbé de St Salut, moy évesque de la Quadra ay esté adverty, passé aulcuns jours, par l'abbé de Westminster, à présent prisonnier en la Tour d'icy, que l'occasion de sadicte venue est à la sollicitation d'ung Anglois nommé Ingelfilt, jadis du Conseil de feue la Royne Marye, estant à présent à Romme, et de jadis l'ambassadeur de ladicte feue Royne en la Court d'illecq : lesquels ont remonstré à Sa Sainteté l'estat des affaires de la religion de ce royaulme, donnans la coulpe du

[1] Le 23 juin 1560, Philippe II écrivait à Élisabeth qu'il avait chargé don Juan Pacheco de se rendre en Angleterre, afin d'apaiser son différend avec le roi de France, comme déjà l'évêque de la Quadra et le seigneur de Glajon s'étaient efforcés de le faire.

(*Record office. Queen Elizabeth. Cal.*, t. III, n° 226.)

changement et mutation d'icelle plus tost à aulcuns ministres estans à présent en crédit vers ladicte Royne que à icelle Dame mesmes, dont vraysemblablement il fault croire que ladicte Dame, de ce advertye, a faict constituer prisonniers les principaulx fauteurs de ladicte religion, tant ecclésiasticques que séculiers. Et à mon advis, de la venue dudict abbé, plusieurs s'en contenteront, et ceulx de la contraire opinion poinct. Si l'on nous demande la cause du retardement dudict Nonce, le dissimulerons selon que Votre Altèze nous mande.

Madame, si Sa Majesté n'eust assez à plain entendu le bon debvoir par moy de Glajon faict en ceste négociation et que luy eust pleust de sa grâce faire mes excuses sur le rapport et plaincte que ledict évesque de Lymoges lui avoit faict que m'y seroie porté froidement, je pourroie par plusieurs tesmoignaiges et preuves faire apparoir du contraire; mais, considérant que Sadicte Majesté en a de moy contentement, je m'en déporteray à présent. Si est-ce que ne puys délaisser de dire que la cause pour quoy les Franchois ont désiré si grande véhémence et chaleur en nostre négociation, n'a esté pour le désir qu'ils eussent que leurs affaires s'en portassent de myeulx (èsquels avons faict tout debvoir possible et plus que souffisamment nous y acquicté), ce que l'on peult facillement ainsi juger, veu qu'ils ont voulu tousjours négocier à part et procurer leurs assemblées sans nostre sceu, ny intervention, mais pour reculer les affaires de Sadicte Majesté et la rendre plus odieuse en irritant davantaige ladicte Royne contre elle. Ce que cognoissans et la malice dont ils usoient, nous a semblé tellement nous conduire et modérer nostredicte négociation que (en faisant tout ce que Sa Majesté et Vostre Altèze nous commandoient) ne feissions chose que peult offendre ladicte Royne au desservice d'icelle Sa Majesté; et si nous souvient que à ce propos, en la présence de l'évesque de Valence et Sr de Randant, avons dist audict de Seure qu'il ne faisoit point bien de traicter ses affaires avec ladicte Royne avec douleeur et secrètement, veuillant que nous la deussions importuner et presser avec toute rigueur. A quoy lors, pour son excuse, il nous dist qu'il ne pouvoit faire aultrement et que ce qu'il faisoit estoit pour dissimuler avec elle. Dont ne sçavons à quelle occasion il s'est peut plaindre de moy de Glajon, estant mesmes icy tout notoire que le mauvais succès de la grande haste qu'ils ont donné à l'assault du Petit-Lyt, a procédé de la presse que nous donnions à ladicte Royne, vueillant bien asseurer Vostredicte Altèze que, en affaire propre de Sa Majesté, je n'euse sceu user de meilleur office, ny avec plus d'efficace.

Ceste sepmaine est retourné icy maistre Florent, de qui par nos précédentes avons faict assez de mention, et avons très-grand soupson qu'il y doibt venir traicter aultre chose que ne font les députés de la paix, lequel, ayant esté longuement malade en chemin, si comme d'ung mois, n'a pourtant délaissé son voiaige, mais, n'estant encoires du tout refaict, s'est faict porter depuys Paris jusques en Boulongne en litière, et si a hier eu audience de la Royne, si comme nous entendons; et doubtons fort qu'il

vient traicter chose au désavantaige des affaires de Sa Majesté. Nous userons de toute diligence pour découvrir, s'il est possible, à quoy il vient et ce qu'il traicte.

Quant à l'affaire de ceulx de Dordrecht, je évesque de la Quadra y ay usé de toute diligence possible, et après plusieurs poursuytes à la fin avons à bien grande difficulté obtenu la relaxation du prisonnier, leur bourgeois, sans ses dépens et mesmes restitution de son navire. Reste seullement la satisfaction des intérests dudict bourgeois et despens par leur pensionnaire et d'aultres soustenus en ceste poursuyte, à quoy l'on n'a peult entendre pour ce que les juges des Cinq Ports, sur lesquels on pouroit prétendre le recouvrement desdicts despens (pour avoir accordé à tort et sans cause les lettres de représailles dont il a esté question), ne se rassemblent que trois fois l'an, dont le prochain terme servira le jour de Saint-Jacques prochain, comme j'entens : quoy ayant entendu ledict pensionnaire, passé xv jours, est party d'icy, avec intention de vers ledict St-Jacques y envoyer solliciter iceulx despens. Si j'en suys requis, ne fauldray donner à leur solliciteur toute assistence, combien qu'il me semble qu'il sera chose difficille, du moings bien longue, de les pouvoir recouvrer desdicts juges. Dont, si j'estoye du Conseil de ceulx desdicts Dordrecht, pour non tomber en plus grands despens, je les conseilleroye d'eulx contenter d'avoir recouvert le principal ; car peultestre ils en recouvreront si peu comm' ils ont faict jusques à présent.

De Londres, le xxviiie de jung 1560.

(*Archives du Royaume à Bruxelles, Négociations d'Angleterre,* t. III; *Archives de Simancas,* Leg. 520, fol. 40; *Archives du Ministère des Affaires Étrangères à Paris,* vol. Angleterre, fol. 123 v°, avec la date du 27 juin.)

DCXC.

Gresham à Thomas Parry (Extrait).

(Anvers, 29 juin 1560.

Nouvelles communiquées par Gaspard Schetz. — Services rendus par Payne et Gerbrand. — Envois de munitions de guerre. — Il a corrompu deux des principaux commis de la douane à Anvers. Si cela était découvert, ils seraient en péril de la vie. — Il serait utile de demander à la Régente une autorisation d'exporter des armes. — Lady Dormer n'a pas vu l'abbé de St-Salut. — Éloge de Robert Hogan et de Gaspard Schetz. — Il se justifie des reproches que lui adresse le lord Trésorier. Il n'a

pas trois cents livres entre ses mains. Il rappelle la promesse qu'Élisabeth, à son avénement, lui a faite de reconnaître ses services et d'avoir toujours une oreille ouverte pour l'écouter. — Nouvelles diverses.

Aftyr my most humble comendations. It maye licke yow to undyrstonde that I sent yow my last of the xxv^th^ of this pressent, wherin I sent yow the particulars of Danyel Wolstat demandes for the reffyning of our basse monny, assewring yow the men be onnest and substanciall anowff for the performans of the same. Sens the wyche tyme my ffrinde A.[1] ys come home, and where as I dyd advertisse yow that I hade intelligens that theye vize-amerall Monsr de Wacken was commandeyd intoo Zelland for the armyng of sertteyne shipes, I doo undyrstonde by A that the iiij m^t^ iiij^c^ Spannyardes solldyours shall now pressentlye departe for Spayen, as he playenly saythe, whereupon the captaynes haythe maid request for the Regent that the viij shipes that be appoyntid for them in Zellande, myght be othirwisse armyd, wher unto the Cowrte haythe consenttid, and therfore Monsr de Wacken was commandyd thether and for no nother provyssione, as by my doers Paynes letter of the 26 yow shall persseve how all thinges there passythe more at large. A reward geven to the said Payne and to Henry Garbrande at Donckirke, of the vallew of xl or l crowens a piece, ffrom the Quenes M^te^, will be better geven then kept; for they be they towe plasses from whens the Quens Ma^te^ shulld have perffet intelligens ffor marynne matters. As the xxvj^th^ daye of this pressent I have shippid a ffreshe xv pieces of velvets viz in thre Inglishe shipes and two Dowche shipes, as my factor Richard Candiller shall forddyr advertisse Your Honnor, wyche I praye God send yow in saffetye; for that here ys nowen to be gotten, because here comes no saltepettre owght of Germanny, wyche I have browght all in to the Quenes Ma^tes^ handes, having in a redynes, wythe that I have sent home, all reddy above iij^c^ thowssand waight. As licke wysse this last provyssione accomplishid of powddyr, I have and shall send home to the some of iiij^c^ m^th^ li. waight of powdyr, wyche ys a nottable provyssyone as anny prynce can have; for that it dowthe amownt to the some of xxv m^t^ liv. at the lest. S^r^, as I have dyvers tymes molestid yow that there maye be order tackyn for the secreat tackynne upe of thes provyssiones into the Towre, so this is yest ones to put yow in remembrans thereof; for that it dothe moche importe, considering how straighte thinges be here lookyd unto and what danger the parttes ruen into the Prynce, yff it shulld be perssevid. According as I have writtin Your Honnor, I have corropttid the chieffe-serchore, whome ys all my doer, and haythe right honnestlye desservyd a worthey reward for by hym, and thorow his advyze I am doing daylly, as bye my procidinges to yow maye apere. Assewring yow, Syr, yff it were perssevid, there

[1] Gaspard Schetz.

ys no nother waysse but deathe with the serchere and wythe hym that enters yt in the custome howse. So that there shall no shipe departe, but I doo intend to geve the adventer of thre or ffore peasse of velvets in a shipe. Licke wysse I trust the thre shipes ffrom Handborow with the ix mth li. worthes of provyssyones with the other ffrom Breame ladyn with collen cleves be aryvyd wythe yow in savettye, wyche wold be no small comfforte for me to here of. As licke wysse I have writtin to my servaunt to send awaye all the rest of my holle provyssiones by the thowsaund powndes in a shipe with as moche expedycyone as maye be. Being right assewrid, when it shall pleasse God to send all in saffety, there ys no prince in all Cristendome has the licke provyssyone and the licke masse not to be gotten together for no treassore, to the wyche I reffer me, etc.

I wryte Your Honnor in my letter of the xxiiijth what commonicacione the cheiffe-customer had with a ffrynde of mynne as consernyng soche velvets and other silkes that was aryvyd at London, marveling moche I did not sewe for no passporte. Wyche here writtin unto yow, I wolde wyshe, and yff it so pleasse Here Hightnes, a mossione to be maid to the Regent of some great quantite and of dyvers thinges for to prove yff she and here Conssell wold grante to anny thinge whearebye to optaynne pasporte for ii^{c} barells of powddyr and with that I wold convey yow vj^{c} at the least. And so I shulld be owght of fere of danger and of the fforffetting, as I wold handell it. Praing yow that I maye knowe the Quenes pleasseur bye the next, for that Her Hightnes can have but a naye. And other wysse and yff it doo tacke playsse, it wolle stonde Here Hightnes to good powrpes dyvers wayes, etc.

Robert Hogan ys rettornyd from Lovayen, whome haythe browght me no nother advertissements then here to fore I have advertissid yow of, but that he saythe that my old Lady Dormer wold in no wysse specke with the Abote of Sallut at his bying at Lovayen, for that here Ladyshipe wolde do nothing that shulld offend the Quenes Ma^{te}. S^{r}, she speckythe moche honnor of the Quenes Ma^{te} and lyvythe very worshipfully and quyettly at Lovayen. S^{r}, I shall dessyre Your Honnor to be good master unto Robert Hogan and that yow wold be his meynne to the Quenes Ma^{te} as to helpe hym to some stippent to lyve on for secorly; he ys a trewe man to the Quenes Ma^{te} and the realme and a very meat man to serve, for that a ys bothe wysse and secreat and exsperementyd in the wares and speckes god Italyone and Spannyshe.

As the xxvjth daye, A went to the Courte agayen, from whome I have ressevyd a letter of the xxvijth, wyche I send yow here inclossid, wherbye yow shall persseve how thinges passythe in France, most humble besseching yow, as sone as the Quenes Ma^{te} haythe conssiderid A letters, that it maye pleasse Here Hightnes and yow to bowrne them, for dyvers respects, for that I will insewre yow he ys owen that favors Her Hightnes relligione and here procidinges; and it ys onely he that gouvernes this bursse of Andwarpe.

I doo persseve that it ys Here Ma^{te} pleasseur I shall not it come home, wyche dothe

not littil disquyett me, conssidering what informacione my Lorde Treasserer haythe maid of me, marvelling moche what His Lordship dothe meynne so to doo, considering he ys not prevey to my discharge and payments. I do persseve he dothe locke to the resset and to the provyssyones that be aryvyd at London and consideryd not that remayens at Handborrow and Breame as allso here, and the payments of Her Ma^tes^ dets and warraunts, wyche I doo reffer to my accownt I sent home last. Trusting apon the right there of yow have geven full contencione to Quenes Ma^te^, wyche ys the thinge I most dessire in this worlde to undyrstonde. For, and yff my lyffe laye one it, I can do no more then I have done, considring the bannyshing of my pasportes and the allteratione of tyme, having dowen that lysse in mannes wyte and powre to doo, besydes the great travaylle and care I have had in transportting all thinges in good ordre to Handborow, where as there has bynne in masse this thre or fore monthes for the some of xxv m^th^ liv. worthe, and dailly come sone as the can get carrage from all playssis in Germanny, having all my provyssione in a redynes, according to the trust it haythe pleassid the Quenes Ma^te^ to have repossid in me. And now that I have browght all my doinges to perffeccyone, except it pleasse Allmyghtye God to disposse it othir wysse of the seyes, wherin Here Ma^te^ must have patience and reffer all to hym. Wherebye Here Hightnes shulld playnelye persseve my obedyens and dilligens in this here great charge comyttyd unto me, being right assewrrid the licke was never dowen by no subject. It ys no small greffe unto me that I shulld be this mysreppresentyd, where in I doo not dowght but, yff Here Ma^te^ and yow haythe bynne prevey to all my letters wryttynne to Mr Secreatory from tyme to tyme, wyche I must conffes yt be to longe for Here Ma^te^ to be trowbeleyd with all, Here Hightnes had bynne abell to have aunswheryd my lorde Treaseurer in all poyntes (as yow allso). And as trewthe maye be blamyd for a tyme, so I trust bye this the verite of all thinges ys knowen to Her Ma^te^. Assewring Your Honnor I am holly owght of quiet and so shall be still that I doo here that Here Ma^te^ is fully sattysfyd in that poynte of monny matter; ffor, as I wryte yow (and it ys most trewe) I have nott iij^o^ li. of monny by me, and I assewre Your Honnor of my faythe and powre onnestie. The Quenes Ma^te^ shall be and remayen in my det. It ys a hevye cace that so honnorable a man as my Lorde Treasserer ys, and of thosse auncient yeres and so exsperymenttyd in prynssis affaires, that ever a wolld informe the sofferaynne wythe hallfe a talle to the discreadyt or undoing of anny man and spessyall of hym that was absent and not able to aunswhere for hym sellffe. According as I have writtin yow, this ys the thyrde tyme that my Lord Treaserer haythe servyd me this. All be it, caulling to remembrans they faythefull promes that it pleassid the Quenes Ma^te^ to macke unto me at Her Hightnes howsse at Hatefull, when Here Hightnes came to the crowen, and that was apon the dyscorssyng how I was handelyd in Quenne Maryes tyme for my good servysse. Her Hightnes promes me by the faythe

of a Quene that she wold not onely kepe one ere shute to here me, but allso, yff I dyd here no nother servyze then I had dowen to King Edward her brother and Quenne Mary her syster, she wold geve me as moche as ever bothe the dead : wyche towe promes I will insewre Your Honnor maid me a yonge man agayen and caussyd me to entter apon this great charge agayen wythe harte and coraige. And what servyze I have dowen to Her Ma^te^ sens she came to the crowen, I reffer that onely to Her Ma^tes^ jugement and conssideracyone, for what so ever I have dowen, I have dowen but my dewtye. So that to conclude, what so ever Here Ma^te^ ys informyd of me in this my absens, I trust in God Here Ma^te^ acording to here promes will kepe owen ere shute to here me tyll yt pleasse Here Hightnes to lyssens me to come home, wyche ys the thinge ys now my holle comfforte, to the wyche I do reffer me.

Allso I do most humble thancke yow for your comffortable letters, wherby I perceve the Quenes Ma^te^ excepts my advertissements in good parte, wherin and in all other Her Hightnes affaires, I trust in God, I have and so shall usse my sellffe that the rest shall be so excepttid. Having nothing worthey of writting, but that the losse of Tripole is great, as allso where as the Emperor had concleudyd peasse with the Turcke for sesteyne yeres. The saying is here that they Turke haythe broken that lege and that he will have ware wythe hym. Allso the saye here that the Pope haythe comittid the Cardynall Carraffa to pryssone and towe Cardenalles more, callid the Cardenall of Nappoles and of Montte, and that he haythe confyskyd all the Cardenalls Carraffas goodes, having in redy monny by hym the some of iij° m^th^ crowens, as here ys sayd.

As it I do here nothinge from my servaunt Rychard Clowghe for the monny of the Conte of Maunsfylld, wyche cannot by longe, yff he be alyve, for that he deppartid from hens the xvj^th^ of maye last past, and I gave hym comysione not to tarry, but to tacke the Contes aunswhere and so to come his wayes with all the exspedycione he coulde.

Other I have not to molest Your Honnor wythe all; but I shall most humble beseche yow to be my meynne still to the Quenes Ma^te^ that I maye come home, for the declaracione and geving upe mynne accownt, wyche I only dessire for the advaunsing of Her Ma^tes^ creadit and my owen, wherby I shall be the better able to serve Her Hightnes.

The gentilman your sowen ys in right good helthe. Most humble beseche yow that my seute maye tacke playsse for the augmentting of his stippent.

From Andwarpe, the xxix^th^ of June a° 1560.

(*Record office. Foreign papers. Queen Elizabeth, Calendar,* t. III, n° 252.)

DCXCI.

Recettes et payements de Gresham.

(JUIN 1560.)

La recette dépasse 64,000 livres.

(*Record office. Foreign papers. Queen Elizabeth, Cal.*, t. III, n° 155.)

DCXCII.

Achat de munitions de guerre.

(JUIN 1560.)

Armes, armures et autres munitions de guerre achetées par Thomas Gresham.

(*Record office. Foreign papers. Queen Elizabeth, Cal.*, t. III, n° 156, et *Domestic papers. Queen Elizabeth*, vol. XII, n° 65.)

DCXCIII.

Richard Payne à Gresham.

(MIDDELBOURG, 1er JUILLET 1560.)

Le seigneur de Wacken, vice-amiral, n'est pas arrivé. — Le commissaire Carré s'est rendu en Hollande. — Le comte de Swartzbourg, avec quatre hommes et un prêtre de Bruges, a passé à Flessingue ou à Dunkerque, se rendant en Angleterre. — On dit qu'il n'y a pas de navires français à Dieppe et qu'il suffirait de cinq vaisseaux de guerre pour surprendre la ville. — Il y a eu de grands troubles à Rouen le jour de la Fête-Dieu; des prêtres ont été tués.

(*Record office. Foreign papers. Queen Elizabeth, Calendar*, t. III, n° 260.)

DCXCIV.

La duchesse de Parme à l'évêque d'Aquila et au seigneur de Glajon.

(2 JUILLET 1560.)

Elle a peu de confiance dans la conclusion d'un traité en Écosse. — A son avis, le choix d'un nouvel envoyé du roi n'était pas nécessaire. — Mécontentement de l'abbé de St-Salut.

Messieurs, Je receus hier vos lettres du 28 du mois passé et peu paravant aultres du XVIIe, par lesquelles j'ay entendu avec très-grand plaisir l'espoir que non-seullement la Royne d'Angleterre, mais aussi le sr de Seure, ambassadeur, vous donne que l'accord d'entre les François et Anglois soit si bien encheminé et que si tost l'on en espère bonne résolution, combien que certes je n'en demeure bien asseurée que j'envoye nouvelle de la finale résolution, craignant le mesme dont vous avez tousjours doubté, qu'ils cerchent de se tromper l'un l'aultre, et vous mercie très-affectueusement de ce que si dilligemment vous m'advertissez de tout ce que passe et de ce que vous en jugez, discourant sur le tout très-prudemment. Et ne vous debvez, Monsr de Glajon, vous donner paine de ce que peult dire Monsr de Limoges, comme fort bien vous le considérez, puisque Sa Majesté est tout satisfaite de vostre négociation et du debvoir que vous y avez rendu, comme vous le voyez par ses lettres, ce que tant moins vous debvez trouver estrange, cognoissant de long temps, comme vous cognoissez, l'humeur de la nation.

A ce que l'on entend du bruit commun, les François font démonstration de grandes apprestes; mais, jusques à oyres, je n'ay encoires eu certitude de chose de bien grande importance et pense bien que ce qu'ils font, soit pour par ce boult négocier plus advantageusement l'accord. Si est-ce que, comm'il emporte pour en sçavoir le certain, je fais faire mesme par le sr de Wacken, vice-admiral, toutes les dilligences que je puis pour enfoncer quelles sont les apprestes, comme aussi je ne fais doubte vous tenez soing d'en descouvrir ce que vous povez, et espère que vous m'advertirez de ce qu'en viendra à vostre cognoissance; et affin que vous sçaichez ce que, ayant hier matin reçeu vos lettres, je passay après disner avec le sr de la Forest, je vous envoye avec ceste copie des lettres que j'escrips à Messieurs de Chantonay et Garcilasso de la Vega, par où vous verrez tout ce que vous en sçaurois dire. Et comme nous povons plus probablement doubter que les François nous vouldront mectre en umbre avec les Anglois, et les Anglois vouldront donner soubçon aux François à l'encontre de nous, plus il emporte que nous estudions au contraire, nous conduisant de sorte que ny les

uns, ny les aultres puissent avoir cause raisonnable de se plaindre de nous. Et me remectant à ce que verrez par la copie de mesdictes lettres, je ne vous diray aultre chose, sinon que vous ferez fort bonne euvre de discouvrir, autant que vous pourrez, ce que porte Florent et quelles seront ses négociations, et que vous continuez de tenir soing de m'advertir le plus souvent qu'il vous sera possible de tous occurans de par delà, et signamment de ce que pourrez entendre de la négociation de l'accord, ce que je sçay bien certainement n'estre de besoing de vous recommander; et suis esté fort marry d'entendre de vous, Monsr de Glajon, que vous vous soyez trouvé ung petit indisposé. Je prie Dieu que le mal ne soit grand, et à vous que vous en tenez soing et de non mal prendre le long séjour que vous faictes là, trop plus long à la vérité que je ne vouldrois; mais certes je ne voys qu'il se puisse excuser jusques à ce que les choses passent plus avant ou bien que Sa Majesté commande aultre chose [1].

Nous verrons ce que apporte ce gentilhomme qui à l'instance du s^r de Lymoges se debvoit dépescher, la venue duquel me semble aussi n'estre fort nécessaire et beaucoup moins sur le fondement sur lequel ledict de Lymoges le sollicitoit; mais, jusques à ce qu'il arrive et que nous voyons ce qu'il portera et les nouvelles que d'icy à là nous pourront venir, je ne vous sçaurois encoires dire s'il conviendra de le retenir icy ou le faire passer.

L'on a donné les lettres de vous, le s^r de la Quadra, à l'abbé de St-Salut, lequel se monstre ung petit faiché et estonné de la difficulté que la Royne, l'on peult doubter, pourroit mettre à son saulf-conduict; mais je l'entretiens comm'il convient, attendant ce que Sa S^té escripra après qu'elle aura veu les lettres de Sa Majesté, que lors je vous escripvray l'office qu'il me semblera vous debvrez faire.

(*Archives impériales de Vienne; Archives de Simancas, Secret. de Estado*, Leg. 814, fol. 34; *Archives du Ministère des Affaires Étrangères à Paris*, vol. Angleterre, f. 127 v°.)

[1] Le même jour, la duchesse de Parme adressait au roi les dépêches arrivées d'Angleterre, et elle y joignait le texte de sa réponse. Cette lettre, fort intéressante, a été publiée par M. Gachard, *Correspondance de Marguerite de Parme*, t. I, p. 233.

DCXCV.

Gresham à Thomas Parry.

(Anvers, 2 juillet 1560.)

Son facteur Richard Clough est revenu du voyage qu'il a fait près du comte de Mansfeld. — Le comte de Mansfeld prêtera 75,000 livres à l'intérêt de 10 %. Il a envoyé six gentilshommes au-devant de Richard Clough et l'a reçu lui-même à la porte de son palais. Clough lui a déclaré que si la reine d'Angleterre avait besoin de soldats, elle s'adresserait à lui en premier lieu. Le comte de Mansfeld lui a dit qu'il avait écrit plusieurs fois à la reine pour l'engager à donner une pension de trois ou quatre mille couronnes au duc de Saxe, ajoutant qu'il se placerait volontiers sous ses ordres pour servir la reine. Il a ajouté qu'il enverrait volontiers son fils en Angleterre pour qu'il fût élevé à la cour d'Élisabeth. Gresham croit que la reine ferait bien d'accorder une pension au duc de Saxe; car, en ayant le duc de Saxe pour ami, elle pourrait compter sur l'Électeur Palatin, sur le marquis de Brandebourg, sur le duc de Poméranie et sur d'autres princes. — Le comte de Mansfeld est un seigneur très-brave et fort aimé; il a montré à Clough des lettres par lesquelles l'Électeur Palatin et le duc de Prusse offrent leurs services à la reine. — Clough a reçu de riches présents. — Le comte de Mansfeld a chargé Clough de prier la reine d'accorder des récompenses à divers capitaines. — Le landgrave de Hesse qui avait défendu, sous peine de mort, d'exporter des armes, a levé cette prohibition dès qu'il a appris qu'il s'agissait du service de la reine. — Il est heureux de savoir que la paix se fera vraisemblablement entre la France et l'Angleterre. — La négociation avec le comte de Mansfeld doit rester secrète. — Son ami Gaspard Schetz lui a dit que le roi enverrait quatre mille quatre cents hommes au secours du roi de France : ce qu'il ne croit pas. — On rapporte que des armements se font en Bretagne pour intervenir en Écosse. — L'abbé de Saint-Salut est attendu à Anvers. — Il réclame une récompense pour Richard Payne. — Comme la reine lui a demandé un grand coffre de fer avec une petite clé, il a choisi le plus beau que l'on pût trouver à Anvers.

DCXCVI.

Richard Payne à Gresham.

(Middelbourg, 2 juillet 1560.)

Nouvelles d'Écosse. — Le commissaire Carré est arrivé de Dordrecht. — Agitation à Rouen et à Dieppe.

(*Record office. Foreign papers. Queen Elizabeth, Calendar*, t. III, n° 367.)

DCXCVII.

Gresham à Thomas Parry.

(Anvers, 4 juillet 1560.)

La reine d'Angleterre ferait bien d'écrire au landgrave de Hesse pour qu'il laisse passer les armes et les munitions de guerre. — Le comte de Mansfeld a parlé avec beaucoup d'éloges du duc de Holstein et a confié à Clough qu'il était secrètement averti que le duc de Holstein se rendait en Angleterre pour négocier l'union d'Élisabeth avec son neveu le roi de Danemark : ce qui serait le meilleur mariage qu'elle pût faire; car le roi de Danemark est allié à toute la noblesse d'Allemagne, et il est à croire qu'après la mort de l'Empereur, il lui succédera. — On ne parle à Anvers que de l'arrivée du fils du roi de Suède en Angleterre, avec cent navires et de grands trésors; on assure qu'il est résolu à n'épouser que la reine. — Le conseiller du roi de Suède, Arnold Rosenberg, lui a dit que le fils de son maître se rendrait en Angleterre à la fin de ce mois avec deux cents gentilshommes et une garde de trois cents personnes. Il lui a demandé s'il existait quelque traité de mariage entre la reine et le comte d'Arran. — Il désire savoir quel est le meilleur moyen d'envoyer en Angleterre les fonds prêtés par le comte de Mansfeld. Cette affaire doit rester secrète. — Il continue à ne pas ajouter foi à ce que l'on rapporte de l'envoi de quatre mille quatre cents Espagnols en France. Gaspard Schetz vient de lui apprendre que si les États veulent payer leur solde, ils s'embarqueront et rentreront directement en Espagne.

(*Record-office. Foreign papers. Queen Elizabeth, Calendar*, t. III, n° 270.)

DCXCVIII.

Henri Garbrand à Gresham.

(Dunkerque, 5 juillet 1560.)

Les Français retiennent tous les navires pour les joindre à leur flotte. — Ils fortifient Calais.

(*Record office. Foreign papers. Queen Elizabeth, Calendar*, t. III, n° 278.)

DCXCIX.

Gresham à Thomas Parry.

(Anvers, 7 juillet 1560.)

Si la reine d'Angleterre employait une partie des fonds prêtés par le comte de Mansfeld à éteindre ses dettes, cela serait fort utile à son crédit dans un temps où le roi Philippe et le roi de France, même pendant la paix, ne payent rien. — Son ami Gaspard Schetz l'avertit de Bruxelles que, les États refusant tout payement, il est probable que les 4,400 Espagnols resteront en garnison dans les Pays-Bas. — Le roi de France retient tous les navires et fortifie Calais. — Tout le salpêtre d'Allemagne est entre les mains de la reine d'Angleterre. Il lui envoie du damas blanc, du velours, des émeraudes et des diamants.

(*Record-office. Foreign papers. Queen Elizabeth, Calendar*, t. III, n° 314.)

DCC.

L'évêque d'Aquila et le seigneur de Glajon à la duchesse de Parme.

(Londres, 8 juillet 1560.)

Les négociations d'Écosse n'ont pas encore abouti. — Arrivée du seigneur de Bueil. — Mort de la reine douairière d'Écosse. — On dit que le roi de France traite secrètement du mariage d'Élisabeth avec le fils aîné du duc de Nevers. — Prochaine arrivée du prince de Suède.

Madame, Depuys nos dernières du xxviiie du passé mois, avons receu celles de Vostre Altèze, du iie de ce mois, avec les copyes des lettres de Vostre Altèze escriptes aux Srs de Santhonay et Garcia Lasso et celles qu'ils ont escript à icelle, dont et du particulier advertissement remerchions bien humblement Vostre Altèze.

Quant à l'accord entre les Franchois et Anglois, n'avons eu aultres nouvelles, sinon que, après les sept jours de trefves, lesquelles expirèrent le xxiie du mois passé, on a recommenché les hostilités et escarmuches comme auparavant icelles. Quoy nonobstant dimenche ensuyvant les députés se assemblèrent à Edenbourg au logis du Secrétaire Cicel, où ils furent ensamble cincq heures, dont avons esté advertys par lettres du xxiiiie du passé par celluy que y avons envoyé, comme Vostre Altèze verra par l'extraict desdictes lettres cy-joinct.

Depuys est arrivé en ce lieu le gentilhomme qui avoit esté envoyé en France, nommé le Sr de Bueil, fils du conte de Sanserre, lequel, après avoir communiqué la résolution qu'il a apporté du Roy son maistre à la Royne en la présence de l'ambassadeur Seure et du Conte de Roussy, partist jeudy sur le tard vers l'Escoisse où, selon nostre calcul et celluy des Franchois, il pourra estre arrivé samedy dernier ou hier au plus tard. Par la venue dudict gentilhomme l'on n'a peult entendre aultre chose, fors que d'ung costé et d'aultre se dict qu'il ne tiendra à eulx que la paix n'ait son succès.

Hier vint vers nous le susdict Conte de Roussy qui, entre aultres propos, nous dist que ceulx de Lyt avoient esté rafraichis de vivres par deux navires franchois qui à travers de l'armée d'Angleterre s'estoient jectés dedens et qu'ils en estoient pourveus pour six sepmaines, oultre ce qu'ils y avoient auparavant : ce que avons aussy ouy auparavant par le commun bruyct des marchans.

Lediet Conte, demandé ce que luy sembloit du succès de ceste paix, nous dist qu'il en avoit petit espoir, veu que la Royne de son cousté ne se rengeoit à présent à icelle, comme elle avoit faict du passé. Et requis pour quoy, puys ils estoient contens de retirer leurs gens de guerre d'Escoisse et luy satisfaire sur la querelle des armes et tiltre, dist : qu'il estoit bien vray qu'ils estoient contens de retirer leursdicts gens de guerre, saulf certain petit nombre pour auleuns petits chasteaulx, dont elle ne se povoit fort resentir, et que aussy on luy donroit satisfaction des armes et tiltre, et de laisser le gouvernement aux Escoissois, ensuyvant les capitulations ; mais que ce nonobstant elle debvoit avoir quelques aultres secrets desseings, et mesmes prétendoit auleunes réparations d'injure, lesquelles ne sont accoustumées entre les princes.

Semblablement nous dist que la Royne avoit faict partir l'admiral vers son armée à Plemue et envoyé vers son camp aultres douze compaignies, que luy diminuoit aussy l'espoir susdict.

Nous dist aussy qu'il avoit homme à Boulongne qui se faisoit fort sur sa vye de jecter et meetre tousjours, quant l'on vouldroit, dedens Lyt auleuns petits vasseaulx de navires pour les rafreschir de vivres.

Pareillement nous dist, parlant de la santé de la royne de France, qu'il est vray qu'elle en estoit très-mal, et non sans dangier de sa personne; aussy que la royne régente d'Escoisse, mère de ladicte royne, avant son trespas avoit demandé pardon aux rebelles dudict Escoisse qui la vindrent visiter, et qu'ils luy feirent aussy le semblable, entre lesquels rebelles se trouvoit le conte de Haran.

Hors desquels propos et aultres considérations particulières nous semble que l'accord de paix est encoires fort incertain et doubteux, mais il ne peult tarder qu'en dedens la fin de ceste sepmaine ne sçachons plus de certitude de l'ung ou de l'aultre : dont ne fauldrons en diligence advertir Vostre Altèze par le courrier qu'elle nous a envoyé, lequel avons à ceste fin faict demeurer icy, n'ayant cependant voulu par l'ordi-

naire qui part à ceste mynuyct, laisser d'advertir Vostre Altèze des choses susdictes pour continuellement luy faire entendre ce que se faict icy.

Nous avons veu ce que lesdicts Srs de Santhonay et Garcia-Lasso ont escript à Vostre Altèze des devises qu'ils ont eu avec l'ambassadeur Fragmarthon touchant le mariaige de la Royne avec le fils aisné du duc de Nevers. Et pour plusieurs conjectures et raisons nous semble que Florent doibt à cest effect estre venu icy et que ce debvoit estre ce que le trésorier de la maison de la Royne vouloit dernièrement dire à moy, évesque de la Quadra, estant vers ladicte Royne, disant que les Franchois estoient après pour retirer ladicte Royne de l'amytié du Roy nostre seigneur; et si nous sommes assez appercheus que ledict Florent a grand crédit vers ledict duc de Nevers. Néantmoings, pour myeulx enfoncher sa charge, ne fauldrons de faire tout debvoir à ce possible.

L'ambassadeur du roy de Suède faict courir bruyct que le prince de Suède faict ses apprestes pour venir icy avec grand nombre de noblesse et argent non monnoyé, et qu'il y sera endedens cincq ou six sepmaines.

De Londres, le viiie de jullet 1560.

(*Archives du Royaume à Bruxelles, Négoc. d'Angleterre*, t. III.)

DCCI.

Gresham à Thomas Parry.

(ANVERS, 8 JUILLET 1560.)

Daniel Wolfstat a fait des propositions à Gresham pour l'affinage et la refonte de la monnaie en Angleterre. Il offre de donner des garanties, soit à Anvers, soit à Londres.

(*Record office. Foreign papers. Queen Elizabeth, Calendar*, t. III, nos 318 et 319.)

DCCII.

La duchesse de Parme à l'évêque d'Aquila et au seigneur de Glajon.

(14 JUILLET 1560.)

Elle leur fait connaître ce qu'aura à faire don Juan Pacheco à son arrivée en Angleterre.

Messieurs, Je reçeus hier lettres du Roy mon seigneur, du XXIIIe du passé, par lesquelles Sa Majesté m'advertit que la continuelle instance que luy a faict l'évesque de Lymoges d'envoyer quelc'un de sa Court, Espaignol, devers la Royne d'Angleterre pour continuer de la presser à l'accord et donner chaleur aux offices jà receus de par Sa Majesté, elle s'est résolue d'envoyer le S^r don Jehan Pacheco, gentilhomme de sa bouche, lequel doibt prendre son chemin droit vers Calaix, sans passer ny par la court de France, ny par icy, affin qu'il ne semble qu'on aye communicqué sa charge aux François ou que icelle ne procède du tout par Sa Majesté, mais que icy l'on y eust fait quelque adjonction, le tout affin que l'office qu'il fera, ayt plus de force pour parvenir à ce que l'on prétend, qu'est la paciffication des Anglois et François. Et congnoit bien Sa Majesté que, y estant vous, mons^r de Glajon, accompaigné de vous Mr de la Quadra, cest office se peult tenir pour superflu ; mais enfin, pour satisfaire à l'instance dudict de Limoges et affin que l'on ne puisse dire que Sa Majesté aye riens délaissé de ce que a semblé convenir et que soit raisonnablement faisable, elle s'est résolue à l'envoy dudict Pacheco, selon que desjà vous avez entendu par premiers despesches le fondement de cest envoy et comme ledict de Lymoges prétendoit que l'on deust user de menasses, jusques à dire qu'il ayderoit les François contre ladicte Dame et que à ce Sa Majesté n'a voulu condescendre et se mectre en chose qui fût au dehors de l'obligation que l'on ha par le traicté : mais le choix de la personne nous, ny vous, ny moi, jusques oires n'avions entendu, ny ceste détermination qu'il deust prendre son chemin droit vers Calaix pour les raisons avant-dites.

Vous verrez l'instruction avec laquelle Sadicte Majesté l'a despesché [1], dont je vous envoye la copie ce pendant que l'original vous arrivera, lequel, comme vous verrez par ladicte instruction, ledict Sr Don Jehan vous doibt communicquer et se conduyre, non obstant le contenu en icelle, par vostre advis et ce que d'icy je pourrois escripre,

[1] Les instructions de don Juan Pacheco portaient qu'il devait engager Élisabeth à renoncer à toute ligue avec les Écossais et à traiter avec les Français en maintenant la clause du traité de Cateau-Cambrésis sur la restitution de Calais.

jugeant Sa Majesté que de si loing et en temps que l'estat des affaires se change de moment à aultre, mal pourroit-l'on asseurément se déterminer à la charge que dois Espaigne l'on luy pourroit donner; et me commandant Sa Majesté que j'escripve audict don Jehan sur sa charge mon advis et comme il se debvra conduyre, affin que ou à Calaix ou en arrivant en Angleterre il le puisse entendre pour le vous communicquer, il m'a semble mieulx de pour plus de seurté vous adresser mes lettres le droit chemin, puisque à sa venue vous luy pourrez communicquer le tout. Et certes je me treuve empeschée de ce que je doibs dire sur ladicte instruction pour la mesme cause d'estre loing et n'avoir eu nouvelles dois quelques jours du progrès de la négociation de l'accord, duquel aulcuns marchans dient avoir nouvelles qu'il soit fait; aultres que le Petit-Lyd seroit esté prins et que les François en sont sortis bagues saulves, et les gens de guerre de la Royne d'Angleterre entrés en icelluy. Et ne me semble nouvelles répugnantes pour autant que je doubte fort que, ayant ladicte Royne le Petit-Lyd entre ses mains, il n'y aye plus de difficulté à l'appoinctement et qu'elle ne veulle à ceste occasion les conditions plus dures pour les François et du tout à son advantage. Et en ceste incertitude, ce que je sçaurois dire est que, si tant est, ce que Dieu doint, que l'accord soit fait entre les Francois et Anglois, ledict S^r don Jehan n'aura à faire aultre office que de dire qu'il estoit venu pour solliciter ledict accord et de déclairer à la Royne aucunes choses que Sa Majesté luy avoit enchargées pour la persuader à icelluy et que au lieu de ce il veult congratuler à ladicte Dame ledict accord et retourner tost pour en povoir donner nouvelle à Sa Majesté, comme de chose dont elle recevra si grant contentement. Et si, que Dieu ne veulle, l'accord n'est fait et que les choses soient en rompture, suyvant ce que vous entendrez en quoy sera la difficulté, et mesmes s'il y a quelque chose en quoy la Royne soit difficile à son tort, ledict S^r don Jehan pourra accommoder ses remonstrances pour la persuader qu'elle se doibve deppartir de ce que contre raison pourroit estre de son coustel difficulté en l'accord, se servant des argumens contenus en l'instruction qu'il at apporté, lesquels ladicte Royne treuvera tant moins estranges, puisque j'entends que aussy en ceste conformité l'on a jà parlé aux ambassadeurs de ladicte Royne et iceulx offert, suyvant les remonstrances que leur sont esté faictes, escripre à leur maistresse et de faire tout bon office, et comme le vent a esté tant de jours propice pour adviser d'Espaigne en Angleterre, il fait à penser que jà elle en aura nouvelle, voyre, et que peult-estre seroit arrivé milord Montagu, lequel, comme l'on escript d'Espaigne, estoit jà licencié pour son retour et party fort content, ayant délaissé Chamberlin en Espaigne où il doibt résider pour ambassadeur ordinaire. Et affin que ladicte Royne ne se esbaysse de ce que Sa Majesté envoye par devers elle nouvelle recharge sans ce que l'on envoye pour maintenant aultre personne pour France et que par ce il ne luy semble que l'on la veulle charger comme celle qui se monstre plus difficille à l'appoinctement, ledict S^r don Jehan, en luy faisant les remontrances, luy

pourra dire que, après avoir fait Sa Majesté les offices que luy ont semblé convenir tant vers ledict Sr de Lymoges ambassadeur de France que devers le Roy de France propre et ses ministres par instruction nouvelle et charge expresse qu'elle en a donné, tant à son ambassadeur que au Sr Garcilasso de la Vega, affin de persuader aussi de ce costel-là que l'on se doye accommoder à toutes choses raisonnables, Sadicte Majesté s'est déterminée de par luy faire cest office envers ladicte Royne, et selon ce que les propos se pourront adonner et la matière le requerra, il se pourra servir des considérations contenues aux instructions que vous, mons^r de Glajon, portastes avec vous et de ce que depuis s'est escript en ceste négociation pour amener le tout au plus près que vous cognoissez estre l'intention de Sadicte Majesté, qu'est de moyenner le repos publicque et de sorte, s'il est possible, que le royaulme d'Angleterre demeure asseuré de la doubte que probablement la Royne et ceulx de son Conseil ont d'estre envahis en son royaulme dois Escosse pour l'opportunité qu'ils avoient de par ce coustel-là le povoir faire : à quoy il seroit habondamment pourveu si les Francois sortoient et que le gouvernement se remist entre les mains des Escossois, avec la considération de ce que Sa Majesté en escript davantaige en l'instruction dudict S^r don Jehan et à ladicte Royne, tousjours prétendu le deppart desdicts François d'Escosse et que le gouvernement fût entre les mains des Escossois par la capitulation que les François feirent avec les Escossois au temps du mariaige, ce que toutesfois les François nyent, affirmans la capitulation estre tout au contraire, et que pour non se povoir les Escossois accorder par ensemble ils ayent désiré le gouvernement que les places se gardassent par iceulx, comme vous l'aurez entendu par la copie des lettres que vous furent envoyes dois Anvers, que le Sr de Chantonay, ambassadeur en France avoit escript, monstrant les propos que sur ce luy avoit dit le Cardinal de Lorraine. Et si par bon moyen vous pouviez recouvrer ladicte capitulation pour veoir de certain quelle elle est, vous feriez chose agréable à Sa Majesté qui désireroit la pouvoir avoir; car, si la capitulation estoit telle que le Cardinal prétend, ce fondement ne seroit à propos pour parvenir à ce que l'on désire, qu'est que l'administration d'Escosse demeure entre les mains des Escossois pour l'observation du traicté. Vous verrez aussi ce que Sadicte Majesté touche par ladicte instruction de l'article qu'il sera bien de mectre en l'accord affin que toutes choses se remectent aux termes ausquels l'on estoit à la conclusion de la paix au Chasteau-en-Cambrésis et que l'obligation demeure aux François quant à la restitution de Calaix et mesme plus, comme si la guerre ne fût survenue entre eulx, qu'est chose à quoy conviengt les Anglois regardent formant les articles, mais veu que ils ne vous y ont voulu avoir présens et aultres ministres de Sa Majesté, mal leur peult-on conseiller en beaucoup de particularités, en quoy seroit besoing de regarder venir à l'accord, puisque l'on ne sçait ce qu'il passe; mais, si ledict don Jehan vient à temps, il sera fort à propos que suyvant son instruction il ramentoyve à ladicte Royne ce point comme tant important.

Et si tant est que la négociation ne soit ny achevée, ny en rompture, mais que icelle se voyse continuant selon que les affaires seront et que verrez que le naturel de la Royne le pourra comporter, faudra-il attremper les remonstrances pour les faire ou plus vives ou plus doulces, en quoy, comme estant si près, vous voyez plus clèrement le chemin que se y debvra tenir. Et si sera requis que le Sr de Seure, ambassadeur de France, soit par vous et le S^r don Jehan bien expressément adverty que la charge avec laquelle il est despesché est pour de la part de Sa Majesté faire tout extrême office pour persuader ladicte Royne, et qu'il entende que en ceste conformité il se soit faict, puisque cest office se fait plus pour les contenter que pour juger Sa Majesté qu'il soit requis, attendu ceulx que continuellement vous avez faicts et faictes encoires.

Ledict S^r don Jehan a charge, comme vous verrez, de, après avoir fait ce que son instruction contient et la response de ladicte Royne s'en retourner incontinent, et aussi escript Sa Majesté au Sr Garcillasso que, si Dieu est servy de mettre accord entre ces princes, que, sans attendre aultre commandement de Sa Majesté, il s'en retourne en Espaigne, et aussi m'escript-il que en ce cas il sera bien que vous, Monsr de Glajon, retournez; et certes, oultre ce que pour importer tant au bien publicque je désire singulièrement l'accord, aussi me seroit-ce plaisir pour vous avoir vous, Monsr de Glajon, icy, et pour tant en ce cas vous prie d'accélérer vostre retour tant qu'il vous sera possible. Mais, ne succédant icelluy pour les raisons que souvent vous sont esté touchées, je ne vois que aulcunement il pust convenir que vous partez que n'ayez aultres nouvelles de Sa Majesté ou que la disposition des affaires ne me monstre qu'il conviègne aultrement.

J'escripts une lettre audict S^r don Jehan qui va avec ceste, me remectant à ce qu'il entendra par icelle et ce que luy déclarerez, et envoye le duplicat à Calaix affin qu'arrivant là, il entende que venant en la Court d'Angleterre, il entendra de vous tout ce que sur son instruction je vous sçaurois dire. Affin aussi que voyez ce que dois mes précédentes est venu desdicts Srs de Chantonay et Garcilasso, je vous envoie copie de leurs dernières lettres, ausquelles me remects pour non en faire redictes en cestes [1].

(*Archives impériales de Vienne; Archives du Ministère des Affaires Étrangères à Paris*, vol. Angleterre, fol. 129 v°.)

[1] Le 12 juillet, la duchesse de Parme adressait au roi la copie de ses lettres de la veille. (Gachard, *Correspondance de Marguerite de Parme*, t. I, p. 255.)

DCCIII.

La duchesse de Parme à l'évêque d'Aquila et au seigneur de Glajon.

(11 JUILLET 1566.)

Plaintes contre les marins anglais qui pillent les navires des pêcheurs de Hollande.

Messieurs, par l'extraict cy-joinct des lettres que m'escript Monsr le prince d'Oranges, gouverneur des pays de Hollande, Zéelande et d'Utrecht, vous verrez les plainctes réitérées que luy font ceulx des villes de Delfft, Rotterdam, Schiedam et aultres, se meslans des pescheries tant grandes que petites, contre aucuns Anglois, y joingnant certaine attestation de laquelle reprendrons le sommaire d'autant que icelle est en langaige Thiois : Assavoir que, passés quelques huit sepmaines, une navire ou buysse de pescherie, estant partye de Rotterdam vers le Nort pour entendre à ladicte pescherie et, après avoir achevé icelle, pensans le xxve du mois de juing retourner en leurs maisons, ont rencontré deux navires de guerre angloises bien munies de gens et d'artillerie avec bannières blanches à la croix rouge, lesquelles, ayans tiré ung coup d'artillerie contre la dicte busse, ont constraint ceulx qui estoient dedans de abaisser la voille et après icelle abordée avec leurs boots et y entré et forcés ceulx qui estoient dedans de se mettre et cacher au fond de la dicte busse, et ce pendant iceulx Anglois ont pillé et saccaigé la dicte busse six heures de long et prins aux pauvres gens tout ce qu'il y avoit tant de poissons qu'ils avoient prins, ensemble de leurs victuailles, voire aussi leurs habits et tout ce qu'ils ont voulu et y ont trouvé, rompans et enfondans ce qu'ils ne voloient mener avec eulx, et après se sont rentrés en leurs navires de guerre, ayant délaissés les pauvres gens au fond de leur busse, lesquels, estans depuis sortis, les ont veu faire voile contre Angleterre, comm'il fait à présumer pour y vendre ce qu'ils avoient prins sur lesdicts pescheurs, oultre aultre déprédation faicte quasi au mesme temps en aultre lieu sur aultres pescheurs de par deçà, et montent icelles deux parties de vii à huit cens liv. sterl. qu'est beaucoup pour si pauvres gens qu'ils sont.

Ce que dessus considéré et le grand, voires inestimable dommaige qu'en pourroit succéder aux pays de par deçà, mesme ceulx de la marine, dont la négociation dessus dicte consiste principallement au fait de ladicte pescherie, si par telles déprédations ils ne se osassent mettre en mer en ceste saison qu'est sur la main et qu'ils se mettent en mer, et y vont de grande compagnie et en grand nombre, bien que en exerçant icelle pescherie ils ne peuvent tousjours demeurer ensemble conjoincts, ains se séparent çà et là cerchans leur prinse et se fyans sur la paix que l'on a pardeçà avec France et Angleterre, je

n'ay peu omettre de vous en escripre et vous prier, comme je fais de bien bonne affection, qu'avec la première conjoncture et le plus tost que faire se pourra, vous veullez le tout donner à congnoistre à la Royne d'Angleterre et aux principaulx de son Conseil, affin que ordre soit mis par delà contre telles indeues et hostiles déprédations contre les subjects de par deçà, chose par trop inique et desraisonnable en temps de paix et manifestement contraire aux traictés de l'entrecours et alliances de ces pays avec ledict royaulme d'Angleterre, et de faire chastier sévèrement à exemple d'aultres ceulx de par delà que l'on trouvera faire lesdictes déprédations, ce que se pourroit tant plus facillement descouvrir quant ceulx qui font icelles, viègnent aborder ès ports de delà et vendent publicquement leurs larcins qu'ils ont fait sur les subgects de par deçà, en ce faire le meilleur office que possible vous sera ; et, oultre ce que ce vous sera euvre méritoire envers Dieu, il sera aussi grandement le service de Sa Majesté, bien et conservation de beaucoup de bons subgects d'icelle.

(*Archives impériales de Vienne.*)

DCCIV.

La duchesse de Parme à l'évêque d'Aquila.

(14 JUILLET 1560.)

Motifs à alléguer pour que l'abbé de Saint-Salut ne se rende pas en Angleterre. — Communications faites à ce sujet au Pape par l'ambassadeur d'Espagne.

Vous avez entendu par nos précédentes que le Roy, mon seigneur, nous avoit escript d'entretenir icy l'abbé de St-Salut[1], s'il y venoit, sans le laisser passer en Angleterre, jusques à ce qu'ayant faict l'ambassadeur de Sa Majesté, Vargas, les remonstrances à Sa Saincteté, que par ses lettres Sadicte Majesté luy avoit commandé, nous vissions ce que Sadicte Saincteté commanderoit plus avant, espérant qu'ayant entendu les remonstrances et que le temps, ny la personne n'estoient à propos, Sadicte Saincteté se conten-

[1] L'abbé de Saint-Salut avait reçu du Pape une mission en Angleterre, afin de faire à Élisabeth d'énergiques représentations et d'aller même, paraît-il, si elles n'étaient point écoutées, jusqu'à prononcer sa déchéance. Philippe II, qui ne voulait pas brusquer les choses, fit si bien que l'abbé de Saint-Salut s'arrêta dans les Pays-Bas. (GACHARD, *Correspondance de Marguerite de Parme*, t. I, p. 204.)

teroit que ledict abbé ne passe plus avant. Et hier nous vindrent lettres de Rome dudict ambassadeur Vargas (de la teneur que vous verrez par la copie que va avec ceste) et joinctement avec icelles lettres du cardinal Boromeo audict abbé, que nous lui avons faict donner, et les ayant leu, il s'est trouvé aujourd'huy matin devers nous pour les nous monstrer : lesquelles contenoyent en substance qu'ayant entendu les remonstrances que le Roy, mon seigneur, avoit faict faire par ledict ambassadeur Vargas à Sa Saincteté et les considérations qu'il luy avoit représenté sur ce voyage, icelle s'estoit résolue de luy faire escripre par luy que, s'il n'estoit passé audict Angleterre, qu'il n'y passast, ains attendist ultérieur commandement de Sadicte Saincteté, et que, si d'adventure à l'arrivée de ses lettres il se treuvoit audict Angleterre il s'y conduysist entièrement par vostre advis, sans en rien l'excéder, et qu'aussi il ne bougeast de là jusques à ce qu'il eust aultres nouvelles de Sadicte Saincteté ; et m'a dict le dit abbé que suyvant ce, tenant pour ce que leurs Saincteté et Majesté se mouvoient en ce par quelque bon et digne respect, il se délibéroit d'attendre patiemment ce que l'on luy voldroit commander, sans faire aulcune ultérieure diligence de manière que, pour autant que concerne ledict abbé, il n'y auroit pour maintenant aultre chose à faire. Mais, suyvant les lettres dudict seigneur ambassadeur pour satisfaire à Sa Saincteté, laquelle, comme vous verrez, désireroit de se pouvoir desmesler de la peyne, en laquelle il luy semble qu'elle se treuvera à l'endroit des François, avec la participation desquels cest office s'est faict, craignant vraysemblablement qu'ils ne prennent mal qu'une chose mise en train par eulx et à leur sollicitation se révocque si facillement pour le respect de Sa Majesté, il semble que Sa Saincteté vouldroit que l'on procurast que la Royne déniast le saulf-conduict, chose que ne nous semble aulcunement convenir, ny à l'estat des affères, ny à la réputation de Sa Saincteté et que pourroit donner occasion aux François de, avec apparent fondement, solliciter Sadicte Saincteté à l'encontre de ladicte Royne, attendu que, se proposant qu'elle eust refusé d'admectre ung Nonce du pape, ne pouvant Sadicte Majesté déclarer auxdicts François que ce fût chose guydée de son sceu, l'on ne voit avec quelle raison Sadicte Saincteté se pourroit desmesler d'eulx pour n'en faire démonstration alencontre de ladicte Royne telle qu'ils luy vouldroyent persuader (oultre ce que Sa Saincteté souffriroit grande indignation si, se publiant que l'on l'eust recherchée dudict saulf-conduit et qu'elle ne l'eust voulu accorder, Sadicte Saincteté n'en faisoit démonstration); et touttefois ladicte démonstration seroit pour le présent hors de temps et sans fruict, et ne s'en porroit faire l'exécution telle que conviendroit pouvoir tirer le fruict que l'on prétend, oultre ce que je considère le désespoir auquel apparemment tomberoyent les catholicques qui restent encores en Angleterre s'ils entendoient ce refus et qu'aultre chose n'en ensuyvît ; par où je me suis advisée, après avoir pensé sur lesdictes lettres, que le mieulx seroit que par le premier vous escripvissiez audict abbé de Sainct-Salut que, sur ce qu'il vous avoit adverty de sa venue icy et nous aussy, vous

aviez voulu assentir comme se prendroit là sa venue pour, selon ce, veoir quel chemin vous debvriez prendre pour solliciter le dict saulf-conduict, si, comme vous pensiez qu'il porroit advenir, nous le vous ordonnions, et que avant que d'en parler à la Royne vous vouliez sçavoir à quoy vraysemblablement vous la pourriez attirer, et qu'à ce que vous entendez il est apparent qu'il y aura de la difficulté grande et plus que vous n'espériez dès le commencement et qu'aulcungs confidents à qui vous en aviez parlé et qui sont zélateurs du bien du royaulme et de la réduction d'icelluy, vous ayent dict que, comme la Royne se soubçonne que cest office se face avec instance des François, ne s'asseurant d'iceulx, elle l'a pour suspect, et que à ceste cause ou elle refuseroit en tout le saulf-conduict ou y apposeroit quelques conditions captieuses, comme qu'il ne peust parler ou négocier avec aultre qu'avec elle, pour avoir occasion, s'il parloit avec quelque aultre, de le faire chastier, prétendant qu'il eust contrevenu aux conventions du saulf-conduict, adjoustant que ladicte Dame abhorroit tous ceulx qui se réclament du cardinal Polo ou luy ont servy, et que l'on vous dit que à ceste cause gousteroit-elle tant moins l'ambassade dudict abbé, et que voyant tout cecy il vous a semblé l'en debvoir préadvertir, adjoustant qu'il vous semble que le temps ne soit maintenant trop à propos, et que le mieulx soit le différer pour jusques à ce que par le moyen de Sa Majesté elle soit plus préparée, comm'il se porroit mieulx faire après l'accord avec les François, et qu'il vous sembleroit mieulx de pour maintenant supercéder et non demander ledict saulf-conduict, que de le demander en apparent hazart d'estre refusé, puisque, s'il advenoit, ce seroit pour plus désespérer la réconciliation de ladicte Royne et mettre icelle en extrême désespoir et faire perdre tout le cueur aux catholiques, si après ung tel refus ne se faisoyent les démonstrations nécessaires, en quoy vous voyez les choses mal prestes, estant Sa Saincteté si loing, et les princes voisins empeschés en aultre chose, et que peult-estre viendroit-il plus à propos quant le Concile général que vous avez entendu Sadicte Saincteté faict ouvrir de nouveau à Trente, sera plus advancé, et qu'elle entendra la correspondance que pour la célébration d'icelluy l'Empereur, le Roy mon seigneur et le Roy de France donneront, et en ceste conformité pourrez-vous dresser vos lettres tant audict abbé, à l'ambassadeur Vargas, que à nous, pour satisfaire à ce que ledict ambassadeur Vargas dict estre l'intention de Sa Saincteté pour s'en servir alendroit des François et de ceulx qu'ont sollicité cest envoy, et que les lettres toutes trois soyent faictes de sorte qu'elles se puissent veoir par Sadicte Saincteté et par ceulx à qui elle les vouldra monstrer.

(*Archives du Royaume à Bruxelles, Négociations avec l'Angleterre*, t. III; *Archives du Ministère des Affaires Étrangères, à Paris*, vol. Angleterre, p. 131 v°.)

DCCV.

L'évêque d'Aquila et le seigneur de Glajon à la duchesse de Parme.

(Londres, 13 juillet 1560.)

La reine d'Angleterre leur a fait connaître que les négociateurs étaient d'accord. — L'ambassadeur de France a reçu la même information. — Motifs qui ont pu engager Élisabeth à conclure un traité.

Madame, Par l'ordinaire qui partist mardy dernier, avons respondu aux lettres de Vostre Altèze, du iie de ce mois, et adverty ce que nous sembloit selon les nouvelles de alors de l'accord d'entre les Franchois et Anglois. Depuys lesquelles nos lettres, sur certain bruict que Milord Cobban, gardien des Cinq-Ports de ce royaulme, avoit semé entre les marchans, que ledict accord estoit du tout résolu et conclud (sans toutesfois sçavoir dire comment, ny les conditions d'icelluy), nous nous sommes hier trouvés à Granousy vers la Royne pour la visiter et entendre plus au vray ce que en estoit, laquelle, se démonstrant fort joyeuse de ladicte visitation, après certaines familières et communes devises, nous dist que si ne fussions venu vers elle, nous eust faict entendre les nouvelles d'Escoisse qu'elle avoit receues depuys deux jours en çà, par lesquelles elle entendoit que l'accord d'entre elle et le Roy Très-Chrestien estoit du tout arresté, fors certains petits poincts, et pensoit que desjà publication en avoit esté faicte audict Escoisse. Et descendant aux particularités nous dist que les Franchois habandonneroient Lyt et qu'elle seroit démolye; que audict Escoisse demeureroient seullement soixante souldars; que aux aultres seroient donnés navires pour eulx en retourner par mer, et à ceulx qui vouldroient passer par terre seroient dépeschés lettres de saulf-conduict. Pensoit que la ligue d'entre elle et les Escoissois s'entretiendroit et que à ceste fin de six en six mois hostagiers lui seroient renouvellés et iceulx continués du vivant de la Royne de France et mesmes ung an après son décès; que les tiltres et armes d'Angleterre par les Roy et Royne Très-Chrestiens par cy-devant usurpés seroient partout effachés et royés, mesmes les lettres de ce faictes cassées et aultres renouvellées soubs le tiltre de France seullement; que au traictié de ce présent accord elle seroit recogneue et nommée d'Angleterre; que le gouvernement d'Escoisse demeureroit aux naturels, lesquels choisiroient xxiiii nobles du pays, pour par ledict Roy très chrestien en estre esleus sept et par ceulx dudict pays cinq, qui parensemble en auroient l'administration et gouvernement, de sorte que lesdicts François en demeureront forclos. Bien confessant toutesfois qu'elle n'avoit obtenu tout son prétendu, mais que pourtant ledict accord ne

se laisseroit de concluire : si est-ce qu'il nous samble qu'elle en a quelque mescontentement et que le tout ne va à son gré, ny aussy que icelluy accord est entièrement asseuré.

Nous avons de ce en bref adverty l'ambassadeur Seure pour sçavoir s'il avoit entendu semblables nouvelles : lequel nous a mandé qu'il avoit oy les mesmes par le commun bruyet et que, estant en chemin pour en parler à la Royne, le soubs-chambellan de ladicte Royne, l'ayant rencontré et entendant la cause de son allée vers elle, luy auroit dist que, s'il n'y alloit à aultre occasion, n'estoit besoing qu'il allast plus avant et qu'il luy diroit les nouvelles que ladicte Royne en avoit, et que sur ce luy avoit déclairé que George Habart, capitaine de la garde d'icelle Royne, avoit dist à ladicte Royne que dimenche dernier, à l'heure de son partement de Edembourg, tout avoit esté accordé de parolles et qu'il ne restoit que d'en faire les escriptures et traictés, et le croyoit ainsi luy de Seure, combien que de ce il n'avoit eu lettres. Et nous semble présupposé que lesdicts François ayent mis quelques vivres dedens Lyt (comme ladicte Royne ne nous peult hier du tout dényer) et que les Catholicques d'Escoisse se ayent déclairés (comme entendons) contre les rebelles, que ce aura meu ladicte Royne à faire haster ledict accord de pœur d'en faire faulte.

Entre lesdictes devises, icelle Royne nous dist qu'elle avoit entendu que ladicte Royne de France passé xv jours avoit esté fort malade et que, s'elle décédoit sans laisser hoir, le duc de Chastellerault seroit content que son fils le Conte de Haran succédast à ladicte Royne, nous donnant par ce à soupsonner que le mariaige dudict Conte et d'elle se pourroit quelque jour effectuer.

Nous dist aussy que l'ambassadeur du Roy de Suède la avoit asseurée de la venue du prince de Suède et qu'il seroit icy le mois prochain.

Desquelles choses avons bien voulu advertir Vostredicte Altèze par le courrier qu'avons ici faict arrester, en actendant de jour à aultre plus seures nouvelles dudict accord, dont ne fauldrons en diligence advertir icelle Vostre Altèze.

(*Archives du Royaume à Bruxelles, Négociations d'Angleterre*, t. III.)

DCCVI.

L'évêque d'Aquila et le seigneur de Glajon à la duchesse de Parme.

(Londres, 15 juillet 1560.)

Nouvelles plus précises de l'accord conclu en Écosse. — Pacheco n'est pas arrivé.

Madame, par nos dernières du xiiie de ce mois, Vostre Altèze aura esté advertye de l'accord faict entre les Franchois et Anglois, comme de la bouche propre de la Royne avions entendu : depuys lesquelles nos lettres avons aujourd'huy receu celles de Vostre Altèze, des xi et xiie du mesmes, par le courrier porteur de cestes, avec les copies y encloses. Et pour ce que par nosdictes dernières escripvions que n'estions trop asseuré dudict accord, dont à Vostre Altèze poura avoir demeuré quelque scrupule, pour le luy oster entièrement, l'avons bien voulu incontinent advertir par cestes ce que depuys en avons entendu davantaige : c'est que l'ambassadeur Seure nous a mandé aujourd'huy par son secrétaire qu'il avoit receu lettres d'Escosse des députés de France, par ung gentilhomme exprès par eulx dépesché vers le Roy Très-Chrétien pour le certiorer dudict accord, par lesquelles on luy mandoit le mesmes, et que entre aultres poincts les souldars franchois avoient abandonné le Petit-Lyt, lequel pour le présent on démolissoit, et que desdicts souldars ne demeureront que vi^xx pour les chasteaux de Dombar et Inschif, en chascun lx par égal nombre, et quant au faict de la religion, que chascun vivra en celle que bon luy semblera. Nous dist aussy ledict secrétaire que lesdicts députés s'estoient desjà encheminés pour retourner icy. Ce considéré, et oires que tenons ledict accord entièrement résolu et arresté, toutesfois pour entendre aultres particularités, je, de Glajon, me tiendrai encoires icy aulcuns jours pour veoir si en pourray découvrir aultres et mesmes du particulier succès de leur négociation, et ce faict, suyvant les lettres de Vostre Altèze, me mectray en chemin pour luy en venir faire rapport du tout. Par les choses susdites Vostre Altèze peult veoir clèrement que les instances que lesdicts Franchois ont faict pour avoir le secours à eulx promis, est tout contraire de ce qu'ils ont icy besoingné.

Nous avons bien à plain veu la copie de l'instruction du S^r don Jehan Pacheco, de qui jusques à oires n'avons aulcunes nouvelles. A sa venue (puysque les affaires sont, gráces à Dieu, en aultres termes qu'ils n'estoient à l'heure de son partement d'Espaigne), l'instruirons de ce qu'il aura à dire à la Royne, conformément au contenu des lettres de Vostredicte Altèze, en cas qu'il viengne avant le partement de moi, de Glajon : en cas que non, je, évesque de la Quadra, en feray le debvoir, combien il pourra sembler

chose superflue d'user de telles fachons de faire, et principallement si ladicte Royne est desjà advertye par ses ambassadeurs estans vers Sa Majesté de la cause de sadicte venue. Toutesfois, puysqu'il plaist ainsi à Vostre Altèze, ne fauldrons suyvre en ce son bon plaisir, si d'adventure la congratulation dudict accord peusist estre prinse de bonne part et estre de plus grand prouffit que ne pensons.

Touchant les plainctes d'aulcunes villes de Hollande trafiquans en la pescherie contre aulcunes navires de guerre angloises, demain nous nous trouverons vers la Royne pour luy en faire la remonstrance convéniente, affin qu'elle en face faire le chastoy y requis, et d'en avoir restitution, si faire ce peult, si non, du moings affin que semblables pillaiges ne se facent plus. De la responce, je, de Glajon, feray rapport à Vostre Altèze à mon retour vers elle.

De Londres, le xve jour de juillet 1560.

(*Archives du Royaume à Bruxelles, Négociations d'Angleterre*, t. III.)

DCCVII.

L'archevêque de Cantorbéry et l'évêque de Londres aux magistrats de Furnes.

(Londres, 20 juillet 1560.)

Plaintes et menaces au sujet de l'arrestation de quelques réfugiés flamands.

Communi rumore, certaque fama ad nos est perlatum, magnifici generosique viri, tres fratres nostros, negotiorum suorum causa, isthac in patriam suam contendentes, a mense jam plus minus uno in itinere apud vos captos fuisse, ac etiamnum captos detineri, eisque etiam non parum negotii exhiberi nomine religionis, quasi a fide catholicæ Dei ecclesiæ uspiam deflecterent. Nos porro satis mirari non possumus adeo præproperam ipsorum captivationem, præsertim dum significatum est nobis piorum virorum litteris eos iter suum quiete prosecutos esse, neque ullam disputationem cum quoquam mortalium instituisse ut vel contra publica patriæ vestræ decreta deliquisse merito dici nequeant. Quod vero ad fidem ipsorum attinet, quæ nunc in controversiam rapitur, certo scimus eos bonam de Christo (cui uni lex et prophetæ omnes testimonium perhibent) fidem habere, posteaquam eum verum Deum, ex vero Deo, patrique ipsi coæternum coæqualemque esse agnoscunt, verumque hominem ex hominis, nimirum

Virginis matris substantia, ac denique unicum mediatorem, sacerdotem, prophetam, regem ac servatorem humani generis, maxime vero fidelium, ipsumque esse unicum ostium ovium suarum, quæ vocem ipsius audiunt, per quem quæ introierit, servabitur, qui aliunde ingressum quærunt in vitam æternam, esse fures et latrones, neque ullo prorsus modo servari posse, Christo ipsomet Domino, qui est ipsa veritas, neque mentiri potest, id attestante. Quam quidem fidem de Christo Domino, reliquisque capitibus christianæ religionis apud nos jampridem publice sunt professi fratres prædicti, seseque omni admonitioni correctionique fraternæ, ex Dei verbo, subjecerunt, juxta Majestatis Regalis voluntatem. Ut extra omnem omnino sit controversiam eos non esse vagos erronès aut homines leves, sed fideles ecclesiæ hic nostræ subditos multo fidelissimos, qui jam longo tempore, pro majore saltem parte, peregre vixerunt, hicque etiamnum jamdiu sine ulla omnino offensione cujusquam habitarunt, ne retenta hic habitatione sua, negotiorum quorumdam suorum causa, isthuc sub spe mox redeundi, sunt profecti. Itaque ut hanc ipsam de eis existimationem habeatis, ac proinde nimirum Jacobum Diunsaert, Christianum de Quecker ac Adrianam S'Konings virginem carcere mox liberandos curetis, ac ad sua salvos redire permittatis, rogamus quam possumus instantissime. Nos, quibus Majestas Regalis summam authoritatem in causis religionis delegavit, nemini ex vestris aut cuiquam peregrino, qui quiete hic vivere voluit, ullum negotium religionis nomine hactenus facessimus. Quod si hi, qui in nostram se fidem dederunt atque ecclesiæ nostræ membra sunt, in aliis regionibus ad hunc modum tractentur, cogemur etiam ipsi (quod non optamus) eadem mensura aliis nationibus metiri. Sed de vestra æquitate omnia nobis pollicemur. Hortamur vero ut ab omnibus sanguinis innoxii effundendi consiliis vos quam longissime segregetis, ne in severissimum judicium Dei viventis, in cujus manus horribile est incidere, incidere omnino velitis, præsertim si cognita veritate sanguinem innoxium effuderitis. Valete in Christo quam optime.

Londoni, 20 julii 1560.

Vestræ amplitudinis amantissimi,

MATTHÆUS, Cantuar. Archiepiscopus.
EDMUNDUS, Episcopus Londoniensis.
WILLELMUS MEINS.
WALTERUS HACHT, LL. D. et supplicum libellorum præfatus.
THOMAS HUYCKE, doctor [1].

(*Archives du Royaume à Bruxelles.* — Publié par M. GACHARD, *Corresp. de Marguerite de Parme*, t. I, p. 251.)

[1] Sur ce document, voyez la lettre de Marguerite de Parme à Philippe II, du 27 août 1560. (GACHARD, *Correspondance de Marguerite de Parme*, t. I, p. 250.)

DCCVIII.

L'évêque d'Aquila et le seigneur de Glajon à la duchesse de Parme.

(Londres, 22 juillet 1560.)

Audience donnée par Élisabeth à Pacheco. — Nouvelles d'Écosse. — Plaintes des pêcheurs de Hollande. — Départ de Glajon et de Pacheco.

Madame, Par nos lettres du xiiij et xve de ce mois, Vostre Altèze aura à plain esté advertye de l'asseurance qu'avions de l'accord d'entre les Franchois et Anglois, et que suivant ce je de Glajon m'enchemineroye vers Vostre Altèze, ce que j'euse faict sur la fin de la sepmaine passé, sans les nouvelles qu'avions de la venue du Sr Don Jehan de Pacheco, qui arriva icy jeudy dernier, ce qu'il n'a sceu plus tost faire, sicomme entendons de luy à faulte de vent, dont luy a convenu séjourner à Boulongne cinq jours et de là est venu aborder droict à Dovre. Et samedy dernier nous nous sommes trouvés avec luy vers la Royne pour luy faire entendre sa crédence et charge, en laquelle il s'est réglé, conformément à ce que Vostre Altèze nous avoit mandé par ses lettres du xj^e du mois présent, en cas que ledict accord eust eu le succès auquel il se retreuve présentement; et après les salutations accoustumées et congratulation par luy faicte dudict accord, il a touché et faict souvenir à ladicte Royne, ensuyvant son instruction, de (en cas que au traicté l'on n'y eust pris regard) y faire remectre toutes choses aux termes èsquels elles estoient à la conclusion de la paix faicte au Chasteau-de-Cambrésy, dont et du particulier soing qu'il auroit pleut à Sa Majesté avoir de ses affaires, ladicte Royne a faict démonstration de grand réjoyssement [1], disant qu'elle s'en tenoit de plus

[1] Throckmorton écrivait, le 19 juillet 1560, qu'il y avait lieu de faire bon accueil à Pacheco en Angleterre, mais qu'on ne pouvait perdre de vue que Philippe II, s'il engageait la reine à se contenter de l'abandon des armes d'Angleterre par le roi de France, voyait avec peine son alliance avec les Écossais et chercherait à la rompre.

Le 24 juillet, Élisabeth remerciait en ces termes Philippe II du message qui lui avait été remis par Pacheco :

Serenissime ac potentissime Princeps, frater ac consanguinee noster charissime, etsi olim variis, itidemque certissimis argumentis, priusquam ad hoc regni fastigium Dei benignitate accessimus, satis exploratum habuerimus quam benevolo in nos animo Majestas Vestra affecta fuerit, tamen ex iis demum literis Serenitatis Vestræ, quas omnem amorem et benevolentiam complectentes ad nos detulit Dominus Joannes de Pacheco, ejusque sermone, abunde quidem intelleximus, non sine maxima nostra voluptate pristinum illud studium et amicitiam erga nos et res nostras non integra solum remanere, verum

en plus obligée à Sadicte Majesté, laquelle elle ne tenoit seullement au lieu de frère, mais de père; et après plusieurs semblables propos elle nous déclaira que quant au dernier poinct il y estoit très-bien pourveu en conformité de l'advis d'icelle Sa Majesté. Et si nous donna aussy à entendre que, au regard de la récompense des cincq cens mil escus par elle demandés pour les frais par elle faicts et soustenus à l'occasion de ceste guerre, avec la restitution de Calaix, qu'endedens deux mois, commissaires se debvoient députer sur ce pour vuyder ce poinct, sy faire le povoient, sinon qu'il se remectroit au jugement ou arbitraige de Sadicte Majesté.

Nous dist aussy que les députés *hinc inde* estoient occupés au faict du parlement que l'on tenoit à présent en Escoisse pour y résouldre auleuns poincts remis à icelle. L'Admiral Clynton a dict à moy, de Glajon, qu'il avoit eu nouvelles que les piétons Franchois ayans esté au Petit-Lyt s'estoient embarqués pour eulx retourner en France, et que audict parlement se debvoit décider si les vj^{xx} souldars pour les chasteaulx de Dombar et Inschyf seront franchois ou escossois.

Quant à la déprédation faicte sur auleuns navires d'Hollande, ayant le tout remonstré bien vivement à ladicte Royne et luy en laissé par escript ung mémorial, elle s'en est démonstrée fort esbahye et marrye, et si a promis de s'en faire diligemment informer pour en chastier les autheurs et faire faire la restitution. Du debvoir qu'elle en fera, je, évesque de la Quadra, advertiray en son lieu Vostre Altèze.

A cest après disner, je de Glajon (ayant pris samedy dernier mon congié de ladicte Royne) m'embarqueray vers Gravesande pour me trouver, s'il plaict à Dieu, la sepmaine

in dies amplificari etiam et majora quoque effici. Cujus sane rei, cum magna et efficacia argumenta nobis etiam præbuere Glajonis ad nos legatio, et nostrorum oratorum, quos ad vos nuper mandavimus renuntiatio, tum ex dicti Domini Joannis de Pacheco adventu cum vestræ constantis benevolentiæ et curæ erga ea quæ ad nos pertinent, confirmationem accepimus ut nihil addi posse videatur. Quo nomine, frater charissime, maximas gratias Majestati Vestræ agimus, omnem mutuam et reciprocam benevolentiam repromittentes, et quicquid ab ea quam in sororis germanæ loco humanissime videtur Serenitas Vestra reponere, expectari debeat, libentissime deferentes. Quod si pacificatione et compositione nondum conclusis inter nos et fratrem nostrum charissimum Regem Galliæ et Reginam Scotiæ, dictus Dominus Joannes in tempore advenisset, probe intellexissetis quantum ponderis fuisset habitura ejus ad nos legatio. De cujus adventu ut multis nominibus maxime letatæ sumus, ita gaudemus plurimum ex eo tam commodum nuntium nos nactas esse, quem pro sua fidelitate non dubitamus et quæ a nobis accepit de dicta pacificatione et quo animo erga Vestram Majestatem nos esse senserit, prolixe declaratur.

Deus Optimus Maximus Majestatem Vestram quam diutissime servet incolumem.

Ex Regia nostra Grenwici, xxiiij die mensis Julii 1560.

Vestræ Serenitatis Soror et Consanguinea,

ELISABETH R.

(*Archives de Simancas, Secret. de Estado*, Leg. 813.)

prochaine vers Vostre Altèze. Ledict seigneur Don Jehan me suyvra en dedens deux ou trois jours [1].

De Londres, le xxij° de juillet 1560.

(*Archives du Royaume à Bruxelles, Négociations d'Angleterre*, t. III.)

DCCIX.

L'évêque d'Aquila à la duchesse de Parme.

(LONDRES, 22 JUILLET 1560.)

Entretien avec Élisabeth au sujet de l'abbé de Saint-Salut. — Départ de Glajon et de Pacheco.

Por la carta que aqui va de Moss. de Glajon y mia entendera V. A. la venida de Don Juan Pacheco aqui y lo que la Reyna le ha dicho, con lo demas que en los negocios de entre ella y Franceses nos ha dicho de nuevo. Esta escrivio solamente para que V. A. entienda como haviendo yo tenido ocasion de hablar con la Reyna largo sobre il negocio de la venida del Nuncio aqui y sobre los de la religion universalmente, ha resultado dello que yo puedo sin ningun estorbo, ni peligro escrivir al dicho Nuncio en conformidad de lo que V. A. por su carta de xi deste me mando le escriviesse, lo qual hare dentro de tres dias, con Don Juan Pacheco escriviendo tambien a V. A. y al Embaxador Vargas, como por la dicha letra se me ordena. A V. A. suplico perdone esta dilacion que, por poder escrivir todo lo que en este negocio se ofrece, no tengo tiempo de hazerlo con este correo. M. de Glajon se ha partido oy y va en una nao hasta Dunquerque. Don Juan Pacheco partira el jueves o el viernes.

De Londres, a xxii de Julio 1560.

(*Archives impériales de Vienne.*)

[1] La duchesse de Parme transmit cette lettre au roi, le 9 août 1560. Le seigneur de Glajon était déjà revenu à Bruxelles. « A tout ce qu'il a peu comprendre, la Royne d'Angleterre crainct plus » Vostre Majesté qu'elle ne l'ayme, et, aux affaires de la religion, elle vad de pis en pis : qu'est ung » très-maulvais et dangereux voisinage. » (GACHARD, *Correspondance de Marguerite de Parme*, t. I, p. 238.)

DCCX.

La duchesse de Parme à l'évêque d'Aquila.

(Bruxelles, 24 juillet 1560.)

Moyens à employer en ce qui touche l'abbé de Saint-Salut. Philippe II n'approuve ni le choix du nonce, ni la mission qui lui a été confiée.

Nous avons receu vos lettres du xve de ce mois, par lesquelles nous avez escript particulièrement, respondant aux nostres touchant l'ambassade de l'abbé de St-Salut; et, comme avez pu veoir par les pièces qui vous sont esté envoyées, il est certain que les François sont l'une des principalles causes de l'envoy dudict abbé, et que la poursuite s'en est faicte par eulx en temps qu'ils estoient en rompture de guerre avec les Anglois, par où ceste ambassade avec raison debvroit estre suspecte et au Roy mon seigneur et aux Anglois. Et combien que la paix soit succédée depuys, dont j'ay certes incrédible contentement pour infinies raisons, si est-ce que vous voyez clèrement que la première meute de cest envoy est de ce coustel-là vicieuse; et toutesfois ne se fonde seullement en ce point Sa Majesté à la poursuite qu'elle fait devers le Pape pour procurer affin que son ambassade ne passe oultre, mais sur la congnoissance qu'il a du royaulme d'Angleterre et de la condition et humeur de la Royne, et pour juger qu'il ne seroit maintenant à propos faire cest office, que pourroit plustost faire mal que bien, attendu le peu d'apparence qu'il y a que ceste Dame soit pour acquiescer à la remonstrance que ledict abbé luy pourroit faire de la part de Sadicte Majesté et que, ne s'y accommodant et non se faisant aultre démonstration, comment elle ne se pourra faire et moins maintenant, estans les différens appaisés par l'accord, les Catholicques debvront plus perdre cueur, et Sa Majesté la réputation que peult-estre pourroit cy-après servir à l'endroict de ladicte Dame, quant les choses seroient plus préparées. Oultre ce, note Sa Majesté par ses lettres le mescontentement et peu de satisfaction qu'elle a de la personne dudict abbé, doubtant peult-estre que, comm'il a fait cy-devant, il ne se industrie à faire mauvais offices, et tant plus avec le ressentement qu'il peult avoir des termes dont Sa Majesté a usé en son endroict, l'aiant fait estroictement détenir prisonnier et après bannir de ce pays à paine de la vye. Et enfin, puisque nous avons le commandement de Sa Majesté si exprès, et les causes que le peuvent mouvoir sont si apparentes, il nous semble que nous ferions faulte de nous mectre en chose contraire à la voulenté de Sa Majesté, et mesmes qu'elle ne prenne son fondement, pour contredire ladicte ambassade, seullement sur la guerre qu'estoit entre France et Angleterre. Et

pour satisfaire à la voulenté de Sa Majesté le chemin fût esté plus court que Sa Sainteté l'eust rappellé; mais vous voyez par les lettres de l'ambassade par quel chemin Sa Sainteté le désiroit faire, que ne nous a semblé à propos, ny qu'il convint aucunement que vous persuadissiez à ladicte Dame de reffuser le saulf-conduict, et beaucoup moins qu'elle le feist pour les raisons plus particulièrement touchées en nos précédentes lettres : par où estions venu à cest aultre expédient que vous eussiez escript les lettres dont les nostres faisoient mention, audict abbé de St-Salut, à l'ambassadeur Vargas et à nous, telles desquelles Sa Sainteté se eust peu servir pour excuser ce rappel, les monstrans, si besoing faisoit, aux ambassadeurs de France; et ne disions pas que vous escripvissiez avoir entendu de la Royne qu'elle ne vouldroit point qu'il y vint, ce que seroit ung mauvais cas, puisqu'elle ne le vous a déclairé et que nous tumberions par ce boult à l'inconvénient que, je crains, porteroit avec soy ce reffus de la Royne, mais bien que vous eussiez entendu par aulcuns ausquels vous en poviez avoir communicqué, que pour maintenant seroit mieulx suspendre ceste ambassade, puisqu'il estoit apparent que ladicte Royne reffuseroit le saulf-conduict ou que, s'elle l'admectoit, ce seroit avec conditions dangereuses. Et demeurons encoires en ceste opinion, et tant plus puisque vous escripvez que ceste allée dudict abbé, comme elle pourroit peu adommaiger, aussi pourroit-elle peu prouffiter; et pour chose que apparamment prouffiteroit peu, il n'est raisonnable que nous esloingnons de ce que nostre maistre nous déclaire, puisque mesmement nous ne sçavons toutes les considérations qui le peuvent mouvoir : par où nous nous arrestons à ce que vous debvez escripre lesdictes lettres au plus tost qu'il vous sera possible, et que ladicte Royne ne s'en pourra ressentir jamais à l'encontre de vous, puisque vous n'escripvez avoir riens entendu d'elle; et vous ne serez obligé de dire à qui vous en aurez conféré, ny se pourra mescontenter Sa Sainteté de l'office que ferez en cecy, puisque c'est pour satisfaire à la déclaration qu'il a faicte audict ambassadeur de son désir.

Je loue Dieu que les choses de l'accord sont si bien passés comme l'escripvez; et, puisque ainsi est, je pense que le Sr de Glajon sera desjà en chemin pour son retour, et don Jehan Pacheco aussi, pour en porter les nouvelles à Sa Majesté, combien que je tiens pour certain que Garcia Lasso de la Vega aura gaigné le devant et qu'il se sera servy de la licence que Sa Majesté luy avoit donnée, pour incontinent qu'on auroit nouvelle de l'accord, se partir; et jà long temps a que les nouvelles de l'accord sont en France, nous en estant venu congratuler le Sr de la Forest de la part du Roy, son maistre, avec remercîment des bons offices que le Roy, mon seigneur, a fait pour procurer l'accord, tant de sa part que pour ses ministres, démonstrant après la chose conclute plus de contentement de ce que s'en est fait de ce coustel et du vostre qu'il ne faisoit dois le commencement. Et certes, vous et Monsr de Glajon, vous y estes employé de sorte que chascun en a grande raison de s'en debvoir contenter. Et si a davantaige

ledict de la Forest adverty que l'on ne se meist plus en frais pour les apprestes du secours, puisqu'il ne seroit plus de besoing, en quoy que l'eust peu, nous ne serions point ès termes ausquels, Dieu mercy, nous nous treuvons maintenant; mais ils ont fait de leur coustel ce que leur a semblé, et nous, à mon advis, ce que convenoit au service de nostre maistre.

De Bruxelles, le XXIIIIe de juillet 1560.

(*Archives du Royaume à Bruxelles, Négociations d'Angleterre*, t. III.)

DCCXI.

L'évêque d'Aquila à la duchesse de Parme.

(LONDRES, 25 JUILLET 1560.)

Il a écrit, dans les termes qui lui ont été indiqués, à l'abbé de Saint-Salut. — Ce qu'Élisabeth lui a dit à ce sujet; peut-être se soumettra-t-elle à la décision du Concile. — On attend M. de Lignerolles qui est chargé de la ratification du traité.

La que va con esta embio a Vuestra Alteza para que pueda, siendo servida, embiarla al Embaxador Vargas a quien escrivo otra de la sustancia desta y la embiarla copia de la que escrivo al abad de San-Saluto. En ninguna ..... hay cosa que yo ne pueda hazer verdad por que de la Reyna he entendido mucho mas de lo que escrivo, y si no comunicasse, por las considerationes que Vuestra Alteza me escrivio en su carta de XI desta callar esto que la Reyna negue la licencia de venir al abad, y por que ella tambien huelga que se calle, yo podria muy bien dizirlo por que en efeto ello no quere que venga, y me ha dicho entre otras cosas que es un gallofo y que bien sabe a lo que le embiavan y por lo que estava preso en Bruxelas dos años ha y mucha otras cosas. Bien pudieran ser que se lo impetrara el salvo-conduto si de parte de Su Magestad se le pidieramos, pero se que quisiera vir primero sus despachos y instructiones y que, si Su Sd no escriviera a la Reyna todos sus titulos y epitetos, no recibieran el despacho, y, antes de venir al negocio principal, se desavinieran, lo qual se hiziera con mucho desintorizamento de la Sede Apostolica. Yo no escrivo en la carta de Vuestra Alteza, ni en las que escrivo a Vargas, ni al abad cosa tan clara, por seguir la orden que Vuestra Alteza me ha dado en la dicha carta de XI. Pero todo lo que en ellas escrivo y mucho mas, es assi. Dixo me la

Reyna que, si la venida del abad era para hazerle instancia que reformasse la religion en su reyno, no havia para que viniesse, porque no era ella muger tan mal informada de que tanto le importa a la conciencia, que estuviesse por certificarse agora de la verdad de lo que creya; y, si venia para hazerle instancia que fuesse contenta de remitir las diferencias de religion al Concilio, tambien era en vano su venida por que esto dependia de lo primero y no havia de suspender su fe por poco, ni por mucho tiempo, estando tan cierta de la verdad della que moriria antes que mudalla: por lo qual concluya que la venida del Nuncio no era necessaria, y me rogava que yo procurasse de estorbarla por que ella no holgava de dessabrir al Papa, ni a nadie. Despues se acordo que otras vezes me havia dicho que creya lo mismo que yo creya, y se puso en disputas y en querer me provar que en lo sustancial no diferiamos casi en nada. Yo le respondi algunas cosas que me parecieron necessarias, especialmente en lo del Concilio, de que resulto que dixo que ella me queria hablar otras vezes en esta materia, y no me desconfio del todo de que se someteria a la determinacion del Concilio, aunque yo creo que esto sera como lo demas, por que no la faltara quien la confirme en sus opiniones, y tendra poca memoria de lo que no quisiere acordarse.

Despues de la partida de Moss. de Glajon de aqui, no hay cosa nueva en lo de Escocia, mas de que se espera Moss. de Lignarola de Francia con la ratificacion de los capitulos, los quales pienso haver de Sicel, como venga, que se espera cada dia, para embiarlos a Vuestra Alteza.

De Londres, xxv de Julio 1560.

(*Archives du Royaume à Bruxelles. Négociations d'Angleterre*, t. III.)

DCCXII.

L'évêque d'Aquila à la duchesse de Parme.

(Londres, 25 juillet 1560.)

Lettre relative à l'abbé de Saint-Salut, rédigée dans les termes qui lui ont été indiqués.

Haviendo me el abad de San-Saluto escrito tres o quatro cartas, rogando me que yo lo hiziesse saber lo que entendia de su venida aqui y de como seria tomada, me parecia hazerlo, para lo qual he procurado de entender la intencion de la Reyna y destos de su

Consejo diestramente, sin mostrar de preguntarlo a algun proposito y, aunque ha sido difficil el descubrirlo por esta via de manera que se pudiesse con fundamento hablar en ello, todavia he entendido que la Reyna tiene al dicho abad no muy buena voluntad como a criado que fue del Cardinal Polo, del qual ella fue enemicissima. Tras esto tiene opinion que su venida aqui ha sido procurada por el Rey de Francia para dar principio a proceder contra ella, haviendo los dias passados escrito el doctor Born, Embaxador que solia ser en Roma de la Reyna Maria, una carta por comission del Cardenal Moron en nombre de Su S^d al mismo fin, para que agora parece que el abad es embiado, por lo qual tengo por cierto que havria mucha dificultad en obtener de la Reyna licencia para quel el abad viniesse y que esta no se le daria sino con condiciones estrañas y de que al abad (si se arriscasse a venir con ellas) se le pudiesse recrescer algun embaraço y aun peligro, y, en lugar de emendar a la Reyna, se le daria ocasion de hazer alguna cosa que la alienasse mas de la que ahora la esta de la obediencia de la Sede Apostolica, de lo qual resultaria que estos catholicos que tienen toda su confiança en el favor de Su S^d y en la autoridad de la Sede Apostolica, desmayarian mucho quando viessen el poco respecto que aqui se le tenia, y, en lugar de ser ayudados por el Nuncio, fuessen peor tradados en su presencia que antes, y que a esto no huviesse remedio, como no veo que lo puede haver por ahora. Por todos estos respectos me ha parecido escrivir al abad, haviendome el pedido mi parecer, que, a lo que entiendo, su venida aqui no es al proposito, ni para lo de la religion, en la qual es cierto que estos agora no haran mudança, ni querran oyrla, ni para ningun otro buen fin, ni satisfaction de la Reyna, pues vemos la poca que del tiene y que sospecha que su venida aqui es para dañarle. Yo no puedo dezir cierto que le negarian la licencia, pero soy cierto que, si se la diessen, seria con mucho daño y perjuyzio de los negocios y con peligro de que no le traten bien diversamente de como havria de ser tratado un Nuncio del Papa. Embio a Vuestra Alteza copia de lo que escrivo al mismo abad para que pareciendole procure que esto se remedie con tiempo y de manera que la Reyna pierda ahora estas sospechas, para que despues se pueda tratar con ella de su reduction y obediencia al Concilio-General, con lo qual quedarian contentos los catholicos, visto que ahora no hay que esperar que de hecho lo de aqui haya de mudarse. Yo soy cierto que sera gran error hazer otra cosa, y bien puede Vuestra Alteza creer que no me engaño, siendo este negocio de la religion de que tanto cuydado me ha mandado Su Magestad que se tenga y del que yo tan obligado soy a tenerle. Si todavia parecera necessario que el salvo-conduto se pida, yo no dexare de usar toda diligencia, pero cierto me pesaria de ver que esta resolucion se tomasse.

De Londres, 25 de Julio 1560.

(*Archives du Royaume à Bruxelles, Négociations d'Angleterre*, t. III.)

DCCXIII.

L'évêque d'Aquila à la duchesse de Parme.

(Londres, 29 juillet 1560.)

Le Nonce du Pape en France a écrit aussi à l'abbé de Saint-Salut pour qu'il ne donne pas suite à sa mission. — Nouvelles d'Écosse. — Réclamation des pêcheurs de Zélande et de Hollande.

Haviendo embiado ya las cartas sobre el negocio del abad de San-Saluto que V. A. me manda por la suya de 24 que le embie y escrito largo en lo demas que en el se me ofrecia, no me queda dezir en esta mas de que soy avisado que el abad mismo esta ya casi resulto en su partida por aviso que tienne del obispo de Monte-Flascon, Nuncio de Su San^d^ en Francia, el qual, despues de la nueva de la conclusion de la paz, le escrive que piensa que sera revocado presto, atento que ya su venida aca a Inglaterra no paresce mas necessaria.

El Secr^o^ Sicel vino ayer y lo que entiendo muy contento de haver concluydo la union y liga de aquel reyno con este, dexando a Escoceses muy mal avenidos con Franceses. Dize que los señores Escoceses que solian estar neutrales, estan ya todos de una voluntad en esta liga y en el odio y aborrecimiento que tiennen en Franceses, los quales no dissimulan lo que desto sienten, ahunque procuran hazerlo. Tambien entiendo que al duque de Nortfolck no le han querido ahun dar licencia para venirse, ny para despedir cierta gente que consigo tienne en Barvique. Los soldados franceses estavan quarenta millas de aqui hazia Nortfolck en Ipsvich, esperando tiempo para llegar a los puertos de Francia.

En el negocio de los pescadores de Zelanda y Holanda hablare a la Reyna, aquien y a los de su Consejo he sollicitado muchas vezes por el otro navio de Holandezes, sobre que V. A. me escrivio los dias passados : dizen que usan diligencia para saber quienes son los que han hecho el daño y que sabiendo los castigaran exemplarmente. Lo que en esta hizieren, pienso que sera como lo de hasta qui, si no se haze otra demonstracion que de palabras, visto lo poco que se dan por ellas.

De Londres, a 29 de Julio 1560.

(*Archives du Ministère des Affaires Étrangères à Paris*, vol. Angleterre, fol. 133.)

DCCXIV.

Discours de Henri de Bosschove adressé au nom du bâtard de Gueldre à la reine d'Angleterre.

(JUILLET 1560.)

Exposé des exploits du bâtard de Gueldre. Il offre ses services à la reine d'Angleterre.

Serenissima Regina ac Domina multo clementissima, perpetuam fidei, observantiæque suæ commendationem.

Declarat Majestati Tuæ Henrichus Bosschovius, capitaneus bellicus, orator Caroli a Geldria Caroli quondam ducis Geldrorum naturalis filii, in re militari magna cum laude in Italia et Gallia ac præcipue in Germania longo jam multorum annorum usu versati, exercitatique, honorificam quidem conditionem ei tanquam claro belli duci cum ab Henrico rege Galliarum defuncto tum et a Rege Francisco filio tribus demum abhinc mensibus, ac aliis denique principibus magistratibusque orbis Christiani subinde propositam fuisse, verum ipsum pro sua pietate in veram religionem ita comparatum esse ut infideli magistratui, cujuscunque alioquin sit gradus, militare protinus recuset, præsertim si contra fideles arma capessenda essent, quos ipse ut suos amantissimos fratres totis animi corporisque viribus defendere atque adeo ab injuria inferenda, Deo favente, vindicare propositum habet. Porro, quanti sit momenti ejusmodi militares viros ad manum habere ingruente necessitate, hisce potissimum temporibus quibus fines alieni quo jure, quaque injuria vix non passim invaduntur, hic non est commemorandum, cum extra omnem sit controversiam singulare plane Dei Optimi Maximi beneficium esse, si quando tales viri regno alicui obtingunt, quo hostium insidiis, insultibusque mature prudenter, fortiterque occuratur, ac rursum magnam Dei iram declarari attestante illud Esaia Propheta, si quando tales nobis eripiuntur. Itaque Orator prædictus significat Majestati Tuæ ipsum Carolum a Geldria sola Majestatis Tuæ pietate permotum eo esse animo vel ex confœderatorum sociorum suorum assensu ut se, quantus est, servitiaque sua militaria Majestati Tuæ officiose deferat, quamque omnino potest humillime commendet in Christo Domino, ut eo pro nutu imperioque suo libere utatur, sive ducendo equitatui sive peditatui destinandus fuerit. Cæterum, quam fidelis fuerit Carolus in omnibus obitis expeditionibus novit Sigismundus Rex Polonorum ac plurimi Germaniæ Principes, quibus omnibus ipse est multo gratissimus, quamque dignus sit omni commendatione fidem apud Majestatem Tuam aliqua saltem ex parte faciant litteræ clarissimi Joannis a Lasco scriptæ olim ad dominum, piæ recor-

dationis, Eduardum Majestatis Tuæ fratrem, quas Majestas Tua nuper accepit ut Orator prædictus servitia ipsius Majestati Tuæ etiam deferre non reformidet, una cum suis ipsiusmet servitiis militaribus; sed illo pietatis Majestatis Tuæ intuitu provocatus supplicans multo humillime ut et ea sibi commendata esse patiatur ac ut benignum hic responsum a Majestate Tua referat, Serenissima Regina ac Domina multo clementissima, quanta omnino potest animi dimissione, etiam atque etiam contendit. Orans Deum Patrem Domini Nostri Jesu-Christi ut Majestatem Tuam spiritu consilii, prudentiæ ac fortitudinis regat in vitam æternam.

(*Record office. Foreign papers. Queen Elizabeth, Calendar*, t. III, n° 259)

DCCXV.

Dettes de la reine d'Angleterre à Anvers.

(JUILLET 1560.)

Cette note, rédigée par Gresham, en porte le chiffre à près de 134,000 livres. — Nouveaux emprunts faits pendant la foire de la Pentecôte à Claes Johnson et à Sébastien Fleachamor.

(*Record office. Foreign papers. Queen Elizabeth, Calendar*, t. III, n° 366.)

DCCXVI.

Gresham à Thomas Parry.

(LONDRES, 2 AOUT 1560.)

Il lui recommande les intérêts des marchands aventuriers et lui adresse un mémorandum relatif aux affaires financières de la reine d'Angleterre à Anvers.

(*Record office. Foreign papers. Queen Elizabeth, Calendar*, t. III, n°s 383 et 384.)

DCCXVII.

L'évêque d'Aquila à la duchesse de Parme.

(Londres, 4 aout 1560.)

Il lui adresse la copie du traité conclu en Écosse. — Réclamation des marchands de Dunkerque et de Nieuport. — Relations de la reine d'Angleterre avec le duc de Clèves.

De la carta que escrivo a Su Mag[d] y copia de la capitulation hecha entre Franceses y Ingleses entendera V. A. todo lo que aca passa en los negocios [1], lo qual me escusara de tornarlo a escrivir en esta [2].

Yo he hablado a la Reyna sobre lo que las villas de Dunquerk, Neoport y otras han suplicado a V. A. y mostradole la petition misme. He me respondido que quanto al danno hecho si vinieren aqui los que le han recibido, se les hara justicia y que, quanto al hazer desarmar los navios que andan armados, haziendo estas cosas, ya se ha mandado porque sin esto a instancia de Franceses se havia de mandar hazer con mucho cuidado, haviendole permetido de desarmar de una parte y de otra en todos los puertos de entrambos reynos. Es la mayor desperation del mundo negociar aqui cosas desta calidad, y M[r] de Glajon sabe que se pasa sobrello. Pero no se falta de la diligencia y aun de la importunidad que es necessaria para el remedio destos povres ombres, y asi se hara siempre.

La Reyna muestra tener en mucho cierta amistad que haze con el duque de Cleves y otros protestantes, pero en especial con el duque de Cleves. V. A. sabra lo que por alla pasa mejor [3].

De Londres, 4 de Agosto 1560.

(*Archives impériales de Vienne.*)

[1] Lorsqu'Élisabeth eut traité avec le roi et la reine de France au sujet des affaires d'Écosse, Wotton fut chargé de l'annoncer à l'évêque d'Aquila. Celui-ci se plaignit de ne pas avoir été appelé à prendre part à cette négociation. On lui répondit qu'il était vrai que le seigneur de Glajon avait interposé sa médiation, mais que jamais il n'avait exprimé le désir d'intervenir dans le traité. (*Record office.*)

[2] La duchesse de Parme transmit au roi, le 15 août, cette lettre de l'évêque d'Aquila. Elle ajoutait que, bien que la paix fût assurée pour l'année, il était à craindre qu'elle ne fût pas longtemps maintenue. La réponse de Philippe II était conçue dans le même sens. (Gachard, *Corresp. de Marguerite de Parme*, t. I, pp. 249 et 265.)

[3] Le 13 septembre 1560, la duchesse de Parme, transmettant un avis de l'évêque d'Aquila que la Reine d'Angleterre entretenait des intelligences avec plusieurs princes allemands et notamment avec

DCCXVIII.

L'évêque d'Aquila à la duchesse de Parme.

(Londres, 12 aout 1560.)

L'évêque d'Amiens lui a reproché le peu de zèle que le roi d'Espagne a montré pour la religion catholique, en se préoccupant avant tout de son projet de mariage avec Élisabeth. Ce qu'il lui a répondu sur ce point et en ce qui touche l'abbé de Saint-Salut. — Le comte et la comtesse de Lennox sont détenus à la Cour. On craignait qu'ils ne fussent d'accord avec les Français contre le comte d'Arran. Lady Lennox est, après Marie Stuart, la légitime héritière de la couronne d'Angleterre. — Il a reçu une lettre de l'abbé de Saint-Salut.

A quatro deste escrivi a Vuestra Alteza con el ordinario de Anvers y le embie una carta que escrivi a Su Magestad con la capitulacion entre esta Reyna y Franceses. Lo que despues hay de nuevo es que el obispo de Amiens y Moss. de la Broche estuvieron aqui y se fueron a Francia, en los quales me parece que halle las mismas quexas que en el de Valencia y en el de Randant. El obispo de Amiens me hizo una larga exhortacion sobre los negocios de la religion deste reyno, persuadiendome siempre que la venida del Nuncio convenia mucho y que no se devia consentir por ningun respecto del mundo que se perdiesse desta manera la religion en esta isla, y aun me dixo con mucha cortesia pero y acatamento que no era justo que el Rey nuestro señor por el disiñio de casar a esta Reyna a su proposito favoreciesse su mala causa. Yo le respondi lo que convenia quanto a la mucha pena que Su Magestad tiene del daño deste reyno en lo de la religion. Quanto al Nuncio, le dixe que yo no podia aprovar su opinion porque en ninguna manera me parecia que convenia que el Papa embiasse á hora esta embaxada, atento que ni la persona, ni el tiempo, ni los negocios no nos davan esperança de que della pudiesse resultar provecha ninguna. A mi parecer estan Franceses asidos desta parte de los catholicos, no solamente eclesiasticos, pero podria ser que huviesse en ello seglares.

Estos dias embio la reyna a llamar a Miladi Margarita Lines y a su marito. Han venido, y lo que la Reyna les ha dicho es que por ciertos respectos de mucha importancia y para quitar algunas sospechas que dellos havia, les mandava que no se partiessen de su Corte y dixo a Miladi que no le devria parecer estraño lo que hazia, pues otro tanto hizo con ella la reyna Maria por otras sospechas semejantes. Pareceme que se tiene opinion

le duc de Clèves, ajoutait qu'elle avait chargé le prince d'Orange qui était son grand ami « de » s'assentir ung peu vers luy pour voir s'il en pourra descouvrir quelque chose. » (Gachard, *Correspondance de Marguerite de Parme*, t. I, p. 279.)

que el Conde su marido queria ir a Escocia... que Franceses piensavan servirse del, para oponerle al conde de Haren que es su enemigo y le tiene ocupado el Condado de Anguix y la succession del reyno, caso que la Reina de Escocia muriesse sin hijos, y, si el Conde de Lines ahora bolviesse con buena gracia de Franceses y con la parte de los catholicos, echaria sin duda al de Haren y a su padre de Escocia y restituiria la religion. Esta es la causa por laqual entiendo que la Reyna detiene a el y a su muger, y les da esperança que presto les dara licencia. Los hijos de la Contessa han quedado en su casa que es en el Norte. Franceses han desseato y procurato haver estos moços para casar al mayor en Françia, el qual me parece por la informacion que tengo de la succession deste reyno que seria el mas cercano, muriente la reyna sin hijos. Tambien dizen que en Escocia hay gran division entre catholicos y hereges, y oy me han dicho que siete naos de la armada de la Reyna las han mandato bolver a Barvique, aun que no lo he podido saber de cierto. La Reyna llego ayer a Porsuma, donde esta junta toda su armada.

El abad de San-Saluto ha respondido a la carta que yo le escrivi a 24 del passado, lo que Vuestra Alteza vera por el traslato de su carta que aqui le embio [1], a la qual no he respondido aun hasta ver lo que havra parecido a Vuestra Alteza de lo que yo le escrivi a el.

De Londres, a xii de Agosto 1560.

(*Archives du Royaume à Bruxelles, Négociations d'Angleterre*, t. III; *Archives du Ministère des Affaires Étrangères, à Paris*, vol. Angleterre, fol. 139 r°.)

DCCXIX.

L'évêque d'Aquila à l'évêque d'Arras.

(13 AOUT 1560.)

Importance de l'affaire de Lady Lennox. — Élisabeth a invité l'évêque d'Aquila à l'accompagner dans son voyage à Portsmouth.

Por la que escrivo a Madama la Duquesa vera V. S. nuevas de aca, entre las quales este negocio de Miladi Margarita es muy importante a mi parecer y de mucha conside-

[1] Cette lettre de l'abbé de Saint-Salut, écrite à Bruxelles, le 3 août 1560, renfermait une justification de ses intentions, qui était vraisemblablement destinée à être placée sous les yeux de la reine d'Angleterre. (*Archives du Royaume à Bruxelles.*)

racion. Franceses ha muchos dias que hacian disiño en el, como acuerdo haberlo escrito otras veces. No se agora en que andan, aunque esta yda que el Conde pretendia hacer a Escocia, me hace creer que hay entre ellos alguna manera de concierto.

La Reyna holgara que yo fuera con ella este camino que hace; pero ha sido menester disimular por no tener comodidad de hacerlo.

De Londres, a xiii de Agosto 1560.

(*Archives de Simancas, Secret. de Estado*, Leg. 813.)

DCCXX.

La duchesse de Parme à l'évêque d'Aquila.

(15 AOUT 1560.)

Elle lui fait connaître les lettres adressées par les évêques protestants d'Angleterre aux magistrats de Furnes.

Puis quelques jours en çà, se sont trouvés par-deçà, venans d'Angleterre, aucuns subjects du roy nostre seigneur, nommés Jacques Diusaert, Christian de Quekere et Adrienne S'Coninex, jeune fille à marier, qui par ung temps se sont tenus en Angleterre, et estoient venus, comme ils disoient, pour visiter aucuns leurs parens, lesquels, après avoir tenu propos suspects d'hérésie et après estre examinés, trouvés entièrement infectés de sectes, ains apporté avec eulx pluiseurs livres défendus et réprouvés par les ordonnances de Sa Majesté, sont esté constitués prisonniers par les officiers de Furnes, pays de Flandres. Et, pendant que lesdits officiers les ont fait examiner, sont esté présentées à quelc'uns d'iceulx lettres closes et séellées, venant de l'archevesque de Carturbery, évesque de Londres et aultres, se disans commis et juges par la royne d'Angleterre sur le fait de la religion, desquelles lettres avons fait joindre copie à ceste. Et comme nous trouvons, vers la fin desdictes lettres, ung point comminatoire, comme si, procédant icy contre iceulx prisonniers, l'on vouldroit aussi procéder audict Angleterre contre les subjects de par-deçà estans de l'anchienne religion, et que pour ce aurions juste cause nous en douloir envers ladicte dame Royne d'Engleterre pour n'estre les nostres celle part justiciables, toutesfois il nous a semblé le meilleur d'en point toucher pour ceste fois, pour ne monstrer qu'on en aye quelque doubte, mais bien de vous

en advertir, comme faisons présentement : vous prians et requérans que, si ladicte Royne vous en tenoit quelque propos ou qu'il advint que l'on molestast aucuns des nostres pour cause de nostre vraye catholique religion, vous puissiez mieulx donner compte à ladicte dame Royne de ce qu'est passé, et que ce que l'on fait contre lesdicts prisonniers est pour estre iceulx naturels et justiciables de par deçà et pour la transgression des ordonnances et placcarts de Sa Majesté. Et comme icelle a si expressément recommandé l'observance d'iceulx, tant à nous que tous aultres officiers, nous n'avons peu faire aultrement que de recommander aussi auxdits officiers les debvoirs qu'ils y ont faict, leur ayant aussi ordonné de ne se avancer de faire aucune response à telles et semblables lettres, ains les renvoyer vers nous.

(*Archives du Royaume à Bruxelles, Papiers de l'Audience*, liasse n° 92. — Publié en partie par M. Gachard, *Corresp. de Marguerite de Parme*, t. I, p. 254.)

DCCXXI.

Gresham à Thomas Parry.

(Anvers, 18 août 1560.)

Il n'a rien appris des 300,000 thalers que le comte de Mansfeld devait remettre le 10 août. Il craint d'avoir beaucoup à faire pour contenter les créanciers de la reine d'Angleterre.

(*Record office. Foreign papers. Queen Elizabeth, Calendar*, t. III, n° 432.

DCCXXII.

Compte de Gresham.

(23 août 1560.)

Sommes avancées pour payer les frais de voyage de Richard Clough en Allemagne.

(*Record office. Foreign papers. Queen Elizabeth, Calendar*, t. III, n° 433.)

DCCXXIII.

Gresham à Thomas Parry.

(Anvers, 26 aout 1560.)

Il croit que Cecil lui aura déjà appris que le comte de Mansfeld n'avait pas rempli ses engagements. Il paraît que l'argent a été prêté pour un long terme à la ville d'Anvers. Il a toutefois réussi à contenter tous les créanciers de la reine d'Angleterre.

(*Record office. Foreign papers. Queen Elizabeth, Calendar*, t. III, n° 457.)

DCCXXIV.

L'évêque d'Aquila à la duchesse de Parme.

(Londres, 27 aout 1560.)

Il ne pense pas qu'on ose exécuter les menaces qui ont été adressées aux magistrats de Furnes. — Jean Utenhove, qui est le principal ministre de la Congrégation des Flamands en Angleterre, a publié un libelle sur l'Inquisition. — Ce qu'il sait des intentions secrètes de la reine, l'effraie pour l'avenir. — L'entente entre les Anglais et les Français est peu sincère. — On fortifie Portsmouth. — James Croft, l'un des pensionnaires du roi d'Espagne, a été jeté en prison. — La reine a dit au duc de Norfolk, qui est son proche parent, qu'elle serait mariée avant six mois. — Nouvelles d'Écosse.

He recevido una carta de V. A. de xv de lo presente y con ella la copia de lo que los comissarios de la religion deste reyno han escrito a los oficiales de Furnes sobre la prision de aquellos sugetos del Rey, nuestro señor, en el qual negocio, si acase me dixere algo, respondere conforme a lo que V. A. me ordena. Yo no creo que osaran poner mano en ninguno de los subditos de Su Mag^d^ y que aquella carta la han escrito solamente para hazer hereges con ella, como lo suelen hazer con semejantes escritos, los quales publican luego y imprimen, y por esta via esparzen sus maldades dissimuladamente, y como V. A. vee en lo que en la dicha carta ponen, entendido de la manera que ellos lo entienden, se encierran muchas de sus heregias especialmente de las jurisdicionales que son las que ellos procuran de sembrar para alterar y amotinar

provincias y pueblos. Tambien anda por aqui un librillo contra el Inquisidor Ruardo muy pestilencial y prejudicial al nombre del Emperador, nuestro señor, que esta en el cielo, y del Rey, nuestro señor, y de algunos de sus ministros, y pienso que el que le ha hecho es uno de Gante, que esta aqui llamado Joan Uttenhoven, que es el principal desta congregacion de Flamencos, y cierto el libro no es hecho a otro proposito que de alterar esse pays. El saber yo en esta materia algunas cosas que me han sido referidas de la intencion de la Reyna y ver muchas otras que cada dia veo, me hazen temer que este negocio no haya de parir algun dia cosa que nos ponga en mucho trabajo.

Las cosas de entre la Reyna y Franceses andan, a lo que entiendo, muy sospechosas, y estos dias unos cossarios Franceses han tomado dos naos Ingleses, y bien se entiende que no es hecho a caso. El Embaxador Fragmarton se viene, y en su lugar ira, segun entiendo, Chaloner.

La Reyna havia pedido estos dias a Escoseses en pago del beneficio que les ha hecho la villa de Aymuth que es a VII millas de Barvique. Hanle respondido ultimanente que ellos no pueden disponer de cosas de la corona. Pienso que si la Reyna creyera que se la havian de negar, se la huviera tomado, quando su gente bolvia ahora de Escocia, por que entiendo que se trato de ello entonces y que no se dexo si no por modestia. Pudieran la fortificar en un mes, como estava antes que se derribasse, y dizen que fuera de grande importancia. Tambien han embiado a Portsmua el Portinaro un ingeniero florentin que aqui esta para que con toda pressa la fortifique; pero entiendo que la cosa es muy larga y que no podra meterse en defensa para el verano. Milor Grey buelve a Barvique por capitan general en aquella frontera y han quitado de alli a Jayme Crofthe que era governador de Barvique, al qual han echado en la carcel : deve de haverle hecho danno el ser catholico, y era uno de los pensionarios del Rey nuestro señor.

El Duque de Nortfolk estuvo ayer aqui y me dixo que la Reyna le havia dicho que antes de seys meses estaria casada, lo qual el no cree, y piensa que se lo ha dicho por contentarle, que es pariente suyo muy cercano, y sabe que siente mucho verla que este sin casar.

Escoses estan en su parlamento todos en armas y, a lo que entendo, la parte de los catholicos esta fuerte. El capitan Charle Bue que esta en Dumbar, mato los otros dias a un gentilhombre escoses herege, que havia venido alli a Dumbar a derribar cierta iglesia, y despues han sido muertos algunos Franceses que salian de alli y de Insquif por la tierra a sus negocios. La Reyna tiene todavia en la frontera dos mil soldados, y pienso que tanto tardaran las cosas a alterarse, quanto dexaran de tener tiempo o ocasiones para ello.

De Londres, a XXVII de Agosto 1560.

(*Archives impériales de Vienne.*)

DCCXXV.

La reine d'Angleterre à Gresham.

(28 AOUT 1560)

Questions financières. — Gresham s'adressera à John Fitzwilliam, gouverneur des *marchands aventuriers*, et, si les propositions qu'elle leur fait, ne sont point acceptées, elle sera réduite à chercher d'autres moyens qui, peut-être, seront défavorables (hartful) à la Compagnie.

(*Record office. Foreign papers. Queen Elizabeth, Calendar*, t. III, n° 264. — Publié par Burgon, *Life and times of Th. Gresham*, t. I, p. 348.)

DCCXXVI.

La reine d'Angleterre à John Fitzwilliam.

(28 AOUT 1560.)

Ayant de grandes sommes à payer à Anvers aux échéances de novembre et de mars et ne pouvant pas le faire en argent comptant, le change donnant lieu à trop de perte, elle désire que les *marchands aventuriers* lui avancent trente mille livres le 15 novembre et huit mille livres le 15 mars. Ces sommes leur seront restituées à Londres.

(*Record office. Foreign papers. Queen Elizabeth, Calendar*, t. III, n° 463.)

DCCXXVII.

Dettes de la reine d'Angleterre à Anvers.

(30 AOUT 1560.)

Les sommes empruntées pendant le terme d'une année montent à 443,000 florins.

(*Record office. Foreign papers. Queen Elizabeth, Calendar*, t. III, n° 477.)

DCCXXVIII.

Munitions de guerre.

(5 SEPTEMBRE 1560.)

État de ce qui a été envoyé par Gresham depuis la Noël 1559.

(*Record office. Foreign papers. Queen Elizabeth, Calendar*, t. III, n° 490.)

DCCXXIX.

L'évêque d'Aquila à la duchesse de Parme.

(WINDSOR, 11 SEPTEMBRE 1560.)

La reine a renouvelé sa ligue avec les Écossais; elle déclare qu'elle ne veut pas se marier. — Entretien fort important avec Cecil. Plaintes de celui-ci sur la conduite d'Élisabeth et sur la faveur de Dudley. Il veut quitter la Cour, mais peut-être sera-t-il mis en prison. — Si Cecil tombait en disgrâce, il ne faudrait que s'en réjouir. — Cecil a confié à l'évêque d'Aquila que Dudley veut tuer sa femme. Cecil a de nombreux partisans. — Projet secret de déposer Élisabeth et de proclamer roi le comte d'Huntingdon. — Il demande des instructions sur ce qu'il y a lieu de faire. Les catholiques, si Philippe II les aidait, seraient plus puissants qu'on ne pense. — Cecil, dans son complot, serait probablement aidé par les Français. — Élisabeth vient d'annoncer que lady Dudley s'était rompu le cou, par suite d'une chute d'escalier, à ce qu'on raconte.

Despues que yo he escrito a V. Alteza, vadan aqui muchas novedades de importancia, de las quales me ha parecido dar aviso a V. Alteza con diligencia. Yo vine a Vindilizora, donde esta la Reyna, cinco dios ha, y hallo en los negocios de Escocia que el Parlamento, de comun consenso de eclesiasticos y reglares, ha hecho una confesion de fe heretica, conforme casi a la de este reyno. Embiare la copia de ella a V. Alteza, como pueda haverla. Solo el arçobispo de Sant-Andres ha dexado de firmarse, diciendo que no estava aun bien informado. No se si los eclesiasticos de aquel reyno han venido en esto atemorizados de los seglares que estavan armados. Pero, como quiera que sea, en aquel reyno se a perdido la fe, y, para que no se pueda cobrar tan facilmente, vieran agora aqui el

Conde de Unteley, el conde de Morthon y Milor Lidinton a tratar de establicer la liga hecha entra esta Reyna y aquel reyno, la qual liga he sabido agora que fue hecha desde antes que la guerra se començase, y se estipulo entonzes por los rebeldes que havia por parte del reyno y por el Duque de Norfolk de parte desta Reyna, la qual, por no haverse aun roto la guerra, no quiso nombrarse par no parecer que era ella la invasora. Agora ya, por virtud de aquel capitulo que se ha hecho entre ella y Franceses tocante las cosas de Escocia, le parece que puede tratar de otra liga descubiertamente. Lo que desto podran sentir Franceses y la quietud que dello se puede seguir a los vezinos, V. A. lo vee [1]. Yo ne he dexado de dezir a la Reyna que parece cosa rezia esta y que no se como la tomaran Franceses. Pero a ella le parece que esto es lo mas acertado y que quanto mayor ocasion se de de rompimiento entre el Rey nuestro señor y Franceses con estos estropieços que ella les pone, tanto mas prudentemente se govierno y al proposito del fin que pretende. Ha me dicho que lo que Fragmarton ha passado con el Cardenal de Lorena sobre la venida de las galeras, ha sido sin comission suya, porque a ella no se le da nada que Franceses traigan galeras a este mar, ni que hagan quanto quisieren, como este segura por la parte de Escocia, y assi dize que ha escrito a Fragmarton que no hable mas en ello, sino que los requiera si quieren ratificar la capitulacion hecha ultimamente, y sino se contentaren de hacerlo que hagan, como quisieren, que harto tendran en que entender por estos dos años en su casa. Suppliquele que me dixesse de veras como entendia que quedavan estos negocios de entre ella y Franceses. Dixome que ella estava cierta que a Franceses no les faltava voluntad de dañarle sino tiempo y fuerças, y que sabia que no havian despidido ninguna gente de guerra y que *manet alta mente repostum* la fuerça que pretenden que ella les ha hecho en Escocia. Yo le respondi, mostrando mucho descontentamiento dello, en lo de su casamiento, en lo qual a tres del passado me havia dicho estar ya resuelta y que pensava casarse cierto. Me ha dicho agora muy secamente que es imposible acabarlo consigo y que no piensa casarse.

Despues de pasadas estas platicas con la Reyna, se me ofrecio hablar con el Secretario Sicel, el qual yo entendia que andava en desgracia y que Milor Robert le anda por echar de los negocios. Con poca dificultad le meti en la materia, y, despues de muchas protestaciones y ruego de que le guardasse secreto, me dixo que la Reyna se governava de manera que a el le parecia de retirarse y que harto mal marinero era

[1] Il faut mentionner ici une importante lettre de la duchesse de Parme, du 7 octobre 1560, où, malgré tous les griefs contre la reine d'Angleterre, elle pressait le roi de ne pas lui déclarer la guerre. Elle espérait que l'accord d'Élisabeth avec la France ne durerait pas ; car les Français conservaient le souvenir du passé, et d'autre part, la reine d'Angleterre était « si variable sans se donner frain » quelconque. » Elle engageait donc Philippe II à lui adresser de nouvelles remontrances et de nouveaux conseils. (Gachard, *Correspondance de Marguerite de Parme*, t. I, p. 308.)

el que viendo venir un gran nublado no tomava, pudiendo lo hazer, y que el veya la perdicion de la Reyna manifiesta, causada desta privança de Milor Roberto, el qual se ha hecho señor de los negocios y de la persona de la Reyna, con estrema injuria de todo el reyno, disinando de casarse con ella, y que la traya todo el dia a caça con mucho peligro de su vida y salud, concluyendo que el no sabia como podria el reyno consentir esto, por lo qual estava determinado de yrse a su casa, aunque creia que antes le mandarian echar en la Torre que darle licencia. Concluyo a la postre con rogarme que por amor de Dios yo avisase a la Reyna de sus desordenes y la persuadiesse a no desamparar totalmente sus negocios como hazia y a mirar por si y por su reyno, y apuestome a dezir dos vezes que Milor Roberto estaria mejor en parayso que aqui. Yo le respondi solamente condoliendome de lo que me dezia, y le dixe que el sabia quan bivamente yo havia siempre procurado el remedio de la Reyna y le havia dicho lo que le convenia, conforme a la orden que del Rey mi señor tengo, que era proponiendole que quisiesse bivir pacificamente y casarse, y que tambien sabia quan poco havia aprovechado tras mostrar siempre la Reyna, que me oya de buena gana, pero con todo esto no me cansaria, ni dexaria de hazer el mismo officio y de repitirle estos dos puntos, de bivir en paz y casarse siempre que tuviesse buena ocasion de hazello, aunque en lo de la paz yo entendia que las cosas de entre ella y Franceses estavan de manera que no se podia tener buena esperança dellos, especialmente, encubriendo ella al Rey mi señor las dolencias deste negocio y haviendo yo de sacarselas a pura importunidad y preguntas, como lo hazia. Respondiome a esto de manera que me parecia que queria escusar en cierto modo a Franceses. Dixome mas que la Reyna no estimava nada a los Principes estrangeros, ni le parecia que los havia menester y que estava con una grossissima deuda a cuestos, sin querer pensar en como pagarla, por lo qual tenia perdido totalmente el credito y la comodidad de sacar dineros de los mercaderes de Lóndres, que era donde ella devia de hazer fundamento ; y por oltimo me dixo que pensavan hazer morir a su muger de Roberto y que agora publicamente estava mala, pero que no estava sino muy buena y se guardava muy bien de ser envenenada y que nunca Dios permitira tan gran maldad, ni podria tener buen suceso tan mal negocio. Yo acabe esta platica, mostrando, como he dicho, tener pena de lo que pasava y desseo de que se emendasse, sin entrar en cosa que me pudiesse prejudicar, aunque yo soy cierto que el habla de veras y que no anda doblado.

Este acidente del Secretario no puede dexar de causar algun gran effecto, porque el es terrible, y creo que tiene muchos compañeros en el descontento y principalmente al Duque de Norfolge, al qual me nombro por uno de los agraviados y enemigos capitales de Roberto, como es verdad.

El dia despues que passo esto, me dixo la Reyna, viniendo de caçar, como la muger

de Milor Roberto era muerta o estava para ello y que me rogava que yo no dixesse nada. Cierto lo que pasa en esta materia y lo que hazen, es cosa de grande escandalo y verguença; y con todo esto no se si querra casarse con el tan presto, ni aun si querra casarse, porque me paresce que no trae los pensamientos tan firmes, y, como deze Sicel, ella querra hazer como su padre.

Del rompimiento destos no puede resultar daño a las cosas publicas en quanto al yr Sicel fuera de los negocios, porque peor no puede venir ninguno. Pero puede resultar en quanto se podria hazer alguna novedad de importancia en que echasen a la Reyna en una torre y hiziessen Rey al Conde de Hongtinton, que es un gran herege, y que se sirviessen para este effecto de fuerças de Franceses, visto que las de Su Mag^d^ no se emplearian jamas en cosa que fuesse contra la religion y en favor desta gente. Destas cosas entrambas tengo alguna sospecha. El querer hazer Rey al Hontington estos hereges es cierto, y Sicel mismo me ha dicho que aquel es verdadero heredero del reyno de Inglaterra porque Henrrico Septimo ocupo el reyno a los de la casa de Yorca. El valerse de Franceses lo temo porque veo gran amistad entre Sicel y el Obispo de Valencia. Podria ser que yo fuese demasiadamente sospechoso. Pero entre gente, que lo es tanto, no creo que se pueda hazer error en pensar lo peor siempre. Cierto es que dizen a bozes que no quieren mas muger Reyna y que esta anda en passos de anochecer en su casa y amanecer en la carcel, ella y su favorido. Tambien es cierto que Franceses no duermen, y el mismo Sicel me ha dicho que *non dormit Judas*. Lo que podra suceder verisimilmente no puede ser sino trabajos y alteraciones. Si yo quisiese meterme entrellos, pienso que se fiarian de mi y me lo dirian todo. Pero yo no tengo orden de lo que tengo de hazer y hasta tenella no pienso hazer otro que escuchar a los unos y a los otros y temporizar. Seria necessario que con mucha brevedad V. A. me mandase escrivir lo que sobre estas cosas se le ofrece ordenarme y advertirme. A estos catholicos hago caricias las que se sufre hazer. Pareceme que no esta la parte dellos tan cayda que, si Su Mag^d^ quisiese, no pudiessen resistir a las maquinaciones destos otros. Lo que importa que V. A. avise a Su Mag^d^, es que no deve esperar que la Reyna se emiende jamas, ni haga cosa que no sea contra Su Mag^d^ y contra si misma, que esto que yo he siempre dicho y avisado. Lo demas que hay puede proveerse, se que V. A. lo considerara con mucha prudencia [1].

De Vindilisora, a xj de Setiembre 1560.

[1] Le 7 octobre 1560, la duchesse de Parme engageait Philippe II « à prendre regard à ce que l'ambassadeur escript comme les choses vont présentement en Angleterre et que Sa Majesté entendra, par » les copies de ce qu'est venu depuis, comme le secrétaire Sycel se treuve hors de crédit, qu'a esté ung » des principaulx promoteurs du changement de la religion, pesant ung petit ce qu'il a dit à l'ambassadeur des practiques que l'on pourroit tenir pour le mettre hors du royaume non gouvernable, » comm'il dict, par femmes, pour éviter le mariaige de milort Robert, pour parvenir auquel l'on entend qu'il s'est fait vefve. » (Gachard, *Correspondance de Marguerite de Parme*, t. I, p. 310.)

Despues de escrito esto ha publicado la Reyna la muerte de Miladi Roberto, y ha dicho en italiano que *si ha rotto il collo;* deve de haver caydo de alguna escalera.

DCCXXX.

L'évêque d'Aquila à l'évêque d'Arras.

(Windsor, 11 septembre 1560.)

Importance des révélations qui lui ont été faites. — Peut-être faudra-t-il prendre une résolution, sans attendre les réponses d'Espagne.

Suplico a V. S. que perdone sino le embio lo que con dos ordinarios he dexado de embiarle, que, por no tener agora tiempo y porque tambien voy descubriendo cierta mina, no puedo agora hacerlo. Podria ser que las consultaciones fuesen tarde a España y que fuese necesario que V. S. *capiat consilium in arena,* segun las cosas de aqui corren camino de perderse o por ventura de ganarse, que de todo sabe sacar nuestro señor provecho. Quando es servido de la yda de aquellos que fueron con Francisco Berti, no he podido saber otra cosa sino que la Reyna tiene noticia della, porque me ha dicho de la yda de Ednech y como habia de tornar dentro de tres semanas. Con el ha ydo un moço de camara suyo y se llama Tamurd. Si no han ido por cosas para la boda, yo no puedo pensar a que otra cosa hayan ydo.

(*Archives de Simancas, Secret. de Estado,* Leg. 814.)

DCCXXXI.

John Brigantine à Gresham.

(Emden, 12 octobre 1560.)

Un navire de Hambourg chargé d'armes a été jeté sur les côtes de Frise. Il a écrit au chancelier d'Oost-Frise afin que l'on prît soin de pareilles marchandises, quand elles viennent à terre. Les marchands de Dantzick ont transféré leur étape d'Amsterdam à Emden. Il a été fort triste d'apprendre la chute de cheval qu'a faite Gresham, car il espérait le voir à Emden.

(*Record office. Foreign papers. Queen Elizabeth, Calendar,* t. III, n° 631.)

DCCXXXII.

La reine d'Angleterre à Gresham.

(15 OCTOBRE 1560.)

Les marchands aventuriers ont accepté ses propositions. Gresham payera 13,000 livres aux marchands de l'étape à compte de ce qui leur est dû.

(*Record office. Foreign papers. Queen Elizabeth, Calendar*, t. III, n° 634.)

DCCXXXIII.

Dettes de la reine d'Angleterre aux Pays-Bas.

(24 OCTOBRE 1560.)

Les payements à faire à divers créanciers au mois de novembre s'élèvent à près de 60,000 livres.

(*Record office. Foreign papers. Queen Elizabeth, Cal.*, t. III, n° 676.)

DCCXXXIV.

La reine d'Angleterre à Gresham.

(28 OCTOBRE 1560.)

Elle a donné des ordres pour que tout ce qui sera dû au mois de novembre et au mois de décembre, soit payé. Les *marchands aventuriers* remettront trente mille livres, et ceux de l'étape dix mille livres.

(*Record office. Foreign papers. Queen Elizabeth, Calendar*, t. III, n° 684.)

DCCXXXV.

La reine d'Angleterre à Gresham.

(10 NOVEMBRE 1560.)

Elle lui fait connaître qu'elle a traité avec des Allemands pour la refonte de la monnaie de billon (*base money*).

(*Record office. Foreign papers. Queen Elizabeth, Calendar*, t. III, n° 701.)

DCCXXXVI.

Le duc d'Arschot à la reine d'Angleterre.

(BEAUMONT, 10 NOVEMBRE 1560.)

Il lui offre un cheval et l'assure de son désir de lui rendre service.

Madame, Ayant entendu que Vostre Majesté désiroit avoir quelcque cheval gaillart allant les ambles, j'envoye tout exprès ce gentilhomme, porteur de cestes, avecq ung, lequel est fort excellent, duquel j'en fay présent à Vostre Majesté, espérant qu'il donnera à icelle aussi bon service que j'en ay le désir, priant le prendre de bonne part et vouloir parmettre à iceluy gentilhomme qu'il puisse tirer hors de vostre royaulme quelcques haquenées, et, s'il y a service, Madame, où que me puisse employer, le commandant, me trouverés aussy prest d'y obéyr que gentilhomme de pardeçà.

Je congnois le Créateur, auquel je prie, après avoir présenté mes très-humbles recommandations à Vostre Majesté, donner à icelle, en santé et longue vie, l'accomplissement de ses nobles désirs.

De Beaumont, ce x° Novembre 1560.

De Vostre Majesté humble et obéyssant serviteur,

CHARLES DE CROY.

(*Record office. Foreign papers. Queen Elizabeth, Calendar*, t. III, n° 703.)

DCCXXXVII.

La reine d'Angleterre au gouverneur des marchands aventuriers.

(14 NOVEMBRE 1560.)

Ayant à payer trente mille livres à ses créanciers à Anvers avant la fin du mois, elle les prie de remettre, selon leur engagement, pareille somme à Gresham.

(*Record office. Foreign papers. Queen Elizabeth, Cal.*, t. III, n° 710.)

DCCXXXVIII.

La reine d'Angleterre au duc d'Arschot.

(15 DÉCEMBRE 1560.)

Remercîments. Elle offre une de ses haquenées à la duchesse d'Arschot.

Nostre bon cousin. Nous avons receu vos lettres du dixiesme de Novembre, ensemble ung beau cheval qu'il vous a pleu nous envoyer par ce présent porteur, dont nous vous remercions comme d'une chose qui nous a esté fort agréable, l'acceptant de mesme vouloir que vous désirez; et combien que présentement nous n'ayons le moien de le recognoistre envers vous, toutesfois, pour vous remonstrer en partie quelque signe de nostre bonne acceptation du présent que m'avez faict, nous avons faict bailler au gentilhomme porteur de cestes une hacquenée des nostres mesmes pour Madame vostre femme nostre bonne cousine.

A tant, nous prions Dieu, nostre bon cousin, vous avoir tousjours en sa sainte et digne garde.

(*Record office. Foreign papers. Queen Elizabeth, Calendar*, t. III, n° 800.)

DCCXXXIX.

L'évêque d'Aquila à l'évêque d'Arras.

(Londres, 30 décembre 1560.)

Négociations entamées entre Cecil et l'ambassadeur de France depuis la mort du roi François II. Si le duc de Vendôme prend la direction du gouvernement, les Anglais espèrent recouvrer Calais. — Entretien avec Cecil. Son langage arrogant; ses plaintes contre Philippe II. — Les Français verraient volontiers Philippe II chassé des Pays-Bas. — Le duc de Savoie sollicite pour le duc de Nemours la main d'Élisabeth ; mais elle ne veut pas se marier. — Prochaine réunion du Parlement. Nouvelles mesures contre les catholiques. On déclarera le comte d'Huntingdon héritier de la couronne. Peut-être le mystère de Robert Dudley sera-t-il dévoilé; car les conseillers anglais sont disposés à l'accepter pour maître et pour roi. — Élisabeth a dit qu'elle ferait connaître au monde qu'il y avait une femme qui valait bien un homme, puisqu'elle n'avait besoin pour agir, ni d'un connétable, ni d'un évêque d'Arras.

Despues de la muerte del Rey de Francia se han començado grandes negocios entre Sicel y el Embaxador Çeure. Lo que yo puedo coligir, es que, si Vandosme queda supremo, estos se juntaran con el, y por ventura cobraran a Cales. Quiera Dios que no haya mas que esto, y que este nido de aqui no nos saque algun dia algun parto de basilisco. No viene aviso, ni mensajero de Francia que en apeandose no se embia a la posada de Sicel, y estotro dia estuvo aqui un gentilhombre frances que hablo con la Reyna, y se fue luego. Han publicado que vino a dar quenta de la muerte del Rey; pero esto despues lo ha hecho el Embaxador con carta del Rey nuevo. Sicel vino a visitarme la semana passada, y espanteme de ver quan alto hablan de tres semanas a esta parte. Dixome que la Reyna ha hecho y haze sus negocios a solas, por que tambien hizo el Rey nuestro señor los suyos assi en Chateo-Cambresy, y que ellos han de procurar de cobrar lo que han perdido por causa del Rey nuestro señor lo mejor que puedan, ya que el no lo . . . . . ayudar a cobrarlo quando pudo hazello, y quando cobro lo de . . . . . de Savoya y de todos sus aliados, solo lo de Inglaterra no se hizo. Paso adelante a dezirme que ya saben que todos los Consegeros espanoles de Su Mag.d son enemigos deste reyno, y que, si tractassen los negocios hombres desos estados, sabe que se tendria mas respecto a la amistad de Inglaterra, y otras cien mil insolencias y novedades y aun descortesias algunas [1]. Yo le respondi lo que era necessario, pero de

[1] C'est probablement à cette lettre que se rapportent quelques lignes où la duchesse de Parme fait allusion à ce que l'évêque d'Aquila a écrit récemment à l'évêque d'Arras sur l'insolence de Cecil. Dans

manera que quedassemos amigos, porque assi lo protesto el siempre, diciendo que comigo hablaba como con amigo y familiarmente, y a la despedida me dixo que no huviesse memoria de lo dicho, sino que procurassemos todos de conservar la amistad de nuestros amos, como deviamos. Este es avisado y agudo, pero extrañamente sobervio y desbocado, y comigo fiase mucho, y hame dicho algunas vezes que V. S. ha visto esta querella de la poca amistad del Rey nuestro señor con este reyno ; la he hallado estos dias en otras dos harto principales personas, y a mi parecer es buscar achaques, y la cosa no deve parar sino en lo que sera de Vandosme, y ver con quanta authoridad queda en el govierno. A mi pareceme que a Franceses tambien les vendria la division y perdida dessos estados, como la conquista que pensaban hazer deste reyno para sus desiños, y no creo que ny por la religion, ny por la amistad y ..... dexaran de ayudar a hechar de ay el Rey, si pudieren. Si soy mas sospechoso de lo que seria menester, atribuyalo V. S. a la bondad de la gente de quien habla [1].

La negociacion del Embaxador del Duque de Savoya con casar a la Reyna con el Duque de Nemurs, mediante la restitucion de Cales, y hazer una liga en tercio. Del mismo Moreta lo he entendido casi todo: digo casi, porque no me nombro lo de Cales, pero dixome que tenia negocio que proponer importantissimo al bien deste reyno, si quisiera la Reyna oyrle. Fuesse sin passar mas adelante de las primeras platicas, por que la exception que aca tienen contra los casamientos que se traen a la Reyna, *perimit litis ingressum*, como dizen los pleitistas.

Entiendo que se juntara Parlamento para la quaresma y que se tractaran en el quatro cosas : la primera que se haga un donativo a la Reyna de un million para pagar sus deudas; la segunda estatuir que sean castigados los papistas y ..... de otras opiniones que las instituidas por el Parlamento passado en .....; 3° establecer la sucession deste reyno, caso que la Reyna muera sin ..... por cierto que se declarara el Conde de Huntington heredero; 4° si el reyno hiziere instantia a la Reyna que se case, declarara el misterio de Roberto, a lo que tiene ya persuadidos a todos los del Consejo que le han dicho que a quien quiera que tomara, le aceptaran ellos por Rey y señor. Esto es todo quanto hay de nuevo, despues de la yda del doctor Tornero, de lo qual suplico a V. S. mande avisar, si le pareciere necessario, al Rey nuestro señor

cette dépêche, adressée le 10 janvier 1561 à Philippe II, elle mentionne aussi le mémoire remis par le docteur Tornero et exprime la crainte de voir les mécontents de France prêter l'oreille à ce qu'Élisabeth leur fera mettre en avant, touchant la religion. (Gachard, *Corresp. de Marguerite de Parme*, t. I, p. 578.)

[1] Throckmorton écrit de Paris le 17 novembre 1560 que, selon un avis transmis par l'agent français aux Pays-Bas, la duchesse de Parme a fait mettre à mort deux Anglais pour motif de religion. Les Français semblent s'en réjouir beaucoup ; car cela peut amener des discordes entre l'Angleterre et les Pays-Bas. (*Record office. Foreign papers, Cal.* n° 716.)

que yo, por estar muy flaco aun, tumo licencia de no escrivirleesta semana [1]. Nuestro-Señor, etc.

De Londres, 30 de dezienbre 1560.

Dize Moreta que le dixo la Reyna que ella haria conoscer al mundo que aqui havia una muger que obrava como hombre, y que en Inglaterra no hay Condestables, ni Obispos de Arras.

(*Archives de Simancas, Secret. de Estado.* Leg. 814.)

DCCXL.

Dettes de la reine d'Angleterre aux Pays-Bas.

(NOVEMBRE ET DÉCEMBRE 1560.)

État des sommes empruntées et de ce qui est dû à chaque créancier.

(*Record office. Foreign papers. Queen Elizabeth, Cal.*, t. III, n°s 755, 844 et 845.)

DCCXLI.

La reine d'Angleterre au gouverneur des marchands aventuriers.

(17 JANVIER 1561.)

Elle espère que, conformément à ce qui a été convenu au mois de novembre, il lui avancera 30,000 livres au mois de février.

(*Record office. Foreign papers. Queen Elizabeth, Calendar*, t. III, n° 887.)

---

[1] Sur les affaires d'Angleterre, voyez la lettre de la duchesse de Parme, du 6 décembre 1560. (GACHARD, *Correspondance de Marguerite de Parme*, t. I, p. 343.)

DCCXLII.

La reine d'Angleterre à Gresham.

(18 JANVIER 1561.)

Elle a écrit au gouverneur des marchands aventuriers afin qu'il avance 30,000 livres destinées au payement de ses dettes. Quant au surplus des dettes, dont l'échéance arrive au mois de février, Gresham demandera un délai de six mois à un taux d'intérêt qu'elle espère ne pas atteindre six pour cent.

(*Record office. Foreign papers. Queen Elizabeth, Calendar,* t. III, n° 888.)

DCCXLIII.

Réclamation de plusieurs marchands d'Anvers.

(JANVIER 1561 ?)

Il s'agit d'une somme qui était due par William Forman, marchand de Londres.

(*British Museum, Galba,* C. I., p. 76.)

DCCXLIV.

La reine d'Angleterre à Gresham.

(13 FÉVRIER 1561.)

Emprunt à faire aux *marchands aventuriers.* Elle aura égard aux recommandations de Gresham en faveur de son secrétaire Gilpin. Elle espère que Gresham, après avoir terminé ce qui concerne les échéances de février, se trouvera assez remis de sa blessure à la jambe pour retourner en Angleterre, où il lui rendra compte de tout ce qu'il a fait.

(*Record office. Foreign papers. Queen Elizabeth, Calendar,* t. III, n° 992.)

DCCXLV.

La reine d'Angleterre aux marchands aventuriers.

(13 FÉVRIER 1561.)

Elle les remercie de l'avance de trente mille livres, qu'ils ont promis de lui faire. Quant à leur demande de la différer jusqu'au 20 mars, il y aura lieu de s'entendre à ce sujet avec les créanciers.

(*Record office. Foreign papers. Queen Elizabeth, Calendar*, t. III, n° 993.)

DCCXLVI.

Plaintes au sujet d'actes de piraterie.

(20 FÉVRIER 1561.)

Divers marins d'Anvers font connaître, dans une enquête tenue par Renier Van Ursel, échevin d'Anvers, les actes de violence et de piraterie commis contre eux par les Anglais.

(*Record office. Foreign papers. Queen Elizabeth, Calendar*, t. III, n° 1018.)

DCCXLVII.

La reine d'Angleterre à Gresham.

(26 FÉVRIER 1561.)

Nouveaux emprunts à faire au taux de 12 %.

(*Record office. Foreign papers. Queen Elizabeth, Calendar*, t. III, n° 1028.)

DCCXLVIII.

Comptes de Gresham.

(FÉVRIER 1561.)

Ces comptes comprennent ce que Gresham a reçu et payé depuis 1558. Les dettes de la reine Marie étaient, lors de sa mort, de 65,069 livres. Les emprunts d'Élisabeth s'élèvent à 310,458 livres. Gresham a payé pour armes et munitions de guerre 108,956 livres.

(*Record office. Foreign papers. Queen Elizabeth, Cal.*, t. III, nos 950, 951 et 952.)

DCCXXLIX.

La reine d'Angleterre à Gresham.

(16 MARS 1561.)

Elle le charge de s'adresser aux autorités d'Anvers et de se plaindre que, sous de faux prétextes, on ne restitue pas le navire d'un marchand de Londres. Si leur réponse n'annonce point l'intention de lui rendre promptement justice, il leur fera connaître qu'elle est étonnée qu'on tienne si peu de compte des légitimes réclamations de ses sujets, et il ajoutera que, se trouvant obligée par son honneur de les soutenir, elle aura à juger ce qui sera nécessaire pour qu'on y porte tel remède qu'exigent l'équité et la raison.

(*Record office. Foreign Papers. Queen Elizabeth, Cal.*, t. IV, n° 34.)

DCCL.

La duchesse de Parme à la reine d'Angleterre.

(BRUXELLES, 21 MARS 1561.)

Elle se plaint de tout ce que les marchands d'Anvers ont chaque jour à souffrir de la part des sujets de la reine, notamment dans la Tamise. On attribue au navire anglais, la *Double Rose*, la principale part dans ces actes de piraterie.

(*British Museum, Galba*, C. I., p. 75.)

DCCLI.

Le cardinal de Granvelle à l'évêque d'Aquila.

(Bruxelles, 4 avril 1561.)

Mort du Dr Tornero. — Il espère que l'évêque d'Aquila obtiendra un archevêché ou les pensions qu'il mérite. — Négociation pour le mariage d'Élisabeth avec l'archiduc. — Il désire savoir si le Nonce peut se rendre en Angleterre. — Sa prochaine élévation au cardinalat.

No podria V. S. creer quanto e sentido la perdida tan grande que se ha hecho de la persona del Doctor Tornero, que Dios haya. Yo havia ydo a Cantecroy y a Envers por algunos negocios mios, y entretanto el pobreto adolescio, y, quando me lo dixeron a mi vuelta, estava ya tan adelante que no havia remedio. Dios le perdone, que V. S. havra perdido en el un buen servidor y mucha comodidad para sus cosas; el esperava aqui lo que d'España vernia para V. S., y no ha tardado mucho despues que el acabo.

V. S. vera lo que me escrivia Gonzalo Perez con la esperança de que vernia provision para V. S., la qual provision ha traydo este ordinario. Assi le truxera despachos del arçobispado de Toledo, o a lo menos de alguno de los que estan vacos, si vacan, que algo he sentido de la consulta de la Yglesia, digo de los obispados, mas no de las pensiones que sobrellos se querran cargar. Yo no puedo imaginarme que por lo que V. S. merece y con tantos officios que se han hecho y tanta esperança que da Su Magd, no haya de tener V. S. brevemente alguna buena provision. Plega Dios que sea tal que la saque de los travajos en que la veo puesta, ya que a Su Magd no parece, como V. S. vera por lo que le escrive, sacarla por agora de ay. No seria malo poder llevar el negocio del matrimonio por la via que Su Magd apunta [1]; mas, para guiarlo, no es menester menos que la persona de V. S., y sera dificil cosa. Pero en fin, no es poco tener algun tino de la voluntad de la Dama, que por esta via podra a lo menos yr tentando, y terna materia con que poder sacar el juego de mañas. Bien conoscera claro

[1] Une lettre écrite peu de jours auparavant par l'évêque d'Aquila à la duchesse de Parme n'a pas été retrouvée. La duchesse de Parme la transmit le 12 avril à Philippe II, en observant, quant au mariage de la reine d'Angleterre avec l'archiduc, que ses conseillers « alloient coulourant ce qu'elle » ne parle ou escript, sur sa modestie de déclarer si avant son désir. » Elle avait recommandé à l'évêque d'Aquila « d'approucher les choses au plus près qu'il pourra » et d'insister avant tout sur la délivrance des évêques retenus en prison à raison de leur fidélité à la foi catholique. (Gachard, *Correspondance de Marguerite de Parme*, t. I, p. 464.)

Su Mag^d y los de su Consejo la dificultad que havra de llegar a lo que quieren, quando por lo que V. S. escrive queden ynformados del estado en que estan las cosas desse reyno al presente.

La carta para Su Mag^d yra con este ordinario, y Madama ha visto el descifrado de lo que Su Mag^d agora embia a V. S. sobre los negocios, y la carta de V. S. para Su Mag^d, que a ella lo muestra todo, y no a todos los què aqui estan, porque no son todas cosas para todos. Sera menester que V. S. use diligencia en avisarnos muy a menudo quanto pudiere de lo que ay passare, y tanto mas para que podamos corresponder al Abad Martinengo que Su S^d ha despachado para venir aqui por (si pareciere) poderle embiar a este reyno [1]. No veo la materia ahun bien dispuesta; mas dira V. S. lo que havra en ello, sin cuyo parecer pienso que no le dexaremos passar, y por esto dese prissa V. S., por que, haviendo tenido nuevas que era ya partido, no podra tardar mucho en llegar.

Ha sido verdad lo que a V. S. han escripto que Su Sant^d ha querido que yo entrase en el numero de los 18 Cardinales que a los 26 de Hebero crio, y con Robles havia escripto a Su Mag^d para darle aviso dello, no sabiendo si quiça por su parte y sin saberlo yo huviesse hecho algun officio a Roma por mi; y me determine de esperar lo que Su Mag^d escriviesse sin hazer hasta entonces alguna mudança, ny responder a Roma; mas con este postrer correo que ha venido, el qual topo Robles a Bayona, me escrive Su Mag^d de su mano que por cartas del señor Embaxador Vargas nuestro amigo havia entendido esta creacion y holgado mucho, y, assi sin sperar mi carta, me ha condenado, mandandome que lo accepte y que sera muy servido dello, y que ya avia escripto a Roma para dar las gracias a Su Sant^d, escusandome que, ny por Concilio, ny por otra cosa me hagan al presente salir destos estados, de manera que he acceptado la merced y el bonete que me ha traydo un sobrino del Cardinal San-Jorge. Plega Dios darme fuerça para sostener este grado, que es de mayor peso del que ordinamente la gente piensa, por donde conosciendo quan poco era para ello, me he escusado algunas vezes por lo passado de acceptarlo, y no me sera duro el travajo con tanto que pueda aprovechar al servicio de Dios y beneficio universal y por algun remedio de la religion, y V. S. entienda que en qualquier grado me hallara siempre muy aparejado para le hazer todo servicio.

De Brussellas, a 4 de Abril 1561.

[1] Le 6 février 1561, Philippe II avait communiqué à la duchesse de Parme les instructions données à son ambassadeur à Rome pour qu'il engageât le Pape à renoncer à toute démarche vis-à-vis de la reine d'Angleterre; car, s'il en résultait quelque incident fâcheux, l'état des discordes religieuses en France rendrait impossible en ce moment tout recours à la force contre Élisabeth. (Gachard, *Corr. de Marguerite de Parme*, t. I, p. 400.)

Porque Madama escrive, soi mas breve : no lo sere en servir a V. S. en lo que se offresciere, que esta voluntad he tenido y terne siempre.

(*Archives de Simancas, Secret. de Estado,* Leg. 521.)

DCCLII.

Dettes de la reine d'Angleterre aux Pays-Bas.

(5 AVRIL 1561.)

Les sommes payées vers cette époque par Gresham s'élèvent à 3,634 livres sterling.

(*Record office. Foreign papers. Queen Elizabeth, Calendar,* t. IV, n° 91.)

DCCLIII.

L'évêque d'Aquila à la duchesse de Parme.

(LONDRES, 12 AVRIL 1561.)

Il appuiera les réclamations qui lui ont été adressées ; mais il n'y a plus de justice en Angleterre. — A son avis, le Nonce doit remplir sans délai sa mission. — Chiffre élevé de ses dépenses.

Esta semana he recebido tres cartas de V. A., las dos en favor de unos de Anvers y de Dordrek, y la otra que es de 4 deste sobre los negocios de aqui, juntamente con la que sobrellos Su Mag^d^ me escrive. En lo destos particulares no faltare de usar toda diligencia, y no son estos solos los que se quexan porque hay aqui muchos otros a los quales roban a las puertas de Londres, y no hay justicia porque aqui todo anda asi. En lo destos negocios, V. A. vera lo que sobrellos respondo a Su Mag^d^, lo qual no repetire aqui, ni tengo que dezir mas de que me parece que la venida del Nuncio deve acelerarse por las causas que en la de Su Mag^d^ escrivo, y con esto sacaremos este juego de maña y veremos si ha de ser todo disimulaciones y engaños, o si esto se ha ya de acabar. Yo escrivo tan largo a Su Mag^d^ porque si alla pareciere que yo ando no tan

riguroso, como en su carta me manda que este en la manera del contratar, me tengan por escusado, viendo las causas que a proceder desta manera me mueven ; y con todo esto, si yo huviera recebido esta carta de Su Mag^d^ antes desta platica o a mejor tiempo, yo no saliera un punto de la orden que en ella se me dava. Pero, como V. A. ha visto, las cosas aqui andan variando, y yo he sido forçado de temporizar y no resolverme hasta saber la voluntad de Su Mag^d^. Agora vista la esperanza que aqui se me da que el negocio se hara bien, y visto que tenemos ay el Nuncio, que nos viene muy a proposito para atajar platicas y venir a las obras, y no veo que se pueda hazer mejor que embiarle y echar a parte negocios. Querria yo que, en caso que estos nos engañassen, pensase Su Mag^d^ como castigarlos, y asi es de creer que se hara a Dios plaziendo.

Viendo la merced que V. A. me haze, acordando siempre mis negocios a Su Mag^d^, me atrevo a suplicarle agora me la haga en escrevir de nuevo sobre la peticion que aqui embio, con que certifico a V. A. como cristiano que pasan de doze mil ducados los que gaste en la jornada de Roma, acabo de la qual me dio el s^r^ Duque de Alva los que aqui digo que aun estan por cobrar; y siendo yo tan povre y haviendo servido, xx annos ha, siempre con mi hazienda, no es justo que quieran que yo acabe aqui de destruirme. El favor y mercedes que V. A. mando que de su casa se hiziese al dotor Tornero, tengo en tanto como si se hizieran a mi proprio ermano, porque le quise mucho y era disio de ser amado, siendo tan virtuoso y bueno como era, suya perdida me hara sin duda aqui mucha falta.

De Londres, a xii de Abril 1561.

(*Archives impériales de Vienne ; Archives de Simancas, Secret. de Estado*, Leg. 815, fol. 19.)

DCCLIV.

L'évêque d'Aquila au cardinal de Granvelle.

(Londres, 12 avril 1561.)

Il regrette de ne pas avoir reçu plus tôt les instructions du roi. — Le Nonce devra se montrer conciliant et tenir surtout à ce que la reine se fasse représenter au Concile.

La carta que Su Mag^d^ me ha escrito sobre los negocios de aqui fuera menester que yo la recibiera a tiempo que no se huvieran encaminado por el camino que despues de

mi primer aviso tomaron, y, aun con esto yo huviera (como quien vee de cerca) algo de replicar, si huviera lugar para poderlo hazer, hame parecido por mi justificacion y para mayor informacion de Su Mag^d escrevir tan largo y tan particularmente como hago, que es de manera que no me queda que dezir en esta, mas de certificar a V. S. Illma que las señales que en estos veo son muchas mas de lo que oso dezir, temiendo de ser tenido por mal phisionomista, caso que nos engañen, si bien debaxo desto nos burlaren, no sera maña sino fuerça. Que quiera que sea presto lo veremos, si este Nuncio viene, el qual yo no se que instructiones trae. Pero a mi parecer se le havria de ordenar que no rompiese con estos por que no fuese substancial y que, aunque fuesse con alguna condicioncilla extraordinaria con que fuese tolerable, no dexase de contentarse, y estipular que embiaran al Concilio, porque, de qualquiera manera que esto se prometa, dara gran ocasion de quexa a estos hereges y aun de desacatarse algo a la Reyna, lo qual podria ser parte para que los echase para vellacos, estando, como esta, no muy contenta dellos y con gana de favorecer a los catholicos, si es verdad lo que ayer me dixo aquel cavallero. En lo demas aqui entendera el Nuncio lo que passa muy particularmente, y yo le ayudare y servire en todo lo que pudiere, como es razon y devo.

(*Archives de Simancas, Secret. de Estado,* Leg. 815.)

DCCLV.

L'évêque d'Aquila à la duchesse de Parme.

(Londres, 14 avril 1561.)

Réclamations des marchands d'Anvers et de Dordrecht.

Con el correo que partio de aqui ayer, escrevi a V. A. lo que se ofrecia. Despues fui a visitar a la Reyna con occasion de hablarle sobre estos robos que se hazen cada dia por sus subditos a los del Rey nuestro señor, en lo qual mando hazer buena provision, si se executare, porque en esto suele aver mas difficultad que en ordenarlo. Mandose al Guardian de los Cinco-Puertos en mi presencia que embiasse luego dos navios en busca destos ladrones con orden que si se tomaren, se haga exemplar justicia, como dize el Admirante que se hara de dos hombres que se hallan presos, que se cree son de los que robaron a aquellos por quien los de Anberes han suplicado. Yo lo solicitare

y a estos que aqui acuden con alguna quexa, les he hecho siempre ver que hago todo lo que puedo por ellos. En el negocio de unos de Dordrecht, que se quexan que no pueden cobrar aqui ciertas costas que uno de aquel lugar pretende que le ha de pagar un Ingles que le hizo una repressalla los annos passados y temen que de nuevo la Reyna de contra ellos otra represalla, yo respondo a la peticion que, ellos han dado a V. A. (cuya copia se me ha embiado aqui), lo que passa, para que si buelvieren a quexarse se, sepa ay lo que se les puede responder, porque a la verdad, aunque han padecido mucho, pienso que por otra parte no se haze en Dordrecht la justicia que se devria al Ingles que pide alli cierta deuda, y en lo que se ha hecho aqui para revocar la represalla primera, saben que no les ha faltado favor y justicia.

De Londres, a 14 d'Abril 1561.

(*Archives impériales de Vienne.*)

DCCLVI.

L'évêque d'Aquila au cardinal de Granvelle.

(Londres, 14 avril 1561.)

Il a vu la reine qui lui a paru contente de ce qu'il avait dit à Robert Dudley. Elle est disposée à accueillir le Nonce, mais sans lui reconnaître le titre d'envoyé du Souverain Pontife. — La reine l'a aussi entretenu d'un projet de mariage entre le prince d'Orange et Marie Stuart. Le roi de Danemark voudrait aussi épouser cette princesse. — L'évêque d'Aquila a répliqué que le prince d'Orange recherchait plutôt la main d'une fille de Maurice de Saxe. — Ce qu'Élisabeth a répondu au chancelier du roi de Suède. — Entretien avec Cecil au sujet du voyage du Nonce.

Ayer escrevi a V. S. Illma con el correo que de ay se me embio la semana passada. Despues he estado con la Reyna, a la qual halle muy contenta porque deve de haver entendido lo que yo dixe el otro dia a Milord Roberto. No le quise yo hablar en ello, porque me parece que basta haverlo dicho al uno dellos y que con esto me puedo entretener hasta ver lo que hazen en este otro negocio del Nuncio, en el qual hable a la Reyna, preguntandole si sabia algo de su venida. Dixome que de Venecia le escrivian que havia llegado alli, pero que no tenia aviso de que uviesse passado adelante. Dixome mas (viendo que yo callava y no le hablava mas en ello) que pensava que este Nuncio no venia sino para lo del Concilio. Yo le dixe que assi lo creya yo y que entendia que assi lo avia avisado el Papa al Rey nuestro señor, porque no se tuviesse deste

Nuncio la sospecha que se tuvo del abad de San-Saluto. Dixome de suyo que ella holgava que veniesse, pero que me advertia que conforme a las leyes deste reyno el no seria llamado aqui sino Embaxador del Romano Pontifice, haviendose vedado el darde titulo de Universal o de Sumo Pontifice. Yo le dixe que yo no sabia como, ni a que venia, ni tenia para que examinar agora aquel punto, pero que, si a mi se me mandasse tractar de su venida, yo le diria a ella lo que me parecia, que era que si tenia gana de unir esta iglesia a la universal, no curasse de poner duda en lo que no la havia, ni en lo que era necessario que ante todas cosas se conociesse : que era la universalidad del Obispado del Papa y distinction de las potestades temporal y spiritual y la authoridad de la Yglesia y Concilios. Tornome a decir todavia no se que desta ley de su reyno, pero mostro gran inclinacion a querer concertar estas diferencias y harto contentamiento de la venida del Nuncio, en la qual no quise hablar mas, mostrando poco contentamiento deste nuevo punctillo y replicando siempre que yo no sabia si el abad vendria, ni si a mi se me ordenaria que me empachasse de sus negocios.

Passamos despues a otras platicas, y dixome que ella entendia que la hermana del Principe de Orenge se havia visto con la Reyna de Escocia, y que los Escoceses tenian sospecha que tratava de casarla con el Principe su hermano y que estavan muy alterados por ello. Yo le dije que pensava que el Principe estava ya casado o desposado la hija del Duque Mauricio [1]. Dixome despues que ella mas creya lo del hijo del

[1] Dès le mois de décembre 1560, le comte de Mansfeld avait fait connaître en ces termes à Élisabeth les négociations matrimoniales du prince d'Orange en Allemagne :

Serenissima, potentissimaque Regina, Domina Clementissima, Post debita officia, quibus me Regiæ Vestræ Majestati obstrictum esse agnosco, scire Regiam Majestatem atque Clementiam, immo plane credere velim, me nihil dubitare Deum optimum maximum eamdem, hanc potissimum ob causam, in tanta corporis ac fortunarum felicitate conservare ut florentissimo regno Angliæ, in quo vera Christi agnitio ac verbi Dei promulgatio nunc viget, præsidio esse ut possit et debeat. Quod ut perpetuo aut quam diutissime fiat, omnibus votis, multa Christianorum millia Germanorum a Deo optimo maximo precantur. Ita enim, constans fama ubique per totam Germaniam divulgata est ut de hoc apud neminem, nedum apud me, dubium ullum esse potest. Et ob hoc, Vestræ Celsitudini, ut debeo, ex animo gratulor, et, non absque summo gaudio ac voluptate, quotidie magis ac magis experior.

Porro, quod ad hasce literas attinet, Potentissima Domina, hac potissimum causa easdem ad Vestram Regiam Majestatem mittere volui, quod multa quotidie passim accidant, quæ multas ob causas eamdem scire necesse arbitror.

Principio enim, certo audivi Galliarum regem quemdam qui mihi ante paucos annos servitio addictus fuit, in Germaniam misisse ad magistros sive præfectos equitum, quorum opera, ante biennium, rex usus fuit, cum ea summa obtestatione quod neutiquam illorum armis, eos qui veræ Religioni addicti sunt, oppugnare velit. Quo audito, sese Regiæ Suæ Majestati iterum obligatos reddidere. Etsi autem is, a quo constituti fuere, se ad me venturum pollicitus sit, tamen mihi adhuc visus non es. Alioqui non dubito quin, illo audito, plura ea de re, ad Regiam Majestatem

Emperador, porque entendia que su Embaxador havia salido tras ella algunas leguas, quando partio de Fontainebleau para Lorena, y que la Duquesa de alli tiene cargo del Emperador de tratar este casamiento y que esta es la principal causa por la qual la dicha Reyna a ydo a aquellas partes. Dixome tambien que el Rey de Denamarca pretendia casarse con ella, el qual estava muy desdeñado porque esta Reyna no havia querido casarse con el, y que por vengarse de ella pretende aora meterse en Escocia. Pareceme que ella tiene la mano en que Escoceses no lo con-

Vestram certo scribere potuissem, quæ eamdem scire referat. Deinde notum sit Vestræ Regiæ Majestati, proximo mense Januario, nempe ad diem vicesimum ejusdem mensis, quosdam electores et alios Germaniæ principes, apud Naoburgum ad Salam, quod oppidum sex millibus passuum a Manssfeldia distat, conventuros esse, nempe Electorem et alios Saxoniæ principes, Comitem Palatinum Rheni, Landgravium Hassiæ, Ducem Wirtenbergensem, Margrafium Badensem, cum aliis plerisque principibus, in primis eam ob causam ut dirimantur controversiæ quædam, quæ ortæ sunt passim inter eorum theologos, non sine multorum gravi offensione. Postea, ab ipsis, ut audio, habebitur deliberatio, quibus motis ac rationibus crudelissimæ tiranidi Romani Pontificis, nec non eorum qui illi adhærent, obviare queant. Non enim cessant Papistæ excitare monarchos summos adversus miseros Christianos, donec cruentum aliquod bellum excitent, præsertim in Germania. Quidquid autem poterunt efficere, hac æstate (nisi me omnia fallunt) dubio procul tentabunt, adeo extremo otio prosequentur omnes illos qui veram Christi religionem profitentur, quibus certe cruentis consiliis Papæ matura deliberatione obviandum esse existimant.

Habita ac finita ista consultatione, Electores ac principes statuerunt alios complures status principum, comitum ac magnarum civitatum sibi adjungere.

Etsi autem conventus hic jamdudum institutus fuit, tamen propter varia impedimenta, quæ hactenus intervenere, in illud tempus rejectus est. Cujus rei, etiam proximis literis, quædam ad Regiam Majestatem Vestram perscripsimus. Cum autem in tanto Papistarum et adversariorum inexplebili furore, metuendum sit ne quid Regiæ Majestati Vestræ detrimenti accidat ac præ cæteris hostiliter peti possit (singulariter enim in eam complures intendere videntur, nec non propter veritatem et sincerum Christi verbum Sathan ipse, cum suis asseclis, non potest non odisse Regiam Vestram Majestatem), non dubito quin ea, pro sua singulari prudentia, sano ac maturo consilio sibi prospectura sit, ne quid tale sibi ac universo regno accidere possit.

Quidquid autem, in supra dicto conventu apud Naoburgum actum erit, de his omnibus ad Regiam Majestatem Vestram diligenter perscribam, maxime si tale quippiam fuerit, quod tunc nostræ religioni aliquid emolumenti, ut spero, adferre queat. Et hunc in eventum, salvo Regiæ Majestatis Vestræ saniori consilio, non dissuaderem, ut talibus, tantisque principibus ac statibus purioris doctrinæ se adjunxisset, non obstante quod is, qui Sathanæ furores infringere potest, fortior ac potentior sit quam ipse Sathan, cum externa media quibus nos ab adversariis tutos reddamus, non sint negligenda.

Illud Regiam Vestram Majestatem celare non possum Comitem a Rheno, nuper admodum, ad nuptias illustrissimi ducis Saxoniæ Guillielmi, a Rege Gallorum, tanquam legatum, missum esse. Ut autem dictus Comes regiis ac splendidis muneribus sese magnificum præbuit, ita pro decoro a principibus Saxoniæ certo magnifice tractatus fuit.

Princeps Uraniæ Nassoviensis, hisce diebus elapsis, sororem suam Comiti Guntero Schwartzburgensi

sientan, ni reciban Rey estrangero, y que estan determinados de defender la entrada a la Reyna, caso que esto sea con fuerças comunes. Hablo despues en la venida aqui del Rey de Suecia, cuyo Chancilier esta aqui agora, haziendole instancia que le de licencia para venir, y dixo que ella no podia responderle, sino lo que siempre : que es que, si viene con pensamiento de casarse con ella, no lo haga, porque ella no esta aun determinada de casarse; y tras esto me dixo que los que deseaban que ella se casasse con este, le davan a entender que el Rey nuestro señor tratava de casar a la de Escocia con su hijo, pero que *nec aurum, nec argentum dederitis.*

Acabada esta platica, me despedi della, y, viniendo Sicel conmigo, nos entramos

in matrimonium elocavit, ad quam pompam et ego accersitus fui, quæ certe splendida fuit. Adfuerunt enim ultra equitum tria millia.

Finita pompa Schwartzburgensi, Princeps Uraniæ Dresdam ad Electorem Saxoniæ profectus est, id quod etiam Regiam Majestatem Vestram celare nolui, ea spe ut Mauritii Electoris, felicis memoriæ, defuncti, filiam in matrimonium impetrare possit. Etsi autem eventus docebit quo pacto successus in hoc votis respondeat, tamen vereor religionem, inter cætera, non minimum fore obstaculum quominus procedat. Deinde audio Serenissimum Regem Hispaniarum de hoc futuro matrimonio male contentum esse. Habet secum Princeps Uraniæ Lazarum a Suienda, virum militiæ affectum. Ex his et aliis conjecturis plane auguror tales magis huc in Germaniam profectos esse ut intelligant quo pacto se res Germanorum habeant et, ut fideo, quodam matrimonio vel alia quadam vana spe pacis securos reddant, quam ut serio in his finibus et apud nostros principes aliquam affinitatem seu conjunctionem desiderent.

Die abhinc octavo, dictus dominus Princeps una cum Comite de Rheno huc Manssfeldiam se conferent, quo tempore ultra duo equitum millia adventura sunt eam ob causam quod Comes Joannes Georgius a Mansfeldt filiam ex sorore mea neptem Comiti a Lexnungen locaturus sit in matrimonium. Instituta sunt veteri more Germanorum exercitia militaria, expugnatio arcis cujusdam extructæ, cum similibus. Invitati sunt ad hanc nuptialem pompam, et alii principes ac magnates, quod, si quid occasio attulerit scitu dignum, ad Regiam Vestram Majestatem, una cum aliis quæ quidem ad eamdem pertinere videbuntur, simili modo perscribam. Postremo, quoniam, ut supra dictum est, Princeps Uraniæ, una cum Comite Rheni ad electorem Saxoniæ Augustum profectus est, atque ex multis circumstantiis non obscure intellexi quod Comes Rheni non intermissurus sit ea quæ ad stabiliendam firmandamque amicitiam cum rege suo perficere, quamobrem opus esse arbitror ex re Majestatis Vestræ esse, etsi nullis adminiculis (Deo sit gratia) adhuc opus habent, tamen, in eventum, et si qua procella ingruere possit, ut plus præsidii ac amicitiæ quam hactenus, ut vereo, contigerit, haberet, quibus confidere tuto posset. Quæ quidem a me scribuntur sane bono et fideli animo, et oro ut Regia Majestas Vestra boni consulat. Ut enim hujusmodi actiones non multo constant, ita sæpe plurimum prodesse solent. Provide, non dubito quin Vestra Regia Majestas hoc manu scriptum, sane inconditum a suo familiariter addicto, in optimam partem acceptura sit. Deus optimus maximus, una cum filio Jhesu-Christo, Vestram Regiam Majestatem una cum florentissimo regno ac subditis suis Ecclesiæ Christi ac universæ Reipublicæ, quam diutissime conservat incolumem. Oro autem ut Vestra Regia Majestas sibi non nisi optima quæque de me persuadeat, ac me sibi quam maxime commendatum habeat, et sentiet me vicissim, non modo, ut debeo, diligentem verum, etiam omnibus modis fidelem ac sincerum. (*Record office.*)

en su aposento, donde tratamos desta venida del Nuncio, y le halle con la misma objection que la Reina. Discutimos la cosa mas de proposito, aunque sin concluyr nada mas de lo que le dixe que, no haviendo necessidad de averiguar agora la question desta universalidad del Papa, me parecia que devian dar licencia al Nuncio que veniesse sin usar de terminos prejudiciales a la una parte, ni a la otra, y que aqui verian despues si havian de reconocer lo que era necessario para poder dar consenso a la celebracion del Concilio. Esto lo dixe como por curiosidad, excusandome de hablar en ello de proposito por no tener comission dello. El me respondio que por el no quedaria, aunque sabia que lo tenian ya por sospechoso los Obispos y por hombre que tratava comigo de restituyr aqui el Papado. Una cosa dixo que me contento, y fue que me parecia que este negocio le tratassemos, como se suelen tratar los negocios de estado, familiarmente y no con intervento de theologos, los quales tienen puesta toda su felicidad en porfiar y contender. Pienso que deve de haver entre estos mas dissensiones de las que publican. Dixome tambien que, si el Papa pensava que havian de recebir aqui todos los abusos de la Corte Romana, se engañava, y que, aunque la Reyna quisiese, no podria pero que por cosas no muy substanciales y por algunos ritos el no era de opinion que dexassemos de concertarnos y que de la misma voluntad era la Reyna. A mi me parece todavia que esto esta menos malo de lo que solia, y que, si se atendiesse a ello de veras, avria occassion de hazer algun bien, aunque las dificultades en estos principios parezcan grandes. Pero tambien digo que me podria engañar el desseo que tengo de que esto se haga y que no quiero que mi parecer valga sino que lo que digo es solamente para contar lo que passa a V. S. Illma, a quien escrivire muy a menudo lo que en esto se hiziere, aunque tengo pensado de no bolver a esta platica hasta tener de nuevo cartas de V. S. Illma.

De Londres, a 14 de Abril 1561.

Si Vendosme es Regente en Francia, como dizen, no havra nada perdido en tener a estos assegurados [1], aunque de otra parte, si la aliança con el de Denemarca se hiziesse con Francia, como dizen, y se casasse aquel Rey con la Reyna de Escocia, estos no dexaran de estar con miedo, como me parece que lo comiençan ya a estar.

(*Archives de Simancas, Secret. de Estado.* Leg. 815.)

[1] Le 24 octobre 1560, Throckmorton écrivait de Paris qu'on avait réuni à Armuiden les navires qui devaient transporter trois mille Espagnols en Espagne.

D'autre part, il annonçait, le 31 mars 1561, qu'on parlait d'une réunion de troupes dans les Pays-Bas vers la frontière de France, mais que l'on ignorait si Philippe II voulait encourager les uns ou effrayer les autres en France. (*Record office.*)

DCCLVII.

L'évêque d'Aquila au cardinal de Granvelle.

(20 AVRIL 1561.

Le chapelain d'Édouard Waldgrave a été arrêté à Gravesand. Ses révélations. — Nombreuses arrestations. — Les évêques prisonniers ont été mis au secret. — Lettre du Nonce. — Les Anglais envoient des navires sur les côtes de Normandie pour encourager les Huguenots. Trockmorton est le principal instrument de cette affaire.

A 13 deste, con el correo que de ay se me embio los dias passados, y a 14, con el ordinario de Anvers, escrevi lo que se ofrecia en los negocios de aqui. Despues ha succedido un caso tan importante que me ha parecido despachar este correo con esta sola carta a V. S. Illma por no detenerme.

Seis dias ha que partio de aqui para Flandes en una charrua un clerigo Ingles. Llegado a Gravisenda, los costumeros entraron, como suelen, a ver lo que en la charrua havia y hallaran en el hato deste clerigo unas cuentas y un breviario, de lo qual conjecturando que era catholico, lo prendieron y llevaron a ciertos officiales de la Reyna alli vezinos, los quales hizieron tanto temor al pobre clerigo que le sacaron mas de lo que ellos pensavan. Confesso como era capellan de Eduardo Walgraf, un cavallero principal que fue del Consejo de la Reyna Maria, y dixo que yva a Flandes embiado por su amo a repartir ciertas limosnas entre pobres catholicos que ay estan, y que para esto tenia cierta litera de credito y intelligencia con Francisco Ingelfilt, que esta en Italia, otro cavallero que era tambien del Consejo de la Reyna Maria. Tras esto dixo como en casa de su amo se decia missa cada dia y se administravan todos los sacramentos por tres o quatro clerigos que para esto tenia y se hazian los officios y processiones como en iglesia de catholicos, y nombro un gran numero de cavalleros y otras personas que alli suelen acudir; y no se si a esto añadio algunas otras cosas, por las quales haviendo sido examinado a 17 deste aqui por los del Consejo de la Reyna, embiaron luego a prender al dicho Walgraf y a otro cavallero llamado Thomas Warton, y dizen que lo mismo han ordenado de ostro llamado Jarninguen y otro Cornuales, que son todos vecinos y catholicos y que eran del Consejo de la Reyna Maria. Hase hecho esto con tanto estruendo, embiando a ello el Conde de Oxfort, que ha dado que sospechar que aya cosas de mas momento y que se tenga sospecha de que estos tratassen mas adelante que materias de religion. Tambien aqui han apretado mas a los Obispos presos, vedandoles que no hablen con nadie, porque han hallado que uno dellos escrevia a un amigo suyo que presto esperavan ser librados con el favor del Papa que embiava

aqui un Nuncio, y del Rey nuestro señor que los ayudava, y anda estos tres dias una pesquisa tan estrecha que es cosa de espanto.

Hame parecido dar aviso desto a V. S. Illma y embiarle una carta, que estando escriviendo esta, me han dado del Abad Martinengo, al qual yo no respondo, teniendo por cierto que, con el correo que yo embie a 13, se havra podido V. S. Illma determinar con el en lo que mas convenga que haga y que presto se me mandara dar aviso dello y de lo que yo podre responderle.

El Embaxador de Francia, el qual es todo de los de Guisa, dize que lo que Vandosme y su hermano hazen y haran en daño de la Religion, es todo con espaldas que aqui se le hazen, y que estos hurtos que en este Estrecho se han hecho estos dias, han sido para tener ocasion de armar cinco o seis navios que andaran dando bueltas por Diepa y por otros puertos de Normandia, donde la Religion se va mudando, para darles animo a que acaben, y que Fragmarton es el official deste negocio. Ha embiado por su muger, que es señal que no piensa partirse de Francia hasta acabar su obra, lo qual servira todo a V. S. Illma de aviso.

El correo que partio de aqui a 13, entiendo que fu muy bien descalabrado y havra llegado tarde.

(*Archives de Simancas, Secret. de Estado,* Leg. 815.)

DCCLVIII.

La duchesse de Parme à l'évêque d'Aquila.

(21 AVRIL 1561.)

Entretien avec le Nonce Martinengo sur sa mission en Angleterre.

Por la carta de V. S. de 14 deste he visto que havia recebido las de Su Mag^d^ y mias, y tentado ya el camino para guiar las cosas lo mas que se puede al fin que Su Mag^d^ pretende; y claramente se vee ser assi, como V. S. escrive, que, si con tiempo pudiera haver sabido la resolucion y desiño de Su Mag^d^, se huviera podido harto mejor encaminar a lo que ella pretende; y siendo las cosas en el puncto que V. S. escrive a Su Mag^d^, aunque, como sus cartas contienen, segun la gente con que se trata no se puede tomar mucha seguridad, parece que todavia llevan mejor camino, y el que V. S. ha tomado para assegurar los catholicos assi porque no se escandalizassen, ny con ellos

hiziesse daño el publicarseles las platicas que V. S. tenia con la Reyna, como, para que fuessen mejor tractados, me ha parecido muy bien. Yran las cartas de V. S. para Su Mag^d con la primera oportunidad, y entretanto sera bien que vaya discretamente y su poco a poco ganando tierra, teniendo siempre fin a la intencion de Su Mag^d y beneficio a la Religion y de aquellos pobres catholicos presos.

Y porque V. S. escrive por sus cartas lo mucho que en este tiempo podria servir la yda del Abad Martinengo, para que por esta via se sacasse mas a luz que declaracion y determinacion hara la Reyna, que no podra dañar, antes servir, para que V. S. pueda adelante (segun lo que con el se hiziere) seguir el camino de su negociacion, acomodandose a las cosas que se ofrecieren, como quien esta presente en el, conforme a lo que viere los humores de aquella gente poder çufrir, me he conformado con el parecer de V. S., no obstante lo que Su Mag^d ha escrito que se estorvase la yda del Abad, como V. S. vera por la copia, pues se vee la principal causa que Su Mag^d da para desviar este camino del Abad, ser porque su yda no dañe al negocio que V. S. trae entre manos, y haviendo por el contrario (como parece) de aprovechar caso esta causa. Mas, por quanto en cosas desta qualidad es menester proceder con el tiento y seguridad que conviene y viendose la mudança que muchas vezes hay ay, no ha parescido ser bien que el dicho Abad sin mas se pusiesse en camino sobre lo que la Reyna havia dicho a V. S., antes ser menester haver, si fuere possible, un salvo-conduto por escrito de la dicha Reyna; y porque la negociacion camine con el claro que conviene, llame ayer el dicho Abad Martinengo que aqui esta [1], y le dixe generalmente la voluntad que Su Mag^d siempre ha tenido a la reduction desse reyno y para assegurar los catholicos presos, en lo que V. S. va platicando, sin dezirle la particularidad, la qual no es bien que el, ny otros sepan, pues, no guardandose en estas cosas, suelen entrevenir mil burlas por los oficios que suelen hazer los que vienen a entender que no son afectionados al fin que se pretende; y dixe claramente al dicho Abad que, siguiendo V. S. con la Reyna sus platicas, por el aviso que le di de su venida, havia tentado de suyo a ver como tomaria su yda alla, y que havia mostrado no descontentarse dello, sino venia para otra cosa que para intimar el Concilio, como de Venecia se le havia escrito, que bien era verdad que ella y Sicel su principal Consejero havian puesto alguna dificultad assi en los titulos que querria que Su S^d le diesse a ella, como en los que se havian de dar a Su S^d, no le queriendo nombrar Pontifice universal, etc., y que era bien, para entablar esta su yda con la seguridad que conviene, que declarasse particularmente la comission que tiene, porque poniendose alla en otras cosas mas que las de que se diesse aviso, no tomasse la

[1] L'abbé de Martinengo, chargé par le Pape d'inviter Élisabeth à envoyer des ambassadeurs au Concile, se trouvait à Bruxelles. Il avait reçu du Pape l'ordre de se conformer aux avis de Granvelle. *Papiers d'État de Granvelle*, t. VI, p. 298.

Reyna achaque para hazerle algun tiro. El respondio que su comission era de solamente darle un breve que trae, conforme a lo que en el se contiene, exhortarla a que embie sus Embaxadores al Concilio y hazer lo que pudiesse en procurar que libertasse aquellos Obispos y que en el breve no le da Su Santidad otro titulo sino *Carissimæ in Christo filiæ nostræ Elisabeti reginæ Angliæ Ill^mæ*. Yo le dixe que quanto a la primera parte desta comission no parecia, por lo que V. S. escrivia, que la Reyna se huviesse de ofender; en lo de la liberacion de los Obispos, que no me parecia que huviesse porque entrar en ello, pues, solicitandolo V. S. tanto tiempo ha en nombre de Su Magestad, que es tenido por amigo y a quien la Reyna confiessa que deve la vida, no es verissimil que lo hiziesse por Su Santidad, no siendo aun reduzida a que le reconozca como deve, antes mostrandole ella y los suyos odio, y que verissimilmente se podia temer que este officio haria daño a los dichos Obispos, como hizo el que de Roma quisieron hazer y que los estrecharian; y que quanto al breve seria bien que se embiasse a V. S. copia del, porque, visto todo por V. S. y platicadolo alla, se procurasse su viage con seguridad y reputacion y sin peligro de que dañasse. Hizo el Abad instancia a que el salvo conducto viniesse por escrito por seguridad mayor, a quien respondi que assi lo procuraria, y que, aunque no fuesse por escrito, pidiendosse la licencia por V. S. en nombre de Su Magestad, se veria si la concederia de manera que della se pudiesse tomar seguridad; y conformose el dicho abad en esto, y añadio confidentemente que tenia comission de no posar con V. S., sin que me haya dicho causa bastante para ello, lo qual a la verdad no me satisfizo. Pero no me parecio hazer hincapie en esto y dixe que fuera mayor comodidad suya yr posar con V. S., mas que en fin se governasse en ello, como el quisiesse. Y, como tiene amistad con Guido Cavalcanti, dixo que le havia escrito para que le hallasse posada, sobre lo qual hara V. S. la consideracion que conviene; y en todo caso dize que tiene comission de guiarse con el parescer de V. S. en todo y por todo y por lo que aqui se le dixere. El ha despues embiado la copia del breve que yra con esta, y a la verdad quisiera mas que fuera el breve general de creencia, sin que entrara en tanta particularidad y porque, viniendo alla el Abad, no pareciesse lo contenido en el breve dicho cosa nueva, sobre que fundassen algun desacato que dañasse el negocio. Sera bien que V. S. lo comunique ay y platique sobre el, porque, si algo de lo que lleva ha de dañar, seria mejor desviar su yda, y quando no y que haya de aprovechar, que sea lo mas brevemente que ser pudiere; y estare yo y lo mismo el Abad esperando con mucho desseo lo que en esto V. S. havra hecho; y porque, por importar el secreto de lo negociacion que V. S. tracta, ha mandado Su Mag^d que aqui no se comunicasse con estos señores, ny con nadie, como V. S. havra entendido, sera bien que, si le occorrera escrevirme algo de otros negocios que aqui se hayan de monstrar, venga en carta a parte, y lo que toca a la negociacion que V. S. trae entre manos y esto del Abad Martinengo en otra, porque no haya confusion en leerlas.

(*Archives de Simancas, Secret. de Estado,* Leg. 815.)

DCCLIX.

L'évêque d'Aquila au cardinal de Granvelle.

(21 AVRIL 1561.)

Nouvelles arrestations de seigneurs catholiques. — Il s'est adressé à Robert Dudley qui n'a pas voulu intervenir. — Affaire du Nonce Martinengo. — Mauvaise situation des affaires.

Ayer escrivi a V. S. Illma con un correo que despache para darle aviso de la novedad que aqui ha succedido contra unos cavalleros catholicos, que por la confession de un capellan del uno dellos, que yva a Flandes, han sido acusados de haver tenido missa en sus casas. Ellos fueron ayer traydos a Londres con gran guardia y luego examinados por los del Consejo y de alli metidos en la Torre, y dos capellanes suyos embiados con gran escarnio por medio de Londres a otra carcel. Los que vinieron, fueron Walgraf y Felthem. Warton quedo malo en su casa con guarda, y las mugeres destos dos tambien estan presas. Han prendido oy a Artur Polo, un moço sobrino del Cardenal Polo, porque dizen que oyo missa, y mandado venir a Milord Asting, que era Camarero Mayor de la Reina Maria; creese que yra tambien a la Torre. Llaman a muchos otros y dizen que es gran numero el de los nombrados en esta materia, y la Reyna cree que sea conjura y conspiracion contra ella, y anda un gran ruydo que no se que en que parara. Se que andan con sospecha que yo tenga noticia de esta congregacion; pero no me tocca nada cierto, ny temo que con razon se me pueda dezir cosa, que me de que pensar poco, ny mucho hasta agora.

Oy me embio M. Roberto a dezir no se que con un dotor suyo, y yo le embie a dezir que entendia el estruendo que se hazia del negocio destos que oyan missa y que me parecia demasiado, que yo era de parecer que el pusiesse la mano en ello y procurasse que, si el mal no era mas que materia de religion, no fuessen estos tan maltratados, porque, escrito esto a España y entendido por el Rey, nuestro señor, no podia dexar de dar poca satisfaccion, y que esto yo ge lo avisava, no como clerigo, ni Embaxador de Su Mag^d^, sino como amigo suyo, y que desseava su bien y acrecentamiento. Dixome el doctor que M. Robert no se entremetia en negocios desta calidad. Yo le respondi que no me parecia que lo acentava en no entremeterse en ellos, porque assi havian otros en los suyos; no se si le havra amargado esta embaxada.

Yo aguardo carta de V. S. Illma para ver lo que he de hazer en esto del pasaporte para el Abad Martinengo, que todavia creo me lo daran, aunque a empuxones. Lo que hay de menos mal en esta rebuelta, es que se sabe que la ocasion della es casual y que,

si este clerigo no fuera preso, no se dava a los catholicos ninguna molestia; ni, por ocasion de la comunion, se les avio dicho nada, aun esta Pasqua.

Hame parecido que no devo dexar de responder al Abad estos renglones que, si a V. S. Illma pareciere, se lo podran mandar dar y sino rasgarlos.

De lo que sucediere, dare siempre aviso a V. S. Illma, a quien certifico que lo de aqui no puede estar mas en mas malos terminos de lo que esta.

(*Archives de Simancas, Secret. de Estado*, Leg. 815.)

DCCLX.

L'évêque d'Aquila à Cecil.

(25 AVRIL 1561.)

Il désire obtenir une audience de la reine afin de l'entretenir des lettres qu'il a reçues du Nonce Martinengo.

Magnifice Domine, Cum ab Abbate Martinengo e Bruxellis redditæ sint mihi literæ, quibus petit ut aliqua suo nomine proponam Ser^mæ^ Reginæ Majestati, rogo, D. I., ut id jubeas Suæ Majestati significari, mihi vero tecum prius colloquendi copiam facias. Decrevi enim, ut cœpi, nihil ac in re agere te inconsulto, immo non etiam authore. Quod ut Reipublicæ Christianæ faustum sit, Deum Optimum Maximum precor atque salutare. Is tibi omnia felicissima concedat. Vale.

Ex domo, 25 Aprilis 1561.

Tuæ Magnificæ Dominationis studiosissimus,

ALVARES QUADRA, Episcopus.

(*Record office. Foreign papers. Queen Elizabeth, Calendar*, t. IV, n° 143.)

DCCLXI.

L'évêque d'Aquila à la duchesse de Parme.

(Londres, 28 avril 1561.)

Entretien avec Cecil qui lui a déclaré qu'à raison de l'arrestation du chapelain de Waldgrave on ne pouvait plus songer à recevoir le Nonce en Angleterre. — Détails sur l'emprisonnement de divers seigneurs catholiques. — On prétend que les catholiques voulaient placer sur le trône Arthur Pole, qui est le représentant de la Rose Blanche. — On a arrêté plusieurs clercs, dont deux docteurs d'Oxford, sous prétexte qu'ils avaient eu recours à la nécromancie pour faire mourir la reine. — Le comte de Bedford sert d'intermédiaire à la correspondance avec M. de Vendôme.

La carta de V. A., de xxj del presente, recebi el viernes a xxv, y en la misma hora escrevi un billette a Sicel, rogandole que supiesse de la Reyna quando podia darme audiencia y que nos viessemos el y yo antes, porque tenia que communicar con el sobre la venida aqui del Nuncio de Su Santidad. El vino a la tarde y me dixo que, por aver de passarse la Reyna a Grinvich, no podia oyrme hasta el Domingo, el lunes que es oy y tan poco se ha podido aver audiencia hasta mañana. A Sicel mostre el breve para ver si se satisfacia de los titulos, y tanbien le mostre ciertos renglones de la carta de V. A. que venian muy a proposito para assegurarle de que el Nuncio no trae aqui otros negocios que conbidar a la Reyna al Concilio. Respondiome que las cosas, despues que la ultima vez nos aviamos hablado, estavan tan mudadas por los accidentes de la prision de un clerigo, de laqual yo avise al Cardenal de Granvella oy a ocho dias, que la venida del dicho Nuncio se avia no solamente difficultado, pero a su parecer impossibilitado del todo, porque no solamente por el dicho de aquel clerigo se avia descubierto una conjura grande en el reyno o a lo menos el tratado y apparato della; pero se tenia aviso de Irlanda que un Italiano legado del Papa avia entrado en la Isla y con favor del Arcobispo Armachano y otros catholicos levantado el reyno y armadole contra los officiales de la Reyna, y que se tenia entendido que este mismo disiño trae el Abad Martinengo aqui, donde, si osasse entrar sin licencia de la Reyna, nunca la pidiria, o yo le dixe que, si el Abad se contentava que el salvo-conducto no le valiesse caso que el tratasse aqui otros negocios fuera de los que exprimia, no me parecia que a la Reyna se le podia causar peligro de dexar le venir, y que lo de Irlanda yo no sabia nada, y podria ser que no fuesse tanto como se decia o por ventura nada. Respondiome que difficilmente podria lo satisfacer a los del Consejo en esta materia, porque tanbien estavan escandalizados de aver entendido por ciertos billetes y cartas que se escrevian a los presos de la Torre y que ellos escrivian a otros, que yo dava esperanças de que presto se restituyerio la Religion

aqui y se liberarian los presos y se dizerian missas. Yo le respondi que del no satisfacerlos en la venida del Nuncio me pesava, porque era negocio publico, en el qual la Reyna y el mismo me avian dado no solamente buena esperança, siempre pero aun certificadome que tiendria buena conclusion, lo qual agora se hacia al reves que de lo que me dezia avia tempo para satisfazer a los del Consejo, pues era facil causa hacerles conocer que era ayre lo que de mi dezia y que, si satisfazerlos avia tanta difficultad como el dezia tanpoco, yo me mataria por ello, porque en los negocios me bastava satisfacer al Rey, nuestro señor, y a mi consciencia y tras esto contentar a la Reyna, que era la Serenissima de Ingalaterra con Consejeros y sin ellos. Lo que de mi dice es, segun entiendo, por una carta que un criado de Eduardo Waldgrave escrivia de aqui de Londres a su amo, avisandole de como el Arçobispo de Iorca que esta preso, le avia dicho que con el favor del Rey, nuestro señor, esperavan ser presto libres, porque un Nuncio del Papa y yo aviamos de apretar a la Reyna a que embiasse al Concilio y entretanto los librasse a ellos y dexasse bivir a cada uno conforme a su consciencia. Esta litera fue tomada, no se como, quando fue preso Waldgrave, el qual esta agora en la Torre con muchos otros, y se han embiado a prender otros mas de sesenta, todos hombres de cuenta y principales, entre los quales ay siete criados y Consejeros que eran de la Reyna Maria, con sus mugeres. Passaron muchas cosas entre Sicel y mi, porque le hice repetir y ratificar todo lo que en estos negocios me avia dicho otras veces; pero añade agora interpretaciones y glosalo como el quiere, y, quando no puede mas, ayudase con decir que el Papa les turba su republica y rebuelve sus reynos y que por tanto le tienen por enemigo. Todavia, con muy gran trabajo y despues de muchas platicas, me dixo que yo procurasse de persuadir a la Reyna, que el por ventura mudaria de proposito, y le aconsejaria que se buscasse forma para concertar estas dissenciones. Pareciome que tirava a decir que desta venida del Nuncio y embaxada al Concilio se remitiesse la determinacion al Parlamento que piensan hacer, que ya parece que han mudado de proposito en lo de la deputacion que pensavan hacer y que juntaran el Parlamento entero. Mañana pienso hablar a la Reyna, y entretanto me ha parecido escrevir una carta a milord Roberto, en que cuento todo lo que en este negocio passa, que ha sido bien diverso de lo que agora se hace, de la qual no puede yr la copia con esta, pero yra la otra semana. Esto de Irlanda yo pienso que es algo, pero no tanto como Sicel dice, porque ha dias que embiaron alla quinientos ombres mas de lo que alla ay ordinarios, y se ha dicho que aquel Arçobispo avia recebido no se que breve del Papa. Con lo que la Reyna me respondiere, embiare luego un correo para que el Nuncio sepa los que se le responde.

Esta pesquisa contra estos catholicos no ay duda sino que ha sido causada de la prision de aquel clerigo, la qual fue casual, y, aunque no quiero decir que aqui pensavan hacer nada de lo que me avian ofrecido, todavia les han ayudado mucho estos achaques deste clerigo y desto de Irlanda. Han prendido hasta agora a Eduardo

Waldgrave y a su muger, a Thomas Warthon y a la suya, a maestre Phelthon, a maestre Rys y a su muger y suegra, a Milord Ludburn, Camarero mayor que era de la Reyna Maria, y a Artur Polo, sobrino que fue del Cardenal, que se avia de yr a casar agora con hermana del Conde de Northumberland, y parece ser que en estas bodas sospechan que se avia de tratar algo en favor deste Artur, siendo el Conde tenido por catholico y el Artur tanbien, el qual es el primero de los que biven agora de la casa de Iorca, que llaman de la Rosa Blanca, y es verisimil cosa que se sospechasse algo de este, viendo que no provarsele mas que aver oydo missa le han metido en la Torre, como si fuesse caso de traycion. Tanbien han prendido a seis o ocho clerigos muy honorados y doctores de Oxonia los dos dellos, y publican que son nigromanticos y que conjuravan demonios para hacer morir a la Reyna, lo qual hacen por escarnio y para hacerlos mas odiosos del pueblo.

Entiendo que Monseñor de Vendosme ha escrito y escrive siempre aqui por medio del Conde de Bethfort algunas cosas, de las quales se puede entender que la yda del dicho Conde en Francia no fue en balde para esto de la Religion, aunque para lo demas podra aver importado poco.

De Londres, a 28 de Abril 1561.

(*Archives du Royaume à Bruxelles, Négociations d'Angleterre*, t. III; *Archives de Simancas, Secret. de Estado*, Leg. 815, fol. 20.)

DCCLXII.

L'évêque d'Aquila au cardinal de Granvelle.

(28 AVRIL 1561.)

Il le remercie de ce qu'il lui a fait connaître sur le mariage de la reine d'Écosse. — Si ce projet se réalisait, l'Angleterre se donnerait à elle, car tel est le vœu des quatre cinquièmes de la population.

A la carta de V. S. Illma, de xx deste, sere escusado si respondo tan brevemente, aviendo dicho en la que a Madama escrivo todo lo que se ofrece y lo que de nuevo en los negocios de aqui, que es algo peor de lo de hasta agora. No se si lo de porvenir sera mejor, como podria ser, si el miedo que estos tienen fuesse de veras, y tanto que bastasse para hazerlos determinar en lo que deven. Yo estoy con harto trabajo; pero

no dexare por esto de seguir la empresa hasta no poder mas, para lo qual me aprovechare de lo que V. S. Illma me avisa del casamiento de la Reyna de Escocia, del qual, si uviesse algunas señales y demostraciones de manera que aqui se creyesse, soy cierto que aprovecharian mucho [1], y aun, si se hiziesse de veras, por lo que toca a lo de aqui, seria cierto que en la mismo hora se daria el reyno a Su Magestad. Pero este negocio deve de tener otras consideraciones que yo no entiendo. Aqui se que de cien personas las ochenta lo dessean, visto lo que passa y que no ay otro remedio.

Pareceme que, aunque nunca uviesse de venir aca el Nuncio, deve procurarse de entender que es esto que se dize de Irlanda y si es invencion de algunos de aquellos Obispos que a ser verdad lo que aqui dizen se havria hecho gran error en Roma. Pero yo no creo que sea sino alguna falsedad, porque invencion de los de aqui yo soy cierto que no lo es y que alla andan los Ingleses a los puños con los de la Isla.

(*Archives de Simancas, Secret. de Estado*, Leg. 815.)

DCCLXIII.

La duchesse de Parme à la reine d'Angleterre.

(30 AVRIL 1561.)

Elle se plaint de ce qu'il n'ait point été fait droit aux réclamations exprimées dans sa lettre du 21 mars et sans cesse renouvelées par les marins de Flandre. Elle espère que la reine prendra les mesures nécessaires afin de porter un prompt remède à cet état de choses [2].

(*British Museum*, mss. *Cotton, Galba*, C. I.)

[1] Le 1er mai 1561, Trockmorton engageait vivement Cecil à s'entendre avec les seigneurs écossais, *ne forte veniant Hispani*. Il craignait qu'on n'abandonnât en Angleterre le parti de la Réforme et qu'on ne se laissât séduire par des enchantements en favorisant la fortune espagnole.

Dulcis inexpertis cultura potentis amici; expertus metuet.

(*Record office. Foreign papers, Cal.*, t. IV, n° 159.)

[2] Le 9 mai 1561, Élisabeth écrivait à Philippe II qu'elle s'affligeait de lui adresser un message qui pourrait lui paraître étrange, mais qu'elle ne pouvait s'empêcher de considérer les nouveaux règlements commerciaux comme devant nuire à leurs États; et elle insistait pour qu'on rétablît l'entre-cours tel qu'il existait autrefois. (*Record office.*)

DCCLXIV.

L'évêque d'Aquila à Cecil.

(4 MAI 1561.)

Il est l'ambassadeur du roi d'Espagne, et non celui du Pape. Il se borne à solliciter une réponse sur le sauf-conduit à accorder au Nonce.

Magnifice Domine, Cum intellexerim a quodam ex vestris clericis vocari me ad aulam die crastina intellecturus voluntatem Serenissimæ Reginæ in negotio adventus Legati Pontificis, neque ego adesse recusaverim, volui interim D. V. monere me nihil hic aliud agere quam intercessorem communemque amicum, ne fortassis cogitent domini Consiliarii onerare me graviori aliqua responsione quam nec mihi recipere sit integrum, nec honestum audire. Scit enim prudentia vestra minime ad me pertinere (qui Regis hic sum legatus, non Pontificis) quid in causa Religionis, vestrisque aliis controversiis sentire velitis aut quid non velitis. Hæc enim reservanda puto ut eidem Nuncio respondeantur. Mihi sat erit si quovismodo in uno hoc articulo adventus sui affirmative aut negative respondeatur. Ita enim et Regis mei jussioni satisfecero, et sublata erit omnis occasio aliquid aut dicendi aut audiendi quod neutri nostrum audire expediat. Scis enim cujusmodi sint in Religionis negotio contentiones. Hoc te nolui non admonuisse ut, prout soles, Suæ Ma^tt^ referri oportune cures [1]. Bene vale.

Ex Domo, iiij Maii 1561.

Tui obsequentissimus,

ALVARUS QUADRA, Episcopus.

(*Record office. Foreign papers. Queen Elizabeth, Calendar*, t. IV, n° 170.)

[1] Throckmorton écrivait le 16 mai à Cecil que le refus d'admettre le Nonce mécontenterait sans doute vivement le roi d'Espagne. Il fallait donc que les ministres de la reine veillassent avec soin sur tous les actes des Espagnols, principalement dans les Pays-Bas; car il importait autant d'être instruit de leurs desseins que de ceux des Français. Gresham pouvait obtenir de bonnes informations, surtout par ses relations avec ceux qui géraient les finances; mais, si Gresham, par suite de son accident, ne pouvait conserver cette charge, il recommandait pour lui succéder M. Danett, dont il connaissait le zèle pour la religion. (*Record office.*)

DCCLXV.

Réponse de la reine d'Angleterre à l'évêque d'Aquila.

(5 MAI 1561.)

La reine, après avoir consulté son Conseil, juge qu'il ne convient pas de recevoir le Nonce, sa venue étant contraire aux lois du royaume et de nature à en troubler le repos. — Indication des conditions auxquelles elle consentirait à prendre part au Concile.

(*Record office. Foreign papers. Queen Elizabeth, Calendar*, t. IV, n° 172.)

DCCLXVI.

L'évêque d'Aquila à la duchesse de Parme.

(LONDRES, 6 MAI 1561.)

Conférence avec la reine et ses conseillers sur la mission du Nonce. Il a refusé de transmettre leur réponse.

Yo hable ayer a la Reyna y a los de su Consejo, los quales me quisieran dar una respuesta por escrito, que yo no quise tomar, sobre la venida del Nuncio de Su Santitad a este regno, leyeronla en mi presencia, y lo que contenia eran dos puntos principales. El primero que a la Reyna no le parecia de dexar entrar al dicho Nuncio aquel, ni en ninguna parte de sus reynos por ser cosa contraria a las leyes del y contra la buena policia y sospechosa en gran manera de alborotos y inquietud de su republica, y que el no dexarle venir no era cosa injusta, ni insolita, teniendo exemplo fresco de lo que la Reyna Maria havia hecho con un Nuncio de Papa Paulo IV°, que traya el capelo a un frayle Peto. El segundo punto era que per quanto se entendia que lo quel este Nuncio les havia de proponer de parte de Su Santidad era la celebracion del Concilio, declarava la Reyna que ella no era para condecender en el, tanto por la falta de libertad que nel havia, como porque ni lo del lugar, ni de las otras circunstancias no se havia comunicado con ella, como era rason y como se havia hecho con los otros Principes : por lo qual declarava que no le plasia este dicho Concilio, ni la continuacion del que llaman Tridentino, por lo qual no decia que, quando se concertaseran los principes todos a

celebrar un Concilio universal, libre, cristiano y pio, ella no querria concurrir con los demas y embiar alla sus embaxadores y otras personas pias y doctas de la Iglesia Anglicana, lo qual ofreria de hacer siempre que asi se hiciese. Concluya con que por el respecto del intervento de ministro del Rey ne se queria la Reyna dar tan blanda respuesta a la peticion del Nuncio, no obstante que venia a proponer cosa que no podia de parte de Su Santidad, ni los leyes deste reyno permittian que se propusiese.

Yo dixe que lo que yo podria referir de lo que me dezian, era que la Reyna no queria dar licencia al Nuncio del Papa para venir a sus reynos. Lo demas como cosa impertinente a mi demanda, yo no lo referiria, y, si les parecia que les cunplia avisarlo al dicho Nuncio, podian embiarlo a hazer con un mensagero suyo, qual yo no lo era; y con esto me parti dellos, y a la Reyno dixe lo mismo. Esta repuesta estava ordenada muy mas aspera y prolixa, segun soy informado, y la havian ordenado los dos Arçobispos de Canturberi y Yorca, los obispos de Wincester y Sarisburi y el Chanciller del reyno y Sicel. Pero, porque yo avise al dicho Sicel que no queria tomar respuesta escrita y que mirasen de hablar modestamente en la autoridad y persona del Papa, si no querian ser respondidos por el mismo estilo, la moderacion de la manera que he dicho, sin haver en ella palabra injuriosa, aunque toda ella esta llena de injusticias y ignorancias, y asi gelo dixe a la Reyna, burlando del exemplo del Nuncio de Papa Paulo IV° por ser tan improprio, aviendo aquello sido resistencia a la persona de aquel Papa, que era enemigo del Rey, nuestro señor, y siendo lo que agora estos hazen, desobediencia al officio y magistrado de la Sede Apostolica, negando universalmente su autoridad. pero a que se satisfacen tanto de si mismos, que es por demas advertirlos de sus errores. Y por quanto todavia muestran que quando se hiziese por los demas principes un Concilio que ellos llaman libre y cristiano y pio, no rehusarian de concurrir con los demas, siendo consultados sobre ello por Su Santidad, como lo son los demas Principes, podra V. A. tener memoria desto paraque, haviendo ocasion de pasar adelante en esta platica del Concilio, se tenga entendido que esta Reyna pretende ser tratada como los demas y concurrir con los demas, aunque esta libertad y piedad que queran en su Concilio, sea no quererle, como no le quiere ninguno dellos, pero quando a los demas Reyes se satisfizieze, ya quedan estos obligados a concurrir con ellos por lo que en esta respuesta han dicho.

Sera servida V. A. mandar referir al Nuncio de Su Santidad esto, a quien yo no tengo tiempo de escrevir mas longo que remitiendole a lo que de V. A. entendera.

De Londres, a vj de Mayo 1561.

(*Archives du Royaume à Bruxelles. Nég. d'Angleterre*, t. III; *Archives de Simancas, Secr. de Estado*, Leg. 815, fol. 29.)

DCCLXVII.

L'évêque d'Aquila au cardinal de Granvelle.

(6 MAI 1561.)

Lord Dormer lui a rapporté qu'il avait vu une lettre de M. de Vendôme au comte de Bedford où l'on rend compte de ce qui s'est passé à l'assemblée de Naumburg. Les Huguenots sont soutenus par les Allemands et les Anglais. — L'espoir de voir les catholiques abattus en France, est la principale base de l'arrogance des Anglais qui semblaient, il y a quelques mois, prêts à tout accepter. — Tel est le triste résultat de tant de lenteurs et de tant d'irrésolution. — Si le roi d'Espagne le voulait, il pourrait porter remède à cet état de choses, mais ce ne peut être ni par le Concile, ni par d'autres semblables moyens. — Puisque le roi a la puissance en main, qu'il se rende maître du royaume d'Angleterre et qu'il affaiblisse le royaume de France; car ce que nous ne ferons pas nous-mêmes, on ne tardera point à nous le faire.

Esta gente me ha respondido lo que V. S. Illma vera por la que escrivo a Su Mag^{d}, a quien embio traslado de lo que escrevi a M. Roberto y de no se que billetes, para que se vea alla la claridad con que negocio y libertad, aunque sea con poco fructo. Es cierto que ellos estavan para rendirse estos meses passados y que los ha confirmado en su perversidad alguna cosa nueva, que no es a mi parecer cosa de Alemania sola, sino de Francia tambien; y no es menester creer en Vandosme, porque un cavallero muy principal y muy catholico, que es el padre de la Condesa de Feria, me ha certificado de haver visto el mismo carta de Vandosme al Conde de Bedfort, con relacion de lo que los Protestantes avian concluydo en Neuburg, exortandolos aqui de estar fuertes en lo mismo: la qual carta mostro el Conde a este cavallerro a posta para desanimarle y darle descontento, sabiendo que es catholico. Lo mismo me ha dicho otra persona, que trata los papeles del Consejo, el qual me dize que aqui andan temporizando hasta que la Religion se mude del todo en Francia, de lo qual tienen firme opinion y intelligencia, y que luego piensan matar destos catholicos y hazer muchas otras cosas. V. S. Illma sabra lo que alla passa mejor; pero lo que yo aqui veo, es lo que digo. Quien es el que engaña a su compañero, yo no lo se; pero se cierto que entre los ereges de Francia y estos se entienden muy bien, y da me gran sospecha ver que la Reyna me dize mal dellos sin proposito, que es la mas cierta señal de que estan amigos.

La carta que escrivo a Madama, es para mostrar al Nuncio solamente. Lo demas vera Su Alteza y V. S. Illma por la que escrivo a Su Mag^{d}, que va abierta con lo demas que va con ella. A mi me queda tanto dolor de esta resolucion, quanto no podre dezir aqui. Pero en fin destas indeterminaciones nuestras y tardança en el escrevir y en todo no

se puede esperar otro exito en los negocios, y seame V. S. Illma testigo que todo sera peor siempre, y, sino fuere assi, sera por milagro.

Aqui esta el negocio de la Religion caido. Lo que yo puedo hazer, lo hago, que es mostrar que se ha de tener cuenta con ello a su tiempo y que se tiene descontento dello, y soy cierto que, si Su Mag^d^ quisiesse, lo remediaria muy breve y muy seguramente y a poca costa, y que, si no lo haze, costaran mucho las usuras. Los modos de remediarlo ya los sabemos, y el del casamiento de la Reyna de Escocia no es malo, si en lo demas no lo es. Lo de Miladi Margarita esta agora en los mismos terminos y aun mejor que nunca; *sed fortasse non erit hic locus ;* y pensar que Concilios, ni otros remedios desta suerte han de aprovechar por agora, ni mientras la prosperidad presente hiziere espaldas a la desobediencia y contumacia de los ereges, a mi parecer es en vano, sino que, pues Su Mag^d^ tiene la ocasion y el poder, se haga señor deste reyno y enflaquezca al de Francia, quanto pudiere, sin mas respectos ; pues lo que no hizieremos nos, otros lo haran ellos en teniendo fuerças para ello que la ocasion no les faltara, y, aun que les faltasse, ellos la buscarian.

Bien veo que esto es *ultra crepidam*, pero V. S. Illma se que lo perdonara todo.

(*Archives de Simancas, Secret. de Estado*, Leg. 815.)

DCCLXVIII.

L'évêque d'Aquila au cardinal de Granvelle.

(12 MAI 1561.)

La reine a écrit au roi d'Espagne. — Relations de la reine avec M. de Vendôme. — En divers lieux on a arrêté les maires et les aldermans. — On interroge les détenus sur les rapports qu'ils auraient eus avec l'évêque d'Aquila. — On s'attendait en Angleterre à quelque grave communication de la part du roi d'Espagne. — Robert Dudley étudie la théologie avec les évêques hérétiques ; on ne parle plus de son mariage.

Con el ordinario passado di aviso de la determinacion que aqui se havia hecho de no dexar venir al Nuncio. Despues he entendido que la Reyna, visto que yo no havia querido tomar la respuesta que sus Consegeros quesieran darme, ha escrito a Su Magestad ella misma y hecho que los Consejeros escrivan, y pienso que le han embiado una

copia de la dicha respuesta : el qual despacho se embio luego con correo expresso a Fragmarton y, como es de creer, el duplicado de todo a Vendosme. Franceses se quexan que esta muger los destruye, y dizen que Vendosme dissimula y se entiende con estos por sus disiños; no se si lo de Vendosme son passiones, pero en lo que dizen de la Reyna bien creo que tienen razon. La persecucion destos catholicos passa adelante con gran rigor, y en algunos lugares han prendido los Mayres y Aldermanes por haver tratado mal a estos predicadores nuevos o por no haverles tenido tanto respecto, como ellos quisieran. A todos los que examinan les preguntan si han tenido conversacion o platica con algun Embaxador aqui. Hasta agora no han hallado, a lo que entiendo, nada de lo que querian. A mi me hazen mas caricias que nunca, aunque, como la Reyna esta en Grinvich, nos vemos pocas vezes. Pareceme que, quando me dieron la respuesta en lo de la venida del Nuncio, tuvieron sospecha que yo havia de hazer de parte de Su Magestad alguna diligencia que les fuera prejudicial y que les alborotara el reyno, de que han visto que no se les ha dado nada desto, quedan confusos, como suelen, que es gente que, sin darseles ninguna occasion, sospechan siempre y piensan lo peor.

En el casamiento de Roberto no se habla nada, sino que el se ha dado agora nuevamente a la theologia y cada dia se encierra un gran rato con estos obispos hereges, que le enseñan su doctrina; enfin se vee que quieren seguir este camino, visto que el otro de dissimular y entretener a los unos y a los otros no les ha succedido.

(*Archives de Simancas, Secret. de Estado,* Leg. 815.)

DCCLXIX.

L'évêque d'Aquila à l'amiral d'Angleterre.

(Londres, 28 mai 1561.)

Il lui recommande la plainte de quelques marchands d'Anvers.

Monseigneur, Ayant entendu que Thomas Annet et Johan Bourman et Jacques Anglois sont pour le présent arrestés par vostre Court, contre lesquels Anthoine le Boot et Francois le Fort et Marchellier, marchans de la ville d'Anvers, ont quelque action, pour ce que l'on dict avoir acheté de quelques pirates certaynes marchandises de canevasses de vitre dérobés ausdits d'Anvers, je n'ay voulu faillir de vous prier qu'il

vous plaise commander que justice soit administrée ausdits acteurs en briefveté et avecques toute faveur qu'il est possible, comme nous vouldrions faire en cas semblable pour les vassaulx de la Majesté de la Royne. En quoy faisant je demeureray tousjours vostre obligé et prest à vous faire tout service.

De Durenplace, le 28 de may 1561.

(*Archives impériales de Vienne.*)

DCCLXX.

L'évêque d'Aquila à la duchesse de Parme.

(Londres, 3 juin 1561.)

Il a fait connaître à la reine les plaintes qui s'élèvent contre l'amiral d'Angleterre en matière de piraterie.

A doze de passado escrevi a V. A. lo que se ofrecia, en respuesta de una suya de dos del mismo, sobre los robos que en este reyno se hazen a los subjectos de Su Mag^d que por este Estrecho navegan [1], y dixe como difficilmente pudiamos alcanzar de cuenta en este

[1] Nous possédons une traduction anglaise d'une requête que les marchands des Pays-Bas adressèrent à Philippe II.

Moste humbly and with all reverence, Your Ma^tes subjects of the Lowe Countreys complayning doo shew and declare that, whereas according to a long amytie which hathe bene and yet ys betwene the howse of Burgondye and the realme of Englande, according wherunto for the better contynuacion of the same and for the better comodetye therof to comme as well to the Pryncees as to their subgects respectively certeyn treatyes have bene made, agreed and passed betwene them undre the name of a treatye of amytie of th'intrecourse of marchaundize, wherby there were devised very good conditions for the good using of the saide subgects on bothe the sydes, as well for your saide subgects resorting unto England as for the Englishmen repayring with their marchaundizes to the saide Low-Countreys, which good conditions the saide Englishmen have ever sythen quietly used and enjoyed withoute innovation besydes some other privileges graunted to them sythen. So yt is, our Souvereigne Lord, that your subgects contrarelye bee and have benne, specially of latter tymes very hardely used in the realme of Englande, in the whiche they grow daye by daye from yll to worsse, as well by augmenting of the customes and laying of new burdeyns by th'offycers over them, as by certeyn hard lawes lately made and rigorously executed to the manifest derogation of the libretyes graunted by the saide treatye,

negocio a la Reyna, attento que me respondia que pidiesse su hazienda quien la perdia, que no se faltaria de justicia y que para assegurar la mar tenia embiadas dos naos y una barca que siguiessen los piratas; y tanbien dixe en aquella carta el inconveniente que avia en que los Flamencos que recibian estos daños, no proseguian sus pleytos, ni aqui avia quien osasse ponerse en siguir ladrones, ni averiguar hurtos. Por estos respectos me parecio aguardar a dar la carta de V. A. a la Reyna hasta tener alguna occasion de darla. Hizelo el domingo, y la occasion fue ver que las naos que me dieron a entender que avian salido a guardar este passo, no havian hecho si no yr a Irlanda a negocios de la Reyna y que con tanto se avian buelto, y ver que los hartos no cessan, sino que cada dia se hazen mas, y ultimamente porque a un ombre español que es procurador de unos de Anberes, a quien los dias passados robo un pirata Ingles mas de tres mill ducados, porque yva con una carta mia para el Almirante en que le rogava que le

wherby, though not by expresse wordes, yet in very dede, the traficq and trade of marchaundize ys clerely in effect taken from them.

For, whereas amongs divers artycles of the saide treatye, one was that no new customme, burdeyn or imposition should be sett upon anny of your saide subgects other then was used to be payde by them 50 yeres before the yere of 1495, what hathe sythen benne doon touching that matter and how manny newe custommes and burdeyns have bene layde upon them and th'olde augmented, yt nedeth not to bee tolde.

Besydes this an order ys taken for all your subgects to cause their wares to bee vallewed so sone as they shall therewith arryve whithin the realme and to fynde suretyes Englishmen to employ the same within three monnethes in english wares. And, whereas tyll of late yt hathe bene permytted to them to uttre their sayde monney in soch marchaundizes as they mought some thing gayne be, as tynne, lede, leather, undrest clothe, wooll, fells, bere, chese and buttre, etc., those wares bee of late inhibited partely by the sayde lawes and partely by privileges and lycences graunted to Englishmen and partely by intollerable custome and some other wayes, nothing remayning wheruppon to employe the sayde monney but a lytle saffron and undrest clothes, for the customme wherof they must paye xiiij s. the clothe by a new ordonance.

So as the saide marchandizes being to them inhibited and happening manny tymes as they cannot employe their monney whithin the said space and being in effect not possyble at all tymes to fynde English marchaunts to bee their suretyes for lacke of acquaintance, and wher they can fynde anny, yet is yt not withoute their greate hinderaunce, for that they are dryven to take their debtours to serve that turne, what can hereby bee ment but the utter secluding of them from their trade agreed upon so manny yeres agone by the saide prynce.

In tendre consideration wherof, for asmoch as Your saide Ma^te subgects have that hope and good opynnion of yow as they doo thinck Your Highmes will willingly put your helping hande to the contynuance and mayntenance of so olde an ametye, wherof the chiefe parte hangeth upon th'observation of the saide treatye, they moste earnestly desire and praye Your Ma^te to take soch order as their unjust griefes and doleance may bee redressed and that your saide subgects may bee lovingly and favorablye used in the saide realme of England, according to the saide treatye of entrecourse. (*Record office.*)

mandasse favorecer en su justicia, le dixo el dicho Almirante una carga de injurias y amenazo que le haria echar del reyno, que es el stilo que tiene y lo que ha hecho ya en otros dos negocios para espantar estos pobres hombres y hazer que no acudan a mi si no que partan con el, si quieren cobrar algo. Yo, entendida esta descortesia, me fue a la Reyna llevando al Español comigo y le suplique que mandasse venir alli al Almirante. Venido, di a la Reyna la carta de V. A. y le dixe en suma que le suplicava mandasse remediar esta desorden destos piratas y restituyr lo que se hallava que uviesse sido robado a subditos de Su Mag^d, y le conte lo que el Almirante avia hecho con el ombre que llevo mi carta. Respondiome que ella avia mandado proveer con embiar algunas de sus naos a buscar los piratas. Dixele que las naos avian hecho poco effecto, porque cada dia se robava de nuevo. Dixome que ella no sabia que hazer mas, y que, quanto a los daños hechos hasta aqui, ella mandaria que se hiziesse justicia a los que algo pidiessen. Respondile que ni los pobres ombres a quien robavan, podian estar aqui litigando, ni sabian a quien pidir sus haziendas. Tornome a dezir que ella, ni ningun Principe no podia hazer mas de lo que ella hazia. Tornele a replicar que lo que se podia hazer era mandarlo remediar de veras y tener su reyno y puertos limpios de ladrones como lo esta el Pais-Baxo y los otros reynos del Rey, nuestro señor, donde los Ingleses tratan. Començose a causar desto y mucho mas de que le dixe el mal tratamiento que el Almirante avia hecho al Español que le avia llevado mi carta, y llamo a Sicel, y uvo entre nosotros una larga contienda, porque ella estava determinada de defender al Almirante y a los hurtos que aqui se hazen todos a tuerto y a derecho; y yo por otra parte no dexe de dezirle nada de lo que me parecio conveniente. El Almirante se congoxo mucho y se desbarato. Yo estuve en que no se podia tener recurso a un official que con malos tratamentos echava de si a los que le venian a pidir justicia, y porque nego aver tratado tan mal a aquel ombre como yo dizia, pidi a la Reyna que lo mandasse averiguar, pues el ombre estava en la misma sala y se obligava a yr a la carcel, si avia dicho mas, ni menos de lo que passava, porque en la plaça publica fue donde le maltrato, sin querer leer mi carta. En fin acabamos con que la Reyna bien mohina se entro en su aposento, despues de aver hecho mucho caso de lo que V. A. dezia en su carta que, si estas cosas no se proveyessen aqui, las mandaria V. A. proveer alla. Luego me embiaron a la posada al juez del Almirante, protestando que el no dexava, ni dexaria de hazer su officio a todos los que delante del pidiessen algo y que en treynta casos que yo le tenia embiada lista, ninguno avia jamas comparezido a pedir nada ; y es asi, porque, como he dicho, estos pobres ombres no pueden por cosas de poca importancia estar aqui a litigar, ni ay a quien se pida el hurto, que todavia, quando el malhechor se supiesse, se podria dar orden en que un ombre de mi cosa lo solicitasse todo junto, pues le tengo para ello. Yo he mostrado quedar todavia no satisfecho hasta ver que el negocio se remedie de hecho y he dicho todavia

querer que la Reyna entienda lo mal que el Almirante lo ha hecho y haze, el qual verdaderamente es de espantar quan mal lo haze, assegurado en que es muy amigo de M. Roberto, y son sus cosas tales y tantas que si V. A. no muestra ay sentimiento, lo que aqui yo puedo dezir, aprovechara todo poco. La informacion de lo que passa en este negocio sobre lo que yo le escrivia procurare, que vaga con esta, y es cierto que, como aqui se tiene entendido que la presa que una vez entra al Almirante en las manos, no quiere mas soltarla, no ay aqui ombre flamenco que ose encargarse de pedirle nada, y, si algo le piden, es partiendo con el, y, porque este Español negocia por otra via y acude a mi, quieren le echar del reyno. V. A. lo mandara considerar todo y proveer, como convenga.

De Londres, a 3 de Junio 1561.

(*Archives impériales de Vienne; Archives de Simancas, Secret. de Estado*, Leg. 815, fol. 33.)

DCCLXXI.

L'évêque d'Aquila au cardinal de Granvelle.

(Londres, 3 juin 1561.)

Il expose ses besoins et rappelle ses longs services.

Lo que aqui se ofrece vera V. S. Illma por la que aqui va para Su Mag^{d}, la qual embio abierta : hay en ella poco de nuevo mas de entenderse cada dia mejor la intencion que estos traen en sus negocios, la qual es mala y perversa, y nosotros la hazemos peor con tanta paciencia, como tenemos con ellos, importandoles la vida y la suma de todas sus cosas, que el mundo no entienda que Su Mag^{d} no tenga dellos contentamiento, y no importandonos a nosostros nada que se entienda que ellos estan quexosos de nosotros, pues se vee que, si pudiessen, ellos lo darian a entender haziendo las obras quales tienen los desseos y los pensamientos. Tambien vera V. S. Illma lo que escrivo a Madama sobre lo destos hurtos, que le tengo por negocio incurable, si de hecho ay no se provee, pues se vee (como e dicho a la Reyna) que no quieren proveerlo como debrian, con lo qual me escusare de ser en esta mas largo. Solamente suplicare a V. S. Illma que, por quanto he embiado un criado mio a la Corte a solicitar que me

paguen aquella ayuda de costa que me deven, sea servido de favorecerme con Su Mag^d, representandole mi mucha pobreza y el trabajo en que me hallo con tantas deudas como tengo en este lugar, de donde, si se me ofreciese haver de partir de improviso, seria impossible hazerlo, sino que me havria de ver en alguno afrenta, y querria antes ser muerto ; y porque he sido avisado que cierta persona alla dize que yo pido mercedes antes de començar a servir, me ha parecido (ahunque fuera de tiempo y negocio que yo aguardava a suplicarle a Su Mag^d a mejor conjuntura) embiar agora un memorial a Su Mag^d en que le suplico por la recompensa de una Baronia que el Principe de Orange dio a mi padre en Calabria el año de 28, de lo qual embio las cedulas, y puedo mostrar aqui luego que el año treze tenia mi padre hechos tantos servicios en el reyno de Napoles al Rey Catholico que osava sin verguença pedir licencia y remuneracion para bolverse a España, que es bien differente de lo que esta persona agora dize que yo pido mercedes antes de servirlas, y, ahunque no se me hagan me contentare, que aquellos señores del Consejo entiendan que no soy tan nuevo como algunos dizen en el servir, y que demas desto desde el año 44, yo por mi persona siempre he servido, y, ahunque en cosas de poca importancia, no he dexado de gastar siempre mi hazienda y con ella el tiempo y la salud sirviendo. Embio a V. S. Illma la copia de las peticiones que este mi criado lleva para que, si fuere servido, pueda conforme a ellas favorecerme en sus cartas, que ny mas perdido, ny mas descontento de lo que agora estoy, no puedo estar cierto, por lo qual sera el favor de V. S. Illma tanto mas importante y provechoso.

De Londres, a 3 de Junio 1561.

(*Archives de Simancas, Secret. de Estado,* Leg. 815.)

DCCLXXII.

Enquêtes relatives à des actes de piraterie.

(7, 11, 16 et 21 juin, 5 juillet 1561.)

Des actes de piraterie ont été commis par un navire de Boston qui a déjà pillé un navire de Zierickzee. Les plaignants sont des marins d'Ostende qui étaient allés pêcher sur les côtes d'Angleterre. — Adrien Dan, de Zierickzee, a eu son navire pillé par des marins de Boston. — Jean Henriczoon a été dépouillé de sa cargaison de poisson par deux navires anglais munis d'artillerie. — Les habi-

tants d'Ostende affirment qu'ils ont eu à plusieurs reprises à subir des actes de piraterie de la part d'un navire anglais peint en noir. Les hommes de l'équipage étaient, la plupart, masqués et déguisés afin qu'on ne pût les reconnaitre. — Des actes semblables de piraterie ont été accomplis par divers bateaux anglais, parmi lesquels on remarquait des navires de guerre. — Les plaintes ont été reçues par les magistrats de Dunkerque. — Il résulte d'une enquête tenue à Dunkerque que les Anglais ont non-seulement pillé certains navires, mais qu'ils y ont même coupé les cordages. — Une autre enquête a constaté à Dunkerque les dommages éprouvés par des bateaux de pêche.

(*Record office. Foreign papers. Queen Elizabeth, Calendar*, t. IV, nos 229, 238, 250, 263 et 289.)

DCCLXXIII.

L'évêque d'Aquila à la duchesse de Parme.

(9 JUIN 1561.)

Plaintes commerciales. — Incendie de la grande église de Londres.

La semana passada escrevi a V. A. como yo avia dado su carta de ultimo de Abril a la Reyna sobre los robos que aqui se hazen y lo que con ella y con el Almirante avia passado sobre esta materia por ocasion de la restitucion de cierta nao de lienços de unos de Anberes. Agora embio la informacion de lo que en este negocio passa particularmente, por la qual vera como el Almirante apoderado desta mercaderia viene de muy mala gana en restituyrla, y para espantar al que solicitava el negocio, yendo con una carta mia, le trato tan descortesemente que yo no pude dexar de sentirme dello y de dezirselo delante de la Reyna, laqual determinada de defender a su Almirante no hizo mas que dezirme que yo devia creer mas a un cavallero como el Almirante que a un poltron como el mercader que dezia aver sido mal tratado. Si esta fuesse la primera vez que el Almirante uviesse hecho semejantes insultos, pudierase atribuyr a alguna otra causa que le escusasse; pero es su estilo quedarse con toda quanta hazienda viene a sus manos de piratas, que no parece sino que los piratas hurtan para el. Lo mismo hixo en otro negocio de una nao de pasteles de Gillis Hofman, de Anberes, que despues de aver amenazado y llamado traydor y espion a un Italiano que lo solicitava, llamado Jouan Cioli, y dichole que venia a mi casa a dezirmelo que se hazia por el reyno y que le queria hazer echar del, se quedo con un pedaço de la hazienda por via de costas y de

otras invenciones suyas. V. A. vee lo que passa y mandara proveer lo que fuere servida. Pero es menester presuponer que la Reyna tiene tanto respecto al Almirante y tan poco cuydado destas cosas que, si no lo tomandolo V. A. de veras, nunca pensaran en remediarlo. Yo he escrito a V. A. como las naos que mandaron armar para guardar este passo, las embiaron a Irlanda a otros negocios, y son ya bueltas sin aver hecho efecto ninguno. Yo he ordenado todavia que en el tribunal del mismo Almirante se prosigua esta causa destos lienços, sin mostrar mas agravio del que he mostrado. Pero, si no se provee de otra manera, cada dia haran lo mismo, y no avra quien ose pidir nada delante del, si no fuere partiendo y depositos ay de subditos del Rey n. s. de millares de ducados hechos en su poder que ya no se le piden como hazienda perdida, y yo no trato dello por no mostrar que solicito negocios de particulares. El miercoles a 4 deste dio un rayo en lo mas alto de la torre desta yglesia mayor y encendiose en alla fuego de manera que, con ser medio dia y acudir todo el puebla a apagarlo, no uvo remedio, sino que se quemo toda la yglesia, estando la Reyna desde Grinvich myrandole y llorando en el coro por estar debaxo de una buelta que quedo entera no se quemo essa ninguna sino sola la mesa donde hazen estos su communion : lo qual se ha tenido por cosa de gran maravilla, y no se puede creer quanta alteracion ha causada en los animos de la gente.

En Escocia entiendo que los Catholicos se van todavia entreteniendo y que se han tornado a dezir missas en muchas partes donde se avia prohibido.

(*Archives impériales de Vienne.*)

DCCLXXIV.

L'évêque d'Aquila au cardinal de Granvelle.

(Londres, 30 juin 1561.)

S'il flatte Robert Dudley (ce qui plaît peu à Cecil), c'est qu'il espère qu'une tentative des hérétiques dirigée contre lui pourrait porter la reine à les chasser. — Cela peut même être utile aux catholiques. — Arrivée de Vergecius.

La carta de V. S. Illma he recebido por mano de mi hombre que de ay vino, y, por las mercedes y favores que en ella me haze V. S. Illma, le beso muchas vezes las manos

y lo mismo por las que dize que me hara en Corte en mis negocios, de lo qual tengo tanta necessidad que, si lo torno a suplicar a V. S. Illma de nuevo, devo ser escusado.

En las cosas de aqui escrivo largo a Su Mag^{d}, cuya carta embio abierta al solito [1], que servira de informacion a V. S. Illma y a Su Alteza y a mi de escusarme de replicarlo en esta. Lo que V. S. Illma vera por ella de la continuacion de platicas que tengo con la Reyna y Milord Roberto se ha de entender que es remiendo y que, per piu non poter, fo quanto posso. Yo veo que, no queriendo Su Mag^{d} proceder en las cosas de aqui por las vias que le han propuesto, estos quedan sueltos y con libertad de hazer quanto se les antojare y casarse y descarsarse. Pareceme que de andar desabrido y agraviedo con ellos no puede resultar a Su Mag^{d}, ny a los negocios servicio ninguno, antes, segun estos son alterados y vanos, podrio hazer daño. Al contrario del andar gustoso con la Reyna y con Roberto, ya que no se haga bien, no se haze mal ninguno, y estamos a risco que, si estos hereges con sus divisiones y insolencias hiziessen algun enojo a la Reyna, podriamos sirviendonos de la ocassion hecharlos del campo, y, para que ellos hagan algo en que la ofendan, no hai mejor remedio que hazerme yo su intrinseco, de lo qual holga Sicel bien poco. Esto puedo yo hazer, siendo rogado y regalado, porque tambien la Reyna piensa que le conviene hazer estas demostraciones para sus disiños y deve de tener mayor miedo de nosotros del que pensamos, y con mucha razon, porque con estos sus amores seria perdida en dos dias, si el Rey nuestro señor quisiesse; y pensar que se podria remediar con casarse con el Suecio o con el de Dinamarca y hazerse fuerte en Alemania, es escusado, porque no havra cosa que baste a apartarla de este apetito que la possee, y pues es Nuestro-Señor servido que esto se haga desta manera, menos mal me parece que sera ganar algunas gracias de lo que no nos cuesta nada, que no descubrir descontentos sin pensar en remediarlos, y esto se haze con tanta circunspection que no daña a la otra parte de los catholicos antes aprovecha algo para sus prisiones y desventuras. He querido hayer este discurso porque V. S. Illma no me tenga por inconstante, quando vea que unas vezes escrivo reziuras y otras vezes blanduras, porque a la verdad todo es uno, como el parecer de Poncio Samnite que aconsejava que el exercito de los Romanos que tenian cerrado en un valle, le regalassen y dexassen libre, o los degollassen a todos, porque a la verdad la mediocridad en algunos casos es perniciosa y en este de aqui lo seria harto, y, como quiera que sea, a mi me parece que el menos mal es esto, mientres Su Mag^{d} no mandare otra cosa.

[1] La duchesse de Parme transmit cette lettre à Philippe II, le 16 juillet 1561, en faisant remarquer le peu de fermeté de la reine dans la négociation du mariage et le peu d'apparence d'amendement en matière de religion, bien qu'elle se montrât plus affable pour l'évêque d'Aquila. (Gachard, *Correspondance de Marguerite de Parme*, t. I, p. 506.)

No le parecera mal a V. S. Illma la venida del Vergecio, la qual, con no aprovechar para cosa ninguna de las del mundo, le podria al pobre hombre costar la vida o la libertad a lo menos, y dar una arma a estos que tuviessen que dezir y que glosar contra el Papa toda la vida. Pero el es agudo y tiene bien entendido lo que le importa salir de aqui presto. Parecerme que su comission es por carta de Mons^or R^mo de Carpi.

No teniendo yo ay persona que me avise de nuevas, me atrevere a suplicar a V. S. Illma mande a uno de sus secretarios que se me embien las que ubiere, que sea licito comunicarse : lo qual me atrevo a suplicar porque no este la ambaxada sin nuevas, que es cosa muy esencial en Inglaterra.

De Londres, ultimo de Junio 1561.

(*Archives de Simancas, Secret. de Estado*, Leg. 815.)

DCCLXXV.

Memorandum de Gresham.

(5 JUILLET 1561.)

On y remarque la mention du payement d'une pension au comte de Mansfeld, d'une lettre de remerciments et de l'envoi d'une haquenée à Paul Van Dale de la part de la reine d'Angleterre, de livres à acheter, etc.

(*Record office. Foreign papers. Queen Elizabeth, Cal.*, t. IV, n° 288.)

DCCLXXVI.

L'évêque d'Aquila au cardinal de Granvelle.

(LONDRES, 8 JUILLET 1561.)

Vergecius a offert des médailles à la reine. Dangers qu'offrait sa mission. — Throckmorton est hostile à Robert Dudley; il soutenait les prétentions du comte d'Arran, qu'il voudrait maintenant faire épouser à Marie Stuart. — Voyage d'Élisabeth. — Robert Dudley affirme qu'il était favorable au Concile. Il est bon de l'encourager pour l'opposer à Cecil.

La semana passada escrevi a Su Mag^d largamente todo lo que aqui se ofrecia, y a V. S. Illma dos palabras con la de Su Mag^d abierta. Lo que despues ay de nuevo es que Vergecio

fue a visitar a la Reyna y le presento sus medallas y a Sicel las suyas, con lo qual fue acariciado y muy bien tratado, y se partira mañana en una haca que la Reyna le a mandado dar a trueque de las medallas. Yo le e acariciado quanto e podido, y despues que por la de V. S. Illma e entendido la sospecha que el Abad Martinengo tenia de lo que se haze aqui e caydo en que la venida deste deve de aver sido del mismo jaez, porque avran querido entender si aqui los engañavamos, por lo qual e hecho de manera que el Vergecio ha entendido todo lo que buenamente se le podia hazer entender no solamente de mi, pero de otros a quien el a oydo hablar en lo que aqui passa, que es tan notorio que en los mesones puede haverlo sabido, y si el a de referir lo que aqui a visto, no dexara Su S^{d} de conoscer lo mucho que el Rey nuestro señor a hecho y haze en estos negocios por el bien de la Sede Apostolica, de loqual va este lleno hasta los ojos. Ele dicho, en lo destas limosnas, que adviertan de no embiar mas a nadie, ny pensar de negociar aqui por vias secretas de particulares, porque haran cosa que sea la ruyna total destos pobres hombres y del negocio, todo lo qual el conoce ser assi, y jura que, si supiera lo que passava, no se ariscara a venir por quanto el Papa pudiera darle. Muestrase muy devoto del servicio de Su Mag^{d} y muy gran servidor de V. S. Illma, y afirma todavia que traya comision de darme parte deste negocio, no haviendo otro remedio, porque dize que en Roma desseavan dar a los ministros de Su Mag^{d} la menor pesadumbre que pudieran en este negocio, no por desconfiança, sino por comedimiento.

Hame rogado que le de una carta para el cardenal de Carpi, lo qual yo e hecho por no muestrar de estrañarme, de la cual embio copia a V. S. Illma; no se si e errado en ello, pero yo lo e hecho por no mostrar descontento y escandalo desta su venida, por ventura de aqui adelante tendran menos desconfiança de nosotros.

Aqui han determinado de embiar a milord Warthon y al Maestre de Requestas de la Reyna y a un legista a Scocia para renovar, como escrevi la semana passada, las capitulaciones de entre esta Reyna y los de aquella Congregacion que goviernan. Pienso que se vera en trabajo la reyna de Scocia, si se mete en mano de aquellos, sin otro fundamento que el de su cortesia, y, por mas que haga Fragmarton, no estara en gracia de su ama porque es de los que no dessean el matrimonio de Mr Roberto, haviendo sido el que prometio al Conde de Haran que esta Reyna se casaria. Por ventura piensa agora cumplir su palabra con negociar al Conde el casamiento de la de Scocia, dandole a entender a ella que con esto aseguraria lo de Scocia y ganaria la voluntad a los Ingleses, para que la abilitassen a la sucession deste reyno, que todo esto sabra hazer.

Por las nuevas que V.S. Illma me a hecho merced de scrivirme, le beso humilmente las manos, con las quales se me a hecho merced doblada, porque demas de la satisfacion que yo recibo particularmente, quedo avisado para responder a estos lo que fuere menester quando me hablan en ellas, que el no tener buenos avisos, es en cierto modo quiebra para con ellos.

La carta de Su Mag^d para mi era sobre la licencia para estas nueve monjas, de las quales algunas se que han tomado pension de la Reyna y aun comulgado con los hereges, aunque estan arrepentidas, y quisieran que yo las embiara a Flandes, dias ha, sino que otros catolicos las han reñido, tanto que no han osado venir a hablarme.

Hame consolado mucho el capitulo de la carta de Gonzalo Perez para V. S. Illma en entender que el negocio de mi ayuda de costa este en mano de Vargas y no de otros. Suplico a V. S. Illma sea servido de encomendargelo para que pues el señor Duque d'Alva puede dar relacion de todo lo que en el negocio passa, no pidan otras relaciones, ny escrituras que serian dilaciones, aunque al ultimo de todo tengo los recaudos necessarios.

La Reyna me ha dicho dos vezes si quiero acompañarla en el viaje que piensa hazer por esta provincia de Sufolch, y yo no le e respondido a proposito, pero, si torna a dezirmelo, sera fuerça hazerlo, de lo qual holgare poco.

Milord Roberto anda todavia tras darme a entender que sabe Dios lo que a passado por ayudar a lo del Concilio. Yo le digo que lo creo y que no dexe la empresa, porque es lo que le cumple. No espero nada; pero, como e dicho otras vezes, el dexarlos del todo no es mas que entregarlos a Sicel, que es el que los destruye y estorva toda cosa buena. Tambien pienso que si en Alemania calmare la furia de los Protestantes, algo podra ser causa que aqui hagan lo mismo [1].

De Londres, 8, de Julio 1561.

(*Archives de Simancas, Secret. de Estado*, Leg. 815.)

[1] A cette lettre était jointe la note suivante, qui était vraisemblablement la reproduction de ce que l'évêque d'Aquila écrivait au cardinal de Carpi :

Haviendo inteso dal Vergecio la causa de la venuta sua qui, me ne sono in vero consolato assai, parendomi che quel che si fara in questo suo negocio, sara non solamente molto opportuno, ma anco necessario per esser questi buoni huomeni che sono prigioni, stranamente afflitti et molestati et ridotti ad extrema inopia et miseria, onde sara stato molto ben considerato il provedersi pur che questo si facci in modo che non possi col tempo nuocerli : del qual modo ho parlato col detto Vergecio a pieno et informatelo altresi di quelle cose ch'o pensato necessarie che costi siano intese, al che sara stata la sua venuta molto profittevole, havendose egli governato tanto destramente che solo non è stato sospetto, ma accareziato et honorato assai. Non replico qui quel che gli ho detto, perche si potra intender da luy. Resta etc.

DCCLXXVII.

William Herle à Cecil (Extrait.)

(Anvers, 11 juillet 1561.)

Tout lui semble de nature à favoriser la mission dont il est chargé. — Prochain mariage du prince d'Orange.

Right honorable, As it is mete ye be advertized how I have proceded in mi jorney, so I am bold to describe the same. I arrived here savely on Satterdaye last att night, with suche spede of passage and good successe besyde, as I take it for a happi presage towards the rest of mi voyage. Here I finde muche towardnes of thatt purpose, which I am cheffly addressed for. Therefore the rest of mi voyage shall be performed with the more spede, meaning furthwith to departe towards the place appointed [1].

Off the prince of Orange I here certainly that he prepareth from hence towards Lipsick, the 29 of this present, with muche pomp and with a trayne of 800 horse, and th'expectations of his mariage ys so greatt as hole Germani semes to attend nothing elles, the state being otherwise fre from ani mocyon. Only som suspicions be spred abrode, which be butt mere devises commonleye practysed by coronelles to procure entertaynment. Att Lipsick have the herbergers appointed owt place for 10,000 horse, and the proportyon of the provisyon ys according.

(Record office. Foreign papers. Queen Elizabeth, Calendar, t. IV, n° 299.)

[1] William Herle avait une mission secrète en Allemagne, notamment près du duc de Brunswick. Élisabeth cherchait à former une ligue pour la défense de ses intérêts.

DCCLXXVIII.

L'évêque d'Aquila au cardinal de Granvelle.

(Londres, 13 juillet 1561.)

Mission de M. d'Oyssel au nom de Marie Stuart vers la reine d'Angleterre. Langage conciliant de Marie Stuart; haine que lui porte Élisabeth. — Entretien avec Élisabeth; il l'a engagée à éloigner Cecil et lui a demandé pourquoi elle n'épouserait pas Robert Dudley. — Depuis le message de M. d'Oyssel, Élisabeth annonce de nouveau qu'elle est prête à prendre part au Concile. On ne peut ajouter foi à ses discours. — Chaloner sera envoyé comme ambassadeur en Espagne.

La semana passada escrivi a V. S. Illma lo que se ofrecia en los negocios de aqui. Lo que despues hay que avisar es que Monsr de Oyseel vino de Francia, hablo a la Reyna aqui luego que vino, que no muy bien recibido lo que propuso de parte de la de Scocia : fue que lo passado fuesse passado y que, pues ella venia a ser su vezina, fuesse contenta esta de tenerla por tal y por buena amiga y hermana y ofrecimientos en forma. Dixo mas Oyseel que el tenia comision de pasar a Escocia a aparejar el recibimiento que se havia de hazer a la Reyna y asosegar los animos de los que andavan desassosegados, y que a este efecto llevava orden del Rey de Francia de sacar la guarnicion de Franceses que hay en Dombar y en Insquith, por lo qual se podria entender la poca intencion que la Reyna lleva de dar sospechas a la de Inglaterra, ny ocasion de quexarse a los Escoceses. Respondio a esto la Reyna asperamente y, passando ligeramente por lo que Oyseel dezia, entro en quexas y particularmente en que la de Escocia no queria ratificar el contracto de la paz que el año passado se hizo : a lo qual Oyseel respondio que el no traya comision de tractar deste negocio, pero que lo que en el havia oydo dezir à la Reyna su ama era que, por seguir un consejo que esta Reyna le havia dado de que nunca hiziesse cosa sin el parecer y consenso de los señores de su reyno, ella havia pensado de remitirlo de esta ratificacion hasta estar en Escocia para poderlo hazer con el consenso y parecer de los estados todos, de lo qual dize que se altero esta Reyna y tracto de fieros. No le quiso dar passaporte, ny respuesta a lo que le dixo, diziendo que pensaria en todo. Ha solicitado despues Oyseel su despacho, y la Reyna le ha mandado dezir que vaya mañana a hablarle y que lleve consigo al Embaxador de Francia. Lo que deste negocio tengo entendido es que a esta Reyna le pesa de ver que la de Scocia tome el camino que toma de satisfazer a sus subditos con yrse a meter entre ellos y con quitar aquellas guarniciones de Franceses, lo qual dava ocasion de descontento y quexas, por que le

parece que con esto y con la mucha parte que la Reyna tiene de aficionados y catholicos, y con las divisiones que hay entre aquella gente, la Religion sera alli restituida luego que la Reyna llegue, que es para los de aqui ocasion suficiente para hazer alguna insolencia, tomando por escusa lo desta ratificacion y otras cosas que juntaran para poder con algun aparente titulo renovar la liga del año pasado, para lo qual dize la semana passada que se embiavan a los confines M. Warthon y el Maesro de Rolles con un letrado, y despues ha llegado aqui M. Grey por la posta, que es capitan general y governador de Barwich, que deve venir a consultar algo que toque a su oficio. Dame que sospechar el ver las provisiones que se hazen de armas y de cosas necessarias a una armada. El Oyseel y el Embaxador Ceure estan muy sospechosos y han venido aqui a darme quenta de lo que con la Reyna han passado, y me han hablado sobre toda la materia muy largo. Pareceme que la dificultad desta ratificacion esta en aquel articulo de la satisfaction que esta Reyna pide por la injuria y daños de la guerra passada, ahunque al ultimo no parece que dexara la de Scocia de ratificar por ello, confiada en el arbitrio que dello se ha de dar al Rey nuestro señor. Esta Reyna esta tan apassionada contra su prima y Sicel lo esta tanto por sus heregias que no seria mucho que diessen algun trabajo a la de Escocia, y, si dexaren de darsele, sera mas miedo que verguença, y por que tendran entendido que el Rey, nuestro señor, no ha de dexar de favorecer la causa de la Religion, y que en Inglaterra hay quien tomara la boz de la Reyna de Escocia siendo catholica y se descubriran muchos humores que agora no se mueven y ella tiene lo de su casa y consejo a tal recaudo que no seria mucho que padeciesse en ella lo que piensa hazer a su prima. Estas sospechas [1] hazen que, con estar estos indignatissimos contra nosotros, dissimulen y anden comigo en las trapaças y mentiras solitas, porque ahun ayer me torno a dezir la Reyna que ella no dexaria de embiar al Concilio, si embiavan a el los otros Principes. Por esta misma causa dan a entender al Embaxador de Suecia que, si su amo viniesse aqui, no seria mucho que la Reyna se casasse con el, con lo qual dizen que el dicho Embaxador le ha escripto que venga. La Reyna dize que por sus cartas el hara ligeramente si aca viene, porque ella le ha escripto, aconsejandole lo contrario. En el negocio de M. Roberto muestra andar mas tibia del solito porque entiende quan aborecido es este negocio en el vulgo. Yo no he querido perder la ocasion y le he tornado a dezir brevemente quanto le conviene tractar con el Rey, nuestro señor, de vieras y quitar estos entropieços de la Religion de en

[1] Le 23 juin 1561, Throckmorton écrivait de Paris à Élisabeth que le roi d'Espagne, parlant de la reine d'Écosse, avait dit qu'il ne voulait pas marier son fils à un procès, mais que si les affaires de Marie Stuart s'aplanissaient, il préférerait cette union à toute autre. Néanmoins il semblait vouloir soutenir la reine d'Écosse qui se préparait à rentrer dans ses États; on rapportait même que le comte d'Egmont réunissait dans ce but dix mille hommes dans les Pays-Bas. (*Record office.*)

medio, cargando la mano a Sicel y a sus adherentes, el qual no esta agora a mi parecer tan en gracia de Roberto como solia; y he descubierto de Roberto y de la Reyna misma que Sicel fue causa de hazer yr de aqui a Henrico Sidne, diziendo a la Reyna que se havia alargado comigo en lo que me havia propuesto. Con todas estas diligentias no hago mas que causarla y sacar della los cumplimientos y artificios acostumbrados. En solo lo de M. Roberto me escusa de veras, lo qual yo llevo por antidoto de los otros negocios. Llegado a saber porque no acaba de casarse con el. Dize que, ahunque havria satisfaction por una parte, por otra yo se lo que se diria. Pero desto sele daria a ello bien poco, si estuviesse segura del favor del Rey, nuestro señor, y me ha tornado a dezir, como agraviandose, que Su Mag^d^ no querria favorecer a M. Roberto sino condicionalmente si restituyesse la Religion : a lo qual he respondido lo que otras veces, que es que la condicion ellos la propusieron y que Su Mag^d^ no les pide nada. En fin el negocio esta muy bien entendido entre nosotros. Pero la resolucion es que el temor deste casamiento de la Reyna de Scocia haze que ella quiere darme a entender que piensa en lo del Concilio y con esto hazer sus negocios; mas la verdad es que en ninguna cosa piensa menos, ahunque no dexan de estar con miedo que el negocio de sus heregias comience a quebrar en Alemaña por las divisiones que de alla se entienden, donde tambien la deven de tormentar en estos casamientos que alla se mueven que la constriñen a dar palabras a todos; y cierto ella anda afligida maxime con las pendencias que tiene Sicel con los del Consejo, que han passado muy adelante, segun he entendido dellos mismos que se agravian que el lo haze todo y los tracta como si puessen sus iguales, y la Reyna por otra parte dize que ellos no valen nada y que en diez dias que por su orden a dexado Sicel de entrar en el Consejo, no han sido para despachar un solo negocio. Yo muestro siempre quedar agraviado de lo passado y desconfiado del dicho Sicel, porque (como he dicho otras vezes) de una manera o de otra veo que en estos negocios de la Religion siempre me ha de ser contrario. Para estas cosas que en España se han de tractar con Su Mag^d^ de nuevo, embia la Reyna nuevo embaxador que sera Chaliner, en lo qual se puede entender la poca substancia que piensan tractar, porque, entre otras cosas, despues que el vino de Flandes, jamas ha hablado a la Reyna, ny se dan por el cosa ninguna, sino que M. Roberto, por complacer al embaxador que alla esta me pidia licencia a furia, ha procurado que se embie este que va puesto de su mano.

De Londres, a 13 Julio 1561.

(*Archives de Simancas, Secret. de Estado*, Leg. 815.)

DCCLXXIX.

L'évêque d'Aquila à la duchesse de Parme.

(Londres, 19 juillet 1561.)

Plaintes des habitants de Dunkerque, Nieuport et Ostende. — Il a demandé à la reine, pour plusieurs religieuses de Sion, l'autorisation de se retirer en Flandre.

A dos cartas de V. A. devo respuesta, la ultima de las quales me truxeron los procuradores de Dunquerke, Neuport y Ostende, en cuyo negocio lo que se ha hecho es que yo hable luego a la Reyna, que el dia siguiente que estos aqui llegaron, se partio de Londres a su progresso. Mando luego bolver aqui al Dottor Wotton y a Mason sus Consejeros para que entendiesen las querelas destos, con los quales se ha tratado difusamente de todo lo passado y platicado algo de lo que por lo de venir seria menester que se proveyese. No dexan de conoçer la razon que tenemos de quexarnos, pero tan poco veo que piensan en el remedio, si no es por las vias ordinarias, por las quales vemos que hasta aqui no se ha remediado nada. Han embiado a hazer relacion a la Reyna. Estamos esperando lo que de alla se proveera. Yo para mi tengo que si el Almirante quisiese, en ocho dias lo remediaria todo. Pero soy cierto que no querra, ny la Reyna tan poco querra poner en su lugar otro que lo haga, con quanto los otros dias bozeamos en su presencia sobre una causa de unos de Anveres, como V. A. entendio por mi carta, no se ha podido remediar, sino que de seys cientos ducados que la mercaduria valia, ha sido menester darle al Almirante dozientos a titulo de costas por el hechas, y lo mismo hara siempre si no me engaño, porque si no basta traerle delante de la Reyna a juyzio y dezirle sus cosas en la cara, yo no se que otro remedio poder usar que baste.

Su Mag^d^ me mando los dias pasados por una carta de ultimo de Mayo que yo pidiese a la Reyna licencia para nueve Monjas de Sion que aqui han quedado, que pudiesen yrse a bivir a Flandes. Yo la pidi, aunque sabia que muchas dellas tienen poca gana de yrse por estar ya acomodadas en casas de sus parientes. La Reyna me respondio lo que en la carta, que aqui va para Su Mag^d^, podra ver V. A., y, porque pienso que su Abadesa avra de solicitar este negocio con V. A., me parece añadir que siempre que alguna dellas querra yrse de aqui, yo procurare de darle passage, en que pueda yr seguramente, visto que la licencia se les niega, y porque lo demas que aqui pasa, vera V. A. por la carta para Su Mag^d^. En esta no dire mas, si no que N. S. etc.

De Londres, xix de Julio 1561.

(*Archives impériales de Vienne; Archives de Simancas, Secret. de Estado,* Leg. 815, fol. 57.)

DCCLXXX.

L'évêque d'Aquila au cardinal de Granvelle.

(19 JUILLET 1561.)

Départ de Vergecius. — Il est un point au sujet duquel il n'ose écrire au roi. A son avis, il conviendrait, sans insister sur le fait de la religion, de favoriser Robert Dudley. Celui-ci offre ses services au roi d'Espagne, et la reine pourrait épouser un autre noble anglais, que l'on aurait davantage à craindre. — Ce serait déjà un résultat important que d'abaisser la reine par une union si honteuse.

El Vergecio se fue en dos acas muy ruynes que le dio la Reyna a trueque de un presente que el le hizo de medallas y cosas antiguas que el estimava mucho. Yo tuve tanta gana de verle salir de aqui que no cay en que fuera muy bien hecho que a la buelta viera a V. S Illma y hablara el al Abad Martinengo, para que perdiera del todo las sospechas, si alguna le quedava, ahunque a la verdad, si lo es lo que el Conde de Quildar afirma de la provision que Su S^d^ ha embiado a Irlanda, no veo que el Abad tenga mucha razon en buscar otras causas de la sospecha que aqui se ha tenido de su venida, y mucho menos en pensar que dexando los mayores aparte, y por lo que me toca de clerigo, huviera de cargar mi consciencia en estorvar la buena obra que de su venida pudiera resultar. Pero, tornando al Vergecio, pareceme que es hombre que habla mucho, y no querria que se descuydase en Francia en dezir algo, por donde Fragmarton escriviesse aca a lo que vino o a lo que no vino, que siempre pensarian que era mas de lo que es. Yo he procurado, en lo que toca al negocio principal, que la relacion que hiziere de lo de aqui no pueda ser sino muy honrada y muy conveniente al servicio de Su Mag^d^, si el quisiere dezir lo que aca passa.

Yo no oso escrevir a Su Mag^d^ una cosa por temor de no parecer entremetido no siendolo, y es que a mi parecer Su Mag^d^ lo acertaria mucho en dar color a este negocio de Roberto, dexando por agora de hablar en aquella manera de restitucion de la Religion, que se me escrivio que yo procurasse por una carta de Su Mag^d^, de xvij de Março, de que V. S. Illma puede acordarse. La causa es en suma porque, en el mismo punto que este casamiento se haga, esta muger queda qual es menester para que se pueda despues hazer lo de la Religion, como nosotros queremos, y, mientras no se casa, tiene a tantos suspensos, atemorizados a unos, y con esperança a otros, que, ahunque ella no haze bien sus negocios, no nos dexa hazer a nosotros los nuestros a derechas. Digo este porque hay hombres deste Consejo que piensan que ahunque ha de casarse con el hijo del Emperador, y otros piensan en el Suecio, y con estas suspensiones nos tiene

suspensos a todos ; y en Inglaterra no es solo Roberto el que piensa ser gentilhombre, y, ahunque yo no la veo agora inclinada a otro, que a este podria cansarse o desdeñarse y arostrar a otra parte, que nos diese en que pensar; y en fin, si esto se hiziese con la authoridad y favor de Su Mag^d, pondriamos poco de nuestra casa, y no seria poco lo que se ganaria en poner a a ella en tan flaco y verguençoso estado. Digo esto porque me ha tornado a dezir dos o tres vezes, casi como agraviado, que en fin Su Mag^d quiere favorecer a Roberto condicionalmente, y es el caso que a ella le parece que quando no pueda casarse assegurada en el favor de Su Mag^d, lo podra hazer a solas o no hazerlo, y bivir como agora bive agraviada de nosotros y sustentada destas incertidumbres y de la assistencia de los hereges de su reyno y de los demas que le parece que cada dia van multiplicando, y harto seria lo mucho que Roberto ofrece de servir a Su Mag^d, ahunque sean palabras generales para poder con alcun color tomar su protection, como la tomaria Su Mag^d de quien se le encomendasse en Tunes o en Etiopia, que nos importa menos que Inglaterra. Sabe Dios quanto quisiera yo que esto se pudiera hazer al seguro. Pero veo que no se puede o no se quiere y que el estar suspensos por fuerça ha de passar en peor. Pareceme que si por roder pudiessemos llegar a nuestro fin, no pudiendolo hazer por el camino derecho, que todo se seria uno. V. S. Illma podra pensar en ello y con su authoridad proponerlo, si le pareciere a proposito, con que no quiero dexar de dezir que, si las cosas de Su Mag^d diessen lugar a ello, otros remedios havria mas utiles y mas honestos, y no muy dificultosos, ny peligrosos.

(*Archives de Simancas, Secret. de Estado,* Leg. 815.)

DCCLXXXI.

Richard Clough à Gresham.

(ANVERS, 21 JUILLET 1561.)

Nouvelles de Suède. — Les créanciers de la reine désirent que les payements aient lieu à Anvers. — Il lui envoie des fauteuils et des chaises en cuir et en velours. — Il a distribué, selon ses instructions, les trois tonneaux de bière. Il a remis à Gaspard Schetz les deux têtes de cochon. Une fille de Gaspard Schetz épouse John Fleming.

(*Record office. Foreign papers. Queen Elizabeth, Cal.,* t. IV, n° 326.)

DCCLXXXII.

L'évêque d'Aquila à la duchesse de Parme.

(Londres, 22 juillet 1561.)

Réponse de la reine aux plaintes des villes de Dunkerque, Nieuport et Ostende.

Esta carta daran a V. A. los procuradores de las villas de Neuport, Dunquerque y Ostende, que los dias pasados me truxeron una de V. A. en que me mandava los ayudase para que entendiesen en como se diese aqui orden que la navigacion de las naos suyas y de los demas sugetos de Su Mag^d^ dessos estados se pudiese hazer sin temor de los cosarios Ingleses que por esta mar andan. Lo que en ello se ha hecho es que ultimamente la Reyna me ha mandado dezir por dos de sus Consejeros que no solamente se proveera mandado que en ninguno de sus puertos sean recebido piratas, ny dexen salir otras naos que de mercaderes, pregonando tras esto que los que andan fuera, buelvan luego a sus tierras so gravissimas penas; pero aun me ha embiado a dezir que mandara luego armar algunas naos que los persigan, como mas largamente los mismos procuradores podran referir por aver estado presentes, quando los dichos Consejeros me dieron esta respuesta, la esecucion de la qual, si se hiziere como se promete, se avra satisfecho a la necesidad de los sugetos de Su Mag^d^, de lo qual lo que yo pienso, lo entendera V. A. por lo que a Su Mag^d^ escrivo sobrello.

De Londres, 22 de Julio 1561.

(*Archives impériales de Vienne.*)

DCCLXXXIII.

L'évêque d'Aquila à la duchesse de Parme.

(Londres, 26 juillet 1561.)

Plainte de plusieurs marins anglais contre l'amiral d'Espagne.

Thomas Bicktorne, Ingles, maestre de navios, y Juan Kowle, mercader de Londres, dizen que siendo ellos en la nao nombrada la Jaymes, de Londres, viniendo de San-

Lucar en la Andaluzia, y estando surtos cerca del Cabo de San-Vicente a los 30. del mes de Junio, sobrevino el Almirante llamado don Alvaro con dos grandes galeazas, el qual mando al maestre y escrivomo de la dicha nao que viniessen a borde de la suya, y siendo llegados a ella, el dicho Almirante les dixo que eran robadores y piratas, lo qual ellos negaron, mostrando ser cargados de mercaduria y alegando otras diversas razones, con lo qual no siendo el dicho Almirante satisfecho, embio por un Tomas Rickman y dos mochachos de la dicha nao, y essamino al Rickman sobre si havian robado, el qual lo nego. A la fin hizo traer los dos mochachos y los essamino assimismo sobre el dicho caso, los quales tambien lo negaron, y viendo que no se podia hallar tal cosa, ny otra causa legitima para detener dicha nao y mercaduria, hizo tomar los dichos mochachos el uno aparte del otro, y primero examino al mayor dellos, que libros o hereges se hallavan en la dicha nao. El dixo que ninguno, y sobre esto hizo atar una cuerda al derredor de lo cabeça del dicho mochacho, y apretaronsela de tal suerte que le hizieron dar bozes que se oyan por toda la nao, y todavia el negava haver tal cosa. Visto esto le dixeron que examinarian al mochacho menor y que, si el confessava lo que este negava, que aorcarian a este mayor. Examinando despues el mochacho menor y negando el saber tal cosa, le dixeron que el otro mochacho mayor havia confessado que havia diversos libros y herejes en la dicha nao : a lo qual respondio este mochacho que, si el otro havia confesado tal cosa, que havia dicho lo que no era verdad. Entonces le ataron los dedos pulgares de las manos con una cuerda y se los apretaron de tal suerte que dio gritos que era lastima oirlos y se oyan por toda la nao; y todavia el mochacho negava; y, visto que no pudian sacar cosa alguna del, tornaron al mayor y con amenazas y palabras terribles le dixeron : « Mira, villano, ya te diximos que te havyamos de » ahorcar. El otro muchacho ha confesado que hay libros y herejes en esta nao, y, si tu » tambien no lo confiessas, te ahorcaremos sin dilacion. » Dicho esto, le hecharon una soga a la garganta y le alçaron con ella del suelo hasta que le vieron casi sin resuello, y entonces le tornaron a baxar. A la fin, visto que su crueldad no les bastava a poder hallar causa so color de la qual pudiessen detener dicha nao y bienes, la dexaron partir. Todo esto passo en presencia del Almirante estando acostado en la camara de la dicha nao.

(*Archives de Simancas, Secret. de Estado,* Leg. 815.)

DCCLXXXIV.

L'évêque d'Aquila au cardinal de Granvelle.

(26 JUILLET 1561.)

On dit que les Anglais veulent empêcher (ce qui leur sera difficile) Marie Stuart de se rendre en Écosse. — Plaintes des marchands; représailles et pirateries.

A 23 deste escrevi a V. S. Illma con los pensionarios destas villas maritimas, los quales me prometieron que deteniendose en el camino embiarian a V. S. Illma mis cartas con mensajero propio. Pidiles que usassen esta diligencia porque si de ay partia correo para España huviesse tiempo para embiar a Su Magestad la que yo le escrevia, por la qual havra visto V. S. Illma todo lo que entonces havia de nuevo. De la rota de Irlanda no se entiende cosa cierta, ahunque dizen que ha havido conflito, y el Embaxador de Francia dize haver entendido de un Escoces lo que yo tengo escripto. Hay quien piensa que las naos que se arman, son para embiar alla con gente. Pero lo mas cierto es que quieren impedir el paso a la Reyna de Scocia, si pudieren, lo qual se tiene por dificil cosa porque, temiendo ella la costa de Flandes amiga, dificilmente podran estorbarle que, alargandose desta Isla quarenta o cinquenta millas, desde Olanda no se ponga en Escocia en una velada. Aqui se espera por horas un correo que la Reyna embio a su Embaxador Fragmarton, 13 dias ha, mandandole que dixesse a la de Escocia lo que ella dixo aqui a Oirseel en lo de la ratificacion, con la venida del qual, o cessara esta provision de armada o se acelerara, segun lo que en Francia respondieren. De lo que se entendiere, dare luego aviso a V. S. Illma.

Aqui se dize entre mercaderes por cierto que la nao que los cosarios Ingleses robaron en Canaria, que yva a la India, era de Su Magestad, y que esta ha sido la causa porque despues han sido tomadas de la flota que dizen venia del Peru las cinco naos Inglesas de que estos se quexan y la quieren llamar represalla. Pero, como V. S. Illma avra visto por lo que yo escrivia a Su Magestad, por la relacion de los mismos querellantes Ingleses consta que estas naos han sido tomadas por compliees y encubridores del hurto, y no por causa de represalla, lo qual adviento porque estos estan aqui (a mi parecer) muy puestos, si al segundo aviso entendieren que sus naos estan todavia detenidas de proceder por via de arrestos a cobrar sus naos, especialmente que una que ha llegado agora de Galizia, dize que en el Estrecho topo un capitan de Su Mag^d^ que les hizo mil vexaciones, tratandoles primero como a piratas y despues como a hereges hasta dar tormento a unos moços para saber si trayan libros vedados ascon-

didos, de lo qual luego se ha tomado informacion por un hombre a quien aqui han dado cargo de informarse de todas las naos que de España vienen, de los agravios que ella se les hazen, y de todo se embia luego relacion a la Reyna. Tambien he entendido que una nao con hazienda de mucha importancia ha llegado a la Isla de Man en este reyno y que ha sido arrestada y los marineros presos. No se si seria una que de Rouan escriven que un cosario frances ha robado de las de Su Magestad, que venia de las Indias, que podria ser que huviesse vendido en Francia algo y huido con el resto a esta Isla.

Las provisiones que estos prometieron, que harian contra los piratas, han ya començado a hazerse, y ayer se hizo un pregon mandando que todas las naos que faltavan de sus puertos bolviessen dentro de cierto termino y diesen cuenta de donde havian andado despues que faltavan; y assi mismo van embiando siempre otras provisiones a todos los puertos para que de ninguno se dexen salir naos de gente sospechosa. Pero estas diligencias, sino se hazen de veras y con la execucion de embiar navios tras los cosarios, son todos cumplimientos, y ahun temo que los hazen por justificarse en lo que piensan hazer, caso que el arresto de aquellas cinco naos en España les prejudique o pase adelante. Todavia se entiende que son ocho las naos que arman y una galera y una fusta, como tengo escripto. Yo he embiado persona propria al puerto para ver lo que se haze en esto y saberlo cierto del numero.

(*Archives de Simancas, Secret. de Estado*, Leg. 815.)

DCLCXXXV.

Gresham à Cecil.

(Londres, 27 juillet 1561.)

Il lui transmet une lettre de Richard Clough. — Emprunts à contracter avec les *marchands aventuriers*.

(*Record office. Foreign papers. Queen Elizabeth, Calendar*, t. IV, n° 340.)

DCCLXXXVI.

Instructions données à Gresham.

(FIN DE JUILLET 1561.)

Il se rendra immédiatement à Anvers où il recevra vers le 29 août des *marchands aventuriers* la somme de 30,000 livres sterling. — Il fera en sorte que les dettes qui échoient en novembre et décembre, soient renouvelées pour une année. — Il payera la pension due au comte de Mansfeld et s'en fera remettre quittance. — Il fera connaître à Brygantine que la reine, vu la paix, ne le conservera pas plus longtemps à son service.

(*Record office. Foreign papers. Queen Elizabeth, Cal.*, t. IV, n° 558.)

DCCLXXXVII.

Gresham à Cecil.

(1er AOUT 1561.)

Il est essentiel de s'entendre avec les marchands d'Anvers, car cela importe à l'honneur et au crédit de la reine. — Il compte partir le 7 pour les Pays-Bas, afin de donner ses soins aux affaires de la reine.

(*Record office. Foreign papers. Queen Elizabeth, Cal.*, t. IV, n° 563.)

DCCLXXXVIII.

L'évêque d'Aquila à la duchesse de Parme.

(LONDRES, 2 AOUT 1561.)

Recherches pour retrouver un navire venant des Indes.

Luego que recebi la carta de V. A., de 20 del passado, en que me avisa de la perdida de una nao de Su Mag^d que venìa de la India, embie a pidir a la Reyna cartas de favor

suyas y del Conde de Darby para los oficiales que el dicho Conde tiene en la isla de Man, donde (como la semana pasada escrevi al s^or^ Cardenal de Granvela) tengo aviso que ha sido arrestada una nao que alli ha aportado muy rica, como lo vera V. A. por el traslado del aviso que aqui embio, que es de una carta que un mercader que reside en la ciudad de Chestre, escrive a otro mercader de Londres.

En recibiendo estas cartas de la Reyna y del Conde se partira con toda diligencia un criado mio a la dicha isla a ver que nao es esta y que recaudo esta puesto en la hazienda, de la qual, si entretanto se me embiassen algunas sennas, no seria sino bien. Por las que yo tengo por cartas de mercaderes doy orden a mi criado que, pareciendole ser esta la nao que robo a la de Su Mag^d^ que venia de la India, procure que se ponga al mejor recaudo que fuere posible la hazienda que se hallare, la qual pasa muy mayor peligro llegada a manos de los oficiales de aqui que en la nao donde se perdio, porque son todos en la conseja, y aqui se ha provado que los oficiales de justicia de aquella isla tenian inteligencia con Champnes y Pol, cosarios ingleses, que fueron presos en Canaria los meses pasados, y son, a lo que creo, los que han robado esta nao de la India, aviendose huydo de la carcel. De lo que se entendera de cierto con la llegada deste mi criado, dare luego aviso a V. A.

De Londres, a 2 de Agosto 1561.

(*Archives impériales de Vienne.*)

DCCLXXXIX.

L'évêque d'Aquila au cardinal de Granvelle.

(2 AOUT 1561.)

Voyage de Marie Stuart en Écosse. Importance de son mariage. — Si Philippe II ne veut pas s'arrêter à un remède radical, il faut au moins profiter des défauts de la reine. Il persiste dans ce qu'il a déjà écrit à ce sujet. — Plaintes commerciales des Anglais. — Nouvelles d'Irlande. — Mauvais desseins d'Élisabeth contre Marie Stuart. — Arrivée du secrétaire de M. de Vendôme.

La de V. S. Illma, de 20 del passado, recebi con el ordinario de Anvers y con ella otra de Madama, en que me avisa de la perdida de aquella nao de las Indias, sobre lo qual escrivo a Su Alteza lo que V. S. Illma vera, que aqui no replico.

Las cosas de aqui estan en el estado que escrevi por las mias postreras a Su Mag^d^ y a V. S. Illma. El correo que esta Reyna embio a Francia los dias passados, bolvio aqui

ayer. No he podido aun entender el despacho que truxo, mas de que, por lo que el mismo correo dize, parece que la Reyna de Escocia, no obstante los fieros desta, piensa passar a su casa, y se adereçava para ello, como aqui lo hazen para impidirla, aunque parece que deven ya de desconfiar de poderlo hazer, visto que la de Scocia no tiene tanto miedo como aca quisieran hazerle. Han embiado quatro naos la vuelta de Cornualla, siendo en todas siete las que arman, sin la galera y la fusta. Todo esta a mi parecer en como estaran Escoceses constantes en esta liga que se pretende renovar, la qual, como V. S. Illma prudentissimamente dize, podra dificilmente durar, no estando fundada sobre fuerças, ni valor desta Reyna, ni sobre provecho de Scoceses, porque, quando esta liga se hizo, fue con dar Fragmarton a entender al Conde de Haran que esta Reyna se casaria con el, en lo qual ya se vee como le han cumplido la palabra, y agora querer entretener esta amistad con persuadir al dicho Conde que esta Reyna hara que la de Scocia se case con el, es flaco fundamento, y, sino fuesse el de las heregias, pienso que el Conde y los demas se darian poco por estos. No se entiende aun nada de lo que alla en Escocia se ha hecho en lo desta renovacion de liga, porque no se sabe aun de la llegada de los comisarios que para ello se han embiado.

Yo diria lo que siento en el casamiento de la de Escocia. Pero no se si se tomaria con el calor que se devria esta tan grande ocasion que Dios da al Rey nuestro señor, y, con temor de esto no pienso sino en remediar ya el mal con remedios locales, aunque conozco que la otra seria la verdadera cura universal que lo remediaria todo. Por esto escrevi ultimamente a V. S. Illma que, si Su Mag^d no pensaba en remediarlo de aqui de rayz, a lo menos devia dar favor a los disparates de la Reyna para sacar dellos algun provecho y assegurar esto en alguna manera. Lo mismo torno agora a dezir y dire siempre, porque este no hazer nada es a mi parecer lo peor que en estos negocios puede haver. Yo podria embiar a Su Mag^d alguno aviso importante sobre esto deste casamiento de la Reyna de Scocia, se osasse tratar dello; pero estoy tan amedrentado que no solamente no me atrevo a scrivir nada desto, pero aun apenas oso oyrlo que me dizen en ello, vyendo lo poco que se me ha respondido a lo que sobre otras materias desta calidad tengo escrito, como V. S. Illma sabe. Contentome con haver dicho en ello generalmente lo que se çufria conforme a mi poca autoridad. En lo demas, quando Su Mag^d quisiere saber lo que aqui tiene para la determinacion deste negocio mandando preguntar que yo le dire lo que passa con la verdad y libertad que devo y acostumbro.

Lo de Irlanda se confirma que ha sido algo, aunque no tanto comose dezia, ni que el Conde de Susex sea muerto, el qual se entiende que viene aca a dar quenta de lo que alla passa y a pedir que se haga aquella empresa de proposito.

Los del Consejo me embiaron ayer con un Armingher Waad, que es un ombrezillo de poca importancia, una informacion de la qual embio aqui copia, tomada sobre los malos tratamientos que en España dizen que se hazen a los Ingleses, y embiaron me

a dezir que yo procurasse de hazerlo saber al Rey nuestro señor, y le dixe que me maravillava que me viniessen a mi con estas querellas, haviendo sucedido el caso en España y teniendo la Reyna alli su Embaxador que podria informar dello al Rey nuestro señor y remediarlo luego, y que assi les rogava que hiziessen. Hizome mucha instancia para que yo tambien escriviesse, lo qual yo ofreci de hacer, quando la Reyna quiera embiar correo sobre ello, como dizen que quiere hazerlo.

A mi me parece que estos cuezen algo en el pecho y callan. No se si es porque agora, en esta conjuntura que piensan molestar a la de Scocia, no quieren que se les entienda tener descontento del Rey, nuestro senor, o si es siempre el temor deste casamiento que saben bien que seria la perdicion suya dellos. Pienso que puede ser lo uno y lo otro junto, y que no les pesaria de tomar con la de Scocia qualquier concierto con que se asigurassen que no se casasse fuera del reyno, que es en lo que agora trabajan. Yo no escrivo a Su Mag^d con este por no tener tiempo : si a V. S. Illma le pareciere, podra avisarle algo desto. Nuestro-Señor vida etc.

Aqui ha venido un hombre de Francia, que dizen es Secretario de Vandosme : no se a lo que anda, nise ha podido sacar mas del de que habla largo de todas cosas. Alla andan tras el algunos que me avisaran de lo que pudieren entender ; es humbre de no mucha importancia.

(*Archives de Simancas, Secret. de Estado,* Leg. 815.)

DCCXC.

La duchesse de Parme à l'évêque d'Aquila.

(Bruxelles, 4 aout 1561.)

Elle attend par M. de Hornes des lettres d'Espagne. — Nouvelles de France et du Levant.

Nous avons receu vos lettres et vous sçavons très-bon gré et vous remercyons de la bonne assistence et ayde que continuellement vous donnez et avez faict présentement aux subgects de pardeçà endommaigés par les pirates et maltraictés en Angleterre. Les choses sont par vostre moyen fort bien encheminées, et si la Royne accomplist syncèrement ce qu'elle offre des édicts qu'elle doibt faire afin que nul basteau sorte sinon de marchants et de visiter les ports et que l'exécution s'en face telle qu'il convient, l'on pourroit espérer que, du moins pour l'advenir, cecy prandroit meilleur

chemin. Et, au regard de huict navires, une galère et une fuste, qu'elle arme pour poursuyr lesdicts pyrates, nous doubterions bien autant que ce fût à la mesme fin que vous escripvez à Sa Majesté, et sera bien que vous ayez regard sur le chemin que prandront ces vaisseaulx et se l'on y fera quelque accreue et que des choses que passent par delà, vous donnez advertissement le plus souvent qu'il vous sera possible.

L'on nous donne grand espoir d'Espaigne de la briefve venue de Monsr de Hornes, et par luy nous entendrons résolution sur toutes choses. Nous vouldrions bien qu'il fût jà arrivé et que Sa Majesté, ayant receu les lettres que vous luy avez escript et encores vos dernières et mesmes celles que vous escripvez au Cardinal de Grandvelle, que s'envoyent aussi celle part, èsquelles vous discourez prudemment, eust prins sur les affaires d'Angleterre la résolution que convient à son service et afin que vous sceussiez le chemin que d'oires en avant vous y debvrez tenir.

Nous tenons que vous aurez entendu la résolution prinse par les François en l'assemblée du Conseil d'Estat et de ceulx du Parlement de Paris de soubstenir la Religion Catholique et comm'ils estoyent après pour dresser l'édict, suyvant ladicte résolution. Mais le poinct sera de l'exécution et de veoir ce qu'en l'assamblée des prélats, qui debvoyent estre ensemble au xxe du mois passé, se négociera, et tant plus à l'arrivée du Cardinal de Ferrare que Sa Saincteté envoye là pour légat sur les affaires de la Religion.

Vous aurez jà entendu la perte des sept galères de Sicile, qui par disgrâce ont rencontré les huict de Dragut et une grosse galiotte, et, combien que ce n'a esté sans perte des ennemis, pour avoir lesdictes sept galères vaillamment combattu sept heures de long, si est-ce que la perte est merveilleusement grande.

L'on a heu joinctement advertissement que de Modon l'on aye quelques nouvelles de la mort du Turcq; mais l'on ne les tient encores pour certaines. Dieu en dispose, comme mieulx il convient à son sainct service et vous aye, très-chier et bien amé, en sa saincte garde.

De Bruxelles, le iiiie d'aougst 1561.

(*Archives impériales de Vienne.*)

DCCXCI.

Richard Clough à Gresham.

(Anvers, 4 aout 1561.)

Description de la fête du Landjuweel. — Nouvelles de Rome. — Mariage du prince d'Orange avec la fille de Maurice de Saxe. Ce mariage ajoutera beaucoup à sa puissance. Mécontentement de la régente.

Ytt maye plese you to understande that I sent you my last, of the 2nd dytto, by the ordinary post, wherein I wrote Your Mastershippe howe things passyd att that present. Synce the weche, here hathe passyd no thinge worthye of wrytyng, savying that as yesterday (being the 3rd of August) here hathe beene in thys towne of Andwarpe a wonderfull tryumfe, for the wynnyng of a pryse, wiche ys callyd the lande-juell, beyng a skalle of syllver, wiche weyeth vj ownsys, for the wynnyng whereof I dare saye there hath bene spentt (and shalle be within these 10 days) one hondrytt thowsand marks. And forbecause I am in doubt wether Your Mastershippe hath sene the order thereof in tymes past (wiche hathe not bene yousyd in xx yeres), I wyll declare you a lytyll thereof, in breve.

Fyrst, the Lords of the towne of Andwarpe hathe bene att greate charges in the makyng of pagents and standyng plasys to stande uppon to geve judgement, who shalle wyn the pryse, wiche was both costyly and marvelously well done.

Further, Your Mastershippe shalle understande that in thys towne of Andwarpe ther are 3 companys or brotheroods of Reteryke, whome have every one of them a house alone, and are all 3 very exselent in that syence.

The one company ys the paynters; the other ar callyd the Marygollde (whome geveth a marygollde in ther armes); the third are callyd the Olyve-branche (and do geve for ther armes a branche of olyves.)

Thys juell that is nowe to be wone, ys to be gotten by playing, and that company that can make the best answer in ther plays to the questyone that ys propoundyd, shalle wyn the juell or pryse : wiche questyon ys : Whatt thinge doth most cause the spritte of man to be desyrus of conyng ? — so that thys ys the prynsypal pryse. Notwithstandyng, there are many other pryses to be wone ; but they that do wyn thys pryse nowe, shalle carrye yt with them to their towne and shalle sett ytt up in ther towne within 7 yeres, where all these townes must meet, as they have done here nowe. For every towne in thys lande hathe one company or 2 of Reteryke, so well as

thys towne; for thys towne dyd wyn thys prise att Gantt, xx years past; and for because of the warres, they have nott sett ytt up tyll nowe. At wiche tyme the questyon was then : A man beyng redy to dye, whatt was hys most hope? — Some company saye : By the burthe of Cryst. Some saye : By good deeds ; some saye : By preyer ; some saye : By fastyng; and som : By pardons. And the company of the paynters of Andwarpe saye : The resourreccyon of the fleshe. — So that ytt was conclewdyd that thatt was the best answere and worthye the pryse. But ther was at thatt tyme syche plays played, that hath cost many a thowsantt man's lyves; for in those plays was the worde of God fyrst openyd in thys contrey. Wiche plays were and ar forbiden moche more strettly than any of the books of Martyn Luter, as allso those plays was one of the pryncypall occasyons of the dystroucyons of the towne of Gantt.

But to my pourpose. The paynters of Andwarpe hath set up that pryse and dyvers other, to say, — one to bee wone by plays, (wiche ys the prynsypall); one other to be wone by that towne that dyd come in most costlyest in apparrell, wherewith ys least fault to be founde, to say that all things be sutabell ; an other, who hathe the best fool; another, whatt company doth go solemnyst to the chourche and dothe cause the solemnyst masse to be sunge; another, whatt towne dothe make the most tryumfe in fyre; another, whatt towne dothe make the grettyst chere in banqueting, with dyvers other.

Thys ys the order howe the townes were apparalyd and howe they came in.

Fyrst, the company of the paynters of Andwerp were all clothyd in powrpell satten and vellvett, being in number xl hoursys, all havyng shorte gownes or cassacks of that kynde of syllke, lynyd throo with wyte satten or clothe of syllver, dowbeletts and hose of wyte satten, coustyly made, wyte boots, pourpell hatts and wyte fethers, wyth swords and speres. And all them that had vellvetts, was coustly inbroderyd with syllver, whereof Mr. Mellcher Schettz and Mr. Strawle were the prynsypalle and headmen, and were so imbroderyd, — bothe ther aparell and the caparysons of ther hourseys, — that the least of them cost above 300 l., havyng ether 6 footemen, all in pourpell, as they were. — There were more of the company, 4 herods, 4 typstaves, 4 banner-caryers and 6 trompetts, all in pourpell taffata, besydes 40 footemen in cotes of pourple taffata, with hose and doubletts of wyte satten in all poynts suitabell to the other. And for because I have molestyd Your Mastersheppe thys moche with thys matter, you shalle understande the syrconstaunce thereof and howe all the companyes do came in.

As the 3rd daye of August, beyng yesterdaye, all the Lords of the town of Andwerpe or the most part be att one of the clocke in a redyness, appon their pageney or standyng plase, wher they must give jugement. And, att the same howre, all the townes of Brabantt, with ther companny, must be in a reddyness without the gates, where, at

one of the clocke, the gates are openyd. And after that the companny, that ar fyrst appon the markett, — to saye, the trompeters and the herawlds, — do come and declare unto the Lords that they ar in a redyness at the gates, they shall come in fyrst and passe throohout all the towne and so before the Lords. So that, thatt beyng done, the company of the paynters must go to the gates, and feche them in by one att ownse, and presentt them to the Lords, and to feche another. So that, fyrst havyng steyd themselfes, they wente and fechyd in one of the companies of the towne of Andwerp, callyd the Golde-blome, where were 60 horssys all in crymysone satten and vellvett, in shourtt clockys lynyd whith wyte satten, wyte satten hose and doublets, red hatts with wyte fethers, wyte bootes, all ther hourses trappyd accordyngly, besydes 12 trompeters and heralds, and att the least xx foote men apparalyd accordyngly.

After them, they fechyd in another company of Andwerpe, callyd the Olyve-branche, wherein lyke 60 hourses, alle grene satten and vellvett, lynyd with wyte, with wyte hose and doublets, in all poynts so costyly as the other, bothe for foote men and trymmyng of the horses.

Afther them, came in the towne of Baro with 40 hourse-men, all in tawny satten damaske and velvet; and, after them, 12 wagons coveryd with tawny cloth, and in every wagon two men settyng in tawny syllks, carying 2 tourches; and after, in every wagon, 2 fyre panes. All these of Baro had red hose and doublets and red hatts with wyte fethers, very coustly, and blak bouskyns, suitabell. So that the wagoners were all apparellyd in the same colours.

After them, came in the towne of Maclyn, all apparellyd in cotes of incarnasyon colore stamett, made after the Enggleshe fassyon, beyng well tyed with yellow parchement, all yello hose and doublets, red hatts and yello fethers and wyte bouskyns. They came in with 360 horses, ryding by 2 and 2 together; the one 2 had tourches brannyng in ther hands; and the other 2, ether a flowre in ther hands.

There were, amonxt them, 112 gentillmen, and every one of them a grett chene of golde about hys necke, and his cote gardyd with fyne golde. Every of them had one or 2 footemen apparalyd as they wer, with yello satten doubletts and all things accordyngly.

They had 12 trompeters, 4 waytts, 4 herawlds, dyvers and many that dyd cary armes and banners: wiche was wonderfull to see. And after them, 16 wagons coveryd with yello and incarnasyon clothe, made of a very strange fassyon, lyke unto a canopy; and rownde aboutt the wagon hangyd xii shelds, very costyly graven and gylte (I mene every wagon), and the wagon within coveryd with yello clothe, wherein sett 2 men, all over apparelyd as they that were on hourse-backe, holdynge ether a tourche in ther hands; and in the ende of the wagon 2 cressets brannyng. All the wagoners, and they that dyd looke unto the cressets, were apparyllyd in all poynts as

the other. The matter was so strange that it is too long to wryte. They were in number, att the least, 450 hourseys and men; in that lever, att the least 600 persons.

After them came in Lere, all in grene cotes, trymmyd with wyte, wyte hose and doubletts, grene hatts, red fethers. Four pagents, with trompeters, herawlds and footemen accordyngly; and, after them, 16 wagons coveryd with grene and wyte, with tourches and cressets in very good order; and amonxt them, xx in grene velvett, whereof Conratt Schetts was the prynsipall, whome dyd moche passe hys brother Mellcher in esotylynes, beyng so enbroderyd with golde and syllver that no prynsse might be any costlyer.

After them came in dyvers townes, some in grene, some in blak, some in orange colour, some in yello, to the number of 15 towns and companies. And with some, 100 horses; some, 200; trymmyd in all pointes as the other, with pagents and wagons: whereof Sertynggam Bonsse was the best of the ordinary sorte.

But pryncipalye of all came Brussells, wiche, methinks, was a dreme.

Fyrst, they came in with a wonderfull meny of trompetes, heraulds, footemen, standard-berers, caryers of armes, with dyvers other kynd of offysers. After them, came 7 pagents, being caryed by 150 men, and the pagents beyng so trymmyd with young chylldren in cloth of golde, silver and satin of all colours, so embroyderyd and wrought and to such good pourpose that I cannot tell whatt to wryte of them. And about every pagent 4 men on horseback, with torches in their handes, apparallyd in long cotes, after the manner of Polle, of crymsone sattin, imbroderyd and garded with golde and silver, hatts of red, trymmyd as the rest, with wyte fethers, wyte sattin doubletts and wyte bouskyns, grette gyrdells of golde taffata, with their swords accordingly. After every of these 7 pagents, came 7 wagones, being all coveryd with red cloth and gardyd with wyte and hangyd rownd about with arms. In xxi of these wagons were very fayre personages; some in harness; some lyke nuns; some lyke monks, priests, beshops, cardynells and all kynde of relygyous men, with wonderfull devysys, wiche I colde nott well perseve, for that ytt was 2 of the clock att aftyr-midnight before they came in, so that I colde nott well perseve it by tourche-lyght.

The rest of the wagons, beyng att the least in number, that came after these pageants, 200 (for I told 104 were all coveryd with red, as the other) and in every wagon, 2 men syttyng, and in some 3, in crymsone satin as the other, holding in ther hands tourches. All these wagons were made with wyte basketts, as the marchantts do youse here, and no common wagons; and in most of the wagons, 4 grett horses, all with wyte harness, draying as lemone hoursys, the wagoners beyng apparallyd in red cloth and gardyd with wyte.

After the wagons, came 380 on horse-backe, all in cremysone satten, inbroderyd with golde and silver, as the other wer; after them, ther cappytayne, with 24 footemen, all

in crymysone saten, wyte hose and doublets accordingly; and after that, at the last, 25 wagons coveryd with red, full of chests and bagage.

In fyne, I do judge to be there 600 hoursemen all in crymson satten, and 130 wagons, so that, with them on horseback and they that dyd lye in the wagons and the chillderne uppon the pagents, I judge to be 1000 persons in syllke; and in hoursys all together, att the leste, 1000.

Thys was the strangyst matter that ever I sawe or I thynke that ever I shall see; for the comyng of King Fylyppe to Andwarpe, with the cost of all the nasyons together in apparell, was not to be comparyd to thys done by the towne of Brussells. And they shall wyn no more with all, but a skalle of syllver weying 6 ownsys. I wolde to God that some of owre gentyllmen and nobellmen of England had sene thys. I mene them that think the world is made of ottemell; and then it wold make them to thynke that ther ar other as wee ar, and so provyde for the tyme to come; for they that can do thys, can do more.

Thus the matter endyd yesternyght, between 2 and 3 of the clocke. And thys daye, one party goyth to the churche, where will be no small ado; for as they came in order on horseback to the town, so they must go in order to the church in foote.

I wrote Your Mastershippe, by my last, that there was some news from Rome, wiche at that present I cold not lerne, so that now I have lernyd whatt the matter was. Of late, serteyne of the cardynalls in Rome had conspyred against the Pope, intending to have made a newe Pope; and havyng callyd a consystery, where they thought to have sent hym off and to have a newe, whereof the Pope had intellygens, and the cardynalls beyng in the counsellhouse, the Pope sent for them all and said : « The » cause that I have sent for you ys thys. I have somewhat to saye to you; butt I do » command you, uppon pain of death, that, what soever I do saye unto you, that you » do make me no answer, nor that you do ax me no questyon, for my pleasure ys so. » The cause that you have callyd this Council, ys (I know ryght well) to put me off and » to make a newe : whereof I have grett marvell. I have done and wyll do my best » to observe sych orders as other have done before me; and yf, I do amysse, tell me, » and I will mend well. For that ys past, I do forgive you; for I do know who they be » that were the doers hereof; but and yff I maye hear of the lyke, look for no pardone! » So that they thatt are in fault, are in moche doubt of the Pope : whereof ytt ys thought will be more news very shortly.

The Prynse of Orange ys departyd for Docheland to be maryed to the daughter of Duke Marysse, with a small company; for, whereas he thought to have had dyvers nobellmen of thys country with him, there ys commandment geven by the King that no man in all thys Low-Countrie, bearing any offys, shall goo with him in payne of losing his offys, and the King's displesure besydes, with expresse words, because they

shall nott be infectyd with any of the herysies that ys yousyd in that countrie. Which matter it ys thought that the Duchess wyll not take in good part, which, in the end, may fall out ill; for the Prynse ys now waxing grette by this mariage, and presently his offyssers do sell most of the lands that he hath in thys country, wiche ys moche spocken of nowe.

The nells for Mr Sakefyllde ar boughtt and shippyd in Bartolmewes Pall's, whome departyd from hense yesterday. All other your comyssyons hy your last letter, I have observyd : whereof I wrote Your Mastershippe answer hy my last, att large.

Here inclosyd, you shall receive a parcell of letters, which I received from Sir Thomas Chamberlene out of Spayne. The exchange passyth att 22 s. 4 d. usans ; small store of money, and takers. Havyng nott ells to molest Your Mastershippe at thys presentt, etc.

(*Record office. Foreign papers. Queen Elizabeth, Calendar*, t. IV, n° 375. — Publié par M. Burgon, *Life of Th. Gresham*, t. I, p. 377.)

DCCXCII.

Richard Clough à Gresham.

(Anvers, 4 aout 1561.)

Le roi de Danemark a mis arrêt sur un grand nombre de navires; il n'ira pas aux noces du prince d'Orange.

Itt maye plese you to understand that I sent you my last, this present daye att 10 of of the clocke, by owre English post. Syns the which, this present hour (being 6 of the clocke), here arryved a post from Hambroo, with letters from Benedictus Goderman to Crystofer Prowyne, wherein he wrytyth that, at that present, the Kyng of Denmarke and the Duke of Holst do arrest all the shipps that they can gett, specially of Hambroo and Bremen. And whereas the Kyng of Denmark was in a rediness with 500 horsemen to have gone to the mariage of the Prynse of Orange, he dothe nowe nott go, so that he wryteth that he ys in doubt that there wyll rise some matter uppon 't. Wherefore I have thought good to sende awaye thys letter in post, because there maye arise more matter than is looked for.

From Andwerpe, thys 4th daye of August a° 1561.

(*Record office. Foreign papers. Queen Elizabeth, Calendar*, t. IV, n° 376. — Publié par M. Burgon, *Life of Th. Gresham*, t. I, p. 391.)

DCCXCIII.

L'évêque d'Aquila à Cecil.

(5 AOUT 1561.)

Lettre relative à l'arrestation de deux pirates.

(*Record office. Foreign papers. Queen Elizabeth, Calendar*, t. IV, n° 378.)

DCCXCIV.

Le marquis de Winchester à Cecil.

(6 AOUT 1561.)

Les marchands aventuriers seront invités à payer trente mille livres à Thomas Gresham pour les besoins de Sa Majesté aux Pays-Bas.

(*Record office. Domestic papers. Queen Elizabeth*, vol. XIX, n° 8.)

DCCXCV.

Gresham à Cecil.

(LONDRES, 7 AOUT 1561.)

Le Lord Trésorier l'a chargé de payer, le 25 août, 44,784 livres sterling, dont 30,000 seront fournies par les marchands aventuriers et 7,266 livres par les marchands d'étape. Le surplus sera pris sur les recettes de la reine. — Il partira le lendemain pour les Pays-Bas. — Il a appris que les cinq colonnes de marbre qu'il a fait acheter pour Cecil, sont arrivées en Angleterre, et il espère qu'il en sera bientôt de même des siéges en cuir et en velours qui sont destinés à sa femme.

(*Record office. Foreign papers. Queen Elizabeth, Calendar*, t. IV, n° 588)

DCCXCVI.

La reine d'Angleterre aux Marchands aventuriers.

(9 AOUT 1561.)

Elle les prie de lui prêter la somme de trente mille livres sterling. Le terme de payement sera de sept mois ; mais elle ne payera l'intérêt que pour six mois, à raison de douze pour cent. Le Conseil privé leur donnera telles garanties qu'ils désireront.

(*Record office. Foreign papers. Queen Elizabeth, Calendar*, t. IV, n° 389.)

DCCXCVII.

Cecil au cardinal de Granvelle.

(IPSWICH, 12 AOUT 1561.)

Il le prie de faire bon accueil au maître des requêtes Walter Haddon qui, ayant obtenu un congé de quelques jours, désire visiter les contrées soumises à son administration [1].

(*Record office. Foreign papers. Queen Elizabeth, Calendar*, t. IV, n° 398.)

[1] « Le dict ambassadeur (l'évêque d'Aquila) avoit, écrit Marguerite de Parme à Philippe II, grand » soubçon contre ung conseiller de la royne, nommé Haddon. » Cependant on ne découvrit rien. Haddon s'était rendu à Bruges pour y négocier l'établissement de l'étape des laines. Il voyageait « soubs ceste couleur » et aussi pour voir le pays. (GACHARD, *Correspondance de Marguerite de Parme*, t. I, p. 546.)

DCCXCVIII.

L'évêque d'Aquila à la duchesse de Parme.

(Londres, 16 aout 1561.)

Résultats à attendre de la mission du comte de Hornes. — Il paraît qu'Élisabeth a renoncé à son projet de s'opposer au voyage de Marie Stuart. — Détails sur les armements de navires en Angleterre. — Bruits sur les motifs de ces armements. — On a enfermé à la Tour lady Catherine Grey parce qu'elle a épousé secrètement le comte d'Hertford. — Marie Stuart peut exercer une grande influence en Angleterre. Importance de son mariage. Elle s'est embarquée le 12 à Calais. Depuis le temps est devenu mauvais, et l'on n'a pas reçu de ses nouvelles. — Pirates arrêtés à l'île de Man.

He recebido la de V. A, de iij del presente, y a lo que toca al buen tratamiento, que aqui dize V. A. que entiende hazerse a los sugetos de Su Magestad, pues hago lo que devo en ello, V. A. no tiene de que darme gracias, y yo le beso las manos humilmente por lo que en ella es servida escrivirme.

El mismo deseo que V. A. tiene de la venida del Conde de Horne, por lo que toca a los negocios publicos, tengo yo por ellos y por lo que toca a los mios particulares, los quales no çufren mas dilacion por la mucha necesitad que aqui passo, y espero que Su Magestad no querra tenerme aqui mas con tanto incomodo mio.

Lo que en Francia se haze en las cosas de la Religion, se sabe aqui y se entiende antes que alla este ordenado, y ha muchos dias que el Dottor Wotton sabia lo que el Consejo de Estado y Parlamento avia de proveer y la disputa que avia de ordenarse ; y digo cierto que ha mas de seys semanas que se entiendo del, y yo lo tuve por adevinança. Aunque se bien que entre los hereges de Françia y esta Reyna ay inteligencia y que Vandosme le escrive amenudo : no se lo que se pretenden.

Estos dias han amenazado aqui a la Reyna de Escocia de quererle impidir el passo, como tengo escritto a V. A., loqual yo crey entonces porque la Reyna misma me lo dixo y lo dixo tanbien al Embaxador de Francia y a Monseñor de Oyscel. Despues parece que ha mudado proposito porque no se sabe que ayan salido deste puerto mas que dos naos gruessas con dos navios pequeños, capitanes Bysson y Halstok, dos oficiales del arsenal, y una galera y una fusta. Las naos dizen que se han embiado tras los cosarios a una parte y a otra del reyno, y la galera y fusta sirvieron de andar la Reyna a solacio enellas dos dias por la costa de Suffolk, y ya las han tornado a embiar. Pienso que esta mudança no se ha causado por falta de voluntad que la Reyna tenga del daño de su prima, sino porque los hereges de Scocia, en los quales ella hazia su disiño, no estan ya en la opinion que estavan el año passado, visto que estan ya libres de las manos

de Franceses y que esta Reyna no les ha cumplido lo que se les avia prometido de que se casaria con el Conde de Haren, y sobre todo porque a lo que se entiende la parte de los catholicos y de los que son fieles à la Reyna es mucho mayor que la de los hereges. Esta Reyna avia embiado comisarios a la frontera el Conde de Ruteland, Milord Warthon, Maestre Cave, el Maestre de Roles y un legista para ver de renovar la aliança del año passado con ellos; pero hastagora no parece que tienen hecho nada, aunque escriven que tienen buena esperança. Las otras naos que tengo escritto a V. A. que se armavan de mas de las que han salido, se adereçan todavia; yo pense que avian de servir para contra la Reyna de Scocia, como lo pensavan todos y como era verisimil. Agora dizen que se arman para embiar a Guinea, y que ha de yr en ellas un Portugues criado de Vandosme y castellano de una fortaleza suya, el qual llego aqui esta semana y con el otros dos capitanes guascones embiados por el dicho Vandosme con guia y patente del Embaxador Fragmarton : el se llama Melchior y, a lo que dizen, esta desterrado de España. Parece poco verisimil que quieran yr a Guinea, visto que la costa de armar las naos y avitallarlas es mayor de lo que podria ser la ganancia que en el commercio de la Guinea puede hazerse; pero los ombres que he dicho estan aqui, y los capitanes Ingleses que han de yr en las naos, estan nombrados y se adereçan todavia. Si piensan aun en molestar a la Reyna de Scocia despues de llegada a su reyno o si todavia embian estas naos a robar las del Rey nuestro señor que vienen de las Indias, yo no lo se, porque el negocio se trata tan secretamente que, si no se viniesse usado mucha diligencia, aun esto no pudiero entenderle. Seran quatro o cinco naos las que se aprestan, sin las que he dicho que han ydo tras los cosarios.

Tres dias ha que truxeron a la Torre de Londres presa con buena guardia a Miladi Catalina Grey, hermana de Juana, aquien fue cortada la cabeça. La causa de su prision es por averse casado con el conde de Herdfort, hijo que fue del Duque de Sommerset, secretamente, del qual se ha hallado preñada. El Conde se fue à Francia dias ha, y ella, no pudiendo ya encubrirse, ha sido presa con otras dos damas que eran en el hecho. Tienese sospecha que este casamiento aya sido fomentado de algunos de los señores deste reyno por sus disiños, y parece imposible que con tan mal govierno dexe de aver algunas altercationes, especialmente despues de llegada a Scocia aquella Reyna, que con el derecho que tiene a este reyno y la buena opinion en las cosas de la Religion podra hazer aqui muchos efectos buenos o malos, segun con quien acertare a casarse. Ella se avia de partir de Cales a xij deste, el qual dia hizo de buen tiempo; despues ha sido siempre contrario, y oy que tenemos xvj no se sabe nueva della.

Los cosarios que aportaron a la Isla de Man, son unos que se huyeron de Canaria dia de Navidad con una nao que estava en aquel puerto cargada de vinos y azeytes, con laqual se han venido a este reyno. Estan presos diez dellos; los otros se han huydo. Hasta aora no se entiende que las naos que la Reyna ha embiado, ayan tomado ningun

pirata, y parece que la comision que llevan, no es sino de asegurar la pesca a los de las villas maritimas, por lo que aqui hemos bozeado sobrello. En lo demas mal se puede creer que persiguiran a piratas, los que arman agora a la parte con Franceses para embiar a robar. De lo que mas se entendiere, dare aviso a Vuestra Alteza.

De Londres, xvi de Agosto 1561.

(*Archives du Royaume à Bruxelles, Nég. d'Angleterre*, t. III.)

DCCXCIX.

L'évêque d'Aquila au cardinal de Granvelle.

(Londres, 16 aout 1561.)

Il aime mieux s'exprimer selon sa conscience que de chercher à paraître prudent. Il regrette que ses avertissements trouvent si peu de crédit près du roi. — Les Conseillers d'Élisabeth désirent un ambassadeur espagnol qui leur soit agréable; ce serait un motif de le rappeler sans attendre une décision d'Espagne. — Relations avec Vergecius; ce qu'on a imprimé à ce sujet.

Por la de V. S. Illma, de x deste, he visto como havia recebido las mias de dos del mismo y de 19 y 23 del passado. En los negocios de aqui escrivo tan largo a Su Mag^d^ (cuya carta embio abierta al solito [1]) que no replicare aqui nada en ellos. Solamente

[1] Cette lettre de l'évêque d'Aquila à Philippe II étant fort intéressante, je crois devoir la reproduire: Por las cartas que ultimamente he escrito a V. Mag^d^ en xix de Julio y xxx de Junio, y por las que ordinariamente escrivo a Madama la Duquesa de Parma y al Cardinal de Granvela, havra Vuestra Magestad entendido lo que en los negocios de aqui passava entonces y las platicas en que andava esta Reyna con la de Scocia, a quien mostro la de aqui querer impedir el passo. Esta determinacion parece que ha cessado, no por falta de voluntad que esta Reyna tuviesse de hazer daño a la otra y aun de prenderla, si pudiera; sino porque, a lo que se puede entender, le han faltado los hereges de Scocia sus aliados, los quales havian de ser los que le havian de hazer instancia para que se moviesse a defenderlos y los que havian de causar alla los movimientos del año passado. Pero ellos, o por temor de los Catholicos que se entiende que cada dia se van declarando mas por su Reyna, o desdiñados por averles esta faltado a ellos en la del casamiento con el Conde de Haren, o porque con effecto les parezca que, muerto el Rey de Francia y viniendose su Reyna a meter entre ellos, no tienen ocasion de deservirla, no parece que han acudido, como esta Reyna quisiera, a la renovacion de la liga, para laqual se havian embiado de aqui a la frontera commissarios, el Conde de Ruteland, milord Warton,

dire que a V. S. Illma beso humilmente las manos por lo mucho que favoresee en su carta, aprovando lo que sobre las cosas de aqui escrivo. Yo no digo sino lo que siento en ellos, ny mas, ny menos, porque he tenido toda mi vida mas quenta con satis-

Maestre Cave, el Maestre de Roles y un juristo, so color de yr a poner los terminos en ciertos lugares de la frontera; y, aunque el Maestre de Roles escrivio la semana passada que los negocios a que havian ydo, estavan en mejor termino que quando el se partio de Londres, por los effectos se puede entender que hasta agora no se ha hecho lo que la Reyna quisiera, pues ha cessado el dessiño de estovar el passo a la de Scocia, haviendose obligado a ello con decirmelo, non solamente a mi, pero aun al Embaxador de Francia y al mismo Oyseel que estava por aquella Reyna. Pero ya puede ser que esto se huviesse hecho entonces con artificio, para que, entendido en Scocia, diesse animo a los hereges a que se determinassen contra su Reyna, lo qual no se sabe aun que este hecho, antes de los que de alla vienen se entiende el contrario, y que estan todos los señores del Reyno juntos en Edimburg esperandola, y el pueblo con mucho regozijo por su venida. Ella havia de embarcarse en Cales a los xij, que hizo buen tiempo. Pero despues aca ha sido siempre contrario y, oy que son xvj, no se entiende aun nada de su partida, ny que sea passada. De aqui han salido estos dias passados dos naos gruessas y otros de navios pequeños, capitanes Halstock y Brisson, criados de la Reyna. Salieron tanbien una galera y una fusta. Las naos dizen averse embiado contra los piratas. La galera y fusta servieron de andar la Reyna por la costa de Suffolk, dos dias holgandose en ellas, y con tanto las tornaron embiar a Londres. Otras cinco naos gruessas que he escrito que se armavan en el puerto de Ghelingan (que es el de Rochester), no han salido, ny estan aun prestas, y usando yo diligencia estos dias para saber si las armavan para embiar contra la Reyna de Scocia, como era muy verisimil y como todos pensavan, he hallado que los capitanes que havian de yr en ellos, tenian, dias ha, orden del Almirante de estar apunto para cierto negocio del servicio de la Reyna muy importante. Agora dizen que los mandan apercebir para yr a la costa de Guinea, a esperar las naos de la India de Portugueses, y que yra por guia dellas un cierto Portuguese, criado del Duque de Vandosme y alcayde de un castillo suyo, llamado Melchior, el qual dizen que anda desterrado y que es gran marinero. Este llego aqui, cinco dias ha, con patente y guya que el Embaxador Tragmarton, le dio y con cartas para la Reyna. Ha sido muy bien alojado y acariciado aqui en Londres. Vienen con el otros dos capitanes Gascones; y de un criado de Fragmarton que viene con el y ha de bolver con respuesta deste despacho, he entendido que es Vendosme el que le embia para que ande en esta armada, y que pienson hazer grandes presas. El es un ombre cano, bien dispuesto y muy grande herege, como lo es el que le embia, aunque mas disimil, en laqual materia ya he dicho a V. Mag^d otras veces lo que entiendo, y agora no puedo dezir sino lo mismo, porque es aqui muy notorio que Vandosme se entiende con la Reyna y que el y los hereges de Francia tienen con los de aqui inteligencia y aun aliança, y quiera Dios que este armar de naos para la Guinea no sean ocasiones que van dando para causar algun rompimienta universal entre catholicos y hereges, que es no solamente lo que Vandosme y los principes de Alemaña protestantes, pero aun esta Reyna dessean, pareciendoles que, hecho este negocio bando, les cabra a ellos alguna parte de lo que en estas inovaciones y movimientos se mudare, sobre loqual otras vezes he escrito a Vuestra Majestad lo que me parece, que es que el desiño que esta Reyna tiene, es mudar el estado del Pais-Baxo. Pero, como quiera que esto sea, la yda a Guinea destos agora parece poco verisimil, tanto porque la costa de armar estas naos es mayor de la que puede ser la ganancia que en tal viage se haria, yendo las naos como

facer a mi consciencia en los servicios que se me han encomendado que no con parecer prudente. Las cosas de aqui estan en muy mal estado, y como es mal contagioso esto de los estados, me parece que, sino se provee o bien o razonablemente, podra ser que ten-

van muy bien armadas y avitualladas, como porque no ha aun dos meses que la Reyna dio patente para que ninguno de sus sugetos fuesse a estas navegaciones de Portugal, y lo mando pregonar assi publicamente en Londres, haviendo venido aqui sobrello un criado del Rey llamado Manuel de Araujo que estuvo aqui en mi posada, travajando en ello muchos dias.

Thomas Chaliner partira por Embaxador a la corte de V. Mag^d a mediado Setiembre. El negocio mas principal que hasta agora se le ha encargado, es la revocacion de la pragmatica que dizen se ha hecho ultimamente por mandado de Vuestra Majestad que en España no se dexen cargar naos Inglesas, lo qual pretenden ser contra los tratados. En lo de Roberto dize que no le han mandado aun nada, pero que su parecer seria que Vuestra Majestad le favoreciesse, porque, hecho este casamiento, lo de la religion y todo lo demas que Vuestra Majestad quisiere aqui, se hara muy bien : lo qual dixo que me decia de suyo y que no tenia sobresto comission ninguna. Podria ser que assi fuesse, y tanbien podria ser que se lo uviessen mandado decir assi por no obligarse a nada conforme a como a mi se me propuso este negocio al principio por Henrico Sidne.

Entiendo que se juntan en casa del Conde de Oxonia, donde la Reyna esta agora, muchos de los señores del reyno para tornarle a hacer instancia que se case como les prometio el dia de san Jorge passado que lo haria. No se si ayudara a hazerle determinar el casamento que se ha descubierto de Miladi Catalina Grey con el Conde de Herdfort, hijo que fue del Duque de Somerset, losquales se casaron secretamente, aunque, segun se sospecha, no sin noticia y consejo de algunos señores y especialmente del Conde de Arondel, el qual dizen que pretendia casarse con Miladi Janna, hermana del dicho Herdfort (laqual murio los dias passados) y favorecer la succession de Miladi Catalina por hacer Rey al que havia de ser su cuñado, el qual es un moço de harto poco sustancia, aunque muy herege. Ha se hallado la dicha Miladi Catalina preñada y, descubierto por esta via el negocio, la embiaron, tres dias ha, con muy buena guardia a la Torre de Londres, y al esposo han embiado a llamar que comprezca luego, el qual se fue a Francia quatro o cinco meses ha, y sospecho que toda esta diligencia se haga contra el Conde de Arondel, que haze profession de enemigo descubierto de M. Roberto, y ya tengo escrito à Vuestra Magestad que este Conde andava, dias ha, en platicas con Franceses.

El Embaxador de Suecia se va cada dia desengañando mas en lo del casamento de su amo, y ha acontecido que andando por Londres unos retratos del Rey de Suecia y desta Reyna pintados juntos en un papel, los del Consejo los han mandado quemar todos y que nadie tenga tal pintura en casa a pena de confiscacion de bienes, y la Reyna que piensa que este Embaxador le ha mandado pintar, dizen que este dello muy enojada. El Embaxador no lo esto menos, tanto que los otros dias me dio a entender que su amo no estaria ageno de casar con una hija del Emperador y de concurrir por su parte en que se procurasse el remedio de las cosas de la religion, que, aunque pueden haver sido palabras de Embaxadores, no he querido dexar de avisarlo a Vuestra Majestad : ha embiado con esto a su secretario, no se si se bolveran a la de Scocia.

Estas cosas de religion andan aqui siempre peor, porque de los catholicos mueren cada dia, y los que quedan son perseguidos y forçados a apostatar, perdida toda esperança de remedio. Estotro dia murio Leonardo Chanberlain, governor de la isla de Garnesen, que era de los mas determinados y

gamos que proveer despues en nuestra casa mas de lo que querriamos, lo qual espero que, ahunque tarde, no faltara, y que la culpa de la tardança no deve de ser sino mia, que, teniendo tan poca authoridad como tengo, no acaba Su Mag^d de dar credito a lo que le escrivo.

A Madama escrivo de las cosas de aqui, como V. S. Illma mandá que se haga algunas vezes, a proposito de poder mostrar las cartas a essos Señores, los quales oxala hiziessen tanta instancia porque aqui no estuviesse embaxador español que Su Mag^d los complaziesse, porque con esto seriamos todos contentos, y ya podra ser que segun me hallo ya yo de tomarme la licencia sin esperar la d'España y yrme a cassa de V. S. Illma, a que me favoresca para la disculpa, ya que su favor no basta para el remedio.

mejores ombres deste reyno. Walgrave esta para morir hidropico. Milord Ludburn y Warton han sido forçados a hacer el juramento scismatico que se les pidia, por salir de la prision, y los que quedan en ella constantes, mueren de hambre y se consumen, tanto que, si Dios no provee, en poco tiempo se acabara de perder en este reyno lo que quedava de bueno, que seria harto se si conservasse. Los hereges estan determiñados de acabar a los catholicos por esta via, y por via de infamarlos y hazer burla dellos, no solamente de los de su reyno, pero tractando de los agenos y de los principes con el desacato que vera Vuestra Magestad por dos hojas que le embio de un libro que aqui han imprimido contra el Obispo que era de Londres, donde tractan de Vuestra Magestad y de la nacion española de la manera que se podra ver. Si fuesse agora solamente esto y en otros libros y en comedias no se hiziesse y dixesse cada dia peor, podria passarse. Pero es tanto lo que en esto hay, que ha parecido que devo dar noticia dello a Vuestra Magestad. El author deste libro es un canonigo de Canturberi, llamado el dottor Baal, que solia ser Obispo en Irlanda, y se ha impresso en Londres por el impressor de la Reyna con licencia del Obispo de la ciudad, no ha xx dias.

A la isla de Man llego los dias passados una nao con unos cossarios Ingleses, que, por la nueva que dellos tuve, pense que pudieran ser los que havian robado la nao de las Indias en que entien lo que venia hacienda de Vuestra Magestad. Embie luego persona propria con orden de reconocerlo todo y poner recaudo en ello. Despues he sabido que son unos cossarios que estando presos en Canaria, el dia de Navidad passado, se alçaron con una nao que estava en el puerto, y se han venido aqui con ella cargada de vinos y aceytes. Estan presos diez dellos, entre los quales ay uno de dos capitanes que se hallaron en este hurto juntos, llamado Juan Polo. Otro llamado Tomas Champnes se escapo con los demas companeros, de loqual me he quexado y hecho instancia que los presos sean traydos aqui porque dellos se podra saber quien hizo el hurto de la otra nao, y porque tanbien entiendo que entre estos presos ay dos Españoles, aunque Sicel dize que no sabe tal. Por todos respectos me ha parecido saber la verdad dello y embyar persona propria. El que piensan que se ha hallado en el robo de la otra nao, es un Ingles de Antona, llamado Cuk.

Oy entiendo que la Reyna esto indispuesta y con calentura. Podra ser que sea de enojo por estas cosas de su casa, en laqual hay mucho peor que esto de Mil. Catalina. Si por caso sucediesse que Dios dispusiesse della, pareceme que no seria este caso para no tenerlo previsto y proveydo, no sabiendose aquien se havria de dar la sucession deste reyno y estando la de Scocia por casar.

(*Archives du Royaume à Bruxelles, Nég. d'Angleterre*, t. III.)

El Vergecio es hombre que podra dezir muchas cosas y si dixere las que ha visto y tocado con mano. Celebran en Roma el nombre del Rey nuestro señor por las cosas de aqui, no obstante todo quanto el abad Martinengo pudiere sospechar, porque, como yo recebi la carta de V. S. Illma, en que escrivia destas sus sospechas, estando aqui el Vergecio, considere que era bien hablar con el en esta materia mas largo de lo que sin esto lo hiciera, aunque no sali de los negocios generales y de remitirle a lo que podia entender por las calles si queria saberlo, el me dixo que pensava que de Roma le mandarian yr alla, ahunque, para lo que el aqui vino, segun dezia, no era necessario. Pienso que no dexara de hazer buen oficio, porque no puede dezir sino conforme a lo que se ha escripto y dicho al Abad y a Roma, no queriendo el poner de su casa. Pero, pues lo que a mi se me respondio acerca de su venida, anda impreso en Ingles y en Frances, segun dizen, con ella sera desengañado si ya no quiere pensar que aqui no desseamos la reduction deste reyno y la obediencia de la Sede Apostolica, lo qual no es de creer que nadie piense.

De Londres, xvi de Agosto 1561.

(*Archives de Simancas, Secret. de Estado*, Leg. 815.)

DCCC.

Gresham à Cecil.

(Anvers, 19 aout 1561.)

On parle d'hostilités entre le roi de Suède et le roi de Danemark. — Le duc Auguste de Saxe et les nobles allemands ont vu avec mécontentement la défense faite par Philippe II aux seigneurs des Pays-Bas d'accompagner le prince d'Orange. — Le roi de Suède ne se rendra pas en Angleterre; on dit qu'il épousera la fille du roi de Pologne. — A Anvers, tout est en fête à cause du *Landjuweel*. — Maladie de l'Empereur.

After my most humble commendacions, it maye like you to understande that I wrote you my last upon my arryvement at Donkirke, and at the xviiith I arrived in this town.

The occuraunts be that the Kinge of Sweden hath sent comyssioners into the lande of Wyrtemburche to take up a great nomber of horsemen and footemen, some men think to give war against the Kinge of Denmarke. Both the Kinge of Denmark and

the Duke of Holst doo arrest and take up all the ships they can came bye at Hamborow and Bremen : to what purpose it is not yet here revealed. The Duke Augustus hath sent the County of Swarssyngbourg and another County in post to the King of Denmarke.

The Duke Augustus and nobells in Germanny dothe take in very ill parte that Kinge Phillippe wold suffer none of his nobells of this countrye to accompanye the Prince of Orange to his mariage of the Duke Morris' daughter, for fere that any of them shuld be corrupted wyth their heresies.

The saying is that the French King hath sentthe order of Saynte-Michell to the King of Denmarck.

Other I have not molest you withall, but that I have shipped your iiii chayres of lether, and two of velvet; and the rest, of velvet, will be redy thys next weeke. Most humbly beseeching you, at the Queene's Majestie's comyng to Enfyllde, to remember me for the passing of myne account, as my trust is in God and you, and that it may please you to wryte for sir Walter Mildmaie to be there. And thus, with my most humble commendacions to my Lorde Admerall and to Sr Francis Knowles, and to my Lady your wife, etc.

Here is no communicacyone of the King of Sweden coming into England; for that there is a practise for hym to marry the Kinge of Pole's daughter, and Imbassadors sent of both partes, as the saying is here.

Here is nothing in this town to do, because they are styll triumphing and drynking, which of the towns shall wynne the Land-Jewell, wherein hathe been spent above 100,000 l.

The letters out of Germanny declaryth that the Emperor shuld be very sore syck of the agew and in great danger.

(*Record office. Foreign papers. Queen Elizabeth, Calendar*, t. IV, n° 425. — Publié par M. Burgon, *Life of Th. Gresham*, t. I, p. 395.)

DCCCI.

L'évêque d'Aquila à la duchesse de Parme.

(Londres, 23 aout 1561.)

La reine d'Écosse a eu une entrevue avec Throckmorton avant de s'embarquer. Ceux qu'elle a envoyés vers la reine Élisabeth ont été bien reçus. Elle est arrivée le 20 en Écosse. Il lui sera difficile de se défendre contre les machinations de la reine d'Angleterre. — Navires anglais désignés pour aller en Guinée. Peut-être y a-t-il un autre but. — Nouvelles d'Irlande. — La reine a écrit au roi de France pour qu'il lui fît remettre le comte d'Hertford. — Lady Catherine Grey est toujours prisonnière à la Tour. On attend ses couches au mois d'octobre. Si elle donne le jour à un fils, il est douteux qu'il vive longtemps. Élisabeth, n'ayant elle-même pas de fils, serait en proie à trop de soupçons. — Dispute entre Robert Dudley et le comte d'Arundel.

La semana passada escrivi à V. A. lo que se ofrecia en las cosas de aqui. Despues havra V. A. entendido como Viernes a xv se partio de Cales la Reyna de Scocia, aviendose embarcada a xij una vez y buelto otras por el mal tiempo. El que ha tenido de los xv adelante, ha sido razonable, tanto que hay aviso de como llegaria a Scocia a xx. Desde Cales embio aqui al Abad de San-Cosme y a un cavallerizo suyo llamado Leviston, Escoceses, los quales fueron a donde esta la Reyna en Suffolk sin passar por Londres. Pidieronle passaporte y patente para que donde quiera que aportasse en Inglaterra la Reyna de Scocia o alguno de sus navios, fuessen trattados como amigos, lo qual les fue concedido, y les fue hecho en la Corte muy buen trattamiento. El Abad se fue a Scocia en diligencia, y Leviston bolvio para Cales : llegado a Dobra, supo que la Reyna se avia ya partido, y bolvio por aqui a Scocia. La causa desta novedad en esta gente entiendo que se ha causada de cierta platica de concierto que en Abevilla uvo entre la Reyna de Scocia y Fragmarton, el qual fue llamado della y presentado el y su muger. Que platica puede ser esta, no lo se de cierto, sino que sospecho que podria ser algo del casamiento de la dicha Reyna de Scocia con el Conde de Haren, que es lo que aqui pretenden y pretenderan, tanto por la seguridad deste reyno como por otras consideraciones que esta Reyna deve tener pensadas; la de Scocia me parece que en lo de la Religion andara con el tiempo. Sus tios el Prior de St-Andres y su hermano se casaran con dos hijas herederas de dos señores de aquel reyno, no obstante que el prior sea religioso. Los Obispos tendran sus iglesias y rentas; sera licito predicar a Catholicos y a hereges; los frayles y monjas quedaran deshechos, porque, derocados los monasterios, no hay donde recogerse. Todos los señores de aquel reyno esperavan a la Reyna a la lengua del agua, aviendoles ella concedido indulto general de todas las cosas passadas, y estando algu-

nos dellos con esperança que se ayo de casar alli, lo qual no haciendo ella y no teniendo otro fundamiento que el de cient-y-cincquenta mill ducatos que lleva en dinero, tendra trabajo a defenderse de las maquinaciones y rebueltas que esta su prima le va ordenando, laqual dize que tiene en la manga con que poderle hazer mal y descomponerla siempre que quisiere. De los comissarios no se entiende que se hayan aun juntado con los Escoceses, sino que estavan en Barvic, con ocasion de proveer ciertas cosas de religion contra los Catholicos de aquella provincia. Tambien se ha contentado esta Reyna de dar licencia al Gran-Prior de Francia y a Monseñor de Danville para que puedan bolver por aqui. El Marques de Albeuf dizen que quedara con la Reyna su sobrina en Escocia, laqual entiendo que viene no muy contenta del trattamiento que en Francia se le ha hecho y que al embarcarse dixo que, si Franceses no querian valerla, Dios la ayudaria y otros principes. La de Ingalaterra entiendo que esta descontenta del Duque de Holst y del Rey de Denemarca su sobrino por el casamiento que entiende que trattan con la de Scocia, y a un ombre del Duque que aqui vino la semana passada con avisos y cartas para la Reyna, como acostumbran embiarle, le trattaron diversamente de lo que suelen, sin darle aun para el camino.

Las naos que escrevi que se adereçavan para Guinea, estan ya prestas y partiran antes de xv dios; van a la Mina, y dizen que tomaran de camino treynta mill ducados de telas en Bretaña, otras mercaderias de aqui no las llevan. Las naos son quatro de la Reyna todas y muy buenas y grandes. El Portugues que aqui vino de Francia, entiendo que se non embarcara en ellas, sino los de Guascones o Navarros que con el vinieron, que van por el Duque de Vandosme, el qual dizen que tiene parte en la mercaduria, como dizen que la tiene tanbien esta Reyna y algunos particulares de Londres : esto es lo que ellos publican. Yo todavia sospecho que el disiño de la Reyna y de Vandosme es otro, y que (si las ocasiones lo llevaren) se pondran en otras enpresas perjudiciales al servicio del Rey nuestro señor. El Portugues yra de aqui Anvers, segun se dize en su posada. Es el que induvo entre Vandosme y el Xariffe en las platicas que V. A. avra entendido que uvo entrellos los años passados, y aun dizen que estuvo preso en España y que se huyo de la carcel.

De Irlanda ha venido estos dias el Tesorero de aquel reyno y dos correos tras el. Avisa el Virrey de alli como en uno encuentro le han muerto cien Ingleses, y pide que le embien socorso, porque esta en mucho aprieto, porque, demas de los Irlandeses, un Jaymes Mack-Onel, señor de las islas Ebridas, que estan entre Scocia y Irlanda, que llaman Roitshings, ha passado con seis mill ombres y con artilleria en favor del grand Onel, que es la cabeça de los enemigos de la Reyna en aquella isla. Al Arçobispo Armacano han pregonado en Dublin por rebelde y vagabundo, como ellos dizen, por aver tomado del Papa la provision de su Iglesia. El es cabeça de los Catholicos y anda con el grand Onel.

Miladi Catalina esta todavia en la Torre y examinada dizen que no ha nombrado por complices de su casamiento sino a un clerigo que se fue con el Conde de Herdfort y a Miladi Juana su hermana que murio, y a otras dos mugeres que estan presas. La Reyna ha escrito al Rey de Francia, rogandole que le embie aqui preso al Conde, porque pretenden saber del los complices, que es lo que importa y lo que ella desea.

El Conde de Arondel ha havido, como entiendo, palabras pesadas con M. Roberto y se ha partido de la Corte enfermo.

La dama parira al Octubre y, si fuere hijo lo que pariere, no se si bivira mucho, porque qualquiera destas cosas haze sospecho a la Reyna no teniendo hijos y estando el pueblo como esta con sus cosas. Ella esta todavia no muy bien dispuesta y descontenta.

De Londres, a XXIII de Agosto 1561.

(Archives du Royaume à Bruxelles, Négociations d'Angleterre, t. III; *Archives de Simancas, Secret. de Estado,* Leg. 815.)

DCCCII.

L'évêque d'Aquila au cardinal de Granvelle.

(23 AOUT 1561.)

On dit qu'au mois de novembre le Parlement s'occupera de l'affaire de lord Robert Dudley, sans que personne s'y oppose. — On prendra aussi de nouvelles mesures contre les catholiques. — Embarras financiers.

Por la carta que escrivo a Madama, entendera V. S. Illma lo que aqui passa. Demas de lo qual lo que hay que avisar en el negocio de Milord Roberto, es que, segun entiendo, piensan hazer parlamento al Novembre y tratar dello con opinion que no havra quien lo contradiga. Tambien trataran de hazer alguna ordenança rigorosa contra los catholicos porque, por la que agora hay, no pueden proceder contra ellos a matarlos, ni aun a tenerlos presos, sino fuesse por las sospechas que Sicel quiere que se tenga dellos. En lo uno y en lo otro haran lo que quisieren, y nuestro señor lo proveera quando fuere servido.

Yo tengo aviso que aquel criado uno que a XXI de Mayo partio de aqui para embarcarse en Bristol para España, se estava aun en Cales a XV deste por no haber tenido

jamas tiempo, haviendo salido del puerto tres o quatro vezes. Estoy dello con la pena que V. S. Illma puede considerar, aguardando lo que con su llegada a la Corte se huviera proveydo en mis negocios, y veo que no es ya culpa de nadie sino desgracia mia lo que aqui padezco. A mi se me deven mil escudos por quatro meses de mi salario; si fuesse possible que Madama me los mandasse proveer de ay, seria muy grand merced que Su Alteza me haria; no lo suplico esto a V. S. Illma porque basta lo passado que no lo acabare de servir en toda mi vida. No pudiendose esto proveer de la hazienda de Su Mag^d pensare en otro remedio.

(*Archives de Simancas, Secret. de Estado,* Leg. 815.)

DCCCIII.

Gresham à Cecil (Extrait).

(Anvers, 24 aout 1561.)

Guerre contre l'empereur de Moscovie. — Nouvelles du Concile de Trente. — On dit que le roi d'Espagne a réclamé un subside des États des Pays-Bas, mais que l'on y met pour condition que l'Inquisition sera abrogée et qu'on ne créera pas de nouveaux évêques.

It maie like you to understande that I sent you my last, of the xix^th of this present, since the wyche time there is nothing worthye of writing, but that the saying is now here that the Kinge of Sweden, the King of Pole, the King of Denmarke and the Duke of Saxony, the Landgrave and dyvers other nobells of Germanny doth wholly joyne together agaynst the Emperor of Muscovya.

As likewise the saying is that the Counsel of Trente goeth forward, whereat is thought nothinge will be concludyd.

Allso the Kinge of Spayen doth requyre of the States of this lande a gift or subsidy of mony towards the payment of his debts; and they have made answer they will grante nothinge, except the Inquissition be put down and that the land be not molestid wyth these new Byshopes in religious matters.

(*Record office. Foreign papers. Queen Elizabeth, Calendar,* t. IV, n° 446. — Publié par M. Burgon, *Life of Th. Gresham,* t. I, p. 397.)

DCCCIV.

L'évêque d'Aquila à la duchesse de Parme.

(Londres, 29 août 1561.)

On annonce l'arrivée prochaine du roi de Suède. — On dresse en Angleterre la liste de tous les étrangers. — Cecil promet que les bateaux de pêche venant des Pays-Bas n'auront rien à craindre. — Le docteur Haddon se rend à Bruges pour y négocier l'affaire de l'étape des laines. — Départ de navires pour la Guinée.

A 26 deste llego aqui un correo del Rey de Succia, con la venida del qual se ha publicado que el Rey sera aqui presto y que se havia de embarcar el dia de San-Lorenço. Tambien ha llegado dos naos con hacienda suya, segun publican, y se esperan otras ocho, y este Embaxador suyo lo affirma tan de veras y procura que se aderecen posadas y saca vestidos y haze otras diligencias de manera que me ha parecido (aunque no la tenga por nueva cierta) de dar aviso della a V. A. Dizen que vienen con el un Duque de Saxonia su pariente y el Conde de Emden que es su cuñado y otros muchos cavalleros principales. Yo me maravillo desto porque a vij de Julio se que la Reyna le nego un passaporte que este su Embaxador pidia, diziendo que bastavan dos que le avia dado y que no parecia bien que una muger como ella, que estava determinada de no casarse, diesse tantos passaportes a un Principe moço, y por casar que pareciesse que le combidava a venir a verla, loqual ella ni le aconsejava, ni desseava ; pero que, si todavia queria venir, bastavan los passaportes dados. El Embaxador respondio que el passaporte dado, siendo el Rey principe, no servia agora, y que otro que se le embio despues de ser Rey, no avia llegado a su poder, por averse ahogado el correo que lo llevava. Despues destas porfias embio el Embaxador a un Secretario del Rey llamado Martin, y no se si con el le ha embiado el passaporte. Pero, si es verdad que el Rey venga, la determinacion de su venida no puede averse hecho despues de la llegada del Secretario, el qual no puede ser llegado a Suecia sino esta semana. V. Alteza tendra de lo que en Alemaña se haze tal noticia que podra juzgar desta venida mejor que nosotros aqui. Lo que della yo puedo dezir, no es sino que tengo por cierto que el no viene llamado de la Reyna, ni aun por ventura con esperança de casarse con ella, sino que trae otros disiños. Piensan algunos que podria ser que publicasse de venir aqui y que el viaje fuesse a Scocia. Pero esto tambien lo entendera V. A. por otras vias mejor, la qual soy cierto que tendra muy bien considerado lo que la venida de un principe como este, moço, con tanto dinero, y deseoso de salir de aquellas paludes, puede importar.

Aqui se ha hecho lista de todos los estrangeros, que dizen se halla un numero increyble dellos [1] : piensase que sera para echar del lugar algunos.

Sicel me ha embiado a dezir que los pescadores de las villas maritimas destos Estados podran yr a hacer la pesca sin temor de piratas, porque cinco navios de la Reyna han andado por esta costa del North asegurandola. Yo lo he agradecido, aunque se que los navios no fueron a esto, y tornado a rogar que se de orden como esta seguridad dure.

Esta semana partio de aqui para Brujas el dottor Haddon, magistro de requestas de la Reyna. Dizen que va a instancia de los mercadores Ingleses para concertar con los de la villa de Brujas algunas cosas tocantes a la contractacion de los paños y lanas que de aqui se llevan. Es muy grande herege y uno de los Comissarios deputados contra los Catholicos.

El Portugues de Vandosme que aqui vino los dias passados, se ha partido, ya dizen que la buelta de Anvers, aunque no lo se cierto.

Los naos para Guinea partiran estotra semana : que es quanto de aqui se ofrece escrevir a V. A.

De Londres, a xxix de Agosto 1561.

(*Archives du Royaume à Bruxelles, Négociations d'Angleterre*, t. III; *Archives de Simancas, Secret. de Estado*, Leg. 815, fol. 53.)

DCCCV.

Gresham à Cecil (Extrait).

(Anvers, 30 aout 1561.)

On annonce que le roi de Suède se rendra en Angleterre.

Now, there is no other communicacione but that the King of Sweden for certeyn dothe come into Inglande and that His Majestie is departed from Stockholm toward

[1] Il existe un état comprenant les noms de tous les Allemands et habitants des Pays-Bas formant l'église allemande à Londres avec l'indication de leurs métiers. Ce document est signé par Jean Utenhove et les autres ministres de cette congrégation.

(*Record office. Domestic papers. Queen Elizabeth*, vol. XVII, n° 33.)

his haven of Newles (wyche ys iiii^c Inglishe mylen distaunt) and bringes with him one of his sisters and his youngest brother and the youngest Duke of Saxony, with divers other nobellmen and gentlemen. He hathe made governor of all his country the Duke, his brother, that was in Ingland.

(*Record office. Foreign papers. Queen Elizabeth, Calendar*, t. IV, n° 463. — Publié par M. Burgon, *Life of Th. Gresham*, t. I, p. 398.)

DCCCVI.

Gresham à Cecil (Extrait).

(Anvers, 2 septembre 1561.)

Avances faites par les marchands aventuriers et les marchands de l'étape. — Triste situation de la Bourse d'Anvers par suite du défaut d'argent. — Dettes énormes des rois d'Espagne, de France et de Portugal.

It maye licke yow to undyrstonde that I sent yow my last of the 30 of the last, wherin I have advertissed that I had ressevid of the marchaunts adventores and staplers the some of xxv m^th^, sens the wyche tyme I have ressevide of the staplers there holle some, and this weeke I trust the marchaunts adventores will clere the rest, wyche, I will insewre yow, ys as worthey a peace of servyze as ever they dyd, considering the littill creadit and great scarssite of monny that ys here at this present. Advertissing Your Honnor that this bursse of Andwerpe ys clean allteryde for monny matters by the reassone here ys no creadit to be hade, conssidering the great banckerowtes that haythe chaunsside of late and more daylly lookyde for of the best cowntiers and best sortes of marchaunts, becausse the Kinge of Spayen, France and Porttinggall dothe owe them more then they be worthe, wyche ys a hevye and a very pitteuxe cace [1].

Lickewisse I will not trowbell yow how moche I have had to doo wythe the Quenes Ma^tes^ creaditors to content them wythe this litil portione of monny.

From Andwerpe, the ii^th^ of september a° 1561.

(*Record office. Foreign papers. Queen Elizabeth, Calendar*, t. IV, n° 474.)

[1] Dans cette même lettre, Gresham, après avoir cité plusieurs banqueroutes, ajoutait qu'on avait beaucoup d'inquiétude pour la maison d'Antoine Fugger, car le roi d'Espagne lui devait au moins 1,200,000 livres.

DCCCVII.

L'évêque d'Aquila à la duchesse de Parme.

(Londres, 6 septembre 1561.)

On attend le roi de Suède. — Le comte d'Hertford, sommé de comparaître sous peine de trahison et de confiscation de ses biens, a quitté Paris pour se rendre à Londres où il a été mis à la Tour. On dit que son mariage était connu des comtes d'Arundel et de Bedford, ainsi que de l'évêque de Salisbury. — Cecil, ancien serviteur du duc de Somerset, père du comte d'Hertford, n'a pas assisté à son interrogatoire. — Entrevue du comte de Bedford et du comte d'Huntingdon. On ignore quels sont leurs projets. Ce sont les plus grands hérétiques et tous ennemis de Cecil. — La reine d'Écosse a écrit à la reine d'Angleterre. — Nouvelles d'Irlande. — Affaire des pirates de l'île de Man. — Édouard Waldgrave, qui n'avait à payer pour avoir entendu la messe qu'une amende de deux cents ducats, est mort au fond d'un cachot. Avant d'expirer, il a disposé, en faveur des pauvres catholiques, de tout ce qui lui restait. Sa femme subit les mêmes rigueurs. Si Dieu n'y porte remède, on achèvera tous les catholiques de la même manière.

La semana passada escrevi à V. A. lo que aqui avia de nuevo con un criado mio. Lo que despues ay es que el Embaxador de Suecia haze todavia instancia por la venida de su amo, laqual el publica por tan cierta que nos obliga a todos a creerla, y a mi que me consta de la poca satisfacion que de su venida tiene la Reyna, me obliga a creer que, si todavia viene, no es sino a cosa que tenga algun fundamento o aqui o en Suecia y no a visitar aunque aqui no se que cosa pueda hazer de bueno contra la volundad de la Reyna. Con todo esto es cierto que para su venida se adereçan las cosas necessarias, no solamente por su Embaxador, pero por la Reyna misma, la qual ha mandado a todos los cavalleros desta provincia donde se halla, que esten a punto para tenerle compania para la venida deste Rey. Yo estoy todavia en opinion que no vendra y que aqui no tiene concluydo nada, antes esta bien desengañado o a lo menos deve estarlo. Las naves que escrevi que avian venido de Suecia, no venian sino de Moscovia, y son las que de aqui fueron el Marzo passado, que llegaron a un puerto deste reyno y, no aviendole podido tomar por el mal tiempo, tornaron a alagarse, y aviendo sido avisado el Embaxador de Suecia dello creyo y publico que eran las que se esperan de su amo.

El Conde de Herdfort tuvo mandato en Paris del Embaxador desta Reyna de venir aqui a pena de traycion y perdimiento de bienes, lo qual el accordo de hazer contra la opinion de muchos. Llego antayer a la Torre, acompañado desde Dobra del Castellano de alli; fue metido en llegando en la camara del Consejo y de alli embiado a la Torre de Londres, donde ayer fue examinado. Ha dias que se dize que deste casamiento han

sido sabidores el Conde de Arondel, con el qual M. Roberto uvo malas palabras sobrello, y el Conde de Betfort, el qual anda fuera de su casa, despues desto descubierto, en ciertas juntas con el Conde Hontigton no muy sosegadas. Tambien dizen que supo desto el Ebiscopo de Sarusbery, que es el mas principal destos predicatores protestantes. Sicel no se hallo en examinar al Conde, piensan algunos que por hallarse con alguna culpa en este negocio. Yo no pienso sino que el no ha querido intervenir por aver sido criado del Duque de Sommerset padre del Conde. Este negocio trae a la Reyna algo trabajada y a estos del reyno muy alterados, a lo que parece y a lo que yo puedo entender. Pero no se que cosa puedan pretender a bocca de invierno sino fuesse destruyr a M. Roberto, el qual esta mal quisto de muchos. La faction deste Conde de Herdfort, segun lo que hasta agora esta descubierto, es de los majores hereges del reyno y mas enemigos de Roberto.

La reyna de Scocia esta en Edinburg visitada y servida de todo el reyno y del Duque de Chastelrehault y Conde de Haren tambien como de los otros. A ultimo de Agosto escrivio a esta Reyna con un gentilombre frances llamado Croy, a quien esta Reyna recibio tres dias ha en publico y muy gravemente y mostro holgar con la carta. Todavia me parece que no se contentara della hasta que le ratifique las pazes del año passado. El Gran-Prior y Monsr de Danville se esperan aqui presto de buelta de Scocia, y con las galeras me parece que bolvio el Duque de Aumal.

Entiendo que ciertos Escoceses han estado estas dias en Neucastel, hazia donde ha ydo el Secretario Sicel con ocasion de yr a ver una casa suya : que ha parecido mas presto yr a verse con estos que no a ver la casa, aviendo aqui agora tantas ocupaciones. Pero no se cosa cierta dello. El Embazador de Francia me ha dicho que es cierto que esta Reyna no querra sosegarse. Los comissarios que fueron los dias passados à Barwich, estavan ya en lorca de buelta para Londres. Parece verisimil que estos ayan obrado que aquellos Escoceses se ayan venido a ver con el Secretario aca dentro en el reyno a medio camino.

Lo de Irlanda esta todavia muy inquieto, y se dize que aquel Onel ha tomado el castillo de Knokfarghes, que es hazia Scocia un fuerça de la Reyna con puerto. Seria cosa harto importante, si lo de alli es fomentado por Escoceses, como algunos piensan.

De los piratas que avian sido presos en la isla de Man, han sido traydos aqui dos principales los, quales son examinados oy con intervento de un ombre mio, para entender si saben algo de la nao de las Indias, que fue robada. Los Españoles que se dezia que venian con ellos, no son sino dos Genoveses que tambien han sido examinados por dos ombres que yo embie à Man sobreste negocio. Lo que se entendiere de todos ellos, lo avisare à V. A. Hasta agora no se puede entender, sino que han sido Franceses los que hizieron el hurto de aquella nao.

Eduardo Waldgrave, el mas principal destos cavalleros catholicos que ultimamente

fueron presos por aver oydo missa, murio, tres dias ha, en el hondo de una torre, sin que jamas aya sido possible que le ayan querido mudar aposento, con no tener otra pena por la missa que de dozientos ducados, losquales tenia pagados tres meses ha. Pero han querido matarle porque han hallado que avia dado diez mill ducados de limosnas a los otros pobres catholicos que estan presos de dos annos a esta parte, y un dia antes que muriesse, embio a repartir entre ellos todo quando tenia en casa. A su muger, porque se quexava desta injusticia, la han metido en otro carcel peor, y desta manera los van acabando a todos, si Dios no lo remedie.

De Londres, a 6 de setiembre 1561.

(*Archives du Royaume à Bruxelles, Négociations d'Angleterre*, t. III; *Archives de Simancas, Secret. de Estado*, Leg. 815, fol. 55.)

DCCCVIII.

L'évêque d'Aquila au cardinal de Granvelle.

(6 SEPTEMBRE 1561.)

Lady Catherine Grey a épousé le comte d'Hertford au moment où Henri Sidney réclamait l'appui du roi d'Espagne en faveur de lord Robert Dudley, dont le mariage avec la reine était alors probable. On voulait opposer le comte d'Hertford à lord Dudley. On assure que Cecil en était instruit. — La reine Élisabeth est malade. — On dit que les Guise suscitent l'insurrection de l'Irlande et qu'ils voudraient faire épouser Marie Stuart au roi de Suède.

Lo que tengo que escrevir, ultra de lo que digo en la carta que escrivo a Madama, es que, a lo que entiendo, este casamiento de Miladi Catherina fue hecho el Henero passado en el mismo tiempo que Henrico Sidne me propuso a mi lo del casamiento de Roberto, y dizen que se movieron a esto los que lo hizieron y intervinieron, teniendo que lo de Roberto se effectuase, lo qual andava entonces tan publico y tan en buenos terminos en las aparencias, por lo qual el Conde de Betford y los hereges juntados con los enemigos de Roberto accordaron de casar a Miladi Catarina con este Conde, que es muy grande herege y muy enemigo de Roberto, como lo fueron sus padres, por tener a quien acudir, quando se determinaran de contradezirle y vieran que Roberto se metra en manos del Rey nuestro señor; y mas dizen que Sicel ha tenido noticia desto y que, sino tuviesse el lugar que tiene, con lo qual assegura asi y ayuda a los otros, el huviera sido preso de los primeros. No ay quien no tema que esto haya de

parir algun mal effecto contra la Reyna, la qual esta mal sana y muchos dias non sin calentura. Yo no estoy mucho mejor porque me congoxa tanto hallarme en tales tiempos con los trabajos y indeterminaciones con que me hallo, que no se como puedo passar adelante.

Yo tengo algunas sospechas harto vehementes que los de Guisa, por via de aquel Jaymes Mac-Onel y del Conde de Arguil y otros Escoceses sus amigos fomentan la rebellion de Irlanda, a lo qual, como tengo avisado, se determinaron antes que el Rey Francisco muriesse; y, segun aquella casa es ambitiosa y inquieta, no seria agora mucho que (si es verdad que el Rey de Suecia viene) tengan concertado de casarle con su sobrina la Reyna de Scocia y ayudarle a la empresa deste reyno, con que el los ayude a ellos a hazerse señores de Irlanda, que con el color de la Religion y con dezir que todavia el Rey de Suecia sera mas reduzible a la fe catholica (por no ser sacramentario) que el Conde de Aren, ni otros, les parecera que este desiño les aya de ser aprovado. Digo que desto tengo tales sospechas que oso escrivirlo a V. S. Illma, aunque sea discurso, con esperança que no querra tenerme por ello por liviano; y cierto, si la venida del Rey de Suecia es verdadera, yo no puedo imaginar que este negocio vaya por otro camino que por este. El Embaxador de Francia (que es todo del Duque de Guisa) me dixo estotro dia, hablando de las cosas de Irlanda (a las quales esta attentissimo), que, si el Papa quisiesse ayudar con dineros al Conde de Quildar, el sabia que se podria hazer muy facilmente Rey de aquella Ysla, lo qual me dixo por tentarme y porque por ventura lo temen. Escrivo esto a V. S. Illma solo, y del negocio de M. Roberto dexo de escrevir en la carta de Madama, por el respecto que se entiende, como V. S Illma me ha mandado.

(*Archives de Simancas, Secret. de Estado*, Leg. 815.)

DCCCIX.

Gresham à Cecil (Extrait).

(Anvers, 6 septembre 1561.)

On dit que le roi de Suède se rendra en Angleterre avec deux millions de dalders. — Le bruit court que l'Empereur a permis le mariage des prêtres et s'est fait protestant. — Thomas Harvey est arrivé à Anvers et demande un sauf-conduit pour retourner en Angleterre. — Englefield, qui est en ce moment à Louvain, compte aussi s'y rendre.

Occorraunts here ys nowen worthey of writting, but that for serteyn the King of Sewdewen comes into Inglond and that he brings with hym towe myllyons of dolders

at the least, wherof Your Honnor haythe better intelligens by the Kinges Ambassader then I can geve yow frome hens.

Here ys lickewysse great talke that the Emperor ys become a protestant and that he haythe conssenttyd thorow owght all his domynyones that prest shall have wyffes : I pray God it be trewe, whereas here ys moche stand- ding, for some saye it ys done more for fere of the Protestans for the presserving of his Empire and conttreye; and some saye that yt ys a collor for to bring the Bishope of Romes pretensside porposses to passe.

Other I have not to molest Your Honnor wythe all, but that I have shippid in Ollyver Dyrryckessone vj chayres, *videlicet* iiij of black velvet and twoo of lether, and a monthe past I sent yow vj more, iiij of lether and ij of velvet, wyche ys xij chayres in all.

The gentilman your sowen ys in right good helthe, whome haythe ressevid the iij^c crownes that I gave hym creadit for.

From Andwerpe, the vj^th of September a° 1561.

At this instant Mr. Harvye, that was in Spayne, came unto me and said : « For as » muche as you are here wholly the Queen's Majestie's mynyster, I am come to geve » you to undyrstand that I was commandyd by the Queene's Majestie's ambassador, » sir Thomas Chamberlayne, to make my repayre home; for that Her Majestie's » pleasure was suche. As likevise I received a letter from sir William Cicell, by » the wyche he promises me that might safely come; and, forasmuch as I have no » other assurance from Her Majestie than by the Ambassador, I have wrytten unto » Mr Secretary my full determynacion therein. » I dyd persuade with hym all that I could, that your letter was more than suffycient, and that, if I were myself in his case, I wold upon your letter pressently make my repayre home. But, as far as can perceve, he will not come home, except he hath some other assurance, for all my persuasion. So that herewith you shall receive his letter and a letter that he gave me to be delivered to the Lorde Montague. He remaynes at Lovayen; and there is Mr Englefyld, who intendes to make his repayre homewards very shortely, as one Prewdence, my Lady Dormer's servant, informed me.

(*Record office. Foreign papers. Queen Elizabeth, Calendar*, t. IV, n° 481. — Publié en partie par M. Burgon, *Life of Th. Gresham*, t. I, p. 399.)

DCCCX.

Gresham au marquis de Winchester.

(Anvers. 6 septembre 1561.)

Il réclame le payement que le marquis de Winchester lui avait promis. — La reine devra payer au moins vingt mille livres sur les créances qui écherront en novembre et en décembre.

(*Record office. Foreign papers. Queen Elizabeth, Calendar*, t. IV, n° 480.)

DCCCXI.

Gresham à Cecil.

(Anvers, 10 septembre 1561.)

Renouvellement des échéances des dettes de la reine. — Obligation contractée vis-à-vis de Conrad Schetz de lui payer, le 20 février, la somme de 58,756 florins. — On parle de l'arrivée prochaine du roi de Suède en Angleterre. — L'argent est si rare et il y a si peu de crédit que ce que l'on en pourrait écrire est à peu près incroyable. — John Lye (Leigh?) est arrivé à Anvers.

(*Record office. Foreign papers. Queen Elizabeth, Calendar*, t. IV, n° 493.)

DCCCXII.

L'évêque d'Aquila à la duchesse de Parme.

(Londres, 13 septembre 1561.)

Naufrage de deux navires du roi de Suède. — Le comte d'Hertford a avoué qu'il avait épousé lady Catherine Grey. Ce délit n'est plus passible de la mort comme sous le règne de Henri VIII; mais on dit qu'on y mêlera une accusation de conspiration, ce qui pourrait nuire à plusieurs seigneurs. —

La reine est toujours souffrante. — Puissance des protestants en Écosse; ils voudraient que Marie Stuart abjurât la religion catholique et épousât un Écossais. — Lettre adressée au secrétaire de M. de Vendôme. — Pirateries.

Lo que ay aqui de nuevo, escrivo a Su Mag^d, que es en summa que la venida del Rey de Suecia se va todavia certificando y las provisiones para su casa haziendose con mucha diligencia. De las dos naos del dicho Rey que aqui se aguardavan, ay nueva que con una tormenta la una ha aportado hazia Hollanda, y la otra, en que venian algunos officiales de la casa del Rey con instruction de lo que aqui avia de proveerse, no se sabia della.

El Conde de Herdfort ha confessado que esta casado con Miladi Catarina, por lo qual, aunque no tendria pena de la vida (por aver sido revocada en tiempo de la Reyna Maria una ley que avia del Rey Henrico Octavo, en que se hazia caso de traycion el casar con parientas del Rey sin licencia), todavia entiendo que este moço no esta sin peligro, porque andan tras averiguar que este su casamiento sea qualificado y que contenga debaxo de si alguna conspiracion contra el estado de la Reyna, lo qual, si se averigua, no podra ser sin perjuyzio de muchos principales. El hasta agora niega que se aya hablado presente, ni sabido nada dello nadie, sino solo un clerigo que se ha huydo y su hermana que es muerta y otras tres mugeres que no saben mas de lo que vieron. Andan todos estos llenos de descontentos y sospechas, y la Reyna mas que todos, la qual esta todavia con no buena disposition.

Cinco dias ha, vino de Scocia a esta corte Ledington, Secretario de aquella Reyna, que lo era el año passado de la Congregacion de los rebeldes y el que lo hazia todo. Su venida ha sido en publico a visitar a esta Reyna y a tratar de concertar las differencias que ay entre ella y la de Scocia sobre la ratificacion de la paz del año passado. Pero tras esto se entiende que ha venido a communicar la determinacion que Escoseses han hecho de que su Reyna no se case con estrangero : de lo qual me parece que ya le han hecho instancia y tanbien de que accepte la religion nueva que ellos han introduzido. En lo uno y en lo otro entiendo que ha respondido que quiere pensar y considerarlo, como la qualidad de entrambas cosas requiere. No se quanto fundamento podra hazer aquella Reyna en la parte de los Catolicos de aquel reyno, que son los que agora le assisten. Aqui publican que aquellos no seran parte para resistir a los Protestantes, especialmente estando esta Reyna de parte dellos. Ella oye todavia missa, aunque sobre ello ha havido hartas rebueltas y tumultos a los quales han remediado los nobles todos juntos, y hasta agora la tratan con todo respecto, aunque todo lo hazen ellos en su Consejo, en el qual se entiende que han determinado que se embie a entender si Franceses holgaran que se les embie embaxada para la renovacion de sus alianças y que a entender esto fue Croy, el qual passo por aqui los otros dias, y esta diligencia hazer

porque algunos alla piensan que por las cosas passadas podria ser que en Francia uviesse algunos desdeñados y que no fuessen acceptas algunas personas que a ello se avia ordenado de embiar, para lo qual se aguarda la respuesta del dicho Croy.

Aqui embio a V. A. una carta que de Anvers se escrevia a aquel Portugues, que aqui vino los dias passados de parte de Vandosme, por el tenor de la qual vera V. A lo que passa, y mandara lo que en ello fuere servida.

Tanbien vera V. A. por el summario que le embio del dicho que se ha tomado a estos cosarios [1], quan poca razon tienen aqui de quexarse que en España les ayan arrestado las cinco naos que dizen les an arrestado, pues por el dicho dellos mismos consta que los de aquellas naos vendieron a los cosarios artilleria y tuvieron comercio con ellos. Pienso que conocen que no tenian razon, pues no me dizen mas nada sobrello. Todavia yo he usado esta diligencia por proveerme de respuesta en caso que aqui quieran passarlo adelante.

De Londres, a XIII de Setiembre 1561.

(*Archives impériales de Vienne; Archives de Simancas, Secret. de Estado*, Leg. 815, fol. 59.)

DCCCXIII.

L'évêque d'Aquila au cardinal de Granvelle.

(13 SEPTEMBRE 1561.)

Il a reçu l'argent que lui prête Granvelle. — La reine est positivement malade. Il serait sage de prévoir ce qu'il y aurait lieu de faire si elle mourait. — Affaire du Nonce. — Il serait utile de surveiller Haddon qui ne se rend pas aux Pays-Bas, à ce que l'on peut croire, uniquement pour l'affaire de l'Étape.

Yo beso a V. S. Illma las manos muchas vezes por la merced que ha ofrecido a mi criado de hazerme en la provision de algunos dineros, y querria tener palabras sufficientes para explicar lo mucho que me siento obligado a V. S. Illma por estas tan

[1] A la lettre du 13 septembre 1561 se trouvent jointes les dépositions de John Pole et de Thorn, pirates, emprisonnés à la Tour de Londres, qui avaient été reçues par le Lord Trésorier et par Cecil en présence du secrétaire de l'évêque d'Aquila.

extrahordinarias demostraciones. Yo no quiero, ni puedo rehusar el favor que V. S. Illma me ofrece hazer del credito para tomar mil escudos en Anvers, aunque hasta tener carta de Spaña y saber lo que un mio criado alla havra hecho en esta materia de dineros, determino de entretenerme, valiendome aqui de alguna poca suma entre amigos, aunque sea passando verguença. Suplico a V. S. Illma que esta dilacion no la atribuya sino a modestia, y al reconoscimiento que soy obligado a tener de lo que V. S. Illma haze por mi, es demasiado y fuera de mi medida, aunque en la de V. S. Illma quepa muchos mas que esto.

Yo escribo a Su Magestad tan largo y a Madama tambien lo que se ofrece que, embiando la carta de Su Mag^d^ abierta, no me queda que dezir en esta, sino que en lo de la enfermedad de la Reyna querria que Su Mag^d^ mandasse bien considerar porque el aviso que yo tengo del estado de su mal, es cierto, porque es de dos mugeres las mas principales de su camara que lo han avisado, a quien importa saberlo, y por dos o tres vias ha venido a su noticia. Si estas mugeres me uviessen dicho esto a mi, podrian ser sospechosas, y destotra manera tambien podria ser que se engañassen. Pero lo que parece y lo que yo digo, passa puntualmente, y, si sucediese muerte, seria menester tener proveydo lo que se havra de hazer, lo qual en estar pensado y ordenado puede dañar poco, aunque despues no fuesse menester, y al contrario no lo tener proveydo, puede dañar mucho.

Por este escrito que aqui embio, podran ver en Roma las pocas intelligencias que huvo entre Madama y esta Reyna en el negocio del Nuncio, pues tan a la clara notan en el a los de Bruxelas de sospechosos: el qual tiro se que es contra V. S. Illma. Seria bien que esto lo entendiesse el Abad Martinengo, sino lo ha entendido, aun bien se que notara V. S. Illma en este escrito este punto y otros tan maliciosos y invidiosos como este, y el nombrar primero al Rey de Francia. En fin son enemigos y no dexaran de hazer cosa por echar al Rey de ay; y mande V. S. Illma mirar bien a las manos a ese Haddon que ay anda porque su yda no es para lo de la Stapla solamente, a lo que sospecho.

(*Archives de Simancas, Secret. de Estado,* Leg. 815.)

DCCCXIV.

Gresham à Cecil (Extrait).

(ANVERS, 23 SEPTEMBRE 1561.)

Le roi de Danemark a levé l'arrêt qu'il avait mis sur des navires chargés de munitions pour la reine d'Angleterre. — Le roi de Suède arrivera en Angleterre avec une flotte de cent voiles, ce qui pourrait peut-être offrir quelque péril. — Affaires financières. — Restitutions réclamées par le roi de Navarre. — Payements faits par le roi d'Espagne à des capitaines allemands. — Tremblement de terre en Italie.

After my most humble commendations, it may like you to understand that I sent you my last of the xvi^th^ of this present. Synce the wyche tyme here ys nothinge worthye of writing, but that I have receivid letters of the xxviii^th^ of August from my doer at Handborowe, wherbye I perceive that the Kinge of Denmarke and the Duke of Holst and the Duke of Brunswiche hathe released all the Queene's Majestie's armour and munission, whereas I have attempted all the ways and practisse I can, for the dispatch thereof; but I can by no meanes compasse it. Therefore, for the better dispatche thereof, afore the wynter dothe come, there is shipped in two shippes these parcels as followeth : Shipped, by the Grace of God, in Martynne Styteman : v^c^ LXXII corriers, v^c^ LV morrions, wyche was the goodes that was lost at Dichemarche and under the arrest of the King of Denmarke and the Duke of Holst and his brother. Shipped in the Cristopher of Dyttemarche XLII^m^ waight of salte peter and VII^c^ XX long corriers.

All wyche goodes doth amount to the some of III m li., wyche I have caused to be assewred aftyr the rate of v li. upon the hundred, for the more seurtie of the seyes; wyche I beseche the Lorde to sende in safetie. Lykewise, as there can be gotten ships for London, the rest shall be shipped wythe as much expedycione as maye be.

Here ys no other occurants, but that the Kinge of Sweden shuld by aryved in Ingland, wythe one hundred sayles of shippes, wyche is here muche spoken of that the Queene's Majestie wolde suffer such a nomber of shipes to come into her realme, if the Queene's Majestie and he shuld not parte frendes.....

It maye please you to take order with my Lorde Treassurer that my bills of exchange maie be paid, for the preserving of my poor name and credit : which doth not a little disquiet me, for that as the xv^th^ of this present there was not a penny paid. Rendering unto Your Honnor my most humble thankes for your goodness showed unto me in that behalf and for the dispatch of the bondes, which I doo attend for dayly; and

upon the recovery of the olde, I doo intende (with the Queene's Majestie's leve) to make my repaire home.

Lickewyse here ys great comonycacyone how that the Kinge of Navarre haythe sent to Kinge Phillipe his Ambassadors for the restoringe of soche possessiones as he keppes from hym of his Kingedome of Navarre. And it ys moche dowghttid some breache of warre will followe. The Kinge of Spayen haythe dellyveryd by exchange in Spayen iij^{c} mille dockats for the payment of soche captaynes and nobell men as he ys indettid unto in Germanye and other plassis, for the better intertaynynge of them, what es ever chance.

Here hath been great talke of a great eart-quake that of late hath bynne in the realme of Naples and hath overthrown both great towns and castles, whereat many persons have perhished.

From Andwarpe, the xxiijth of September a^{o} XVCLXJ.

(*Record office. Foreign papers. Queen Elizabeth, Calendar*, t. IV, n° 531. — Publié par M. Burgon, *Life of Th. Gresham*, t. I, p. 401.)

DCCCXV.

Mémoire adressé par les marchands de l'Étape aux magistrats de Bruges.

(26 SEPTEMBRE 1561.)

Ce mémoire porte le titre suivant : « Points et articles de concession, octroy et prévilége que messieurs les maieurs, lieutenans, connestable et compaignie des marchans de l'estaple d'Angleterre requéroient leur estre impétrés et confirmés du roy nostre sire par le moyen de messieurs les bourgmestres, eschevins et conseil de la ville de Bruges, le plus grand nombre desquels articles sont assez conformes le prévilége par le conte Loys de Male en son temps ausdicts de l'Estaple résidens audict Bruges concédé. »

(*Archives du Royaume à Bruxelles. Documents relatifs aux Conférences de Bruges*, t. VIII, pp. 110 et 124.)

DCCCXVI.

L'évêque d'Aquila à la duchesse de Parme.

(Londres, 27 septembre 1561.)

Les navires équipés en Angleterre pour la Guinée ont été forcés par une tempête de rentrer au port. Peut-être devaient-ils être rejoints par des vaisseaux français. — On dit que le roi de Suède s'est embarqué, mais que le mauvais temps l'a contraint à regagner la Norwége. — Lady Catherine Grey a donné le jour à un fils; la reine ne veut pas reconnaître son mariage.

De xiij deste es postrera que tengo escritta a V. A. Despues he recebido la suya de xix, en que me manda hablar à la Reyna sobre el negocio de los naos que de aqui se embiavan à la Mina : en lo qual lo que ay de nuevo, es que, aviendose partido a xj deste de aqui quarto navios, dos grandes y dos pequeños, para la Mina con mercadurias de las que suelen llevarse a aquellas partes y con los fattores de los mercadores que las embiavan por sobrecarga y gente no estraordinaria de la que suelen llevar tales navios, les tomo un temporal, en passando el Estrecho de Cales, tan grande que fueron forçados a meynar y entretenerse assi toda la noche, y, estando asi, acaescio que las dos naos gruessas, por nombre la Miñona y la Primarosa, siendo el tiempo muy cerrado, se toparon y se asieron de las ancoras y de las entenas y xarcias, y estando asi asidas se hizieron pedaços la una a lo otra, de manera que la Miñona tuvo dificultad de llegar hasta Harwyck y quedo tal que no esta para navegar esta este invierno. La Primarosa llego a Porsemua poco menos maltrattada. Entendido esto, porque no soy cierto si querran tornar a armar otras por este invierno, por ser ya muy adelante el tiempo, no he curado de hablar a la Reyna, como V. A. mandava por esta carta. Estare advertido a ver lo que hazen, y si tuviere aviso que aderecen estas o otras naos para este viage, hablare luego a la Reyna. Entretanto no he dexado de informarme de lo que en esto passa del Secretario Sicel y hallo que se escusan con dezir que estas naos las tiene la Reyna vendidas a mercadores de aqui, a los quales no puede proybir que como amigos no vayan a comptar y vender donde bien les estuviere, y pienso que lo mismo me respondera la Reyna, quando le hablare, y que, aunque quieran embiar, no me lo diran por no avisarme, sino que daran buenas palabras, y haran lo que les pareciere.

Yo he entendido siempre que estas naos avian de ser siete y que avian de llevar mas de mill ombres y telas de Bretaña por xxx^{m} ducados. Como despues entendi que naviavan y que me decian que eran solas quatro las que de aqui avian salido, y que no llevavan soldados estraordinarios, embie persona propria que lo entendiesse, la qual

es buelta con esta relacion que aqui digo. No falta quien piense que las otras tres naos con los lienços saldran de Francia a juntarse con estas, y que a esto aya venido aquel Portugues, del qual hasta agora no he podido entender que aya propuesto contratacion con el Xarife, sino sola esta yda de la Mina y de saltear naos de las Indias, que es lo que de personas de su casa mismo me ha sido referido.

El Rey de Suecia es cierto que se embarco y se partio del puerto de Niles con toda su flota; pero esta tormenta que fue a xiij o xiiij deste, dizen que lo ha tornado a hechar hazia Norvega, laqual nueva ha dado una nao de las suyas, que ha aportado a Dovre con cavallos y con alguno de su gente que traen sus adereços y libreas nuevas, por lo qual parece que se les puede dar credito. De la causa de su venida no puedo dezir otra cosa de lo que tengo escritto a V. A., que es que viene sin ser llamado de la Reyna.

Milady Catalina pario, tres dias ha, un hijo. La Reyna pretende que no ha de ser tenido por matrimonio el suyo, porque dize que no consta del por testigo ninguno y que, aunque tanto ella como el Conde confiessan ser casados, como no quieran dezir que aya avido dello testigos, ny que nadie lo aya sabido, no ha de ser valido el acto. Con todo esto no dexa de estar la Reyna con cuydado deste negocio. De lo que sucediere avisare siempre a V. A.

De Londres, a 27 de Setiembre 1561.

(*Archives du Royaume à Bruxelles, Nég. d'Angleterre*, t. III.)

DCCCXVII.

L'évêque d'Aquila à la duchesse de Parme.

(Londres, 4 octobre 1561.)

Détails sur l'expédition des Anglais en Guinée. — On dit que le roi de Suède se rendra à Emden et qu'il demandera un passe-port afin de pouvoir traverser les Pays-Bas. — Levées dans le comté d'York; peut-être sont-elles destinées à agir en Écosse. — Élisabeth est mécontente des lenteurs qu'offrent les affaires de France. — Prochain départ de Chaloner pour l'Espagne. — Il demande des instructions sur la manière dont il devra se conduire avec le roi de Suède. — L'enfant de lady Catherine Grey a été baptisé par la femme du Constable de la Tour.

Despues de aver escrito la semana passada a V. A., he entendido como sin falta las quarto naos que partieron de aqui los dias passados y que con tormento bolvieron a

repararse, se adereçan con toda diligencia y que partiran dentro de quinze dias y que su viage es a Guinea. Dizen que no llegaran a la Mina con muchas leguas, sino que havan sus sercates en el Rio-Grande y en Africa, donde hallaren aparejo, y que estan resueltos de instituyr su comercio en aquellas partes, donde el Rey de Portugal no tiene posesion o obediencia, porque piensan que de derecho lo pueden hacer, y que les Portugueses no deven de tener en el Levante mas de lo que pueden conquistar. Yo hablare a la Reyna esta semana. Pienso me respondera esto mismo, porque, estando aqui los meses passados un gentilhombre embiado por el Rey de Portugal sobre esto negocio llamado Manuel de Araujo, fueron embiados a mi posada Sicel y algunos del Consejo a discutir esta materia con el dicho Araujo en mi presencia, y siempre estuvieron firmo en esto que digo, no obstante que yo, por parecerme el caso comun y prejuizial a las cosas del Rey n. s., hable en ello, y aun escrivi algunas cosas, ayudando al dicho Araujo quanto pude. De lo que me respondiere la Reyna, dare luego aviso a V. A. Tanbien he sabido que es verdad que aquel Portugues, criado de Mosieur de Vandosmo, que estuvo aqui los dias pasados, propuso a los mercaderes de Londres, si querian capitular con el Xarife y instituyr contratacion en su tierra, obligandose los de aqui a embiarle lanças, arcabuzes, remos, estaño y lo que mas quisiessen, y que de alla podrian traer cobre, cueros, seda, aguear y otras cosas. Entiendo que estos mercaderes respondieron que, si querian estaño y paños, se les darian, pero que las armas y remos no querian darlos, ny les tornava comodo por haverlas ellos de traer aqui de fuera. De que la Reyna aya concertado con el dicho Portugues cosa ninguna en esta materia, no he podido entenderlo. Si algo, ay havra passado tan secretamente que sera imposible entenderse por agora. Estas quatro naos no llevan otras armas que artilleria y otras armas necesarias para la gente dellas; pero esta en abundancia y alguna cantidad de estaño. Todavia soy avisado que los mercaderes de Bristol y de otras partes del reyno embian otras tres naos (sin estas que van por los mercaderes de Londres) y en ellas mucha artilleria y arcabuzes y vigas y muchas vituallas para mas largo viage aun que el de Guinea. Esto no lo se tan cierto que pueda yo certificarlo, aunque lo entiendo de muy buena parte y por duplicado aviso. Puedo bien dezir por cosa cierta que de una manera o de otra aqui estan determinados de no dexar de pasar adelante este commercio donde pudieren, porque dizen que el repartimento hecho entre Castilla y Portugal no deve aver lugar, sino en quanto las fuerças de Castellanos o Portugueses han podido ocupar, y no quieren oyr que la Sede Apostolica aya podido adjudicar estas conquistas en perjuizio de las otras naciones.

Esta semana ha llegado otra nao del Rey de Suecia con alguna cantidad de plata, y da nueva de como estuvo embarcado y se desembarco por el tiempo y que vendra sin duda por tierra hasta Emden con passaporte del Rey de Denemarca, y de alli le embiara a pidir a V. A. para venir por estos Estados; y yo he visto letra de persona que

de alla lo escrive assi, por lo qual no hago duda en su venida, ny de que ella sea voluntaria, sin que la Reyna la aya deseado, ny la desee agora, por lo qual se puede considerar todo lo que en esta materia tengo escritto [1].

Entiendo que en el pays de Yorca se levanta gente por la Reyna hasta el numero de mill ombres. La fama es que son para embiar a Irlanda; pero, por quanto el concierto desta Reyna con la de Scocia parece que tarda a efectuarse, ay quien sospecha que esta gente se embiara a la frontera para dar calor a los movimientos de aquel reyno por las cosas de la Religion, por las quales se entiende que se avia de juntar Parlamento, luego que la Reyna fuesse buelta de visitar algunas tierras del reyno.

De las cosas de Francia en lo de la Religion no se tiene aqui mucha satisfacion por parecer a la Reyna que no se procede en ellas con la determinacion que su Embaxador le avia dado a entender que avria, al qual dan mucha culpa dello.

Chaloner partira para España a mediado este mes; no lleva encomendado, a lo que entiendo, negocio ninguno estraordinario, ny cosa mas encargada que la revocacion de aquella pragmatica de que en España no puedan cargar naos de estrangeros.

Suplico a V. A. sea servida de mandarme avisar de la manera que me he de governar con este Rey de Suecia, si viene. Si he de visitarle o no; y, si caso fuesse que nos combidasse al Embaxador de Francia y a mi juntos, si escusare estos actos publicos, porque como oficial nuevo de todas estas cosas he menester ser advertido.

El niño que pario Milady Catalina, fue baptizado por la muger del Alcayde, la qual le tiene consigo en el castillo, lo qual dize la Reyna que es bien que se haga assi, porque no haga ruydo.

De Londres, a 4 de Ottubre 1561.

(*Archives du Royaume à Bruxelles, Négoc. d'Angleterre*, t. III.)

[1] Selon une lettre de Throckmorton, du 15 octobre 1561, le bruit courait à Paris que le roi d'Espagne se rendrait avec son fils, dès le printemps de l'année suivante, aux Pays-Bas. Sa venue, disait-on, avait pour but d'apaiser les troubles dans ses propres États et d'en exciter en France. Un autre motif de son voyage était d'empêcher le mariage d'Élisabeth avec le roi de Suède, car il craignait que cette union n'accrût la puissance de la reine d'Angleterre. (*Record office.*)

DCCCXVIII.

L'évêque d'Aquila à la duchesse de Parme.

(Londres, 11 octobre 1561.)

La reine d'Angleterre fait fortifier Berwick; elle craint que le roi de Suède, si elle le refuse, n'épouse Marie Stuart. — Entretien avec la reine et les membres de son Conseil sur l'envoi des navires anglais en Guinée. Les Anglais ne renonceront pas à leurs projets; et sans doute ils ont hors de l'Angleterre des intelligences dans le même but.

Despues de lo que la semana passada escrevi a V. A., lo que aqui ay de nuevo es que luego que por esta Reyna se entendio la determinacion del Rey de Suecia de venir por tierra y que se pidia de su parte a V. A. passeporte, mando partir de aqui en diligencia a Milord Gray y a Richardo Aly para Barvic, con orden al dicho Richardo, el qual tiene cargo de aquella fortificacion de dar toda la priesa possible para que se acabe, lo qual se entiende ser sospecha de las cosas de Scocia, caso que, excluydo de aqui este Rey, trattasse de casarse con aquella Reyna, de la qual no se quanta satisfacion se tiene aqui, porque no se entiende que aya hecho aun la ratificacion que se le pide.

Yo he hablado a la Reyna sobre el negocio de las naos que de aqui se embian a Guinea; tomo muy de veras lo que le dixe y remetiome a los de su Consejo, con los quales he estado oy. Ellos quisieran entrar en disputas de la justicia del Rey de Portugal, lo qual yo desvie por no salir de la comission que de V. A. me ha sido dada, y porque dezian muchas cosas y diversas, les pidi que me diessen la respuesta por escrito, como prometieron de hazerlo dentro de dos o tres dias, y pidieron me a mi tanbien por escrito lo que les proponia, lo qual he hecho por las mismas palabras que V. A. me lo manda proponer. No me ha parecido demasiado hazerlo assi, porque veo que este negocio se tratta aqui muy de proposito, y no querria que se pudiesse imputar a mi manera de demandar lo que estos hizieren. El Chanceller me dixo que se maravillava que nadie dixesse que le puede competir dominio en cosa no conocida, dando a entender que no aprovava este partimiento de entre Castilla y Portugal, y esto sera lo que me daran por escrito. Las naos partiran esta semana que viene, sin falta, y todavia entiendo que las que van, son seis o siete y que yran cada dia mas, lo qual yo creo muy bien, porque pienso que esta negociation es guiada con inteligencia de otros de fuera de Inglaterra, como otras veces tengo escritto a V. A.

De Londres, a xi de Ottubre 1561.

(*Archives impériales de Vienne.*)

DCCCXIX.

L'évêque d'Aquila à la duchesse de Parme.

(Londres, 18 octobre 1561.)

Affaire de Guinée. Réponse du Conseil. On arme de nouveaux navires. On leur donnera pour capitaine Strangways, le pirate, qui l'an dernier a pillé tant de navires espagnols. — Il réclame à ce sujet des instructions sans retard. — Renforts envoyés à Berwick. — On a enfermé lady Catherine Grey de telle sorte qu'elle est bien près de mourir, et, à ce qu'on peut juger par les symptômes du mal, ce ne sera point de mort naturelle. Il en sera sans doute de même de son enfant.

La semana passada escrevi a V. A. lo que con la Reyna y los de su Consejo avia passado en el negocio de las naos que van a Guinea. Yo les embie un villette sacado de lo que V. A. me mandava que dixesse sobrello, al qual han respondido lo que vera V. A. por un escritto que me han embiado firmado de un Secretario del Consejo. Mientras las naos que huvieron aquella tormenta, se reparan. Han mandado armar otra nao de las mejores que la Reyna tiene, por nombre Swelve, la qual va a uso de guerra, muy bien proveyda, y por capitan della y de las demas Strangvick, un pirata que el año passado robo a Castellanos y Portugueses por mas de ochenta mil ducados de mercaderias, y fue perdonado para embiarle agora a este servicio. Las otras quattro naos, como han visto ser descubierto su desiño, se han proveydo mucho mejor de lo que yvan quando de aqui salieron, y entiendo todavia que de conserva con estas yran naos de Franceses que deven de ser de Mosiur de Vandosma y del Almirante, y tengo por cierto que assi sea y que un ombre que ha venido aqui, que se llama el Vizconde, ha venido a sollicitar esto y a ver lo que aqui se haze, despues de la tormenta que estas naos huvieron, embiado por los que he dicho. Ha me parecido avisar de todo esto a V. A. con mensagero proprio para que, si fuere servida mandar que aqui se haga alguna otra diligencia, antes que estas naos partan (que creo sera dentro de diez o doze dias), pueda mandarlo a tiempo. Yo pensava hazerles instancia que detuviessen estas naos y que se diesse orden de discutir esta pretension que aqui tienen de poder yr a conquistar donde otros no han conquistado, en alguna junta; pero no he osado hazerlo sin tener comission de V. A.; y la causa porque me parece que se avria de hazer alguna diligencia destas, es porque, como V. A. podra ver, por esta respuesta parece que quieran dar a entender que el Rey nuestro señor va buscando achaques contra ellos, y, para que se entendiesse lo contrario, importaria a mi juyzio hazerles esta requesta. Si V. A. determinare de que se haga esta diligencia o otra, sera servida mandar que se me avise con diligencia, porque estos correos ordinarios hazen muy poca, y aqui es de creer que daran priesa a que estas naos partan.

Otra nao se carga aqui de municiones para Barvique, siguiendo siempre la intencion de hazer proveer bien aquella frontera por las suspiciones que he dicho.

De Rey de Suecia ha llegado aqui otra nao con hazienda y criados suyos.

Miladi Catalina, despues que pario, ha enfermado de manera que esta muy cerca de morirse, y el mal es con acidentes que hazen sospechar que aya sido ayudada, como piensan que lo sera el niño que pario: que es quanto aqui ay que avisar a V. A.

De Londres, a XVIII de Ottubre 1561.

(*Archives impériales de Vienne; Archives de Simancas,* Leg. 815, fol. 98.)

DCCCXX.

L'évêque d'Aquila au cardinal de Granvelle.

(18 OCTOBRE 1561.)

Les navires envoyés en Guinée seront placés sous les ordres du plus grand pirate qu'il y ait en Angleterre. Il donne sans retard avis de ce qui se passe, afin que l'on puisse prendre une résolution avant le départ de ces navires. — Extrême besoin d'argent.

Porque he entendido que estas naos que van a Guinea se aprestan y que les mandan añadir una muy bien armada con un capitan que es el mayor y mejor ladron deste reyno, y porque en la respuesta que estos Consejeros me han dado me parece que se van desacatando mucho, por lo qual podra ser que a Madama y a V. S. Illma padezca que antes que las naos partan, se haga alguna diligencia con la Reyna, no he querido yo usar en embiar estas cartas con mensajero proprio para que haya tiempo de avisarme de lo que Su Alteza fuere servida. El haver tractado este negocio por billetes ha sido fuerça por escusar algunas novedades que estos Consejeros acordavan de introduzir en el negociar comigo, y tambien les he dexado hazer porque Su Mag^d^ pueda ver firmada de sus nombres la intencion que estos tienen, y proveerlo, si fuere servido. Mi criado se ha detenido ay tanto y el recaudo d'España tarda tambien tanto que soy forçado de escrivirle que con el favor de V. S. Illma me provea de mil escudos, si no fuere partido aun, y si lo fuere a Hieronimo de Curiel. Yo no osara ny suplicar, ni recibir esta merced, si no fuera con estrema necesidad, como es la en que me hallo, quien tanto deve como yo a V. S. Illma no tiene para que encarecer esta merced, pues no es la mayor que me ha hecho, ny que del espero.

De Londres, a XVIIJ de Octubre 1561.

(*Archives de Simancas, Secret. de Estado,* Leg. 815.)

DCCCXXI.

L'évêque d'Aquila au cardinal de Granvelle.

(25 octobre 1561.)

Il est probable que les navires anglais ne tarderont pas à partir pour la Guinée et qu'ils seront rejoints par des navires français. — Nouvelles d'Écosse et d'Irlande. Élisabeth ne vivra point en paix avec Marie Stuart qui chaque jour assiste à la messe. — Le grand prieur de France et M. de Damville sont revenus d'Écosse. — On persécute les catholiques. — On a arrêté le comte de Montague, puis on l'a remis en liberté. — Élisabeth, à en juger par sa figure, est moins malade qu'on ne le dit. — Lady Catherine Grey se porte mieux; elle compte des amis dévoués, notamment Cecil. — Écrits audacieux qui se publient à Tournay et à Valenciennes, aussi bien qu'à Anvers. — Les Anglais ont des correspondances secrètes dans les Pays-Bas. — Un chevalier français est arrivé à Londres pour négocier l'alliance des Huguenots avec Élisabeth; il n'est point douteux qu'elle ne soit conclue. — Cecil, croyant ne plus avoir rien à craindre, engage la reine à faire mourir un des évêques prisonniers.

La semana passada con correo proprio escrivi a V. S. Illma y embie a Madama la respuesta que aqui se me ha dado sobre el negocio destas naos que van a Guinea, las quales se han de juntar en Porsemua y no aguardan sino tiempo, el qual ayer hizo razonable, y pienso que ya las que havian de yr de Sandvych han salido, y que estan ya oy todas juntas en Porsemua, y no hay que dudar sino que van otras tres o quatro con estas de la Reyna y que entre ellas hay francesas o armadas a instancia de Franceses algunas, como tengo avisado.

Pedro Meotis que fue a visitar a la Reyna de Escocia de parte desta, es buelto y no trae la ratificacion sino buenas palabras y que aquella Reyna tractaria con los de su Consejo dello y embiaria la respuesta. El dia que de Chatelerao y su hijo el Conde de Aren se havian ausentado de la Corte por pasiones particulares y persecuciones de sus enemigos, el principal de los quales es Milort Jaymes, hermano de la Reyna. Yo tengo por dificultoso que la de Escocia haga la ratificacion que esta le pide, ny que esta dexe vivir a la otra en paz porque le duele mucho aquello pretention juntada con la misa que ella de Escocia oye cada dia, y se quexan de Fragmarton que tan ligeramente se dexo persuadir que esta ratificacion se haria, por cuyo aviso dexaron aqui de salirle al camino como havian propuesto, y creo que le revocaran y en su lugar embiaran a Danet otro como el.

Jan Onel, Irlandes, ha dado al Conde de Susex, virrey de alli, otra mano que dizen ha sido peor que la de los otros dias, y ya dicen aqui que en ayuda del dicho Onel andan algunos Franceses y Escoceses. El Embaxador de Francia dize que podrian ser algunos,

que Jayme Mac-Onel tiene consigo, el qual ayuda al dicho Jan-Onel. Yo todavia estoy en opinion que aquel Irlandes es fomentado de Franceses.

El Gran-Prior de Francia y Monsr Damville llegaron ayer de Scocia, veran mañana a la Reyna y se partiran el Martes porque, como entienden la inquietud de la cosas de Francia, estan con cuydado de llegar alla presto.

A estos Catolicos que estan presos, tractan peor que nunca, y ahun a los que estan sueltos persiguen, y al Conde de Montagudo hecharon en la carcel ocho dias ha, porque havia aceptado un cartel, solamente por desautorizarle y desfavorecerle, ahunque ya le han librado.

La salud de la Reyna es poca sin duda, y de tres meses a esta parte se ha purgado quatro o cinco veces, pero no puedo conocer en el rostro que este tan mala como los dias passados me dijeron.

Miladi Catalina esta mejor de su indisposicion, y su negocio ha calmado. Yo pienso, como he escripto otras vezes, que tiene muchos que la favorecen, y que Sicel es el principal dellos, y, sino me engañan, sus cosas, si la Reyna muriesse, yrian mejor de lo que ella misma piensa, ny espera, todo porque su marido es herege y Sicel criado de aquella casa.

Aqui se habla mucho de lo que en Tornay y Valencianes ha acontecido que se escrive a medida larga como en Envers. Hay buenos historiadores destas materias, y los avisos vienen con mas diligencia que la que usan los correos ordinarios, a los quales aqui se dan mil impedimentos y embaraços, siendo ay muy bien tractados los correos ingleses. Yo me he quexado dello, y me han prometido de remediar algunas cosas. Pero mas facilmente y con menos pesadumbre se negociaria, si en Envers estos reconociessen al maestro de postas de Su Magestad, pues los nuestros reconocen aqui el de la Reyna: que es quanto de aqui puedo escrivir a V. A Illma, cuya, etc.

Anoche llego aqui un cavallero frances, llamado Croc, que va a Scocia con despachos para aquella Reyna del Rey de Francia.

Tambien entiendo que llegara mañana aqui un cavallero francés, que viene embiado por la parte de los hereges de aquel reyno a tractar con esta Reyna una aliança. Yo creo cierto que sea assi y que ha dias que esto esta concertada, sino que agora quieren venir a la execucion, y a esta coyuntura me dizen que Sicel y el Chancelier hazen gran instancia a la Reyna para que haga morir alguno destos obispos presos, pareciendoles que es ya tiempo de poderlo hazer seguramente.

(*Archives de Simancas, Secret. de Estado,* Leg. 815.)

DCCCXXII.

L'évêque d'Aquila à la duchesse de Parme.

(LONDRES, 8 NOVEMBRE 1561.)

Le roi de Suède a écrit à la reine d'Angleterre pour connaître ses intentions. Réponse ambiguë d'Élisabeth. On croit que le roi de Suède recherchera la main de la reine d'Écosse. — Les navires anglais sont partis pour la Guinée, mais Strangways n'en est pas le capitaine. — On dit que les Irlandais veulent se soumettre.

Lo que aqui ay de nuevo es que el Rey de Succia ha escritto a la Reyna de Ingalaterra, dandole cuenta de su embarcacion y de como fue forçado por el tiempo a desembarcarse y a determinar de venir por tierra, loqual el dize que hara de muy buena gana y que no dexara la venida por ninguno estorvo que se le ponga en ella, con quel el sea mas asegurado de lo que por las ultimas cartas de la Reyna ha sido en lo de la conclusion de su casamiento, y para esto pide que la Reyna le escrivo mas claro de su intencion de casarse y que se le embie un salvo-condutto firmado de todos o la mayor parte de los señores deste reyno. Esto refirio su Embaxador a la Reyna oy ha ocho dias, laqual quisiera todavia entretener la platica; pero pareceme que no puede porque este quiere ser desengañado y habla a la dara de que se haran en Escocia lo que aqui no pudiere hazerse. La Reyna, viendo que no puede mas aprovecharse de sus indeterminaciones y anigmas, entiendo que ha mandado que se le responda que ella no piensa por agora de casarse, aunque podra ser que esta voluntad se mude [1], y que, si con esta condicion quisiere el Rey venir, sera bien venido, sino que se este en su casa. Es verisimil que la embarcacion del Rey y las naos que ha embiado aya sido stratagema para descubrir voluntades aqui y entender como tomava la Reyna esta venida y que, visto que venia en balde, dexara esto y attendera a lo de Scocia, para loqual se dize que este Chanciller de Suecia que aqui esta, passara a Francia, y para estos viages y para pagar lavores y otras cosas que aqui se han hecho para el Rey, servira la plata y cavallos que aqui han traydo en las tres naves que han venido, y desta manera no avra nada perdido.

Las naos para Guinea partieron ya, sin que fuesse por capitan dellas aquel Stranguich

[1] La duchesse de Parme exposait, le 18 octobre 1561, à Philippe II les perplexités de l'évêque d'Aquila. Fallait-il favoriser le mariage d'Élisabeth et de Robert Dudley, même sans lui imposer quelque condition pour cet appui? Lors même que le roi ne s'en mêlerait point, il était probable que ce mariage se ferait, et peut-être était-il sage d'éviter tout ressentiment de la part de lord Dudley. (GACHARD, *Corresp. de Marguerite de Parme*, t. I, p. 546.)

que pensaron embiar, porque los mercaderes no han querido confiar sus haziendas a este ombre que ha sido pirata y era aparejado a alcarse con todo ello.

De Irlanda ha venido un correo que dize que Juan Onel, a intercession del Conde de Quillar, queria venir a concierto y presentarse aqui a la Reyna. Pienso que le prometeran todo lo que pide por allanar aquello que les da costa y peligro.

Yo he embiado al puerto de Milfort a reconocer una nao francesa que, por la relacion que della me han dado, sospecho que podrio ser la que robo a la del Rey nuestro señor, que venia de las Indias. De lo que entendere, dare luego aviso a V. A.

De Londres a 8 de Noviembre 1561.

(*Archives du Royaume à Bruxelles, Nég. d'Angleterre*, t. III.)

DCCCXXIII.

La duchesse de Parme à l'évêque d'Aquila.

(Bruxelles, 12 novembre 1561.)

Elle n'a reçu aucune instruction de Philippe II. — Conduite à tenir vis-à-vis du roi de Suède, s'il vient en Angleterre. — Affaire de l'abbé Martinengo.

Nous avons receu plusieurs vos lettres et mesmes celles des xiij et xxvij de septembre, iiij, xj et xviij^e du mois passé, desquelles nous envoyons ordinairement la copie au Roy mon seigneur, afin qu'il voye le soing que vous tenez à la bonne correspondance et que par ce moyen il soit présentement adverty et de temps à aultre, de tout ce que se passe, comme il emporte pour le bien des affaires, et vous mercyons très-fort de nostre part de celle que continuellement vous nous donnez desdits occurrents, et désireroye très-fort que les choses de ce coustel-là prinssent meilleur chemin, tant pour le service de Dieu que pour le bien du royaulme d'Angleterre, et aussi pour éviter le dommage et inconvénient auquel quelquefois l'on tombe par maulvais voisinaige.

Il ne nous a pas semblé que vous deussiez faire aultre réplique dadvantage touchant les navires qui s'arment celle part soubs noms de particuliers, qui sont à la Royne, puisqu'elle vous a faict donner par son Conseil la responce contenue en vos lettres pour autant qu'il se voit clèrement par icelle quelle pourroit estre celle que, en répliquant, la Royne mesme donneroit, et que sans espoir de plus grand fruict l'on s'advan-

tureroit à y perdre de la réputation, ce qu'il convient éviter tout ce que l'on peult. Et au regard de entrer en communication pour débattre le droit de Sa Majesté et du repartiement qui s'en fit entre les roys Catholicques et ceulx de Portugal par auctorité du Sainct-Siége-Apostolique, puisque, nyé le principal fundement qu'est ladite auctorité Apostolique, l'on peut clèrement appercevoir le peu de fruict que l'on en tirera, oultre ce que en la dernière communication de paix nous entendons que Sa Majesté pour quelque respect ne voulut que l'on y entrast, par où il nous semble le mieulx de renvoyer le tout à Sadicte Majesté afin qu'il luy plaise y pourveoir par aultre voye ou commander ce qu'il luy plaira que l'on y face, et attendons sur ce sa responce que, nous espérions, viendroit par monseigneur de Hornes en ce que concerne les affaires d'Angleterre, et le chemin qu'il lui plaira l'on tienne pour vous y correspondre; mais le secrétaire Gonçalo Perez advertit que Sadicte Majesté a remys ce poinct pour en escrire bien particulièrement par ung courrier que de brief l'on debvoit despescher, dont nous n'avons encoires nouvelles, et se désirerions toutesfois très-fort qu'il fût ici arrivé, tant parce qu'il nous semble qu'il convient à son service d'y prendre tost résolution que par le désir que nous avons de vous voir hors de la peyne en laquelle vous debvez estre pendant ceste incertitude, et aussi par le désir que nous aurions que prestement Sadicte Majesté satisfit à ce qui vous touche, et particulièrement tant pour la rémunération que payement de ce qui vous est deu pour vostre traitement, sur quoy nous n'avons délaissé de plusieurs fois escripre et fait escripre à Sadicte Majesté.

Et pour austant que despuis nous n'avons eu nouvelles de la venue du Roy de Schweden en Angleterre, et que, s'advançant la saison, il y auroit peu d'apparence qu'il se deust remectre en l'hazart de la mer, et que venant par terre nous en eussions eu nouvelles avant son arrivée en Angleterre pour à temps respondre sur ce que vous désirez sçavoir nostre advis de comme vous vous aurez à conduyre en son endroict, nous avons tousjours différé d'y satisfaire pour veoir si Sa Majesté (qui par la copie que nous luy avons envoyé aura veu ce que vous nous en avez escript) déclareroit spécialement sur ce poinct son intention; mais, pour non plus différer de vous y respondre, encoires que nous tenons il ne soit de besoing, ne voyant jusques à oyres grande apparence de la venue dudict seigneur Roy, se toutesfois il vient, il me semble que le chemin que vous pourrez tenir (n'est que ce pendant Sa Majesté ne commande aultre chose), seroit de le visiter comme amy de Sadicte Majesté et que vous ne faictes de doubte que, quant Sa Majesté sçaura son arrivée, elle vous commandera de faire ledict office, lequel, sçaichant l'affection que Sa Majesté luy porte, vous avez bien voulu anticiper. Et s'il vous appelle soit au disner, soit aultrement, ne sera que bien que vous vous y trouviez, faisant tous les offices qui vous sembleront convenir pour entretenir l'amitié, puisque il emporte de la conserver, soit qu'il se marie avec la Royne, que soit pour apparent ou non; mais il sera bien que vous usez de ceste discrétion que, s'il

vous appelle en conjuncture en laquelle il a appellé aussi l'ambassadeur de France, vous vous en desmesliez courtoisement, soit à couleur d'indisposition, de goutte ou aultrement, pour n'en donner occasion d'entrer en contestation sur la précédence, puisque, estants les choses aux termes qu'elles sont et la Royne se déterminant en ce qu'il luy plaira, il seroit à craindre qu'elle ne fît quelque chose en faveur des François, dont on porroit se treuver en peyne.

L'on a envoyé en Espagne et à Rome copie de l'escript que ceulx du Conseil ont publié, contenant la responce donnée sur l'instance que l'on avoit faicte afin que l'abbé Martinengo peuist aller en Angleterre.

L'on a faict toutes les diligences possibles pour descouvrir qui est l'Espaignol qui a escript la lettre pour le pilote et capitaine portuguès. Il ne s'est peu encoires descouvrir qui peult estre, que nous faict penser que ce doibve estre quelque personnaige de basse sorte, et, se toutesfois vous en pouvez descouvrir quelque conjecture dadvantaige, il sera fort bien que vous nous le faictes sçavoir pour continuer de nostre part à faire chercher qui ce peult estre; et ne se offrant pour maintenant aultre chose davantaige, je ne feray ceste plus longue que pour vous prier de continuer nous advertyr de la disposition des affaires de pardelà et de tout ce que vous jugerez en ce convenir au service du nostre.

(*Archives du Royaume à Bruxelles, Négociations d'Angleterre*, t. III.)

DCCCXXIV.

L'évêque d'Aquila à la duchesse de Parme.

(Londres, 15 novembre 1561.)

Nouvelles d'Ecosse. — Arrestation d'étudiants catholiques d'Oxford. — On attend l'ambassadeur du roi de Suède. — La monnaie espagnole n'a plus cours en Angleterre.

De Scocia vino, dos dias ha, un cavallero llamado Greni, embiado por los del Consejo de aquella Reyna sobre el negocio de la ratification, el qual anda todavia en disputa, pero con mucha esperança que se concertaran segun este dizen, que hasta agora no he podido entender lo que desto sienten Ingleses. Este refiere que aquella Reyna ha reduzido el numero de sus Consejeros a siette, entre los quales no ha quedado ny el Duque de Chastelerhault, ny el Conde de Aren su hijo, antes al Duque le han mandado entregar el castillo de Domberthon, lo qual el ha hecho luego, y se estan

padre y hijo fuera de la Corte, descontentos, como lo estan todos los de su bando. Con la Reyna privan su hermano M. Jaymes, que ha puesto en mano de sus tios el castillo de Hedinburgo y Sterlin, y el Conde de Ontelet, el qual se ha hecho cabeça del bando de los catholicos de aquel reyno, y de parte dellos haze cada dia instancia a la Reyna que restituya la Religion, y dizen que le ha dado por escritto esta peticion con un largo y prudente discurso, en que muestra que, si la Religion no se restituye, se siguria la perdicion de aquel reyno manifiestamente. Con todo esto M. Jaymes defiende lo contrario y tratta de casarse y de hazerse Conde a trueque del priorato de San-Juan que tenia, y ya es thesaurero general, y attiende a unir a la corona las rentas de los abadias y monasterios, a loqual la Reyna no contradize, porque dizen que importaran las dichas rentas (sin toccar a obispados, ny a beneficios seglares) cerca de docientos mill ducados. Dize mas este que en odio del Conde de Aren ya no ay en el reyno quien contradiga a que la Reyna no se case con estrangero y con quien ella quisiere, y que muchos apruevan el casamiento del Rey de Dinamarca.

Dos dias ha fueron echados en la Torre de Londres seis mancebos estudiantes de Oxonia, porque llamados en Consejo por aver hecho resistencia al Mayre de la tierra, que venia a quitarles un crucifixo que tenian en la iglesia de su collegio, no solamente no lo negaron, pero confessaron que eran catholicos y que se comulgavan como catholicos y ofrecieron de disputar publicamente con los hereges y particularmente en la materia del Sacramento; y, escalizandose los Consejeros de oyr lo que estos dezian tan libremente, dixo el Mayre que tuviessen por cierto que todo el lugar era desta opinion y que no avia tres casas que no fuessen de papistas, loqual contento poco a los del Consejo, y mandaron al Mayre que no curasse de hablar aquello con otros.

Aqui se espera Dyonisio embaxador que solia ser del Rey de Suecia antes que este Chanciller viniesse; dizen que buelve para residir aqui : que no es señal que el Rey aya de venir por agora.

Oy se ha pregonado aqui que ninguna moneda de oro, ny plata, española, corra, sino que quin tuviere della la lleva a la casa de la moneda que se le pagara el peso della : deve de ser para ganar en ello la Reyna algo como ha hecho en la prohibicion de otros monedas del reyno y de fuera [1].

De Londres, a 15 de Noviembre 1561.

(*Archives du Royaume à Bruxelles, Négociations d'Angleterre*, t. III; *Archives de Simancas, Secret. de Estado*, Leg. 815, fol. 101.)

[1] On trouve au *Record office* une note fort détaillée sur les diverses monnaies d'or et d'argent qui, au mois de janvier 1562, avaient cours dans les Pays-Bas.

DCCCXXV.

L'évêque d'Aquila à la duchesse de Parme.

(Londres, 27 novembre 1561.)

Départ de navires anglais pour la Guinée; ils ont été rejoints par des navires français. — Élisabeth, apprenant qu'on avait écrit au roi de Suède qu'elle était déjà mariée, a déclaré à son ambassadeur qu'il n'en était rien et lui a vivement reproché la légèreté des informations qu'il avait transmises. — Le duc de Savoie voudrait que le duc de Nemours épousât, soit la reine d'Angleterre, soit la reine d'Écosse. — Pirates arrêtés à l'île de Man.

Recebi la carta de V. A. de xj del presente a xxiij del mismo, por laqual y por todo lo que en ella me escrive, beso humilimente las manos de V. A. muchas vezes.

En lo de las naos que se armavan para la Mina, lo que ay que dezir es que ellas partieron, avra tres semanas, de Portsemua, bien adereçadas y proveydas especialmente de armas, artilleria y vituallas. Dizen mas que llevan madera labrada y vigas como para hazer algun edificio. Despues dellas partidas a xvi deste llego aqui un correo del Rey de Portugal con cartas para esta Reyna, y con una para mi, en que me mandava Su A. hiziesse oficio con la Reyna para que estas naos se desarmassen. A mi me parecio no poder dexar de hazer lo que Su A. me mandava con la moderacion y miramiento que convenia para no obligar al Rey nuestro señor a mas de lo que hasta aqui, y assi hable a la Reyna con las persuasiones y razones que supe mejoras, laqual me respondio lo que suele en esta materia, y assi uvo de contentarme con lo que quiso responder al Rey de Portugal, de lo qual y de las cartas del Rey para la dicha Reyna y para mi embio aqui las copias, que sera V. A. servida mandar embiar al Rey nuestro señor, con la carta que a Su Magestad escrivio. A mi no me queda que dezir mas en esto, sino que, segun soy informado y segun el mismo ombre que ha venido de Portugal ha entendido, de Francia han salido otras cinco naos muy bien armadas, que se han acompañado con estas, y con otras dos o tres tanbien Inglesas, tanto que seran en todo hasta doze velas, lo qual anda por aqui publico; pero yo no tengo dello otro aviso mas cierto. Se bien esto que esta negociacion es de concierto entre Ingleses y Franceses, y que estan determinados de impidir la posesion destas desmarcaciones, entendiendo que, si el Rey, nuestro señor, y el de Portugal quisieren defenderlas, seran forçados a defender (como ellos piensan) la autoridad de la Sede Apostolica, en loqual pienso que se engañan, porque el dominio de las dichas demarcaciones no pienso que se funda en sola la aprobacion hecha por el Papa. Despues de aver respondido la

Reyna al Rey de Portugal, me ha embiado a dezir su Secretario si quiero juntarme de nuevo con algunos de los del Consejo de la Reyna, loqual yo no he rehusado por no hazerles pensar alguna cosa peor (como son sospechosos), pero tan poco lo solicito. Si nos juntaremos, trattare dello como medianero sin tocear en otro que lo qual tocca al Rey de Portugal.

Del Rey de Suecia, lo que entendio es que la Reyna le escrivio, respondiendo a lo que pidia ultimamente de alguna mayor seguridad de su casamiento una carta muy resoluta, diziendole que no veniesse en ninguna manera, pues se conocia que su venida no era a otro fin que de casarse, de lo qual estava totalmente ajena; pero, si a otro fin le plazia venir, ella no le niegava la entrada del reyno. Despues de escritta esta carta, la Reyna entiendo que embio a llamar a este Embaxador de Suecia, y le dixo que ella entendia que el avia escritto a su Rey cosas, de lasquales esta mal informado, por las quales el dicho Rey se ha retirado de su venida, y que ha hecho en ello ligeramente y como ombre que se informa de los negocios por los calles, y que si el Rey su amo no vinie, la culpa sera suya, que escrive estas cosas, y no della, que esta tan libre como el dia en qual nacio de toda obligacion de casamiento. Esto ha dicho porque parece se que por via de un Frances llamado el Vizconde Feru, que aqui andava estos dias, que ha servido de espia doble, han entendido que el dixo Embaxador ha escritto a su amo que no cure de venir, porque esta Reyna esta ya casada, y el mismo Feru es el que dio este aviso al Embaxador, assi que con estas cosas parece verisimil que el Rey aya ya de venir, de loqual a la Reyna no pesa, aunque queria no dexarle ofendido, y por esto ha querido dar la culpa dello al Embaxador que no la tiene. Todavia beso las manos a V. A. por lo que me ha hecho en mandarme avisar de como me avia de governar con el, si viniera.

Aquel Agostin Boazio, que escrivio de Anvers al capitan Melquior Vaez de Acebedo portugues, es un Frances criado de Monsiur de Vandosme, que se llama el capitan Boals, y tres semanas ha estava en Paris, va y viene a esse pays a los negocios que el sabe, y passa por Español quando quiere, por que sabe hablar esta lengua: no he podido saber adonde posa en Anvers.

Aqui llegaron la semana passada el Protonotario Foix de parte del Rey de Francia y el señor de Moretta de parte del Duque de Savoya a visitar a esta Reyna, y despues han passado a visitar a la de Escocia. Demas de la visita, entiendo que el de Moretta ha hablado de matrimonio y de Concilio, y que en lo primero le ha sido respondido lo que la Reyna suele, y en lo segundo fue remittido a lo que a mi se me respondio los meses passados sobre la venida del abad Martinengo. Pienso que en Escocia trattara lo mismo, y, a lo que del entendi, la yda de Foix a Escocia es a instancia de Vandosme, para estorvar el casamiento de aquella Reyna con el Duque de Nemours. Si debaxo desto ay otra cosa no lo se; de lo que entendiere, dare aviso a V. Alteza.

Los ombres que yo embio a reconocer aquella nao francesa, de que tengo escritto a V. A., bolvieron, no aviendo hallado en ella cosa ninguna que diesse indicio que era laqual avia robado la de Su Majestad, aunque por la fama publica y por la variedad que se halla en las deposiciones que han hecho y informaciones que se han tomado, se tiene por cierto que son ladrones y que, si algo trayan de oro o plata, lo han salvado. Embio a V. A. las copias destas informaciones y de una licencia que traen del Almirante de Francia, laqual est bien diferente de lo que dizen los marineros, porque la licencia es para llevar mercaderias al Cabo-Verde, y ellos dizen aver sido embiados por el Almirante mismo con unos cavallos y unos barcos de punte al Rey de Cabo-Verde, no aviendo alli Rey, ny persona que le represente. Aqui yo no puedo hazer mas diligencias, porque la nao se avra partido ya, y este Almirante de aqui ayudaria mal a la cobrança de lo que uviesse aviendo de passar por su manos. Pienso que Mosiur de Chantonay podra informarse mejor en Francia, embiandosele estas informaciones.

De Londres, a 27 de noviembre 1561.

(*Archives du Royaume à Bruxelles, Nég. d'Angleterre*, t. III; *Archives de Simancas, Secr. de Estado*, Leg. 815, fol. 104.)

DCCCXXVI.

L'évêque d'Aquila au cardinal de Granvelle.

(27 NOVEMBRE 1561.)

Part prise par le duc de Savoie aux négociations tentées par le Pape en Angleterre. Son désir de faire épouser Élisabeth au duc de Nemours est peut-être secondé par les Français. — Gravité des circonstances. Si Philippe II veut y porter remède, il faut qu'il ait d'abord l'Angleterre de son côté ou qu'il y excite des divisions, afin que de ce côté l'on ne puisse lui nuire. Insuffisance des moyens qu'il emploie. On est bien décidé à lui faire perdre les Pays-Bas. Plus tard, mais pour ceci il faudra beaucoup de temps, il pourra réussir en France. La France trouvera toutefois un appui en Italie.

No escrevi a V. S. Illma con el ordinario passado por acabar de entender bien esta venida destos Embaxadores de Francia y de Savoya, y porque tenia determinado de escrevir a Su Mag^d^ como hago y de embiar persona propria tanto para que fuessen seguras estas cartas, como para que, si aquel correo que avia de venir tras el Conde de Hornes fuesse venido, puedan embiarseme las que para aca uviere con este mi criado,

que mas quiero gastar los pocos dineros que tengo en mensageros que no estar con sobresalto de si aquel Vizconde Feru me hiziesse alguna burla, aunque a lo que yo sospecho tras lo que el anda es mas tras coger algun despacho de Monsr de Chantonay que tras mis cartas, de lo qual he avisado ya a Su S^ria con el correo Portugues que de aqui partio ayer.

Lo que aca passa, vera V. S. Illma por la que a Su Mag^d escrivo, que son todas cosas como de Inglaterra. He olgado de entender de donde nacia esta tanta defidencia que en Roma se tenia, de lo que aqui se ha hecho en lo del Concilio, porque, siendo yo tan clerigo como los demas, no me parecia que avia de que recelarse de mi voluntad, ny diligencia; pero el caso es que este Moretta, persuadido del Conde Betford en Francia y con desseo de hazer Cardenal al Obispo de Tolon su cuñado, hizo que el Duque su amo dio este negocio por hecho al Papa, que fue causa de la venida del Abad Martinengo, y agora ha venido el mismo a recibir una respuesta de que bolvera poco contento. Por lo que deste he entendido, me parece que es mucho lo que el Cardenal de Ferrara asiste a lo de aqui con desseo (como devemos creer) del bien de la Religion principalmente, pero no sin afection humana a la conservacion de las pretensiones y desiños de los amigos de Francia, que a esto me parece que veo tirar los discursos que Moretta haze, aunque mas los embuelva en el beneficio publico. En Escocia hara la misma propuesta del Concilio. Pero tambien me parece que aquello se encamina al mismo fin de reparar lo de Francia, para que, caso que se llegue a dar principio al Concilio, aquel Rey pueda defender su pretension de precedencia, asistido destas dos naciones como piensan que lo sera el Rey nuestro señor de la Italiana y de buena parte de Alemaña. Tambien pienso que si a bueltas desto se acertasse a concluir el casamiento del Duque de Ferrara con aquella Reyna, no pesaria a ninguno de los de Francia, porque lo de Nemours no se como me lo crea, ny tampoco que el Prot^rio Foix aya venido para lo que Moretta dize, que es para estorvarlo; y, si es licito pensar mal, yo mas presto creeria que fuesse embiado para assistir a la negociacion del Duque de Ferrara de parte del Rey de Francia; pero esto es malicia, y no he querido ponerlo en la carta de Su Mag^d por no multiplicar en discursos. Pero en esta de V. S. Illma (pues me perdona todas mis ineptias) ninguna cosa dexo de dezir como la siento. Lo que yo he respondido a lo que Moretta me ha dicho de parte de su amo y del Cardinal Legado, muy largamente en este negocio del Concilio, ha sido en suma que a mi parecer, si lo de Francia se remediasse, lo de aqui seria luego remediado, y, no remediandose aquello, todo el trabajo que se tomara en persuadir aqui semejantes materias, es perdido, porque los hereges de Francia asisten a estos y son asistidos dellos; y aviendo dividirlos para reduzirlos, pareceque el Legado deveria attender primero a dar salud a aquel reyno que no esta aun del todo muerto en la obediencia de la Sede Apostolica como este, y despues con mucha facilidad se remediara lo de aqui, aunque en este medio los cum-

plimentos que Su S. Illma ha hecho con esta Reyna, no pueden ser sino provechosos. Esto he dicho a Moretta, apretandome el mucho a dezirle algo de lo que me parecia en este negocio, lo qual a mi parecer le causa un poco de confusion y corrimiento, porque bien se entiende que aquella legacion se exercita con alguna tibieza y que anda embuelta con algunos pensamientos de prudentia humana, en lo qual yo holgaria de engañarme y de estar mal informado.

He visto lo que V. S. Illma ha sido servido de escrevirme en lo de la manera de remediar las cosas de Francia, que tengo por cierto sea considerado con la prudencia y circunspection que V. S. Illma suele considerar todas las cosas y especialmente las desta qualidad que no pueden ser mayores [1]. Esto considerado, me ha parecido ser obligado con mi pequeño talento acudir a servir a V. A. Illma con dezirle lo que en esto se me ofrece, y es que, a mi parecer, si Su Mag^d^ piensa dar remedio al peligroso estado en que se hallan las cosas de la Religion y las suyas proprias, lo primero que debe procurar es de poner lo de aqui de su parte o a lo menos dividirlo de manera que, si no pudieren hazernos provecho, no nos hagan daño : lo qual, si Su Mag^d^ piensa que se podra obtener destos que agora goviernan con caricias, ny con otros medios que con mudarles el estado presente y troccar los que agora rigen, se engaña al seguro, porque los desiños de estos no son ny de amistad, ny de neutralidad, sino de muy grande enemistad, y es determinacion muy estudiada de echar al Rey nuestro señor de ay, ny havra interesse en el mundo, ny promessa que sea bastante a removerlos deste disiño, porque prepondera la passion de la Religion y otras domesticas a todos los interesses y peligros que se les pueden representar, quanto mas que ellos tienen por muy hecho lo que dessean ; y no hay cosa que mas cierta tengan que el averse a mudar el estado de las cosas desse pays, con lo qual piensan quedar superiores, y que podran disponer de lo de ay, como en otros tiempos ; y no pararan hasta provar a hazerlo : lo qual no tengo por cosa segura que se

[1] Il faut mentionner ici une lettre fort intéressante de Throckmorton, du 14 novembre 1561. Il rapporte que les menaces de Philippe II contre le roi de France, au sujet de l'appui que celui-ci accorde au parti de la Réforme, ont eu pour interprète, non-seulement l'ambassadeur d'Espagne, mais aussi le comte de Hornes, qui a été reçu en audience par le roi de France le 30 octobre et qui se rend dans les Pays-Bas pour arrêter les progrès des Protestants et notamment pour réprimer les prêches qui ont eu lieu à Valenciennes, à Tournay et en plusieurs autres localités du Hainaut et de l'Artois.

Throckmorton ajoute que Philippe II convoite l'Empire. Il dispose des voix des trois évêques électeurs et de la voix du marquis de Brandebourg ; il s'est aussi assuré celle du duc Auguste de Saxe par le récent mariage du prince d'Orange. Il a répandu 330,000 couronnes en Allemagne, soit pour soutenir ses prétentions, soit pour trouver des hommes d'armes à sa dévotion, si la guerre éclatait avec le roi de France ou tout autre prince.

(*Record office. Foreign papers. Queen Elizabeth, Cal.*, t. IV, n° 660.)

aguarda a ver como sucedera, especialmente aviendo algo que hazer en Francia, sino que ante todas cosas esto se remedie, pues *in omnem eventum* conviene que no se difiera. Hecho esto, podra Su Magestad entender a remediar lo de Francia mas descausadamente y mas de espacio, lo qual es verisimil que tendra largos terminos y largas conclusiones, por los humores que V. S. Illma mejor conoce de Italia, que no dexaran que Francia padezca, y mas largos los tendria, aun si lo de aqui no se hallasse proveydo y preocupado. Los medios que para esto avria, ya los he escrito a V. S. Illma y dicho en ellos lo que siento, con lo qual no me queda mas que dezir en esta materia; antes pienso que he dicho en ella demasiado : lo qual torno a suplicar a V. S. Illma sea contento perdonarme, pues verdaderamente no es entremetimiento, sino desseo de servirle.

(*Archives de Simancas, Secret. de Estado*, Leg. 815.)

DCCCXXVII.

Payement aux marchands aventuriers d'Anvers.

(4 DÉCEMBRE 1561.)

La reine d'Angleterre ordonne de payer aux marchands aventuriers la somme de 30,000 livres sterling, qui leur est due depuis le mois d'août.

(*Record office. Foreign papers. Queen Elizabeth, Calendar*, t. IV, n° 698.)

DCCCXXVIII.

L'évêque d'Aquila à la duchesse de Parme.

(Londres, 6 décembre 1561.)

Entretien avec les conseillers de la reine sur la navigation de la Guinée. Traités secrets conclus à ce sujet par la reine avec M. de Vendôme et l'amiral de France. — Le roi de Suède annonce son arrivée en Angleterre.

Despues de aver escritto a V. A. a xxvii del passado, vinieron de parte de la Reyna Mason y Piter sus Consejeros a dezirme que holgarian de entender lo que se me ofrecia dezir en el negocio de la navegacion de Guinea para persuadir que la Reyna devia prohibir a los suyos el yr alla. Yo les dixe que lo que a mi se me ofrecia dezir, ya lo avia dicho a la Reyna y a ellos tambien, y que pues, no obstante aquello, les avia parecido de embiar los naos y de responder al Rey de Portugal lo que a xxii de Ottubre le avia la Reyna respondido, yo no tenia que dezir mas en ello, porque para remediar que las naos no fuessen, ya era tarde, y, para hazer pleyto desto, yo no tenia comission, todavia que si querian dar algun orden para revocar las naos, yo no dexaria de embiarle luego, ny tanpoco dexaria de responderles a lo que me preguntassen, si querian saber algo de lo que yo deste negocio entendia. Respondieron me que ny la Reyna pensava revocar las naos, aviendoles una vez dado licencia, ny ellos tenian que preguntarme, sino solamente oyr lo que yo quisiesse dezirles. Yo les replique que no tenia que dezir cosa de nuevo, mas de lo que les avia dicho, sino que me parecia estraña cosa que de hecho quisiesse la Reyna entrarse en la demarcacion del Rey de Portugal, antes de tener averiguado que era lo que podia pretender de justicia en este negocio. Estuvimos en esto un ratto. La conclusion fue dezirme que lo que la Reyna avia hecho en esto, no era por offender al Rey de Portugal, sino por no quitar a sus subjectos la libertad que tenian de yr a procurar su provecho donde lo hallassen, y que asi me pidian que yo lo escriviesse. Yo les dixe que por la carta que ella avia escritto al Rey de Portugal, estava esto muy bien dicho, laqual carta se avia ya embiado dias avia, y que, quando se me ofreciesse tornar a escrevir, no dexaria de referir lo que ellos me avian dicho. En estas platicas se trato asi a caso que haziendose Consilio general se podria discutir alli la materia destas demarcaciones. Tambien me dixeron estos que avian ydo algunas naos franceses adelante a este viage, lo qual es verdad, y fueran juntas con las de aqui, si no les hiziera daño a estas la tormenta, pero, con el buen tiempo que han tenido todo este mes passado, ya estaran juntas y bien adelante.

El Embaxador de Francia dize que las francesas van al Brasil : yo no se que me crea dellas, sino que pienso que las unas y las otras van a diverso fin del que publican, y todo contra el servicio del Rey nuestro señor.

Aqui ha venido esta semana un capitan frances, por nombre Laodomiera, criado del Almirante de Francia. Ha publicado que venia a visitar el Conde de Bethfort de parte del Almirante; pero la verdad es que el viene a dar orden a la navegacion de las tierras del Xariffe, la qual me parece que el Almirante y Vendosma tienen concertada. No se lo que esta Reyna hara en ello. Pero yo sospecho que, si ella no uviesse dado orejas a lo que en esta materia le propuso los dias passados aquel Portugues que aqui estuvo, no avria agora venido este Laodomiera a trattar dello. Lo que entiendo es que quieren embiar seis naos, las tres grandes y muy armadas y las otras tres baxas y largas, a proposito de entrar por los rios o plagas de aquella tierra. Este Laodomiera es uno que el año passado fue embiado de Marsella con una nao cargada de munitiones para Argel, la qual fue tomada en el camino de ciertas galeras de Su Mag^d^, y este Laodomiera y su piloto fueron librados, aviendo sido los demas marineros puestos al remo. Lo que aqui se concluyere en esto, sera dificultoso de entender tan presto. Lo que yo pienso es que la Reyna no dexara de entrar en el concierto y de ayudar con mercadurias o por otra via secretamente porque este es el estylo que aqui se tiene dias ha con nosotros. A mi no me ha parecido de hablar en ello, porque se que lo negarian todo y que no dexarian de hazer lo que les pareciesse por lo que yo podria dezirles. V. A. podra siendo servida mandar avisar dello a Su Mag^d^ y a mi entretanto lo que devo hazer en ello.

El Rey de Suecia embia todavia a dezir que quiere venir a ver a la Reyna, y ha venido con este recaudo agora de nuevo un gentilhombre suyo.

De Escocia no se entiende nada mas de que han passado estos dias algunos mensajeros de aquella Reyna a sus tyos a Francia, y de alla ha passado a Escocia estos dias un obispo Escoces.

De Londres, a 6 de Deziembre 1561.

(*Archives impériales de Vienne ; Archives de Simancas, Secret. de Estado*, Leg. 815, fol. 114.)

DCCCXXIX.

L'évêque d'Aquila à la duchesse de Parme.

(Londres, 20 décembre 1561.)

Les navires anglais et français qui se rendaient, disait-on, en Guinée, ont essuyé une tempête et n'ont pu poursuivre leur route. Il y a lieu de croire que leur véritable but était de saisir les vaisseaux espagnols qui reviennent du Pérou. — L'ambassadeur de France a été reçu en audience par la reine et a traité de son mariage avec le duc de Nemours. — Soumission d'O'Neal. — On dit que le roi de Suède recherche la main de Marie Stuart.

Los dias passados escrevi a V. A. como havia venido aqui un cierto Frances llamado el Capitan Laodomiera embiado por el Almirante de Francia, y lo que entendia que havia venido a negociar. El se ha buelto, y, a lo que entiendo, bien despachado, aunque no puedo saber cosa particular mas de lo que tengo escripto, y de que ha andado por aqui publicando muchas flacquezas del armada del Rey nuestro señor y del poco recaudo que tiene para acrecentarla. En Habra-de-Graz se arman 8 naos con nombre de yr al Brazil por el cavalliero de Villagañon. Las quatro que fueron de aqui para Guinea, con otras 4 o 5 francesas que havian salido adelante, son bueltas con tormenta a esta isola maltractadas, las unas a Bristol y las otras a Portmoud; y aun dizen que de las francesas falta una de las mas gruessas y otra inglesa pequeña. Por este año ya no podran yr a Guinea, si su intencion era de yr alla. Pero yo he tenido siempre opinion que estos adressos son mas para saltear las naos que vienen del Peru que no para otros negocios, aunque lo de Guinea piensan tomarlo por achaque, y por esta razon sospecho que no dexaran de salir estas y otras, aunque mas tarde sea.

Esta semana huvo el Embaxador de Francia audiencia de la Reyna. Pareceme que fue a darle quenta de parte del Rey su amo de lo que en el negocio del Duque de Nemours passa, culpandole, por la relacion que ha dado por escripto, el mesmo hombre que ha venido a desculparle y dando a entender que lo que el Duque intentava, no podia carecer de algun misterio. Estas mesmas cosas me dixo el Embaxador el dia siguiente que vino a visitarme. Despues me dixo que en Francia parecia algo aspero lo que en algunas cosas tocantes al comercio de aquel reyno con esse pais ay se hazia, para lo qual vendria ay La Foresta, y tambien dava escandalo el haver en España hecho descargar tantos naos franceses que yvan a Portugal, lo qual dixo que aqui lo engrandescian mucho, y que se lo havian preguntado en palacio, pero que el lo havia escusado. Confessome por verdad que el Visconde Ferou que aqui estuvo los otros dias, havia

solicitado algunos negocios con la Reyna de parte del Duque de Vandosme y dixo mas que aqui estavan agora algunos que hazian lo mismo, pero que el no sabia nada de lo que tractavan. Esto me dixo porque, despues de partido Laodomiera, ha llegado aqui Florencio Ayaceto que tambien anda solecitando no se que en palacio.

El gran Onel de Yrlanda se ha concertado con la Reyna y viene aqui a darle obediencia debaxo la palabra del Conde de Childar, y estan ya en Inglaterra entrambos, donde llaman tambien al Conde de Sussex para que responda a las quexas que el dicho Onel del ha dado. Las condiciones del concierto dizen que son que al gran Onel se haga justicia en cierta pretencion que tiene en una buena parte de aquella tierra, y que se le pagaran las costas que ha hecho en la guerra : el qual concierto hecho por el dicho Conde de Sussex ha parecido aqui muy mal.

Entiendo que sera aqui presto un Frances criado del Rey de Suecia llamado Varenas, el qual pretende passar a Escocia a tractar el casamiento del dicho rey con aquella Reyna, lo qual no se como havra de plazer a la de aqui. Monsr de Foix que vino de alla a hyer, dize que aquella Reyna esta muy obedecida de los suyos, pero que todavia le parece que en lo casarse con extrangero no vieren bien todos y que se havia mandado juntar Parlamento en el qual se piensa que tractaran del casamiento de la Reyna y si se ha de embiar al Concilio.

De Londres, 20 de deziembre 1561.

(*Archives du Royaume à Bruxelles, Négociations d'Angleterre*, t. III; *Archives de Simancas, Secret. de Estado*, Leg. 815.)

DCCCXXX.

L'évêque d'Aquila à la duchesse de Parme.

(27 DÉCEMBRE 1561.)

Ambroise Dudley a été créé comte de Warwick; il est le frère aîné de Robert Dudley, qui nourrit de plus hautes espérances. — Élisabeth voudrait unir les Calvinistes et les Luthériens. Elle encourage en Écosse les personnages les plus hostiles à Marie Stuart. — Naufrage d'un navire hollandais chargé d'argent et de marchandises précieuses.

Ayer fue criado Conde de Warvik M. Ambrosio Dudely, hermano mayor de M. Roberto, con cinco mil ducados de renta de que la Reyna le hizo merced, los quales

muriendo el sin hijos ayan de venir a Roberto y a los suyos, el qual esta agora con esperança que la Reyna tras este le haya de hazer otro favor mayor.

El Prothonotario de Foix partio de aqui ayer para Francia. Pareceme que tratto aqui con la Reyna de cosas de Religion y que ella hizo mucha instancia en que devian los Calvinistas de Francia procurar de tomar algun buen medio con los Lutheranos de Alemaña en los articulos en que son differentes.

De la negociacion del dicho Foix en Escocia, lo que puedo entender es que dio dos cartas de Monsr de Vendosme y de su muger escrittas de sus manos a aquella Reyna y que tuvo sus platicas con las personas de alli mas apasionadas en esto de la Religion y menos aficionadas a aquella Reyna. El me dixo que pensava venir aqui por Embaxador o a España. Esperase cada dia Monsr de Moretta, de quien se entendera mas de lo que alli en Escocia passa.

En el puerto de la Rya se perdio la semana passada una hulca de Hollandes, que venia de España con especerias y otras cosas de mucho valor y entre otras con quinze o veynte mil ducados en dinero de particulares mercaderes que residen en Anvers, y, segun la informacion que aqui se tiene, parece que el dueño mismo de la hulca se dexo perder por quedarse con el dinero : lo qual entendido por my y que el dicho patron avia venido aqui con dos cavallos cargados de moneda, procure que le prendiessen y que el dinero se salvasse. No se han hallado mas que cinco mil ducados en su poder y otros tres mil en otra parte que son de unos Portugueses que andan aqui tras cobrarlos como lo haran, aviendoles yo ayudado a ello. Lo demas esta en poder de un oficial de la Reyna a instancia de los dueños y a muy buen recaudo. No me ha parecido dexar de dar aviso dello a V. Alteza para que mande lo que se ha de hazer de los presos, contra los quales hay cierto muy grandes indicios, como se puede ver por la copia de la carta que va con esta, y por el libro mismo del escribano parece que falta mucho dinero. Yo hago avisar en Anvers a los dueños dello para que vengan a cobrar lo que aqui hay.

(*Archives de Simancas, Secret. de Estado,* Leg. 815.)

—

DCCCXXXI.

Richard Clough à Gresham.

(ANVERS, 31 DÉCEMBRE 1561.)

Motifs de réformer la perception des droits de douane en Angleterre. Nombreux abus. Il conviendrait d'y introduire le même ordre qu'à Anvers. — Il est déplorable qu'à Londres les marchands, dans leurs réunions, soient exposés à la pluie : il faudrait y construire une Bourse comme celle d'Anvers. — Nouvelles d'Italie.

Itt maye plese you to understande that I sent you my last by oure Enggleshe post, wherein I wrotte you of all thyngs att large. Syns the wiche, I have received Your Mastershipp's of the 20th date, well understandyng the effecte thereof.

First, whereas your plesure is that I shall make inquiry amongst your frynds here, for the order and howe they do youse the matter in hyryng outt of their tolle or coustom here, with the wholle systeme thereof, I have (thro' the frendeship of your gossepp Crystofer Prowne, now beyng threasorer of the towne of Andwarpe) gotten outt in Doche the pryncypall partyculars thereof, the menyng whereof is in Enggleshe as here after foloweth....

Sir, I am glad to heare that thys thyng is callyd for, hoping that suche order shalle be takyn therein that it shalle be for the Queene's Majestie's proffeitt and the honor of the realme. For, as the matter is now yoused, it is agaynst conscyence to hear the tallke that goeth howe the Quene is disseved : which must needs be trewe, consyderyng the order that they do youse (whiche is to no resone) that the Quene's coustomes must stande uppon the reportt of v or vi serchers (more or lesse), whiche serchers are men knowne to be men that wyll be coropptyd for moneye. For in the openyng of a fatt full of syllks, some tymes I doubt it is broughtt over to the coustom-house for fustyans or suche other ware. Butt and if the Quenes Majestie will thus lett outt her coustome, I do not doubt butt she shalle feele shortely howe the matter hathe passed ; or otherwise, and if Hyr Majestie be not dysposed so to do, and if I myghtt be credytyd therein, and if the Queen's Majestie wollde bestow but II or thre thousannde pownds once, I wollde nott doubt butt to save her fyve thousannde pownds every yere, att the least. For, where the matter is yoused att London by so many quays crowne-serchers, wayters and other powlyng offycers, in suche order that all the worlde dothe crye outt upon us (as you do ryghtt well knowe), here is in Andwerpe but I or II serchers. Yett I dare saye there is more coustome stollen in London in one month than is here in

Andwerpe in one wholle yere, whiche comyth because they here do the thyngs in order, and wee outt of order.

I doubt wether Mr Secretary or other my lords of the Counsill do knowe of some of these orders, whiche I have hearde bothe Englishemen and straungers moche complayne uppon : whiche is, when men have their goods att home in their howsys, they must runne sometymes x days to gett a sercher to come see the openyng of the goods. And unlesse he wyll geve iiii or v groats to the sercher, possybly he wyll not come in xiiii days, which is no reasone; for a stranger or Englisheman oughtt to paye butt one coustome, and nott to the Quene and to the sercher bothe. Thys is a thyng dayly yousyd; and, when the questyon ys axyd unto the sercher or waiter wherefor he dothe so youse the matter, they saye that they have butt xx nobles wages, which they cannott live uppon. In myne opynyon, better it were that the matter were so yoused that men myghtt be servyd as they oughtt to be. For I dare saye that not only Englishemen, butt strangers also are more agrevyd with thys trouble than they are in paying of the coustome. And one thing it must needs be muche agaynst the Quene's proffitt. A marchante, whattsoever he be having a fatt or packe of sylks in hys housse the space of vi or viii days (and consyderyng the great coustome that they do paye for it), it ys no to be thoughtt the contrary butt that he wyll seke all the menes he can to take out those syllks and putt in other goods in the place. Some men will saye : no, because the sercher hathe putt hys seale upon it. He that made the serchers seale, can make the lyke; and it is to be thinkt that marchants are not the sympelyst kynd of pepell that be; for I do knowe that bothe here (aye truly Spayne, Dochelande) men do seke out the best heddyd men that they can to do their besynes, specially abroade in forren countrees. In Engglande, many wyll saye that are coustomes that hathe of long bene yoused : yett, in mine opynyon, and yf they be never so olde and nott for the honor or proffit of the realme, they maye well be broken.

I wryte this muche unto Your Mastershippe to putt you in rememberance that, when tyme shall serve, you maye breake some of these matters to Mr Secretary; for in dede it is marvell that wee have so gude orders as wee have, consyderyng what rulers wee have in the sittey of London : suche a companny that do study for nothyng ells butt for their own proffit. As for insampell : consyderyng whatt a cittey London ys and that in so many yeres they have nott founde the menes to make a Bourse, but must wallke in the raine, when ytt raineth, more lyker pedlers then marchants; and, in thys countrie and all other, there is no kynde of pepell that have occasyon to meete, butt they have a plase meete for that pourpose. In dede, and yf your besynes were done and that I myghtt have the lesure to go about hytt and that you wyll be a menes to Mr Secretary to have hys favore therein, I wyll nott doutt butt to make so fere a bourse in London as the grett bourse is in Andwarpe, withhoutt molestyng of any man more then he

shulld be well dysposyd to geve. Herein I am somwatt tedyus : desyryng you to pardone me; for, beyng ownse enteryd into the matter, I collde nott stee myselfe....

Occurencys there is none, butt thatt by the letters outt of Italy, they wryte of a smalle doubt of warrs betweene the Venesyanes and Mylane, for that the Venesyanes have a towne, whiche some say hathe pertaynyd to the Dukedom of Milane, whiche towne they have of late fortyfyd and putt in a grett number of men. And, to the contrary, they wryte that the Marquis of Pyscara dothe make all the frontiers of the Dukedom of Milane strong and hathe fournyshed them with men and munysion; butt it is thoughtt all wyll be seised, for the Venyssyans have too muche monneye in that respecte.

They wryte allso that the Pope makyth grett labore to have a generalle Counsell, and that there ys all redy att Trentt above cc Bisshops.

As towchyng all other your affaires, I wrote you att large yesterdaye by the Enggleshe post, havyng not ells to wrytt you att thys presentt, butt preying God to sende Your Worsheppe, with my Lady, grace, helthe and long lyfe, to the honor of God, and to yours hart's desyre.

As towchyng the matter for the toll, and if it were wryttyn agayne, it shullde nott be amisse; for that I am in doutt wether Mr Secretary can well rede my hande.

(*British Museum*, mss. *Lansdown*, 5, n° 27. — Publié par M. Burgon, *Life of Th. Gresham*, t. I, p. 405.)

DCCCXXXII.

L'évêque d'Aquila au cardinal de Granvelle.

(3 JANVIER 1562.)

Il attend avec impatience une résolution du roi. — Thomas Gresham part pour Anvers afin d'y lever de l'argent. — Beaucoup d'Anglais se rendent en France pour servir sous les ordres de M. de Vendôme : ce qui fait connaître les dispositions d'Élisabeth. — Pillage de plusieurs navires flamands et espagnols. — M. de Vendôme traite avec Knox et les rebelles écossais. — Marie Stuart craint que le duc de Châtellerault ne la force à épouser le comte d'Arran. Elle a écrit au Pape qu'elle mourrait plutôt que d'abjurer la religion catholique. Communication relative à son désir de donner sa main au prince d'Espagne. — Armement de navires au Havre. — O'Neal est arrivé à Londres.

Agora acaba de llegar mi criado con quien he recebido la V. S. Illma de xxviij° del passado, por la qual y por todo lo que en ella me escrive, le beso las manos muy muchas

vezes, y no respondo a los capitulos della por ser todos responsivos a las cartas que yo tengo escrittas. Estaremos a ver quando y como se determinara Su Mag^d en las cosas de por aca, de la venida del qual se habla aqui mucho; menester seria que *tandem* se determinassen alla en algo, sino para desquitarnos a lo menos por no perdernos del todo.

Oy he entendido que Thomas Grassem partira presto para Anvers a hazer provision de dinero y que alguna suma se ha de embiar a Francia. Yo no puedo pensar que sea sino para la provision de las naves que alla se han de armar para embiar a las tierras del Xarife, que para otro fin, no estan aqui tan riccos que puedan embiar dineros a Francia.

Tambien entiendo que muchos cavalleros destos moços hablan de querer yr a Francia, como que van sin licencia de la Reyna y que la yda es para servir a Vandosme. Son cosas de poca importancia para temerlas, pero de mucha a mi parecer para entender por ellas lo que aqui se cueze. Lo que he dicho otras vezes, torno a confirmar agora, y digo que con mucha facilidad podra Su Mag^d proveer a todo esto, querendolo hazer, y, si V. S. Illma querra oyr sobresto a alguna persona de las que a mi me hablan, por donde vera si lo que digo es sueño o no, yo procurare de embiarle alguna, aunque sea con peligro, y sino agora quando sia tiempo.

Aqui han dado estos dias al traves seis o siete naves flamencas y españolas, y, en lugar de ayudarlas los de la tierra a salir de la arena, las saquean y hazen pedaços a pesar de la fortuna y el dinero que los marineros salvan de la mar. Tengo yo harto que hazer en salvarle de los oficiales de la Reyna en tierra. Sera menester que Madama escriva sobrello de veras, si aconteciere que alguno destos haya recurso a Su Alteza.

Monsr de Moretta, el qual llego esta noche passada de Scocia, ha venido oy a verme. Entre otras cosas que me ha dicho, me ha declarado como la yda de Foix alla fue para platicar con los hereges de aquel reyno algun modo de aliança y buena inteligencia con Vandosme y los de su opinion en Francia, sobre lo qual dize que trato con algunos cavalleros y con Cnoux, que es el principal predicador de alli, muy largo y muy secretamente, pero no tanto que no veniesse a noticia de la Reyna, la qual dize este que se le quexo dello y de que el dicho Foix se huviesse escusado de hallarse presente a las exequias aniversarias que hizo del Rey su marido, diziendo que no estava proveydo del lutto. Quanto a lo demas dize que el dicho Foix hablo de la huyda y casamiento del Duque de Nemours y que no dexo de tocar en los de Guisa, a lo qual dize que la Reyna respondio cuerdamente, escusando sus tios y mostrando maravillarse de lo que el Nemours le dezia, pero con pocas palabras. Dize que la dexa trabajada por ciertas sospechas de trattado que del Duque de Xatelerao tiene, del qual se dize que tramava de prenderla y llevarla al castillo de Dumberton para casarla con el Conde de Aren su hijo, por lo qual ella havia ordenado que se le pussiesse alguna guardia y que vivia

recatada, no obstante que el dicho Duque y su hijo venian a escusarse desto desarmados y con mucha obediencia, pero no tanta que quisiessen entregar el dicho castillo de Dumberton, como les ha sido mandado, antes dize este que le han proveydo y avitualado para tres annos, que es señal de no quererle entregarle. La Reyna avia mandado llamar particularmente a algunos señores del reyno por este y otros negocios.

Dize mas Moretta que ella esta puesta en casarse muy altamente y que no disimula lo del Principe nuestro señor y que, preguntandole el como tomarian este casamiento los hereges del reyno, le respondio que muy bien y que aunque les pesasse por lo dela Religion, era tanto lo que atendian a la execucion de su derecho en este reyno, que no harian dificultad en esto con que estuviessen seguros que ella no saliesse de Escocia sino quando huviesse ya hijos, que entonces con quedar alla sucessor la devarian a ella yr donde quisiesse, y desta opinion dize este que es Milord Jaymes y todos o la mayor parte de los señores del reyno, en el qual dize que hay una infinidad de Catholicos, y el Conde de Ontley principalmente, el qual dize que, siempre que la Reyna quiera, el hara que se diga missa en todo el reyno en pesar de todos los hereges. Dize mas Moretta que aquella Reyna le ha dicho que la de aqui tiene muy buena inteligencia con ella y que da intencion de quererla declarar por su successora, lo qual la otra muestra de creer especialmente porque algunos señores principales deste reyno se le han embiado a ofrecer. Hame dicho mas que la dicha Reyna escrive con el al Papa, certificandole y asegurandole que esta dispuesta de morir antes que de dexar su religion, y tambien dize que penso la Reyna de escrivirme a mi una carta por començar a tener inteligencia comigo, pero que lo dexo de hazer, temiendo que yo no lo dixiesse a esta Reyna. Yo lo he oydo todo y respondido los generalidades solitas, y a lo del casamiento del Principe nuestro señor dixe que yo no sabia cosa ninguna, de lo qual parece que el se maravillo, y no se si me lo creyo. Leyendome Moretta un capitulo de una carta que el Cardinal de Ferrara le escrivio a x. de Dezienbre en su particular, yo puse los ojos en la otra plana de la carta y vi un capitulo en que le dezia que el segundo punto se guardasse de confiar a nadie, ni trattar del con persona del mundo, ny con la Reyna misma, si ya no conoscia en ella alguna inclinacion al negocio; y no se que mas dezia de parangon de personas. Pareciome cosa de casamiento. Por mucho que he andado tentandolo, no he podido sacarle mas, ny entender que es este segundo punto. Monsr de Chantonay acabara de entender alla mejor lo que esto es, y no pude entender de qual de las Reynas hablava.

V. S. Illma sea cierto que el Vizconde Feru escrivio desde aqui a Vandosme y que, por ruyn que sea, anda haziendo su oficio.

Las naos que se arman en Abra-de-Graz, no digo que sean verdaderamente de Vilagañon, ny a su instancia, mas que lo publican assi, y el Embaxador Ceure mismo me lo ha dicho y certificado, y me ha dicho : « Portugueses se veran en trabajo, y lo del

» Xarife tambien. » Es verdad. Lo qual no es poco tener yo entendido por lo mucho que de mi se recelan aqui y por la diligencia que usan en saber quien entra y sale en mi casa.

Jan Onel, el de Irlanda, es ya llegado aqui.

(*Archives de Simancas, Secret. de Estado*, Leg. 815.)

DCCCXXXIII.

L'évêque d'Aquila au cardinal de Granvelle.

(4 JANVIER 1562.)

On dit qu'une ligue défensive a été conclue entre M. de Vendôme et les princes allemands protestants. Ayaceto a probablement été chargé d'engager Élisabeth à y entrer, et celle-ci offrirait au roi de France d'en faire aussi partie, car elle espère ainsi recouvrer Calais. — Élisabeth voudrait travailler à l'union des Calvinistes et des Luthériens. — C'est le prince de Condé qui fait armer au Hâvre les navires qui se joindront aux navires anglais. On dit que M. de Vendôme veut créer une factorerie. — L'ambassadeur de Savoie attend des lettres du cardinal de Ferrare. — Le roi de Suède a rappelé son ambassadeur.

Despues de aver escrito la que va con esta por haverse entretenido el correo hasta oy, he tenido ocasion de entender alguna cosa mas, que me ha parecido no dexar de avisarla, aunque los originales de aqui en lo de fuera del reyno no son muy autenticos. Dize el Embaxador de Francia que la liga defensiva en caso de invasion por causa de la Religion se concluyo entre Monsr de Vandosme de una parte, y Lantzgrave y el Conde Palatino y otros Principes Alemanes de otra, avra seis semanas, y que esta platica estava començada desde el año passado, y se enterompio por la muerte del Rey Francisco, aviendo cessado las sospechas que del se tenian por el govierno de la casa de Guisa. Preguntele que hazia aqui Florencio. Dixome que lo que el dezia era que andava tras cobrar ciertos gajes que aqui se le quedaron deviendo del tiempo del Rey Henrico y Eduardo. Tras esto me dixo que andava Vandosme y los Tudescos por metter en esta liga al Rey de Francia mismo, aunque avia diversos pareceres, porque unos juzgavan que conveniesse, y otros dezian que no, atento que la guerra al Rey de Francia nunca le seria movida a titulo de religion, sino por otras causas, en el qual caso el no sentiria provecho ninguno desta suerte de liga. Si esto es verdad, soy cierto que este Florencio no

esta aqui a otra cosa que a solicitar de parte de Vandosme que esta Reyna entre en esta liga, y deven de ofrecerle que, si ella entra, entrara el Rey de Francia tambien, porque, aunque el año passado teniendo ella guerra con Francia desseava y solicitava esta misma liga, agora por ventura se querra hazer de rogar, como le parece tener su juego mas seguro y por ventura que piensa cobrar a Calez por esta via. Tambien me acaba agora de dezir Moretta que viene de visitarla, que, hablando de cossas de Religion, ella le ha dicho que los Calvinistas querrian que el servicio eclesiastico en este reyno se ordenasse conforme al de sus iglesias de Francia y Escocia, pero que a ella no le ha parezido hazerlo, sino que se de tiempo a que se ordene de comun consenso de una manera, y que antes de muchos dias se verìa la buena intencion que ella tiene con estas cosas y el fructo que en ellas se haria, lo qual a mi parecer por lo que estos dias voy entendiendo no es sino que ella procura de concentar a los Lutheranos con los Calvinistas, como otra vez he escrito. El señor de Chantonay deve de saver este mejor, aunque algunas vezes acontece que los negocios se deraman mas donde se executan que donde se conciertan. Con todo esto yo tengo desto otra revelacion que la que digo, y el embiarse a Grassen a hazer provision de dinero, lo qual me parece que no puede ser sin causa.

El Embaxador de Francia dize que las naos de Abra-de-Graz se armaran sin duda, por que el Principe de Condé quiere que a titulo de una carta de marca, que se dara a Vilagañon contra Portugueses de quatro cientos mil escudos por el daño que recebio dellos en el puerte que le derrocaron, se embian estas naos a hazerles daño en Africa o donde pudieren. El Embaxador es ombre que habla largo, pero esto dize y me lo ha confirmado ya dos vezes.

Tambien le pregunte, como burlando, que se havia hecho en lo del comercio que querian instituir con el Xarife y si queria esta Reyna entrar en el concierto. Dixome que no se havia aun concluydo nada, porque tampoco con el Xarife se avia concluydo. porque Vandosme pide lugar para hazer una fatoria y poder tener en ella dozientos Franceses, y no saben si El Xarife querra contentarse desto. Parece que no se holgo que yo tuviesse entendido lo que en esto passa. Si V. S. Illma fuere servida, podra mandar que se embie copia desta carta a Monsr de Chantonay para darle ocasion de pensar en ello y de entenderlo que en verdad hay en todos estos tres puntos, porque agora no tengo tiempo de escrivir a Su S^{a}.

Moretta me parece que, con ocasion de comprar cavallos, se estara aqui ocho o diez dias : yo pienso que aguarda cartas del Cardenal de Ferrara en respuesta de las que el deve de aver escrito de Escocia.

Oy he entendido que el Embaxador del Rey de Suecia ha dicho a la Reyna que tiene orden de su amo de partirse. Ella le ha regalado mucho, y le andan banqueteando cada dia y trabajaran de embiarle contento.

(*Archives de Simancas, Secret. de Estado*, Leg. 815.)

DCCCXXXIV.

L'évêque d'Aquila au cardinal de Granvelle.

(Londres, 10 janvier 1562.)

Apologie où se trouve exposé le projet de la reine d'unir les Calvinistes et les Luthériens. — Entrevues secrètes d'Ayaceto avec Robert Dudley, qui présagent quelque dessein contre la France. — Démarches de l'ambassadeur de Savoie. — M. de Molembaix se propose d'entrer au service du roi de Suède.

La semana passada escrevi a V. S. Illma dos cartas de 3 y 5, que fueron juntas. En ellas dixe todo lo que entonces se ofrecia. Despues ha salido a luz esta Apologia que es a mi parecer lo que la Reyna dixo a Moretta que se veria antes de muchos dias por la union de las Yglesias de Francia y de Alemania. Hame parecido a falta de otros negocios avisar deste a Su Mag^d^ y embiarle un libro destos para que vean alla que esperança se deve tener de las cosas de aca, las quales tenga V. S. Illma por cierto que estan llenas de ponçoña y que han menester mas que palabras si han de remediarse.

Este Ayaceto esta cada dia en grandes secretos con M. Roberto, el qual procura mucho de hazerme creer que esto de Francia no es nada, y yo muestro de creerle y de dessear mucho su bien, porque me parece que ha de hazerlo assi no se puede siguir mal ninguno.

Por lo que escrivo a Su Mag^d^, cuya carta va abierta, vera V. S. Illma lo que aqui passa y qual anda Moretta, al qual ha pensado oy Sicel comerse. Pienso que no partira hasta tener cartas de Francia, aunque de mi voto el haze poco servicio con su estada aqui a nadie.

Mollembaix me ha dicho que piensa yr a servir al Rey de Suecia y que tiene licencia de Madama por ello; viene aqui algunas vezes a missa y muestra no estar estragado en lo de la Religion.

De Londres, a x de Enero 1562.

(*Archives de Simancas, Secret. de Estado*, Leg. 815.)

DCCCXXXV.

L'évêque d'Aquila à la duchesse de Parme.

(17 JANVIER 1562.)

Les navires destinés à la Guinée sont réunis à Plymouth et de là ils rejoindront les navires français. — L'ambassadeur de Suède a donné un banquet à l'occasion de son départ. Discours où il s'efforce de gagner la faveur du peuple : ce qui offense Élisabeth. — Troubles à Édimbourg. — O'Neal a promis fidélité à la reine. Il restera peut-être à Londres plus longtemps qu'il ne le pense.

Lo que de aqui hay que avisar a V. A. es que aquellas naos que havian de yr a Guinea, se han juntado todas en Plemua con desiño, segun de algunos entiendo, de tornar luego a seguir su viage desde el puerto de Sorlinga, donde adereçadas que sean yran a aguardar a las de Francia que se estan tambien adereçando. De los mercaderes que embian en ella hazienda no se puede saber la verdad, por que niegan esto ; pero de otras personas de aquella tierra tengo este aviso.

El Embaxador de Suecia como hombro que esta de partida para despedirse dio estotro dia un banquete solene a todos los señores de su bando. Despues embio a convidar al mayre y governadores de la ciudad que le prometieron de yr alla todos ; despues no se sabe por que se han escusado, pareciendo que estas juntas no son en servicio de la Reyna y que el Embaxador no dexa de tener en estas cosas y en otras disiño de ganar la voluntad al pueblo, lo qual causa a la Reyna no poca ofension.

De Escocia se entiende que ha havido de nuevo algunas alteraciones en Edimburg por las pasiones que andan entre los de la casa de Amelton, que es la del Duque de Chatelarao, y el Conde de Boduel, al qual favorecen los hermanos de la Reyna.

De Londres, XVII de Enero 1562.

Jan Onel, de Irlanda, dio el dia de los Reyes su obediencia a la Reyna con mucha solenidad. Temor tengo que estara aqui mas de lo que el pensava.

(*Archives de Simancas, Secret. de Estado*, Leg. 815.)

DCCCXXXVI.

L'évêque d'Aquila au cardinal de Granvelle.

(17 JANVIER 1562.)

Le protonotaire de Foix a excité Knox et le duc de Châtellerault pour qu'ils empêchent le mariage de Marie Stuart avec le prince d'Espagne. Il est à craindre qu'on n'emploie la force pour lui faire épouser le comte d'Arran. — Les Écossais détestent les Français et n'aiment pas les Anglais. Leur espoir est dans le roi d'Espagne. — On dit que la fille du duc de Clèves épousera le fils de M. de Vendôme. — Conférences de M. de Rambouillet et de lord Robert Dudley.

Aunque la semana passada escrevi a Su Mag^d^, no me ha parecido dexar de hazerlo agora tambien, con ocasion de lo que se ofrece avisarle, que, aunque sean de una parte discursos, en otra no le son, y porque la carta va abierta, no torno a trattar dello en esta.

El Abad de San-Cosme, Escoses, que passo dos dias ha por aqui a Escocia, entiendo que venia muy escandalizado de las cosas de Francia, y que dezia que Vandosme, ni los de su opinion no lo havian por lo de la Religion, sino por sus interesses y por hazer sus hechos, y que, pues assi era, ellos en Escocia procurarian tambien de hazer los suyos, dando a entender que procurarian de casar a su Reyna con el Principe nuestro señor, aunque a Franceses les pesasse dello, los quales dize este que han hecho ya y hazen quanto pueden por estorvarlo, y que el protonotario Foix, por impedir esto, havia hecho en Escocia platicas muy prejudiciales al estado de la Reyna, atizando a Knoux, el principal de aquellos predicadores, y al Duque de Chatelarao y a los de su bando, y prometiendoles la assistencia de Franceses contra la Reyna y todos los que la siguen : de lo qual el dize que viene bien informado de Francia y que le parecia mil años de llegar a Escocia para dezir todo esto a la Reyna y persuadir a Milord Jaimes que se moderase en lo de la Religion y que procurasse de conformarse con la Reyna y de casarla con quien les asegurasse de la tirania y engaños de Franceses. Este Abad es herege mediocremente y de la casa Estuarda y es uña y carne con Milord Jaimes y por esto muy enemigo de la casa de Amelton, que es la del Duque de Chatelarao, por lo qual se puede creer como son gente tan apasionada que hara toda cosa por seguir sus venganzas y passiones.

Yo tengo por cierto que el dicho Foix hablo en favor del Duque de Ferrara y assistio a Moretta hasta que entendio que los pensamientos de la Reyna estavan en nuestro principe, y que, luego que sintio este, se bolvio contra ella y tuvo sus platicas con los

predicadores y con los enemigos de la parte que govierna, y mas creo que, si aquella Reyna no se remedia presto entre la de Inglaterra y Franceses, le haran algun mal tiro, *verbi gratia* de apoderarse della y casarla con el Conde de Haren o hecharla del reyno, para lo qual esta ayudara de muy buena gana, como se que lo haze. Esto he dexado de escrivir en la carta de Su Mag^d^ porque de la sospecha de la negociacion de Foix me acuerdo que comence a escrivir a V. S. Illma. La suma es que Escoceses nos dessean y aborrecen a Franceses y a Ingleses quieren como suelen, y, porque veen agora de acordio a Franceses y Ingleses contra ellos, aunque con diversos fines, proveen la ora de meterse debaxo de la mano del Rey nuestro señor, para executar a estos y librarse de la tirania de los otros, los quales se contentaran del casamiento de Ferrara por tornar a la antigua liga, y el Cardinal de Ferrara ayudara a ello, y el Duque de Saboya tambien; pero no han hallado lo que buscavan. Estos son discursos y sospechas mias; pero cierto pienso que no me engaño por mas que Moretta me lo haya andado figurando y disfraçando. V. S. Illma se servira dello como le pareciere.

Florencio Ayaceto ha estado comigo y hablando de muchas cosas me ha dicho algunas, por donde he entrado en opinion que el Duque de Cleves piensa casar a su hija la mayor con el hijo de Vandosme y entrar en esta confederacion que se anda tramando [1]: de la qual dizen que trae Rambollet gran esperança, y este aqui haze quanto puede y siempre acude a Milord Roberto, del qual es cierto lo que tengo escripto, que se entiende con Vandosme, aunque comigo haga mas cumplimientos que nunca.

Este Abad de St Cosme dize que piensa que saltearan en Francia de aqui adelante los despachos que van de la Reyna de Escocia a sus tios y que el no vino sin mucho temor

[1] Throckmorton écrivait de Paris, le 8 janvier 1562, à la reine d'Angleterre :

Uppon the late persecutions done in the Lowe-Countries against the Protestants, there is above two hundred famelies of good wealthe (as it is sayd) departid the Low-Countries and come into Fraunce to lyve agreable to their conscience, where with the King of Spayne and his ministres be greatlie offendid to see his wealthie subjects retyre into Fraunce, from whence to keep theim here after all the townes and passages be stoppid upon the frontiere, as the brute goithe.

From Germanye it is advertised that the Princes Protestants do assemble to consulte for the election of a Kinge of Romains, and to geve ordre amongest theimselves, that none of theim, their countreis, nor such as professe their religion, may be assaylid by the adversaries, which they suspecte because the Kinge of Spayne, the Busshopp of Rome and the Duke of Savoye do begynne to put theim selves in ordre (*Record office.*)

Dans une lettre du 19 décembre 1561, la duchesse de Parme recommandait à Philippe II les religieux et religieuses d'Angleterre, que la persécution avait conduits aux Pays-Bas. Parmi eux se trouvait l'ancien aumônier de la reine Marie. (Gachard, *Corresp. de Marg. de Parme*, t. II, p. 50.)

Sur les secours donnés aux catholiques anglais dans les Pays-Bas, voyez une lettre de Marguerite de Parme publiée par M. Gachard, *Correspondance de Marguerite de Parme*, t. II, p. 73.

de sin ser desvalijado. Que es quanto tengo que dezir despues de escripta la que va para Su Mag^d^.

De Londres, XVII de Enero 1562.

(*Archives de Simancas, Secret. de Estado*, Leg. 815.)

DCCCXXXVII.

L'évêque d'Aquila au cardinal de Granvelle.

(24 JANVIER 1562.)

Ordonnance sur la valeur des monnaies. Extrêmes besoins d'argent. Il a songé, afin d'y pourvoir, à se rendre lui-même à Anvers. — Il avait du reste des nouvelles importantes à transmettre. — On s'attend à des troubles en Angleterre. — Élisabeth a fait arrêter le comte de Lennox, et le même sort est, dit-on, réservé au comte de Northumberland.

Con todos los ordinarios passados he escrito estos dias largo y agora havria bien que escrivir, si la partida del correo no me diesse priessa y si no me tomasse travajado y confuso en negocios familiares con un bando que aqui se espera un dia destos sobre ygualar el valor de las monedas al justo valor del metal, en lo qual se perderan treynta y dos por ciento, que es la mayor lastima del mundo, y la mia no los es pequeña porque por no poder pagar luego quatro mil ducados que devo en Londres a Ingleses en partidas menudas, sere obligado, hecho el bando, a pagar seys mil y mas, a lo qual yo no me hallo bastante, ny puedo aqui remediarme, no teniendo credito para tomar estos dineros a cambio y dandome estos priessa con protestos y enfadamientos. He estado estos tres dias casi determinado de yr yo mesmo a Anvers a remediarme, sy no pensara que lo havian de attribuir aqui a otra causa, estando las cosas de aqui en terminos poco sosegados. Cierto yo lo huviera hecho y al ultimo no se lo que me hare por que no hallo forma de pagar a estos, ny de entretenerlos.

Tras esto hay dos o tres novedades de importancia, de las quales, no yendo yo mismo, avisare con persona propria por quanto destos correos ordinarios no hay que fiar ya, porque un dia destos començaron desde Cales a saltear naos, como entiendo que han hecho ya a dos Flamencas unos Franceses que se hazen piratas sin serlo [1].

[1] Les relations commerciales entre les Pays-Bas et l'Angleterre continuaient à être très-tendues. Au mois de janvier 1562, les magistrats d'Ypres, de Lille, de St-Omer, d'Armentières et de Poperinghe réclamèrent contre l'introduction des draps anglais en Flandre. (*Archives du Royaume à Bruxelles, Conf. de Bruges*, t. VIII.)

Lo que agora dire es que aqui se teme de algun alboroto tanto por esta baxa de la moneda como por otras causas.

El Conde de Lenux, marido de Milady Margareta Dunglas, ha venido aqui preso con dos criados suyos, y entiendo que han embiado por su muger y hijos, y tambien por el Conde de Nortumberland : lo demas lo avisare con el primero.

De Londres, a 24 de Enero 1562.

(*Archives de Simancas, Secret. de Estado*, Leg. 815.)

DCCCXXXVIII.

La reine d'Angleterre aux marchands aventuriers.

(6 FÉVRIER 1562.)

Elle leur fait parvenir, à titre de récompense, une somme de cinq cents marcs.

(*Record office. Foreign papers. Queen Elizabeth, Calendar*, t. IV, n° 871.)

DCCCXXXIX.

L'évêque d'Aquila au cardinal de Granvelle.

(9 FÉVRIER 1562.)

La situation est de plus en plus mauvaise. Conséquences regrettables de l'absence de toute résolution. — Nouvelles de France. — Vargas est rappelé de Rome. — Honteuse et pénible inactivité à laquelle l'évêque d'Aquila se trouve réduit.

Por las que escrivo a Su Mag^d^ vera V. S. Illma lo que aca hay de nuevo, que es aun peor de lo que escrivio, aunque no dexo de dezir lo que basta para informacion de Su Mag^d^ y para descargo de mi consciencia, que, aunque lo tengo ruyn en estas cosas publicas, no querria cargarla. Cierto me parece que es gran error no andar en determina-

ciones en estas cosas, y plega a Dios que el determinarse no sea ya tarde, como V. Illma dize en su carta de 20 del passado, por la qual le beso las manos humilmente.

Las cosas de Francia no las tienen aqui por nada empeoradas, aunque se entienda que entre Vandosme y el Almirante haya havido algunas passiones; pero dizen estos que son fingidas para descuydar mas el Rey nuestro señor.

He visto lo que el señor Embaxador Vargas ha escripto en lo de las primacias de España doctissimamente çierto y diferente del comun estilo y manera de tractar de los de su profession, y es lastima, como V. S. Illma, dize que le saquen de Roma. Pero tambien lo es que a mi me tengan aqui, donde pierdo la poca vida que me queda, en el mas trabajoso y infame ocio del mundo y mas lleno de descontentos : por lo qual pienso con las primeras cartas de España que tenga embiar un correo por licencia, aunque sepa padecer mucho por ello, que todavia sera menos de lo que aqui padezco, lo qual soy cierto que desplaze a V. S. Illma.

De Londres, a 9 de Hebrero 1562.

(*Archives de Simancas, Secret. de Estado,* Leg. 815.)

DCCCXL.

Dettes de la reine d'Angleterre aux Pays-Bas.

(14 FÉVRIER 1561.)

Emprunts négociés à Anvers et payables à Londres aux mois de mars et d'avril. Le chiffre est de 5,760 livres.

(*Record office. Foreign papers. Queen Elizabeth, Calendar,* t. IV, n° 887.)

DCCCXLI.

L'évêque d'Aquila au cardinal de Granvelle.

(28 FÉVRIER 1562.)

Entretien avec Cavalcanti. Négociations avec le Pape. Affaire du Concile. — Arrivée du protonotaire de Foix. Son langage est fort étrange. — Assemblée de princes protestants près de Metz. — On dit en Espagne que Philippe II enverra un nouvel ambassadeur en Angleterre. Le même bruit est répandu dans les Pays-Bas où l'on parle de Simon Renard. — La comtesse de Lennox ne s'est pas rendue aux ordres d'Élisabeth. — Influence de Marie Stuart en Écosse et en Angleterre.

La semana passada escrevi a V. S. Illma y le embie una carta abierta para el Embaxador Vargas, por la qual quedasse informado de los modos de negociar que aqui se tienen.

Despues me ha venido a hablar Cavalcanti, y me ha dicho que Moretta le escrivio los dias passados y le embio relacion de la mejoria de las cosas de la Religion en Francia, encomendandole de parte del Legado que, si veya ocasion de poder hazer algun buen officio con la Reyna o con algunos de los suyos, no dexasse de tentarlo y de dezir que, si queria que el Cardinal embiasse aqui alguna persona a negociar, que se haria : que es lo mismo que el Cardinal y Moretta a mi me escrivieron, de lo qual embio aqui las copias. Al Cavalcanti no le ha parescido servirse desta letra y ynformacion de Moretta, porque dize que aca se tiene por fabula esta mejoria de Francia y la negociacion de Moretta por sospechosa; pero dize que, haviendo el recebido de Roma una carta, en que le escriven que el Papa pensava determinadamente proseguir y concluir el Concilio y proceder contra los Principes que no quisiessen embiar a el, citandolos por edicto, le parecio mostrar esta carta al Secretario Sicel, mostrandose celoso del servicio de la Reyna, para ver lo que responderia. Dize que, leydo la carta, le dixo que no tuviesse temor, que todo estava muy bien proveydo y que se proveeria aun mejor. Ha me dado cuenta Cavalcanti desto, porque, aviendome los dias passados confessado que el havia venido aqui con comission del Obispo de Viterbo de proponer esta negociacion de la reduction deste reyno (de lo qual yo avia tenido notitia antes) yo no solamente no mostre tener descontento dello, pero le di animo que passasse adelante y le aconseje lo que buenamente se podia, por no darle a que escriviesse a Roma que aqui estorbavamos esta negociacion, y tambien, porque es cierto que estos son tan soberbios y vanos y tienen tan en poco nuestra amistad que pienso que mas querran (quando les falten todos sus desiños) negociar con el Papa a solas por medio

de un corredor como este que no llegandose a la autoridad del Rey nuestro señor, mostrar que han menester della, assi que por todos estos respectos, y, porque no me parecio que avia para que desengañarle, me parecio antes ganarle la voluntad, si quiera para ser avisado de lo que hazia, como me lo ha prometido, lo qual podra ser que el haga con fidelidad, y podra ser tambien lo contrario. Dize este que no siente en Sicel temor ninguno, ny flaqueza, no obstantes las novedades de Francia, y a mi assi me lo parece tambien.

La semana passada llego aqui el nuevo Embaxador Foix, el qual, para captar benivolencia, la primera cosa que ha dicho publicamente ha sido que por el Evangelio avia estado muy cerca de ser quemado. En algunas platicas que hemos tenido, me ha dicho que los de la nueva religion en Francia estan determinados de en ninguna manera aprobar el Concilio, y que lo mismo haran los Principes de Alemaña y esta Reyna. Es tan obstinado y estragado quanto puede ser un ombre de su calidad, y lo que el habla, no me parece que es señal de que en Francia piensen reformar nada. Quiera Dios que sea lo que ellos dizen y no lo que yo creo por lo que aqui veo [1].

Aqui me han dicho de no se que junta que se hara cerca de Metz de algunos Principes Alemanes, de la Confession Augustana, en la qual se han de hallar los de Guisa. V. S. Illma sabra mejor lo que esto es.

Dos dias ha que llego aqui un criado del Embaxador desta Reyna que esta en España, el qual ha veynte dias que partio de Madrid, y dize que dexava ya de partida un Embaxador nuevo que el Rey nuestro señor embia aqui, al qual el dize que conosce muy bien, pero que no se acuerda el nombre. La Reyna tiene el mismo aviso de Flandes, sino que de ay escriven que vendra Renart. Pienso que con quien quiera que vengá, holgaran mas que comigo, porque pensaran passar con el este verano con alguna invencion nueva, aunque ya estan tan asegurados que no tienen miedo de nadie.

Miladi Margarita se embio à escusar de venir hasta pasado Março, y la Reyna se ha contentado, que es señal que la cosa no es tan criminal como la hazian. Todavia su marido esta preso con otros tres o quatro criados y amigos.

Un criado del Gran-Prior de Francia passo ayer a Escocia con un despacho para aquella Reyna de sus tios, la qual se entiende que cada dia va ganando voluntades, y

[1] Throckmorton écrivait, le 6 mars 1562, à Élisabeth que Chantonay avait fait connaître à la reine-mère qu'il avait reçu de son maître l'ordre de quitter la France, si elle ne bannissait de la Cour la maison de Châtillon. Chaque jour Chantonay s'efforçait d'obtenir l'éloignement de la reine de Navarre, du prince et de la princesse de Condé, du cardinal de Châtillon, des évêques d'Aix et de Valence, de Madame de Roye et de Madame de Crussol, qui passaient pour les principaux soutiens du parti protestant. Le comte de Hornes allait, disait-on, être envoyé en Allemagne pour apaiser les plaintes des anciens pensionnaires du roi d'Espagne, qui se montraient disposés à prendre les armes contre lui.

en Ingalaterra se que tiene ganadas algunas de harta importancia, y, si aqui fuessen tan cuerdos como lo piensan ser, havrian de temer a aquella Reyna mas de lo que la temen.

(*Archives de Simancas, Secret. de Estado*, Leg. 815.)

DCCCXLII.

Instructions données par Cecil à Gresham.

(28 FÉVRIER 1562.)

Gresham payera les sommes dues par la reine à Anvers, qui sont échues; et s'il y a quelque excédant, il pourra aussi liquider celles dont l'échéance n'arrivera qu'au mois de juin. — Ces sommes lui seront remises en or, et trois bateaux les transporteront de Douvres aux Pays-Bas.

(*Record office. Foreign papers. Queen Elizabeth, Calendar*, t. IV, n°s 914 et 915.)

DCCCXLIII.

Comptes de Gresham.

(28 FEVRIER 1562.)

Noms de ceux qui, à Anvers et à Londres, ont avancé des fonds pour le payement des dettes de la reine. — Indication des sommes empruntées.

(*British Museum*, mss. *Lansdown*, n° 102.)

DCCCXLIV.

Richard Clough à Gresham (Extrait).

(1er MARS 1562.)

Le comte d'Egmont, Lazare Swendi, le prince d'Orange, le comte de Hornes et d'autres seigneurs se réuniront à Maestricht.

I have learnyd that nott only the county of Edmond and Lazarus van Swendy are gone to Monstreghtt, but the Prynse of Horenge, the county of Horne and divers hoder ar appoyntid to mette there also. The occasyon wereof is yett nott knoyn; but, if I shalle fourder understande, I shall wrytt you therof att large.

(*Record office. Foreign papers. Queen Elizabeth, Cal.*, t. IV, n° 918.)

DCCCXLV.

Gresham à Cecil.

(DUNKERQUE, 4 MARS 1562.)

Le 3, vers 5 heures du soir, il est arrivé à un mille de Dunkerque et a transbordé les quatre caisses sur un bateau passager de Douvres, le vaisseau de la reine étant trop grand pour entrer dans le port. Le lendemain matin, les quatre caisses ont été chargées sur deux chariots qu'il accompagnera avec douze hommes à cheval. Il espère arriver le soir à Bruges et se trouver le 5 à Anvers.

(*Record office. Foreign papers. Queen Elizabeth, Calendar*, t. IV, n° 920.)

DCCCXLVI.

L'évêque d'Aquila au cardinal de Granvelle.

(Londres, 6 mars 1562.)

Il n'a point entretenu la reine de l'affaire du cardinal de Ferrare et du Concile. — Élisabeth envoie des navires pour fomenter des troubles en Écosse. — Peut-être cherchera-t-elle à mettre la main sur la comtesse de Lennox. — Les seigneurs catholiques anglais ont fait des propositions à Marie Stuart. On dit que les seigneurs protestants se réuniront sous prétexte d'une chasse pour les arrêter. Il s'étonne d'avoir vu cité à ce sujet le nom du duc de Norfolk, qui ne montre guère de passion ni pour la Réforme, ni pour les affaires de l'État. — Gresham est parti pour Anvers; il serait utile de le surveiller. — Un moine de Bruges, nommé Christophe, qui s'est marié à Londres, tient un prêche à Anvers.

A 28 del passado escrevi a V. S. Illma y le embie las copias de lo que el Cardenal de Ferrara y Moreta me han escripto. Yo no he hablado a la Reyna en esta materia, porque no me parece que las señales que hasta aqui se veen, son de temor ninguno, ny de mejoria, antes esta semana me he acabado de certeficar que estos arman aqui algunas naos para embiar (como ellos dizen) a Barvich con municiones y dineros. Pero, a lo que entiendo, las naos se embian para dar favor a los tumultos y desasosiegos que en el reyno de Escocia se ordenan con aquella Reyna por ynstigacion desta, lo qual no puede çufrir que la Religion alli se entretenga, ni que aquella Reyna tracte de embiar al Concilio. Tambien no dexa de darles aqui sospecha el tener entendido que muchos de los señores deste reyno, tanto por ser catholicos como por estar cansados de lo que aqui passa se han embiado a ofrecer a la de Escocia y tienen sus intelligencias con ella, y en esto entra la negociacion de Miladi Margarita, a la qual, aunque hasta agora no han apretado mucho, podra ser que, salidas que sean estas naos y puestas entre Ingalaterra y Escocia y proveydos los passos por tierra, echen mano della y de algunos otros con quien agora disimulan. Tambien entiendo que esta semana se havian de juntar en Lancastre, con ocasion de hacer una caça de liebres, algunos destos señores no muy catholicos, y entre ellos el Duque de Norfolk, lo qual sospechan algunos que sea para dar de improviso sobre algunos de los catholicos, de quien mas se temen, a los quales no osan embiar a prender sin esta provission, temiendo no suceda algun desastre. Estos que digo que se juntan con el Duque de Norfolk, el Marquis de Noraton, el Conde de Hugtinton, el Conde de Ruteland, Milord Honsdon primo de la Reyna y otros. Entrellos todos no hay cabeça que valga, sino es el Duque, y de este yo no me espantaria que se quisiesse poner en tal cosa, porque ny por la Religion, ny estado presente no es muy

apasionado, antes lo contrario. Pero que esto sea assi o no, las naos es cierto que se arman cinco o seys, y que saldran estotra semana a la buelta de Escocia, y que lo de alli se inquietara a lo que parece bien presto, de lo qual me ha parecido dar aviso a V. S. Illma con estraordinario, para que se puede considerar con tiempo lo que en esto conviene y avisar a Su Mag^d. La suma es que estos ny quieren concilio, ny oyr cosa que se encamine a concierto, sino turbar lo todo y servirse de la inquietud de los pueblos vecinos para su conservacion dellos.

El factor de la Reyna Grasan llevo la semana passada a Envers sessenta mill libras en dinero para pagar parte de las deudas que alli tiene. Es hombre que tiene ay muchas inteligencias y que, a mi parecer, no se perdera nada en dar orden que se tenga cuenta con sus actiones [1].

Tambien fue de aqui la semana passada un frayle de Bruges, llamado Christoval, que pocos dias ha que dexo los habitos y se vino aqui a casar, y agora llamado por los

[1] Une vive fermentation régnait à Anvers. Nous reproduisons à ce sujet deux documents conservés au *Record office*.

Le premier est une lettre de la Régente, du 23 janvier 1562 :

La duchesse de Parme, régente, etc. Ayant entendu le proposé et veu l'escript exhibé le xxie de ce mois par les députés de la ville d'Anvers, contenant au long la perplexité en laquelle ceulx de ladicte ville se disent retrouver par ce que y viendroit résider ung nouveau Évesque, leur a faict respondre qu'ils peuvent estre mémoratifs de la faveur et affection dont Sa Majesté et ses très-nobles prédécesseurs et ancestres ont tousjours usé envers ladicte ville et cherché tous moyens pour icelle enrichir, agrandir et exhaulcer, ce que debvoit bien oster à ung chascun touttes opinions et impressions sinistres et contraires, que aulcuns mauvais esperits s'avancent susciter ; et les peult Son Altèze bien asseurer que ce que Sadicte Majesté a advisé à l'endroict de la collocation du siége épiscopal en ladicte ville d'Anvers, a esté en intention de la plus honnorer et les faire tant mieulx conserver en leur prospérité, veu que c'est le vray soustenement de touttes villes de se maintenir en la syncère cognoissance de Dieu et observation de ses saincts commandements, à laquelle seule fin tend ce que y viendroit résider ung évesque qui portast soing sur la vie et doctrine des ecclésiasticques, pour oster au peuple tous schandales qui les pourroient rendre moings affectionnés vers la saincte Religion et tenir la main que icelluy fût bien édiffié en touttes vertus et en la vraye et syncère cognoissance et service de Dieu et se maintenant en bonne union et concorde sans y faire aulcune nouvelleté ou changement, ains seulement ce à quoy l'évesque de Cambray leur diocésain estoit auparavant obligé, quoy que l'on le vouldroit desguiser soubs prétexte de quelque inquisition à laquelle jamais Sa Majesté n'a pensé, ains se est-t'on servy plustost de l'advis des ecclésiasticques à la modération de la rigeur des placars, ainsy que ceulx qui successivement ont esté en la loy dudict Anvers, le peuvent tesmoigner : ce que lesdicts députés, gens de loy et tous bons bourgeois de ladicte ville debvroient par raison bien considérer et point empescher ung si grand bien que Dieu envoye à ladicte ville. Et s'il y avoit aulcuns que du premier soult ne le sçaivent comprendre, ceulx qui sont en l'administration de ladicte ville, les debvroient de ce faire plus capaces et divertir ces estranges humeurs qui infectent bien souvent le corps entier. Néantmoings, où tels offices ne sceussent prouffiter, comme cecy ne dépend de l'auc-

hereges de Envers, ha ydo a predicarles, lo qual entiendo que se haze de noche en diversas casas de la villa, y que van mudando el lugar por no ser sentidos : va determi-

torité de Son Altèze, icelle advertira volontiers Sa Majesté et la suppliera de vouloir le tout bien peser et y ordonner selon que pour le service de Dieu et bien de ladicte ville elle trouvera convenir.

Faict à Bruxelles, le XXIIIe jour de janvier 1561.

(*Record office. Foreign papers. Queen Elizabeth, Cal.*, t. IV, n° 831.)

Le second document est une proclamation anonyme affichée sur les portes d'Anvers :

A noble Braband, de lignée impériale, duchée très-excellente, de haulte mémoire, comme on peult lire, remplie des belles priviléges, comme en temps passé, il est apparu au temps de Carolus le Cinequiesme, empereur et très-noble duc, plain de bons esprits comme on veoit quant par le conseil venimeux des estrangiers on pensa de ruiner et priver ceste très-noble duchée de ce que leur appertient, asscavoir en y menant le chevallerie espaignole et la mettant ès offices du païs; mais Dieu nous a encore gardé de leur compaignie, ce que sentons très-bien. Aussy estoit si très-saige le très-noble duc et prince impérial que nullement il permettoit en son conseil la raccaille du Pape son ennemy, comme son fils Philippus, fort débonnaire et sans fiel ou amertume quelconque, a mis ceste noble duchée soubs le conseil du Pape Romain, de par son cardinal Granvella, qui est de belles paroles, mais en son conseil venimeux et obstiné. Lequel maintenant meet toute la peine, labeur et travail que faire se peult et ne cesse de pratiquer pour anéantir toutes priviléges, et par ainsy destruire tout le païs par faulse practique d'inquisition et inconvénients des nouveaulx évesques, comme cocquin qu'il est, soubs l'hombre de vertu religieusement reluisant comme rubin ou granade, et toutesfois encore orgueilleux et glorieux ennemy de son païs. Lequel ne cherce aultre chose que soubs le scel de Sa Majesté oster la liberté du païs et demmener les biens pardevers le Pape, et de faire les inhabitants esclaves aux porceaux de Spaigne comme archevillain. Je parle de l'évesque de Malines avec ses prestres et clercqs et tous aultres ses adhérents décepveurs du païs par les œuvres d'Antechrist. Il est manifest villain pardevers touts les nobles seigneurs et Estats du Conseil du païs; il faict tout ce qu'il veult par la puissance de son père, dragon de Rome, lequel gouverne nostre roy en Espaigne, comme traistre de nostre païs, sans esgard du serment qu'il a faict, de sorte que la tyrannye du prince s'augmente et s'approche de jour en jour, et ne sçavons plus endurer la cruaulté contre les priviléges du païs. Aussy ne voulons que nos inhabitants soient tellement tormentés à cause de religion et les marchants chassés hors du païs, du quoy les mettra sus les galères comme chiens ou Turcqs. S'il y a aulcun errant en foy, qu'il soit envoyé hors du païs, affin qu'il s'avise mieulx aultre part, sans le faire esclave sus la galère, veu qu'il y a des vagabonds assez courant parmy les païs, lesquels les officiers en sçavent très-bien, et les laissent passer à cause du profit qu'ils ont par paiements, tellement que le païs demeure plain des villains, mais sus les innocens enragent-ils. Disons pour tant à vous, les gouverneurs du païs, nobles ou ignobles, de haulte ou basse lignée, entendez-le bien : si nous voulez longuement molester d'inquisitions ou aultrement de oster nos amys et les mettre en servitude sus les galères, prennez garde de ce que vous encommencez, vous disons apertement, en cas que vous en continuez. Soyez noble ou ignoble, nous sommes de grand nombre et ne espargnerons ne vous, ne personne qui ce soit, ny chien, ne chat. La massue s'est accreue, l'espée est esguisée. Or est-ce temps que parlerons ungne fois avecque des pistolets et aultres [armes]. Personne ne sera espargné, escoutètes, bourgmaistres, drossards, amptmans, ny aultres qui seront ès offices. Prestres,

nado de recebir el martirio (como el dize) se le ofreciere. V. S. Illma vera lo que en ello puede hazerse.

De Londres, VI de Marzo 1562.

(*Archives de Simancas, Secret. de Estado,* Leg. 815.)

DCCCXLVII.

L'évêque d'Aquila au cardinal de Granvelle.

(LONDRES, 14 MARS 1561.)

L'arrestation de la comtesse de Lennox est un sujet de douleur pour tous les catholiques. On accuse l'évêque d'Aquila de l'avoir soutenue. — Telle est la situation des affaires que l'on doit prévoir des troubles au printemps. — La reine s'obstine; on dit qu'elle devient hydropique. — Il ne reçoit de l'Espagne aucune réponse à ses pressantes réclamations; il espère du moins pouvoir quitter l'Angleterre avant les fêtes de Pâques, n'étant point en état de satisfaire aux dettes de cette échéance.

Con la que escrivo a Su Magestad, quedara V. S. Illma informado de todo lo que aca passa, por lo qual no havra aqui para que replicarlo. Tambien escribo a Madama lo mismo al solito.

Este negocio de Miladi Margarita hara sin duda daño a alguno, y a mi no me ha hecho poco en quanto estos hereges han dado a entender al vulgo que yo tenia mano en esta negociacion, aunque comigo disimulan; y en verdad, que sino es con el deseo por lo que toca a la Religion, no los he ofendido venialmente, ahunque he procurado de entender los humores lo mejor que he podido para avisarlo, lo qual bien a tiempo se havia hecho, si serviera de algo. Es mucho lo que dolera la prision desta buena

moynes, vieillarts, ny jeusnes, touts les tondus seront tués avecques l'archevillain Rouge-Dragon et touts ceulx de la leverye. Ainsy nous en revengerons sur les sophistes à Louvain, comme pères de la tyrannie du Prince. Alors direz-vous : « Voilà nostre jour », mais nul de vous n'aura de loisir de s'aller plaindre à ses amys. Il adviendra certainement. France nous est patente, et vous ne nous chasserez pas. Laissez pour tant la très-grande iniquité et tyrannie, et chercez d'aultres moyens, si vous voulez vivre en paix en ton pays; et, ce faisant, tout s'en ira bien et serez prisé en vostre temps.

(*Record office. Queen Elizabeth, Cal.,* t. V, n° 23.)

C'est peut-être à ce placard que Granvelle faisait allusion dans une lettre écrite deux jours après, où il se plaignait des pamphlets et des libelles qu'on répandait de toutes parts. (GACHARD, *Correspondance de Philippe II,* t. I, p. 199.)

Dama a los catholicos y a muchos otros [1], y a mi parecer no podra dexar lo de aqui de inquietarse al tiempo nuevo porque son cosas yncreybles las que passan de desordenes y mal govierno, y la Reyna todavia en sus trece, y, segun me dizen, camino de hazerse hydropica, de lo qual estuvo bien cerca el Setiembre passado, y esto es assi sin duda, porque de un medico y de dos damas las que lo pueden saber, lo he yo sabido.

El correo de España que vino ultimamente no me truxo carta ninguna, ny aun de mi criado, que me ha parecido gran cosa. Pienso que sere forçado llegarme passada la Pasqua ay. V. S. Illma me hara merced platicarlo con Madama, y, sino huviere inconveniente en ello, dexarme yr, porque de otra manera yo no se como remediarme, y dexar de satisffazer lo que devo para este tiempo, no es possible, ni menos esperar tan largos correos para no tener carta con ellos. Si yo pidiesse a Su Magestad lo que piden otros ordinariamente, no seria mucho que se me respondiesse, que no hay lugar, pero pidiendo solamente que me mande pagar lo que se me deve para poderle servir en esta prision, donde hay quatro años que estoy, y que no se me responda ny si, ny no, ny se me mande lo que he de hazer, ny lo que he de deshazer en los negocios de aqui, esto pareceme que es mas que descuydo y que se puede tomar por declaracion de lo poco que Su Magestad es servido desta mi residencia aqui. Suplico a V. S. Illma que, si entiende esto, sea servido de ayudarme a salir de aqui, sin ofension ahunque sea sin mercedes, que con esto me contento porque ny soy ambicioso, ny se me da mucho por servicio. Estoy con tanta pena que por ventura escrivo lo que no devo : V. S. Illma lo perdone todo por amor de Nuestro-Señor, el qual guarde, etc.

De Londres, a 14 de Marzo 1562.

(*Archives de Simancas, Secret. de Estado*, Leg. 815.)

[1] La comtesse de Lennox fut conduite à la Tour de Londres dans les premiers jours d'avril 1562. Bientôt, porte un document contemporain conservé au *Record office*, tous les parents de la reine seront en prison.

DCCCXLVIII.

La reine d'Angleterre à Gresham.

(16 MARS 1562.)

Elle craint qu'en portant avec lui l'or nécessaire pour payer ses dettes, il ne réalise pas le profit qu'elle espérait, et peut-être eût-il mieux valu recourir au change. S'il en était ainsi, il faudrait renvoyer l'or à Dunkerque d'où on le dirigerait sur Douvres et de là vers la Tour de Londres.

(*Record office. Foreign papers. Queen Elizabeth, Calendar*, t. IV, n° 956.)

DCCCXLIX.

L'évêque d'Aquila au cardinal de Granvelle.

(LONDRES, 21 MARS 1562.)

Il a reçu une réponse d'Espagne et s'en plaint vivement. — Il désire qu'on lui permette de se rendre à Anvers pour s'occuper de ses affaires. — Lord Robert Dudley demande l'autorisation d'exporter quelques chevaux des Pays-Bas.

De ocho deste he recebido una carta de V. S. Illma con los avisos y relaciones que ha sido servido embiarme, por lo qual todo beso a V. S. Illma las manos muchas vezes. Tambien he recebido la de Su Magestad, que es de 9 del passado, a la qual respondo con la que aqui va abierta al solito. Estaremos a ver esta resolucion que se ha de tomar tan de rayz. En mis negocios, lo que me escriven de España de nuevo, es que se me havian mandado pagar dos mil escudos de los quales ny la cedula estava hecha, ni el Thesorero tenia dineros para pagarlos. De los quatro mil que se me deven de aquella ayuda de costa que el señor Duque de Alva me dio, no hay memoria, ny menos de que se me consiñen mis gajes de manera que yo pueda bivir con ellos. Lo que havre ganado en haver embiado un criado mio a solicitar esto (cuya ida me cuesta tres cientos ducados), es perder cerca de otros tantos en traer los dichos dos mil escudos de España aqui, que es nueva suerte de vexacion. Yo suplique a V. S. Illma la otra semana fuesse servido tractar con Madama que de consenso de Su Alteza yo pudiesse llegarme a

Envers a dar remedio a mi necessidad. Agora lo torno a suplicar a V. S. Illma quan encarecidamente puedo, certeficandole que yo no puedo escusar esto en ninguna manera, lo qual digo sin encarecimiento porque en esto no me va nada en dezir lo que no es.

Beso las manos a V. S. Illma por la merced que se me ha hecho en lo del passaporte para mi criado.

Yo escrivo a Madama por una licencia que M. Roberto pide de sacar ciertos cavallos. Suplico a V. S. Ill que, si es possible, no se le niegue.

De Londres, a 21 Marzo 1562.

(*Archives de Simancas, Secret. de Estado*, Leg. 815.)

DCCCL.

L'évêque d'Aquila à la duchesse de Parme.

(Londres, 2 avril 1562.)

Il renouvelle ses instances au sujet de ses affaires personnelles. — L'ambassadeur de Suède a quitté l'Angleterre. Message dont Élisabeth l'a chargé. — On croit que le roi de Suède sollicitera la main de la reine d'Écosse et qu'il compte sur beaucoup d'amis en Angleterre pour l'entreprise qu'il y tenterait. — Parlement d'Écosse. — On dit que les Protestants de France réclament le secours des Anglais. — La comtesse de Lennox et ses deux fils seront enfermés à la Tour de Londres, qui est pleine de prisonniers.

Los dias passados escrevi a V. Alteza, suplicandole fuesse servida que con su licencia yo me pudiesse llegar ay a procurar de dar orden a ciertos negocios mios, especialmente a lo que tocca a mi provision aqui, en lo qual padezco mucho. Ha me parecido embiar agora al portador desta Alexandro del Gesso para que de palabra suplique a V. Alteza lo mismo y buelva luego por la respuesta que V. Alteza fuere servida de mandarle dar para que, en caso que a V. Alteza no pareciesse que yo deva partir de aqui, pueda buscar alguna otra forma de remedio para cumplir con lo que aqui devo, aunque no se como poderla hallar.

El Embaxador de Suecia partira dentro de tres dias. El dize que tiene orden de yr de aqui a Escocia y que le estan aguardando en la costa cinco naos Suecias para acompañarle; pero todavia teme que algunas naos Inglesas que de aqui han salido, diziendo

que yvan a Barvick, no le hagan algun estorvo, y parece que avia de hablar sobrello a los del Consejo de la Reyna, la qual escrive con el al Rey de Suecia que, aunque la costumbre es siempre que, se revocan Embaxadores, hazerlo con carta expressa, la qual ella no ha recibido del sobre la revocacion deste su Chanciller, todavia mostrando el mucha gana de yrse, ella no avia querido detenerle y que, aunque lo del casamiento no avia tenido conclusion, ella le quedava tan amiga y tan aficionada como siempre.

Es opinion que este Rey hara todo lo possible por aver a la de Escocia, confiado que para la empresa de aqui tendria muchos amigos de los que agora se le muestran tales, y cierto, si el se sabe dar maña y esta Reyna no muda estylo, podria ser que se hallasse burlado.

Los Escoceses estaban en Parlamento, en el qual dizen que avian de resolver lo del embiar al Concilio y del casamiento de su Reyna, la qual se hallava, pocos dias ha, en la ciudad de St-Andres.

Estos dias han venido de Francia algunos correos y se han embiado de aqui otros en diligencia. Sospechase que los Protestantes de aquel reyno piensan tener necesidad de ayuda de los de aqui, la qual no les faltara a lo que yo creo, y quiera Dios que se contenten con guardarse en sus casas y que no pretenden inquietar las agenas.

Miladi Margarita llegara aqui por toda esta semana presa, y con ella sus dos hijos. Creese que, como la abran examinado, la echaran en la Torre como a su marido, la qual Torre esta ya lleva de prisioneros, y las sospechas de la Reyna van siempre multiplicando.

De Londres, a 2 de Abril 1562.

(*Archives du Royaume à Bruxelles, Négociations d'Angleterre,* t. III; *Archives de Simancas, Secret. de Estado,* Leg. 815.)

DCCCLI.

L'évêque d'Aquila au cardinal de Granvelle.

(3 AVRIL 1562.)

Des sommes dernièrement levées à Anvers par Gresham, la plus forte partie a été envoyée en Allemagne. — Gresham ne tardera pas à retourner à Anvers pour y lever de nouveau de l'argent. — Il semble que l'on veuille tenter quelque chose avant l'arrivée du roi d'Espagne dans les Pays-Bas. — Philippe de Lens s'est rendu à Bruxelles, d'accord avec Cecil, pour y répandre des pamphlets et

pour accroître les discordes entre les seigneurs. — Il ne servirait à rien de favoriser les prétentions de Robert Dudley comme on l'a déjà fait. On irriterait les catholiques, et la reine en serait peu reconnaissante. Depuis le départ du roi pour l'Espagne, elle a formé le dessein de le chasser des Pays-Bas. — L'ambassadeur de Suède est parti, fort irrité contre la reine et disposé à faire, pour lui nuire, tout ce qui dépendra de lui. — On attend à Londres la comtesse de Lennox. — On attribuera vraisemblablement à la reine le droit de choisir son successeur. — François Berti s'est embarqué, peut-être pour répandre des pamphlets comme Philippe de Lens. — O'Neal restera fidèle à la foi catholique : ce qui est important si, comme on l'écrit d'Espagne, le roi veut prendre une résolution radicale. — Le moine Christophe est chargé du prêche à Anvers. — M. de Molembaix se conduit en catholique. — L'évêque d'Aquila envoie à Granvelle certains papiers importants.

La semana passada no pude responder a la carta de V. S. Illma, de 9 de Março, porque la recebi a tiempo que estava ya para partir el correo.

De las cosas de Francia yo no puedo saber sino lo que aca se trasluce dellas, y esto es que entre esta Reyna y la de Francia haymuy buena inteligencia [1], y estos dias han venido de alla dos otres correos en diligencia, a los quales se respondio en communicacion del Embaxador de Francia. Tambien han embiado de aqui estos dias a Alemania un correo hombre de confiança, y, segun entiendo, de cien mill libras que Tomas Grassen llevo los dias passados a Anvers, no se han pagado a los acreedores desta Reyna sino quarenta mill. Lo demas soy informado que se ha pagado ay en Anvers secretamente para embiar a Allemania. El es buelto aqui por mas dineros, y entiendo que partira para Anvers otra vez dentro de tres semanas, y no hay que dudar sino que ellos quieren hazer algo, antes que el Rey nuestro señor venga, de lo qual se habla aqui mucho. Lo que yo temo es que, mientras nosotros andamos en consideraciones, este pais se nos ha de desverguençar del todo con daño yrreparable de la Religion, y aun de lo demas.

He sabido que Filipe de Lens (el qual partio de aqui los dias passados con fama de yr a Suecia [2]) ha estado en Brusselas y andado por essos estados, dando traslados del pasquin que ay se puso, del qual (como yo creo) fue el autor, y no fue a otra cosa ay que a este y a otros negocios semejantes, no sin noticia deste Secretario, el qual,

[1] Throckmorton écrit, le 24 janvier 1562, à la reine d'Angleterre que l'amiral de France lui a fait connaître que les armements maritimes au Havre n'ont d'autre cause que la nécessité de se tenir en garde contre les Espagnols qui réunissent un grand nombre de navires à Flessingue. Il appartiendrait donc à Élisabeth, pour qu'elle n'ait point à s'armer elle-même, d'obtenir des explications satisfaisantes sur les préparatifs que font les Espagnols dans les Pays-Bas.

[2] Parmi les rapports adressés à l'évêque d'Aquila, dont Cecil recevait la copie, il en est un qui mentionne ce voyage de Philippe de Lens en Suède :

Sabe Dio con quanto trabajo pue de llegar a descubrire y con quanto peligro de los que trattan

entendiendo las discordias que entre los señores desse Consejo hay, no querido faltar a la ocasion. El pasquin sobre dicho se ha traydo aqui, y el Lens da traslados del a quantos le quieren.

El favorecer Su Mag^d a M. Roberto para lo de su casamiento es ya tarde a mi parecer, porque soy cierto que agora perderia Su Mag^d la devocion destos Catholicos, quando se viesse que esto se hazia sin tener quenta con la restitucion de la Religion, y ofenderia a los enemigos de M. Roberto en gran manera, y a el, ny a la Reyna no los obligaria nada, porque ella no quiere hazer esto, ny cosa ninguna con inteligencia de Su Mag^d, como se ha visto en todas sus actiones y en esta tambien, y ya he dicho que la carta que pidian, no era sino para allanar del todo lo de aqui y hazer su hecho, porque para casarse y aun para descasarse, si quisiere, harto favor le parece que tiene en los hereges de Francia y Escocia y en las dolencias que sabe que tienen nuestras cosas en esse pays. Yo soy cierto y seguro que esta Reyna no piensa, ny estudia, desde el dia que Su Mag^d partio para España, sino en como echarle dessos estados, y el mejor camino para ello le parece que es alterarselos con la ocasion de la Religion, y assi lo tengo escripto muchos meses ha. Quiera Dios que en ellos no hay a quien lo dessee tambien, porque de Franceses no hay que dudar que no lo desseen hereges y no hereges, y Alemanes tambien esta claro que ayudaran a ello. A esto se añade que esta Reyna no se puede assegurar de la de Escocia y de la faction de los Catholicos sino con esto, la qual de su inclinacion es enemiga del Rey nuestro señor y lo ha sido siempre y cree luego todo quanto le dizen en nuestro perjuizio, ny ha bastado quanta diligencia he puesto, ny quantas adulaciones le he hecho (aun en este negocio de M. Roberto en que tanto gusto toma) para asegurarla y traerla a la devocion de Su Mag^d, para lo qual ninguna cosa he dejado de hazer ciertamente, y no me queda escrupulo de no haver satisfecho en este caso a lo que devia al servicio de Dios y de Su Mag^d enteramente.

El Embaxador de Suecia esta ya despedido y de partida mañana o esse otro dia. Dize que tiene comission de yr a Escocia y que le aguardan en esta costa unas cinco naos del Rey su amo; pero otras que han salido de aqui hazia Barvich, le aguardan tambien,

comigo que non ha aun tres dias que uno dellos ha sido forçado de huyrse porque entiendo que los Consejeros le tienen por sospechoso.

De Filipe de Lens no fue possible, sino que yva a Suecia, como el dixo, aviendose embarcado en una nao del Rey y con criados suyos.

El correro desta Reyna que fue a Alemaña, llevo carta para Lanzgrave, Conde Palatino y Duque de Viertemberga, etc.; dominis Jehan et Nicolaes de Fourmestraus et Anthonio de Thieffries en Anversa; dominis Jacobo de Lobel, Heliæ d'Esplancques, etc.; domino Gillis Hoftman, S^r, Panhuis.

(*Record office. Foreign papers. Queen Elizabeth, Cal.* t. IV, n° 1079.)

segun el dize, de lo qual no esta sin miedo. Va tan agraviado que todo quanto pudiere encaminar contra esta Reyna, pienso que lo procurara.

En Escocia se havian juntado a Parlamento y la Reyna havia ydo a visitar la ciudad de St Andres.

Miladi Margareta llegara aqui oy o mañana, sus hijos quedan en Yorca a buen recaudo, y la yda del Duque de Norfolk con los otros caçadores hazia a aquellas partes no fue sino para asegurar la provincia de algun levantamiento que por esta causa pudiera aver.

Estos letrados andan todavia trattando de la sucesion desta corona, y, por quanto entiendo, favorecera mucho a Miladi Margarita. Quando havran declarado quien es el heredero, mas cierto se tractara si se ha de publicar o no y en que forma. Tengo por cierto que la cosa parara, en que el reyno de facultad a la Reyna de testar y eligir heredero a quien quisiere, todo por excluyr a la de Escocia y a Miladi Margarita, y porque la sucesion cayga en manos de algun herege destos, como seria el Conde de Hungtinton o el de Herfort.

El que fue embiado a Suecia, no fue Armiger Waad, como yo escrevi, sino Francisco Berti, el qual podra ser que de camino dexe ay otro pasquin como el de Filipe de Lens, que para todo tiene habilidad, y tambien para espiar lo que en Suecia se haze, y para dezir mal deste Embaxador, que es para lo que le enbian so color de descubrir ciertas minas alli.

Juan Onel con diez o doze de los suyos mas principales han recebido el Santo-Sacramento de mi casa secretissimamente y no ha querido recebir la comunion de la Reyna : hame descubierto que en lo de la Religion esta y estara constantissimo. En lo demas, si Su Mag^d^ tuviere intencion de remediar las cosas de aqui de raiz, como de España escriven, pienso que serviria este importantemente.

Aquel fray Christoval, de Bruges, que fue a Anvers los dias passados, se ha concertado con los hereges de alli de servirles de predicador; ha venido aqui por su muger, con la qual se parte estotra semana.

Molambays se ha comulgado aqui en mi casa, y, aunque en otras cosas parece liviano, en esto de la Religion se ha como hombre de bien, y dize que con esta condicion va a servir al Rey de Suecia.

Este criado mio va a solicitar a Su Alteza sobre la licencia que estos dias le he pedido para llegarme ay. Suplico a V. S. Illma que, si es possible, esta merced se me haga y que, no pudiendose, yo sea avisado lo mas brevemente que ser pueda, por que estas mis necessidades me traen muy congoxado. Tambien me ha parecido desembaracarme de algunos papeles que aqui no me son necessarios, embiandolos ay con la comodidad deste mi criado, a quien he mandado tambien que me trayga los olios consagrados, porque, como acuden aqui algunos destos Catholicos a pedirlos, es menester hazer provision dellos. Suplico a V. S. Illma mande que un capelan de su casa se los haga dar.

Suplico a V. S. Illma sea servido mandar que desta carta o de los capitulos della que fuere necessario, se embie copia a Monsr de Chantonnay, a quien yo escriviria mas vezes, sino pensasse que con lo que escrivo a V. S. Illma, cumplo con Su S^a^ tambien, especialmente que no tengo via por donde escrivirle mas breve, ny mas seguramente que embiando las cartas a V. S. Illma, cuya vida etc.

De Londres, a 3 Abril 1562.

(*Archives de Simancas, Secret. de Estado*, Leg. 815.)

DCCCLII.

L'évêque d'Aquila à la duchesse de Parme.

(Londres, 11 avril 1562.)

Il se conformera à l'ordre de la Régente de ne pas quitter Londres. — L'ambassadeur de Suède s'exprime en excellents termes sur ce qu'il doit au roi et à la Régente. Son maître voudrait épouser la fille de l'Empereur. — Complot du duc de Châtellerault et du comte de Bothwell contre Marie Stuart. — Appui assuré par les princes protestants d'Allemagne à l'Amiral de France et au prince de Condé. — Remerciments pour l'autorisation accordée à lord Robert Dudley d'exporter des chevaux des Pays-Bas.

A la carta que he recibido de V. A., de 4 del presente, por la qual he entendido que no le parece conveniente mi yda ay, como le tenia suplicado, no tengo que responder mas de que sera de mi obedecida como soy obligado en esto y en todo, especialmente que ya se ha proveydo de cierta quantidad de dinero con que remediare una parte de mi necessidad. A V. A. beso las manos humilmente por las mercedes que en esto de mi provision dize averme hecho y favor con S. Mag^d^ y por el que ofrece hazerme.

El Embaxador de Suecia ha venido a despedirse de mi y me ha dicho la mucha obligacion que el Rey su amo deve tener a Su Mag^d^ y a V. A. por el favorable passaporte y provisiones hechas en los puertos desse pays, caso quo su Rey viniera, y dize que desea mucho que esta amistad se firme con el casamiento del dicho Rey con una de las hijas de Su Magestad Cesarea, para lo qual entiendo que se avian de embiar Embaxadores.

De Escocia se entiende que aquella Reyna ha estado en gran peligro de ser presa y algunos quieren dezir muerta, por el Duque de Chastelerao y Conde de Bodwel con otros conjurados. Pero fue descubierto el trattado el dia antes que el effecto se avia de

hazer, aviendo sydo interceptos ciertos dineros que se embiavan al Conde para el entretenemiento de la gente que avia de llevantarse. Otro particular no se entiende. De lo que se supiere mas, dare aviso a V. A.

Aqui se dize por cosa cierta que Lansgraef y el Conde Palatino han de favorecer al Almirante de Francia y Principe de Conde con los de su opinion, y que les ha embiado a dezir que esten fuertes, que no les faltara gente, ni dineros, lo qual no he querido dexar de avisar a V. A., aunque no le sepa de cierto [1].

De Londres, a XI de Abril 1562.

Beso las manos de V. A. humilmente por la merced que es servida hazer a M. Roberto en la licencia de sacar los cavallos que pide y a M. Coban en la otra de sacar los cinquenta harquebuzes.

(*Archives du Royaume à Bruxelles, Nég. d'Angleterre*, t. III; *Archives de Simancas, Secret. de Estado*, Leg. 815, fol. 166.)

DCCCLIII.

L'évêque d'Aquila au cardinal de Granvelle.

(LONDRES, 11 AVRIL 1562.)

Il pourra payer une partie de ses dettes et ne se rendra pas à Anvers. — Intrigues de M. de Vendôme. — Gresham va partir pour Anvers; il faut se méfier de lui. — Détails sur le moine de Bruges qui tient le prêche à Anvers. — Complot contre Marie Stuart; le duc de Châtellerault et le comte de Bothwell ont été arrêtés. — Appui donné par le Landgrave et le comte Palatin au prince de Condé. Ainsi s'explique l'envoi d'argent que Gresham a fait en Allemagne.

La carta de V. S. Illma de 4 deste hecha en Cantecroy he recebido en este dia, y quanto a mi yda a Anvers, pues a Madama, ni a V. S. Illma no parece que pueda ser sin inconvenientes, avre de obedecerles, quanto mas que ya quiso Dios que se me embiassen

[1] Le 17 avril 1562, Throckmorton écrit à Cecil que si les Guise introduisent Philippe II en France, et lui remettent quelques villes, il faut aussi que les Anglais prennent possession de Calais, de Dieppe et du Havre. Il importe que Cecil emploie ses amis du dehors de telle sorte que si le roi d'Espagne veut aider les papistes en France, il ait la main pleine (his hand full) dans ses propres États. La reine ferait bien de ne pas s'éloigner de Londres et de s'occuper de préparatifs de guerre plutôt que de plaisirs. (*Record office.*)

tres mill escudos de a treynta y seys placas, con los quales satisfare una parte que devo a Ingleses, ya que para ello V. S. Illma me ha hecho merced de mandar que no se differiese la paga de los mill escudos que le devo solicitar agora, lo que se me deve de mi ayuda de costa, con lo qual avra para pagar lo que quedo a dever, y si Su Mag^d^ se acordare de proveer para que de aqui adelante yo tenga con que servirle, lo hare de buena gana, como soy obligado, que de otra manera no es possible llevar adelante tan gran carga.

Ya parece que lo de Francia no puede dexar de yr de veras, pues Vandosma pone en ello tan grandes prendas. Aqui aguardan la buelta de un correo que embiaron a Alemania que passo por ay, y Grassan bolvera a Anvers presto, de cuya yda ya tengo escrito a V. S. Illma lo que siento.

El frayle de Brujas es un hombre barbinegro, de pocas barbas y de poco mas de treynta años; hase ydo con su muger a Anvers. Pero no se donde posa. Yo procurare de entenderlo y lo avisare a V. S. Illma. Es ignorante, pero muy malo.

Aqui ay nueva que el Duque de Chastelerao y el Conde de Bodwel que se avian reconciliado, avian sido presos a Edimburg porque se ha descubierto que trattavan de alçarse con la Reyna, y aun algunos dizen que de matarla. Pero esto yo no lo creo, aunque lo primero lo tengo por cierto, porque ha dias que tengo entendido de donde nacen a aquella Reyna las incomodidades que tiene, y siempre he dicho que, si no se remediava presto, sus negocios passavan peligro : Dios le de gracia que pueda sustentarse.

De Londres, a 11 de Abril 1562.

Despues de escrito lo de arriba, he entendido que aqui ay nueva o falsa o verdadera que sea que Lansgraef y el Conde Palatino han embiado a dezir al Principe de Conde y a los de su bando que se tengan fuertes porque no les faltara ni gente, ni dineros : lo qual juntado con lo que tengo escrito a V. S. Illma destas de Grassan y del correo que se embio a Alemania a 21 del passado, parece que declaran bien de donde viene este aliento y estos dineros a Lansgraef y a Palatino.

(*Archives de Simancas, Secret. de Estado,* Leg. 815.)

DCCCLIV.

Compte de Gresham.

(22 AVRIL 1562.)

Ce compte, qui embrasse environ trois ans et demi, porte en recettes 700,768 livres, et en dépenses 697,284 livres, monnaie de Flandre.

(*Record office. Foreign papers. Queen Elizabeth, Calendar*, t. IV, n° 1041.)

SUPPLÉMENT.

DCCXL*bis*.

L'évêque d'Aquila à l'évêque d'Arras.

(Londres, 13 janvier 1561.)

Throckmorton écrit que M. de Vendôme sera régent ou du moins que ses amis domineront dans le Conseil afin de favoriser la religion protestante et l'alliance de la France et de l'Angleterre. On dit que Mme de Vendôme s'oppose par la force à l'entrée des Espagnols qui marchaient au secours du feu roi François II. — Armements en Angleterre. — Sir Peter Mewtas sera chargé de porter en France les compliments de condoléance à la reine. C'est un homme capable de faire éclater tout le mal qui est au pouvoir des Huguenots. Élisabeth réclamera Calais, et, si elle n'obtient pas cette ville de M. de Vendôme, elle ranimera les discordes précédentes et menacera les côtes de Normandie. — Le mariage de Marie Stuart préoccupe la reine d'Angleterre. On dit que le comte d'Arran invoque une déclaration écrite par la reine douairière d'Écosse que si sa fille devenait veuve, elle devrait retourner en Écosse et s'y marier au gré de ses sujets. Élisabeth craint surtout qu'elle n'épouse le roi de Danemark, parce que l'on connaît les anciennes prétentions des Danois sur le royaume d'Angleterre, et cela compromettrait l'influence qu'Élisabeth veut exercer sur les Protestants contre les Français et contre les Espagnols. — Le mécontentement croît en Angleterre tant à cause de l'avarice de la reine qu'à raison de son mauvais gouvernement. Des troubles éclateront vraisemblablement dès qu'elle déclarera le mystère de son mariage avec Robert Dudley, et il y a lieu de croire qu'elle se féliciterait de pouvoir donner suite à son inclination avec l'approbation de Philippe II; mais aucune instruction sur ce point n'a été transmise d'Espagne. — Élisabeth a pris à son service un ingénieur hollandais qui fortifiera le port de Douvres et les rives de la Medway. — L'ambassadeur de France s'inquiète des préparatifs que font les Anglais. Il est d'avis que l'Empereur devrait faire épouser à son fils Marie Stuart et donner sa fille en mariage au roi de France. — Nouvelles de la Méditerranée. — Troubles en Suède. — La reine a envoyé son portrait au roi de Suède.

Fragmarton escrive todavia de Francia que Vandoma sera Regente, o a lo menos seran en el Consejo quatorze de los quales la mayor parte seran a su devocion, tanto

en lo de la Religion como en la intencion de conservar y acrecentar la amistad de Franceses con este reyno, y avisa como de muy buena nueva que Madama de Vendoma estava en armas contra los Españoles que Su Magestad dizen que havia embiado en favor del Rey de Francia muerto.

Aqui se vee que, aunque huelgan destas nuevas, no dexan de proverse para la guerra tambien y mejor que antes, y tienen treynta y tres naos muy buenas a punto y en las mas dellas la xarcia y recaudo para sacarlas en dos dias, si quisieren, sin que se hayan de detener mas que para tomar gente.

Mañana embia la Reyna a Pedro Meotis a condolerse de la muerte del Rey. Es grande erege y bien al proposito para dar fuego a todo el mal que los ereges de Francia pudiessen hazer. Lo que entiendo de esta manera de negociar es que la Reyna esta resuelta de querer a Cales y proseguir su pretension de intereses y injurias que pidia al Rey muerto, contra el que agora lo es y no contra la Reyna de Escocia; y, si con Vandoma no pudiere negociar esto a su modo, podra ser que piensa de acabarlo por otras vias, molestando y inquietando esta costa de Normandia y fomentando las eregias y rebeliones del año passado.

Tambien considera la Reyna que, si la de Escocia se casa con persona que le sea sospechosa y de quien tema que ha de proseguir su derecho contra este reyno, ella sera forçada de estorvarle el passo y favorecer a Escoceses, los quales dizen tener una cedula de la Reyna, madre de que agora lo es de Scocia en que les prometia que, si aconteciesse (lo que agora ha acontecido) que la Reyna su hija quedasse viuda, bolveria a Scocia a casarse a voluntad y election de sus subditos, y agora el Conde de Arem haze instancia por el cumplimiento de esta cedula, y estan resueltos el y los demas, si la Reyna se casa con estrangero, de resistirle la entrada en el reyno, para lo qual esta Reyna ha ofrecido ayudarlos, como si fueren invadidos, en virtud de la capitulacion hecha con ellos el año passado, y para qualquiera destos disinos o para entrambos se aperciben aqui muy de veras. Entiendo que de quien mas recelan que se case con la Reyna de Scocia, es el Rey de Dinamarca, el qual piensan que les podria hazer aqui mucho daño, si metesse el pie en Escocia por cierta pretension que los Daneses tienen a este reyno antigua, y porque, teniendo el guerra con Ingleses, no podrian estos aprovecharse del favor de los Protestantes a titulo de la Religion, como lo harian contra Franceses y contra nosotros.

Assi estan las cosas inciertas y sospechosas hasta ver el exito que tendran las de Francia y las de la Reyna de Scocia. Pero tras esto veo el descontento de los del reyno multiplicar tanto contra la Reyna por este negocio de M. Robert y por su avaricia y mal govierno, que no puedo dexar de creer que le ha de suceder algun desastre al tiempo nuevo o luego que se declare el misterio de su casamiento, y pienso que holgaria harto de poder passar adelante este apetito con el consenso y protection del Rey

nuestro señor, de lo qual me han sido dados algunos tientos. Pero, como el negocio es tal y como yo no tengo cartas de Su Magestad, seis meses ha, ni se lo que aqui hago, ni he de hazer, passolo todo en generalidades y cunplimientos, y contentome con no empeorar nada y conservar a los unos y a los otros lo mejor que puedo, y assi pienso hazerlo hasta ver lo que Su Majestad me manda sobre lo que le tengo escrito en todo.

El onbre que aqui vino estos dias de Flandes, es Holandes, llamado Adrian, que haze del ingeniero, y le ha recebido la Reyna en su servicio. Entiendo que es muy buen erege y que tanto le dan por esto como por su oficio yra a entender en la fortificacion de Dobra y en la del puerto donde la Reyna tiene sus naos cabe Rochestre, en el qual quieren hazer un fuerte por que no se les antojes a Franceses de entrar cun una marea con sus galeras y quemarles quantas naos tienen, lo qual entiendo que seria facil cosa de hazer.

El Embaxador no esta sin sospecha de estas provisiones que aqui se hazen, y aun teme que no salgan algunas naos de armada destas de la Reyna, y me ha preguntado a mi si sabia algo.

Hablando con el dicho Embaxador en diversas cosas, me dixo que con ninguna persona podia la Reyna de Scocia casar mas onrada, ni mas comodamente que con hijo del Emperador, pero que, para tenerse del yqual seguridad, se havia de casar el Rey de Francia con una de las hijas de Su Magestad Cesarea o con la del Rey de Bohemia y que esto estaria bien a todos.

Tambien me dixo que la armada del Turco, si venia a hazer daños a Cristianos, no yria sino a Oran, y que lo de la Galeta no lo creya porque sabe que el Rey de Tunes no se fiara jamas de Dargut, el qual no aspira a otra cosa que a ocupar aquel reyno. Tiene este Embaxador mucha noticia de lo de Levante por haver andado en aquellas estaciones toda su vida, y cierto no passa cosa alla de la qual no este muy avisado.

Oy ha llegado un ombre aqui de Dinamarca con cartas a la Reyna y dize que en Suecia anda gran ruydo entre el Rey nuevo y sus hermanos que son de dos madres, y que estan divisos y en armas. Otro ombre Ingles se ha partido de aqui para Suecia, pero va a negocios suyos y no de la Reyna, aunque lleva su retrato para presentar al Rey.

De Londres, a 13 de Enero 1561.

Archives de Simancas, Secret. de Estado, Leg. 815.)

DCCXLII*bis*.

L'évêque d'Aquila à l'évêque d'Arras.

(Londres, 22 janvier 1561.)

Les vicissitudes des affaires sont étranges ; mais il ne peut en être autrement quand on traite avec une dame guidée par son caprice et son amour. Philippe II aura à voir s'il veut couvrir ces pécheurs de son manteau. Le mal auquel on ne peut porter remède, perd de sa gravité. Si l'on s'adresse au roi, c'est qu'on craint des troubles en Angleterre. Le roi pourra du reste juger par les ambassadeurs qu'on va lui envoyer, jusqu'à quel point il peut compter sur l'exécution des promesses qui lui sont faites.

Embio esta carta para Su Magestad abierta para que V. S. la vea, y de parte de lo que en ella escrivo a Su Alteza maravilla casi V. S. por ventura de los allibaxos destos negocios. Pero assi suele haverlos, quando los negocios se tratan con damas fantastigas y que aman algo. Su Magestad vera si cumple echar la capa sobre estos pecadores. A mi pareceme que, a trueque de lo que dizen que piensan hazer, todo mal se puede perdonar, especialmente lo que no tiene remedio. Lo que importa es atar bien el trapo con ellos que no se nos salgan de lo que prometen, hecho que tengan su negocio, y yo no puedo creer sino que huelen algun alboroto en el reyno, y por esto se me han venido a meter por las puertas. Yo procurare que no me engañen, ni se burlen de mi, y con embiarles a España una embaxada grande, vera Su Magestad lo que alla hiziere, que sea como es menester. Dios Nuestro-Señor lo encamine a su servitio, el qual vida y estado de V. S. guarde y prospere como dessea.

De Londres, a 22 de Enero 1561.

(*Archives de Simancas, Secret. de Estado,* Leg. 815.)

DCCXLII^ter.

L'évêque d'Aquila à l'évêque d'Arras.

(25 JANVIER 1561.)

La reine a déclaré publiquement qu'elle se conformerait à la décision de l'Église universelle, telle qu'elle serait prise au Concile. C'est ce que répètent plusieurs seigneurs qui le désirent beaucoup, notamment le comte de Pembroke. — Propos échangés entre le comte de Pembroke et Cecil. — La reine est artificieuse, le peuple anglais trop crédule. — Il s'étonne de ne pas avoir reçu la visite de Robert Dudley et de Sidney; mais il s'en tient vis-à-vis d'eux à des généralités, en attendant que le roi lui fasse connaître comment il doit agir.

En lo de aqui no hay cosa nueva mas de que todavia la Reyna va publicando que quiere conformarse con el consenso universal de la Iglesia en lo de la Religion, como se declarare en el Concilio, y lo van publicando assi algunos de los que lo dessean y particularmente el Conde de Pambruk que quiere ser tenido por zeloso de la Religion. Dizen que, loando el Conde esta determinacion de la Reyna, le dixo Secretario Sicel que si los señores desse reyno fuessen tan obedientes como deven a su Reyna y conformes en servirla, no havria para que embiar fuera del reyno a averiguar las disensiones del. Sobre lo qual huvo entre el Conde y el algunas replicas en presencia de la Reyna. Pero esta señora esta artificiosa y el pueblo de aqui tan facil y credulo de lo que el Rey dize que yo me aseguro de que en esto no se ande con algun disiño.

Ahun no han venido a hablarme Milort Roberto y Sidney; no se como se tardan tanto. Yo he determinado, hasta ver lo que Su Magestad me manda en estos negocios, de no promoverlos ny en la una parte, ny en la otra, sino responder *ad interrogata* lo que basta para entretener sin indinidad y sin indinar, y assi escrivi luego la semana passada a Su Magestad la carta que embie a V. S. abierta por ganar tiempo y ver si, antes que aqui suceda algo mas, podre haver comision de lo que tengo de hazer y como he de governarme.

(*Archives de Simancas, Secret. de Estado,* Leg. 815.)

FIN DU TOME II.

TABLE DES MATIÈRES.

Pages.

414. — La reine d'Angleterre à Chaloner. 26 août 1559. 1
415. — Cecil à Chaloner (Extrait). Hamptoncourt, 27 août 1559 2
416. — Chaloner à Cecil. Anvers, 27 août 1559 3
417. — L'évêque d'Arras à l'évêque d'Aquila. Gand, 29 août 1559 5
418. — Instructions données par la reine d'Angleterre à Thomas Gresham. 31 août 1559 6
419. — Chaloner à Cecil (Extrait). Anvers, 31 août 1559 8
420. — L'évêque d'Aquila à la duchesse de Parme. Londres, 2 septembre 1559. 9
421. — L'évêque d'Aquila à l'évêque d'Arras. Londres, 2 septembre 1559. . 10
422. — Chaloner à Cecil (Extrait). Anvers, 2 septembre 1559. 16
423. — L'évêque d'Arras à l'évêque d'Aquila. Anvers, 5 septembre 1559 . . 17
424. — L'évêque d'Aquila à la duchesse de Parme. Londres, 8 septembre 1559. 18
425. — L'évêque d'Aquila au comte de Feria. Londres, 9 septembre 1559 . . 22
426. — Robert Hogan ou Hogins à Cecil. Vers le 15 septembre 1559 . . . 24
427. — L'évêque d'Aquila à l'évêque d'Arras. Londres, 18 septembre 1559. . 28
428. — Chaloner à la reine d'Angleterre (Extrait). Bruxelles, 18 septembre 1559. 29
429. — L'évêque d'Aquila à l'évêque d'Arras. Londres, 19 septembre 1559. . 32
430. — Chaloner à Cecil. Bruxelles, 19 septembre 1559 34
431. — La duchesse de Parme à la reine d'Angleterre. Bruxelles, 22 septembre 1559. 36
432. — La duchesse de Parme à l'évêque d'Aquila. Bruxelles, 22 septembre 1559. 37
433. — L'évêque d'Arras à l'évêque d'Aquila. Bruxelles, 22 septembre 1559 . 39

Pages.
434. — L'évêque d'Arras à l'évêque d'Aquila. Bruxelles, 27 septembre 1559 . 40
435. — Chaloner à Cecil (Extrait). Bruxelles, 27 septembre 1559. 42
436. — Chaloner à Cecil. Bruxelles, 28 septembre 1559. 43
437. — Chaloner à la reine d'Angleterre. Bruxelles, 29 septembre 1559 . . 44
438. — Chaloner à Cecil. Bruxelles, 29 septembre 1559. 47
439. — L'évêque d'Aquila à l'évêque d'Arras. Londres, 3 octobre 1559. . . 49
440. — Gresham à Cecil. Anvers, 3 octobre 1559. 51
441. — L'évêque d'Aquila à la duchesse de Parme. Londres, 5 octobre 1559 . 52
442. — L'évêque d'Aquila à l'évêque d'Arras. Londres, 5 octobre 1559. . . 55
443. — Emprunts de la reine d'Angleterre à Anvers. 5 octobre 1559. . . . 56
444. — L'évêque d'Aquila à l'évêque d'Arras. Londres, 9 octobre 1559. . . 57
445. — Chaloner à Cecil. Anvers, 13 octobre 1559 59
446. — Le comte de Feria à l'évêque d'Aquila. Malines, 14 octobre 1559 . . 61
447. — L'évêque d'Aquila à la duchesse de Parme. Londres, 15 octobre 1559. 63
448. — L'évêque d'Aquila à l'évêque d'Arras. Londres, 15 octobre 1559. . . 64
449. — L'évêque d'Aquila au comte de Feria. Londres, 17 octobre 1559 . . 66
450. — Achat de munitions de guerre. 20 octobre 1559. 67
451. — Chaloner à Cecil (Extrait). Bruxelles, 21 octobre 1559 . . . . . *ib.*
452. — Gresham à Cecil. 23 octobre 1559 68
453. — François Burchardt à Cecil. Anvers, 26 octobre 1559 . . . . . *ib.*
454. — L'évêque d'Aquila à la duchesse de Parme. Londres, 29 octobre 1559. 69
455. — L'évêque d'Aquila au comte de Feria. Londres, 29 octobre 1559 . . 71
456. — Gresham à Cecil (Extrait). Anvers, 29 octobre 1559 74
457. — Dettes de la reine d'Angleterre à Anvers. 29 octobre 1559 75
458. — L'évêque d'Aquila à l'évêque d'Arras. Londres, 30 octobre 1559 . . *ib.*
459. — Cecil à Chaloner. 2 novembre 1559 76
460. — Dettes de la reine d'Angleterre aux Pays-Bas. 2 novembre 1559. . . 77
461. — Le comte de Feria à l'évêque d'Aquila. Malines, 5 novembre 1559 . . *ib.*
462. — Le comte de Feria à l'évêque d'Aquila. Malines, 9 novembre 1559 . . 78
463. — Chaloner à la reine d'Angleterre (Extrait). 9 novembre 1559. . . . 80
464. — La reine d'Angleterre à Chaloner (Extrait). 10 novembre 1559 . . . 82
465. — Chaloner à Cecil. Anvers, 10 novembre 1559 83
466. — L'évêque d'Aquila à la duchesse de Parme. Londres, 12 novembre 1559. 86
467. — L'évêque d'Aquila à l'évêque d'Arras. Londres, 12 novembre 1559. . 87
468. — L'évêque d'Aquila au comte de Feria. Londres, 12 novembre 1559. . 88
469. — Chaloner à Cecil. Londres, 12 novembre 1559 89
470. — Chaloner à Cecil (Extrait). Londres, 16 novembre 1559 90

Pages.
471. — Chaloner à Cecil. Anvers, 16 novembre 1559 91
472. — Chaloner à Cecil. Malines, 16 novembre 1559 92
473. — L'évêque d'Arras à l'évêque d'Aquila. Bruxelles, 17 novembre 1559. . *ib.*
474. — La duchesse de Parme à l'évêque d'Aquila. Bruxelles, 18 novembre 1559 94
475. — L'évêque d'Aquila à la duchesse de Parme. Londres, 18 novembre 1559. 95
476. — L'évêque d'Aquila à l'évêque d'Arras. Londres, 18 novembre 1559. . 96
477. — L'évêque d'Aquila au comte de Feria. Londres, 18 novembre 1559. . 97
478. — Le comte de Feria à l'évêque d'Aquila. Malines, 19 novembre 1559. . 99
479. — Chaloner à la reine d'Angleterre. Bruxelles, 23 novembre 1559. . . 100
480. — Chaloner à Cecil (Extrait). Bruxelles, 23 novembre 1559. 101
481. — Chaloner à lord Dudley. 23 novembre 1559 102
482. — Chaloner à l'évêque d'Aquila. 23 novembre 1559 103
483. — Chaloner à la reine d'Angleterre. Bruxelles, 24 novembre 1559. . . *ib.*
484. — L'évêque d'Aquila à la duchesse de Parme. Londres, 27 novembre 1559 . . . . . *ib.*
485. — L'évêque d'Aquila à l'évêque d'Arras. Londres, 27 novembre 1559. . 106
486. — L'évêque d'Aquila au comte de Feria. Londres, 27 novembre 1559. . *ib.*
487. — Dettes de la reine d'Angleterre. 30 novembre 1559. 107
488. — Chaloner à Cecil. Bruxelles, 1er décembre 1559. . . . . *ib.*
489. — L'évêque d'Aquila à la duchesse de Parme. Londres, 4 décembre 1559. 109
490. — L'évêque d'Aquila à l'évêque d'Arras. Londres, 4 décembre 1559 . . 112
491. — L'évêque d'Aquila au comte de Feria. Londres, 4 décembre 1559 . . *ib.*
492. — Chaloner à la reine d'Angleterre. Bruxelles, 6 décembre 1559 . . . 114
493. — Chaloner à Cecil. Bruxelles, 6 décembre 1559 116
494. — Chaloner à Cecil (Extrait). Bruxelles, 6 décembre 1559 123
495. — Jean Utenhove à la reine d'Angleterre. 11 décembre 1559 124
496. — L'évêque d'Aquila à la duchesse de Parme. Londres, 13 décembre 1559 126
497. — L'évêque d'Aquila à l'évêque d'Arras. Londres, 13 décembre 1559. . 127
498. — L'évêque d'Aquila au comte de Feria. Londres, 13 décembre 1559. . 128
499. — La duchesse de Parme à l'évêque d'Aquila. Bruxelles, 13 décembre 1559. 130
500. — L'évêque d'Arras à l'évêque d'Aquila. Bruxelles, 13 décembre 1559 . 132
501. — Chaloner à Cecil (Extrait). Bruxelles, 13 décembre 1559 135
502. — L'évêque d'Aquila à la duchesse de Parme. Londres, 18 décembre 1559. 136

Pages.

503. — Instructions données par la reine d'Angleterre à Thomas Gresham. 20 décembre 1559 139
504. — La reine d'Angleterre à la duchesse de Parme. Londres, 22 décembre 1559. 141
505. — La reine d'Angleterre à la duchesse de Parme. Londres, 22 décembre 1559. 142
506. — Gresham à Cecil. 23 décembre 1559 143
507. — Dettes de la reine d'Angleterre aux Pays-Bas. 23 décembre 1559 . . *ib.*
508. — Instructions données par la reine d'Angleterre à Thomas Chaloner. 25 décembre 1559 . . . . . *ib.*
509. — La duchesse de Parme à l'évêque d'Aquila. Bruxelles, 26 décembre 1559. 148
510. — L'évêque d'Aquila à la duchesse de Parme. Londres, 27 décembre 1559. 151
511. — L'évêque d'Aquila à l'évêque d'Arras. Londres, 27 décembre 1559. . 155
512. — L'évêque d'Aquila au comte de Feria. Londres, 27 décembre 1559. . 157
513. — Chaloner à Cecil. Bruxelles, 28 décembre 1559. 159
514. — La duchesse de Parme à l'évêque d'Aquila. Bruxelles, 31 décembre 1559. 163
515. — L'évêque d'Aquila à l'évêque d'Arras. 2 janvier 1560 164
516. — Chaloner à Cecil (Extrait). Bruxelles, 4 janvier 1560 165
517. — Chaloner à John Fitzwilliams. Bruxelles, 4 janvier 1560 167
518. — L'évêque d'Aquila à la duchesse de Parme. Vers le 5 janvier 1560. . 168
519. — Chaloner à la reine d'Angleterre. Bruxelles, 6 janvier 1560 171
520. — Chaloner à Cecil. 6 janvier 1560. 175
521. — Chaloner à Richard Clough. Bruxelles, 6 janvier 1560. 176
522. — Chaloner à Cecil. Bruxelles, 7 janvier 1560 . . . . . *ib.*
523. — Chaloner à Cecil. Bruxelles, 13 janvier 1560. 178
524. — La duchesse de Parme à la reine d'Angleterre. Bruxelles, 14 janvier 1560. 180
525. — L'évêque d'Aquila à la duchesse de Parme. Londres, 15 janvier 1560. 181
526. — L'évêque d'Aquila à l'évêque d'Arras. Londres, 15 janvier 1560 . . 183
527. — Chaloner à Cecil. Anvers, 15 janvier 1560 184
528. — L'évêque d'Aquila au comte de Feria. Londres, 16 janvier 1560 . . 186
529. — L'évêque d'Aquila au comte de Feria. Londres, 17 janvier 1560 . . 188
530. — Dettes de la reine d'Angleterre aux Pays-Bas. 17 janvier 1560 . . . 189
531. — Chaloner à Cecil. Bruxelles, 18 janvier 1560. 190

Pages.
532. — La reine d'Angleterre à la duchesse de Parme. Westminster, 21 janvier 1560 191
533. — L'évêque d'Aquila à la duchesse de Parme. Londres, 21 janvier 1560. *ib.*
534. — L'évêque d'Arras à l'évêque d'Aquila. Bruxelles, 21 janvier 1560 . . 195
535. — Le comte de Feria à l'évêque d'Aquila. Malines, 21 janvier 1560 . . 197
536. — Cecil à Chaloner. 21 janvier 1560 198
537. — La duchesse de Parme à l'évêque d'Aquila. Bruxelles, 22 janvier 1560. 199
538. — Gresham à Cecil. Anvers, 22 janvier 1560 201
539. — Envoi d'armes et de munitions de guerre. 22 janvier 1560 205
540. — Dettes de la reine d'Angleterre à Anvers. 22 janvier 1560. . . . . *ib.*
541. — Chaloner à Cecil. Bruxelles, 24 janvier 1560. 206
542. — Dettes de la reine d'Angleterre aux Pays-Bas. 27 janvier 1560 . . . 208
543. — Achat d'armes et de munitions de guerre aux Pays-Bas. 28 janvier 1560. *ib.*
544. — Chaloner à Cecil. Bruxelles, 29 janvier 1560. 209
545. — Cecil à Chaloner. 29 janvier 1560 210
546. — Chaloner à Cecil. 31 janvier 1560 211
547. — Achat d'armes et de munitions de guerre à Anvers. 31 janvier 1560 . *ib.*
548. — L'évêque d'Aquila à la duchesse de Parme. Londres, 3 février 1560 . *ib.*
549. — L'évêque d'Aquila à l'évêque d'Arras. Londres, 3 février 1560 . . . 216
550. — L'évêque d'Aquila au comte de Feria. Londres, 3 février 1560 . . . 218
551. — Chaloner à Cecil (Extrait). Bruxelles, 5 février 1560 220
552. — Dettes de la reine d'Angleterre à Anvers. 6 février 1560 222
553. — La duchesse de Parme à la reine d'Angleterre. Bruxelles, 7 février 1560 . . . . . *ib.*
554. — L'évêque d'Aquila à la duchesse de Parme. Londres, 7 février 1560 . 225
555. — L'évêque d'Aquila au comte de Feria. Londres, 7 février 1560 . . . 225
556. — L'évêque d'Aquila à la duchesse de Parme. Londres, 12 février 1560. 226
557. — L'évêque d'Aquila au comte de Feria. Londres, 12 février 1560. . . 228
558. — Mémoire des *Merchants aventurers*. 13 février 1560 230
559. — L'évêque d'Aquila au comte de Feria. Londres, 15 février 1560. . . *ib.*
560. — L'évêque d'Aquila à la duchesse de Parme. Londres, 19 février 1560. 231
561. — L'évêque d'Aquila à la duchesse de Parme. Londres, 19 février 1560. 235
562. — L'évêque d'Aquila à la duchesse de Parme. 19 février 1560 236
563. — L'évêque d'Aquila à l'évêque d'Arras. Londres, 19 février 1560. . . 237
564. — L'évêque d'Aquila au comte de Feria. Londres, 19 février 1560. . . 238
565. — Le comte de Feria à l'évêque d'Aquila. Malines, 24 février 1560 . . *ib.*
566. — Gresham à la reine d'Angleterre. 25 février 1560 240

Pages.
567. — Gresham à Cecil. Gravesand, 25 février 1560 242
568. — Gresham à Cecil. Douvres, 26 février 1560 . . . . . *ib.*
569. — Gresham à Cecil. Dunkerque, 28 février 1560 . . . . . *ib.*
570. — Memorandum adressé par Gresham à Cecil. février 1560. 244
571. — Dettes de la reine d'Angleterre à Anvers. Fin de février 1560 . . . 246
572. — L'évêque d'Aquila à l'évêque d'Arras. Vers le 5 mars 1560 . . . . *ib.*
573. — L'évêque d'Aquila à la duchesse de Parme. Londres, 7 mars 1560. . 248
574. — L'évêque d'Aquila à l'évêque d'Arras. Londres, 7 mars 1560. . . . 249
575. — L'évêque d'Aquila au comte de Feria. Londres, 7 mars 1560 . . . 250
576. — John Leigh à la reine d'Angleterre. Anvers, 8 mars 1560. 256
577. — Gresham à Cecil. Anvers, 8 mars 1560 258
578. — Emprunts de la reine d'Angleterre aux Pays-Bas. 8 mars 1560 . . . 261
579. — L'évêque d'Aquila à la duchesse de Parme. Londres, 9 mars 1560. . 262
580. — L'évêque d'Aquila à l'évêque d'Arras. Londres, 9 mars 1560 . . . *ib.*
581. — L'évêque d'Aquila au comte de Feria. Londres, 9 mars 1560 . . . 263
582. — Mémoire présenté par le docteur Tornero à la duchesse de Parme. Bruxelles, 15 mars 1560 . . . . . *ib.*
583. — La duchesse de Parme à l'évêque d'Aquila. Bruxelles, 18 mars 1560. 265
584. — L'évêque d'Aquila à la duchesse de Parme. Londres, 18 mars 1560 . 267
585. — L'évêque d'Aquila à la duchesse de Parme. 20 mars 1560 269
586. — L'évêque d'Aquila à l'évêque d'Arras. Londres, 22 mars 1560 . . . 270
587. — Cecil à Gresham. 25 mars 1560 . . . . . *ib.*
588. — L'évêque d'Aquila à la duchesse de Parme. Londres, 26 mars 1560. . 271
589. — Instructions données au seigneur de Glajon. Bruxelles, 27 mars 1560. 274
590. — La duchesse de Parme à l'évêque d'Aquila. Bruxelles, 27 mars 1560. 284
591. — L'évêque d'Arras à l'évêque d'Aquila. Bruxelles, 27 mars 1560. . . 286
592. — L'évêque d'Aquila à la duchesse de Parme. Londres, 28 mars 1560 . 288
593. — Gresham à Cecil. 28 mars 1560 291
594. — L'évêque d'Aquila à l'évêque d'Arras. Londres, 1er avril 1560 . . . *ib.*
595. — Le seigneur de Glajon à la duchesse de Parme. Londres, 7 avril 1560. 292
596. — Note sur un discours du seigneur de Glajon. 8 avril 1560. 296
597. — Projet de réponse au discours du seigneur de Glajon. 9 avril 1560. . 298
598. — Le seigneur de Glajon à la duchesse de Parme. Londres, 9 avril 1560. 299
599. — L'évêque d'Aquila à l'évêque d'Arras. Londres, 9 avril 1560. . . . 302
600. — Mémoire sur le discours du seigneur de Glajon. Vers le 10 avril 1560. 306
601. — Réponse du Conseil de la reine d'Angleterre au seigneur de Glajon et à l'évêque d'Aquila. 11 avril 1560. 308

Pages.

602. — Le seigneur de Glajon à la duchesse de Parme. Londres, 12 avril 1560 316
603. — Gresham à Cecil (Extrait). Anvers, 12 avril 1560 321
604. — L'évêque d'Arras à l'évêque d'Aquila. Bruxelles, 13 avril 1560. . . 322
605. — L'évêque d'Aquila à l'évêque d'Arras. Londres, 13 avril 1560 . . . 323
606. — L'évêque d'Aquila et le seigneur de Glajon à la duchesse de Parme. Londres, 15 avril 1560 325
607. — La reine d'Angleterre à Gresham. 16 avril 1560. 327
608. — Gresham à Cecil (Extrait). Anvers, 16 avril 1560 . . . . . *ib.*
609. — L'évêque d'Aquila et le seigneur de Glajon à la duchesse de Parme. Londres, 17 avril 1560 329
610. — Gresham à Cecil. Anvers, 18 avril 1560 330
611. — Gresham à Cecil (Extrait). Anvers, 19 avril 1560 333
612. — L'évêque d'Aquila à la duchesse de Parme. Londres, 20 avril 1560 . 335
613. — Gresham à Cecil. Anvers, 20 et 21 avril 1560 336
614. — Dettes de la reine d'Angleterre aux Pays-Bas. 20 avril 1560 338
615. — Gresham à Cecil. Anvers, 21 avril 1560 . . . . . *ib.*
616. — La duchesse de Parme à l'évêque d'Aquila et au seigneur de Glajon. Bruxelles, 22 avril 1560 341
617. — L'évêque d'Arras à l'évêque d'Aquila. Bruxelles, 15 et 22 avril 1560. 350
618. — L'évêque d'Aquila et le seigneur de Glajon à la duchesse de Parme. Londres, 23 avril 1560 352
619. — L'évêque d'Aquila et le seigneur de Glajon à la duchesse de Parme. Londres, 24 avril 1560 355
620. — Gresham à Cecil. Anvers, 24 avril 1560 356
621. — Gresham à Cecil. Anvers, 25 avril 1560 357
622. — L'évêque d'Aquila et le seigneur de Glajon à la duchesse de Parme. Londres, 26 avril 1560 358
623. — L'évêque d'Aquila à l'évêque d'Arras. 27 avril 1560 364
624. — L'évêque d'Arras à l'évêque d'Aquila. Bruxelles, 30 avril 1560. . . 366
625. — Gresham à Cecil. Anvers, 30 avril 1560 372
626. — La duchesse de Parme à l'évêque d'Aquila et au seigneur de Glajon. Bruxelles, 1er mai 1560 375
627. — Memorandum de Richard Clough. 1er mai 1560. 381
628. — John Waddington à Gresham. Amsterdam, 1er mai, et Anvers, 2 mai 1560. . . . . *ib.*
629. — La reine d'Angleterre à Gresham. 3 mai 1560 382

Pages.
630. — Gresham à Cecil. Anvers, 3 mai 1560 383
631. — Richard Payne à Gresham. Middelbourg, 3 mai 1560. 386
632. — L'évêque d'Aquila et le seigneur de Glajon à la duchesse de Parme. Londres, 6 mai 1560. . . . . *ib.*
633. — Gresham à Cecil. Anvers, 7 mai 1560 389
634. — L'évêque d'Aquila et le seigneur de Glajon à la duchesse de Parme. 8 mai 1560. 391
635. — L'évêque d'Aquila à l'évêque d'Arras. Londres, 8 mai 1560 393
636. — La reine d'Angleterre à Gresham. 9 mai 1560 394
637. — Gresham à Cecil. Anvers, 12 mai 1560 395
638. — L'évêque d'Aquila et le seigneur de Glajon à la duchesse de Parme. 13 mai 1560 401
639. — Gresham à Cecil. Anvers, 14 mai 1560 405
640. — La duchesse de Parme à l'évêque d'Aquila et au seigneur de Glajon. 15 mai 1560 408
641. — La duchesse de Parme à l'évêque d'Aquila. Anvers, 15 mai 1560 . . 412
642. — La duchesse de Parme à l'évêque d'Aquila. 18 mai 1560 . . . . . *ib.*
643. — La reine d'Angleterre à Gresham. 18 mai 1560 413
644. — Instructions données par Gresham à Michel Van der Over. 18 mai 1560. 414
645. — Dettes de la reine d'Angleterre aux Pays-Bas. 20 mai 1560 . . . . *ib.*
646. — Richard Payne à Gresham. Middelbourg, 21 mai 1560 415
647. — La duchesse de Parme à l'évêque d'Aquila. 21 mai 1560 . . . . . *ib.*
648. — L'évêque d'Aquila et le seigneur de Glajon à la duchesse de Parme. Londres, 23 mai 1560 . . . . . *ib.*
649. — L'évêque d'Aquila à l'évêque d'Arras. 23 mai 1560. 421
650. — John Waddington à Gresham. Groningue, 23 mai 1560 422
651. — Richard Payne à Gresham. Middelbourg, 23 mai 1560. 424
652. — Henri Garbrand à Gresham. Dunkerque, 23 mai 1560. . . . . *ib.*
653. — La duchesse de Parme à l'évêque d'Aquila et au seigneur de Glajon. Bruxelles, 27 mai 1560. 425
654. — L'évêque d'Arras à l'évêque d'Aquila et au seigneur de Glajon. Bruxelles, 27 mai 1560. 426
655. — L'évêque d'Aquila et le seigneur de Glajon à la duchesse de Parme. Londres, 27 mai 1560 427
656. — Gresham à Cecil. Anvers, 29 mai 1560 429
657. — Emprunts de la reine d'Angleterre aux Pays-Bas. Mai 1560 430

Pages.

658. — La duchesse de Parme à l'évêque d'Aquila et au seigneur de Glajon. 1er et 2 juin 1560 430
659. — La duchesse de Parme à l'évêque d'Aquila et au seigneur de Glajon. Bruxelles, 3 juin 1560 433
660. — L'évêque d'Aquila et le seigneur de Glajon à la duchesse de Parme. Londres, 3 juin 1560 435
661. — L'évêque d'Aquila à l'évêque d'Arras. 3 juin 1560 437
662. — Gresham à Thomas Parry. Anvers, 3 juin 1560. 442
663. — Richard Payne à Gresham. Middelbourg, 3 juin 1560. 444
664. — Richard Payne à Gresham. Middelbourg, 5 juin 1560. . . . . *ib.*
665. — L'évêque d'Aquila et le seigneur de Glajon à la duchesse de Parme. Londres, 7 juin 1560 445
666. — Gresham à la reine d'Angleterre. Anvers, 7 juin 1560. 446
667. — Richard Payne à Gresham. Middelbourg, 7 juin 1560. 447
668. — Richard Payne à Gresham. Middelbourg, 8 juin 1560. 448
669. — Achat de munitions de guerre. 8 juin 1560 . . . . . *ib.*
670. — Richard Payne à Gresham. Middelbourg, 11 juin 1560 . . . . . *ib.*
671. — Richard Payne à Gresham. Middelbourg, 12 juin 1560 449
672. — Dettes de la reine d'Angleterre aux Pays-Bas. 12 juin 1560 . . . . *ib.*
673. — L'évêque d'Aquila et le seigneur de Glajon à la duchesse de Parme. Londres, 13 juin 1560 . . . . . *ib.*
674. — L'évêque d'Aquila à l'évêque d'Arras. Londres, 13 juin 1560 . . . 455
675. — Gresham à Thomas Parry (Extrait). Anvers, 13 juin 1560 457
676. — Richard Payne à Gresham. Middelbourg, 14 juin 1560 458
677. — Gresham à Parry. Anvers, 16 juin 1560 . . . . . *ib.*
678. — Nouvelles des Pays-Bas. 16 juin 1560 465
679. — L'évêque d'Aquila et le seigneur de Glajon à la duchesse de Parme. Londres, 17 juin 1560 . . . . . *ib.*
680. — Richard Payne à Gresham. Middelbourg, 17 juin 1560 466
681. — Dettes de la reine d'Angleterre aux Pays-Bas. Greenwich, 18 juin 1560. 467
682. — Richard Payne à Gresham. Middelbourg, 19 juin 1560. . . . . *ib.*
683. — La duchesse de Parme à l'évêque d'Aquila et au seigneur de Glajon. Bruxelles, 20 juin 1560. . . . . *ib.*
684. — Gresham à Thomas Parry. Anvers, 22 juin 1560 470
685. — Gresham à Thomas Parry. Anvers, 24 juin 1560 476
686. — Gresham à Parry. Anvers, 25 juin 1560 479
687. — Richard Payne à Gresham. Middelbourg, 26 juin 1560 480

Pages.
688. — Gaspard Schetz à Gresham. Bruxelles, 27 juin 1560 480
689. — L'évêque d'Aquila et le seigneur de Glajon à la duchesse de Parme. Londres, 28 juin 1560 481
690. — Gresham à Thomas Parry (Extrait). Anvers, 29 juin 1560 484
691. — Recettes et payements de Gresham. Juin 1560 489
692. — Achat de munitions de guerre. Juin 1560 . . . . . *ib.*
693. — Richard Payne à Gresham. Middelbourg, 1er juillet 1560 . . . . . *ib.*
694. — La duchesse de Parme à l'évêque d'Aquila et au seigneur de Glajon. 2 juillet 1560 490
695. — Gresham à Thomas Parry. Anvers, 2 juillet 1560 492
696. — Richard Payne à Gresham. Middelbourg, 2 juillet 1560 . . . . . *ib.*
697. — Gresham à Thomas Parry. Anvers, 4 juillet 1560 493
698. — Henri Garbrand à Gresham. Dunkerque, 5 juillet 1560 . . . . . *ib.*
699. — Gresham à Thomas Parry. Anvers, 7 juillet 1560 494
700. — L'évêque d'Aquila et le seigneur de Glajon à la duchesse de Parme. Londres, 8 juillet 1560 . . . . . *ib.*
701. — Gresham à Thomas Parry. Anvers, 8 juillet 1560. 496
702. — La duchesse de Parme à l'évêque d'Aquila et au seigneur de Glajon. 11 juillet 1560. 497
703. — La duchesse de Parme à l'évêque d'Aquila et au seigneur de Glajon. 11 juillet 1560. 501
704. — La duchesse de Parme à l'évêque d'Aquila. 11 juillet 1560 502
705. — L'évêque d'Aquila et le seigneur de Glajon à la duchesse de Parme. Londres, 13 juillet 1560. 505
706. — L'évêque d'Aquila et le seigneur de Glajon à la duchesse de Parme. Londres, 15 juillet 1560. 507
707. — L'archevêque de Cantorbéry et l'évêque de Londres aux magistrats de Furnes. Londres, 20 juillet 1560 508
708. — L'évêque d'Aquila et le seigneur de Glajon à la duchesse de Parme. Londres, 22 juillet 1560 510
709. — L'évêque d'Aquila à la duchesse de Parme. Londres, 22 juillet 1560. 512
710. — La duchesse de Parme à l'évêque d'Aquila. Bruxelles, 24 juillet 1560. 513
711. — L'évêque d'Aquila à la duchesse de Parme. Londres, 25 juillet 1560. 515
712. — L'évêque d'Aquila à la duchesse de Parme. Londres, 25 juillet 1560. 516
713. — L'évêque d'Aquila à la duchesse de Parme. Londres, 29 juillet 1560. 518
714. — Discours de Henri de Bosschove adressé au nom du bâtard de Gueldre à la reine d'Angleterre. Juillet 1560 519

Pages.
715. — Dettes de la reine d'Angleterre à Anvers. Juillet 1560. 520
716. — Gresham à Thomas Parry. Londres, 2 août 1560 . . . . . *ib.*
717. — L'évêque d'Aquila à la duchesse de Parme. Londres, 4 août 1560. . 521
718. — L'évêque d'Aquila à la duchesse de Parme. Londres, 12 août 1560. . 522
719. — L'évêque d'Aquila à l'évêque d'Arras. 13 août 1560 523
720. — La duchesse de Parme à l'évêque d'Aquila. 13 août 1560. 524
721. — Gresham à Thomas Parry. Anvers, 18 août 1560 525
722. — Compte de Gresham. 23 août 1560. . . . . *ib.*
723. — Gresham à Thomas Parry. Anvers, 26 août 1560 526
724. — L'évêque d'Aquila à la duchesse de Parme. Londres, 27 août 1560. . *ib.*
725. — La reine d'Angleterre à Gresham. 28 août 1560. 528
726. — La reine d'Angleterre à John Fitzwilliam. 28 août 1560 . . . . . *ib.*
727. — Dettes de la reine d'Angleterre à Anvers. 30 août 1560 . . . . . *ib.*
728. — Munitions de guerre. 5 septembre 1560 529
729. — L'évêque d'Aquila à la duchesse de Parme. Londres, 11 septembre 1560. . . . . *ib.*
730. — L'évêque d'Aquila à l'évêque d'Arras. Windsor, 11 septembre 1560. 533
731. — John Brigantine à Gresham. Emden, 12 octobre 1560. . . . . *ib.*
732. — La reine d'Angleterre à Gresham. 15 octobre 1560. 534
733. — Dettes de la reine d'Angleterre aux Pays-Bas. 24 octobre 1560 . . . *ib.*
734. — La reine d'Angleterre à Gresham. 28 octobre 1561. . . . . *ib.*
735. — La reine d'Angleterre à Gresham. 10 novembre 1560 535
736. — Le duc d'Arschot à la reine d'Angleterre. Beaumont, 10 novembre 1560. . . . . *ib.*
737. — La reine d'Angleterre au gouverneur des marchands aventuriers. 14 novembre 1560 536
738. — La reine d'Angleterre au duc d'Arschot. 15 décembre 1560 . . . . *ib.*
739. — L'évêque d'Aquila à l'évêque d'Arras. Londres, 30 décembre 1560. . 537
740. — Dettes de la reine d'Angleterre aux Pays-Bas. Novembre et décembre 1560. 539
740bis — L'évêque d'Aquila à l'évêque d'Arras. Londres, 13 janvier 1561 . . 688
741. — La reine d'Angleterre au gouverneur des marchands aventuriers. 17 janvier 1561 539
742. — La reine d'Angleterre à Gresham. 18 janvier 1561. 540
742bis — L'évêque d'Aquila à l'évêque d'Arras. Londres, 22 janvier 1561 . . 691
742ter — L'évêque d'Aquila à l'évêque d'Arras. 25 janvier 1561 692
743. — Réclamation de plusieurs marchands d'Anvers. Janvier 1561. . . . 540

Pages.
744. — La reine d'Angleterre à Gresham. 13 février 1561 692
745. — La reine d'Angleterre aux marchands aventuriers. 13 février 1561. . 541
746. — Plaintes au sujet d'actes de piraterie. 20 février 1561 . . . . . *ib.*
747. — La reine d'Angleterre à Gresham. 26 février 1561 541
748. — Comptes de Gresham. Février 1561. 542
749. — La reine d'Angleterre à Gresham. 16 mars 1561 . . . . . *ib.*
750. — La duchesse de Parme à la reine d'Angleterre. Bruxelles, 21 mars 1561. *ib.*
751. — Le cardinal de Granvelle à l'évêque d'Aquila. Bruxelles, 4 avril 1561. 543
752. — Dettes de la reine d'Angleterre aux Pays-Bas. 5 avril 1561 545
753. — L'évêque d'Aquila à la duchesse de Parme. Londres, 12 avril 1561. *ib.*
754. — L'évêque d'Aquila au cardinal de Granvelle. Londres, 12 avril 1561. 546
755. — L'évêque d'Aquila à la duchesse de Parme. Londres, 14 avril 1561. 547
756. — L'évêque d'Aquila au cardinal de Granvelle. Londres, 14 avril 1561. 548
757. — L'évêque d'Aquila au cardinal de Granvelle. 20 avril 1561 553
758. — La duchesse de Parme à l'évêque d'Aquila. 21 avril 1561. 554
759. — L'évêque d'Aquila au cardinal de Granvelle. 21 avril 1561 557
760. — L'évêque d'Aquila à Cecil. 25 avril 1561 558
761. — L'évêque d'Aquila à la duchesse de Parme. Londres, 28 avril 1561. . 559
762. — L'évêque d'Aquila au cardinal de Granvelle. 28 avril 1561 561
763. — La duchesse de Parme à la reine d'Angleterre. 30 avril 1561 . . . 562
764. — L'évêque d'Aquila à Cecil. 4 mai 1561. 563
765. — Réponse de la reine d'Angleterre à l'évêque d'Aquila. 5 mai 1561. . 564
766. — L'évêque d'Aquila à la duchesse de Parme. Londres, 6 mai 1561. . *ib.*
767. — L'évêque d'Aquila au cardinal de Granvelle. 6 mai 1561 566
768. — L'évêque d'Aquila au cardinal de Granvelle. 12 mai 1561 567
769. — L'évêque d'Aquila à l'amiral d'Angleterre. Londres, 28 mai 1561. . 568
770. — L'évêque d'Aquila à la duchesse de Parme. Londres, 3 juin 1561. . 569
771. — L'évêque d'Aquila au cardinal de Granvelle. Londres, 3 juin 1561. . 572
772. — Enquêtes relatives à des actes de piraterie. 7, 11, 16 et 21 juin, 5 juillet 1561. 573
773. — L'évêque d'Aquila à la duchesse de Parme. 9 juin 1561 574
774. — L'évêque d'Aquila au cardinal de Granvelle. Londres, 30 juin 1561. . 575
775. — Memorandum de Gresham. 5 juillet 1561. 577
776. — L'évêque d'Aquila au cardinal de Granvelle. Londres, 8 juillet 1561. *ib.*
777. — William Herlle à Cecil (Extrait). Anvers, 11 juillet 1561. 580
778. — L'évêque d'Aquila au cardinal de Granvelle. Londres, 13 juillet 1561. 581
779. — L'évêque d'Aquila à la duchesse de Parme. Londres, 19 juillet 1561. 584

Pages.
780. — L'évêque d'Aquila au cardinal de Granvelle. 19 juillet 1561. . . . 585
781. — Richard Clough à Gresham. Anvers, 21 juillet 1561 586
782. — L'évêque d'Aquila à la duchesse de Parme. Londres, 22 juillet 1561. 587
783. — L'évêque d'Aquila à la duchesse de Parme. Londres, 26 juillet 1561. *ib.*
784. — L'évêque d'Aquila au cardinal de Granvelle. 26 juillet 1561 589
785. — Gresham à Cecil. Londres, 27 juillet 1561 590
786. — Instructions données à Gresham. Fin de juillet 1561 591
787. — Gresham à Cecil. 1er août 1561 . . . . . *ib.*
788. — L'évêque d'Aquila à la duchesse de Parme. Londres, 2 août 1561 . . *ib.*
789. — L'évêque d'Aquila au cardinal de Granvelle. 2 août 1561 592
790. — La duchesse de Parme à l'évêque d'Aquila. Bruxelles, 4 août 1561. . 594
791. — Richard Clough à Gresham. Anvers, 4 août 1561 596
792. — Richard Clough à Gresham. Anvers, 4 août 1561 601
793. — L'évêque d'Aquila à Cecil. 5 août 1561 602
794. — Le marquis de Winchester à Cecil. 6 août 1561. . . . . *ib.*
795. — Gresham à Cecil. Londres, 7 août 1561 . . . . . *ib.*
796. — La reine d'Angleterre aux marchands aventuriers. 9 août 1561 . . . 605
797. — Cecil au cardinal de Granvelle. Ipswich, 12 août 1561 . . . . . *ib.*
798. — L'évêque d'Aquila à la duchesse de Parme. Londres, 16 août 1561 . 604
799. — L'évêque d'Aquila au cardinal de Granvelle. Londres, 16 août 1561. 606
800. — Gresham à Cecil. Anvers, 19 août 1561 610
801. — L'évêque d'Aquila à la duchesse de Parme. Londres, 23 août 1561. . 612
802. — L'évêque d'Aquila au cardinal de Granvelle. 23 août 1561 614
803. — Gresham à Cecil (Extrait). Anvers, 24 août 1561 615
804. — L'évêque d'Aquila à la duchesse de Parme. Londres, 29 août 1561. . 616
805. — Gresham à Cecil (Extrait). Anvers, 30 août 1561 617
806. — Gresham à Cecil (Extrait). Anvers, 2 septembre 1561. 618
807. — L'évêque d'Aquila à la duchesse de Parme. Londres, 6 septembre 1561. 619
808. — L'évêque d'Aquila au cardinal de Granvelle. 6 septembre 1561 . . . 621
809. — Gresham à Cecil (Extrait). Anvers, 6 septembre 1561. 622
810. — Gresham au marquis de Winchester. Anvers, 6 septembre 1561 . . 624
811. — Gresham à Cecil. Anvers, 10 septembre 1561 . . . . . *ib.*
812. — L'évêque d'Aquila à la duchesse de Parme. Londres, 13 septembre 1561. . . . . *ib.*
813. — L'évêque d'Aquila au cardinal de Granvelle. 13 septembre 1561 . . 626
814. — Gresham à Cecil (Extrait). Anvers, 23 septembre 1561 628

Pages.

815. — Mémoire adressé par les marchands de l'Étape aux magistrats de Bruges. 26 septembre 1561 629
816. — L'évêque d'Aquila à la duchesse de Parme. Londres, 27 septembre 1561. 630
817. — L'évêque d'Aquila à la duchesse de Parme. Londres, 4 octobre 1561. 631
818. — L'évêque d'Aquila à la duchesse de Parme. Londres, 11 octobre 1561. 634
819. — L'évêque d'Aquila à la duchesse de Parme. Londres, 18 octobre 1561. 635
820. — L'évêque d'Aquila au cardinal de Granvelle. 18 octobre 1561 . . . 636
821. — L'évêque d'Aquila au cardinal de Granvelle. 25 octobre 1561 . . . 637
822. — L'évêque d'Aquila à la duchesse de Parme. Londres, 8 novembre 1561 639
823. — La duchesse de Parme à l'évêque d'Aquila. Bruxelles, 12 novembre 1561. 640
824. — L'évêque d'Aquila à la duchesse de Parme. Londres, 15 novembre 1561 642
825. — L'évêque d'Aquila à la duchesse de Parme. Londres, 27 novembre 1561 644
826. — L'évêque d'Aquila au cardinal de Granvelle. 27 novembre 1561. . . 646
827. — Payements aux marchands aventuriers d'Anvers. 4 décembre 1561. . 649
828. — L'évêque d'Aquila à la duchesse de Parme. Londres, 6 décembre 1561. 650
829. — L'évêque d'Aquila à la duchesse de Parme. Londres, 20 décembre 1561 652
830. — L'évêque d'Aquila à la duchesse de Parme. 27 décembre 1561 . . . 655
831. — Richard Clough à Gresham. Anvers, 31 décembre 1561 655
832. — L'évêque d'Aquila au cardinal de Granvelle. 3 janvier 1562 657
833. — L'évêque d'Aquila au cardinal de Granvelle. 4 janvier 1562 660
834. — L'évêque d'Aquila au cardinal de Granvelle. Londres, 10 janvier 1562. 662
835. — L'évêque d'Aquila à la duchesse de Parme. 17 janvier 1562 663
836. — L'évêque d'Aquila au cardinal de Granvelle. 17 janvier 1562. . . . 664
837. — L'évêque d'Aquila au cardinal de Granvelle. 24 janvier 1562 . . . 666
838. — La reine d'Angleterre aux marchands aventuriers. 6 février 1562 . . 667
839. — L'évêque d'Aquila au cardinal de Granvelle. 9 février 1562 . . . . *ib.*
840. — Dettes de la reine d'Angleterre aux Pays-Bas. 14 février 1562 . . . 668
841. — L'évêque d'Aquila au cardinal de Granvelle. 28 février 1562. . . . 669
842. — Instructions données par Cecil à Gresham. 28 février 1562 671
843. — Comptes de Gresham. 28 février 1562 . . . . . *ib.*
844. — Richard Clough à Gresham (Extrait). 1er mars 1562 672

Pages.
845. — Gresham à Cecil. Dunkerque, 4 mars 1562 672
846. — L'évêque d'Aquila au cardinal de Granvelle. Londres, 6 mars 1562 . 673
847. — L'évêque d'Aquila au cardinal de Granvelle. Londres, 14 mars 1562 . 676
848. — La reine d'Angleterre à Gresham. 16 mars 1562 678
849. — L'évêque d'Aquila au cardinal de Granvelle. Londres, 21 mars 1562. *ib.*
850. — L'évêque d'Aquila à la duchesse de Parme. Londres, 2 avril 1562. . 679
851. — L'évêque d'Aquila au cardinal de Granvelle. 3 avril 1562. 680
852. — L'évêque d'Aquila à la duchesse de Parme. Londres, 11 avril 1562 . 684
853. — L'évêque d'Aquila au cardinal de Granvelle. Londres, 11 avril 1562. 685
854. — Compte de Gresham. 22 avril 1562. 687

DH
185
A48
1882
t.2

Netherlands (befor
Relations polit
Pays-Bas et de l'A

PLEASE DO NOT REMO
CARDS OR SLIPS FROM THIS

UNIVERSITY OF TORONTO